

HISTOIRE UNIVERSELLE  
DE  
L'ÉGLISE CATHOLIQUE



## PROPRIÉTÉ.

---

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS :

ALBI,	Gès.	NANCY,	Vagner.
ANGERS,	Barassé.	POITIERS,	Bonamy.
—	Lainé frères.	REIMS,	Bonnefoy
ARRAS,	Brunet.	RENNES,	Hauvespre.
BESANÇON,	Turbergue.	—	Thébault.
BORDEAUX,	Chaumas.	—	Verdier.
—	Coderc et Poujol.	ROUEN,	Fleury.
BREST,	Lefournier.	TOULOUSE,	Ferrère.
DIJON,	Gagey.	TOURS,	Cattier.
LILLE,	Quarré.	ANNECY,	Burdet.
—	Béghin.	BOIS-LE-DUC,	Verhoeven.
LYON,	Briday.	BRUXELLES,	Goemaere.
—	F. Girard.	—	Desbarax et Vivès.
LE MANS,	Le Guicheux-Gallienne.	CHAMBERY,	Perrin.
LIMOGES,	Dilhan-Vivès.	DUBLIN,	James Duffy.
MARSEILLE,	V <sup>e</sup> Chauffard.	FRIBOURG,	Herder.
—	Laferrière.	GENÈVE,	Marc Mehling.
—	Mingardon.	GÈNES,	Fassi-Como.
METZ,	M <sup>me</sup> Constant Loiez.	LEIPZIG,	Dürr.
—	Rousseau-Pallez.	LONDRES,	Burns et Lambert.
MONTPELLIER,	V <sup>e</sup> Malavialle.	MATRID,	Bailly-Baillière.
—	Séguin.	—	Poupart.
NANTES,	Mazeau.	SAINT-PÉTERSBOURG,	Wolff.
—	Libaros.	TURIN,	Marietti.
NANCY,	Thomas et Pierron.	VIENNE,	Gérolde.



HISTOIRE UNIVERSELLE  
DE  
L'ÉGLISE CATHOLIQUE

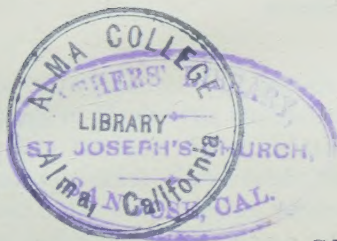
PAR  
ROHRBACHER

CONTINUÉE JUSQU'EN 1866

PAR J. CHANTREL

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE ENTIÈREMENT REFONDUE ET UN ATLAS HISTORIQUE SPÉCIAL DRESSÉ

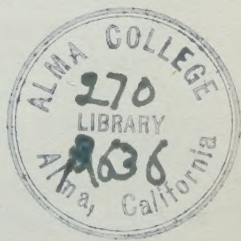
PAR A.-H. DUFOUR



Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.  
S. ÉPIPHANE, l. I, c. v, *contre les Hérésies*.  
Ubi Petrus, ibi Ecclesia.  
S. AMBROISE, *In Psalm. xl, v. 30*.

CINQUIÈME ÉDITION

TOME VIII



PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1868

Tous droits réservés.



178  
100



# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

## L'ÉGLISE CATHOLIQUE

---

### LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

DE LA MORT DE HENRI IV, EX-ROI, EX-EMPEREUR D'ALLEMAGNE (1106), A LA MORT DE SON FILS  
HENRI V ET A L'EXTINCTION DE LEUR DYNASTIE (1125).

**Les Papes continuent à défendre la chrétienté au dedans et au dehors. —  
Commencements de saint Bernard.**

La chrétienté est cette grande famille de peuples et d'individus chrétiens unis entre eux par les liens d'une même foi, d'une même espérance, d'une même charité, d'un même culte, sous le gouvernement religieux d'un même chef, d'un même père ou Pape, le vicaire de Jésus-Christ. Cette grande famille s'est manifestée au monde dans toute sa force lorsque, à la voix de son chef, plus d'un million de combattants se sont enrôlés sous l'étendard de la croix ; car cette grande famille de Dieu a sans cesse à combattre. Sans cesse elle est menacée, attaquée et au dedans et au dehors : au dedans par des hérésies, par des divisions intestines, par des passions antichrétiennes ; au dehors par des puissances ou des nations antichrétiennes. Mais aussi, après Dieu et sous sa main, toujours elle est avertie et défendue, et au dedans et au dehors, par son chef, le Pape, avec les évêques, les princes, les peuples, les individus qui le secondent. Le souvenir intelligent, le récit intelligent de ces combats, telle est la véritable histoire de l'Église catholique.

Bien des hommes et des historiens n'y ont rien compris. Fleury peut être mis de ce nombre. Il n'a rien compris à ces longs combats que la chrétienté, pour maintenir sa liberté et son indépendance, a soutenus par les Papes, d'un côté contre le despotisme antichrétien des empereurs teutoniques, qui voulaient l'asservir et la corrompre par le dedans, d'un autre côté contre les puissances ou les nations antichrétiennes du mahométisme, qui voulaient l'asservir et la corrompre par le dehors. Ne voyant jamais de l'Église que son enfance Fleury voudrait toujours la retenir au maillot. Parce que, dans les premiers siècles, il n'y avait point de nations chrétiennes, encore moins une chrétienté, mais seulement des individus chrétiens, qui devaient se laisser égorger plutôt que de mettre en péril le gouvernement tel quel du peuple dont ils faisaient partie, Fleury prétend qu'il doit toujours en être de même. Il prétend ou suppose que les nations chrétiennes, encore que d'après leurs lois fondamentales elles ne puissent être gouvernées que par un souve-



rain catholique, et que celui qui reste dans l'excommunication plus d'un an perde par là même tous ses droits, doivent néanmoins se laisser tyranniser ou égorger par le roi qu'elles ont choisi dès qu'il plaira à ce roi de se faire tyran. Il prétend ou suppose que la chrétienté entière doit se laisser tyranniser et asservir par un roi allemand dès qu'il plaira à ce roi de faire, défaire et asservir à son gré le Pontife romain, le vicaire du Christ, le chef unique de la chrétienté entière. Et parce que les nations chrétiennes, et parce que la chrétienté du moyen âge n'a pas pris pour règle de pareilles idées, Fleury voit en cela seul la source de tous les maux. Il ne voit partout que les tristes résultats des entreprises de Grégoire VII.

La Providence a voulu donner de nos jours une grande leçon à certains catholiques qui, comme Fleury, se permettent de censurer ce que l'Église de Dieu a fait pendant tant de siècles; elle a réfuté leurs accusations téméraires par la bouche des hérétiques. Les plus doctes protestants, auxquels on pourrait ajouter des incrédules mêmes, publient hautement dans leurs ouvrages que les résultats des efforts de Grégoire VII et des Papes qui lui ressemblent ont été finalement : dans l'ordre spirituel, la liberté de l'Église, la répression de la simonie et du concubinage des clercs; dans l'ordre temporel, la civilisation des rois, l'affranchissement des peuples, le salut du genre humain.

Écoutez le ministre protestant Coquerel : « Le pouvoir papal, disposant des couronnes, empêchait le despotisme de devenir atroce; aussi, dans ces temps de ténèbres, ne voyons-nous aucun exemple de tyrannie semblable à celle des Domitien à Rome. Un Tibère était impossible : Rome l'eût écrasé. Les grands despotismes arrivent quand les rois se persuadent qu'il n'y a rien au-dessus d'eux; c'est alors que l'ivresse d'un pouvoir illimité enfante les plus atroces forfaits <sup>1</sup>. » Écoutez un ministre du roi de Prusse, le publiciste protestant Ancillon : « Dans le moyen âge, où il n'y avait pas d'ordre social, la papauté seule sauva peut-être l'Europe d'une entière

barbarie; elle créa des rapports entre les nations les plus éloignées; elle fut un centre commun, un point de ralliement pour les États isolés; elle se plaça entre le tyran et la victime, et, rétablissant entre les nations ennemies des rapports d'intérêts, d'alliance et d'amitié, elle devint une sauvegarde pour les familles, les peuples et les individus <sup>1</sup>. » Écoutez le presbytérien Robertson, cité par le ministre protestant de Joux : « La monarchie pontificale apprit aux nations et aux rois à se regarder mutuellement comme compatriotes, comme étant tous également sujets du sceptre divin de la religion; et ce centre d'unité religieuse a été, durant des siècles nombreux, un vrai bienfait pour le genre humain <sup>2</sup>. » Écoutez le protestant Sismondi : « Au milieu de ce conflit de juridictions (entre les seigneurs), le Pape se montrait le seul défenseur du peuple, le seul pacificateur des discordes des grands. La conduite des Pontifes inspirait le respect, comme leurs bienfaits méritaient la reconnaissance <sup>3</sup>. » Écoutez le savant Jean de Muller : « Sans les Papes Rome n'existerait plus. Grégoire, Alexandre, Innocent opposèrent une digue au torrent qui menaçait toute la terre; leurs mains paternelles élevèrent la hiérarchie, et à côté d'elle la liberté de tous les États <sup>4</sup>. » Écoutez Leibnitz, le plus vaste génie qui ait paru parmi les protestants : « Quelques raisons qu'apporte M. l'abbé de Saint-Pierre, les plus grandes puissances ne seront pas fort disposées à se soumettre à une espèce d'empire nouveau. S'il pouvait les rendre tous romains et leur faire croire à l'infailibilité du Pape, il ne faudrait pas d'autre empire que celui de ce vicaire de Jésus-Christ. » Ailleurs il dit que, « si les Papes reprenaient l'autorité qu'ils avaient au temps de Nicolas I<sup>er</sup> ou de Grégoire VII, ce serait le moyen d'assurer la paix perpétuelle et de nous ramener au siècle d'or <sup>5</sup>. »

Enfants de l'Église catholique, écoutons bien ce qu'en disent les protestants! apprenons des étrangers à honorer notre mère et

<sup>1</sup> Ancillon, *Tableau des Révolutions*, etc., Introd., p. 133 et 157. — <sup>2</sup> *Lettres sur l'Italie*, par P. de Joux, p. 380.

— <sup>3</sup> *Hist. des Répub. ital.*, t. 1, p. 130. — <sup>4</sup> *Voyages des Papes*, 1782. — <sup>5</sup> *Pensées de Leibnitz*, t. 2, p. 410.

<sup>1</sup> *Essai sur l'hist. du Christian.*, p. 75.



à ne plus lui faire un opprobre de ses bienfaits!

Un bienfait signalé de l'Église et des Papes, c'est d'avoir préservé l'Europe catholique de la domination des mahométans. Lorsque, peu avant la première croisade, l'empereur grec Alexis Comnène implora le secours des princes d'Occident, les Turcs d'un côté, les Petchenègues ou Cosaques de l'autre, menaçaient chaque jour Constantinople; l'empereur, suivant ses propres expressions, ne faisait plus que fuir devant eux de ville en ville. Constantinople une fois en leur pouvoir, rien n'empêchait les Turcs de se jeter sur l'Allemagne divisée contre elle-même, et dont le chef s'occupait depuis quarante ans à faire la guerre, non point aux infidèles, mais à l'Église et à ses propres sujets. Qu'aurait pu faire alors la France, dont le roi s'amollissait dans les bras de la volupté? l'Angleterre, dont le roi songeait plus à rançonner ses sujets et les églises qu'à les défendre contre l'ennemi? Qu'aurait pu faire l'Espagne, où une nouvelle irruption de Sarrasins venus d'Afrique s'emparait de Saragosse en 1106? Les Turcs d'Asie, arrivés par l'Allemagne, les Sarrasins d'Afrique, arrivés par l'Espagne, se seraient rencontrés dans la France, pour de là marcher sur l'Italie et faire manger l'avoine à leurs chevaux sur le tombeau de saint Pierre de Rome, comme menaça, plus tard, de le faire un de leurs chefs.

Mais, après la première croisade, qui se fit par le peuple seul et les princes de second ordre, sans qu'aucun roi y prît part, les chrétiens étaient maîtres de Tarse en Cilicie, d'Édesse en Mésopotamie, d'Antioche en Syrie, de Jérusalem, de Joppé, de Césarée, de Ptolémaïs en Palestine; l'empereur de Constantinople, qui auparavant se voyait menacé dans sa capitale par les Turcs campés sur les rives du Bosphore, put leur faire la guerre plus au loin, les battre en plus d'une rencontre, leur reprendre plus d'une ville, plus d'une province. Après sa mort, arrivée en 1118, son fils, Jean Comnène, put continuer ces avantages, vaincre successivement les Turcs, les Petchenègues, les Bulgares, les Serviens. Pour ne jamais succomber aux

coups des infidèles il ne manquait à l'empire grec que d'être plus sincèrement uni au centre de l'unité chrétienne; car, chose bien remarquable, jamais nation sincèrement catholique n'a succombé sans retour sous la domination des mahométans; témoin l'Espagne, qui, réduite par les Sarrasins dans les montagnes des Asturies, en punition d'un essai de schisme avec l'Église romaine, sortit de là catholique fidèle et triompha de ses vainqueurs dans un combat de huit siècles.

Quant aux colonies chrétiennes de Syrie, de Mésopotamie et de Palestine, fondées par l'épée des croisés, elles se soutenaient, s'étendaient même dans une alternative de succès et de revers. Au printemps de l'année 1104 Bohémond, prince d'Antioche, Tancrede, alors seigneur de Laodicée et d'Apamée, Baudouin du Bourg, comte d'Édesse, et son cousin Joscelin de Courtenai, seigneur de Turbessel, se réunirent pour passer l'Euphrate et pour mettre le siège devant la ville de Charan ou Carrhes, occupée par les infidèles. Cette ville avait été le séjour de Tharé, père d'Abraham. Déjà, après quinze jours de siège, cette ville avait capitulé; les chrétiens n'attendaient, pour y faire leur entrée, que de savoir qui en serait le maître, de Baudouin ou de Bohémond. Les deux princes se disputaient encore leur conquête quand une armée musulmane survint de Mossoul. Les chrétiens, en punition de leur fol orgueil, sont frappés de stupeur et prennent la fuite dès la première attaque. Baudouin et Joscelin sont faits prisonniers; Bohémond et Tancrede échappent presque seuls.

Après ce désastre Bohémond restait enfermé dans Antioche, menacé à la fois par les Grecs et par les Turcs. N'ayant plus ni trésors ni armée, il tourna ses dernières espérances vers l'Occident et résolut d'intéresser à sa cause les princes de la chrétienté. Après avoir fait répandre le bruit de sa mort il s'embarqua au port de Saint-Siméon, et, caché dans un cercueil, il traversa la flotte des Grecs, qui se réjouissaient de son trépas et maudissaient sa mémoire. En arrivant en Italie Bohémond va se jeter aux pieds du souverain Pontife; il se plaint des malheurs qu'il a éprouvés en défendant la



religion ; il invoque surtout la vengeance du Ciel contre Alexis, qu'il représente comme le plus grand fléau des chrétiens. Le Pape l'accueille comme un héros et comme un martyr ; il loue ses exploits, écoute ses plaintes, lui donne l'étendard de saint Pierre, et lui permet, au nom de l'Église, de lever en Europe une armée pour réparer ses malheurs et venger la cause de Dieu.

Bohémond se rend en France. Ses aventures, ses exploits, avaient partout répandu son nom. Il se présente à la cour de Philippe I<sup>er</sup>, qui le reçoit avec les plus grands honneurs et lui donne sa fille Constance en mariage. Au milieu des fêtes de la cour, tour à tour le plus brillant des chevaliers et le plus ardent des orateurs de la croix, il fait admirer son adresse dans les tournois et prêche la guerre contre les ennemis des chrétiens. En passant à Limoges il déposa des chaînes d'argent sur l'autel de saint Léonard, dont il avait invoqué l'appui dans sa captivité ; de là il se rendit à Poitiers, où, dans une grande assemblée, il embrasa tous les cœurs du feu de la guerre sainte. Les chevaliers du Limousin, de l'Auvergne et du Poitou, se disputaient l'honneur de l'accompagner en Orient. Encouragé par ces premiers succès il traverse les Pyrénées et lève des soldats en Espagne ; il retourne en Italie et trouve partout le même empressement à le suivre. Les préparatifs achevés il s'embarque à Bari et va descendre sur les terres de l'empire grec, menaçant de se venger de ses plus cruels ennemis, mais au fond poussé par l'ambition bien plus que par la haine. Le prince d'Antioche ne cessait d'animer par ses discours l'ardeur de ses nombreux compagnons ; aux uns il représentait les Grecs comme les alliés des musulmans et les ennemis de Jésus-Christ ; aux autres il parlait des richesses d'Alexis et leur promettait les dépouilles de l'empire. Il était sur le point de voir ses brillantes espérances s'accomplir lorsqu'il fut tout à coup trahi par la fortune, qui jusque-là n'avait fait pour lui que des prodiges. La ville de Durazzo, dont il avait entrepris le siège, résista longtemps à ses efforts ; les maladies ravagèrent son armée ; la plupart des guerriers qui l'avaient suivi

désertèrent ses drapeaux ; il fut obligé de faire une paix honteuse avec l'empereur qu'il voulait détrôner. C'était en 1108. Trois ans après, c'est-à-dire en 1111, Bohémond mourut dans la principauté de Tarente, laissant un fils de quatre ans, lorsqu'il se disposait, dit-on, à porter encore dans l'empire grec la terreur de son nom. Michaud, dans son *Histoire des Croisades*, pense à tort que Bohémond mourut de désespoir.

Tancrede, qui gouvernait toujours Antioche, fut attaqué plusieurs fois par les Barbares, accourus des bords de l'Euphrate et du Tigre, et ne put leur résister qu'avec le secours du roi de Jérusalem. Joscelin et Baudouin du Bourg, qui avaient été conduits à Bagdad, n'étaient revenus dans leurs États qu'après cinq ans d'une dure captivité. Tancrede et Baudouin du Bourg eurent de vives contestations. Le premier prétendait que le comte d'Édesse devait lui être soumis et lui payer tribut. Le roi de Jérusalem, dont on invoqua la justice, condamna Tancrede et lui dit : « Ce que tu demandes n'est pas juste ; tu dois, par la crainte de Dieu, te réconcilier avec le comte d'Édesse ; si, au contraire, tu persistes dans ton association avec les païens, tu ne peux demeurer notre frère. » Ces paroles touchèrent le cœur de Tancrede et ramenèrent la paix parmi les princes chrétiens.

Dans l'année 1108 Bertrand, fils de Raymond, comte de Saint-Gilles, vint en Orient avec soixante-dix galères génoises ; elles devaient l'aider à conquérir plusieurs villes de la Phénicie. On commença par Byblos, qui, après quelques assauts, ouvrit ses portes aux chrétiens ; on alla ensuite assiéger la ville de Tripoli. Le roi Baudouin vint à ce siège avec cinq cents chevaliers. La ville, n'ayant pas reçu de secours, se rendit aux chrétiens, à la condition que chacun serait libre de sortir avec ce qu'il pourrait emporter ou de rester dans la cité en payant un tribut. Tripoli, avec les villes de Tortose, d'Archas, de Gibel, forma un quatrième État dans la confédération des Francs au delà des mers. Bertrand, fils de Raymond de Saint-Gilles, en prit possession immédiatement après la conquête et prêta serment de fidélité au roi de Jérusalem, dont il devint le vassal.



Plusieurs mois après la prise de Tripoli Baudouin réunit ses forces devant Beyrouth, l'ancienne Béryte ; elle résista pendant deux mois aux attaques des chrétiens, mais fut enfin obligée de se rendre. Les musulmans ne possédaient plus sur la côte de Syrie que trois villes Ascalon, Tyr et Sidon. Jusque-là la ville de Sidon n'avait conservé la paix qu'à force de soumissions et de présents ; chaque année elle reculait l'heure de sa ruine en prodiguant ses trésors ; mais le temps approchait où son or ne pourrait plus la sauver.

Comme le roi de Jérusalem revenait d'une expédition sur les rives de l'Euphrate, il apprit que Sigur, fils de Magnus, roi de Norwège, avait débarqué à Joppé ; Sigur était accompagné de dix mille Norwégiens qui, depuis trois ans, avaient quitté le nord de l'Europe pour visiter la Terre-Sainte. Baudouin se rendit à Joppé, au-devant du prince de Norwège, et le pressa de combattre avec lui pour l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ. Sigur accéda à la prière du roi de Jérusalem et ne demanda pour prix de son zèle qu'un morceau du bois de la vraie croix. Lorsqu'il arriva dans la ville sainte, entouré de ses guerriers, les chrétiens contemplèrent avec une surprise mêlée de joie les énormes haches de bataille et la haute stature des pèlerins du Nord. On résolut, dans le conseil du roi, d'assiéger Sidon. Bientôt la flotte de Sigur parut devant le port de cette ville, tandis que Baudouin et le comte de Tripoli dressaient leurs tentes sous les remparts. Après un siège de six semaines l'émir et les principaux habitants offrirent de remettre les clefs de la ville au roi de Jérusalem et ne demandèrent que la liberté de sortir de la place avec ce qu'ils pourraient porter sur leurs têtes et sur leurs épaules. Cinq mille Sidoniens profitèrent du traité ; les autres restèrent et devinrent les sujets du roi. Sigur quitta la Palestine au milieu des bénédictions du peuple chrétien ; il s'embarqua pour retourner en Norwège, emportant avec lui le morceau de la vraie croix qu'on avait promis à ses services, et qu'il déposa, à son retour, dans une ville du royaume.

Les Norwégiens ne furent pas le seul peuple du Nord qui prit part au siège de Sidon ;

il était arrivé en Palestine des pèlerins de la Frise et de l'Angleterre, qui combattirent avec les guerriers de Baudouin. Nous lisons dans une chronique de Brème qu'on fit alors dans tout l'empire germanique une grande levée d'hommes pour la guerre sainte d'outre-mer. Plusieurs Brémois, au signal de leur archevêque et conduits par deux consuls que nomme la chronique, partirent pour l'Orient et se distinguèrent à la prise de Beyrouth et de Sidon. Au retour de leur pèlerinage ils n'avaient perdu que deux de leurs compagnons ; ils furent reçus en triomphe par leurs concitoyens, et des armoiries accordées à la ville de Brème par l'empereur d'Allemagne attestèrent les services qu'ils avaient rendus à la cause de Jésus-Christ dans la Terre-Sainte. C'est sans doute une chose merveilleuse de voir ces peuples du Nord, naguère si terribles pour les chrétiens eux-mêmes, traverser les mers, non plus pour ravager les églises, mais pour aller se prosterner devant le tombeau du Christ, en baiser la poussière et consacrer leurs armes à sa défense.

En 1112 Antioche eut à pleurer la mort de Tancrède. « Toute l'Église des saints, dit Guillaume de Tyr <sup>1</sup>, reconnaîtra à jamais les œuvres charitables et les libéralités du héros chrétien. Pendant le temps qu'il gouverna Antioche il s'associa de cœur et d'âme à toutes les souffrances de ses peuples. » Raoul de Caen nous dit qu'au milieu d'une disette qui désola sa principauté il jura de ne plus boire de vin et de se réduire, pour la table et les vêtements, à la condition des pauvres, tant que durerait la misère publique. A la guerre Tancrède se montrait toujours comme le père de ceux qui combattaient sous les drapeaux ; il avait coutume de dire : « Ma fortune et ma gloire, ce sont mes soldats. Que la richesse soit leur partage ; pour moi je me réserve les soins, les périls, la fatigue, la grêle et la pluie. » Quoique le plus brave il était le plus humble. Dans une expédition il fit promettre avec serment à son écuyer de ne rien dire de ce qu'il lui avait vu faire, parce que ces exploits tenaient du prodige.

<sup>1</sup> L. 11, c. 18.



Lorsqu'il approchait de sa dernière heure Tancredè avait auprès de lui sa femme Cécile, fille de Philippe I<sup>er</sup>, roi de France, et le jeune Pons, fils de Bertrand, comte de Tripoli ; il leur fit promettre de s'unir après sa mort par les liens du mariage, promesse qui fut dans la suite accomplie. Il nomma pour son successeur Roger, fils de Richard, son cousin, à la condition expresse que celui-ci remettrait la principauté d'Antioche, en entier et sans difficulté, à son prince légitime, le fils de Bohémond, retenu alors auprès de sa mère en Italie. L'illustre Tancredè fut enseveli à Antioche, sous le portique de l'église du prince des apôtres, l'an de l'Incarnation 1112.

L'année suivante des hordes innombrables de Turcs venus de la mer Caspienne, du Khorassan, du pays de Mossoul, se jetèrent dans la Galilée. Baudouin marcha contre eux, et, trompé par une ruse de ces barbares, il engagea imprudemment le combat. L'armée chrétienne, le royaume, le roi, tout faillit périr en cette journée. Cependant, vers la fin de l'été, cette guerre d'abord si terrible et si menaçante se termina tout à coup sans combat, et la multitude des ennemis s'éloigna comme un orage emporté par les vents.

Alors les colonies chrétiennes et toutes les provinces de la Syrie furent en butte à d'autres calamités. Des nuées de sauterelles venues de l'Arabie achevèrent de ravager les campagnes de la Palestine. Une horrible famine désolait le comté d'Édesse et la principauté d'Antioche. Un tremblement de terre se fit sentir depuis le mont Taurus jusqu'aux déserts de l'Idumée ; plusieurs villes de Cilicie n'étaient plus que des monceaux de ruines. Les chrétiens, attribuant ce fléau à leurs péchés, en firent une pénitence publique. Tout le peuple d'Antioche priait jour et nuit, se couvrait du cilice, couchait sur la cendre. Les femmes et les hommes allaient séparément de place en place, d'église en église, nu-pieds, la tête rasée, se frappant la poitrine et répétant à haute voix : « Seigneur, épargnez-nous ! » Ce ne fut qu'après cinq mois que le Ciel se laissa toucher par leur repentir et que les tremblements de terre cessèrent d'effrayer les cités.

Baudouin, n'ayant plus à combattre les Turcs de Bagdad ni ceux de la Syrie, tourna ses regards vers les contrées situées au delà du Jourdain et de la mer Morte. Il traversa l'Arabie Pétrée et s'avança dans la troisième Arabie, appelée par les chroniqueurs Syrie de Sobal ; il y trouva une haute colline qui dominait une terre féconde, et cet emplacement lui parut propice pour la construction d'une forteresse. La cité nouvelle fut confiée à la garde de fidèles guerriers et reçut le nom de Montréal.

L'année suivante (1116) Baudouin, prenant avec lui des hommes qui connaissaient parfaitement les lieux, franchit les déserts de l'Arabie, descendit vers la mer Rouge et pénétra jusqu'à Hellis, ville très-antique, jadis fréquentée par le peuple d'Israël, et bâtie au lieu où l'Écriture place les douze fontaines et les soixante-dix palmiers. Lorsque le roi et ceux qui l'accompagnaient eurent examiné à loisir la ville d'Hellis et les rivages de la mer, ils se rendirent à Montréal et revinrent ensuite à Jérusalem. A leur retour dans la ville sainte on ne se lassait point d'écouter les récits de leur voyage à la mer Rouge et vers le désert de Sinaï ; on admirait surtout des coquilles marines et certaines pierres précieuses qu'ils avaient rapportées. Foucher de Chartres nous dit qu'il adressa beaucoup de questions aux compagnons de Baudouin, et qu'il leur demanda, entre autres choses, si la mer Rouge était douce ou salée, si elle formait un étang ou un lac, si elle avait une entrée et une sortie comme la mer de Galilée, ou si elle était fermée à son extrémité comme la mer Morte ; ce qui montre combien les connaissances géographiques étaient imparfaites à cette époque.

Tandis que la mer Rouge et ses merveilles occupaient ainsi le peuple chrétien, Baudouin avait une autre pensée et cherchait un chemin qui pût le conduire en Égypte. Vers le mois de février 1118 il rassembla l'élite de ses guerriers, traversa le désert, surprit et livra au pillage Pharamia, située à quelques lieues des ruines de Tanis et de Péluse. Albert d'Aix nous dit que les guerriers francs se baignèrent dans les eaux du Nil et qu'ils prirent quantité de poissons en les frappant avec

leurs lances. Tout ce qu'ils voyaient sur cette terre si fertile de l'Égypte, qui semblait promise à leurs armes, les remplissait de surprise et de joie ; mais cette ivresse de la victoire devait bientôt se changer en affliction : tout à coup le roi Baudouin tomba malade ; il éprouva de vives douleurs dans les entrailles ; une blessure qu'il avait reçue autrefois se rouvrit. Dès lors on ne songea plus qu'à retourner à Jérusalem. Les chrétiens avaient à traverser le désert qui sépare l'Égypte de la Syrie. Baudouin, porté dans une litière faite avec des pieux de tentes, était arrivé avec peine à El-Arisch, petite ville située sur le bord de la mer et chef-lieu de ces vastes solitudes. Là il sentit qu'il était près de sa fin ; les compagnons de ses victoires laissaient voir leur profonde tristesse ; lui les consolait par ses discours. « Pourquoi pleurez-vous ainsi ? leur disait-il ; songez que je ne suis qu'un homme que beaucoup d'autres peuvent remplacer. Ne vous laissez point abattre comme des femmes par la douleur ; n'oubliez point qu'il faut retourner à Jérusalem et combattre encore pour l'héritage de Jésus-Christ, comme nous l'avons juré. »

Lui-même prescrivit à ses serviteurs comment ils devaient embaumer son corps après en avoir ôté les entrailles, afin qu'il pût être transporté à Jérusalem et enterré auprès de son frère Godefroi. Puis il s'occupa de sa succession au trône de Jérusalem ; il recommanda aux suffrages de ses compagnons son frère Eustache de Boulogne, ou Baudouin du Bourg, comte d'Édesse ; enfin il rendit le dernier soupir, fortifié par la confession et le sacrement de l'Eucharistie. Ses entrailles furent inhumées dans le voisinage d'El-Arisch et son corps transporté à Jérusalem, où ses compagnons arrivèrent le dimanche des Rameaux. Ce jour-là, selon l'antique usage, tout le peuple chrétien, précédé du patriarche, descendait en procession du mont des Oliviers, portant des branches de palmier et chantant des cantiques pour célébrer l'entrée de Jésus dans Jérusalem. Tandis que la procession traversait la vallée de Josaphat, le cercueil de Baudouin, porté par ses compagnons, parut tout à coup au milieu de ce peuple qui chantait des hymnes ; aussitôt un morne

silence, puis de lugubres lamentations succédèrent aux chants de l'Église ; les dépouilles mortelles de Baudouin entrèrent par la porte Dorée et la procession les suivit. Latins, Syriens, Grecs, tout le monde pleurait ; les Sarrasins eux-mêmes, dit Foucher de Chartres, pleuraient aussi. Dans le même temps Baudouin du Bourg, qui avait quitté Édesse pour célébrer les fêtes de Pâques dans la ville de Jésus-Christ, arrivait par la porte de Damas. Averti par cette affliction universelle de la mort de Baudouin, son seigneur et son parent, il se mêla à tout le peuple en deuil et suivit le convoi funèbre jusqu'au Calvaire. Là les restes du roi défunt furent déposés en grande pompe et ensevelis dans une tombe de marbre blanc, près du mausolée de Godefroi.

Baudouin vécut et mourut au milieu des camps, toujours disposé à combattre les ennemis des chrétiens. Pendant son règne, qui dura dix-huit ans, les habitants de Jérusalem entendirent chaque année la grosse cloche qui annonçait l'approche des infidèles ; ils ne virent presque jamais dans le sanctuaire le bois de la vraie croix, qu'on avait coutume de porter à la guerre. Le frère et le successeur de Godefroi vit plus d'une fois son royaume en péril et ne le conserva que par des prodiges de valeur ; il perdit plusieurs batailles par sa bravoure imprudente ; mais son activité extraordinaire, son esprit fécond en ressources le sauvèrent toujours des dangers.

La puissance chrétienne en Orient s'accrut pendant le règne de Baudouin ; Arsur, Césarée, Ptolémaïs, Tripoli, Byblos, Beyrouth, Sidon firent partie de l'empire fondé par les croisés. Plusieurs places fortes s'élevèrent pour la défense du royaume, non-seulement dans l'Arabie, mais dans les montagnes du Liban, dans la Galilée, dans le pays des Philistins, et sur toutes les avenues de la ville sainte. Baudouin ajouta plusieurs dispositions au code de son prédécesseur. Ce qui honore le plus son règne, c'est le soin qu'il prit de repeupler Jérusalem ; il offrit un asile honorable aux chrétiens dispersés dans l'Arabie, dans la Syrie et l'Égypte. Les fidèles, persécutés et accablés d'impôts par les musulmans, accoururent en foule avec leurs femmes, leurs enfants, leurs richesses et leurs troupeaux ;



Baudouin leur distribua les terres, les maisons abandonnées, et Jérusalem commença à redevenir florissante. Ajoutons qu'il dota richement les églises, surtout celle de Bethléhem, qu'il fit ériger en évêché, et que plusieurs établissements religieux lui durent leur origine.

Pour donner plus d'éclat à sa capitale il obtint du Pape que toutes les villes conquises par ses armes sur les infidèles ressortiraient de l'église patriarcale de Jérusalem. « Nous concédons, répondit le Pape Pascal, nous concédons à l'Église de Jérusalem toutes les villes et les provinces conquises par la grâce de Dieu et par le sang du très-glorieux roi Baudouin et de ceux qui ont combattu avec lui <sup>1</sup>. » On voit par ces paroles que les Papes appréciaient les généreux sacrifices de ces princes, dont l'autorité était un sacerdoce militaire, un véritable apostolat armé du glaive.

Bernard, patriarche latin d'Antioche, qui avait succédé l'an 1100 au patriarche grec Jean IV, se plaignit au Pape de ce privilège accordé à l'Église de Jérusalem comme portant préjudice aux droits de la sienne. Pascal II, pour le rassurer, lui écrivit une lettre où il relève la dignité de l'Église d'Antioche, honorée comme celle de Rome par la présence de saint Pierre, et ajoute : « Si par hasard nous avons écrit quelque chose autrement qu'il ne fallait à l'Église d'Antioche ou à celle de Jérusalem, touchant les limites des diocèses, il ne faut l'attribuer ni à la légèreté ni à la malice, ni exciter du scandale pour ce sujet ; car le grand éloignement et le changement des anciens noms des villes et des provinces nous ont apporté beaucoup d'incertitude ou d'ignorance ; mais nous avons souhaité et souhaitons encore donner à nos frères une occasion, non pas de scandale, mais de paix, et conserver à toutes les Églises quelconques leur dignité et leur honneur <sup>2</sup>. » Bernard d'Antioche était un digne pontife. Dans une seconde lettre au même patriarche le Pape termine ces débats en déclarant qu'il ne voulait point rabaisser la dignité de l'Église au profit des princes, ni mutiler le pou-

voir des princes au profit de la dignité de l'Église <sup>1</sup>.

Le patriarche Daimbert de Jérusalem eut quelques difficultés avec le roi Baudouin, principalement par les intrigues d'Arnoulfe de Rohes, qui s'était déjà fait nommer précédemment patriarche provisoire et qui aspirait toujours à l'être en titre. Ces difficultés allèrent si loin que, l'an 1104, Daimbert vint en Occident, avec Bohémond, se plaindre au Pape de ce que le roi Baudouin l'avait chassé et mis à sa place un prêtre nommé Ébemar. Pascal II retint Daimbert plus de deux ans pour voir si ceux qui l'avaient chassé allégueraient des causes raisonnables de leur conduite ; mais, comme personne ne comparut et qu'il ne se trouvait autre chose contre lui sinon qu'il avait été chassé par la pure violence du roi, il fut renvoyé à son siège avec des lettres du Pape, qui témoignaient qu'il était dans ses bonnes grâces. Il passa en Sicile et fut obligé de séjourner à Messine pour attendre l'occasion de s'embarquer ; mais il y tomba malade et mourut le 27 juin 1107, ayant tenu le siège de Jérusalem pendant sept ans.

Ébemar, qui avait été intrus à sa place, ayant appris qu'il revenait avec l'approbation du Pape et ne sachant pas encore sa mort, résolut d'aller à Rome se justifier et représenter comment on l'avait mis malgré lui sur le siège de Jérusalem ; mais, arrivé à Rome, il ne put obtenir autre chose sinon qu'on envoyât avec lui un légat pour prendre sur les lieux plus ample connaissance de l'affaire. On y envoya Gibelin, archevêque, homme fort avancé en âge. Arrivé à Jérusalem il y assembla un concile des évêques du royaume et y examina pleinement la cause d'Ébemar. Il reconnut par des témoins au-dessus de tout reproche que Daimbert avait été chassé, sans cause légitime, par la faction d'Arnoulfe et la violence du roi, et qu'Ébemar avait usurpé le siège d'un évêque vivant. C'est pourquoi il le déposa du patriarcat par l'autorité du Pape ; mais, en considération de sa piété et de sa simplicité, il lui donna l'Église de Césarée, qui était vacante. En-

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 648, *epist.* 18 et 19. — <sup>2</sup> Id., *epist.* 20.

<sup>1</sup> *Epist.* 28.

suite, comme le clergé et le peuple contestaient sur l'élection d'un patriarche de Jérusalem, on prit jour pour traiter cette affaire à la manière accoutumée, et, après une grande délibération, ils s'accordèrent tous à choisir le légat Gibelin et l'installèrent dans le siège patriarcal. On prétendit que c'était encore un artifice d'Arnoulfe de mettre en cette place un vieillard qui, par son grand âge, ne pouvait vivre longtemps. Gibelin, toutefois, tint le siège de Jérusalem pendant cinq ans. Ce fut sous son pontificat que le roi Baudouin obtint du Pape que toutes les villes conquises par ses armes dépendraient de l'Église de Jérusalem<sup>1</sup>.

Gibelin, étant mort l'an 1112, eut enfin pour successeur l'archidiacre Arnoulfe, surnommé Mal-Couronné, qui aspirait depuis longtemps à ce siège. Le nouveau patriarche maria sa nièce à Eustache Grener, seigneur de Sidon et de Césarée, et lui donna le meilleur domaine de son Église, savoir Jéricho et ses dépendances. Sa vie ne fut pas moins scandaleuse dans son pontificat qu'auparavant; mais, pour en diminuer le reproche, il introduisit des chanoines réguliers dans l'Église de Jérusalem. Conon, évêque de Préneste, y était alors en qualité de légat du Saint-Siège.

Dès l'an 1115 le Pape Pascal, bien informé de la vie scandaleuse du nouveau patriarche, envoya en Syrie l'évêque d'Orange en qualité de légat. Il assembla les évêques de tout le royaume, obligea Arnoulfe d'y comparaître et le déposa de son siège comme il le méritait; mais Arnoulfe, se fiant à ses artifices, auxquels presque personne ne résistait, passa la mer, vint à Rome, et, par ses flatteries et les présents qu'il répandit abondamment, il gagna si bien le Pape et tout son concile qu'il fut rétabli dans son siège et revint à Jérusalem. Suivant Guillaume de Tyr il y vécut avec la même licence qu'auparavant. Enfin il mourut l'an 1118, et eut pour successeur un homme simple et craignant Dieu, nommé Gormond, natif de Picquigny, au diocèse d'Amiens.

Au reste les démêlés du roi Baudouin et du patriarche Daimbert eurent moins pour

prétexte ou pour cause d'ambitieuses rivalités que l'extrême besoin d'argent où se trouvait souvent réduit le successeur de Godefroi. Ce fut ce besoin d'argent, ainsi que les mauvais conseils du patriarche Arnoulfe, qui lui donna la coupable pensée d'épouser une seconde femme lorsque la première, qui était demeurée à Édesse, vivait encore. « Le roi, nous dit Guillaume de Tyr, avait appris que la comtesse Adélaïde de Sicile, veuve de Roger, était fort riche et qu'elle avait toutes choses en abondance; lui, au contraire, était fort pauvre et si dénué de ressources qu'il avait à peine de quoi suffire à ses besoins de tous les jours et à la solde de ses frères d'armes. Comme la nouvelle reine arrivait avec d'immenses richesses, avec une flotte chargée de grains, d'huile, de vins, d'armes, tout le monde se crut enrichi par cet hymen et ferma les yeux sur le scandale; mais, en l'année 1117, Baudouin, étant tombé malade et se croyant sur le point d'aller rendre compte à Dieu, renvoya la princesse sicilienne, ce qui lui attira, à lui et à tout le royaume, une haine implacable du comte Roger, depuis roi de Sicile, fils d'Adélaïde. »

Aussitôt que le roi Baudouin fut inhumé le clergé et le peuple de Jérusalem, selon l'expression des chroniques, se croyant orphelins, songèrent à se donner un appui et commencèrent à s'occuper de l'élection d'un roi. Divers avis furent proposés; les uns disaient que la couronne appartenait à Eustache, frère de Baudouin; d'autres pensaient qu'au milieu des périls on ne pouvait attendre un prince qui était si loin et proposaient le comte d'Édesse, parent du roi et alors présent dans la ville sainte. A la suite d'un éloquent discours de Joscelin de Courtenai, prince de Tibériade, tous les suffrages se réunirent en faveur du comte d'Édesse, Baudouin du Bourg. Le jour de Pâques le nouveau roi fut proclamé dans l'église de la Résurrection, en présence de tous les fidèles; il rassembla ensuite les grands dans le palais de Salomon; il régla avec eux l'administration du royaume et rendit la justice à son peuple d'après les *Assises* établies par Godefroi. Le comté d'Édesse fut transmis à Joscelin de Courtenai.

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 11. Labbe, t. 10, p. 752.



Cependant on avait envoyé des seigneurs à Eustache, comte de Boulogne, pour l'inviter à venir prendre la couronne après ses frères. Ils eurent peine à lui persuader de partir; enfin ils l'amènèrent jusqu'en Apulie. Là il apprit que l'on avait couronné le comte d'Édesse; aussitôt il s'écria : « Dieu me garde d'apporter du trouble dans un royaume où ma famille a rétabli la paix de Jésus-Christ, et pour la tranquillité duquel mes frères ont donné leur vie et acquis une gloire immortelle ! » Et sans délai, quoi qu'on pût lui dire, il retourna sur ses pas et revint chez lui.

Tandis que le royaume de Jérusalem célébrait en paix l'avènement de Baudouin II, la principauté d'Antioche se trouvait de nouveau exposée à tous les fléaux de la guerre. Les musulmans de la Perse, de la Mésopotamie et de la Syrie, jurèrent d'exterminer la race des chrétiens et marchèrent vers l'Oronte, conduits par Ylgazy, le plus farouche des guerriers de l'islamisme. Le nouveau prince d'Antioche, Roger, fils de Richard, avait appelé à son secours le roi de Jérusalem, les comtes d'Édesse et de Tripoli; mais, sans attendre leur arrivée, il eut l'imprudence de livrer une bataille où il fut tué et son armée mise dans une déroute complète. Les musulmans firent un grand nombre de prisonniers. Gauthier le Chancelier, qui fut lui-même chargé de chaînes, nous peint les tourments et les supplices qu'on fit souffrir aux captifs; mais il n'ose pas dire tout ce qu'il a vu, « dans la crainte, ajoute-t-il, que les chrétiens, apprenant ces excès de barbarie, ne soient portés un jour à les imiter <sup>1</sup>. »

C'était en 1120. L'armée victorieuse d'Ylgazy se répandit dans toutes les provinces chrétiennes. Ce fut au milieu de la désolation générale que le nouveau roi de Jérusalem arriva dans Antioche. Cette ville avait perdu ses plus braves défenseurs; des clercs et des moines gardaient les tours et veillaient, sous le commandement du patriarche, à la sûreté de la place; car on se défiait de la population grecque et arménienne, qui supportait avec peine le joug des Latins. La présence du roi de Jérusalem, à qui on

donna l'autorité suprême, rétablit l'ordre et dissipa les alarmes. Après avoir pourvu à la défense de la ville il visita les églises d'Antioche en habit de deuil. Son armée reçut à genoux la bénédiction du patriarche et sortit de la ville pour aller à la poursuite des musulmans. Le roi, ainsi que ses chevaliers et ses barons, marchait les pieds nus au milieu d'une foule immense qui invoquait pour eux l'appui du Dieu des armées.

Les chrétiens allèrent camper sur la montagne de Danitz, où les musulmans vinrent les attaquer. Ceux-ci étaient pleins de confiance dans leur multitude; mais les chrétiens mettaient leur espoir dans la puissance divine, et surtout dans la présence de la croix véritable, que Baudouin avait apportée de Jérusalem. Après un combat sanglant les infidèles furent vaincus et dispersés; Ylgazy et le chef des Arabes, Dobais, avaient pris la fuite pendant la bataille. Cette victoire répandit l'effroi dans Alep et jusque dans les murs de Mossoul, tandis que la vraie croix, reportée avec pompe dans la ville sainte, annonça aux habitants les miracles qu'elle avait produits au milieu des soldats du Christ. Baudouin, après avoir donné la paix à Antioche, revint dans sa capitale, et, pour qu'il ne manquât rien aux victoires des chrétiens, Dieu permit que le redoutable chef des Turcomans, Ylgazy, terminât sa carrière, frappé par une mort subite et violente. C'était en 1121.

L'année suivante (1122) Balac, neveu et successeur d'Ylgazy, répandait la terreur sur les rives de l'Euphrate, et, semblable au lion de l'Écriture, qui rôde sans cesse pour chercher sa proie, il réussit à surprendre Joscelin de Courtenai et son cousin, Galeran, qu'il fit conduire chargés de chaînes vers les confins de la Mésopotamie. Cette nouvelle étant parvenue à Jérusalem, le roi Baudouin II accourut à Édesse, soit pour consoler les habitants, soit pour chercher l'occasion et les moyens de briser les fers des princes captifs; mais, se confiant trop à sa bravoure et victime de sa générosité, il tomba lui-même dans les embûches du sultan Balac, et, conduit dans la forteresse de Quart-Pierre, il devint le compagnon d'infortune de ceux qu'il voulait

<sup>1</sup> Gauthier le Chancel., apud Bongars., p. 449 et seqq.



délivrer. Cinquante braves d'Arménie se dévouent pour la délivrance des princes chrétiens; sous divers déguisements ils s'introduisent dans la forteresse, en massacrent la garnison et rendent la liberté aux prisonniers; mais la forteresse est investie par l'armée musulmane. Joscelin s'en échappe pour aller chercher du secours; à travers mille dangers il arrive à Jérusalem, dépose sur le saint sépulcre les chaînes qu'il a portées chez les Turcs, et repart à la tête des braves de Jérusalem et d'Édesse pour délivrer le monarque captif. Il s'avancait vers l'Euphrate lorsqu'il apprit que les musulmans étaient entrés dans la forteresse, que les cinquante braves Arméniens avaient couronné par le martyre leur héroïque dévouement, et que le roi de Jérusalem avait été emmené captif dans la forteresse de Haran en Mésopotamie.

Les Sarrasins d'Égypte cherchèrent à profiter de la captivité du roi de Jérusalem; ils se rassemblèrent dans les plaines d'Ascalon, avec le dessein de chasser les Francs de la Palestine. De leur côté les chrétiens de Jérusalem et des autres villes du royaume, se confiant dans leur courage et dans la protection de Dieu, se préparent à défendre leur territoire, et ils s'y préparent en chrétiens. Le peuple et le clergé de la Terre-Sainte suivent l'exemple des habitants de Ninive et cherchent d'abord à fléchir la colère du Ciel par une pénitence rigoureuse. Un jeûne fut ordonné, pendant lequel les femmes refusèrent le lait de leurs mamelles à leurs enfants au berceau; les troupeaux mêmes furent éloignés de leurs pâturages et privés de leur nourriture accoutumée.

La guerre fut ensuite proclamée au son de la grosse cloche de Jérusalem. L'armée chrétienne, dans laquelle on comptait à peine trois mille combattants, était commandée par Eustache d'Agrain, comte de Sidon, nommé régent du royaume en l'absence de Baudouin. Le patriarche de la ville sainte portait à la tête de l'armée le bois de la vraie croix. « Derrière lui, dit Robert du Mont, marchait Ponce, abbé de Cluny, portant la lance avec laquelle on avait percé le flanc du Sauveur. »

Au moment où les guerriers chrétiens

sortirent de Jérusalem les Égyptiens assiégeaient Joppé par terre et par mer. À l'approche des Francs la flotte musulmane, pleine d'effroi, s'éloigne du rivage. L'armée de terre attendait avec inquiétude l'armée chrétienne. Enfin les deux troupes sont en présence; au milieu du combat une lumière semblable à celle de la foudre brille dans le ciel et tout à coup éclate dans les rangs des infidèles. Ceux-ci restent comme immobiles de terreur; les chrétiens, armés de leur foi, redoublent de courage; les ennemis sont vaincus, et les débris de leur armée, qui était deux fois plus nombreuse que celle des chrétiens, se réfugient avec peine dans les murs d'Ascalon. Les Francs, victorieux et chargés de butin, revinrent à Jérusalem en chantant les louanges de Dieu.

Quoique l'armée des Francs eût triomphé ainsi des Sarrasins, toujours occupée de la défense des villes et des frontières sans cesse menacées, elle ne pouvait sortir du royaume pour faire des conquêtes. Les guerriers, qu'on retenait dans les cités chrétiennes après une si grande victoire, s'affligeaient de leur inaction et semblaient encore placer leur espoir dans les secours de l'Occident. Ce fut alors qu'il arriva sur les côtes de Syrie une flotte vénitienne commandée par le doge de Venise. Avec ce secours venu si à propos on assiégea par terre et par mer l'antique ville de Tyr. Des musulmans partis de Damas pour secourir les assiégés s'avancèrent jusque dans le voisinage de la ville. Une armée égyptienne sortie en même temps d'Ascalon ravagea le pays de Naplouse et menaça Jérusalem. Toutes ces tentatives ne purent ralentir l'ardeur des chrétiens ni retarder les progrès du siège. Bientôt on apprit que Balac, le plus redoutable des sultans turcs, avait péri devant les murs de Maubeg; Joscelin, qui l'avait tué de sa propre main, en fit donner la nouvelle à toutes les villes chrétiennes. La tête du farouche ennemi des Francs fut portée en triomphe devant les murs de Tyr, où ce spectacle redoubla l'enthousiasme belliqueux des assiégeants.

Enfin, l'an 1125, les musulmans, sans espoir de secours, furent obligés de se rendre après un siège de cinq mois et demi. Les

drapeaux du roi de Jérusalem et du doge de Venise flottèrent ensemble sur les murailles de Tyr; les chrétiens firent leur entrée triomphante dans la ville, tandis que les habitants, d'après la capitulation, en sortaient avec leurs femmes et leurs enfants. Le jour où l'on reçut à Jérusalem la nouvelle de la conquête de Tyr fut une fête pour tout le peuple de la ville sainte. Au bruit des cloches on chanta le *Te Dum* en actions de grâces; des drapeaux furent arborés sur les tours et les remparts de la ville, des branches d'olivier et des bouquets de fleurs étaient semés dans les rues et sur les places publiques, de riches étoffes ornaient les dehors des maisons et les portes des églises. Les vieillards rappelaient dans leurs discours la splendeur du royaume de Juda, et les jeunes vierges répétaient en chœur les cantiques dans lesquels les prophètes avaient célébré la ville de Tyr.

Les victoires des chrétiens répandirent la confusion et la discorde parmi les musulmans de Syrie. Baudouin, le roi captif de Jérusalem, en profita pour traiter de sa rançon et recouvrer sa liberté. A peine est-il sorti de prison qu'il rassemble quelques guerriers et marche contre la ville d'Alep. Le chef des Arabes, Dobais, et quelques émirs de la contrée se réunirent à l'armée chrétienne. Bientôt les habitants se trouvèrent réduits aux dernières extrémités, et la ville était près de se rendre lorsque le sultan de Mossoul accourut à la tête d'une armée. Baudouin II, obligé d'abandonner le siège, retourna enfin dans sa capitale, où tous les chevaliers chrétiens remercièrent le Ciel de sa délivrance et vinrent se ranger sous ses drapeaux. Ils trouvèrent bientôt l'occasion de signaler leur valeur. Les Turcs, qui avaient passé l'Euphrate pour secourir Alep, dévastaient alors la principauté d'Antioche. Baudouin, impatient de tenir sa promesse, se met à la tête de ses intrépides guerriers, attaque vigoureusement les infidèles et les force d'abandonner les terres des chrétiens. A peine rentré triomphant dans Jérusalem il donne de nouveau le signal de la guerre et met en fuite l'armée de Damas, près du lieu où Saul avait entendu ces paroles : « Saul, pourquoi me persécutez-

vous? » Les guerriers chrétiens, dans ces campagnes rapides, avaient fait un butin immense, et les trésors de l'ennemi servirent à racheter les otages que le roi de Jérusalem avait laissés entre les mains des Turcs. C'est ainsi que les Francs réparaient leurs revers à force de bravoure et qu'ils acquittaient leurs promesses par des victoires.

Chose étrange! depuis trois siècles et plus, dans les écoles publiques des royaumes chrétiens, on ne cesse de rappeler à la jeunesse chrétienne les temps héroïques et fabuleux de la Grèce et de Rome païenne comme ce qu'il y a de plus admirable dans l'histoire de l'humanité; en même temps on lui laisse ignorer les temps et les faits héroïques de l'humanité chrétienne, dont la glorieuse réalité surpasse même l'ancienne Fable, et cette ignorance est allée si loin que, dans la patrie de Godefroi et de Tancred, l'on a demandé si la piété ne nuisait point à la valeur guerrière!

Tandis que les héros de la France chrétienne défendaient la chrétienté en Orient contre le despotisme mahométan, le chef de la chrétienté venait en France même pour chercher de quoi la défendre contre le despotisme allemand. Après la mort de l'ex-empereur Henri IV d'Allemagne son fils Henri V réclama le droit de donner, par la crosse et l'anneau, l'investiture des dignités ecclésiastiques, ce qui, d'après l'expérience, équivalait au droit de vendre les évêchés et les abbayes, de réduire l'Eglise de Dieu à une éternelle servitude et de rendre incurables la simonie et l'incontinence des clercs.

Le Pape Pascal II avait résolu de passer en Allemagne, suivant la prière que lui en avaient faite les députés de l'assemblée de Mayence au nom de toute la nation. S'étant donc mis en route il vint à Florence et y tint un concile. Venu de Florence à Guastalla, en Lombardie, il y tint un autre concile au mois d'octobre 1106. Il s'y trouva un grand nombre d'évêques, tant de deçà que de delà les monts, et une grande multitude de clercs et de laïques, même les ambassadeurs de Henri, roi d'Allemagne, et la princesse Mathilde en personne. On y ordonna que la province entière d'Émilie, avec ses villes,



savoir, Plaisance, Parme, Reggio, Modène et Bologne, ne serait plus soumise à la métropole de Ravenne. On le fit pour humilier cette Église, qui, depuis environ cent ans, s'était élevée contre l'Église romaine et en avait usurpé non-seulement les terres, mais le siège même, par l'antipape Guibert. En ce concile le roi Henri fit demander au Pape de lui confirmer sa dignité, lui promettant, de son côté, fidélité et obéissance filiale.

Vers la fin du concile on lut les passages des Pères touchant la réconciliation de ceux qui ont été ordonnés hors de l'Église catholique, savoir, de la lettre de saint Augustin à Boniface, de saint Léon aux évêques de Mauritanie, et le troisième canon du concile de Carthage. Sur quoi l'on formula le décret suivant : « Depuis plusieurs années le royaume teutonique a été séparé de l'unité de la Chaire apostolique, d'où il est arrivé qu'il s'y trouve peu d'évêques et de clercs catholiques. Comme il est donc nécessaire d'user d'indulgence, à l'exemple de nos pères, nous recevons à leurs fonctions les évêques de ce royaume ordonnés dans le schisme, pourvu qu'ils ne soient ni usurpateurs, ni simoniaques, ni coupables d'autres crimes. » On fit un second décret qui porte que, les auteurs du schisme n'étant plus au monde, l'Église catholique doit rentrer dans son ancienne liberté. Pour retrancher les causes des schismes on renouvelle les défenses faites aux laïques de donner les investitures, sous peine d'excommunication pour les laïques et de déposition pour les clercs. Dans ce concile l'évêque Herman d'Augsbourg fut accusé de simonie par son clergé. Comme il ne présentait point de légitime défense, il allait être déposé lorsque l'évêque Guebhard de Constance remontra que la déposition se ferait mieux à Augsbourg même, quand le Pape y serait. On prononça donc seulement une suspense contre l'évêque. En attendant le Pape publia une lettre, adressée à Guebhard, évêque de Constance, Oderic de Passau, et à toute la nation teutonique, où il reprend le zèle excessif de ceux qui voulaient quitter le pays pour éviter les excommuniés, et permet de recevoir à la communion de l'Église ceux qui n'ont communiqué avec les

excommuniés que malgré eux, par la nécessité du service et de l'habitation commune. Sur quoi il cite la constitution de saint Grégoire VII<sup>1</sup>.

Les Allemands, réjouis de la condescendance du Pape pour la pacification de leur pays, tenaient pour assuré qu'il viendrait célébrer à Mayence la fête de Noël avec le nouveau roi et tous les seigneurs du royaume. Le peuple s'en réjouissait d'avance. Le roi, l'ayant attendu quelque temps à Augsbourg et en d'autres lieux de la haute Allemagne, passa la fête à Ratisbonne avec les légats ; mais le souverain Pontife, par le conseil des siens, avait changé de dessein ; il craignait la férocité des Allemands, dont il avait eu une preuve à Vérone pendant une sédition. On lui disait que cette nation n'était guère disposée à recevoir le décret si absolu contre les investitures, et que l'esprit fier du jeune roi n'était pas encore assez docile ; c'est-à-dire que ce prince, voyant sa puissance affermie par la mort de son père, croyait n'avoir plus besoin du Pape : c'est la morale de ceux qui n'en ont d'autre que leurs intérêts. Par toutes ces considérations le souverain Pontife dit en soupirant que la porte ne lui était pas encore ouverte en Allemagne, et prit son chemin par la Bourgogne pour passer en France. Le sujet de ce voyage était de consulter le roi Philippe, le prince Louis, son fils, déjà désigné roi, et l'Église gallicane, sur quelques nouvelles difficultés, touchant l'investiture ecclésiastique, qui lui étaient faites par le roi Henri, « prince inhumain, qui avait cruellement persécuté son père, et, le tenant en prison, l'avait forcé, à ce que l'on disait, à lui céder le royaume et les insignes impériaux. » Ce sont les paroles de l'abbé Suger, auteur du temps. On décida donc à Rome, à cause de la perfidie des Romains, faciles à corrompre, qu'il était plus sûr de délibérer en France sur ces questions. Ainsi le souverain Pontife vint à Cluny, accompagné de beaucoup d'évêques, d'abbés et de nobles romains ; il y célébra la fête de Noël (1106). « Il fut reçu partout avec les plus grands honneurs, comme étant vraiment

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 645, *epist.* 12.

le disciple du Christ, le vicaire des apôtres, le légitime envoyé du Ciel ; » ce sont les paroles d'un auteur contemporain d'Allemagne. De Cluny il se rendit à la Charité, dont il dédia solennellement l'église, avec une grande assemblée d'archevêques, d'évêques, d'abbés et de moines. Là se trouvèrent les plus grands seigneurs du royaume, entre autres le comte Gui de Rochefort, sénéchal du roi de France, envoyé de sa part pour servir le Pontife par tout le royaume comme son père spirituel <sup>1</sup>.

Pascal II célébra le quatrième dimanche de carême, 24 mars 1107, à Saint-Martin de Tours ; il y porta la tiare pontificale, suivant l'usage de Rome. Ensuite il vint à Saint-Denis, en France, où il fut reçu par l'abbé Adam avec les honneurs convenables. « Mais ce qu'il y eut de mémorable, ajoute Suger, qui était présent, c'est que, contre la coutume des Romains, il ne désira ni l'or, ni l'argent, ni les pierreries de ce monastère, comme on le craignait ; il ne daigna pas même les regarder ; il se prosterna humblement devant les reliques et demanda quelque petite partie des ornements épiscopaux de saint Denis, teints de son sang, en disant : Ne faites pas difficulté de nous rendre quelque peu des vêtements de celui que nous vous avons envoyé gratuitement pour apôtre. »

A Saint-Denis le roi Philippe et le prince Louis, son fils, vinrent trouver le Pontife et se prosternèrent à ses pieds comme les rois avaient coutume de se prosterner devant le tombeau de saint Pierre. Le Pape les releva de sa main comme les fils très-dévotés des apôtres, et conféra familièrement avec eux des affaires de l'Église, les priant avec tendresse de la protéger, à l'exemple de Charlemagne et des autres rois, leurs prédécesseurs ; de résister hardiment aux tyrans, aux ennemis de l'Église, en particulier au roi Henri. Les deux rois, car le prince en avait déjà le titre, lui promirent amitié, aide et conseil, et lui offrirent leur royaume ; et, comme il devait aller à Châlons-sur-Marne conférer avec les ambassadeurs du roi d'Alle-

gnier en ce voyage, des archevêques, des évêques et l'abbé de Saint-Denis, avec lequel était Suger.

Le Pape attendit quelque temps à Châlons les ambassadeurs du monarque allemand. C'étaient l'archevêque de Trèves, l'évêque de Halberstadt, l'évêque de Munster, plusieurs comtes et le duc Guelfe, qui faisait toujours porter une épée devant lui, et qui d'ailleurs était déjà terrible par la hauteur et la grosseur de sa taille et par le ton éclatant de sa voix. Tous ces ambassadeurs semblaient être venus plutôt pour intimider que pour raisonner.

Ils laissèrent à leur logis le chancelier Albert, en qui le roi, son maître, avait une entière confiance, et vinrent à la cour du Pontife en grande troupe et avec un grand appareil. L'archevêque de Trèves, le plus éloquent et le plus poli de tous, et qui parlait bien français, porta la parole, salua le Pape et la cour romaine, avec offres de services de la part du roi, son maître, sauf le droit de sa couronne. Puis il ajouta : « Telle est la cause du roi, notre maître, pour laquelle nous sommes envoyés. Dès le temps de vos prédécesseurs, hommes saints et apostoliques, de saint Grégoire le Grand et des autres, le droit de l'empereur est que, avant que l'élection d'un évêque soit publiée, elle doit être portée à sa connaissance ; si la personne est convenable il y donne son consentement ; puis l'élection faite par le clergé, sur la demande du peuple, est rendue publique, et l'élu, étant sacré librement et sans simonie, revient à l'empereur pour recevoir l'investiture des régales par la crosse et l'anneau et lui porte foi et hommage. Et il ne faut pas s'en étonner ; car il ne doit point posséder autrement les villes, les châteaux, les péages et les autres droits qui appartiennent à la dignité impériale. Si le Pape le souffre, le royaume et l'Église demeureront heureusement unis pour la gloire de Dieu. » Ce que l'on nomme ici *régales*, ce sont les biens et les droits temporels que l'Église avait acquis aux mêmes titres que d'autres pouvaient les acquérir.

Après que l'archevêque de Trèves eut ainsi parlé l'évêque de Plaisance répondit, au nom

<sup>1</sup> Suger, *Vita Ludov., abb. Urspr.*, ann. 1106.



du Pape, « que l'Église, rachetée par le sang de Jésus-Christ et mise en liberté, ne doit plus être remise en servitude ; qu'elle serait esclave du prince si elle ne pouvait choisir un prélat sans le consulter ; que c'est un attentat contre Dieu si le prince donne l'investiture par la crosse et l'anneau, qui appartiennent à l'autel ; qu'enfin les prélats dérogent à leur onction s'ils soumettent leurs mains consacrées par le corps et le sang de Notre-Seigneur aux mains d'un laïque ensanglantées par l'épée. » A ce discours les ambassadeurs teutoniques murmuraient avec emportement ; ils n'eussent épargné ni les injures ni les mauvais traitements s'ils eussent pu le faire impunément. Ils se contentèrent de dire : « Ce ne sera pas ici, mais à Rome, que cette question se décidera, et à coups d'épée. » Mais le Pape envoya au chancelier plusieurs personnes de confiance et de capacité pour s'expliquer avec lui paisiblement et le prier instamment de travailler à la paix du royaume. C'est ainsi que Suger rapporte cette conférence de Châlons. Les Allemands s'y montrèrent plus en Turcs qu'en chrétiens. Un de leurs auteurs ajoute que Henri, ne voulant pas que l'on décidât rien sur cette question dans un royaume étranger, obtint un délai de toute l'année suivante pour aller à Rome et y examiner l'affaire dans un concile général <sup>1</sup>.

Dans ce temps-là même, ainsi que déjà nous l'avons vu, saint Anselme de Cantorbéry écrivait au souverain Pontife que le roi Henri d'Angleterre avait renoncé aux investitures par la crosse et l'anneau, et qu'il ne disposait point des églises par sa seule volonté, mais s'en rapportait entièrement au conseil des personnes sages et pieuses. Le souverain Pontife, de son côté, avait envoyé au saint archevêque une lettre par laquelle il lui permettait de promouvoir aux ordres sacrés les enfants des prêtres qui seraient recommandables par leur science et leur vertu, attendu la grande multitude d'hommes de cette naissance qui se trouvaient en Angleterre ; ce que le Pape n'accordait, toutefois, qu'à cause de la nécessité du temps et pour

l'utilité de l'Église, sans préjudice de la discipline pour l'avenir. En général il permet à saint Anselme d'accorder pour ces mêmes causes toutes les dispenses qu'il jugera nécessaires, suivant la barbarie de la nation. Ce sont ses termes <sup>1</sup>.

C'est qu'en Angleterre l'incontinence des clercs continuait, en sorte que plusieurs prêtres gardaient leurs femmes ou se mariaient de nouveau. Pour y porter remède le roi assembla, aux fêtes de la Pentecôte (1108), les seigneurs et les évêques, avec saint Anselme à leur tête. Ce concile ordonne aux prêtres, aux diacres et aux sous-diacres de vivre dans la chasteté, et de n'avoir chez eux d'autres femmes que leurs proches parentes, suivant le décret du deuxième concile de Nicée. Ceux qui n'ont pas observé la défense du premier concile de Londres (c'est celui de 1102), s'ils veulent encore célébrer la messe, quitteront leurs femmes, et ne pourront plus leur parler que hors de leurs maisons et en présence de deux témoins sûrs. Que, s'ils aiment mieux renoncer au service de l'autel qu'à leurs femmes, ils seront interdits de toutes fonctions, privés de tout bénéfice ecclésiastique et déclarés infâmes. Les archidiares et les doyens jureront de ne point tolérer de prêtres concubinaires dans leurs fonctions <sup>2</sup>. On voit sans cesse, au milieu des révolutions politiques et des passions humaines, combien il faut de fermeté et de patience à l'Église de Dieu pour inculquer, rappeler, faire observer aux peuples et aux rois, souvent à ses propres ministres, leurs devoirs les plus saints.

Dans le même temps on parla d'ériger un nouvel évêché au diocèse de Lincoln, qui était trop étendu, et le roi, l'archevêque et les seigneurs jugèrent à propos d'en mettre le siège dans le monastère d'Éli ; « mais saint Anselme, que l'affaire regardait plus que tout autre, sachant, dit Eadmer, que nulle part on ne peut ériger canoniquement un nouvel évêché sans l'autorité du Pontife romain, en écrivit à Pascal II, lui marquant les motifs de cette érection, le consentement du roi, des évêques et des seigneurs, en particulier de

<sup>1</sup> Chron. Ursperg.

<sup>1</sup> Epist. 102. — <sup>2</sup> Labbe, t. 10, p. 754.

l'évêque de Lincoln, à qui l'on donnait un dédommagement convenable. Le Pape accorda cette érection, mais elle ne fut exécutée qu'après la mort de saint Anselme <sup>1</sup>. »

Cependant Turgot, moine de Dunelm, ayant été élu évêque de Saint-André, en Écosse, ne pouvait être sacré par son métropolitain, Thomas, archevêque d'York, qui n'était pas encore sacré lui-même. Sur quoi l'évêque de Dunelm proposa de sacrer Turgot à York, en présence de Thomas et des évêques d'Écosse et des Orcades ; mais saint Anselme s'y opposa, et soutint qu'il n'y avait que lui qui pût le sacrer tant que les choses seraient en cet état. Ensuite il pressa Thomas de se faire sacrer, et, sachant qu'il envoyait à Rome pour demander le pallium par avance, il écrivit au souverain Pontife pour le prier de ne le lui pas accorder qu'il ne fût sacré auparavant ; « car il croirait, dit-il, pouvoir me refuser l'obéissance qu'il me doit comme à son primate, ce qui serait un schisme en Angleterre. » Il ajoute : « Notre roi se plaint que vous souffrez que le roi d'Allemagne donne les investitures des Églises sans l'excommunier ; c'est pourquoi il menace de recommencer aussi à les donner. Voyez donc incessamment ce que vous devez faire pour ne pas ruiner sans ressource ce que vous avez si bien établi ; car notre roi s'informe soigneusement de ce que vous faites à l'égard de ce prince. » Pascal II assura saint Anselme, par sa réponse, qu'il ne ferait rien au préjudice de l'Église de Cantorbéry. « Quant à ce que vous me dites, ajouta-t-il, que quelques-uns sont scandalisés de ce que nous souffrons au roi d'Allemagne de donner les investitures, sachez que nous ne l'avons jamais souffert ni ne le souffrirons. Il est vrai, nous attendons que la férocité de cette nation soit domptée ; mais, si le roi continue le mauvais chemin de son père, il sentira indubitablement le glaive de saint Pierre, que nous avons déjà commencé de tirer <sup>2</sup>. »

Thomas, archevêque élu de Cantorbéry, différait toujours son sacre, se laissant séduire aux mauvais conseils de ses chanoines.

Ceux-ci, jugeant que saint Anselme n'avait plus guère à vivre, à cause de son grand âge et de sa mauvaise santé, lui écrivirent que l'Église d'York était égale à celle de Cantorbéry, et défendirent à Thomas, de la part du Pape, de lui promettre obéissance. Enfin, l'affaire traînant en longueur, saint Anselme, qui sentait sa maladie augmenter de jour en jour, écrivit à Thomas en ces termes : « Je vous déclare, en la présence du Dieu tout-puissant et de sa part, que je vous interdis de toute fonction de prêtre et vous défends de vous ingérer au ministère pastoral jusqu'à ce que vous cessiez de vous révolter contre l'Église de Cantorbéry et que vous lui promettiez obéissance, comme ont fait vos prédécesseurs Thomas et Girard. Que si vous persévérez dans votre révolte, je défends, sous peine d'anathème perpétuel, à tous les évêques de la Grande-Bretagne de vous imposer les mains, ou de vous reconnaître pour évêque et de vous recevoir à leur communion si vous vous faites ordonner par des étrangers. » Il envoya cette lettre à tous les évêques d'Angleterre, leur en recommandant l'exécution en vertu de la sainte obéissance <sup>1</sup>.

La maladie de saint Anselme était un dégoût de toute espèce de nourriture, qui le tint environ six mois, et, quoiqu'il se fît violence pour manger, ses forces diminuaient insensiblement. Ne pouvant plus marcher, il se faisait porter tous les jours au saint Sacrifice, pour lequel il avait une dévotion singulière. Ceux qui le servaient, voyant que ce mouvement le fatiguait extrêmement, voulaient l'en détourner ; mais à peine purent-ils l'obtenir cinq jours avant sa mort. Le mardi de la semaine sainte, vers le soir, il perdit la parole. La nuit, pendant qu'on chantait matines à l'église, on lui lut la Passion qu'on devait lire à la messe ; pendant cette lecture, comme on vit qu'il allait passer, on le tira de son lit et on le mit sur le cilice et la cendre. Il rendit ainsi l'esprit au point du jour, le mercredi saint, 21 avril 1109, la seizième année de son pontificat et la soixante-seizième de sa vie. Il mourut à Cantorbéry et fut enterré dans sa cathédrale, près du bienheu-

<sup>1</sup> Eadmer, l. 4. — <sup>2</sup> *Epist.* 44.

<sup>1</sup> Eadmer, *Novor.*, l. 4, n. 33.



reux Lanfranc, son prédécesseur. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort. Sa vie fut écrite aussitôt par son ami, le moine Eadmer<sup>1</sup>.

Peu de jours après arriva en Angleterre un cardinal envoyé par le Pape Pascal, avec le pallium pour l'archevêque d'York, mais qu'il était chargé de remettre à saint Anselme, afin d'en disposer suivant son avis. A la Pentecôte suivante, 13 juin 1109, le roi, tenant sa cour plénière à Londres, fit examiner l'affaire de l'archevêque d'York. On lut la dernière lettre que saint Anselme lui avait écrite, et onze évêques qui étaient présents résolurent d'y obéir, quand ils devraient être dépouillés de leurs dignités. Ils firent venir Samson, évêque de Worcester, dont l'archevêque Thomas était fils légitime; Samson déclara qu'il était du même avis et qu'il voulait pareillement obéir à la défense de saint Anselme. Le roi fut du même sentiment, et déclara à Thomas qu'il promettrait à l'Église de Cantorbéry la même obéissance que ses prédécesseurs ou qu'il renoncerait à l'archevêché. Il se soumit et fut sacré, le dimanche 27 juin, par le premier suffragant de Cantorbéry, Richard, évêque de Londres, qui lui fit auparavant prêter ce serment. Le cardinal lui donna ensuite le pallium; mais Thomas eut regret toute sa vie de n'avoir pas été sacré de la main de saint Anselme<sup>2</sup>.

Les ambassadeurs du roi Henri d'Allemagne, que nous avons laissés avec le Pape à Châlons-sur-Marne, étant retournés en leur pays, le souverain Pontife Pascal II alla, vers l'Ascension (1107), tenir le concile qu'il avait convoqué à Troyes. Nous n'en avons plus les actes; l'on sait seulement en général que le Pape y fit des réglemens pour maintenir la liberté des élections et contre les laïques qui donnaient les dignités ecclésiastiques ou qui violaient la trêve de Dieu pendant la croisade; qu'il suspendit l'archevêque de Mayence pour avoir établi Vidon sur le siège de Hildesheim sans le consentement de cette Église et ordonné Rothard évêque de Halberstadt contre les canons. Il excommunia aussi plusieurs

évêques allemands pour ne s'être pas rendus au concile<sup>1</sup>.

Pendant le concile le Pape reçut des envoyés de l'Église de Dol, en Bretagne, qui le prièrent d'obliger Vulgrin, chancelier de l'Église de Chartres, qu'ils avaient élu pour leur évêque, d'accepter cette dignité. Vulgrin était au concile, où il était député du bienheureux Yves de Chartres, qu'une fluxion dans la tête avait empêché de s'y rendre. Le Pape approuva fort ce choix; mais Vulgrin s'opiniâtra à refuser, et il pria, à son retour du concile, Yves de Chartres de représenter au Pape sa répugnance et de le conjurer de ne pas lui ordonner d'accepter l'épiscopat. Yves écrivit aussi au clergé de Dol et au comte Étienne pour les avertir que, s'ils ne veulent pas faire une autre élection, ils doivent s'adresser au Pape, qui seul a le droit d'obliger à accepter l'épiscopat ceux qui le refusent<sup>2</sup>. Le Pape ne voulut pas faire violence à l'humilité de Vulgrin. Ainsi le clergé et le peuple de Dol furent obligés de procéder à une nouvelle élection. Ils élurent Balderic ou Baudri, abbé de Bourgueil, qui n'eut garde de refuser. C'était un homme de lettres, et nous avons de lui un grand nombre de poésies. Le Pape lui donna même le pallium, mais à sa personne, et non au siège, pour ne pas autoriser les prétentions des Bretons touchant la métropole de Dol<sup>3</sup>.

Après le concile de Troyes le Pape reprit la route d'Italie, aussi mécontent des Allemands qu'il était satisfait des Anglais et des Français. Le roi Philippe de France ne songeait plus qu'à expier les fautes qu'il avait à se reprocher, et il voulait même embrasser l'état monastique pour mieux fléchir la colère de Dieu, qu'il avait irrité par tant de péchés. C'est ce que nous apprenons par une lettre que saint Hugues, abbé de Cluny, lui écrivit. Ce saint abbé, après avoir marqué à ce prince la joie qu'il ressent de voir qu'il est sérieusement résolu de s'adonner au bien, lui parle ainsi : « Vous n'avez pas oublié ce que vous m'avez demandé, s'il y avait quelque roi qui se fût fait moine. Quand nous ne serions certains d'aucun autre que de saint

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 21 avril. — <sup>2</sup> Eadmer, *Novor.*, l. 4, n. 38.

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 754. — <sup>2</sup> *Epist.* 176 et 178. — <sup>3</sup> Longueval, l. 23.

Gontran, l'exemple de ce roi de France, qui renonça à toutes les vanités du siècle pour embrasser l'état monastique, devrait vous suffire. Imité-le, ce sera le moyen d'être véritablement roi. Que la mort funeste de deux princes vos voisins, de Guillaume, le roi d'Angleterre, et de l'empereur Henri IV, vous inspire une salutaire frayeur. Hélas ! qui peut savoir ce qu'ils souffrent à présent ? C'est pourquoi, aimable prince, prenez une bonne résolution, changez de vie, corrigez vos mœurs et faites une sincère pénitence. Mais où la ferez-vous mieux que dans l'état monastique ? Saint Pierre et saint Paul, les juges des empereurs et des rois, sont prêts à vous recevoir dans leur maison (c'est-à-dire à Cluny). Nous vous y traiterons en roi ; nous prions le Seigneur que si, pour son amour, de roi vous vous faites moine, il daigne de moine vous faire roi, pour régner avec lui, non dans un coin de la terre, mais dans la vaste étendue des cieux <sup>1</sup>. » On voit par cette lettre l'heureux changement que la grâce avait déjà fait dans le cœur du roi Philippe. Au reste saint Hugues se trompe quand il avance que le roi Gontran se fit moine sur la fin de sa vie. Un historien anglais, qui a assuré la même chose du roi Philippe, s'est pareillement trompé. Les sentiments de piété et de pénitence que Philippe fit paraître dans les dernières années de sa vie ont pu donner lieu à l'erreur. Dieu voulait par là le disposer à la mort, qui n'était pas éloignée.

Le roi Philippe I<sup>er</sup> mourut à Melun, le 28 juillet, l'an 1118, dans la cinquante-septième année de son âge et la quarante-huitième de son règne. Il avait les qualités propres à devenir un grand roi ; mais sa passion pour les femmes les rendit inutiles et ternit sa gloire ; car l'abbé Suger remarque qu'il ne fit plus rien d'éclatant et de digne de la majesté royale depuis qu'il se fut livré à l'amour de Bertrade, qu'il avait épousée contre toutes les règles. L'abbé Guibert de Nogent ajoute que ses péchés lui firent perdre le don de guérir les écrouelles, qui avait été accordé à ses prédécesseurs <sup>2</sup>. Les obsèques du roi Philippe, auxquelles assista Louis VI, son fils et son

successeur, se firent d'abord dans l'église Notre-Dame de Melun ; ensuite son corps fut porté avec grande pompe, sur les épaules des seigneurs français, au monastère de Saint-Benoît sur Loire, le roi Louis suivant le convoi, tantôt à pied, tantôt à cheval, et soutenant lui-même le cercueil pour soulager ceux qui le portaient. Philippe avait choisi sa sépulture en ce monastère, disant qu'il n'avait ni assez bien vécu ni assez bien servi l'Eglise pour mériter d'être enterré à Saint-Denis avec ses prédécesseurs.

Le roi Louis, surnommé le Gros, voulant prévenir les troubles qu'on avait à craindre de la part de quelques esprits factieux, prit la résolution de se faire sacrer incontinent après la mort du roi Philippe, son père. Manassès, archevêque de Reims, était mort, et Radulphe le Vert, qui lui avait succédé, s'était fait ordonner sans l'agrément de la cour ; la légitimité de son élection était même contestée. Ainsi le jeune roi, ne jugeant pas à propos de recevoir l'onction royale de la main d'un prélat qu'il ne voulait pas reconnaître, résolut, par l'avis du bienheureux Yves de Chartres, de se faire sacrer à Orléans, parce que c'était la ville la plus proche de Saint-Benoît sur Loire, où il venait de rendre les derniers devoirs au roi son père. Daimbert, archevêque de Sens, accompagné de ses suffragants de Paris, d'Orléans, de Chartres, de Meaux, d'Auxerre et de Nevers, donna l'onction royale à Louis le jour de l'Invention de saint Étienne, lui ceignit l'épée, lui mit la couronne et lui donna le sceptre et la main de justice <sup>1</sup>.

A peine l'archevêque avait-il quitté ses habits pontificaux après la cérémonie qu'il arriva des députés de l'archevêque de Reims pour défendre à l'archevêque de Sens, par l'autorité apostolique, de faire le sacre du roi. Ils disaient que c'était un droit que l'Eglise de Reims avait toujours possédé depuis que saint Remi avait baptisé Clovis, et que c'était encourir l'excommunication que de vouloir donner atteinte à cette prérogative. Les envoyés de Reims se proposaient, s'ils étaient arrivés à temps, ou d'empêcher le sacre du roi, ou du moins de regagner ses

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicileg.*, t. 2, p. 401. — <sup>2</sup> *De Pignoribus Sanctorum*, l. 1, c. 1.

<sup>1</sup> Suger, in *Vita Ludovici*.



bonnes grâces pour leur archevêque Radulphe, qui les avait perdues.

Yves de Chartres, qui avait reconnu les prérogatives de l'Église de Reims dans une lettre qu'il écrivit pour montrer qu'il appartenait à l'archevêque de Reims de marier le roi Philippe, changea alors d'avis, et il écrivit une lettre à l'Église romaine et aux autres Églises, moins encore pour combattre les prétentions de l'archevêque de Reims sur le sacre des rois de France que pour justifier le sacre qu'on avait fait exceptionnellement à Sens. « Sache la sainte Église romaine, dit-il, sachent toutes les Églises auxquelles parviendrait le murmure du clergé de Reims, que, dans la consécration de Louis, roi des Francs, nous n'avons nullement cherché notre intérêt, mais que nous avons veillé avec délibération à l'utilité du royaume et du sacerdoce. Car il y avait certains perturbateurs du royaume qui visaient par tous les moyens soit à transférer le royaume à une autre personne, soit à le diminuer notablement. Afin que cela n'eût pas lieu, nous avons pris, Dieu aidant, et pour l'intégrité du royaume et pour la tranquillité des Églises, toutes les précautions possibles. Il faut donc attribuer à la jalousie ou à l'orgueil si quelqu'un déroge à une action utile et honnête qu'il ne peut ni blâmer par la raison, ni infirmer par la coutume, ni condamner par la loi ; car, si nous consultons la raison, on a légitimement sacré roi celui auquel le royaume revenait par droit héréditaire, et que le commun consentement des évêques et des grands avait choisi depuis longtemps <sup>1</sup>. » On voit par ces paroles que, dans la pensée d'Yves de Chartres, comme dans celle d'Adalbéron et de Hincmar de Reims, le droit héréditaire ne suffisait point, mais qu'il y fallait encore le suffrage des électeurs du royaume. Quant à la consécration et à la proclamation royale l'évêque de Chartres fait voir, par l'histoire de France, qu'elle s'est faite bien des fois ailleurs qu'à Reims. Au fond il s'agissait moins d'un droit formel que d'un ancien usage.

Radulphe le Vert, qui était archevêque de Reims, ne soutint pas avec opiniâtreté ses prétentions. Yves de Chartres le servit auprès du roi et obtint de ce prince que ce prélat viendrait le saluer à Orléans. Le roi le reconnut pour archevêque, à la charge qu'il lui prêtât serment de fidélité. Radulphe était cet ami de saint Bruno dont nous avons parlé et il fut un digne prélat.

L'Église de France avait alors dans presque toutes ses provinces de saints et savants évêques en état de la défendre et de lui faire honneur. Yves de Chartres et Gualon de Paris faisaient la gloire de la province de Sens ; Marbœuf de Rennes et Baudri de Dol éclairaient la Bretagne ; Hildebert du Mans illustrait le Maine par l'éclat de ses vertus et de son érudition ; Pierre de Poitiers soutenait l'Aquitaine par l'intrépidité de son zèle ; saint Godefroi d'Amiens, Lambert d'Arras, Baudri de Noyon étaient la gloire de l'épiscopat dans la seconde Belgique ; saint Bertrand de Comminges illustrait par ses vertus la province d'Auch ou la Novempopulanie.

Ce saint évêque était depuis longtemps le père et l'exemple de son peuple. Né d'une illustre famille, il dut moins son illustration à l'épiscopat et à sa noblesse qu'à sa piété et à ses talents. Il était fils d'Otton Raymond et d'une sœur de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse. Il ne s'occupa, pendant un long épiscopat, que du soin de procurer le bien spirituel et même le bien temporel de la ville, qu'il fit rebâtir sur la colline. Il tint le siège jusqu'à l'an 1120, et il fut mis solennellement au nombre des saints par le Pape Clément V, qui avait été évêque de Comminges. Cette ville, par reconnaissance des bienfaits qu'elle avait reçus de saint Bertrand, en a pris le nom <sup>1</sup>.

Marbode ou Marbœuf était un des hommes les plus éloquents de son temps. Il avait enseigné longtemps la rhétorique à Angers avec une grande réputation et il gouverna quatorze ans l'école de cette ville. Il fut ensuite promu à la charge d'archidiacre, qu'il exerça avec honneur sous trois évêques. Enfin il fut élevé sur le siège de Rennes et ordonné par

<sup>1</sup> « Si enim rationem consulimus, jure in regem est consecratus cui jure hæreditario regnum competebat, et quem communis consensus episcoporum et procerum jam pridem elegerat. » *Epist.* 189.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 15 octobre.

Urbain II à Tours, durant le concile que ce Pape y tint l'an 1096.

Baudri, évêque de Noyon et de Tournay, se rendit aussi fort célèbre par ses ouvrages. Il était issu d'une noble famille du territoire de Théroutanne. Il fut secrétaire de Gérard I<sup>er</sup> et de Lietbert, évêques de Cambrai et d'Arras, et, comme il était fort versé dans l'histoire, il composa celle de ces deux Églises; mais sa modestie l'empêchait de la publier. C'est pourquoi Rainald d'Angers, qui fut dans la suite promu à l'archevêché de Reims, lui écrivit pour le presser de faire part au public d'un ouvrage qui pouvait faire honneur à son auteur et aux deux Églises dont il contient l'histoire. Baudri avait aussi composé la chronique de Théroutanne, et on assure qu'elle fut conservée dans cette Église jusqu'à ce que le cardinal Philippe de Luxembourg, évêque de Théroutanne et du Mans, se fit apporter le manuscrit au Mans, où il paraît qu'il a été perdu.

Dès que saint Godefroi eut été élu évêque d'Amiens il écrivit à Baudri, alors évêque de Noyon, la lettre suivante : « Le Seigneur, tout indigne que je suis, m'a élevé à la dignité de pasteur, afin que je fasse quelque chose de digne de la piété de mon troupeau. C'est pourquoi, comme il y a dans ce diocèse plusieurs anciennes églises qui tombent en ruines, pour empêcher qu'on n'en perde la mémoire et pour exciter de plus en plus le zèle à étendre le culte de Dieu, je vous prie instamment d'écrire l'histoire de notre diocèse et de notre Église comme vous avez fait de celles de Cambrai et de Théroutanne. N'enfouissez pas dans la terre le talent que vous avez reçu. » La lettre est du mois de mai 1108. Baudri n'entreprit pas cet ouvrage; une autre affaire vint l'occuper tout entier. Les habitants de Tournay travaillèrent à obtenir du Pape le rétablissement de leur évêché, uni depuis le temps de saint Médard à celui de Noyon. Si les deux villes avaient été du même royaume il n'y aurait pas eu de difficulté; mais Noyon appartenait à la France et Tournay au royaume de Lorraine, et par suite à l'empire d'Allemagne. Comme la France était très-dévouée au Saint-Siège et l'Allemagne plus ou moins hostile, le Pape

crut devoir attendre des circonstances favorables, et l'évêché de Tournay ne fut rétabli que quarante ans plus tard <sup>1</sup>.

Quant au saint évêque de Chartres, le bienheureux Yves, il termina sa glorieuse et pénible carrière, suivant l'époque la plus probable, le 23 décembre 1115, après vingt-trois ans d'épiscopat. En 1570 le saint Pape Pie V permit à tous les chanoines réguliers de dire un office en son honneur, le 20 mai. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe de cet ordre, approuvé par Benoît XIV. On fait sa fête dans le diocèse de Chartres, et l'on garde dans le trésor de la cathédrale une grande châsse qui renferme ses reliques et que l'on expose à la vénération du peuple fidèle.

Les ouvrages du bienheureux Yves sont : 1<sup>o</sup> son *Décret*, ou collection du droit canonique, divisé en dix-sept parties; 2<sup>o</sup> la *Panormie*, qui est un abrégé du *Décret*; 3<sup>o</sup> des lettres, au nombre de 288; 4<sup>o</sup> des sermons, dont il nous reste 24, où l'on voit que le saint évêque était très-versé dans la connaissance des voies intérieures de la piété. 5<sup>o</sup> Enfin on a découvert qu'il est l'auteur du *Micrologue* qui se trouve dans le dix-huitième tome de la *Bibliothèque des Pères*, mais pas aussi complet que dans un ancien manuscrit. C'est une des meilleures explications des cérémonies de la messe, des fêtes de l'année et des heures canoniales <sup>2</sup>.

D'après les *Recherches critiques* d'Augustin Theiner, savant Oratorien de Rome, sur les principales collections de canons et de décrétales, Yves de Chartres ne serait pas l'auteur du *Décret* qui porte son nom, mais seulement de la *Panormie*. Ce dernier ouvrage est un résumé bien fait de Burchard de Worms, de saint Anselme de Lucques et de l'immense *Collection tripartite*, avec un prologue du bienheureux Yves. Comme cet abrégé ne parut pas assez complet à des contemporains, on en fit deux éditions augmentées, avec le prologue et le nom de l'évêque de Chartres. L'auteur de la première édition est inconnu. L'auteur de la seconde est le bienheureux

<sup>1</sup> Longueval, l. 23. — <sup>2</sup> Godescard, 20 mai. Henri Warthon, in *Auctuario ad Usurium de Scripturis*, etc., p. 359.



Hildebert, évêque du Mans, puis archevêque de Tours, qui la termina vers l'an 1120, suivant une lettre à Gildebert, évêque de Limerick, en Irlande, auquel il promet d'envoyer un exemplaire. Car, dans ces siècles que nous taxons d'ignorance et de barbarie, les bons évêques avaient à cœur de suivre dans leur gouvernement les règles de l'Église, et pour cela de les connaître. Une troisième édition fut le *Décret*, faussement attribué à Yves; on n'y retrouve nullement l'ordre, la clarté, la méthode de la *Panormie*. C'est une masse informe et indigeste, compilée sans ordre, des travaux authentiques et bien faits d'Yves de Chartres, d'Anselme de Lucques et de Burchard de Worms. Malgré ces défauts on en fit bientôt un abrégé; il s'en trouve également plusieurs de la *Panormie*, entre autres un par Haimon, évêque de Châlons-sur-Marne; tant on avait d'ardeur alors pour l'étude du droit ecclésiastique <sup>1</sup>.

Saint Hugues, abbé de Cluny, était depuis longtemps la gloire et le modèle de l'ordre monastique lorsque Dieu l'appela à la récompense. Saint Godefroi, évêque d'Amiens, étant en Italie pour les affaires de son diocèse, eut une vision où il lui parut qu'il était à Cluny et qu'on l'invitait à donner l'Extrême-Onction au saint abbé. Il connut, à son retour en France, que saint Hugues était mort en effet le même jour qu'il avait eu cette vision.

Saint Hugues était parvenu à une extrême vieillesse sans rien diminuer de ses mortifications et sans rien perdre de son autorité, qui le faisait respecter non-seulement de ses religieux, mais encore des évêques et de presque tous les princes de l'Europe. Saint Pierre, patron de Cluny, apparut à un laboureur du voisinage et le chargea d'avertir le saint abbé que sa mort était prochaine. Hugues reçut cette nouvelle avec reconnaissance, quoique ses infirmités et son grand âge l'eussent déjà averti qu'il ne pouvait plus vivre longtemps. Il jeûna encore le carême de 1109, à son ordinaire; mais le dimanche des Rameaux il se trouva si faible qu'il ne put aller à la procession.

Le jeudi saint, ce saint abbé s'étant rendu au chapitre, ses religieux le prièrent de faire l'absoute. Il répondit : « Hélas ! pourrai-je vous absoudre, moi qui suis lié par tant de péchés ? » Il ne laissa pas de leur donner l'absolution et de leur laver les pieds. Il eut encore assez de force pour officier le jour de Pâques; mais le soir il tomba malade, et le mardi de Pâques il eut une si grande défaillance qu'il parut avoir perdu l'usage de ses sens. On se pressa de lui apporter le saint Viatique, et en lui présentant l'hostie on lui demanda s'il reconnaissait la chair vivifiante du Seigneur. Il répondit par ces mots : « Je la reconnais et je l'adore. » Après qu'il eut reçu le Viatique on lui présenta la croix, qu'il adora avec respect. Il vécut encore quelques jours. Quand on vit qu'il était près d'expirer on le porta dans l'église de la Vierge, et on l'étendit sur la cendre et le cilice. Il mourut sur le soir, le 29 avril 1109, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, la soixante-dixième de son entrée en religion et la soixantième depuis qu'il avait été élu abbé. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort <sup>1</sup>.

Dans le temps que l'état monastique perdait une de ses lumières en France il y en voyait briller une autre; c'était saint Bernard de Tiron, natif du Ponthieu, au territoire d'Abbeville. Il étudia avec succès la grammaire et la dialectique; mais le désir de mener une vie plus parfaite le porta à quitter son pays et sa famille pour se retirer au monastère de Saint-Cyprien, dans le Poitou, sous la conduite de l'abbé Raynaud. Il ne tarda pas à s'y distinguer par toutes les vertus qui peuvent entretenir la paix et la régularité dans une communauté. Bernard regardait tous ses frères comme ses supérieurs; il les aimait tous; il ne jugeait personne et ne parlait mal de personne. Jamais il ne lui échappa une parole de murmure ou de colère; la sérénité de son visage marqua toujours la paix de son cœur. Un moine de Saint-Cyprien, nommé Gervais, ayant été élu abbé de Saint-Savin, ne voulut point accepter cette charge, à moins qu'on ne lui donnât Bernard

<sup>1</sup> Augustin Theiner, *Disquisitiones criticæ in præcipuas Canonum et Decretalium collectiones*, Romæ, 1836.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 29 avril.

pour prier et pour partager avec lui les soins du gouvernement ; mais ils se brouillèrent bientôt au sujet d'une église que Gervais voulait acquérir au monastère ; à quoi Bernard s'opposa parce qu'il craignait la simonie. L'abbé Gervais abandonna son monastère et se retira à Saint-Cyprien, d'où étant parti pour le pèlerinage de Jérusalem il fut dévoré par un lion dans la Palestine.

Les moines de Saint-Savin, ayant appris la mort de Gervais, élurent Bernard pour leur abbé ; il prit la fuite et se retira dans la cellule d'un saint ermite nommé Pierre des Étoiles, qui fonda dans la suite le monastère de Font-Gombauld. Pierre des Étoiles le conduisit dans la forêt de Craon, sur les confins du Maine et de la Bretagne, où Robert d'Arbrissel, Vital de Mortain et Raoul de la Futaye menaient alors la vie solitaire. Pour mieux se cacher Bernard changea de nom et se fit appeler Guillaume. Il édifia fort ces saints ermites par sa douceur et son humilité. Pour prévenir l'ennui et les dangers de la vie solitaire il apprit à tourner. Pendant ce temps-là, ayant eu nouvelle que les moines de Saint-Savin, qui le cherchaient de toutes parts, avaient découvert sa retraite, il résolut de passer la mer, et il se cacha dans une île voisine de Coutances. Il y passa quelque temps sans compagnons et destitué de toutes les choses nécessaires à la vie ; mais Pierre des Étoiles alla l'y trouver et l'obligea de revenir se joindre aux ermites de la forêt de Craon, l'assurant que les moines de Saint-Savin avaient élu un autre abbé. Il retourna donc dans sa première solitude, et en peu de temps l'éclat de sa sainteté se répandit au loin.

Raynauld, abbé de Saint-Cyprien, qui l'avait reçu religieux, alla le voir, et, usant d'une ruse innocente, il le ramena à son monastère, où les moines le reçurent avec joie, lui ôtèrent ses haillons et lui coupèrent la barbe, qu'il portait longue comme les ermites. L'abbé, qui voulait faire de Bernard son successeur, pria Pierre, évêque de Poitiers, de lui défendre d'abandonner dans la suite son monastère ; le saint évêque le fit. Quatre mois après, Raynauld, étant au lit de la mort, dit à ses religieux : « Quoi qu'il ne

m'appartienne pas de désigner mon successeur, cependant, si vous voulez m'en croire, je vous conseille de choisir Bernard, que le Seigneur vous a rendu depuis peu. »

Bernard fut en effet élu, et, malgré sa répugnance, il fut contraint d'accepter cette charge ; mais il trouva bientôt un prétexte d'y renoncer. Les moines de Cluny prétendirent que le monastère de Saint-Cyprien leur était soumis, et ils obtinrent du Pape Pascal II des lettres par lesquelles il interdisait des fonctions de sa charge l'abbé de Saint-Cyprien s'il refusait de se soumettre à celui de Cluny. Bernard aima mieux abdiquer sa charge que de trahir les droits d'une Église qu'il avait trouvée libre, et il se joignit à Robert d'Arbrissel et à Vital de Mortain, qui, étant sortis de leur solitude, faisaient des excursions apostoliques dans les diverses provinces des Gaules. Ces trois saints apôtres firent partout de grands fruits ; ensuite, pour multiplier la récolte, ils se séparèrent. Bernard prêcha dans la Normandie et combattit particulièrement le concubinage des prêtres, dont la plupart étaient mariés publiquement. « Car, dit l'auteur contemporain de la Vie de saint Bernard de Tiron, c'était en ce temps-là la coutume dans toute la Normandie que les prêtres épousassent publiquement des femmes, et laissassent, par droit d'héritage, leurs églises à leurs enfants. Quand ils mariaient même leurs filles, faute d'autres biens, ils leur donnaient leurs bénéfices pour dot, et quand ils épousaient une femme ils faisaient serment, en présence de tous ses parents, qu'ils ne la quitteraient jamais, s'obligeant par là à profaner toujours le corps et le sang de Jésus-Christ. »

Bernard déploya son éloquence et son zèle pour combattre un abus si criant. Il retira quelques prêtres de ce désordre ; mais le plus grand nombre de ces concubinaires demeurèrent opiniâtres. Les femmes des prêtres, qui craignaient que leurs maris ne les abandonnassent, étaient les plus irritées ; elles cherchaient les moyens de le faire mourir, et elles animaient les prêtres, leurs maris, à faire insulte au prédicateur. Un jour que Bernard prêchait à Coutances, un archidiaacre, qui avait femme et enfants, alla l'abor-



der, suivi d'un grand nombre de prêtres et de clercs, et lui demanda par quelle autorité, lui, qui était moine et mort au monde, il s'ingérait de venir les prêcher. Bernard lui répondit en présence de tout le peuple : « Mon cher frère, n'avez-vous jamais lu dans l'Écriture que Samson, avec la mâchoire d'un âne mort, a défait ses ennemis ? Est-il surprenant que Dieu daigne se servir de mon ministère pour confondre les siens ? Saint Martin et saint Grégoire étaient moines ; la profession monastique n'est donc pas une raison qui me rende indigne de la prédication. »

Bernard fit jusqu'à deux fois le voyage de Rome pour soutenir la liberté de son monastère contre les prétentions des moines de Cluny. Chaque fois le Pape lui ordonna de gouverner son monastère comme auparavant ; mais le saint abbé, qui soupirait après la solitude, obtint, avec bien de la peine, la permission d'abdiquer sa charge. Le Pape, en la lui accordant, le chargea de prêcher la pénitence, d'entendre les confessions et de faire les autres fonctions de la vie apostolique.

Bernard, au comble de ses vœux, se retira d'abord dans son ancienne île, auprès de Coutances, où il ne put demeurer longtemps. Il vint ensuite s'établir dans la forêt de Fougères, avec quelques disciples qui vivaient comme lui du travail de leurs mains ; mais Radulphe, seigneur de Fougères, qui avait entouré cette forêt de murailles pour mieux conserver les bêtes fauves, pria ces solitaires de passer dans la forêt de Savigni, qui lui appartenait également. Ils y trouvèrent Vital de Mortain, qui y bâtit le monastère appelé plus tard de ce nom. C'est pourquoi Bernard envoya deux de ses disciples prier Rotrou, comte du Perche, de leur céder quelques terres pour s'établir. Le comte les reçut avec bonté et leur assigna un lieu nommé Tiron.

Bernard s'y étant rendu avec ses disciples pour bâtir son monastère, les habitants du pays furent surpris de voir des hommes habillés si bizarrement, et le bruit se répandit que ce n'étaient pas des moines, mais des Sarrasins, qui étaient venus dans le Perche par des souterrains pour s'emparer de la province. On accourait de toutes parts pour

examiner la vérité ; mais quand on vit que les nouveaux hôtes ne bâtissaient ni tours ni châteaux, mais seulement de petites cellules de bois, et qu'ils ne s'occupaient qu'à chanter des psaumes, on reconnut qu'on s'était trompé, et la défiance se changea en respect et en vénération. Yves, qui était alors évêque de Chartres, célébra la première messe dans le monastère de Tiron, le jour de Pâques de l'an 1109. Cependant, comme les moines de Nogent prétendirent que ce monastère était situé sur des terres qui leur devaient la dîme et qu'ils avaient droit d'enterrer ceux qui y mouraient, Bernard le rebâtit auprès, sur une terre qu'il obtint des chanoines de Chartres, et il le dédia en l'honneur de la Vierge.

Le saint abbé mena dans cette nouvelle demeure une vie angélique qui édifia toute la province. Il ne buvait que de l'eau et mortifiait continuellement sa chair. Dans les maladies il n'eut jamais recours aux remèdes, pas même à la saignée. Louis le Gros, roi de France, Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, David, roi d'Écosse, firent de grandes libéralités à son monastère. Henri le pria de venir le voir en Normandie et lui demanda une colonie de ses moines, auxquels il fit bâtir un monastère en Angleterre. David, roi d'Écosse, fils de saint Malcolm et de sainte Marguerite, en fit autant, et vint de son pays à Tiron pour avoir la consolation de voir ce saint abbé ; mais il le trouva mort. En peu de temps le monastère de Tiron eut jusqu'à cent prieurés ou celles, qui dépendaient de lui et qui furent habitées par des colonies sorties de son sein. Les moines de Tiron, pour se distinguer de ceux de Cluny, étaient habillés de gris, ce qui les fit nommer les moines gris. Saint Bernard mourut à Tiron vers l'an 1117<sup>1</sup>.

Vital de Mortain, dont nous avons parlé, fut d'abord chapelain du comte Robert de Mortain et chanoine de Saint-Évroul, de la même ville. Après avoir mené quelque temps la vie érémitique et s'être adonné aux fonctions de la vie apostolique avec Robert d'Arbrissel et Bernard de Tiron, il se retira dans la forêt de Savigni, et, par les libéralités de Radulphe de Fougères, il y bâtit un monas-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 25 avril.

tère en l'honneur de la sainte Trinité, où il rassembla un grand nombre de fervents religieux. Il n'établit pas dans sa communauté les observances de Cluny, mais il y introduisit des usages particuliers et fort austères, qui mirent le monastère de Savigni en grande réputation ; en sorte qu'un grand nombre de prieurs et d'abbayes embrassèrent cette réforme. Vital, étant tombé malade, commença par se confesser et se faire administrer le saint Viatique. Ensuite, consultant plus son courage que ses forces, il voulut assister à l'office ; mais il expira dans l'église même, après avoir donné, selon la coutume, la bénédiction à celui qui devait dire une leçon. On rapporte sa mort à l'an 1122, et la fondation de Savigni environ à l'an 1112<sup>1</sup>.

Trois mois après la mort de saint Hugues, abbé de Cluny, que le roi de Castille, Alphonse VI, aimait comme son père, ce prince mourut aussi, le 1<sup>er</sup> juillet 1109. L'année précédente, le 30 mai, ses généraux, ayant livré bataille aux Sarrasins, essayèrent une défaite désastreuse ; Sanche, fils unique du roi Alphonse, y fut tué avec sept généraux ; sept villes tombèrent entre les mains des infidèles. Pour venger la mort de son fils et la défaite de ses troupes Alphonse VI, malgré son grand âge, rassemble une nouvelle armée, attaque la ville de Cordoue ; le gouverneur de la place, ayant fait une sortie, est pris et livré aux flammes avec vingt-deux émirs ; Cordoue se rend aux chrétiens, Séville leur paye tribut. Alphonse VI pensait à se rendre maître aussi de Séville, lorsqu'il mourut très-âgé, le dernier jour de juin 1109<sup>2</sup>.

Sous son règne Bernard, archevêque de Tolède, revenant de Rome, emmena d'Aquitaine le bienheureux Gérard et le fit grand-chantre dans sa métropole. L'Église de Brague étant venue à vaquer, Gérard fut élu d'une voix unanime pour en occuper le siège et sacré par Bernard. Gérard, dans un voyage qu'il fit exprès à Rome, obtint de Pascal II le rétablissement de la dignité métropolitaine pour son église. Étant mort en 1110, il eut pour successeur Maurice Bourdin. C'était un moine d'Uzerche, dans le Limousin, que

l'archevêque Bernard avait également amené en Espagne en considération de son esprit et de ses talents. Il le fit d'abord son archidiaque, puis évêque de Coïmbre. Maurice fit le pèlerinage de Jérusalem vers l'an 1108 et passa à Constantinople, où il fut chéri des grands et de l'empereur Alexis. Après avoir employé trois ans à ce voyage il revint en Portugal, où il fut élu pour succéder à saint Gérard, en 1110. Pour faire confirmer sa translation et recevoir le pallium il se rendit à Rome, où le Pape Pascal II lui accorda l'un et l'autre. Maurice soutint vigoureusement la dignité de son siège contre l'archevêque de Tolède, qui voulait l'assujettir à sa primatie et qui se prévalait contre lui de son autorité de légat en Espagne. Bourdin alla à Rome, en 1115, implorer le secours de Pascal II, qui, après avoir plusieurs fois averti Bernard de cesser ses vexations, lui déclara enfin qu'il le déchargeait de sa légation sur la province de Brague afin que Bourdin pût exercer plus librement sa juridiction. Nous verrons quelle fut la reconnaissance de Bourdin pour le Pape et pour l'Église romaine<sup>1</sup>.

Après la mort d'Alphonse VI les Sarrasins d'Afrique repassèrent en Espagne et reprirent tout ce qu'ils avaient perdu précédemment ; les chrétiens eussent même abandonné Tolède si l'archevêque Bernard n'avait défendu cette ville par son courage. Il est surprenant que les Sarrasins n'aient pas mieux profité des dissensions qui s'élevèrent parmi les chrétiens d'Espagne après la mort d'Alphonse VI. Sa fille unique, la princesse Urraque, avait épousé en premières noces le comte Raymond de Galice, dont elle eut un fils nommé Alphonse ; elle épousa en secondes noces Alphonse I<sup>er</sup>, dit le Batailleur, roi de Navarre et d'Aragon, qui, à la mort de son beau-père, se trouvait tout ensemble roi d'Aragon, de Navarre, de Galice, de Castille et de Léon. La réunion de tous ces royaumes sur une même tête pouvait singulièrement augmenter les forces et les succès des chrétiens ; il n'y manqua que l'union. La reine Urraque était d'un caractère hautain et difficile. Après la mort de son père elle se brouilla avec son

<sup>1</sup> Order. Vit., l. 8. — <sup>2</sup> Pagi, ann. 1108 et 1109.

<sup>1</sup> Pagi. Baluze.



second mari ; elle se brouillera plus tard avec son fils Alfonse. Ces brouilleries mirent la division parmi les chrétiens ; dans les royaumes de Léon et de Castille les uns tenaient pour la reine, les autres pour le roi Alfonse VII, les autres pour l'infant Alfonse, qui fut plus tard Alfonse VIII. Cette dissension en vint jusqu'à une bataille où les partisans du roi l'emportèrent sur ceux de la reine <sup>1</sup>.

Cependant les Sarrasins firent, en 1108, une irruption dans le comté de Barcelone, brûlant les églises, portant partout le fer et le feu. Ils n'étaient plus qu'à cinq journées de chemin des frontières de France. Le comte et l'évêque de Barcelone, avec les principaux habitants, résolurent d'implorer le secours du roi de France, Louis le Gros. L'évêque fut chargé de l'ambassade. Le comte Raymond de Barcelone, aidé des Français, remporta plusieurs victoires sur les infidèles dans les années 1111 et 1112. En 1114 il se rendit maître de l'île d'Ivica, aidé par les Pisans, que le Pape Pascal II avait engagés à cette entreprise afin de purger la Méditerranée des pirates musulmans. Les Pisans avaient à leur tête Pierre, leur archevêque, ainsi que le cardinal-légat Boson. L'année suivante (1115) les Pisans prirent l'île de Majorque et y délivrèrent un grand nombre de captifs chrétiens. Comme ces captifs racontaient avoir été traités avec humanité, on traita de même les musulmans. Leur reine, avec une partie de sa famille, se rendit de son plein gré à Pise et y embrassa le Christianisme <sup>2</sup>.

Le comte de Barcelone, aidé des Pisans, avait assiégé l'île de Majorque dès l'an 1114 ; mais il fut contraint de lever le siège pour secourir Barcelone même, que les Sarrasins pressaient de leur côté. L'évêque de Barcelone avait été tué dans cette guerre contre les Sarrasins de Majorque. On élit pour lui succéder saint Oldegaire, né à Barcelone même. Son père et sa mère l'avaient offert dès l'enfance à l'église de Sainte-Eulalie, dont il fut chanoine et ensuite prévôt ; l'acte de son oblation est de l'an 1076. le 24 mai. Il passa au monastère des chanoines réguliers de Saint-Ruf, près d'Avignon, dont on l'avait

élu abbé ; cette maison était alors en réputation de grande régularité. Oldegaire eut soin d'en faire confirmer les biens et les privilèges par une bulle du Pape Pascal II. Aussitôt que le bienheureux Oldegaire apprit son élection à l'évêché de Barcelone il prit la fuite et se retira en Provence. Le comte de Barcelone, à la sollicitation du clergé et du peuple, envoya des députés à Rome au Pape Pascal, qui obligea Oldegaire d'accepter l'épiscopat. La même année, l'Église de Tarragone étant devenue vacante par la mort de Bérenger, Oldegaire en fut fait archevêque, sans quitter toutefois l'évêché de Barcelone, parce que Tarragone était ruinée et déserte. Le comte Raymond lui donna, à lui et à ses successeurs, la ville et son territoire, avec la liberté de la peupler et de la gouverner selon les lois. Oldegaire fit le voyage de Rome dans le dessein de faire confirmer cette donation, qui est du 13 janvier 1117. Gélase II la confirma par une bulle du 21 mars 1118, accorda le pallium à Oldegaire, avec tous les droits de métropolitain, et l'évêché de Tortose, si les chrétiens la reprenaient sur les Maures, jusqu'à ce que cette ville pût avoir un évêque particulier. A peine était-il de retour à Barcelone qu'il fut obligé de retourner en Italie pour assister au concile de Latran, assemblé en 1123 pour procurer du secours aux princes chrétiens dans la Terre-Sainte contre l'invasion des Sarrasins. Oldegaire, à la sollicitation du comte de Barcelone, profita de cette occasion pour l'aider aussi à chasser les mêmes Sarrasins de l'Espagne. Ce concile accorda des subsides, et le Pape Calixte II, pour en faciliter l'exécution, fit Oldegaire son légat en Espagne <sup>1</sup>. Le comte Raymond de Barcelone avait demandé au Pape Pascal II de le recevoir en la protection spéciale du Saint-Siège, lui, sa femme et ses enfants ; ce que ce Pontife lui accorda très-volontiers par une bulle du 23 mai 1116 <sup>2</sup>.

Le roi Alfonse d'Aragon et de Castille, dans un moment de concorde entre les Castillans et les Aragonais, pressait les Sarrasins de son côté et s'avancait vers Saragosse. Les Français venaient en grand nombre à son aide.

<sup>1</sup> Pagi, ann. 1109. — <sup>2</sup> Id., ann. 1115.

<sup>1</sup> Acta SS., 6 mars. — <sup>2</sup> Pagi, ann. 1116, n. 8.

Rotrou, comte du Perche, enleva aux Sarrasins, en 1114, la ville de Tudéla, et Alfonso la lui donna en propriété, ne se réservant que les droits de souverain. L'an 1118 les chrétiens livrèrent une grande bataille près de Saragosse; l'armée innombrable des Sarrasins comptait plusieurs rois, entre autres celui de Maroc. A l'exception d'un seul tous furent pris et tués. La ville de Saragosse se rendit le 11 décembre, et ensuite plusieurs autres. Le roi Alfonso fit sa capitale de Saragosse, et la donna, sous la réserve de certains droits, à Gaston, vicomte de Béarn, qui avait contribué puissamment à cette conquête. Le Pape Gélase II avait accordé des indulgences à tous ceux qui aideraient à cette expédition, savoir : indulgence plénière à ceux qui, ayant reçu la pénitence, mourraient en cette entreprise; puis, à tous ceux qui travailleraient au rétablissement de cette Église et donneraient pour la subsistance du clergé, une indulgence à la discrétion des évêques, à proportion de leurs bonnes œuvres. Même avant la prise de Saragosse on avait élu Pierre Librane pour en être archevêque, et le Pape Gélase l'avait sacré de sa main. La ville ayant donc été prise et Pierre établi dans son siège, il envoya son archidiacre, avec des lettres souscrites par lui, par trois autres évêques et par le cardinal-légat Boson, adressées à tous les fidèles, afin de donner des indulgences et recueillir des aumônes pour le rétablissement de son Église. Saragosse avait été près de quatre cents ans au pouvoir des infidèles<sup>1</sup>.

Vers ce temps la religion chrétienne n'était pas encore éteinte en Afrique. En l'année 1114 des religieux du mont Cassin, revenant de Sardaigne, furent pris par des pirates musulmans et conduits en Afrique. L'abbé du mont Cassin envoya aussitôt pour les racheter; mais ses envoyés furent contrainsts par les vents d'aborder en Sicile. Le comte Roger de Sicile, ayant su le motif de leur voyage, envoya aussitôt, pour l'amour de saint Benoît, au roi sarrasin de la ville Calame, pour l'engager à délivrer ces captifs s'il voulait jouir de sa paix et de son amitié. Le roi de Calame acquiesça sans délai à la

demande et remit les moines captifs à l'envoyé du comte; mais, dans l'intervalle, leur doyen, nommé Azon, était mort et avait été enterré à Calame, dans l'église de la Sainte-Vierge, devant l'autel. Il s'y passa des choses miraculeuses. Une lampe suspendue sur son tombeau et qu'on éteignait le soir se rallumait d'elle-même la nuit. Le roi sarrasin de Calame, en ayant été informé, pensa que c'était un artifice des chrétiens; il envoya des Sarrasins éteindre la lampe et en ôter l'huile; le lendemain ils trouvèrent la lampe allumée et l'eau brûlant comme de l'huile. Le roi fit éteindre la lampe une seconde fois et commanda des Sarrasins pour garder l'église jour et nuit et empêcher les chrétiens d'y entrer. Au milieu de la nuit, les Sarrasins qui montaient la garde, levant les yeux au ciel, aperçoivent une étoile qui abaissait ses rayons sur la lampe; aussitôt ils ouvrent l'église et voient la lampe allumée. Le roi ne crut pas même au témoignage des siens; il fit éteindre la lampe et garder l'église de nouveau, et alla lui-même dans la maison du calife, qui joignait l'église. La nuit venue, il leva les yeux au ciel et vit une étoile rayonnante sur la lampe et l'allumant de son rayon. Aussitôt il envoya des Sarrasins à l'église, qui trouvèrent la lampe allumée. Dès lors il permit aux chrétiens d'entrer dans l'église en liberté. Voilà ce que rapporte, dans son *Histoire du mont Cassin*, Pierre, diacre et religieux de ce monastère, qui écrivait dans le temps même que les religieux captifs revinrent d'Afrique<sup>1</sup>.

Pagi soupçonne que le nom de calife, qui, chez les musulmans, désigne le chef de la religion, est ici donné à l'évêque chrétien dont la maison joignait l'église. Quoiqu'il en soit de cette conjecture, toujours est-il que, dans les commencements du douzième siècle, la religion chrétienne se conservait encore sur la terre d'Afrique<sup>2</sup>.

Cependant, après le concile de Troyes, en Champagne, l'an 1107, le Pape Pascal II reprit la route d'Italie, aussi mécontent des Allemands qu'il était satisfait des Français, des Anglais et des Espagnols. Il fut reçu à Rome

Baron. Pagi, ann. 1118.

<sup>1</sup> *Chron. Cass.*, l. 4, c. 50 et 51. — <sup>2</sup> Pagi, ann. 1114.



avec une joie aussi incroyable que s'il fût ressuscité d'entre les morts. Le 7 mars 1110 il tint un concile dans l'église de Latran, où il renouvela les décrets contre les investitures et les canons qui défendent aux laïques de disposer des biens des églises. On y excommunia aussi, comme des brigands et des homicides, ceux qui pilleraient les biens des naufragés<sup>1</sup>.

Au mois de juillet le Pape sortit de Rome et se rendit en Apulie, où il assembla le duc, le prince de Capoue et les comtes du pays, et leur fit promettre de l'aider contre le roi Henri d'Allemagne s'il en était besoin et s'ils en étaient requis. Il revint ensuite à Rome, où il fit faire le même serment à tous les grands. C'est qu'il savait la résolution du roi de venir en Italie et qu'il en prévoyait les suites<sup>2</sup>.

En effet, dès l'année précédente, le roi lui avait envoyé les archevêques de Cologne et de Trèves, avec d'autres princes, pour traiter de sa venue en Italie et de la couronne impériale. Pascal II avait répondu qu'il le recevrait avec la tendresse d'un père pourvu que, de son côté, il se montrât fils catholique, défenseur de l'Église et amateur de la justice<sup>3</sup>. Dès le jour de l'Épiphanie de l'année suivante (1110) le roi tint avec les seigneurs une conférence à Ratisbonne, où il leur déclara son dessein de passer les Alpes pour aller recevoir la couronne impériale de la main du souverain Pontife dans la ville de Rome, capitale du monde, réunir l'Italie à l'Allemagne, suivant les anciennes lois, et se montrer prêt à défendre l'Église selon l'indication du Père apostolique. La proposition fut très-bien reçue ; les seigneurs promirent de suivre le roi et se préparèrent au voyage, nonobstant la terreur que jeta dans les esprits une comète qui parut le 6 juin. Le roi commença à marcher vers le mois d'août, suivi d'une armée immense et accompagné de gens de lettres capables de soutenir ses droits, entre autres d'un Écossais nommé David, qui avait gouverné les écoles de Wurzburg, et dont le roi, à cause de sa vertu, avait fait son chapelain. Il écrivit la relation

de ce voyage, mais plus en panégyriste qu'en historien<sup>4</sup>.

Voici quel était le vrai fond de l'affaire. Les empereurs francs, à commencer par Charlemagne, se souvenant qu'ils n'étaient empereurs que pour la défense de l'Église et par le choix de son chef, se faisaient une gloire de seconder l'Église et son chef de tout leur pouvoir, et l'Église, dans sa reconnaissance maternelle, les aimant comme des fils dévoués, leur laissait une assez grande latitude dans les affaires ecclésiastiques : c'était la mère et le fils aîné de la famille conspirant ensemble pour le bien de la famille entière. Les empereurs allemands, au contraire, oubliant peu à peu l'origine et la nature chrétiennes de la dignité impériale en Occident, au lieu de seconder l'Église et son chef, prétendaient dominer l'un et l'autre ; ils se donnaient moins pour les successeurs de Charlemagne que pour ceux de César, d'Auguste, de Tibère, de Néron, ne reconnaissant d'autre loi que leur bon plaisir, et, comme tels, prétendant dominer non-seulement sur l'Église de Jésus-Christ, mais encore sur tous les rois et sur tous les peuples de la terre. Voici comment Godefroi de Viterbe, auteur du temps et notaire de l'empereur, fait parler la cour impériale dans cette contestation : « L'empereur est la loi vivante qui commande aux rois ; sous cette vivante loi sont tous les droits possibles ; c'est cette loi qui les châtie, les dissout, les lie. L'empereur est le créateur de la loi et ne doit pas y être tenu ; c'est parce qu'il veut bien qu'il s'y soumet. Tout ce qui lui plaît sera un droit par là seul. Dieu, qui lie et délie tout, l'a préposé à l'univers. La puissance divine a partagé l'empire avec lui ; elle a donné les cieux aux immortels, tout le reste à l'empereur<sup>5</sup>. » On voit, par ce témoi-

<sup>1</sup> *Chron. Ursperg.* Guill. Malmesb., l. 5, p. 166.

<sup>2</sup> *Gotfred. Viterb., Chron.*, part. 17 :

Cæsar lex viva stat regibus imperativa,  
Legeque sub viva sunt omnia jura dativa ;  
Lex ea castigat, solvit et ipsa ligat.  
Conditor est legis neque debet lege teneri,  
Sed sibi complacuit sub lege libenter haberi.  
Quidquid ei placuit juris ad iustas erit.  
Qui ligat ac solvit Deus ipsum prætulit orbi.  
Divisit regnum divina potentia secum :  
Astra dedit superis, cætera cuncta sibi.

<sup>4</sup> Labbe, t. 10, p. 764. — <sup>5</sup> *Chron. Cass.*, l. 4, c. 35. —

<sup>5</sup> *Annal. Hildesh.*, apud Leibnitz.

gnage du notaire impérial quelle était la pensée intime des empereurs allemands ; ce n'était pas simplement d'asservir l'Église chrétienne, mais, avec elle et par elle, tous les rois et tous les peuples de la terre ; de ne reconnaître dans le monde entier d'autre souverain que l'empereur allemand, d'autre loi que sa volonté. Nous en verrons encore d'autres preuves à mesure que nous avancerons. Ceci est un point capital de l'histoire. Les historiens n'y ont pas pris garde, du moins que nous sachions. Moins historiens que complaisants avocats des empereurs contre les Papes, ils n'ont pas vu que, dans ces grandes querelles, les Papes défendaient et maintenaient contre les empereurs non-seulement la liberté et l'indépendance de l'Église, mais encore la liberté et l'indépendance de tous les rois et de tous les peuples.

Et pour mieux asservir l'Église les empereurs allemands abusaient contre elle de la condescendance qu'elle avait eue pour les empereurs français qui travaillaient pour elle. Il s'agissait donc de savoir si l'Église de Dieu, si l'univers entier serait l'esclave d'un roi tudesque, ou bien si l'Église continuerait à être libre par la grâce de Dieu, et avec elle tous les rois et tous les peuples chrétiens de la terre. Les rois de France et d'Angleterre, qui n'avaient pas ces prétentions de despotisme universel, avaient renoncé facilement aux investitures des dignités ecclésiastiques par la crosse et l'anneau, pour se contenter d'un simple hommage ; mais les derniers rois tudesques n'avaient point ce respect pour les droits des souverains Pontifes.

Le roi Henri d'Allemagne entra donc en Lombardie. La ville de Novare n'ayant pas voulu se rendre à ses prétentions, il fit livrer aux flammes cette malheureuse ville et raser ses murailles. Ce spectacle de cruauté, dès son entrée en Italie, devait inspirer la terreur à tous les autres peuples. Il traita de même tous les châteaux et toutes les terres qui n'obéirent pas ponctuellement à ses ordres. La seule comtesse Mathilde lui inspirait quelque appréhension ; elle eut la prudence de ne point venir à sa cour, pour ne point s'exposer à quelque violence. Beaucoup de

princes et de seigneurs d'au delà des monts allèrent la visiter, pour connaître en elle une personne supérieure à son sexe et de si grande renommée et influence par toute l'Europe. La paix se négocia par messages entre elle et Henri ; elle lui promit fidélité envers et contre tous, excepté le Pontife romain ; Henri, de son côté, lui confirma tous ses États et droits <sup>1</sup>. En passant les Apennins Henri perdit beaucoup d'hommes et de chevaux par les pluies. La terre de Pontemole ayant voulu faire quelque résistance, il s'en empara de force et la dévasta.

Arrivé à Florence il y célébra avec une pompe merveilleuse la fête de Noël (1110). Toutes les villes de Toscane ne tardèrent point à lui envoyer des ambassadeurs et des tributs. Était-ce de bon gré ou malgré elles ? Pandolfe de Pise, auteur contemporain, appelle Henri l'exterminateur de la terre, envoyé en Italie par la colère de Dieu ; il ajoute que, dans son chemin, il ruina beaucoup de villes et de châteaux par artifice et en affichant la paix ; qu'il ne cessa de détruire les églises, de prendre les hommes les plus religieux et les plus catholiques, ou bien de les chasser de chez eux s'il ne pouvait les prendre <sup>2</sup>.

Dodechin, auteur allemand, confirme le témoignage de Pandolfe ; voici ses paroles : « L'an 1110 le roi entre avec une puissante armée en Italie ; il en ravage les cités, les châteaux, les municipes, par la rapine et l'incendie <sup>3</sup>. » Arrivé dans la ville d'Arezzo au commencement de l'année suivante (1111), il y trouva le clergé et le peuple divisés. La cathédrale était hors de la ville, et le peuple voulait qu'elle fût au dedans comme ailleurs et la démolit. Henri prit parti pour le clergé, mais il le prit en barbare ; car il fit abattre les murailles et les tours de la ville et raser une grande partie des maisons. C'est ainsi que le roi tudesque s'avancait vers Rome.

Il y avait envoyé des députés pour régler avec ceux du Pape les conditions de son couronnement ; ils s'assemblèrent le 5 février 1111 et convinrent des articles suivants : « L'empereur renoncera par écrit à toutes les investitures des églises entre les mains

<sup>1</sup> Domnizo, *Vita Math.*, l. 2, c. 18. — <sup>2</sup> In *Vita Pasc.* II. — <sup>3</sup> Dodechin, ann. 1110.



du Pape, en présence du clergé et du peuple, le jour de son couronnement, et, après que le Pape aura de même renoncé aux régales, l'empereur jurera de laisser les églises libres avec les oblations et les domaines qui n'appartenaient pas manifestement au royaume avant que l'Église les possédât, et il déchargera les peuples des serments faits contre les évêques. Il restituera les patrimoines et les domaines de saint Pierre, comme ont fait Charles, Louis, Henri et les autres empereurs, et aidera, selon son pouvoir, à les garder. Il ne contribuera, ni de son fait ni de son conseil, à faire perdre au Pape le pontificat, la vie ou les membres, ou à le faire prendre méchamment par soi-même ou par quelque personne interposée. Et cette promesse comprend non-seulement le Pape, mais ses fidèles serviteurs, qui auront promis sûreté à l'empereur en son nom, c'est-à-dire Pierre de Léon, avec ses enfants et les autres qu'il déclarera à l'empereur ; et si quelqu'un leur fait du tort, l'empereur les secourra fidèlement. L'empereur donnera au Pape, pour médiateurs, Frédéric, son neveu, et d'autres seigneurs, » qui sont nommés au nombre de douze. « Ils jureront au Pape qu'il sera en sûreté et demeureront près de lui pour otages de l'observation de ces conditions. » C'est ce qui fut promis de la part du roi Henri.

La convention de la part du Pape fut telle : « Si le roi observe ce qu'il a promis, le Pape ordonnera aux évêques présents, au jour de son couronnement, de laisser au roi tout ce qui appartenait à la couronne du temps de Louis, de Henri et de ses autres prédécesseurs, et il défendra par écrit, sous peine d'anathème, qu'aucun d'eux, soit des présents, soit des absents, n'usurpe les régales, c'est-à-dire les villes, les duchés, marquisats, comtés, monnaies, marchés, avoueries et terres qui appartenaient manifestement à la couronne, les gens de guerre et les châteaux, et qu'on n'inquiète plus le roi à ce sujet. Le Pape recevra le roi avec honneur, le couronnera comme ses prédécesseurs et lui aidera à se maintenir dans le royaume. » Pierre de Léon promit de demeurer auprès du roi si le Pape n'observait pas ces conventions, et, en atten-

dant, de donner pour otages son fils Gratien et le fils de Hugues, son autre fils. C'est ce qui fut convenu à Rome de part et d'autre le 5 février.

On peut se demander avec justice pourquoi, dans cette convention, on n'adopta pas l'accord plus simple que l'investiture ne se donnerait plus par la crosse et l'anneau pastoral, mais que les prélats feraient simplement hommage au prince des fiefs qu'ils tenaient de l'empire. Comme cet accord avait été adopté par les rois de France et d'Angleterre, et que le Pape lui-même le leur avait proposé, il est impossible qu'il ne l'ait pas proposé également au roi d'Allemagne. Si donc il ne fut point adopté dans cette occasion, si l'on y substitua un arrangement plein de difficultés, qui commençait par bouleverser l'état présent des choses en ôtant brusquement aux églises des biens dont elles étaient en possession depuis longtemps, on ne peut point, équitablement, en soupçonner le Pape ; mais comme, avant et après, le roi d'Allemagne avait l'habitude de joindre la ruse à la violence, on peut croire sans témérité que, de sa part, c'était un acte prémédité de cette nature.

Les députés du roi lui en ayant apporté la nouvelle, il s'avança jusqu'à Sutri, où, le 9 du même mois, il fit, en présence des députés du Pape, le serment dont on était convenu, à condition que le Pape accomplirait sa promesse le dimanche suivant. Dix seigneurs et le chancelier Albert firent le même serment pour la sûreté du Pape. Ces précautions marquaient une grande défiance de part et d'autre, et ce n'était pas sans fondement.

Le roi arriva près de Rome le 11 février. Les Romains lui demandèrent de confirmer par serment l'honneur et la liberté de leur ville ; le roi, pour les jouer, jura en allemand ce qu'il voulut. Les Romains crièrent à la fraude et rentrèrent dans Rome. Le lendemain, qui était le dimanche de la Quinquagésime, le Pape envoya au-devant de lui divers officiers de sa cour, avec plusieurs sortes d'enseignes, des croix, des aigles, des lions, des loups, des dragons. Il y avait cent religieuses portant des flambeaux, avec une multitude infinie de peuple portant des palmes, des rameaux et des fleurs. Hors la porte de la cité

Léonine il fut reçu par les Juifs, et dans la porte par les Grecs, qui chantaient. Là, par ordre du Pape, se trouva tout le clergé de Rome, et, le roi étant descendu de cheval, ils le menèrent avec des acclamations de louange aux degrés de Saint-Pierre. Les ayant montés, le roi trouva le Pape qui l'attendait, accompagné de plusieurs évêques, des cardinaux-prêtres, diacres et sous-diacres, et du reste des chantres. Le roi se prosterna et baisa les pieds du Pape, puis ils s'embrassèrent et se baisèrent trois fois ; et le roi, tenant la main droite du Pape, selon la coutume, vint à la porte d'Argent, avec de grandes acclamations du peuple. Là il lut dans un livre le serment ordinaire des empereurs, et le Pape désigna Henri empereur, le baisa encore, et l'évêque de Lavici dit sur lui la première oraison.

Le roi ne voulut entrer dans l'église que quand il la vit occupée par ses soldats, ainsi que tous les postes du voisinage. Y étant entré avec le Pape, ils s'assirent dans la salle appelée la Roue-de-Porphyre, à cause du pavé figuré en rond. Là le Pape demanda que le roi rendit à l'Église ses droits, qu'il renonçât aux investitures et accomplit les autres choses qu'il avait promises par écrit. Le roi se retira à part vers la sacristie avec les évêques et les seigneurs de sa suite, où ils conférèrent longtemps. Avec eux étaient trois évêques lombards. Comme le temps se passait le Pape envoya demander au roi l'exécution de la convention. Dans l'intervalle les évêques d'au delà des Alpes se prosternèrent aux pieds du Pape, qui les relevait et leur donnait le baiser. Quelque temps après les familiers du roi commencèrent à dévoiler peu à peu leurs artifices en disant que l'écrit qui avait été fait ne pouvait subsister, comme étant contraire à l'Évangile, qui ordonne de rendre à César ce qui est à César, et au précepte de l'Apôtre, que celui qui sert Dieu ne s'engage point dans les affaires du siècle. On leur répondit par d'autres autorités de l'Écriture et des canons ; mais ils demeurèrent obstinés dans leurs prétentions frauduleuses. Ce sont les paroles mêmes des actes <sup>1</sup>.

En même temps, pour circonvénir le Pape,

le roi lui dit : « Je veux que la division qui est entre vous et Étienne le Normand finisse à l'instant même. » Cet Étienne avait subi bien des périls pour la cause du roi. Le Pape répondit : « La plus grande partie du jour est passée et l'office sera long ; commençons, s'il vous plaît, par ce qui vous regarde. » Aussitôt un de ceux qui étaient venus avec le roi se leva et dit : « A quoi bon tant de discours ? Sachez que l'empereur, notre maître, veut recevoir la couronne comme l'ont reçue Charles, Louis et Pepin. » Le Pape ayant déclaré qu'il ne pouvait la donner ainsi, le roi entra en colère, et, par le conseil d'Albert, archevêque de Mayence, et de Burcard, évêque de Saxe, il fit environner le Pape de gens armés.

C'était précisément le dimanche où se lisait à la messe cet évangile : « Jésus prit à part ses douze disciples et leur dit : « Voilà que nous montons à Jérusalem, et tout ce qui est écrit du Fils de l'homme s'accomplira ; il sera livré aux nations, il sera bafoué, flagellé et conquis. » Comme ces choses se sont accomplies dans le Christ, elles s'accomplissent de même dans son vicaire. » Ainsi parle l'auteur des actes, qui était présent. Pandolfe de Pise fait le même rapprochement <sup>1</sup>.

Comme le jour baissait, les évêques et les cardinaux conseillèrent au Pape de couronner l'empereur le jour même et de remettre au lendemain l'examen du reste ; mais les Allemands rejetèrent encore cette proposition. Le Pape et tous ceux qui l'accompagnaient étaient toujours gardés par des soldats en armes. A peine purent-ils monter à l'autel de Saint-Pierre pour entendre la messe, et à peine put-on trouver du pain, du vin et de l'eau pour la célébrer. Après la messe on fit descendre le Pape de sa chaire ; il s'assit en bas avec les cardinaux, devant la confession de Saint-Pierre, et y fut gardé jusqu'à la nuit close ; puis on le conduisit à un logement hors de l'enceinte de l'église. Les Allemands pillèrent, dans le tumulte, tous les meubles précieux exposés pour honorer l'entrée du roi. On prit avec le Pape une grande multitude de clercs et de laïques,

<sup>1</sup> Baron., ann. 1111.

<sup>1</sup> Baron. et Pagi.



des enfants et des hommes de tout âge, qui avaient été au-devant de l'empereur avec des palmes et des fleurs. L'empereur fit tuer les uns, dépouiller, battre ou emprisonner les autres. Jean, évêque de Tusculum, et Léon d'Ostie, voyant le Pape prisonnier, se retirèrent à Rome, habillés en laïques.

Quand les Romains eurent appris que le Pape était arrêté, ils en furent tellement indignés qu'ils commencèrent à faire main-basse sur tous les Allemands qui se trouvèrent dans Rome, pèlerins ou autres. Le lendemain ils sortirent de la ville, attaquèrent les gens du roi Henri, en tuèrent un grand nombre dont ils prirent les dépouilles, et, revenant à la charge, ils pensèrent les chasser de la galerie de Saint-Pierre, abattirent le roi de son cheval et le blessèrent au visage. Otton, comte de Milan, lui donna son cheval pour le faire sauver ; mais il fut pris lui-même par les Romains, qui, l'ayant mené dans la ville, le hachèrent en pièces et le laissèrent manger aux chiens. Le combat dura jusqu'à la nuit, et les Romains eurent l'avantage. Les Allemands furent tellement effrayés de ce succès que, s'étant retirés dans leur camp, ils restèrent deux jours sous les armes.

Vers la nuit l'évêque Jean de Tusculum assembla le peuple romain et dit : « Mes chers enfants, quoique vous n'ayez pas besoin qu'on aiguillonne votre courage, considérez que vous combattez pour votre vie et votre liberté, pour la gloire et la défense du Saint-Siège. Qui veut la paix doit être prêt à la guerre. Vos enfants sont mis aux fers contre toute sorte de droit ; l'église de Saint-Pierre, respectée de toute la terre, est pleine d'armes, de sang et de cadavres. Quelle somme de maux ce commencement n'annonce-t-il pas ? De quel plus grand désastre a-t-on jamais ouï parler ? Le Pontife du Siège apostolique est aux fers entre les mains d'hommes barbares ; tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Église est condamné à la prison et aux ténèbres ; les ministres du Seigneur sont dans les pleurs, les saints autels sont arrosés de larmes : l'Église, votre mère, gémit et implore votre secours, elle supplie ses enfants de la délivrer de si grands désastres. Employez-y donc toutes vos forces ; s'ils trouvent

de la résistance, les ennemis sont plus disposés à s'enfuir qu'à tenir ferme. Enfin, pour vous encourager à venger un tel crime, par la confiance que nous avons en la miséricorde de Dieu et des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous vous donnons l'absolution de tous vos péchés. » Les Romains, encore plus animés par ce discours, s'engagèrent par serment à résister au roi Henri et résolurent de tenir pour leurs frères tous ceux qui les y aideraient.

Le roi, ayant appris cette disposition des Romains, quitta la même nuit, avec précipitation, l'église de Saint-Pierre, et s'enfuit avec toute son armée, au point d'abandonner non-seulement ses bagages, mais encore un grand nombre de ses soldats dans leurs logements. En revanche il emmenait prisonnier le souverain Pontife. Deux jours après il le faisait dépouiller de ses ornements sacrés et lier avec des cordes ; il en fit lier de même plusieurs autres, tant du clergé que du peuple, que l'on traînait avec le Pape. Il ne permettait à personne des Latins de parler au Pontife, qui eut pour geôliers les seigneurs allemands, à la tête desquels était Ulric, patriarche d'Aquilée.

Toutefois parmi les évêques qui accompagnaient le roi d'Allemagne il y en eut un qui eut le courage de parler et d'agir en évêque : ce fut Conrad, archevêque de Salzbourg. Il avait succédé à saint Thiémon, qui, après avoir souffert treize ans de persécution de Henri le père, pour la cause de l'Église, avait été pris par les Sarrasins dans le pèlerinage de Jérusalem et mis à mort pour la foi de Jésus-Christ dans la ville de Corozaim. Conrad, illustre par sa naissance, sa doctrine et ses mœurs, le remplaça dignement en 1106 et fut le modèle de toute l'Allemagne. Il accompagnait le roi Henri V dans son voyage de Rome, lorsque ce prince, par le conseil de quelques scélérats, fit prisonnier le souverain Pontife, à cause des élections et des investitures épiscopales. Conrad, enflammé du zèle de Dieu, blâma hautement cet attentat. Un officier du roi tira son épée et le menaça de la mort ; Conrad tendit aussitôt la gorge, aimant mieux mourir que de dissimuler son horreur pour un pareil crime. Par cette fermeté vrai-

ment épiscopale il encourut la haine de l'empereur et de ses partisans, à tel point que tout le royaume d'Allemagne semblait conjuré contre lui, et que, comme autrefois saint Athanase, il ne trouvait de sécurité nulle part. Il resta caché six mois dans une caverne de montagne, seize semaines dans une cave ; il passa une journée entière enfoncé dans un marais jusqu'au menton. Enfin il se réfugia secrètement auprès d'Adilgoz, archevêque de Magdebourg, et ne revint à son siège qu'après neuf ans d'exil et de persécution <sup>1</sup>.

Cependant l'évêque Jean de Tusculum ne cessait point d'écrire des lettres de tous côtés pour exciter les fidèles à secourir l'Église. Malheureusement le duc Roger de Calabre et le prince de Tarente, Bohémond, étant morts l'un après l'autre, les Normands, occupés chez eux, n'osèrent marcher contre l'empereur ; le prince de Capoue sollicita la paix avec ce prince. Chaque jour l'empereur pillait les terres des Romains et s'efforçait de les gagner eux-mêmes par argent et par divers artifices ; mais jamais, tant Dieu leur donna de constance, il n'en put rien obtenir, même en leur promettant la liberté du Pape et des cardinaux. Henri ne savait plus quel parti prendre ; car, avec la conscience de son crime, il sentait bien qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui chez un tel peuple ; il jura donc que, si le Pontife ne se rendait à sa volonté, il lui ferait souffrir, à lui et aux autres prisonniers, la mort ou du moins la mutilation de ses membres. Comme ces menaces ne purent vaincre la constance du Pape, il se résolut de les délivrer tous, pourvu que le Pontife lui relâchât les investitures, assurant qu'il ne prétendait donner ni les droits ni les fonctions de l'Église, mais seulement les régales, c'est-à-dire les domaines et les droits dépendant de la couronne.

Le Pape résista longtemps, protestant qu'il aimait mieux perdre la vie que de donner atteinte aux droits de l'Église ; mais on lui représenta la misère des prisonniers qui étaient aux fers, hors de leur patrie, séparés de leurs femmes et de leurs enfants ; la désolation de l'Église romaine, qui avait perdu presque

tous ses cardinaux ; le péril du schisme, dont toute l'Église latine était menacée. Enfin le Pontife, vaincu par leurs larmes et fondant en larmes lui-même : « Je suis donc contraint, s'écria-t-il, de faire, pour la paix et la délivrance de l'Église, ce que j'aurais voulu éviter au prix de tout mon sang. » On dressa le traité, portant que le Pape accordait les investitures à l'empereur et lui en donnerait ses lettres ; puis on ajouta : « Le Pape n'inquiétera point le roi Henri pour ce sujet, ni pour l'injure qui lui a été faite, à lui et aux siens, et ne prononcera jamais d'anathème contre le roi ; il ne sera point en demeure de le couronner, et l'aidera de bonne foi à conserver son royaume et son empire. » Cette promesse fut souscrite par seize cardinaux, dont les premiers étaient les évêques de Porto et de Sabine.

La promesse de l'empereur portait : « Je mettrai en liberté, mercredi ou jeudi prochain, le seigneur Pape Pascal, les évêques, les cardinaux, tous les prisonniers et otages qui ont été pris à cause de lui et avec lui. Je ne prendrai point ceux qui demeurent fidèles au seigneur Pape, et je garderai au peuple romain la paix et la sûreté. Je rendrai les patrimoines et les domaines de l'Église romaine que j'ai pris ; je l'aiderai de bonne foi à recouvrer et à posséder tout ce qu'elle doit avoir, et j'obéirai au seigneur Pape Pascal, sauf l'honneur du royaume et de l'empire, comme les empereurs catholiques ont obéi aux Papes catholiques. » Cette promesse fut jurée par quatre évêques et sept comtes, et datée du 11 avril 1111 <sup>1</sup>. Avant que de délivrer le Pape l'empereur voulut avoir la bulle dont il lui avait extorqué la promesse touchant les investitures, sans attendre qu'il fût rentré dans Rome, où le sceau pontifical était demeuré. Le lendemain donc on fit venir de la ville un secrétaire, qui écrivit cette bulle pendant la nuit, et le Pape y souscrivit, quoique bien à regret. Elle portait : « Nous vous accordons et confirmons la prérogative que nos prédécesseurs ont accordée aux vôtres, savoir que vous donniez l'investiture de la crosse et de l'anneau aux évêques

<sup>1</sup> Canis., *Lect. ant.*, t. 5, infra p. 441. Vila S. Gebelh.

<sup>1</sup> Baron. et Pagi, ann. 1111.



et aux abbés de votre royaume élus librement et sans simonie, et qu'aucun ne puisse être consacré sans avoir reçu de vous l'investiture. Car vos prédécesseurs ont donné de si grands biens de leur domaine aux églises de votre royaume que les évêques et les abbés doivent contribuer les premiers à sa défense, et votre autorité doit réprimer les dissensions populaires qui arrivent dans les élections. Si quelque personne ecclésiastique ou séculière ose contrevenir à cette présente concession elle sera frappée d'anathème et perdra sa dignité. » C'est par cette concession extorquée que le souverain Pontife Pascal II et un grand nombre de Romains recouvrèrent leur liberté, après avoir été près de deux mois dans les fers.

Le lendemain 9 avril, dimanche de Quasimodo, leur geôlier et leur bourreau, Henri d'Allemagne, fut couronné empereur par le Pape, sa victime, dans la même église de Saint-Pierre où il l'avait arrêté par un odieux sacrilège, contre la foi jurée, d'une manière plus digne d'un chef de brigands que d'un empereur chrétien. L'indigne empereur sentait lui-même l'indignité de sa conduite; comme honteux de lui-même, il voulait être couronné clandestinement, toutes les portes de Rome étant fermées, afin que personne ne pût assister à la cérémonie. A la messe, le Pape, en étant venu à la fraction de l'hostie, en prit une partie et donna l'autre à l'empereur, en disant : « Comme cette partie du corps vivifiant est séparée, ainsi soit séparé du royaume de Jésus-Christ celui qui violera ce traité. » D'après un autre monument il dit ces paroles : « Seigneur empereur Henri, nous vous donnons ce corps du Seigneur en confirmation d'une véritable paix et concorde entre vous et moi. Ainsi soit-il ! » Sitôt que la messe fut finie le roi retourna à son camp, et le Pape, enfin délivré, avec les évêques et les cardinaux, rentra dans Rome, où le peuple vint au-devant de lui avec un tel empressement qu'il ne put arriver que le soir à son logis.

Mais, si le peuple était ravi de la délivrance du Pape, bien des cardinaux étaient inquiets pour la liberté et l'indépendance de l'Église, comme fortement compromises par les der-

niers événements. Les cardinaux qui étaient demeurés à Rome pendant l'emprisonnement du Pape, et beaucoup d'autres prélats, condamnèrent ouvertement la concession des investitures, qu'il avait donnée à l'empereur, comme contraire aux décrets de ses prédécesseurs. Le Pape étant donc sorti de Rome, ils s'assemblèrent avec Jean, évêque de Tusculum, et Léon de Verceil, et firent un décret contre le Pape et contre sa bulle. Le Pape, en ayant eu avis, leur écrivit de Terracine, le 5 juillet, reprenant l'indiscrétion de leur zèle et promettant toutefois de corriger ce qu'il n'avait fait que pour éviter la ruine de Rome et de toute la province. Une lettre aussi prudente prévint le schisme qui menaçait de se former<sup>1</sup>.

Un autre chef de ceux qui blâmaient la conduite du Pape était saint Brunon, évêque de Segni et abbé du mont Cassin; il avait avec lui deux évêques et plusieurs cardinaux, et tous ensemble ils pressaient le Pape de casser sa bulle et d'excommunier l'empereur. Ceux qui avaient été prisonniers avec le Pape étaient partagés : les uns disaient qu'ils n'avaient point changé de sentiment et qu'ils condamnaient les investitures comme auparavant; les autres s'efforçaient de soutenir ce qui avait été fait. Saint Brunon ayant appris qu'on l'avait dénoncé au Pape comme chef de cette division lui dit : « Mes ennemis vous disent que je ne vous aime pas et que je parle mal de vous, mais ils mentent. Je vous aime comme mon père et mon seigneur, et ne veux point avoir d'autre Pape de votre vivant, comme je vous l'ai promis avec plusieurs autres; mais je dois aimer plus encore Celui qui nous a faits, vous et moi. Je n'approuve point ce traité si honteux, si forcé, si contraire à la religion, et j'apprends que vous ne l'approuvez pas vous-même. Qui peut, en effet, approuver un traité qui ôte la liberté de l'Église, qui ruine le sacerdoce, qui ferme l'unique porte pour y entrer et en ouvre plusieurs autres pour y faire entrer les voleurs? Nous avons les canons depuis les apôtres jusqu'à vous; c'est le grand chemin dont il ne faut point se détourner. Les

<sup>1</sup> Apud Baron.

apôtres condamnent tous ceux qui obtiennent une église par la puissance séculière ; car les laïques, quelque pieux qu'ils soient, n'ont aucun pouvoir de disposer des églises. Votre constitution condamne de même tous les clercs qui reçoivent l'investiture de la main d'un laïque. Ces constitutions sont saintes, et quiconque y contredit n'est pas catholique. Confirmez-les donc, vénérable Père, et, par l'autorité apostolique, condamnez l'erreur contraire, que vous avez souvent vous-même qualifiée d'hérésie ; vous verrez aussitôt l'Eglise paisible et tout le monde à vos pieds, vous obéissant avec joie comme à leur père et à leur seigneur. Ayez pitié de l'Eglise de Dieu, ayez pitié de l'épouse du Christ, et qu'elle récupère, par votre prudence, la liberté qu'elle paraît avoir perdue par vous. Pour moi je fais peu de cas du serment que vous avez fait, et, quand vous l'auriez violé, je ne vous en serais pas moins soumis<sup>1</sup>. »

Pascal II ne laissa pas d'être piqué de cette lettre et de craindre que Brunon ne voulût le faire déposer ; c'est pourquoi il résolut de lui ôter l'abbaye du mont Cassin, qui lui donnait un grand crédit. C'était la quatrième année qu'il la gouvernait ; car, après qu'il fut revenu, l'an 1106, de sa légation en France, il rentra dans ce monastère, et, l'abbé Otton étant mort le 4<sup>er</sup> octobre 1107, il fut élu par les moines pour lui succéder. Pascal II, étant venu ensuite au mont Cassin, dit en plein chapitre que Brunon n'était pas seulement digne de remplir cette place, mais d'être à la sienne dans le Saint-Siège. Toutefois, ayant reçu sa lettre touchant les investitures, il lui écrivit qu'il ne pouvait plus souffrir qu'il fût tout ensemble évêque et abbé ; car saint Brunon était toujours évêque de Segni, et, quelque instance qu'il eût faite pour être déchargé de cette Eglise, le Pape n'avait jamais voulu admettre sa renonciation. Pascal II écrivit aussi aux moines du mont Cassin, et chargea de sa lettre Léon, évêque d'Ostie, tiré de ce monastère, leur défendant de plus obéir à Brunon et leur ordonnant d'élire un autre abbé. Alors Brunon assembla

leur communauté et voulut leur donner pour abbé un de leurs confrères, nommé Pérégrin, son compatriote ; mais ils lui dirent : « Tant que vous voudrez nous gouverner nous vous obéirons comme à notre père ; mais, si vous voulez nous quitter, laissez-nous l'élection libre. » Brunon crut pouvoir se faire obéir par force et fit venir des gens armés qui surprirent les moines comme ils entraient à la messe, demandant en furie qui étaient ceux qui ne voulaient pas faire la volonté de l'abbé. Les moines, indignés, les mirent dehors, et l'abbé, l'ayant appris, assembla les frères et leur dit : « Je ne veux pas être la cause d'un scandale entre vous et l'Eglise romaine ; c'est pourquoi je vous rends le bâton pastoral que vous m'avez donné. » Aussitôt il le remit sur l'autel, et, prenant congé des moines, il retourna à son évêché, où il passa les quatorze ans qu'il vécut encore. Il avait gouverné l'abbaye du mont Cassin trois ans et dix mois ; son successeur fut Girard, qui la gouverna onze ans. Il existe un grand nombre d'ouvrages, principalement des commentaires sur l'Ecriture, de saint Brunon de Segni<sup>1</sup>.

Léon, évêque d'Ostie, que Pascal II employa dans cette affaire, était de Marsique, en Campanie, et entra dès l'enfance au mont Cassin, où il embrassa la vie monastique. S'y étant distingué par sa doctrine et par sa vertu, il devint bibliothécaire et doyen du monastère. L'abbé Orderise, des comtes de Marsi, lui ordonna d'écrire la vie du bienheureux abbé Didier, son prédécesseur, qui fut le Pape Victor III. Lui ayant demandé quelque temps après s'il l'avait fait, Léon lui avoua qu'il n'avait pas même commencé et lui représenta que diverses occupations l'en avaient détourné. Orderise promit de lui donner du loisir, et lui ordonna d'écrire l'histoire entière du mont Cassin depuis saint Benoît, marquant non-seulement la suite des abbés et leurs actions, mais les acquisitions des domaines du monastère par les donations des empereurs et des princes ou par d'autres voies. Léon exécuta cet ordre avec beaucoup de gravité et de candeur, se servant de quel-

<sup>1</sup> Apud Baron., ann. 1111.

<sup>1</sup> Chron. Cassin., l. 4, c. 42.



ques Mémoires grossièrement écrits par les moines précédents, des histoires des Lombards, ainsi que de celles des empereurs et des Papes, avec les anciens titres du monastère, qu'il rechercha soigneusement. De tous ces matériaux, il composa la *Chronique du Mont-Cassin*. Il la divisa en trois livres, dont le premier commence à saint Benoît, le second à l'abbé Aligerne, vers l'an 950 ; le troisième ne contient que l'histoire de l'abbé Didier. En 1101 Léon de Marsique fut tiré du mont Cassin par Pascal II, qui le fit cardinal-évêque d'Ostie ; il vécut au moins jusqu'en 1115, et eut pour successeur Lambert de Fagnan, depuis Pape sous le nom d'Honorius II. La *Chronique du Mont-Cassin* fut continuée, après la mort de Léon, par le diacre Pierre, bibliothécaire du même monastère, né à Rome, de la première noblesse, et offert à la maison dès l'âge de cinq ans, en 1115. Il ajouta un quatrième livre, qui va de 1087 à 1138 ; mais son travail n'est pas aussi bien fait que celui de Léon.

En France l'évêque Gérard d'Angoulême, qui avait été nommé légat du Saint-Siège en Aquitaine, ayant appris ce qui s'était passé entre l'empereur et le Pape, se rendit aussitôt à Rome pour aller au secours de l'Église et pour conférer avec les cardinaux sur ce qu'il y avait à faire dans ces circonstances. Quoiqu'il voyageât à grandes journées il trouva déjà le Pape tenant le grand concile qu'il avait indiqué ; c'était celui de Latran. Il s'y trouva environ cent évêques, dont deux français, savoir, Galon, évêque de Laon, député de l'archevêque de Bourges, et Gérard, évêque d'Angoulême. Le concile se trouvait très-embarrassé. Le Pape reconnaissait qu'il avait mal fait de céder les investitures à l'empereur ; mais, comme il avait promis avec serment de ne pas l'excommunier pour cela, il ne voulait point revenir sur sa promesse, et déclara que, si l'on ne trouvait pas d'autre remède, il abdiquerait la papauté et se retirerait dans les îles Pontiennes. Vainement on avait cherché ce remède lorsque l'évêque Gérard, ayant été interrogé là-dessus, fit voir qu'on pouvait très-bien révoquer les investitures sans toucher au serment que le Pape avait fait de ne pas excommunier l'empereur

pour cela. Son avis parut une inspiration du Ciel et fit grand plaisir à tout le concile. Voilà ce que rapporte l'historien contemporain des évêques et des comtes d'Angoulême<sup>1</sup>.

Un autre écrivain du même temps, Godefroi de Viterbe, secrétaire de l'empereur, confirme ce fait. Il dit en effet que, le concile étant assemblé, le Pape, voulant se faire justice à lui-même et se punir de la faute qu'il avait faite, déclara qu'il était prêt à renoncer au pontificat, qu'il quitta en effet la chape et la mitre, en priant les Pères d'ordonner de lui ce qu'il leur plairait ; mais que les Pères du concile le pressèrent de reprendre les ornements de sa dignité, et se contentèrent de déclarer que le privilège des investitures, ayant été extorqué par violence, était nul et abusif, et l'empereur Henri V ennemi de l'Église comme son père<sup>2</sup>.

Le concile commença le 18 mars 1112. Le quatrième jour on parla des guibertins, qui faisaient leurs fonctions nonobstant leur interdit, prétendant en avoir la permission du Pape. Le Pape dit : « Je n'ai point absous généralement les excommuniés, comme disent quelques-uns ; car il est certain que personne ne peut être absous sans pénitence et satisfaction. Je n'ai point rétabli les guibertins ; au contraire, je confirme la sentence que l'Église a prononcée contre eux. »

Le cinquième jour le Pape raconta à tout le concile comment il avait été pris par le roi Henri, avec des évêques, des cardinaux et beaucoup d'autres personnes ; et comment il avait été forcé, contre sa résolution, pour la délivrance des prisonniers, pour la paix du peuple et la liberté de l'Église, de donner au roi, par écrit, une concession des investitures, qu'il avait lui-même souvent défendues. « J'ai fait jurer, ajouta-t-il, par les évêques et les cardinaux, que je n'inquiéterais plus le roi à ce sujet et que je ne prononcerais point d'anathème contre lui. Or, quoique le roi Henri ait mal observé son serment, toutefois je ne l'anathématiserai jamais et ne l'inquiéterai jamais au sujet des investitures ; lui et les siens auront Dieu pour juge. Mais quant à l'écrit que j'ai fait par contrainte, sans le

<sup>1</sup> Labbe, *Biblioth. nova*, t. 2, p. 259. — <sup>2</sup> Baron., ann. 1112.

conseil de mes frères et sans leurs souscriptions, je reconnais qu'il a été mal fait, et je désire qu'il soit corrigé, laissant la manière de la correction au jugement de cette assemblée, afin que l'Église ni mon âme n'en souffrent aucun préjudice. » Tout le concile résolut que les plus sages et les plus savants d'entre eux délibéreraient mûrement sur ce sujet pour rendre leur réponse le lendemain.

Le sixième jour du concile, qui fut le dernier, le Pape commença par se purger du soupçon d'hérésie, dont on accusait ceux qui approuvaient les investitures, et pour cet effet il fit sa profession de foi en présence de tout le concile. Il y déclara qu'il recevait toutes les saintes Écritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, les quatre premiers conciles généraux et le concile d'Antioche, les décrets des Papes, et principalement de Grégoire VII et d'Urbain II. « J'approuve, ajoute-t-il, ce qu'ils ont approuvé, je condamne ce qu'ils ont condamné, je défends tout ce qu'ils ont défendu, et je persévérerai toujours dans ces sentiments. »

Ensuite Gérard d'Angoulême se leva au milieu de l'assemblée, et, avec l'approbation du Pape et du concile, lut la sentence suivante : « Nous tous, assemblés en ce saint concile, condamnons, de l'autorité de l'Église, par une censure canonique et par le jugement de l'Esprit-Saint, le privilège que la violence de Henri a extorqué du Pape, et qui est moins un privilège qu'un *privilège*. Nous défendons, sous peine d'excommunication, de lui donner aucune force ni aucune autorité. Nous le condamnons ainsi parce qu'il est défendu dans ce privilège de consacrer celui qui a été canoniquement élu par le peuple et par le clergé, à moins qu'il n'ait auparavant reçu l'investiture du roi, ce qui est contraire au Saint-Esprit et aux règlements des canons. »

Après cette lecture tout le monde s'écria : « Amen ! Amen ! Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il. » Ce décret fut souscrit par tous les assistants. Deux évêques, saint Brunon de Segni et Jean de Tusculum, et deux cardinaux, quoiqu'ils fussent à Rome, n'assistèrent pas au concile ; mais ensuite, ayant lu la condamnation du

privilège, ils y souscrivirent comme les autres. L'évêque d'Angoulême, avec un cardinal, fut chargé de demander à l'empereur la renonciation aux investitures, et, en cas de refus, de lui notifier la sentence du concile. Gérard exécuta sa commission avec une éloquence et une intrépidité merveilleuses ; le chancelier lui servit d'interprète devant l'empereur ; toute la cour impériale en fut dans le tumulte. L'archevêque de Cologne, chez qui logeait Gérard et qui avait été son disciple en France, craignait pour sa vie et lui dit : « Maître, vous avez causé un grand scandale dans notre cour. — A vous le scandale, répliqua Gérard, à moi l'Évangile ! » Cependant l'empereur finit par congédier l'évêque Gérard avec de grands présents<sup>1</sup>.

Il est probable que ce fut par ces deux légats que le Pape envoya une lettre, adressée à l'empereur Henri et à ses successeurs, où il dit : « La loi divine et les saints canons défendent aux évêques de s'occuper d'affaires séculières ou d'aller à la cour, si ce n'est pour délivrer les condamnés et les autres qui souffrent oppression ; mais dans votre royaume on contraint les évêques et les abbés mêmes à porter les armes ; ce qui ne se fait guère sans commettre des pillages, des sacrilèges, des incendies et des homicides. Les ministres de l'autel sont devenus les ministres de la cour, parce qu'ils ont reçu des rois des villes, des tours, des duchés, des marquisats, des droits de monnaie et d'autres biens appartenant à l'État ; d'où est venue la coutume de ne point sacrer les évêques qu'ils n'aient reçu l'investiture de la main du roi. Même du vivant des évêques on a donné l'investiture à d'autres. Ces désordres et d'autres en grand nombre ont excité nos prédécesseurs, Grégoire et Urbain II, d'heureuse mémoire, à condamner en plusieurs conciles ces investitures par la main laïque, sous peine de déposition pour ceux qui les reçoivent et d'excommunication pour ceux qui les donnent, et cela d'après ce canon des apôtres : « Si quelqu'un, se servant des puissances du siècle, obtient par elles une église, il sera déposé et excommu-

<sup>1</sup> Labbe, *Biblioth. nova*, t. 2, p. 259.



nié, ainsi que tous ceux qui communiquent avec lui. » Nous donc, marchant sur leurs traces, nous confirmons leur sentence dans le concile des évêques. En conséquence, nous avons ordonné qu'on vous laissât, à vous, notre cher fils Henri, qui êtes maintenant, par notre ministère, empereur romain, et à votre royaume, tous les droits royaux qui manifestement appartenaient au royaume du temps de Charles, de Louis, d'Otton et de vos autres prédécesseurs. Nous défendons aussi aux abbés d'usurper les droits royaux, ni de les exercer que du consentement des rois ; mais les églises, avec leurs oblations et leurs domaines, demeureront libres, comme vous avez promis à Dieu au jour de votre couronnement. » Le Pape raconte ensuite la manière dont il fut arrêté par les gens de l'empereur ; mais la lettre ne nous est pas parvenue entière<sup>1</sup>.

Dans le même temps on tint, dans les différentes parties de l'Église, plusieurs autres conciles, où l'on procéda avec plus de vigueur ; non content de déclarer abusif le privilège que l'empereur avait extorqué au Pape, on anathématisa l'empereur lui-même. Conon, qui était alors légat en Palestine, se distingua le plus par son zèle à venger les outrages faits à l'Église en la personne de son chef. Il avait été un des premiers solitaires ou chanoines de la forêt d'Arouaise. Son mérite le fit ensuite élever à l'évêché de Préneste, et Pascal l'avait envoyé comme légat dans le royaume de Jérusalem. Dès qu'il eut appris ce qui s'était passé à Rome, la perfidie avec laquelle le Pape avait été trahi, les indignes traitements qu'avaient soufferts les cardinaux, et les violences qu'on avait exercées contre la noblesse romaine, il assembla un concile à Jérusalem, où, d'après l'avis de cette Église, il prononça une sentence d'excommunication contre l'empereur, auteur de ces attentats ; puis, volant au secours de l'Église, il se mit en marche pour retourner à Rome, et, sur la route, il assembla des conciles en Grèce, en Hongrie, en Saxe, en Lorraine et en France<sup>2</sup>.

Gui, archevêque de Vienne et légat du Saint-Siège, tint à ce même sujet un concile auquel se trouvèrent, entre autres évêques, saint Hugues de Grenoble et saint Godefroi d'Amiens. On y porta le décret suivant : « Nous jugeons, suivant l'autorité de l'Église romaine, que l'investiture des évêchés, des abbayes et de tous les biens ecclésiastiques, de la main laïque, est une hérésie. Nous condamnons, par la vertu du Saint-Esprit, l'écrit ou le privilège que Henri, roi des Teutons, a extorqué par violence au seigneur Pape Pascal ; nous le déclarons nul et odieux. Nous excommunions ce roi, qui, venant à Rome sous ombre d'une paix simulée, après avoir promis au seigneur Pape, par serment, la sûreté de sa personne et la renonciation aux investitures, après lui avoir baisé les pieds et la bouche, l'a pris en trahison, comme un autre Judas, dans la Chaire apostolique, devant le corps de saint Pierre, avec les cardinaux, les évêques et plusieurs autres nobles romains ; qui, l'ayant emmené dans son camp, l'a dépouillé des ornements pontificaux, traité avec mépris et dérision, et a extorqué de lui, par violence, cet écrit détestable. Nous l'anathématisons et le séparons du sein de l'Église jusqu'à ce qu'elle reçoive de lui une pleine satisfaction. » Saint Hugues de Grenoble fut le principal auteur de cette excommunication.

Ce coup était d'autant plus hardi que Vienne, à cause du royaume de Bourgogne, appartenait à Henri, et que ses ambassadeurs se trouvaient au concile avec des lettres favorables du Pape ; de plus, Gui de Vienne était parent de l'empereur. Ce nonobstant, le concile écrivit au Pape en ces termes : « Nous nous sommes assemblés à Vienne, suivant l'ordre de votre sainte Paternité, et là, aidés par la grâce de l'Esprit-Saint, nous avons soigneusement traité des investitures, de la capture de votre personne et des vôtres, des parjures du roi et de ce très-mauvais pacte ou privilège qu'il a extorqué de Votre Majesté. Il s'y est trouvé des députés du roi, avec des lettres adressées à lui, de votre part, où vous lui témoignez désirer la paix et l'union avec lui, et le roi disait qu'elles lui avaient été envoyées de votre

<sup>1</sup> *Epist.* 22. Labbe, t. 10. — <sup>2</sup> *Chron. Ursperg.*, ann. 1116.

part depuis le concile que vous avez tenu à Rome au carême dernier. Quoique nous en fussions surpris, toutefois, nous souvenant des lettres que vous nous aviez adressées, à votre légat Gérard d'Angoulême et à notre humilité, touchant la persévérance dans la justice pour éviter la ruine de l'Église et de notre foi, nous avons procédé canoniquement. En conséquence, sous la dictée de l'Esprit-Saint, nous avons jugé que toute investiture d'une chose de l'Église par la main laïque est une hérésie. Nous avons condamné cet écrit que le roi a extorqué de votre simplicité. Enfin, nous avons nommé, solennellement et unanimement anathématisé le roi lui-même.

« Et maintenant, seigneur Père, nous supplions Votre Majesté de confirmer solennellement, par l'autorité apostolique, ce que nous avons fait pour la foi de la sainte Église, pour l'honneur de Dieu et le vôtre. Daignez nous en envoyer des preuves par des lettres patentes, que nous puissions nous faire passer les uns aux autres, afin que notre joie soit complète. Et parce que la plupart des seigneurs du pays et presque tout le peuple sont de notre sentiment, enjoignez-leur, pour la rémission de leurs péchés, de nous prêter secours, s'il est besoin. Nous représentons encore à Votre Piété, avec le respect convenable, que, si vous confirmez notre décret, et si vous vous abstenez désormais de recevoir de ce cruel tyran, ou de ses envoyés, des lettres ou des présents, et même de leur parler, nous serons, comme nous devons, vos fils et vos fidèles serviteurs; mais si, ce que nous ne croyons nullement, vous prenez un autre chemin, ce sera vous, Dieu nous en préserve! qui nous rejetterez de votre obéissance. » Nonobstant cette menace le Pape confirma les décrets du concile de Vienne par une lettre du 20 octobre, où il dit ces paroles : « Quand la tête est affligée de quelque maladie tous les membres doivent unir tous leurs efforts pour l'en délivrer entièrement <sup>1</sup>. »

Jean ou Josceran, archevêque de Lyon, successeur de Hugues, tint, sur le même su-

jet, un concile dans la ville d'Anse, dont nous n'avons pas les actes. Il y invita, en qualité de primat, les évêques de la province de Sens; mais l'archevêque de cette ville, qui avait toujours de la peine à reconnaître la primatie de Lyon, principalement à cause que Lyon était du royaume de Bourgogne et Sens du royaume de France, convoqua séparément ses suffragants; et ils adressèrent une lettre synodique à l'archevêque de Lyon pour s'excuser de ce qu'ils ne se rendaient pas à son concile.

« Vous nous avez invités, disent-ils, en vertu du droit de votre primatie, de nous trouver à votre concile d'Anse, pour y traiter de la foi et des investitures. Ce n'est point par mépris que nous ne nous y rendons pas; nous craignons de passer les bornes marquées par nos pères; car il est contre les anciennes règles que l'évêque d'un premier siège invite les évêques d'un autre à un concile hors de leur province, à moins que le Pape ne l'ordonne, ou qu'une des églises de la province n'en appelle au primat pour une cause qui n'aurait pu être terminée dans la province. D'ailleurs vous voulez, dans ce concile, traiter des investitures, que quelques-uns mettent au nombre des hérésies. Par là vous découvrirez plutôt la honte de votre père que vous ne pourrez la couvrir en jetant un manteau dessus; car, ce que le Pape a fait pour éviter la ruine du peuple, la nécessité l'y a contraint et la volonté n'y a point eu de part; ce qui paraît en ce qu' aussitôt après être sorti du danger il a continué de défendre ce qu'il avait défendu et d'ordonner ce qu'il avait ordonné auparavant, ainsi qu'il l'a écrit à quelques-uns de nous, quoique le danger lui ait fait accorder quelque mauvais écrit à des hommes pervers.

« C'est ainsi que saint Pierre a expié la faute qu'il avait faite en reniant son Maître, et le Pape Marcellin celle qu'il avait commise en donnant de l'encens aux idoles. Que si le Pape ne traite pas encore le roi des Allemands avec la sévérité qu'il mérite, il en use ainsi par économie et suivant l'avis de personnes sages, qui conseillent de courir un moindre danger pour en éviter un plus grand. Nous croyons encore qu'il ne con-

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 784-786.



vient pas que nous nous trouvions à des conciles où nous ne pouvons juger et condamner les personnes dont il s'agit. Nous voulons nous abstenir de parler contre le Pape. Si, en accordant les investitures au roi d'Allemagne, il paraît avoir fait quelque chose contre ses décrets et contre ceux de ses prédécesseurs, la charité filiale nous porte à l'excuser, puisqu'il l'a fait par subreption et par nécessité.

« Quant à ce que quelques-uns nomment les investitures une hérésie, ils se trompent, puisqu'il n'y a pas d'hérésie qui ne soit une erreur dans la foi. Or l'investiture, dont on fait tant de bruit, est dans l'action, dans les mains de celui qui donne ou qui reçoit. Les mains peuvent bien faire le bien ou le mal, mais elles ne peuvent croire ni errer dans la foi. Cependant, si un laïque était assez insensé pour croire qu'en donnant le bâton pastoral il donne un sacrement ou une chose sacramentelle, nous le jugeons hérétique, non à cause de l'investiture manuelle, mais à cause de sa présomption. Néanmoins, si nous voulons appeler les choses par leur nom, on peut dire que l'investiture donnée par les laïques est une usurpation sacrilège des droits de l'Église. Il faut retrancher ces abus quand on le peut sans faire un schisme; quand on ne le peut point sans causer un schisme, il faut souffrir en réclamant avec discrétion <sup>1</sup>. »

Cette lettre fut écrite au nom de Daimbert de Sens, d'Yves de Chartres, de Gualon de Paris, de Jean d'Orléans et des autres évêques de la métropole de Sens. On y reconnaît le style et les sentiments d'Yves de Chartres touchant les investitures.

L'archevêque de Lyon fit à cette lettre une réponse qu'il adressa à Daimbert de Sens. Il lui marque d'abord qu'il n'a point prétendu l'appeler hors de sa province, puisque le concile était indiqué dans la première Lyonnaise, qui n'est point une province étrangère aux autres Lyonnaises; que les primats ont droit de convoquer des conciles dans l'étendue de leur primatie, comme les métropolitains dans le district de leurs provinces.

Il ajoute : « Nous ne pouvons assez admirer par quelle raison vous prétendez sous-

traire plusieurs personnes au jugement de l'Église. Si vous mettez de ce nombre les rois et les empereurs, nous vous renvoyons au grand Constantin. Blâmez-vous la conduite de saint Ambroise, qui a excommunié l'empereur Théodose ? Faites-vous le procès à Grégoire VII, qui a condamné le roi Henri pour ses crimes ? Vous avez tort de craindre que nous ne découvriions la honte de notre père ; mais plutôt à Dieu qu'il souffrit lui-même que nous cachassions cet opprobre, ainsi que nous le voudrions bien. Vous dites que les temps sont fâcheux, que les ennemis de l'Église sont en grand nombre, pour en conclure qu'il ne faut rien faire ! C'est comme si vous nous exhortiez à être courageux contre les lâches et à être timides contre ceux qui résistent, à être hardis dans la paix et à fuir dans la guerre.

« Quant à ce que vous trouvez mauvais qu'on compte les investitures au nombre des hérésies, vous ne me paraissez pas assez bien prouver ce que vous avancez à ce sujet ; car, quoique la foi catholique et l'erreur en matière de foi soient dans le cœur, cependant nous ne laissons pas de distinguer le catholique de l'hérétique par les œuvres ; et quoique, à proprement parler, l'investiture extérieure ne soit pas une hérésie, il est indubitable que c'en est une de croire et de soutenir que les investitures soient licites <sup>1</sup>. »

Geoffroi, abbé-cardinal de Vendôme, ayant appris ce qui s'était passé, écrivit au Pape avec une grande liberté. « Vous savez, Saint Père, lui dit-il, que la barque de Pierre a porté en même temps Pierre et Judas, et que, tandis qu'elle a eu Judas, elle a toujours été tourmentée de la tempête et n'a joui du calme qu'en rejetant Judas de son sein. Or, puisqu'un autre Judas s'élève de nos jours contre l'Église pour lui enlever sa foi, sa chasteté et sa liberté, il faut que la foi de saint Pierre, qui n'est point sujette à se tromper, brille encore dans son Siège et défende sa barque du naufrage. » Ensuite, après un bel éloge du courage de saint Pierre et de saint Paul, « qui sont, dit-il, à présent dans la gloire, où ils attendent leurs successeurs, » l'abbé de

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 786.

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 790.

Vendôme ajoute : « Que celui qui est aujourd'hui assis sur leur Siège, et qui, faute d'imiter leur courage, s'est rendu indigne de leur honneur, efface ses péchés par ses larmes, comme un autre Pierre ; qu'il corrige ce que la crainte de la mort et la faiblesse de la chair lui ont fait faire. S'il dit qu'il n'a rien fait que pour sauver la vie de ses enfants, c'est une vaine excuse, puisque, loin de les sauver, il a mis obstacle à leur salut. » Geoffroi ajoute que celui qui accorde ou commande les investitures détruit la foi, la chasteté et la liberté de l'Église, et que, s'il ne se corrige, il ne doit pas être regardé comme un membre du corps de l'Église, fût-il un pasteur. C'était dire au Pape que, s'il ne révoquait le privilège des investitures, on le regarderait comme un membre retranché de l'Église<sup>1</sup>.

Hildeberr, évêque du Mans, écrivit avec un zèle plus respectueux et fit paraître, à l'occasion de la détention du Pape et de ce qui s'était ensuivi, son tendre attachement pour le Saint-Siège. Dès qu'il eut appris que Pascal était prisonnier il écrivit en ces termes à un de ses amis : « Que les yeux de ceux que la charité rend sensibles à la douleur de leur chef versent des larmes ! La pourpre des martyrs orne encore l'Église dans sa vieillesse. La fureur des persécuteurs renaît, et, par la mort précieuse des enfants de Dieu, elle semble vouloir éteindre les restes du monde. Rome et le Siège apostolique sont en proie au pillage et à la cruauté des Allemands. Le Pape est conduit en captivité, et la tiare pontificale est foulée aux pieds des méchants ; la Chaire de la sainteté, à laquelle toutes les nations étaient soumises, est renversée ; notre chef est coupé, et les autres membres du corps ne se dessèchent point de douleur ! Le général de l'armée du Christ est prisonnier : comment le soldat tiendra-t-il ferme ? Bon Jésus, où est la vérité de votre promesse si vous ne demeurez pas éternellement avec votre Église, ou qu'a servi votre prière si la foi de Pierre vient à défaillir ? Confirmez, Seigneur, confirmez la foi de votre Église, pour laquelle vous avez prié. »

Hildeberr, parlant dans la même lettre de

l'empereur Henri, dit que ce prince a rendu son nom fameux par deux grands prodiges, ou plutôt par deux grands crimes, qu'on n'a jamais vus réunis que dans lui seul. « Car, ajoute-t-il, où trouver quelque autre qui ait fait prisonnier et son père spirituel, et son père selon la chair ? Heureux le Pape Pascal, qui a si dignement gouverné le Siège apostolique qu'il a mérité de souffrir comme les apôtres ! On n'est pas membre d'un tel chef, on n'est pas fils d'un tel père quand on ne souffre pas avec lui et qu'on ne ressent pas les outrages qui lui sont faits<sup>1</sup>. »

Ce saint évêque du Mans n'en demeura pas là ; ayant appris que plusieurs catholiques se soulevaient contre le Pape Pascal au sujet des investitures qu'il avait accordées, il écrivit une apologie pour la défense du souverain Pontife. Après avoir donné de grandes louanges à Pascal il ajoute : « Mais, comme le monde n'est que malice et qu'il y a des esprits envieux et des cœurs pleins d'amertume, on ne manquera pas de me dire : « Vous élevez jusqu'au ciel celui que nous avons vu trembler avant le combat, se rendre plutôt que de donner son sang, faire un traité honteux avec l'ennemi, désert, quitter les armes et aller se cacher. Le courageux athlète, qui ne sait ni combattre ni vaincre ! » Tâchons de confondre les ennemis de la justice, qui tiennent ces discours. Si le Pape Pascal s'est livré aux impies pour la justice et pour l'Église, s'il a présenté sa tête au glaive, qu'a-t-il pu faire de plus saint et de plus courageux ? A-t-on jamais accusé un capitaine de lâcheté parce qu'il s'est exposé aux coups pour ses soldats ? Si le Pape a cédé dans la suite ; s'il a paru fuir, afin d'arrêter la main levée pour frapper ses citoyens ; s'il a suspendu ses coups en accordant ce qu'on demandait, en faisant une trêve jusqu'à ce qu'il eût réparé les murs de la ville et dressé ses machines, qu'y a-t-il de plus prudent ? » Hildeberr loue ensuite le Pape de ce qu'ayant voulu renoncer au souverain pontificat il n'avait remonté sur son Siège qu'après y avoir été contraint par les prières et les larmes du clergé et du peuple romain. Tou-

<sup>1</sup> L. 1, *epist.* 7, t. 3. *Opera Sirmondi.*

<sup>1</sup> L. 2, *epist.* 21.



chant les investitures accordées par Pascal, il dit qu'il est de la prudence de celui qui gouverne de porter ou d'abroger les lois selon les conjonctures; que nous devons interpréter en bonne part ce que font les supérieurs quand nous ne savons pas pourquoi ils le font; que ce n'est point aux brebis à reprendre le pasteur; qu'après tout le Pape Pascal a annulé, dès qu'il a été libre, ce qu'il avait fait par force dans les fers, et qu'il avait paru comme un athlète, lequel, après avoir reçu quelques blessures, retourne au combat avec plus de courage et plus de précaution <sup>1</sup>.

Yves de Chartres écrivit aussi au Pape une lettre pour lui marquer la part qu'il prenait aux outrages qu'il avait reçus, et l'assurer qu'il n'avait cessé de s'adresser à Celui qui avait soutenu Pierre marchant sur les flots et délivré Paul trois fois du naufrage, pour le prier de calmer au plus tôt la violente tempête qui s'était élevée contre la barque de saint Pierre <sup>2</sup>.

L'épiscopat tout entier se levait ainsi comme un seul homme, en Italie et en France, pour venger l'Église et son chef contre les outrages du roi des Allemands. En Allemagne même on vit quelque chose de plus surprenant encore.

L'homme qui avait toute la confiance de l'empereur Henri V, et qui, plus que tout autre, l'avait poussé à persécuter l'Église romaine et à jeter le Pape dans les fers, c'était le chancelier Albert. En 1111 il reçut, pour salaire de son iniquité, l'archevêché de Mayence; mais, en 1112, voyant que le privilège extorqué au Pape était condamné de tout le monde, et l'empereur excommunié par l'archevêque de Vienne et par la plupart des autres évêques, Albert devint tout à coup un autre homme; il se déclara pour l'Église contre l'empereur. Celui-ci, l'ayant découvert, le fit arrêter dès la même année, et le retint trois ans dans une étroite et dure prison.

A la Toussaint 1113 l'empereur indiqua une cour plénière à Mayence. Les citoyens, profitant de l'occasion, vinrent tout d'un coup en armes environner le palais; quel-

ques-uns même se jetèrent dans la cour en furie, et tous demandèrent avec de grands cris la liberté de leur prélat. L'empereur fut obligé de leur promettre ce qu'ils demandaient et d'en donner des otages; puis il sortit de la ville. Peu de jours après il rendit la liberté à l'évêque, qui était si exténué des mauvais traitements qu'il avait soufferts dans sa prison qu'il ne lui restait que la peau et les os. Albert se rendit à Cologne pour être sacré par le légat Diétrich; mais, ce prélat étant mort en chemin, il fut sacré au même lieu, le jour de Saint-Étienne, 26 décembre 1113, par saint Otton, évêque de Bamberg <sup>1</sup>.

La Grèce elle-même prit fait et cause pour le chef de l'Église; l'empereur Alexis de Constantinople, ayant appris ce qui s'était passé entre le Pape et l'empereur Henri, envoya à Rome une ambassade de personnes considérables pour témoigner qu'il était sensiblement affligé de la détention du Pape et des mauvais traitements qu'il avait soufferts. Il louait et remerciait les Romains d'avoir résisté à Henri, et ajoutait que, s'il les trouvait aussi bien disposés qu'on le lui avait mandé, il irait à Rome lui-même, ou son fils Jean, recevoir la couronne de la main du Pape, comme les anciens empereurs. Les Romains lui mandèrent par ses ambassadeurs qu'ils étaient prêts à le recevoir, et au mois de mai de la même année (1112) ils choisirent environ six cents hommes, qu'ils envoyèrent à l'empereur pour le conduire. Avec eux l'abbé du mont Cassin, où ils se réunirent, envoya ses députés pour offrir à l'empereur ses services et la communauté de prières. L'empereur de Constantinople le mit dès lors au nombre de ses amis, et lui manda de venir à sa rencontre jusqu'à Durazzo, pour l'accompagner à Rome, lorsqu'il irait y recevoir la couronne impériale <sup>2</sup>.

On ne voit pas que cette négociation ait eu aucune suite; seulement l'empereur Alexis demeura en communion de prières avec les religieux du mont Cassin, auxquels il envoyait souvent des présents en l'honneur de saint Benoît. Il étendait même ses libéralités

<sup>1</sup> L. 2, *epist.* 22. — <sup>2</sup> Yves, *epist.* 227.

<sup>1</sup> *Chron. Urspr.*, ann. 1115. — <sup>2</sup> *Chron. Cass.*, l. 4, c. 48.

sur beaucoup d'autres églises d'Occident, même dans les Gaules. Dans le nombre était le monastère de Cluny, auquel il soumit le monastère de Civitot, dans la Bithynie. On voit par tous ces faits que l'empereur Alexis Comnène était sincèrement catholique et dans la communion de l'Eglise romaine. On doit en dire autant de Jean Comnène, son fils et son successeur; car il existe une lettre où l'abbé de Cluny le reçoit en communion de prières et de bonnes œuvres de sa congrégation, à l'égal des rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Germanie, de Hongrie, et des empereurs romains eux-mêmes<sup>1</sup>.

L'empereur Alexis dans plus d'une occasion montra un grand zèle pour la vraie foi. Depuis longtemps une nouvelle secte de manichéens répandait le venin de son hérésie dans l'empire grec. Leur chef était Basile, Bulgare de nation. Sa secte prenait le nom de bogomiles, qui, dans la langue slavonne, qu'on parlait en Bulgarie, désignait ceux qui implorent la miséricorde de Dieu, parce qu'ils murmuraient toujours quelque prière. Ils rejetaient les livres de Moïse et le Dieu dont il y est parlé; cependant ils avaient pour le psautier une grande estime. Quoique, pour séduire les simples, ils feignissent de croire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, ils ne confessaient la Trinité que de paroles, attribuant au Père seul tous les trois noms, et disant que le Fils et le Saint-Esprit n'existaient que depuis l'an du monde 5500. Selon eux le Père avait engendré le Fils, le Fils le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit Judas le traître et les onze apôtres. Outre ce fils Dieu en avait eu auparavant un autre, nommé Satanaël, qui, s'étant révolté contre Dieu avec les anges, fut chassé du ciel; il fit un second ciel pour lui servir de demeure, créa le firmament et le reste des créatures visibles, trompa Moïse, le peuple juif et lui donna la loi. C'est ce Satanaël dont Jésus-Christ est venu détruire la puissance; il l'a en effet renfermé dans l'enfer, et, ayant retranché une syllabe de son nom, qui était angélique, il a voulu qu'il s'appelât *Satanas*. Les bogomiles disaient que l'incarnation du Verbe, sa vie sur la

terre, sa mort, sa résurrection n'avaient été qu'une apparence et un jeu pour tromper Satanaël; c'est pourquoi ils avaient la croix en horreur. Ils rejetaient aussi l'Eucharistie, l'appelant le sacrifice des démons, et ne reconnaissaient d'autre communion que de demander le pain quotidien en disant le *Pater*. Ils ne recevaient point d'autre prière, traitant tout le reste de multitude de paroles qui ne sied qu'aux païens. Ils condamnaient tous les temples matériels, disant que c'était l'habitation des démons, à commencer par le temple de Jérusalem; aussi ne priaient-ils jamais dans les églises. Ils rejetaient les saintes images et les traitaient d'idoles; comptaient pour réprouvés les évêques et les Pères de l'Eglise, comme adorateurs de ces idoles; traitaient de faux prophètes saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et les autres. Entre les empereurs ils ne tenaient pour orthodoxes que les iconoclastes, particulièrement Copronyme.

Ils traitaient tous les catholiques de pharisiens et de saducéens, et les gens de lettres de scribes, à qui il ne fallait pas communiquer leur doctrine. Les deux démoniaques qui habitaient dans des sépulcres signifiaient, selon eux, les deux ordres du clergé et des moines, logés dans les églises où l'on garde les os de morts, c'est-à-dire les reliques. Les moines étaient encore, selon eux, les renards qui ont leurs tanières, et les stylites, logés en l'air sur des colonnes, étaient les oiseaux qui ont leurs nids et que Dieu nourrit; car c'est ainsi que les bogomiles prouvaient leur doctrine par des passages de l'Ecriture tournés en allégories arbitraires. Fondés sur ces paroles: « Sauvez votre vie par toute sorte de moyens, » qu'ils avaient ajoutées à l'Evangile, ils se croyaient permis tout ce qui pouvait la sauver, par conséquent de dissimuler leur mauvaise doctrine; ce qui les rendait très-difficiles à découvrir. Leur habit, semblable à celui des moines, servait encore à les cacher et leur donnait moyen de s'insinuer plus facilement pour communiquer leurs erreurs. Ils condamnaient le mariage et défendaient l'union des sexes, comme s'ils n'avaient point eu de corps. Ils défendaient de manger de la chair ni des œufs, ordon-

<sup>1</sup> Apud Baron., ann. 1118 et 1119.



naient de jeûner tous les mercredis et les vendredis ; mais, quand quelqu'un les invitait à manger ces jours-là, ils mangeaient et buvaient comme des éléphants ; ce qui faisait juger qu'ils n'étaient pas plus retenus dans le reste. La princesse Anne Comnène dit qu'elle eût voulu exposer leur hérésie, mais que la pudeur et la bienséance de son sexe l'en empêchèrent, pour ne pas souiller sa langue <sup>1</sup>.

Son père, l'empereur Alexis, voulut s'en instruire par lui-même et en arrêter les progrès ; il se fit amener plusieurs bogomiles. Tous ils lui dirent que leur chef était Basile, qui, suivi de douze disciples, qu'il nommait ses apôtres, et de quelques femmes, allait partout semant sa doctrine. Suivant Zonare il avait été quinze ans à la composer et l'enseignait depuis cinquante-deux ans. L'empereur le fit si bien chercher qu'on le trouva enfin, et il lui fut présenté. C'était un vieillard de grande taille, le visage mortifié, la barbe claire, vêtu en moine comme les autres. L'empereur se leva de son siège pour le recevoir, le fit asseoir et même manger à sa table, feignant de vouloir être son disciple, lui et son frère Isaac Comnène, et disant qu'ils recevaient tous ses discours comme des oracles, pourvu qu'il voulût bien prendre soin du salut de leurs âmes. Basile, très-exercé à dissimuler, résista d'abord ; mais il se laissa surprendre aux flatteries des deux princes, qui jouaient ensemble cette comédie. Il commença donc à expliquer sa doctrine et à répondre à leurs questions. C'était dans un appartement reculé du palais, et l'empereur avait placé, derrière un rideau, un secrétaire qui écrivait tout ce que disait le vieillard. Il ne dissimula rien et expliqua à fond toutes ses erreurs.

Pendant que l'hérésiarque triomphait d'étaler tant d'impiétés l'empereur lève le masque, et, quittant le rôle de catéchumène, il ouvre la porte au patriarche Nicolas, aux principaux du clergé et du sénat, qui s'étaient rendus sans bruit dans une salle voisine. Ils entrent avec la garde impériale. L'empereur fait lire à haute voix toutes les

horreurs que Basile venait de débiter. L'hérésiarque, se voyant pris sur le fait, cherche sa ressource dans l'impudence ; il entreprend de justifier ses dogmes, et proteste que, pour les soutenir, il est prêt à souffrir la mort la plus cruelle. C'était un des articles de foi des bogomiles qu'ils n'avaient rien à craindre des plus rigoureux supplices, et que, fussent-ils au milieu des flammes, les anges s'empresseraient de les en délivrer comme les trois enfants de la fournaise de Babylone. Basile demeura donc inflexible, malgré les exhortations des catholiques, de ses propres disciples et de l'empereur, qui le faisait souvent venir de la prison pour lui parler. Ce prince fit chercher partout les disciples de l'hérésiarque, principalement ses douze apôtres, et s'efforça de les convertir, mais inutilement ; seulement on découvrit que le mal s'étendait loin et qu'il avait infecté de grandes maisons et beaucoup de peuple. Enfin l'empereur les condamna tous au feu.

Mais entre ceux qui avaient été pris comme bogomiles un grand nombre niaient qu'ils le fussent et détestèrent cette hérésie ; c'est pourquoi l'empereur, qui connaissait leur dissimulation, s'avisait d'un stratagème pour découvrir les vrais catholiques. Dans une des plus grandes places de Constantinople il s'assit sur son trône, accompagné du sénat, du clergé et des plus estimés d'entre les moines. Puis il fit amener tous ceux que l'on accusait d'être bogomiles et dit : « Il faut allumer aujourd'hui deux bûchers : devant l'un on plantera une croix, et celui-là sera pour ceux qui se prétendent catholiques, car il vaut mieux qu'ils meurent innocents que de vivre avec la réputation d'hérétiques et de causer du scandale ; l'autre bûcher sera pour ceux qui se confessent bogomiles. » L'empereur parlait ainsi parce qu'il savait que les bogomiles avaient la croix en horreur. Les deux bûchers furent allumés, et il accourut un grand peuple à ce spectacle. Les accusés, croyant qu'il n'y avait pas moyen d'échapper, prirent chacun leur parti, et le peuple murmurait contre l'empereur, dont il ne connaissait pas l'intention ; mais on arrêta, par son ordre, tous ceux qui se présentaient devant le bûcher de la croix, et il

<sup>1</sup> Anne Comn., *Alexias*.

les renvoya avec beaucoup de louange. Il fit mettre en prison les autres, et les apôtres de Basile séparément ; chaque jour il en faisait venir quelques-uns pour les instruire, soit par lui-même, soit par des ecclésiastiques choisis. Il y en eut qui se convertirent et furent mis en liberté ; d'autres moururent en prison, obstinés dans leur hérésie.

Basile, comme hérésiarque et impénitent, fut jugé digne du feu par le clergé, les moines choisis et le patriarche même. L'empereur y consentit, et, après lui avoir encore parlé plusieurs fois inutilement, il fit allumer un grand bûcher au milieu de l'hippodrome. On planta une croix de l'autre côté, et on donna le choix à Basile de s'approcher de l'un ou de l'autre. Quand on l'eut amené et qu'il vit le bûcher de loin il s'en moquait et disait que les anges l'en retireraient ; il citait ces paroles du psaume : « Il n'approchera pas de toi, seulement tu le verras de tes yeux. » Mais, quand il vit de plus près cette flamme horrible s'élever aussi haut que l'obélisque de l'hippodrome, et quand il sentit la chaleur, il commença à trembler de tous ses membres, se pliant et se redressant tour à tour, battant des mains, se frappant la cuisse, tournant les yeux en arrière ; mais, dès qu'il apercevait la croix, il les retournait vers le bûcher, ayant plus d'horreur de la croix que du supplice. L'empereur voulut profiter de son effroi pour amollir la dureté de son cœur ; il lui fit encore promettre sa grâce si, dans ce moment terrible, il abjurait ses erreurs ; mais Basile, comme hors de sens, était sourd à ses instances salutaires, levant quelquefois la face vers le ciel, comme attendant les anges qui devaient le secourir. On lui arracha son manteau, qu'on jeta au feu, et, quoiqu'il eût été consumé aussitôt, l'illusion de ce malheureux était si étrange qu'il s'écria : « Le voyez-vous qui s'envole au ciel sans avoir reçu aucune atteinte ? » Alors l'empereur le fit jeter dans les flammes, qui le dévorèrent en un instant. Comme on avait tiré de prison ses sectateurs pour les rendre témoins du supplice, le peuple demandait à grands cris qu'on les traitât comme leur maître ; quelques assistants même mettaient déjà la main sur eux et les

traînaient au bûcher. L'empereur arrêta cette violence et les fit reconduire dans leurs prisons, où il ne cessa de leur fournir libéralement tout ce qui est nécessaire à la vie. Pour étouffer cette erreur il fit composer par un moine fort savant, nommé Euthymius Zigabène, un ouvrage dans lequel, après une réfutation de toutes les hérésies depuis le commencement de l'Eglise, l'auteur combat celle des bogomiles. Ce livre, sous le titre de *Panoplie dogmatique*, s'est conservé jusqu'à nos jours<sup>1</sup>.

Le patriarche Nicolas ne survécut pas longtemps à la condamnation de Basile ; il mourut l'année suivante (1111), dans une grande vieillesse, après vingt-sept ans de patriarchat. L'empereur l'honora de magnifiques funérailles et lui donna pour successeur le diacre Jean de Chalcédoine, ainsi nommé parce qu'il avait vécu longtemps dans cette ville, dont son oncle paternel était évêque. Il tint le siège de Constantinople vingt-trois ans. Il était fort versé dans les lettres sacrées et profanes. Ce fut l'empereur qui le nomma et l'intronisa lui-même dans l'église de Sainte-Sophie.

Outre les bogomiles l'empereur Alexis s'appliqua encore, sur la fin de son règne, à rechercher et à convertir d'autres hérétiques semblables. C'étaient les pauliciens, que l'empereur Jean Zimiscès avait autrefois transportés d'Asie en Thrace, aux environs de Philippopolis, pour défendre cette frontière contre les incursions des Scythes ; mais ces manichéens, nourris dans l'indépendance, revinrent bientôt à leur naturel. Ils pervertissaient les catholiques du pays, les pillant et les tyrannisant, et il s'y mêla encore d'autres hérétiques, arméniens et jacobites. L'empereur Alexis ayant soumis les pauliciens, partie de force, partie sans combat, entreprit de les convertir. Il conférait avec eux depuis le matin jusqu'au soir, et quelquefois bien avant dans la nuit, accompagné d'Eustrate, évêque de Nicée, et de celui de Philippopolis ; le César Nicéphore Bryenne, gendre de l'empereur, assistait à ces disputes. Plusieurs de ces manichéens se conver-

<sup>1</sup> Euthym. Zigab., *Panopl.*, tit. 23. Anne Comn., l. 15. Zonare, l. 16.



tirent et se firent baptiser ; mais leurs trois chefs, Couléon, Cousin et Pholus, ne se rendaient point et reprenaient la dispute l'un après l'autre. L'empereur, désespérant de les persuader, les envoya à Constantinople, où il les fit enfermer. Cependant il demeurait sur les lieux, où il en convertissait tantôt cent par jour, tantôt davantage, et enfin des villes et des villages entiers. Il donna aux habitants les plus considérables des emplois dans ses troupes, et, pour le petit peuple, il le rassembla dans une ville qu'il fonda de nouveau, et il leur donna des terres à cultiver. Quand il fut de retour à Constantinople il recommença à disputer avec les trois chefs des pauliciens ; Couléon se convertit, les deux autres demeurèrent opiniâtres et furent condamnés à une prison perpétuelle <sup>1</sup>.

Nous avons plusieurs constitutions d'Alexis Comnène touchant les matières ecclésiastiques : la première, du mois de septembre 1086, par laquelle il confirme celle de l'empereur Isaac Comnène, son oncle, qui réglait le droit canonique des évêques et les droits d'ordination ; car, chez les Grecs, la simonie était légalisée et l'est encore. On appelait droit canonique l'estimation des prémices que, chez les Grecs, les laïques doivent à l'évêque chaque année, et elle est ainsi taxée : pour un village de trente feux, une pièce d'or et deux d'argent, un mouton, six boisseaux d'orge, six de farine, six mesures de vin et trente poules ; pour les villages moindres, à proportion. Pour les ordinations l'évêque prenait sept pièces d'or, une pour faire un homme simple clerc ou lecteur, trois pour le diaconat et trois pour la prêtrise. On taxe aussi le droit de l'évêque pour les mariages.

Une autre constitution du mois de mai 1087 fut faite en présence d'un concile ; elle est remarquable ; car elle déclare qu'il est permis à l'empereur d'ériger en métropoles les évêchés ou les archevêchés, et de régler, suivant sa volonté, ce qui regarde l'élection et la disposition de ces églises, sans préjudice des anciens droits du métropolitain sur une église élevée à une nouvelle dignité <sup>2</sup>. Par

cette étrange constitution l'Église grecque abdiquait sa liberté et son indépendance et se déclarait l'éternelle esclave de tous les despotes présents et à venir, sultan des Turcs, czar des Moscovites.

En Occident les empereurs teutons visaient à imposer, sous le nom d'investitures, la même servitude aux églises d'Allemagne et d'Italie ; mais là ces conseils, cette politique, ces efforts impies, autrement ces portes de l'enfer, viendront se briser contre cette pierre contre laquelle il ne leur est pas donné de jamais prévaloir. Malheur aux églises qui, comme les églises photiennes, se détachent de cette pierre fondamentale, de ce centre vivant de l'unité, de la force et de l'indépendance catholiques ! Comme les églises photiennes elles deviendront immanquablement le jouet du dernier prince, du dernier bourgeois. Témoin les églises luthériennes, calvinistes et autres semblables, si tant est qu'on puisse leur donner le nom d'églises. C'est une des plus grandes leçons que l'histoire présente à qui sait la lire et l'entendre.

Tandis que les manichéens répandaient leurs impiétés dans la Bulgarie et dans la Grèce avec une espèce d'ensemble, des hérétiques isolés essayèrent de semer en Occident et dans les Gaules des impiétés semblables. Ainsi un laïque nommé Tanquelin ou Tanquelme prêcha dans la Belgique les erreurs les plus monstrueuses ; il enseignait que les sacrements de l'Église catholique étaient des abominations ; que les prêtres, les évêques et le Pape même n'étaient rien et n'avaient rien de plus que les laïques ; que l'Église n'était renfermée que dans ses disciples à lui et qu'il ne fallait pas payer le dime. Il s'appliqua d'abord à gagner les femmes, et par leur moyen il séduisit bientôt les maris. Le libertinage le plus honteux était le fruit et souvent l'amorce de la séduction ; car les femmes qu'il avait gagnées devenaient bientôt les victimes de sa passion et se croyaient fort honorées de l'amour du prétendu prophète. Les esprits étaient tellement fascinés que ce malheureux abusait des filles en présence de leurs mères et des femmes en présence de leurs maris, sans que les unes ni les autres parussent le

<sup>1</sup> Zonare, l. 14. Anne Comn., l. 14. — <sup>2</sup> *Jus Græcor.*, l. 2, p. 121-130.

trouver mauvais. Il ne prêcha d'abord que dans les ténèbres et en secret, dans l'intérieur des maisons; mais, quand il eut formé une secte qui pouvait le mettre en état de ne rien craindre des puissances, il parut en public, escorté de trois mille hommes armés, qui le suivaient partout. Il était superbement habillé et avait l'équipage d'un roi. Quand il prêchait il faisait porter son étendard, et ses gardes avaient l'épée nue. Cet appareil frappait les yeux du peuple stupide, qui écoutait comme un ange de Dieu cet ange de Satan.

Ces succès inspirèrent tant d'orgueil à Tanquelin qu'il s'égalait à Jésus-Christ. Il disait que, si Jésus-Christ était Dieu parce qu'il avait le Saint-Esprit, lui aussi devait être reconnu pour Dieu, puisqu'il avait reçu la même plénitude de l'Esprit-Saint. Quelques-uns l'adorèrent en effet comme un Dieu, et il donnait lui-même l'eau dans laquelle il s'était baigné à boire aux malades, comme un remède salutaire au corps et à l'âme. Les peuples séduits donnaient de grandes sommes à cet imposteur. Cependant, comme elles ne suffisaient pas pour satisfaire son avarice, il eut recours à un stratagème aussi impie qu'insensé. Prêchant un jour à une grande foule de peuple, il fit mettre à côté de lui un tableau de la sainte Vierge, et, mettant sa main sur celle de l'image, il eut l'impudence de dire à la Mère de Dieu : « Vierge Marie, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse. » Puis, se tournant vers le peuple : « Voilà, dit-il, que j'ai épousé la sainte Vierge; c'est à vous à fournir aux frais des fiançailles et des noces. » En même temps ayant fait placer à côté de l'image deux tronc, l'un à droite, l'autre à gauche : « Que les hommes, dit-il, mettent dans l'un ce qu'ils veulent me donner et les femmes dans l'autre; je connaîtrai par là lequel des deux sexes a plus d'amitié pour moi et pour mon épouse. » Les femmes l'emportèrent en libéralité sur les hommes; elles s'arrachaient leurs colliers et leurs pendants d'oreilles pour les mettre dans le tronc. Cet imposteur fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht et dans plusieurs autres villes de Flandre, et nommément à Anvers. Il n'y avait dans cette

dernière ville qu'un prêtre, et il était marié à sa propre nièce; un ministre de ce caractère n'était pas fort propre à faire respecter son ministère; aussi Tanquelin vint-il aisément à bout de séduire le peuple d'Anvers, qui était depuis longtemps sans instruction.

Un serrurier nommé Manassès, disciple de Tanquelin, voulut aussi devenir chef de parti; il s'associa douze compagnons, qu'il nomma ses apôtres, et il leur donna une femme avec eux, qu'il appela Marie. Un prêtre nommé Everwacker se rangea aussi sous l'étendard de Tanquelin et le suivit à Rome, où cet imposteur osa aller après s'être revêtu d'un habit de moine. A son retour il fut pris par Frédéric, archevêque de Cologne, et enfermé dans les prisons de l'archevêché, avec Manassès et Everwacker, les deux plus dangereux de ses disciples. Le clergé d'Utrecht, ayant appris la détention de ces hérétiques, écrivit à Frédéric pour le conjurer de ne pas les mettre en liberté, et à cette occasion il fit à ce prélat le détail des impiétés et des débauches de Tanquelin, telles que nous les avons rapportées. Tanquelin ne laissa pas de trouver le moyen de s'échapper de la prison; mais il fut tué peu de temps après par un prêtre, l'an 1113. Son hérésie ne mourut pas avec lui<sup>1</sup>.

On découvrit à Yvois, au diocèse de Trèves, d'autres hérétiques qui enseignaient presque les mêmes erreurs dans des conventicules secrets. Un autre hérétique, nommé Pierre, infectait en même temps de diverses erreurs la Provence. Il porta plusieurs personnes à se faire rebaptiser; il voulait qu'on ôtât les croix de nos temples, et il enseignait qu'on ne devait point dire de messe<sup>2</sup>.

Un imposteur, nommé Henri, profita de l'absence d'Hildebert, évêque du Mans, pour pervertir son diocèse. Hildebert avait été délivré de prison après la mort de Guillaume le Roux, roi d'Angleterre; mais il fut bientôt exposé à de nouvelles persécutions de la part de Henri, successeur de Guillaume. Ce saint évêque, fatigué par toutes ces traverses, prit la résolution d'aller à Rome demander au Pape la permission d'abdiquer l'épiscopat

<sup>1</sup> *Epist. Traject. ad Frid. Vita S. Norberti.* — <sup>2</sup> Longueval, l. 22.



pour se faire moine à Cluny ; mais l'absence du pasteur mit le troupeau en grand péril. Hildebert étant sur son départ, le séducteur Henri, qui avait tout l'extérieur de la piété, envoya deux de ses disciples pour lui demander la permission de prêcher la pénitence dans son diocèse. Ils portaient à la main de grands bâtons terminés par une croix de fer et ils avaient des habits de pénitents. Le saint évêque, qui craignit de priver son peuple d'un zélé missionnaire, ne se donna pas le temps de connaître ce séducteur et il accorda à ses envoyés la permission qu'ils demandaient pour lui. Il recommanda même à ses archidiacres de le protéger dans le cours de ses missions ; après quoi il partit pour Rome. C'était un loup ravissant couvert de la peau de brebis que le pasteur enfermait dans la bergerie.

Henri, sous un habit d'ermite, portait les cheveux courts et menait, en apparence, une vie fort austère, marchant toujours nu-pieds, même dans le fort de l'hiver. Il paraissait avoir un grand zèle pour annoncer la parole de Dieu, et il avait une éloquence naturelle, soutenue d'un beau talent et d'une belle voix ; mais ses mœurs et sa doctrine étaient également corrompues, et sous les dehors spécieux d'une vie pénitente il cachait les plus honteux désordres et les erreurs les plus pernicieuses. Il travaillait surtout à s'attacher les femmes, à l'exemple de tous les hérétiques, ses prédécesseurs, et il y réussissait aisément. Il était jeune et bien fait, et sa morale, qui paraissait sévère, le leur faisait paraître comme un prophète envoyé du Ciel, comme un autre Daniel.

Henri, s'étant rendu au Mans après le départ de l'évêque, y fut reçu comme un apôtre ; son air de prophète, son austérité apparente, sa physionomie heureuse, son éloquence insinuante, tout contribua à prévenir les Manceaux en sa faveur. Bientôt les églises furent trop petites pour la foule des auditeurs, et l'on fut obligé d'ériger dans les rues et dans les places des tribunes d'où le nouveau prédicateur se faisait entendre à un auditoire infini ; car il avait une voix de tonnerre. Ce qui fit le plus goûter au peuple le prétendu prophète, c'est qu'il déclamaient dans ses sermons

contre les vices des ecclésiastiques. Ces satires plaisaient fort aux laïques, et elles rendirent en peu de temps le clergé du Mans si odieux et si méprisable que le peuple insultait publiquement les ministres des autels et les poursuivait à coups de pierres dès qu'ils osaient paraître dans les rues. On aurait même pillé et abattu leurs maisons si le comte du Mans n'eût employé la force pour réprimer ces violences. Trois des principaux du clergé du Mans entreprirent, pour confondre l'imposteur, de disputer publiquement contre lui ; mais ils coururent grand risque de leur vie ; car le peuple, voyant qu'ils attaquaient la doctrine du prétendu prophète, se jeta sur eux, les frappa et les couvrit de boue. C'est la solution que le nouveau docteur faisait donner aux objections qu'on osait lui proposer.

Personne n'eut plus assez de hardiesse pour entrer en lice avec lui. Cependant les chanoines du Mans, voulant faire cesser ce scandale, prirent le parti d'écrire une lettre à ce malheureux, par laquelle, après lui avoir reproché les séditions qu'il excitait, ils lui signifièrent un interdit en ces termes : « Par l'autorité de la sainte Trinité, de l'Église universelle, de la sainte Vierge, de saint Pierre, de son vicaire, le Pape Pascal, et par celle de notre évêque Hildebert, nous vous défendons, à vous et à vos fauteurs, de prêcher, ni publiquement ni en particulier, dans toute l'étendue du diocèse du Mans, et si, au mépris de cette défense, vous continuez à répandre le venin de vos dogmes pervers, nous vous excommunions en vertu de la même autorité, vous, vos complices et vos fauteurs. »

Henri refusa de recevoir cette lettre ; mais un chanoine, s'étant fait accompagner par un officier du comte, eut le courage d'aller lui en faire lecture ; à quoi cet imposteur ne répondit autre chose qu'en répétant à chaque article : « Vous en avez menti. » Comme il était soutenu par le peuple il continua ses assemblées sacrilèges dans deux églises. Il prêchait, entre autres choses, que les femmes qui n'avaient pas vécu chastement devaient, pour expier leurs péchés, se dépouiller toutes nues dans l'église et brûler ensuite tous leurs

habits avec leurs cheveux. On vit un grand nombre de femmes ne pas rougir de se dépouiller ainsi publiquement. Alors le prétendu prophète les revêtait de nouveaux habits qu'il achetait de l'argent qu'on lui apportait de toutes parts. Ces femmes croyaient que, par cette cérémonie et ce changement extérieur, tous leurs péchés étaient effacés et leur intérieur renouvelé.

Un autre point de la morale de ce faux docteur, c'était qu'on ne devait ni donner ni recevoir de dot pour se marier, et qu'il fallait peu se soucier si la femme qu'on voulait épouser avait été chaste ou non. Cette doctrine lui attacha toutes les femmes débauchées et toutes les filles qui, n'ayant pas de dot, voulaient cependant se marier; il leur trouva des maris et fit en peu de temps un grand nombre de ces mariages. Les esprits étaient fascinés à un point que les plus grandes infamies n'alarmaient plus la pudeur; car, pour contracter publiquement ces mariages, Henri voulait que l'époux et l'épouse fussent entièrement nus, et après la cérémonie il leur donnait quelques vils habits. C'est ainsi que le fanatisme a bientôt éteint tout sentiment de pudeur.

Ce séducteur demeura au Mans presque tout le temps que l'évêque fut absent. Dès qu'il apprit qu'il était sur le point d'arriver il se retira à Saint-Calais, où il continua à dogmatiser et à se plonger dans ses infâmes débauches; il fut même surpris profanant le saint jour de la Pentecôte par un adultère. Mais tous ces désordres ne purent détromper les Manceaux, qui le regardaient comme un saint. Ils attribuèrent à la jalousie du clergé tout le mal qu'on publiait de ce prétendu prophète, et ceux qui l'auraient surpris dans le crime en auraient à peine cru leurs propres yeux.

Le saint évêque Hildebert, en arrivant au Mans de son voyage de Rome, où le Pape avait refusé d'agréer sa démission, fut bien étonné de trouver ses diocésains si changés à son égard. Ils dirent avec insolence qu'ils ne voulaient pas de ses bénédictions et qu'ils avaient un autre pasteur plus saint et plus savant, que le clergé n'en décriait la doctrine que parce qu'il dévoilait les vices des ecclé-

siastiques. Hildebert eut compassion de la folle prévention d'un peuple séduit et il travailla à l'en guérir. Il alla voir le docteur fanatique à Saint-Calais, pour tâcher de le gagner lui-même. Le saint évêque lui parla avec bonté et l'invita à réciter avec lui le petit office de la Vierge; mais cet imposteur, qui se disait diacre, ne savait par où s'y prendre, et il parut qu'il ne récitait pas l'office divin. Il fut contraint d'avouer son ignorance, et l'évêque lui ordonna de sortir incessamment de son diocèse; ce qu'il fit enfin, mais pour aller infecter d'autres provinces, comme la suite le fera voir.

Hildebert s'appliqua ensuite à détromper son peuple. Il publia une lettre contre un hérétique qu'il ne nomme pas, mais qu'on a lieu de croire être ce Henri dont on vient de parler; il l'accuse de renouveler l'erreur de Vigilance et de combattre comme lui l'invocation des saints, sous prétexte qu'ils ignorent dans le ciel ce qui se passe sur la terre. L'évêque se borne, dans cette lettre, à prouver qu'on doit honorer les saints et les invoquer, parce qu'ils connaissent nos besoins et s'y intéressent. Il détrompa ceux de ses clercs qui avaient eu le malheur de s'attacher à cet infâme hérétique, et, pour qu'on ne leur reprochât pas une faute qu'ils avaient expiée, il leur donna une lettre adressée à tous les archevêques et évêques, où il leur rend témoignage qu'ils ont abjuré leurs erreurs. Les Manceaux eurent bientôt honte de la séduction et du fanatisme dans lesquels ils avaient donné, et Hildebert regagna en peu de temps leur confiance et leur estime <sup>1</sup>.

Tandis que des imposteurs inspirés par l'enfer cherchaient à séduire et à corrompre les peuples, les enfants de saint Bruno, les solitaires de la Chartreuse, continuaient à les édifier. Cette édification était si grande qu'on voulait avoir de leurs saintes colonies en plusieurs provinces de France. Cependant cet ordre n'avait encore aucune règle écrite; l'esprit de saint Bruno, qui animait ces saints religieux, leur en tenait lieu. On craignait néanmoins que, la ferveur venant à diminuer, on ne se relâchât des observances que

<sup>1</sup> *Acta ep. Cenom.* apud Mabillon, *Analecta*, t. 3, p. 312.



Le saint instituteur avait établies. C'est pourquoi saint Hugues, évêque de Grenoble, qui s'intéressait toujours à la conservation d'un établissement auquel il avait tant contribué, pria Guigues, cinquième prieur de la grande Chartreuse, de mettre par écrit les usages de son ordre. Guigues le fit par un recueil qui contient quatre-vingts chapitres et qui est adressé à Bernard, prieur de la Chartreuse-des-Portes; à Humbert, prieur de celle de Saint-Sulpice, et à Milon, prieur de Majorève. Les six premiers chapitres renferment les observances touchant l'office divin. Voici un précis de ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres.

Tous les samedis, après none, les frères s'assembleront dans le cloître pour vaquer à la lecture ou faire d'autres choses qui leur paraîtront nécessaires, et ils se confesseront ce jour-là au prieur ou à ceux que le prieur aura marqués. Le dimanche, après prime, on tiendra le chapitre. Après quoi, les frères étant retournés dans leurs cellules, on sonnera la messe, à moins que le prêtre n'ait quelque empêchement qui le fasse différer jusqu'à l'heure de tierce. Après none ils s'assembleront dans le cloître pour s'entretenir de choses utiles, et pendant ce temps-là ils demanderont au sacristain de l'encre, du parchemin, des plumes, du crayon et des livres, soit pour les transcrire, soit pour les lire. Ils recevront aussi du cuisinier des légumes, du sel et les autres choses nécessaires, et, après souper, on leur donnera à chacun un pain bis comme à des pauvres de Jésus-Christ.

On ne rase les frères que six fois l'an, et ils garderont le silence pendant qu'on les rase. On ne laissera entrer dans le chœur de l'église que les hôtes qui sont religieux, avec lesquels il est permis de parler dans le cloître. Quand un frère est à l'extrémité, la communauté s'assemble pour le visiter. Le prêtre, en entrant, jette de l'eau bénite et dit : « La paix à cette maison ! » Ensuite le malade se confesse. Après quoi l'on récite les psaumes pénitentiels, et après chaque psaume on lui fait une onction de l'huile des malades. Ensuite on lui essuie la bouche, et tous les frères viennent lui donner le baiser pour lui dire adieu. Il reçoit ensuite le Viati-

que pendant que les assistants chantent une antienne. Dès qu'il entre en agonie, la communauté se rassemble, à moins qu'on ne soit actuellement à l'office. En ce cas le prieur et quelques religieux qu'il nommera se rendront auprès du mourant, le mettront à terre sur la cendre bénite et réciteront les litanies. Le jour où l'on enterre un mort les frères, pour se procurer quelque consolation, mangeront ensemble et ils feront deux repas, à moins que ce ne soit un jour de jeûne d'Eglise. Toutes les semaines on dira une messe, tant pour les bienfaiteurs que pour ceux qui demeurent en ce lieu, et généralement pour tous les fidèles trépassés.

Le prieur doit être prêtre ou en état d'être promu à la prêtrise. Il est élu par toute la communauté, après un jeûne de trois jours. Pour donner l'exemple à tous, après avoir passé quatre semaines en sa cellule dans le cloître des moines, il doit en passer une cinquième dans la maison des frères laïcs ; mais il ne doit pas sortir des limites du désert. On recevra les hôtes avec charité, et on leur donnera des mets et des lits semblables à ceux qu'on donne aux moines. « Nous ne souffrons pas que les femmes entrent dans l'étendue des limites de la maison. Nous ne recevons pas d'enfants dans le monastère, ni de novices qui n'aient au moins vingt ans. » La plupart des moines de la Chartreuse s'occuperont à transcrire des livres, « afin, dit Guigues, que, ne pouvant plus prêcher la parole de Dieu de vive voix, ils le fassent en quelque sorte de la main. » On donnait à chacun tous les instruments nécessaires pour écrire ou pour faire quelque autre métier, aussi bien que les ustensiles pour faire sa cuisine dans sa cellule, et on lui fournissait le bois nécessaire pour se chauffer.

Le lundi, le mercredi et le vendredi, on ne mangeait que du pain avec du sel et on ne buvait que de l'eau. Le mardi, le jeudi et le samedi, chaque religieux pouvait se cuire des légumes, et le jeudi le cuisinier leur donnait du fromage, des œufs et du poisson. On ne mangeait en Avent ni œufs ni fromage ; on mêlait toujours de l'eau au vin qu'on leur donnait, et il n'était pas permis d'en boire de pur.

Quand il survient quelque affaire importante le prieur assemble la communauté, écoute tous les avis et fait ensuite ce qu'il juge convenable. « Nous nous servons rarement, dit Guigues, de médicaments, excepté de cautères et de la saignée. Nous sommes saignés cinq fois l'an, et, toutes les fois que nous sommes saignés, nous faisons deux repas trois jours de suite, et le premier jour nous nous assemblons pour conférer ensemble. Nous ne nous servons pas à l'autel d'ornements ni de vases d'or ou d'argent, excepté le calice et le chalumeau pour prendre le sang du Seigneur. »

Guigues ajoute ensuite, pour les frères convers, des règles qui sont peu différentes de celles des moines, et il marque qu'il n'y avait à la Chartreuse que treize religieux de chœur ; que le nombre des convers était fixé à seize, mais qu'il y en avait alors un plus grand nombre, parce que plusieurs étaient vieux et infirmes. Guigues n'avait donné à ces règlements que le nom de coutumes ou d'observances ; mais on leur donna dans la suite le nom et l'autorité de statuts, et ils ont servi de fondements à tous ceux qu'on a dressés dans la suite pour rappeler à l'ancien esprit de l'ordre les Chartreux qui paraissaient s'en être écartés. Il nous reste de Guigues quelques lettres pleines d'une tendre piété, et des méditations qu'on peut voir dans la *Bibliothèque des Pères* <sup>1</sup>.

On n'avait vu jusqu'alors, à proprement parler, que deux sortes de religieux : les uns qui, réunissant les fonctions de la vie cléricale avec les exercices de la vie cénobitique, étaient destinés à travailler au salut du prochain et à leur propre perfection ; les autres qui, faisant profession de la vie monastique sous divers instituts, devaient, par leur état, s'ensevelir dans la retraite et s'y dévouer aux austérités de la pénitence, uniquement occupés à se connaître eux-mêmes, à fuir le monde et à chanter les louanges de Dieu. Le Pape Pascal II érigea, l'an 1113, un nouvel ordre, qui est en même temps religieux et militaire, et dans lequel on vit l'alliance de la piété et de la bravoure, de l'humilité chré-

tienne et de la fierté martiale, des exercices de la charité et de ceux de la guerre. Les sujets qui le composent font profession d'être tout à la fois de fervents religieux et de généreux guerriers ; mais ils ne sont destinés par leur institut qu'à combattre les ennemis du nom chrétien. Nous voulons parler de l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. En voici l'origine.

Dès avant la conquête de Jérusalem des marchands d'Amalfi, ville d'Italie, faisant leur négoce en Égypte, obtinrent du sultan la permission d'établir un hôpital à Jérusalem pour y recevoir les pèlerins chrétiens et leur épargner par là une partie des avanies et des mauvais traitements qu'ils avaient à essuyer des Sarrasins et même des Grecs schismatiques. Ils firent bâtir, en l'honneur de la sainte Vierge, une église proche du saint sépulcre, où ils mirent des moines, et cette église fut nommée Sainte-Marie-la-Latine.

On établit tout auprès deux hôpitaux, un pour les hommes pèlerins, dédié en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et un autre, en l'honneur de sainte Magdeleine, pour les femmes qui venaient visiter les saints lieux. Le bienheureux Gérard, natif de Martigues en Provence, personnage d'une grande prudence et d'une grande vertu, était directeur de l'hôpital de Saint-Jean quand les chrétiens se rendirent maîtres de la ville sainte. Godefroi de Bouillon, charmé de la piété de ceux qui, sous la conduite de Gérard, s'étaient dévoués au service des malades et des pèlerins, fit de grands biens à l'hôpital. Son frère Baudouin, qui lui succéda, reconnut aussi l'utilité de cet établissement et lui accorda sa protection. Comme plusieurs croisés, édifiés de la charité de ceux qui desservaient l'hôpital, se consacrèrent, eux et leurs biens, au même exercice de piété, les frères hospitaliers furent en état non-seulement de loger les pèlerins, mais encore de les escorter et de les défendre contre les avanies des Sarrasins. C'étaient de braves guerriers, à qui la piété et la cause pour laquelle ils combattaient inspiraient une nouvelle valeur. Fiers et redoutables ennemis des Sarrasins hors de Jérusalem, ils étaient, dans l'intérieur de l'hôpital, d'humbles serviteurs des malades. Auxièrès à eux-mêmes et

<sup>1</sup> *Consuetud. Guig.*, t. 1. *Annal. Carthus.*



pleins d'une généreuse charité pour les autres, ils ne mangeaient que du pain fait de son et de la plus grossière farine, réservant la plus pure pour la nourriture des malades et des pèlerins.

Pour perpétuer ce pieux établissement Gérard crut qu'il fallait fixer les frères hospitaliers par des vœux. Le patriarche de Jérusalem ayant fort goûté cette proposition, Gérard et ses compagnons firent, entre les mains de ce prélat, les trois vœux de religion. Le Pape Pascal approuva cet institut par une bulle où il marque qu'il met sous la protection spéciale du Siège apostolique et de saint Pierre l'hôpital de Saint-Jean-Baptiste de Jérusalem, aussi bien que les maisons qui en dépendent dans les diverses parties du monde, et il nomme pour la France la maison de Saint-Gilles et celle de Bar. Il confirme toutes les donations faites à l'hôpital, et ordonne qu'après la mort de Gérard le supérieur ne pourra être élu que par les frères profès de l'hôpital. La bulle est datée de Bénévent, le 15 février, l'an 1113.

Les hospitaliers prirent l'habit noir avec une croix blanche de linge terminée par huit pointes. Le bienheureux Gérard ne leur donna d'autre règle que des leçons et des exemples d'humilité et de charité ; mais après sa mort, arrivée vers l'an 1118, Raymond du Puy, de la province de Vienne, ayant été élu grand-maître, fit pour son ordre les statuts suivants :

« Au nom du Seigneur, ainsi soit-il ! Moi, Raymond, serviteur des pauvres de Jésus-Christ et supérieur de l'hôpital de Jérusalem, de l'avis de tout le chapitre, des frères, clercs et laïques, j'ai dressé ces statuts dans la maison de l'hôpital de Jérusalem. J'ordonne d'abord que tous les frères qui se dévouent au service des pauvres observent les trois vœux qu'ils font à Dieu, savoir, la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, c'est-à-dire le vœu de vivre sans avoir rien en propre, et qu'ils n'exigent rien comme leur étant dû, si ce n'est du pain, de l'eau et le vêtement qu'on leur promet ; et que leur habillement soit vil, parce que les pauvres, desquels nous nous faisons gloire d'être les serviteurs, ne sont couverts que de vieux haillons, et qu'il est

honteux que les serviteurs soient mieux vêtus que les maîtres. » Raymond prescrit ensuite divers règlements dont voici le précis.

« Que les frères se comportent avec modestie et décence dans l'église ; que les clercs servent à l'autel revêtus d'aubes ; que le prêtre soit assisté d'un diacre, d'un sous-diacre, et, s'il est nécessaire, d'un autre clerc, et qu'il y ait jour et nuit du luminaire dans l'église ; que le prêtre soit revêtu de l'aube lorsqu'il visite les malades et qu'il leur porte le corps du Seigneur ; qu'il soit précédé par un diacre, ou un sous-diacre, ou un acolyte, portant de l'eau bénite et un cierge dans une lanterne.

« Quand les frères feront voyage, qu'ils n'aillent point seuls, mais qu'ils aient toujours un ou deux compagnons, qui leur seront assignés par le maître, et qu'ils se comportent avec tant de circonspection qu'ils ne fassent rien qui puisse scandaliser ; qu'ils s'observent les uns les autres, pour conserver leur chasteté, surtout quand ils seront dans un lieu où il y a des femmes. Ils ne souffriront pas que les femmes leur lavent le visage ou les pieds, ni qu'elles fassent leurs lits.

« Quand on les enverra recueillir des aumônes pour les pauvres on associera ensemble des frères clercs et des frères laïques. Ils demanderont l'hospitalité à quelque honnête personne, par charité. Si on la leur refuse ils pourront acheter quelque chose pour se nourrir ; mais ils n'achèteront qu'une sorte de mets. En recueillant les aumônes ils ne recevront ni gages, ni terres, et ce qu'on aura donné ils l'enverront au maître, qui le fera remettre aux pauvres de l'hôpital. De toutes les obédiences le maître aura le tiers du pain, du vin et des autres nourritures, et ce qui lui restera il le joindra aux aumônes qu'il enverra à Jérusalem. Il n'y aura que ceux qui auront été choisis par le maître et par le chapitre qui iront recueillir les aumônes. En quelque obéissance qu'ils aillent ils y logeront et mangeront comme les autres frères. Qu'ils ne soient jamais dans les ténèbres, et, en quelque maison qu'ils logent, qu'ils aient de la lumière devant eux. Nous défendons aux frères de porter des habits peu

convenables à notre ordre, tels que des peaux de bêtes fauves. Ils ne feront que deux repas par jour ; le mercredi et le samedi ils ne mangeront pas de chair, non plus que depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques.

« Quand quelqu'un des frères aura commis quelque faute contre la pureté, si son péché est secret il fera une pénitence secrète et convenable, telle qu'on la lui imposera ; mais, si le péché a éclaté, on le punira dans le lieu où il a péché, et le dimanche, quand le peuple sort de la messe, on le dépouillera de ses habits, et, à la vue de tout le monde, il sera fustigé par le maître, ou par le frère à qui le maître aura ordonné de le faire. S'il promet de se corriger on le recevra dans la maison ; mais on le traitera comme un étranger pendant un an, après lequel les frères feront ce qu'ils jugeront convenable. Pour les autres fautes moins grièves on ordonne de jeûner au pain et à l'eau et de manger à terre pendant quarante jours. Si un frère paraît incorrigible, le grand-maître ordonne qu'on le lui envoie à pied, afin qu'il le corrige.

« On gardera le silence à table. Personne ne boira après les complies, et les frères ne parleront point quand ils seront couchés. Si on trouve que quelqu'un des frères ait quelque argent en propre qu'il ait caché au maître on lui attachera cet argent au cou, et le maître le fera fustiger très-rudement en présence de tous les frères. De plus il le condamnera à quarante jours de pénitence, pendant lesquels il jeûnera le mercredi et le vendredi au pain et à l'eau. Quand un frère meurt dans une obéissance tous les frères offriront pour lui à la messe un cierge et un écu qui sera pour les pauvres. On chantera pour lui trente messes. Les clercs réciteront pour lui le psautier, et les laïques diront cent cinquante *Pater*. Tous les frères, en l'honneur de Dieu et de la sainte croix, porteront des croix sur leur chape et leur manteau, afin que Dieu, par la vertu de cet étendard, nous délivre des embûches du démon <sup>1</sup>. »

Tels furent les premiers statuts de l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem,

appelés depuis chevaliers de Rhodes et enfin chevaliers de Malte. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem furent dans la suite la plus ferme défense de la Terre-Sainte, et même de la chrétienté entière, contre la puissance des musulmans. Cette société religieuse et militaire comprenait trois classes de frères : les frères ecclésiastiques pour les secours spirituels, les frères laïques pour les services corporels, et les chevaliers d'armes, chargés de protéger les pèlerins. En 1259 le Pape Innocent IV conféra à leur chef le titre de grand-maître.

Dans le même temps que les peuples chrétiens de l'Europe s'unissaient en grande commune ou en république, sous la direction spirituelle du chef de la chrétienté, pour se défendre contre l'invasion ou la domination de la barbarie mahométane, il se formait dans plusieurs pays de l'Europe, sous la direction temporelle des rois, de petites républiques ou des communes, pour se défendre contre l'oppression des seigneurs particuliers. Voici les principales causes et les principales circonstances de cet événement. Lorsque les Francs entrèrent dans les Gaules, c'était une armée d'hommes libres, ayant son général en chef sous le nom de roi, ses généraux divisionnaires sous le nom de ducs, ses colonels sous le nom de comtes, ses capitaines sous le nom de barons. Cette armée, s'étant répandue et fixée dans le pays, y établit naturellement sa hiérarchie militaire pour mieux le gouverner et le défendre. Les hommes libres restèrent subordonnés aux barons, les barons aux comtes, les comtes aux ducs, les ducs au roi. C'est ce qu'on appelle système féodal, qui au fond n'est que la subordination militaire implantée dans le sol. Aussi l'expression d'anarchie féodale, qui se trouve dans des auteurs modernes, nous paraît-elle une contradiction dans les termes ; car l'idée première de féodalité est la subordination ou l'opposé d'anarchie. Mais, pour que la subordination se maintienne dans une armée, il faut que le chef ait de la tête. Ainsi, quand le chef réel de l'armée ou de la nation des Francs se nommait Charles-Martel, Pepin le Bref, Charlemagne, cette armée, cette nation mar-

<sup>1</sup> Longueval, I. 23. Vertot, *Hist. des chev. de Malte*, Jacques de Vitri, etc.



chait comme un seul homme ; mais, quand ce chef s'appelait Louis le Débonnaire, Lothaire I<sup>er</sup>, Charles le Chauve, les liens de la subordination militaire et territoriale se relâchaient de plus en plus. L'invasion des Normands y porta le dernier coup. Charles le Chauve, ne se trouvant plus en état de défendre lui seul toute la France, autorisa expressément chaque ville, chaque seigneur à se défendre soi-même. C'est là une circonstance capitale que les historiens modernes ont trop souvent oubliée ; car elle nous fait comprendre que, si les seigneurs particuliers se regardaient à peu près comme indépendants du roi, c'était moins encore l'effet de leur ambition que la suite naturelle des circonstances, et que l'anarchie, les guerres particulières qui en furent le résultat, ne venaient pas de ce que la féodalité régnait trop, mais précisément de ce qu'elle ne régnait pas assez. La subordination au chef de la hiérarchie féodale n'existait plus que dans le souvenir. Cet état de choses dura jusqu'aux croisades, environ deux siècles.

Dans l'intervalle le nombre des hommes libres s'était considérablement accru, principalement dans les villes. Les serfs étant admis dans le clergé par l'affranchissement, plusieurs d'entre eux étant même devenus évêques, non-seulement ils affranchirent, mais encore anoblirent leurs familles. Les seigneurs qui entraient dans le clergé, ou même dans le cloître, affranchissaient presque toujours leurs esclaves ou du moins amélioraient leur sort. Les serfs, les colons des monastères se trouvaient généralement si bien de leur état que bien des hommes libres se donnaient aux monastères, eux et leur famille, pour en dépendre aux mêmes conditions. L'esprit de fraternité chrétienne, qui fit naître les croisades, augmenta encore beaucoup cette heureuse tendance. Bien des seigneurs, en partant pour la guerre sainte, affranchissaient leurs serfs ou même les emmenaient avec eux, comme leurs compagnons d'armes ; les mêmes périls, les mêmes souffrances, les mêmes combats soutenus ensemble pour la même cause, pour le même Dieu, établirent insensiblement entre le maître et le serviteur une espèce d'égalité

chrétienne. Ainsi les esclaves, qui, sous le paganisme, ne comptaient pas pour des hommes et formaient cependant les trois quarts du genre humain, devinrent peu à peu, sous le Christianisme et par le Christianisme, ce que nous appelons maintenant le peuple, c'est-à-dire cette multitude d'hommes libres et capables de l'être qui vivent sous les mêmes lois et le même gouvernement.

Dans cette régénération lente, mais incessante, du genre humain par le Christianisme, il y a eu bien des obstacles, des retards particuliers. Par exemple, au temps même de la première croisade, tous les seigneurs ne ressemblaient pas au duc Godefroi de Lorraine, au vaillant et pieux Tancrède. Tandis que ces nobles héros versaient leur sang, exposaient leur vie en Orient pour la défense de la chrétienté entière, d'autres seigneurs, moins généreux, restés en France, sortaient de leurs châteaux pour piller et tyranniser les populations du voisinage. Ainsi, vers l'an 1110, un seigneur du Puiset ravageait les environs de Paris et de Chartres. Comme la subordination féodale des seigneurs à l'égard du roi n'existait presque plus que de nom et de souvenir, le roi se trouvait hors d'état de réprimer par lui-même leurs violences et leurs guerres particulières. C'est ce qui donna naissance aux communes ou confédérations d'hommes libres sous la direction temporelle du roi.

« Pour réprimer la tyrannie des brigands et des séditeux, dit un auteur du temps, Orderic Vital, le roi Louis le Gros fut forcé de demander les secours des évêques dans toute la Gaule ; alors la communauté populaire fut établie en France par les prélats, pour que les prêtres accompagnassent le roi dans les sièges et les combats, avec leurs bannières et tous leurs paroissiens <sup>1</sup>. » Un autre écrivain de cette époque, l'abbé Suger de Saint-Denis, rapporte qu'en effet les communes des paroisses, ayant leurs curés à leur tête, aidèrent le roi Louis au siège du château du Puiset, et que ce fut même un des curés qui contribua le plus puissamment, par son adresse et son courage, à prendre le

<sup>1</sup> Order. Vit., l. 11, c. 836.

château<sup>1</sup>. Ainsi, d'après le témoignage de deux auteurs contemporains, les premières communes de France furent établies, sur la demande du roi, par les évêques, pour aider le roi et défendre le peuple contre les violences de quelques mauvais seigneurs. Ainsi, par son origine et son but, la chose était bonne.

Mais en quoi précisément consistait alors une commune? Voici la réponse que fait un troisième auteur contemporain, Guibert de Nogent, qui, pour des ressentiments personnels, n'aimait pas ces nouveaux établissements : « Une commune consiste en ceci : que les tributaires ne sont plus obligés à payer qu'une fois par année, à leurs maîtres, la dette accoutumée de la servitude; que, s'ils commettent quelque faute, ils en sont punis par une amende fixée par les lois, et qu'ils sont rendus complètement exempts de toutes les exactions de tributs qu'on a coutume d'infliger aux serfs<sup>2</sup>. » Pour bien comprendre cette réponse il faut savoir que les serfs devenus libres payaient à leurs anciens maîtres un certain tribut, que les mauvais seigneurs exigeaient d'une manière arbitraire. Par l'établissement d'une commune ou d'une bourgeoisie, ces droits, ainsi que la justice ordinaire, étaient réglés d'une manière fixe, et les bourgeois s'en garantissaient l'observation l'un à l'autre par serment; ils choisissaient pour cela un maire, avec une douzaine au moins de conseillers ou jurés. Ainsi les communes déjà bonnes par leur origine et leur but, étaient encore bonnes dans leur constitution<sup>3</sup>. Aussi verrons-nous le saint

évêque Godefroi d'Amiens favoriser de tout son pouvoir l'établissement d'une commune dans sa ville épiscopale.

Il n'en fut pas de même de Gualderic, évêque de Laon. Après la mort d'Adalbéron-Ascelin, prélat d'un grand mérite, mais trop intrigant, l'Église de Laon fut successivement gouvernée par Gebuin, Léothéric et Hélinand. Ce dernier, qui n'avait ni science ni naissance, acheta l'épiscopat à force de présents et eut pour successeur Engelran de Couci, qui ne montra pas plus de zèle; il approuva même le concubinage honteux d'Engelran de Boves, son parent, lequel avait enlevé la femme du comte de Namur. Après la mort de cet évêque, ce siège ayant vaqué deux ans, on élut enfin Gualderic, à la recommandation du roi d'Angleterre, dont il avait été chancelier. Anselme ou Anselme, qui était alors la gloire de l'Église de Laon et le plus habile professeur qu'il y eût en France, s'opposa tant qu'il put à cette élection, et la suite justifia son opposition. Gualderic avait des goûts et des mœurs militaires, était emporté et arrogant, et aimait par-dessus tout à parler de combats et de chasse, d'armes, de chevaux et de chiens. Il avait à son service un de ces esclaves noirs que les grands seigneurs, revenus de la première croisade, venaient de mettre à la mode, et souvent il employait cet esclave à infliger des tortures aux malheureux qui lui avaient déplu. L'un des premiers actes de l'épiscopat de Gualderic fut de punir de mort un bourgeois qui avait censuré sa conduite; puis il fit crever les yeux, dans sa propre maison, à un homme suspect d'ami-

<sup>1</sup> Suger, *Vita Ludov. Gr.*, c. 18. — <sup>2</sup> Dom Bouquet, t. 12, p. 250.

<sup>3</sup> « Il ne faut pas confondre, dit Cantu, les communes et les villes du moyen âge avec les anciens municipes. Les derniers étaient formés par les anciens colons venus de Rome, qui, soutenus par les armes de la métropole, s'établissaient sur le territoire conquis pour tenir les vaincus sous le joug. Dans le moyen âge ce sont ces vaincus eux-mêmes qui aspirent à conquérir des droits comme hommes d'abord, puis comme citoyens. Dans la commune romaine le père de famille est, dans sa demeure, magistrat et prêtre; dans la nouvelle, le clergé constitue une classe distincte et indépendante. Dans la cité romaine un petit nombre de riches, en possession de la plénitude des droits, sont entourés d'une foule d'esclaves, aux mains desquels ils abandonnent tous les genres de services; dans la cité nouvelle l'industrie, devenue libre pour la première fois dans le monde, enfante des

richesses et des libertés. Sous l'empire romain les citoyens par excellence (*optimi juris*) sont réunis dans l'intérieur de la ville, la campagne n'étant habitée que par des esclaves. Au moyen âge les personnages les plus puissants résident hors des villes, où s'agglomère la population industrielle, qui s'affranchit peu à peu et à force de travail. Là, en un mot, il y a aristocratie; ici, démocratie. » (*Hist. univers.*, t. 10, p. 357.) — L'organisation des communes, si elle eut ses avantages, eut aussi des inconvénients. Le peuple et la bourgeoisie des villes y gagnèrent plus de liberté, mais la France se trouva fractionnée en un grand nombre de petites républiques. L'écueil redoutable était dans la rupture de l'unité gouvernementale, et il serait facile de montrer dans quelle suite de maux cette institution a jeté plusieurs pays. Les luttes de Venise, de Gènes, et, en Belgique, celles de Bruges et de Gand ont fait voir les dangers des rivalités communales, quand elles ne sont pas contre-balancées, et, finalement,



tié pour ses ennemis ; enfin, l'an 1109, il se rendit complice d'un meurtre commis dans l'église cathédrale. En voici l'histoire.

Gualderic, ayant quelque différend avec Gérard de Kiersi, un des plus braves guerriers de cette province, conspira avec les principaux de la ville de Laon pour faire assassiner ce seigneur, et, afin de mieux cacher sa perfidie, il fit le voyage de Rome, espérant que, si cet attentat s'exécutait pendant son absence, on ne pourrait l'en soupçonner. Pendant l'octave de l'Épiphanie, Gérard s'étant rendu dès le matin à la cathédrale de Laon, à cheval, avec plusieurs cavaliers, il mit pied à terre et s'arrêta pour faire sa prière devant le crucifix, tandis que plusieurs de ses compagnons se dispersèrent en diverses chapelles de l'église. On alla avertir à l'évêché qu'il était à l'église, et, comme il priait les mains jointes, appuyé contre un pilier, il fut poignardé par Rorigon, frère de l'évêque, et par l'économe de l'évêché. On appela à Laon Hubert, évêque de Senlis, pour réconcilier l'église polluée par ce meurtre. Guibert de Nogent, qui nous raconte longuement toute cette histoire, fut chargé par le maître Anselme, doyen de la cathédrale, et par le chapitre, de faire un sermon au peuple sur cet attentat, à la fin duquel il prononça, par ordre du chapitre, une excommunication contre les meurtriers et leurs complices<sup>1</sup>.

Pendant ce temps-là l'évêque Gualderic, ayant appris la mort de Gérard, partit de Rome avec joie. Le roi Louis le Gros, qui le croyait coupable de ce meurtre, fit piller sa maison épiscopale et lui fit défense d'entrer dans Laon ; mais les intrigues et les présents de Gualderic apaisèrent le roi, et cet évêque porta la passion jusqu'à excommunier tous ceux qui avaient poursuivi les meurtriers de

dominées par une autorité supérieure. En France ce fut la royauté qui s'interposa comme médiatrice entre les communes ; elle les soumit, au treizième siècle, à une règle uniforme. Saint Louis fixa les conditions de l'élection des maires et de la comptabilité communale ; mais les successeurs de ce roi, ayant voulu soumettre les communes à des impôts dont elles avaient jusqu'alors été exemptes, des révoltes s'ensuivirent au siècle suivant. L'organisation était devenue abusive ; elle disparut, mais la bourgeoisie avait conquis son émancipation ; nous la verrons former un des corps les plus puissants du royaume, le tiers-état.

<sup>1</sup> Guib., de *Vita sua*, l. 3.

Gérard. Toute la ville fut bientôt dans la plus étrange confusion. Ce n'étaient partout que violences et brigandage public. Cependant la renommée de la commune de Noyon, établie dans cette ville par l'évêque Baldric en 1108, s'était répandue au loin ; on ne parlait que de la bonne justice qui se faisait dans cette ville et de la bonne paix qui y régnait. On crut à Laon qu'une commune y produirait les mêmes effets. Pour arrêter les désordres le clergé et les seigneurs déclarèrent aux habitants que, s'ils voulaient payer une somme d'argent, on leur donnerait la permission d'établir une commune et de se gouverner par des autorités de leur choix. Les conditions furent acceptées et la commune fut établie ; mais l'évêque, qui était alors absent, voulut la rompre à son retour. On le gagna par argent ; moyennant une grosse somme qu'il tira encore des bourgeois, il approuva cette association et jura d'en observer les conditions, selon ce qui avait été fait à Noyon et à Saint-Quentin. Dans cette dernière ville la commune avait été établie par le comte de Vermandois. Ayant ainsi obtenu le consentement de leur seigneur immédiat, qui était l'évêque, les bourgeois de Laon, pour qu'aucune espèce de garantie ne manquât à leur commune, sollicitèrent la sanction de l'autorité royale. Ils envoyèrent à Paris, auprès du seigneur souverain, qui était le roi, des députés porteurs de riches présents, et obtinrent, moyennant une rente annuelle, la ratification de leur charte communale.

Les choses allèrent paisiblement près de trois ans. Toutefois l'évêque, qui avait droit de battre monnaie, faisait faire de la fausse monnaie et la changeait sans cesse. Il commit encore d'autres violences. Le Pape Pascal, en ayant été informé, l'interdit de ses fonctions épiscopales. Cependant, tout interdit qu'il était, il ne laissa pas de dédier une église ; après quoi il fit le voyage de Rome et y obtint son absolution.

À son retour l'évêque de Laon, de concert avec les nobles de la ville, prit la résolution d'abolir la commune. Les uns et les autres avaient dépensé l'argent qu'ils avaient reçu pour obtenir la permission de l'établir, et se voyaient empêchés, par la charte commu-

nale, de recommencer leurs exactions arbitraires comme autrefois. Ils résolurent de commencer, à la fin du carême 1112, l'exécution de leur dessein. L'évêque engagea le roi Louis le Gros à venir passer à Laon les fêtes de Pâques. Le roi y arriva la veille du jeudi saint, avec une grande compagnie de courtisans et de chevaliers. Le jour même de sa venue l'évêque se mit à lui parler de l'affaire qui l'occupait et lui proposa de retirer le consentement qu'il avait donné à la commune. Tout entier à cette négociation, durant toute la journée et le lendemain, il ne mit pas le pied dans l'église, ni pour la consécration du saint chrême, ni pour donner l'absoute au peuple. Les conseillers du roi firent d'abord quelque difficulté, parce que les bourgeois de Laon, avertis de ce qui se tramait, leur avaient offert quatre cents livres d'argent, et plus, s'ils l'exigeaient. L'évêque se vit donc obligé d'enchérir par-dessus ces offres et de promettre sept cents livres, qu'il n'avait pas, mais qu'il comptait lever sur les bourgeois quand il n'y aurait plus de commune. Cette proposition déterminait les courtisans à prendre parti contre la liberté de la ville.

Le roi, qui était bon, mais non pas inaccessible à l'avarice, s'y laissa entraîner lui-même. En conséquence du traité que le roi et ses courtisans conclurent alors avec l'évêque, celui-ci, de son autorité pontificale, les délia et se délia lui-même de tout serment prêté aux bourgeois. La charte, scellée du sceau royal, fut déclarée nulle et non avenue, et l'on publia, de par le roi et l'évêque, l'ordre à tous les magistrats de la commune de cesser dès lors leurs fonctions, de remettre le sceau et la bannière de la ville, et de ne plus sonner la cloche du beffroi, qui annonçait l'ouverture et la clôture de leurs audiences. Cette proclamation causa tant de bruit que le roi jugea prudent de quitter l'hôtel où il logeait et d'aller passer la nuit dans le palais épiscopal, qui était ceint de bonnes murailles. Le lendemain matin, au point du jour, il partit en grande hâte, avec tous ses gens, sans attendre la fête de Pâques, pour la célébration de laquelle il avait entrepris ce voyage.

Tout fut en trouble à Laon pendant les fêtes; quatre cents habitants conjurèrent la mort de l'évêque et des seigneurs. Le jeudi d'après Pâques, tandis que l'évêque traitait avec son archidiacre des taxes qu'il voulait imposer sur les habitants, pour leur faire payer à eux-mêmes l'abolition de leur commune, après leur en avoir fait payer l'établissement, on entendit tout à coup un grand tumulte de gens qui criaient : « La commune ! la commune ! » A ces cris les autres bourgeois, s'étant armés et attroupés, allèrent droit à la maison de l'évêque. Les seigneurs y accoururent aussitôt pour le défendre ; mais la plupart furent mis à mort avant qu'ils y pussent entrer. De ce nombre fut le beau-frère de Guibert de Nogent, qui se montre très-sensible à cette perte. L'évêque, voyant qu'il ne pouvait résister à une populace mutinée, prit l'habit d'un de ses esclaves et se réfugia dans la cave, où il se cacha dans un tonneau. Il fut trahi par un de ses gens, et, ayant été tiré par les cheveux hors du lieu où il s'était caché, il fut percé de mille coups ; après quoi on dépouilla son cadavre et on le jeta nu dans le cloître des chanoines. Une autre partie du peuple, poursuivant les seigneurs, mit le feu à la maison du trésorier. La flamme gagna bientôt la cathédrale, qui fut réduite en cendres ; on n'en sauva que les tables d'autel, qui étaient d'or, avec les châsses des saints. La maison de l'évêque fut aussi brûlée, avec le monastère de Saint-Jean, dont l'église, aussi bien que celle de la Vierge et celle de Saint-Pierre, fut consumée par le feu. Il y avait autrefois sept églises dans ce monastère, et il en restait encore alors cinq, dont trois furent brûlées avec plusieurs autres, en sorte qu'on compta jusqu'à douze églises qui furent brûlées. Le doyen Anselme fit enterrer, le lendemain, l'évêque dans l'église de Saint-Vincent ; mais on ne récita aucune prière. Radulphe Le Vert, archevêque de Reims, ayant appris ce qui était arrivé à Laon, se rendit en cette ville, célébra un service solennel pour l'évêque, et fit un sermon sur ces paroles de saint Paul : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres. » C'était à propos pour calmer les passions populaires ; mais, dans la vérité, et



cela d'après le récit non suspect de Guibert de Nogent, hostile à la commune, c'était le parjure du roi, de l'évêque et des nobles, qui avait soulevé ces passions.

Les habitants de Laon, craignant la juste punition de leurs excès, mais surtout la vengeance de leurs ennemis, appelèrent à leur secours Thomas de Marle, fils d'Engelran de Boves. Thomas était encore plus méchant que son père, et on rapporte de lui des cruautés qui font horreur. Il désespéra pourtant de garder la place contre les forces du roi, et il emmena à Marle ceux des bourgeois de Laon qui avaient le plus sujet de craindre le châtimement. La ville demeura exposée au pillage, et l'impunité y autorisa tous les crimes. Les nobles, ayant pris le dessus, égallèrent, pour le moins, les cruautés des bourgeois. Presque tous les émigrés de Laon, pris par les troupes du roi, furent mis à mort, laissés sans sépulture, en proie aux chiens et aux oiseaux. Toutefois, en l'année 1128, seize ans après le meurtre de l'évêque Gualderic, la crainte d'une seconde explosion de la fureur populaire engagea son successeur à consentir à l'établissement d'une nouvelle commune, sous le nom d'Institution de la Paix et sur les bases anciennement établies. Le roi Louis le Gros en ratifia la charte dans une assemblée tenue à Compiègne <sup>1</sup>.

Quand les troubles de 1112 furent un peu apaisés, le clergé de Laon songea à rebâtir la cathédrale; mais on manquait des fonds nécessaires à une si grande entreprise. Pour exciter les fidèles à contribuer à la bonne œuvre et amasser de quoi rebâtir l'église, les chanoines de Laon portèrent par toute la France, et même en Angleterre, les principales reliques qu'on avait sauvées de l'incendie. Ces sortes de quêtes avec les reliques étaient alors fort en usage; il se fit, à cette occasion, plusieurs miracles attestés par les auteurs du temps <sup>2</sup>.

Peu après les troubles de Laon, le saint évêque Godefroi d'Amiens, de concert avec les habitants, établit gratuitement une commune ou bourgeoisie dans sa ville épisco-

pale. Le gouvernement de cette commune, composé de vingt-quatre échevins sous la présidence d'un maire, fut installé sans aucun trouble au milieu de la joie populaire; mais la ville d'Amiens était partagée entre quatre seigneurs : l'évêque, le vidame, le châtelain ou propriétaire d'une grosse tour, et enfin le comte, qui était Engelran de Boves, père de Thomas de Marle. Le vidame donna son approbation à la commune, moyennant certaines conditions; mais le châtelain et le comte n'y voulurent rien entendre. De là une guerre entre eux et les bourgeois. Ceux-ci eurent recours au roi Louis le Gros, et, par l'entremise de leur évêque, obtinrent, à prix d'argent, l'approbation royale de leurs règlements municipaux. Dans cette guerre on vit Thomas de Marle attaquer la commune d'Amiens, tandis qu'il soutenait celle de Laon. Ce ne fut qu'au bout de deux ans que le châtelain rendit la grosse tour, qui fut aussitôt démolie par ordre du roi et de l'évêque <sup>1</sup>.

La désolation où ces guerres mirent dans l'intervalle la ville et le diocèse d'Amiens, et les crimes dont elles furent la cause, donnèrent tant de chagrins à saint Godefroi qu'il résolut d'abdiquer l'épiscopat et de se retirer à la Chartreuse de Grenoble avec les saints solitaires dont la réputation s'était déjà répandue dans toute la France. Guigues, le prieur, reçut le saint évêque avec joie et lui assigna une cellule, sans cependant oser le recevoir au nombre de ses religieux, dans la crainte que le Pape ne le trouvât mauvais. Godefroi ne songea, dans ce désert, qu'à réunir les douceurs de la contemplation aux rigueurs de la pénitence. Ayant su que Conon, légat du Saint-Siège, devait tenir un concile à Beauvais, il y envoya sa renonciation à l'épiscopat.

Le concile étant assemblé, les citoyens d'Amiens y envoyèrent aussi des députés pour se plaindre de ce que leur évêque les avait abandonnés et pour demander la permission d'en élire un autre. Radulphe, archevêque de Reims, leur dit : « De quel front osez-vous nous porter cette plainte, vous qui,

<sup>1</sup> *Scriptores rerum Francicarum*, t. 12, p. 250 et seqq., et t. 13, p. 511. — <sup>2</sup> Herman, apud Guibert.

<sup>1</sup> Guibert, apud *Script. rer. Franc.*, t. 12, p. 260 et seqq.

par votre indocilité, avez chassé de son siège un homme orné de toutes sortes de vertus ? L'avez-vous jamais vu attaché à son intérêt ou à son plaisir ? » Les députés ayant témoigné tout le contraire : « Allez donc le chercher, reprit l'archevêque, et ramenez-le avec vous ; car je prends à témoin le seigneur Jésus-Christ que, tant que Godefroi vivra, vous n'aurez point d'autre évêque. » Au même temps arrivèrent les députés de saint Godefroi, avec des lettres par lesquelles il déclarait qu'il avait renoncé à l'évêché, et exhortait ses diocésains à chercher un autre pasteur, assurant qu'il ne reviendrait plus et qu'il se sentait incapable des fonctions de l'épiscopat ; qu'à la vérité il les avait instruits par ses discours, mais qu'il les avait perdus par son mauvais exemple. Les évêques du concile remirent à statuer sur cette affaire dans le concile qu'ils devaient tenir à Soissons à l'Épiphanie de l'année suivante (1115).

Il y fut résolu qu'on enverrait au saint évêque deux députés au nom du roi, avec des lettres du concile, qui lui ordonnaient de venir reprendre son siège. Godefroi, ayant reçu ces lettres, se jeta aux pieds de ses bien-aimés Chartreux, en les conjurant de ne pas permettre qu'on l'arrachât d'avec eux ; mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient résister à l'autorité du roi et à celle des évêques. Ainsi ils le congédièrent malgré eux et malgré lui. Il demeura dans la Chartreuse depuis la fête de Saint-Nicolas, 6 de décembre, jusqu'au commencement du carême. Avant que de se rendre à Amiens il alla à Reims, où le légat Conon tenait un nouveau concile. L'archevêque Radulphe présenta Godefroi aux prélats assemblés. On fut surpris de voir l'état auquel les macérations l'avaient réduit ; car il était si exténué par ses austérités qu'à peine pouvait-il se soutenir. Le légat qui présidait au concile lui fit une réprimande assez vive sur ce qu'il avait quitté son siège et lui ordonna d'y retourner incessamment. Godefroi obéit avec humilité. Il fut reçu dans Amiens avec de grandes démonstrations de joie ; mais, peu de temps après, comme il retournait à Reims consulter son archevêque, il mourut, le 8 de novembre de la même année 1115.

L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort<sup>1</sup>.

Tandis que les communes locales se formaient ainsi en France pour se défendre contre les violences particulières, comme la grande commune de la chrétienté se défendait contre les Turcs, les Sarrasins, les Maures, les Arabes, les lettres elles-mêmes commencèrent à reflorir en France, particulièrement à Paris, où l'école qui y était établie depuis longtemps devenait de jour en jour plus célèbre, tant par la réputation des maîtres qui y enseignaient que par le nombre des écoliers qui venaient y prendre leurs leçons. Le fameux Abailard était alors le plus célèbre des professeurs de cette académie ; mais il avait plus d'esprit que de conduite, plus d'orgueil que de science, et plus de réputation que de vrai mérite, quoiqu'il n'en manquât pas.

Abailard était natif de Palais, à quelques lieues de Nantes. Son père, Bérenger, avait étudié avant que de porter les armes, ce qui était alors fort rare aux gens de guerre, et il conserva tant d'amour pour les sciences qu'il voulut que ses enfants se rendissent habiles dans les lettres avant que d'apprendre le métier de la guerre auquel il les destinait. Mais Abailard prit tant de goût à l'étude qu'il renonça à la guerre, et céda même son droit d'aînesse et sa succession à ses autres frères. Bérenger embrassa dans la suite la vie monastique, et Luce, sa femme, l'imita. Abailard, ayant fait quelques progrès dans les sciences, surtout dans la dialectique, où il se rendit fort habile, quitta la Bretagne et parcourut diverses provinces pour s'exercer à la dispute. Il se rendit enfin à Paris pour y perfectionner ses talents et les y faire connaître. Il alla prendre les leçons de Guillaume de Champeaux, qui occupait alors la première chaire, et qui avait la plus grande réputation. Abailard gagna d'abord son amitié ; mais il ne la conserva pas longtemps ; il combattit avec trop de chaleur les sentiments de son maître, et, comme il était fort versé dans toutes les subtilités de la dialectique, il l'embarrassait souvent. Guillaume, qui n'a-

<sup>1</sup> Surius et Godescard ; 8 novembre.



avait reçu jusqu'alors que des applaudissements, ne pardonna pas à son disciple la réputation qu'il acquérait aux dépens de la sienne. C'est du moins ce que dit Abailard dans l'histoire qu'il a faite de sa propre vie.

Abailard, de son côté, enflé des premiers succès qu'il avait eus, se crut en état, malgré sa jeunesse, d'ouvrir à Melun une école, qu'il transféra ensuite à Corbeil, pour se rapprocher de Paris. Un grand nombre de disciples allèrent y prendre ses leçons et désertèrent l'école de Guillaume, ce qui fut un nouveau sujet de jalousie pour cet ancien maître. Mais, le succès animant Abailard, il s'appliqua à l'étude avec si peu de modération qu'il en tomba dangereusement malade. Il fut obligé, pour se rétablir, d'aller respirer son air natal. Il demeura quelques années en Bretagne, et son absence servit à le faire désirer plus ardemment. Pendant ce temps-là Guillaume de Champeaux se fit chanoine régulier à Saint-Victor; cependant, après quelque interruption, il continua de tenir son école à l'ordinaire.

Abailard, étant de retour à Paris, voulut se réconcilier avec Guillaume et prendre de lui des leçons de rhétorique; mais le nouveau rhétoricien en revenait toujours à la dialectique, et il ne pouvait s'empêcher de combattre les opinions de son maître, particulièrement sur les universaux; car Guillaume enseignait qu'il y avait une nature universelle, *a parte rei*, comme parle l'école, et Abailard combattit si bien ce sentiment qu'il obligea son maître d'y renoncer; ce qui, au dire d'Abailard, décrédita tellement Guillaume que, se voyant abandonné de la plupart de ses disciples, il quitta sa chaire, qui était celle de l'Église de Paris, et la fit donner à un autre professeur qui la céda à Abailard. Mais Guillaume ne souffrit pas que son rival occupât une place si honorable; ainsi Abailard fut obligé de retourner à Melun. Il revint peu de temps après à Paris et ouvrit une école hors de la ville sur la montagne de Sainte-Geneviève. Guillaume, de son côté, en ouvrit une dans son monastère de Saint-Victor, et les disputes recommencèrent entre les deux professeurs. Abailard fut obligé de faire un second voyage en Bretagne, parce

que son père s'était fait moine et que sa mère était sur le point de se faire religieuse. Quand il eut terminé ses affaires de famille il alla étudier la théologie sous Anselme, doyen de Laon, qui était un ancien professeur fort estimé; mais Abailard ne trouva pas que son mérite répondît à sa réputation, et il ouvrit, pour le combattre, une école à Laon, où il entreprit d'interpréter Ézéchiel. Anselme lui fit défendre d'expliquer l'Écriture. Ainsi il revint à Paris, où on lui offrait la chaire que Guillaume de Champeaux avait remplie; car ce savant professeur avait été élevé sur le siège de Châlons-sur-Marne. Abailard y continua son exposition d'Ézéchiel avec un concours et un applaudissement extraordinaires; mais le succès l'enivra, et une passion honteuse, à laquelle il eut la faiblesse de se livrer, devint la punition de son orgueil et la source de ses humiliations et de ses malheurs.

Dans le temps qu'Abailard jouissait de la plus florissante réputation il conçut un amour criminel pour une jeune personne nommée Héloïse, nièce d'un chanoine de Paris appelé Fulbert, chez qui elle demeurait. C'était une fille de beaucoup d'esprit, et qui avait un goût rare pour les langues et pour les sciences, à quoi son oncle l'avait appliquée de bonne heure. Abailard lia d'abord avec elle un commerce de lettres, et il croyait n'aimer en elle que son érudition et ses talents; mais il aimait déjà Héloïse même, qui ne se déliait de rien, et qui ne voyait dans les empresses d'Abailard que des marques de zèle pour son avancement dans ses études. Cependant le professeur, occupé de sa passion, pour en voir plus souvent l'objet, pria Fulbert de le recevoir en pension chez lui, sous prétexte qu'il serait plus proche de son école. Le chanoine, qui voulait que sa nièce se perfectionnât dans les sciences, reçut avec plaisir Abailard, en lui recommandant de servir de maître à Héloïse. Abailard, chargé de lui cultiver l'esprit, lui corrompit le cœur et en fit la victime de sa passion. Le chanoine fut le dernier à s'apercevoir du déshonneur de sa famille. Dès qu'on lui eut fait ouvrir les yeux il chassa son hôte; mais celui-ci, plus passionné que jamais, enleva Héloïse et la conduisit en Bretagne, chez sa sœur, où elle

accoucha d'un fils qu'il nomma Astrolabe. Ils revinrent ensuite à Paris, et, pour apaiser Fulbert, Abailard lui promit d'épouser celle qu'il avait séduite. Héloïse, pour l'honneur d'Abailard, qui était clerc et chanoine de Sens, ne voulait pas consentir à ce mariage. Ils prirent le parti de le contracter secrètement, en présence seulement de Fulbert et de quelques personnes de la famille.

Les nouveaux époux faisaient mystère de leur mariage ; Fulbert, au contraire, le publiait partout, ce qui exposait Abailard aux railleries de ses disciples et faisait un très-grand tort à sa réputation. Pour faire cesser ces bruits Abailard se détermina à envoyer sa femme dans le monastère des religieuses d'Argenteuil, où il lui fit prendre l'habit, sans vouloir cependant qu'elle reçût le voile, afin d'être en état de la rappeler quand il le jugerait à propos.

Le chanoine Fulbert fut si outré de cette nouvelle démarche, dont il ne pénétrait pas les motifs, qu'il fit prendre et mutiler honteusement Abailard pendant la nuit et dans le moment où il dormait. Cet attentat, commis sur un homme aussi célèbre, fit un grand éclat. Abailard reconnut les justes jugements de Dieu, qui le punissait par où il avait péché. Ne pouvant plus supporter la honte qui lui en revenait, il se fit moine dans l'abbaye de Saint-Denis ; Héloïse prit le voile à Argenteuil. Ce fut l'évêque de Paris qui le bénit et le mit sur l'autel. Héloïse, sortant du chœur pour aller le prendre et le mettre elle-même sur sa tête, fut arrêtée par plusieurs personnes de qualité, qui essayèrent de la détourner de ce dessein ; mais elle ne se laissa point ébranler, et, malgré les larmes qui coulaient de ses yeux et les soupirs qu'exhalait son cœur, elle accomplit son sacrifice, en récitant les vers de la *Pharsale* où Lucain représente Cornélie déplorant la mort du grand Pompée, son époux, s'accusant de l'avoir rendu malheureux et déclarant qu'elle va s'en punir.

Abailard ne tarda pas à se brouiller avec l'abbé et les moines de Saint-Denis, parce que, si nous l'en croyons, il ne pouvait s'empêcher de leur reprocher la vie licencieuse qu'ils menaient. D'un autre côté ses anciens

écoliers le pressaient de reprendre le cours de ses leçons et de faire pour Dieu ce qu'il avait fait auparavant pour la gloire et pour l'intérêt. Il obtint donc la permission d'Adam, son abbé, de se rendre à Provins, dans un prieuré, pour y ouvrir une école. Il s'y fit un si grand concours d'écoliers que la ville de Provins n'avait ni assez de bâtiments pour les loger, ni assez de provisions pour les nourrir. Abailard crut qu'il était plus convenable à sa nouvelle profession d'enseigner la théologie. Il donnait cependant quelques leçons de la dialectique, se servant, comme il s'exprime, de la philosophie comme d'un hameçon pour attirer ses auditeurs à l'étude de la religion. Telle était, dit-il, la méthode du grand Origène.

Cependant un homme s'élevait en France qui surpassait Abailard de beaucoup, et pour la beauté du génie, et pour la sagesse de la conduite, et pour la sainteté de la vie ; un homme qui devait faire la gloire de son ordre, la gloire de la France, la gloire de l'Église entière.

Le nouvel institut de Cîteaux, que nous avons vu fonder par saint Robert de Molème, en 1092, quoiqu'il fût renommé par l'austérité de sa réforme, demeura plusieurs années sans faire de progrès sensibles. C'était un arbre qui jetait de profondes racines avant que de s'élever et d'étendre ses branches. Mais, quand cet ordre eut demeuré quelque temps obscur, content de servir Dieu par l'humilité et la pauvreté, Dieu sembla prendre plaisir à l'exalter et à le glorifier par tout ce que la vertu peut avoir de plus éclatant aux yeux des hommes. Depuis l'établissement du monastère de Cîteaux par saint Robert on avait toujours été édifié de la piété, de la solitude de ses saints religieux ; mais on était encore effrayé de leur austérité et de la rigoureuse pauvreté qu'ils observaient, lorsque, l'an 1113, année bien glorieuse à la religion et en particulier à l'ordre monastique, un jeune seigneur nommé Bernard alla s'y consacrer à toutes les rigueurs de la pénitence, avec trente compagnons qu'il avait gagnés à Dieu, et qu'il conduisit à Cîteaux comme de précieuses dépouilles qu'il enlevait au monde en le quittant.



Bernard naquit en 1091 à Fontaines en Bourgogne, à une demi-lieue de Dijon, d'une famille distinguée par sa noblesse. Il était fils de Tescelin, seigneur de ce lieu, et d'une dame nommée Aleth ou Alix, de la maison de Montbar. Le père et la mère avaient l'un et l'autre une grande piété; aussi Dieu versa-t-il les plus grandes bénédictions sur leur mariage. Ils eurent sept enfants, six garçons et une fille.

La mère les offrit tous à Dieu de ses propres mains aussitôt après leur naissance et voulut les nourrir tous elle-même, afin qu'ils suçassent d'elle, avec son lait, son amour pour la vertu. Étant enceinte de Bernard, le troisième de ses enfants, elle eut un songe où il lui parut qu'elle portait dans son sein un petit chien qui commençait à aboyer. Ce songe l'effraya; mais un saint homme la rassura, en lui prédisant que l'enfant qu'elle mettrait au monde serait un chien fidèle de la maison du Seigneur, qui ne cesserait d'aboyer contre les loups, et qu'il aurait un talent rare pour annoncer la parole de Dieu. La pieuse dame, consolée par cette prédiction, non-seulement offrit cet enfant à Dieu comme les autres, mais le consacra spécialement à son service, le fit élever avec un grand soin, et le donna à des ecclésiastiques de Châtillon-sur-Seine. Comme Bernard avait l'esprit excellent il avança bientôt au delà de son âge et passa de loin ses compagnons. Il aimait dès lors la retraite, méditait beaucoup, parlait peu, était simple, doux et singulièrement modeste. Il demandait à Dieu de conserver sa jeunesse dans la pureté et étudiait les lettres humaines pour mieux entendre les Écritures divines. Quelque jeune qu'il fût il donnait aux pauvres tout l'argent qu'il pouvait avoir. Dieu se communiqua à lui dès son enfance, comme autrefois à Samuel, par des faveurs singulières. Une nuit de Noël qu'il attendait à l'église que l'on commençât l'office, il pencha un peu la tête et s'endormit. Il eut alors une vision dans laquelle l'enfant Jésus lui apparut. Sa beauté toute divine le charma tellement que, depuis ce jour-là, il se sentit enflammé de la plus tendre dévotion pour le mystère du Verbe incarné, et, toutes les fois qu'il avait occasion d'en parler, c'était

avec tant de douceur et d'onction qu'il semblait se surpasser lui-même. Il était encore enfant quand un violent mal de tête l'obligea à garder le lit; on fit venir une femme qui prétendit le guérir par des charmes; mais, sitôt qu'il s'en aperçut, il la repoussa avec de grands cris qui marquaient son indignation, et aussitôt il se leva parfaitement guéri.

A l'âge de dix-neuf ans il perdit sa vertueuse mère. Alix était regardée dans le monde comme une sainte, à cause de ses abondantes aumônes, de son zèle à visiter les hôpitaux et à servir les malades, de la rigueur et de la continuité de ses jeûnes, et de son ardeur pour la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Elle avait une grande dévotion pour saint Ambroise, et elle avait coutume d'inviter le clergé de Dijon à venir célébrer sa fête avec elle au château de Fontaines. La veille de cette fête de l'année 1110 elle fut prise de la fièvre. Le lendemain elle reçut l'Extrême-Onction et le Viatique; on lui récita ensuite les prières des agonisants, auxquelles elle répondit avec autant de ferveur que de présence d'esprit; puis, ayant fait le signe de la croix, elle expira tranquillement.

Bernard, alors de retour au château de Fontaines, était maître de ses actions. Son père, occupé de ses affaires et obligé d'être à l'armée, ne pouvait veiller sur sa conduite. Il parut dans le monde avec tout ce qui peut flatter un jeune homme de qualité et le faire aimer. Un esprit vif et cultivé, une prudence peu commune, une modestie naturelle, des manières affables, un caractère doux et complaisant, une conversation agréable lui gagnaient les cœurs de tous ceux qui avaient à vivre avec lui. Mais tous ces avantages pouvaient devenir des pièges; il avait d'abord beaucoup à craindre de la part de ceux qui se disaient ses amis, et qui, sous ce prétexte, cherchaient à l'associer à leurs parties de plaisir, où souvent Dieu était grièvement offensé. A la lumière de la grâce il découvrit leurs desseins, et résolut de s'éloigner pour toujours de la corruption d'un monde perfide.

La beauté, même avec la vertu, est encore un écueil; celle de Bernard mit sa chasteté

à des épreuves bien délicates. Il logea un jour chez une dame qui conçut pour lui une passion criminelle; elle porta l'impudence jusqu'à venir la nuit à son lit. Le pieux jeune homme, l'ayant aperçue, ne lui répondit qu'en criant de toutes ses forces : « Au voleur ! au voleur ! » de sorte que ses cris réveillèrent toute la maison. La dame se retira couverte de confusion ; mais elle ne se rebuta point, et sa passion, plus forte que la honte, la fit revenir jusqu'à trois fois pour solliciter Bernard. Il ne lui répondit qu'en criant toujours : « Au voleur ! » parce que cette femme voulait lui enlever le précieux trésor de la virginité. Bernard le conservait avec tant de soin qu'ayant arrêté un jour les yeux trop attentivement sur une femme il alla aussitôt, pour s'en punir, se plonger dans un étang voisin, dont l'eau était comme glacée, et y demeura jusqu'à ce qu'il eût éteint la dernière étincelle du feu impur dont il avait ressenti quelque impression. Depuis ce temps-là il fit un pacte avec ses yeux de ne jamais regarder une femme en face.

Il n'est pas sûr d'habiter longtemps avec un serpent; Bernard le comprit et songea à fuir. Il voyait le monde et le prince de ce monde lui offrir de grandes choses et des espérances plus grandes encore, mais toutes trompeuses. Il entendait la Vérité même lui disant au fond du cœur : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et êtes accablés, et je vous soulagerai; prenez mon joug sur vous et vous trouverez le repos de vos âmes. » Résolu à quitter le monde, Bernard se mit à chercher où il trouverait plus sûrement le repos de son âme sous le joug du Christ. Le nouvel institut de Cîteaux s'offrit à sa recherche; la vie et la pauvreté y étaient si austères qu'à peine quelqu'un avait-il le courage d'y entrer. Ce fut précisément ce qui décida Bernard; il espérait y être tout à fait caché dans le secret de Dieu, loin des hommes, surtout n'y avoir point à craindre la vanité, ni du côté de sa noblesse, ni du côté de son génie; ni même du côté de la sainteté. Quand ses frères, qui l'aimaient beaucoup, comprirent par ses discours qu'il pensait à quitter le monde, ils mirent tout en œuvre pour le détourner de son dessein et l'attacher

plus étroitement au siècle par l'étude des lettres et l'amour des sciences humaines. Bernard avoua depuis que leurs discours l'avaient presque ébranlé; mais le souvenir de sa sainte mère lui revenait sans cesse à l'esprit; il lui semblait souvent la voir qui lui faisait des reproches et lui rappelait qu'elle ne l'avait pas élevé avec une si tendre sollicitude pour de pareilles bagatelles. Enfin, un jour qu'il allait voir ses frères qui étaient avec le duc de Bourgogne au siège de Grancey, ses perplexités ayant augmenté sur la route, il entra dans une église et demanda à Dieu de lui faire connaître sa volonté et de lui donner le courage de la suivre. Sa prière finie, il se trouva tellement confirmé dans sa vocation que toutes ses inquiétudes cessèrent, et il ne songea plus qu'à embraser les autres du feu qui le brûlait lui-même.

Bernard commença par ses frères, qu'il entreprit de gagner tous à Dieu, excepté le dernier, qui était encore trop jeune, et qu'il jugea à propos de laisser dans le monde pour consoler son père dans sa vieillesse. Gualdéric, son oncle, seigneur de Touillon, qui était un brave guerrier, fut le premier qui se rendit à ses exhortations. Barthélemi, frère cadet de Bernard, et qui n'était pas encore en âge de porter les armes, se laissa gagner le même jour. André, qui était aussi frère cadet de Bernard et qui faisait alors sa première campagne, avait beaucoup de peine à se rendre, lorsqu'il s'écria tout à coup : « Je vois ma mère ! » Car elle lui apparut visiblement, souriant avec tendresse et applaudissant à la résolution de ses fils. André ne balança plus à renoncer à la milice du siècle pour se faire soldat du Christ. Il ne fut pas seul à voir sa mère dans la joie; Bernard confessa qu'il la vit de même.

Gui, l'aîné des frères, était déjà marié; c'était un homme considérable et plus engagé dans le monde que les autres. Il hésita un peu d'abord; mais ensuite il promit d'embrasser la vie monastique si sa femme y consentait; ce qu'il semblait à peu près impossible d'espérer d'une jeune dame qui avait de petites filles qu'elle nourrissait. Bernard, comptant fermement sur la miséricorde de Dieu, promit qu'elle consentirait



ou qu'elle mourrait bientôt. Comme elle continuait de résister, son mari résolut, sans la quitter, de mener une vie pauvre à la campagne et de vivre du travail de ses mains. Elle tomba grièvement malade, fit venir Bernard, le pria de lui pardonner, et fut la première à demander la séparation ; puis elle se fit religieuse à Larrey, près de Dijon.

Le second des frères était Gérard, homme de mérite, aimé de tout le monde pour sa valeur, sa prudence et sa bonté ; il résistait fortement et traitait de légèreté la facilité de ses frères à prendre un tel engagement ; mais Bernard, transporté du zèle qui l'animait : « Je sais, dit-il, je sais qu'il n'y aura que de l'affliction qui vous rendra sage ; » et portant le doigt à son côté, il ajouta : « Le jour viendra, et bientôt, qu'une lance, perçant ce côté, fera passer à votre cœur le conseil salutaire que vous méprisez ; vous craindrez, mais vous n'en mourrez pas. » Peu de jours après, Gérard, enveloppé par ses ennemis, fut pris et blessé d'une lance au même endroit. Se croyant près de mourir il criait : « Je suis moine, je suis moine de Cîteaux ! » Il fut jeté dans une prison souterraine et mis aux fers. Ayant guéri contre toute espérance, il ne rétracta point son vœu ; la captivité seule l'empêchait de l'accomplir. Bernard vint pour obtenir sa délivrance, mais n'y réussit point ; on ne lui permit pas même de le voir. Bernard lui cria par la porte de la prison : « Mon frère Gérard, sachez que nous entrerons bientôt dans le monastère. Pour vous, si vous ne pouvez pas nous suivre, soyez ici moine, et que votre prison soit votre monastère. »

Quelques jours après, comme Gérard s'en inquiétait de plus en plus, il entendit pendant le sommeil ces paroles : « Aujourd'hui tu seras délivré. » « C'était pendant le saint temps de carême. Vers le soir, comme il pensait aux paroles qu'il avait entendues, il toucha les fers dont il était garrotté ; les fers se rompirent en partie, de manière qu'il pouvait marcher un peu. Mais que faire ? La porte était fermée à clef, et il y avait devant la porte une multitude de pauvres. Il se leva toutefois, et, moins dans l'espoir de s'évader

que pour la curiosité du fait, il s'approcha de la porte de son cachot. Dès qu'il eut touché le verrou la serrure se brisa tout entière dans sa main et la porte resta ouverte. Il en sortit pas à pas, comme un homme qui avait encore les entraves aux pieds, et se dirigea vers l'église, où l'on chantait l'office du soir. Les pauvres qui stationnaient devant la maison s'enfuirent effrayés, mais sans pousser un cri. Gérard approchait de l'église lorsque le frère de celui-là même qui le retenait prisonnier en sortait, qui lui dit : « Vous venez bien tard ; cependant hâtez-vous, et vous entendrez encore quelque chose. » Et il lui donna le bras pour l'aider à monter les degrés. Ce ne fut qu'en entrant à l'église que cet homme comprit ce qui se passait. Il voulut retenir Gérard, mais il ne le put ; l'église étant un asile inviolable, le prisonnier y était libre. Gérard, converti et délivré, put ainsi accomplir son vœu avec les autres.

Bernard, ayant gagné à Dieu tous ses frères et son oncle, entreprit une semblable mission auprès des jeunes seigneurs ses amis et ses parents. La conquête de Hugues de Maçon lui coûta beaucoup ; c'était un jeune homme d'une grande noblesse, qui avait de grands talents et dont le monde avait conçu de grandes espérances. Il était ami particulier de Bernard, et, quand il apprit sa conversion, il ne put s'empêcher de le pleurer comme un ami qu'il perdait et qui mourait au monde, tandis que Bernard, de son côté, pleurait Hugues comme un ami qui voulait se perdre avec le monde dont il paraissait enchanté. Bernard l'étant allé voir, ils ne purent se parler, en s'abordant, que par les larmes qu'ils versèrent et qui avaient des motifs bien différents ; mais enfin Bernard, ayant parlé, triompha. Hugues, cédant aux mouvements de la grâce et aux sentiments de l'amitié, s'engagea à suivre son ami dans la retraite, et Bernard s'en retourna comblé de la plus sensible consolation ; mais Hugues perdit bientôt sa vocation, et il ne résista pas à quelques railleries qu'il eut à essuyer sur le pieux dessein qu'il avait formé. Bernard, qui en fut averti, retourna pour lui reprocher son inconstance ; il le trouva obsédé par une foule de faux amis qui, craignant

que Bernard ne le regagnât, les observaient pour ne pas les laisser seuls. Dieu y pourvut. Comme ils étaient tous ensemble assis à la campagne, il survint tout à coup une grosse pluie. Aussitôt tous ces jeunes seigneurs se dispersèrent pour se mettre à couvert. Hugues voulait aussi s'en aller; mais Bernard, le retenant, lui dit : « Vous essuieriez ici l'orage avec moi. » Et il lui parla ensuite avec tant de force qu'il fit renaitre dans son cœur les sentiments que le respect humain y avait étouffés. Hugues suivit avec tant de courage sa vocation qu'il fut choisi pour être le premier abbé de Pontigni, d'où il fut ensuite tiré pour être élevé sur le siège d'Auxerre.

Bernard parlait en public et en particulier pour gagner les âmes; l'Esprit-Saint donnait à ses discours une telle efficacité qu'on ne pouvait lui résister. La chose alla si loin que les mères cachaient leurs enfants, les femmes retenaient leurs maris, les amis détournaient leurs amis, de peur qu'il ne les portât à se faire moines. Comme dans la primitive Église, ceux qu'il avait rassemblés n'étaient qu'un cœur et qu'une âme; ils demeuraient ensemble dans une maison qu'ils avaient à Châtillon, et à peine quelqu'un osait-il y entrer s'il n'était de leur compagnie. Si quelque autre venait il glorifiait Dieu de ce qu'il voyait et se joignait à eux, ou il se retirait en déplorant sa misère et les estimant heureux. Ils demeurèrent environ six mois en habit séculier, depuis leur première résolution, attendant qu'ils fussent en plus grand nombre et que quelques-uns d'entre eux eussent terminé leurs affaires. Enfin, par un miracle singulier de la grâce, Bernard, à l'âge de vingt-deux ans, vint à bout de s'associer, pour entrer ensemble à Cîteaux, plus de trente compagnons d'entre ses parents et ses amis, dont la plupart étaient de la principale noblesse.

Enfin, le jour d'accomplir leur vœu étant arrivé, Bernard et ses quatre frères allèrent demander la bénédiction de leur vieux père. En sortant de la maison l'ainé d'entre eux trouva le plus jeune de tous, Nivard, qui était encore enfant et qui jouait dans la place publique avec des enfants de son âge, et il lui dit : « Mon frère Nivard, nous vous lais-

sons tous nos biens; la succession paternelle vous regarde uniquement. — C'est-à-dire, répondit Nivard, que vous me laissez la terre et que vous prenez le ciel pour vous; le partage n'est pas égal. » Nivard demeura alors avec son père; mais, dès qu'il fut en âge, rien ne put l'arrêter, et il suivit l'exemple de ses frères. Tescelin, leur père, et Hombeline, leur sœur, embrassèrent pareillement, dans la suite, la vie religieuse.

Étienne était alors abbé de Cîteaux, et il voyait avec peine que, malgré ses soins, le nombre de ses religieux n'augmentait pas, lorsque Bernard, suivi de plus de trente compagnons, vint lui demander d'y être reçu, l'an 1113, la quinzième année depuis la fondation de Cîteaux. Le saint abbé reçut avec une joie sensible une si nombreuse et si florissante recrue<sup>1</sup>.

Saint Étienne, surnommé Harding ou Hardinge, troisième abbé de Cîteaux, naquit en Angleterre, de parents nobles et riches. Il fut élevé dans le monastère de Sherbourne, au comté de Dorset. Les maîtres auxquels il fut confié le formèrent tout à la fois aux sciences et à une piété solide. Il sut de bonne heure réprimer ses passions, et il vint à bout d'établir dans son âme un calme inaltérable. C'était de ce calme que provenait l'aimable sérénité qu'on remarquait toujours sur son visage. Le désir d'avancer de plus en plus dans la perfection lui fit prendre le parti de quitter le monastère; il en sortit donc avec un de ses amis qui avait les mêmes sentiments et les mêmes inclinations. Ils passèrent l'un et l'autre en Écosse, où se trouvaient alors plusieurs rares modèles de piété; de là ils se rendirent à Paris, puis à Rome. Leur recueillement ne souffrit point de ces voyages, et, pour s'entretenir dans l'esprit d'oraison, ils récitaient chaque jour tout le psautier.

Étienne, à son retour de Rome, entendit parler à Lyon des vertus et des austérités que l'on pratiquait au monastère de Molème, qui venait d'être fondé par saint Robert; il réso-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 20 août. — Voyez aussi, pour toute l'histoire de saint Bernard, le travail de M. l'abbé Ratisbonne, que nous indiquons plus loin et dont nous avons quelquefois profité.



lut aussitôt d'aller s'y consacrer à Dieu. Il suivit Robert à Cîteaux lorsqu'il fonda ce nouveau monastère par les libéralités d'Eudes, duc de Bourgogne. Le duc venait souvent s'y édifier ; il se fit même bâtir un palais dans le voisinage et voulut être enterré dans l'église des solitaires ; plusieurs de ses successeurs y choisirent aussi leur sépulture. Henri, son second fils, porta la ferveur encore plus loin ; il se mit au nombre des disciples du bienheureux Albéric, deuxième abbé de Cîteaux, prit l'habit monastique, et mourut à Cîteaux de la mort des justes.

Après la mort du bienheureux Albéric saint Étienne fut choisi pour lui succéder dans la charge d'abbé. Son premier soin fut d'entretenir dans ses religieux l'esprit de retraite et de pauvreté. Il employa de sages précautions pour empêcher les visites trop fréquentes des étrangers. Il n'y avait que le duc de Bourgogne qui eût permission d'entrer dans le monastère ; encore le pria-t-on de ne point tenir sa cour à Cîteaux, comme il avait coutume de faire aux grandes solennités. On supprima dans l'église les croix d'or et d'argent, et on leur en substitua d'autres qui étaient de bois peint. On bannit l'usage des chandeliers, et il fut arrêté qu'il n'y en aurait plus qu'un, lequel serait de fer. Il fut encore décidé qu'on ne se servirait point de calices d'or, mais seulement d'argent doré. Les chasubles, les étoles, les manipules et autres ornements devaient être d'étoffes communes ; il ne devait y entrer ni soie, ni or, ni argent. Mais, en même temps que l'église de Cîteaux n'offrait rien que de pauvre, elle était tenue avec une propreté et une décence dignes de la maison de Dieu ; sa simplicité même lui donnait quelque chose de majestueux qui annonçait la grandeur du Maître qu'on y adorait.

Les moines de Cîteaux donnaient plusieurs heures du jour au travail des mains ; ils avaient aussi des moments marqués pour lire et pour copier des livres. Ce fut dans ces moments que saint Étienne, avec l'aide de ses religieux, fit une copie de la Bible latine à l'usage de son monastère. Il se servit, pour la rendre exacte, d'un très-grand nombre de manuscrits ; il consulta aussi des Juifs habiles, qui lui expliquèrent le texte hébreu, et,

par là, le mirent en état de corriger les endroits où le sens de l'original n'était pas bien rendu. Cette diversité dans les exemplaires de la Bible venait des fautes qui s'y étaient glissées par l'ignorance ou la négligence des copistes. L'exemplaire manuscrit de la Bible copié sous saint Étienne en 1109 s'est gardé à Cîteaux jusque dans ces derniers temps.

Quelque grande qu'eût paru jusqu'alors la vertu de saint Étienne, elle brilla cependant d'un nouvel éclat dans les épreuves par lesquelles Dieu la fit passer. Le duc de Bourgogne, offensé de ce qu'on ne voulait plus lui permettre de tenir sa cour à Cîteaux, en marqua son ressentiment ; il priva le monastère de sa protection et cessa de fournir aux besoins de ceux qui l'habitaient. Les religieux se sentirent bientôt de la privation des aumônes du prince, et, leur travail n'étant point suffisant pour les faire entièrement subsister, ils ne tardèrent point à se voir réduits à une nécessité extrême. Étienne, qui manquait de tout, ainsi que sa communauté, sortit du monastère et alla mendier de porte en porte ; il donna une preuve de son désintéressement et de sa confiance en Dieu en refusant les aumônes d'un prêtre simoniaque. Il est vrai que la règle de Cîteaux, attentive à écarter tout ce qui pourrait préjudicier à l'esprit de retraite et de recueillement, défend de mendier à ceux qui la professent ; mais il est des cas extraordinaires, tels que celui d'une nécessité extrême, qui doivent dispenser de la loi générale. Au reste le saint abbé et ses religieux se réjouissaient de leur pauvreté, et les incommodités qui en sont la suite furent pour eux une occasion de pratiquer les plus héroïques vertus. Dieu les consolait plusieurs fois par des marques sensibles de sa protection.

A l'épreuve dont nous venons de parler en succéda une autre qui n'était pas moins délicate. La maladie emporta, dans les années 1111 et 1112, la plus grande partie des religieux de Cîteaux. Le saint abbé ressentit vivement ce coup. Ce qui l'affligeait surtout, c'était la crainte de ne pouvoir laisser de successeurs de sa pénitence et de sa pauvreté. En effet on attribuait la mort de tant de religieux

à l'austérité de la règle, qu'on accusait d'être excessive, et l'on en concluait que Dieu n'approuvait pas le nouvel institut. Cette raison, qui avait quelque chose de spécieux, ébranlait l'esprit de plusieurs et faisait que personne ne se présentait au monastère pour y être reçu. Cependant le saint abbé adressait au Ciel de ferventes prières et lui recommandait avec larmes son petit troupeau. Les grâces qu'il avait obtenues jusqu'alors lui donnaient une sorte de droit à la protection du Seigneur. Sa foi fut à la fin récompensée lorsque Dieu lui envoya saint Bernard avec ses trente compagnons <sup>1</sup>.

Comme parmi ceux-ci il y en avait plusieurs qui avaient été mariés et que leurs femmes avaient également fait vœu d'embrasser la vie religieuse, saint Étienne fit bâtir pour elles le monastère de Juilli, au diocèse de Langres, et le mit sous la conduite de l'abbé de Molème. Quant à la maison de Cîteaux elle était encore très-peu connue ; aussi Bernard y entra-t-il à dessein de se cacher et de se faire oublier des hommes, comme un vase perdu ; mais Dieu avait d'autres pensées et voulait en faire un vase d'élection, non-seulement pour fortifier et dilater l'ordre monastique, mais pour porter son nom devant les rois et les peuples, et jusqu'aux extrémités de la terre. Lui, qui ne songeait à rien de pareil, s'excitait sans cesse à la ferveur et se disait souvent à lui-même : « Bernard, Bernard, qu'es-tu venu faire ici ? » Quand il eut commencé à goûter la douceur de l'amour divin, il craignait tellement d'être détourné de ce sentiment intérieur par les sens qu'il leur permettait à peine ce qui était nécessaire pour converser avec les hommes. Il s'en fit une habitude qui tourna comme en nature, en sorte que, tout absorbé en Dieu, il voyait sans voir, entendait sans entendre et goûtait sans savourer. Il avait passé un an dans la chambre des novices et en sortit sans savoir si le plafond en était lambrissé ou non. Il fut longtemps sans s'apercevoir qu'il y avait trois fenêtres au chevet de l'église, où il entraît plusieurs fois le jour. Il avait tellement fait mourir en lui toute cu-

riosité qu'il ne remarquait point ces sortes de choses ou les oubliait aussitôt.

Son beau naturel, aidé de la grâce, lui faisait trouver un goût merveilleux dans la contemplation des choses spirituelles, et, comme ses passions n'étaient ni violentes ni fortifiées par de mauvaises habitudes, la chair n'était point rebelle à l'esprit ; au contraire, l'esprit prenait tellement le dessus que la chair succombait sous le poids des austérités. Si jeune qu'il fût il veillait dès lors au delà des forces de la nature, comptant pour perdu le temps du sommeil, et croyant dormir assez pourvu qu'il ne veillât pas toute la nuit. Il ne mangeait que par la crainte de tomber en défaillance ; la seule pensée de la nourriture le rassasiait, et il s'en approchait comme d'un supplice. Aussi, dès son noviciat, la délicatesse de sa complexion, ne pouvant supporter l'austérité de sa pénitence, lui causa un vomissement qui lui dura toute la vie ; mais il eut toujours autant de vigueur d'esprit et de ferveur que de faiblesse de corps. Il ne voulut jamais aucune indulgence ni aucune dispense, soit du travail, soit des autres observances, disant qu'il était novice et imparfait, et qu'il avait besoin de toute la rigueur de la discipline.

Sa ferveur était admirable dans tous ses exercices, mais surtout dans l'accomplissement des choses les plus communes. Lorsque les autres travaillaient des mains à un ouvrage que lui ne savait pas faire, il le compensait en bêchant la terre, en coupant du bois, en portant des fardeaux sur ses épaules. Pendant la moisson, le supérieur lui ayant ordonné de s'asseoir et de se reposer, comme étant trop faible et trop peu habile, il en fut extrêmement affligé et pria Dieu de lui accorder la grâce de moissonner avec ses frères. Il l'obtint aussitôt, et il se félicitait depuis, avec un saint enjouement, d'être plus habile moissonneur que les autres. Le travail extérieur n'interrompait point sa prière intérieure, son union et ses entretiens avec Dieu ; tout en travaillant il priait, il méditait l'Écriture sainte ; il disait depuis que c'était principalement dans les champs et dans les forêts qu'il en avait appris les sens spirituels, et que ses maîtres avaient été les hêtres et

<sup>1</sup> Acta SS., 17 avril.



les chênes. Dans les intervalles du travail il était continuellement occupé à prier, à lire ou à méditer. Il étudiait l'Écriture sainte en la lisant avec simplicité, de suite, et en la relisant plusieurs fois ; il disait qu'il ne trouvait rien qui la lui fit mieux comprendre que ses propres paroles, et que toutes les vérités qu'elle enseigne ont plus de force dans la source que dans les discours des interprètes. Il ne laissait pas de lire avec humilité et soumission les explications des docteurs catholiques et de suivre fidèlement leurs traces.

Bernard tomba cependant dans deux fautes, mais qui servirent à augmenter sa ferveur et sa vigilance. Il avait coutume de réciter tous les jours les sept psaumes pour l'âme de sa mère ; il lui arriva une fois de les omettre. Saint Étienne, auquel Dieu avait révélé cette omission, lui dit le lendemain matin : « Frère Bernard, à qui donnâtes-vous hier commission de réciter pour vous les sept psaumes ? » Le novice, surpris que l'on connût ce qu'il n'avait découvert à personne, fut pénétré de confusion ; il se jeta aux pieds de son abbé, avoua sa faute et demanda pardon. Il fut toujours depuis très-exact à ses exercices particuliers. Voici l'autre faute qu'il commit. Des séculiers de ses parents étant venus le voir, il obtint de son abbé la permission de s'entretenir avec eux et prit quelque plaisir à entendre les questions et les réponses qu'ils lui faisaient. Il s'aperçut de sa faute par la sécheresse où son cœur se trouva ensuite. Pour s'en punir il pria longtemps, prosterné en corps et en esprit devant l'autel, et il n'y eut que le retour des consolations spirituelles qui fit cesser ses larmes et ses gémissements. Il s'observa si bien dans la suite que, quand il était obligé de s'entretenir avec les étrangers, il ne perdait jamais le recueillement intérieur<sup>1</sup>.

A peine Bernard et ses compagnons furent-ils arrivés à Cîteaux que l'abbé Étienne, voyant son monastère trop petit pour contenir le nombre des postulants qui y venaient tous les jours, résolut d'établir un nouveau monastère. Gautier, évêque de Chalon-sur-Saône, parcourut avec lui tout son diocèse

pour trouver un lieu propre. Deux comtes du pays, Gauderic et Guillaume, leur offrirent un endroit fort solitaire sur la Grone. L'abbé Étienne l'accepta, et il y envoya douze de ses religieux sous la conduite de Bertrand. Les édifices furent achevés en peu de temps, ce qui montre qu'ils n'étaient pas magnifiques, et l'église fut dédiée par l'évêque de Chalon, en présence des deux fondateurs, l'an 1113, le dimanche 18 mai. Ce nouveau monastère, appelé la Ferté, fut la première fille de Cîteaux ; car c'est ainsi qu'on a nommé les colonies qui en sont sorties.

L'année suivante Hildebert, chanoine d'Auxerre, forma aussi la résolution de fonder un monastère de cet institut dans une terre qui lui appartenait, nommée Pontigni ; il alla pour ce sujet à Cîteaux, et l'abbé Étienne, ayant agréé la fondation, envoya à Pontigni une nouvelle colonie de douze moines, auxquels il donna pour abbé Hugues de Mâcon, qui était un des compagnons de saint Bernard et qui n'avait pas encore une année de profession. Il fut établi abbé par Humbald, évêque d'Auxerre, auquel il promit obéissance, selon la règle de saint Benoît. Pontigni fut la seconde fille de Cîteaux ; Clairvaux fut la troisième.

Saint Bernard était depuis deux ans caché dans la solitude de Cîteaux comme une lumière sous le boisseau ; Dieu ne tarda pas à le mettre sur le chandelier pour éclairer toute l'Église. Il inspira donc à l'abbé Étienne le dessein d'établir encore un nouveau monastère de son ordre. Dès que Hugues, comte de Champagne, le sut, il offrit à Étienne un lieu solitaire, dans le diocèse de Langres, appelé la Vallée d'Absynthe, qui avait longtemps servi de retraite à des brigands. Après qu'on y eut bâti à la hâte quelques cabanes pour cellules, l'abbé y envoya douze moines, auxquels il donna Bernard pour abbé. Ils y arrivèrent en procession, y menèrent une vie angélique, et ils firent de cette caverne de voleurs une maison d'oraison et un temple du Dieu vivant ; ce qui fit qu'on changea le nom de la Vallée d'Absynthe, qui fut appelée dans la suite la Vallée illustre, ou Clairvaux, *Clara Vallis*.

Josceran, évêque de Langres, à qui il ap-

<sup>1</sup> *Exord. Cisterc.*

partenait de donner la bénédiction abbatiale à Bernard, était alors absent ; on prit le parti d'envoyer le nouvel abbé à Châlons-sur-Marne, pour la recevoir des mains de Guillaume de Champeaux, ce savant professeur qui avait été depuis peu élevé sur le siège de cette ville. Bernard y alla avec un moine de Cîteaux, nommé Elbedon. Lorsqu'on vit entrer dans la maison de l'évêque un jeune moine mal habillé, qui n'avait que la peau sur les os et qui paraissait tout mourant, accompagné d'un moine âgé et robuste, on ne douta pas que ce ne fût ce dernier qui était désigné abbé ; mais l'évêque en jugea autrement. Il connut dès le premier entretien tout le mérite de Bernard, et il ne pouvait plus se lasser de converser avec lui, comme Bernard, de son côté, ne pouvait assez admirer la piété et l'érudition de ce saint évêque. Depuis ce temps-là Guillaume de Champeaux et Bernard n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme.

Saint Bernard, étant retourné à Clairvaux, en fit une nouvelle Thébaïde et y renouvela toutes les austérités des anciens solitaires. Le monastère était fort pauvre, mais les religieux étaient contents. En manquant de tout ils croyaient ne manquer de rien, parce qu'ils ne désiraient rien, et ils ne trouvaient rien de trop pénible en voyant leur abbé en faire plus qu'il n'exigeait d'eux. Leurs mets n'avaient d'autre goût que celui que la faim et l'amour de la mortification pouvaient leur donner, et il arriva quelquefois qu'on ne leur servait pour leur réfection que des feuilles de hêtre cuites. Le pain était d'orge, de millet et de vesce. Un religieux étranger, à qui l'on avait servi un de ces pains dans la chambre des hôtes, en fut touché jusqu'aux larmes et l'emporta secrètement pour le montrer partout et faire admirer que des hommes pussent vivre d'un tel pain, et des hommes de ce mérite. Le chœur, le travail des mains, la prière, le silence et les veilles étaient tout leur exercice. Bernard surtout ne prenait presque point de repos. Il avait coutume de dire que le temps qu'il regrettait le plus et qu'il regardait comme perdu était celui qu'il était obligé de donner au sommeil, et, quand il trouvait un de ses religieux profondément endormi, il di-

sait qu'il dormait comme un séculier. La santé la plus robuste aurait succombé à ces austérités ; celle de Bernard, qui était déjà fort délicate, n'y put résister ; il tomba dangereusement malade peu de temps après avoir été établi abbé.

Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, l'ayant appris, en fut si affligé qu'il se rendit à Clairvaux pour le visiter et tâcher de le soulager. Comme il reconnut sans peine que les austérités de Bernard étaient l'unique source de son mal, il le pria instamment de les modérer et d'avoir plus de soin de sa santé. Ne l'ayant pas trouvé docile sur cet article, parce qu'il ne croyait jamais se mortifier assez, il se rendit de Clairvaux à Cîteaux et pria qu'on convoquât le chapitre, ce que l'abbé Étienne fit aussitôt ; mais il fut bien surpris lorsque, le chapitre étant assemblé, l'évêque de Châlons se prosterna devant lui et devant quelques abbés qui étaient alors à Cîteaux, demandant humblement qu'on le constituât supérieur de Bernard et qu'on obligeât ce saint abbé, qui devenait homicide de lui-même, à lui obéir en tout ce qu'il lui ordonnerait. On fut édifié de l'humilité et de la charité de l'évêque, et on lui accorda ce qu'il demandait. Guillaume s'en retourna aussitôt à Clairvaux avec plein pouvoir, et il ordonna à Bernard de lui obéir en tout ce qui regardait sa santé. L'évêque fit faire hors du monastère une petite maison où il plaça le saint abbé, lui défendant de se mêler en rien du gouvernement de sa communauté jusqu'à ce qu'il fût rétabli. L'évêque avait de bonnes intentions ; mais il mit, pour avoir soin du malade, une espèce de médecin grossier et rustique, qui promettait de le guérir, et auquel on avait ordonné à Bernard d'obéir.

Guillaume, abbé de Saint-Thierri, qui a écrit la vie de saint Bernard du vivant de ce saint abbé, étant venu à Clairvaux dans ces circonstances, lui rendit visite dans la petite cabane qu'on lui avait bâtie hors de l'enceinte du monastère. Il fut si édifié de ses vertus qu'il aurait voulu passer le reste de sa vie à le servir. « Nous lui demandâmes, dit-il, ce qu'il faisait et comment il vivait dans cette cellule. — Fort bien, nous dit-il en souriant avec cet air de noblesse qui lui est naturel ;



moi à qui des hommes raisonnables obéissaient auparavant, on m'a ordonné d'obéir à un animal sans raison. » Il parlait du médecin paysan qu'on lui avait donné, et, en effet, Guillaume ajoute qu'ils furent indignés de la manière dont ce prétendu médecin traitait son malade.

Cependant la santé de Bernard se rétablit un peu et il reprit bientôt le gouvernement de sa communauté. Il avait sous sa direction tous ses frères ; Tescelin, son père, vint aussi, dans sa vieillesse, se rendre moine à Clairvaux. Il ne restait plus dans le monde que sa sœur Hombeline, qui était mariée et qui était assez mondaine. Dieu lui inspira d'aller rendre visite à son frère ; elle vint au monastère superbement parée et avec une suite nombreuse ; mais Bernard, ayant appris le faste avec lequel elle venait le visiter, refusa de la voir ; ses autres frères en firent autant. Elle trouva seulement, à la porte du monastère, André, qui lui fit des reproches de la magnificence de ses habits et la nomma un fumier paré. La honte et la componction lui firent verser des larmes. Elle dit : « Quoique je sois une pécheresse, Jésus-Christ est mort pour moi, et c'est parce que je suis pécheresse que je viens chercher de bons conseils. Si mon frère méprise mon corps, que le serviteur de Dieu ne méprise pas mon âme. Qu'il vienne, qu'il ordonne ; je suis prête à obéir. »

Sur cette promesse Bernard vint la voir avec tous ses frères. Comme il ne pouvait la séparer d'avec son mari, il se contenta de lui interdire le luxe des habits et toutes les vanités mondaines, lui donnant pour modèle la vie de sa mère. Hombeline retourna chez elle tellement changée qu'elle vécut deux ans dans sa maison comme dans un cloître. Au bout de ce temps-là elle obtint de son mari la permission de se faire religieuse, et elle entra au monastère de Juilli, où elle mourut saintement. Ce monastère avait été fondé pour les femmes de ceux qui avaient suivi saint Bernard à Clairvaux.

La réputation du saint abbé attirait à Clairvaux un grand nombre de novices ; il leur disait en les admettant : « Si vous voulez entrer ici, laissez à la porte le corps que vous avez apporté du siècle, et qu'il n'y ait que

l'esprit qui entre avec vous. » Il voulait dire, comme il s'expliquait lui-même, qu'il fallait laisser à la porte du monastère la concupiscence et renoncer à toutes les passions en entrant en religion. Bernard avait une si grande idée de la vie religieuse que, dans les commencements de son gouvernement, il exigeait de ses frères une pureté de cœur et de corps dont la fragilité humaine n'est pas capable, et il leur proposait une perfection si sublime qu'il les décourageait plutôt qu'il ne les animait. Quand il les confessait et qu'il les entendait s'accuser de quelque illusion ou de quelques pensées peu chastes, il paraissait étonné de les trouver encore des hommes, au lieu qu'il supposait qu'ils dussent être des anges ; mais Dieu lui fit connaître qu'il se trompait, et le saint abbé sut, dans la suite, se proportionner aux faiblesses de l'humanité et conduire à la perfection ses religieux par des routes différentes, selon les différentes mesures de grâce qu'il reconnaissait en eux. Au lieu de réprimander avec une sévérité de maître il se mit à exhorter, à reprendre avec une tendresse de mère. Ceux qui avaient été tentés de découragement coururent dès lors avec une sainte allégresse dans les voies de la perfection. Clairvaux fut un paradis ; on y vit jusqu'à sept cents moines voler au moindre signal de la volonté de saint Bernard et lui obéir comme à un ange du ciel. De ce nombre étaient un fils du roi de France, un roi de Sardaigne et beaucoup d'autres princes et seigneurs.

La plupart étaient frères convers, occupés au travail des mains ou à garder des troupeaux ; on en découvrit même un qui, pour expier une faute commise à la guerre, se jugeant indigne d'être admis parmi les religieux, s'était loué pour garder, sous les frères convers, les pourceaux d'une ferme. Tels étaient les sentiments d'humilité que Dieu inspirait à des grands du siècle.

En descendant la montagne pour entrer à Clairvaux on voyait, au premier aspect, que Dieu habitait dans cette maison, par la simplicité et la pauvreté des bâtiments. La vallée était pleine d'hommes, chacun occupé du travail qui lui était prescrit ; cependant, au milieu même du jour, on trouvait le silence

de la nuit ; on n'entendait que le bruit du travail ou les louanges de Dieu, quand les moines chantaient l'office. Ce silence imprimait un tel respect aux séculiers qu'ils n'osaient eux-mêmes tenir en ce lieu aucun discours, non-seulement mauvais ou inutile, mais qui ne fût pas à propos. Les moines ne laissaient pas d'être solitaires dans leur multitude, parce que l'unité d'esprit et la loi du silence conservaient à chacun la solitude du cœur. A peine pouvaient-ils, par un rude travail, tirer leur nourriture de cette terre stérile, et cette nourriture n'avait d'autre goût que celui que la faim ou l'amour de Dieu leur donnait ; encore trouvaient-ils que c'était trop, et leur première ferveur leur faisait regarder comme un poison tout ce qui causait quelque plaisir en mangeant. Par les soins de leur saint abbé ils étaient arrivés à souffrir non-seulement sans murmures, mais avec joie, ce qui auparavant leur eût paru insupportable. Cette joie même leur causait du scrupule, scrupule d'autant plus dangereux qu'il paraissait plus spirituel, et pour les en délivrer il fallut l'autorité du saint et savant évêque de Châlons. C'est ainsi que Guillaume de Saint-Thierry, témoin oculaire, représente ce qu'il appelle le siècle d'or de Cîteaux.

Quant à saint Bernard, le patriarche de cette merveilleuse Thébàide, il en était la plus grande merveille. Après qu'il eut passé une année sous l'obéissance de l'évêque de Châlons, pour sa santé, il revint à ses premières austérités avec un nouveau zèle, comme un torrent longtemps retenu par une digue et comme pour récupérer le temps perdu. Il pria debout jour et nuit, jusqu'à ce que ses genoux affaiblis et ses pieds enflés ne pussent plus le soutenir. Il porta longtemps un cilice sur sa chair, et il ne le quitta que quand il s'aperçut qu'on le savait. Sa nourriture était du pain avec du lait, du bouillon de légumes ou de la bouillie. Les médecins admiraient qu'il pût vivre et travailler en forçant ainsi la nature et disaient que c'était mettre un agneau à la charrue. Ses vomissements devinrent si fréquents qu'il fut réduit à s'abstenir de l'office public. Avec toutes ces infirmités il ne laissa pas de vivre soixante-trois ans, de fonder un grand nombre de

monastères, de prêcher, d'écrire plusieurs ouvrages excellents, d'être employé aux affaires les plus importantes de l'Eglise et de faire pour cela de grands voyages.

Quand ses infirmités le réduisirent à se séparer pour un temps de la communauté, ce fut la première occasion aux personnes du monde de le connaître et de venir le trouver. Ils venaient en grand nombre, et de son côté il les recevait plus facilement et leur prêchait les vérités de la religion. Quand l'obéissance l'obligeait à s'éloigner du monastère pour les affaires de l'Eglise, quelque part qu'il allât, de quelque sujet qu'il fût question, il ne pouvait s'empêcher de parler de Dieu ; ce qui le fit bientôt connaître dans le monde, et dès lors la grâce divine se rendit en lui plus sensible par le don de prophétie et des miracles.

Le premier miracle eut lieu en la personne d'un gentilhomme de ses parents, nommé Josbert de la Ferté, qui perdit tout d'un coup la parole et la connaissance. Son fils et ses amis étaient sensiblement affligés de le voir mourir sans confession et sans Viatique. On envoya avertir le saint abbé, qui le trouva dans le même état depuis trois jours. Il dit au fils et aux assistants : « Vous savez que cet homme a offensé Dieu, principalement en faisant tort aux églises et en opprimant les pauvres. Si vous me croyez, on rendra aux églises ce qu'il leur a ôté, et on remettra les redevances injustes dont il a chargé les pauvres ; alors il recouvrera la parole, il se confessera et recevra les sacrements. » Toute la famille le promit avec joie et l'accomplit. Mais Gérard, frère du saint abbé, et Gualdéric, son oncle, étonnés et alarmés de la promesse qu'il avait faite, le tirèrent à part et l'en reprirent durement ; il leur répondit avec simplicité : « Il est facile à Dieu de faire ce qu'il vous est difficile de croire. » Il pria en secret, puis alla offrir le saint Sacrifice ; il était encore à l'autel quand un homme vint dire que Josbert parlait librement et demandait avec empressement le saint abbé. Après la messe il y alla ; le malade se confessa à lui, reçut les sacrements et vécut encore deux ou trois jours, pendant lesquels il donna ordre à ses affaires, restitua le bien mal acquis et répara les torts qu'il avait faits.



Un jour, comme saint Bernard revenait des prés, une femme venue de loin lui apporta son enfant qui avait une main sèche et le bras contourné depuis sa naissance. Le saint abbé, touché des larmes et des prières de cette femme, lui dit de mettre son enfant à terre. Après avoir prié quelque temps, il fit le signe de la croix sur la main et sur le bras de l'enfant, puis il dit à la mère de l'appeler. L'enfant accourut, embrassa sa mère des deux bras et fut dès lors entièrement guéri. Les frères et les disciples de Bernard regardaient avec étonnement ces merveilles; mais ils n'en tiraient pas une vaine gloire humaine, comme auraient fait des hommes ordinaires; au contraire, l'affection spirituelle qu'ils lui portaient leur faisait craindre pour sa jeunesse et la nouveauté de sa conversion. Les deux personnes que ce zèle animait le plus étaient Gualderic, son oncle, et Gui, son frère aîné; ils n'épargnaient point les paroles dures pour fatiguer sa modestie; ils le chicanèrent même sur ce qu'il faisait de bien, ils réduisaient à rien ses miracles, et, comme il ne se défendait point, ils le poussaient souvent, par leurs reproches, jusqu'à lui faire verser des larmes. Enfin il arriva que son oncle Gualderic tomba lui-même malade d'une grosse fièvre. Pressé par la douleur, il pria son saint neveu d'avoir pitié de lui et de ne pas lui refuser le secours qu'il donnait aux autres. Le saint abbé, usant de sa douceur ordinaire, lui rappela d'abord les fréquents reproches qu'il lui avait faits sur ce sujet et lui demanda s'il ne parlait point ainsi pour le tenter. Gualderic persistant dans sa prière, il lui imposa les mains, commanda à la fièvre de se retirer, et elle se retira<sup>1</sup>.

Tandis que saint Bernard illustrait la France par ses vertus et ses miracles, car il continua d'en faire un grand nombre, l'Irlande admirait un nouvel apôtre, dont Bernard lui-même, son ami et son admirateur, a écrit la vie avec une merveilleuse élégance. Saint Malachie, qui veut dire l'ange du Seigneur, vint au monde, l'an 1094, dans la ville d'Armagh, en Irlande. Né dans un pays barbare, on ne vit jamais rien de plus poli. Ses

parents étaient de la première noblesse et des plus puissants de la province. Sa mère, dont la vertu surpassait encore la naissance, lui apprit d'abord la loi de Dieu; elle la mettait bien au-dessus de la science séculière. Le jeune enfant avait de l'aptitude pour l'une et pour l'autre; il apprit les lettres à l'école, la piété à la maison; ses progrès satisfaisaient tout ensemble et ses maîtres et sa mère. Il était doux, modeste, docile, et se faisait aimer de tout le monde. Profitant des leçons et des exemples de sa mère, chaque jour il croissait en prudence et en sainteté. Enfant par les années, vieillard par les mœurs, il n'avait rien de puéril. Admiré, respecté de tout le monde, il n'en était que plus humble et plus prompt à obéir. Instruit par l'onction intérieure, il surpassa bientôt ses condisciples dans la littérature, ses maîtres mêmes dans la vertu. Il s'appliquait surtout aux choses divines, cherchait la retraite, mangeait peu, veillait beaucoup, méditait la loi, priait souvent. Comme l'étude ne lui permettait pas de fréquenter l'église et qu'il n'osait faire paraître de l'affectation, il levait les mains et le cœur au ciel dans tous les lieux où il le pouvait sans être vu de personne; car dès lors il évitait la vaine gloire comme le poison de toutes les vertus. Près de la ville où il étudiait est un village où son maître avait coutume d'aller; le jeune étudiant, qui seul l'accompagnait, s'arrêtait de temps à autre, et, à la dérobée, levant les mains au ciel, faisait une prière jaculatoire. L'accroissement de l'âge ne diminuait rien de la pureté de son âme ni de la simplicité de son cœur; il vécut toujours dans la même innocence. Il avait un discernement au-dessus de l'homme; il voyait la différence entre l'esprit dont il se sentait animé et l'esprit du monde, qui n'est que corruption et ténèbres. Il comprit que c'était l'esprit de Dieu qui le rendait sobre, pieux et chaste, lui faisait aimer la justice et la vérité. Considérant qu'il portait ce trésor dans un vase fragile, il chercha les moyens les plus sûrs pour n'en perdre point l'huile céleste.

Près de l'église d'Armagh était un saint homme enfermé dans une cellule, où il passait les jours et les nuits à jeûner, à prier, à châtier son corps. Malachie alla demander

<sup>1</sup> *Vita S. Bernardi, Acta SS.*, 20 août.

une règle de vie à celui qui s'était enterré vivant dans ce tombeau. Quand le bruit de sa retraite se fut répandu dans la ville les uns s'affligeaient de voir un jeune homme si aimable et si délicat se condamner à une vie aussi dure ; les autres craignaient qu'il ne l'eût entrepris à la légère et qu'il n'y persévérât point ; d'autres l'accusaient de témérité pour avoir tenté une chose au-dessus de son âge et de ses forces. Lui, cependant, ne le faisait pas sans conseil ; il avait appris du prophète : « Il est bon à l'homme d'avoir porté le joug depuis sa jeunesse. » Assis donc aux pieds d'Imar, car tel était le nom du pieux solitaire, il apprenait l'obéissance, le silence, la mortification, ou plutôt il montrait que déjà il l'avait appris. Jusqu'alors cette vie paraissait admirable, mais non pas imitable. L'exemple du jeune Malachie engagea plusieurs autres à l'imiter. Celse, archevêque d'Armagh, de l'avis d'Imar, le promut malgré lui à l'office de diacre ; il en remplit avec beaucoup de zèle toutes les fonctions ; celle qu'il affectionnait le plus, c'était d'ensevelir les pauvres, tant par humilité que par humanité. Sa sœur, qui regardait ce ministère comme indigne de sa naissance, lui en faisait continuellement des reproches et disait : « Insensé, laisse les morts ensevelir les morts. — Malheureuse, lui répliqua son frère, tu sais les mots de cette divine parole, mais tu en ignores la vertu. » Et il continua de remplir avec un zèle infatigable le ministère qu'il avait reçu malgré lui. A l'âge de vingt-cinq ans il fut ordonné prêtre sans qu'il pût s'en défendre ; l'archevêque l'établit même son vicaire, pour prêcher au peuple la parole de Dieu et déraciner les abus qui défigureraient horriblement l'Eglise d'Irlande. Malachie remplit sa commission avec autant de zèle que de succès ; les vices furent corrigés, les coutumes barbares détruites, les superstitions bannies, et l'on vit revivre partout la pureté des mœurs avec celle de la foi. Il établit dans toutes les églises les sanctions apostoliques, les décrets des saints Pères, mais surtout les coutumes de la sainte Eglise romaine. On y chanta dès lors les heures canoniales comme par tout l'univers ; car auparavant, depuis l'invasion des Danois, on

ne le faisait pas même dans la ville épiscopale. Pour lui il avait appris le chant dans son premier âge, et il faisait chanter dans son monastère lorsqu'il n'y avait encore personne qui sût ou voulût chanter, soit dans la ville, soit dans le diocèse. Il rétablit enfin la pratique salutaire de la confession, le sacrement de Confirmation, la règle dans les mariages, toutes choses que l'on ignorait ou que l'on négligeait.

Comme son zèle pour la réforme des mœurs et de la discipline était très-grand, mais aussi très-circonspect, il craignit d'introduire quelque chose qui ne fût pas conforme au rite de l'Eglise universelle. Pour s'en instruire parfaitement il résolut, avec la bénédiction de son évêque et de son directeur, d'aller trouver Malc, évêque de Lesmor, en Moumonie, l'un des royaumes d'Irlande. Malc avait vécu longtemps en Angleterre dans le monastère de Winchester ; il était fort âgé et célèbre non-seulement par sa doctrine et sa vertu, mais encore par ses miracles. Malachie demeura auprès de lui plusieurs années.

Cependant une révolution éclata dans le royaume de Moumonie. Le roi Cormac, détrôné par son frère, vint se réfugier auprès de l'évêque Malc. L'évêque s'apprêtait à le recevoir avec les honneurs convenables ; mais le roi déclara qu'il aimait mieux être comme un des pauvres frères qui entouraient l'évêque, mener une vie pauvre comme eux, attendre en paix la volonté de Dieu, que de recouvrer son royaume par la force et de verser pour cela une goutte de sang qui pût un jour crier contre lui. Émerveillé d'aussi saintes dispositions, l'évêque assigna au roi, suivant son désir, une pauvre maison pour sa demeure, Malachie pour son directeur, et pour sa nourriture du pain avec du sel et de l'eau. Le bon roi s'affectionna tellement à une vie si humble et si austère que, la Providence lui ayant facilité les moyens de remonter sur le trône, il ne put s'y résoudre, et encore avec peine, que sur l'ordre de l'évêque et de Malachie, dont il respectait les avis comme des oracles. Dans la prospérité il conserva pour saint Malachie la tendre et sainte amitié qu'il avait conçue pour lui dans



l'adversité, l'honora toujours comme son père et écoutait volontiers ses conseils.

Pendant que Malachie était à Lesmor, sa sœur, dont il a été parlé, vint à mourir ; il avait fait serment de ne pas la voir de sa vie, à cause de sa conduite trop mondaine ; il la vit après sa mort. Une nuit, pendant le sommeil, il entendit une voix qui lui disait que sa sœur attendait dans le cimetière, avec douleur, et qu'elle avait été trente jours sans nourriture spirituelle. A son réveil il réfléchit à cette parole, et trouva qu'il y avait précisément trente jours qu'il avait cessé de prier pour le repos de son âme. Comme il ne haïssait dans sa sœur que le péché, il se remit à prier pour elle et dit ou fit dire tous les jours la sainte messe à son intention. Ce ne fut pas en vain ; peu de temps après il la vit à la porte de l'église, mais sans pouvoir y entrer et vêtue d'habits noirs. Une seconde fois il la vit avec un habit blanchâtre, admise dans l'intérieur de l'église, mais sans qu'il lui fût encore permis d'approcher de l'autel. Enfin il la vit mêlée à la multitude de ceux qui étaient vêtus de blanc, vêtue elle-même d'une robe blanche. Voilà ce que saint Bernard rapporte de saint Malachie, qui, sans doute, le lui avait appris de sa propre bouche.

Cependant l'évêque Celse et le solitaire Imar, ne pouvant plus supporter l'absence de Malachie, le rappelèrent à Armagh. Dieu lui réservait une œuvre pour la gloire de son nom. La fameuse abbaye de Bangor était depuis longtemps dans un état déplorable ; elle avait été fondée par saint Congall, vers l'an 555. On dit qu'il s'y trouva jusqu'à trois mille moines à la fois ; il en sortit au moins de nombreuses colonies qui fondèrent plusieurs monastères en Écosse et en Irlande. Saint Colomban, religieux de cette maison, en porta la règle en France et en Italie. Les pirates danois en détruisirent les bâtiments et massacrèrent neuf cents moines en un jour ; depuis ce temps ce n'étaient plus que des ruines. La place et les biens y appartenant à un homme puissant et riche. Tout d'un coup cet homme, inspiré de Dieu, donne le tout à saint Malachie, avec sa personne même ; c'était l'oncle même du saint.

Par ordre du bienheureux Imar Malachie rebâtit le monastère, qui devint de nouveau une école de savoir et de piété. Le serviteur de Dieu le gouverna quelque temps ; il y fut, par sa conduite, la règle vivante. Les austérités de la communauté ne suffisaient point à sa ferveur ; il en pratiquait de particulières, dont il déroba la connaissance autant que possible. Plusieurs guérisons miraculeuses ajoutèrent à la réputation de sainteté dont il jouissait ; mais sa vie, dit saint Bernard, fut le plus grand de ses miracles.

Peu de temps après il fut élu évêque de la ville de Connerth, dont le siège semblait être abandonné par une longue vacance. Il résista longtemps ; mais enfin les ordres d'Imar et du métropolitain le contraignirent à se soumettre. Il avait trente ans lorsqu'il fut sacré évêque. Dès qu'il se fut mis à l'œuvre il reconnut qu'on l'avait engagé à conduire des bêtes plutôt que des hommes ; car il n'avait encore rien vu de pareil dans les lieux les plus barbares pour le libertinage des mœurs, la brutalité des coutumes, l'aversion des lois et de toute discipline, le débordement effroyable des vices les plus honteux. Ils étaient chrétiens de nom, païens de fait, ne connaissant ni dîmes, ni prémices, ni mariages légitimes, ni confessions ; personne à demander la pénitence, personne à la donner ; de prêtres très-peu. Et qu'aurait fait un plus grand nombre ? Ce peu n'avaient presque rien à faire parmi les laïques ; ils ne voyaient aucun fruit à leurs travaux dans ce peuple abruti. On n'entendait dans les églises ni la voix du prédicateur, ni le chant des cantiques. Que fera l'athlète du Seigneur ? Ou fuir avec honte, ou combattre avec péril. Se sentant pasteur, et non mercenaire, il est prêt à donner sa vie même pour le salut de son troupeau. Il demeure intrépide au milieu de ces loups et met tout en œuvre pour les changer en brebis. Il instruit en public, il reprend en particulier, il pleure sur chacun ; s'il ne réussit pas encore il offre pour eux un cœur contrit et humilié. Il passe des nuits entières en oraison. S'ils ne veulent pas venir à l'église il va les trouver dans les rues et sur les places, pour les gagner à Dieu. Il parcourt avec la même ardeur les campagnes et les

villages, accompagné de quelques disciples fidèles qui ne le quittent jamais. Il va distribuant le pain de vie, même aux plus ingrats ; il va toujours à pied, comme les apôtres, supportant avec une inaltérable douceur les affronts et les maux qu'il avait à endurer. Sa persévérance triompha enfin d'un peuple si rebelle ; il s'adoucit peu à peu, s'accoutuma à écouter les corrections de son pasteur et se rendit susceptible de discipline. Les lois barbares furent abolies et remplacées par les lois romaines, les coutumes de l'Église furent substituées aux coutumes contraires, des églises furent bâties et des clercs ordonnés pour les desservir ; on commença à se confesser, à fréquenter les offices divins ; un mariage honorable remplaça le concubinage ; enfin tout fut changé en mieux.

L'Irlande obéissait alors à quatre ou cinq petits rois de mœurs fort différentes ; celui qui régnait dans la partie septentrionale de l'île vint fondre, quelques années après, sur le diocèse de saint Malachie et ruina sa ville épiscopale. Le saint, chassé de la sorte, se retira avec cent vingt de ses religieux dans les terres de Cormac, ce même roi qu'il avait vu à Lesmor. Ce pieux prince, se souvenant de leur amitié, lui offrit toute l'assistance qui était en son pouvoir ; il lui donna un fonds de terre avec une somme d'argent considérable pour bâtir un monastère et y loger tous ses religieux. Il y fit même diverses retraites, comme s'il eût encore été son disciple.

Cependant Celse, archevêque d'Armagh, étant tombé malade et se voyant près de sa fin, déclara, par une espèce de testament, pour son successeur saint Malachie, qu'il avait ordonné diacre, prêtre et évêque, ne connaissant personne de plus digne d'être mis à la tête du clergé d'Irlande. Il le recommanda à tout le monde, par l'autorité de saint Patrice, notamment aux deux rois de Mounonie et aux seigneurs du pays. Saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande, y était en si grande vénération que non-seulement le clergé, mais les rois et les princes obéissaient à son successeur dans le siège métropolitain d'Armagh. Or, peut-être par suite de cela même, il s'était établi une très-mauvaise

coutume ; ce siège était devenu comme héréditaire, on n'y souffrait point d'archevêque sinon d'une certaine famille qui en était en possession depuis près de deux cents ans. S'il ne se trouvait point d'ecclésiastiques de cette race on y mettait des laïques, et il y en avait déjà eu huit, avant Celse, qui étaient mariés, n'avaient reçu aucun ordre, mais étaient toutefois lettrés. De là venait ce relâchement de la discipline, cet oubli de la religion, cette barbarie dans toute l'Irlande ; car on y changeait et on y multipliait les évêchés sans règle et sans raison, suivant la fantaisie du métropolitain, en sorte que l'on mettait des évêques presque dans chaque église. Profondément affligé de ces maux et d'autres, car il était homme de bien et craignant Dieu, Celse voulut de toute manière avoir Malachie pour successeur ; il avait confiance qu'il pourrait extirper cette pernicieuse succession, parce qu'il était aimé de tout le monde et que le Seigneur était avec lui.

Son espérance ne fut pas trompée ; car, après sa mort, Malachie fut mis à sa place, mais pas tout de suite ni facilement ; car un nommé Maurice, de cette méchante famille qui avait pour ainsi dire confisqué ce siège, s'en empara et s'y maintint par force pendant cinq ans. C'était un tyran et non un évêque. D'un autre côté tous les gens de bien pressaient Malachie de s'établir dans Armagh, selon l'intention de Celse ; mais lui profita de l'occasion pour refuser cette dignité, représentant qu'il était trop faible pour abolir un abus si invétéré et contre une famille si puissante que l'usurpateur ne pourrait être chassé sans effusion de sang ; enfin qu'il était lié à une autre Église. Entre ceux qui le sollicitaient plus puissamment étaient deux évêques, le bienheureux Malc de Lesmor et Gilbert de Limerick, qui fut le premier légat du Pape en Irlande. Il y avait déjà trois ans que Maurice profitait de son usurpation lorsque ces deux prélats, ne pouvant voir plus longtemps l'Église d'Armagh ainsi déshonorée, firent assembler les évêques et les grands du pays, et allèrent tous ensemble trouver saint Malachie dans son monastère d'Ibrac, pour le contraindre à accepter l'archevêché d'Armagh, s'il ne le fai-



sait volontairement. Il ne céda que sur la menace de l'excommunication, disant que, puisqu'on le menait à la mort, il y allait dans l'espérance de souffrir le martyre. « Mais, ajouta-t-il, c'est à la condition que, si les choses tournent comme vous désirez, j'aurai la permission, quand la paix sera rétablie, de retourner à ma première épouse et à ma pauvreté bien-aimée. » La condition ayant été acceptée, il commença d'exercer les fonctions d'archevêque dans toute la province. Il ne les exerça cependant pas dans la ville d'Armagh, où il ne voulut point entrer tant que vécut Maurice, de peur d'exciter une sédition. Celui-ci mourut deux ans après, sans se reconnaître, puisqu'il nomma Nigel, son parent, pour lui succéder ; mais le roi Cormac et les évêques de la province installèrent Malachie, qui fut reconnu pour le seul métropolitain légitime d'Irlande, en 1133, la trente-huitième année de son âge <sup>1</sup>.

En Angleterre, après la mort de saint Anselme, arrivée l'an 1109, le siège de Cantorbéry resta vacant jusqu'en 1114. Le roi Henri, à l'exemple du roi Guillaume, son frère, s'était mis en possession de tous les biens de cet archevêché, à la réserve de la mense monacale. C'était Raoul, évêque de Rochester, qui faisait à Cantorbéry les fonctions épiscopales. Enfin le roi Henri, pressé par les admonitions du Pape, ainsi que par les prières des moines de Cantorbéry et de plusieurs autres personnes, assembla les évêques et les seigneurs d'Angleterre à Windsor, pour les consulter sur le choix d'un archevêque. Raoul ou Radulfe, évêque de Rochester, fut élu avec une approbation générale, le 26 avril 1114, et prit possession à Cantorbéry le 17 de mai <sup>2</sup>.

Il était né en Normandie, et, étant moine à Saint-Étienne de Caen, avait étudié sous Lanfranc. Ensuite il fut abbé de Saint-Martin de Séez, et, à l'occasion d'un différend qu'il eut avec Robert, seigneur de Bellesme, il passa en Angleterre, où il s'attacha à saint Anselme, qui le fit évêque de Rochester en 1108. Il était déjà vieux et valétudinaire quand il fut élevé sur le siège de Cantorbéry,

qu'il remplit pendant huit ans. Ses mœurs étaient sans reproche ; on l'accusait seulement d'aimer trop la plaisanterie. Au mois de novembre 1114 il envoya trois députés à Rome pour demander sa confirmation au Pape ainsi que le pallium. Le bienheureux Yves de Chartres écrivit également en sa faveur. Les députés anglais portaient au Pape des lettres du roi, de l'archevêque, du monastère de Cantorbéry et de presque tous les évêques d'Angleterre <sup>1</sup>.

Arrivés à Rome ils y demeurèrent quelque temps sans obtenir de réponse favorable et ne savaient à qui s'adresser. Il y avait à Rome un neveu de saint Anselme, nommé Anselme comme lui et aimé du Pape, qui l'avait fait abbé de Saint-Sabas. Il avait demeuré longtemps en Angleterre, du vivant de son oncle, et il y était aimé comme s'il eût été du pays. Quand il sut les députés à Rome il vint les trouver au palais de Latran et leur rendit tous les offices d'un véritable ami. Il leur concilia tellement le Pape et ceux de son conseil qu'on leur accorda gratuitement ce qu'ils demandaient, et le Pape leur donna Anselme lui-même pour porter de sa part le pallium à Cantorbéry. Les députés prirent les devants, et, arrivés en Normandie, ils rendirent compte au roi du succès de leur voyage, et attendirent auprès de lui le légat Anselme, qui fut reçu avec honneur et passa avec eux en Angleterre <sup>2</sup>.

Il apporta au roi une lettre du Pape, qui se plaignit de lui en ces termes : « Comme vous avez abondamment reçu de la main de Dieu l'honneur des richesses et la paix, nous en sommes d'autant plus étonné et peiné de voir que, dans votre royaume et puissance, le bienheureux Pierre, et en lui le Seigneur même, ait perdu son honneur et ses droits ; car les nonces ou les lettres du Siège apostolique ne sont point reçus dans vos États sans l'ordre de Votre Majesté ; il n'en vient aucune plainte ni aucune affaire pour être jugée par le Siège apostolique ; c'est pourquoi il se fait chez vous beaucoup d'ordinations illicites, et ceux-là pèchent impunément qui devraient corriger les autres. Nous avons patienté jus-

<sup>1</sup> S. Bernard, *Vita S. Malach.* — <sup>2</sup> Eadmer, *Novor.*, l. 5.

<sup>1</sup> *Malmesb. Pontific.*, l. 1. Yves, *epist.* 258. — <sup>2</sup> Eadmer, *Novor.*, l. 5.

qu'ici, espérant que votre sagesse y porterait remède. Car en quoi serait-ce diminuer votre honneur, votre opulence, votre dignité, que de garder à saint Pierre, dans votre royaume, le respect qui lui est dû ? Ces choses sont d'autant plus indignes de vous que nous savons que votre royaume, sous les anciens rois, était plus attaché au Siège apostolique. Nous lisons en effet que les rois eux-mêmes ont visité les tombeaux des apôtres et y sont demeurés jusqu'à la mort. Nous lisons que plusieurs évêques et docteurs ont été envoyés spontanément d'ici chez vous par les Pontifes romains. Pour traiter et corriger ces choses nous envoyons à votre excellence notre fils Anselme, votre familier, aujourd'hui abbé de Saint-Sabas ; par lui encore nous satisfaisons à votre demande et à celle des évêques touchant l'archevêque de Cantorbéry, quoiqu'elle soit contre l'autorité du Siège apostolique, espérant que, de votre côté, vous satisferez ce même Siège dans les droits de sa dignité ; autrement, si vous ôtez à saint Pierre ses droits, il vous ôtera aussi ses bienfaits. Ce qui n'est point assez marqué dans la lettre vous sera expliqué de vive voix par le légat. Que le Dieu tout-puissant vous protège par sa droite et vous perfectionne dans son amour. L'aumône de saint Pierre, ainsi que nous l'apprenons, a été levée si mal et si frauduleusement que l'Église romaine n'en a pas reçu la moitié. On vous impute tout cela, aussi bien que le reste, parce qu'on présume qu'il ne se fait rien dans votre royaume contrairement à votre volonté. Nous voulons donc que vous la fassiez recueillir avec plus de soin et que vous l'envoyiez par le présent nonce <sup>1</sup>. » Telle fut la lettre du Pape au roi. Il y en avait une autre à l'Église de Cantorbéry, où le Pape se plaint de la translation de l'évêque de Rochester, « ce qui ne devait, dit-il, autrement se faire à notre insu et sans notre consentement, suivant les décrets des saints Pères ; toutefois nous le tolérons à cause du mérite de la personne <sup>2</sup>. »

L'archevêque Raoul reçut solennellement le pallium le dimanche 27 juin 1113, ce qui se fit de la manière suivante. Les évê-

ques, les abbés et les nobles s'assemblèrent dans l'église métropolitaine de Cantorbéry avec une multitude innombrable de peuple. Le légat Anselme, apportant le pallium dans un vase d'argent, fut reçu à la porte de la ville par les deux communautés de moines de l'église métropolitaine et de Saint-Augustin. L'archevêque vint au-devant, accompagné des évêques et revêtu de ses ornements, mais les pieds nus. Le pallium fut mis sur l'autel, où l'archevêque le prit, après avoir fait serment de fidélité et d'obéissance au Pape. Il fit baiser son pallium à tous les assistants, et, s'en étant revêtu, il fut intronisé dans la chaire primatiale d'Angleterre <sup>1</sup>.

La même année le roi d'Angleterre ordonna à tous les évêques et à tous les seigneurs de se rendre à sa cour, ce qui fit courir le bruit que l'archevêque devait tenir un concile général en présence du légat et y publier de nouveaux règlements pour la réformation de l'Église. L'assemblée se tint en effet, le 17 septembre, à Westminster ; mais ce ne fut point un concile ; seulement le légat Anselme y présenta une lettre du Pape au roi et aux évêques d'Angleterre, et conçue en ces termes :

« Pascal, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils Henri, roi illustre, et aux évêques du royaume anglais, salut et bénédiction apostolique. De quelle manière l'Église de Dieu a été fondée, nous n'avons pas à le rappeler pour le moment ; les textes de l'Évangile et les lettres des apôtres le disent assez ; mais de quelle manière l'état de l'Église persévère avec l'aide du Seigneur, voilà ce que nous avons à considérer et à faire voir ; car l'Esprit-Saint a dit à l'Église : « Des fils vous sont nés à la place de vos pères ; vous les établirez princes sur toute la terre. » Au sujet de quoi l'apôtre saint Paul a fait ce commandement : « N'imposez promptement les mains à personne, et ne participez point au péché d'autrui. » Ce que saint Léon explique en ces termes : « Qu'est-ce à dire, imposer promptement les mains, si ce n'est avant l'âge de la maturité, avant le temps de l'examen, avant le mérite du travail, avant

<sup>1</sup> Pascal, *epist.* 105. — <sup>2</sup> *Epist.* 106.

<sup>1</sup> Eadmer, l. 5.



l'expérience de la discipline, conférer l'honneur sacerdotal à des sujets non éprouvés ? » Comment donc pouvons-nous accorder la confirmation de l'honneur sacerdotal aux évêques d'Angleterre de qui nous ne connaissons la vie et la science par aucune probation ? Le chef même de l'Église, Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand il confia l'Église au premier pasteur, l'apôtre Pierre, lui dit : « Pais mes brebis, pais mes agneaux. » Les brebis sont les prélats des églises, qui, par la grâce de Dieu, doivent lui engendrer des enfants. Comment donc pouvons-nous paître soit des agneaux, soit des brebis, que nous ne connaissons ni n'avons vus, que nous n'entendons pas et par qui nous ne sommes point entendu ? Comment remplissons-nous à leur égard ce précepte du Seigneur à saint Pierre : « Confirme tes frères ? » Car Notre-Seigneur a distribué le monde entier à ses disciples, mais il a spécialement confié l'Europe à Pierre et à Paul. Ce n'est pas seulement par leurs disciples et leurs légats, mais encore par ceux de leurs successeurs, que l'Europe entière a été convertie et confirmée. De là, jusqu'à nous qui tenons leur place, quoique nous en soyons indigne, est venue cette coutume, que par les vicaires de notre Siège soient décidées ou revues les affaires les plus importantes des Églises dans les provinces.

« Vous, cependant, sans nous consulter, vous terminez même les affaires des évêques, tandis que le saint Pape Victor dit : « Quoiqu'il soit permis aux évêques comprovinciaux d'examiner la cause d'un évêque accusé, il ne leur est cependant pas permis de la terminer sans consulter le Pontife romain. » Le Pape Zéphyrin dit de même : « Les jugements des évêques et les causes majeures doivent être terminés par le Siège apostolique, et non par un autre. » Vous enlevez aux opprimés l'appellation au Siège apostolique, quoiqu'il soit sanctionné dans les conciles et les décrets des saints Pères que tous les opprimés peuvent appeler à l'Église romaine. Vous célébrez des conciles à notre insu, tandis que saint Athanase écrit : « Nous savons que, dans le grand concile de Nicée des trois cent dix-huit Pères, il a été statué par tout le monde qu'on ne devait point célébrer de con-

cile à l'insu du Pontife romain ; » ce que les saints Pontifes ont confirmé par leurs écrits, où ils déclarent nuls les conciles tenus autrement. Vous voyez donc que vous avez beaucoup empiété sur l'autorité du Siège apostolique, que vous avez enlevé beaucoup de sa dignité, et qu'il est de notre devoir d'exiger des preuves touchant ceux à qui nous conférons la dignité sacerdotale, de peur que, si nous imposons trop promptement les mains, contre le précepte de l'Apôtre, nous ne participions aux péchés d'autrui ; car, suivant la sentence de saint Léon, c'est se faire à soi-même un grand préjudice d'élever à la dignité un indigne. Vous osez encore, sans notre autorité, faire des mutations d'évêques, ce que nous savons qui est défendu sans l'autorité et la permission du très-saint Siège de Rome. Si donc vous voulez garder en tout cela au Siège apostolique sa dignité et son respect, nous vous gardons la charité qui est due à des frères et à des fils, et, ce qui doit vous être concédé par l'Église apostolique, nous vous le concédons, par la grâce du Seigneur, avec bienveillance et affection. Mais, si vous êtes d'avis de persister dans votre obstination, nous, suivant la parole de l'Évangile et l'exemple de l'Apôtre, nous secouerons sur vous la poussière de nos pieds et nous vous livrerons au jugement de Dieu, comme des gens qui se séparent de l'Église catholique, et cela d'après la parole du Seigneur : « Qui n'amasse point avec moi dissipe, et qui n'est point avec moi est contre moi. » Que le Dieu tout-puissant vous accorde d'être avec nous en lui et d'amasser en lui avec nous, afin de parvenir à son éternelle unité, qui demeure toujours la même. Donné au palais de Latran, aux calendes d'avril, indiction huitième<sup>1</sup>. »

Cette lettre de Pascal II résume en peu de mots l'éternelle constitution de l'Église de Dieu. Vicaire de Jésus-Christ, successeur de saint Pierre, le Pontife romain est le chef de l'Église par toute la terre, mais spécialement en Europe. Par toute la terre, mais spécialement en Europe, le Pontife romain doit confirmer ses frères, paître les agneaux et les

<sup>1</sup> Epist. 107.

brebis du Christ, les fidèles et les pasteurs. Par toute la terre, mais spécialement en Europe, les causes majeures, les affaires les plus importantes doivent lui être déferées, notamment l'examen et la confirmation des nouveaux évêques, les translations d'un siège à l'autre, le jugement définitif des évêques accusés, la tenue des conciles. Pascal II cite à ce sujet deux lettres apocryphes des Papes Victor et Zéphyrin ; mais il aurait pu citer plusieurs lettres très-authentiques des saints Papes Jules, Innocent, Gélase et autres, qui disent la même chose ; il aurait pu citer le témoignage non suspect des deux historiens grecs, Socrate et Sozomène, qui rapportent que, dans le quatrième siècle, sous le pontificat du Pape Jules, c'était déjà une ancienne loi de l'Église qu'on ne devait nulle part terminer aucune affaire, tenir aucun concile, sans l'assentiment du Pontife romain.

Cette lettre de Pascal II ayant été lue dans l'assemblée de Westminster, le roi Henri d'Angleterre consulta les évêques sur ce qu'il devait répondre au Pape là-dessus, ainsi que sur quelques autres sujets de mécontentement ; car, quelque temps auparavant, le légat Conon, tenant ses conciles en France, avait suspendu et excommunié les évêques de Normandie pour n'avoir pas voulu y venir après avoir été appelés trois fois. Le roi avait été extrêmement choqué de cette excommunication, principalement parce qu'il lui semblait que le Pape violait les privilèges accordés par l'Église romaine à son frère et à lui, quoiqu'il n'eût pas mérité ce traitement. Il résolut donc, par le conseil des évêques, d'envoyer des députés à Rome pour s'expliquer plus sûrement avec le Pape. On choisit pour cette négociation Guillaume de Varelvas, évêque d'Exeter, quoiqu'il eût perdu la vue, parce qu'il était fort connu du Pape, vers lequel il avait été envoyé plusieurs fois du temps de saint Anselme, et le roi était assuré de son habileté et de sa fidélité. On ne sait point quel fut le résultat de cette ambassade.

L'année suivante (1116), vers le mois d'août, le même Anselme, neveu du saint archevêque, revint de Rome, et apporta des lettres du Pape qui l'établissaient légat en Angleterre. La nouvelle en ayant été portée dans le

royaume, les évêques et les seigneurs s'assemblèrent à Londres en présence de la reine, et on résolut que l'archevêque de Cantorbéry, que cette affaire regardait principalement, irait trouver le roi alors en Normandie, lui exposerait l'ancienne coutume et la liberté du royaume, et, si le roi en était d'avis, il irait à Rome pour faire abolir ces nouveautés. L'archevêque, qui désirait faire le voyage de Rome par dévotion, embrassa volontiers cette résolution ; il passa la mer avec une nombreuse suite et un équipage magnifique, ayant entre autres avec lui le savant Eadmer, disciple de saint Anselme, qui a écrit cette histoire. L'archevêque trouva le roi d'Angleterre à Rouen, où était aussi le légat Anselme, attendant la permission de passer en Angleterre pour y exercer sa légation ; mais le roi le retenait pour ne pas porter préjudice aux coutumes de son royaume, et cependant le défrayait libéralement. L'archevêque Raoul, ayant expliqué au roi le sujet de son voyage, prit, par son avis, le chemin de Rome. Arrêté à Lyon par sa propre maladie, à Plaisance par celle de l'évêque Hébert de Norwich, qui l'accompagnait en qualité d'envoyé du roi, il n'arriva à Rome que dans les commencements de 1117, lorsque le Pape était à Bénévent. Pascal II répondit à ses lettres et à ses députés par une lettre du 24 mars 1117, adressée aux évêques et au roi d'Angleterre, où il déclare qu'il ne veut diminuer en rien la dignité de l'Église de Cantorbéry, mais la conserver suivant l'institution de saint Grégoire et la possession d'Anselme, de sainte mémoire <sup>1</sup>.

Au fond de cette affaire il y avait quelque chose qu'on ne disait pas tout haut. Tant que l'Angleterre fut gouvernée par des rois anglais, et l'Angleterre et ses rois, convertis au Christianisme par les missionnaires de Rome, conservaient pour Rome une affection et une docilité filiales. Plusieurs de ces rois anglais, comme Alfred le Grand et saint Édouard, étaient en quelque sorte des apôtres ; on en vit plus d'un quitter le trône pour le cloître, plus d'un se retirer à Rome, auprès du tombeau de saint Pierre. Plusieurs des archevê-

<sup>1</sup> Eadmer, l. 5.



ques de Cantorbéry avaient été envoyés de Rome par les Papes. Dans cet état de choses il était naturel que les Pontifes romains eussent une grande confiance dans les archevêques de Cantorbéry et dans les rois d'Angleterre, et qu'ils les considérassent comme les légats et les vicaires habituels du Saint-Siège pour la réforme des abus; mais, depuis la conquête de l'Angleterre par les Normands, les choses y avaient bien changé. Les Normands regardaient comme leur conquête non-seulement les villes et les comtés, mais encore les évêchés et les abbayes. Ces dignités n'étaient que pour les Normands; les Anglais en étaient exclus. Voici ce que dit à ce sujet le contemporain Eadmer : « Comme il était sur le point de passer d'Angleterre en Normandie, le roi, par le conseil des évêques et de ses princes, pourvut d'abbés tous les monastères qui depuis longtemps manquaient de pasteurs. Que si quelques-uns d'entre eux furent moins des pasteurs que des loups, il est permis de croire que telle n'était pas l'intention du roi; et pourtant cela serait plus croyable s'il en eût pris au moins quelques-uns parmi les indigènes du pays; mais, si vous étiez Anglais, aucun degré de vertu ou de mérite ne pouvait vous mener au moindre emploi, tandis que l'étranger de naissance était jugé digne de tout<sup>1</sup>. »

On comprend qu'avec un pareil régime il devait s'introduire bien des abus que les évêques normands n'étaient guère disposés à corriger, et que les Anglais, pour le bien de l'Angleterre, devaient beaucoup désirer un légat apostolique qui ne fût pas un Normand.

Vers l'année 1115 Alexandre, roi d'Écosse, écrivit à l'archevêque Raoul de Cantorbéry, pour lui notifier la mort de Turgod, évêque de Saint-André, et lui demander conseil sur le choix d'un successeur. Il lui rappelle que, dans les anciens temps, les évêques de Saint-André n'étaient sacrés que par le Pontife romain ou par l'archevêque de Cantorbéry, et proteste ne pas vouloir souffrir qu'ils le fussent par l'archevêque d'York, comme Lanfranc avait jugé à propos de le

permettre. Cinq ans après, c'est-à-dire en 1120, l'archevêque Raoul, étant revenu de Rome et de Normandie en Angleterre, reçut une députation du même roi Alexandre d'Écosse, avec une lettre où il le priait de lui envoyer le moine Eadmer pour remplir le siège épiscopal de Saint-André, qui était encore vacant. L'archevêque crut que cette vocation venait de Dieu, sachant bien qu'Eadmer n'y avait aucune part, car il avait été assidûment à son service comme à celui de saint Anselme, et, avec la permission du roi d'Angleterre, il l'envoya au roi d'Écosse. A son arrivée il fut élu évêque de Saint-André par le clergé et le peuple du pays, du consentement du roi, sans toutefois recevoir de lui la crosse et l'anneau, ni lui faire hommage; mais le lendemain, quand il dit au roi qu'il voulait retourner à Cantorbéry se faire sacrer par l'archevêque, à cause de la primauté de cette Église sur toute la Grande-Bretagne, le roi le quitta en colère, ne voulant point que l'Église de Saint-André fût soumise à celle de Cantorbéry et ordonna à Guillaume, moine de Saint-Edmond, de continuer à gouverner le temporel de l'évêché comme pendant la vacance, dépouillant ainsi Eadmer qu'il venait d'en investir. Toutefois un mois après il le remit en possession de l'évêché et du gouvernement de l'Église d'Écosse, et alors Eadmer prit la crosse sur l'autel, comme de la main de Dieu. Mais, de nouvelles difficultés étant survenues, et Eadmer voyant qu'il n'y pourrait faire aucun bien, il rendit au roi l'anneau qu'il en avait reçu, remit la crosse sur l'autel où il l'avait prise, quitta l'Écosse et revint à Cantorbéry, où il fut reçu à bras ouverts par l'archevêque et les moines<sup>1</sup>.

Vers ce temps arriva au roi d'Angleterre un événement désastreux. Sans compter plusieurs enfants naturels, il avait un fils légitime, nommé Guillaume. Les barons normands l'avaient reconnu pour son successeur et d'avance lui avaient juré fidélité. Guillaume n'aimait pas les Anglais, quoique sa mère Mathilde fût Anglaise; on l'entendait dire publiquement que, si jamais il venait à régner sur ces misérables Saxons, il leur fe-

<sup>1</sup> *Hist. nov.*, l. 5, p. 86, col. 2.

<sup>1</sup> Eadmer, *Novor.*, l. 5.

rait tirer la charrue comme à des bœufs. L'an 1120, monté dans un beau navire, avec un de ses frères naturels et une sœur, ainsi qu'un brillant cortège, il partait de Normandie, à la suite de son père, lorsque son navire, poussé à force de rames par des matelots à moitié ivres, donna contre un écueil, s'entr'ouvrit au milieu de la nuit, non loin du navire de son père, et s'engloutit avec tous les passagers, dont il ne resta qu'un seul, qui était un boucher de Rouen.

L'empereur d'Allemagne, Henri V, qui avait épousé une sœur du prince englouti dans la mer, devait lui-même être le dernier de sa race et finir sans postérité. Il avait porté la main sur le Vicaire du Christ pour lui arracher de force le privilège abusif des investitures par la crosse et l'anneau, asservir et corrompre ainsi les églises de ses États.

En punition de cet attentat sacrilège il avait été excommunié, non par le Pape, qui lui avait promis forcément de ne pas le faire, mais par un grand nombre de conciles en France, en Italie, en Grèce et en Orient. Cette réprobation unanime des conciles fit une profonde impression en Allemagne. Dès l'an 1112 le principal confident de l'empereur, le chancelier Albert, archevêque élu de Mayence, se détacha de l'empire et se réunit à l'Église. Il fut jeté dans une étroite prison; mais en 1115 les habitants de Mayence forcèrent l'empereur à lui rendre la liberté. En 1113 l'empereur célébra la fête de Noël à Bamberg, mais sans aucune solennité religieuse; le saint évêque de cette ville, Otton, refusait de fréquenter la cour impériale à cause de ces nouveaux scandales; l'empereur le tenait donc pour suspect; mais le saint évêque sut vaincre ses soupçons à force de bien faire. L'exemple du chancelier Albert fut suivi de plusieurs seigneurs, notamment de ceux de la Saxe, qui battirent les partisans de l'empereur et appelèrent au milieu d'eux le cardinal Diétrich, qui venait de remplir une légation dans les Pannonies. Le cardinal ayant publié les décrets du concile de Latran et l'excommunication de l'empereur, l'archevêque de Magdebourg et les autres évêques furent réconciliés au Saint-Siège. La division augmentait dans l'empire;

pour y remédier l'empereur indiqua une assemblée générale à Mayence pour le 1<sup>er</sup> de novembre 1115, promettant de faire droit à tous les griefs. L'assemblée fut très-peu nombreuse. Les habitants de Mayence profitèrent de l'occasion pour obliger l'empereur à rendre la liberté à leur archevêque. Sorti de prison, l'archevêque Albert convoqua une assemblée générale à Cologne pour les fêtes de Noël de la même année, afin d'y apprendre les ordres du Pape et de se faire sacrer. Il s'y trouva un grand nombre d'archevêques, d'évêques et de grands du royaume. L'empereur en fut d'autant plus contrarié que dans cette assemblée on devait faire connaître son excommunication. Il y envoya de Spire, où il célébra Noël avec peu de monde, l'évêque de Wurzburg; mais cet évêque ne fut reçu en audience et à la communion à Cologne qu'après avoir été réconcilié à l'Église, et, de retour auprès de l'empereur, il refusa de communiquer avec lui. L'empereur le força, sous peine de la vie, de célébrer la messe en sa présence; l'évêque, affligé jusqu'à la mort de cette violence, quitta secrètement la cour et obtint de nouveau la communion catholique. Depuis ce moment il ne vit plus l'empereur et perdit ses bonnes grâces. L'empereur, irrité, donna à Conrad, son neveu, le duché de Franconie, qui jusqu'alors avait appartenu à l'évêque de Wurzburg, et, pour éviter l'effet du mécontentement des seigneurs, il passa en Lombardie, d'où il envoya au Pape des ambassadeurs pour terminer les différends entre le sacerdoce et l'empire. Le chef de cette ambassade était Pons, abbé de Cluny, que l'on disait parent du Pape, et qui travailla à cette grande affaire avec beaucoup d'application <sup>1</sup>.

En conséquence, la même année 1116, le 6 mars, Pascal II tint dans l'église de Latran un concile qui est qualifié d'universel, parce qu'il s'y trouva des évêques, des abbés, des seigneurs et des députés de divers royaumes et de diverses provinces. Les deux premiers jours on s'occupait d'affaires particulières lorsqu'un évêque se leva et dit : « Notre seigneur père le Pape se doit souvenir pour-

<sup>1</sup> *Chron. Ursperg.*



quoi ce concile si nombreux a été assemblé avec tant de périls par terre et par mer, et considérer qu'au lieu d'affaires ecclésiastiques on y en traite de séculières. Il faut premièrement expédier le principal sujet qui nous assemble, afin que nous sachions quel est le sentiment du seigneur apostolique et ce qu'à notre retour nous devons enseigner dans nos Églises.» Alors le Pape expliqua le tout en ces termes : « Après que le Seigneur eut fait de son serviteur ce qu'il voulut, et m'eut livré, avec le peuple romain, entre les mains du roi, je voyais commettre tous les jours des pillages, des incendies, des meurtres et des adultères. C'est pour délivrer de ces maux l'Église et le peuple de Dieu que j'ai fait ce que j'ai fait. Je l'ai fait comme homme, parce que je ne suis que poussière et que cendre. J'avoue que j'ai failli ; mais je vous prie tous de prier Dieu qu'il me le pardonne. Pour ce maudit écrit qui a été fait dans le camp, et qui, pour son caractère dépravé, est appelé *pravilège*, je le condamne sous un anathème perpétuel, afin que la mémoire en soit à jamais odieuse, et je vous prie tous d'en faire de même. » Alors tous s'écrièrent : « Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il ! » Saint Brunon de Segni ajouta : « Rendons grâces à Dieu de ce que nous avons ouï le seigneur Pape Pascal condamner de sa propre bouche ce privilège, qui contenait une chose mauvaise et une hérésie. » A quoi quelqu'un répliqua : « Si ce privilège contenait une hérésie celui qui l'a fait était hérétique. » Alors Jean, évêque de Gaëte, dit avec émotion à l'évêque de Segni : « Appelez-vous le Pontife romain hérétique, ici, en ce concile, en notre présence ? L'écrit qu'il a fait était mauvais, mais ce n'était pas une hérésie. » Un autre ajouta : « On ne doit pas même l'appeler mauvais, puisqu'il a été fait pour un bien, afin de délivrer le peuple de Dieu. » Ce nom horrible d'hérésie mit à bout la patience du Pape ; il fit signe de la main et dit : « Mes frères et mes seigneurs, écoutez. Cette Église n'a jamais eu d'hérésie ; au contraire, c'est ici que toutes les hérésies ont été brisées. C'est pour cette Église que le Fils de Dieu a prié dans sa Passion, en disant : Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. »

Cela se passait le mardi. Le jeudi suivant le Pape ne vint point au concile ; il en fut empêché par plusieurs affaires, principalement celle de l'empereur, qu'il traitait avec l'abbé de Cluny, Jean de Gaëte, Pierre de Léon, préfet de Rome, et les autres qui soutenaient le parti de ce prince. Le vendredi, Conon, évêque de Préneste, voulut expliquer l'excommunication de l'empereur ; mais Jean de Gaëte, Pierre de Léon et les autres partisans de ce prince lui résistaient en face et l'interrompirent plusieurs fois. Alors le Pape apaisa le murmure du geste et de la voix et dit : « L'Église primitive du temps des martyrs a été florissante devant Dieu et non devant les hommes. Ensuite les empereurs et les rois se sont convertis et ont honoré l'Église, leur mère, en lui donnant des terres, des domaines, des dignités séculières, les droits et les ornements royaux, comme Constantin et les autres princes fidèles. Alors l'Église a commencé à être florissante tant devant les hommes que devant Dieu ; elle doit donc conserver ce qu'elle a reçu des rois et des princes, et le dispenser à ses enfants comme elle le juge à propos. » Ensuite le Pape, voulant casser le privilège qu'il avait accordé à l'empereur dans le camp, renouvela la défense, prononcée par Grégoire VII, sous peine d'anathème, de donner ou de recevoir l'investiture.

Alors le cardinal Conon, évêque de Préneste, rendit ainsi compte au Pape de sa légation, pour réprimer ceux qui troublaient la délibération de cette affaire : « Seigneur Père, si j'ai été véritablement votre légat, et si vous voulez ratifier ce que j'ai fait, déclarez-le, s'il plaît à votre majesté, en présence de ce concile, afin que tout le monde sache que c'est vous qui m'avez envoyé. » Le Pape répondit : « Oui, vous avez été véritablement notre légat, et tout ce que vous et nos autres frères, les évêques et légats, avez fait, confirmé et approuvé par l'autorité de notre Siège, je l'approuve et je le confirme ; tout ce qu'ils ont condamné je le condamne. » L'évêque de Préneste expliqua donc qu'étant légat à Jérusalem il avait appris la perfidie avec laquelle le roi Henri, nonobstant ses serments, ses otages et ses baisers, avait pris

et maltraité le Pape et les cardinaux, tué ou emprisonné de nobles Romains et fait un massacre du peuple, ajoutant que, pour ces crimes, de l'avis de l'Église de Jérusalem, il avait prononcé sentence d'excommunication contre le roi, et qu'il avait confirmé cette sentence en Grèce, en Hongrie, en Saxe, en Lorraine et en France, dans cinq conciles, de l'avis de ces Églises. Enfin il demanda que le concile de Latran approuvât sa légation, comme le Pape avait fait. L'archevêque de Vienne demanda la même chose par ses députés et par ses lettres. Quelques-uns en murmurèrent, mais la plus saine partie se rendit à la vérité et à la raison<sup>1</sup>.

Quinze jours après la fin du concile, le dimanche des Rameaux, 26 mars de la même année 1116, Pierre, préfet de Rome, étant mort, quelques séditeux élurent pour son successeur son fils, qui était encore très-jeune. Le jeudi saint, comme le Pape commençait la messe et en était à la première oraison, ils le lui présentèrent entre son trône et l'autel, demandant qu'il le confirmât dans la charge de préfet. Comme le Pape ne leur répondait point et continuait l'office, ils s'irritèrent, et, criant à haute voix, ils prirent Dieu à témoin que, s'il ne leur répondait favorablement, il verrait le jour même des accidents funestes. Le Pape leur dit enfin : « Vous demandez que nous confirmions un préfet que vous ne pouvez demander honnêtement, ni honnêtement nous donner aujourd'hui, car les funérailles de son père vous empêchent d'assembler les comices, et nous, les fonctions de cette sainte journée nous empêchent de vaquer à une pareille affaire. Attendez que nous ayons fini, et nous vous ferons une réponse convenable. » Les séditeux reprirent : « Nous en ferons à notre volonté ; » et ils se retirèrent en tumulte.

Le lendemain, qui était le vendredi saint, comme le peuple, suivant l'ancienne coutume, allait nu-pieds visiter les lieux saints et les cimetières des martyrs, ces séditeux, armés, engagèrent par serment dans leur faction le simple peuple, et continuèrent le

samedi saint et encore plus le jour de Pâques. Le lundi, qui était le 3 avril, comme le Pape allait à Saint-Pierre, où est la station de ce jour-là, le jeune homme se présenta à lui avec sa troupe, près du pont d'Adrien, et demanda sa confirmation. Ne l'ayant pas obtenue, il attaqua la famille du Pape, qui suivait, prit les uns et maltraita les autres.

Au retour, le Pape revenant couronné suivant la coutume et précédé des cardinaux, ces séditeux les attaquèrent du haut du Capitole, poussant de grands cris et jetant des pierres. Ils envoyèrent même après le Pape, et, avant qu'il ôtât ses ornements, il fallut leur promettre que le vendredi suivant il délibérerait sur cette confirmation ; mais le jeune homme, n'étant pas content de ce délai, fit accomplir ce jour-là, par ceux de qui il put l'obtenir, les cérémonies qui restaient à faire pour le déclarer préfet. Le vendredi il fit abattre les maisons de ceux qu'il n'avait pu faire révolter contre le Pape, et celui-ci, prévoyant qu'on ne pouvait résister à ces séditeux sans répandre beaucoup de sang, se retira dans Albane. Leur fureur tomba principalement sur la maison et les tours de Pierre de Léon. Le Pape ayant gagné quelques seigneurs romains par ses largesses, il y eut un combat où les séditeux furent battus ; mais la plupart de ceux qui avaient fait serment au Pape l'abandonnèrent, à l'exemple de Ptolémée, qui en était le chef. Tout le pays se souleva contre lui, et la guerre civile ne se ralentit que par les travaux des moissons et les chaleurs de l'été<sup>1</sup>.

L'empereur Henri était toujours en Lombardie, faisant négocier sa paix avec le Pape, qui disait : « J'ai gardé ma parole, quoique donnée par force ; je ne l'ai point excommunié ; mais il l'a été par les principaux membres de l'Église, et je ne puis lever cette excommunication que par leur conseil, dans un concile où les parties soient entendues. Je reçois tous les jours des lettres des ultramontains qui m'y exhortent, principalement l'archevêque de Mayence. » La négociation traînait de cette manière quand l'empereur apprit ce qui se passait à Rome et la sédition

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 806.

<sup>1</sup> Baron., ann. 1116. *Chron. Cass.*, l. 4. Petr. Pisan., n. 17.



qui avait obligé le Pape à se retirer. Il en eut bien de la joie, et il envoya des présents considérables au nouveau préfet et aux Romains, leur mandant qu'il irait lui-même à Rome.

Il y vint en effet avec une armée l'année suivante (1117). Le Pape ne l'attendit pas, mais il se retira au mont Cassin, où, à la prière de toute la communauté, il rétablit Landulphe, archevêque de Bénévent, déposé précédemment pour insubordination ; puis, passant par Capoue, il arriva à Bénévent. Cependant l'empereur entra dans Rome, où il attira dans son parti les consuls, les sénateurs et les grands, les uns par présents, les autres par promesses. Il donna en mariage sa fille Berthe à Ptolémée, fils du consul Ptolémée, qui venait de trahir le Pape pour se mettre à la tête du parti allemand. L'empereur lui fit de grands présents et lui confirma tout ce qu'avaient eu son aïeul Grégoire et ses autres parents. L'empereur célébra à Rome la fête de Pâques, qui, cette année 1117, fut le 25 mars. Il alla à Saint-Pierre et demanda la couronne au clergé de Rome, disant qu'il était venu pour la recevoir de la main du Pape, dont il regardait l'absence comme un malheur pour lui, ne désirant que de rétablir l'union entre eux. Le clergé de Rome répondit que la conduite de l'empereur ne répondait pas à ses discours, puisqu'il était venu en armes et faisait autour de Rome toutes sortes d'actes d'hostilité, prenant sous sa protection l'abbé de Farfe et Ptolémée, tous deux excommuniés.

Sur ce refus du clergé fidèle l'empereur s'adressa à Maurice Bourdin, archevêque de Brague, qui était auprès de lui en qualité de légat du Pape pour traiter de la paix, et qui, dans cette occasion, trahit le Pape comme un autre Judas ; car l'empereur reçut de sa main la couronne impériale devant le corps de saint Grégoire, dans l'église de Saint-Pierre. Le Pape et l'empereur envoyaient de part et d'autre pour traiter de la paix ; mais ils ne purent s'accorder, et l'empereur, craignant les chaleurs de l'été, se retira, avec promesse de revenir quand la saison serait adoucie. Depuis l'an 1115 l'Église romaine avait perdu son plus ferme et plus fidèle soutien, la fameuse comtesse Mathilde, l'héroïne de son

siècle, morte à l'âge de soixante-neuf ans. L'empereur allemand s'était emparé de ses domaines, au mépris de la donation qu'elle en avait faite au Saint-Siège. Le Pape engagea le prince de Capoue et les autres Normands d'Italie à défendre la cause de l'Église contre l'empereur allemand et son gendre Ptolémée ; mais celui-ci, avec les troupes que lui avait laissées son beau-père, repoussa les premières attaques des Normands. Le Pape, cependant, tint un concile à Bénévent au mois d'avril, où il excommunia l'archevêque Bourdin de Brague, et notifia son excommunication aux évêques d'Espagne, avec ordre d'en élire un autre à sa place <sup>1</sup>.

Après ce concile le Pape Pascal, étant en Campanie, tomba malade pendant l'automne et vint à Anagni, où les médecins désespérèrent de sa vie. Il revint toutefois en assez bonne santé pour faire à Préneste la dédicace d'une église. Il célébra à Rome la fête de Noël et fit l'office de l'octave de l'Épiphanie. Il congédia les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople, qu'il y avait reçus. Il intimidait tellement, par sa présence, Ptolémée et le nouveau préfet, qu'ils lui demandèrent la paix les premiers, et, craignant de ne pas l'obtenir, ils quittèrent leurs maisons pour se cacher dans Rome. Le Pape faisait faire des machines et les autres préparatifs nécessaires pour les réduire par la force, quand il tomba malade de fatigue. Se voyant à l'extrémité, il rassembla les cardinaux et leur recommanda de se tenir en garde contre l'artifice des guibertins et la violence des Allemands, et de demeurer unis entre eux. Ensuite, ayant reçu l'Extrême-Onction, fait sa confession et satisfait aux autres devoirs de la piété, il mourut à minuit, le 18 janvier 1118, après avoir tenu le Saint-Siège dix-huit ans cinq mois et sept jours. Les cardinaux eux-mêmes le portèrent à Saint-Jean de Latran, où il fut enterré dans un tombeau de marbre artistement travaillé <sup>2</sup>.

Après la mort de Pascal II, Pierre, évêque de Porto, qui depuis longtemps tenait la première place après le Pape, et avec lui tous les cardinaux, prêtres et diacres, commen-

<sup>1</sup> Baron. Labbe, t. 10, p. 812. — <sup>2</sup> Petr. Pisan., apud Baron.

cèrent à délibérer sur le choix d'un successeur. Ils jetèrent principalement les yeux sur Jean de Gaète, chancelier de l'Église romaine, et envoyèrent au mont Cassin, où il était, le prier de venir incessamment. Il partit sans savoir ce qu'ils avaient fait entre eux, monta sur sa mule et vint promptement à Rome. Le lendemain les cardinaux s'assemblèrent au nombre de quarante-six, lui compris, savoir : les évêques de Porto, de Sabine, d'Albane et d'Ostie, vingt-trois prêtres et dix-huit diacres ; Nicolas, primicier, avec le corps des chantres ; tous les sous-diacres du palais, plusieurs archevêques, grand nombre d'ecclésiastiques d'un moindre rang ; quelques-uns des sénateurs et des consuls romains. Pour éviter les scandales assez fréquents dans ces élections ils s'assemblèrent en un lieu très-sûr, et, après avoir longtemps délibéré, ils s'accordèrent tous à élire le chancelier. Ils le prirent aussitôt, le nommèrent Gélase, et l'intronisèrent malgré sa résistance.

Il était né à Gaète, de parents nobles, qui le firent étudier dès son enfance ; puis, Ode-ri-ze, abbé du mont Cassin, le leur ayant demandé, ils le donnèrent à ce monastère, où il se distingua pas ses progrès dans les arts libéraux et dans l'observance régulière. Il était encore jeune quand le Pape Urbain II le tira du mont Cassin la première année de son pontificat et le fit cardinal-diacre de l'Église romaine, et, peu de temps après, chancelier, afin de rétablir dans le Saint-Siège l'ancienne élégance du style, presque perdue, comme dit Pandolfe d'Alatri, auteur du temps. Après la mort d'Urbain le chancelier Jean de Gaète fut toujours attaché au Pape Pascal avec une affection singulière ; il lui aida à supporter toutes ses afflictions et fut son bâton de vieillesse. A sa recommandation ce Pape promu à la dignité de cardinaux-prêtres plusieurs de ses écrivains et de ses chapelains, entre autres Pierre de Pise, Hugues d'Alatri, Saxon d'Anagni et Grégoire de Gaète. Jean fit de grandes libéralités à son titre de Sainte-Marie en Cosmedin, tant en argenterie qu'en ornements d'église et en fonds de terre, et fut toujours le protecteur du mont Cassin. Tel était le chancelier Jean de Gaète quand il fut élu Pape et nommé Gélase II.

Cencio Frangipane, dont la maison était proche du lieu de l'élection, l'ayant appris, accourut aussitôt l'épée à la main et frémissant de colère ; car il tenait le parti de l'empereur. Il rompit les portes, entra dans l'église, prit le Pape à la gorge, le frappa à coups de poings et de pieds jusqu'à l'ensanglanter de ses éperons ; puis, le traînant par les cheveux et par les bras, il le mena chez lui, l'y enchaîna et l'y enferma. On eût dit les satellites de Caïphe, de Pilate et d'Hérode, garrottant, bafouant, crucifiant de nouveau le Sauveur. Les cardinaux, le clergé et plusieurs laïques assemblés pour l'élection furent arrêtés par les satellites de Cencio ; on les jetait à bas de leurs chevaux et de leurs mules, on les dépouillait, on les maltraitait ; quelques-uns gardèrent leurs maisons demi-morts, et malheur à qui ne put s'enfuir. Au bruit de cette violence les Romains s'assemblèrent ; Pierre, préfet de Rome, Pierre de Léon avec les siens, et plusieurs nobles avec leurs gens ; le peuple de tous les quartiers prend les armes ; on accourt à grand bruit au Capitole ; on envoie députés sur députés aux Frangipanes pour redemander le Pape. Aussitôt, épouvantés, les Frangipanes le rendent ; Léon, l'un d'entre eux, se jette à ses pieds, lui demande pardon, et s'échappe ainsi du péril qui le menaçait.

Le nouveau Pape, ainsi délivré, fut couronné, mis sur une haquenée blanche et mené par la rue Sacrée à Saint-Jean de Latran, précédé et suivi des bannières, suivant la coutume. Son pontificat paraissait assuré et paisible ; les comtes et les barons le visitaient ; il donnait audience à ceux qui venaient pour quelque affaire et les renvoyait avec sa bénédiction. Ceux qui étaient sortis de Rome y rentraient ; on s'assemblait pour délibérer quand le Pape devait être ordonné et sacré, car il n'était encore que diacre. Mais cette paix ne fut pas longue ; il y avait un empereur allemand, et une nuit le Pape fut averti que l'empereur Henri était en armes à Saint-Pierre. En effet, sur la nouvelle de la mort de Pascal et de l'élection de Gélase, l'empereur était accouru et avait mandé au nouveau Pape : « Si vous voulez confirmer le traité que j'ai fait avec Pascal je vous re-



connaîtrai pour Pape et vous ferai serment de fidélité ; sinon j'en ferai élire un autre et le mettrai en possession. » On voit que le sultan tudesque regardait l'Église romaine, et par là même la chrétienté entière, comme un fief mouvant de son royal caprice<sup>1</sup>.

Gélase, ayant donc appris que l'empereur allemand était si proche, se leva quoiqu'il fût nuit, et, s'étant fait mettre à cheval, malgré son grand âge et ses infirmités, il se retira chez un citoyen nommé Bulgamin, où il demeura caché le reste de la nuit. Le lendemain matin le Pape et les siens se trouvèrent fort embarrassés. Il n'y avait pas de sûreté pour eux de demeurer à Rome, et ils ne pouvaient s'enfuir par terre, parce que les Allemands tenaient les chemins. Ils résolurent donc de gagner la mer, et s'embarquèrent sur le Tibre en deux galères qui les menèrent jusqu'à Porto. Là il fallut s'arrêter à cause du mauvais temps, de la pluie, du tonnerre, de la tempête qui agitait la mer et le fleuve ; car c'était au mois de février. Les Allemands étaient sur le rivage, qui, pareils aux plus féroces des sauvages, tiraient sur eux des flèches empoisonnées et menaçaient de les poursuivre jusque dans l'eau s'ils ne rendaient le Pape. La nuit et la tempête les arrêtaient. Dans l'intervalle le cardinal Hugues d'Alatri prit le Pape sur ses épaules et l'emporta, à la faveur de la nuit, au château de Saint-Paul d'Ardée. Le matin les Allemands revinrent à Porto ; on leur jura que le Pape avait fui, et ils se retirèrent ; mais on ramena le Pape pendant la nuit ; il s'embarqua avec les siens ; le troisième jour ils abordèrent à Terracine, demi-morts, et le quatrième à Gaëte.

Ils y furent très-bien reçus ; aussi était-ce la patrie du Pape, et, quand la nouvelle de son arrivée fut répandue dans le pays, un grand nombre d'évêques s'y rendirent. L'empereur envoya encore à Gaëte prier le Pape de revenir se faire sacrer à Rome, témoignant désirer ardemment d'assister à cette cérémonie et de l'autoriser par sa présence, et que, s'ils conféraient tous deux ensemble, ce serait le meilleur moyen de réta-

blir l'union. On croirait entendre le crocodile, ayant manqué sa proie, contrefaire la sirène pour la ressaisir. Le Pape Gélase, qui avait été pris par ce même empereur avec Pascal II et mis aux fers, ne pouvait s'y fier ; il répondit donc qu'il allait se faire sacrer incessamment, et qu'ensuite l'empereur le trouverait prêt pour la négociation, partout où il lui plairait. En effet, sans sortir de Gaëte, le Pape fut ordonné prêtre, puis sacré évêque en présence d'un grand nombre de prélats, ainsi que de Guillaume, duc d'Apulie, de Robert, prince de Capoue, et de beaucoup d'autres seigneurs, qui tous lui prêtèrent serment de fidélité. Il fut sacré vers la fin de février, passa tout le carême à Gaëte et alla célébrer à Capoue la fête de Pâques, qui, cette année (1148), fut le 14 d'avril.

Cependant l'empereur Henri, irrité de la réponse prudente de Gélase, résolut de faire un antipape, comme il l'en avait menacé. Au fond on croirait que les empereurs allemands ne savaient faire que cela ; Henri IV en avait fait ou essayé d'en faire cinq ou six ; Henri V n'en fit qu'un : ce fut l'excommunié Bourdin, qui avait trahi Pascal II l'année précédente. Le Pape Gélase était encore à Gaëte quand il apprit cette nouvelle ; aussitôt il écrivit la lettre suivante : « Gélase, serviteur des serviteurs de Dieu, aux archevêques, évêques, abbés, clercs, princes et autres fidèles de Gaule, salut et bénédiction apostolique. Comme vous êtes des membres de l'Église romaine, nous avons soin de mander à votre charité ce qui s'y est passé dernièrement. Après notre élection le seigneur empereur est venu furtivement et inopinément à Rome, ce qui nous a obligé d'en sortir. Il a demandé ensuite la paix par menaces, disant que, si nous ne l'en assurions par serment, il userait de son pouvoir. Nous avons répondu que nous étions prêt à terminer le différend entre l'Église et le royaume, soit à l'amiable, soit par justice, dans le lieu et le temps convenables, à Milan, à Crémone, à la Saint-Luc prochaine, et cela par le conseil de nos frères, que Dieu a établis juges dans l'Église. Mais lui aussitôt, c'est-à-dire le quarante-quatrième jour après notre élection, il a intrus

<sup>1</sup> *Vita Gelasii II*, per Pandulf., apud Baron. *Chron. Cass.*, l. 4, c. 46. *Chron. Ursperg.*, ann. 1118.

dans l'Église Maurice, évêque de Brague, excommunié l'année passée par le Pape Pascal au concile de Bénévent, et qui autrefois, en recevant le pallium par nos mains, avait fait serment de fidélité au même Pape et à ses successeurs, dont je suis le premier. En cette entreprise, grâce à Dieu, le seigneur empereur n'a eu personne du clergé romain pour complice, mais seulement des guibertins. Nous vous ordonnons donc qu'après en avoir délibéré en commun vous vous prépariez comme il convient à venger l'Église, votre mère <sup>1</sup>. » Gélase écrivit aussi à Bernard, archevêque de Tolède, et aux évêques d'Espagne, d'élire un autre archevêque de Brague à la place de Maurice; enfin il écrivit au clergé et au peuple de Rome de l'éviter comme un excommunié. Il tint ensuite un concile à Capoue, où il excommunia l'empereur et son antipape, ou son idole, comme disent les auteurs du temps <sup>2</sup>.

L'usurpateur Bourdin était cependant à Rome, où il demeura tout le reste de l'année. Le jour de la Pentecôte il mit la couronne sur la tête de l'empereur allemand, qui se retira quelque temps après en Ligurie et de là en Allemagne. Quand le Pape Gélase eut appris que l'empereur s'était retiré il revint à Rome secrètement et se cacha dans une petite église nommée Sainte-Marie du Second-Cierge, entre les maisons d'Étienne Pandulfe le Normand et de Pierre Latron, qui le protégeaient. Le jour de Sainte-Praxède, 21 juillet, il résolut d'officier dans l'église de cette sainte, par le conseil du cardinal Didier, qui en était titulaire, contre l'avis de plusieurs, qui représentaient que cette église était dans la forteresse des Frangipanes. L'office n'était pas encore fini quand les Frangipanes vinrent avec une troupe de gens armés, à pied et à cheval, attaquer le Pape et les siens à coups de pierres et de flèches. Étienne le Normand et Crescence Gaëtan, neveu du Pape, résistèrent vigoureusement, quoique leur troupe fût beaucoup moindre; il y eut un rude combat, qui dura une partie du jour. Le Pape s'enfuit, faisant compassion aux femmes, qui le voyaient, demi-vêtu de ses or-

nements, courir seul par les champs, autant que son cheval pouvait aller. Son porte-croix tomba en le suivant, et une pauvre femme, l'ayant trouvé, le cacha jusqu'au soir avec sa croix et son cheval.

Le combat durait encore quand Étienne le Normand dit aux Frangipanes: « Que faites-vous? Le Pape, à qui vous en voulez, s'est sauvé; voulez-vous nous perdre nous-mêmes? Nous sommes Romains comme vous et même vos parents; retirons-nous de part et d'autre; nous sommes assez fatigués. » Ils se retirèrent en effet, et on trouva le Pape dans la campagne, près de l'église de Saint-Paul, las et gémissant. Le lendemain ses amis tinrent conseil, et le Pape parla ainsi, après tous les autres: « Mes frères et mes enfants, comme le mal n'est pas loin, il ne faut pas un long discours; suivons l'exemple de nos pères; on ne peut rien faire de mieux; suivons le précepte même de l'Évangile. Puisque nous ne pouvons vivre dans cette ville, fuyons dans une autre; fuyons Sodome, fuyons l'Égypte, fuyons la nouvelle Babylone, fuyons la ville de sang. Il viendra un jour, croyez-moi, où, par la faveur divine, nous reviendrons, soit tous, soit ceux que le Seigneur voudra, et il y aura des temps meilleurs. Pour moi, je le dis devant Dieu et devant l'Église, j'aimerais mieux, si jamais il était possible, avoir un seul empereur que d'en avoir un si grand nombre; un méchant, au moins, perdrait les autres plus méchants, jusqu'à ce qu'il sentit lui-même la justice du souverain Empereur. » Tous approuvèrent hautement l'avis du Pape, et aussitôt il distribua ses commissions pour le gouvernement de l'Église pendant son absence. Il fit son vicaire Pierre, évêque de Porto, et lui donna quelques cardinaux pour l'aider; il donna la garde de Bénévent à Hugues, cardinal des Saints-Apôtres; à Nicolas la conduite des chantres; il laissa la préfecture de Rome à Pierre, qui l'avait prise malgré le Pape Pascal; mais il donna l'étendard de la garde de la ville à Étienne le Normand, qui était le plus considérable du parti catholique <sup>1</sup>.

Le Pape Gélase était encore à Rome le

<sup>1</sup> *Epist.* 1. — <sup>2</sup> Labbe, t. 10, p. 823, ex *Chron. Ursperg.*

<sup>1</sup> Landulfe, n. 12, apud Baron., ann. 1118.



1<sup>er</sup> septembre, comme on le voit par une bulle donnée en faveur de Gautier, archevêque de Ravenne, lequel, ayant été tiré malgré lui d'entre les chanoines réguliers, avait été élu unanimement pour remplir ce siège et sacré par le Pape. Depuis Guibert cette Église avait été, dans le schisme, occupée par des évêques que l'empereur avait choisis ; c'est pourquoi les Papes avaient soustrait à la juridiction de Ravenne les Églises de Plaisance, de Parme, de Reggio et de Bologne. Par cette bulle le Pape Gélase, en faveur de la réunion à l'Église romaine, rend à celle de Ravenne ses droits sur ces quatre Églises et sur toutes les autres qui y sont énoncées, et accorde à Gautier le pallium <sup>1</sup>.

Gélase II partit donc de Rome le second jour de septembre 1118 ; il était accompagné de deux cardinaux-prêtres, Jean de Crème et Gui de Sainte-Balbine, et de quatre cardinaux-diacres, dont le premier était Pierre de Léon, avec deux nobles romains et leur suite. Ils furent reçus à Pise avec grand honneur, et le Pape y fit un sermon très-éloquent. Quelques jours après il se rembarqua et arriva en Provence, au port de Saint-Gilles, où il fut reçu par l'abbé Hugues et sa communauté, et défrayé libéralement pendant un assez long séjour qu'il y fit. Là tous les évêques du pays, grand nombre de moines, quantité de noblesse et de peuple se rendirent auprès du Pape et lui offrirent leurs services. Pons, abbé de Cluny, entre autres présents, donna au Pape trente chevaux, et l'abbé de Saint-Gilles dix, dont il se servit pour voyager dans le pays. De Saint-Gilles le Pape se rendit à Maguelonne, où il reçut Suger, depuis abbé de Saint-Denis, que le roi de France, Louis le Gros, lui envoyait pour le saluer de sa part et lui offrir des présents, qui étaient comme les prémices de son royaume. Le Pape fut fort sensible à cet honneur, et il marqua un jour où il pria le roi de se rendre à Vézelay, pour conférer ensemble <sup>2</sup>.

Gélase députa aussi au roi d'Angleterre, qui était alors en Normandie, pour s'assurer de sa protection. Conrad, qui était l'envoyé du Pape, assista à un concile des évêques et

des abbés de Normandie, qui se tenait alors à Rouen en présence du roi Henri. Ce prélat y parla avec beaucoup d'éloquence contre les violences de l'empereur et sur l'intrusion de l'antipape Bourdin, et, après avoir exposé les persécutions souffertes par Gélase, qui avait été obligé de se réfugier en France, il demanda à l'Église de Normandie un secours de prières et d'argent pour le Saint-Siège <sup>1</sup>.

Dans le temps même que, pour échapper à la persécution de l'empereur d'Allemagne, le chef de l'Église catholique était contraint de se réfugier en France, Dieu suscitait à la cour et dans la parenté même de cet empereur, un nouvel apôtre à son Église persécutée. Nous voulons parler de saint Norbert. Il naquit en 1080, dans la petite ville de Santen, au duché de Clèves. Héribert, son père, comte de Genep, était parent des derniers empereurs, et Hedwige, sa mère, sortait de la maison de Godefroi de Bouillon. Sa mère était aussi pieuse que noble. Durant les douleurs de sa grossesse une voix lui fit entendre que le bienheureux enfant accordé par le Ciel à ses vœux serait un jour une éclatante lumière et un grand archevêque, qui soutiendrait l'Église par sa doctrine et l'édifierait par ses vertus. Tant que le jeune Norbert demeura dans la maison paternelle il ne démentit point les espérances que cet oracle avait fait concevoir de sa sainteté. Il avait une constitution robuste, à l'épreuve des travaux, un air également agréable et majestueux, une taille avantageuse, un esprit pénétrant, une âme grande et héroïque, une piété tendre, un cœur docile aux vérités de la foi, une ardeur merveilleuse pour les sciences, un génie heureux, de l'antipathie pour les divertissements dans un âge que le monde considère comme la saison des plaisirs. Ses parents, touchés du naturel heureux qui ne laissait presque rien à faire à l'éducation et à la vertu, comprirent qu'ils ne pouvaient, sans résister aux volontés de Dieu, le soustraire à ses autels. Ils l'y engagèrent par l'ordre du sous-diaconat, qu'il reçut des mains de Frédéric, archevêque de Cologne, et par le canonicate, dont il fut pourvu dans l'église de Santen.

<sup>1</sup> Epist. 4. — <sup>2</sup> Baron. Pagi.

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 824.

Mais tout à coup, la réputation de sa doctrine l'ayant enlevé du sein de ses parents, il fut obligé de suivre la cour de son archevêque. Ce nouvel engagement troubla d'abord la délicatesse de sa conscience; mais peu à peu il prit les manières et l'esprit du courtisan; il sut se procurer un nouveau canonikat dans la métropole de Cologne et cumula plusieurs bénéfices sans rendre aucun service à l'Église. Ces dignités, quoique considérables, ne bornèrent pas ses désirs. La cour de Frédéric n'eut pas assez de charmes pour arrêter un homme enflé déjà des avantages de la fortune et que l'idée de sa noblesse remplissait d'espérances plus vastes. Il quitta son archevêque pour s'attacher au service de l'empereur Henri V. Ce nouveau maître, prévenu en faveur du jeune ecclésiastique, qui d'ailleurs était son parent, lui donna bientôt sa confiance et son amitié, l'admit dans ses conseils et le nomma aumônier de son palais. En 1111 Norbert fut de ce voyage de Rome où le Pape Pascal II fut si indignement traité par l'empereur allemand. Tout courtisan qu'il était, Norbert ne put s'empêcher d'en gémir dans son cœur; il alla secrètement trouver le Pape, se jeta à ses pieds, y condamna les violences de l'empereur, et lui demanda pardon pour le malheur qu'il avait eu d'être présent à ces sacrilèges. A son retour d'Italie l'empereur lui offrit l'évêché de Cambrai, vacant par la mort de l'évêque Odon. Norbert refusa, soit parce qu'il ne voulut pas recevoir l'investiture, après la condamnation que le concile de Latran venait d'en faire, soit plutôt parce que la vie nécessairement plus grave d'évêque lui plaisait moins que la vie molle et voluptueuse de courtisan.

C'était en 1114. Norbert ne pensait qu'aux choses du monde, à s'amuser, à parvenir aux honneurs et aux richesses. Les pensées de la vie future lui semblaient des songes et des fables. Allant un jour à une partie de plaisir, bien monté, vêtu de soie et suivi d'un seul domestique, il traversait une agréable prairie. Tout à coup survinrent un grand orage, des éclairs, des tonnerres effroyables. Le domestique s'écrie d'épouvante : « Où allez-vous, seigneur ? Que prétendez-vous faire ? Retournez, car la main de Dieu est

armée contre vous; déjà sa colère commence d'éclater. » A peine a-t-il achevé ces paroles qu'une voix adressée à Norbert lui dit du haut du ciel : « Norbert, Norbert, pourquoi me persécutes-tu ? Est-ce ainsi que tu réponds aux desseins de ma providence et que tu fais servir aux projets de ton orgueil les richesses et l'esprit que je t'ai donnés pour servir aux projets de ma gloire ? Je t'avais mis au monde pour le salut et l'édification de mon Église, et voilà que tu es devenu la perdition des fidèles par tes scandales ! Arrête, et reconnais que tu attaques ma puissance en te révoltant contre les décrets de ma sagesse. » A ces mots la foudre tombe aux pieds de son cheval, brûle l'herbe, ouvre la terre de la hauteur d'un homme et répand une odeur de soufre. Norbert demeure étendu d'un côté, le cheval de l'autre, et le valet épouvanté. Norbert parut mort pendant une heure, après laquelle il revint comme d'un profond sommeil et s'écria : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Dès lors ce fut un autre homme.

Au lieu de retourner à la cour il se rendit à Santen, où était son canonikat. Sa maison fut le premier lieu de sa retraite; ce fut là qu'il repassa dans l'amertume de son cœur ses anciens égarements, ses jours vides, donnés tout entiers au monde et perdus pour l'éternité. Se livrant ensuite à sa ferveur, il punit son corps par le jeûne et les plaisirs de sa jeunesse par le cilice. Il ne quitta pourtant pas ses magnifiques vêtements, qui convenaient si peu à la modestie de son état. La grâce, qui conduisait ce nouveau converti dans les voies de la pénitence avec une espèce de ménagement, le détachait peu à peu des vanités du monde et réservait à une occasion d'éclat ce renoncement public aux pompes de la cour. Après ces premières épreuves il se mit sous la direction spirituelle de l'abbé Conon, qui conduisait alors le monastère de Siegburg avec édification, et qui gouverna depuis, avec le même succès, l'évêché de Ratisbonne. Sous la conduite de ce saint directeur Norbert, sans être moine, embrassa toutes les rigueurs de la vie monastique. Son âme fut alors tout à fait changée; il commença à devenir un véritable



chrétien, au lieu qu'il n'avait été jusqu'alors qu'un honnête homme selon le monde. L'humilité de la croix lui parut plus aimable que toute la gloire du siècle ; le néant des richesses, la vanité des plaisirs se dévoilèrent à ses yeux. Il se persuada sans peine qu'il n'y avait rien de plus grand que le mépris des grands mortelles.

Sorti de la retraite de Siegburg Norbert fonda le monastère de Wurtemberg, qu'il mit sous la conduite du saint abbé Conon. Wurtemberg était une montagne près de Santen, qui appartenait à un chanoine de Cologne, nommé Henri d'Alpheim. Norbert, qui était son confrère et son ami, la lui demanda lui-même et la lui fit demander par Frédéric, leur archevêque, pour y bâtir un monastère. Henri, qui était un ecclésiastique pieux, en écouta avec plaisir la proposition, et, pour avoir part à l'honneur de la fondation d'une abbaye, il céda volontiers ce territoire. Norbert en jeta les fondements. Hérilbert, son frère, comte de Genep, se joignit à lui pour l'exécution de ce saint ouvrage, et tous deux ils l'enrichirent de leurs biens. Le diplôme d'Arnold, archevêque de Cologne, expédié l'an 1114, rappelle ce monument de la piété de Norbert, omis par son biographe.

Après deux ans de pénitence Norbert se sentit appelé à quelque chose de plus ; il vint trouver Frédéric, son archevêque, et lui découvrit la résolution qu'il avait prise de se faire ordonner prêtre. La nouvelle surprit l'archevêque ; il connaissait la vie profane de Norbert, mais il ignorait sa conversion. Il savait le refus qu'il avait fait de l'évêché de Cambrai ; mais, au lieu de lui en faire honneur, il attribuait au libertinage l'éloignement qu'il avait témoigné pour les dignités de l'Église. Son étonnement redoubla lorsque Norbert le pria de lui conférer dans un même jour le diaconat et la prêtrise. Les canons étaient contraires à sa demande ; d'ailleurs la dissipation d'une vie mondaine, dont l'idée était encore toute récente, le rendait indigne d'une faveur que l'Église n'accordait qu'à une vertu éprouvée. Pappus ordonna, pendant une messe, saint Épiphanes diacre et prêtre tout à la fois, et saint Épiphanes lui-même conféra ces deux ordres

dans un seul jour à Paulinien ; mais dans tous ces cas singuliers le mérite des ordinations, la pureté de leur vie, les marques d'une vocation extraordinaire justifiaient la dispense de l'Église, au lieu que Frédéric n'apercevait dans Norbert et dans sa conduite aucun de ces motifs qui pût autoriser sa prière. L'équipage superbe dans lequel il se présentait, l'indifférence qu'il avait témoignée jusqu'alors pour le sacerdoce, l'attachement qu'il avait à la cour de l'empereur, avec lequel Frédéric était brouillé, étaient autant de raisons qui lui faisaient combattre, quoiqu'à regret, la proposition de son ancien ami. Alors Norbert, fondant en larmes, se jette à ses pieds, lui expose avec confiance les causes de sa vocation, les miracles de la divine miséricorde sur sa personne et le genre de vie qu'il avait résolu d'embrasser. Frédéric n'hésita plus à passer par-dessus les règles ordinaires en faveur d'une vocation toute céleste.

Le samedi saint de l'année 1115 Norbert vint à l'église métropolitaine avec ses habits pompeux et se mêla à la troupe des ordinands. Le sacristain lui donna les ornements sacrés en présence d'une infinité de spectateurs qui étaient accourus à la nouvelle de cette ordination. Le saint, inspiré de Dieu, voulut réparer le scandale qu'il avait donné par son luxe. Il appela donc un de ses domestiques, qui l'accompagnait dans cette cérémonie, lui demanda l'habit qu'il cachait sous le manteau, et, après s'être dépouillé de ses vêtements magnifiques, il se couvrit d'une robe de peau d'agneau, se ceignit d'une corde et prit ensuite les ornements sacrés.

Après son ordination il se rendit au monastère de Wurtemberg pour se préparer aux fonctions de ses ordres dans le recueillement et la retraite. Il y passa quarante jours sous la direction de l'abbé Conon, jeûnant tous les jours, ne vivant que de pain et d'eau, étudiant avec assiduité les devoirs de son ministère, mais goûtant les douceurs du paradis dans la contemplation des vérités de la foi. Venu ensuite à son église collégiale de Santen, le doyen et le chapitre vinrent le féliciter sur sa dignité nouvelle et le prièrent

de chanter la messe le lendemain, en présence de ses confrères. Norbert y consentit, et la dit avec une telle abondance de larmes que ceux qui y assistèrent eurent peine à retenir les leurs. Son visage exténué, ses manières modestes inspiraient de la piété.

Après que le premier évangile eut été chanté, Norbert, brûlant d'un feu céleste, se tourna vers le peuple et prononça un discours sur la fragilité des biens de ce monde, sur le néant des grandeurs, sur la vanité des plaisirs. « Que la fascination des hommes est prodigieuse, disait-il, de poursuivre une gloire qui échappe, de s'entêter de grandeurs qui nous affligent, de chercher des richesses qui nous appauvrissent, de se livrer à des joies fugitives que les douleurs terminent ; d'aimer un monde où l'on vit sans sécurité, où l'on ne goûte point de repos sans alarmes, où la prospérité n'est jamais sans disgrâces, les plaisirs sans épines, l'abondance sans disette, et les jours les plus tranquilles sans chagrin ! » Il adressa ensuite la parole aux chanoines, et, pour ne scandaliser personne par une censure trop directe, il attaqua leur conduite en général ; il troubla le calme de leurs fausses consciences par la crainte du jugement à venir ; il leur remontra avec force les devoirs de leur profession ; il leur fit appréhender la sévérité de la justice de Dieu, qui punit sans miséricorde les profanations du sanctuaire.

Cette prédication véhémence, animée du zèle d'un second Jean-Baptiste, eut le sort de la semence évangélique. Norbert ne se rebuta point de la dureté et des railleries de la plupart de ses auditeurs. Dès le lendemain il recommença de prêcher, et, lorsque tous les chanoines furent assemblés dans le chapitre, il prit en main la règle de saint Grégoire et de saint Isidore. Il représenta au doyen, avec une éloquence merveilleuse, que, par les devoirs de sa charge, il était obligé de maintenir l'observance de cette règle qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres et que tout le chapitre avait solennellement juré de garder ; que, s'il souffrait qu'on violât impunément les constitutions des saints Pères, il serait lui-même coupable des prévarications de ses inférieurs, et que, s'il dif-

férait davantage de ramener les chanoines dans le premier esprit de leur état, il serait convaincu d'avoir fomenté le désordre qu'il aurait négligé de réparer <sup>1</sup>.

Les anciens qui entendirent ce discours en furent extrêmement attendris ; ils regardaient Norbert avec des yeux d'admiration ; ils ne doutaient pas qu'il ne fût envoyé de Dieu pour le rétablissement de la discipline, et ils étaient disposés à seconder ses pieuses intentions. Les jeunes chanoines, au contraire, attachés aux douceurs de la vie molle, prirent feu à ses remontrances, se scandalisèrent de sa liberté apostolique, l'attribuèrent à l'enthousiasme d'une dévotion indiscrete, et, si des considérations humaines n'eussent réprimé leur insolence, ils allaient éclater en injures. Comme ils ne pouvaient imposer silence au prédicateur ni soutenir plus longtemps une exhortation si vive, ils se retirèrent brusquement du chapitre.

Norbert ne fut pas offensé de ce mépris. La miséricorde, qui l'avait converti lui-même, le sollicitait sans cesse à procurer la conversion des autres, persuadé d'ailleurs que, si la dureté de leurs cœurs rendait inutiles les desseins de la grâce, Dieu ne laisserait pas de lui tenir compte de son zèle. Dans cette vue il continua avec la même ardeur les devoirs de la correction fraternelle ; dispensé des ménagements qu'il avait gardés jusqu'alors pour ne pas aigrir les esprits, il marqua dans un détail exact les fautes des particuliers, il dévoila leur conduite et leurs intrigues, il n'épargna aucun de ces séditieux, dans la persuasion qu'il avait que c'était le seul moyen de les gagner tous à Dieu. Les anciens penchaient déjà pour le parti de la réforme, mais les jeunes s'emportèrent comme des frénétiques contre le médecin qui voulait les guérir. Un clerc d'une condition obscure, gagné par les promesses d'une récompense modique, s'offre à être le ministre de leur conspiration ; il insulta Norbert, il éclata contre lui en injures, enfin il lui cracha au visage. Norbert ne répliqua pas un mot, mais s'essuya le visage et bénit le Seigneur de lui avoir fait part des ignominies de sa Passion.

<sup>1</sup> *Vita S. Norberti. Acta SS.*, 6 juin.



Dieu préparait son serviteur, par ces rudes épreuves, à de plus rudes combats; après avoir exercé sa patience il voulait tenter sa foi. Norbert allait souvent chercher dans le silence de la retraite des consolations et des forces contre les persécutions de ses confrères; tantôt il se transportait à Siegburg, auprès de son directeur Conon; tantôt il allait se recueillir auprès d'un saint ermite nommé Ludolfe, qui menait la vie solitaire sous l'habit clérical; quelquefois il visitait les religieux de Glosterrath, au diocèse de Cologne, non loin de Santen. Dans ce dernier monastère il y avait une grotte souterraine consacrée par le sang de quelque martyr; Norbert aimait à y dire la messe. Un jour il arriva, par accident, qu'une grosse araignée tomba dans le précieux sang à l'élévation du calice. Le saint frémît à la vue de ce malheur. Il voyait la mort inévitable s'il avalait le poison; sa foi l'accusait d'irrévérence si, comme la rubrique le permet, il retirait l'araignée et perdait quelques gouttes du sang de Jésus-Christ. Il ne balança pas longtemps; plein de foi, il avala l'insecte avec le sang du Sauveur, et, résigné à la mort, il l'attendit au pied des autels; mais, au moment où il croyait mourir, il éternua, et l'araignée lui sortit vivante par le nez. Sa foi, qui lui avait fait exposer sa vie, se trouvait ainsi récompensée; aussi la foi fut comme le caractère qui le distingua des saints qui vécurent de son temps. La charité, disait-on, excelle dans Bernard, l'humilité dans Milon, et la foi dans Norbert. Milon, disciple de saint Norbert, puis évêque de Théroutanne, fut un des plus saints et des plus illustres prélats de son siècle.

Les ennemis de Norbert, non contents de l'avoir accablé d'opprobres dans son pays, s'avisèrent de décrier sa conduite auprès des supérieurs ecclésiastiques. Conon, évêque de Préneste et légat du Pape Gélase II, était venu en Allemagne pour y maintenir les Églises dans l'obéissance du Saint-Siège. Il assembla un concile à Fritzlar, pour y renouveler l'excommunication contre l'empereur Henri V, qui venait de faire un antipape et un schisme. Plusieurs évêques d'Allemagne se rendirent à cette assemblée, les Églises particulières y envoyèrent leurs députés, celle de Santen fit

partir les siens, et Norbert y fut mandé en personne. Sitôt que le saint eut comparu dans le concile, les archevêques, les évêques et les abbés le dénoncèrent au légat comme un homme d'un esprit inquiet, ambitieux, entreprenant, qui s'était ingéré dans le ministère de l'Évangile sans mission légitime, qui s'érigeait sans autorité en réformateur de la discipline, qui affectait, par les dehors d'une vie pénitente, de renoncer au monde, tandis qu'il se conservait la propriété de ses biens, incompatible avec les vœux de religion, et qu'il se couvrait d'habits grotesques et bizarres qui ne convenaient ni à la noblesse de sa naissance ni à la profession d'un chanoine séculier.

Ces reproches ne troublèrent pas la sérénité de Norbert; il les écouta avec patience et les réfuta avec sagesse. « Si vous êtes en peine, leur dit-il, de savoir quelle est la religion que je professe, apprenez que ma religion est celle dont parle l'Apôtre. Elle se propose pour objet l'assistance des pupilles, le soulagement des veuves, la consolation des affligés et l'intégrité des mœurs. Voilà la religion de tous les chrétiens, et voilà celle que je me fais gloire de suivre. Si vous me faites un crime du zèle que j'ai pour la prédication de l'Évangile, Jésus-Christ, qui nous promet, par la bouche de son Apôtre, la rémission de nos péchés si nous avons été les coopérateurs de sa grâce dans la conversion des pécheurs, Jésus-Christ justifie le zèle de mon apostolat. Si vous êtes curieux de savoir de qui je tiens ma mission, je vous déclare que je l'ai reçue en recevant le sacerdoce, et que les mains qui m'ont communiqué le pouvoir de consacrer m'ont aussi communiqué le pouvoir de dispenser la parole. Enfin, si mes habillements vous scandalisent, l'apôtre saint Pierre, qui nous enseigne que les habits magnifiques ne sont pas ce qui est agréable à Dieu, saint Jean-Baptiste, qui ne se couvrait que de peaux de chameau, sainte Cécile, qui se faisait honneur de porter le cilice, le premier homme, à qui Dieu ne donna pour tout vêtement qu'une tunique de peau, tous ces saints condamnent par leurs exemples le scandale de votre luxe et l'injustice de vos plaintes. »

On ne répondit rien à ce discours. Norbert eut permission de sortir de l'assemblée ; il alla se prosterner aux pieds de son crucifix ; il passa toute la nuit en oraison et demanda à Dieu de vouloir être son asile dans cet abandon des créatures. Il continua ses prières pendant tout le jour, et il se proposait de les continuer durant la nuit suivante ; mais, le sommeil l'ayant surpris, il s'endormit jusqu'au point du jour. Alors le démon, qui ne pouvait supporter des sentiments si chrétiens dans un homme qui ne faisait que commencer à servir Dieu, vint interrompre son repos ; il jeta des pensées de découragement dans son esprit et lui reprocha d'un air moqueur l'accablement où l'adversité l'avait réduit. « Eh quoi ! lui dit-il, tu succombes sous le poids d'une première affliction ? Je te trouve abattu par le sommeil, toi qui devais vaincre tous les obstacles et tout entreprendre pour la gloire de ton Dieu ? Comment pourras-tu tenir ferme contre les maux que je te prépare si tu n'as pas eu assez de force pour résister au sommeil ? » Norbert, réveillé, aperçut un spectre horrible. Il comprit que c'était le démon, il repoussa ses railleries et le chargea lui-même de confusion.

Le saint, mettant à profit les reproches de ses ennemis mêmes, hommes et démons, alla trouver l'archevêque de Cologne, son prélat, et résigna entre ses mains tout ce qu'il avait de bénéfices et de revenus ecclésiastiques, qui étaient considérables. Il vendit ses palais, ses terres, ce qu'il possédait de patrimoine ; il en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que dix marcs d'argent, une chapelle pour dire la messe, une mule pour le porter dans le cours de ses voyages, et, de tout le nombreux domestique qu'il entretenait, il ne garda que deux valets, plutôt pour être les compagnons de ses travaux que pour le servir dans les fatigues de sa mission. Sa résolution était d'annoncer désormais la parole divine, non plus à ses confrères, qui s'y montraient insensibles, mais au pauvre peuple, qui en était avide, et d'aller pour cela faire autoriser sa mission par le chef même de l'Eglise.

Déchargé du fardeau de ses richesses il se mit en route. Le monde le plus idolâtre de la

fortune ne pouvait refuser son admiration au mépris que Norbert faisait de ses caresses. Les villes, à son passage, applaudissaient à sa vertu ; il n'y eut que Norbert qui ne fût pas content de soi. Les dix marcs d'argent qu'il s'était réservés pour les besoins du voyage lui parurent contraires à l'esprit de pauvreté ; il les regarda comme l'effet d'une prévoyance timide, qui semblait se défier des soins de la providence de Dieu. Ainsi, étant arrivé à Huy et faisant de sérieuses réflexions sur la pauvreté du Sauveur, qu'il s'était proposée pour le modèle de la sienne, il distribua cet argent aux pauvres et ne retint que sa chapelle. Il poursuivit son chemin dans ce dépouillement parfait, exposé aux injures des saisons, aux disgrâces de la mendicité, marchant pieds nus pendant le froid des hivers et les chaleurs de l'été, couvert d'une grosse soutane, négligé de telle sorte qu'il semblait un de ces misérables vagabonds dont la figure a quelque chose d'affreux et de bizarre tout ensemble. C'est dans cet état qu'il arriva à Saint-Gilles, en Provence, où était le Pape.

Dès son arrivée il eut audience de Gélase. Il exposa au Saint-Père les motifs de son voyage, le zèle qu'il sentait pour le salut des âmes et le dessein qu'il avait pris de travailler, sous son autorité, à la conversion des pécheurs. Gélase, informé de la naissance de Norbert et ravi de sa conversation, tâcha de l'engager à demeurer auprès de sa personne ; il prétendait s'en servir dans les besoins de l'Eglise ; mais l'humble serviteur de Dieu, à qui la seule pensée de la cour et des honneurs était un supplice, se défendit des instances du souverain Pontife. Il lui remontra qu'ayant eu le malheur de vivre dans les cours des princes et des empereurs il était temps qu'il expiât par la pénitence les désordres d'une vie mondaine. Il ajouta que sa jeunesse et le défaut d'expérience le rendaient incapable des emplois dont Sa Sainteté voulait l'honorer, et que, quand il en serait capable, sa vie déréglée l'en rendrait indigne ; que, si elle lui ordonnait de reprendre la vie canoniale qu'il avait quittée, ou d'embrasser la vie monastique, pour laquelle il n'avait nul attrait, ou enfin de passer le reste de ses jours en



pèlerinage, il obéirait aveuglément à ses ordres; mais qu'à l'égard de la place qu'elle lui offrait à sa suite il la suppliait de ne point le forcer à s'y soumettre; que, toute la grâce qu'il venait lui demander, c'était de lui pardonner la faute qu'il avait commise en recevant deux ordres majeurs dans un jour; que si, après lui avoir pardonné cette faute, elle le trouvait propre à la dispensation de l'Évangile, il accepterait avec joie l'honneur d'un si saint ministère.

Le Pape, voyant sa fermeté et son zèle, et sachant la persécution qu'il avait soufferte à cause de sa prédication, lui donna le pouvoir de prêcher la parole de Dieu non-seulement dans les lieux où il l'avait prêchée, mais partout où il voudrait; il lui en donna même un ordre exprès, avec défense à ceux qui avaient voulu s'y opposer d'empêcher le simple peuple de profiter de ses instructions, et, afin que personne ne pût en douter, il lui en fit expédier une bulle en forme.

Norbert, muni de si amples pouvoirs, sortit de Saint-Gilles, content d'avoir évité les honneurs de la cour, mais plus content encore de la bénédiction et des marques de tendresse que le souverain Pontife lui donna à son départ. Les neiges qui couvraient la terre rendaient les chemins impraticables, mais la charité qui embrasait le cœur de l'homme apostolique lui faisait surmonter les rigueurs de la saison. Il traversa pieds nus de vastes provinces sans adoucir sa pénitence, sans relâcher l'austérité de sa vie quadragesimale et la dureté de ses vêtements. Il enfonçait dans la neige quelquefois jusqu'aux genoux; souvent, abattu de lassitude, il était contraint de prendre un peu de repos sur la glace. Cependant il ne voulut jamais se servir de sa monture. Il passait les jours dans les fatigues et presque toutes les nuits en oraison.

Il arriva enfin à Orléans au commencement du carême de l'an 1118. Là un sous-diacre, touché de ses exemples, se mit à le suivre et embrassa le même genre de vie. Ce fut la première conquête de son apostolat et le premier enfant de ses douleurs, qui partagea avec lui les travaux de sa mission. Avec ce renfort il continua son chemin, répandant dans les lieux de son passage l'odeur

de sa sainteté. Ils arrivèrent à Valenciennes la veille des Rameaux. La conjoncture était favorable au zèle de Norbert; mais, comme il savait peu de français, il ne put profiter d'une si heureuse circonstance. Sa charité souffrait; il eut recours à la prière pour attirer, par ses vœux, sur Valenciennes, les grâces qu'il ne pouvait lui communiquer par la parole. Pendant l'oraison il se souvint qu'autrefois le Saint-Esprit donna aux apôtres le don des langues pour la conversion des peuples; il lui demanda la même grâce pour le salut de la ville où il était, ou du moins il pria le Seigneur que, pour l'honneur de l'apostolat dont il l'avait chargé et pour la gloire de l'Évangile dont il était le ministre, il donnât à ses auditeurs ce qu'il avait accordé aux apôtres, qu'une langue étrangère fût entendue de tous ceux qui assisteraient à son sermon. Le Saint-Esprit exauça la prière de son serviteur. Le lendemain il monte en chaire, il prêche en langue teutonique, et ses auditeurs, à qui elle était étrangère, l'entendirent aussi parfaitement que si elle leur eût été naturelle. Le miracle opéra des conversions nombreuses dans Valenciennes; le peuple, frappé d'étonnement et pénétré de componction, venait en foule consulter Norbert; les pécheurs, effrayés, accouraient à lui pour se réconcilier par le sacrement de Pénitence. Toute la ville, sensible au bonheur qu'elle possédait et affligée par la seule pensée de son départ, prenait déjà des mesures pour le retenir.

Norbert, qui avait dessein de retourner à Cologne, résistait à leurs prières et se disposait à partir lorsque la maladie de ses trois compagnons l'obligea d'accepter le séjour qu'il avait refusé. Il ne voulut confier qu'à sa vigilance le soin de ses chers malades. Il nettoyait de ses mains les ulcères que les neiges leur avaient causés; il préparait leurs repas, et leur servait les mets qu'il avait mendiés ou qu'il recevait de la charité des fidèles; il les essuyait dans l'accès de la fièvre; mais il avait soin surtout de leurs consciences, et sa principale occupation était de les exhorter à souffrir en chrétiens et à mourir chrétiennement. Il rendait tous ces services à ses compagnons étant incommodé lui-même. Il plut

au Seigneur, dont les jugements sont adorables, d'abréger les exercices pénibles de la charité de Norbert en couronnant d'une mort précieuse les mérites de ses chers enfants. Ses deux domestiques, qui étaient devenus ses collègues par les liens d'une profession commune, furent enterrés dans le collatéral gauche de l'église de Saint-Pierre, et le sous-diaque dans la grande église de Sainte-Marie, à Valenciennes.

Tandis que Norbert rendait les derniers devoirs à ses trois premiers disciples, la Providence, qui l'avait affligé, le consolait. Burcard, évêque de Cambrai, passa à Valenciennes. Norbert, qui avait eu avec lui d'étroites liaisons dans la cour de l'empereur, rendit visite à l'évêque. Hugues, qui était chapelain de ce dernier, se trouva, par occasion, à la porte, et l'introduisit auprès de Burcard, qui méconnaissait d'abord Norbert. Son visage livide, ses vêtements grossiers, son corps décharné, son air pénitent ne rappelaient point à l'évêque l'idée d'un courtisan magnifique et enjoué. Mais, après quelques moments de conversation, Burcard reconnut son ancien ami, et, dans un transport d'admiration, il s'écria : « O Norbert ! qui aurait jamais cru ce changement ? Quoi donc ! êtes-vous celui que j'ai vu comblé de gloire et de richesses, que les empereurs honoraient de leur amitié, dont les courtisans enviaient le bonheur, et à qui je dois mon élévation ? » Les larmes qui se mêlèrent à ces démonstrations de tendresse jetèrent Hugues dans l'inquiétude. Comme il n'entendait pas l'allemand, il y conjecturait du mystère, mais il ne pouvait en trouver le dénouement. Il prit la liberté d'interroger l'évêque sur le sujet de ses caresses et de ses pleurs. Alors Burcard, redoublant ses soupirs, lui dit que cet homme, qui paraissait en si mauvais équipage, avait été le favori de l'empereur, les délices de sa cour ; que c'était un seigneur distingué par sa naissance et considéré par ses emplois ; qu'il avait refusé l'évêché de Cambrai, et que, pour lui, il ne le tenait que de son refus.

Le récit de cette histoire jeta des semences de salut dans le cœur de Hugues ; il ne put contenir ses larmes à la vue de celles que

versait son évêque. La grâce, qui sollicitait depuis quelques années ce vertueux ecclésiastique à la retraite, réveilla ses anciennes inclinations à l'aspect de Norbert. Il ne s'en expliqua pourtant pas alors ; mais, le saint étant tombé malade, il lui fit de fréquentes visites, il étudia son esprit et ses maximes, il s'informa de ses desseins, il goûta sa conduite, et n'attendait, pour se déclarer disciple, que le rétablissement de la santé du maître. Dès les premiers jours de sa convalescence Hugues lui ouvrit son cœur et lui demanda la grâce de l'associer à sa compagnie. A cette proposition Norbert, levant les mains au ciel, loua le Seigneur de lui avoir suscité un disciple pour succéder au zèle et à la vertu de ceux que la mort venait de lui ravir.

Après quelques jours, pendant lesquels Norbert acheva d'instruire son nouveau et unique compagnon, ils sortirent tous deux de Valenciennes, sans autre provision qu'une chapelle et un bréviaire. Dieu bénit les prémices de leur mission. Dans tous les villages où ils annoncèrent l'Évangile ils firent des conversions extraordinaires. Les ennemis les plus irréconciliables, frappant leurs poitrines, venaient déposer aux pieds de Norbert leurs désirs de vengeance. Les pécheurs invétérés, troublés par la crainte des jugements de Dieu, renonçaient à leurs désordres. La moisson fut si abondante que les ouvriers ne pouvaient y suffire. Les prodiges étaient si publics que les villes voisines, à l'approche des deux apôtres, sortaient au-devant d'eux pour les inviter à les honorer de leur présence ; ceux qui ne pouvaient les posséder dans leurs maisons les priaient d'accepter quelques effets de leur libéralité. Norbert, qui avait tout quitté pour l'Évangile, n'avait garde de trafiquer des fonctions apostoliques ; il refusa l'argent qu'on lui offrait. Tout ce que l'on put gagner sur son esprit, ce fut de lui faire les oblations que l'on apportait sur l'autel pendant le Sacrifice ; encore voulut-il les distribuer sur l'heure même aux pauvres, de crainte qu'il ne passât pour mercenaire dans la dispensation d'un emploi qui doit être gratuit. Il accepta l'hospitalité que Jésus-Christ permettait à ses apôtres dans leur mission, mais il n'in-



terrompait point les règles de pénitence qu'il s'était prescrites. La terre lui servait de chaise et ses genoux de table durant ses repas; ses mets n'étaient assaisonnés que de sel; l'eau était sa boisson ordinaire, et ce genre de vie était uniforme dans toutes les saisons, si ce n'est lorsqu'il mangeait à la table des archevêques et des évêques.

Il choisissait pour le sujet de ses prédications les grandes vérités du Christianisme. Il parlait du sacrement de Pénitence et des dispositions nécessaires pour le recevoir. Il enseignait aux gens mariés les obligations de la société conjugale; il instruisait les riches des moyens de sanctifier leurs richesses et de se sanctifier eux-mêmes au milieu de leur abondance. Il apprenait aux pauvres l'usage qu'ils devaient faire de la pauvreté, quels étaient les desseins de Dieu dans les adversités qu'il envoyait aux hommes, et, proportionnant ses expressions à la capacité de ses auditeurs, tantôt il s'abaissait jusqu'au langage des paysans, et tantôt il élevait les esprits par la noblesse de ses pensées et par la force de cette haute éloquence qui persuade, qui touche et qui entraîne.

Cette prudence apostolique le faisait rechercher également par les évêques et par les peuples. Il entretenait les prélats, en particulier, sur les devoirs de leur charge, et il entraînait dans les chapitres pour enseigner aux chanoines les obligations de leur état. Ses prédications étaient suivies de conférences dans lesquelles chacun lui proposait ses doutes sur l'observance des règles ecclésiastiques, sur la conduite qui convient aux prélats, sur l'obéissance qu'on doit aux supérieurs, sur les sacrements de l'Église, sur la béatitude des saints, sur les afflictions des justes. Les uns lui faisaient des demandes captieuses pour le surprendre dans ses paroles; les autres, des questions embarrassantes pour éprouver sa capacité, et quelques-uns pour s'instruire de leurs devoirs. Norbert, qui éventait les desseins les plus secrets, leur répondait avec force, et, sans épargner les qualités des personnes, il prêchait contre leurs désordres. Les miracles qui accompagnaient sa parole relevaient la dignité de son ministère, et l'exemple de ses

vertus fortifiait la liberté de ses discours. Les peuples, avides de ses sermons, le suivaient en foule dans ses voyages, pour goûter plus longtemps le plaisir de l'entendre, en sorte qu'il était souvent obligé, pour satisfaire à leur dévotion, de demeurer dans les places publiques et d'y coucher. Il aimait mieux souffrir l'incommodité des saisons que de faire souffrir personne par la difficulté qu'on aurait eue de trouver accès dans la maison des seigneurs où il était invité à loger.

Nos deux apôtres, qui avaient parcouru le diocèse de Cambrai, jugèrent qu'il était temps de répandre la parole dans leur propre pays. Le diocèse de Liège se présentait le premier sur leur route; ils s'y arrêterent, et commencèrent leur mission à Fosse, endroit natal de Hugues. L'austérité de leur vie, le succès de leurs prédications publièrent aussitôt leur arrivée dans la province et leur attirèrent de toutes parts des auditeurs. Les ecclésiastiques, qui apprirent les fruits que Dieu opérait par Norbert, vinrent profiter de ses discours. Ils reconnurent que le vertueux missionnaire avait le talent de remuer les cœurs et surtout de réconcilier les ennemis. Ils le prièrent de vouloir être le médiateur d'une paix que l'on avait jusqu'alors inutilement tenté de rétablir entre deux familles irréconciliables. Déjà plus de soixante personnes avaient péri par le fer, et l'on continuait tous les jours les meurtres de part et d'autre, sans que l'autorité du magistrat ni les prières des gens de bien eussent pu désarmer les furieux.

Pendant qu'on racontait à Norbert l'histoire de tant de massacres, un jeune homme, dont le frère avait été tué dans la semaine et dont il allait venger la mort, passa devant le saint; on l'en avertit. Alors le missionnaire pria le jeune homme d'approcher; il l'embrassa avec tendresse et lui parla de la sorte: « Je suis un voyageur nouvellement arrivé dans votre ville; je n'ai encore rien demandé ni rien reçu de personne depuis mon séjour; vous êtes le premier à qui je m'adresse pour vous prier d'une grâce; vous me paraissez d'un caractère trop obligeant pour me refuser une faveur qui dépend de vous et que je vous conjure de m'accorder. » A ces mots le cœur du jeune homme fut attendri, et, les

larmes aux yeux : « Commandez, dit-il, mon Père, je suis prêt à obéir. — Eh bien ! lui répliqua Norbert, je vous demande grâce pour le meurtrier de votre frère. » A ces mots le cavalier, brisant ses armes, sacrifie sa vengeance au commandement de Norbert.

Ce n'était point assez d'avoir calmé un furieux, il fallait faire mettre bas les armes à plusieurs autres qui devaient s'assembler à Mourtier, à deux lieues de Namur, pour vider la querelle le samedi suivant. Norbert y alla. Les peuples voisins, qui savaient le sujet de son voyage, le suivirent. A son arrivée il donna ses premières heures à la prière, qu'il avait coutume de faire précéder par la prédication. Comme l'ouvrage qu'il méditait était difficile, il s'y prépara par de plus longues oraisons. Le peuple, qui l'attendait avec impatience, se plaignit de leur longueur. On supplia Hugues d'avertir le saint qu'il était près de midi, et qu'il lassait par ses retards la patience du peuple assemblé. Norbert, comme s'il fût sorti d'un long ravissement, lui répondit que l'heure n'était pas encore venue, qu'il appartenait à Dieu de prescrire le temps de parler aux hommes, et non pas aux hommes de prévenir les ordres de Dieu. Il continua sa prière jusqu'à ce que le Saint-Esprit lui eût fait connaître qu'il était temps de travailler au salut des pécheurs.

Sur-le-champ Norbert sortit de sa retraite, le visage rayonnant comme un autre Moïse. Il entra dans l'église. Comme c'était un samedi, jour qui dès longtemps était dédié à Marie, il dit la messe en l'honneur de la sainte Vierge. Ensuite il en recommença une autre pour le repos des âmes de ceux dont la mort avait allumé la guerre dans la province. Après qu'il eut achevé la seconde messe il monta en chaire. Quoique la plupart de ceux qui étaient accourus pour l'entendre se fussent dissipés et répandus dans la ville pour prendre quelque nourriture, le saint ne laissa pas de prêcher. Sa voix, que le jeûne avait rendue si languissante qu'on pouvait à peine l'entendre dans l'auditoire, retentit avec tant d'éclat jusque dans les maisons les plus éloignées que chacun, étonné de ce prodige,

abandonna le soin du corps pour se rassasier du pain de la parole.

Le retour du peuple dans le lieu saint ranima le zèle du prédicateur ; il parla de la sorte à l'assemblée : « Vous savez, mes frères, que Jésus-Christ ordonna à ses disciples d'annoncer la paix en tous les lieux où ils iraient annoncer l'Évangile. Il a promis que, si le fils de la paix habitait dans ces lieux, la paix qu'il y aurait annoncée y demeurerait. Nous avons l'honneur, mes chers frères, par un pur effet de la grâce, et non point pour la récompense de nos mérites, d'être les héritiers du ministère de Jésus-Christ. Nous venons aujourd'hui, à leur exemple, vous apporter la paix. C'est là le motif qui m'a conduit dans votre ville et qui vous rassemble dans votre église. Dieu me commande de vous l'offrir de sa part et il vous ordonne de l'accepter. Vous opposerez-vous à un bien qui doit être la source de votre félicité en ce monde et en l'autre ? Ah ! craignez, mes frères, qu'en refusant la grâce que je vous présente vous n'irritiez la colère d'un juge, après avoir méprisé la miséricorde d'un père. »

Les assassins, qui étaient présents à ce discours, joignant leur voix à celle de toute l'assemblée, crièrent tous ensemble qu'ils étaient prêts à recevoir la paix aux conditions qu'il lui plairait de prescrire. Aussitôt Norbert sortit de l'église, appela les deux partis, et les engagea à ratifier leur promesse par un traité solennel. Il fit apporter les reliques sur lesquelles on jura une réconciliation éternelle <sup>1</sup>.

C'est par ces prodiges et plusieurs autres semblables que saint Norbert travaillait au salut des âmes dans le pays de Liège, sous l'autorité de Gélase II, quand il apprit la mort de ce Pontife. Gélase, ayant passé par Vienne et par Lyon, se rendit à Maçon, où il tomba malade d'une pleurésie. Il en guérit assez pour se rendre à Cluny, où il fut reçu, avec tous les siens, selon qu'il convenait à sa dignité et à l'opulence de ce monastère. Le roi et les princes l'y visitèrent, soit en personne, soit par leurs ambassadeurs, comme s'il eût été Pierre lui-même. Il commençait à res-

<sup>1</sup> Vita S. Norberti. Acta SS., 6 juin. Vie de saint Norbert, par Hugo, abbé d'Étival.



pirer et à donner ses ordres pour le soulagement de ceux qu'il avait amenés et de ceux qu'il avait laissés à Rome. Il indiqua même un concile à Reims, pour terminer le différend entre le Saint-Siège et l'empereur d'Allemagne; mais il retomba malade et se trouva bientôt réduit à l'extrémité.

Alors il fit appeler les cardinaux qui étaient à sa suite et leur proposa pour successeur Conon, évêque de Préneste ou Palestrine. Conon s'en excuse en disant : « A Dieu ne plaise que je me charge de ce fardeau, indigne et misérable que je suis, vu principalement que, de notre temps, le Siège apostolique, étant sous la persécution, a besoin, pour se soutenir, de richesses et de puissance temporelle. Si vous voulez croire mon conseil nous élirons l'archevêque de Vienne, qui, outre la piété et la prudence, a encore la puissance et la noblesse séculières; car nous espérons qu'il délivrera le Siège apostolique de cette longue vexation. » Ce discours fut approuvé du Pape malade et des cardinaux présents, et aussitôt on envoya chercher l'archevêque de Vienne. Mais, pendant qu'il était en route, le Pape, sentant approcher sa fin, fit sa confession devant un grand nombre de personnes, reçut le corps et le sang de Notre-Seigneur, se fit coucher à terre sur la cendre, suivant l'usage des moines, et rendit ainsi l'esprit le 29 janvier 1119, après un pontificat d'un an et quelques jours. Il est compté parmi les saints dans quelques martyrologes. Le roi Louis de France apprit sa mort comme il était en chemin pour aller conférer avec lui à Vézelay<sup>1</sup>.

Il se fit un grand concours de seigneurs et de prélats à Cluny pour honorer les funérailles de Gélase. Comme les besoins de l'Église étaient pressants à cause du schisme de l'antipape Bourdin, et que la plupart des cardinaux avaient suivi Gélase en France, la célébrité de l'assemblée les détermina à élire incessamment un nouveau Pape. Ils convinrent que, dans ces conjonctures, la barque de saint Pierre avait besoin d'un pilote qui eût de la force, de l'expérience et de la pro-

tection, et tous les suffrages se réunirent en faveur de Gui, archevêque de Vienne, qui était alors à Cluny, prélat également distingué par sa sagesse, par son courage et par sa noblesse. Il était fils de Guillaume, comte de Bourgogne, parent de l'empereur et oncle d'Adélaïde, reine de France. Ce choix causa en même temps de la surprise et de la joie à la France. Gui, plus surpris que tous les autres, refusa avec persistance de consentir à son élection jusqu'à ce qu'elle eût été ratifiée par les Romains.

Les cardinaux qui étaient à Cluny envoyèrent faire part de la mort de Gélase et de l'élection de Calixte II, nom du nouveau Pape, à Pierre, évêque de Porto, que Gélase y avait laissé son vicaire. Pierre monta aussitôt au Capitole et fit lire les lettres en présence des Romains. Tous unanimement approuvèrent l'élection de Calixte et louèrent Dieu de leur avoir donné un Pape d'un si grand mérite. L'évêque de Porto écrivit ces nouvelles au cardinal Hugues, légat à Bénévent, et à Landulfe, archevêque de cette ville. Aussitôt celui-ci assembla le clergé et le peuple, publia l'élection de Calixte, qui fut solennellement approuvée, et les citoyens jurèrent fidélité au nouveau Pape. Cependant Calixte II fut couronné solennellement à Vienne, par Lambert, évêque d'Ostie, et plusieurs autres, le dimanche de la Quinquagésime, neuvième jour de février 1119. Son élection fut publiée partout, particulièrement en Allemagne, dans la diète qui se tenait à Tribur, et dont voici l'occasion.

L'empereur Henri était encore en Italie quand il apprit que Conon, évêque de Préneste et légat du Pape Gélase, avait publié l'excommunication fulminée contre lui dans les conciles de Cologne et de Fritzlar, et que les seigneurs, peu de temps après, avaient indiqué une diète à Wurzburg, où ils voulaient que l'empereur se trouvât ou qu'il fût déposé du royaume. Henri, furieusement irrité de cette nouvelle, laissa ses troupes en Italie, avec l'impératrice son épouse, et vint en Allemagne lorsqu'on l'y attendait le moins; et, comme sa présence y excita de nouveau les violences et les actes d'hostilité, il fut obligé, par les évêques et les princes de tout

<sup>1</sup> Pandulfe et Suger, apud Baron., ann. 1119.

le royaume, de convoquer une assemblée générale à Tribur, où il promit de satisfaire sur tous les chefs dont on l'accusait. Dans cette assemblée on établit une paix générale ; mais elle ne fut pas solide. Il s'y trouva des députés de Rome, de Vienne et de plusieurs autres Églises, qui confirmèrent la nouvelle de l'élection du Pape Calixte. Tous les évêques d'Allemagne lui promirent obéissance et approuvèrent la convocation du concile qu'il devait tenir vers la Saint-Luc, et l'empereur lui-même promit de s'y trouver pour la réunion de l'Église universelle <sup>1</sup>.

En attendant ce concile, qui devait se tenir à Reims, le Pape Calixte en tint un à Toulouse, composé des cardinaux de sa suite, des évêques et des abbés de la Provence, du Languedoc, de la Gascogne et de la petite Bretagne. On y voyait, entre autres, saint Oldegaire, archevêque de Tarragone. On y fit dix canons, dont le plus remarquable est le troisième, conçu en ces termes : « Quant à ceux qui, feignant une apparence de religion, condamnent le sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur, le baptême des enfants, le sacerdoce et les autres ordres ecclésiastiques, ainsi que les mariages légitimes, nous les condamnons et les chassons de l'Église comme hérétiques, et ordonnons qu'ils soient réprimés par les puissances séculières. Nous soumettons à la même peine ceux qui les protègent, à moins qu'ils ne viennent à résipiscence. » Les hérétiques dont il est ici question étaient une espèce de manichéens, sectateurs de Pierre de Bruis et de Henri, son disciple, que nous verrons repulluler sous d'autres noms et en d'autres temps. Le cinquième et le sixième canon du même concile portent : « Aucune puissance ecclésiastique ou séculière ne mettra en servitude des hommes libres, clercs ou laïques, et aucun clerc ne sera obligé de rendre quelque servitude aux laïques à raison des bénéfices ecclésiastiques <sup>2</sup>. »

Pour préparer la paix qui devait se traiter au concile de Reims, le Pape avait député vers l'empereur Henri Guillaume de Champagne, évêque de Châlons-sur-Marne, et

Pons, abbé de Cluny. L'empereur, qu'ils trouvèrent à Strasbourg, leur demanda conseil sur les moyens de faire cette paix sans diminution de son autorité. L'évêque répondit : « Seigneur, si vous désirez avoir une paix véritable, il faut que vous renonciez absolument à l'investiture des évêchés et des abbayes ; et, pour vous assurer que vous n'en souffrirez aucune diminution de votre autorité royale, sachez que, quand j'ai été élu dans le royaume de France, je n'ai rien reçu de la main du roi, ni avant ni après mon sacre ; et toutefois, à raison des tributs, de la milice et des autres droits qui appartenaient à la chose publique et ont été anciennement donnés à l'Église par les rois chrétiens, je le sers aussi fidèlement que vos évêques vous servent dans votre royaume, en vertu de l'investiture qui a attiré cette discorde et l'anathème sur vous. » L'empereur, levant les mains, répondit : « Eh bien, soit ! Je n'en demande pas davantage. » L'évêque reprit : « Si vous voulez donc renoncer aux investitures, rendre les terres aux églises et à ceux qui ont travaillé pour l'Église, et leur accorder une véritable paix, nous essayerons, avec l'aide de Dieu, de terminer ce différend. » L'empereur, ayant pris conseil des siens, promit de le faire s'il trouvait de la part du Pape de la fidélité et de la justice, et si on lui rendait, à lui et aux siens, une vraie paix, avec les terres qu'ils avaient perdues en cette guerre. L'évêque en demanda quelque assurance, afin que leur travail ne fût pas inutile, et l'empereur fit serment par la foi chrétienne, entre les mains de l'évêque et de l'abbé, d'observer sans fraude ces articles. Après lui l'évêque de Lausanne, le comte palatin et les autres qui l'accompagnaient, tant clercs que laïques, firent le même serment.

Avec cette assurance l'évêque et l'abbé retournèrent vers le Pape, qui, après avoir parcouru toute la France, se trouvait à Paris le 6 octobre. Il approuva la négociation et dit : « Plût à Dieu que la chose fût déjà faite, si elle pouvait se faire sans fraude ! » Ayant pris conseil des évêques et des cardinaux, il renvoya à l'empereur les mêmes députés, et avec eux l'évêque-cardinal d'Ostie et le car-

<sup>1</sup> *Chron. Ursperg.*, ann. 1119. — <sup>2</sup> Labbe, t. 10, p. 856.



dinal Grégoire. Ils avaient ordre d'examiner soigneusement ces articles, de les arrêter par écrit, de les signer de part et d'autre, et, si l'empereur voulait les exécuter, de lui donner jour avant la fin du concile. Ils le rencontrèrent entre Verdun et Metz, et lui dirent que le Pape le recevrait volontiers aux conditions convenues. L'empereur en témoigna de la joie et jura de nouveau, entre les mains des quatre députés, ce qu'il avait juré à Strasbourg, savoir que le vendredi 24 d'octobre, il exécuterait à Mouson, en présence du Pape, la convention que l'on avait rédigée par écrit. Voici en quels termes était conçue la promesse de l'empereur : « Moi, Henri, par la grâce de Dieu empereur auguste des Romains, pour l'amour de Dieu, de saint Pierre et du seigneur Pape Calixte, je renonce à toute investiture des églises et j'accorde une vraie paix à tous ceux qui, depuis le commencement de cette discorde, ont été ou sont encore en guerre. Je restitue les biens que j'ai des églises et de ceux qui ont travaillé pour l'Église. Quant aux biens que je n'ai point, j'en procurerai la restitution. Que s'il naît là-dessus quelque procès, les causes ecclésiastiques seront terminées par un jugement canonique, et les causes civiles par un tribunal séculier. » Le Pape, de son côté, faisait à l'empereur une pareille promesse, dont voici la teneur : « Moi, Calixte II, par la grâce de Dieu évêque universel de l'Église romaine, je donne une vraie paix à Henri, empereur auguste des Romains, et à tous ceux qui ont été ou sont encore avec lui contre l'Église. Je restitue les biens qu'ils ont perdus dans cette guerre et que j'ai, et ceux que je n'ai point, je les aiderai à les recouvrer. S'il naît là-dessus quelque procès, les causes ecclésiastiques seront terminées par un jugement canonique, et les causes civiles par un tribunal séculier <sup>1</sup>. »

Les conditions de l'accord ayant été ainsi réglées et le jour de la conférence entre l'empereur et le Pape arrêté, les envoyés revinrent à Reims, où le Pape s'était déjà rendu pour tenir le concile. Il s'y trouva des évêques d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, de

France, de Bretagne, d'Angleterre, des autres îles de l'Océan et de toutes les provinces de l'Occident. On y compta quinze métropolitains, plus de deux cents évêques et un pareil nombre d'abbés. L'archevêque Adalbert de Mayence s'y rendit avec sept prélats allemands, que la crainte de l'empereur avait obligés à se faire accompagner de cinq cents chevaliers. Le Pape, fort joyeux de leur arrivée, envoya au-devant d'eux, avec des troupes, Hugues, comte de Troyes.

Henri, roi d'Angleterre, en permettant aux évêques de son royaume d'aller au concile de Reims, leur défendit d'y faire aucune plainte contre personne ; « car, leur dit-il, je rendrai bonne justice dans l'étendue de mon royaume à ceux qui me porteront leurs plaintes. Je fais payer exactement chaque année toutes les redevances accordées au Saint-Siège par mes prédécesseurs ; mais je maintiens les privilèges qui m'ont été accordés. Allez donc et saluez bien de ma part le Pape, écoutez avec humilité ses ordres ; mais ne rapportez pas de ce concile de nouveaux règlements pour les introduire dans mon royaume. » Thurstan, élu archevêque d'York, demanda au roi la permission d'aller au concile de Reims ; le roi la lui donna, à condition qu'il ne se ferait pas ordonner par le Pape, au préjudice de l'archevêque de Cantorbéry, à qui il appartenait de le sacrer. Ce prince chargea même son ambassadeur de prévenir le Pape là-dessus, et l'on assure qu'il promit de ne rien faire contre les droits de l'archevêque de Cantorbéry. Cependant, quand il eut entendu les raisons de Thurstan, il le sacra le dimanche 19 octobre, malgré les protestations de quelques Anglais. Le roi d'Angleterre en fut si irrité qu'il fit défense à Thurstan de rentrer en Angleterre et même en Normandie. Toutefois le Pape concilia plus tard cette affaire.

Le lundi 20 octobre Calixte ou Calliste II fit l'ouverture du concile, qui se tint dans la cathédrale. On plaça les sièges des prélats devant le crucifix et on éleva un trône fort haut pour le Pape devant la porte de l'église. Après qu'il eut célébré la messe il alla s'y placer. Au premier rang, vis-à-vis du Pape, étaient Conon de Préneste, Boson de Porto,

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 872.

Lambert d'Ostie, Jean de Crème et Atton de Viviers; car, comme ils étaient fort habiles, ils furent choisis pour discuter les affaires qui seraient proposées et rendre les réponses convenables. Le diacre Chrysogone, revêtu de la dalmatique, était debout à côté du Pape, tenant en main le livre des canons, pour lire ceux dont on aurait besoin. Six autres ministres en tunique et en dalmatique entouraient le trône du Pape, et ils étaient chargés de faire faire silence <sup>1</sup>.

Tout le monde ayant pris sa place, on récitait les litanies, et, après, les autres prières usitées pour l'ouverture des conciles. Le Pape fit en latin un discours fort éloquent sur les tempêtes dont le vaisseau de l'Église était battu, et que le Seigneur, qui commande aux vents et à la mer, apaise quand il le juge à propos. Ensuite le cardinal Conon parla avec beaucoup de force sur les devoirs des premiers pasteurs.

Le Pape reprit ensuite la parole et dit : « Seigneurs, pères et frères, voici le sujet pour lequel nous vous avons appelés de si loin. Vous savez combien de temps l'Église a combattu contre les hérésies et comment Simon le Magicien, chassé de l'Église de Dieu, a péri par le jugement de l'Esprit-Saint et le ministère du bienheureux Pierre, à qui le Seigneur a dit spécialement : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point; quand tu seras converti affermis tes frères. » Le même Pierre n'a pas cessé jusqu'à nos jours, par ceux qui tiennent sa place, d'extirper de l'Église de Dieu les sectateurs de Simon le Magicien, et moi, qui suis son vicaire, quoique indigne, je désire ardemment et par tous les moyens, avec le secours de Dieu, chasser de sa sainte Église l'hérésie de Simon, qui a été renouvelée principalement par les investitures. C'est pourquoi, pour vous instruire de l'état où en est cette affaire, écoutez le rapport de nos frères qui ont porté des paroles de paix au roi de Germanie, et donnez-nous conseil sur ce que nous devons faire, puisque la cause est commune. » L'évêque d'Ostie, qui avait été envoyé à l'empereur, fit en latin le rapport de ce qui s'était

fait, et, quand il eut cessé, l'évêque de Châlons, en faveur des laïques, fit le même rapport en français. On proposa ensuite plusieurs articles dont la décision fut remise à la fin du concile.

Le roi de France s'était rendu à Reims <sup>1</sup>; il entra au concile avec les principaux seigneurs français, et, étant monté au trône du Pape, il prononça un discours contre le roi d'Angleterre. « Je viens, dit-il, à cette sainte assemblée, avec mes barons, pour vous demander conseil, seigneur Pape, et vous, Messieurs, écoutez-moi, je vous prie. Le roi d'Angleterre, qui a été fort longtemps mon allié, a fait, et à moi et à mes sujets, plusieurs injures. Il s'est emparé par force de la Normandie, qui est de mon royaume, et il a traité le duc Robert contre toute justice et d'une manière qui fait horreur; car, quoique Robert fût mon vassal, son frère et son seigneur, il l'a outragé de toute manière et le retient depuis longtemps prisonnier. Voici avec moi le prince Guillaume, qu'il a dépouillé du duché de Robert, son père. Je l'ai souvent requis, par le ministère des évêques et des magistrats, de me remettre le duc qu'il garde dans les fers; mais je n'ai pu rien obtenir. Au contraire il a fait prisonnier le comte de Bellesme, mon ambassadeur à sa cour, et il le retient encore dans un noir cachot. Le comte Thibault, mon vassal, par la suggestion du même roi d'Angleterre, son oncle, s'est méchamment révolté contre moi, et, soutenu par les armes de ce prince, il a osé me faire une guerre atroce. Il a pris et tient encore captif Guillaume, comte de Nevers, que vous connaissez pour un seigneur d'une singulière probité et d'une rare piété, lorsqu'il revenait d'assiéger le château d'un brigand excommunié qui avait fait de cette place une caverne de voleurs et un antre du diable. Je parle de Thomas de Marle, que les prélats m'ont ordonné d'assiéger comme un ennemi public et comme le brigand de toute la province. C'est au retour de cette expédition que Guillaume a été fait prisonnier par Thibault, qui n'a jamais voulu lui rendre la liberté, quoique plusieurs seigneurs

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 865. Mansi, t. 21. Baron., ann. 1119.

<sup>1</sup> Orderic Vital, l. 12. Labbe, t. 10, p. 866.



l'en aient requis de ma part et que son comté ait été anathématisé par les évêques<sup>1</sup>. »

Tous les Français qui étaient présents applaudirent à la harangue du roi et à la justice de ces plaintes. Alors Geoffroi, archevêque de Rouen, se leva avec les évêques et les abbés de Normandie, et tâcha de justifier la conduite du roi d'Angleterre, son maître ; mais il se fit un grand murmure qui l'obligea de se taire.

Hildegarde, comtesse de Poitiers, entra avec les dames de sa suite et réclama la justice du concile. Elle se plaignit d'être répudiée par le comte Guillaume, son mari, qui avait épousé la femme, ou, suivant quelques auteurs, la fille du vicomte de Châtellerault. Le Pape demanda si le comte de Poitiers s'était rendu au concile selon ses ordres. Guillaume, évêque de Saintes, se leva avec plusieurs évêques et abbés d'Aquitaine, et ils tâchèrent d'excuser le comte en assurant qu'il s'était mis en chemin pour se rendre au concile, mais qu'une maladie l'avait obligé de s'arrêter. Le Pape reçut cette excuse et marqua un terme au comte pour venir à Rome se justifier.

Audin le Barbu, évêque d'Évreux, se plaignit d'Amauri de Montfort, disant que ce seigneur l'avait honteusement chassé de son siège et avait brûlé l'évêché. Un chapelain d'Amauri se leva, et, l'interpellant devant toute l'assemblée : « Ce n'est pas Amauri, dit-il, c'est votre méchanceté qui est la cause de votre expulsion et de l'incendie de l'évêché ; car votre malice ayant engagé le roi d'Angleterre à dépouiller Amauri du comté d'Évreux, il a recouvré sa dignité par sa valeur et par la force de ses armes. Le roi d'Angleterre étant venu ensuite assiéger la ville, c'est par votre ordre qu'il y a mis le feu, lequel a brûlé les églises et l'évêché. Que le saint concile juge lequel, d'Audin ou d'Amauri, est coupable de l'incendie des églises. »

Dans ce concile de Reims on voit comme les grandes assises de l'Europe chrétienne ; ces assises sont présidées par le chef de la chrétienté entière ; les causes des empereurs, des rois et autres principaux personnages y

sont plaidées pour et contre, souvent par les parties elles-mêmes ; elles sont ainsi plaidées devant les députés de toutes les provinces chrétiennes de l'Europe. Cette publicité seule était bien puissante pour réprimer l'iniquité la plus audacieuse et encourager la vertu la plus timide ; si le président du tribunal, si le Pontife romain ne prononçait pas toujours la sentence sur le moment, il donnait des avertissements qui valaient des sentences ; ce grand juge de paix de l'Europe et du monde renvoyait souvent les causes à huitaine, pour opérer une conciliation dans l'intervalle. C'est ce que fit le Pape Calixte II au concile de Reims.

La cause de l'évêque d'Évreux et du comte de Montfort y occasionna une contestation très-vive : les Normands étaient pour le premier, les Français pour le second. Le Pape, ayant fait faire silence, dit : « Ne veuillez pas, mes bien-aimés, disputer inutilement par la multiplicité des paroles, mais, comme des enfants de Dieu, cherchez la paix de tous vos efforts ; car c'est pour la paix que le Fils de Dieu est descendu du ciel. Si, dans sa clémence, il a pris un corps humain dans le sein de l'immaculée Vierge Marie, c'est pour apaiser miséricordieusement la guerre mortelle née du péché de notre premier père, c'est pour être le médiateur de la paix entre Dieu et l'homme, c'est pour réconcilier la nature angélique et la nature humaine. C'est lui que nous devons suivre en toutes choses, nous qui sommes ses vicaires indignes parmi son peuple. Appliquons-nous à procurer de toutes manières la paix et le salut à ses membres, car nous sommes les ministres et les dispensateurs des mystères de Dieu. J'appelle membres du Christ le peuple chrétien qu'il a racheté lui-même au prix de son sang. » Le Pape, ayant ensuite développé les maux de la guerre et les avantages de la paix, tant pour le temporel que pour le spirituel, ordonne la trêve de Dieu, comme le Pape Urbain l'avait établie au concile de Clermont, dont il confirme tous les décrets ; puis il ajoute : « L'empereur des Allemands m'a mandé d'aller à Mouson faire la paix avec lui pour l'utilité de la sainte Église, notre mère. Je mènerai l'archevêque de Reims, celui de Rouen et quelques autres

<sup>1</sup> Orderic Vital, l. 12. Labbe, t. 10, p. 866.

de nos frères les évêques que j'estime les plus nécessaires à cette conférence. J'ordonne à tous les autres d'attendre ici, où je reviendrai au plus tôt. Priez pour le bon succès de notre voyage. A mon retour j'écouterai vos plaintes et vos raisons, et, Dieu aidant, je vous renverrai en paix chacun chez vous. Ensuite j'irai trouver le roi d'Angleterre, mon filleul et mon parent, et je l'exhorterai, lui et le comte Thibault, son neveu (c'était le comte de Champagne), et les autres qui sont en différend, à se faire justice et à se donner la paix, à eux et à leurs sujets ; mais je frapperai d'un terrible anathème ceux qui ne voudront pas m'écouter et s'opiniâtreront à troubler la tranquillité publique. »

Le Pape parlait ainsi le mardi 21 octobre, second jour du concile, et c'était par l'avis des évêques qu'il avait résolu d'aller à la conférence avec l'empereur. Il leur recommanda, pendant son absence et principalement le jour de la conférence même, d'offrir à Dieu des prières et des sacrifices, et d'aller en procession, pieds nus, de l'église métropolitaine à Saint-Remi. Il partit le lendemain mercredi et arriva le jeudi au soir à Mouzon, très-fatigué. Le vendredi il fit assembler dans sa chambre les prélats qui l'accompagnaient, et leur fit lire la promesse de l'empereur et la sienne. Ils firent quelques remarques sur certains termes dont l'empereur pourrait abuser s'il n'agissait pas avec sincérité, et l'on prit des précautions contre les abus qu'on pourrait en faire. Après quoi le Pape envoya au camp de l'empereur l'évêque d'Ostie, le cardinal Jean, l'évêque de Viviers, l'évêque de Châlons et l'abbé de Cluny. Ils présentèrent à ce prince les écrits dont ils étaient convenus avec lui.

L'empereur, en ayant ouï la lecture, dit qu'il n'avait rien promis de tout cela ; mais l'évêque de Châlons, animé du zèle de Dieu et armé du glaive de la parole, dit : « Seigneur, si vous voulez désavouer cet écrit que nous tenons en main, je suis prêt à jurer sur les reliques ou sur l'Évangile que vous êtes tombé d'accord avec moi sur ces articles. » L'empereur, se voyant convaincu par le témoignage de tous ceux qui étaient présents, fut contraint d'avouer ce qu'il avait nié.

A la mauvaise foi il joignit les mauvaises raisons et se plaignit de ce qu'on l'avait engagé à promettre ce qu'il ne pouvait tenir sans donner atteinte aux droits de sa couronne. L'évêque lui répondit : « Prince, vous nous trouverez fidèles en toutes nos promesses ; car le Pape ne prétend pas diminuer les droits de votre couronne, ainsi que des esprits brouillons tâchent de vous le persuader. Au contraire, il déclare à tous vos sujets qu'ils doivent vous obéir pour le service de la guerre et pour tous les autres services qu'ils ont rendus et à vous et à vos prédécesseurs. Si vous cessez de vendre les évêchés ce n'est pas là ce qui diminuera votre puissance, c'est plutôt ce qui servira à l'augmenter. »

Ces dernières paroles indiquent le point capital de l'affaire des investitures ; c'était, entre les mains de l'empereur allemand, le trafic des évêchés et des abbayes, pour asservir et séculariser l'Église. L'empereur Henri, n'ayant rien à répondre, commença à parler plus doucement et à demander un délai du moins jusqu'au lendemain, disant qu'il voulait en conférer cette nuit avec ses barons, pour les porter, s'il était possible, à consentir à l'exécution de cette promesse, et qu'il en rendrait réponse dès le grand matin. Ce qu'il cherchait, au vrai, dans toutes ces tergiversations et ces délais affectés, c'était de s'emparer de la personne du Pape Calixte comme il s'était emparé précédemment de Pascal II. Après les dernières paroles de l'empereur ses gens parlèrent aux envoyés du Pape touchant la manière dont leur maître serait réconcilié avec l'Église, et ils demandèrent si on l'obligerait, comme il se pratiquait communément, de venir nu-pieds recevoir l'absolution. Les envoyés répondirent qu'ils tâcheraient d'engager le Pape à absoudre l'empereur en particulier et sans qu'il eût les pieds nus.

Le Pape, ayant appris ces tergiversations, désespéra de la paix de l'Église et voulait partir sur-le-champ pour retourner à Reims ; mais, afin d'ôter tout prétexte à l'empereur, il attendit encore, et lui renvoya, le samedi matin, l'évêque de Châlons et l'abbé de Cluny, pour savoir ce qu'il avait déterminé. L'empereur entra en colère et demanda du temps,



jusqu'à ce qu'il eût tenu une assemblée générale de la nation. Le Pape partit sur-le-champ de Mouson et se retira dans un château du comte de Troyes. L'empereur l'envoya prier d'attendre jusqu'au lundi; le Pape répondit : « J'ai fait pour l'empereur ce que je ne sache pas qu'aucun de mes prédécesseurs ait jamais fait. J'ai quitté un concile général pour traiter avec lui; je ne l'attendrai plus; il faut que je retourne à mes frères. Si Dieu veut nous accorder la paix, je serai toujours prêt à recevoir ce prince, soit dans le concile, soit après le concile. »

Le Pape partit le dimanche, avant le jour, et fit tant de diligence qu'il arriva à Reims, après avoir fait vingt lieues, assez à temps pour célébrer la messe, où il sacra Frédéric, élu évêque de Liège. Le lendemain les séances du concile recommencèrent; mais le Pape était si fatigué de tout ce qu'il avait fait la veille qu'à peine y put-il venir. Il se contenta d'y faire exposer le résultat de son voyage. Ce fut Jean de Crème, prêtre-cardinal, qui en fit la relation en ces termes : « Votre Sainteté n'ignore pas que nous avons été à Mouson; mais, par malheur, nous n'y avons rien fait qui vaille. Nous y sommes allés promptement, nous en sommes revenus plus promptement encore; car l'empereur y est venu, comme pour combattre, avec une armée de près de trente mille hommes. Ce qu'ayant vu, nous avons tenu le Pape enfermé dans cette place, qui appartient à l'archevêque de Reims, et nous l'avons empêché d'en sortir. Quant à nous, allant à la conférence convenue, nous avons demandé plusieurs fois à parler à l'empereur en particulier; mais, sitôt que nous le tirions à part, nous nous trouvions environnés d'un nombre infini des gens de sa suite, qui nous intimidaient en branlant leurs lances et leurs épées; car nous étions venus sans armes, non pour combattre, mais pour traiter la paix de l'Église. L'empereur nous parlait artificieusement, usant de divers détours, et attendait que le Pape vint en sa présence pour le prendre; mais nous eûmes grand soin de le lui cacher, nous souvenant comment il avait pris à Rome le Pape Pascal. La nuit nous sépara; craignant qu'il ne nous arrivât pis encore et que ce tyran ne nous

poursuivît avec ses troupes, nous sommes revenus au plus vite. Voilà pour ce qui est de cette affaire. Une autre, plus agréable, c'est que l'archevêque de Cologne a envoyé des députés et des lettres au Pape, lui a promis obéissance, a fait sa paix avec lui, et, en preuve d'affection, lui a rendu gratuitement le fils de Pierre de Léon, qu'il avait en otage. »

Aussitôt le cardinal montra du doigt le jeune homme, qui venait d'entrer dans le concile. Il était richement vêtu, mais noir, pâle, et de si mauvaise mine qu'il avait plus l'air d'un Juif ou d'un Sarrasin que d'un chrétien. Les Français et plusieurs autres en firent des risées et le chargèrent d'imprécations, à cause de son père, qui avait été Juif et était encore odieux pour ses usures.

Le mardi 28 octobre le Pape se trouva si mal qu'il ne put venir au concile. Le mercredi il vint vers les neuf heures du matin, reçut diverses plaintes et traita plusieurs affaires, jusqu'à trois heures; après quoi il fit lire les décrets du concile. Il y en avait cinq : le premier, contre la simonie; le second, contre les investitures des évêchés et des abbayes, qui sont défendues sous peine d'anathème et de perte de la dignité ainsi reçue, sans espérance de retour. Le troisième est contre les usurpateurs des biens d'Église et renouvelle les peines prononcées par le saint Pape Symmaque. Le quatrième défend de laisser les bénéfices comme par droit héréditaire, et de rien exiger pour le baptême, les saintes huiles, la sépulture, la visite ou l'onction des malades; enfin le dernier est pour la continence des clercs. On fit aussi dans ce concile un grand décret pour l'observation de la trêve de Dieu. L'article des investitures avait d'abord été conçu en termes plus généraux, comprenant toutes les églises et tous les biens ecclésiastiques; mais il excita un si grand murmure de tous les laïques et de quelques clercs que cette dispute fit durer la séance jusqu'à la nuit; car il leur semblait que, par cet article, le Pape voulait ôter aux laïques les dîmes et les autres biens ecclésiastiques qu'ils possédaient depuis longtemps. Le Pape ne put donc terminer le concile ce jour-là, comme il avait résolu, et remit au lendemain pour régler

cet article et les autres d'un commun accord.

Le dernier jour du concile fut le jeudi 30 octobre 1119. Après que l'on eut chanté le *Veni Creator*, le Pape fit un sermon sur les dons du Saint-Esprit, particulièrement sur la sagesse et la charité, exhortant tous les assistants à la concorde et donnant liberté de se retirer à ceux qui ne voudraient pas se soumettre à l'autorité de l'Église. Enfin il parla si efficacement que tous adhèrent au canon des investitures, qu'il restreignit toutefois aux évêchés et aux abbayes. Les cinq canons, approuvés par tout le concile, furent dictés par le cardinal Jean de Crème, écrits par le moine Jean de Rouen, et récités publiquement par le cardinal-diacre Chrysogone. Le concile fit des prières pour le cardinal de Tusculum et le jeune comte de Flandre, neveu du Pape, desquels on venait d'apprendre la mort. L'évêque de Barcelone, saint Oldegaire, parla doctement sur la dignité royale et sur la dignité sacerdotale. Après quoi on apporta quatre cent vingt-sept cierges allumés, qu'on distribua aux évêques et aux abbés portant crosse. Tous ces prélats étant debout, le cierge à la main, on récita les noms d'un grand nombre d'individus que le seigneur Pape s'était proposé d'excommunier solennellement. Les premiers qui furent nommés et excommuniés, avec beaucoup d'autres, furent le roi Henri et l'usurpateur de l'Église omaine, Bourdin. « Le seigneur Pape, par l'autorité apostolique, délia aussi tous les sujets de Henri de leur serment de fidélité, à moins qu'il ne vint à résipiscence et qu'il ne satisfît à l'Église. Cela fait, il donna l'absolution et la bénédiction à tout le monde et permit à chacun de retourner chez soi. » Telles sont les paroles d'un témoin oculaire<sup>1</sup>.

L'abbé Fleury et le Jésuite Longueval ont cru devoir supprimer ce qui regarde l'absolution du serment. Comme l'historien est à la fois témoin, juré et juge, nous avons cru devoir, sous ce triple rapport, consigner fidèlement une circonstance aussi importante ; car elle nous montre ce que les évêques d'Italie, d'Espagne, de France, d'Angleterre et d'Allemagne, pensaient alors sur cette grave ques-

tion. Que dis-je ? elle nous montre que le roi et les seigneurs de France, qui assistaient à ce concile, ne trouvaient point à redire que le Pape excommuniât l'empereur d'Allemagne et qu'il déliât ses sujets du serment de fidélité, à moins qu'il ne vint à résipiscence. Pour bien juger un homme ou un siècle il faut savoir avant tout ce qu'il croit et ce qu'il fait.

Au mois de novembre, peu après le concile de Reims, le Pape Calixte vint en Normandie conférer de la paix avec le roi Henri d'Angleterre ; ce fut à Gisors. Le roi reçut avec toute sorte d'honneurs le Pape, qu'il reconnaissait pour le pasteur de l'Église universelle et pour son parent. Il se prosterna humblement à ses pieds ; le Pape le bénit au nom du Seigneur, le releva avec tendresse, et ils s'embrassèrent tous deux avec grande joie. Le Pape dit alors : « Au concile de Reims j'ai promis de travailler pour la paix ; c'est pour cela, très-glorieux fils, que je suis venu ici promptement. Je supplie la clémence divine de bénir nos efforts et de les faire tourner à l'utilité générale de toute son Église. Je vous prie, de votre côté, de me seconder pieusement, et d'accorder la paix à vos ennemis qui vous la demandent par nous. » Le roi promit d'obéir de bon cœur à tout ce qu'ordonnerait le Pape, qui reprit ainsi : « La loi de Dieu, pour le bien de tous, ordonne que chacun possède son droit légitimement, mais qu'il ne convoite pas le bien d'autrui, ni ne fasse à un autre ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse à lui-même. Le concile général des fidèles est donc d'avis et vous prie humblement, grand roi, que vous rendiez la liberté à Robert, votre frère, que vous tenez en prison depuis longtemps, et que vous lui restituiez, et à son fils, le duché de Normandie. — Très-saint Père, répondit le roi, comme je l'ai promis, j'obéirai raisonnablement à vos ordres. Toutefois je vous prie d'écouter attentivement ce que j'ai fait. Je n'ai point dépouillé mon frère de la Normandie ; mais j'ai délivré cette province, qui est l'héritage de mon père, et qui était misérablement ravagée par des voleurs et des sacrilèges. On n'y rendait aucun honneur aux prêtres et aux autres serviteurs de Dieu ; on

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 878.



y avait presque ramené le paganisme. Les monastères fondés par nos ancêtres étaient ruinés et les religieux dispersés faute de subsistance. On pillait les églises, on les brûlait la plupart, et on en tirait ceux qui s'y cachaient; les gens du peuple se tuaient l'un l'autre ou demeuraient sans défense. La Normandie a été près de sept ans dans ce triste état; j'en recevais des plaintes fréquentes, et les gens de bien me priaient de venir au secours du peuple affligé. J'y suis venu, et j'ai vu qu'il était impossible de le faire autrement que par les armes, parce que mon frère était le protecteur des méchants et suivait les conseils de ceux qui le rendaient méprisable et dominaient sous son nom. J'ai donc été obligé de faire la guerre. Dieu, favorisant mes bons desseins, m'a donné la victoire, et j'ai rétabli les lois et la tranquillité publique. Pour la conserver il a fallu arrêter mon frère; mais il est traité selon que sa dignité le demande, et, si l'on ne m'avait pas enlevé son fils, je le ferais élever avec le mien. De tous les maux que j'ai rappelés j'ai pour témoins les champs restés sans culture, les maisons brûlées, les villages dévastés, les églises ruinées, les peuples affligés du meurtre de leurs amis et du ravage de leurs biens. Voilà, seigneur Pape, ce que Votre Sainteté voudra bien considérer dans sa sagesse, afin de donner un conseil utile et à ceux qui gouvernent et à ceux qui sont gouvernés <sup>1</sup>. »

Suivant un historien normand le Pape se montra satisfait. Dans le fond, le duc Robert, héros sur le champ de bataille, comme on l'a vu dans la première croisade, était incapable de gouverner un État quelconque et même sa propre maison. Le Pape proposa ensuite les plaintes particulières du roi de France, contre lequel le roi d'Angleterre fit aussi les siennes; mais enfin, par la médiation du Pontife, la paix fut rétablie entre les deux rois, à la grande satisfaction des peuples ruinés par tant d'attaques réciproques. Les châteaux qui avaient été pris de part et d'autre, soit par force, soit par fraude, furent rendus à leurs seigneurs; tous les prisonniers enfin furent mis en liberté et rentrèrent

joyeusement dans leurs familles. Le roi de France reçut l'hommage que lui fit Guillaume, fils du roi d'Angleterre, pour le duché de Normandie. C'est ce même Guillaume qui périt peu après en traversant la mer. Quant à Guillaume, fils du duc Robert, le roi Louis lui donna un comté en France et plus tard le comté de Flandre.

Dans la conférence de Gisors Calixte II pria aussi le roi d'Angleterre de rendre ses bonnes grâces à Thurstan, archevêque d'York, que le Pape avait sacré à Reims. Henri se montra fort difficile; cependant il y consentit, à condition que Thurstan ferait sans délai sa soumission à l'archevêque de Cantorbéry. Comme Thurstan ne se pressa pas de le faire il eut défense de demeurer dans les terres du roi; mais, plus tard, le Pape ayant envoyé en Angleterre des lettres qui ordonnaient que Thurstan fût mis en possession de son archevêché, sous peine d'excommunication contre le roi et de suspense contre l'archevêque de Cantorbéry, le roi lui permit de revenir en Angleterre et d'aller droit à York, à condition qu'il ne ferait aucune fonction hors de son diocèse jusqu'à ce qu'il eût satisfait à l'Église de Cantorbéry. L'historien Eadmer, moine de Cantorbéry, et qui ne voit dans tout ceci que son Église et son archevêque, ne paraît pas toujours impartial envers celui d'York <sup>1</sup>.

Geoffroi, archevêque de Rouen, étant de retour du concile de Reims, tint un synode des prêtres de son diocèse pour leur notifier les canons du concile et nommément celui qui leur défendait d'avoir des femmes ou des concubines. Plusieurs prêtres de Normandie, malgré tant de canons, s'étaient maintenus dans la possession où ils étaient depuis longtemps de se marier. Quand l'archevêque leur eut déclaré qu'il leur interdisait tout commerce avec leurs femmes sous peine d'anathème, il s'éleva dans l'assemblée un grand murmure, et les prêtres se plaignirent de la pesanteur du joug qu'on leur imposait. L'archevêque, qui était Breton, n'aimait pas les Normands et n'en était pas aimé. C'était un prélat brusque et qui ne voulait pas être con-

<sup>1</sup> Order. Vital, l. 12.

<sup>1</sup> Eadmer, *Novor.*, l. 5 et 6.

treduit. Un jeune prêtre nommé Anselme ayant osé lui répliquer, il le fit enlever du synode et traîner en prison. Voyant ensuite que les autres murmuraient de ce traitement fait à un de leurs confrères, il sortit comme un furieux de l'église où se tenait le synode et appela ses domestiques et ses satellites, lesquels, étant entrés aussitôt dans l'église, armés de bâtons et d'épées, frappèrent tous les prêtres qu'ils trouvèrent et dissipèrent le synode. Les curés se sauvèrent comme ils purent et allèrent raconter ces violences à leurs concubines, en leur montrant les blessures qu'ils avaient reçues à leur occasion. Après cette expédition l'archevêque alla réconcilier l'église qui avait été polluée par le sang des prêtres qu'il avait fait verser. On se plaignit amèrement au roi Henri de cette violence; mais les autres affaires qui l'occupaient alors l'empêchèrent d'en faire justice. Ce procédé de l'archevêque, tout irrégulier qu'il était, fut plus efficace que les canons pour intimider les prêtres concubinaires<sup>1</sup>.

Saint Norbert travaillait à la réforme du clergé et du peuple par des moyens plus apostoliques. Ayant appris la mort de Gélase II et l'élection de Calixte, il vint trouver celui-ci au concile de Reims pour faire renouveler la permission qu'il avait obtenue de prêcher; mais le Pape était si accablé d'affaires qu'il ne put en obtenir d'audience. S'étant donc présenté plusieurs fois inutilement pendant trois jours, il prit la résolution de sortir de Reims et de s'en retourner. A quelque distance de la ville il rencontra Barthélemi, évêque de Laon, qui allait au concile. Ce prélat, soit par curiosité, soit par inspiration divine, aborda les trois pèlerins, Norbert, Hugues, son disciple, et un clerc anglais qui venait de se joindre à eux, les salua et demanda qui ils étaient et où ils allaient. Norbert lui répondit qu'il était de Lorraine; qu'ayant renoncé à ses biens, à ses parents et au siècle, il avait résolu d'embrasser la vie apostolique; qu'il était venu à Reims pour obtenir la confirmation du Pape, mais que la foule des personnes riches ne lui avait pas permis de l'approcher. Barthélemi l'exhorta

à retourner à Reims avec lui, lui promettant de lui procurer une audience. Norbert y consentit, et l'évêque, ayant fait descendre de cheval un de ses gens, y fit monter Norbert, dont il apprit l'histoire plus en détail; et engagea sans peine le Pape à lui donner audience.

Calixte reçut le saint missionnaire avec bonté et lui promit qu'après le concile il irait à Laon et l'écouterait à loisir. Il le recommanda particulièrement à l'évêque de Laon, qui le retint toujours auprès de lui pendant le concile. Les évêques et les abbés assemblés à Reims accueillirent Norbert avec une grande joie; ils admiraient la force de ses discours, la sagesse de ses réponses et la rigueur de sa pénitence; car il marchait toujours pieds nus quoique l'hiver commençât à se faire sentir. Plusieurs l'exhortaient à modérer ses austérités, mais inutilement. Après le concile l'évêque Barthélemi le reconduisit à Laon, où il attendit l'arrivée du Pape, qui s'y rendit en effet quelques jours après la fin du concile.

Il y avait, hors de la ville de Laon, une église où l'évêque de Laon avait placé quelques chanoines réguliers. Ayant délibéré avec le Pape sur les moyens de retenir le nouvel apôtre dans son diocèse, il offrit cette église à Norbert; celui-ci ne l'accepta que par obéissance pour le Pape et à condition que ces chanoines embrasseraient son genre de vie; mais la seule vue de sa personne leur fit peur, et ils déclarèrent qu'ils ne voulaient pas d'un tel réformateur. Norbert, de son côté, témoigna à l'évêque qu'il aimait mieux demeurer dans quelque solitude propre au recueillement. « Eh bien ! reprit l'évêque, je vous montrerai dans mon diocèse plusieurs endroits solitaires, et je vous donnerai celui qui vous agréera. »

Le saint évêque le fit aussitôt que le Pape fut parti de Laon. Il conduisit saint Norbert en divers lieux de son diocèse; il lui montra la forêt de Thierrache et le conduisit à Foini, en lui faisant remarquer la solitude et les commodités de ce lieu. Norbert, s'étant mis en prière, dit à l'évêque que ce n'était pas le lieu que Dieu lui avait destiné. L'évêque le mena donc dans un autre lieu de la même

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 883. Order. Vital, l. 12.



forêt, où Norbert, s'étant mis aussi en prière, dit que ce n'était pas encore là ce que Dieu lui destinait. Alors l'évêque le mena au fond de la forêt de Couci. C'était un petit vallon devenu comme un marais flottant par les eaux qui tombaient des montagnes ; l'accès en était difficile ; les bois épais, les montagnes et les rochers y laissaient pénétrer à peine la lumière du soleil. Ce vallon se nommait dès lors Prémontré. Le séjour en était si malsain, le terroir si stérile, que les paysans, pour qui on y avait bâti une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, l'avaient abandonné. Barthélemi et Norbert entrèrent dans cette chapelle pour y faire leur oraison. L'évêque, ayant fini sa prière, se leva et dit à Norbert de finir la sienne, parce qu'il se faisait tard et qu'il n'y avait pas en ce lieu de quoi les loger. Norbert, revenu un peu de son extase, pria l'évêque de lui laisser passer la nuit en prière. Ainsi l'évêque remonta seul à cheval et gagna Avisi. Le lendemain il retourna dès le matin à Prémontré et demanda à Norbert ce qu'il pensait de ce lieu ; il lui répondit, transporté de joie : « C'est ici le lieu de mon repos et le port de mon salut ; c'est ici que je dois chanter les louanges du Seigneur avec de fidèles serviteurs que le Ciel rassemblera autour de moi pour y publier ses miséricordes. Cependant cette chapelle ne sera pas l'église principale du monastère ; il y en aura une autre qui sera bâtie au delà de la montagne. J'ai vu en esprit, pendant l'oraison, une troupe de pèlerins vêtus de robes blanches, portant en main des croix et des encensoirs, et qui m'indiquaient la place où Dieu souhaitait que nous élevassions un temple à son honneur. »

Ainsi Norbert se fixa à Prémontré avec ses deux compagnons. Ce lieu dépendait du monastère de Saint-Vincent de Laon ; l'évêque, en arrivant à la ville, manda l'abbé et lui donna une autre terre en échange, afin que Norbert ne fût plus inquiété dans son nouvel établissement. Il ne manquait au saint fondateur que des compagnons ; la Providence ne tarda pas à lui en envoyer. Il alla à Laon pour en gagner à Dieu, et, étant entré dans l'école de Radulfe, qui avait succédé à son frère Anselme, il fit aux écoliers un discours

si pathétique que sept jeunes gens de qualité, arrivés tout récemment de Lorraine, le suivirent à Prémontré pour embrasser son genre de vie. La joie qu'il ressentit de la conquête des sept Lorrains fut bientôt troublée par l'apostasie du clerc anglais ; ce malheureux, à qui Norbert avait confié leur argent, l'emporta la nuit et s'enfuit du monastère. Le saint patriarche, craignant pour ses novices l'effet d'un pareil scandale, les rassura par ses discours ; il leur représenta que les sociétés les plus saintes étaient exposées aux plus grandes tentations, qu'il était sorti du collège des apôtres le plus avare des hommes ; que les hiérarchies des anges avaient été déshonorées par la désertion du plus élevé d'entre les esprits ; qu'ils ne devaient pas s'étonner qu'un perfide, qui s'était laissé corrompre comme Judas par l'avarice et séduire dans le paradis terrestre comme Ève, eût vécu parmi eux.

Ce fut par ces considérations et autres semblables que Norbert fortifia ses disciples contre les dangers de la tentation. Il employa tout l'hiver à les accoutumer aux pratiques de la pauvreté et de la pénitence. Dès que le printemps commença de rendre les chemins praticables il se mit seul en campagne pour prêcher l'Évangile et réunir ses disciples, laissant à Hugues la conduite de ceux qui étaient déjà à Prémontré. Il vint à Cambrai pendant la carême 1121, il y prêcha, et à son premier sermon il gagna Evermode. C'était un homme de qualité, d'un esprit pénétrant, d'une piété exemplaire, qui devint dans la suite évêque de Ratzbourg et travailla efficacement à la conversion des Vandales encore païens. A Nivelles, où Norbert se rendit avec son nouveau disciple, un jeune homme nommé Antoine s'offrit à se joindre à eux. Plusieurs suivirent son exemple, de sorte qu'avant la fin du carême Norbert retourna à Prémontré avec treize compagnons. La troupe étant ainsi grossie, il pensait sérieusement à lui donner un plan de vie régulière et uniforme ; le démon le traversa de bien des manières, mais il triompha du démon par la foi et la patience et le chassa de plusieurs possédés.

Quelques personnes lui conseillaient la vie

érémétique, d'autres l'observance de Cîteaux, qui commençait à fleurir. Il recommanda à ses disciples de s'adresser à Dieu pour connaître la volonté de Dieu et la suivre une fois connue. Ils s'appliquèrent donc pendant plusieurs jours à de ferventes prières, ils redoublèrent leurs mortifications pour implorer les lumières du Saint-Esprit. Norbert, qui était à leur tête, les animait par ses exemples, et enfin, Dieu exauçant les vœux de ses fidèles serviteurs, ils se trouvèrent tous d'accord sur le choix de la vie canonique. Saint Augustin, que Norbert vit en esprit dans l'ardeur de ses oraisons, fortifia leur choix. Alors le saint ne douta plus que désormais il devait s'attacher à la règle de ce saint docteur. Tous s'y soumièrent d'autant plus volontiers que, de quarante religieux qui étaient à Prémontré, il n'y en avait pas un qui, dans le siècle, n'eût fait profession de la vie canonique.

Sur ce principe il commença le plan de son ordre. Il donna pour fin à ses enfants de vaquer, avec la grâce de Dieu, au salut et à la perfection de leurs âmes. Il joignit à cette fin l'emploi de la prédication et le soin de sanctifier le prochain, persuadé que rien ne contribue plus à notre sanctification que de nous dévouer nous-mêmes au salut des âmes, et que rien ne nous rend plus propres à sauver les âmes que de nous sanctifier nous-mêmes. Il rassembla dans son institut le silence et les austérités de la vie monastique avec les fonctions de la vie cléricale. Il prit de la première l'oraison, la retraite, l'abstinence de chair, le chant de l'office divin. Il tira de la seconde tout ce qui peut aider au salut et à la perfection du prochain, les prédications, les missions parmi les infidèles et les hérétiques, l'administration des cures, l'étude de l'Écriture sainte et de la théologie, sans laquelle on ne peut s'acquitter du ministère de l'Évangile. Sur ce projet il dressa le formulaire de leur profession, qu'ils firent tous avec lui le jour de Noël de l'année 1121<sup>1</sup>.

Dieu donna tant de bénédictions à cet institut naissant qu'en peu de temps il fut répandu par tout le monde chrétien, en sorte que,

trente ans après sa naissance, il y avait déjà au chapitre général de Prémontré près de cent abbés de l'ordre. Barthélemy, évêque de Laon, fonda seul jusqu'à cinq monastères de cet institut dans son diocèse. Parmi les personnages illustres qui embrassèrent l'institut de saint Norbert on vit le comte Godefroi de Namur, frère convers dans le monastère de Floreff, fondé par sa femme, la comtesse Ermesende. Le comte Godefroi de Cappenberg, qui descendait de Charlemagne et de Vitikind, se donna à Norbert avec tous ses domaines et transforma son château en monastère, où il fit profession avec Atton, son frère, parrain de l'empereur Frédéric Barberousse. La vie du bienheureux comte Cappenberg est un tissu de patience, de prodiges et de zèle. Il consacra ses mains au soulagement des lépreux, il s'employa à la prédication du royaume de Dieu, il fit servir sa noblesse et ses grands biens à la protection et au soulagement des pauvres ; enfin il passa toute sa vie dans une obéissance parfaite aux ordres de Norbert, dont il fut le disciple fidèle. L'Église célèbre sa fête le 13 janvier, et l'ordre de Prémontré le regarde comme un de ses plus grands saints<sup>1</sup>.

Son exemple toucha tellement Thibault IV, comte de Champagne, qu'il voulut l'imiter ; il alla trouver saint Norbert pour le consulter sur son salut, et, encore plus touché après l'avoir entendu parler, il se mit entièrement à sa disposition, lui et tous ses biens. Le saint homme, voyant avec quelle noblesse de cœur le prince faisait cette offrande, demanda du temps pour consulter Dieu. Il considéra que Thibault avait plusieurs grandes terres, savoir, les comtés de Blois et de Chartres, d'un côté, et, de l'autre, ceux de Meaux et de Troyes. Or il n'était pas facile de détruire ces seigneuries et leurs châteaux pour les donner à une congrégation religieuse, tant pour l'intérêt du royaume, qui en aurait été affaibli, que pour celui de quantité de seigneurs vassaux de ce prince. Norbert savait d'ailleurs qu'il était très-libéral à faire l'aumône, à bâtir des églises et des monastères ; qu'il était le protecteur des orphelins, des veuves et de

<sup>1</sup> *Vita S. Norb. Acta SS.*, 6 juin. Hugo.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 13 janv.



tous les misérables ; il crut donc que ce serait aller contre l'ordre de Dieu que de tirer ce prince de l'exercice des bonnes œuvres où il l'avait appelé. Quand le temps de rendre réponse fut venu, le comte s'attendait qu'il lui conseilleraient de renoncer à tout ; mais le saint homme lui dit : « Il ne sera point ainsi ; vous porterez le joug du Seigneur avec la société conjugale, et votre postérité possédera vos grands États avec la bénédiction de vos pères. » Le comte se soumit, et, par les soins de Norbert, il épousa Mathilde, fille du duc de Carinthie, dont il eut plusieurs enfants. Il était lui-même fils d'Étienne, comte de Blois, que nous avons vu dans la première croisade, et d'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, laquelle fut de son côté un modèle de piété et de bonnes œuvres.

Non content d'avoir formé à l'Église de saints religieux Norbert voulut encore lui consacrer de saintes religieuses. Ricuvère, veuve de Raymond de Clastre, fut une des premières et des plus illustres. Ermengarde, comtesse de Roussi ; Agnès, comtesse de Braine ; Gude, comtesse de Bonnebourg ; Béatrix, vicomtesse d'Amiens ; Anastasie, duchesse de Poméranie ; Hade-wige, comtesse de Clèves, et Gertrude, sa fille ; Adèle de Montmorenci, fille de Bouchard, connétable de France, suivirent l'exemple de Ricuvère. La bienheureuse Ode, touchée de leurs vertus, imita leur retraite. Les règles que Norbert prescrivit à ces saintes filles paraissent au-dessus de la faiblesse de leur sexe ; cependant elles n'étaient pas encore proportionnées à la grandeur de leur courage. Jamais elles ne sortaient de leur clôtures ; elles s'étaient interdit tout commerce avec les gens du monde ; elles ne parlaient à leurs plus proches parents qu'en présence de deux religieuses ; elles s'habillaient d'étoffes blanches, mais communes ; leur voile était d'un gros drap noir ; leur nourriture n'avait ni délicatesse ni abondance, leur jeûne était rigoureux, leur abstinence de chair perpétuelle, leur oraison fréquente. Ces austérités, qui auraient dû éloigner du nouvel institut les personnes de qualité, les attiraient de toutes parts. Le nombre, en moins de quinze années, s'accrut si prodigieusement qu'on en

compta plus de dix mille répandues en différents royaumes<sup>1</sup>.

Nous avons vu que la ville d'Anvers avait été entièrement pervertie par l'hérésiarque Tanquelin et qu'on y avait aboli presque tous les exercices du Christianisme ; la séduction persévéra après la mort de cet imposteur. Quoique Burcard, évêque de Cambrai, eût envoyé douze ecclésiastiques dans Anvers au secours du seul prêtre qui desservait l'église de Saint-Michel, les fruits ne répondaient pas au zèle du prélat et au travail des ouvriers. Les missionnaires, voyant l'opiniâtreté du peuple d'Anvers dans l'hérésie, jugèrent qu'il n'y avait que Norbert qui pût la vaincre. L'évêque, qui était son ami, le supplia de venir. Norbert, étant arrivé avec deux de ses disciples, déploya toute son habileté et la douceur de son éloquence pour détromper les esprits que l'amour du libertinage avait entraînés dans l'erreur. « Je sais, leur disait-il, que l'ignorance a plus de part à votre désertion que l'attachement au mensonge. Vous vous êtes livrés à l'hérésie sans la connaître, et je viens vous annoncer la vérité que vous ne connaissez pas. Je suis persuadé que vous aurez le même empressement à l'embrasser, aussitôt que je vous l'aurai proposée, que vous avez témoigné d'ardeur à suivre les impostures qui vous ont déguisé l'erreur sous les apparences de la vérité. »

Ainsi Norbert, bien loin d'insulter par des invectives au malheur de ces peuples, excusait leur surprise avec tant de bonté qu'il leur épargnait la honte que l'on a d'ordinaire à confesser l'erreur que l'on déteste. Dans ses prédications il avait soin d'allier la douceur avec la force de la conviction. Il sut tempérer si bien l'une par l'autre que les chefs du parti abjurèrent leur hérésie entre les mains de Norbert. Les disciples, qui n'y étaient retenus que par l'exemple des maîtres, imitèrent leur conduite, de sorte que la ville changea tout à coup de créance et de mœurs. Ceux qui gardaient depuis cinq ou six ans le corps de Jésus-Christ dans des lieux immondes, pour le faire servir à leurs profanations, le rapportèrent à Norbert, condamnant par

<sup>1</sup> *Vie de S. Norbert*, par Hugo.

leurs gémissements les excès de leur impiété. Les concubinaires et les incestueux, qui avaient vécu dans un dérèglement public, renoncèrent pour jamais à leur commerce infâme. Les temples furent réparés, les croix redressées, le sacerdoce rétabli, l'Eucharistie honorée ; la religion ressuscita, et Ninive la pécheresse devint une Ninive pénitente. Pour y affermir et y continuer le bien Norbert y établit une communauté de ses religieux, à la demande de l'évêque.

Il fit une autre bonne œuvre à Anvers ; il amassa, par le moyen des aumônes qu'il avait reçues, un fonds suffisant pour nourrir cent vingt pauvres ; car c'était une année de famine en France, et la misère y faisait croître chaque jour le nombre des mendiants. Durant cette famine on nourrissait tous les jours à Prémontré cinq cents pauvres. Norbert parut désapprouver cette charité de ses disciples, laquelle lui parut excessive, et il craignit que les fonds n'y pussent suffire ; mais, pour se punir de sa défiance, il ordonna qu'on y en ajoutât encore cent vingt qui seraient nourris aux dépens de l'abbaye et dont sept mangeraient au réfectoire avec les religieux. Il régla même qu'en certains jours qu'il désigna on distribuerait des habits aux pauvres. L'abbaye de Prémontré n'avait pas des revenus suffisants pour fournir aux dépenses que la charité de Norbert l'obligeait de faire ; mais l'abstinence de ses religieux et les libéralités des fidèles étaient pour lui, ou plutôt pour les pauvres, une ressource abondante.

Le comte Thibault de Champagne, dont il a été parlé, fournissait abondamment à saint Norbert et à saint Bernard de quoi soulager la misère de tant de malheureux, surtout pendant la famine qui affligea la France l'an 1125. Ce seigneur voulut avoir dans son palais deux religieux, qu'il chargea de parcourir les bourgs et les villages de son domaine pour y secourir les pauvres. Il s'adressa d'abord à saint Bernard, qui craignit que ses religieux, étant destinés à la solitude, ne se dissipassent à la cour. Le comte eut donc recours à saint Norbert, qui lui en envoya deux des siens. Le comte les constitua ses aumôniers, et il donna ordre à ses of-

ficiers de leur fournir tout ce qu'ils demanderaient pour les pauvres, argent, provisions, habits <sup>1</sup>. Tandis que saint Norbert sanctifiait ainsi le monde par le prodige de ses vertus et la vertu de ses prodiges, un seul homme en disait du mal ; cet homme est Abailard. Ce vaniteux sophiste en parle avec mépris, jusqu'à le représenter comme un hypocrite qui tâchait de séduire les peuples par de faux miracles. Il ne parle pas avec plus d'estime de saint Bernard. Il était naturellement jaloux de tous les grands hommes qu'il voyait plus estimés que lui, et sa vanité ne lui permettait guère de dire du bien que de lui-même. Mais il avait un intérêt personnel à tâcher de décréditer saint Bernard et saint Norbert, qui combattaient les pernicieuses nouveautés qu'il débitait dans son école et auxquelles la réputation du maître donnait de la vogue.

En effet Abailard continuait d'enseigner à Provins avec un succès qui l'aurait consolé de ses anciennes disgrâces s'il avait eu la prudence de ne pas s'en attirer de nouvelles. Il ne voyait plus personne qui pût, dans sa profession, lui disputer la palme. Anselme de Laon et Guillaume de Champeaux, qui avaient été ses maîtres et qu'il regardait comme ses rivaux, étaient morts l'un et l'autre, Anselme en 1117, Guillaume 1121. Dès lors Abailard pouvait passer pour le plus habile maître qu'il y eût en France. Sa réputation croissait tous les jours, mais sa vanité croissait avec sa réputation, et ses succès lui firent bientôt plus d'ennemis que son mérite ne lui avait fait d'admirateurs de ses talents. L'estime où il était réveilla la jalousie des autres professeurs, qui examinèrent ses écrits avec cette attention critique qui ne pardonne rien. Abailard ne justifia que trop leurs soupçons, et son amour pour la nouveauté lui attira de nouvelles humiliations ; l'orgueil même en est seul une source féconde pour les esprits superbes.

Abailard, enivré des louanges qu'on donnait à la pénétration de son génie, se crut en état de comprendre les mystères les plus sublimes et de les faire comprendre aux autres.

<sup>1</sup> Vie de S. Norbert. Acta SS., 6 juin. Hugo.



Pour faciliter à ses disciples l'étude de la théologie il publia un traité intitulé : *Introduction à la Théologie*. Après avoir exposé, dans la préface, les motifs qui l'ont engagé à entreprendre cet ouvrage, il déclare que, si dans ses expressions ou ses sentiments il s'est écarté en quelque chose de la vérité, il sera toujours prêt à se corriger quand on le reprendra, afin que, s'il ne peut éviter la honte de l'ignorance, il ne tombe pas du moins dans le crime de l'hérésie, qui ne consiste que dans l'opiniâtreté à soutenir l'erreur. Nous verrons bientôt que penser de cette protestation.

Dès que cet ouvrage parut il excita un grand bruit par les éloges et les critiques qu'on en fit. Abailard y accusait quatre professeurs de France de plusieurs erreurs; les professeurs usèrent de représailles et décrièrent partout son livre comme un ouvrage pernicieux. Deux professeurs de Reims, Albéric et Rotulfe, anciens disciples d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux, quoiqu'ils ne fussent pas de ceux dont Abailard avait relevé les erreurs, dénoncèrent son livre à Radulfe, archevêque de Reims, et le pressèrent de porter Conon, légat du Saint-Siège en France, à condamner cet ouvrage dans un concile.

Il fut en effet condamné dans un concile de Soissons, Abailard obligé de le jeter au feu, et ensuite de se rendre en prison au monastère de Saint-Médard de la même ville. Or, si l'on veut en croire Abailard, le mérite de son livre en a fait tout le crime, et il n'y a que les yeux de l'envie qui y ont découvert des erreurs; le légat Conon était un homme faible et entièrement ignorant des vérités de la religion. En tout ceci Abailard ne fait que répéter ce que disent tous les novateurs contre ceux qui les condamnent. Qu'il en soit ainsi, nous en avons un témoin irrécusable, le livre même d'Abailard, qui est venu à nous presque tout entier. Avec une connaissance superficielle des principaux dogmes de la foi chrétienne on y trouve plusieurs choses équivoques, inexactes, et quelques erreurs graves, entre autres une de celles qu'on lui reprochait, comme nous le verrons plus tard.

En quoi l'on ne peut refuser à Abailard

une entière créance, c'est en ce qu'il dit de son désespoir après avoir été condamné à Soissons. « L'abbé et les moines de Saint-Médard, dit-il, croyant que je demeurerais toujours avec eux, me reçurent avec une très-grande joie et s'efforcèrent de me consoler par les soins qu'ils prenaient de bien me traiter; mais ce fut en vain. Vous savez, Seigneur, avec quelle amertume de cœur je m'en prenais à vous-même, avec quelle fureur je vous accusais. Je ne puis exprimer quels étaient ma douleur, ma confusion, mon désespoir. » Si Abailard s'emportait ainsi contre Dieu quand son amour-propre était humilié, on peut bien croire qu'il ne s'emportait pas moins contre les hommes <sup>1</sup>.

Pendant le Pape Calixte II, après avoir procuré la paix entre la France et l'Angleterre, s'acheminait vers l'Italie, réglant plusieurs affaires sur sa route. En Bourgogne, à la prière de saint Étienne, abbé de Cîteaux, il confirma les règlements de cet ordre. A Autun, où il célébra la fête de Noël (1119), il reçut avec bonté l'archevêque Brunon de Trèves, auquel il accorda l'indulgence de ses péchés et la confirmation des privilèges de son Église. Calixte, voulant orner de quelque privilège l'Église de Vienne, qui avait été son premier siège, lui accorda la primatie sur sept provinces. Comme dans ces provinces il y avait déjà deux archevêques, celui de Narbonne et celui de Bourges, qui avaient le titre de primat, l'archevêque de Vienne prit occasion de se qualifier primat des primats; mais ce ne fut jamais guère qu'un titre.

Le Pape Calixte, ayant passé les Alpes, entra dans la Lombardie. Les peuples, accourant de toutes parts, le reçurent avec une grande dévotion; comme le vrai pasteur de l'Église universelle. A Lucques la milice vint à sa rencontre, et il fut conduit, par le clergé et le peuple, à l'église et au palais. A Pise il fut reçu de même en procession et dédia solennellement la grande église. La nouvelle de son arrivée étant venue à Rome, toute la ville en eut une grande joie et un grand désir de le recevoir; ce qui épouvanta les schismatiques, lesquels y tenaient le parti de l'em-

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 885. Abailard, *epist.* 9.

pereur. L'antipape Bourdin, ne se trouvant plus en sûreté, s'enfuit à Sutri, qu'il avait ôté à Pierre de Léon, et s'enferma dans la forteresse, attendant le secours de l'empereur, qui ne devait pas venir. La milice de Rome vint jusqu'à trois journées au-devant du Pape Calixte. Quand il approcha de la ville, les enfants, portant des branches d'arbre, le reçurent avec des acclamations de louanges. Il entra couronné dans la ville, dont les rues étaient tapissées. Les Grecs et les Latins chantaient de concert, les Juifs mêmes y applaudissaient. Les processions étaient si nombreuses qu'elle durèrent depuis le matin jusqu'à quatre heures après midi. Enfin, au milieu des chants d'acclamations, le Pape fut conduit par les magistrats au palais de Latran, suivant la coutume. C'était le 3 juin 1120, et le Pape demeura à Rome le reste du mois, recevant tout le monde avec une affabilité et une grâce dignes de sa naissance <sup>1</sup>.

Mais, comme il avait besoin de troupes pour forcer l'antipape à se soumettre, il se rendit en Apulie pour chercher le secours des Normands. Il vint premièrement au mont Cassin, où il fut défrayé libéralement par l'abbé non-seulement tant qu'il y fut, mais pendant deux mois environ qu'il demeura dans le pays. De là il passa à Bénévent, où Guillaume, duc d'Apulie et de Calabre, vint le trouver et lui fit hommage lige, comme Robert Guiscard, son aïeul, et Roger, son père, l'avaient fait au Pape précédent, et Calixte lui donna l'investiture de tout le pays par l'étendard. Le Pape demeura longtemps à Bénévent sans pouvoir revenir à Rome, parce qu'il n'y avait pas de sûreté; les schismatiques arrêtaient même ceux qui allaient le voir, et les tuaient ou les maltrahaient. Enfin il retourna à Rome par mer et y célébra la fête de Pâques de l'année 1121 <sup>2</sup>.

Après la fête il envoya contre Sutri une grande armée, avec Jean de Crème, cardinal-diacre, et le suivit de près lui-même. Les habitants de Sutri, voyant battre leurs murailles, prirent l'antipape Bourdin et le livrèrent aux soldats de Calixte. Les soldats, après l'avoir chargé d'injures, le firent monter sur

un chameau à rebours, lui faisant tenir la queue au lieu de bride, et lui mirent sur le dos une peau de mouton sanglante, voulant, par cette dérision, représenter le Pape vêtu d'une chape d'écarlate et monté sur un grand cheval. Ils firent entrer Bourdin dans Rome pour intimider ceux qui oseraient à l'avenir usurper le Saint-Siège, et le peuple l'aurait fait mourir si le Pape Calixte ne l'eût délivré de leurs mains et envoyé au monastère de Cave pour faire pénitence. Sitôt qu'il fut pris Calixte en écrivit à tous les évêques et à tous les fidèles des Gaules, et sans doute aussi à ceux des autres nations <sup>1</sup>.

Calixte II rétablit à Rome la paix et la sûreté publiques. Il démolit les tours de Cencio Frangipane et des autres petits tyrans, et soumit quelques comtes qui pillaient les biens de l'Eglise. Les chemins étaient libres pour aller à Rome, et personne n'insultait aux étrangers quand ils y étaient arrivés. Auparavant les offrandes de saint Pierre étaient pillées impunément par les plus puissants des Romains, devant lesquels les précédents Papes n'osaient ouvrir la bouche; Calixte fit revenir ces offrandes à sa disposition pour les employer à l'utilité de l'Eglise. Ce n'est pas qu'il fût intéressé; au contraire, il conseillait aux Anglais d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques plutôt qu'à Rome, à cause de la longueur du chemin, et il donnait la même indulgence à ceux qui y allaient deux fois que s'ils avaient été à Rome.

En Allemagne tout se disposait à la guerre civile lorsque tout aboutit à la paix. L'an 1121 l'empereur Henri, résolu de réduire Mayence révoltée contre lui, envoya ses ordres de toutes parts pour en faire le siège. L'archevêque Albert, de son côté, remua toute la Saxe, où il s'était retiré et qui s'était détachée de l'empereur tout entière; et, comme Albert était depuis longtemps légal du Pape, il employa son autorité pour assembler souvent les évêques et les seigneurs de la province, et se servit de son éloquence pour animer tous les catholiques à la défense de Mayence, métropole de toute la Germanie. Comme on avait élu canonique-

<sup>1</sup> Pandulfe, apud Baron., ann. 1120. — <sup>2</sup> *Chronic. Cass.*, etc., apud Baron. et Pagi.

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 894.



ment des évêques pour les Églises vacantes de Saxe, on se proposait aussi de rétablir dans leurs sièges l'évêque de Spire, l'évêque de Worms et les autres, qui en avaient été chassés parce qu'ils étaient fidèles au Pape. Vers la fin de juin les armées étaient en campagne, l'une dans la Saxe, l'autre dans l'Alsace. On faisait dans toutes les églises des jeûnes, des processions et des prières; elles furent exaucées. Déjà les armées étaient en présence lorsque Dieu toucha les cœurs des seigneurs. On envoya de part et d'autre ceux qui avaient le plus de sagesse et de piété pour traiter un accommodement; ils firent tant par leurs raisons et leurs prières que l'empereur consentit à s'en rapporter aux seigneurs. On en nomma onze de chaque côté, et on indiqua une assemblée générale à Wurzburg pour la Saint-Michel. Après s'être touché dans la main pour assurance de cette convention ils se séparèrent<sup>1</sup>.

Environ trois mois après on s'assembla à Wurzburg comme on était convenu, on y traita de la manière de finir le schisme et de rétablir l'union entre l'empire et le sacerdoce. On établit premièrement une paix très-ferme pour toute l'Allemagne, sous peine de la vie, avec restitution de toutes les terres usurpées sur l'Église, sur le prince ou sur les particuliers. Quant à l'excommunication, qui était la source de presque toutes les difficultés, on s'en remit au jugement du Pape, et on nomma deux députés, savoir Brunon, évêque de Spire, et Arnoulphe, abbé de Fulde, pour aller à Rome et prier Sa Sainteté d'indiquer un concile général où cette grande affaire fût terminée. En attendant on envoya saint Otton, évêque de Bamberg, et le duc Henri aux seigneurs de Bavière, qui n'avaient pu se trouver à Wurzburg, et qui, s'étant assemblés à Ratisbonne le 1<sup>er</sup> novembre, approuvèrent les résolutions communes.

L'évêque de Spire et l'abbé de Fulde, députés à Rome pour la paix revinrent en Allemagne, amenant avec eux trois cardinaux, légats du Pape : Lambert, évêque d'Ostie; Saxon, prêtre, et Grégoire, diacre, que le

Pape avait envoyés par le conseil des cardinaux et de tous les évêques d'Italie. On avait indiqué, pour traiter avec eux, une diète à Wurzburg; mais l'absence de l'empereur empêcha de la tenir. Enfin elle se tint à Worms, au mois de septembre 1122, à la Nativité de la Vierge, et, après plus d'une semaine de conférences, la paix fut conclue. La grande difficulté était de concilier les droits et les usages de l'empire avec les droits et la liberté de l'Église. Les princes regardaient comme un droit héréditaire de donner l'investiture par la crosse et l'anneau; mais depuis longtemps ils abusaient de cette cérémonie pour confisquer à leur profit la liberté des élections. On trouva ce moyen terme : l'empereur renonçait à l'investiture par la crosse et l'anneau; il laissait les élections et les consécration libres; mais l'évêque ou l'abbé, librement élu et sacré, recevra de lui l'investiture des régales par le sceptre, et lui rendra tous les devoirs attachés à ces régales ou droits royaux. L'accord se fit à ces conditions, dans la confiance que le Pape ne manquera pas de le ratifier; car, comme lui écrivit l'archevêque de Mayence, tout fut réservé à sa décision finale.

On dressa deux écrits, l'un au nom de l'empereur, l'autre au nom du Pape. L'empereur disait le premier : « Moi, Henri, par la grâce de Dieu empereur auguste des Romains, pour l'amour de Dieu, de la sainte Église romaine et du seigneur Pape Calixte, et pour le salut de mon âme, je remets à Dieu, à ses saints apôtres Pierre et Paul et à la sainte Église catholique, toute investiture par l'anneau et la crosse, et j'accorde, dans toutes les Églises de mon royaume et de mon empire, les élections canoniques et les consécration libres. Je restitue à l'Église romaine les terres et les régales de saint Pierre, qui lui ont été ôtées depuis le commencement de cette discorde, soit du temps de mon père, soit de mon temps, et que je possède, et j'aiderai fidèlement à la restitution de celles que je ne possède pas. Je restituerai de même les domaines des autres églises, des seigneurs et des particuliers. Je donne une vraie paix au seigneur Pape Calixte, à la sainte Église romaine

<sup>1</sup> *Chron. Ursp.*, ann. 1121.

et à tous ceux qui sont ou ont été de son côté, et, quand l'Église romaine me demandera secours, je le lui prêterai fidèlement et je ferai une due justice à ses plaintes. »

Le Pape disait dans l'autre écrit : « Moi, Calixte, serviteur des serviteurs de Dieu, j'accorde à vous, mon cher fils Henri, par la grâce de Dieu empereur auguste des Romains, que les élections des évêques et des abbés du royaume teutonique soient faites en votre présence, sans violence ni simonie, afin que, s'il arrive quelque division, vous donniez votre consentement et votre protection à la plus saine partie, suivant le jugement du métropolitain et des comprovinciaux. L'élu recevra de vous les régales par le sceptre, excepté ce qui appartient à l'Église romaine, et vous en fera les devoirs qu'il doit faire de droit. Celui qui aura été sacré dans les autres parties de l'empire recevra de vous les régales dans six mois. Je vous prêterai secours, selon le devoir de ma charge, quand vous me le demanderez. Je vous donne une vraie paix, ainsi qu'à tous ceux qui sont ou ont été de votre côté du temps de cette discorde. »

La date de ces deux écrits est du 23 septembre 1122; ils furent lus et échangés dans une plaine sur les bords du Rhin, à cause de la nombreuse assemblée. On rendit solennellement à Dieu des actions de grâces; l'évêque d'Ostie célébra la messe; il y reçut l'empereur au baiser de paix et lui donna la communion en signe de réconciliation parfaite. Les légats donnèrent aussi l'absolution à toute l'armée de l'empereur et à tous ceux qui avaient eu part au schisme. Ainsi cette assemblée de Worms se sépara avec une joie infinie<sup>1</sup>. A la Saint-Martin l'empereur en tint une autre à Bamberg avec les seigneurs qui n'avaient point assisté à la première. Entre autres choses il y nomma des ambassadeurs pour aller à Rome avec un des légats du Pape et lui porter des présents. Le Pape, ayant reçu cette ambassade, écrivit à l'empereur une lettre du 13 décembre, où il le félicite de s'être soumis à l'obéissance de l'Église, et témoigne s'en réjouir particulièrement à

cause de la parenté qui les unit ensemble. Il le prie de renvoyer au plus tôt les autres légats, à cause du concile dont le temps est proche<sup>1</sup>.

En effet le Pape Calixte tint ce concile à Rome pendant le carême de l'année suivante (1123), et on le compte pour le neuvième concile œcuménique et le premier de Latran. Il s'y trouva plus de trois cents évêques et plus de six cents abbés, en tout près de mille prélats. Le Pape y ratifia et promulgua solennellement la paix conclue entre l'empereur et l'Église. Pour consolider cette paix et en étendre les avantages le concile publia vingt-deux canons, dont la plupart ne font que renouveler les anciens contre la simonie, le concubinage des clercs et l'infraction de la trêve de Dieu. L'important n'est pas de faire des règlements nouveaux, mais de tenir à ce qu'on observe ceux qui sont faits. Voici les canons du concile qui ont quelque chose de particulier.

Dans le sixième on déclare nulles les ordinations faites par l'anti-pape Bourdin depuis qu'il a été condamné par l'Église romaine et celles faites par les évêques qu'il a ordonnés depuis ce temps. Dans le huitième on défend l'usurpation des biens de l'Église romaine, et particulièrement de la ville de Bénévent, sous peine d'anathème. Dans le onzième le concile dit : « Nous accordons à ceux qui vont à Jérusalem pour la défense des chrétiens la rémission de leurs péchés; nous prenons leurs maisons, leurs familles et tous leurs biens sous la protection de saint Pierre et de l'Église romaine, et quiconque osera s'emparer de leurs biens pendant qu'ils seront en ce voyage sera excommunié. Quant à ceux qui ont pris des croix sur leurs habits pour le voyage de Jérusalem ou d'Espagne, et les ont quittées, nous leur ordonnons, par l'autorité apostolique, de les reprendre depuis Pâques prochain jusqu'au suivant; autrement nous les excommunions et interdisons tout service divin dans leurs terres, hors le baptême des enfants et la pénitence des mourants » « Nous défendons aux laïques, sous peine d'anathème, est-il dit dans le qua-

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 889.

<sup>1</sup> Id., p. 894.



torzième canon, d'enlever les offrandes des autels de Saint-Pierre, du Sauveur, de Sainte-Marie de la Rotonde et des autres églises, ou des croix; nous défendons aussi de fortifier les églises comme des châteaux pour les réduire en servitude. » Il est porté dans le quinzième qu'on séparera de la société des fidèles ceux qui fabriquent de la fausse monnaie et ceux qui en débitent sciemment, comme étant des hommes maudits, des oppresseurs des pauvres et des perturbateurs de la cité. Le seizième est conçu en ces termes : « Si quelqu'un ose prendre, dépouiller ou vexer de nouveaux péages les pèlerins qui vont à Rome ou à d'autres lieux de dévotion, il sera privé de la communion chrétienne jusqu'à ce qu'il ait satisfait pour sa faute. » Le dix-huitième ordonne aux évêques de mettre des prêtres dans les églises paroissiales pour avoir soin des âmes. Le vingt-deuxième déclare nulles toutes les aliénations des biens d'églises faites par les évêques ou les abbés, légitimes ou intrus, sans le consentement du clergé ou par simonie; en particulier les aliénations des biens de l'exarchat de Ravenne faites par Otton, Gui, Jérémie ou Philippe. C'étaient les quatre évêques schismatiques qui avaient succédé à l'antipape Guibert <sup>1</sup>.

Ainsi la défense de la chrétienté contre les infidèles, tant en Orient qu'en Espagne, l'union de toutes les parties de l'Église avec son chef, le bon accord de l'Église et de l'empire, la vie édifiante du clergé, la présence du pasteur dans chaque paroisse, la répression des guerres particulières, la sûreté des voyageurs, la bonne foi dans le commerce, voilà ce qui occupa le Pape Calixte II et le premier concile général de Latran, autrement dit les premiers états généraux de la chrétienté en Occident; car, outre les mille prélats, il y avait des laïques sans nombre, de tout rang et de toute condition. Suger, abbé de Saint-Denis, y assista au nom de Louis le Gros, roi de France.

On y vit Adalbéron, nouvel archevêque de Brème, qui venait de succéder à Frédéric, mort le 30 janvier de la même année 1123.

Ayant été canoniquement élu, Adalbéron vint à Rome, où le Pape le reçut avec honneur, le sacra lui-même, et, de l'avis du concile, lui donna le pallium que ses deux prédécesseurs avaient perdu par leur négligence et qui avait été transféré aux Danois. Il lui accorda de plus le pouvoir de prêcher l'Évangile jusqu'à l'Océan. Comme il avait amené avec lui un pieux ecclésiastique, le Pape l'ordonna évêque pour les Suédois, et, à son départ, il le fit accompagner d'un cardinal, pour notifier au nom du Pape à tous les évêques de Danemark qu'ils eussent à lui obéir comme à leur métropolitain. Adalbéron vint à Brème, après avoir été reçu par l'empereur avec la plus grande distinction; toutes les assemblées de la province le reçurent de même solennellement <sup>1</sup>.

Le roi Henri d'Angleterre, ayant perdu sa femme et son fils, résolut de se remarier; il épousa en secondes noces Adélaïde, fille du duc de Lorraine, comte de Louvain, qui était nièce du Pape aussi bien que la reine de France. Il espérait qu'en considération de cette alliance le Pape aurait plus d'égard pour lui; mais Henri, de son côté, n'en avait guère pour le Pape. Il reçut avec honneur le légat que Calixte lui avait envoyé, le fit venir jusqu'à Londres; mais, après lui avoir parlé, il le renvoya par le même chemin, sans lui laisser la liberté de faire aucune fonction de sa légation pour travailler au rétablissement de la discipline.

Le roi de France était bien éloigné d'en agir de la sorte; il croyait, au contraire, que sa couronne ne serait jamais plus brillante que quand les abus qui déshonoraient l'Église de son royaume en auraient été retranchés. C'est dans cette persuasion qu'il donnait toute liberté aux légats du Saint-Siège dans l'étendue de son royaume. Le Pape envoya, l'an 1123, une nouvelle légation de deux cardinaux, savoir Pierre de Léon et Grégoire de Saint-Ange, qui, entre autres, allèrent visiter saint Étienne de Grammont, ou de Muret, peu de jours avant sa mort.

Calixte II avait soumis le métropolitain de Sens à la primatie de celui de Lyon; mais,

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 886.

<sup>1</sup> *Annalista Sax.*, ann. 1123. Mansi, t. 21, p. 296.

sur les remontrances du roi Louis, la chose resta sans exécution ; la grande raison, c'est que Sens était du royaume de France et Lyon du royaume de Germanie. Le même Pape conféra à Gérard, évêque d'Angoulême, la légation du Saint-Siège dans les provinces d'Aquitaine. Il donna le même pouvoir à saint Oldegaire, archevêque de Tarragone, par rapport aux armées chrétiennes qui combattaient en Espagne contre les Maures. Il érigea Compostelle en archevêché, en l'honneur de saint Jacques. A Rome il rétablit en peu de temps la paix et le bon ordre, comme dans toute l'Eglise ; il fit amener de l'eau dans cette ville et y répara plusieurs ouvrages publics. Oncle des rois de France et d'Angleterre, proche parent de l'empereur, plein de piété, de courage et de prudence, on pouvait tout espérer de son gouvernement, lorsqu'il mourut assez promptement de la fièvre, le 12 décembre 1124, après un pontificat de cinq ans et dix mois. Son nom se trouve dans un martyrologe<sup>1</sup>.

Après sa mort tous les cardinaux et les laïques les plus puissants, principalement Pierre de Léon, dont le fils était cardinal, et Léon Frangipane, convinrent qu'on ne parlerait point d'élection jusqu'au troisième jour ; ce que Frangipane faisait pour avoir le temps de faire réussir l'élection de Lambert, évêque d'Ostie, qu'il méditait depuis longtemps ; car tout le peuple demandait pour Pape Saxon d'Anagni, cardinal de Saint-Étienne, au mont Coelius, et Léon Frangipane feignait de le désirer aussi pour mieux tromper le peuple. Le soir il fit dire à chacun des chapelains des cardinaux, séparément, de venir de grand matin avec une chape rouge sous la chape noire, et cela de concert avec leurs maîtres ; ce qu'il faisait afin que chacun des cardinaux espérât qu'il le ferait élire Pape, ou du moins qu'ils vinssent sans crainte ; car ils se souvenaient de ce qui s'était passé, environ sept ans auparavant, à l'élection de Gélase.

Les évêques et les cardinaux s'assemblèrent donc le lendemain, pour élire un Pape, dans la chapelle de Saint-Pancrace, à Saint-Jean

de Latran, et, après quelques discours, Jonathas, cardinal-diacre, du consentement de tous, revêtit de la chape rouge Thibauld, cardinal-prêtre de Sainte-Anastasie, le nommant Pape Célestin. On commença à chanter le *Te Deum*, et Lambert, évêque d'Ostie, chantait comme les autres ; mais on n'était pas encore à la moitié quand Robert Frangipane et quelques autres, même de la cour du Pape, crièrent : « Lambert, évêque d'Ostie, Pape ! » et l'habillèrent aussitôt devant l'oratoire de Saint-Silvestre. Il y eut d'abord un grand tumulte ; mais Célestin céda le même jour, et tous consentirent à l'élection de Lambert, sous le nom d'Honorius II. Toutefois, parce que son élection n'avait pas été assez canonique, sept jours après il quitta la tiare et la chape en présence des cardinaux et se retira. Les cardinaux, voyant son humilité et craignant d'introduire quelque nouveauté dans l'Eglise romaine, réhabilitèrent ce qui avait été mal fait, et, ayant appelé Lambert, ils se prosternèrent à ses pieds et lui promirent obéissance comme Pape. Il se nommait Lambert de Fagnan, et il était né de parents d'une condition médiocre dans le comté de Boulogne, dont il fut archidiaque. Comme il était fort habile dans les lettres le Pape Pascal le fit venir à Rome et lui donna l'évêché d'Ostie. Honorius II tint le Saint-Siège cinq ans et environ deux mois<sup>1</sup>.

Ce fut par son autorité que saint Otton, évêque de Bamberg, alla travailler à la conversion des peuples de Poméranie. Depuis vingt ans que ce saint prélat gouvernait son Eglise, il avait rempli avec édification tous les devoirs d'un digne pasteur. Il favorisait tellement la vie religieuse que l'on compte jusqu'à quinze monastères et six prieurés qu'il fonda tant dans son diocèse qu'en plusieurs autres d'Allemagne ; et, comme quelques-uns se plaignaient de la multitude de ces fondations, il répondit qu'on ne peut bâtir trop d'hôtelleries pour ceux qui se regardent comme voyageurs en ce monde. Lui-même, étant tombé dangereusement malade, appela un saint abbé qui avait toute sa confiance et lui demanda d'être reçu parmi ses

<sup>1</sup> Baron. Pagi, ana. 1124.

<sup>1</sup> Baron., ann. 1124.



religieux. L'abbé, qui joignait beaucoup de prudence à beaucoup de piété, reçut aussitôt son vœu d'obéissance, mais différa de lui donner l'habit. Quand il le vit revenu en santé, il lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de continuer à gouverner son peuple en qualité d'évêque. Dès lors Otton se livra avec plus d'ardeur que jamais à toutes sortes de bonnes œuvres. Une longue stérilité ayant amené la famine et la mortalité, il transforma tout son évêché en aumônes et en hôpitaux, visitant lui-même les malades, nourrissant lui-même les affamés, ensevelissant lui-même les morts ou les faisant ensevelir. A l'approche de la moisson, qui fut abondante, il fit faire des milliers de faucilles, les distribua aux pauvres, avec une pièce d'argent à chacun, et leur dit : « Voici, mes chers enfants, que les jours de l'affliction sont passés ; le pays tout entier est devant vous ; allez faire la moisson. » Et ils s'en allèrent pleins de joie.

Comme le saint évêque était connu en Pologne par le long séjour qu'il y avait fait en sa jeunesse, le duc Boleslas, qui avait subjugué la Poméranie et voulait y établir la religion chrétienne, lui écrivit en ces termes : « A son seigneur et bien-aimé Père Otton, vénérable évêque, Boleslas, duc des Polonais, l'humble dévotion d'une filiale obéissance. Comme je me souviens qu'en ma jeunesse vous vous êtes conduit auprès de mon père de la manière la plus honorable, et que maintenant le Seigneur est avec vous, vous fortifiant et vous bénissant dans toutes vos voies, j'ai résolu, si cela ne déplaît à votre dignité, de renouveler avec vous les anciennes amitiés, et de me servir de votre conseil et de votre secours pour procurer la gloire de Dieu, moyennant sa grâce. Vous savez, je pense, comment la sauvage barbarie des Poméraniens, humiliée non par ma vertu, mais par celle de Dieu, a demandé à être admise à la société de l'Eglise par le baptême ; mais, depuis trois ans que j'y travaille, je ne puis engager à cette œuvre aucun des évêques ou des prêtres de mon voisinage qui en sont capables. C'est pourquoi, comme j'apprends que votre sainteté est toujours prête à toute bonne œuvre, je vous prie, bien-aimé Père,

de ne pas refuser, assuré de notre concours, d'entreprendre ce travail pour la gloire de Dieu et l'accroissement de votre béatitude. Moi, le dévot serviteur de votre paternité, je ferai tous les frais du voyage ; je vous donnerai une escorte, des interprètes, des prêtres pour vous aider et tout ce qui sera nécessaire ; seulement, très-saint Père, daignez venir<sup>1</sup>. »

Otton reçut cette lettre comme une voix du Ciel et rendit grâces à Dieu de ce qu'il voulait bien se servir de son ministère pour une telle entreprise. Il prit conseil de son chapitre et de son clergé, et envoya à Rome pour obtenir la permission et la bénédiction du Pape Calixte. Les ayant reçues, il communiqua l'affaire à l'empereur et aux seigneurs, dans une diète qui se tint à Bamberg au mois de mai 1124. La cour et toute l'assemblée y consentirent avec joie ; il n'y eut que l'Eglise de Bamberg qui pleura son pontife comme s'il eût déjà été mort. Il se prépara donc au voyage. Or il savait que la Poméranie était une contrée opulente, que les pauvres y étaient même fort méprisés, au point que quelques serviteurs de Dieu y étant entrés dans cet état n'avaient pas été écoutés, parce qu'on les regardait comme des misérables qui ne cherchaient qu'à soulager leur indigence. Saint Otton crut donc devoir paraître en ce pays non-seulement comme n'étant pas pauvre, mais comme étant riche, pour montrer aux Barbares qu'il ne cherchait point à profiter de leurs biens, mais à gagner leurs âmes à Dieu. Il prit avec lui des ecclésiastiques capables, avec des provisions suffisantes pour le voyage ; il se munit de missels et d'autres livres, de calices, d'ornements et de tout ce qui était nécessaire au service de l'autel et qu'il savait bien qu'on ne trouverait pas chez les païens ; il prit des robes, des étoffes précieuses et d'autres présents convenables, pour les principaux de la nation.

Après ces préparatifs il partit le lendemain de Saint-Georges, 24 avril 1125, et, ayant traversé la Bohême, il entra en Pologne et arriva à Gnesen, qui en était alors la capitale. Il fut reçu partout en procession, comme un

<sup>1</sup> *Vita S. Ottonis, Acta SS.*, 2 juill.

homme apostolique, et le duc de Pologne, avec tous les grands, vinrent nu-pieds au-devant de lui, à deux cents pas de la ville. Le duc le retint pendant sept jours et lui donna pour l'accompagner des hommes qui savaient les deux langues, la polonaise et la teutonique, trois de ses chapelains et un capitaine nommé Paulicius, capable de l'aider même dans sa prédication. Après avoir traversé à grand-peine pendant six jours une forêt immense, ils s'arrêtèrent sur le bord d'une rivière qui séparait la Pologne de la Poméranie. Le duc de Poméranie, averti de leur venue, était campé de l'autre côté avec cinq cents hommes. Il passa la rivière avec peu de suite et vint saluer l'évêque, plus par ses gestes que par ses paroles, et ils demeurèrent longtemps embrassés; car ce prince était chrétien, mais encore caché, par la crainte des païens. Pendant qu'ils s'entretenaient tous les deux à part avec Paulicius, qui leur servait d'interprète, les Barbares qui accompagnaient le duc, voyant les clercs étonnés, prenaient plaisir à augmenter leur crainte, tirant des couteaux pointus dont ils faisaient semblant de vouloir les écorcher ou du moins couper leurs couronnes, ou de les enterrer jusqu'à la tête et de les tourmenter de plusieurs autres manières, en sorte que les pauvres ecclésiastiques se préparaient tout de bon au martyre. Mais le duc les rassura bientôt en leur faisant entendre que lui et tous ceux qui étaient là étaient chrétiens, et cette vaine frayeur se tourna de part et d'autre en risée. Le saint évêque, entre autres présents qu'il fit au duc, lui donna une canne d'ivoire, sur laquelle le prince s'appuya aussitôt avec reconnaissance, disant à ses soldats : « Voyez quel père Dieu nous a donné et quels présents ce père nous fait ! Jamais présent ne m'a fait plus de plaisir. » Il ordonna de recevoir l'évêque par toutes les terres de son obéissance et lui fournit abondamment toutes choses, lui donnant des guides et des gens pour le servir. Saint Otton et ceux de sa suite passèrent donc la rivière et entrèrent avec confiance en Poméranie.

Ils marchèrent d'abord vers Piritz, et sur le chemin ils trouvèrent quelques bourgades ruinées par la guerre. Le peu d'habitants

qui y restaient, interrogés s'ils voulaient être chrétiens, se jetèrent aux pieds de l'évêque, le priant de les instruire et de les baptiser. Il en baptisa trente, qu'il compta pour les prémices de sa moisson. Approchant de Piritz, ils virent de loin quatre mille hommes qui s'y étaient rassemblés de toute la province pour une fête païenne, qu'ils célébraient par des réjouissances très-bruyantes. Comme il était tard Otton et les siens ne jugèrent pas à propos de s'exposer pendant la nuit à cette multitude échauffée par la joie et la débauche. Le lendemain matin Paulicius et les députés du duc Vratisslas de Poméranie allèrent trouver les principaux de la ville pour leur annoncer la venue de l'évêque et leur ordonner, de la part du duc de Poméranie et de celui de Pologne, de bien le recevoir et de l'écouter avec respect, ajoutant que c'était un homme considérable, riche chez lui, qui ne leur demandait rien et qui n'était venu que pour leur salut; qu'ils se souvinssent de ce qu'ils avaient promis et de ce qu'ils venaient de souffrir, et ne s'attirassent pas de nouveau la colère de Dieu; que tout le monde était chrétien et qu'ils ne pouvaient résister seuls à tous les autres.

Les païens, embarrassés, demandèrent du temps pour délibérer, attendu l'importance de l'affaire; mais Paulicius et les députés, voyant que c'était un artifice, leur dirent qu'il fallait se déterminer promptement, que l'évêque était arrivé, et que, s'ils le faisaient attendre, les ducs se tiendraient offensés de ce mépris. Les païens, surpris que l'évêque fût si proche, se déterminèrent aussitôt à le recevoir, disant qu'ils ne pouvaient résister à ce grand Dieu qui rompait toutes leurs mesures et qu'ils voyaient bien que leurs dieux n'étaient pas des dieux. Ils communiquèrent cette résolution au peuple, qui était encore assemblé, et tous crièrent à haute voix que l'on fit venir l'évêque afin qu'ils pussent le voir et l'entendre avant de se séparer. Otton vint donc avec toute sa suite et campa dans une grande place qui était à l'entrée de la ville. Les Barbares vinrent au-devant en foule, regardant ces nouveaux hôtes avec grande curiosité, et ils leur aidèrent avec beaucoup d'humanité à se loger.



Cependant l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, monta sur un lieu élevé et parla par interprète à ce peuple, très-avide de l'entendre. « Bénis soyez-vous, disait-il de la part de Dieu, pour la bonne réception que vous nous avez faite. Vous savez peut-être déjà la cause qui nous a fait venir de si loin ; c'est votre salut et votre félicité ; car vous serez éternellement heureux si vous voulez reconnaître votre Créateur et le servir. » Comme il exhortait ainsi ce peuple avec simplicité, ils déclarèrent tout d'une voix qu'ils voulaient recevoir ses instructions. Il employa sept jours à les catéchiser soigneusement, avec ses prêtres et ses clercs ; puis il leur ordonna de jeûner trois jours, de se baigner et de se revêtir d'habits blancs pour se préparer au baptême. Il fit faire trois baptistères : l'un où il devait baptiser lui-même les jeunes garçons ; dans les deux autres des prêtres devaient baptiser séparément les hommes et les femmes. Ces baptistères étaient de grandes tonnes enfoncées en terre, de telle sorte que leur bord vint environ au genou de ceux qui étaient dehors et qu'il fût aisé d'y descendre quand elles étaient pleines d'eau. Elles étaient entourées de rideaux soutenus de petites colonnes, et, à l'endroit où devait être le prêtre avec ses ministres, il y avait encore un linge soutenu d'un cordon, afin de pourvoir en tout à la modestie, et pour qu'en cette action si sainte il ne se passât rien qui pût choquer la bienséance ni en détourner les personnes les plus honnêtes.

Quand donc ce peuple vint pour recevoir le baptême l'évêque fit une exhortation convenable ; puis, ayant mis les hommes à droite et les femmes à gauche, il leur fit l'onction des catéchumènes et les envoya aux baptistères. Chacun y venait avec son parrain seul, à qui, en entrant sous le rideau, il donnait son cierge et l'habit dont il était revêtu, que le parrain tenait devant son visage jusqu'à ce que le baptisé sortit de l'eau. Le prêtre, de son côté, sitôt qu'il apercevait que quelqu'un était dans l'eau, détournait un peu le rideau et baptisait le catéchumène en lui plongeant trois fois la tête ; puis il lui faisait l'onction du saint chrême, lui présentait l'habit blanc et lui disait de

sortir de l'eau ; après quoi le parrain le couvrait de l'habit qu'il tenait et l'emmenait. En hiver le baptême se donnait avec de l'eau chaude, dans des étuves parfumées d'encens et d'autres odeurs ; et c'est ainsi que l'on baptisait par immersion, gardant en tout l'honnêteté et la modestie chrétiennes.

Otton et ses disciples demeurèrent à Piritz environ trois semaines, instruisant les néophytes de tous les devoirs de la religion : de l'observation des fêtes, du dimanche et du vendredi, des jeûnes du carême, des Quatre-Temps et des vigiles. Ne pouvant si promptement bâtir une église, il se contenta de dresser un sanctuaire et d'y consacrer un autel où il ordonna de célébrer la messe en attendant, leur donnant un prêtre avec des livres, un calice et les autres meubles nécessaires ; ce que les nouveaux fidèles, qui étaient environ sept mille, reçurent avec une joie et une dévotion merveilleuses, rejetant toutes leurs anciennes superstitions. Avant de les quitter le saint évêque leur fit un sermon où il les exhorta à demeurer fermes dans la foi, sans jamais retourner à l'idolâtrie. Il leur expliqua sommairement la doctrine des sept sacrements, qu'il met en cet ordre : le Baptême, la Confirmation, l'Onction des malades, l'Eucharistie, la Pénitence, le Mariage, l'Ordre. Il recommande de faire baptiser les enfants par les mains des prêtres, à Pâques et à la Pentecôte, parce que quiconque meurt sans baptême est privé du royaume de Dieu et souffre éternellement la peine du péché originel. Il recommande d'entendre souvent la messe et de communier au moins trois ou quatre fois l'année. A l'occasion du mariage il défend la pluralité des femmes, qui était en usage parmi ces peuples, ainsi que de tuer les enfants ; car, quand il leur venait trop de filles, ils les faisaient mourir au berceau, crime que nous avons vu non-seulement autorisé, mais commandé même par les plus fameux législateurs de l'antiquité païenne. Il les exhorte enfin à donner de leurs enfants pour les faire étudier, pour avoir des prêtres et des clercs de leur langue comme les autres nations.

De Piritz Otton passa à Camin, où il trouva la duchesse de Poméranie, qui, déjà chré-

tienne dans le cœur, le reçut avec une extrême joie. Il y demeura environ six semaines, et y baptisa tant de peuple que, bien qu'il fût aidé par ses prêtres, souvent, dans cette fonction, son aube était trempée de sueur jusqu'à la ceinture ; mais ce travail le comblait de consolation. Le duc Vratisslas y vint lui-même, renonça publiquement à vingt-quatre concubines qu'il entretenait, outre la duchesse, suivant l'usage de la nation, et plusieurs suivirent son exemple.

Mais le saint évêque ne fut pas reçu de même à Wollin, ville alors célèbre et de grand commerce, dans l'île de Julin, qui en a pris le nom, à l'embouchure de l'Oder. Les habitants étaient cruels et barbares, et, quoique l'évêque avec sa suite se fût logé dans la maison du duc, ils vinrent l'y attaquer en furie. Ceux qui l'accompagnaient étaient affligés et consternés ; mais lui se réjouissait, croyant aller souffrir le martyre. Enfin il se sauva à l'aide de Paulicius, après avoir reçu quelques coups et être tombé dans la boue, et les habitants de Julin convinrent de faire ce que feraient ceux de Stettin, qui était, comme elle est encore, la capitale de toute la Poméranie. L'évêque y passa donc, et Paulicius, avec les députés des deux ducs, alla trouver les premiers de la ville pour leur proposer de le recevoir. Ils répondirent : « Nous ne quitterons point nos lois, nous sommes contents de notre religion. On dit qu'il y a chez les chrétiens des voleurs à qui l'on coupe les pieds et on arrache les yeux ; on y voit toutes sortes de crimes et de supplices ; un chrétien déteste un autre chrétien. Loin de nous une telle religion ! »

Ils demeurèrent deux mois dans cette obstination. Dans l'intervalle on convint de part et d'autre d'envoyer des députés au duc de Pologne. Les Stettinois donnèrent l'espoir d'embrasser la religion chrétienne si le duc leur accordait une paix stable et une diminution de tribut ; en attendant l'évêque et les prêtres prêchaient deux fois par semaine, c'est-à-dire les jours de marché, dans la place publique, revêtus de leurs ornements et portant une croix, et cette nouveauté attirait surtout les habitants de la campagne, qui écoutaient volontiers la parole, mais aucun

n'osait croire. Enfin deux beaux adolescents, d'une noble et puissante famille, vinrent trouver l'évêque et le prièrent de les instruire. Le saint apôtre le fit avec une effusion de bonté et de tendresse, les regardant comme les prémices d'une moisson nouvelle. Il les baptisa, et les garda près de lui durant les huit jours où ils portèrent les habits blancs. Leur mère, ayant appris que ses enfants avaient reçu le baptême, en ressentit une joie indicible ; elle appela un de ses domestiques et lui dit : « Allez dire à monseigneur l'évêque que je viens le voir, lui et mes enfants. » A cette nouvelle le saint évêque sortit de sa maison, s'assit en plein air, sur une pelouse, entouré de ses prêtres et ayant à ses pieds les deux adolescents vêtus de robes blanches. Quand ils virent arriver leur mère ils se levèrent modestement, s'inclinèrent devant l'évêque et allèrent au-devant d'elle. Quand elle aperçut ses fils vêtus de blanc elle fut saisie d'une joie si grande qu'elle fondit en larmes et tomba à terre. L'évêque accourt, ainsi que ses clercs ; ils la relèvent, la soutiennent et la consolent ; car ils pensaient que c'était l'excès de la douleur qui l'avait fait tomber en défaillance. Elle, respirant de nouveau, s'écria : « Je vous bénis, Seigneur Jésus-Christ, auteur de toute espérance et de toute consolation, de ce que je vois mes enfants régénérés par vos sacrements et éclairés par la vérité de votre foi ; car vous savez, Seigneur Jésus-Christ, ajouta-t-elle en embrassant ses fils, que, dans le secret de mon cœur, j'ai toujours recommandé ceux-ci à votre miséricorde, vous priant de leur faire ce que vous leur avez fait. » Puis, se tournant vers l'évêque : « Bénie, s'écria-t-elle, bénie soit votre entrée dans cette ville, seigneur et révérendissime Père ; car vous avez ici un grand peuple à conquérir au Seigneur par votre persévérance. Que le retard ne vous fatigue pas ; car moi-même, que vous voyez devant vous, encouragée par la grâce de Dieu et par votre présence, ô Père ! appuyée surtout du secours de ces chers enfants, je me confesse chrétienne, ce que je n'osais jusqu'à présent. »

On sut alors que cette dame, étant toute



jeune, avait été enlevée d'un pays chrétien, et qu'étant noble et belle elle avait été unie à un seigneur riche et puissant, dont elle avait eu ses deux fils. Le saint évêque, bénissant Dieu, la fortifia par ses exhortations et lui donna une pelisse de grand prix. Dès ce moment elle se mit à prêcher et à convertir tous ses domestiques, ses voisins, ses amis, avec leurs familles. Ses deux fils reçurent de l'évêque des tuniques brodées d'or, avec une ceinture d'or et des chaussures peintes. Revenus auprès des jeunes gens de leur âge, ils racontèrent ce qu'ils avaient vu auprès de l'évêque, où ils étaient restés huit jours, la pureté, la régularité de sa vie, sa douceur, sa charité, sa munificence. « Pour preuve, disaient-ils, voyez de quelles robes il nous a vêtus après tousses bienfaits ! voyez de quelles ceintures d'or il nous a honorés ! Il rachète de son argent les captifs qui pourrissaient dans les fers ; il les nourrit, les habille et les met en liberté. A-t-on jamais vu ou entendu rien de semblable en Poméranie ? Aussi plusieurs de nos concitoyens ont-ils pensé que c'était un dieu visible et descendu parmi les hommes ; mais lui proteste qu'il n'est pas un dieu, mais seulement le serviteur du Dieu très-haut, qui nous l'a envoyé pour notre salut. » La jeunesse païenne, prêchée par eux, suivit leur exemple ; les deux néophytes revenaient à l'évêque comme des colombes qui en amènent d'autres. La vieillesse suivit bientôt les leçons et les exemples de la jeunesse ; la ville entière fut émue et entraînée.

Domuslas, le père des deux jeunes néophytes, était absent pendant leur conversion et leur baptême. Quand il les sut chrétiens, ainsi qu'une grande partie de sa famille, il entra en fureur et jura de persécuter l'évêque ; mais, apaisé par les prières de sa femme, touché par la grâce de Dieu, il vint trouver le saint évêque, se prosterna à ses pieds, fondant en larmes, lui confessa qu'il avait reçu le baptême en Saxe, mais que les richesses que lui avait offertes le paganisme l'avaient empêché de se montrer chrétien. Après cette humble confession il fut l'apôtre de la foi qu'il avait reniée et persécutée.

Pendant que ces choses se passaient à Stettin les députés qu'on avait envoyés au

duc de Pologne en apportèrent une lettre qui leur accordait la diminution des tributs et l'assurance de la paix qu'ils demandaient ; ainsi, par délibération publique, ils se soumirent à recevoir l'Évangile. L'évêque les prêcha et leur persuada d'abattre même leurs idoles ; mais, comme la crainte les empêchait de le faire de leurs propres mains, Otton lui-même y marcha avec ses prêtres et commença à faire détruire les temples des faux dieux. Les païens, voyant qu'il ne leur en arrivait aucun mal, conçurent du mépris pour ces dieux qui ne pouvaient se défendre et achevèrent eux-mêmes de ruiner les temples. Le principal contenait de grandes richesses, qu'ils voulurent donner à l'évêque et à ses prêtres ; mais il dit : « A Dieu ne plaise que nous nous enrichissions chez vous ! Nous avons chez nous une abondance de tous ces biens ; prenez plutôt ceci pour votre usage. » Et, ayant tout purifié par l'eau bénite et le signe de la croix, il le fit partager entre eux. Il retint seulement une idole à trois têtes, qu'il envoya au Pape comme le trophée de sa victoire. Il demeura encore trois mois à Stettin, pour instruire, baptiser et établir la religion. Ceux qui les premiers avaient reçu la foi et le baptême instruisaient les autres ; on faisait le catéchisme dans les rues et sur les places publiques, on érigeait des croix, on adorait le crucifix ; tout le monde était occupé, soit à enseigner, soit à apprendre la foi chrétienne.

Saint Otton revint ensuite à Wollin, dont il trouva les habitants parfaitement disposés à recevoir l'Évangile ; car, tandis qu'il était à Stettin, ils avaient envoyé secrètement des hommes intelligents pour observer ce qui s'y passait, et ils leur rapportèrent qu'il n'y avait ni imposture ni artifice dans la conduite de ces chrétiens, que leur doctrine était bonne et pure, et qu'elle avait été reçue unanimement à Stettin. L'évêque fut donc reçu par ceux de Wollin avec une joie incroyable, et ils s'efforcèrent de réparer en toutes manières les mauvais traitements du premier voyage. A peine put-on suffire, pendant deux mois d'un travail continu, à baptiser tous ceux qui se présentaient. Comme Wollin était au milieu de la Poméranie, les

deux ducs résolurent d'y établir le siège épiscopal, pour la commodité d'y prendre le saint chrême et le reste de ce que l'évêque doit donner. Otton passa ensuite à Colberg et à d'autres villes, particulièrement à Belgrade, aujourd'hui Belgart, où il mit un terme à son voyage ; car c'était l'hiver, et il était pressé de retourner à Bamberg. Il repassa toutefois aux lieux où il avait prêché, dédia les églises bâties en son absence, donna la Confirmation et même le Baptême à plusieurs qui n'étaient pas chez eux à son premier passage. Comme on savait qu'il était sur son départ, les peuples accouraient en foule, estimant malheureux ceux qui ne recevaient pas sa bénédiction. Ils faisaient tous leurs efforts pour le retenir et lui persuader d'être leur évêque, lui promettant une entière soumission, et il l'avait résolu lui-même, mais son clergé l'en détourna. Il revint par la Pologne, dont le duc lui donna, pendant tout ce voyage, tous les témoignages possibles d'amitié ; le même duc nomma pour évêque de Poméranie Albert, un des trois chapelains qu'il avait envoyés avec Otton. Enfin le saint évêque, après une absence de près d'un an, revint à Bamberg,

comme il se l'était proposé, avant le dimanche des Rameaux, qui, cette année (1126), était le 4 avril. Ce récit est tiré de sa *Vie*, écrite par un de ceux qui l'accompagnaient dans ce voyage <sup>1</sup>. Puissent les habitants de la Poméranie revenir à la foi de leurs pères et à la source d'où elle leur est venue !

On voit par cet exemple que, si les empereurs d'Allemagne, au lieu de vouloir asservir l'Eglise, s'étaient toujours concertés avec son chef et avec ses évêques pour la conversion et la civilisation des nations infidèles, ils eussent rendu un service immense à l'Eglise et à l'humanité ; mais jamais ils ne comprirent leur devoir, ni pour convertir les infidèles de l'Occident, ni pour défendre la chrétienté contre ceux de l'Orient. On pouvait espérer que l'empereur Henri V, réconcilié à l'Eglise, réparerait le mal par le bien, lorsqu'il mourut à Utrecht, le 23 mai 1125. En lui finit la maison de Franconie, qui était montée sur le trône impérial en 1024, et, dans l'espace de cent et un ans, eut quatre empereurs : Conrad le Salique, Henri III, Henri IV et Henri V. Le meilleur fut le second.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 2 juill.



## LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

DE L'AN 1125 A L'AN 1153.

**L'esprit qui anime l'Église catholique se personnifie en saint Bernard.**§ 1<sup>er</sup>.SAINT BERNARD RÉFORME LES MŒURS CLÉRICALES ET MONASTIQUES, EN QUOI IL EST SECONDÉ  
PAR PLUSIEURS SAINTS PERSONNAGES.

Un homme qui n'est pas du monde et qui est comme l'âme du monde; un homme retiré du monde et qui est en relations avec tout le monde, avec les Papes et les empereurs, avec les rois et les reines, avec les princes et les évêques, avec les moines et les soldats, avec les savants et les ignorants, avec les peuples des villes et avec les anachorètes du désert, avec l'Occident et avec l'Orient; un homme, un moine qui ne respire que la solitude, et qui gouverne le monde et l'Église par l'attrait de sa parole, l'ascendant de son génie, le prodige de ses vertus et la vertu de ses prodiges; un homme, le plus doux des hommes et le plus ferme, qui dompte les caractères les plus indomptables, apaise les guerres civiles et les dissensions religieuses; un homme qui rappelle à tout le monde son devoir et qui est aimé de tout le monde, cet homme est saint Bernard; le siècle qui sut ainsi honorer le génie et la vertu est le douzième siècle.

Nous avons vu comment, en l'année 1113, à l'âge de vingt-deux ans, Bernard enrôla pour le ciel trente hommes du monde, jeunes et nobles; nous l'avons vu, en 1115, défrichant la vallée d'Absynthe, la retraite des voleurs, et la transformant en vallée de grâce et de bénédiction, en pépinière de saints. Son vieux père Tescelin vint l'y rejoindre en 1118, ainsi

que son jeune frère Nivard. Une multitude d'hommes du siècle les précédèrent, les accompagnèrent et les suivirent. Voici comment l'un d'entre eux, Pierre de Roya, parle de la vallée d'Absynthe, transformée en la *Claire Vallée*.

« Quoique la maison de Clairvaux soit située dans une vallée, elle a toutefois ses fondements sur les montagnes saintes. C'est là que Dieu se rend admirable et opère des choses extraordinaires, à la gloire de son nom; c'est là que les insensés recouvrent la sagesse; c'est là que l'homme intérieur se renouvelle en même temps que l'homme extérieur se détruit; là les superbes deviennent humbles, les riches se rendent pauvres, les ignorants requièrent la science, et les ténèbres du péché se dissipent sous l'action de la lumière. Là il n'y a qu'un cœur et qu'une âme parmi la multitude d'hommes qui se sont réunis de tant de pays différents; ils y goûtent sans cesse une joie spirituelle, dans l'espérance de l'éternelle béatitude qu'ils pressentent déjà en cette vie. On peut apercevoir, à leur vigilance dans la prière, à leur recueillement et à l'humble attitude de leur corps, quelle est leur ferveur et la pureté d'âme avec laquelle ils parlent à Dieu, et quelle est l'union intime qu'ils contractent avec lui. Les longues pauses qu'ils font dans

l'office, au milieu de la nuit, la manière dont ils récitent les psaumes et dont ils s'appliquent à la lecture des livres sacrés, le profond silence dans lequel ils se tiennent pour écouter Dieu qui les instruit au fond de leurs cœurs, tout cela témoigne assez quelles douleurs ils ressentent. Mais qui ne les admirerait quand ils s'exercent aux travaux des mains ? Car, lorsque toute la communauté se rend au travail ou en revient, ils marchent avec simplicité, les uns après les autres, ainsi qu'une armée rangée en bataille, couverts des armes de l'humilité ; ils sont serrés les uns contre les autres par les liens de la paix et de la charité fraternelle, qui est la joie des anges aussi bien que la terreur des démons. L'Esprit-Saint les soutient tellement dans leurs travaux, par l'onction de sa grâce, qu'encore qu'ils aient beaucoup de peines et de fatigues ils les supportent toutefois avec tant de patience qu'ils semblent n'en éprouver aucune.

« Il y en a parmi eux qui, autrefois, tenaient dans le monde un rang fort distingué et qui étaient environnés d'éclat par l'éminence de leur savoir, lesquels maintenant s'abaissent et s'humilient d'autant plus profondément qu'ils étaient naguère plus élevés. Lorsque je les vois dans les champs, la bêche à la main, maniant la fourche et le râteau, ou bien dans la forêt, portant la cognée ; lorsque alors je pense à ce qu'ils ont été et à ce qu'ils sont présentement, ils me paraissent, si je jugeais par les yeux de la chair, des fous et des insensés privés de la langue et de la parole, et rien autre chose que l'opprobre des hommes et la raillerie des peuples ; mais, lorsque je les considère des yeux de la foi, je les regarde comme des hommes dont la vie est cachée en Dieu, avec Jésus-Christ, et qui ne vivent que pour le Ciel. C'est parmi eux que je remarque un Godefroi de Péronne, un Guillaume de Saint-Omer, et tant d'autres grands personnages que j'ai autrefois connus dans le monde, et qui aujourd'hui ne laissent plus apercevoir la moindre trace de leur ancien état ; car, au lieu qu'autrefois ils portaient leur tête haute, quoiqu'ils ne fussent alors que des sépulcres blanchis, pleins d'ossements de morts, ils sont à présent des vases

sacrés qui renferment le trésor de toutes les vertus chrétiennes <sup>1</sup>. »

Cependant, quelque saints que fussent les solitaires de Clairvaux, ou plutôt parce qu'ils étaient saints et pour qu'ils le devinssent encore davantage, Dieu les mit plus d'une fois à l'épreuve. Dès la première année, occupés sans relâche à la construction du monastère, ils étaient dans l'impossibilité de gagner leur pain par leurs travaux, et, comme leur établissement s'était fait après la saison des semailles, la terre ne leur donnait rien. Ce fut avec des peines incroyables qu'ils se procurèrent quelque peu d'orge et de millet, dont ils faisaient du pain, n'ayant pour se nourrir que des feuilles de hêtre cuites dans l'eau et du sel. L'hiver vint ajouter de nouvelles rigueurs à cette triste situation, et Clairvaux eut à subir des maux de tous genres.

« Un jour, raconte un pieux chroniqueur, le sel même vint à manquer. Bernard appelle l'un de ses frères et lui dit : « Guibert, mon fils, prends l'âne et va acheter du sel au marché. » Le frère répliqua : « Mon père, me donnerez-vous de quoi payer ? — Aie confiance, répondit l'homme de Dieu ; car, pour de l'argent, je ne sais quand nous en aurons ; mais là-haut est Celui qui a ma bourse et qui possède le dépôt de mon trésor. » Guibert sourit, et, regardant Bernard, il lui dit : « Mon père, si je m'en vais les mains vides, je crains fort de revenir les mains vides. — Va toujours, reprit Bernard, et va avec confiance ; je te le répète, Celui qui possède nos trésors sera avec toi en chemin et te fournira ce qui sera nécessaire. » Sur cela le frère, ayant reçu la bénédiction du révérend abbé, sella son âne et se rendit au marché.

« Guibert, ajoute le pieux chroniqueur, avait été incrédule plus qu'il n'est permis ; néanmoins le Dieu de toute consolation lui procura un secours inattendu ; car, non loin du bourg voisin, il rencontra un prêtre, qui le salua et lui demanda d'où il venait. Guibert lui confia l'objet de sa mission et la pénurie de son couvent ; ce qui toucha tellement le charitable prêtre qu'il lui fournit en abondance toutes sortes de vivres. L'heureux

<sup>1</sup> *Biblioth. PP. Cisterc.*, 1. 1.



Guibert revint en hâte au monastère, et, se jetant aux pieds de Bernard, raconta ce qui lui était arrivé en chemin. Alors le père lui adressa ces paroles avec douceur : « Je te le dis, mon fils, il n'est rien de plus nécessaire au chrétien que la confiance; ne la perds jamais, et tu l'en trouveras bien tous les jours de ta vie<sup>1</sup>. »

Toutefois ces secours et plusieurs autres ressources qui leur avaient été présentées d'une manière non moins merveilleuse s'étaient épuisés, et Clairvaux retomba dans toutes les horreurs d'une complète indigence; les religieux, en proie à la faim, au froid et à des privations presque insupportables, s'abandonnèrent au découragement et manifestèrent hautement le désir de retourner à Cîteaux. Bernard lui-même était accablé d'une si profonde tristesse, à la vue des souffrances de ses enfants, qu'il manqua de force pour les soutenir, au point qu'il cessa même de leur rompre le pain de la parole. « Et ainsi, dit l'annaliste de Cîteaux, les religieux furent privés à la fois du pain du corps, à cause de leur pauvreté extrême, et du pain de l'âme, à cause du silence du saint abbé<sup>2</sup>. »

Cet état de choses, qui avait commencé dès la fin de l'année 1115, se prolongea durant l'hiver de l'année suivante, et l'on ne saurait dire ce que Bernard eut à souffrir, pendant ces seize ou dix-sept mois, pour empêcher la dissolution de Clairvaux, et pour faire tourner à l'avantage des frères l'épreuve terrible qui, dans les desseins de Dieu, dut affermir à jamais leur vertu, leur confiance, leur foi, leur patience, leur abandon à la Providence.

Un jour Bernard, baigné de larmes, était prosterné sur les marches de l'autel avec ses frères, gémissant et implorant à haute voix la miséricorde du Sauveur, auquel ils s'étaient voués dans la simplicité de leur cœur. Dans ce moment ils entendirent tous un bruit de voix étrange qui paraissait venir du ciel. Les frères, étonnés, prêtent une oreille attentive et sont frappés de cette parole qui retentit fortement dans l'église : « Bernard, lève-toi, ta prière est exaucée<sup>3</sup>. » Les frères

étaient encore tout stupéfaits de cette voix surhumaine quand il arriva au monastère deux hommes inconnus qui déposèrent aux pieds de saint Bernard des offrandes considérables. Des voitures chargées de provisions arrivèrent peu après de la ville de Chalon, et le désert de Clairvaux, arrosé des sueurs de ces pieux cénobites et fécondé par leur travail, commença également à produire quelques ressources régulières et à subvenir aux nécessités les plus urgentes.

Bernard, tranquille désormais sur le soin des choses temporelles et voyant fleurir dans ses enfants la paix et les vertus divines, put s'absenter du monastère et se rendre aux invitations fréquentes de l'évêque de Chalon, qui le chargeait de prêcher dans les églises de son diocèse. Ces missions exerçaient la plus salutaire influence; les populations accouraient pour entendre l'homme de Dieu dont la parole puissante opérait des merveilles; des ecclésiastiques, aussi bien que des laïques illustres, non contents de réformer leur vie, s'attachèrent étroitement au jeune abbé et le suivirent à Clairvaux pour embrasser la règle monastique. « Combien de gens savants, écrit l'un des biographes de saint Bernard, combien d'orateurs, que de nobles et de grands dans le monde, que de philosophes ont passé, des écoles et des académies du siècle, à Clairvaux, pour s'adonner à la méditation des choses célestes et pratiquer la morale divine<sup>1</sup>! »

« Un jeune cousin de Bernard, nommé Robert, avait été consacré à Dieu dès sa naissance, et ses parents l'avaient destiné et promis à l'abbaye de Cluny; mais, s'étant attaché à saint Bernard et ayant en quelque sorte identifié son âme avec la sienne, il le suivit à Cîteaux, quoiqu'il n'eût pas atteint encore sa quatorzième année. Ne pouvant vivre séparé de lui, il obtint la faveur de demeurer dans le monastère, sans prendre l'habit et sans même être admis au nombre des novices, à cause de sa trop grande jeunesse. Ce fut deux ans plus tard, lors de la fondation de Clairvaux, qu'à force de prières

<sup>1</sup> Jean l'Ermite, *Vita quar'a*, l. 2, n. 3, p. 1303. Mabill. — <sup>2</sup> *Hist. de Cîteaux*, t. 3, l. 2, c. 3. — <sup>3</sup> *Ibid.*, p. 99.

Voir aussi l'*Histoire de saint Bernard et de son siècle*, par l'abbé T. M. Ratisbonne, 4<sup>e</sup> édit., p. 138 et suiv.

<sup>1</sup> *Vita S. Bern.*, l. 2, auct. Ernlando. Præfat.

et d'instances Robert, à peine âgé de seize ans, prononça ses vœux solennels entre les mains du saint abbé. Ce moine adolescent, modèle de pureté et de douceur, fleurissait comme le lis dans la vallée de bénédiction, et les plus anciens religieux le comparaient à cet enfant évangélique que le Seigneur présentait aux apôtres comme le modèle de la perfection chrétienne. Aussi était-il pour saint Bernard un objet de prédilection et de tendresse particulière.

« Le choix que Robert avait fait de l'ordre de Cîteaux offensait depuis longtemps les religieux de Cluny, qui croyaient avoir des droits sur cet enfant. De plus Robert était riche, et son héritage excitait la convoitise de ces moines dégénérés; ils cherchèrent donc l'occasion de le gagner. Profitant de l'absence de Bernard, les émissaires de l'abbé Pons de Cluny se rendirent auprès du jeune moine, lui persuadèrent que son père spirituel le tyrannisait par des excès d'austérité, lui parlèrent de la vie plus douce et plus commode que l'on menait à Cluny, et enfin réussirent à l'emmener avec eux à Cluny, où il fut reçu comme en triomphe. Pour autoriser cette translation furtive et rassurer la conscience du transfuge, on obtint un décret subreptice du Pape, auquel on fit entendre que le religieux en question avait été offert à Cluny dès son enfance.

« Saint Bernard ressentit une douleur d'autant plus vive qu'il aimait davantage le moine fugitif. Après avoir attendu quelque temps, il lui écrivit la lettre suivante, qui est regardée, à bon droit, comme un chef-d'œuvre de tendresse et d'éloquence.

« J'ai assez attendu, mon cher fils Robert, et peut-être ai-je attendu trop longtemps que Dieu daignât toucher ton cœur et le mien, en t'inspirant le regret de ta faute et en me donnant la consolation de ton repentir; mais, puisque mon attente est vaine, je ne puis plus cacher ma tristesse ni retenir ma douleur. C'est pourquoi, tout méprisé que je suis, je viens rappeler celui qui me méprise, et je demande grâce à celui qui devrait me demander grâce le premier. Une affliction extrême ne délibère point, ne rougit point, ne raisonne point, ne craint point de s'avilir;

elle ne suit ni conseil, ni règle, ni ordre, ni mesure; tout l'esprit n'est occupé que des moyens d'adoucir le mal qu'on endure et de recouvrer le bien qui peut vous rendre heureux. Mais, diras-tu, je n'ai méprisé, je n'ai offensé personne! C'est moi, au contraire, qui suis l'offensé; je n'ai fait que m'éloigner d'un homme qui me maltraitait de mille manières. Est-ce faire une injure que de l'éviter? Ne vaut-il pas mieux céder que résister, parer le coup que de le rendre? Cela est vrai, j'en conviens. Mon dessein n'est pas de contester, mais de finir nos contestations. Oui, l'on doit rejeter les torts sur celui qui persécute et non pas sur celui qui fuit la persécution; j'en tombe d'accord. J'oublie le passé; je ne rappelle point le motif et les circonstances de ce qui s'est fait; je n'examine point qui de nous deux a sujet de se plaindre; j'en veux effacer jusqu'au souvenir; ces éclaircissements sont plus propres à rallumer qu'à éteindre la discorde. Je ne parle que de ce qui m'afflige uniquement, malheureux que je suis de ne plus te voir, d'être privé de toi, de vivre sans toi! toi pour qui la mort me serait une vie et sans lequel la vie m'est une mort! Je ne demande pas pourquoi tu es parti, je me plains seulement de ce que tu n'es pas revenu. Reviens, je te prie, et tout sera en paix; reviens, et je serai heureux, et je chanterai avec allégresse: « Il était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé<sup>1</sup>. »

« Je veux que ta sortie soit de ma faute; oui, j'étais trop rigide, trop sévère; je ne ménageais pas assez un jeune homme tendre et délicat. C'était là, si je m'en souviens, le sujet de tes murmures pendant que tu demeurais ici, et c'est encore, comme je l'apprends, la raison dont tu te sers pour décrier ma conduite. Je prie Dieu de ne vous l'imputer pas. Je pourrais peut-être alléguer, pour ma justification, que je devais user de fermeté pour réprimer les saillies d'une jeunesse bouillante, pour former à la vertu un adolescent novice et l'habituer à la discipline, suivant cet avis de l'Écriture: « Châtiez votre fils, et vous sauverez son âme<sup>2</sup>. » « Le

<sup>1</sup> Luc, 15, 32. — <sup>2</sup> Prov., 23, 13.



Seigneur corrige celui qu'il aime et châtie celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants <sup>1</sup>. » « Les châtiments d'un ami sont plus salutaires que les caresses d'un ennemi <sup>2</sup>. » Mais, encore une fois, je consens à passer pour coupable, de peur que, si je conteste sur ta faute, tu ne diffères trop longtemps à la réparer. Du moins, après l'aveu que je fais et le regret que je témoigne, tu es seul dans le tort si tu n'as quelque indulgence pour moi. J'avoue que, malgré ma tendresse, j'ai pu quelquefois être sévère jusqu'à l'indiscrétion; mais mon indiscrétion passée ne doit pas t'alarmer pour l'avenir; je suis aujourd'hui tout autre parce que je présume que tu l'es. Changé, tu me trouveras changé moi-même; et, au lieu d'un maître que tu craignais auparavant, tu embrasseras en toute sécurité un frère.

« O mon fils ! considère par quelle voie j'essaye de te rappeler ! Ce n'est pas en t'inspirant la crainte d'un esclave, mais l'amour d'un fils qui se jette avec confiance dans les bras de son père, et, au lieu d'employer la terreur et les menaces, je ne me sers que de tendresse et de prières pour gagner ton âme et guérir ma douleur. D'autres peut-être tenteraient une autre voie ; ils croiraient devoir t'effrayer par l'image de ton péché, par la crainte des jugements d'un Dieu vengeur. Ils te reprocheraient sans doute l'horrible apostasie qui t'a fait préférer un habit fin, une table délicate, une maison opulente, aux vêtements grossiers que tu portais, aux simples légumes que tu mangeais, à la pauvreté que tu avais embrassée. Mais, sachant que tu es plus accessible à l'amour qu'à la crainte, je n'ai pas cru opportun de presser celui qui s'avance de lui-même, d'épouvanter celui qui tremble déjà, de confondre celui qui est déjà confondu, qui prend sa raison pour guide, sa conscience pour juge, et sa pudeur naturelle pour règle de sa conduite.

« Au reste, s'il est étrange qu'un jeune religieux plein de retenue et de modestie ait osé violer ses vœux et quitter le lieu de sa profession, contre la volonté de ses frères et le consentement de ses supérieurs, combien

est-il plus étrange que David ait succombé malgré sa sainteté, Salomon malgré sa sagesse, Samson malgré sa force ! Est-il surprenant que celui qui eut le secret de corrompre nos premiers parents au sein du paradis ait séduit un jeune homme au milieu d'un affreux désert ? Encore n'a-t-il pas été séduit par la beauté, comme les vieillards de Babylone ; suborné par l'avarice, comme Giézi ; aveuglé par l'ambition, comme Julien l'Apostat. Il n'est tombé que pour s'être abandonné à la lueur éblouissante d'une fausse vertu et par les conseils de quelques hommes d'autorité. Vous demandez comment ? Le voici.

« Un supérieur fameux est envoyé ici de la part du général de son ordre ; c'est une brebis au dehors, un loup ravisseur au dedans ; les gardes y sont trompés. Ce loup, hélas ! est admis seul à seule auprès d'une petite brebis qui ne le fuit pas, faute de le connaître. Elle se laisse bientôt entraîner aux flatteuses douceurs d'un homme qui lui prêche un Évangile nouveau, qui vante la bonne chère et décrie l'abstinence, qui traite de misère la pauvreté volontaire, qui appelle extravagance les jeûnes, les veilles, le silence, le travail des mains, qui donne les beaux noms de contemplation à l'oisiveté, de prudence et de discrétion à la gourmandise, à la loquacité, à la curiosité et à toute sorte d'intempérance. « Eh quoi ! lui dit-il, Dieu se plaît-il dans nos souffrances ? L'Écriture commande-t-elle d'abréger nos jours ? Observances ridicules de bêcher la terre, de couper du bois, de porter du fumier ! N'est-ce pas une sentence de la Vérité même : « J'aime la miséricorde et non pas le sacrifice <sup>1</sup> ? » « Je ne désire point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive <sup>2</sup>. » « Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde <sup>3</sup>. » D'ailleurs, pourquoi Dieu crée-t-il les viandes s'il défend d'en user ? Pourquoi nous donne-t-il un corps s'il n'est pas permis de le nourrir ? Enfin à qui est bon celui qui ne l'est pas à soi-même <sup>4</sup> ? Quel est l'homme sensé qui hâisse sa propre chair ? » Tels furent les discours spécieux qui sédui-

<sup>1</sup> Hébr., 12, 6. — <sup>2</sup> Prov., 27, 6.

<sup>1</sup> Matth., 9, 3. — <sup>2</sup> Ézécl., 18, 13. — <sup>3</sup> Matth., 5, 7. — <sup>4</sup> Ézécl., 14, 5.

sirent un jeune moine trop crédule. Égaré par le séducteur il se laisse mener à Cluny. Là on lui coupe les cheveux, on le rase, on le lave, on lui ôte ses habits grossiers et usés, on lui en donne de neufs et de grand prix ; ensuite on le reçoit au nombre des religieux. Mais de quels honneurs, de quelle pompe n'est pas accompagnée sa réception ! On le distingue de ses nouveaux frères ; on le loue dans son désordre comme on loue un héros après la victoire ; on le place au-dessus des autres, on lui donne même la préséance sur beaucoup de vieillards ; toute la communauté lui applaudit, le félicite et triomphe comme d'une victoire dont elle possède le butin. O doux Jésus ! que n'a-t-on pas fait pour perdre une pauvre âme, et comment n'eût-elle pas été amollie par tant de flatteries, exaltée par tant de prévenances ? Pouvait-elle alors rentrer en elle-même, écouter la conscience, connaître la vérité, demeurer dans l'humilité ?

« Cependant on envoie pour lui à Rome, on sollicite l'autorité apostolique, et, pour que le Pape ne refuse pas son assentiment, on lui insinue que les parents du jeune homme l'ont offert dès son enfance au monastère de Cluny. Personne ne réplique, on n'en donne pas même le temps ; l'on prononce contre des absents hors d'état de se défendre ; l'injustice est autorisée, ceux à qui elle est faite sont condamnés, le coupable est impunément absous, et cette absolution trop facile est confirmée par une cruelle dispense du vœu de stabilité, laquelle rassure les incertitudes d'un esprit chancelant et achève de le jeter dans une fausse et dangereuse sécurité. Voici en deux mots ce qui fut ordonné par ces lettres : « Que le jeune religieux demeure à ceux qui l'ont enlevé, et que ceux à qui il a été enlevé gardent le silence. » Faudra-t-il donc qu'une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ périsse parce qu'il plaît ainsi aux religieux de Cluny ? On lui fait faire une nouvelle profession et de nouveaux vœux qu'il n'observera jamais ; en lui faisant violer ses premières promesses on le rend doublement prévaricateur, on lui fait accumuler péché sur péché.

« Il viendra, oui, il viendra Celui qui ju-

gera de nouveau ce qui a été mal jugé, qui condamnera les promesses illicites, fera justice aux opprimés et défendra la cause des faibles. Un jour viendra où, selon la menace du prophète, il jugera les justices mêmes<sup>1</sup> ; combien plus l'injustice ! Il viendra le jour du jugement, où le cœur droit et simple triomphera de la langue artificieuse, où la bonne conscience sera plus puissante que tous les trésors, parce que ce Juge incorruptible ne se laissera point séduire par les discours ni gagner par les présents. C'est à votre tribunal, Seigneur Jésus, que j'en appelle ; c'est à vous que je réserve le jugement de ma cause, ô Seigneur Dieu des armées, juge équitable, qui sondez les reins et les cœurs, qui êtes incapable de tromper ni d'être trompé. Vous discernerez ceux qui se cherchent eux-mêmes d'avec ceux qui ne cherchent que vous. Vous savez avec quelle tendresse je l'ai soutenu dans ses tentations, combien de soupirs redoublés j'ai poussés vers vous en sa faveur, quelles afflictions cuisantes m'ont causées ses troubles, ses dégoûts, tout ce qui mettait son salut en quelque danger. Maintenant je crains que ce ne soit inutilement. J'ai trop d'expérience pour ignorer le péril que court un jeune homme ardent et hautain lorsqu'on traite son corps avec délicatesse ou qu'on flatte son cœur par la vanité. Prononcez donc pour moi, ô Jésus ! mon souverain Juge, dont les lumières sont infailibles. Jugez lequel des deux engagements est le plus indispensable, ou celui du père qui voue son fils, ou celui du fils qui se voue lui-même, et qui, en se vouant, s'engage à quelque chose de plus parfait.

« Et vous, serviteur du même Dieu, Benoît, notre législateur, jugez s'il est plus juste de suivre la destination qu'on a faite de nous lorsque nous étions enfants et incapables d'aucun choix, ou d'accomplir un vœu que nous avons prononcé nous-mêmes après une mûre délibération, quoique, d'ailleurs, il soit évident que ses parents l'ont seulement promis, mais non pas offert ; car il ne paraît pas qu'ils aient jamais postulé pour lui, comme il est porté par la règle ; qu'on ait enveloppé les mains de l'enfant de la nappe de l'autel,

<sup>1</sup> Psalm. 74.



qu'on l'ait offert selon les formalités ordinaires et en présence d'un certain nombre de témoins. Que si l'on prouve cette prétendue oblation par le don qu'on leur fit alors d'un fonds de terre, qu'ils possèdent encore aujourd'hui, pourquoi prirent-ils l'un sans l'autre ? Envisageaient-ils donc plus leur intérêt que celui de l'enfant ? Estimaient-ils donc plus la terre que l'âme ? Autrement, si l'enfant a été donné au monastère, que faisait-il dans le monde ? Devant être élevé pour Dieu, pourquoi restait-il exposé aux attaques du démon ? Pourquoi la brebis du Christ fut-elle laissée en proie à la dent meurtrière du loup ? Car, cher cousin, je te prends toi-même à témoin, c'est du siècle, et non pas de Cluny, que tu es venu à Cîteaux. On te laissa postuler, solliciter, frapper ; bien malgré toi on différa deux ans à te recevoir, à cause de la délicatesse de ta complexion. Enfin, après une si longue épreuve, après beaucoup de prières et de larmes même, si je m'en souviens, on céda à tes empressements, on te reçut, et, après avoir dignement rempli, selon la règle, une année entière d'un noviciat rigoureux, tu fis profession avec une pleine liberté et tu dépouillas l'habit séculier que tu portais encore pour prendre celui de la religion.

« Jeune insensé, qui t'a fasciné jusqu'à être rebelle à tes vœux ? Ne sera-ce pas sur tes paroles que tu seras justifié ou condamné ? Pourquoi t'inquiéter des promesses de ton père, dont tu n'es pas responsable, et oublier les vœux sortis de ta propre bouche, dont tu rendras compte à Dieu ? En vain tu te flattes d'en être absous par la dispense de Rome ; tu es lié par la parole de Dieu même. « Qui-conque, dit-il, met la main à la charrue et regarde ensuite derrière soi n'est point propre au royaume de Dieu <sup>1</sup> ; » à moins que ceux qui te retiennent ne te fassent accroire que ce n'est pas regarder derrière toi que de les suivre. Garde-toi bien, mon cher fils, de prêter l'oreille aux flatteries des méchants, ne crois pas à tout esprit. De tant de gens qui te font amitié, choisis un sage directeur entre mille. Évite les pièges d'une trompeuse

douceur, interroge-toi et te consulte toi-même : on se connaît mieux que personne. Après avoir sondé ton cœur et démêlé tes intentions, fais répondre ta conscience sur la cause de ta sortie ; demande-lui pourquoi tu as abandonné ta règle, ta demeure, tes frères, moi-même enfin, qui te suis uni selon la chair et beaucoup plus selon l'esprit. Que si tu n'es sorti d'ici que pour mener une vie plus austère, plus parfaite, demeure en assurance ; glorifie-toi avec l'Apôtre d'oublier ce qui est derrière toi pour avancer vers le but de la félicité à laquelle Dieu nous destine <sup>1</sup> ; mais, si cela n'est pas, rougis et tremble ; car n'est-ce pas regarder en arrière, n'est-ce pas être prévaricateur et apostat (souffre que je tranche le mot), que de dégénérer de ce que tu as promis et observé chez nous, d'en dégénérer soit par la table et les habits, soit par une manière de vivre oisive, dissipée, vagabonde et licencieuse ?

« Je ne dis pas cela pour te confondre, mais pour t'instruire comme un fils que j'aime avec tendresse ; car, aurais-tu plusieurs maîtres, tu n'as pourtant d'autre père que moi. Oui, qu'il me soit permis de le dire c'est moi qui t'ai engendré à la religion par mes leçons et mon exemple ; c'est moi qui t'ai nourri de lait, prêt à te donner une nourriture plus forte si tu avais eu toi-même plus de force. Mais, hélas ! tu t'es sevré toi-même avant le temps, et maintenant j'appréhende que tout ce que j'ai ménagé par mes complaisances, fortifié par mes exhortations, soutenu par mes prières, ne se perde et ne se dissipe ! Et à quoi suis-je réduit ? Je déplore moins l'inutilité de mes peines que le malheur d'un fils qui se perd ; je me plains de ce qu'un étranger me dérobe la gloire de t'avoir formé, sans qu'il lui en coûte aucune douleur ; malheureux comme cette femme dont l'enfant fut enlevé pendant qu'elle dormait et mis par sa compagne à la place du sien, qu'elle avait étouffé ! Tel est l'outrage qu'on m'a fait en t'arrachant de mon sein, telle est la perte que je pleure, tel est le bien que je redemande. Et pourrais-je oublier mes propres entrailles ? Pourrais-je ne pas

<sup>1</sup> Luc, 9, 62.<sup>1</sup> Philipp., 3, 13.

sentir les déchirements les plus cruels lorsqu'on me sépare de la moitié de moi-même ?

« Mais d'où vient que mes amis, dont les mains sont toutes sanglantes, ont entrepris de me percer le cœur ? Pourquoi ont-ils aiguisé leurs dents comme des flèches et leur langue comme une épée pour me porter ce coup mortel ? Ah ! si je les ai jamais offensés (ce que je ne pense pas), ils se sont vengés avec usure ; car je puis dire avec vérité qu'ils m'ont non-seulement arraché l'os de mes os et la chair de ma chair, mais qu'ils m'ont enlevé les délices de mon cœur, le fruit de mes travaux, et, pour exprimer ce que je sens, un autre moi-même. Et dans quelle vue l'ont-ils fait ? Est-ce qu'ils ont eu pitié de toi, et qu'indignés de ce qu'un aveugle se mêlait d'en guider un autre ils t'ont pris sous leur conduite pour te sauver ? Cruelle charité, qui ne saurait te procurer le salut qu'en me persécutant, te donner la vie qu'en me l'ôtant ! Et plaise au Ciel que vous viviez aux dépens de ma vie ! Mais quoi ! le salut ne se trouve-t-il que dans la propreté des habits et dans la bonne chère ? La sainteté consiste-t-elle à porter des fourrures, des étoffes de prix, de longues manches et une ample capuce, à avoir de bonnes couvertures et un bon lit ? Si cela est pourquoi m'arrêtera-t-on ici ? Que ne vais-je vous rejoindre ? Mais toutes ces délicatesses conviennent à des malades qui cherchent à se soulager et non pas à des soldats qui ne demandent qu'à combattre. Il n'appartient qu'à ceux qui habitent les palais des rois d'être mollement vêtus. Les mets d'une table exquise, les liqueurs et les ragoûts qu'on y sert affaiblissent l'âme pendant qu'ils fortifient le corps ; j'en atteste ces pieux solitaires d'Égypte qui n'usaient pas même de poisson. Après tout, il n'est pas possible que le poivre, le gingembre et mille sortes d'épicerie flattent le goût sans irriter la concupiscence. Comment donc croiras-tu ta jeunesse en sûreté ? Songe, au contraire, que ces divers mélanges d'une infinité d'ingrédients n'ont été inventés que pour exciter la gourmandise, qu'un homme sobre qui attend la faim pour manger n'a besoin pour tout ragoût que de sel et d'appétit.

« Mais, diras-tu, présentement que je suis accoutumé à ces délicatesses, quel moyen de reprendre mes premières austérités ? Fais du moins quelque effort, dégourdis tes mains appesanties par l'oisiveté, donne-toi quelque mouvement. Bientôt l'exercice rendra à ce que tu manges l'assaisonnement que la paresse lui ôte ; ce qui te paraît insipide dans le repos te deviendra savoureux après le travail. Le travail réveille l'appétit, et l'appétit donne un goût délicieux aux légumes, aux fèves, à la bouillie, au pain le plus grossier, à l'eau pure. Si la rudesse de nos tuniques te fait de la peine, soit pour l'hiver, soit pour l'été, rappelle-toi ce que tu as lu : « Celui qui craint les frimas gèlera de froid <sup>1</sup>. » Si tu appréhendes les veilles, les jeûnes et le travail des mains, médite les feux éternels, et tout cela te deviendra léger ; le souvenir des ténèbres et des prisons de l'enfer fera que tu n'auras plus horreur de la solitude. Lorsque tu penseras au compte exact qu'il faut rendre des paroles oiseuses le silence ne te déplaira point. Les larmes et les grincements de dents dont il est parlé dans l'Évangile, pour peu que tu y songes, te rendront égaux la natte et le lit de plume. Enfin sois fidèle à te lever la nuit pour chanter les psaumes comme la règle le prescrit, et le lit sera bien dur si tu n'y reposes pas tranquillement. Sois assidu au travail des mains dont tu as fait profession, et ce qu'on te servira à table aura bien peu de goût si tu ne le manges avec plaisir.

« Allons, soldat du Christ, lève-toi, secoue ta poussière, retourne au combat et fais oublier par un redoublement de courage la honte de ta défaite ! Il y a beaucoup de combattants qui persévèrent jusqu'à la victoire, mais il en est peu qui, après avoir lâché le pied, retournent dans la mêlée. Puis donc que la rareté donne du prix à toutes choses, quelle joie serait-ce pour moi de te voir d'autant plus brave qu'il en est peu qui en soient capables ! Après cela, si tu manques de courage, d'où vient que tu crains là où rien n'est à craindre et que tu ne crains pas là où il faudrait craindre tout ? Espères-tu par la

<sup>1</sup> Job, 6, 16.



fuite échapper à l'ennemi ? Déjà ta maison est investie, déjà l'ennemi s'est saisi des dehors ; il monte à l'assaut, il pénètre jusqu'à toi, et tu dors ! Et tu te crois plus en assurance tout seul au milieu de ta compagnie, sans armes, que revêtu de ton armure ! Réveille-toi, hâte-toi ! Rejoins ceux que tu as quittés, et tu seras invincible. Pourquoi, soldat lâche et délicat, crains-tu le poids et la dureté de ton casque et de ton bouclier ? A-t-on le loisir d'en sentir la pesanteur quand l'ennemi nous presse et que les traits volent de toutes parts ? On ne peut, il est vrai, passer de la fraîcheur de l'ombre aux ardeurs du soleil, du repos à la fatigue, sans que ce passage soudain coûte un peu de peine ; mais la peine s'adoucit par l'habitude, et l'habitude fait trouver facile ce qui semblait impossible. Les plus braves tremblent au premier signal du combat, mais bientôt l'espérance de vaincre et la honte d'être vaincus les rend intrépides. Viens donc combattre hardiment ; tu ne peux manquer de remporter la victoire, entouré de tes frères, assisté des anges, précédé du Christ. C'est lui qui combat à notre tête ; c'est lui qui nous crie : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde <sup>1</sup> ! » Et, si le Christ est pour nous, qui sera contre nous ? Oh ! l'heureuse guerre qu'on fait pour Jésus, avec Jésus ! Là ni les blessures, ni les défaites, ni la mort, rien enfin, hors une fuite honteuse, ne peut te ravir la victoire ! Tu la perds en fuyant, tu ne la perds pas en mourant. Heureux si tu succombes les armes à la main : tu ne meurs que pour être couronné ! malheureux si tu abandonnes, en fuyant, et la victoire et la couronne ! Dieu te préserve de ce malheur, bien-aimé fils, Dieu t'en préserve, lui qui au jugement te condamnera d'autant plus sur ces lettres que je t'écris, s'il ne trouve pas qu'elles aient servi à ton amendement <sup>2</sup> ! »

Cette lettre si belle et qui fait connaître si bien l'esprit, l'âme, le cœur, le style de saint Bernard, et que nous avons citée pour cela tout entière, fut accompagnée d'un miracle. Pour la dicter plus secrètement Bernard était sorti du monastère et s'était assis en plein

air avec le religieux qui écrivait sous sa dictée ; il survint tout à coup une grande pluie ; le secrétaire voulut serrer le parchemin sur lequel il écrivait, mais Bernard lui dit : « C'est l'œuvre de Dieu, écrivez hardiment. » Il continua donc d'écrire, et, quoiqu'il plût partout à l'entour, la lettre ne fut point mouillée. Guillaume, abbé de Saint-Thierry de Reims, ami et biographe de saint Bernard, proteste avoir appris ce fait du religieux même qui servait de secrétaire <sup>1</sup>. Cette lettre, écrite en 1119, ne produisit point d'effet sous le gouvernement de l'abbé Ponce, qui peut-être n'en donna pas même connaissance à Robert ; mais Pierre le Vénérable, ayant succédé à Ponce en 1122, le renvoya à Clairvaux dès la première année de son administration. Nous apprenons par une de ses lettres que non-seulement il lui tenait à cœur d'accomplir cet acte de justice, mais que, de plus, l'estime particulière qu'il professait pour saint Bernard le portait à lui envoyer encore plusieurs religieux de Cluny qui désiraient passer dans le monastère de Clairvaux <sup>2</sup>. Après son retour Robert vécut soixante-cinq ans dans une régularité parfaite, selon le témoignage de Jean l'Ermite, biographe contemporain de saint Bernard, et dans la suite il fut choisi pour gouverner l'abbaye de Maison-Dieu, dans le diocèse de Besançon <sup>3</sup>.

Ponce, abbé de Cluny, était un homme de qualité qui avait un grand crédit au dehors, et il défendait avec vigueur les droits et les biens de son monastère, lesquels étaient considérables ; mais il s'embarrassait peu de l'intérieur de sa communauté et du maintien de la discipline domestique, dont il laissait tout le soin à son prieur. Pour lui il était presque toujours hors du monastère, et il marchait avec un train si superbe qu'on assure qu'en allant visiter le monastère de Saint-Bertin il avait jusqu'à cent mulets pour porter son bagage <sup>4</sup> : un général d'armée n'en aurait pas eu tant ; mais l'abbé de Cluny croyait pouvoir mesurer sa dépense sur ses revenus, et, content de jouir des avantages

<sup>1</sup> *Vita S. Bernardi*, c. 2. — <sup>2</sup> *Petr. Cluniac.*, l. 6, *epist* 35. — <sup>3</sup> Jean l'Ermite, *Vita S. Bern.*, l. 1, n. 5, et *Hist. de S. Bernard*, par l'abbé Ratisbonne, 4<sup>e</sup> édit., p. 155 et suiv. — <sup>4</sup> *Mabill., Annal.*, t. 5, p. 580.

<sup>1</sup> Jean, 16, 33. — <sup>2</sup> S. Bernard, *epist.* 1.

de la supériorité, il négligeait d'en remplir les obligations, surtout celle de donner bon exemple à ses inférieurs, de leur faire observer la règle et de l'observer lui-même.

Les moines de Cluny, qui jusqu'alors avaient été gouvernés par de saints abbés, furent scandalisés du luxe de l'abbé Ponce et de l'usage qu'il faisait des biens du monastère. Ils se contentèrent longtemps d'en murmurer entre eux, mais enfin les murmures éclatèrent au dehors; ils écrivirent une lettre au Pape Calixte, peu de temps avant sa mort, pour lui en porter leurs plaintes et en demander le remède.

Ponce était alors à Rome et sur le point de revenir en France, lorsque, étant allé prendre congé du Pape, il fut fort surpris des avis que Sa Sainteté lui donna, en lui montrant les plaintes qu'il avait reçues de sa conduite. Cet abbé, qui avait de la hauteur, ne prit pas la peine de se justifier; il répondit qu'il aimait mieux abdiquer sa charge que de gouverner des moines mécontents de son administration. Le Pape fit d'abord quelque difficulté d'admettre sa démission; mais, voyant que Ponce y persistait, il la reçut avec plaisir. Ponce se retira dans la Pouille, et de là à Jérusalem, où il disait qu'il voulait passer le reste de sa vie.

Le Pape envoya ordre aux moines de Cluny de procéder à l'élection d'un nouvel abbé; ils élurent Hugues, prieur de Marcigni, qui parut propre à réparer la négligence de Ponce; mais à peine le nouvel abbé avait-il gouverné cinq mois qu'il mourut, et les moines élurent, pour lui succéder, Pierre Maurice, que sa sagesse et sa vertu firent dans la suite surnommer le Vénérable. Il n'était âgé que de trente ans et avait déjà été prieur de Vézelay et ensuite de Domère, au diocèse de Grenoble. Il était de la famille des Monthonnais, une des plus anciennes et des plus illustres d'Auvergne; il descendait de Hugues, fondateur du monastère de Saint-Michel de l'Écluse. Son père se nommait Maurice et sa mère Reingarde. Ils eurent de leur mariage deux filles et huit garçons, dont Pierre était le dernier. Quatre embrassèrent la vie monastique; un cinquième, nommé Héraclius, ut chanoine et ensuite archevêque de Lyon.

La mère se fit religieuse à Marcigni, avec deux de ses petites-filles. Pierre augmenta bientôt le nombre des exemples édifiants qu'il trouvait dans sa famille; il fut offert dès son enfance, par ses parents, au monastère de Cluny, et il fit sa profession entre les mains de saint Hugues, dans les dernières années de la vie de ce saint abbé.

On ne se trompa point dans les espérances qu'on avait conçues de la prudence et de la piété de Pierre en le choisissant pour abbé de Cluny; il rétablit bientôt la paix et l'ordre dans ce monastère. Mais Ponce ne tarda pas à se repentir de son abdication; il repassa de Jérusalem en France, et vint à Cluny avec main-forte pour en reprendre le gouvernement. L'abbé Pierre était absent; le prieur fit fermer les portes à Ponce; mais Ponce les fit enfoncer et entra dans le cloître avec une troupe de gens armés et de femmes. Une partie des moines étaient pour lui, et il y eut une guerre civile au dedans et bien des violences au dehors. Ponce, s'étant rendu maître de Cluny, emprisonna ou chassa les moines qui refusaient de le reconnaître pour abbé; il s'empara des croix d'or, des chandeliers et des encensoirs d'or; il n'épargna ni les châsses des reliques, ni les calices. Il en fit une somme considérable d'argent, dont il se servit pour soudoyer les troupes avec lesquelles il alla assiéger les châteaux et les métairies du monastère. Il exerça ses violences depuis le commencement du carême de l'an 1125 jusqu'au premier jour d'octobre.

Le Pape Honorius II, ayant appris ce grand scandale, envoya en France le diacre Pierre, cardinal, pour y porter remède conjointement avec Humbald, archevêque de Lyon. Le légat excommunia Ponce et ses partisans. Ensuite le Pape ordonna aux deux prétendants de se rendre à Rome, afin qu'il pût prononcer après les avoir entendus. Pierre obéit et fut accompagné d'un grand nombre de prieurs de son ordre, qui le reconnaissaient pour leur légitime supérieur. Ponce s'y rendit aussi avec quelques-uns de ses partisans; mais, comme il avait été excommunié, le Pape lui envoya ordre de se justifier avant que de paraître à son audience. Ponce reçut cet ordre avec mépris et insolence; il répon-



dit qu'il ne pouvait être excommunié par personne sur la terre et qu'il n'y avait que saint Pierre qui en eût le pouvoir dans le ciel. Le Pape, irrité d'une réponse si insolente, persista à ne pas vouloir admettre Ponce à son audience que l'excommunication ne fût levée. Ainsi il fit dire aux moines qui accompagnaient Ponce qu'ils eussent à venir défendre sa cause s'ils ne voulaient pas être condamnés avec lui. Ils répondirent qu'ils obéiraient.

Ils se rendirent nu-pieds au palais du Pape et commencèrent par se reconnaître coupables et excommuniés, demandant l'absolution des censures, laquelle leur fut accordée; après quoi ils plaidèrent la cause de Ponce. Matthieu, qui fut depuis cardinal, et qui était alors prieur de Saint-Martin des Champs de Paris, plaida celle de l'abbé Pierre. Le Pape, ayant ainsi entendu les deux parties, se retira avec son conseil pour délibérer sur la sentence. Il fut fort longtemps à discuter cette affaire. Enfin, étant rentré quelques heures après, il ordonna à l'évêque de Porto de prononcer la sentence dont il était convenu; elle portait que l'Église romaine déclarait Ponce usurpateur, sacrilège et schismatique, le déposant de toute dignité ecclésiastique, et rendant à l'abbé Pierre le monastère de Cluny et tout ce qui en dépendait. Dès que la sentence fut prononcée les moines partisans de Ponce se réunirent aux autres avec tant de cordialité qu'on eût dit qu'il n'y avait jamais eu de division, et en un moment cette plaie si funeste fut si bien fermée qu'on n'en vit pas même de cicatrice. Le Pape fit enfermer Ponce dans une tour, où cet abbé mourut peu de temps après. Honorius en écrivit la nouvelle à l'abbé Pierre, et lui marqua que, quoique Ponce eût refusé de faire pénitence, cependant, par considération pour le monastère de Cluny, il l'avait fait enterrer avec honneur, c'est-à-dire en terre sainte. Il fut inhumé à Saint-André, sans grand appareil, puisqu'un auteur du temps dit qu'il fut enterré comme un pauvre et un prisonnier <sup>1</sup>.

Vers ce temps saint Bernard reçut des solitaires de la grande Chartreuse une lettre de

sainte amitié, à laquelle il répondit en ces termes :

« Frère Bernard de Clairvaux souhaite le salut éternel à ses très-vénérables pères et ses très-chers amis, Guigues, prieur de la Chartreuse, et tous les saints religieux de sa communauté. La lettre de votre sainteté m'a donné d'autant plus de joie que je souhaitais depuis longtemps d'en recevoir. A mesure que je la lisais j'ai senti dans mon âme un feu qui s'allumait et qui m'a paru un rayon de celui que le Seigneur a apporté sur la terre. Oh! que doit être le feu de la charité divine dont Dieu consume vos cœurs, puisque les étincelles qui en jaillissent sont si ardentes! Oui, je l'avoue sincèrement, j'ai été si pénétré des paroles enflammées de votre salutation que je crus que ce n'étaient pas des hommes qui me saluaient, mais Dieu même; car, j'en suis convaincu, ce n'est pas une salutation de pure civilité, telle qu'on en fait en passant; mais cette bénédiction si douce et si peu attendue, je le sens, émane des entrailles mêmes de la charité. Soyez bénis du Seigneur d'avoir eu la bonté de m'écrire les premiers et de me donner la hardiesse de vous écrire à mon tour! Je n'aurais jamais osé commencer, quelque grande envie que j'en eusse. J'appréhendais de troubler votre saint repos, de suspendre vos secrets entretiens avec Dieu, d'interrompre ce perpétuel et sacré silence qui vous environne, de distraire enfin, par d'inutiles paroles, des oreilles toujours attentives à la voix du Ciel... Mais la charité est plus hardie que moi. Cette mère des tendres amitiés frappe à la porte d'un ami sans craindre d'être rebutée, et, pour vous parler de ses propres affaires, elle n'hésite pas à interrompre votre repos, si agréable qu'il vous soit. Elle sait tantôt vous élever dans le sein de Dieu, tantôt vous en faire descendre, non-seulement pour m'écouter quand je parle, mais encore pour me faire parler quand je n'ose ouvrir la bouche. Quelle bonté! quelle honnêteté! Mais je loue et j'admire surtout ce zèle si pur qui vous fait bénir le Seigneur et vous glorifier de mon prétendu progrès dans la vertu. Il m'est glorieux d'être estimé des serviteurs de Dieu; il m'est doux d'en être aimé, tout indigne

<sup>1</sup> Baron. et Mabillon.

que je me sens de cette estime et de cet amour.

« Ma gloire, ma joie, les délices de mon cœur, c'est de n'avoir pas vainement porté mes regards vers ces montagnes, d'où me vient un si puissant secours. Il en a coulé sur nos vallons et il en coulera désormais, comme je l'espère, une eau douce et féconde qui leur fera porter des fruits en abondance. Aussi compterai-je parmi mes jours les plus solennels et célébrerai-je, par une éternelle mémoire, le jour fortuné où je vis et reçus cet homme qui, depuis, m'a introduit dans vos cœurs. Vous me marquez, il est vrai, que j'y avais place auparavant ; mais j'ai bien senti que j'étais redevable de l'étroite amitié que nous avons liée ensemble aux rapports avantageux qu'il vous fit alors, plutôt selon son opinion que selon sa connaissance. Je n'oserais croire qu'un chrétien et un religieux ait parlé contre sa pensée, je vois en moi l'accomplissement de cette parole du Sauveur : « Celui qui reçoit le juste en qualité de juste aura la récompense du juste <sup>1</sup>. » J'ai reçu le juste que vous m'avez envoyé, et je dis que j'en reçois la récompense en passant pour juste dans votre esprit. S'il a dit de moi quelque chose de plus, il a parlé moins selon la vérité que selon la droiture de son cœur. Vous l'avez entendu, vous l'avez cru, vous vous êtes réjouis d'apprendre ce qu'il vous disait, et vous m'avez écrit pour m'en témoigner votre joie. De votre part vous m'en avez causé une très-sensible, non-seulement à cause des marques que vous m'y donnez d'une amitié toute particulière, mais encore parce que j'y ai reconnu clairement la pureté et la droiture de vos cœurs et vu en peu de mots quel esprit vous anime <sup>2</sup>. »

Après ces préliminaires, dont il est impossible de rendre toute la suavité dans une traduction, saint Bernard traite de l'amour divin et des différents degrés par lesquels on s'y élève. Le monde ne soupçonne même pas cette sainte et ineffable dilection qui unit les esprits et les cœurs dans la joie de Dieu.

Vers la fin de l'année 1123 Bernard profita d'un voyage que les intérêts de son monas-

tère l'obligeaient de faire pour se rendre à Grenoble, où l'évêque saint Hugues le reçut comme un envoyé du Ciel. Ce prélat, vénérable par sa sainteté autant que par son extrême vieillesse, se prosterna devant l'abbé de Clairvaux, qui alors était dans la trente-deuxième année de son âge, « et ces deux enfants de lumière, dit le bienheureux Guillaume de Saint-Thierry, s'unirent de telle sorte qu'ils ne formèrent plus dans la suite qu'un cœur et qu'une âme, s'étant liés et attachés par les liens indissolubles de la charité de Jésus-Christ. Ils éprouvèrent tous deux les sentiments de la reine de Saba dans le jugement qu'elle fit de Salomon, chacun d'eux étant ravi de trouver beaucoup plus que ce que la renommée avait publié de l'un et de l'autre <sup>1</sup>.

« Le serviteur de Dieu, accompagné de plusieurs moines, ne tarda point à gravir les rochers et les sauvages montagnes sur la cime desquelles les Chartreux avaient planté leur croix et leurs cellules. Sa visite y causa une impression de joie si profonde qu'aujourd'hui encore, dit-on, le souvenir y reste tout vivant et que les siècles n'ont pu en effacer les traces.

« Cependant il y eut un Chartreux qui se montra scandalisé du brillant équipage de saint Bernard ; celui-ci, en effet, arriva sur un cheval richement caparaçonné, et ce luxe avait péniblement affecté le bon religieux, qui ne comprenait pas une pareille ostentation dans un moine qui passait pour saint et faisait profession de pauvreté. Le Chartreux, ne pouvant dissimuler sa pensée, s'en ouvrit à un moine de la compagnie de saint Bernard ; mais le saint abbé de Clairvaux, ayant appris la chose, demanda aussitôt à voir l'équipage sur lequel il était venu, avouant avec ingénuité qu'il n'y avait fait aucune attention, et qu'il l'avait accepté pour sa route tel qu'un moine de Cluny le lui avait prêté. » Cette naïve explication, qui montre à quel point il avait mortifié ses sens, réjouit grandement la pieuse communauté et fut pour elle un sujet d'édification.

L'ordre de Cluny, jusque-là si justement renommé dans toute l'Église, commençait à

<sup>1</sup> Matth., 10, 41. — <sup>2</sup> S. Bernard, *epist.* 11.

<sup>1</sup> Guill., l. 3, c. 2. Ratisbonne, *Hist. de S. Bernard*, p. 188.



pencher vers sa décadence ; l'ordre de Cîteaux était dans sa première ferveur ; de là une rivalité facile à comprendre. Les Cisterciens ou religieux de Cîteaux, qui menaient une vie bien régulière, censuraient vivement certains usages ou abus des Clunistes ; ceux-ci rejetèrent la cause de ce différend sur saint Bernard. Ses amis l'engagèrent à se justifier de ce reproche, nommément l'abbé Guillaume de Saint-Thierry, qui le pria de rétablir l'union entre les deux ordres, mais en signalant ce qu'il jugerait digne de correction dans les pratiques de Cluny. Saint Bernard divisa son apologie en deux parties ; dans la première il reprend fortement les Cisterciens de ce que, à cause de l'austérité de leur vie, ils méprisaient les Clunistes, dont les mœurs étaient moins austères ; dans la seconde il rapporte les abus qui déshonoraient l'ancienne observance de Cluny.

Il proteste à Guillaume, à qui l'ouvrage est adressé, que lui et les siens sont très-éloignés de blâmer un ordre religieux tel que celui de Cluny, où il y avait de saints personnages, et assez éclairés pour qu'on les regardât comme les flambeaux de l'univers. « S'il nous arrivait, dit-il, de nous élever par un orgueil pharisaïque au-dessus de ceux qui sont meilleurs que nous, à quoi nous serviraient notre abstinence, nos jeûnes, nos veilles, le travail des mains et les autres austérités de notre vie ? N'y avait-il pas un genre de vie plus commode pour aller aux enfers ? Qui m'a jamais entendu parler mal de cet ordre, en secret ou en public ? Est-il aucun de ceux qui en sont membres que je n'aie reçu avec joie, avec honneur, avec respect ? » Il fait l'éloge de cet ordre, de la vie pure que l'on y mène, de la charité que l'on y exerce envers les étrangers, comme il l'avait éprouvé lui-même, et donne pour preuve de l'estime qu'il en faisait le refus qu'il avait fait à plusieurs Clunistes de les recevoir à Clairvaux, ajoutant que de ce nombre étaient deux abbés de ses amis, auxquels il persuada de garder le régime de leurs monastères.

Il montre que la variété des ordres religieux ne doit en aucune façon rompre le lien de l'unité et de la charité ; la raison qu'il en donne, c'est que l'on ne trouverait jamais un

repos assuré si chacun de ceux qui choisissent un ordre particulier méprisait ceux qui vivent autrement ou croyait en être méprisé, puisqu'il n'est pas possible qu'un même homme embrasse tous les ordres, ni qu'un seul ordre renferme tous les hommes. Il compare les divers ordres dont se compose l'Église à la tunique de Joseph, qui, quoique de différentes couleurs, était une, en signe de la charité qui doit régner dans tous ces ordres. « Je les loue tous, ajoute-t-il, et je les aime, pourvu qu'ils vivent avec piété et justice dans l'Église, en quelque endroit de la terre qu'ils se trouvent, et, si je n'en embrasse qu'un seul par la pratique, je les embrasse tous par la charité, qui me procurera, je le dis avec confiance, le fruit des observances que je ne pratique pas. »

S'adressant ensuite aux moines de son ordre, il leur demande qui les avait établis juges des autres, et pourquoi, en se glorifiant d'observer la règle, ils y contrevenaient en médissant d'autrui. Il convient avec eux que les Clunistes ne vivaient pas conformément à la règle, dans les habits, dans la nourriture, dans le travail ; qu'ils portaient des fourrures ; qu'ils mangeaient de la viande ou de la graisse en santé, qu'ils négligeaient le travail des mains et plusieurs autres exercices ; mais il soutient que, le royaume de Dieu étant au dedans de nous<sup>1</sup>, selon que le dit l'Écriture, à laquelle la règle de saint Benoît n'est pas contraire, l'essentiel de cette règle ne consiste ni dans les vêtements, ni dans les aliments extérieurs du corps, mais dans les vertus de l'homme intérieur ; qu'en vain l'on mène une vie dure et pénible si le cœur est plein d'orgueil et l'âme dépouillée d'humilité. Ce n'est pas que saint Bernard regarde les observances de la vie monastique comme inutiles ou de peu de conséquence ; au contraire il en ordonne la pratique ; mais, en les observant, il veut qu'on s'applique aussi à orner son âme des vertus chrétiennes et religieuses. Les reproches de médiocrance que saint Bernard fait dans cette première partie à ceux de son ordre ne peuvent tomber sur les moines qu'il avait à Clairvaux

<sup>1</sup> Luc, 17, 21.

sous sa discipline, puisqu'il dit au commencement qu'ils étaient très-éloignés, lui et les siens, de blâmer aucun ordre religieux.

Dans la seconde partie il parle des pratiques de Cluny que les Cisterciens des autres monastères censuraient indiscrètement, puisqu'ils n'étaient pas en droit de juger les serviteurs d'autrui, saint Paul l'ayant défendu expressément<sup>1</sup>. Saint Bernard avoue sans peine que les instituteurs de l'ordre de Cluny en ont tellement réglé la discipline qu'un plus grand nombre peut y trouver le salut, et il se garde bien de mettre sur leur compte toutes les vanités et toutes les superfluités que quelques particuliers avaient introduites. « J'admire, dit-il, d'où a pu venir entre des moines une si grande intempérance dans les repas, tant d'excès dans les habits, les lits, les montures, les bâtiments, et comment, plus on s'y laisse aller, plus on dit qu'il y a de religion et que l'ordre est mieux observé<sup>2</sup>. » Venant au détail, il blâme la profusion des repas que l'on donnait aux étrangers, et, comparant la façon de les recevoir avec ce qui se passait à cet égard du temps de saint Antoine, il dit : « Lorsqu'il arrivait à ces moines de se rendre des visites de charité, ils étaient si avides de recevoir les uns des autres le pain des âmes qu'ils oubliaient le pain nécessaire à la vie du corps et passaient souvent le jour entier sans manger, uniquement occupés des choses spirituelles ; mais maintenant il ne se trouve personne qui demande le pain céleste, personne qui le donne ; on ne s'entretient ni des divines Écritures, ni de ce qui regarde le salut de l'âme ; ce ne sont, pendant le repas, que des

<sup>1</sup> 1. Cor., 4, 5. Rom., 14, 4. — <sup>2</sup> « Miror etenim unde inter monachos tanta intemperantia in comessationibus et potationibus, in vestimentis, et lectisterniis, et equitaturis, et construendis ædificiis inolescere potuit ; quatenus ubi hæc studiosius, voluptuosius atque effusius fiunt, ibi ordo melius teneri dicatur, ibi major putetur religio. Ecce enim parcas putatur avaritia, sobrietas austeritas creditur, silentium tristitia reputatur. E contra remissio discretio dicitur ; effusio, liberalitas ; loquacitas, affabilitas ; cachinnatio, jucunditas ; mollities vestimentorum et equorum fastus, honestas ; lectorum superfluus cultus, munditia ; cumque hæc alterutrum impendimus, charitas appellatur. Ista charitas destruit charitatem, hæc discretio discretionem confundit. Talis misericordia crudelitate plena est, qua videlicet ita corpori servitur ut anima juguletur, etc.... » (*S. Bernardi opera*, édit. Gaume, t. I, col. 1235.)

discours frivoles dont on repaît l'oreille à mesure que la bouche se remplit d'aliments. » Il passe des superfluités de la table au luxe des habits. La règle de saint Benoît ordonne qu'ils seront faits de l'étoffe qui se trouvera à meilleur marché ; on ne s'en tient pas là : les moines se font tailler un froc de la même pièce d'étoffe qu'un chevalier prend un manteau, en sorte que les plus qualifiés du siècle, fussent-ils rois ou empereurs, ne dédaigneraient pas de se servir des habits des moines s'ils étaient d'une forme convenable à leur état.

C'était aux abbés à réprimer les désordres, mais ils en étaient eux-mêmes coupables : celui-là ne reprend pas qui est lui-même répréhensible. Saint Bernard leur reproche la magnificence de leurs équipages, souvent si nombreux en hommes et en chevaux que la suite d'un abbé aurait pu suffire à deux évêques. C'est de Suger, abbé de Saint-Denis, qu'il parle, lorsqu'il dit : « J'en ai vu un qui avait plus de soixante chevaux. » Saint Bernard ne souffre même qu'avec peine la somptuosité dans les églises des monastères, soit par rapport à leur étendue, soit par rapport aux ornements dont on les décore et les peintures que l'on y applique sur les murailles, disant qu'en excitant la curiosité des fidèles elles les empêchaient d'être attentifs à leurs prières et nous rappellent en quelque sorte les rites anciens des Juifs<sup>1</sup> ; mais il s'élève avec force contre les peintures grotesques que l'on mettait dans les cloîtres des monastères, aux lieux mêmes où les moines faisaient ordinairement leurs lectures, des combats, des chasses, des singes, des lions, des centaures et autres monstres, dont la vue ne pouvait que leur causer des distractions et les appliquer, peut-être plus que les livres qu'ils avaient en main. « Si ces impertinences, ajoute-t-il, ne font point de honte, que l'on craigne au moins la dépense<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> La lecture du passage suivant explique la sévérité du jugement de saint Bernard sur les excès de ces décorations introduites dans les églises : « O vanitas vanitatum, sed non vanior quam insanior ! Fulget ecclesia in parietibus et in pauperibus eget. Suos lapides induit auro et suos filios nudos deserit. Desumptibus egenorum servitur oculis divitum. Inveniunt curiosi quo sustententur. »

<sup>2</sup> Ces impertinences sont des réminiscences du paga-



Saint Bernard aurait pu relever divers autres abus dans l'ordre de Cluny ; mais l'impatience où était le frère Oger de porter cette apologie à Guillaume de Saint-Thierri l'obligea à finir en cet endroit, surtout après qu'il eut fait réflexion que peu de remontrances faites avec douceur et dans la paix sont plus utiles qu'un plus grand nombre faites avec hauteur et avec scandale. « Et plutôt à Dieu, disait-il, que le peu que j'ai écrit ne scandalise personne ! car en reprenant les vices je sais que j'offenserai les vicieux. Peut-être aussi que, par la volonté de Dieu, ceux que je crains d'avoir irrités me sauront bon gré, s'ils changent de conduite. » Il finit en disant à l'abbé de Saint-Thierri, qu'il regardait comme étant de l'ordre ou de l'observance de Cluny : « Je loue et je publie ce qu'il y a de louable dans votre ordre ; s'il y a quelque chose de répréhensible je vous conseille de le corriger ; c'est aussi l'avis que j'ai coutume de donner à mes autres amis ; je vous prie d'en agir de même à mon égard <sup>1</sup>. »

De son côté Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, fit de son ordre une apologie qu'il adresse à saint Bernard lui-même, pour lequel il témoigne autant d'estime que d'amitié. Entrant dans le détail des reproches qu'on faisait aux Clunistes : « On nous accuse, dit-il, de recevoir des novices à profession sans épreuves et sans observer l'année de noviciat, ainsi que la règle le prescrit ; mais quand le Sauveur dit au jeune homme riche : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, » lui accorda-t-il un an pour penser à sa conversion ? En disant à saint Pierre de quitter ses filets et à saint Matthieu de quitter

son bureau, ne les a-t-il pas faits apôtres dans le moment ? En promettant l'observation de la règle de saint Benoît avons-nous promis de ne pas observer l'Évangile ? Nous ne faisons même rien contre cette règle, puisque nous agissons selon les règles de la charité en recevant, sans l'épreuve de l'année entière, quelques novices, de peur de leur faire perdre leur vocation et de les exposer à retourner dans le monde s'ils n'étaient arrêtés par la pensée de leur engagement. » Il ajoute que, bien que l'année d'épreuve soit prescrite par la règle, saint Benoît laisse néanmoins à l'abbé le pouvoir de régler tout, de façon que les âmes soient sauvées, et que, la discipline de l'Église ayant varié suivant les différentes circonstances, il ne devait pas être surprenant que la discipline monastique eût aussi ses changements.

« On nous demande, continue Pierre de Cluny, par quelle autorité nous permettons les fourrures, dont la règle ne dit rien. Nous répondons à cela qu'elle ne les défend pas, et qu'elle permet en général d'habiller les frères selon les saisons et les climats. Elle n'a rien fixé sur les habits, laissant le tout à la prudence de l'abbé. » Il donne la même raison pour les autres habits de dessous, la garniture des lits et l'augmentation de la nourriture des moines.

« Nous recevons, dit-on, les fugitifs au delà des trois fois marquées par la règle ; cela est vrai ; mais Jésus-Christ n'a-t-il pas pardonné à saint Pierre ? Ne l'a-t-il pas chargé du soin du troupeau et constitué chef et prince des apôtres, même depuis qu'il l'eut renié trois fois ? La porte de la miséricorde ne doit-elle pas être ouverte aux pécheurs jusqu'à leur dernier soupir ? La règle même ne défend pas de recevoir au delà de trois fois celui qui, par sa faute, sort du monastère ; elle dit seulement qu'il doit savoir qu'après trois sorties la porte lui sera fermée, mais non qu'on ne pourra plus la lui ouvrir.

« A l'égard des jeûnes qu'on nous accuse d'avoir changés ou réduits presque à rien, nous ne croyons point nous être écartés de la règle de saint Benoît, si ce n'est peut-être les mercredis et les vendredis depuis la Pentecôte jusqu'au 13 de septembre, où l'on ne

nisme condamnées à bon droit. « *Cæterum in claustris coram legentibus fratribus quid facit illa ridicula monstruositas, mira quædam deformis formositas ac formosa deformitas ? Quid immundæ simiæ ? quid feri leones ? quid monstruosi centauri ? quid semi-homines ? quid maculosæ tigrides ? quid milites pugnantes ? quid venatores tubicinantes ? Videas sub uno capite multa corpora, et rursus in uno corpore capita multa... Tam multa denique tamque mira diversarum formarum ubique varietas apparet ut magis legere libeat in marmoribus quam in codicibus, totumque diem occupare singula ista mirando quam in lege Dei meditando. Proh Deo ! si non pudet ineptiarum, cur vel non piget expensarum ? » (*S. Bernardi opera*, t. I, col. 1243-44, édit. Gaume.) — <sup>1</sup> *Opera S. Bernardi*, édit. Mab., p. 524 et seqq. Ceillier, t. 22.*

doit, ce semble, manger qu'à none, et les autres jours à sexte ou à midi ; mais la disposition de ces heures est encore laissée à la prudence de l'abbé. C'est en vain qu'on nous reproche de négliger le travail des mains, la règle ne l'a ordonné que pour éviter l'oisiveté. Or nous l'évitons en nous occupant de saints exercices, de la prière, de la lecture, de la psalmodie. » Pierre de Cluny prétend que saint Maur, envoyé en France par saint Benoît, voyant que le monastère qu'il avait bâti dans le diocèse d'Angers était pourvu suffisamment des choses nécessaires à la vie, sans que les moines fussent obligés de se les procurer par le travail de leurs mains, ne leur prescrivit que des exercices spirituels. Cet exemple est tiré de la vie apocryphe de ce saint.

Pierre rejette comme une puérilité le reproche que des Cisterciens faisaient aux Clunistes de ne pas se prosterner devant les hôtes à leur arrivée et à leur départ et de ne pas leur laver les pieds. « Si cette pratique, dit-il, ne pouvait s'omettre sans risque de salut, comme le disent ceux qui nous font ce reproche, il serait nécessaire ou que la communauté fût toujours dans la chambre des hôtes, ou que ceux-ci fussent reçus dans le cloître et dans les officines du monastère. Mais il suivrait de là, à cause de la grande quantité des hôtes, que les moines ne seraient plus moines et qu'ils n'en mèneraient plus la vie, obligés de se trouver continuellement avec des séculiers de toutes conditions, même avec des femmes. Il s'ensuivrait encore que l'on devrait faire cesser l'office et tous les autres exercices monastiques pour vaquer au lavement des pieds. Nous faisons à cet égard ce que nous pouvons, continue l'abbé Pierre, et, pour ne pas négliger ce point de la règle, chaque moine, à commencer par l'abbé, lave tous les ans les pieds à trois hôtes et leur présente du pain et du vin. Les infirmes seuls sont dispensés de cet exercice. »

Selon la règle de saint Benoît l'abbé doit avoir un mémoire des outils et des ustensiles du monastère et manger à la même table que les étrangers ; les religieux qui ne se trouvent point à l'office commun doivent le

réciter où ils se trouvent et faire les mêmes génuflexions qu'ils feraient au chœur ; lorsque les frères se rencontrent le plus jeune doit demander la bénédiction à son ancien ; on doit mettre à la porte du monastère un ancien qui soit sage et qui réponde *Deo gratias* à tous les survenants. Rien de tout cela ne se faisait chez les Clunistes, et, quoique la règle ne parle que d'un seul vœu de stabilité, de conversion et d'obéissance, ils le renouvelaient chaque fois qu'ils changeaient de monastère. Pierre répond que l'abbé, ne pouvant tout faire par lui-même, est autorisé par la règle à se décharger sur d'autres d'une partie de ses obligations et que c'est pour cela qu'elle lui ordonne de choisir des doyens ; qu'il est bien censé manger avec les hôtes quand ils sont nourris de la substance du monastère ; qu'il y aurait de l'indécence à faire manger au réfectoire indistinctement tous les étrangers ou que l'abbé quittât ses religieux pour aller manger avec les hôtes, sans aucune distinction ; que l'usage de Cluny est qu'il mange au réfectoire, sinon en cas de maladie, ou que la condition des hôtes soit telle que l'abbé doive leur faire compagnie ; que les religieux de cette congrégation, quand ils sont en campagne, n'omettent pas les génuflexions ordinaires, si ce n'est en mauvais temps, et qu'alors ils disent, pour y suppléer, un *Miserere* ; que les jeunes religieux, quand ils se rencontrent avec les anciens hors des lieux réguliers, leur demandent de vive voix la bénédiction ; mais que, dans l'intérieur du cloître, ils ne la demandent que par une profonde inclination, en gardant le silence ; que, si l'on ne met pas toujours un ancien à la porte, on a soin d'y mettre des personnes sages et fidèles ; que, les portes du monastère n'étant point fermées pendant le jour, il n'est point nécessaire de frapper pour les faire ouvrir ni au portier de crier *Deo gratias* ; que les moines peuvent, sans inconvénient, renouveler leur vœu de stabilité en changeant de maison, puisque la règle le permet à un moine étranger.

Pour répondre aux plaintes que, dans l'ordre de Cluny, l'on recevait des moines d'un autre monastère sans la permission de l'abbé



respectif et sans lettre de recommandation, Pierre dit qu'on ne doit point recevoir un moine dans un autre monastère sans l'agrément de son abbé tant que cet abbé remplit à l'égard de ce moine les devoirs de pasteur et qu'il a soin de pourvoir à sa subsistance corporelle, sans laquelle l'âme ne peut se sauver ni le corps se soutenir; mais que, si ce moine ne peut ni se sauver ni avoir de quoi fournir aux nécessités corporelles, il peut quitter son abbé sans sa permission; que, pour cette raison, l'abbaye de Cluny a obtenu du Saint-Siège un privilège de recevoir tous les moines contraints de sortir de leur monastère pour l'une ou l'autre de ces raisons.

« Vous ne voulez pas, disaient les Cisterciens aux Clunistes, avoir d'évêque propre, contre l'usage de toute l'Eglise. D'où aurez-vous donc le saint chrême, les ordres sacrés, la consécration de vos églises, la bénédiction de vos cimetières et tout ce qui ne peut se faire canoniquement sans l'évêque ou sans son ordre? » L'abbé de Cluny répond : « Nous avons un évêque propre, qui est le Pape, le premier et le plus digne de tous les évêques; c'est à lui seul que nous obéissons spécialement, et ce n'est que de lui seul que nous pourrions, si le cas l'exigeait, être interdits, suspens, excommuniés. Il n'a point ôté l'église de Cluny à un autre évêque qui en fût en possession, mais il l'a gardée, à la prière des fondateurs, pour lui être soumise à lui seul pour toujours, ainsi qu'ils l'ont réglé. Le Pape, trop éloigné pour nous donner les saintes huiles, les Ordres, et faire chez nous les autres fonctions, nous a permis de nous adresser, pour toutes ces choses, à tout évêque catholique. Ainsi nous ne nous éloignons en rien des usages des autres moines ni des chrétiens. » Il cite diverses exemptions accordées aux moines par les Papes, pour empêcher les évêques de troubler le repos des monastères ou de disposer de leurs revenus et de leurs sujets. D'où il conclut que, les Papes antérieurs à la fondation de Cluny ayant exempté en partie la plupart des monastères de la dépendance des évêques, leurs successeurs ont pu les en affranchir totalement.

« Par quelle raison, par quelle autorité,

continuaient les Cisterciens, possédez-vous les biens des églises paroissiales; des prémices et des dîmes? Elles n'appartiennent pas aux moines; les canons les donnent aux clercs. — Si toutes ces choses, répond l'abbé Pierre, sont données aux ecclésiastiques à cause de la prédication et de l'administration des sacrements, pourquoi les moines n'en jouiraient-ils pas à cause des prières, du chant des psaumes, des aumônes et des autres bonnes œuvres qu'ils font pour le salut du peuple?—Vous possédez, dit-on, des châteaux, des villages et des serfs de l'un et de l'autre sexe; vous tirez des péages, des tributs; vous faites même les fonctions d'avocat, sans faire attention qu'en cela vous sortez de votre état. — Toute la terre étant au Seigneur, dit l'abbé de Cluny, nous recevons indifféremment toutes les oblations des fidèles, et en cela nous ne faisons rien contre la règle, qui permet au novice, avant de s'engager par la profession, de donner tout son bien aux pauvres ou d'en faire solennellement une donation au monastère. Elle n'excepte aucune sorte de biens; elle suppose donc que les moines peuvent les posséder tous, châteaux, villages, fonds, meubles, serfs de toute condition. » Il appuie sa réponse de divers exemples tirés de la vie de saint Grégoire le Grand et de quelques autres saints. Puis il ajoute qu'en accordant aux moines la possession des biens temporels c'est une conséquence de leur permettre de les défendre en justice contre les usurpateurs, n'y ayant aucune loi qui défende aux moines de plaider dans leur propre cause.

Sur la fin de sa lettre l'abbé Pierre distingue deux sortes de commandements de Dieu : les uns éternels et immuables, les autres sujets au changement, selon les temps et les circonstances. On n'a jamais dispensé des premiers, comme du précepte d'aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même; mais les autres, qui ont eu pour auteurs ou les saints Pères, ou les conciles, ou les saints fondateurs d'ordres, peuvent et doivent changer lorsque la charité le demande; les supérieurs sont en droit d'en dispenser. C'est sur ce principe qu'il excuse les changements faits dans Cluny à l'égard des habits, de la nourriture et de quelques au-

tres observances monastiques. Il fonde encore la nécessité de dispenser sur ce que la nature humaine était beaucoup affaiblie depuis le siècle de saint Benoît, où elle était plus forte et plus robuste. Delà il conclut que les Cisterciens, refusant à leurs frères les soulagements nécessaires à la conservation de la santé, manquaient de charité et péchaient contre la règle de saint Benoît, qui ne respire que charité<sup>1</sup>.

Les principes généraux que l'abbé Pierre allègue dans son apologie sont en eux-mêmes vrais et justes, mais ce n'était pas précisément la question ; il s'agissait de l'application abusive qu'en faisaient les abbés et les moines de Cluny. La récente et très-juste condamnation de l'abbé Ponce fait assez voir que les plaintes n'étaient pas sans quelque fondement. Lorsque Pierre donne pour cause que, depuis saint Benoît, la nature humaine était affaiblie, cela prouve seulement qu'à Cluny surtout ce qu'il y avait de plus faible ce n'était pas la nature, mais la volonté et la ferveur. Aujourd'hui, quatorze siècles après saint Benoît, la nature se trouve encore la même dans ses disciples, lorsque la volonté et la ferveur y sont les mêmes ; témoins les enfants de saint Bruno, les vénérables Chartreux ; témoins les vrais enfants de saint Bernard, les Cisterciens de nos jours, les Trappistes ; Trappistes et Chartreux qui, comme une semence que le Seigneur a bénie, se propagent avec édification par toute la terre, attirent partout, sans la demander, l'estime et la vénération du monde même, tandis que les religieux qui, comme autrefois les moines de Cluny, pour capter la bienveillance et l'estime du monde, croyaient devoir se plier à ses goûts et à ses maximes, n'ont recueilli que l'indifférence et le mépris, ont succombé sans gloire et sans postérité au jour de l'épreuve, ne laissant autour de leurs monastères en ruines qu'une réputation plus ruinée encore que leurs monastères.

A la vue de ce différend entre l'abbé de Clairvaux et l'abbé de Cluny, le monde les jugeant d'après lui, les suppose ennemis l'un de l'autre ; c'est qu'il ignore la piété et l'a-

mitié véritables. Jamais on ne vit peut-être deux hommes unis d'une amitié plus intime. Voici comment saint Bernard écrira, l'an 1146, au Pape Eugène : « Ce paraît être une chose extravagante de vous recommander le seigneur de Cluny, de vouloir servir de patron à celui dont tout le monde recherche le patronage ; mais, si ma lettre est superflue, je satisfais mon propre cœur ; grâce à cette lettre je voyage avec un ami que je ne puis suivre de corps. Est-il rien qui soit capable de nous séparer ? La hauteur des Alpes, les neiges qui les couvrent, la longueur du chemin, rien ne me détachera de lui. Je suis présent, je l'assiste partout ; il ne peut être nulle part sans moi. Je lui suis redevable de cette grâce, et c'est elle qui m'acquitte de ce que je lui dois, par le penchant que j'ai à le suivre, même malgré moi. Je supplie Votre Sainteté d'honorer dans ce grand homme un illustre membre de Jésus-Christ, un vase d'honneur, plein de grâce et de vérité, comblé de bonnes œuvres. Qu'elle nous le renvoie aussi satisfait de ses bontés qu'il satisfera, par son retour, une infinité de personnes. Qu'elle verse ses grâces sur lui avec profusion, afin qu'il les répande sur nous ; car, si vous l'ignorez, c'est lui qui assiste les pauvres de notre congrégation, qui leur fournit de quoi subsister des biens de son abbaye, autant qu'il le peut, sans donner lieu de murmurer à ceux de son ordre. Il n'est rien que Votre Sainteté ne doive lui accorder de tout ce qu'il demandera au nom de Jésus. Je dis au nom de Jésus ; car s'il vous demande, comme j'en ai quelque soupçon, d'être déchargé du gouvernement de son monastère, est-il personne, pour peu qu'il le connaisse, qui croie qu'il vous le demande au nom de Jésus ? Ou je me trompe, ou bien, tout dévot qu'il est, il est devenu d'une conscience encore plus délicate depuis qu'il a eu l'honneur de vous voir. Cependant à peine fut-il abbé qu'il eut le zèle de réformer son ordre en beaucoup de points, comme dans l'observance du jeûne, du silence, dans le retranchement des étoffes de prix et d'une propreté trop recherchée<sup>1</sup>. »

On voit par cette lettre que Pierre le Véné-

<sup>1</sup> S. Petr. Venerab., l. 1, *epist.* 28. *Biblioth. Patrum*, t. 22.

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 277.



nable pensait au fond comme saint Bernard. Il tint entre autres un chapitre général pour abolir la plupart des abus que saint Bernard avait signalés dans son apologie. Il fit pour cela d'excellents statuts, qui sont rappelés dans la bibliothèque de Cluny et dans l'historien Orderic Vital, moine de Saint-Évroul, qui assista lui-même à ce chapitre<sup>1</sup>. Bernard manda au Pape que Pierre voulait abdiquer les fonctions d'abbé ; c'était pour se retirer à Clairvaux et y vivre en simple religieux sous l'obéissance de son ami. On le voit par la lettre suivante, que Pierre lui écrivit en 1149 :

« A la brillante et solide colonne de l'ordre monastique ou plutôt de l'Église, le seigneur Bernard, abbé de Clairvaux, Pierre, humble abbé de Cluny, souhaite le salut que Dieu promet à ceux qui l'aiment. S'il était permis, si la Providence ne s'y opposait pas, si la voie de l'homme était en sa puissance, j'aimerais mieux m'attacher inséparablement à votre très-chère béatitude que de dominer ou de régner nulle part parmi les mortels. En effet, toutes les couronnes du monde peuvent-elles égaler le prix d'une compagnie que les hommes désirent avec passion, que les anges mêmes recherchent ? Car je puis dire, sans mentir, que ces esprits célestes vous regardent déjà comme leur concitoyen, quoique vous ne jouissiez point encore du bienheureux séjour que vous espérez. Pour moi j'espérerais d'y vivre avec vous éternellement, si j'avais le bonheur de vivre avec vous ici-bas jusqu'à mon dernier soupir. Pourrais-je ne pas courir après vous, attiré par le parfum de vos vertus ! Du moins, puisqu'il ne m'est pas permis d'y être toujours, que ne puis-je vous voir souvent ! ou, si cela ne se peut encore, que n'ai-je le plaisir de voir souvent des personnes qui me viennent de votre part ! Comme ce bonheur m'arrive rarement, je prie votre sainteté de me visiter d'ici à peu dans la personne du religieux Nicolas et de passer avec moi les fêtes de Noël. Comme il vous aime, qu'il a beaucoup de part à votre confiance et qu'il a la mienne tout entière, je vous verrai, mon saint frère je vous entendrai par lui, je vous ferai confidence

par lui de quelques secrets que j'ai à communiquer à votre sagesse. Je me recommande, moi et les nôtres, avec toute l'instance et la dévotion possibles, à votre sainte âme et aux saints qui servent le Seigneur sous votre gouvernement<sup>1</sup>. »

Suger, abbé de Saint-Denis et ministre du roi Louis de France, donnait lieu, plus que personne, aux abus que saint Bernard avait relevés dans les moines de Cluny. Suger entendit parler de l'écrit du saint homme ; il voulut le lire par lui-même ; il en profita, non moins que Pierre le Vénérable, pour la réforme de sa personne et de son monastère. Bernard lui écrivit alors en ces termes :

« On publie dans notre pays une nouvelle édifiante ; ceux qui craignent Dieu s'en réjouissent et sont charmés d'un changement si miraculeux. On fait partout votre éloge, et les âmes pieuses en témoignent leur joie. Ceux mêmes à qui votre nom est inconnu ne peuvent apprendre ce que vous êtes et ce que vous étiez sans admirer les effets de la grâce et sans en bénir l'Auteur ; mais ce qui nous comble de joie et signale le prodige de votre conversion, c'est que vous avez poussé votre zèle jusqu'à faire part à vos religieux des sentiments que le Ciel vous inspire et à pratiquer ce qui est écrit : « Que celui qui m'écoute invite les autres à m'écouter ; dites dans la lumière ce que je vous dis dans les ténèbres, et prêchez sur le haut des maisons ce qu'on vous aura dit à l'oreille<sup>2</sup>. » Ainsi un général d'armée, aussi vaillant qu'affectionné pour ses soldats, les voit-il qui reculent et que le fer de l'ennemi les taille en pièces : il aime mieux mourir avec eux que de leur survivre avec honte, quoiqu'il sache qu'il est le seul qui puisse échapper. Il demeure ferme sur le champ de bataille, il se bat avec courage, il court de tous côtés au travers des épées nues, il perce le gros des escadrons, il se jette au plus fort de la mêlée et où le danger est le plus pressant, et, de la voix et de l'épée, il effraye autant qu'il peut l'ennemi et encourage les siens. Il s'oppose à celui qui frappe, il défend celui qui va périr ; en un mot, désespérant de les sauver tous, il est prêt à

<sup>1</sup> Orderic Vital, l. 3, ad ann. 1132.

<sup>2</sup> S. Bernard, *epist.* 264. — <sup>2</sup> Apoc., 22, 17. Matth., 10, 27.

mourir pour chacun. Mais, tandis qu'il s'efforce d'arrêter les progrès du vainqueur, pendant qu'il relève ceux qui tombent et rallie ceux qui fuient, souvent il arrive que sa valeur produit, contre toute attente, une révolution heureuse. A son tour il dissipe les forces des ennemis, il triomphe quand ceux-ci allaient vaincre, et ses guerriers, dont la défaite semblait certaine, se reposent avec joie dans le sein de la victoire.

« Mais pourquoi relever une action chrétienne par des exemples profanes, comme si la religion même ne m'en fournissait pas ? Moïse doutait-il de ce que Dieu lui avait promis, que, quand tout le peuple qu'il commandait serait exterminé, il l'établirait le chef d'un peuple encore plus nombreux ? Néanmoins quelle tendresse n'a-t-il pas pour lui ! avec quel zèle ne s'oppose-t-il point à la colère de Dieu ! avec quelle ardeur ne prie-t-il pas pour les rebelles ! « Ah ! Seigneur, dit-il, si vous me faites grâce, faites-leur grâce aussi, sinon effacez-moi de votre livre <sup>1</sup>. » Zélé médiateur, dont le désintéressement désarme la justice de Dieu ! charitable conducteur, qui, uni à son peuple par les liens d'un tendre amour, tâche de sauver un corps dont il est comme la tête, qui en doit être inséparable, ou se détermine à périr avec lui ! Jérémie, fortement attaché à ses concitoyens, sacrifie ses inclinations à sa tendresse, préfère l'exil et la servitude aux douceurs de sa patrie et de sa liberté, aime mieux être captif avec ses frères que de les abandonner dans le besoin, bien qu'il soit son maître de rester en Judée. Paul, animé du même esprit, désire d'être anathème pour ses frères, parce qu'il sent que l'amour est aussi puissant que la mort. Voilà les modèles que vous avez suivis. J'y joins l'exemple de David, qui m'avait presque échappé. Ce grand saint, touché des ravages que la peste causait dans son peuple, court au-devant de l'ange exterminateur, et il le supplie de décharger toute la vengeance de Dieu sur lui seul et sur sa famille.

« Qui donc vous a inspiré tant de perfection ? Je souhaitais, je vous l'avoue, mais je n'espérais pas entendre dire de vous de si grandes choses. Comment s'imaginer, en ef-

fet, que vous montassiez tout d'un coup au plus haut degré de la vertu et au comble du mérite ? Mais à Dieu ne plaise que je mesure ses bontés infinies par la petitesse de ma foi et de mon espérance ! Il fait tout ce qu'il veut, indifféremment dans toutes sortes de personnes, indépendamment du temps et malgré tous les obstacles. Les saints censuraient vos désordres, mais ils ne touchaient pas à vos religieux ; ils étaient indignés de vos excès et non pas des leurs. Vos confrères murmuraient contre vous, et non pas contre votre communauté ; ils n'attaquaient que vous seul ; vous n'aviez qu'à changer, et leur critique n'avait plus de prise. Votre changement seul faisait cesser tout à coup leurs mécontentements et leurs reproches. La seule chose qui nous révoltait, c'était de vous voir marcher en public dans un habit et un équipage trop superbes. C'était assez de renoncer à ce faste et de changer d'habit pour faire cesser nos justes reproches ; mais, non content de les apaiser, vous méritez même nos applaudissements. Est-il, en effet, rien de plus grand et de plus glorieux que ce que vous venez de faire ? Un changement si soudain et si rare ne doit-il pas être considéré comme l'ouvrage du Très-Haut ? Le Ciel se réjouit de la conversion d'un seul pécheur ; combien plus de la conversion de toute une maison religieuse, et d'une maison telle que la vôtre !

« Cette maison, que son antiquité et la faveur des rois rendent si célèbre, était le théâtre de la chicane et de la guerre ; on y rendait à César ce qui lui était dû, mais Dieu n'y était pas servi de même. Je n'ai pas vu, mais j'ai ouï dire que le cloître était encombré de soldats, rempli d'intrigants et de plaideurs ; que tout y retentissait du bruit tumultueux des affaires du monde, et que les femmes mêmes y entraient librement. Dans cette confusion quel moyen de se remplir de saintes pensées et de s'occuper de Dieu ? Aujourd'hui l'on est absorbé en lui ; on s'y applique à conserver la chasteté, à faire fleurir la discipline régulière, à se nourrir de lectures spirituelles ; un silence continu, un recueillement profond élèvent l'esprit au ciel. Le doux chant des hymnes et des psaumes délasse des rigueurs de l'abstinence et

<sup>1</sup> Exode, 32, 32.



des exercices laborieux de la vie religieuse. La honte du passé adoucit les amertumes du présent, et les fruits de la bonne conscience, qu'on goûte déjà, produisent l'amour des biens à venir, qui ne sera point frustré, et une espérance qui ne peut jamais être trompeuse. La crainte des jugements de Dieu n'est plus le motif de l'amour fraternel qui y règne, la parfaite charité l'en a bannie. L'ennui et le dégoût en sont éloignés par la variété des saintes observances que l'on y pratique. Je ne dépeins ici l'état présent de votre maison que pour bénir l'Auteur de ces merveilles et pour louer celui qui en est l'instrument et le coopérateur. Dieu n'avait pas besoin de votre aide ; mais, pour partager avec vous la gloire de ce grand ouvrage, il en a voulu partager les soins <sup>1</sup>. »

Henri, archevêque de Sens, suivit l'exemple de Suger et réforma sa vie mondaine ; il écrivit à saint Bernard pour lui demander une instruction sur les devoirs de l'évêque. « Qui suis-je, s'écria le saint homme, pour oser instruire un évêque ? et qui suis-je, d'ailleurs, pour oser lui désobéir ? La même raison m'invite à accorder et à refuser ; il y a du péril des deux côtés, mais il y en a bien plus à désobéir.

« Depuis que vous avez reçu de Dieu les clefs du royaume du ciel, et qu'à l'exemple de la femme forte vous avez mis la main à des choses difficiles, j'ai eu du chagrin lorsque j'apprenais que vous manquiez à votre devoir, et je vous ai plaint quand j'ai su qu'on vous faisait de la peine. Je me rappelais alors ces paroles du Prophète : « Ceux qui s'embarquent sur mer pour y travailler au milieu des flots sont exposés à des tempêtes qui tantôt les portent jusqu'aux nues et tantôt les font descendre jusqu'aux abîmes. Au milieu de tant de maux leur âme sèche de douleur ; ils sont troublés comme un homme ivre, la tête leur tourne et toute leur sagesse les abandonne <sup>2</sup>. » Dans cette pensée, au lieu de juger de votre état comme le commun des hommes, j'en avais même compassion. Hélas ! disais-je, si la vie des autres hommes est une tentation continuelle, à combien de

périls la vie d'un évêque n'est-elle point en butte, lui qui est chargé du soin de son troupeau ! Je suis caché dans une grotte, je suis une lampe qui fume plutôt qu'elle ne luit sous le boisseau, et, dans cet état, je ne suis point à l'abri de l'impétuosité des vents, je suis tourmenté incessamment, je suis agité çà et là, comme un fragile roseau, par le souffle de la tentation. Que sera-ce de celui qui est élevé sur une montagne et placé sur le chandelier ? Je n'ai que moi à garder ; cependant je me suis un sujet de chute et d'ennui à moi-même, je me suis à charge, je suis réduit à me mettre souvent en colère contre l'intempérance de ma bouche, contre l'indiscrétion d'un œil qui me scandalise. Eh ! de combien de soucis est consumé, à combien d'attaques est exposé celui qui, étant chargé du soin d'autrui, outre ses propres tentations, n'est jamais sans combats au dehors et sans frayeurs au dedans !

« Mais ce qui me rassure pour vous, c'est l'agréable nouvelle qui s'est répandue de votre province jusqu'ici, nouvelle qui efface les mauvais bruits de votre conduite passée, et que je tiens, non pas de gens peu croyables, mais du vénérable évêque de Meaux, prélat d'une sincérité reconnue. Il y a quelque temps que, m'informant de vous, il me répondit d'un air content et comme assuré de la vérité de ce qu'il allait me dire. « Je pense, me dit-il, qu'il se conduira désormais par le conseil de l'évêque de Chartres. » Cette nouvelle me fit plaisir, parce que je suis certain que ce prélat est d'un très-bon conseil. Il ne pouvait pas me donner une plus forte preuve de vos bonnes intentions, ni une plus solide espérance de votre progrès dans la vertu. Confiez hardiment à ces deux évêques et votre personne et votre diocèse ; sous une telle conduite votre réputation et votre conscience sont en sûreté.

« Au reste, vous pensez sagement quand vous croyez que la charge de pasteur et d'évêque, que vous occupez, ne se peut remplir dignement sans conseil. La Sagesse même, cette mère des bons conseils, dit en parlant de soi qu'elle habite dans le conseil <sup>1</sup>. Mais,

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 78. — <sup>2</sup> Psaume 106, 23.

<sup>1</sup> Prov., 8, 12.

est-ce indifféremment dans toutes sortes de conseils ? « J'assiste, ajoute-t-elle, aux conseils réglés par la prudence <sup>1</sup>. » De plus elle vous avertit par la bouche du sage de vous précautionner contre les conseils infidèles. « Communiquez vos affaires à votre ami, dit-elle, et ne révélez point votre secret à des étrangers <sup>2</sup>. » Elle vous avertit encore par la bouche d'un autre sage : « Ayez beaucoup d'amis, mais choisissez votre conseiller entre mille <sup>3</sup>, » pour vous prouver qu'il est rare d'en trouver un bon, quoiqu'il soit nécessaire d'en avoir. Après cela, Dieu ne vous fait-il pas une faveur singulière en vous donnant, ce qui est si rare dans le monde, non pas un, mais deux habiles conseillers pleins de prudence et d'amitié ; en vous les faisant trouver dans votre province, pour les avoir près de vous, et parmi vos suffragants, afin d'avoir le droit de vous en servir ? Avec de tels directeurs vous ne serez point précipité dans vos jugements, ni violent dans vos punitions, trop lâche à reprendre, trop sévère à pardonner, trop faible à tolérer le désordre, somptueux dans votre table, singulier dans vos habits, léger à promettre, lent à exécuter votre parole, prodigue dans vos bienfaits. On ne verra plus régner dans votre diocèse ce vice ancien, et que la cupidité renouvelle tous les jours, la simonie, et l'avarice, cette espèce d'idolâtrie qui en est la mère. En un mot, assisté d'un tel conseil, vous honorez votre ministère, comme l'Apôtre <sup>4</sup>. Je dis votre ministère, pour montrer que vous devez servir et non pas dominer. J'ajoute que vous l'honorerez, et non pas vous-même ; car celui qui cherche ses propres intérêts, c'est soi-même qu'il veut honorer, et non pas son ministère.

« Mais gardez-vous bien de faire consister cet honneur dans la pompe de vos habits, dans la magnificence de vos équipages et dans la somptuosité de vos palais, mais plutôt dans l'innocence de vos mœurs, dans l'application à vos devoirs et dans l'exercice des bonnes œuvres. Hélas ! combien y en a-t-il qui font le contraire ! qui parent superbement leur corps et qui ne se soucient

point d'embellir leur âme ! Ne se fâcheront-ils pas contre moi si je leur applique l'instruction que l'Apôtre donne au sexe le plus faible et aux personnes du plus bas ordre de l'Eglise : « Ne vous distinguez point par des habits plus précieux <sup>1</sup> ? » Comme si le médecin n'employait pas le même fer à guérir les rois et le bas peuple ; comme si l'on faisait injure à la tête d'en couper les cheveux avec les mêmes ciseaux dont on se coupe les ongles. Après tout, s'ils sont fâchés de ce que je les mets au rang des femmes, de ce que l'Apôtre, plutôt que moi, les enveloppe dans la même condamnation, que ne sont-ils encore plus fâchés d'être enveloppés dans le même défaut ? Qu'ils soient confus de faire consister leur gloire, non pas dans leurs bonnes œuvres, mais dans quelques ouvrages de femmes, dans des étoffes tissues ou des fourrures travaillées de leurs mains. Qu'ils aient horreur de couvrir de peaux d'hermine teintes en rouge des mains dévouées au service de Dieu et avec lesquelles ils consacrent les redoutables mystères ; d'en embellir leur poitrine, que la sagesse seule doit orner ; d'en entourer leur cou, qu'il leur est plus glorieux et plus doux de plier sous le joug de Jésus-Christ. Ce ne sont point là les marques d'un Dieu souffrant, qu'ils devraient porter à l'exemple des martyrs ; ce sont d'indignes parures pour lesquelles les femmes sont si curieuses et si prodigues parce qu'elles ne sont occupées que des choses du monde et des moyens de lui plaire.

« Mais vous, prêtre du Très-Haut, à qui avez-vous envie de plaire ? Au monde ou à Dieu ? Si c'est au monde, pourquoi êtes-vous prêtre ? Si c'est à Dieu, pourquoi ne vous distinguez-vous point des laïques ? Si vous voulez plaire au monde, pourquoi vous faire prêtre ? On ne peut servir deux maîtres ; vouloir être ami du monde, c'est se déclarer ennemi de Dieu <sup>2</sup>. « Ceux qui ont voulu plaire aux hommes, dit le Prophète, ont été détruits et confondus, et Dieu s'est ri de leur vanité <sup>3</sup> ! » « Si je plaisais aux hommes, dit l'Apôtre, je ne serais point serviteur du

<sup>1</sup> Prov., 8, 12. — <sup>2</sup> Ibid., 25, 9. — <sup>3</sup> Eccl., 6, 6. — <sup>4</sup> Rom., 11, 13.

<sup>1</sup> 1 Tim., 2, 9. — <sup>2</sup> Jacq., 4, 4. — <sup>3</sup> Psaume 52, 6.



Christ<sup>1</sup>. » Ainsi dès que vous voulez plaire aux hommes vous cessez de plaire à Dieu, et dès que vous cessez de lui plaire vous n'êtes plus en état de l'apaiser. Pourquoi donc êtes-vous prêtre ? Que si vous voulez plaire à Dieu, pourquoi vous conformez-vous aux manières du monde ? Car, enfin, si le prêtre est le pasteur, si le peuple est le troupeau, est-il raisonnable qu'il n'y ait entre eux aucune différence ? Si mon pasteur m'imité, moi qui suis une de ses brebis ; s'il marche comme moi vers la terre, le visage rampant et les yeux baissés, cherchant à remplir son ventre pendant que son âme languit de faim, en quoi se distingue-t-il de moi ? Malheur au troupeau si le loup vient ! Il n'y aura personne qui le prévienne, qui l'arrête, qui lui arrache sa proie. Convient-il au pasteur d'assouvir ses appétits comme une bête, de ramper dans la boue, de s'attacher à la terre, au lieu de vivre en homme, la tête haute, les yeux élevés, au lieu de chercher et de goûter les choses du Ciel ?

« Au reste ce pasteur que je reprends est indigné contre moi quand j'ose ouvrir la bouche ; il m'impose silence, il crie qu'il n'appartient pas à un moine de s'ériger en censeur des évêques. Plût à Dieu qu'il me fermât les yeux pour ne pas voir ce qu'il me défend de condamner ! Est-ce donc une présomption si grande à moi, qui ne suis qu'une brebis, si, voyant fondre sur mon pasteur deux bêtes féroces, la vanité et la curiosité, j'ose pousser quelques cris pour qu'on vienne à son secours, qu'on l'arrache de leurs gueules sanglantes, sur le point d'être dévoré ? Que ne me feraient-elles pas, à moi qui ne suis qu'une faible brebis, elles qui se jettent avec tant de fureur sur le pasteur même ?... Après tout, quand je m'abstiendrais de murmurer de son luxe, quand je ne dirais mot, aurait-il moins sujet d'en rougir ? Chacun n'a-t-il pas la voix de sa conscience ? Que diraient ces prélats si quelque autre plus hardi que moi leur citait, pour les confondre, non pas l'autorité de l'Apôtre, comme je viens de faire, ni celle de l'Évangile, d'un prophète ou d'un Père

de l'Église, mais d'un poëte païen<sup>1</sup> : *Dites-nous, ô pontifes, que fait l'or, je ne dis pas dans le temple, mais sur les harnais de vos chevaux ? Combien plus serait-il tolérable dans le temple ! J'ai beau me taire sur ce désordre, la cour a beau le dissimuler, la misère du pauvre, la faim où il est réduit est une voix publique qui crie et se fait entendre partout. Le monde n'en dit mot parce qu'il ne peut vous hair. Et comment réprimerait-il le péché, lui qui loue le pécheur et applaudit au méchant ?*

« Les pauvres, qui manquent de tout et que la faim presse, crient, se lamentent et disent tout haut : « Dites-nous, ô pontifes, que fait l'or dans les brides ? Ces brides dorées nous mettent-elles à couvert du froid ou de la faim ? Tandis que nous souffrons misérablement de la faim et du froid, que font tant de housses et de couvertures entassées dans vos garde-meubles ? C'est à nous ce que vous prodiguez, c'est à nous que vous arrachez avec inhumanité ce que vous sacrifiez à la vanité. Nous aussi avons été rachetés par le sang du Christ ; nous sommes donc vos frères. Jugez ce que c'est que de refuser à des frères leur portion pour en repaître vos yeux. Notre vie va grossissant votre abondance superflue ; vous retranchez à nos besoins pour ajouter à votre faste. Ainsi votre cupidité fait un double mal : vous périssez en dissipant notre bien ; vous nous faites périr en nous le ravissant. Vos chevaux marchent chargés de pierreries, nous allons pieds nus ; vos mulets sont richement caparaçonnés, brillants de boucles, de chaînettes, de sonnettes, de longues de cuir semées de clous d'or et d'une infinité d'autres ornements aussi éclatants que précieux, et vous refusez impitoyablement à vos frères de quoi couvrir leur nudité. De plus, tout ce que vous possédez n'est pas le fruit de votre négoce ou de votre travail, il n'est point l'héritage de vos pères, à moins que vous ne disiez dans votre cœur : « Possédons par hérédité le sanctuaire de Dieu<sup>2</sup>. » Tels sont les murmures que les pauvres poussent vers Dieu, à qui parlent les cœurs ; mais ils s'élèveront un jour avec

<sup>1</sup> Galat., 1, 10.<sup>1</sup> Perse, *Sat.* 1. — <sup>2</sup> Psaume 82, 13.

hardiesse contre ceux qui les oppriment; le Père des orphelins et le Juge des veuves se déclarera pour eux. « Autant de fois, vous dira-t-il, que vous aurez manqué d'assister le moindre de ces petits, vous avez refusé de m'assister moi-même <sup>1</sup>. »

« Pour vous, révérendissime Père, gardez-vous bien de mettre dans le luxe et dans le faste la gloire de votre ministère; ces dehors pompeux n'ont rien de beau que pour l'œil, qui ne s'arrête qu'aux apparences. Ce qui est intérieur et caché n'éblouit pas les yeux, mais il n'en est pas moins éclatant; il ne flatte pas le goût, mais il n'en est pas moins sublime. La chasteté, la charité, l'humilité, pour n'être pas sensibles, ne sont pas moins belles; leur beauté a tant de charmes qu'elle attire les regards de Dieu <sup>2</sup>. » Dans la suite de sa lettre saint Bernard s'étend sur ces trois vertus comme les principaux ornements du sacerdoce et de l'épiscopat.

Ce que dit saint Bernard sur le faste de certains évêques regardait particulièrement Étienne de Senlis, évêque de Paris. C'était un homme de cour, ami particulier du roi Louis le Gros, qui le comblait de faveurs pour le retenir auprès de sa personne. Étienne, cependant, fut touché des discours et des écrits de saint Bernard; l'exemple de Suger et de l'archevêque de Sens acheva de le convertir. Il quitta la cour pour ne s'occuper désormais que du soin de son troupeau. Le roi, qui était bon, mais irascible, fut blessé de cette retraite inopinée; il changea en haine l'amitié qu'il avait portée à l'évêque. Quelques clercs, que l'évêque avait mécontentés par le rétablissement de la discipline, achevèrent d'indisposer le roi contre lui. L'évêque Étienne fut dépouillé de ses biens et courut même risque de la vie. Il jeta un interdit sur tout son diocèse et se retira auprès de l'archevêque de Sens, son métropolitain. Les deux prélats se rendirent ensemble à Cîteaux, où se trouvait alors réuni le grand chapitre des abbés de l'ordre; ils y exposèrent leurs griefs contre le roi, lequel, aussi bien que les deux évêques, avait obtenu de ces saints religieux des lettres de frater-

nité. Saint Bernard rédigea une adresse conçue en ces termes :

« Au très-illustre roi des Français, Louis, Étienne, abbé de Cîteaux; et le chapitre général des abbés et des religieux de la même congrégation, le salut, la santé et la paix en Jésus-Christ. Le Souverain de l'univers vous fait régner ici-bas, et, si vous êtes un roi juste et sage, il vous fera régner dans le ciel. Nous le supplions avec ardeur que votre règne présent soit si fidèle que vous méritiez un jour un règne heureux et sans fin. Mais, après tout, qui vous a conseillé de vous opposer avec tant d'aigreur à l'effet de nos prières, vous qui avez eu l'humilité de les rechercher autrefois avec tant d'empressement? De quel front lèverons-nous nos mains pour vous vers l'Époux de l'Église, vous qui l'affligez inconsidérément et sans raison? Elle se plaint fortement contre vous à son Époux et à son Seigneur de ce que vous l'attaquez au lieu de la défendre. Vous voyez par là de qui vous vous attirez la haine; ce n'est pas de l'évêque de Paris, c'est du Seigneur du ciel, d'un Dieu terrible, qui peut humilier les plus grands princes, et qui déclare qu'offenser ses ministres c'est l'offenser lui-même <sup>1</sup>.

« Nous vous donnons librement cet avis; nous vous aimons trop pour ne pas vous avertir et vous prier, par l'amitié dont vous nous honorez, par l'association fraternelle que vous avez voulu faire avec nous, et que vous violez en cette rencontre, de faire cesser au plus tôt un si grand mal. ~~Que si nous~~ avons le malheur de ~~n'être pas~~ écoutés, si vous méprisez les avis de ceux que vous traitez de frères et d'amis, qui prient Dieu tous les jours pour vous, pour vos enfants, pour votre royaume, nous ne pouvons nous dispenser de vous dire que nous sommes obligés de servir, selon notre petit pouvoir, l'Église de Dieu et son ministre, dans la personne du vénérable évêque de Paris, notre père et notre ami. Il implore de pauvres religieux contre un roi puissant, et il nous prie, par le droit de fraternité qui nous lie avec lui, d'écrire au seigneur Pape en sa fa-

<sup>1</sup> Matth., 25, 40. — <sup>2</sup> S. Bernard, *epist.* 42.

<sup>1</sup> Psaume 75, 12. Luc, 10, 16.



veur ; mais nous jugeons à propos de nous adresser auparavant à Votre Excellence, d'autant plus que l'évêque offre de s'accommoder avec vous par l'entremise des religieux de notre congrégation, pourvu qu'on lui restitue par avance ce qu'on lui enlève injustement, ce qui est selon toutes les règles de la justice. Nous avons différé de nous employer pour lui jusqu'à ce que nous ayons su vos intentions. Si Dieu vous inspire de suivre nos conseils et d'accepter notre médiation pour vous réconcilier à votre évêque, ou, pour mieux dire, à Dieu même, nous sommes prêt à essayer pour cela toutes les fatigues et à nous rendre où il vous plaira. Que si nous ne gagnons rien auprès de vous, il est de notre devoir d'assister un ami et d'obéir à un évêque <sup>1</sup>. »

Cette lettre n'adoucit pas l'esprit du roi. Les évêques de la province de Sens allèrent avec saint Bernard et quelques autres abbés trouver ce prince à Paris ; ils se jetèrent à ses pieds pour le conjurer de rendre ses bonnes grâces à l'évêque Étienne. Le roi ne les écouta point ; mais saint Bernard retourna le lendemain lui faire de vifs reproches à ce sujet, et il lui dit : « Seigneur, votre opiniâtreté sera punie par la mort de Philippe, votre fils aîné <sup>2</sup>. »

Ce qui rendait le roi inflexible, c'est que le Pape Honorius, à qui il avait porté ses plaintes, venait de lever l'interdit jeté sur le diocèse de Paris par l'évêque Étienne et par les autres évêques de la province. Saint Bernard s'en plaignit au Pape lui-même et lui écrivit la lettre suivante :

« Au souverain Pontife Honorius, les abbés des pauvres du Christ, Hugues de Pontigni et Bernard de Clairvaux, tout ce que peut l'oraison des pécheurs. Nous ne pouvons vous déguiser ce qui fait gémir les évêques ou plutôt toute l'Église dont nous sommes les enfants, si toutefois nous en sommes dignes. Nous disons ce que nous avons vu ; car la pressante nécessité nous a arrachés de nos cloîtres, et alors nous avons vu ce que nous disons. Nous l'avons vu avec douleur, nous le disons avec douleur :

l'honneur de l'Église grandement lésé au temps d'Honorius. Déjà l'humilité ou plutôt la constance des évêques avait fléchi la colère du roi, quand, hélas ! l'autorité du souverain Pontife a redoublé la fierté de ce prince et abattu le courage des prélats qui résistaient. Il est vrai qu'on a surpris votre religion, on le connaît par votre lettre, et l'on s'est servi du mensonge pour vous faire lever un interdit si juste et si nécessaire. Mais, présentement que le mensonge est découvert, l'iniquité aura-t-elle menti impunément, surtout à une si haute majesté ? Après tout, nous sommes fort étonnés de ce qu'on a jugé en faveur d'une partie sans écouter l'autre. Nous n'avons pas la témérité de le blâmer ; mais, avec un amour filial, nous représentons au cœur de notre Père combien l'impie en triomphe et le pauvre en souffre. Au reste il ne nous appartient pas de vous prescrire jusqu'à quel point vous devez supporter les méchants et compatir aux malheureux ; là-dessus, bien-aimé Père, consultez plutôt votre cœur. Portez-vous bien <sup>1</sup>. »

Saint Bernard écrivit une autre lettre au Pape Honorius, sur le même sujet, au nom de Geoffroi, évêque de Chartres. Ce prélat lui marque qu'étant allé voir le roi, avec les autres évêques de la province, pour le prier de restituer ses biens à l'évêque de Paris, ils n'en avaient rien obtenu ; que cependant le roi, voyant qu'ils voulaient se servir des armes de l'Église, avait promis de réparer tous les dommages ; mais que, dans le moment, ayant reçu des lettres de Sa Sainteté qui levaient l'interdit, il refusa d'exécuter ce qu'il avait promis <sup>2</sup>.

Quelque temps après, le prince Philippe, que son père Louis le Gros avait fait sacrer roi le jour de Pâques 1129, traversait les rues de Paris ; un pourceau, s'échappant de chez un boucher, se jette entre les jambes de son cheval ; l'animal, effrayé, se cabre et renverse son cavalier contre une borne. Philippe, horriblement blessé, fut transporté dans la maison la plus voisine, où il expira la nuit suivante, 13 octobre 1131, à l'âge de seize ans. Il fut vivement regretté de tous les

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 45. — <sup>2</sup> Gaufrid., *Vita S. Bern.*, l. 4, c. 2.

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 46. — <sup>2</sup> S. Bern., *epist.* 47.

Français parce qu'il annonçait un excellent prince <sup>1</sup>. Ainsi s'accomplit la prédiction que saint Bernard avait faite au père, qui, accablé de ce coup funeste, ne tarda point à se réconcilier avec l'évêque de Paris.

Tandis que le roi Louis le Gros inquiétait cet évêque, ainsi que quelques autres, il lui survint, l'an 1127, des affaires d'État qui l'empêchèrent de se mêler plus qu'il ne devait des affaires de l'Église. Charles le Bon, comte de Flandre, son parent, fut cruellement assassiné à Bruges, dans l'église de Saint-Donatien, par la faction de quelques rebelles. Le roi marcha avec une puissante armée pour punir cet attentat, et il donna le comté de Flandre à Guillaume Cliton, fils de Robert de Normandie, à qui il fit épouser une sœur d'Adélaïde, reine de France, à la place de la fille du comte d'Anjou, de laquelle les Papes Calixte II et Honorius II l'avaient obligé de se séparer pour cause de parenté.

Charles, comte de Flandre, surnommé le Bon, remplit toute l'étendue d'un nom si glorieux, et il mérita, comme son père et son cousin, de recevoir la couronne du martyr de la part de quelques sujets rebelles. Il était cousin du martyr saint Canut, roi des Obotrites et duc de Sleswig. Il était fils de saint Canut, roi de Danemark, et d'Adèle, fille de Robert le Frison et petite-fille de Robert, roi de France. Adèle, après la mort cruelle de Canut, son mari, revint en Flandre auprès du comte Robert, son père, et fut mariée depuis à Roger, duc de Sicile. Le jeune Charles alla faire l'apprentissage du métier de la guerre contre les Sarrasins de la Palestine, et il se distingua ensuite dans la Flandre sous les comtes Robert le Jeune et Baudouin, qui lui donna le château d'Encre. Baudouin, voyant qu'il ne pouvait se guérir d'une blessure qu'il avait reçue au front, prit l'habit monastique et donna son comté à Charles, qui avait épousé Marguerite, fille de Rainald, comte de Clermont.

La jalousie des seigneurs voisins suscita bien des guerres au nouveau comte de Flandre. Le duc de Louvain, le comte de Mons,

le comte de Saint-Paul, celui d'Hesdin et Thomas de Couci tâchèrent de lui enlever la Flandre; mais il rendit inutiles tous leurs efforts et sut les faire repentir de leur témérité.

Il profita de la paix qu'il s'était procurée par sa valeur pour travailler à déraciner les abus qui s'étaient introduits dans ses États. Afin de les mieux connaître, et même de commencer la réforme par lui-même, il donnait une entière liberté aux prélats et aux simples clercs de lui donner les avis qu'ils croyaient convenables. Il se regardait comme le père de tous ses sujets et particulièrement comme celui des pauvres. Dans la famine qui affligea la France l'an 1128, il envoya les pauvres par centaines dans les différentes terres de son domaine pour y être nourris, et il les mettait, pour ainsi dire, en garnison chez ses receveurs. Il en avait lui-même un si grand nombre auprès de lui qu'il distribua un jour, à Ypres, sept mille huit cents pains en aumône. Durant cette famine il défendit qu'on fit de la bière, afin de ménager le grain, qui serait mieux employé à faire du pain. Quand il n'avait plus ni pain ni argent à donner aux pauvres il se dépouillait quelquefois de ses habits précieux pour les en revêtir. Il commençait toujours la journée par distribuer lui-même l'aumône aux pauvres, et, par respect pour Jésus-Christ, qu'il honorait en leurs personnes, il la faisait pieds nus, baisant avec humilité la main du pauvre en y mettant l'aumône <sup>1</sup>.

« Il avait, dit une ancienne chronique, continuellement en sa compagnie trois notables religieux, docteurs en théologie, lesquels journellement, après souper, lui lisaient et expliquaient un chapitre ou deux de la Bible. Il fit défense à chacun, sur peine de perdre un membre, de jurer par le nom de Dieu, ni par chose qui touchât à Dieu ou à ses saints, et, quand quelqu'un de sa maison était trouvé en cette faute, il le faisait en outre jeûner quarante jours au pain et à l'eau. Il était merveilleusement sévère et rigoureux contre les sorcières, enchanteurs, nécromanciens et autres gens de cette espèce. Il chassa

<sup>1</sup> Suger, *Vita Ludov. Grossi*, p. 59. Orderic Vital, l. 12.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 2 mars.



et bannit de Flandre tous les Juifs et usuriers, lesquels y avaient vécu auparavant sans tribut, disant qu'il ne les voulait souffrir jusqu'à ce qu'ils eussent satisfait et amendé le meurtre par eux commis sur le Fils de leur Seigneur<sup>1</sup>. »

Quand le pieux comte voyait paraître dans son palais des évêques, des abbés ou des ecclésiastiques, il faisait expédier sur-le-champ les affaires qui les y avaient amenés, afin qu'ils ne demeurassent pas longtemps à la cour, où il n'aimait pas à les voir s'ils n'avaient des charges qui les y retinssent. Ayant vu, un jour de l'Épiphanie, un abbé dans son palais, il lui dit : « Seigneur abbé, qui chantera aujourd'hui la grand'messe dans votre monastère ? » L'abbé lui répondit : « Prince, j'ai cent religieux, et on ne manquera pas d'officiants. » Le comte lui répliqua : « Mais à une si grande solennité il fallait vous trouver au chœur et au réfectoire avec vos religieux, les édifier et les récréer ; c'est pour cela que nos ancêtres vous ont donné tant de biens. — C'est la nécessité, dit l'abbé, qui m'a obligé de venir ici ; car nous sommes opprimés par un seigneur. — Il suffisait, dit le comte, de m'écrire ou de m'envoyer quelqu'un. C'est à moi de vous défendre et à vous de prier pour moi. » Ensuite, le comte ayant fait venir ce seigneur et ayant trouvé qu'il avait tort, il lui dit : « Si j'entends encore des plaintes de vous, je vous ferai bouillir comme mon prédécesseur a fait bouillir celui qui opprimait une veuve<sup>2</sup>. »

Charles le Bon était tellement estimé des étrangers qu'on lui offrit le royaume de Jérusalem pendant la captivité de Baudouin II et l'empire d'Occident après la mort de Henri V ; mais il refusa l'un et l'autre.

Cependant son amour pour les pauvres et pour la justice lui attira la haine des méchants. Bertoulphe, prévôt de Bruges, archichapelain et chancelier de la cour de Flandre, avait amassé de grandes richesses sous les comtes précédents ; il possédait de grandes terres et avait quantité de parents, d'amis et de vassaux, en sorte que, bien que sa famille fût originairement de condition

servile, il allait de pair avec les plus grands seigneurs et était le plus puissant après le comte. Pour s'appuyer davantage il avait marié ses nièces à des gentilshommes. Durant la famine il avait accaparé des blés dans des magasins ; le comte les fit ouvrir de force et distribuer le blé, à un prix raisonnable, aux habitants de Bruges. Les parents du prévôt en montrèrent du ressentiment ; leurs maisons furent abattues ou brûlées. L'un des gentilshommes qui avaient épousé les nièces de Bertoulphe, ayant un différend avec un autre noble, l'appela en duel judiciaire devant le comte, suivant l'usage du temps ; l'autre refusa de se battre avec un homme qui avait perdu sa noblesse en épousant une femme de condition servile ; car telle était la loi du pays. Ce fut donc une occasion de rechercher la condition du prévôt et de toute sa famille, que le comte prétendait être serfs et de son domaine.

Le prévôt, depuis longtemps en possession de sa liberté, ne put dévorer cet affront et traitait Charles d'ingrat, disant que, sans lui, il n'aurait jamais été comte de Flandre. Enfin sa haine vint à un tel point que, le comte étant venu à Bruges, il tint pendant la nuit un conseil avec sa famille, où la mort du prince fut résolue. Le lendemain, après avoir distribué ses aumônes ordinaires, le comte alla à l'église de Saint-Donatien. Tandis que ses chapelains y chantaient prime et tierce il se mit en prière devant l'autel de la sainte Vierge, et, après de fréquentes génuflexions, il se prosterna sur le pavé pour dire les sept psaumes dans un livre, ayant auprès de lui des pièces de monnaie que son chapelain y avait mises, selon sa coutume, pour donner l'aumône même pendant sa prière.

Les conjurés étant avertis que le comte était à l'église, Burcard, neveu du prévôt, y vint avec six autres, portant des épées nues sous leurs manteaux. S'étant approché du comte, il le toucha d'abord légèrement de son épée, afin de lui faire lever la tête, comme il fit, pour voir ce que c'était. Alors Burcard lui donna un si grand coup sur le front qu'il lui fit sauter la cervelle sur le pavé, et, quoique ce premier coup ne fût que trop suffisant, les autres lui en donnèrent

<sup>1</sup> Oudegherst, *Annales et Chroniques de Flandre*, c. 64-65. — <sup>2</sup> Ypérius, apud *Acta SS.*, 2 mars.

encore plusieurs et lui coupèrent le bras qu'il étendait pour donner l'aumône à une pauvre femme. C'était le second jour de mars 1127. On voulut emporter le corps à Gand ; mais le clergé et le peuple de Bruges s'y opposèrent, d'autant plus qu'un boiteux fut guéri subitement en touchant le cercueil. On l'enterra d'abord sans cérémonie au lieu même où il avait été tué ; mais on fit le service dans une autre église, parce que celle de Saint-Donatien était profanée par le meurtre. Le roi Louis le Gros, appelé par les seigneurs de Flandre, alla à main armée soumettre les séditions ; il prit les principaux auteurs du crime et les fit périr dans de terribles supplices. La vie du bienheureux comte fut écrite quelques mois après par ordre de saint Jean, évêque de Thérouanne ; elle le fut encore par Gualbert, syndic de Bruges, et par le moine Elnath, tous deux contemporains. Le bienheureux Charles le Bon a toujours été depuis révéré dans le pays comme saint. Il ne laissa point d'enfants, et le comté de Flandre passa à Guillaume, fils de Robert, duc de Normandie <sup>1</sup>.

Cependant saint Bernard était de nouveau tombé malade. Son ami, l'abbé Guillaume de Saint-Thierry, malade lui-même, alla le rejoindre pour jouir de ses entretiens et mourir en sa compagnie, supposé que son heure fût venue. Souffrants tous les deux, ils se servaient d'infirmiers l'un à l'autre, surtout pour les besoins spirituels. Bernard expliquait à son ami plusieurs choses du Cantique des cantiques ; Guillaume les écrivait chaque jour. Outre ces entretiens, Bernard profita de sa convalescence pour composer son opuscule *de la Grâce et du Libre Arbitre*. Voici à quelle occasion. Il s'entretenait un jour avec ses frères sur les merveilleux effets de la grâce, et ajoutait, avec l'accent de la reconnaissance, que la grâce l'avait prévenu dans le bien, que c'était elle qui donnait au bien son commencement, son progrès et sa perfection. A ces paroles l'un des auditeurs lui dit : « Si c'est la grâce qui fait tout, quelle sera notre récompense, où sont nos mérites, où est notre espérance ? » Saint Bernard ré-

pondit avec saint Paul : « Dieu nous a sauvés, non par les œuvres de justice que nous avons faites nous-mêmes, mais par sa miséricorde <sup>1</sup>. » « Eh quoi ! continua-t-il, pensiez-vous être l'auteur de vos mérites et vous sauver par votre justice propre, vous qui ne pouvez pas seulement prononcer le nom de Jésus sans la grâce du Saint-Esprit ? Avez-vous oublié la parole de Celui qui a dit : « Vous ne pouvez rien faire sans moi <sup>2</sup> ; » et ailleurs : « Cela n'est ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde <sup>3</sup> ? » « Mais, me répondrez-vous, que devient alors le libre arbitre ? » Ma réponse sera courte : « Il fait son salut. »

Saint Bernard remarque, en second lieu, que lorsque la grâce opère en nous le salut, le libre arbitre y coopère en donnant son consentement, en obéissant à Dieu, qui commande, en ajoutant foi à ses promesses, en lui rendant grâce de ses bienfaits. Le libre arbitre <sup>4</sup> est appelé libre à cause de la volonté, et arbitre à cause de la raison. Il y a trois sortes de liberté : la liberté de la nature, la liberté de la grâce, la liberté de la gloire. Nous avons reçu la première par la création : elle nous exempte de la nécessité ; la seconde par la régénération : elle nous délivre du péché ; la troisième, qui ne nous sera accordée qu'avec la possession de la gloire éternelle, nous assurera la victoire sur la corruption et sur la mort. Saint Bernard développe ces trois idées, soumettant le tout à la correction de l'abbé Guillaume, à qui l'opuscule est adressé <sup>5</sup>. Cependant on ne voit pas que saint Bernard y distingue d'une manière aussi nette et aussi précise que l'ont fait depuis saint Thomas et l'Eglise catholique la nature et la grâce, l'ordre naturel et le surnaturel, distinction qui éclaircit bien des doutes et concilie bien des difficultés ; car on conçoit aussitôt, avec l'Ange de l'école, que, dans l'ordre naturel, l'homme déchu peut encore, même sans la grâce, quelque bien, mais qu'il ne peut ni n'a jamais pu, sans la grâce, aucun bien surnaturel.

Le saint abbé de Clairvaux, encore malade, avait à peine repris ses fonctions d'abbé

<sup>1</sup> Acta SS., 2 mars.

<sup>1</sup> Tite, 3, 5. — <sup>2</sup> Jean, 15, 5. — <sup>3</sup> Rom., 9, 16. — <sup>4</sup> De Gratia et Libero Arbitrio. — <sup>5</sup> Cantic., 5, 3.



qu'il fut appelé à un concile qui devait s'ouvrir à Troyes au commencement de l'année 1128. Le différend de l'évêque de Paris avec le roi et diverses autres nécessités de l'Église de France avaient déterminé le Pape Honorius à réunir les prélats français, sous la présidence de son légat, le cardinal Matthieu, évêque d'Albane. Le cardinal voulut que saint Bernard assistât au concile et lui écrivit pour le presser de s'y rendre ; le saint homme, encore bien souffrant, lui répondit en ces termes :

« Mon cœur était prêt à vous obéir, mais mon corps ne l'était pas de même ; car ma chair, brûlée par les ardeurs d'une fièvre violente, épuisée de sueurs, était trop faible pour seconder l'esprit, qui est prompt. Il n'a donc pas tenu à moi, mais la maladie s'est opposée à mes désirs. Que nos amis jugent si cette excuse est légitime, eux qui, sans en agréer aucune, se servent des liens de l'obéissance dont je suis enlacé pour m'arracher tous les jours à mon cloître et me rejeter dans le monde. Qu'ils fassent réflexion que je n'invente point de faux prétextes pour me débarrasser ; mais que la maladie dont Dieu m'afflige leur fasse sentir qu'il n'est point de conseil qui puisse résister au sien. Ils se seraient sans doute indignés contre moi si je leur avais répondu : « J'ai quitté ma tunique ; comment me résoudrai-je à la reprendre ? J'ai lavé mes pieds ; pourquoi les salir encore ? »

« Mais présentement il faut qu'ils trouvent à redire aux ordres de Dieu, ou bien qu'ils s'y soumettent ; c'est lui qui m'a mis dans l'impossibilité de sortir, quand même je le voudrais. C'est, disent-ils, une affaire importante, une pressante nécessité qui nous oblige à vous appeler. Pourquoi donc ne jeter pas les yeux sur un homme capable des grandes affaires ? Si on m'estime tel, pour moi je n'en crois rien et je sais tout le contraire. Au reste, quelles que soient ces sortes d'affaires, elles ne me regardent point. En effet, ces affaires dont vous vous empressiez si fort de charger votre ami aux dépens même de son repos et de son cher silence, ces affaires sont ou faciles ou difficiles. Si elles sont faciles on les terminera bien sans moi ; si elles sont difficiles je ne suis point

capable d'en venir à bout, à moins que je ne sois dans une si haute réputation qu'on me réserve ce qu'il y a de considérable et même d'impossible, et qu'on ne s'imagine que je puis ce que le reste des hommes ne peut pas. Si cela est, comment, ô mon Dieu ! ne vous êtes-vous jamais trompé que dans le jugement que vous avez fait de moi ? Pourquoi avez-vous mis sous le boisseau la lumière qu'il fallait placer sur le chandelier, ou, pour parler plus exactement, pourquoi m'avez-vous fait moine ? Pourquoi avez-vous caché sous votre tente, dans ces temps de troubles et de désordres, un homme nécessaire au monde et dont les évêques mêmes ne peuvent se passer ? Mais je m'aperçois qu'en me plaignant de mes amis je me mets en mauvaise humeur, je parle avec émotion à un homme dont le souvenir seul me ramène la sérénité et la joie. Sachez cependant, je parle à vous, mon Père, que je ne suis pas ému, mais prêt à suivre vos ordres. C'est à votre indulgence de m'épargner dans les occasions où vous jugerez devoir le faire <sup>1</sup>. »

Le cardinal Matthieu, issu de parents nobles, dans le pays de Reims, était moine et prieur à Cluny quand Pierre le Vénérable son abbé, l'emmena à Rome pour plaider sa cause contre l'ex-abbé Ponce. Matthieu ne pensait qu'à revenir après le jugement de la cause qu'il avait très-bien soutenue, lorsque le Pape Honorius le créa cardinal et évêque d'Albane. Le nouveau cardinal ne changea rien à ses observances monastiques. On conçoit que saint Bernard dût l'aimer beaucoup.

Malgré sa charmante lettre, peut-être même à cause d'elle, Bernard reçut l'invitation formelle de se trouver au concile. Il partit donc pour Troyes au milieu de l'hiver. Ce fut sous son inspiration que cette vénérable assemblée régla les différends de l'Église de France et fit, pour la réforme des mœurs cléricales, plusieurs canons qui ne sont pas venus jusqu'à nous, mais dont les auteurs contemporains vantent beaucoup l'énergie et la sagesse <sup>2</sup>.

Au concile se trouvait, entre autres, Hugues des Paiens, maître de la nouvelle milice du Temple, avec cinq de ses confrères. Ce

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 21. — <sup>2</sup> *Annal. Cisterc.* t., 1, p. 184.

nouvel ordre militaire avait commencé à Jérusalem neuf ans auparavant, c'est-à-dire l'an 1118. Quelques chevaliers, hommes nobles et craignant Dieu, se dévouèrent à son service entre les mains du patriarche, et promirent de vivre perpétuellement dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, comme des chanoines. Les deux principaux étaient Hugues des Païens et Geoffroi de Saint-Alde-mar, et, comme ils n'avaient ni église ni habitation certaine, le roi de Jérusalem leur donna un logement dans le palais qu'il avait près du temple; de là leur vint le nom de Templiers. Les chanoines du temple leur donnèrent une place dans ce palais pour y bâtir les lieux réguliers; le roi et les seigneurs, le patriarche et les prélats leur donnèrent quelque revenu de leurs domaines pour leur nourriture et leur vêtement. Leur première promesse et le premier devoir qui leur fut imposé par le patriarche et les autres évêques, pour la rémission de leurs péchés, fut de garder les chemins contre les voleurs et les partisans, principalement pour la sûreté des pèlerins.

Ils n'étaient encore que neuf quand ces six d'entre eux se présentèrent au concile de Troyes, où le Pape les avait adressés, et y exposèrent, autant que leur mémoire leur put fournir, l'observance qu'ils avaient commencée de garder en ce nouvel ordre militaire. Le concile jugea bon de leur donner une règle par écrit, afin qu'elle fût plus fixe et mieux observée, et ordonna qu'elle serait dressée par l'autorité du Pape et du patriarche de Jérusalem. On en donna la commission à saint Bernard, qui la fit écrire par un nommé Jean de Saint-Michel. Nous avons la règle qui porte ce nom, divisée en soixante-douze articles, mais dont plusieurs ont été ajoutés depuis la multiplication de l'ordre, et même longtemps après. Après cette règle le Pape Honorius et le patriarche Étienne leur ordonnèrent l'habit blanc; car jusque-là ils n'en avaient pas de particulier.

Voici les articles de leur règle qui paraissent les plus primitifs. « Les chevaliers du Temple entendront l'office divin tout entier du jour et de la nuit; mais quand leur service militaire les empêchera d'y assister ils

réciteront treize *Pater* pour matines, sept pour chacune des petites heures, et neuf pour vêpres. Pour chacun des confrères morts ils diront cent *Pater* pendant sept jours, et pendant quarante jours on donnera à un pauvre la portion du mort. Ils mangeront gras trois fois la semaine, le dimanche, le mardi et le jeudi; les quatre autres jours ils feront maigre, et le vendredi en aliments de carême, c'est-à-dire sans œufs ni laitage. Chaque chevalier pourra avoir trois chevaux et un écuyer. Ils ne chasseront ni à l'oiseau ni autrement. » Tels furent donc les commencements de l'ordre des Templiers, le second des ordres militaires; car celui de Saint-Jean de Jérusalem avait été établi précédemment. Au reste la règle des Templiers se résume dans la formule du serment que les chevaliers pronçaient au moment de leur profession. La voici telle qu'on la trouve dans les annales de Cîteaux :

« Je jure que je défendrai par mes paroles, par mes armes, par toutes les voies qui me seront possibles, et par la perte même de ma vie, les mystères de la foi, les sept sacrements, les quatorze articles de foi, le Symbole des Apôtres et celui de saint Athanase; l'Ancien et le Nouveau Testament, avec les explications des saints Pères reçues par l'Eglise; l'unité de la nature divine et la trinité des personnes en Dieu; la virginité de la Vierge Marie, avant et après avoir mis son Fils au monde. De plus je promets obéissance au grand-maître de l'ordre, et soumission, selon les statuts de notre bienheureux père Bernard. J'irai combattre outre-mer toutes les fois qu'il y aura nécessité. Je ne fuirai jamais devant trois infidèles, quand même je serais seul. J'observerai une chasteté perpétuelle. J'assisterai par mes paroles, mes armes et mes actions, les personnes religieuses, et principalement les abbés et les religieux de l'ordre de Cîteaux, comme étant nos frères et nos amis particuliers, avec lesquels nous avons une association spéciale. En témoignage de quoi je jure volontairement que je garderai tous ces engagements. Ainsi, que Dieu me soit en aide et ses saints Évangiles<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Annal. Cisterc.*, t. 1, p. 187. Ratisbonne, *Hist. de S. Bernard*.



Hugues des Païens et les autres Templiers avaient été envoyés en Occident par le roi de Jérusalem, Baudouin II, et les seigneurs de son royaume, pour exhorter les peuples à venir au secours de la Terre-Sainte, principalement au siège de Damas, qu'ils avaient résolu. Ils revinrent l'année suivante (1129) et amenèrent un grand nombre de nobles.

Étienne, patriarche de Jérusalem, qui confirma la règle des Templiers, succéda, cette année 1128, à Gormond, qui, assiégeant un château près de Sidon, gagna la maladie dont il mourut, après avoir tenu le siège de Jérusalem environ douze ans. Étienne, qui lui succéda, était du pays de Chartres, noble et parent du roi Baudouin. Quoiqu'il eût étudié dans sa jeunesse il porta les armes et fut vicomte de Chartres ; ensuite il se rendit moine à Saint Jean de la Vallée, en la même ville, et en fut abbé. Étant venu en pèlerinage à Jérusalem, il attendait l'occasion de repasser en France quand il fut élu patriarche de Jérusalem, d'un commun consentement du clergé et du peuple. Il était de bonnes mœurs, mais haut, jaloux de ses droits et ferme dans ses résolutions. Dès qu'il fut sacré il commença à avoir des différends avec le roi, prétendant que la ville de Joppé lui appartenait, et même Jérusalem, depuis la prise d'Ascalon ; mais sa mort termina promptement ces disputes, car il ne tint le siège de Jérusalem que deux ans<sup>1</sup>.

L'ordre des Templiers s'accrut en peu de temps d'une manière prodigieuse. Hugues, leur grand-maître, pria plusieurs fois saint Bernard de leur adresser une exhortation par écrit ; le saint le fit dans un livre où il fait un grand éloge de ce nouvel ordre, ou, comme il dit, de ce nouveau genre de milice inconnu aux siècles précédents ; il fonde cet éloge sur le double combat qu'on y livre aux ennemis corporels et aux ennemis spirituels, et sur les motifs qui animent les chevaliers du Temple dans la guerre contre les ennemis de la religion. Ils n'agissent par aucun mouvement de colère, d'ambition, de vaine gloire ou d'avarice ; bien différents de ceux qui sont engagés dans la milice séculière, où souvent

celui qui tue pèche mortellement et celui qui est tué périt éternellement. Ils font la guerre du Christ, leur Seigneur, sans craindre de pécher en tuant leurs ennemis ou de périr s'ils sont tués eux-mêmes ; car, soit qu'ils donnent le coup de la mort aux autres, soit qu'ils le reçoivent eux-mêmes, ils ne sont coupables d'aucun crime ; au contraire il leur en revient beaucoup de gloire : s'ils tuent, c'est le profit du Christ ; s'ils sont tués, c'est le leur. Le chrétien est glorifié dans la mort d'un païen, parce que le Christ y est glorifié lui-même. « Il ne faudrait pas néanmoins, dit saint Bernard, tuer même les païens, si l'on pouvait les empêcher, par quelque autre voie, d'insulter aux fidèles ou de les opprimer ; mais, dans le cas présent, il est plus expédient de les mettre à mort, afin que la verge des pécheurs ne frappe pas les justes. » On voit que saint Bernard n'approuve la guerre contre les infidèles que pour la défense de la chrétienté ; aussi ne la fait-on que pour cela. Mais il pense que, dans les combats ordinaires, le guerrier met son âme en danger, si la cause de la guerre n'est pas juste et s'il n'a lui-même une intention droite, en sorte que ce ne soit ni la colère ni la vengeance qui l'animent. Il ne croit pas même qu'on puisse appeler bonne la victoire de celui qui, sans aucune envie de se venger, tue uniquement pour sauver sa vie.

Saint Bernard décrit ensuite la vie des chevaliers du Temple, soit dans leurs maisons, soit à la guerre. En tout lieu leur règle c'est l'obéissance ; toutes leurs démarches sont réglées par celui qui préside. C'est par ses ordres qu'on leur distribue la nourriture et le vêtement ; dans l'une et dans l'autre on évite toute superfluité, on ne consulte que la nécessité. Ils vivent en commun, dans une société agréable, mais modeste et frugale, n'ayant ni femmes, ni enfants, ni rien en propre, pas même leur volonté ; mais ils ont grand soin de conserver entre eux l'union et la paix ; aussi dirait-on que tous ne sont qu'un cœur et qu'une âme. Jamais oisifs ni répandus au dehors, quand ils ne vont point à la guerre, ce qui est rare, ils raccommodent leurs armes et leurs habits, ou font tout ce qui leur est commandé par le supérieur et

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 13, c. 25.

ce qui concerne le bien de la communauté. Sans acception de personnes ni de noblesse on rend l'honneur au plus digne. On n'entend parmi eux ni murmure ni parole indécente ; le coupable ne demeurerait pas impuni. Ils détestent les échecs et les dés, ont en horreur la chasse, et ne se donnent pas même le plaisir de la fauconnerie. Ils rejettent les spectacles et tout ce qui y a quelque rapport ; ils se coupent les cheveux, prennent rarement des bains, et sont ordinairement couverts de poussière et brûlés du soleil. Lorsque l'heure du combat approche ils s'arment de foi au dedans et de fer au dehors, et, après s'être préparés à l'action avec soin, quand il est temps de donner, ils chargent vigoureusement l'ennemi, mettent toute leur confiance au Dieu des armées, à l'exemple des Machabées. Chose admirable ! on les voit tout ensemble et plus doux que les agneaux et plus féroces que les lions, et l'on peut dire qu'ils sont tout à la fois moines et soldats, parce qu'ils ont la mansuétude des premiers, la force et la valeur des seconds. Saint Bernard ajoute que, ce qu'il y a de plus consolant dans ce nouvel ordre, c'est que la plupart de ceux qui s'y engagent étaient auparavant des scélérats livrés à toutes sortes de crimes ; qu'ainsi leur conversion produit deux biens : l'un de délivrer le pays de ceux qui l'opprimaient et le ravageaient, l'autre de fournir du secours à la Terre-Sainte<sup>1</sup>. Tout ce que dit ici saint Bernard était certainement vrai ; mais un grand nombre de pareilles vocations exposaient terriblement le nouvel ordre à dégénérer. Une autre raison de la décadence de l'ordre fut, comme nous aurons occasion de le dire, l'influence de leurs richesses. La renommée de ces chevaliers était grande dans toute l'Europe, et il n'était guère de ville, même de village, qui ne contribuât de ses dons à la subsistance et à la prospérité de l'ordre. Avec le temps ils purent prendre rang parmi les plus grands propriétaires de l'Europe. Matthieu Paris rapporte qu'au commencement du douzième siècle les Hospitaliers possédaient dix-neuf mille domaines ou tenures dans toute la chrétienté ; les Tem-

pliers en avaient neuf mille, sans compter d'autres revenus issus de la libéralité des frères, des patrons, des fidèles. La discipline se relâcha en conséquence ; aussi saint Bernard, trente ans à peine après qu'il leur eut donné leur règle, gourmandait-il ainsi les Templiers : « Vous couvrez vos chevaux de soie ; vous revêtez vos cuirasses de je ne sais quelles étoffes flottantes ; vous peignez vos lances ; vous ornez d'or, d'argent, de pierreries, boucliers, selles, freins, éperons ; or il convient au guerrier d'être vaillant, adroit, prudent, agile à courir, prompt à frapper ; vous gênez votre vue par une chevelure ondoyante ; vous embarrassez vos pas dans de longues tuniques ; vous cachez vos mains délicates sous de longues manches. Parmi vous s'élèvent la colère insensée, et le vain amour de la gloire, et la soif des biens terrestres ! »

En Allemagne, après la mort de Henri V, arrivée le 23 mai 1125, les évêques et les seigneurs de Germanie s'assemblèrent à Mayence pour l'élection d'un nouveau roi. On vit à cette diète jusqu'à soixante mille hommes. Il y avait deux légats du Saint-Siège, ainsi que Suger, abbé de Saint Denis en France. Dans cette grande multitude on désigna dix électeurs de chacune des quatre provinces, la Bavière, la Souabe, la Franconie, la Saxe, et on promit de s'en rapporter à leur choix. Les princes qui avaient le plus de chances étaient Lothaire, duc de Saxe ; Léopold, margrave d'Autriche ; Charles le Bon, comte de Flandre ; Conrad, duc de Franconie, et son frère Frédéric, duc de Souabe. Les trois premiers refusèrent. Alors Frédéric de Souabe, qui était venu avec trente mille hommes, se regardant comme sûr de son élection, montra beaucoup de fierté et de hauteur, ce qui lui aliéna les suffrages. Le peuple se mit à crier : « Vive le roi Lothaire ! » Enfin les suffrages des électeurs se portèrent de nouveau sur Lothaire de Saxe, qui fut élu à Mayence, le 30 août de la même année 1125, et couronné à Aix-la-Chapelle, le dimanche 13 septembre, par Frédéric, archevêque de Cologne, en présence des légats du Pape Honorius. Il régna douze ans sous le nom de Lothaire II.

<sup>1</sup> S. Bernard, *Op.*, p. 544 et seqq.



Conrad de Franconie et Frédéric de Souabe étaient neveux de l'empereur Henri V, par sa sœur Agnès. Ces deux princes, pour se venger de la préférence qu'on avait donnée sur eux à Lothaire, causèrent dans la suite beaucoup de troubles dans l'empire. Dès la même année 1125 Conrad prit le titre de roi à Spire et alla se faire couronner à Milan, l'année 1127, par l'archevêque Anselme, que le Pape Honorius excommunia pour cette raison, comme il avait déjà excommunié les deux princes. Ces troubles durèrent jusqu'en 1135, où Conrad se soumit à l'empereur Lothaire<sup>1</sup>.

L'an 1126, Lothaire, ayant battu les deux princes rebelles, était rentré dans Spire et y tenait sa cour. Dans le même temps y arriva saint Norbert, déjà célèbre en Allemagne par ses miracles et ses prédications; il venait de faire le pèlerinage de Rome et d'obtenir du Pape Honorius II la confirmation de son institut, ainsi que du grand nombre de monastères que déjà il avait établis. Il allait dans ce moment, comme envoyé du comte Thibault de Champagne, au-devant de sa nouvelle épouse, qui était tombée malade en route. Le roi Lothaire, qui connaissait le saint par la renommée, eut une grande joie de le voir; il souhaita de l'entendre prêcher et de conférer avec lui sur les besoins de l'Église et de l'empire. Le peuple de la ville témoigna un empressement pareil à l'entendre.

Il y avait à la cour de Lothaire deux légats du Pape Honorius, le cardinal Gérard, depuis Pape sous le nom de Lucius, et le cardinal Pierre, du titre de Saint-Marcel. Albéron, primicier de la cathédrale de Metz, qui fut plus tard archevêque de Trèves, s'y trouvait aussi pour les intérêts de son Église. Né en Lorraine, il fut un des plus sages et des plus zélés prélats de son siècle. Il fonda plusieurs abbayes, entre autres celle de Belchamp ou Béchamp, près de Lunéville. Son désintéressement alla si loin qu'il refusa l'évêché d'Halberstadt, et qu'il ne put se résoudre d'accepter l'archevêché de Trèves que quand il s'y vit contraint par l'autorité de l'empereur Lothaire et par le commandement exprès du Pape Innocent II.

<sup>1</sup> Baron., Pagi et Mansi.

Les chanoines de Magdebourg y avaient en même temps leurs députés pour terminer les différends qui troublaient leur Église. Rudger, leur archevêque, successeur d'Adelgot, venait, par sa mort, de laisser son chapitre dans la confusion. Il y eut trois factions parmi les électeurs; chacune s'appuyait sur le crédit de ses partisans, et pas une n'était autorisée des canons. Le tumulte allait dégénérer en guerre civile. Pour prévenir un si grand mal on proposa aux trois partis de remettre l'élection de leur archevêque au choix des légats du Saint-Siège et à la décision du roi. Si échauffés que fussent les esprits, tous consentirent néanmoins à cette voie pacifique. On envoya donc à Spire pour faire accepter le compromis aux légats et pour le faire approuver de Lothaire.

Dans ces circonstances Norbert fut invité à prêcher, ou plutôt il y fut forcé par les prières du roi et du peuple. Il prit pour matière de son discours le sujet même qui occupait la diète. Il prêcha sur les devoirs des princes, sur l'obéissance des sujets, sur le gouvernement des églises, sur l'élection des pasteurs, et il parla avec tant d'éloquence que Lothaire, qui n'avait pas encore étouffé les sentiments de sa première indignation, oublia tout à fait le crime des rebelles. Les peuples, à qui Norbert fit sentir l'injustice de leur révolte, condamnèrent hautement leur désertion et jurèrent une obéissance inviolable à leur légitime souverain. Les divisions entre les envoyés de Magdebourg cessèrent. Tous se réunirent dans un esprit de paix et de concorde, et chacun, à l'issue de la prédication, se trouva rempli de zèle pour le service de Dieu et d'admiration pour son ministre.

Norbert, ayant satisfait aux désirs du roi et du peuple, se disposait à partir pour Ratisbonne, où s'était arrêtée la future comtesse de Champagne; mais Dieu, qui avait d'autres vues, persuada à Lothaire de le retenir encore quelques jours auprès de sa personne pour profiter de ses conseils dans les affaires de l'Église. Le troisième jour n'était pas fini que l'on agita l'affaire de Magdebourg. Les députés ratifièrent, au nom de leur chapitre, leur premier engagement, et

remirent à la prudence des légats le soin de leur donner un bon pasteur. On procéda donc à l'élection d'un archevêque. Les suffrages se partagèrent entre trois personnes : saint Norbert, fondateur de Prémontré ; Albéron, primicier de Metz, et un troisième qui n'est pas connu.

Ce concours embarrassa quelques moments les électeurs ; ils hésitaient auquel des trois ils devaient s'arrêter. Norbert, présent à l'assemblée, mais qui ignorait ce qui en faisait le sujet, se tenait caché au fond de la salle, tout absorbé en Dieu. Albéron, qui lut sur le visage des légats la cause de leur doute, s'écria tout à coup, comme par inspiration, qu'inutilement on délibérerait sur une affaire arrêtée dans le ciel ; qu'il ne fallait pas balancer à donner la préférence à l'homme de Dieu, qui cherchait, par son humilité, à se dérober aux desseins que le Saint-Esprit avait formés sur lui pour la gloire de Dieu et de son Église ; que la dignité devait échoir à Norbert si l'on suivait dans l'élection les règles canoniques et les décrets de la sagesse éternelle. A cette voix se joignit une acclamation universelle. Les députés de Magdebourg, sans donner à Norbert le temps de se reconnaître, le tirent du milieu de l'assemblée, et, au bruit des applaudissements, l'enlèvent de force, publiant que c'est l'archevêque qu'ils ont reçu du Ciel, qu'ils reconnaissent pour leur pasteur et qu'ils honorent comme leur père.

Cet enlèvement tumultueux étourdit si étrangement Norbert qu'il en perdit la parole ; il ne savait si c'était un songe ou une réalité. Cependant on le transporte à l'église. Il se défend ; mais la force l'entraîne. Il se récrie contre l'entreprise qu'on fait sur sa personne ; mais sa voix se confond avec les acclamations qui retentissent de toutes parts. Il demande un peu de temps pour se consulter ; mais, de crainte qu'il n'échappe, on ne veut pas lui accorder un moment de réflexion. Il tâche d'intéresser les légats à sa défense ; mais les légats désapprouvent les résistances de son humilité. Enfin, malgré ses oppositions et ses plaintes, on l'oblige de se soumettre aux volontés de Dieu et de recevoir la consécration.

Après la cérémonie du sacre Norbert, commençant de sentir le poids et le péril de sa grandeur nouvelle, se plaignit à Dieu de la violence que lui avaient faite ses ministres ; il conjura ses électeurs de pourvoir l'Église de Magdebourg d'un sujet plus propre que lui à porter le fardeau de l'épiscopat. Il leur dit que plus il examinait les qualités nécessaires pour former un saint évêque, plus il se croyait incapable d'en remplir le ministère ; que c'était engager un pilote sans expérience sur une mer orageuse que de lui confier le gouvernement d'un peuple qu'il ne connaissait pas et duquel il n'était pas connu ; qu'étant destiné par le Ciel à conduire un ordre qu'il avait fait naître pour le bien de l'Église il ne pouvait, sans manquer aux desseins de Dieu, abandonner le troupeau qu'il avait rassemblé dans la solitude pour se charger d'un autre auquel il n'était pas envoyé avec les assurances d'une mission aussi certaine. Toutes ces excuses confirmèrent les légats de plus en plus dans leur résolution ; ils usèrent de toute leur autorité, et Lothaire de son pouvoir, pour le faire obéir sans délai. Norbert fut donc obligé de suivre la vocation de Dieu, qui se déclarait par tant de signes. On ne voulut pas lui permettre de retourner à Prémontré ni de poursuivre son chemin à Ratisbonne. Il fallut qu'un de ses religieux acceptât la commission du comte de Champagne, et que Norbert se mît en devoir de partir pour Magdebourg.

On le livra aux envoyés de cette ville, qui préparèrent un cortège digne d'un archevêque ; mais jamais ils ne purent y obtenir son consentement. Le nouvel archevêque de Magdebourg partit de Spire couvert d'une mauvaise soutane, pieds nus, monté sur un âne, sans cortège, le visage exténué, l'esprit abattu. Les villes qu'il traversa le reçurent avec des honneurs d'autant plus grands qu'on les lui voyait mépriser davantage. On entendait partout les peuples féliciter Magdebourg d'avoir reçu un pasteur si saint et si propre à sanctifier ses ouailles. Norbert seul versait des larmes à la pensée de ses obligations ; il tomba presque en défaillance aux approches de sa ville épiscopale. Le clergé et le peuple vinrent au-devant de lui.



L'idée qu'ils avaient conçue de sa sainteté ne leur laissa rien oublier de tout ce qui pouvait rendre son entrée magnifique. Ils le conduisirent par la ville au milieu des acclamations, tandis que Norbert, d'une contenance modeste et mortifiée, gémissait sur son sort et sur celui de son peuple. Il vint d'abord descendre à la cathédrale pour y consacrer à Dieu les prémices de sa charge et lui demander la grâce d'en soutenir le poids avec courage et avec fidélité.

On le mena ensuite au palais archiépiscopal. Le portier laissa d'abord entrer les personnes de qualité qui ouvraient la marche ; mais, voyant après eux un homme nu-pieds et pauvrement vêtu, il lui refusa l'entrée et le repoussa en disant : « Il y a longtemps que les autres pauvres sont entrés ! Tu ne devrais pas t'empresser et incommoder ces seigneurs. » Ceux qui suivaient crièrent au portier : « Que fais-tu, misérable ! C'est notre évêque ! c'est ton maître ! » C'était en effet saint Norbert. Le portier s'enfuit de honte pour se cacher ; mais Norbert le rappela et lui dit en souriant : « Ne craignez rien, mon frère ; vous me connaissez mieux que ceux qui me forcent d'entrer dans ce grand palais qui ne me convient point. »

Dès que le nouvel archevêque eut pris possession de son Église il tourna ses premiers soins, selon le précepte de l'Apôtre, au règlement de sa maison. Il était convaincu qu'il ne pouvait réformer les mœurs de son peuple s'il n'était lui-même un exemple public de piété et de réforme. Il bannit de chez lui la magnificence des meubles et des équipages ; il régla sa table sur les principes de la frugalité et de la pénitence. Il se regardait comme un homme comptable à la justice de Dieu de ses propres péchés et des péchés de son peuple. Il établit une discipline si édifiante parmi ses domestiques que son palais ressemblait plutôt à un monastère qu'à une cour. C'était l'asile des pauvres et des ecclésiastiques. Sa charité lui faisait recevoir les premiers comme ses frères, et le respect lui faisait honorer les seconds comme les coadjuteurs de son sacerdoce.

Pour établir ainsi l'ordre dans sa maison il appela tous ses officiers, et leur demanda

quels étaient les revenus de la mense épiscopale et par qui ils étaient administrés. Quand on eut tout compté et mis par écrit, avec les dépenses que l'on devait en tirer, à peine se trouva-t-il de quoi subsister quatre mois. L'archevêque, fort surpris, demanda si cette Église avait été autrefois plus riche et si ses prédécesseurs en avaient négligé les droits. On lui répondit que quelques-uns d'entre eux avaient donné ou prêté des terres de l'Église à leurs parents, que d'autres en avaient donné en fief ou n'avaient pas eu la force de résister aux usurpateurs.

Alors l'archevêque envoya de tous côtés dénoncer à tous ceux qui possédaient des terres de son Église qu'ils ne fussent pas assez hardis pour les retenir plus longtemps, à moins qu'ils ne fissent voir qu'elles leur venaient de leurs ancêtres. Grandes furent la surprise et l'indignation des usurpateurs de recevoir un ordre si absolu de la part d'un homme pauvre et désarmé, qui était venu monté sur un âne ; ils crurent d'abord que ce serait une menace sans exécution ; mais le saint archevêque les excommunia. Par là ils se virent réduits à une condition fâcheuse ; car la loi du pays et du temps voulait que ceux qui étaient demeurés un an dans l'excommunication fussent réputés infâmes et que toute audience leur fût refusée dans les tribunaux. Ils quittèrent donc une grande partie de ce qu'ils avaient usurpé sur l'Église de Magdebourg ; mais ce fut bien malgré eux, et ils conservèrent une haine mortelle contre l'archevêque.

Le saint prélat usa de la même sévérité à l'égard des clercs incontinents. Leur vie licencieuse, que la vigueur des canons et les ordonnances des souverains Pontifes n'avaient pu réprimer, se croyait à l'abri des foudres de l'Église sous l'ombre de la prescription. La lâcheté des archevêques précédents les avait rendus fiers et incorrigibles ; enfin leur mal paraissait aussi incurable qu'il était ancien. Mais Norbert, qui ne mesurait jamais le succès de ses entreprises par les règles de la prudence humaine, espéra, avec le secours de la grâce, exterminer le désordre de son clergé.

Il employa d'abord la force de la parole, qui toucha le cœur de quelques-uns, mais

qui révolta les autres. Il fit succéder les menaces aux remontrances et l'excommunication aux menaces. Il dépouilla des droits et des honneurs de la cléricature ceux qui s'opiniâtraient à vivre dans le libertinage. La persécution s'alluma ; les impies se liguèrent pour arrêter le courage et réprimer le zèle de leur archevêque ; mais lui, s'élevant au-dessus des dangers de la mort, poursuivit avec intrépidité l'ouvrage de Dieu et rétablit heureusement la continence, qui semblait bannie de son diocèse.

Pour travailler plus efficacement encore à la réforme du clergé et à la sanctification du peuple Norbert établit une communauté de ses religieux à Magdebourg. Près de son palais était une église collégiale de douze chanoines ; cette église était pauvre, les chanoines peu édifiants. L'archevêque, d'accord avec le roi Lothaire, les distribua en d'autres églises ou leur assigna des pensions, et, à leur place, mit de ses religieux, le 29 octobre 1129, comme on le voit par deux chartes, l'une de l'archevêque, l'autre du roi. L'église se nommait Sainte-Marie. Pour donner encore plus de solidité à son ouvrage Norbert obtint des lettres confirmatives du Pape Honorius.

Cette maison de Dieu, sous la direction d'Évermode, un des premiers disciples du saint, commença bientôt à fleurir en piété et en doctrine. Brûlant du même zèle que son archevêque, ils prirent ensemble les mesures les plus propres à faire revivre la pureté des mœurs et de la discipline, anéantie dans le clergé et parmi le peuple. Comme ce désordre avait sa source dans le dérèglement des pasteurs, il confia à ses religieux l'administration des six paroisses de la ville épiscopale, et il en distribua quatorze autres en différentes églises de la campagne. Ces sages pasteurs servirent de modèles aux autres ecclésiastiques et firent renaître la piété par leurs prédications dans le diocèse, pendant que d'autres missionnaires que l'archevêque avait envoyés en Esclavonie embrasaient cette grande province du feu de l'Évangile. La foi y était obscurcie par la superstition, la barbarie et l'ignorance avaient éteint le flambeau des vérités célestes, à peine y voyait-on quelque trace de la religion chrétienne, lorsque les

nouveaux apôtres allèrent y rétablir le royaume du Christ.

Norbert recueillait ainsi les fruits de ses travaux, lorsque le démon souleva des impies qui s'efforcèrent d'en arrêter les progrès. Une troupe de scélérats conspira contre la vie du saint archevêque et engagea un clerc, par l'espérance d'un salaire modique, à être le ministre de leur fureur. Il convint avec eux du jour et du genre de meurtre ; il épia le moment favorable à l'exécution de son paricide ; enfin, c'était le jeudi saint, il entre dans le palais épiscopal, travesti en pénitent et cachant le poignard sous le manteau ; il se présente à la porte de la chapelle, où Norbert était occupé à entendre les confessions ; il prie le portier de lui permettre d'entrer pour se confesser à son pasteur. Le portier, inspiré d'en haut, refuse la porte au clerc et va donner avis à l'archevêque avant que de l'introduire. Norbert, à qui Dieu avait révélé la conspiration, fait attendre le meurtrier à la porte. Après que tous les pénitents furent confessés, l'archevêque, qui se faisait garder par un domestique, fit venir l'assassin ; il étudia ses mouvements, il examina sa contenance et lui défendit d'approcher. Il ordonne à un domestique de lever le manteau du traître, sous lequel on vit le poignard.

A cette vue Norbert lui demanda d'un visage tranquille, comme autrefois Jésus-Christ à Judas : « Mon ami, quel dessein vous amène ? » Ces paroles si pleines de douceur jetèrent le trouble dans l'âme du parricide. La conviction de son crime lui fit appréhender le supplice, et la présence du domestique l'empêchait de consommer son attentat. Il n'eut donc plus d'autre parti à prendre que de recourir à la clémence de son archevêque. Il se jette à ses pieds, il lui déclare en pleurant le secret de la conspiration et lui en découvre les complices.

Au bruit qu'ils entendent dans la chapelle quelques domestiques accoururent ; ils sont bien surpris d'apprendre, de la bouche même du meurtrier, que ceux qui avaient le plus de part à la confiance de Norbert étaient les auteurs de cette conspiration et que leur chef était l'archidiacre Atticus, que le saint venait d'associer au gouvernement de son diocèse.



Le vertueux archevêque, qui remarqua l'étonnement peint sur le visage des spectateurs, leur parla de la sorte : « De quoi vous étonnez-vous, mes frères ? Jésus-Christ, mon Seigneur et mon modèle, va être livré cette nuit entre les mains de ses ennemis par un de ses disciples ; devais-je être plus privilégié que mon Maître ? Oh ! que je serais heureux si, dans le temps qu'il expira pour nous, je mourais pour lui par les mains de ceux que je comptais au nombre de mes amis ! C'est dans ce jour que la miséricorde ouvre son sein pour y recevoir les plus grands pécheurs et qu'en mourant il donne la vie aux morts. Que n'ai-je donc été assez heureux pour mourir dans ce jour de faveur ? J'aurais espéré de la miséricorde la rémission de mes péchés. Mais, puisque je n'ai pas été jugé digne de cette grâce et qu'il a plu au Seigneur de me laisser encore sur la terre, soumettons-nous à ses ordres et ne haïssons pas ceux qui ont voulu abrégé nos peines en nous procurant la mort. C'étaient nos amis, il est vrai ; deviendront-ils nos ennemis ? Non. Il ne sied pas à un chrétien de se venger, en considérant Jésus-Christ, qui ne s'est pas encore vengé. Prions plutôt, à son exemple, pour ceux qui nous persécutent ; bénissons ceux qui nous calomnient. »

Il allait renvoyer l'assassin sur l'heure même si ses domestiques ne lui eussent représenté qu'il serait utile au salut de ses complices de le renfermer pendant quelques jours, afin que sa détention les fit rentrer en eux-mêmes. Ce ne fut qu'avec répugnance que l'archevêque consentit à cette espèce de punition. Son cœur, qui était sans amertume, ne put se résoudre qu'avec peine à faire souffrir au coupable un châtement qui était plutôt la correction d'un père que la sentence d'un juge.

Cet excès de douceur, qui aurait dû désarmer ses ennemis, les enhardit au crime ; sûrs de la clémence de Norbert ils renouvelèrent la persécution contre lui. Dans la crainte qu'il n'échappât à leur cruauté ils intéressèrent dans leur dessein un clerc qui avait l'honneur de manger à sa table et de loger dans son palais. Ce perfide, contre tous les sentiments de la nature et les devoirs de

la reconnaissance, se ligua avec l'archidiacre Atticus et quelques chanoines mécontents, qui ne pouvaient s'accoutumer au joug de la continence ; car rien n'est si cruel que l'esprit impur. Ils tinrent plusieurs assemblées secrètes ; ils proposèrent divers moyens, mais tous également barbares, pour se défaire de leur pasteur. Le plus prompt et le plus efficace fut de le poignarder de nuit, dans un passage par où il allait à l'église.

Le clerc qui s'était chargé de consommer le parricide attendit l'archevêque dans le défilé, lorsqu'il passerait, à minuit, pour se rendre à matines : il se mit en embuscade vers la porte, le poignard à la main, et laissa passer la suite du prélat, jusqu'au dernier, qui la fermait. Persuadé que c'était l'archevêque, il se jette sur lui et le perce du poignard. Le chapelain, renversé et nageant dans son sang, poussa un grand cri. L'assassin reconnut son erreur à la voix du blessé, lui fit des excuses et se sauva.

On allait le poursuivre ; Norbert l'empêcha par son autorité. « Laissons, dit-il, laissons échapper en paix ce malheureux, et ne lui rendons pas le mal pour le mal. Mon heure n'est pas encore venue ; attendons-la avec patience. Ceux qui ont armé la main de mon clerc contre moi n'ont pas perdu l'envie de me donner la mort ; ne pardons pas la volonté de mourir. Si Dieu juge à propos de me délivrer de leur fureur je ne dois pas appréhender les conseils de leur malice ; mais, s'il veut que je périsse par leurs mains, réjouissons-nous d'être la victime de Jésus-Christ. »

Ce fut toute la vengeance que lui permit sa charité, plus grande que la rage de ses ennemis. Ce péril, évité par une protection spéciale de la Providence, redoubla son zèle pour la défense des droits de son Église. Le seigneur d'un village s'était approprié un cens de vin affecté par les bienfaiteurs au Sacrifice. Norbert, faisant la visite dans cette contrée, vint trouver le gentilhomme et le pria de restituer à l'Église le bien dont il l'avait dépouillée. L'usurpateur, qui s'était endurci l'âme par mille brigandages, demeura insensible aux prières et aux menaces de l'archevêque ; il lui répondit fièrement qu'il ne craignait ni ses anathèmes ni la colère de saint

Maurice, dont il voulait l'effrayer. « Eh bien ! lui répliqua l'archevêque, je vous prédis qu'avant la fin de cette année vous serez chassé du bien que vous possédez injustement, et que Dieu, vengeant par lui-même la cause de ses autels, vous fera voir combien il est dangereux de porter la main sur le patrimoine du Christ. » L'effet suivit de près la prédiction ; peu de temps après, ce malheureux, qui avait fait la guerre à Dieu, périt en la faisant aux hommes.

Ce châtimement public, loin d'intimider les usurpateurs des revenus ecclésiastiques, envenima leur haine contre Norbert ; ils se disaient les uns aux autres que, s'il continuait de rechercher avec la même sévérité les biens aliénés de l'Eglise, bientôt un prêtre effacerait la grandeur des princes et obscurcirait les maisons les plus illustres ; qu'il ne fallait pas souffrir plus longtemps un homme d'un esprit inquiet, qui ne s'étudiait qu'à désoler le clergé par les rigueurs de ses ordonnances et à opprimer la noblesse en la dépouillant de ses seigneuries. Ces murmures séditionnels se répandaient dans les maisons, ils se débitaient dans les places publiques ; on disposait ainsi le peuple à la révolte contre son pasteur. Un acte des plus solennels de la religion fut le prétexte qui fit éclater leur funeste dessein.

La cathédrale avait été polluée par des impudiques, qui avaient consommé le crime jusqu'au pied du sanctuaire. Cette profanation vint aux oreilles de l'archevêque ; non content de gémir, il crut qu'il fallait, selon les maximes canoniques, réconcilier l'église. Il proposa cette nécessité au chapitre. Les chanoines, par ignorance ou par esprit de contradiction, résistèrent au sentiment de l'archevêque et conclurent qu'il était inutile de faire cette expiation. Norbert, préférant les règles de l'Eglise à l'entêtement de ses chanoines, invita les évêques de Havelberg et de Meissen, ses suffragants, à se trouver à Magdebourg le 30 juin, pour faire la bénédiction de sa métropole. Il donna avis au peuple du jour qu'il avait pris et des raisons qui l'avaient obligé à ne point déférer au sentiment du chapitre.

Pendant le discours de l'archevêque un

murmure s'éleva parmi les chanoines. Ce tumulte lui fit comprendre que la solennité qu'il se proposait de faire avec éclat ne se passerait pas sans émeute ; il résolut de faire la cérémonie de nuit. Ses ennemis en eurent connaissance. Sitôt qu'il sortit de son palais avec ses deux suffragants, les sentinelles apostées par les chanoines donnèrent l'alarme dans tous les quartiers de la ville, excitèrent la populace à la défense du sanctuaire, accusant Norbert de briser les autels, d'enfoncer le tabernacle, de piller le trésor, d'emporter les reliques, et de méditer la retraite après qu'il se serait chargé des richesses de son église.

La consécration était achevée lorsque la populace, ameutée par les chanoines, investit la cathédrale les armes à la main et avec des clameurs effrayantes. Le saint archevêque voulut sortir de l'église pour apaiser le tumulte ; mais on l'obligea de se retirer, avec ses deux collègues, dans une tour bâtie en forme de forteresse. A minuit sonnant ils y chantèrent les matines de saint Paul, dont l'Eglise faisait ce jour-là l'office. Dès que le jour parut les séditionnels escaladèrent la tour et se rendirent maîtres de la forteresse. Dans cette extrémité Norbert s'avance lui seul vers les soldats et leur dit : « Vous n'en voulez qu'à un seul homme ; pourquoi en attaquez-vous plusieurs ? C'est moi que vous cherchez ; arrachez-moi la vie et conservez-la aux autres. » Il prononça ces paroles avec la majesté et les habits de pontife ; elles furent pour les soldats comme un coup de foudre. Les conjurés se jetèrent à ses genoux, lui demandèrent pardon, et lui offrirent le secours de leurs armes pour le garantir du danger de la mort.

La sédition s'apaisa pour le moment ; mais les meneurs la rallumèrent quelques jours après en distribuant du vin parmi la populace. Norbert, d'après les conseils et les instances des siens, sortit de la ville et se retira dans le monastère de Pétersberg, à deux lieues de Hall et à neuf lieues de Magdebourg. On sentit bientôt dans cette ville la perte qu'on avait faite. Les auteurs du trouble furent les premiers à proposer le rappel du saint archevêque. On lui envoya une am-



bassade solennelle pour lui donner toutes les satisfactions qu'il jugerait à propos. La ville entière alla le chercher en procession jusqu'au monastère de Pétersberg. Rentré dans sa cathédrale, il parla au peuple en ces termes :

« Mes frères, je vous avais quittés avec tristesse, mais, par la miséricorde de Dieu, voilà que je reviens à vous avec joie. L'ennemi de la paix, qui se plaît à semer la discorde dans le monde, avait excité le schisme parmi nous. Ce cruel, qui a jeté les fondements de son empire par la division, ne s'étudie qu'à le perpétuer et à l'étendre par la discorde, afin d'enlever le pasteur au troupeau et le troupeau au pasteur, et de laisser ainsi les brebis errantes sous la conduite d'un mercenaire qui les précipite dans l'abîme. C'est sans doute par ce motif, mes chers frères, que le démon, jaloux de l'unité qui régnait entre nous, a troublé la bonne intelligence si nécessaire pour votre salut, si essentielle pour le succès de mon ministère et pour notre commun bonheur. Il a réussi dans son fatal dessein, vous le savez, mes frères, et je dus céder à l'orage après l'avoir inutilement conjuré. Mais, grâces soient rendues au Dieu de la paix, Jésus-Christ, qui semblait dormir durant la tempête, s'est enfin éveillé à nos cris ; il a commandé aux vents et à la mer, et le calme nous est revenu. Conservons-le, et entretenons cette paix précieuse que le démon nous avait ravie, que le monde ne pouvait nous redonner, et que le Sauveur nous a rendue par un effet de sa grâce. Réunissons nos cœurs dans le lien de la charité, et que cette unanimité admirable qui régnait parmi les premiers fidèles revive pour jamais parmi nous. Ne craignez pas, mes frères, que les peines que vous avez cru me faire aient altéré la tendresse que je vous dois et que je n'ai pas perdue un seul moment. Quand j'aurais eu envie de venger, non pas ma personne, mais le caractère dont Dieu m'a honoré, la réparation que vous venez de lui faire doit tenir lieu d'une satisfaction surabondante, qui a effacé jusqu'au souvenir des troubles passés. Il ne me reste donc plus qu'à prier le Dieu de toute consolation et de toute paix d'affermir la tran-

quillité qu'il vient de nous accorder ; joignez vos prières aux miennes, et efforçons-nous de mériter, par nos bonnes œuvres, la persévérance dans notre vocation, afin que le Père des miséricordes soit glorifié par nous et pendant cette vie et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ! »

Le clergé et le peuple ne purent refuser des larmes à un discours animé de tout le zèle d'un apôtre et de toute la tendresse d'un père. Les grâces et l'onction qui étaient répandues sur ses lèvres firent une si vive impression sur ses auditeurs que depuis on ne vit jamais un peuple si attaché à son évêque <sup>1</sup>.

Outre le saint archevêque de Magdebourg l'Allemagne se glorifiait d'un second apôtre, saint Otton, évêque de Bamberg. Nous l'avons vu, en 1124, avec la bénédiction du Pape Calixte, quitter pour un temps sa chère Église, se rendre en Poméranie et en gagner à Jésus-Christ les peuples encore païens. En 1127, avec la bénédiction du Pape Honorius et l'agrément du roi Lothaire, il quitta de nouveau Bamberg et se rendit de nouveau en Poméranie, et cela pour les raisons que voici.

Lorsqu'en 1125, dans la ville de Julin, on brûlait publiquement les idoles, quelques insensés en déroberent des plus petites et les cachèrent chez eux. Plus tard, au retour d'une ancienne fête d'idoles, comme le peuple se livrait à des festins et à des réjouissances, ces insensés lui montrèrent les idoles qu'ils avaient cachées ; ce qui, au milieu de la dissolution des plaisirs publics, suffit pour ramener le paganisme. Mais la punition ne tarda pas ; la population était encore occupée de jeux et de danses païennes quand le feu du ciel tomba sur la ville et y alluma un incendie tel que les habitants purent à peine sauver leurs personnes par la fuite. L'église dédiée à saint Adalbert de Prague, et qui n'était que de bois, devint elle-même la proie des flammes ; mais le sanctuaire, qui n'était séparé de la nef que par un rideau et qui n'était couvert que de chaume, demeura entièrement intact au milieu de cette four-

<sup>1</sup> Voir la *Vie de saint Norbert* dans les *Acta SS.*, mais surtout sa *Vie* plus complète par Hugo, qui a pu mettre à profit beaucoup de documents inédits.

naïse. A la vue de ce miracle tout le peuple confessa que le Christ était le vrai Dieu, rappela les prêtres, fit pénitence publique, abjura les idoles sans retour et rebâtit la ville <sup>1</sup>.

Dans la ville de Stettin, capitale de la Poméranie, il y avait deux églises, l'une sous le nom de Saint-Adalbert, l'autre sous celui de Saint-Pierre. Les prêtres des idoles, qui voyaient avec chagrin diminuer leurs offrandes, cherchaient une occasion pour ramener le peuple à l'idolâtrie. Une mortalité survint. Les prêtres des faux dieux, consultés par le peuple, répondirent que ce malheur n'arrivait que parce qu'on avait rejeté les idoles, et que tout le monde mourrait subitement si on n'apaisait les anciens dieux par des présents et des sacrifices. Aussitôt on s'assemble, on se consulte; on reprend les superstitions du paganisme; on détruit les églises chrétiennes, mais seulement à moitié. La populace, en fureur, étant arrivée au sanctuaire, n'osa aller plus avant et dit au grand-pontife des idoles : « Voilà, nous avons fait notre part; c'est à vous de faire le reste et d'abattre le sanctuaire du Dieu des Allemands. » Il saisit alors une hache, la brandit en l'air; mais son bras devint aussitôt roide et il tomba lui-même à la renverse en poussant des cris de douleur. Il conseilla au peuple de bâtir à leur dieu particulier un temple à côté de celui du Dieu des Allemands, et d'honorer également l'un et l'autre, de peur que celui-ci, qui venait de se montrer si puissant, ne détruisit leur ville de fond en comble. Le peuple suivit ce conseil.

Saint Otton de Bamberg, ayant appris cet état de choses, résolut d'aller au secours de ses chers néophytes. Ayant donc obtenu la bénédiction du Pape Honorius et l'agrément du roi Lothaire, il fit tous les préparatifs convenables, non-seulement pour n'être point à charge aux populations qu'il allait visiter, mais encore pour exercer envers elles la libéralité la plus généreuse. C'était le jeudi saint 1127.

Après avoir béni le saint chrême et célébré la messe solennelle, il se mit en route, re-

vêtu de ses habits pontificaux. Au lieu de passer par la Bohême et la Pologne il voulut passer par la Saxe, afin d'évangéliser les populations de Poméranie qu'il n'avait pu voir dans son premier voyage. Arrivé à Magdebourg il y fut reçu avec grand honneur par saint Norbert. Entré dans le diocèse de Havelberg, il le trouva tellement ravagé par les païens qu'il y restait à peine quelques traces de Christianisme. Les habitants célébraient précisément avec une grande pompe la fête d'une idole. Saint Otton refusa pour cela d'entrer dans leur ville, les prêcha devant la porte, et leur persuada, sans beaucoup de peine, de renoncer à cette sacrilège superstition. Ayant traversé ensuite une immense forêt pendant cinq jours, il rencontra une peuplade barbare qui, ayant su qui il était, demanda d'elle-même d'être instruite dans la foi; il lui répondit avec bonté qu'il lui fallait aller d'abord chez les nations qui lui étaient spécialement commises, mais qu'après cela, s'ils persistaient dans leur bonne volonté, il viendrait à eux de grand cœur, par l'autorité et la permission du Pape, et avec le consentement de l'archevêque Norbert, à la province duquel ils appartenaient <sup>1</sup>.

Arrivé à Tëmin, ville de la Poméranie, il la trouva sous les armes et en guerre avec les Lutices; mais cette nuit-là même le duc de Poméranie, Vratisslas, devait venir au secours de la ville. En effet le lendemain on vit tout le pays des Lutices en feu; le duc arriva au soir, avec un immense butin, et non moins charmé de la venue de l'évêque que du succès de la guerre. On partagea les dépouilles ainsi que les captifs; il y eut bien des cris et des pleurs lorsque la femme se vit séparée de son mari, le mari de sa femme, les parents de leurs enfants. Ils étaient tous païens; cependant l'évêque, toujours compatissant pour la misère humaine, ne put retenir ses larmes. Le duc, pour lui faire plaisir, rendit la liberté à quelques-uns des plus jeunes et des plus faibles, et ordonna de laisser ensemble ceux qui ne pouvaient être séparés sans douleur. L'évêque en racheta lui-même un grand nombre, qu'il instruisit dans la foi chrétienne

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 2 juill. Ebbon, *Vita S. Otton*, 1. 3, c. 1.

<sup>2</sup> Ebbon, *Vita S. Ottonis*, n. 73.



et baptisa, et laissa ensuite aller en liberté <sup>1</sup>.

De Témoin Otton se rendit dans la ville d'Uznoim, où il y avait déjà quelques chrétiens, convertis par les missionnaires qu'il avait laissés dans le pays. Le duc y convoqua, pour le jour de la Pentecôte, une assemblée générale des seigneurs et des magistrats, et leur parla lui-même en ces termes : « Vous voyez comment ce saint pontife, pour votre salut, a laissé toute la gloire et toutes les richesses qu'il avait parmi les siens, et s'est avancé dans les contrées lointaines et inconnues, n'épargnant ni ses biens ni ses amis pour l'amour de Dieu ; mais, exposant sa vie à la mort pour vous rappeler de la mort à la vie, il n'a pas hésité d'entreprendre un voyage aussi difficile. Beaucoup d'autres ont déjà précédemment annoncé la parole de Dieu dans ces quartiers ; mais, dans votre malice, vous les avez mis à mort. Récemment encore vous en avez crucifié un. Les chapelains de mon seigneur, ayant recueilli ses ossements, les ont ensevelis avec crainte et respect. De pareils outrages, vous ne devez ni ne pouvez les faire à mon bien-aimé père et seigneur, l'évêque que voilà ; car il est l'envoyé du seigneur Pape et de l'invincible roi Lothaire. Vous saurez donc que, si vous lui faites quelque déplaisir ou quelque chicane, ceux qui l'ont envoyé le regarderont comme fait à eux-mêmes et qu'ils vous extermineront, vous et votre terre. Il ne m'appartient pas de vous contraindre à adopter cette religion ; car, comme je l'ai appris de la bouche de l'évêque, Dieu ne veut point de serviteurs forcés, mais volontaires. C'est pourquoi assemblez-vous en commun, considérez l'affaire de votre salut, et, si vous recevez la parole de Dieu et l'ambassadeur de cette parole, décrétez-le d'un commun accord. »

Après ce discours les princes et les anciens s'assemblèrent dans un lieu convenable. La délibération fut longue et longtemps douteuse, surtout parce que les prêtres des idoles, dans des vues d'intérêt, s'y opposaient de toutes leurs forces ; mais la partie la plus saine du conseil soutenait qu'il était d'une infinie démenée, lorsque tout le monde ro-

main et les nations circonvoisines avaient subi le joug de la foi chrétienne, de s'éloigner volontairement, comme des avortons, du giron de la sainte mère Église ; qu'il était juste d'aimer le Dieu des chrétiens, qui depuis tant d'années les supportait rebelles, attendant avec patience leur conversion ; qu'ils avaient trop à craindre, s'ils continuaient à repousser son joug, que le Ciel n'exercât sur eux une effroyable vengeance. Enfin, par l'effet de la clémence divine, ils rejetèrent unanimement le culte des idoles et commencèrent à demander la grâce du baptême. A cette nouvelle le bon pasteur, pleurant de joie, se mit à genoux et rendit grâce à Dieu.

Bientôt, ayant baptisé dans cette ville tous les princes, il envoya de ses prêtres, deux à deux, dans les autres villes devant lui, afin d'annoncer au peuple la conversion des princes et sa prochaine arrivée. Deux de ces prêtres, dont l'un était Udalric, de la bouche de qui le biographe Ebbon apprit toutes ces particularités, se rendirent dans une ville très-opulente, nommée Hologast, où ils furent reçus avec honneur par la femme du premier magistrat de la ville ; elle leur lava les pieds avec une humble dévotion, dressa la table et leur servit abondamment à manger. Ils étaient dans un étonnement extrême de trouver dans le royaume du diable une telle grâce d'humilité et d'hospitalité. Après le repas l'un d'eux, nommé Albuin, la prit à part, lui apprit le motif de leur arrivée, et comment, dans l'assemblée d'Uznoim, tous les princes avaient rejeté les idoles et embrassé la foi du Christ. A cette nouvelle la bonne femme fut si épouvantée qu'elle tomba à terre et resta longtemps demi-morte. Lorsqu'elle fut revenue à elle Albuin lui demanda pourquoi elle abhorrait à ce point la grâce de Dieu, tandis qu'elle devait se réjouir de ce que Dieu visitait son peuple.

« Ce n'est pas là ce qui m'épouvante, dit-elle ; mais mon cœur a tremblé de la mort qui vous menace d'un moment à l'autre ; car les magistrats de cette ville ont résolu, avec tout le peuple, que, si vous paraissez quelque part, on vous mette à mort à l'instant, et ma maison que voici, jusque-là si tranquille et

<sup>1</sup> Sefrid, *Vita S. Ottonis*, 1. 3, c. 1.

si pacifique, qui a toujours été ouverte au voyageur, sera profanée par votre sang ; car, si un des magistrats vient à savoir que vous êtes entrés ici, à l'heure même ma maison sera assiégée, et moi, malheureuse, si je ne vous livre, je serai brûlée avec tous les miens. Montez donc dans le haut de ma maison et cachez-vous-y, et moi j'enverrai mes domestiques, avec votre bagage et vos chevaux, dans les plus éloignées de mes fermes, afin que, si les inquisiteurs viennent, je puisse vous excuser, en ce qu'on ne trouvera chez moi ni vos vêtements ni vos chevaux. » Eux, rendant grâces à sa pieuse prévoyance, firent comme elle leur avait enseigné. A peine étaient-ils cachés et les chevaux partis que le peuple, en fureur, se jeta dans la maison, la bouleversa dans tous les sens, demandant avec des cris de mort les étrangers qui y étaient entrés. La dame leur dit : « Ils sont entrés chez moi, il est vrai, mais, après avoir mangé, ils sont partis à la hâte ; je n'ai pu découvrir d'où ils venaient ni où ils allaient. Suivez-les ; vous les atteindrez peut-être. — S'ils sont partis, répondit la populace, il est inutile de les poursuivre ; qu'ils continuent leur chemin ; mais, s'ils reviennent ici, ils doivent s'attendre à une mort certaine. » Voilà comment la Providence fit cesser leur recherche, et les serviteurs de Dieu restèrent cachés sous le toit de cette matrone comme d'une autre Rahab.

La cause de cette inquisition et de ce tumulte fut un prêtre d'idoles ; ayant entendu parler de la nouvelle prédication, il employa cette ruse. Vêtu du manteau et des insignes d'une idole très-connue, il sortit secrètement de la ville, entra dans une forêt du voisinage et se montra tout à coup à un paysan. Celui-ci, croyant voir son dieu, se prosterna contre terre et lui entendit prononcer ces paroles : « Je suis le dieu que tu adores. Ne crains pas, mais lève-toi, et va dans la ville dire aux magistrats et au peuple de ma part : Si les disciples du séducteur qui demeure à Uznoïm avec le duc Vratisslas viennent à se montrer chez vous, mettez-les à mort sans délai ; autrement la ville périra avec ses habitants. » Le paysan s'étant empressé de faire la commission, les citoyens résolurent un-

niquement d'exécuter les ordres de leur dieu ; mais la divine providence sauva ses serviteurs, comme il a été dit, et, le lendemain l'évêque étant survenu avec le duc, ils sortirent de leur cachette.

Mais ce jour-là même il y eut encore une aventure. Vers le soir quelques-uns des compagnons de l'évêque, voulant considérer le temple de la ville, s'avançaient sans assez de précaution ; ce que voyant quelques-uns des habitants, ils s'imaginèrent qu'ils voulaient mettre le feu au temple. Aussitôt il se forma une émeute qui vint au-devant d'eux en tumulte. Le prêtre Udalric dit à ceux qui l'accompagnaient : « Ce n'est pas pour rien que ces gens se rassemblent ; sachez que nous sommes trahis. » Sur quoi ses compagnons rebroussèrent chemin et s'enfuirent ; mais un clerc, nommé Diétrich, qui s'était avancé jusqu'aux portes du temple, ne sachant où se réfugier, entra hardiment dans le temple, saisit un bouclier d'or appendu à la muraille et consacré au dieu de la guerre, puis s'avança au-devant des séditeux. Ceux-ci, gens d'une simplicité extrême, croyant voir arriver sur eux leur dieu Gérowit, retournèrent sur leurs pas et se jetèrent par terre. Diétrich, voyant leur imbécillité, jeta le bouclier et s'enfuit, bénissant Dieu de l'avoir délivré de la main de ses ennemis.

L'apôtre de la Poméranie employa sept jours à prêcher et à baptiser dans cette ville, y laissa ensuite le prêtre Jean, et s'en alla dans une autre ville nommée Cozegow. Les habitants lui offrirent de l'argent pour qu'il laissât debout un temple magnifique qu'ils venaient de bâtir ; mais le saint homme craignit que ce ne fût pour eux une occasion d'apostasie. Le temple fut donc abattu et une église chrétienne bâtie en place. Le prince de la ville, nommé Mizlas, qui avait déjà reçu le baptême à Uznoïm, étant venu pour la dédicace de la nouvelle église, le saint pontife lui dit : « Très-cher fils, que j'ai engendré au Christ par l'Évangile, cette dédicace extérieure demande la dédicace intérieure de votre cœur ; car vous êtes le temple de Dieu dans lequel le Christ daigne habiter par la foi. Si donc vous voulez orner la maison de votre cœur de telle sorte qu'elle soit pour



Dieu, qui en est l'inspecteur, une demeure agréable, je pourrai faire cette dédicace extérieure avec une joie spirituelle.» Touché de ces paroles le prince dit d'une voix attendrie : « Que faut-il donc que je fasse pour que Dieu daigne habiter la maison de mon cœur ? — Voici ce que je vous recommande, répondit l'évêque : examinez les secrets de votre conscience ; si vous avez enlevé quelque chose à quelqu'un par violence restituez-le dignement ; si vous avez fait des prisonniers pour de l'argent renvoyez-les pour l'honneur de Dieu. — Je n'ai fait de violence à personne, dit le prince, mais j'ai beaucoup de prisonniers qui me doivent beaucoup. — Voyez, dit le saint évêque, s'il y a des chrétiens parmi eux. » Le prince, y ayant regardé, trouva plusieurs chrétiens danois ; il les déchargea de toute dette et les offrit au bienheureux père. L'homme de Dieu le félicita et dit : « Le sacrifice si agréable à Dieu que vous avez commencé, rendez-le parfait ; donnez également la liberté aux païens, afin qu'ils se soumettent plus volontiers au joug de la foi. — Pour ceux-ci, répliqua le prince, ils sont coupables de bien des crimes et m'ont fait des préjudices intolérables ; mais, bien-aimé Père, ils seront délivrés selon votre parole. » Le pieux Otton lui rendit grâce en versant des larmes et dit : « C'est maintenant que cette dédicace sera agréable à Dieu, puisque vous lui avez préparé une demeure dans votre cœur. » Et il commença la dédicace solennelle.

Mais, par la permission divine, on ne trouva plus les cendres qu'on avait préparées pour tracer sur le pavé de l'église l'alphabet grec et l'alphabet latin, ainsi qu'il est marqué dans le *Pontifical*. Les servants jurèrent qu'ils les avaient placées depuis longtemps auprès de l'autel ; cependant on n'en découvrirait pas la moindre trace. Alors le prêtre Udalric, comme par inspiration, courut dans un souterrain où l'on gardait des cendres. Au bruit de ses pas un prisonnier qui y était caché poussa des cris plaintifs et avança la main hors de sa cage. Udalric, stupéfait, s'approcha pour voir ce que c'était, et il vit un jeune homme garrotté de chaînes de fer au cou, à la poitrine et aux pieds.

Ayant fait venir un interprète il entendit de lui ces paroles : « Serviteur de Dieu, ayez pitié de moi, et faites en sorte de me délivrer de cette dure captivité. Je suis fils d'un très-noble prince danois, et le duc Mizlas me tient ici enfermé pour cinq cents marcs d'argent que doit lui donner mon père. » A ce récit Udalric alla trouver l'évêque et lui conta secrètement ce qu'il venait de découvrir, ajoutant que, sans aucun doute, la dédicace ne pourrait se parfaire, si ce captif n'était délivré avec les autres. L'évêque répondit : « Le prince nous a déjà fait et accordé tant de choses que je n'ose presque pas lui demander davantage, et je ne crois pas qu'il y ait en Allemagne aucun prince qui cède si facilement aux prières que cet étranger. Cependant allez le trouver en secret ; peut-être acquiescera-t-il à vos paroles, quoique la chose soit bien difficile. » Udalric, prenant avec lui Adelbert, l'interprète de l'homme de Dieu, conduisit le prince Mizlas hors de la foule ; puis, l'ayant salué d'abord au nom de Jésus-Christ, Adelbert lui demanda si tous ses captifs avaient été relâchés. Il répondit qu'ils l'étaient tous. « Pourquoi, reprit Adelbert, voulez-vous tromper Jésus-Christ, qui ne peut pas être trompé ? Pourquoi contristez-vous son apôtre en niant et en dissimulant ? Voilà que, par votre dissimulation, vous avez mis un empêchement à cette dédicace ; car les cendres qu'on avait préparées hier ont disparu par la permission divine, et lorsque le coopérateur de mon seigneur, Udalric ici présent, fut allé, non par hasard, mais par la disposition de la Providence, chercher d'autres cendres, il a trouvé le captif que vous avez voulu cacher à Dieu, qui voit tout. »

Le prince, étrangement surpris, dit alors : « Pour ce prisonnier j'y tiens plus qu'à tous les autres ; c'est pourquoi je vous prie de ne pas divulguer son affaire, mais de le laisser dans son cachot. — A Dieu ne plaise, répondit Udalric, que tant d'œuvres de piété que vous faites pour l'amour de Dieu, et qui vous ont gagné l'admiration de mon seigneur l'évêque, périssent par une seule cruauté ! — Mais, reprit le prince, qu'en sera-t-il de ces cinq cents talents que devait me donner son père pour m'indemniser de cet incompara-

ble préjudice ? — Le Seigneur, répliqua Udalric, le Seigneur a de quoi vous le rendre au centuple. » Alors le prince Mizlas s'écria : « Je prends Dieu à témoin que, si je lui consacrais mon corps par le martyre, je ne ferais pas une action plus pénible que maintenant ; ce captif auquel je tenais plus qu'à tout le reste, ce captif que j'avais résolu de ne délivrer jamais, eh bien ! malgré moi-même, pour l'honneur du Dieu tout-puissant et pour l'amour de mon seigneur l'évêque, je lui rends la liberté. » Aussitôt il envoya le tirer de son cachot, le plaça de ses propres mains sur l'autel, l'offrit à Dieu comme un holocauste d'agréable odeur, et fit rompre ses fers, tous les assistants pleurant de joie et bénissant Dieu de la grande dévotion du prince. Le saint pontife acheva dès lors la dédicace avec plus d'allégresse qu'il n'avait commencé. Peu après il réconcilia les habitants de la province avec le duc de Pologne, leur suzerain, qu'ils avaient offensé et qui se disposait à leur faire la guerre <sup>1</sup>.

Non loin de la ville d'Uznoïm, où demeuraient alors le duc Mizlas et l'évêque Otton, à une journée de navigation, se trouvait l'île de Rugen, nommée alors Vëranie. Les habitants en étaient extrêmement barbares et féroces. Ayant entendu parler de la prédication du saint homme, ils menaçaient de le mettre à mort s'il osait venir parmi eux. Lui, au contraire, plus on lui apprenait de leurs menaces, plus il avait le désir d'aller chez eux, dans l'espérance du martyre. Comme ses familiers, ainsi que le duc, l'en dissuadaient à cause de l'imminence du péril, il avisait au moyen de s'y rendre à leur insu ; mais eux, ayant remarqué son dessein, l'observaient continuellement pour ne pas lui en laisser l'occasion. Le saint homme, de son côté, leur reprochait leur peu de foi et de courage. Enfin le prêtre Udalric offrit généreusement d'y aller lui-même. Ayant donc reçu la bénédiction du saint évêque, trois fois il se mit en mer, mais trois fois une tempête le força de regagner le rivage. Le saint comprit alors que les Rugiens n'étaient pas encore dignes de recevoir la grâce de l'Évangile <sup>2</sup>.

Après cela, ayant distribué de ses compagnons en divers endroits de la province pour achever l'œuvre commencée, il proposa d'aller lui-même à Stettin pour ramener les habitants de leur apostasie ; mais les clercs qui le devaient accompagner, sachant les Stettinois barbares et cruels, craignaient pour lui et pour eux ; ils mirent tout en œuvre pour l'en détourner. Fatigué de leurs instances il leur dit : « Je le vois, nous ne sommes venus que pour les délices ; tout ce qui se présente d'âpre et de difficile, nous jugeons devoir l'éviter. Soit ; car, comme je ne veux forcer personne à la gloire du martyre, de même je voudrais vous y exhorter tous, s'il était possible. Mais, je vous prie, si vous ne voulez pas m'aider, au moins ne m'empêchez pas ; que chacun ait le pouvoir de sa vie ; vous êtes libres, et moi aussi. De grâce, Messieurs, laissez-moi. » Et, les ayant fait sortir de sa chambre, il se mit en prières jusqu'au soir. Alors il appela son valet de chambre, lui ordonna de fermer toutes les portes, d'écarter tout le monde et de ne laisser approcher personne à son insu.

Cela fait, il mit secrètement ses habits de voyage, plaça les ornements pontificaux avec le livre et le calice dans une malle, prit le tout sur ses épaules, sortit silencieusement de la ville, et, sans être accompagné de qui que ce fût, prit la route de Stettin. Se voyant tout seul, il bénissait Dieu de son stratagème et commença les matines, s'empressant d'arriver à Stettin cette nuit-là même. Vers dix heures, ses clercs, s'étant relevés pour l'office de la nuit, le cherchèrent vainement ; à force de questionner ses domestiques ils devinèrent ce qui était arrivé. Aussitôt, les uns à pied, les autres à cheval, ils courent dans toutes les directions pour le retrouver. Vers le matin, ceux qui étaient à cheval et qui s'étaient dirigés vers la mer l'atteignent au moment où il allait monter dans un navire. Dès qu'il les reconnut il éprouva un grand trouble et dit en gémissant : Hélas ! Seigneur Jésus, Fils unique de Dieu, fils unique de la Vierge, doux nom de mon espérance, me priverez-vous de mon désir ? Faites, je vous prie, que ceux qui arrivent s'en viennent avec moi, ou que du moins ils ne m'empêchent pas d'exécuter mon dessein. » Eux, arrivés, se pros-

<sup>1</sup> Ebbon, n. 83-88. — <sup>2</sup> Sefrid, n. 147-150.



ternent à ses pieds, lui se proterne de son côté; ils pleurent les uns et les autres, la tristesse les empêche longtemps de parler. Enfin, après bien des larmes, l'évêque leur demanda tristement : « Que venez-vous faire ? De grâce, retournez à votre logis, et moi j'irai mon chemin. — A Dieu ne plaise ! s'écrièrent les autres. Ce nous est assez de cette grande confusion ; nous ne vous quitterons plus jamais. Si vous voulez revenir nous reviendrons avec vous ; si vous aimez mieux aller en avant nous avancerons avec vous. Mais daigne votre sainteté agréer notre conseil ; retournons ensemble à nos frères et à nos serviteurs aujourd'hui ; demain, nous le disons en toute sincérité, nous vous suivrons tous à la vie et à la mort. »

L'évêque, étant retourné à cette condition, repartit le lendemain avec tout son monde et arriva heureusement à Stettin. Les habitants de la ville étaient divisés ; les uns persévéraient encore dans la foi ; les autres, en plus grand nombre, étaient retournés au paganisme. Les premiers se réjouissaient de la venue de l'évêque, les autres en étaient troublés. Il se logea dans une église qui était à l'entrée de la ville et qu'il avait dédiée dans son premier voyage. Les apostats, amentés par les prêtres des idoles, la vinrent environner en armes et en tumulte, criant qu'il fallait massacrer tous ceux qui étaient dedans, principalement le chef. L'évêque, avide du martyre, se revêtit de ses habits pontificaux, fit élever la croix et les reliques, et, entonnant des psaumes et des hymnes, recommandait au Seigneur son dernier combat. Les Barbares, les entendant chanter, furent étrangement surpris de ce que, au moment de mourir, ces hommes pouvaient chanter encore ; ils écoutaient, ils se regardaient, et, comme enchantés par la vertu des paroles, ils commencèrent à s'adoucir et à se dire entre eux que, pour recevoir ou repousser des choses pareilles, il fallait consulter la raison plutôt que la force. Les plus sages remontraient en particulier aux prêtres des idoles que leur devoir, à eux, était de défendre leur religion par des raisons convenables. En chuchotant ainsi les uns avec les autres ils se retirèrent peu à peu chacun chez soi. C'était le ven-

dredi ; l'évêque, avec les siens, employa ce jour et le suivant en jeûnes et en prières.

Cependant un des premiers de la ville, nommé Witsac, ne cessait de prêcher le royaume de Dieu et la foi chrétienne, soit dans les assemblées du peuple, dans les places publiques, soit dans les maisons, soutenant que les traditions chrétiennes et la doctrine de l'évêque étaient saintes et pleines de vérité. Peu auparavant cet homme, faisant la piraterie contre les païens, avait été surpris et fait prisonnier, après avoir perdu beaucoup des siens. Plongé dans un cachot, chargé de fers, il pria le Seigneur par les mérites du saint évêque Otton, qui lui avait donné le baptême. Le saint lui apparut, fit tomber ses chaînes et lui donna ses ordres pour les habitants de Stettin. Ainsi miraculeusement délivré de sa prison, Witsac trouva de même sur le bord de la mer une petite barque dans laquelle il arriva heureusement en sa patrie. Il suspendit la petite barque à une des portes de Stettin, comme un témoignage public de sa miraculeuse délivrance, et ne manqua pas de reprocher à ses compatriotes, au nom de son saint libérateur, le mélange sacrilège qu'ils faisaient du culte des idoles avec celui du vrai Dieu. Lors donc que le saint évêque fut arrivé devant la ville, Witsac, qui parlait dès lors bien plus hardiment encore, alla le trouver avec ses parents et ses amis, se prosterna à ses pieds, lui rendit grâces, lui raconta en détail l'histoire de sa captivité et de sa délivrance, l'exhorta à prêcher courageusement l'Évangile, lui promettant, avec tous les siens, de le soutenir et de l'assister en tout.

Le dimanche donc, après la messe solennelle, le saint évêque, revêtu de ses ornements pontificaux, entra processionnellement dans la ville. Witsac lui fit voir, en passant, sa petite barque suspendue à un poteau, et raconta de nouveau, devant tout le peuple, l'histoire de sa délivrance. L'évêque monta sur une estrade pour parler à la foule. Witsac lui servait de héraut pour apaiser le bruit et faire faire silence. La plupart des apostats écoutaient assez volontiers, lorsque le pontife des idoles, qui cette nuit-là même s'était proposé de tuer l'évêque, arrive plein de fureur, vomit contre lui mille injures, ameuté la po-

pulace païenne; à son commandement tous les apostats brandissent leurs lances pour en percer le saint évêque; mais leurs bras restent suspendus en l'air. Le pontife des idoles, ayant voulu leur donner l'exemple, resta, comme eux, immobile. Les fidèles étaient dans l'admiration et bénissaient Dieu. « Vous voyez, mes frères, disait l'évêque, quelle est la puissance du Seigneur; car, comme je vois, c'est Dieu qui vous a liés. Pourquoi ne jetez-vous pas vos lances? Pourquoi ne retirez-vous pas vos bras? Jusqu'à quand resterez-vous dans cette posture? » Comme ils ne répondaient rien l'évêque ajouta : « Voilà vos dieux pour qui vous combattez. Qu'ils viennent à votre secours, s'ils peuvent quelque chose! Voilà votre prêtre qui a causé ce tumulte; qu'il invoque maintenant ses dieux sur vous, qu'il vous donne conseil et secours! S'il sait ou peut quelque chose, voici le temps. » Le prêtre des idoles, aussi bien que la foule des apostats, demeura muet et immobile.

Enfin, touché de compassion, l'évêque dit tout haut : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que, suivant votre coutume, vous déployez, quand il en est temps, la puissance de votre force pour terrifier vos adversaires et protéger vos serviteurs. Mais, comme vous êtes bon et miséricordieux, pardonnez, de grâce! pardonnez à l'ignorance et à la témérité de ce peuple, et, selon votre miséricorde accoutumée, rendez-leur l'usage de leurs corps, duquel vous les avez privés. » En même temps il fit sur eux le signe de la croix et l'effet suivit la prière. Il en profita pour leur faire sentir leur égarement, leur donna sa bénédiction, les renvoya fort radoucis, et s'avança lui-même vers l'église de Saint-Adalbert, dont il n'existait plus que le chœur. Il la rebâtit tout entière à ses frais.

Un jour qu'il s'y rendait il trouva sur la place une troupe d'enfants qui jouaient; il les salua dans leur langue, et, comme prenant part à leurs jeux, il les bénit du signe de la croix. S'étant avancé vers l'église, il s'aperçut que ces enfants, quittant leurs jeux, le suivaient tous ensemble, curieux de regarder sa figure et son costume, comme il est naturel à cet âge. Il s'arrêta au milieu d'eux

et, leur parlant d'une manière caressante, il demanda s'il y en avait parmi eux qui eussent reçu le baptême. Ils se regardèrent l'un l'autre et firent connaître ceux qui étaient baptisés. L'évêque les prit à part et leur demanda s'ils voulaient garder la foi du baptême; ils répondirent avec assurance qu'ils le voulaient de grand cœur. « Eh bien! reprit l'évêque, si vous voulez être chrétiens et garder la foi du baptême, vous ne devez plus admettre à votre jeu ces enfants infidèles qui ne sont pas baptisés. » Aussitôt, suivant la parole de l'évêque, se réunissant avec leurs pareils, les enfants baptisés commencèrent à repousser ceux qui ne l'étaient pas et ne communiquaient plus avec eux dans aucun jeu. C'était beau de voir les uns, glorieux d'être chrétiens, en agir familièrement avec l'évêque, le regarder et l'écouter avidement, même au milieu de leurs jeux, tandis que les autres, honteux et confus de leur infidélité, se tenaient au loin. Mais le bon père, avec de douces paroles et suivant leur capacité, instruisit plus pleinement de la foi les enfants chrétiens, et en même temps il exhorta bien les autres, qu'ils finirent tous par demander à être baptisés et à devenir chrétiens eux-mêmes<sup>1</sup>.

Cependant les plus anciens et les plus sages de la ville se consultaient fréquemment et longuement ensemble sur le meilleur parti à prendre pour le salut du peuple et de la patrie. Ils considéraient avec soin toutes les paroles et toutes les actions de l'évêque, son désintéressement, ses immenses aumônes, tant de captifs rachetés, tant d'églises bâties ou rebâties à ses frais, et plus ils considéraient tout cela, plus ils concevaient d'admiration et de vénération pour sa personne. Enfin, après une délibération qui dura depuis le matin jusqu'au milieu de la nuit, ils résolurent, d'une voix unanime, d'extirper complètement l'idolâtrie et de se donner entièrement à la religion chrétienne. Witsac, qui assistait à la délibération, vint la nuit même informer l'évêque de cette heureuse issue. Le lendemain saint Otton trouva le peuple disposé à tout; les apostats se soumirent à la pénitence; on brisa les idoles et leurs temples,

<sup>1</sup> Sefrid, n. 151-164.



on restaura les églises, on administra le baptême à ceux qui ne l'avaient pas encore reçu. Ce n'est pas que les prêtres des idoles ne cherchassent encore plus d'une fois à tuer le saint évêque; mais Dieu protégeait son serviteur, et punissait ses ennemis d'une manière si visible que l'excès de leur malice ne faisait qu'affermir le bien.

Après avoir tout réglé à Stettin il se rendit à Julin, dont les habitants, beaucoup moins coupables, étaient d'eux-mêmes beaucoup mieux disposés; ils reçurent avec une humble soumission ses remontrances paternelles et réformèrent tous les abus. Dieu y fit, par son serviteur, plusieurs miracles, et entre autres rendit la vue à une femme aveugle. Mais, avec les miracles de bonté envers les malheureux, il y eut aussi des miracles de châtiments envers les indociles. Le jour de l'Assomption de la sainte Vierge le prêtre Bocétis trouva un paysan et sa femme moissonnant du blé. Le prêtre leur représenta que ce jour, étant une fête de la Vierge, devait être chômé. Or c'était un lundi (1127). Le paysan répondit: « Hier, parce que c'était dimanche, il n'était pas permis de travailler; aujourd'hui encore il faut ne rien faire. Quelle est cette doctrine qui empêche les hommes de s'occuper de leurs intérêts nécessaires? Quand est-ce que nous verrons nos moissons rentrées? Je crois bien que vous êtes envieux de notre bien-être. » Il allait proférer quelque blasphème et donnait de grands coups de faucille dans le blé lorsqu'il tomba roide mort, tenant sa faucille d'une main, une poi-

gnée de blé de l'autre, mais si fortement, qu'il fut impossible de les lui ôter. La femme ne fut pas frappée de mort, mais ne resta pas impunie; elle suivit le corps de son mari à l'église, tenant elle-même sa faucille d'une main et une poignée de blé de l'autre, sans pouvoir s'en défaire jusques après l'enterrement et jusqu'à ce que tout le monde fût convaincu qu'elle était punie pour une action illicite.

Les Rugiens, ayant su que les Stettinois étaient revenus parfaitement au Christianisme, leur firent la guerre; mais ils furent eux-mêmes complètement défaits et profondément humiliés. Saint Otton conçut de nouveau le dessein de passer chez eux; mais on lui remontra que, d'après un décret du seigneur apostolique, c'est-à-dire du Pape, l'île de Rugen avait été recommandée au zèle de l'archevêque des Danois. Il envoya lui demander la permission d'y prêcher l'Évangile. L'archevêque différa de répondre parce qu'il voulait consulter auparavant les princes de Danemark. Sur les entrefaites le roi Lothaire et les autres princes d'Allemagne mandèrent à Otton et même le prièrent de revenir. Il revint donc, par la Pologne et la Bohême, à Bamberg, la veille de la fête de l'apôtre saint Thomas, 20 décembre, à la grande joie de son peuple, après avoir converti deux fois la Poméranie, la première fois avec la bénédiction du Pape Calixte, la seconde avec la bénédiction du Pape Honorius <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir, dans les *Acta SS.*, 2 juill., les deux *Vies de saint Otton de Bamberg*, écrites par deux auteurs contemporains, sur le récit de témoins oculaires.

## § II

### LA PAPAUTÉ TROUVE DANS SAINT BERNARD UN PUISSANT SOUTIEN.

Durant tout son pontificat, qui fut de cinq ans et près de deux mois, Honorius II exerça l'autorité apostolique sans obstacle par toute la chrétienté. L'an 1125 il envoya légat en Angleterre et en Écosse Jean de Crème, cardinal-prêtre du titre de Saint-Chrysogone, qui

avait déjà reçu cette légation du Pape Calixte II. Le roi Henri le retint en Normandie assez longtemps et lui permit enfin de passer en Angleterre, où il fut reçu avec honneur par toutes les Églises. De concert avec l'archevêque Guillaume de Cantorbéry, il indi-

qua un concile à Londres pour la Nativité de la sainte Vierge. En attendant il parcourut toute l'Angleterre, alla jusqu'en Écosse, eut une entrevue avec le roi David, et lui remit les lettres du Pape, qui le pria d'enjoindre aux évêques du pays de se rendre au concile auquel le légat les convoquerait. Ayant rempli sa légation en Écosse Jean de Crème revint tenir le concile d'Angleterre, indiqué à Londres ; il s'ouvrit à Westminster le 9 septembre 1125. Le légat y présidait avec les deux archevêques, Guillaume de Cantorbéry et Thurstan d'York, vingt évêques et environ quarante abbés. On y fit dix-sept canons, qui ne font que confirmer les anciens, particulièrement contre la simonie, l'incontinence des clercs, les ordinations sans titre et la pluralité des bénéfices. On ordonne aussi privation des bénéfices contre ceux qui ne veulent pas se faire promouvoir aux Ordres pour vivre avec plus de licence. Après le concile le légat emmena à Rome les deux archevêques, Thurstan d'York et Guillaume de Cantorbéry, pour plaider devant le Pape leur différend touchant la soumission de l'Église d'York à celle de Cantorbéry. On ne sait pas quelle fut la sentence. On voit seulement, par Guillaume de Malmesbury, que le Pape Honorius établit l'archevêque Guillaume légat apostolique en Angleterre et en Écosse <sup>1</sup>.

En 1129, à la demande des rois de Danemark, de Suède et de Bohême, le même Pape envoya dans ces pays, comme légat apostolique, le cardinal-diacre Grégoire, pour y réformer les abus et rétablir la bonne discipline <sup>2</sup>.

En Orient les chrétiens s'étaient rendus maîtres de Tyr, ainsi que nous l'avons vu, le 29 juin 1124. Ce ne fut que quatre ans après qu'on y mit un archevêque. Le roi de Jérusalem, le patriarche et les principaux seigneurs du royaume s'assemblèrent à Tyr au printemps 1127, et élurent pour archevêque Guillaume, prieur du Saint-Sépulcre, Anglais de nation, recommandable par ses mœurs. D'après un historien du temps et du pays ils ne différèrent si longtemps cette élection qu'afin d'avoir le loisir de disposer des églises et des

autres biens qui dépendaient de la cathédrale et de n'en laisser à l'archevêque que ce qu'il leur plairait. Guillaume, ayant été sacré par Gormond, patriarche de Jérusalem, vint à Rome, malgré ce prélat, demander le pallium, et le reçut du Pape Honorius avec grand honneur. Il fut accompagné, à son retour, de Gilles, évêque de Tusculum, légat du Pape, chargé d'une lettre par laquelle le souverain Pontife ordonnait à Bernard, patriarche d'Antioche, de rendre à la métropole de Tyr les Églises épiscopales qui en dépendaient, et cela dans quarante jours, sous peine de suspension <sup>1</sup>.

Quant aux Grecs, ils étaient en communion avec l'Église romaine ; on le voit par deux lettres de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, l'une à l'empereur Jean Comnène, l'autre au patriarche de Constantinople. Après leur avoir parlé de certaines affaires, il se recommande aux prières du patriarche, l'assure des siennes, et il associe l'empereur à toutes les prières et bonnes œuvres de Cluny, à l'égal des rois de France, des rois d'Angleterre, des rois d'Espagne, des rois d'Allemagne, des rois de Hongrie, et même des empereurs d'Occident <sup>2</sup>.

En Italie, dans la partie méridionale, occupée par les Normands, il y eut un moment de difficultés politiques. Guillaume, duc de Pouille, mourut sans enfants l'an 1127. Ce duché pouvait être réclamé par Bohémond II, prince d'Antioche, petit-fils de Robert Guiscard. Roger, comte de Sicile, cousin de Guillaume, se présenta le premier pour recueillir la succession.

Le Pape, de son côté, comme seigneur suzerain de toutes les provinces normandes, prétendait en disposer. Roger mit tout en œuvre pour traiter avec le Pape ; cependant il y eut quelques hostilités. Enfin, l'an 1128, les armées étant en présence, l'arrangement se conclut ; le Pape Honorius donna l'investiture de la Pouille et de la Calabre à Roger de Sicile, qui lui prêta foi et hommage le jour de l'Assomption <sup>3</sup>.

Cependant, au milieu de cette soumission générale des nations chrétiennes au chef spi-

<sup>1</sup> Baron. Pag. Mansi, ann. 1125. Labbe, t. 10, p. 919.

— <sup>2</sup> Baron., ann. 1129. Labbe, t. 10, p. 909.

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 13. — <sup>2</sup> Apud Baron., ann. 1119.

— <sup>3</sup> Baron. Pag. Muratori.



rituel de la chrétienté, au vicaire du Christ, le saint archevêque de Magdebourg, Norbert, par une lumière prophétique, prévoyait une persécution générale dans l'Église et un certain règne de l'Antechrist. Il s'en expliqua dans un entretien avec saint Bernard, qui ne fut pas convaincu par ses raisons <sup>1</sup>; mais les événements qui suivirent la mort du Pape Honorius II lui firent comprendre la vérité et le sens de la prophétie.

Au temps du Pape saint Léon IX il y avait à Rome un Juif qui s'était prodigieusement enrichi par l'usure et d'autres moyens judaïques. Il reçut le baptême, et, en l'honneur du Pape, prit le nom de Léon. Comme l'argent, suivant un auteur du douzième siècle, Arnoulphe évêque de Lisieux, règne sur le monde, donne la noblesse et la beauté <sup>2</sup>, l'opulent Juif s'allia, par le mariage de ses nombreux fils et filles, tous les nobles de Rome. Un de ses fils, appelé Pierre de Léon, du nom de son père, augmenta encore ses richesses et ses alliances; il servit même puissamment le Pape Pascal II dans sa lutte contre l'empereur d'Allemagne, Henri V, touchant les investitures, ce qui augmenta singulièrement encore son crédit. Un fils de Pierre de Léon, portant le même nom, fut destiné dès l'enfance à l'état ecclésiastique et intentionnellement à la papauté. Envoyé en France pour faire ses premières études, il y mena une vie assez libertine pour être regardé par ses condisciples comme le futur Antechrist et comme la ruine du monde.

Pour faire oublier l'infamie de sa première jeunesse il se fit moine à Cluny. Revenu à Rome, il fut fait cardinal par le crédit de sa famille et employé en diverses légations, où il scandalisa plus par ses débauches qu'il ne put édifier par les règlements qu'il publiait. On prétendit qu'il menait avec lui une fille habillée en clerc, pour satisfaire sa passion avec moins de scandale. On l'accusa même d'un mauvais commerce avec sa propre sœur Tropéa, et d'être en même temps le père de ses neveux et l'oncle de ses enfants. C'est ce que rapporte un auteur contemporain, Ar-

noulphe, alors archidiacre de Séez et depuis évêque de Lisieux <sup>1</sup>.

En 1130 le Pape Honorius II étant tombé dangereusement malade, les cardinaux s'assemblèrent dans l'église de l'apôtre saint André et statuèrent que l'élection du Pontife serait commise à huit personnes : deux cardinaux-évêques, celui de Préneste et celui de Sabine; trois cardinaux-prêtres, Pierre de Pise, Pierre Rufus et Pierre de Léon; trois cardinaux-diacres, Grégoire de Saint-Ange, Jonathas et le chancelier Aimeric, en sorte que, si le Pape Honorius, qui alors était à l'extrémité, venait à mourir, celui qui aurait été élu d'un commun accord par les commissaires, ou par la plus saine partie d'entre eux, serait reconnu par tous pour souverain et Pontife de Rome. Le cardinal-évêque de Préneste décréta de plus, conjointement avec les autres, que, si quelqu'un s'opposait à l'élection ainsi faite, il serait soumis à l'anathème, et que, si quelqu'un tentait d'en élire un autre, cette élection serait nulle et le prétendu élu incapable d'obtenir jamais aucune dignité dans l'Église; ce que Pierre de Léon lui-même confirma de sa propre bouche, ajoutant qu'on ne devait pas craindre qu'à son occasion il s'élevât quelque scandale dans l'Église parce qu'il aimait mieux être englouti dans l'abîme que d'être une occasion de scandale. Il fut enfin statué que les électeurs s'assembleraient le lendemain. Mais Pierre de Léon, avec Jonathas, semblable au corbeau de l'arche, se séparant de ses collègues, ne revint plus à eux, tint des conventicules à part et travaillait à élever un autel de malédiction. La chose alla si loin, par le crédit et les largesses de ses proches et par les intrigues de ses émissaires, que ce précurseur de l'Antechrist se serait élevé prématurément au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu si le Pape Honorius, qu'ils croyaient déjà mort, ne s'était montré au peuple à la fenêtre. Ces particularités importantes, inconnues à Baronius et à Fleury, et qui éclaircissent si bien ce point d'histoire, nous sont attestées par une lettre de Henri, évêque de Lucques, à saint Norbert, archevêque de Magdebourg,

<sup>1</sup> Bernard, *epist.* 56. — <sup>2</sup> Dum genus et formam regina pecunia donat. » Arnoulphe, apud d'Acheri, t. 1, p. 155, c. 3, in-fol.

<sup>1</sup> Id.

qui lui avait demandé comment, au juste, les choses s'étaient passées. Cette lettre se trouve dans l'édition des *Conciles* par Mansi, archevêque de Lucques <sup>1</sup>.

A la vue de ces trames, ceux de qui Dieu avait touché le cœur envisageaient avec effroi le péril de l'Église. Le Pape Honorius, étant mort, fut enterré le vendredi après les Cendres, 14 février 1130. Aussitôt, sur les huit électeurs désignés d'un commun accord, les quatre suivants, l'évêque de Préneste, l'évêque de Sabine, le cardinal-prêtre Rufus et le chancelier Aimeric, élurent pour Pape, malgré lui, le cinquième, le cardinal-diacre Grégoire de Saint-Ange, avec l'approbation des évêques, des prêtres-cardinaux, des diacres et des sous-diacres présents <sup>2</sup>. Le Pontife élu résista longtemps à leurs prières; deux fois il repoussa la chape rouge qu'on cherchait à lui mettre; la seconde fois même il la repoussa avec tant de véhémence qu'elle fut déchirée. Il était si abattu des efforts qu'il venait de faire, qu'on craignit qu'il n'expirât. A la vue d'une nouvelle chape il représenta, d'une voix entrecoupée par les sanglots et les larmes, combien il était indigne et incapable d'une si haute dignité, surtout dans des conjonctures aussi difficiles. L'assemblée l'interrompit par ces paroles :

« L'imminence du péril et la nécessité ne permettent point d'excuse; le lion (Léon) est prêt à se jeter sur la proie qu'il attend, vous le savez, depuis son enfance. Si on ne prévient son irruption il n'y a plus d'espérance de liberté, plus de règle pour les bonnes mœurs; l'ancienne dignité de l'Église romaine est perdue, sa gloire est changée en opprobre, cette puissance si formidable aux derniers des hommes devient un objet de mépris. Jusqu'à présent l'Église romaine a été la tête du monde par la constance dans la foi, la souveraineté de la puissance, la régularité dans les mœurs, la sévérité de la discipline, la discrétion dans les affaires, l'exemple notoire de la piété; jusqu'à présent elle a été la terreur des méchants, le soutien des bons, le refuge des malheureux. C'est dans son intégrité que les Églises inférieures puisaient leurs forces;

c'est dans la santé de cette tête que les membres blessés trouvaient le remède à leurs souffrances. Mais voici que s'approche l'apostasie, voici que s'approche la désolation de cette antique puissance, ainsi que de tous les hommes de bien; sa chute s'annonce manifestement en ce que l'homme de péché, le fils de perdition se révèle pour agir en adversaire, pour s'élever au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou honoré comme tel, et pour s'asseoir dans le temple de Dieu comme s'il était lui-même Dieu. Par ces paroles si claires de l'Apôtre nous voyons que celui dont nous parlons est l'Antechrist ou son précurseur, pour lui préparer les voies. Déjà il rassemble les auxiliaires de son intrusion, déjà il convoque dans l'Église de Dieu la faction sacrilège qu'il a recrutée par sa famille, sa puissance, ses largesses, ses promesses. Le loup attaque les brebis destituées de pasteur; il s'empresse d'occuper le premier le siège vacant, qu'il n'oserait peut-être pas envahir s'il le voyait occupé par un pasteur légitime. C'est à vous que la sainte Église remet ses intérêts suprêmes, pour être gouvernée par votre prévoyance et délivrée par vos soins. C'est elle qui vous a nourri et élevé dans son sein, elle qui vous a prévenu de ses faveurs dans un temps où elle n'avait aucun besoin de vous. Aujourd'hui elle réclame la reconnaissance de ses bienfaits et demande que vous ne l'abandonniez pas dans ses besoins extrêmes. Est-ce que vous n'écoutez point les cris de votre mère? Vous refusez sous prétexte de votre indignité, comme si nous ne savions pas qui vous êtes! Certainement, si vous vous en jugiez digne, vous en seriez indigne par là même. Vous redoutez, par une modestie louable, l'éminence d'une dignité qui réunit en soi ce qu'il y a de plus sublime dans la royauté et le sacerdoce; mais ce n'est pas à l'honneur que nous vous invitons, c'est plutôt au péril. Nous n'ignorons pas ce que l'adversaire machine contre nous; déjà il tire le glaive, déjà il aiguise ses flèches; il ne compte parvenir à l'apostolat que par l'effusion de notre sang. Mais, quelque grand que soit le danger de mort que nous courons, nous aimons mieux attendre de la main de Dieu le prix de notre sang versé que d'avoir

<sup>1</sup> Mansi, t. 21, p. 435. — <sup>2</sup> Id.



à lui rendre compte du sang de l'Église. Or, dans cette carrière où nous courons à la mort, nous voulons vous avoir non-seulement pour compagnon, mais encore pour précurseur. Exposez-vous donc avec nous comme une victime qu'on va égorger. Il n'est pas permis de refuser sa vie à qui nous l'a donnée, dès qu'il la redemande. Si donc vous êtes sensible à la calamité d'une mère désolée, à nos larmes, à l'honneur, aux devoirs de l'obéissance, rendez-vous à nos désirs. Si vous y acquiescez nous vous rendrons nos soumissions ; si vous résistez vous porterez la peine de votre désobéissance ; car, après la mort du Pape, nous avons la même autorité qu'il avait de son vivant pour commander et pour punir, jusqu'à ce qu'on lui ait donné un successeur. »

Cela dit les cardinaux se préparaient à fulminer contre le Pape élu la sentence d'excommunication, tout en lui offrant la chape rouge qu'on avait été chercher. Dans cette alternative l'humble cardinal Grégoire préféra s'exposer aux embûches de Pierre de Léon plutôt que d'encourir l'anathème de ses frères. Il accepta et fut proclamé Pape sous le nom d'Innocent II <sup>1</sup>. C'était le 14 février 1130, à neuf heures du matin. Ces détails si intéressants, qui nous montrent l'assemblée des cardinaux fidèles comme un sénat de héros chrétiens, nous ont été transmis par un auteur contemporain, Arnoulphe, évêque de Lisieux, qui était alors en Italie et qui les écrivit à Geoffroi, évêque de Chartres.

La majorité des huit cardinaux électeurs, de concert avec le reste du clergé de Rome, ayant ainsi élu le nouveau Pape, le conduisirent à l'église de Latran, entouré d'une multitude de fidèles, l'intronisèrent dans le Siège suprême et lui rendirent leurs hommages avec une infinité de personnes pieuses. De là ils montèrent au palais, achevèrent les cérémonies d'usage et lui remirent tous les insignes pontificaux de ses prédécesseurs. Tout était canoniquement terminé vers l'heure de tierce ou neuf heures du matin. C'est ce que mandent les cardinaux et le clergé de Rome au roi Lothaire <sup>2</sup>.

Le même jour, à l'heure de sexte, c'est-à-dire à midi, Pierre de Léon, le sixième des huit cardinaux électeurs, se fit élire par les deux restants, le septième et le huitième, et par d'autres membres du clergé romain que l'argent de sa famille avait gagnés. Cette élection de l'antipape se fit dans l'église de Saint-Marc, qui n'était pas loin de la forteresse de ses frères. Le lendemain il se rendit en armes à l'église de Saint-Pierre, l'environna de machines, en brisa la toiture et les murailles, et entra de force avec ses satellites dans la basilique du Prince des apôtres. Le surlendemain il envahit de même, par le fer et le feu, l'église de Latran, brisa le trône pontifical, pillà le trésor de Saint-Laurent. Le jour suivant il attaqua le palais où logeait le Pape Innocent avec l'Église catholique ; mais il fut repoussé avec perte et avec honte. Bientôt on ne parla partout que des déprédations qu'il avait commises dans les églises, du trésor de Saint-Pierre qu'il avait pillé, des pèlerins de Jérusalem et de Rome qu'il avait dépouillés. A mesure que la connaissance de ces faits se répandait dans les provinces on y reconnaissait Innocent II pour Pape légitime, on lui envoyait des députations, tandis qu'on rejetait et anathématisait l'antipape Pierre de Léon, qui se nommait lui-même Anaclet. C'est ce que mandent au roi Lothaire les cardinaux fidèles, dans la lettre déjà citée. Gautier, archevêque de Ravenne, et Henri, évêque de Lucques, rapportent les mêmes faits dans leurs lettres à saint Norbert, archevêque de Magdebourg <sup>1</sup>, qui leur en avait écrit à tous les deux, et qui suivit sans retard leur exemple en reconnaissant le Pape légitime et en prononçant anathème contre l'antipape. Dès le 18 février, quatre jours après son élection, n'étant pas sacré encore, Innocent II écrivit aux fidèles de Germanie pour leur notifier qu'il confirmait la légation du cardinal Gérard parmi eux, et pour les engager à escorter, l'année suivante, le roi Lothaire en Italie, lorsqu'il viendrait à Rome recevoir la couronne impériale. Il écrit la même chose et le même jour à Lothaire lui-même <sup>2</sup>. Dans une autre, datée de Rome, au delà du Tibre,

<sup>1</sup> Arnoulphe, apud d'Acheri, t. 1, p. 157 et 158, in-fol.  
— <sup>2</sup> Conciles de Mansi, t. 21, p. 432 et 433.

<sup>1</sup> Ibid., p. 433 et 435. — <sup>2</sup> Ibid., p. 429 et 430.

le 3 mai, il lui raconte en peu de mots l'histoire de son élection, ainsi que celle de l'antipape, telle que la racontent les cardinaux et les autres que nous avons déjà cités ; il lui annonce que, pour l'instruire de tout plus à fond et concerter avec lui plusieurs choses, il lui envoie l'archevêque Gautier de Ravenne ; il l'exhorte enfin à bien remplir, dans ces circonstances, son devoir de défenseur de l'Église<sup>1</sup>.

Le premier évêque des Gaules qui suivit, s'il ne précéda, l'exemple de saint Norbert de Magdebourg dans la condamnation de l'antipape, fut saint Hugues, évêque de Grenoble. Quelques années auparavant ce vertueux prélat avait envoyé des députés au Pape Honorius pour lui demander la permission de quitter son siège. Ce désir, qu'il avait eu dès le commencement de son épiscopat, lui dura toute sa vie ; mais il augmenta avec l'âge et les infirmités. Le saint vieillard se regardait comme un serviteur inutile, qui occupait la place d'évêque, en recevait les honneurs et les revenus, sans en avoir le mérite ni en faire les fonctions. Le Pape Honorius n'eut toutefois aucun égard à sa demande et renvoya ses députés avec des lettres de consolation, où il l'encourageait à la persévérance. Saint Hugues ne se rebuta pas ; il alla lui-même à Rome et conjura le Pape de lui permettre d'achever sa vie en repos et de donner un meilleur pasteur à l'Église de Grenoble ; mais le Pape demeura persuadé que, par son autorité et son bon exemple, il serait plus utile à son troupeau que tout autre. Il lui accorda donc tout ce qu'il demandait d'ailleurs, le consola autant qu'il put et le renvoya avec honneur.

Saint Hugues justifiait bien le jugement du Pape. Nous avons vu avec quelle vigueur l'évêque de Grenoble excommunia son propre souverain, l'empereur Henri V, lorsqu'il eut fait prisonnier le Pape Pascal II pour lui arracher les investitures. Les années n'affaiblirent point cette vigueur épiscopale. Après l'élection du Pape Innocent II et avant que ses nonces fussent arrivés en France pour y faire condamner le schisme de l'antipape,

le saint évêque de Grenoble se rendit au Puy en Velai avec d'autres évêques, nonobstant ses infirmités et son grand âge ; car il avait environ soixante-dix-huit ans. Il savait d'une manière certaine que Pierre de Léon n'avait point été élu Pape par son mérite, mais par le crédit de sa famille et par la violence ; c'est pourquoi il n'eut aucun égard aux respects et aux bons offices que Pierre et son père lui avaient autrefois rendus ; mais, n'ayant en vue que la justice et le bien de l'Église, il l'excommunia dans ce concile, avec les autres évêques, comme schismatique, et cette excommunication fut d'un grand poids à cause de l'autorité de saint Hugues.

L'excommunication de l'antipape Anaclet fut la dernière action mémorable du saint évêque de Grenoble ; ses infirmités augmentèrent de jour en jour, et il fut obligé de garder le lit longtemps avant sa mort. Il perdit même entièrement la mémoire de toutes les choses temporelles qu'il avait faites ou vues dans le monde ; mais, par un prodige assez singulier, il n'oublia rien de ce qui concernait le service de Dieu, et il récitait tous les jours par cœur les psaumes avec ses clercs. Les moines de Calais, monastère qu'il avait fondé, se rendirent auprès de lui pour le servir pendant sa maladie, et ils se crurent bien payés de leurs services par l'édification qu'ils reçurent. Quand Hugues s'apercevait que la douleur lui avait arraché quelques paroles d'impatience il s'en accusait et ordonnait à ceux qui le servaient de lui donner la discipline ; mais, comme on ne croyait pas devoir lui obéir là-dessus, il fondait en larmes, il récitait plusieurs fois le *Confiteor*, pour demander pardon à Dieu. Hugues, ayant fait écrire par les Chartreux au Pape Innocent II le triste état auquel il était réduit, obtint enfin la permission de faire ordonner à sa place, sur le siège de Grenoble, un saint religieux de la Chartreuse, nommé aussi Hugues. Après quoi il ne vit plus rien à désirer sur la terre et il ne tarda pas d'aller s'unir à son Créateur. Il mourut le 4<sup>er</sup> jour d'avril 1132, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Le Pape Innocent II, ayant appris la vie édifiante et la sainte mort de Hugues, le mit au nombre des saints, et donna ordre à Gui-

<sup>1</sup> Mansi, t. 21, p. 428.



gues, prieur de la Chartreuse, d'en écrire la vie ; c'est ce qu'il lui manda par la lettre suivante, qu'on peut regarder comme le décret de sa canonisation :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre très-cher fils Guigues, prieur de la Chartreuse, salut et bénédiction apostolique. Pour correspondre aux bienfaits de Dieu nous avons d'abord rendu grâces à sa majesté en apprenant la vie sainte du bienheureux Hugues et les miracles qui s'opèrent par ses mérites. Ensuite, après avoir pris l'avis des archevêques, des évêques, des cardinaux et des autres qui étaient avec nous, nous avons ordonné qu'on l'honorât comme un saint et qu'on célébrât le jour de sa mort ; mais, parce que vous avez une exacte connaissance de sa vie et de ses miracles, nous vous ordonnons, par l'autorité de saint Pierre et la nôtre, d'en écrire ce que vous savez, afin que, le clergé lisant cette Vie et le peuple l'entendant, ils en soient édifiés et méritent d'obtenir la rémission de leurs péchés par l'intercession de ce saint évêque. Nous prions pour vous, et nous donnons notre bénédiction à nos chers fils les Chartreux. Pise, le 22 avril. »

Guigues écrivit en effet la vie de saint Hugues et il la dédia au Pape Innocent II. Personne n'en était mieux instruit que ce pieux écrivain ; car il avait longtemps vécu avec saint Hugues et il était son ami particulier <sup>1</sup>.

Le roi de France, Louis le Gros, ayant appris ce qui s'était passé à Rome, indiqua un concile à Étampes pour examiner lequel des deux, Innocent ou Anaclet, avait été élu le plus canoniquement. Saint Bernard fut nommé appelé à ce concile par le roi et par les principaux évêques, et il se mit en route avec grande crainte, connaissant le péril et l'importance de l'affaire, mais il fut consolé par un songe où il vit une grande église dans laquelle on chantait de concert les louanges de Dieu, ce qui lui fit espérer fermement la paix <sup>2</sup>.

Gérard, évêque d'Angoulême, à qui le Pape Honorius avait donné la légation d'Aquitaine, n'ayant pu se rendre au concile d'Étampes, y envoya un député avec des lettres

scellées de son sceau, par lesquelles il témoignait qu'il connaissait les deux compétiteurs et qu'il avait su en détail la manière dont ils avaient été élus ; qu'il n'y avait aucun lieu de douter que la justice ne fût du côté d'Innocent, d'autant plus que c'était un prélat de mœurs édifiantes ; qu'il avait été élu le premier et par les principaux du clergé ; qu'au contraire Pierre de Léon avait usurpé le Saint-Siège à la faveur de son crédit et de ses richesses ; que d'ailleurs c'était un prélat si décrié pour ses mœurs que, quand même son élection lui donnerait quelque droit, sa vie infâme et scandaleuse devait l'exclure de la papauté <sup>1</sup>.

Au concile d'Étampes se trouvèrent plusieurs personnes qui avaient été témoins oculaires de ce qui s'était passé dans les deux élections. De plus on avait reçu de Rome des informations juridiques, sur lesquelles on procéda à la décision de cette grande affaire. Après les prières et les jeûnes le roi s'assit avec les évêques et les seigneurs. Tous ils convinrent, d'un commun accord, de s'en rapporter là-dessus à saint Bernard et d'en passer par son avis. Il accepta cette commission par le conseil de quelques amis fidèles, mais en tremblant, et, ayant soigneusement examiné la forme de l'élection, le mérite des électeurs, la vie et la réputation de celui qui avait été élu le premier, il déclara qu'Innocent devait être reconnu pour le véritable vicaire de Jésus-Christ. Tout le concile se rangea de son avis par acclamation. On chanta le *Te Deum* en actions de grâces ; le roi et tous les évêques souscrivirent à l'élection d'Innocent et lui promirent obéissance <sup>2</sup>.

Gérard, évêque d'Angoulême, fut un des plus empressés à témoigner son obéissance au Pape Innocent ; cependant l'intérêt avait plus de part à son empressement que le devoir. Ce prélat ambitieux voulait qu'Innocent lui conservât sa légation d'Aquitaine ; mais on avait reçu tant de plaintes de sa conduite que le nouveau Pape ne crut pas à propos de lui continuer cette importante commission. Gérard fut si outré de ce refus qu'il s'adressa aussitôt à l'antipape Anaclet, lequel le confirma volontiers dans sa légation pour gagner

<sup>1</sup> Acta SS., 1<sup>er</sup> avril. — <sup>2</sup> Ernald, *Vita Bern.* Suger, *Vita Ludov.*

<sup>1</sup> Arnulphe Sagiens., apud d'Acheri, t. 1, in-fol., p. 158, c. 5. — <sup>2</sup> Suger, *Vita Lud.* Ernald, *Vita S. Bern.*

un prélat qui pouvait lui rendre de grands services en France. Gérard ne suivit que trop fidèlement les conseils que lui suggéra son dépit contre Innocent; il n'omit rien pour appuyer en France le parti de l'antipape, et il fut la cause de tous les maux qu'y fit le schisme, ainsi que nous le verrons.

L'antipape remuait de son côté. Il écrivit au roi de Jérusalem et à l'empereur de Constantinople, mais sans effet; il écrivit et fit écrire plusieurs lettres au roi Lothaire d'Allemagne, qui ne répondit à aucune; il envoya des lettres et un émissaire, avec le titre de légat, au roi de France, qui se déclara pour le Pape légitime, avec tous les évêques de son royaume. Il n'y eut qu'un prince normand auprès duquel l'antipape réussit, Roger, duc de Sicile. Ce prince était puissant, mais il avait envie de l'être encore plus; il jouissait du titre de duc, mais il avait envie de celui de roi. Avisé comme un Normand, il profita de la circonstance. Un antipape de race juive le sollicitait de le reconnaître pour son pape; le Normand y consentit aux conditions suivantes : l'antipape lui donna sa sœur en mariage; avec sa sœur il lui donna encore la principauté de Capoue et la seigneurie de Naples, et, par-dessus le marché, le titre de roi de Sicile; le tout à la charge de faire hommage au Pontife romain et de lui payer tous les ans six cents pièces d'or. Un cardinal de l'antipape fut envoyé, qui couronna le nouveau roi à Palerme, le jour de Noël 1130. C'est ce que rapportent les auteurs du temps, Pierre Diacre et Falcon de Bénévent<sup>1</sup>. Aussi saint Bernard disait-il que, parmi tous les princes, l'antipape Anaclet n'en avait pour lui qu'un seul, le duc de Pouille, acheté au prix ridicule d'une couronne usurpée<sup>2</sup>.

A Rome, l'antipape ayant gagné par ses largesses et la population et une partie des grands, le Pape légitime, Innocent II, se trouva assiégé de toutes parts avec les siens, en sorte qu'ils n'osaient sortir et que personne ne pouvait venir à eux sans exposer sa vie. En cette extrémité le Pape Innocent résolut de sortir de Rome et de se retirer en

France. Ayant donc fait préparer secrètement deux galères, il s'embarqua sur le Tibre avec tous les cardinaux fidèles, excepté Conrad, évêque de Sabine, qu'il laissa à Rome en qualité de son vicaire, et, par l'embouchure du Tibre, ayant gagné la mer, il arriva heureusement à Pise. Il y fut reçu avec tous les honneurs possibles, y séjourna quelque temps et régla avec autorité plusieurs affaires, tant dans cette ville que dans le reste de la Toscane. Ensuite il prit congé des Pisans, les remercia de leurs bons offices, et, s'étant embarqué, il passa à Gênes, où il ménagea une trêve entre les deux villes, en attendant qu'à son retour il fit la paix<sup>1</sup>.

De Gênes le Pape Innocent vint aborder à Saint-Gilles, en Provence. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, ayant appris son arrivée, lui envoya soixante chevaux ou mulets, avec tout l'équipage convenable, tant pour lui que pour les cardinaux et leur suite; il l'invita surtout à venir à Cluny se délasser des fatigues du voyage. Le Pape s'y rendit avec plaisir et y passa onze jours, pendant lesquels il dédia la nouvelle église de Saint-Pierre. Cette réception à Cluny donna au Pape Innocent II une grande autorité dans tout l'Occident, quand on vit que ceux de Cluny l'avaient préféré à Pierre de Léon, qui avait été moine chez eux.

De Cluny le Pape alla tenir un concile à Clermont, où il excommunia l'antipape Anaclet et fit plusieurs réglemens de discipline. Il y reçut Conrad, archevêque de Salzbourg, et Héribert, évêque de Munster, que le roi Lothaire lui envoya pour l'assurer de son obéissance. Le roi de France avait prévenu celui d'Allemagne; le Pape était encore à Cluny lorsque l'abbé Suger l'y vint saluer de la part du roi, en attendant qu'il pût lui-même lui présenter ses respects, ce qu'il ne tarda pas à faire; car, le Pape s'étant avancé à Saint-Benoît-sur-Loire, le roi, avec la reine et les princes ses enfants, alla lui donner des marques de son obéissance, et, pour nous servir des termes de l'abbé Suger, il abaissa jusqu'à ses pieds sa tête royale couronnée tant de fois, comme il aurait fait devant le tombeau de saint Pierre.

<sup>1</sup> Petr. Diac., *Chron. Cass.*, l. 4, c. 97. Falco Benev., ad ann. 1130, apud Muratori, *Script. rer. Ital.*, t. 4, p. 555. — <sup>2</sup> S. Bernard, *epist.* 137.

<sup>1</sup> Muratori, *Annali d'Italia*, ann. 1130.



Plusieurs évêques d'Angleterre penchaient pour Anaclet, et le roi Henri attendait, pour prendre un parti, que les évêques de son royaume eussent pris le leur. Innocent lui députa saint Bernard, qui était à sa suite. Ce saint abbé trouva ce prince fort prévenu contre Innocent. Gérard d'Angoulême lui avait écrit artificieusement pour l'empêcher de le reconnaître, et il avait séduit plusieurs évêques anglais et normands. Bernard, voyant que le roi Henri ne voulait pas se rendre à ses remontrances, lui dit : « Prince, que craignez-vous donc en vous soumettant à Innocent ? — Je crains, dit le roi, de faire un péché. — Si c'est là ce qui vous arrête, reprit Bernard, ayez la conscience en repos là-dessus ; songez seulement à satisfaire à Dieu pour vos autres péchés ; je prends sur moi celui-ci. » A ces mots le roi se rendit et sortit des terres de son obéissance pour venir à Chartres trouver le Pape, avec une grande suite d'évêques et de seigneurs. Suivant l'exemple du roi de France il se prosterna aux pieds d'Innocent et lui promit obéissance filiale pour lui et pour ses sujets : c'était le 13 janvier 1131. Il le mena ensuite à Rouen, où il lui fit des présents considérables et lui en fit faire par les seigneurs et même par les Juifs.

Innocent avait envoyé en Allemagne, vers le roi Lothaire, Gautier, archevêque de Ravenne, son légat ; il se trouva à un concile de seize évêques, que ce prince assembla à Wurzburg, au mois d'octobre 1130, et là le Pape Innocent fut élu et confirmé par le roi Lothaire et tous les assistants, comme s'exprime la *Chronique* de Magdebourg<sup>1</sup>. Les légats du Pape, étant donc revenus d'Allemagne, lui apportèrent des lettres par lesquelles le roi et les évêques le priaient, au nom de toute la nation, de venir les honorer de sa présence ; mais l'affection et la dévotion de l'Eglise de France l'y retinrent quelque temps. Après l'avoir visitée, suivant que l'occasion le demandait, il se rendit en Lorraine et vint à Liège, où il y eut une assemblée très-célèbre d'évêques et de seigneurs, le dimanche avant la mi-carême, 22 mars

1131. Le roi Lothaire y était avec la reine, son épouse, et, comme on vint en procession recevoir le Pape, le roi s'avança à pied jusqu'à l'entrée de la place devant la cathédrale, tenant d'une main une baguette pour écarter le peuple et de l'autre la bride de la haquenée blanche que montait le Pontife, auquel il servait ainsi d'écuyer, et qu'il soutint à sa descente de cheval, pour faire voir à tout le monde combien grand était le père des rois et des peuples chrétiens.

Dans ce concile de Liège Otton, évêque d'Halberstadt, déposé par le Pape Honorius trois ans auparavant, fut rétabli, à la prière du roi et des seigneurs. Le roi Lothaire, voulant profiter de la circonstance, pressa le Pape de lui rendre les investitures que l'empereur Henri, son prédécesseur, avait cédées avec les difficultés que nous avons vues. A cette proposition les Romains pâlirent, croyant avoir trouvé à Liège un plus grand péril que celui qu'ils avaient évité à Rome. Ils ne savaient quel parti prendre quand saint Bernard, qui était présent, s'opposa hardiment à la prétention du roi, montra la malignité de la proposition et apaisa le différend avec une autorité merveilleuse<sup>1</sup>.

Le Pape ne demeura pas longtemps à Liège ; il repassa en France, et, après quelques séjours à Auxerre, il se rendit à Tours pour s'assurer de Geoffroi-Martel, comte de Touraine, d'Anjou et du Maine. Ensuite, ayant passé par Orléans et Étampes, il entra dans Paris, aux acclamations d'une foule innombrable de peuple qui vint au-devant de lui. Il alla célébrer la fête de Pâques à Saint-Denis, où il fut reçu en procession. Le jeudi saint il fit de somptueuses largesses au peuple et au clergé, selon l'usage de Rome, et, le jour de Pâques, dès le matin, il se rendit par un chemin détourné à l'église de Saint-Denis de l'Étrée, avec les cardinaux de sa suite. S'étant revêtu dans cette église de ses habits pontificaux et ayant la tiare en tête, il monta sur un cheval blanc richement enharnaché, les barons et les châtelains de Saint-Denis marchant à ses côtés et lui servant d'écuyers. Les cardinaux montèrent aussi à cheval et marchèrent

<sup>1</sup> Apud Mabill., *Præfat. in Bernard.*, n. 41.

<sup>1</sup> Apud Baron., ann. 1131.

deux à deux en procession, chantant des hymnes, jusqu'à l'église du monastère. La grande rue était tendue de riches tapisseries, et la foule était si grande que, pour l'écarter un peu, il y avait des officiers qui marchaient devant le Pape, jetant de l'argent au peuple le plus loin qu'ils pouvaient. Le Pape, étant arrivé à l'abbaye, célébra avec grande solennité la messe de Pâques, après laquelle il trouva de grandes tables dressées dans le cloître, où lui et les cardinaux de sa suite mangèrent l'agneau pascal, couchés sur des lits à la romaine ; mais ils mangèrent assis à l'ordinaire les autres mets du repas splendide qu'on leur servit.

Trois jours après Pâques le Pape retourna à Paris. Divers corps allèrent le saluer le long du chemin ; les Juifs établis à Paris y vinrent aussi et présentèrent à Sa Sainteté un exemplaire de la loi sainte, écrit en un rouleau et couvert d'un voile. Le Pape, en recevant ce présent, leur dit : « Que le Dieu tout-puissant ôte le voile qui couvre les yeux de votre cœur <sup>1</sup> ! »

Le Pape, étant à Paris, fut informé d'un miracle éclatant arrivé récemment dans cette ville par l'intercession de sainte Geneviève, et il ordonna qu'on en célébrât tous les ans la mémoire en actions de grâces. Voici le sujet de ce miracle, que la plus soupçonneuse incrédulité ne pourra révoquer en doute.

La maladie qu'on nommait le *feu sacré* affligeait la France, et particulièrement le territoire de Paris, l'an 1130. Étienne, évêque de cette ville, indiqua des jeûnes et des prières pour apaiser la colère de Dieu. Cependant le mal croissait tous les jours. Les malades venaient en si grand nombre implorer l'intercession de la Mère de Dieu dans l'église cathédrale qu'à peine les chanoines pouvaient-ils y faire l'office, qui fut souvent interrompu. La désolation était générale. L'évêque se souvint que sainte Geneviève avait souvent délivré la ville de Paris des calamités dont elle était affligée ou menacée ; il conçut une vive confiance que cette sainte s'intéresserait auprès de Dieu pour une ville qui l'honorait comme sa patronne. Plein de cette espérance

il alla à Sainte-Geneviève, fit assembler les chanoines au chapitre, c'étaient alors des chanoines séculiers, et il les pria de secourir la ville en faisant une procession avec la châsse de sainte Geneviève. Ils y consentirent de grand cœur, et l'évêque marqua le jour pour la procession et ordonna que ce jour-là on jeûnerait dans toute l'étendue de son diocèse.

Le jour de la procession étant arrivé on descendit la châsse du lieu où elle reposait, et les chanoines de cette église demeurèrent prosternés en prières devant les reliques jusqu'à ce que l'évêque y arrivât en procession avec tout son clergé, suivi d'une troupe de peuple innombrable. « Car, dit l'auteur contemporain qui a écrit cette relation, c'est une coutume inviolablement observée que, quand on porte la châsse de sainte Geneviève, elle ne sorte de son église qu'avec pompe et solennité et qu'elle y soit reconduite avec les mêmes cérémonies. » La foule du peuple retarda la procession, qui pouvait à peine passer par les rues. Tous les malades étaient dans l'église cathédrale ; l'évêque les fit compter, et l'on en trouva cent trois. Au moment où la châsse de sainte Geneviève entra dans cette église ils furent tous guéris, excepté trois, qui manquèrent de confiance, et la contagion cessa dans tout le royaume. A la vue d'un miracle si éclatant la cathédrale retentit des cris redoublés du peuple, en sorte que le clergé ne put chanter des hymnes en l'honneur de la sainte. Le peuple s'écria même qu'il fallait retenir la châsse dans l'église cathédrale. Les chanoines de Sainte-Geneviève craignirent la violence, et, entourant la châsse pour la garder, ils s'en retournèrent le plus tôt qu'il leur fut possible ; ils ne purent cependant arriver chez eux que bien avant dans la nuit.

Le Pape Innocent, étant donc venu à Paris peu de temps après, ordonna qu'on célébrât tous les ans la mémoire de ce miracle, et, en reconnaissance de cette protection si marquée de sainte Geneviève, on fit bâtir une nouvelle église en son honneur, laquelle fut nommée *Sainte-Geneviève des Ardents*, en mémoire de la guérison de ceux qui, étant atteints de la contagion nommée le *feu sacré*,

<sup>1</sup> Suger, in *Vita Ludov.*



étaient appelés les *ardents*, parce qu'ils étaient comme brûlés par cette cruelle maladie. L'historien qui nous a fait la relation de ce miracle paraît bien digne de foi. « Que personne, dit-il, ne doute de ce que nous écrivons ; car nous ne rapportons pas ce que nous avons appris, mais ce que nous avons vu <sup>1</sup>. »

Le Pape, ayant passé quelques jours à Paris, en partit pour aller visiter diverses Églises du royaume ; après quoi il fixa sa demeure à Compiègne, en attendant le temps du concile indiqué à Reims pour la Saint-Luc de l'an 1131. Toute la France était dans la joie de posséder dans son sein un Pape si digne de sa place ; mais cette joie fut bientôt troublée par un des plus funestes accidents qui pût arriver, la mort du fils aîné du roi, le prince Philippe, que saint Bernard avait prédite à son père. Le Pape, ayant appris un si funeste accident, envoya le cardinal Matthieu, évêque d'Albane, ancien prieur de Saint-Martin des Champs, et Geoffroi, évêque de Châlons-sur-Marne, en faire au roi des compliments de condoléance. Les seigneurs français conseillèrent au roi de profiter de la circonstance du concile de Reims et de la présence du Pape pour faire sacrer à Reims le prince Louis, son second fils. Le roi suivit ce conseil, et, comme le jour marqué pour ce concile approchait, il se rendit à Reims avec la reine, les princes ses enfants et toute la noblesse française.

Le concile avait été indiqué pour la Saint-Luc, 18 octobre, qui était cette année un dimanche ; il ne commença, à proprement parler, que le lundi 19, selon l'ancienne coutume de commencer les conciles en ce jour de la semaine. Il s'y trouva, de toutes les parties du monde chrétien, treize archevêques et deux cent soixante-trois évêques, outre un grand nombre d'abbés, de clercs et de moines. Nous avons perdu les actes de ce concile, et il ne nous en reste que les canons, dont nous parlerons bientôt ; mais divers monuments nous font connaître ce qui s'y passa de plus remarquable.

Les premiers jours du concile ayant été

employés à fulminer des censures contre l'antipape Anaclet et à dresser des canons de discipline, le roi songea à exécuter le dessein pour lequel il était venu au concile de Reims. Il entra au concile le samedi 24 octobre, avec Radulfe, comte de Vermandois, son cousin et maire de son palais, et plusieurs autres seigneurs, et, étant monté sur l'estrade où était placé le trône du Pape, il lui baisa les pieds. Puis, s'étant assis auprès de lui, il fit au concile, sur la mort de son fils, un discours qui tira les larmes des yeux de tous les Pères du concile. Ensuite le Pape, lui adressant la parole, lui dit :

« Excellent roi, vous qui gouvernez la très-noble nation des Français, il faut élever les yeux de votre esprit jusqu'à la majesté de ce souverain Maître par qui les rois règnent et adorer en tout sa sainte volonté ; car, comme il a créé toutes choses, il les gouverne toutes ; rien n'échappe à sa connaissance ; il ne fait rien d'injuste, et il ne veut pas qu'on fasse aucune injustice, quoiqu'il s'en commette plusieurs. Plein de bonté, le Seigneur a coutume de consoler ses plus fidèles serviteurs par la prospérité et de les éprouver par l'adversité. Il frappe et il guérit, il châtie les enfants qu'il aime, et il en use ainsi de peur que l'homme, créé à son image, n'aime le lieu de son exil et n'oublie sa patrie ; car nous ne sommes que des voyageurs sur la terre, nous n'y avons pas de demeure fixe ; mais nous soupirons après la céleste Jérusalem, la cité sainte, où ceux qui ont vaincu leurs passions jouissent avec Dieu d'un bonheur éternel. Votre fils, dans un âge dont la simplicité et l'innocence sont l'apanage, a passé dans cette heureuse cité ; car le royaume des cieux appartient aux personnes de ce caractère.

« David, le modèle des bons rois, pleura amèrement tandis que son fils était malade. Quand on lui en eut annoncé la mort, il se leva de dessus la cendre et le cilice où il était couché, changea d'habits, se lava les mains et invita sa famille à un festin. Ce saint roi, plein de l'Esprit de Dieu, savait combien il se serait rendu coupable s'il s'était opposé aux ordres de la justice divine. Quittez donc cette tristesse mortelle que vous avez dans

<sup>1</sup> Acta SS., 3 janv.

le cœur et qui rejaillit sur votre visage. Le Dieu qui vous a enlevé un fils pour le faire régner avec lui vous en a laissé plusieurs qui pourront régner après vous. Vous devez, prince, vous consoler et nous consoler nous-mêmes par là. Nous qui sommes des étrangers chassés de leurs sièges, vous nous avez le premier reçus dans votre royaume pour l'amour de Dieu et de saint Pierre; vous nous avez comblés d'honneurs et de bienfaits; que Dieu, grand roi, vous en rende une récompense éternelle, dans cette cité où sont une vie sans crainte de la mort, une éternité sans tache et une joie sans fin. »

Ces paroles, prononcées avec une tendresse paternelle, séchèrent les larmes du roi et adoucirent considérablement l'amertume de sa douleur. Le Pape, se levant aussitôt, récita l'Oraison dominicale et fit l'absoute pour le prince Philippe. Ensuite il ordonna à tous les prélats qui composaient l'assemblée de se trouver, le lendemain dimanche, 23 octobre, à l'église cathédrale, revêtus de leurs habits pontificaux, pour assister au sacre du prince Louis.

« Ce jour, dit un historien de ce temps-là, le soleil parut plus brillant qu'à l'ordinaire, et il sembla que le ciel voulût orner la fête par sa sérénité. Le Pape se rendit dès le matin, avec les officiers de sa cour, à l'église de Saint-Remi, où le roi avait pris son logement avec le prince son fils. Les moines le reçurent en procession. Ensuite le Pape, s'étant revêtu de ses habits pontificaux, alla à l'église cathédrale avec le prince Louis, entouré d'une multitude presque infinie d'ecclésiastiques, de noblesse et de peuple. Le roi, les principaux seigneurs, les archevêques, quelques évêques et abbés, les chanoines attendaient le Pape et le prince à la porte de l'église. Le Pape étant entré avec le prince Louis, il le présenta à l'autel et lui donna ensuite l'onction royale avec la sainte ampoule. Le roi fut si consolé de voir son fils couronné avec les applaudissements sincères de tous ses sujets qu'il parut oublier pour un temps la mort du prince Philippe, et il s'en retourna plein de joie reprendre le soin des affaires de son royaume. »

Le lendemain du sacre saint Norbert, ar-

chevêque de Magdebourg, vint au concile et apporta au Pape des lettres par lesquelles le roi Lothaire lui promettait d'aller, à la tête de son armée, chasser l'antipape. Hugues, archevêque de Rouen, en apporta aussi du roi d'Angleterre, pleines d'assurances de son obéissance et de son dévouement. Alphonse, roi d'Aragon et de Navarre, Alphonse, roi de Castille, envoyèrent à Reims de semblables témoignages de leur soumission par les évêques de leurs royaumes, et ils demandèrent au Pape du secours contre les Maures d'Espagne.

Mais ce qui fit le plus de plaisir au souverain Pontife ce fut une lettre que lui écrivaient les solitaires de la Chartreuse. L'abbé de Pontigni l'apporta, et Geoffroi de Vendôme en fit la lecture en plein concile.

Ces saints religieux ne prennent d'autre qualité que celle de pauvres de la Chartreuse. Ils marquent au Pape qu'ils se disposaient à lui écrire en faveur de l'Église de Grenoble, contraints par les instances du clergé et surtout par celles de l'évêque même, leur très-digne père, lequel, étant accablé de vieillesse et d'infirmités, ne pouvait plus, par rapport aux fonctions épiscopales, être mis au nombre des vivants, lorsque l'abbé de Pontigni, les étant venu visiter, s'était chargé d'exposer de vive voix à Sa Sainteté ce qu'ils avaient à lui demander. Ils ajoutent : « Puisque nous avons eu la présomption de parler, nous qui ne sommes rien, nous vous prions humblement et nous vous conjurons de ne pas vous laisser effrayer par tout ce que l'Église romaine fait ou souffre de votre temps. Rassurez-vous plutôt sur la toute-puissance de Dieu, et revêtez-vous des armes invincibles que l'Apôtre offre aux soldats du Roi du ciel, savoir : du bouclier de la foi, du casque du salut et du glaive de l'esprit, qui ne blesse point les corps, mais qui coupe les racines des vices et des erreurs. » Ensuite, après avoir parlé avec force contre Pierre de Léon et contre Gérard d'Angoulême, ils ajoutent : « Prosternés humblement aux pieds de votre majesté, nous prions pour tous les chrétiens, pour les nouveaux ordres religieux, pour celui de Cîteaux, pour celui de Fontevault et pour le monde entier; car votre diocèse



n'est pas une partie de la terre, c'est tout l'univers. Comme il n'y a qu'un Dieu, qu'un Médiateur, qu'un monde et qu'un soleil, il n'y a qu'un vicaire de saint Pierre, c'est-à-dire qu'un Pape, et il ne peut y en avoir qu'un. C'est pourquoi vous devez à tout l'univers la vigueur de la discipline, la rectitude de la justice et le modèle de l'innocence que vous exprimez jusque par votre nom <sup>1</sup>. »

Bernard, évêque d'Hildesheim, s'était rendu au concile de Liège, tenu avant celui de Reims, et il avait lu dans le concile la *Vie de saint Godehard*, un de ses prédécesseurs, pour obtenir du Pape sa canonisation. Le Pape lui avait répondu que, la coutume de l'Église romaine étant de canoniser les saints dans un concile général, il attendrait celui qui était indiqué à Reims pour faire la cérémonie avec plus d'éclat. Bernard arriva à Reims, avec saint Norbert, quelques jours après le commencement du concile, et, quand on eut terminé les affaires les plus pressées, il produisit des preuves de la sainteté et des miracles de celui dont il poursuivait la canonisation. Le bienheureux Oldegaire, qu'on avait obligé de prendre l'administration de l'archevêché de Tarragone avec l'évêché de Barcelone, dont il était en possession, fit un discours sur l'ordre qu'il fallait observer pour la translation ou l'élévation des reliques de saint Godehard, et le Pape donna, pour la canonisation de ce saint évêque, une bulle datée de Reims le 29 octobre. C'est par où finit le concile. On y dressa dix-sept canons, dont voici le précis.

Quiconque aura acquis un bénéfice par simonie en sera privé; l'acheteur et le vendeur seront déclarés infâmes. Les évêques et les clercs ne porteront que des habits conformes à la sainteté de leur état, et ils n'en auront pas de couleur qui puisse scandaliser ceux qu'ils doivent édifier. Défenses, sous peine d'excommunication, de piller les biens des évêques à leur mort. Ces biens doivent être réservés pour l'Église ou pour les successeurs des prélats. On décerne la même peine contre ceux qui pillent les biens des prêtres ou des autres clercs aussitôt qu'ils sont morts. Le

sous-diacre qui est marié ou qui a une concubine sera privé de tout office ou bénéfice ecclésiastique. Pour se conformer aux décrets des Papes Grégoire VII, Urbain II et Pascal II, défenses à tous d'entendre la messe d'un prêtre qu'on saura certainement être marié ou concubinaire. Défense aux moines ou aux chanoines réguliers d'apprendre, après leur profession, les lois civiles et la médecine, pour gagner de l'argent, parce qu'il est honteux que des religieux veuillent se rendre habiles dans les chicanes du barreau, et qu'il est dangereux qu'en voulant se mêler de guérir les corps ils voient des objets qui font rougir la pudeur. Les évêques ou les abbés qui souffriront que leurs chanoines ou leurs religieux s'appliquent désormais à ces études seront déposés.

On renouvelle les ordonnances portées pour l'observation de ce qu'on nommait la trêve de Dieu. Les prêtres, les clercs, les moines, les paysans qui vont et viennent doivent toujours être en sûreté, aussi bien que les laboureurs et les animaux avec lesquels ils labourent la terre; on ne doit jamais faire aucune violence à ces sortes de personnes. La trêve doit durer depuis le mercredi au soleil couché jusqu'au lundi au soleil levé, depuis l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, depuis la Quinquagésime jusqu'à l'octave de la Pentecôte, sous peine d'excommunication, qui doit être confirmée par tous les évêques. On défend les assemblées et les foires où les gens de guerre se donnent des rendez-vous et se battent pour montrer leur adresse et leurs forces. C'étaient des espèces de tournois. Si quelqu'un est tué dans ces combats il est défendu de lui donner la sépulture ecclésiastique, quoiqu'on doive lui accorder la Pénitence et le Viatique, s'il les demande. Si quelqu'un, à l'instigation du diable, porte la main sur un clerc ou sur un moine, qu'il soit excommunié; qu'aucun évêque n'ait la présomption de l'absoudre jusqu'à ce qu'il se soit présenté devant le Pape pour faire ce qu'il lui ordonnera. C'est ici un des premiers exemples bien marqués d'un cas réservé au Pape par un concile.

Le dernier canon regarde les incendiaires; on tâche d'inspirer l'horreur qu'un chrétien

<sup>1</sup> In *Chronic. Mauriniacensi*.

doit avoir de ce crime. Celui qui aura mis le feu à quelque maison est excommunié. S'il meurt on défend de lui donner la sépulture, et, s'il demande l'absolution, on défend de la lui donner, à moins qu'il n'ait réparé le dommage, et on lui imposera pour pénitence de servir un an contre les Turcs en Palestine ou contre les Maures en Espagne. On ajoute que, si un archevêque ou un évêque se relâche sur quelqu'un de ces articles, il payera le dommage fait par l'incendiaire, et que, de plus, il demeurera un an interdit de ses fonctions<sup>1</sup>.

Le Pape Innocent II, étant à Reims, confirma la permission que les Papes Pascal II et Honorius II, ses prédécesseurs, avaient donnée à un reclus du diocèse de Cambrai, nommé Aibert, d'entendre les confessions de ceux qui venaient le visiter. C'était un saint homme, qui édifiait toute la province par l'austérité de sa pénitence. Il était natif d'Espein, au territoire de Tournay; et dès sa plus tendre jeunesse il montra un grand attrait pour la piété. Ayant un jour entendu un jongleur qui chantait les actions de saint Thibauld de Provins, il en fut si touché qu'il résolut de l'imiter, en menant comme lui la vie érémitique. Il se joignit à un saint religieux de Crépin, qui, avec la permission de Rainier, son abbé, s'était retiré dans un petit ermitage en une solitude sanctifiée autrefois par saint Domitien, compagnon de saint Landelin. Aibert y souffrit beaucoup de la faim et de la rigueur de l'hiver. Il racontait lui-même qu'il était quelquefois si transi de froid qu'il était obligé de se couvrir, en servant la messe, de la robe que le prêtre avait quittée pour se revêtir des habits sacerdotaux.

Ce saint homme, ayant passé quelque temps dans cette solitude, fit un voyage à Rome avec l'abbé de Crépin, et, au retour, il embrassa la vie religieuse dans ce monastère, où il vécut vingt-cinq ans, après lesquels il retourna dans son premier ermitage. Il s'y livra à toutes les austérités de la pénitence; son lit était une planche, son habit un cilice et sa nourriture des herbes. Il passa vingt-deux ans sans manger de pain et vingt ans sans boire. Il ne mangea pendant tout ce

temps-là que des herbes cuites à l'eau, qui lui servaient de boisson et de nourriture. Burcard, évêque de Cambrai, lui conféra l'ordre de prêtrise, afin qu'il pût être plus utile à ceux qui venaient le visiter. Le saint ermite disait tous les jours deux messes, l'une pour les vivants et l'autre pour les morts. Il récitait tous les jours cent cinquante *Ave Maria*, partie à genoux, partie prosterné en terre. Outre cela saint Aibert avait coutume de chanter les vigiles des Morts à neuf leçons et de dire à chaque nocturne cinquante psaumes, en sorte qu'il récitait tout le psautier dans les trois nocturnes.

On venait de toutes les provinces pour voir un homme qui n'avait pas bu depuis un grand nombre d'années et on le regardait comme le prodige de son siècle. Les plus grands pécheurs avaient la dévotion de se confesser à lui; il les renvoyait communément à leurs évêques et leur faisait promettre qu'ils iraient humblement leur découvrir les plaies de leurs âmes. Cependant, quand il en trouvait qui montraient de la répugnance à se confesser à leur évêque, il entendait leurs confessions et leur donnait l'absolution; mais il avait coutume alors de leur imposer une pénitence beaucoup plus rude. Il y avait quelquefois une si grande foule de pénitents autour de sa cellule que plusieurs, désespérant de pouvoir se confesser en particulier, lui déclaraient leurs péchés tout haut.

Malgré le bien que faisait Aibert quelques personnes trouvaient mauvais qu'il s'ingérât ainsi d'administrer la pénitence; mais le saint homme avait une permission expresse de trois Papes. Celle d'Innocent II est datée de Reims, le 21 octobre, c'est-à-dire le troisième jour du concile que ce Pape tint en cette ville l'an 1131. Saint Aibert vécut encore neuf ans, et il mourut saintement le jour de Pâques, l'an 1140, qui était le 7 avril. Sa Vie a été écrite aussitôt après sa mort et dédiée à Alvisé, évêque d'Arras<sup>1</sup>.

Madrid, la future capitale de l'Espagne, voyait alors un pauvre laboureur qui devait un jour être son protecteur dans le ciel. Il avait nom Isidore, était né de parents pau-

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, Mansi, t. 21.

<sup>1</sup> Acta SS., 7 avril.



vres, mais catholiques et pieux. Nourri par eux dans la crainte de Dieu, il pratiqua dès l'enfance la piété, la charité, la patience, l'humilité, l'abstinence et les autres vertus, avec une certaine gravité virile. Arrivé en âge de choisir une industrie pour se procurer de quoi vivre, à lui et à sa famille, il négligea les autres professions et s'adonna à l'agriculture, comme lui paraissant plus humble, plus laborieuse et plus sûre. Il l'exerça toute sa vie, de telle manière que jamais un seul jour il ne retrancha rien des exercices de dévotion qu'il s'était une fois prescrits. Jamais il n'allait à la charrue qu'il n'eût auparavant visité les églises, entendu la messe et prié Dieu et la sainte Vierge de tout son cœur. Dieu fit connaître combien cette dévotion lui était agréable. Isidore s'était engagé envers un chevalier de Madrid pour labourer une de ses fermes. Des voisins l'accusèrent auprès du maître de ne venir au travail qu'après tous les autres et de faire à peine la moitié de sa besogne. Le chevalier, tout en colère, prit le chemin de la ferme pour réprimander Isidore ; mais, en y arrivant, au lieu d'une charrue il en vit trois, dont Isidore conduisait celle du milieu et deux jeunes hommes vêtus de blanc les deux autres ; ces dernières disparurent quand il fut proche. Le chevalier comprit alors ce que lui disait souvent Isidore, que le temps donné à Dieu pour la dévotion n'était pas un temps perdu. Une autre fois, comme il priaît dans l'église de Sainte-Madeleine, on vint lui dire que son ânesse allait être dévorée par le loup s'il n'y courait promptement ; le saint homme répondit sans se troubler : « Allez en paix, mes enfants ; que la volonté du Seigneur soit faite ! » Étant sorti de l'église après sa prière, il trouva son ânesse saine et sauve et le loup mort à côté d'elle.

Isidore aimait son prochain comme lui-même, particulièrement les pauvres. Quoiqu'il n'eût rien, il ménageait chaque jour sur son indigence de quoi donner à de plus pauvres que lui. Dieu avait sa charité pour si agréable que plus d'une fois il fit un miracle pour que son serviteur eût de quoi donner. Un jour qu'il eut tout distribué aux pauvres, un mendiant survint demandant l'aumône.

Tout triste de le laisser repartir à jeun, Isidore dit à sa femme de regarder dans la marmite s'il n'y avait plus rien ; elle y regarda et la trouva vide. Il lui dit d'y regarder une seconde fois ; elle le fit par obéissance et la trouva pleine, en sorte qu'il y avait plus qu'il ne fallait pour rassasier le pauvre. Isidore étendait sa charité jusqu'aux animaux. Un jour d'hiver, par un froid rigoureux, il allait au moulin avec un sac de blé, quand il aperçut sur les arbres une troupe de colombes souffrant la faim parce que la neige couvrait toute la terre. Touché de compassion il nettoya une place et y répandit assez de blé pour nourrir les colombes affamées. Son compagnon l'en blâma fort, mais Dieu l'en récompensa, car, arrivé au moulin, il trouva son sac aussi rempli que s'il n'en avait rien donné.

Marie, sa femme, était également pleine de foi et de piété ; ils eurent un fils, qui mourut jeune, après quoi ils gardèrent tous deux la continence. Il mourut lui-même l'an 1170, à l'âge de près de soixante ans. Sa sainteté ayant été attestée par un grand nombre de miracles, le Pape Benoît XIII l'a mis au nombre des saints, et l'Église honore sa mémoire le 15 mai <sup>1</sup>.

Un des deux rois d'Espagne qui envoyèrent leurs ambassadeurs au concile de Reims pour assurer de leur obéissance le Pape Innocent II et lui demander du secours contre les mahométans était Alphonse I<sup>er</sup>, roi d'Aragon. En 1118 il avait pris aux mahométans la ville de Saragosse, qui avait été, pendant quatre siècles, sous leur domination ; il y établit sa cour et donna plusieurs quartiers de cette capitale aux seigneurs français et aragonais qui l'avaient aidé à en faire la conquête ; il s'étendit ensuite au delà de l'Èbre et emporta d'assaut Tarazone et Catalayud. Ardent ennemi des Maures, ce roi guerrier ne cessa de les poursuivre, et, ayant formé avec le nouveau roi de Castille, Alphonse VIII, une ligue redoutable, il remporta plusieurs avantages considérables sur les musulmans d'Afrique et de Grenade, qui s'étaient avancés vers l'Aragon. Entraîné par le succès de

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 15 mai.

ses armes, Alphonse pénétra dans les royaumes de Valence et de Murcie et porta la guerre jusque dans les environs de Grenade, où il fit hiverner ses troupes, se trouvant trop éloigné de ses États.

Ce fut alors que dix mille familles de chrétiens mozarabes, sachant qu'un prince chrétien était au pied des Alpuxares, descendirent des montagnes et vinrent se ranger sous les drapeaux du roi d'Aragon. Ils lui apprirent qu'ils s'étaient maintenus, de génération en génération, dans ces montagnes, depuis la conquête de l'Espagne par les musulmans, c'est-à-dire pendant trois siècles. Les seigneurs français qui avaient accompagné Alphonse dans cette brillante expédition l'abandonnèrent à son retour, mécontents de ce qu'il ne leur faisait point partager les honneurs et les récompenses qu'il accordait à ses propres sujets. Leur départ ayant inspiré une nouvelle audace aux Maures, ils revinrent, avec des forces imposantes, pour attaquer le roi d'Aragon. Ce prince se hâta de rappeler les Français et s'engagea par serment à leur donner des terres et des dignités dans ses propres domaines. Revenus aussitôt, ils contribuèrent puissamment à la victoire décisive qu'Alphonse remporta, en 1126, sur les musulmans, qui avaient déjà enveloppé son armée dans les montagnes du royaume de Valence. Ce succès le porta à mettre le siège devant Fraga, place très-forte, sur les confins de la Catalogne ; il la tenait bloquée depuis un an et refusait à la garnison une capitulation honorable, lorsque parut tout à coup une armée nombreuse de Maures qui lui livrèrent bataille et le vainquirent. Deux évêques, un grand nombre de chevaliers français, aragonais, catalans, navarrais, et presque toute l'armée restèrent sur la place. Alphonse, suivi de dix gardes et blessé, se sauva au monastère de Saint-Jean de la Pegna, où il mourut, en 1134, huit jours après sa défaite, laissant la monarchie aragonaise de deux tiers plus étendue qu'il ne l'avait trouvée à son avènement. Affable et libéral, mais plutôt intrépide que roi prévoyant et sage, Alphonse, entraîné par sa passion pour la guerre, se vit arrêté au milieu de ses triomphes, comme la plupart des conqué-

rants. On le surnomma *le Batailleur*, parce qu'il s'était trouvé à vingt-neuf batailles rangées<sup>1</sup>.

L'autre roi Alphonse, dont les ambassadeurs assistaient au concile, était Alphonse VIII, roi de Castille, de Léon et de Galice, fils d'Urraque, infante de Castille, et de Raymond de Bourgogne, comte de Galice. Devenu seul possesseur du trône par la mort de sa mère, arrivée en 1126, son premier soin fut d'apaiser les troubles qu'avait occasionnés le mauvais gouvernement de cette princesse. Il soumit les rebelles, assura la paix intérieure, reprit Burgos et les autres places que son beau-père, Alphonse I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, possédait encore en Castille. Les états du royaume, assemblés à Palencia par son ordre, s'occupèrent de divers règlements sur la police et la sûreté intérieures. Après avoir ramené la paix en Castille Alphonse envoya une armée contre les Maures d'Afrique, qui désolaient les environs de Tolède. Les Maures furent défaits, et Alphonse marcha ensuite en personne dans l'Andalousie, où il obtint de nouveaux succès et reçut la soumission de plusieurs petits souverains mahométans qui préféraient le joug des chrétiens au despotisme des rois de Maroc. En 1134 le roi de Castille marcha au secours de l'Aragon et de la Navarre, menacés d'une invasion par les musulmans ; mais la protection de ses armes ne fut pas désintéressée ; il se fit donner Saragosse et exigea du roi de Navarre qu'il lui fit hommage de ses États. Devenu l'arbitre de toute l'Espagne chrétienne, Alphonse assembla les états à Léon et s'y fit couronner solennellement empereur des Espagnes, quoiqu'il possédât à peine un tiers de la Péninsule. Malgré ce titre fastueux ce prince ne se montra point l'oppresser de ses sujets ; il leur garantit, au contraire, dans les états assemblés à Léon, leurs lois et leurs privilèges. On régla aussi, dans ces mêmes états, que les gouverneurs des places frontières feraient, chaque année, des incursions sur le territoire des musulmans. Alphonse, voulant profiter des troubles qui agitaient leurs États d'Afrique et d'Espagne,

<sup>1</sup> *Biogr. univ.*, t. 1.



étouffa tous les germes de discorde qui pouvaient exister entre les princes chrétiens en se montrant généreux envers ses anciens alliés. Il restitua Saragosse au roi d'Aragon et accorda la paix au roi de Navarre, qui s'était imprudemment ligué contre la Castille. Sûr alors de n'être plus inquiété, il marcha contre les infidèles, et, après divers succès, il prit Calatrava, Almería et plusieurs autres places. Il se confédéra ensuite avec les autres princes chrétiens et couronna ses exploits par la victoire éclatante qu'il remporta, en 1157, près de Jean, sur les Maures d'Afrique. Il mourut peu après, à l'âge de cinquante et un ans.

Après le concile de Reims le Pape Innocent II demanda au roi de France, Louis le Gros, son agrément pour fixer son séjour à Auxerre, en attendant que le roi Lothaire d'Allemagne fût en état de le rétablir sur son siège. Le roi y consentit de grand cœur, et les évêques et les abbés de France se firent un devoir de fournir libéralement à l'entretien du Pape et de la cour romaine pendant cette espèce d'exil. Le Pape fut reçu dans toutes les villes où il passa avec de grandes démonstrations de joie et de respect; il n'y eut qu'à Noyon qu'il essuya quelques insultes; mais un grand incendie qui consuma, peu de temps après, presque toute cette ville avec l'église cathédrale, fut regardé comme une vengeance que Dieu tirait de ces outrages.

Innocent II donna la légation d'Allemagne à Matthieu, évêque d'Albane, qui tint, cette même année 1134, un concile à Mayence, où Brunon, évêque de Strasbourg, fut contraint de renoncer à son évêché. Ce prélat en avait déjà été chassé par le roi Lothaire, qui le soupçonnait d'être attaché au parti de Conrad, son compétiteur pour l'empire; mais après la mort d'Ébrard, qui avait été mis en sa place, il était rentré dans son siège sans les formalités requises. C'est la raison pour laquelle il fut déposé. Gêrard, qui fut élu évêque de Strasbourg, était plus propre à manier l'épée que la crosse.

L'Aquitaine, où le schisme se formait par les intrigues de Gérard d'Angoulême, attira particulièrement l'attention du Pape; il dé-

puta Joscelin, évêque de Soissons, et saint Bernard de Clairvaux, vers Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, pour détacher ce prince du parti de l'antipape. Guillaume parut respecter la sainteté de saint Bernard et se rendre à son autorité; mais, Gérard d'Angoulême lui ayant parlé après le départ des députés du Pape, ce prince se rengagea de nouveau dans le schisme. Saint Bernard lui écrivit aussitôt pour lui faire des reproches de son inconstance et des violences qu'il avait exercées envers les chanoines de Saint-Hilaire; mais le zèle du saint abbé ne put triompher alors de l'entêtement du duc. Il fut plus heureux à l'égard d'un grand archevêque qui différait à se déclarer contre les schismatiques.

Hildebert, qui de l'évêché du Mans avait été transféré à l'archevêché de Tours, paraissait suspendre son jugement et délibérer encore auquel des deux partis il se rangerait. Saint Bernard, avec lequel il avait lié depuis peu une amitié particulière, lui écrivit la lettre suivante, lui souhaitant, dans la salutation même, de se conduire et d'examiner toutes choses selon l'esprit. « Pour vous parler dans les termes d'un prophète, mes yeux ne voient rien qui me console, parce que la mort met la discorde entre les frères<sup>1</sup>; car « quelques-uns, comme parle Isaïe, semblent avoir fait un pacte avec la mort, et un complot avec l'enfer<sup>2</sup>. » En effet, voici Innocent, le Christ du Seigneur, placé, comme lui, pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Ceux qui sont de Dieu se joignent à lui volontiers; quiconque lui est contraire, ou il est de l'Antechrist, ou il est l'Antechrist même. L'abomination est dans le lieu saint, on y met le feu pour s'en rendre maître. On persécute Innocent, et avec lui toute innocence. Il fuit à la vue du Lion (Léon). « Et qui ne serait effrayé de son rugissement? » dit un prophète<sup>3</sup>. Il fuit pour obéir à ce précepte du Seigneur: « Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre<sup>4</sup>. » Il fuit, et, en imitant les apôtres, il fait voir qu'il est leur digne successeur. Paul ne rougit pas de se faire descendre dans un panier,

<sup>1</sup> Osée, 13, 14. — <sup>2</sup> Isaïe, 14, 15. — <sup>3</sup> Amos, 3, 8. — <sup>4</sup> Matth., 10, 23.

le long des murs de Damas, pour échapper à ceux qui cherchent sa vie, et il le fait moins pour se sauver que pour ne pas irriter ses persécuteurs, plutôt pour les délivrer de la mort que pour s'en délivrer lui-même. N'est-il pas juste que celui qui marche sur les traces de cet apôtre en occupe la place dans l'Église ?

« Au reste la fuite d'Innocent n'est pas oisive ; elle est fatigante, mais glorieuse en fruits. Chassé de Rome il est reçu par l'univers, on vient des extrémités du monde lui offrir du secours ; il n'est qu'un Séméï, Gérard d'Angoulême, qui ne cesse pas entièrement de maudire ce David fugitif. Cependant, malgré les factions et la rage des méchants, il est honoré dans les cours des rois, il est partout couronné de gloire. Est-il un prince qui ne l'ait reconnu pour le véritable élu de Dieu ? Les rois des Français, des Anglais, des Espagnols, et finalement celui des Romains, reçoivent Innocent pour Pape et pour évêque spécial de leurs âmes. Le seul Achitophel ignore encore que tous ses projets sont déjoués. Vainement ce malheureux cabale contre le peuple de Dieu, contre les saints qui s'attachent inviolablement au saint et qui refusent de ployer le genou devant Baal. Jamais ses artifices ne procureront au rebelle parricide qu'il protège le royaume d'Israël, le gouvernement de la cité sainte, l'Église du Dieu vivant, la colonne de la foi, le fondement de la vérité. « Un triple lien, dit l'Écriture, se rompt difficilement<sup>1</sup>. » Une élection faite par les meilleurs, l'approbation du plus grand nombre, et, ce qui est encore plus fort, la sainteté des mœurs, ces trois choses recommandent Innocent auprès de tout le monde et le confirment souverain Pontife.

« Enfin, mon Père, l'on attend avec une extrême impatience que vous vous déterminiez à le reconnaître. Je ne désapprouve pas jusqu'ici vos délais ; cette lenteur est une marque de sage maturité qui ne fait rien légèrement. Marie ne répond au salut de l'ange qu'après avoir pensé d'où il lui venait ; il est ordonné à Timothée de n'imposer pas les

maines avec précipitation ; mais, en qualité d'ami, j'ose vous avertir de ne rien outrer et de n'être pas plus sage qu'il ne faut. J'ai honte, je l'avoue, de ce que l'ancien serpent, par une audace nouvelle, laissant les femmes ignorantes, ose s'attaquer à votre cœur si ferme et ébranler une pareille colonne de l'Église. Nous espérons du moins que, s'il l'ébranle, il ne l'abattra point, parce que l'ami de l'Époux est attentif à sa voix et qu'il se plaît à écouter cette voix de consolation et de salut, cette voix de paix et de concorde<sup>1</sup>. »

Cette lettre de saint Bernard à Hildebert de Tournes fut sans effet ; ce pieux et savant prélat demeura attaché au Pape Innocent le reste de sa vie, qui ne fut pas long ; car il mourut peu de temps après, le 18 décembre, l'an 1131, âgé d'environ quatre-vingts ans, et il fut enterré dans sa cathédrale, où l'on assure qu'il se fit plusieurs miracles à son tombeau. Aussi plusieurs auteurs n'ont pas fait difficulté de lui donner le titre de saint ; mais ni l'Église du Mans, dont il tint le siège vingt-neuf ans et six mois, ni celle de Tours, qu'il gouverna près de sept ans, ne lui rendent aucun culte.

Il nous reste d'Hildebert un grand nombre d'ouvrages en tout genre, savoir : trois livres de ses lettres, des sermons pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année, les Vies de sainte Radegonde et de saint Hugues, abbé de Cluny ; divers traités sur des matières morales et théologiques, savoir : un traité sur les combats de la chair et de l'esprit, un autre sur l'utile et l'honnête ; un troisième sur la foi, lequel est un précis de toute la théologie ; un quatrième sur le sacrement de nos autels, avec une exposition des prières et des cérémonies de la messe en prose et en vers.

Le style d'Hildebert est poli et élégant, surtout dans ses lettres, où l'on trouve de l'érudition, de l'esprit, du sentiment et du goût. Pierre de Blois dit qu'on les lui avait fait apprendre par cœur dans son enfance pour lui former le style. On peut remarquer, dans les divers écrits d'Hildebert, plusieurs

<sup>1</sup> Eccl., 4, 12.

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 124.



traits qui font connaître quelle était la discipline de son temps, ou qui nous fournissent des preuves de la perpétuité de la tradition sur les principaux mystères de notre foi.

On ne peut s'expliquer avec plus de précision que le fait Hildebert sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. « Nous ne devons nullement douter, dit-il, que, par les sacrées paroles de la bénédiction du prêtre, le pain ne soit changé au vrai corps du Seigneur, en sorte que la substance du pain ne demeure point. Cependant le Seigneur a voulu que la couleur et la saveur du pain demeurent, et que la vraie substance de son corps fût cachée sous cette espèce <sup>1</sup>. » Dans un autre sermon, pour mieux marquer le changement ineffable qui s'opère sur nos autels, il se sert du mot *transsubstantiation*, et c'est le premier des écrivains ecclésiastiques qui ait employé ce terme si propre à exprimer ce que l'Église a toujours cru de ce mystère. Voici ce qu'il en dit en parlant des communions sacrilèges des prêtres impudiques : « Si je suis un vase d'incontinence et un prêtre impudique, je place sur l'autel le fils de Vénus auprès du Fils de la Vierge, et, lorsque je prononce le canon et les paroles de la *transsubstantiation*, ma bouche est pleine d'amertume, de contradiction et de fraude ; car, quoique j'honore alors le Sauveur des lèvres, je lui crache en même temps au visage <sup>2</sup>. »

Hildebert témoigne une tendre dévotion envers la Mère de Dieu ; il établit ou insinue, en plusieurs de ses écrits, son immaculée conception, et il reconnaît en termes exprès qu'elle a été enlevée en corps et en âme au jour de son Assomption. « C'est, ajoute-t-il, pour le marquer que, dans l'oraison qu'on chante en ce jour, il est dit qu'elle n'a pu être retenue par les liens de la mort <sup>3</sup>. » Hildebert dit, dans un autre sermon, que, quand on prononçait le nom de Marie dans les prières de l'Église, on fléchissait le genou par respect <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Sermo* 38, in *Cœna Dom.*, p. 422. — <sup>2</sup> *Sermo* 93, p. 689. — <sup>3</sup> P. 527. — <sup>4</sup> *Sermo* 59, p. 528. On a accusé Hildebert de condamner les appels au Pape ; on l'a accusé aussi de ménager fort peu la papauté dans ses poèmes. C'est se méprendre étrangement sur le sens de deux passages que l'on cite à ce sujet. 1<sup>o</sup> Hildebert n'a

Geoffroi de Lorrour, qui fut depuis archevêque de Bordeaux, était alors un professeur fort célèbre, à qui son érudition donnait un grand crédit. Le saint abbé de Clairvaux lui écrivit une lettre charmante pour l'engager à employer ses talents à la défense de l'Église. « Dans la fleur, dit-il, on cherche la bonne odeur, la saveur dans le fruit. Charmés par la bonne odeur de votre renommée, nous désirons, bien-aimé frère, vous connaître aussi par le fruit de vos œuvres. Ce n'est pas nous seulement, c'est Dieu même qui exige que vous l'aidiez dans ce moment, lui qui n'a besoin de personne. Quel honneur de coopérer à ses desseins ! quel crime de le pouvoir et de ne pas le faire ! Vous êtes bien vu de Dieu et des hommes ; vous avez la science, l'esprit de liberté, une éloquence vive, persuasive et insinuante. Avec de si beaux talents abandonnerez-vous dans un besoin pressant l'épouse du Christ, si vous êtes l'ami de son Époux ? C'est dans la nécessité qu'on éprouve les vrais amis. Quoi ! vous demeurez dans un lâche repos pendant que l'Église, votre mère, est dans les alarmes ? Le repos a eu son temps ; jusqu'ici un saint loisir a pu vous occuper sans scrupule, mais à présent il est temps d'agir contre ceux qui veulent détruire la loi de Dieu. La bête de l'Apocalypse, qui ne vomit que des blasphèmes, qui fait la guerre aux saints <sup>1</sup>, cette bête s'est assise dans la Chaire de saint Pierre comme un lion

pas condamné les appels ; il ne s'est opposé qu'à leur extension abusive, beaucoup moins fortement, mais avec autant de raison que nous le verrons faire à saint Bernard. Hildebert écrit au Pape Honorius II. : « Si cette nouveauté vient à s'établir, et que l'on reçoive indifféremment tout appel, la censure épiscopale périra et la force de la discipline ecclésiastique sera entièrement foulée aux pieds... Je sais quels appels l'Église cisalpine a, jusqu'à ce jour, approuvés, et quels sont ceux que, sans offenser le Siège apostolique, elle a rejetés. Je sais et toute l'Église indique quels appels on doit permettre à ceux sur qui pèse un jugement, mais je sais aussi qu'il y en a de purement dilatoires, qu'on ne peut accepter, etc. » Ceux qui accusent Hildebert n'ont pas remarqué ces distinctions ou se sont bien gardés de les indiquer. 2<sup>o</sup> Il est également faux de dire qu'Hildebert a attaqué la papauté dans ses vers ; ceux que l'on cite pour prouver ce manque de déférence ne s'appliquent nullement à la Rome catholique, mais à la Rome païenne. Ceux qui voudront s'en convaincre feront bien de lire ce que le savant abbé Gorini a dit à ce sujet dans sa *Défense de l'Église*, t. 2, p. 210.

<sup>1</sup> Apoc., 13, 5.

épiant sa proie ; une autre bête, comme le lionceau dans son antre, rugit encore près de vous. Celle-là plus féroce, celle-ci plus rusée, se liguent ensemble contre le Seigneur et contre son Christ. Rompons leurs liens, secouons leur joug.

« Nous avons travaillé dans nos quartiers, de concert avec d'autres zélés serviteurs de Dieu, à réunir les esprits ; nous avons engagé les rois à dissiper le conseil des méchants et à détruire toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, et ce n'a pas été sans fruit. Les rois d'Allemagne, de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne, de Jérusalem, avec la totalité du clergé et des peuples, favorisent et appuient le seigneur Innocent, comme des fils leur père, comme des membres leur chef, soigneux de conserver l'unité d'esprit dans le lien de la paix. Aussi est-il juste que l'Église reçoive celui dont la réputation est plus illustre et l'élection plus sainte, tant pour le nombre que pour le mérite de ceux qui l'ont élu. Pourquoi, mon frère, demeurez-vous dans l'indolence ? Quand est-ce que le dangereux serpent qui siffle près de vous vous réveillera de votre assoupissement ? Nous savons bien que, fils de la paix, vous ne vous laisserez jamais aller à rompre l'unité ; mais ce n'est pas assez ; vous devez la défendre et combattre de toutes vos forces ceux qui la veulent détruire. La perte de votre cher reposera dédommée par la nouvelle gloire que vous acquerrez si vous apprivoisez ou si vous faites taire la bête de votre voisinage, et si Dieu arrache, par votre moyen, une proie très-considérable de la gueule du lion ; je veux dire si vous gagnez le comte du Poitou<sup>1</sup>. »

C'était ce comte qui autorisait le schisme en Aquitaine et qui se prêtait à toutes les violences de Gérard d'Angoulême. Saint Bernard n'omit rien pour gagner ce prince, qui pouvait faire autant de bien à l'Église qu'il lui faisait de mal. Il engagea Hugues, duc de Bourgogne, parent du comte, à lui écrire la lettre suivante, que le saint abbé composa :

« A Guillaume, par la grâce de Dieu illustre comte de Poitou et duc d'Aquitaine, Hugues,

par la même grâce duc de Bourgogne, souhaite de craindre Celui qui est terrible et qui se joue des princes.

« La parenté et l'amitié qui nous unissent ne permettent pas de garder plus longtemps le silence sur votre égarement. Un particulier qui s'égare périt seul, mais l'erreur d'un prince entraîne tous ses sujets. Cependant, vous le savez, nous n'avons pas des sujets pour les perdre, mais pour les conserver. Celui par qui règnent les rois nous a établis sur ses peuples pour les protéger, non pour les pervertir ; il nous a établis les ministres, non les seigneurs de son Église. Vous lui avez rendu des services de vous et de votre grand pouvoir ; comment donc vous êtes-vous laissé surprendre ? comment avez-vous pu vous oublier jusqu'à abandonner votre mère et votre souveraine dans son affliction, à moins que votre conseil ne vous persuade que toute l'Église se réduit à la famille de Pierre de Léon ? Mais la vérité même confond ces imposteurs et l'Antechrist leur chef, puisqu'elle assure, par la bouche de David, que l'Église s'étend à tous les confins de la terre et à toutes les familles des nations<sup>1</sup>.

« Il est vrai que le duc de la Pouille est dans son parti, mais c'est le seul prince ; encore l'a-t-il gagné par le ridicule appât d'une couronne usurpée. Au reste, quelles sont les belles qualités de leur prétendu Pape pour nous faire pencher de son côté ? Si je m'en rapporte au bruit commun, il n'est pas même digne de gouverner une bicoque. Et quand ce bruit ne serait pas vrai, il convient à un chef de l'Église non-seulement d'être de bonnes mœurs, mais d'en avoir la réputation. Ainsi, mon très-cher cousin, le parti le plus sûr est de reconnaître pour Pape universel celui que l'universalité s'accorde à reconnaître tel, celui que reconnaissent tous les ordres religieux et l'universalité des rois. Il y va de votre honneur et de votre salut. Le Pape Innocent est généralement estimé, ses mœurs sont pures, sa réputation sans reproche et son élection canonique. Ses ennemis mêmes conviennent des premiers points ; pour son élection ils allèguent des faussetés pour en

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 125.

<sup>1</sup> Psaume 21, 28.



contester la validité; mais le très-chrétien Lothaire les a convaincus depuis peu d'imposture et de calomnie <sup>1</sup>. »

Saint Bernard écrivit en même temps, en son propre nom, une lettre pathétique aux évêques d'Aquitaine, et nommément à ceux de Limoges, de Poitiers, de Périgueux et de Saintes, pour les fortifier contre les persécutions de Gérard d'Angoulême et anéantir tous les faux-fuyants des schismatiques. « La vertu, leur dit-il, la vertu s'acquiert dans la paix, s'éprouve dans l'adversité, triomphe dans la victoire. Voici le temps, mes très-révérands Pères, de signaler la vôtre. L'épée qui menace tout le corps mystique de Jésus-Christ est surtout levée sur vos têtes; plus elle est près de vous, plus elle est à craindre, plus ses coups sont dangereux et mortels. Contraints de les repousser continuellement, vous êtes dans la nécessité ou de céder avec infamie, ou de résister avec une vigueur infatigable. Le nouveau Diotrèphe, que son ambition fait aspirer à la primauté, refusant de reconnaître avec vous celui qui vient au nom du Seigneur et qui est reconnu de toute l'Église, reçoit celui qui vient en son propre nom. Je n'en suis pas surpris; son ambition, encore bouillante dans une extrême vieillesse, le fait courir après un titre fastueux. Si je le soupçonne de cette vanité ce n'est pas sans fondement; je n'en juge que par ses paroles. N'écrivit-il pas, il y a quelque temps, au chancelier de Rome pour le supplier qu'on l'honorât du titre de légat et qu'on lui imposât le poids de cette charge? Plus il affecte d'humilité dans son langage, plus il paraît de bassesse dans sa conduite. Mais, hélas! peut-être que son ambition eût été moins nuisible si elle eût été satisfaite; il n'eût presque fait de mal qu'à lui, au lieu qu'il fait la guerre à toute la chrétienté. Voyez jusqu'où va l'amour de la gloire! La fonction de légat est un pesant fardeau, surtout pour un vieillard; on n'en peut douter; cependant ce vieillard trouve que c'est encore un plus rude fardeau de couler un reste de vie sans en être chargé... Il écrit le premier ou l'un des premiers au Pape Innocent, il lui demande d'être son légat, il est refusé; pi-

qué de ce refus il quitte son parti, il se range dans celui de son concurrent, et il se glorifie d'en être le légat. »

Saint Bernard, après avoir parlé contre l'ambition de Gérard, principal auteur du schisme, parle ainsi de ses violences: « Je ne puis le dire sans verser des larmes; cet ennemi de la croix a l'audace de chasser de leurs églises les saints qui refusent d'adorer la bête, cette bête qui a la gueule ouverte pour blasphémer le nom du Seigneur et son saint tabernacle. Il s'efforce d'élever autel contre autel, d'établir de nouveaux abbés et de nouveaux évêques, après avoir chassé les anciens; en un mot, d'écarter les catholiques et de promouvoir les schismatiques aux dignités. Malheur à ceux qui consentent à être promus de la sorte! »

Voici comment saint Bernard parle de l'antipape Anaclet: « Quoi qu'on fasse l'oracle du Saint-Esprit s'accomplira, la défection prédite par les Écritures arrivera. Mais malheur à l'homme par qui elle arrive! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né. Et quel est cet homme de péché, qui, malgré l'élection canonique du chef de l'Église, s'empare du lieu saint, non parce qu'il est saint, mais parce qu'il est éminent; qui s'en empare les armes à la main et à force d'argent, qui y est parvenu sans vertu et sans mérite, et qui s'y maintient de même? La prétendue élection qu'il relève si fort, ou, pour parler plus juste, la faction des conjurés qui l'ont élu, n'a servi que de prétexte et d'occasion à la malignité de son cœur, et il faut être un imposteur pour lui donner le nom d'une élection véritable. En effet la règle fondamentale du droit canon est qu'après une première élection il ne peut y en avoir une seconde. Il y en avait une; donc celle qui a suivi est nulle. Supposé même qu'il eût manqué à la première quelqu'une des formalités et des solennités ordinaires, comme les auteurs du schisme le soutiennent, fallait-il procéder à une seconde élection sans avoir examiné les défauts de la première et sans l'avoir cassée par un jugement authentique? C'est pour cette raison que ces factieux, qui, contre l'avis de l'Apôtre, ont été si précipités à imposer les mains au téméraire usurpateur de la pa-

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 127.

pauté, doivent être regardés comme les auteurs du schisme et les principaux complices de la malignité de leur chef.

« Au reste ils demandent présentement que l'affaire soit jugée, ils acceptent à contretemps l'offre qu'on leur a faite autrefois, afin qu'en cas de refus ils paraissent avoir raison, et que, dans le cas où l'on en demeure d'accord, ils profitent de l'intervalle de la contestation pour tramer quelque chose. « Sans avoir égard, disent-ils, à ce qui s'est passé, nous demandons à être écoutés; ensuite nous sommes disposés à subir le jugement qu'on voudra. » N'est-ce pas une mauvaise défaite? Il ne vous restait plus d'autre biais et d'autre ressource pour séduire les simples, pour fournir des armes aux malintentionnés, pour colorer votre méchanceté. Vous n'aviez plus d'autre langage à tenir pour vous justifier. Mais Dieu a déjà décidé ce que vous prétendez qu'on juge après coup; l'arrêt qu'il a prononcé, c'est l'évidence du fait même. Qui sera assez hardi pour s'y opposer? qui oserait appeler de son jugement? Il a été reconnu et approuvé par les archevêques Gautier de Ravenne, Hildegaire de Tarragone, Norbert de Magdebourg, Conrad de Salzbourg. Il a été accepté par les évêques Équipert de Munster, Hildebrand de Pistoie, Bernard de Pavie, Landulphe d'Asti, Hugues de Grenoble et Bernard de Parme. Le mérite éminent de tant de prélats, leur autorité, leur sainteté, respectables à leurs ennemis mêmes, m'ont déterminé à les choisir pour guides, moi qui suis d'un rang et d'un mérite infiniment au-dessous des leurs. Je ne parle point d'une infinité d'archevêques et d'évêques de la Toscane, de la Campagne de Rome, de la Lombardie, de l'Allemagne, de l'Aquitaine, de la France, de l'Espagne, de toute l'Église d'Orient. Leurs noms sont écrits dans le livre de vie et ne peuvent être contenus dans la brièveté d'une lettre.

« Tous, de concert, ont rejeté Pierre de Léon et se sont déclarés pour Grégoire, sous le nom du Pape Innocent. Ils n'ont été ni corrompus par argent, ni séduits par adresse, ni engagés par des liaisons de parenté, ni forcés par la terreur d'une puissance séculière. Ils sont entrés dans ce parti pour obéir

à l'ordre de Dieu, dont ils ont été convaincus et qu'ils n'ont point eu la faiblesse de dissimuler. Je ne nomme ici aucun prélat de notre France; le nombre en est trop grand, et, si j'en désignais quelques-uns en particulier, on ne manquerait pas de m'accuser de flatterie. Mais je ne dois pas passer sous silence tant de saints religieux, qui, étant morts au monde, mènent une vie cachée en Jésus-Christ; désoccupés de tout autre soin que de plaire à Dieu, ils étudient sa volonté et ils croient la connaître. Les religieux camaldules, ceux de Vallombreuse, les Chartreux, ceux de Cluny et de Marmoutiers, mes frères de Cîteaux, ceux de Saint-Étienne de Caen, de Tiron, de Savigni, en un mot tout le clergé et tous les ordres religieux recommandables par leur sainteté suivent leurs évêques comme les brebis suivent leurs pasteurs; de concert avec eux ils s'attachent au Pape Innocent, ils le défendent avec zèle, ils lui obéissent et le reconnaissent pour légitime successeur des apôtres.

« Que dirai-je des rois et des princes de la terre? Ne s'accordent-ils pas avec leurs peuples à révéler Innocent comme l'évêque de leurs âmes? Enfin est-il quelqu'un de remarquable par sa dignité ou par sa vertu qui ne fasse pas la même chose? Après cela il y a encore des chicaneurs opiniâtres qui réclament contre cette unanimité! Ils font le procès à tout l'univers; leur petit nombre voudrait faire la loi à la chrétienté en l'obligeant de confirmer par un second jugement une élection qu'elle a déjà condamnée! » Saint Bernard conclut sa lettre en exhortant les évêques d'Aquitaine à résister courageusement aux schismatiques, surtout à l'évêque d'Angoulême<sup>1</sup>.

Ils lui résistèrent en effet et eurent beaucoup à souffrir. Il chassa plusieurs évêques de leurs sièges; il déposa Guillaume, évêque de Poitiers, et Eustorge, évêque de Limoges, et mit dans leurs places d'indignes sujets. La plupart des chanoines de Poitiers suivirent leur évêque dans son exil, et presque tout le diocèse continua de reconnaître Guillaume pour son légitime pasteur. Eustorge de Li-

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 126.



moges se retira dans le château de Saint-Martial, à la porte de la ville, d'où l'usurpateur de son siège pouvait tous les jours entendre les cloches qui sonnaient tandis qu'on fulminait l'excommunication contre lui. Gérard retint pour lui l'archevêché de Bordeaux, sans quitter l'évêché d'Angoulême ; mais il ne put non plus rendre son peuple schismatique ; car, dans les temps de troubles, les diocèses qui ont des évêques engagés dans le parti de l'erreur ne sont pas toujours ceux où la séduction fait le plus de progrès <sup>1</sup>.

Guillaume, évêque de Saintes, manda à Vulgrin, patriarche de Bourges, d'écrire à l'Église de Bordeaux, aux évêques d'Agen, de Périgueux, de Poitiers et de Limoges, pour leur défendre de reconnaître Gérard et leur ordonner de l'excommunier. Guillaume, évêque de Poitiers, écrivit aussi à ce prélat contre les violences de Gérard. Vulgrin, en qualité de primate d'Aquitaine, tâcha de secourir cette Église ; il écrivit des lettres pour soutenir les évêques, et il cassa la prétendue élection que le clergé de Bordeaux avait faite de Gérard <sup>2</sup>.

Le Pape Innocent II étant en France, où toutes les villes rivalisaient à qui le recevrait avec plus de solennité, voulut visiter par lui-même le monastère de Clairvaux, accompagné des cardinaux, des évêques et de toute sa cour. Voici la réception que lui firent les enfants de saint Bernard, suivant le récit de l'un d'entre eux. « Les pauvres du Christ le reçurent avec une extrême affection. Ils allèrent au-devant de lui, non pas ornés de pourpre et de soie, ni avec des Évangiles couverts d'or, mais vêtus de leurs pauvres habits, portant une chétive croix de bois ; non pas au bruit des fanfares, ni avec une jubilation tumultueuse, mais avec un chant modeste. Les évêques pleuraient, le souverain Pontife pleurait lui-même, et tous admiraient la gravité de cette communauté, voyant que, dans une joie si solennelle, tous avaient les yeux fixés à terre, sans les tourner de côté et d'autre par curiosité, en sorte qu'ils ne voyaient personne, étant regardés de tout le monde. Les Romains ne virent rien dans cette église

qui excitât la cupidité ; il n'y avait que les murailles toutes nues. Ces moines n'avaient rien qu'on pût ambitionner, si ce n'est leurs saintes mœurs ; en quoi l'enlèvement n'était point préjudiciable ; car, prit-on leur piété pour modèle, on ne la leur ôtait pas. Tous se réjouissaient dans le Seigneur ; mais la solennité consistait en de grandes vertus, non en de grands banquets. Le pain, au lieu d'être de pure fleur de froment, était de farine dont le son n'avait pas été tiré ; il y avait du petit vin au lieu de vin doux, des herbes au lieu de chair, et l'on servait des légumes pour tenir lieu de toutes espèces de viandes. Si par hasard il se trouvait quelque poisson, on le plaçait devant le seigneur Pape, pour être vu plutôt que mangé <sup>1</sup>. »

Innocent II, ayant passé à Saint-Gilles, en Provence, entra en Lombardie par les montagnes de Gênes, et célébra dans la ville d'Asti la fête de Pâques, qui, cette année 1132, était le 10 avril. De là il vint à Plaisance, où il tint un concile avec les évêques et les autres prélats de Lombardie, de la province de Ravenne et de la Marche d'Ancone. Il attendait le roi Lothaire pour marcher sur Rome ; mais Lothaire était occupé en Allemagne à pacifier bien des différends. Il aurait voulu amener à une réconciliation les deux princes de Hohenstauffen, Frédéric, duc de Souabe, et son frère Conrad, qui s'était déclaré roi et demeurait à Milan ; mais la chose ne put se faire alors.

Pendant l'arrivée soudaine du Pape en Italie y fit une grande sensation. Le roi Conrad, se défiant des Italiens, quitta Milan et retourna en Allemagne : c'est que le Pape Innocent avait avec lui un homme qui valait plus qu'une armée ; cet homme était saint Bernard. Les villes de Pise et de Gênes étaient en guerre l'une contre l'autre ; Innocent envoya Bernard à Gênes pour être le médiateur de la paix. Voici comment Bernard lui-même rappelle, dans une lettre aux Génois, de quelle manière il fut reçu dans leur ville. « Oh ! que de consolations j'ai goûtées dans le peu de temps que j'ai demeuré parmi vous ! Non, jamais je ne t'oublierai, peuple dévot, nation

<sup>1</sup> Arnulph. Sag., apud d'Acheri, t. 1. — <sup>2</sup> Labbe, *Biblioth. nova*, in *Patriarch. Bituric.*, c. 62.

<sup>1</sup> Ernald, *Vita S. Bern.*, l. 2, c. 1.

honorable, illustre cité ! Et le soir, et le matin, et à midi, j'annonçais la parole de Dieu, et toujours votre piété affectueuse vous y faisait accourir en foule. J'apportais la paix, et, comme vous en étiez les enfants, notre paix s'est reposée sur vous. Je répandais la semence, non la mienne, mais celle de Dieu, et cette semence, tombant dans une terre fertile, produisait jusqu'au centuple. Je restai peu de temps parce que j'étais pressé, mais je ne trouvai ni retards ni obstacles ; j'eus le plaisir de semer et de moissonner presque en un même jour, de rapporter, pour fruit de ma récolte, aux exilés l'espoir de leur patrie, aux esclaves et aux prisonniers celui de leur liberté, aux ennemis la terreur, aux schismatiques la confusion, enfin la gloire à l'Église et la joie au monde chrétien. Que me reste-t-il, mes très-chers amis, sinon à vous animer à la persévérance, vertu qui couronne toutes les autres et qui fait le caractère des héros ! »

Le Pape Innocent, étant venu à Pise, y manda les ambassadeurs des Génois et fit la paix entre eux et les Pisans. Pour récompenser ces deux peuples, desquels il avait reçu les plus grands services, il affranchit l'évêque Cyrus de Gênes de la sujétion à l'archevêque de Milan en lui conférant à lui-même la dignité archiépiscopale et en lui soumettant les évêchés de Bobbio, de Brugnato et trois autres dans la Corse. Il déclara en même temps primat de Sardaigne l'archevêque de Pise, et lui soumit en outre l'évêché de Populonie, ainsi que trois autres dans la même île de Corse ; ce qui contenta les deux peuples <sup>2</sup>. Le nouvel archevêque de Gênes, par estime et par reconnaissance pour saint Bernard, voulut lui céder son siège ; mais Bernard s'y refusa jusqu'à deux fois, comme il avait déjà refusé plus d'un évêché en France.

Il y eut aussi quelques mouvements dans l'Italie méridionale. Le duc Roger de Sicile, qui avait reçu de l'antipape le titre de roi, vit des insurrections éclater en Campanie et en Apulie ; il en réprima quelques-unes ; mais à la fin il essuya une grande défaite. La ville de Bénévent chassa le gouverneur de l'anti-

pape et se déclara pour le Pape légitime, Innocent II <sup>1</sup>.

Sur ces entrefaites arriva d'Allemagne le roi Lothaire, avec une armée, mais si petite qu'elle excitait la risée dans quelques endroits ; elle comptait à peine deux mille chevaliers. Il célébra la fête de Noël 1132 à Méduine, dans la Marche trévisane. Il menait avec lui saint Norbert, qui en ce voyage fit les fonctions de chancelier d'Italie, parce que le siège de Cologne était vacant. Lothaire tint à Roncaille une assemblée générale avec le Pape et les Lombards, touchant l'état de l'Église et de l'empire. Au printemps de l'année suivante (1133) il eut encore une conférence avec le Pape dans la ville de Pise, où ils convinrent de marcher incessamment sur Rome. Ils y arrivèrent le 1<sup>er</sup> mai. Le Pape logea au palais de Latran, et le roi campa sur le mont Aventin. Cependant les Pisans et les Génois vinrent au secours du Pape Innocent avec une armée navale et lui soumirent Civita-Vecchia et toute la côte. Saint Bernard, qui était avec le Pape, écrivit alors au roi d'Angleterre, auquel il marque l'état des choses pour l'exciter à secourir le Pape, qu'il avait reconnu de si bonne grâce <sup>2</sup>.

Le Pape couronna empereur le roi Lothaire et la reine Richilde, son épouse, dans l'église du Sauveur, à Latran, et non dans l'église de Saint-Pierre, parce que l'antipape Anaclet en était le maître. C'était le 4 juin 1133. Avant le couronnement Lothaire fit serment au Pape et le Pape lui donna, contre un cens annuel de cent marcs d'argent, l'usufruit des domaines de la comtesse Mathilde, pour lui, pour sa fille et son gendre, Henri, duc de Bavière. L'acte est daté du 8 juin <sup>3</sup>.

L'empereur Lothaire écrivit une lettre à tous les rois, aux évêques, aux princes, et généralement à tous les fidèles, où il dit en substance : « Dieu nous ayant établi défenseur de la sainte Église romaine, nous sommes allé pour la délivrer, accompagné d'évêques, d'abbés, de princes et de seigneurs ; et, allant à Rome, nous avons souvent reçu

<sup>1</sup> S. Bernald, *epist.* 129. — <sup>2</sup> Card. Aragon., in *Vita Innoc.* II.

<sup>1</sup> Muratori, *Annali d'Italia*, ann. 1132. — <sup>2</sup> S. Bern., *epist.* 138. Baron., ann. 1133. — <sup>3</sup> Baron. Pagi. Otton de Frising. Cenni.



des députés du schismatique Pierre de Léon, qui prétendaient qu'on ne devait pas l'attaquer à main armée, puisqu'il était prêt à comparaître en jugement. Nous l'avons fait savoir aux évêques et aux cardinaux qui étaient avec le seigneur Pape Innocent, et ils nous ont répondu, comme étant bien instruits des canons, que, l'Église universelle ayant déjà prononcé sur ce sujet et condamné Pierre de Léon, aucun particulier ne pouvait s'en attribuer le jugement. Nous avons donc mené glorieusement à Rome notre Père, le Pape Innocent, et l'avons rétabli dans la Chaire de Latran. Cependant nous campions sur le mont Aventin, où Pierre de Léon n'a cessé de nous solliciter, jusqu'à nous offrir pour sûreté des forteresses et des otages. Voulant donc, sans effusion de sang, rétablir la paix dans l'Église, nous avons communiqué ces propositions à ceux qui étaient avec le seigneur Pape Innocent. Ceux-ci, amateurs de la paix et confiants dans la justice, nous ont offert spontanément tant leurs personnes que leurs forteresses. Alors l'autre parti, voulant gagner du temps, nous a amusé quelques jours par de vaines promesses; mais, comme ils ne les accomplissaient point, après avoir été avertis plusieurs fois, ils ont enfin été condamnés comme criminels de lèse-majesté divine et humaine par les seigneurs de notre cour, savoir, Norbert de Magdebourg, notre chancelier, Adalbéron de Brême, et les autres qui y sont nommés <sup>1</sup>. »

Comme l'empereur Lothaire avait avec lui peu de troupes et que les chaleurs de l'été étaient proches, il s'en revint en Allemagne quelque temps après son couronnement. La hardiesse de son expédition avec si peu de monde, le titre d'empereur qu'il avait reçu à Rome lui valurent une grande prépondérance en Allemagne. Les deux princes de Hohenstauffen, Frédéric et Conrad, demandèrent à rentrer en grâce. Frédéric trouva des médiateurs dans les archevêques de Cologne et de Mayence, dans les évêques de Ratisbonne et de Spire, et enfin dans une femme qui avait une tête et un cœur d'homme, l'impératrice Richilde. Mais l'empereur mettait

à son pardon des conditions humiliantes; il exigeait que les deux frères vinssent, en habits de pénitents, devant tous les grands de l'empire, se prosterner au pied du trône. Les deux princes reculèrent. Un homme vint alors, qui concilia tout; cet homme était saint Bernard, envoyé par le Pape Innocent. Par l'intervention du saint abbé de Clairvaux l'empereur reçut en grâce les deux princes : le duc Frédéric; le 17 mars 1135, dans la diète de Bamberg; le duc Conrad, qui renonça au titre de roi, à Mulhausen, vers la Saint-Michel de la même année. L'empereur Lothaire leur rendit leurs domaines; il honora particulièrement Conrad, le nomma porte-étendard de l'empire et lui donna le pas sur tous les autres princes. C'est ainsi que, par la douce et persuasive médiation de Bernard, la paix et la concorde furent entièrement rétablies dans l'empire d'Occident <sup>1</sup>.

Médiateur de la paix, Bernard était en même temps le défenseur de la justice et le vengeur du crime. Revenu d'Allemagne à Clairvaux, il y trouva Étienne, évêque de Paris, Geoffroi, évêque de Chartres, légat du Pape en France. Deux ecclésiastiques venaient d'être assassinés. Thomas, prieur de Saint-Victor de Paris, homme de confiance de son évêque et le méritant par son zèle et ses vertus, avait été assassiné, sous ses yeux, par les neveux d'un archidiaque de Paris qu'on accusait de leur en avoir donné l'ordre. L'évêque, accompagné de ce saint religieux, revenait tranquillement du monastère de Chelles, où il venait d'établir la réforme. C'était un dimanche. Aucun de ceux qui l'accompagnaient n'avait d'armes. Les assassins, sortant tout à coup d'une embuscade, massacrèrent Thomas entre les bras de l'évêque, le menaçant lui-même de mort s'il ne se retirait promptement; mais il se jeta courageusement au milieu de leurs épées et retira de leurs mains le prieur à demi mort et horriblement déchiré, l'exhortant à se confesser et à pardonner à ses assassins. Il le fit de grand cœur, demanda la rémission de ses péchés avec une vive componction, reçut le Viatique, protesta devant tout le monde qu'il

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicileg.*, t. 3, p. 485, in-fol.

<sup>1</sup> Otton de Frising., *Chron.*, l. 7, c. 19. Raumer, *Hist. des Hohenstauffen*.

mourait pour la justice et rendit ainsi l'esprit. C'était le 20 août 1133.

Suivant un auteur contemporain, Orderic Vital, il y avait à ces meurtres une connivence politique de la part de Louis le Gros. Nous avons vu que ce roi, après la mort de Philippe, son fils aîné, renversé de cheval par un pourceau, fit sacrer roi son second fils, Louis, par le Pape même, au concile de Reims; mais il paraît que la chose se fit sans les formes ordinaires d'élection; car Orderic Vital, après avoir parlé de ce sacre du jeune roi, ajoute ces paroles: « Mais cette consécration déplut à quelques Français de l'un et de l'autre ordre; car quelques laïques espéraient que la mort du prince leur donnerait occasion d'augmenter leurs honneurs; quelques ecclésiastiques cherchaient le droit d'élire et de constituer le chef du royaume. Pour ces causes plusieurs d'entre eux murmuraient de l'ordination de ce jeune homme, et sans aucun doute ils l'auraient empêchée s'ils avaient pu. Le roi, voyant que, par des efforts inusités, quelques-uns cherchaient à éloigner ses enfants de l'honneur suprême de la royauté, conçut le désir de tirer d'eux une vengeance mortelle. Les méchants s'élançèrent avec plus de sécurité dans le crime; leur malice coûta la vie à quelques-uns et causa une profonde douleur aux autres; car Jean III, évêque d'Orléans, qui était fort âgé, ayant quitté son évêché, Hugues, doyen de la même Église, fut élu pour lui succéder; mais, comme il revenait de la cour du roi, il fut tué en chemin par quelques téméraires. Alors encore Thomas, chanoine de Saint-Victor, fut tué sous les yeux mêmes et à la grande douleur d'Étienne, évêque de Paris; car les licteurs ne respectèrent point, dans leur rage, le Créateur de toutes choses, ni l'évêque, son représentant et son fidèle ministre<sup>1</sup>. »

L'évêque Étienne de Paris publia un mandement adressé à ses archiprêtres, par lequel il excommunia les meurtriers du prieur Thomas, leurs complices, ceux qui leur donneraient retraite ou qui communiqueraient avec eux, s'en réservant à lui seul l'absolution.

Ensuite, frappé de l'horreur de ce meurtre et ne se croyant pas lui-même en sûreté, il se retira à Clairvaux, d'où il écrivit à Geoffroi de Chartres, légat du Saint-Siège, une lettre où il lui raconte ce funeste accident, le priant de se rendre à Clairvaux pour délibérer ensemble sur les moyens d'en prévenir les suites. Geoffroi vint à Clairvaux suivant cette lettre, et, par son autorité de légat, manda aux archevêques de Reims, de Rouen, de Tours et de Sens, et à leurs suffragants, de se rendre à Jouarre, dans le diocèse de Meaux, pour y tenir un concile. Comme les prélats y étaient assemblés, ils reçurent une lettre de Hugues, évêque de Grenoble, successeur de saint Hugues, et de Guigues, prieur de la Chartreuse, qui les exhortaient à faire justice du meurtre de Thomas; ce qu'ils firent en frappant d'excommunication les coupables.

Comme on eut avis que l'archidiacre de Paris, accusé de ce meurtre, s'était adressé au Pape, prétendant s'en justifier, saint Bernard écrivit au Pape deux lettres, l'une en son nom, l'autre au nom de l'évêque Étienne, afin qu'il ne se laissât pas surprendre. Jean, sous-doyen d'Orléans, ayant été tué vers ce temps par les émissaires de l'archidiacre de la même ville, saint Bernard écrivit au Pape de nouveau, l'excitant à faire une sévère justice de ces meurtres redoublés. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, lui écrivit dans le même sens. Le Pape Innocent le fit par une constitution adressée aux archevêques de Reims, de Rouen, de Tours et à leurs suffragants, où il fait mention des deux meurtres de Thomas et d'Archambaud, confirme ce que les prélats avaient ordonné dans le concile de Jouarre, et ajoute: « Mais, parce que votre sentence nous paraît trop modérée, nous voulons de plus que, partout où les meurtriers seront présents, on ne célèbre point l'office divin, et que, si quelqu'un les protège et les favorise, il soit excommunié. Nous ordonnons encore que Thibaud Notier (l'archidiacre de Paris) et les autres soient privés des bénéfices qu'ils ont acquis ou conservés par les crimes de leurs parents<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Orderic Vital, I. 13, p. 895 et 896.

<sup>1</sup> Bernard, *epist.* 158, 159, 161. Innocent, *epist.* 17.



Après le départ de l'empereur Lothaire le Pape Innocent, ne se trouvant plus en sûreté à Rome, était revenu à Pise; sur quoi saint Bernard écrit à cette ville pour la féliciter du secours et de la retraite qu'elle donnait au Pape, ce qui l'élevait en quelque manière à la dignité de Rome<sup>1</sup>. Innocent II convoqua à Pise un concile général pour le commencement de l'année 1134. Saint Bernard y fut nommément appelé. Il se mit en route; mais ce ne fut pas sans peine qu'il put arriver jusqu'à cette ville; le long du chemin les populations l'arrêtaient pour l'entendre, pour le voir, pour jouir des bénédictions de sa présence. Les Milanais surtout recouraient à ses conseils. Abandonnés de Conrad, qu'ils avaient reconnu pour roi, et encouragés par l'exemple des républiques voisines, ils aspiraient à se réconcilier avec le Pape et à se soumettre à Lothaire. C'est à saint Bernard qu'ils confièrent cette double mission; mais la proximité du concile le força d'ajourner son voyage à Milan, et il leur écrivit la lettre suivante : « A ce que je vois par vos lettres, je jouis chez vous de quelques sentiments de bienveillance. Comme je n'ai rien qui me les fasse mériter, je m'assure que c'est Dieu qui vous les inspire. Je suis très-sensible aux bontés d'une ville illustre et puissante, et je les chéris infiniment, surtout dans un temps où je la vois avec satisfaction renoncer au schisme et rentrer dans le sein de sa mère. Après tout, s'il m'est honorable, à moi vil et abject, d'être choisi par une ville fameuse pour être le médiateur d'un si grand bien, il n'est pas moins honorable à vous de vous laisser persuader la paix et la concorde avec vos voisins par un tel négociateur, vous que tout le monde sait avoir été attaqués vainement par plusieurs villes confédérées. Je vais donc en diligence assister au concile; après cela je compte repasser chez vous et vérifier si j'ai auprès de vous tout le crédit dont vous me flattez; et, s'il est tel, plaise à Celui qui en est l'auteur de me donner un succès favorable<sup>2</sup> ! »

Cependant l'ouverture du concile fut retardée par des causes que l'histoire n'a point

éclaircies. Il s'éleva quelque mésintelligence entre Innocent II et le roi de France, Louis le Gros, qui empêcha les évêques de son royaume de se rendre à Pise. Pour lever ces obstacles saint Bernard, le médiateur universel, écrivit au roi en ces termes : « Les royaumes de la terre et leurs droits demeurent saints et intacts à leurs maîtres, alors qu'ils ne résistent point aux ordonnances et aux dispositions divines. Pourquoi donc, seigneur, votre fureur s'allume-t-elle contre l'élu de Dieu, celui-là même que votre sublimité a choisi de préférence pour votre père à vous-même, et de plus, pour Samuel à votre fils? L'indignation royale s'arme, non pas contre des étrangers, mais contre soi-même et contre les siens. Hélas! son procédé ne prouve que trop ce que dit l'Écriture : « La colère de l'homme n'opère point la justice de Dieu<sup>1</sup>. » Elle l'aveugle en effet jusqu'à lui ôter la vue du danger où tout le monde voit qu'elle expose ses intérêts, sa grandeur, son salut, qu'elle le rend insensible à sa perte. On assemble un concile. Qu'y a-t-il en cela de préjudiciable à la gloire de Votre Majesté et au bien du royaume? Au contraire on publiera avec éloge, dans cette assemblée générale de l'Église, son zèle ardent pour la religion; on y apprendra que le roi de France est le premier ou l'un des premiers qui ait eu la piété et le courage de défendre sa mère contre la violence de ses persécuteurs. Là toute la chrétienté réunie vous rendra mille actions de grâces, fera mille vœux et pour vous et pour les vôtres. Pour peu qu'on soit sensible aux maux de l'Église on ne peut ignorer qu'un concile soit nécessaire pour y remédier. Mais, dira-t-on, les chaleurs sont excessives! Nos corps sont-ils de glace? Disons plutôt que ce sont nos cœurs. « Hélas! comme dit le prophète, nul n'a pitié de la désolation de Joseph<sup>2</sup>. » Je me réserve à vous en entretenir dans un autre temps. A l'heure qu'il est, souffrez que le dernier de vos sujets, par sa condition, non pas par sa fidélité, vous déclare qu'il ne vous est pas avantageux de mettre des entraves à un bien nécessaire. J'ai de fortes raisons pour le dire

<sup>1</sup> Bern., *epist.* 130. — <sup>2</sup> *Id.*, *epist.* 133.

<sup>1</sup> Jacob., 1, 20. — <sup>2</sup> Amos, 6, 6.

à votre excellence, et je les rapporterais ici si je ne savais qu'un simple avertissement suffit à l'homme sage. Après tout, si votre Altesse est mal satisfaite de la conduite rigoureuse que le Siège apostolique a tenue à son égard, vos fidèles serviteurs qui assisteront au concile travailleront à faire révoquer ce qui est révocable ou à trouver un tempérament convenable à votre dignité. De notre côté nous ne nous épargnerons pas, si nous pouvons quelque chose <sup>1</sup>. »

Le simple avertissement de saint Bernard eut son effet; les évêques français vinrent se réunir à un nombre considérable de prélats de tout l'Occident, et le concile s'ouvrit le 30 mai 1134, sous la présidence du souverain Pontife. Malheureusement nous n'avons pas les actes de ce concile; on sait seulement qu'il s'y trouva des évêques et des abbés d'Espagne, de Gascogne, d'Angleterre, de France, de Bourgogne, d'Allemagne, de Hongrie, de Lombardie et de Toscane. Les ambassadeurs de Léopold, margrave d'Autriche, y offrirent à saint Pierre et au Pape Innocent le monastère de Closterneubourg, que leur maître venait de fonder <sup>2</sup>. Dans ce concile on excommunia de nouveau Pierre de Léon et on déposa ses fauteurs, sans espérance de rétablissement. On y déposa également Alexandre, usurpateur de l'évêché de Liège, qui mourut de chagrin peu de temps après qu'il eut appris cette nouvelle. Enfin le pape Innocent y confirma la déposition d'Anselme V, archevêque de Milan, déjà précédemment excommunié et que les Milanais avaient chassé l'année précédente (1133), pour reconnaître le Pape légitime. Le concile fit aussi plusieurs canons <sup>3</sup>.

L'âme de cette assemblée fut saint Bernard. « Il assistait à toutes les délibérations, dit son biographe, qui était présent. Il était révérend de tout le monde, et on voyait les évêques attendre à sa porte. Ce n'était pas le faste qui le rendait de difficile accès; c'était la multitude de ceux qui voulaient lui parler, en sorte que, malgré son humilité, il semblait avoir toute l'autorité du Pape <sup>4</sup>. »

Après le concile de Pise le Pape envoya saint Bernard à Milan, où il était tant désiré, et avec lui deux cardinaux, Gui, évêque de Pise, et Matthieu, évêque d'Albane, pour réconcilier à l'Église les Milanais et les absoudre du schisme où leur archevêque Anselme les avait engagés. Saint Bernard fit trouver bon aux deux cardinaux de mener avec eux Geoffroi, évêque de Chartres, dont il avait reconnu le mérite en plusieurs occasions.

« Ils étaient à peine descendus des Apennins, rapportent les auteurs de cette époque, que tout Milan se leva pour aller au-devant de l'homme de Dieu; les nobles, les bourgeois, les uns à cheval, les autres à pied, les riches, les pauvres quittèrent leurs habitations, comme s'ils eussent déserté la ville, et, marchant par troupes, ils allaient au-devant du serviteur de Dieu avec une incroyable révérence. Tous, transportés de joie à son aspect, s'estimaient heureux d'entendre le son de sa voix. Ils lui baisaient les pieds, et, bien qu'il s'en défendit autant que possible, il ne put les empêcher en aucune façon de se jeter à ses genoux et de se prosterner devant lui. Ils arrachaient les fils de ses vêtements pour servir de remèdes à leurs maux, persuadés que toutes les choses qu'il avait touchées étaient saintes et pouvaient contribuer à leur sanctification. »

« La foule qui le précédait, comme celle qui le suivait, dit Ernald, faisait retentir l'air de cris de joie et d'acclamations vives et continuelles jusqu'à son entrée dans la ville, où, après avoir été longtemps retenu dans la presse, il parvint enfin au logis honorable qu'on lui avait préparé. »

Mais, quand on en vint à traiter publiquement de l'affaire pour laquelle le serviteur de Dieu et les cardinaux s'étaient rendus à Milan, la ville entière, oubliant ses rancunes et ses prétentions anciennes, se soumit de telle sorte au saint abbé qu'on pouvait, à juste titre, lui appliquer ces vers d'un poète :

Quand il parle tout cède et se rend à sa voix;  
Nul ne peut, nul ne veut résister à ses lois <sup>1</sup>.

La paix bientôt est affermie, l'Église est

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 255. — <sup>2</sup> Conciles de Mansi, t. 21, p. 489 et 490. — <sup>3</sup> Baron. et Pagi. — <sup>4</sup> Ernald, *Vita S. Bern.*, l. 2, c. 2.

<sup>1</sup> « Jussa se qui tam velle mihi quam posse necesse est. »



réconciliée, et, par un traité solennel, la concorde est rétablie entre les peuples divisés. Mais, ces affaires étant terminées, il en survint d'autres, d'un autre genre.

Le démon exerçant sa rage dans quelques énergumènes, on lui opposa l'étendard de Jésus-Christ, et, au commandement de l'homme de Dieu, effrayés et tremblants, les mauvais esprits s'enfuirent des demeures qu'ils possédaient, chassés par une force et une puissance supérieures. C'était un nouvel emploi de ce saint légat, qui n'avait point reçu d'ordre de la cour romaine sur ce sujet, mais qui, d'après les lois divines et les règles de la foi, produisait, en témoignage de sa mission, des lettres écrites avec le sang de Jésus-Christ et scellées du sceau de la croix, dont la figure et le caractère font fléchir toutes les puissances de la terre et des enfers.

Les auteurs du temps ajoutent : « On n'a point ouï parler, de nos jours, d'une foi pareille à celle de ce grand peuple, ni d'une vertu comparable à celle de ce grand saint. Entre eux il n'y avait qu'une humble et religieuse contestation, le saint attribuant la gloire des miracles à la foi vive du peuple, et le peuple reportant cette gloire à l'éminente sainteté du serviteur de Dieu, tous cependant ayant la ferme créance qu'il obtenait de Dieu tout ce qu'il demandait. »

On lui amena donc une femme connue de tout le monde, tourmentée depuis sept ans de l'esprit malin, le priant de la délivrer. Le saint homme était confus de l'opinion qu'on avait de lui, et l'humilité lui défendait d'entreprendre des choses extraordinaires; d'un autre côté il rougissait d'avoir moins de foi que ce peuple et craignait d'offenser Dieu en se défiant de sa toute-puissance; enfin il s'abandonna au Saint-Esprit, et, s'étant mis en prières, il chassa le démon et rendit la femme tranquille. Les assistants, transportés de joie et levant les mains au ciel, rendirent grâces à Dieu, et le bruit s'en étant répandu par la ville la mit toute en mouvement; on s'assemblait de tous côtés, les travaux étaient suspendus; on ne parlait que de l'homme de Dieu, on ne pouvait se rassasier de le voir ou de l'entendre, on s'em-

pressait pour le toucher ou recevoir sa bénédiction.

Une autre fois on lui amena, en présence d'un grand nombre de personnes, à l'église de Saint-Ambroise, une dame fort âgée et d'une haute distinction. Le démon, qui la possédait depuis longtemps, l'avait tellement suffoquée qu'ayant perdu l'usage de la vue, de l'ouïe et de la parole, grinçant les dents et étendant la langue comme la trompe d'un éléphant, elle semblait plutôt un monstre qu'une femme. Ses traits hideux, son aspect effrayant, son haleine épouvantable attestaient l'impureté de l'esprit qui obsédait son corps<sup>1</sup>.

Après que le serviteur de Dieu l'eut regardé il connut que le diable lui était profondément attaché et incarné et qu'il ne sortirait pas facilement d'une maison dont il était depuis si longtemps le maître. C'est pourquoi, se tournant vers le peuple qui s'était porté en grande foule à l'église, il recommanda qu'on priât Dieu avec ferveur, et, environné des ecclésiastiques et des religieux qui se tenaient près de lui au bas de l'autel, il ordonna de faire avancer cette femme et de la tenir d'une main ferme. La misérable résistait; poussée par une force surhumaine et diabolique, elle se débattait, avec d'horribles convulsions, au milieu de ceux qui la gardaient, leur donnant des coups et frappant du pied le serviteur de Dieu, qui demeura calme et doux, sans s'inquiéter de l'audace du démon. Il monta humblement à l'autel et commença la célébration du saint Sacrifice; mais, toutes les fois qu'il faisait le signe de la croix sur l'hostie consacrée, il se tournait vers la femme et lui appliquait la vertu du même signe, et chaque fois l'ennemi témoignait qu'il ressentait l'aiguillon de cette arme puissante par un redoublement de fureur, par la peine et la rage qu'il manifestait.

L'Oraison dominicale étant achevée, le saint descend les marches de l'autel pour combattre plus directement l'ennemi de Dieu. Mettant le corps sacré de Notre-Seigneur sur la patène et le tenant sur la tête

<sup>1</sup> Ernald, *Vita S. Bern.*, l. 2, c. 3.

de la femme, il parle en ces termes : « Esprit méchant, voici ton Juge, voici la puissance souveraine ! Résiste maintenant si tu peux ! Le voici Celui qui, devant souffrir la mort pour notre salut, a dit : « Le temps est venu où le prince de ce monde sera jeté dehors ! » Voici le corps sacré qui a été formé du corps de la Vierge, qui a été étendu sur le bois de la croix, qui a été posé dans le sépulcre, qui est ressuscité des morts, qui est monté au ciel à la vue des disciples ! C'est par la puissance terrible de cette majesté adorable que je t'ordonne, esprit malin, de sortir du corps de sa servante et de n'avoir jamais la hardiesse de la toucher ! »

Le démon, forcé de la quitter et ne pouvant demeurer davantage, la tourmenta plus cruellement, faisant paraître d'autant plus de fureur et de rage qu'il lui restait moins de temps pour l'exercer. Le saint père, retournant à l'autel, acheva la fraction de l'hostie salulaire et donna la paix au diacre pour qu'il la transmitt au peuple, et dans le même instant la paix et la santé furent rendues à cette femme. « C'est ainsi, conclut le biographe contemporain, que Satan montra, non par son témoignage libre, mais par sa fuite forcée, quelles sont la vertu et l'efficacité des divins mystères ! »

La femme qui venait de recouvrer l'usage de sa raison et de ses sens rendit à Dieu de publiques actions de grâces, et, regardant le saint abbé comme son libérateur, elle se jeta à ses pieds. Grande était la clameur qui retentissait dans l'église ; les fidèles de tout âge, de tout sexe, exprimaient leur admiration par des cris de joie et des chants d'allégresse ; les cloches sonnaient ; le Seigneur était béni d'une voix unanime, et la ville entière, transportée d'amour pour saint Bernard, lui rendait, s'il est permis de le dire, des honneurs au-dessus de la condition d'un mortel <sup>2</sup>.

Le bruit de ce qui se passait à Milan se répandit partout et la réputation de l'homme de Dieu courait par toute l'Italie ; partout on publiait qu'il s'était élevé un grand prophète, puissant en œuvres et en paroles, qui

guérissait les malades et délivrait les énergumènes par la vertu de Jésus-Christ.

Comme la foule, qui se tenait depuis le matin jusqu'au soir devant sa porte, l'incommodait fort, à cause de la grande presse qui le suffoquait, il se mettait aux fenêtres de sa maison et de là élevait ses mains et bénissait le peuple. Il était venu beaucoup de monde des villes et des bourgades voisines ; tous les étrangers, aussi bien que les habitants, couraient sans cesse sur les pas de l'homme de Dieu, le suivant partout, avides de l'entendre, de le voir, d'être témoins de ses merveilles <sup>1</sup>. C'est ce que dit le biographe contemporain Ernald.

« Un jour, dit le chroniqueur Herbert, comme le saint abbé se trouvait dans une vaste salle, entouré d'une multitude de personnes qui se pressaient autour de lui, un homme d'une mise recherchée et d'un extérieur honorable fit de singuliers efforts pour l'approcher, sans pouvoir y réussir. Alors, se mettant sur ses pieds et ses mains, tantôt rampant à terre, tantôt grimpant par-dessus les épaules de ceux qui étaient devant lui, il parvint à fendre la foule, tomba aux genoux de l'homme de Dieu et les couvrit de baisers. Le vénérable Rainald, qui se tenait là tout près, et c'est de lui-même que je tiens ce fait, sachant la peine que de pareilles démonstrations causaient à Bernard, voulut mettre fin à cette scène ; mais l'homme, toujours prosterné, se tourna vers lui et lui dit à haute voix : « Laissez-moi, laissez-moi contempler et toucher ce serviteur de Dieu, cet homme vraiment apostolique ; car, je vous le dis et je vous l'atteste dans la foi chrétienne, j'ai vu cet apôtre au milieu des apôtres de Jésus-Christ. » Rainald, frappé d'admiration, eût désiré connaître plus à fond cette vision ; mais le respect que lui imposait la présence de saint Bernard ne lui permit pas d'en demander davantage. On conçoit cependant quelle impression cet incident dut laisser à la multitude <sup>2</sup>. »

« Le saint, ajoute Ernald, ne trouvait plus de repos, parce que tous ceux qui étaient en peine trouvaient leur repos dans son labeur

<sup>1</sup> Jean, 11. — <sup>2</sup> Ernald, l. 2, c. 3, n. 13 et 14.

<sup>1</sup> Id., n. 15. — <sup>2</sup> Herbert, l. 2, c. 18.



et dans sa lassitude. Ceux qui sortaient de chez lui rencontraient d'autres visiteurs qui venaient le voir, et c'était une succession non interrompue de gens qui demandaient des grâces. Il rendit la santé à une foule de personnes, aux uns en leur donnant à boire de l'eau bénite, aux autres par son seul attouchement, et dans la même ville, en présence de divers témoins, il obtint du Père des lumières la puissance de rendre la vue à des aveugles en faisant sur eux le signe de la croix<sup>1</sup>. »

Au milieu de tant de merveilles, ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'était l'humilité profonde avec laquelle ce saint homme exerça cette sorte de toute-puissance que Dieu lui avait conférée pour l'édification de son Église. Il semblait complètement inaccessible à la gloire, aux honneurs, aux respects dont les témoignages lui arrivaient de toutes parts, sourd et indifférent au bruit des applaudissements du monde. Il ressentait d'ailleurs sans cesse dans sa chair des souffrances aiguës ; il les chérissait, parce que sans cesse elles lui rappelaient la commune destinée des mortels, et qu'il savait, par l'expérience du grand Apôtre, que la vertu se perfectionne dans les infirmités.

Chose admirable ! ce grand saint, depuis son entrée dans la vie monastique, était toujours à la veille de mourir, et chacune de ses actions semblait être le dernier effort d'une vie expirante. Languissant et presque éteint, c'est pourtant ce corps fragile que la Providence employait à son gré et que le souffle divin faisait mouvoir miraculeusement, en quelque sorte, pour régler les destinées de l'Église et des empires !

Malgré ses visibles infirmités saint Bernard eut à se défendre à Milan, comme à Gênes, comme à Reims, contre les vœux d'une population entière qui le conjurait d'accepter la charge pastorale.

« Un jour tous les fidèles, les magistrats et le clergé en tête, vinrent processionnellement jusqu'à sa demeure pour le conduire forcément au siège archiépiscopal. Dans cette conjoncture la résistance n'était presque pas

possible ; il chercha un expédient. « Demain, leur dit-il, je monterai à cheval et m'abandonnerai à la Providence. Si le cheval me porte hors de vos murailles je me regarderai comme libre de tout engagement ; mais s'il reste dans l'enceinte de la ville je serai votre archevêque. » Le lendemain, en effet, il monte à cheval, et, partant au galop, il s'éloigne en toute hâte des murs de Milan<sup>1</sup>. »

Suivant les ordres du Pape Innocent il se rendit à Pavie et à Crémone pour réconcilier ces deux villes. Dans la première il fut reçu avec la même dévotion qu'à Milan et fit encore plusieurs miracles ; mais ceux de Crémone, enflés de quelques succès, ne voulurent point profiter de sa médiation. Il vint une seconde fois à Milan pour achever le bien qu'il y avait commencé. Il y fit tant de conversions qu'il y eut de quoi peupler un nouveau monastère de son ordre, qui fut fondé dans le voisinage l'année suivante (1135), et nommé Caravalle ou Chère-Vallée. A la place de l'archevêque Anselme, schismatique et déposé, on élit Ribald ou Robald, évêque d'Albe, dans le Montferrat, et le Pape rendit à Milan la dignité de métropole qu'il lui avait ôtée. Anselme, voulant rejoindre l'antipape Anaclet, fut pris par les catholiques et mourut vers la fin de l'année<sup>2</sup>.

Cependant il s'éleva de nouveau quelque nuage entre le Pape Innocent et les Milanais ; ceux-ci prétendaient que, comme successeur de saint Ambroise, leur archevêque ne devait point prêter serment d'obéissance au Pape ni recevoir le pallium de sa main. Le nouvel archevêque prit un moyen terme ; étant allé à Pise, il fit serment d'obéissance, mais ne voulut pas recevoir le pallium, pour ne pas trop indisposer son peuple. Le Pape, mécontent, penchait à user de sévérité.

Saint Bernard, l'ayant remarqué dans une de ses lettres, lui écrivit pour excuser le nouvel archevêque. « De quel côté, disait-il, se tournera ce prélat infortuné, banni du séjour délicieux de la ville de Caldée (son ancienne ville épiscopale), condamné à vivre avec des bêtes farouches ? Veut-il vous obéir : il est

<sup>1</sup> Ernald, l. 2, c. 3, n. 18. Voyez aussi Ratisbonne, *Hist. de S. Bernard*, 4<sup>e</sup> édit., p. 339 et suiv.

<sup>1</sup> *Annal. Cistero.*, p. 265, n. 7. Landulphe Junior, *Chronic. Ratisbonne*, *Hist. de S. Bern.*, p. 351. — <sup>2</sup> Pagi, ann. 1134.

exposé à des hommes cruels qui le menacent de le dévorer. S'accommode-t-il au temps par une prudente dissimulation : il encourt votre colère, plus formidable pour lui que la rage des bêtes les plus féroces. Embarrassé de toutes parts, il lui paraît encore plus supportable d'être sans diocésains que sans chef; il préfère, avec justice, l'honneur de vos bonnes grâces à la chaire de Milan. » Saint Bernard conclut en priant le Pape d'attendre encore une année pour que le nouvel archevêque pût disposer peu à peu son peuple. « Peut-être que la ville de Milan pleurera son péché et fera de dignes fruits de pénitence <sup>1</sup>. »

Après avoir ainsi conseillé au Pape la douceur et la patience il recommande l'humilité et l'obéissance aux Milanais par la lettre suivante : « Dieu vous traite en père et l'Église romaine a pour vous toute la tendresse d'une mère. Et que n'a-t-elle pas fait pour vous ? Vous avez souhaité qu'elle vous envoyât des députés d'une qualité distinguée, afin de faire honneur et à vous et à Dieu même, dont ils sont les ministres : elle l'a fait; qu'elle confirmât l'élection unanime de votre archevêque : elle l'a fait; qu'elle vous accordât ce que les canons n'accordent que dans une extrême nécessité, d'ériger votre évêché en métropole et de redonner à votre ville le titre d'archevêché, dont elle était déchue : elle vous l'a accordé; qu'on mît en liberté vos prisonniers de guerre qui sont à Plaisance; je ne peux ni ne veux le dissimuler, elle l'a fait encore. Enfin dans quelle occasion cette mère affectionnée a-t-elle refusé à sa fille, un seul moment, ce qu'elle a pu raisonnablement lui accorder ? Pour comble de bienfaits elle vous envoie le pallium, qui est la plénitude de la dignité et de la puissance ecclésiastiques. Après cela, peuple illustre et fameux, souffrez que je vous parle en ami sincère et zélé pour votre salut : si Rome a de la complaisance pour vous, cette complaisance n'affaiblit point son pouvoir. Croyez-moi, n'abusez pas de ses bontés, de peur d'être accablés de sa puissance.

« Je lui rendrai, me direz-vous, la soumission que je lui dois; mais je n'irai point au

delà. A la bonne heure. Si vous le faites vous lui rendrez une soumission sans bornes. Rome a cette prérogative singulière qu'étant le siège du chef des apôtres elle a la plénitude de puissance sur toutes les Églises du monde, en sorte que c'est résister à l'ordre de Dieu que de lui résister. Elle peut, quand elle le juge à propos, créer des évêchés, leur donner des prééminences ou les leur ôter, ériger un simple évêché en métropole, réduire une métropole en simple évêché. Elle peut citer les personnes de la plus haute dignité, autant de fois qu'elle le croit nécessaire, et, s'il s'en trouve de rebelles, elle a des armes pour les châtier : vous les avez éprouvées. Qu'ont produit votre rébellion et votre résistance ? à qui ont abouti les mauvais conseils de vos faux prophètes ? quel avantage avez-vous tiré d'un procédé dont vous rougissez ? Reconnaissez enfin une puissance qui vous a privés si longtemps des honneurs de l'archi-épiscopat. Quels défenseurs trouvâtes-vous contre sa juste sévérité lorsque vos excès l'obligèrent à vous dépouiller de vos anciens privilèges et à retrancher à votre Église tous ses suffragants ? Vous seriez même aujourd'hui un corps défectueux et difforme si sa clémence n'avait modéré son pouvoir. Et qui l'empêchera de redoubler ses coups si vous l'irritez encore ? Gardez-vous bien de retomber dans sa disgrâce de peur de ne retrouver plus les mêmes facilités à l'apaiser. Et si quelqu'un vous fait accroire que votre soumission ne se doit point étendre à toutes choses, ou il est séduit, ou il veut vous séduire. Vous n'avez que trop expérimenté la plénitude et l'étendue de l'autorité du Siège apostolique. Suivez plutôt mon avis ; je ne suis point un séducteur ; prenez le parti de l'obéissance et de la douceur. Dieu se communique aux humbles ; la terre est le partage des esprits doux et pacifiques. Maintenant que vous avez recouvré les bonnes grâces de votre maîtresse et de votre mère, ménagez-les avec soin et méritez par votre attachement qu'elle vous confirme vos privilèges et qu'elle vous en accorde même de nouveaux <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 314.

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 131.



En travaillant à réconcilier à l'Église toutes les villes et tous les peuples d'Italie le Pape Innocent et saint Bernard avaient encore pour but de réconcilier ces villes et ces peuples entre eux et de faire cesser les guerres particulières qui compromettaient la sûreté publique. Ainsi plusieurs prélats de France, en revenant du concile de Pise, furent attaqués et maltraités par des bandes en armes. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui était avec eux, s'en plaignit en leur nom au Pape, le priant d'exercer en cette occasion toute la sévérité de sa justice <sup>1</sup>. Quant à saint Bernard il revint en France d'une manière bien différente. Comme il passait les Alpes, les pâtres descendaient du haut des rochers et lui demandaient de loin sa bénédiction ; puis, gravissant les montagnes, ils retournaient à leurs troupeaux, se réjouissant de l'avoir vu et de ce qu'il avait étendu la main sur eux.

En arrivant à Clairvaux il fut reçu par ses frères avec une joie sainte qui éclatait sur leurs visages, mais sans préjudice de la gravité et de la modestie religieuses. Il ne trouva rien de dérangé dans sa communauté après une si longue absence, ni plaintes à écouter, ni différends à apaiser ; l'union s'y était conservée parfaite.

Le monde, qui ne voit de la vie religieuse que les mortifications extérieures, tel qu'un passant qui ne verrait d'un parterre que la haie d'épines qui l'entoure, ne soupçonne même pas la joie sainte, la mutuelle et surnaturelle affection qui règne dans les communautés ferventes. Nous en avons vu la preuve dans les saints religieux de la Chartreuse, qui eurent tant de peine à supporter l'absence de saint Bruno, leur père ; il semblait qu'on leur eût enlevé leur cœur et leur âme. La même amitié du ciel se voit entre Bernard et ses frères de Clairvaux. Lorsque tant d'Églises illustres le suppliaient d'être leur pasteur le saint n'y acquiesçait pas ; mais il ne leur résistait pas non plus avec insolence ni avec dédain ; il leur disait qu'il n'était pas maître de lui-même, mais attaché au service de ses frères. Et quand les frères apprenaient cette réponse du saint ils répon-

daient de leur côté : « Nous avons vendu tout ce que nous possédions pour acheter cette perle précieuse que nous avons trouvée ; aujourd'hui nous ne pouvons plus rentrer dans les biens que nous avons vendus. Si donc nous perdions et le prix que nous avons donné et la chose que nous avons acquise, si nous étions privés et de nos biens et de notre perle, nous serions bien déçus dans nos espérances, et, comme les vierges folles, après avoir répandu notre huile, nous serions contraints d'en aller mendier ailleurs. » Les bons religieux firent plus ; ils obtinrent une lettre du souverain Pontife pour qu'on ne pût leur ravir l'objet de leur joie et pour que la consolation des autres ne devînt pas leur affliction <sup>1</sup>.

Quand Bernard fut revenu à Clairvaux, ceux dont il prenait conseil, savoir ses frères et le prieur Geoffroi, depuis évêque de Langres, lui représentèrent que le monastère ne pouvait plus suffire à une communauté si nombreuse et qu'il était bâti dans un lieu trop resserré pour pouvoir l'étendre ; et ils lui en montraient un plus commode. Le saint abbé leur dit : « Vous voyez que cette maison a été bâtie à grands frais ; si nous l'abattions les gens du monde nous accuseront de légèreté ou diront que les richesses nous font tourner la tête, quoique nous ne soyons pas riches ; car vous savez que nous n'avons point d'argent, et, par conséquent, il y aurait de la témérité, selon l'Évangile, à entreprendre un bâtiment. » Ils répondirent : « Cela serait bon si, depuis que notre maison est achevée, Dieu avait cessé d'y envoyer des habitants ; mais, puisqu'il augmente tous les jours son troupeau, il faut chasser ceux qu'il envoie ou pourvoir à leur logement, et il ne faut pas douter qu'il n'en prenne soin lui-même. » L'abbé se rendit, et, le projet du nouveau bâtiment étant devenu public, Thibaud, comte de Champagne, donna de grandes sommes pour cet effet et en promit encore plus ; les évêques voisins, les nobles, les riches marchands y contribuèrent volontairement et avec joie. Les moines travaillèrent eux-mêmes avec les ouvriers à tailler

<sup>1</sup> Petr. Clun., l. 1, *epist.* 27.

<sup>1</sup> Ernald, l. 2, c. 4, n. 27.

les pierres, à maçonner, à couper le bois, à amener l'eau de la rivière par des canaux ; ainsi ce grand ouvrage fut achevé beaucoup plus tôt qu'on ne l'espérait <sup>1</sup>.

Saint Bernard ne demeura pas longtemps à Clairvaux après son retour d'Italie. Geoffroi, évêque de Chartres, légat du Pape Innocent en Aquitaine, le demanda et l'obtint pour lui aider à délivrer cette province du schisme dans lequel Gérard d'Angoulême l'avait engagée. Bernard y consentit et promit de faire ce voyage après qu'il aurait établi l'abbaye de Buzai, nouvellement fondée par Ermengarde, comtesse de Bretagne, qui s'y fit elle-même religieuse. Ainsi que nous l'avons vu, Bernard avait déjà fait un premier voyage en Aquitaine avec Joscelin, évêque de Soissons, par ordre du Pape Innocent, lorsqu'il était en France, c'est-à-dire en 1131. Ils vinrent jusqu'à Poitiers pour conférer avec le duc et avec l'évêque d'Angoulême ; mais cette entrevue fut sans effet ; l'évêque Gérard s'emporta contre le Pape Innocent, et anima si furieusement son clergé que dès lors ils commencèrent à persécuter ouvertement les catholiques, au point qu'après le départ de saint Bernard le doyen de Poitiers brisa l'autel où il avait célébré la messe.

Le duc d'Aquitaine, seul appui du schisme de deçà les Alpes, était Guillaume, neuvième du nom, né l'an 1099, qui succéda, l'an 1127, à Guillaume VIII, son père. Il reconnut d'abord le Pape Innocent, puis il se laissa entraîner dans le schisme par l'évêque d'Angoulême. Il était violent, mais non pas sans religion. Ayant insulté les moines de Saint-Jean d'Angely, le jour de la Saint-Jean, lorsqu'ils célébraient l'office, et enlevé les offrandes, il leur en fit réparation en plein chapitre ; puis, en leur présence et en celle de ses barons, il alla à l'église, pieds nus, des verges à la main, et, prosterné à terre devant l'autel, il se reconnut coupable, et, pour réparation, fit au monastère une donation considérable, dont l'acte est daté de l'an 1131 et du pontificat d'Anaclet. Du consentement de ce prince Gérard s'était emparé de l'archevêché de Bordeaux, sans toutefois quitter l'évêché

d'Angoulême ; mais l'argent qu'il avait distribué à ses partisans venant à se dissiper et la vérité se reconnaissant de plus en plus, les seigneurs commençaient à l'abandonner. Il demeurait donc dans les lieux où il se croyait le plus en sûreté et ne se trouvait pas volontiers aux assemblées publiques.

Cependant on fit savoir au duc, par des personnes qualifiées qui l'approchaient avec plus de liberté, que l'abbé de Clairvaux, l'évêque de Chartres, d'autres évêques et d'autres hommes pieux demandaient à conférer avec lui pour traiter de la paix de l'Église, et on lui persuada de ne pas éviter cette entrevue, parce qu'il pourrait arriver que ce qu'on croyait impossible deviendrait facile. On s'assembla donc à Parthenai, et on parla si fortement sur l'unité de l'Église et sur le malheur du schisme que le duc déclara qu'il pourrait consentir à reconnaître le Pape Innocent, mais qu'il ne pouvait se résoudre à rétablir les évêques qu'il avait chassés de leurs sièges, parce qu'ils l'avaient trop offensé et qu'il avait juré de ne leur jamais accorder la paix. On porta plusieurs paroles de part et d'autre, et, comme la négociation tirait en longueur, saint Bernard eut recours à des armes plus puissantes et s'approcha de l'autel pour offrir le saint Sacrifice. Ceux qui pouvaient y assister, c'est-à-dire les catholiques, entrèrent dans l'église ; le duc, comme étant d'une autre communion, c'est-à-dire schismatique, attendait à la porte.

La consécration étant faite et la paix donnée au peuple, Bernard, poussé d'un mouvement plus qu'humain, mit le corps de Notre-Seigneur sur la patène, le prit en sa main, et, ayant le visage enflammé et les yeux étincelants, il s'avança dehors, non plus en suppliant, mais en menaçant, et adressa au duc ces paroles terribles : « Nous vous avons prié, et vous nous avez méprisés ! Voici le Fils de la Vierge qui vient à vous, le Chef et le Seigneur de l'Église que vous persécutez ! Voici votre Juge, au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et aux enfers ; votre Juge, entre les mains duquel votre âme viendra ! Le mépriserez-vous aussi ? le mépriserez-vous comme vous avez méprisé ses serviteurs ? »

A ces mots tous les assistants fondaient en

<sup>1</sup> Ernald, l. 2, c. 5.



larmes, et, priant avec ferveur, attendaient l'issue de cette action, dans l'espérance de voir quelque coup du ciel. Le duc, voyant l'abbé s'avancer transporté de zèle et portant en ses mains le corps de Notre-Seigneur, fut saisi d'épouvante, et, tremblant de tout son corps, il retomba à terre comme hors de lui. Ses gentilshommes l'ayant relevé il retomba sur le visage. Il ne parlait à personne, ne voyait personne; sa salive coulait sur sa barbe; il poussait de profonds soupirs et semblait frappé d'épilepsie.

Alors le serviteur de Dieu s'approcha de lui, et, le poussant du pied, lui commanda de se lever, de se tenir debout et d'écouter le jugement de Dieu. « Voilà, dit-il, l'évêque de Poitiers que vous avez chassé de son Église. Allez vous réconcilier avec lui, donnez-lui le baiser de paix, et reconduisez-le vous-même à son siège; rétablissez l'union dans tous vos États, et soumettez-vous au Pape Innocent, comme fait toute l'Église. » Le duc n'osa rien répondre; mais il alla aussitôt au-devant de l'évêque, le reçut au baiser de paix, et, de la même main dont il l'avait chassé de son siège, il l'y remena, à la grande joie de toute la ville. Le saint abbé, parlant ensuite au duc plus familièrement et plus doucement, l'avertit en père de ne plus se porter à de telles entreprises, de ne plus irriter la patience de Dieu par de tels crimes, et de ne violer en rien la paix qui venait d'être faite.

Ainsi la paix fut rendue à toutes les Églises d'Aquitaine; Gérard seul persévéra dans le mal, mais la colère de Dieu éclata bientôt sur lui; on le trouva mort dans son lit, le corps extrêmement enflé, et il périt ainsi sans confession et sans Viatique. Ses neveux l'entermèrent dans une église d'où ensuite l'évêque de Chartres le fit tirer et jeter ailleurs. On chassa aussi de l'Église de Poitiers ses neveux, qu'il y avait élevés aux dignités; on chassa toute sa famille, et tous allèrent porter leurs plaintes inutiles dans les pays étrangers<sup>1</sup>.

L'évêque de Chartres, Geoffroi, donna des preuves singulières de son désintéressement en ce voyage, et pendant tout le temps de sa légation, qui dura plusieurs années, il vécut

toujours à ses dépens. Un prêtre lui ayant présenté un jour un esturgeon, il ne voulut l'accepter qu'à la charge d'en rendre le prix, que le prêtre reçut malgré lui et en rougissant. Geoffroi étant dans une ville, la dame du lieu lui offrit, par dévotion, un essuie-main avec deux ou trois assiettes fort belles, mais qui n'étaient que de bois. L'évêque les regarda quelque temps et en fit l'éloge, mais on ne put lui persuader de les prendre<sup>1</sup>.

Depuis sa réconciliation avec l'Église le duc Guillaume d'Aquitaine fut un autre homme; il s'appliqua sérieusement à expier ses fautes passées. Dans son testament, qu'il fit en présence de l'évêque de Poitiers, il témoigne un grand regret de ses péchés, s'abandonne entre les mains de Jésus-Christ, et déclare qu'il veut le suivre en renonçant à tout pour son amour; il recommande ses filles au roi de France et lui offre en mariage, pour son fils, sa fille Éléonore, avec l'Aquitaine et le Poitou pour dot<sup>2</sup>. Après avoir ainsi réglé ses affaires le duc Guillaume IX fit un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, et, après avoir reçu le saint Viatique, mourut devant l'autel de Saint-Jacques, le vendredi 9 avril 1137, à l'âge de trente-huit ans<sup>3</sup>.

Après avoir ainsi pacifié l'Allemagne, l'Italie et la France, saint Bernard retourne à Clairvaux, plein de joie. Se trouvant alors un peu de repos et de loisir, il prend d'autres occupations; il se retire seul dans une petite loge couverte de feuillages de pois, résolu de s'employer à la méditation des choses divines. Le premier sujet qui se présente à lui est le Cantique des cantiques, qui ne respire que l'amour céleste et les délices des noces spirituelles. Ses méditations sur ce livre divin produisirent les sermons qu'il en fit à ses frères et qu'il commença pendant l'Avent de l'année 1135. Il les continua l'année suivante et parlait souvent plusieurs jours de suite; mais il était souvent interrompu par les affaires et par les visites, qui l'obligeaient même à finir plus tôt qu'il ne voulait. Il prononçait quelquefois ces sermons sur-le-champ; les novices y assistaient, mais non les frères con-

<sup>1</sup> Bern., de *Consid.*, l. 4, c. 5, n. 14. — <sup>2</sup> *Annal. Cisterc.*, t. 1, p. 305, n. 4. — <sup>3</sup> Orderic Vital, l. 13, ann. 1137.

<sup>1</sup> Ernald, l. 2, c. 6.

vers, et il marque souvent que ses auditeurs étaient instruits des saintes Écritures. L'heure de ces sermons était le matin avant la messe et le travail manuel, ou bien le soir. Saint Bernard fit ainsi les vingt-trois premiers pendant l'année 1136 et la suivante, jusqu'à son troisième voyage de Rome. Voici comment il commence le premier : « Il vous faut dire, mes frères, d'autres choses qu'aux gens du siècle, ou du moins d'une autre manière ; eux ont besoin de lait, suivant l'Apôtre, et vous de viande solide. » Il fait remarquer ensuite qu'ils sont suffisamment instruits des deux autres livres de Salomon, les *Proverbes* et l'*Ecclésiaste*.

Un autre Bernard, Chartreux de la maison des Portes, près de Belley, avait demandé au saint abbé quelque ouvrage spirituel, et il s'en défendait depuis longtemps, craignant de ne pouvoir rien faire qui fût digne de ce pieux solitaire. Enfin il lui promit les premiers de ses sermons sur le Cantique, par une lettre où il lui dit entre autres : « Vous êtes pressant dans vos demandes, je suis obstiné dans mes refus ; mais, si je vous refuse, je ne vous en considère pas moins, je cherche seulement à ménager ma réputation. Que ne suis-je capable de quelque production digne de vous ! Ah ! pourrais-je alors refuser quelque chose à une personne pour qui je sacrifierais ma propre vie, à un ami intime, à un cher et tendre frère, que j'aime en Jésus-Christ de toute l'étendue de mon cœur ? Mais je n'ai ni l'esprit ni le loisir de faire ce que vous voulez. Il ne s'agit pas d'un ouvrage aisé et qui ne coûte aucun travail. Si cela était vous auriez moins d'empressement à me le demander, vous ne m'en écririez pas si souvent dans des termes vifs et pressants. Tant d'ardeur et de vivacité m'ont rendu circonspect à m'engager. Pourquoi cela ? de peur de mal payer votre attente et de vous donner un rien au lieu des grandes choses que vous attendez. C'a été jusqu'ici le motif de ma crainte et de mon refus. Peut-on trouver étrange que je n'ose donner ce que j'ai honte de montrer ? Oui, je l'avouerai, c'est à regret que je donne cet ouvrage, persuadé de son inutilité et qu'il n'est propre qu'à faire voir le peu de génie de son auteur. Comment

se résoudre à donner ce qui ne peut ni faire honneur à qui donne, ni profiter à qui reçoit ?... Mais pourquoi tant de raisons ? N'êtes-vous pas vous-même tout disposé à m'excuser ? Je consens donc que vos yeux vous convainquent, je cède à vos importunités, et, pour vous ôter tout soupçon, je vous fais voir ce que je puis. Après tout, c'est un ami à qui j'ai affaire ; je ne garde plus de mesure ; j'oublie, pour le contenter, que je commets une espèce de folie. Je fais donc transcrire quelques sermons que j'ai composés depuis peu sur le Cantique des cantiques, et, quoique je ne les aie point encore fait paraître, je vous les enverrai au premier jour <sup>1</sup>. »

Le Pape Innocent, ayant connu le mérite de Bernard des Portes, le choisit pour un évêque de Lombardie. Saint Bernard écrit à ce sujet au Pape la lettre suivante : « J'ai ouï dire, très-saint Père, que vous appelez aux pénibles fonctions de l'épiscopat Bernard des Portes, religieux chéri de Dieu et des hommes. Je le crois sans peine ; il est digne de votre apostolat de mettre au jour une lumière cachée, de ne permettre pas qu'un homme capable de donner la vie aux autres se contente de l'avoir pour lui. Jusqu'à quand ce flambeau plein d'ardeur et de lumière sera-t-il caché sous le boisseau ? Qu'il brille, qu'il brille ! Qu'il soit élevé sur le chandelier de l'Église ! j'y consens ; mais que ce soit dans un lieu où les vents ne soufflent pas avec trop de violence, de peur qu'il ne s'éteigne. Qui n'a pas ouï parler de l'insolence et de l'humeur inquiète du peuple de Lombardie ? Qui en est instruit comme vous ? Vous savez mieux que moi combien le diocèse où vous l'appellez est déréglé et difficile à gouverner. Que fera, je vous prie, au milieu d'une nation farouche, turbulente, séditieuse, un jeune religieux d'une santé déjà usée, accoutumé au repos de la solitude ? Comment accommoder tant de sainteté avec tant de méchanceté, tant de simplicité avec tant de duplicité ? Ayez la charité de le réserver pour un lieu plus convenable, pour un peuple qu'il puisse gouverner utilement, afin de ne pas perdre, par trop de précipitation,

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 153.



le fruit qu'il est en état de produire dans une saison plus propre <sup>1</sup>. »

Le Pape suivit le conseil que le saint abbé lui donnait d'une façon si charmante dans cette lettre ; Bernard des Portes fut promu à l'évêché de Belley ; mais, après quelques années, il le quitta pour revenir à sa bien-aimée Chartreuse.

En ce temps on vit un exemple mémorable de pénitence dans un gentilhomme du Languedoc ; il se nommait Pons, seigneur de Laraze, château imprenable, dans le diocèse de Lodève. Il était distingué par sa noblesse, ses richesses, son esprit, sa valeur ; mais, n'ayant pour règle de conduite que ses passions, il était incommode à plusieurs de ses voisins. Il surprenait les uns par ses discours artificieux, il forçait les autres par les armes, et dépouillait de leurs biens tous ceux qu'il pouvait, n'étant occupé nuit et jour que de brigandages. C'était son vice dominant, entre plusieurs autres. A la fin, touché de Dieu, il rentra en lui-même, et résolut de quitter le monde et de passer le reste de sa vie en pénitence. Il en fit confidence à sa femme, la priant instamment de faire de même. La dame, dont le cœur était aussi noble que la naissance, y consentit volontiers ; seulement elle le pria de pourvoir à leurs enfants ; car ils avaient un fils et une fille. Il le fit et mit la mère et la fille au monastère de Drinone, avec une grande partie de son bien, et son fils à Saint-Sauveur de Lodève.

Ses voisins et ses amis, surpris de sa conduite, étant venus le trouver pour en apprendre le motif et le but, il ne leur dissimula rien. Il fit plus ; comme il était fort éloquent, quoique sans lettres, il leur parla si fort du mépris du monde et des avantages de la pénitence que quelques-uns en furent touchés, et que six d'entre eux se joignirent à lui, promettant de ne s'en séparer ni à la vie ni à la mort. Pons de Laraze, ainsi affermi dans sa résolution, fit publier qu'il mettait en vente tous ses biens. Il y vint des acheteurs de toutes sortes, et, quand ils eurent employé tout leur argent, comme il restait encore bien des choses à vendre, Pons déclara qu'il pren-

drait en paiement toutes sortes de bestiaux et de fruits dont les hommes se nourrissaient ; ainsi il en amassa une grande quantité. Son dessein était de les donner aux pauvres ; mais il comprit qu'il fallait commencer par faire restitution. Il envoya donc publier par tous les marchés et toutes les églises de la province que tous ceux à qui Pons de Laraze devait quelque chose ou avait fait quelque tort se trouvassent au village de Pégueroles le lundi de la semaine sainte ou les deux jours suivants, et que chacun serait satisfait.

Le dimanche des Rameaux, à Lodève, après la procession et la lecture de l'évangile, l'évêque et son clergé étant sur une estrade dressée exprès dans la place, au milieu du peuple, Pons se présenta avec ses six compagnons ; il était en simple tunique et nupieds, ayant une hart au cou, par laquelle un homme le menait comme un criminel, le fustigeant continuellement avec des verges, car il l'avait ainsi ordonné. Étant arrivé devant l'évêque, il demanda pardon à genoux et lui donna un papier qu'il tenait à la main, et où il avait fait écrire tous ses péchés, priant instamment qu'on le lût devant tout le peuple. L'évêque, voulant lui en épargner la honte, le défendit d'abord ; mais Pons l'en pressa tant qu'il l'obtint. Pendant qu'on lisait sa confession il se faisait frapper avec des verges, demandant toujours qu'on frappât plus fort, se confessant coupable de tous ces crimes et arrosant la terre de ses larmes qui attiraient celles de tout le peuple. Tous l'admiraient, le respectaient et priaient Dieu de lui donner la persévérance. Sa confession fut même utile à plusieurs, qui, par mauvaise honte, avaient caché leurs péchés, et qui, animés par son exemple, eurent recours à la pénitence.

Le lendemain et les deux jours suivants beaucoup de personnes se trouvèrent à Pégueroles pour redemander ce qu'elles avaient perdu. Pons, se jugeant lui-même, commençait par se jeter aux pieds de chacun d'eux et par leur demander pardon ; puis il leur rendit ce qui leur était dû, soit en bétail, soit en argent ou en autres choses nécessaires à la vie, dont il avait fait provision, en sorte qu'il leur semblait retrouver les choses mêmes qu'ils avaient perdues. Ils s'en retournaient donc

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 155.

chacun chez soi, le comblant de bénédictions, au lieu des malédictions dont ils le chargeaient autrefois. Enfin, voyant un paysan de ses voisins, il lui dit : « Qu'attends-tu ? Que ne dis-tu aussi de quoi tu te plains ? — Seigneur, dit le paysan, je n'ai aucune plainte à faire contre vous : au contraire je vous loue et vous bénis, parce que vous m'avez souvent protégé contre mes ennemis et ne m'avez jamais fait aucun tort. — Non, reprit Pons, je t'ai fait tort ; mais peut-être ne l'as-tu pas su. N'as-tu pas perdu ton troupeau de nuit, en tel temps ? C'est moi qui le fis enlever par mes gens. Je te prie de me le pardonner et de prendre ces bêtes qui restent. » Le paysan les prit, comme venues du Ciel, et s'en retourna avec joie, bénissant Pons, qu'il appelait son bienfaiteur.

Après ces restitutions Pons distribua aux pauvres ce qui lui restait de bien et partit avec ses six compagnons, la nuit du jeudi au vendredi saint, pour aller en pèlerinage, n'ayant chacun qu'un simple habit, un bâton, une panetière, et marchant nu-pieds. Ils allèrent d'abord à Saint-Guillaume du Désert par un chemin très-rude. Le lundi de Pâques ils partirent pour aller à Saint-Jacques en Galice, et firent ce voyage vivant d'aumônes, sans rien garder pour le lendemain. Là ils s'affermirent dans la résolution de se retirer dans un désert et d'y vivre du travail de leurs mains ; à quoi les encouragea l'archevêque de Compostelle. Il voulait d'abord les retenir dans son diocèse ; mais, faisant réflexion qu'ils feraient peu de fruit dans un pays dont ils ne savaient pas la langue, il leur conseilla de retourner chez eux, les exhortant à persévérer dans leur sainte résolution. Ils allèrent ensuite au Mont-Saint-Michel, à Saint-Martin de Tours, à Saint-Martial de Limoges, à Saint-Léonard, et terminèrent leur voyage à Rodez.

Adémar, qui en était évêque, était un prélat vertueux et libéral, qui, vers le même temps, donna des biens considérables pour la fondation d'une abbaye affiliée à l'ordre de Cîteaux. Il reçut les sept amis avec joie et respect, sachant que c'étaient des gentils-hommes connus et voisins, et le comte de Rodez, apprenant que Pons de Laraze, son

ancien ami, était à l'évêché, vint le voir et lui offrit tout ce qui dépendait de lui pour l'exécution de son dessein. L'évêque et lui offrirent aux sept amis des villages et des églises abandonnées pour bâtir un monastère ; mais eux fuyaient le commerce du monde et cherchaient les solitudes. Ils choisirent donc le lieu de Salvanès, au diocèse de Lavaur, que leur donna un seigneur nommé Arnaud du Pont ; et ils commencèrent à y bâtir des cabanes de leurs propres mains et à défricher la terre. Leur réputation vint aux oreilles des évêques voisins de Lodève et de Béziers, ainsi que du peuple de ces diocèses, d'où plusieurs personnes venaient les visiter et leur offrir des présents.

Le pays étant affligé d'une grande famine, une multitude innombrable de pauvres vinrent à Salvanès, parce que ces pieux solitaires exerçaient l'aumône, l'hospitalité et toutes les autres œuvres de miséricorde. Effrayés de cette multitude ils voulaient s'enfuir ; mais Pons les retint et leur dit : « Il faut vendre nos bestiaux et tout ce que nous avons pour assister nos frères, et mourir ensuite avec eux s'il est besoin. Cependant je vais demander l'aumône pour eux aux grands du siècle. » Ayant ainsi parlé il partit, monté sur un âne, un bâton à la main. Mais Arnaud du Pont, ayant appris que les solitaires voulaient tout vendre pour les pauvres, ouvrit ses greniers et donna une quantité de vivres qui se multiplia de telle sorte qu'il y eut de quoi nourrir tout ce peuple jusqu'à la récolte. Pons revint aussi avec une quête abondante, et, le jour de la Saint-Jean, il donna un repas à ceux qui s'y trouvèrent, puis il les congédia remplis de reconnaissance.

Peu de temps après, l'habitation de Salvanès étant augmentée en biens et en nombre de solitaires, on trouva qu'on pouvait y fonder une abbaye et y pratiquer l'observance régulière. La question fut quel institut on devait prendre, des Chartreux ou de Cîteaux, et on résolut de s'en rapporter au jugement des Chartreux. Pons alla donc à la Chartreuse consulter le prieur, qui était encore Guigues, et ses confrères. Ils conseillèrent de prendre l'institut de Cîteaux préférablement à tous les autres et de s'adresser à l'abbaye



la plus proche. C'était celle de Mas-Adam, aujourd'hui Mazan, au diocèse de Viviers. Pons y alla, et, étant entré au chapitre, il donna la maison de Salvanès à l'ordre de Cîteaux, entre les mains de Pierre, premier abbé de ce monastère, fondé en 1119. L'abbé envoya des hommes choisis d'entre ses moines pour préparer les lieux réguliers, et fit venir les solitaires de Salvanès, auxquels il fit faire une année de noviciat ; et, après leur avoir donné l'habit, il les renvoya, leur donnant pour abbé un d'entre eux, nommé Adémar, homme sage et lettré. Quant à Pons de Laraze, son humilité lui fit toujours chercher la dernière place, et il demeura entre les frères lais, afin de pourvoir plus librement à la subsistance de la maison. Ainsi fut fondée l'abbaye de Salvanès, l'an 1136 ; elle devint si célèbre qu'elle reçut des présents des plus grands princes, de près et de loin, savoir, du comte Thibaud de Champagne, de Roger, roi de Sicile, et même de l'empereur de Constantinople. Cette histoire fut écrite environ trente ans après, par ordre de Pons, quatrième abbé <sup>1</sup>.

Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, mourut à Lions, en Normandie, le dimanche 1<sup>er</sup> jour de décembre 1135, après avoir régné trente-cinq ans. En lui finit la ligne masculine des rois normands. Hugues, archevêque de Rouen, qui avait assisté ce prince à la mort, écrivit au Pape Innocent : « Le roi mon maître, étant subitement tombé malade, nous a aussitôt appelés pour le consoler, et nous avons passé trois jours fort tristes avec lui. Il confessait ses péchés, suivant ce que nous lui disions, frappait sa poitrine et renonçait à toute mauvaise volonté. Par notre conseil et celui des évêques il promettait l'amendement de sa vie, et, à cause de cette promesse, nous lui avons donné trois fois l'absolution pendant ces trois jours. Il a adoré la croix de Notre Seigneur, a reçu dévotement son corps et son sang, et ordonné ses aumônes en disant : « Que l'on acquitte mes dettes, que l'on paye les gages que je dois et qu'on donne le reste aux pauvres. » Enfin nous lui avons proposé l'autorité de l'Église touchant l'onc-

tion des malades ; il l'a demandée, et nous la lui avons donnée. Ainsi il a fini en paix <sup>1</sup>. »

Ce roi normand d'Angleterre avait plus d'un péché à expier ; ce qu'il eut de plus louable, ce fut la sévérité avec laquelle il faisait rendre la justice. « Mais, ajoute un historien anglais, on fera observer cependant que l'équité et l'humanité du roi étaient fort douteuses. Tant que ses propres intérêts n'étaient touchés en rien il ne faisait aucune difficulté de réprimer ou de punir les exactions et la rapacité des autres ; mais, dès qu'il était question de son propre avantage, il mettait à part tout scrupule, foulait aux pieds toute considération de justice et se jouait de la fortune et du bonheur de ses sujets. Il imposa des taxes nouvelles et excessives, qui se percevaient d'une manière tyrannique. » « Les collecteurs, dit Eadmer, semblaient n'avoir aucun sentiment d'humanité ni de justice. L'homme qui n'avait point d'argent était jeté en prison ou forcé de fuir de son pays ; on vendait ses biens, on enlevait les portes de sa maison, et le peu qui restait de sa propriété était à la merci du premier venu. L'homme qui avait quelque argent était menacé de poursuites pour des crimes imaginaires, jusqu'à ce qu'il eût abandonné tout ce qu'il possédait ; car personne n'osait entrer en discussion avec son souverain, ou, en refusant de payer la demande actuelle, on s'exposait à la perte immédiate de toutes ses propriétés. Cependant, ajoute le même Eadmer, beaucoup de gens font peu d'attention à ces énormités, tant nous y avons été accoutumés sous les deux derniers monarques <sup>2</sup>. »

« L'histoire ecclésiastique de cette époque, continue Lingard, fournit de nombreux exemples de la rapacité du roi. Dans la chartre qu'il publia à son avènement il s'engagea solennellement à ne point vendre les bénéfices vacants, à ne point s'en approprier les revenus ; il viola cette promesse dès qu'il put le faire avec impunité. Afin que la couronne pût jouir des revenus épiscopaux on laissa sans prélats les évêchés de Norwich et d'Ély pendant trois ans, et ceux de Cantorbéry, de

<sup>1</sup> Baluze, *Miscellan.*, t. 3, *Narrat.*, p. 25.

<sup>1</sup> Guill. Malm., *Hist. nova*, p. 277. Orderic Vital, l. 13, p. 901. — <sup>2</sup> Eadmer, 83.

Durham et de Herford pendant cinq années. A son couronnement il avait promu au siège de Winchester son chancelier Guillaume Gifford ; bientôt après il extorqua au nouveau prélat une somme de huit cents marcs. Il évalua le revenu de Lichfield à trois mille marcs, et contraignit à les payer d'avance celui qu'il voulait nommer à cet évêché. Gilbert, évêque de Londres, avait la réputation d'un prélat riche et économe. A sa mort tous ses trésors furent confisqués au bénéfice de la couronne. La manière dont tous les écrivains contemporains parlent de ces procédés iniques donne lieu de conclure qu'ils étaient souvent répétés<sup>1</sup>. »

Voici un trait plus remarquable encore. Nous avons vu comment saint Anselme, dans un concile de Westminster, avait rappelé et promulgué de nouveau l'ancienne loi du célibat ecclésiastique, même pour les sous-diacres. Des courtisans firent entendre au roi normand que ce canon pouvait devenir une nouvelle source de revenus. En conséquence on nomma une commission pour s'enquérir de la conduite des clercs et imposer une forte amende aux coupables. L'enquête fit voir que les délinquants n'étaient pas en assez grand nombre pour que la somme fût tant soit peu digne du prince. Le remède qu'il y trouva, ce fut d'imposer l'amende sur tous les ecclésiastiques des paroisses, sans distinction de coupables ou d'innocents. Ceux qui ne purent ou ne voulurent pas payer furent mis en prison et à la torture. Deux cents de leurs confrères, revêtus des ornements de leurs ordres, allèrent, les pieds nus, implorer pour eux la clémence du roi. C'était dans une des rues de Londres. Le roi normand se détourna d'eux avec l'expression du mépris. Ils allèrent ensuite implorer l'intercession de la reine ; mais elle les assura, les larmes aux yeux, qu'elle n'oserait intervenir dans cette affaire.

Voilà sans doute pourquoi ce roi normand ne pouvait souffrir qu'un légat apostolique envoyé de Rome vînt en Angleterre pour découvrir et réformer de pareils abus. Il prétendait que, d'après l'ancien usage et les

concessions même des Papes, il ne pouvait y avoir de légat en Angleterre que l'archevêque de Cantorbéry ; prétention démentie par l'histoire du vénérable Bède, où l'on voit plus d'un légat envoyé de Rome pour réformer le clergé anglais<sup>1</sup>.

Henri était soupçonneux, dissimulé, vindicatif ; jamais il n'oublia une offense, quoiqu'il cachât sa haine sous le masque de l'amitié. La fraude, la perfidie et la violence furent ses armes contre ceux dont il pensait avoir à se plaindre, et leur partage ordinaire fut la mort, la privation de la vue ou l'emprisonnement perpétuel. Après son décès on découvrit que son cousin, le comte de Moretoil, qu'il détenait depuis longtemps, avait eu les yeux crevés. Sa dissimulation était si bien connue que ses favoris mêmes se méfiaient de lui. Quand on rapporta à Bloët, évêque de Londres, qui avait été plusieurs années un de ses premiers ministres, que le roi avait parlé de lui dans les termes de la plus haute estime : « Alors, répondit l'évêque, je suis perdu ; car jamais, que je sache, il n'a loué un homme qu'il n'eût l'intention de le ruiner. » L'événement justifia ses craintes.

Guillaume de Malmesbury a donné des éloges à ce roi sur sa tempérance et sur sa chasteté, mais ces éloges sont plus que suspects ; plusieurs écrivains assurent qu'il mourut par voracité en mangeant un plat de lamproies. Sa chasteté est encore plus équivoque, car il eut plusieurs concubines et une foule d'enfants bâtards, dont sept fils et huit filles parvinrent à l'âge de puberté. D'enfants légitimes on ne lui connaît qu'un fils, Guillaume, qui périt en traversant la Manche, et une fille, nommée Mathilde, qui épousa en premières noces l'empereur Henri V et en secondes noces Geoffroi, comte d'Anjou, surnommé Planta-Genêt, parce qu'il avait accoutumé de porter un genêt fleuri à son casque au lieu de plume. A côté de sa fille Mathilde le roi Henri laissait un neveu, Étienne, comte de Boulogne, fils de sa sœur Alix ou Adèle et d'Étienne, comte de Blois et de Champagne.

<sup>1</sup> Lingard, t. 2.

<sup>1</sup> Bède, l. 4, c. 18.



En mourant le roi Henri avait désigné sa fille pour lui succéder sur le trône d'Angleterre ; mais cette désignation donnait-elle un droit véritable ? Guillaume le Conquérant, père de Henri, s'était mis, par la force des armes, à la place de la dynastie anglaise, dont il y avait encore des rejetons. Henri lui-même avait supplanté son frère aîné Robert, et pour l'Angleterre et pour la Normandie. Si l'Angleterre était un héritage, la dynastie anglaise n'y avait-elle pas plus de droit qu'une famille normande ? Si l'Angleterre était un royaume électif, un roi mourant pouvait-il en disposer sans le concours de la nation ? A vrai dire il n'y avait rien de bien clair ni de bien fixe à cet égard.

Le comte Étienne de Boulogne profita de cet état de choses ; aussitôt après la mort du roi son oncle il alla se présenter en Angleterre comme candidat à la couronne. Son frère Henri, évêque de Winchester, lui aplanit les voies. Un petit scrupule les embarrassait ; le comte Étienne, et beaucoup d'autres seigneurs, pour complaire au roi défunt, avaient fait serment de fidélité à la princesse Mathilde. Un bon Normand vint les tirer d'embarras ; il jura que, sur son lit de mort, Henri avait déshérité sa fille et laissé sa couronne à Étienne. En conséquence le comte Étienne de Boulogne fut couronné roi d'Angleterre, le dimanche 22 décembre 1135, par Guillaume, archevêque de Cantorbéry, assisté des évêques de Salisbury et de Winchester.

Le roi Étienne, à son avènement à la couronne, promit de conserver les libertés de l'Église d'Angleterre ; on le voit par une charte donnée à Oxford l'an 1136, où il reconnaît d'abord qu'il a été élu par le consentement du clergé et du peuple et ensuite confirmé par le souverain Pontife Innocent. Il promet de ne rien faire par simonie dans les affaires ecclésiastiques et de ne rien permettre de semblable. La juridiction sur les personnes ecclésiastiques et la distribution des biens de l'Église demeureront aux évêques. La dignité et les privilèges des églises, ainsi que leurs anciennes coutumes, seront inviolablement conservés. Les églises posséderont librement et sans trouble tous les biens dont

elles ont joui au temps du roi Guillaume le Conquérant. Si elles ont perdu quelque chose de ce qu'elles possédaient alors ou de ce qu'elles ont acquis depuis, le roi Étienne promet de leur en faire justice. Il conservera les dispositions que les évêques, les abbés et les autres ecclésiastiques auront faites de leurs biens avant leur mort. Pendant la vacance du siège tous les biens de l'église seront à la garde du clergé ou de personnes de probité de la même église. Toutes les exactions et les injustices introduites par les vicomtes et les autres officiers seront abolies. C'est ce que promet le roi Étienne <sup>1</sup>. De leur côté les évêques et les seigneurs jurèrent de lui être fidèles aussi longtemps qu'il le serait lui-même à ses engagements. Cette clause se trouvait, soit expressément, soit tacitement, dans tous les contrats de cette nature. Les lois des Anglo-Saxons en parlent comme d'un usage commun <sup>2</sup>.

L'avènement du roi Étienne fut pour l'Angleterre un signal de guerres et de malheurs. Les Écossais, pour soutenir la cause de l'impératrice Mathilde, nièce de leur roi David, se jetèrent sur les provinces du Nord. La paix fut conclue, mais rompue bientôt après. Les Écossais faisaient la guerre avec la férocité des sauvages, et les écrivains du nord de l'Angleterre déplorent, avec les expressions de la douleur et du ressentiment, la profanation des églises, l'incendie des villages et des monastères, le massacre des enfants, des vieillards et des personnes sans défense. Dans la désolation générale le vénérable archevêque d'York, Thurstan, déploya, dans un corps décrépît, toute l'énergie d'un jeune guerrier. Il rassembla les barons du Nord, les exhorta à combattre pour leurs familles, leur patrie et leur Dieu, leur assura la victoire et promit le ciel à ceux qui périeraient pour une cause si sacrée. À l'époque marquée ils se rendirent à York avec leurs vassaux, et furent rejoints par les curés, accompagnés de leurs plus braves paroissiens. Ils passèrent trois jours dans les jeûnes et les prières ; au quatrième Thurstan leur fit jurer de ne jamais s'abandonner l'un l'autre, et leur montra la

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 991. Mansi, t. 21, p. 495. — <sup>2</sup> *Leg. Sax.*, 401. Lingard, t. 3.

route en leur donnant sa bénédiction. Il était trop cassé de vieillesse pour pouvoir les accompagner. A deux milles ils reçurent avis de l'approche des Écossais ; aussitôt l'étendard, qui donna son nom à cette bataille, fut déployé sur un mât de vaisseau fortement fixé à la caisse d'un chariot. Au centre de la croix qui s'élevait au sommet se trouvait une boîte d'argent qui contenait la sainte Eucharistie, et au-dessus flottaient les bannières des trois patrons, l'apôtre saint Pierre, saint Wilfrid et saint Jean de Beverley. Au pied de l'étendard Walter Espec, guerrier expérimenté, harangua ses compagnons, et, pour terminer son discours, présentant sa main à Guillaume d'Albemarle, il s'écria d'une voix éclatante : « Je te plège ma foi, vaincre ou mourir ! » Ces paroles enflammèrent ses auditeurs du même enthousiasme, et ce serment fut répété par tous les chefs, dans la confiance du succès. Les Écossais approchèrent alors ; le signal fut donné ; les Anglais se mirent à genoux ; l'évêque des Orcades, tenant la place de l'archevêque Thurstan, prononça du haut du char la sentence d'absolution. Ils répondirent : « Amen ! » à haute voix, et se levèrent pour recevoir le choc de l'ennemi. C'était le 22 août 1138. Les Écossais étaient vingt-sept mille hommes ; près de la moitié périt sur le champ de bataille ou dans la fuite. Cette victoire de l'Étendard, car ainsi fut-elle nommée, suspendit pour un temps les incursions des Écossais, mais ne les arrêta pas entièrement.

Dans l'Angleterre méridionale le roi Étienne se brouillait avec les seigneurs et avec les évêques, même avec son frère Henri, évêque de Winchester, que le Pape avait nommé son légat. Le roi semblait vouloir oublier ses promesses à mesure qu'il se croyait plus affermi ; il commençait à usurper les propriétés de l'Église et à mettre la main sur la personne des évêques. Dans ces circonstances arriva directement de Rome un légat du Pape Innocent II pour l'Angleterre et l'Écosse ; c'était Albéric, évêque d'Ostie. Français d'origine et né à Beauvais, il avait été moine à Cluny et prieur de Saint-Martin des Champs, à Paris, et le Pape venait de le faire cardinal-évêque d'Ostie. Arrivé en Angle-

terre il montra les lettres du Pape contenant ses pouvoirs et adressées au roi d'Angleterre et au roi d'Écosse ; à Thurstan, archevêque d'York, car le siège de Cantorbéry était vacant ; aux évêques et aux abbés de l'un et de l'autre royaume. Il fut donc reçu avec grand honneur. Il menait avec lui l'abbé de Molème et plusieurs autres moines de deçà la mer, et, sitôt qu'il fut arrivé, il appela auprès de lui Richard, abbé de Fontaines, au diocèse d'York, de l'ordre de Cîteaux, homme d'une grande autorité. Dans cette compagnie il visita presque tous les évêques et les monastères d'Angleterre. Étant entré en Écosse, il trouva à Carlisle le roi David avec les évêques, les abbés et les seigneurs du pays, qu'il ramena parfaitement à l'obéissance du Pape Innocent ; car ils avaient paru favoriser le parti de Pierre de Léon. Il demeura trois jours avec eux, et, ayant appris que Jean, évêque de Glasgow, avait abandonné son siège et était venu secrètement et sans congé à Tiron, il ordonna que le roi lui enverrait un courrier avec des lettres pour le rappeler, et que, s'il n'obéissait, on rendrait une sentence contre lui, ce qui fut exécuté. Le légat, qui, sur sa route, avait été témoin des ravages commis par les Écossais, conjura le roi, à genoux, de consentir à la paix. David fut inexorable ; mais, par respect pour le légat, il accorda une trêve de deux mois, promit que toutes les femmes prisonnières qui avaient été destinées à l'esclavage en Écosse seraient conduites à Carlisle et délivrées à la fête de Saint-Martin. Enfin le légat lui fit donner sa parole, ainsi qu'à tous les Écossais, particulièrement aux Pictes, qui étaient les plus barbares, que, dans les guerres futures, ils ne profaneraient plus les églises, qu'ils épargneraient les femmes et les enfants, et ne tueraient que ceux qui opposeraient de la résistance. C'est ainsi que l'envoyé du Pontife romain apprenait aux peuples encore demi-barbares du nord de la Calédonie à être humains dans les guerres mêmes.

Le légat Albéric partit d'Écosse à la Saint-Michel et revint à la cour d'Étienne, roi d'Angleterre, d'où il convoqua tous les évêques et les abbés du royaume pour se trou-



ver à Londres à la Saint-Nicolas et y célébrer un concile général ; mais il ne s'assembla que le 13 décembre de cette année 1138. Le légat Albéric y présida, et il s'y trouva dix-huit évêques et environ trente abbés. Thurstan, archevêque d'York, était malade et y envoya pour député Guillaume, doyen de son Église. On fit en ce concile dix-sept canons, répétés pour la plupart des conciles précédents, contre la simonie, contre les investitures par une main laïque, contre l'hérédité des bénéfices, contre l'incontinence des clercs, contre ceux qui mettent la main sur les personnes ou sur les biens de l'Église. En même temps le légat négocia si bien que la paix se conclut entre le roi d'Angleterre et celui d'Écosse au commencement de l'année suivante.

Dans ce même concile on parla de remplir le siège de Cantorbéry, vacant depuis deux ans par le décès de Guillaume de Corbeil, qui était mort en 1136, après quatorze ans de pontificat. On élut Thibaud, abbé du Bec, du consentement de Jérémie, prieur de l'Église de Cantorbéry, et il fut sacré par le légat au commencement de 1139, incontinent après l'Épiphanie. C'était un homme d'une prudence et d'une douceur singulières, et il tint le siège vingt-deux ans. A la fin du concile le légat invita tous les évêques d'Angleterre et plusieurs abbés à venir à Rome pour le concile que le Pape Innocent devait tenir à la mi-carême. Pour s'y trouver lui-même à temps il partit aussitôt après l'octave de l'Épiphanie, et fut suivi par le nouvel archevêque Thibaud, quatre autres évêques et quatre abbés, qui allèrent au concile de Rome pour tous les prélats d'Angleterre ; car le roi Étienne ne voulut pas qu'ils y allassent en plus grand nombre, à cause des troubles dont le royaume était agité<sup>1</sup>.

Ces troubles s'augmentèrent par la faute même du roi. Étienne était redevable de son avènement au trône au clergé, qui contribuait encore à l'y maintenir ; cependant ce prince se montrait l'ennemi du clergé. Au mois de juin 1139 les évêques de Salisbury et de Lincoln sont arrêtés, le premier dans la chambre d'Étienne, le second dans son pro-

pre logement ; le roi s'empare violemment des propriétés de leurs Églises, le tout sans aucune forme de jugement canonique. Son frère, Henri, évêque de Winchester, que le Pape Innocent II venait de nommer son légat en Angleterre, le conjura, à diverses reprises, en public et en particulier, d'offrir satisfaction aux prélats outragés ; Étienne fut inexorable, et le légat, son frère, le somma de justifier sa conduite devant une assemblée d'évêques. Le concile se tint à Winchester le 20 août de la même année. Après deux jours de discussion l'avocat du roi en appela au Pape, et défendit au concile, sous peine d'encourir la disgrâce du roi, de procéder ultérieurement. A ces mots les chevaliers qui le suivaient tirèrent leurs épées, et le légat rompit l'assemblée. Il fit néanmoins une dernière tentative, et accompagné de Thibaud, le nouvel archevêque de Cantorbéry, il alla se jeter aux pieds de son frère. Étienne resta inflexible, mais il eut bientôt lieu de se repentir de son obstination<sup>1</sup>.

Le concile fut dissous le 1<sup>er</sup> septembre 1139 ; le lendemain la princesse Mathilde, qui déjà s'était emparée de la Normandie, débarqua sur les côtes d'Angleterre. Avec une faible troupe de cent quarante chevaliers elle entreprit de reconquérir le trône de son père ; mais l'imprudence du roi Étienne lui avait préparé les voies. L'Angleterre fut bientôt livrée à toutes les horreurs de la guerre civile. Le cours de la justice fut suspendu ; les personnes sans défense étaient alternativement pillées par les parties adverses. Le 2 février 1141 le roi Étienne fut fait prisonnier dans une bataille et présenté à Mathilde, qui le fit charger de chaînes et emprisonner dans une forteresse.

La cause de l'impératrice Mathilde triomphait. Le propre frère du roi Étienne, l'évêque Henri de Winchester, la reconnut pour souveraine d'Angleterre et jura de lui être fidèle aussi longtemps qu'elle-même serait fidèle à ses engagements. Il y eut de plus cette condition que son accession à la couronne serait ratifiée par l'Église. Un concile fut assemblé le 8 avril 1142. L'évêque Henri

<sup>1</sup> Baronius et Pagi, Orderic, *Gesta reg. Steph.*

<sup>1</sup> Orderic, p. 919. *Gesta reg. Steph.*, p. 944. Malmesb. Lingard, Pagi, Mansi.

y fit remarquer le contraste qui existait entre le règne turbulent d'Étienne et la tranquillité dont avait joui l'Angleterre sous le gouvernement de Henri. Si ce prince eût laissé un héritier mâle les Anglais pouvaient encore être heureux; mais la fortune l'avait privé de son fils, et ils avaient juré fidélité à sa fille comme à leur future souveraine. Le hasard ayant fait qu'elle fût absente à la mort de son père, l'Angleterre avait été jetée dans un état horrible de confusion, et la nécessité de pourvoir à la tranquillité publique avait forcé la nation à placer la couronne sur la tête d'Étienne; mais ce monarque infortuné (c'était avec honte et regret qu'il parlait si sévèrement de son propre frère) avait trompé toutes les espérances, violé toutes ses promesses, négligé l'exécution des lois, envahi les propriétés et détruit les libertés de l'Église, et, par son indolence et sa violence, s'était montré indigne du haut rang où il était monté. Dieu avait à la fin prononcé son jugement contre lui en l'abandonnant aux mains de ses ennemis, et il devenait encore nécessaire de pourvoir à la tranquillité du royaume en choisissant une autre personne pour exercer l'autorité souveraine. C'est pour cette raison qu'au nom du clergé, dont le droit est principalement d'élire et de sacrer les rois, et par la volonté de la majorité, exprimée dans leurs délibérations précédentes, il déclare qu'on a choisi Mathilde, la fille de Henri, pour dame souveraine d'Angleterre et de Normandie. Quelques-uns écoutèrent ce discours en silence, le reste l'approuva par de vives acclamations <sup>1</sup>. Les habitants de Londres se rangèrent à cette déclaration du clergé.

L'impératrice Mathilde ne se montra pas plus sage que le roi Étienne; elle perdit bientôt tout par son imprudence. Naturellement hautaine et vindicative, elle s'abandonna à ces passions qu'elle avait réprimées tant qu'elle avait pu redouter quelque résistance. Elle venait d'être reçue à Londres et elle avait donné des ordres pour son couronnement; mais, dans l'intervalle, elle s'aliéna l'affection de ses amis par son arrogance et

enflamma la haine de ses ennemis en multipliant les amendes et les persécutions. Elle répondit dans des termes personnellement outrageants aux sollicitations de sa cousine, la reine femme d'Étienne, pour obtenir la délivrance de son mari, et quand le légat Henri de Winchester lui demanda que, d'après la renonciation solennelle à la couronne faite par son frère, les comtés de Boulogne et de Moretoil fussent conférés à son neveu Eustache, il reçut le déni le plus méprisant. Elle ne fit aucune tentative pour se concilier l'esprit chancelant des habitants de Londres; elle leur imposa une taxe onéreuse en punition de leur ancien attachement à Étienne et refusa dédaigneusement la requête qu'ils lui présentèrent pour la restauration des privilèges dont ils avaient joui sous Édouard le Confesseur. La femme du monarque captif profite de l'imprudence de sa rivale. Un corps de cavalerie paraît sous sa bannière dans la partie méridionale de la ville; les cloches à l'instant sonnent l'alarme; la populace court aux armes, et l'impératrice, qui attendait qu'on lui apportât des sacs d'or et d'argent, eût été faite prisonnière si, en s'élançant de table et montant à cheval, elle ne se fût sauvée par une fuite précipitée. Ses amis les plus dévoués l'accompagnèrent à Oxford; les autres se retirèrent dans leurs châteaux.

Pour se venger de l'évêque de Winchester, qui avait négligé de venir à son secours, elle assiégea son palais épiscopal; mais bientôt elle se vit assiégée elle-même par des troupes venues de Londres. Elle fut réduite une seconde fois à prendre la fuite; mais on la poursuivit; tout son cortège fut pris ou tué; elle échappa seule avec un chevalier fidèle. Son frère, le duc de Glocester, qui tenait le roi dans les fers, fut fait prisonnier lui-même et traité par la reine plus généreusement qu'il n'avait traité son mari. Après quelques négociations on convint de l'échanger pour le roi, qui recouvra ainsi sa liberté le 1<sup>er</sup> novembre 1141.

Depuis cette époque jusqu'en 1154 la guerre civile ne cessa point en Angleterre, avec des alternatives de succès et de revers pour les deux partis. Au mois de décembre 1142 le roi Étienne assiégeait l'impératrice Mathilde

<sup>1</sup> Malmesb., 105.



à Oxford ; il était même sur le point de la prendre lorsqu'elle eut l'adresse de se sauver à travers l'armée ennemie, par un froid extrême, passa la Tamise sur la glace et gagna à pied la ville d'Abingdon. Elle revint en Normandie l'an 1137 ; mais, en 1152, son fils Henri Plantagenet passa en Angleterre avec une petite armée. La guerre civile continuait lorsque, le 18 août 1153, le prince Eustache, fils aîné du roi Étienne, fut enlevé par une mort subite. L'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Winchester profitèrent de ce triste événement pour tenter de concilier les deux partis ; ils y réussirent. Le roi Étienne adopta Henri pour son fils, le nomma son successeur, et lui *donnait* le royaume d'Angleterre après sa mort, pour en jouir à jamais, lui et ses héritiers. En retour le jeune prince lui rendit hommage et lui jura fidélité. Guillaume, fils survivant du roi, eut toutes les terres et dignités que possédait son père avant de monter sur le trône. Après cette pacification les deux princes, pour prouver l'harmonie dans laquelle ils vivaient, visitèrent ensemble les villes de Winchester, de Londres et d'Oxford, et furent reçus dans toutes ces places en procession solennelle et avec les plus vives acclamations. Ils se séparèrent à Pâques 1154, avec les démonstrations de l'amitié la plus cordiale. Henri retourna en Normandie au mois d'octobre, et Étienne mourut quelques mois après à Cantorbéry. Il avait régné dix-huit ans, et il fut enterré près de sa femme et de son fils, à Faversham, couvent qu'il avait fondé. Jamais, depuis l'invasion des Danois, l'Angleterre n'avait tant souffert que pendant les guerres civiles qui remplirent tout le règne de cet infortuné monarque <sup>1</sup>.

Durant tout ce temps la France était généralement tranquille. Deux ans après la mort de Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, c'est-à-dire en 1137, le roi de France, Louis le Gros, fut attaqué d'une dyssenterie que tout l'art des médecins ne put arrêter. Ce prince fit paraître beaucoup de piété pendant cette longue maladie. Il souhaitait même d'être en état de se faire transporter à Saint-Denis pour dépo-

ser sa couronne aux pieds des saints martyrs et prendre l'habit de saint Benoît dans cette célèbre abbaye ; mais on ne jugea pas qu'il pût supporter la fatigue de ce voyage.

Le roi, voyant son mal augmenter, fit assembler un grand nombre d'évêques, d'abbés et de prêtres, et en leur présence il fit une espèce de confession publique ; après quoi il demanda le saint Viatique. Pendant qu'on était allé pour le lui apporter en procession il se leva, tout malade qu'il était, s'habilla et s'avança au-devant de son Dieu ; puis, en présence du clergé et des seigneurs laïques, il abdiqua son royaume et en donna l'investiture à son fils par l'anneau royal, l'exhortant à défendre l'Eglise et à protéger les pauvres. Il déclara qu'il donnait aux pauvres toute sa vaisselle d'or et d'argent, tous ses meubles et habits royaux, jusqu'à ses chemises, et qu'il léguait sa chapelle, qui était fort riche, au monastère de Saint-Denis. Après s'être ainsi dépouillé de tout ce qu'il possédait, il se mit à genoux devant le corps de Notre-Seigneur, qu'on lui apportait, et, avant de le recevoir, il fit sa profession de foi en ces termes :

« Moi Louis, pécheur, je confesse un seul Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Je crois que le Fils, consubstantiel au Père, s'est incarné dans le sein de la bienheureuse Vierge, a souffert, est mort et ressuscité, que cette adorable Eucharistie est le même corps qui a été formé dans les entrailles de la Vierge, et que ce précieux sang est le même qui a coulé du côté du Sauveur attaché à la croix, et je souhaite que ce saint Viatique me fortifie, à mon passage, contre toutes les puissances de l'enfer. » Après quoi, s'étant confessé, il reçut avec une grande dévotion le corps du Sauveur.

Aussitôt que le roi eut reçu les sacrements il parut se porter mieux. Étant retourné à sa chambre, il fit ôter de son lit tout ce qui paraissait superflu, voulant, par un esprit de pauvreté et de mortification, qu'on n'y laissât qu'un simple matelas. Le roi, voyant l'abbé Suger, qui était auprès de lui, fondre en larmes, lui dit : « Mon cher ami, ne pleurez pas sur moi ; réjouissez-vous plutôt de ce que le Seigneur me fait la grâce, comme vous le

<sup>1</sup> Lingard. Order. Vital. *Gesta reg. Stephani*. Pagi. Mansi. Baronius.

voyez, de me préparer à paraître devant lui. » Ce prince fut bientôt en état de monter à cheval et de faire quelques pèlerinages ; il eut la consolation de voir sur la route les peuples lui donner mille bénédictions, et témoigner par leurs vœux et leurs acclamations combien sa conservation leur était chère.

Le roi, étant près de Compiègne, reçut un courrier qui lui apprit que Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, était mort en Espagne ; qu'il avait institué sa fille Éléonore héritière de ses États et ordonné qu'elle épousât le prince Louis, héritier présomptif de la couronne de France. Le roi ne pouvait recevoir une nouvelle plus avantageuse. Il fit aussitôt partir le jeune prince, son fils, avec un nombreux cortège de seigneurs, pour aller épouser la princesse d'Aquitaine, et lui dit en l'envoyant : « Mon cher fils, que le bras de Dieu, par qui règnent les rois, vous protège, vous et vos gens ! Car si, par quelque malheur, je venais à vous perdre, vous et les seigneurs que j'envoie avec vous, je ne me soucierais plus guère de ma vie ni de mon royaume. »

Les noces se firent à Bordeaux avec de grandes réjouissances, et, comme le prince Louis avait déjà été couronné roi, la princesse Éléonore, en l'épousant, fut couronnée reine de France, et Louis, de son côté, se fit couronner comme duc d'Aquitaine. Les réjouissances au sujet de cette alliance duraient encore lorsqu'on apprit la mort de Louis le Gros.

Les grandes chaleurs de l'année 1137 avaient fort altéré la santé de ce prince ; il retomba dangereusement malade de la dysenterie sur la fin de juillet. Il manda aussitôt Étienne, évêque de Paris, et Gilduin, abbé de Saint-Victor, auquel il avait accoutumé de se confesser. Il fit de nouveau sa confession et reçut encore une fois le saint Viatique. Il voulait se faire porter à Saint-Denis ; mais, son mal ne le lui permettant pas, il se fit mettre à terre sur un tapis couvert de cendre, sur lequel il expira le 1<sup>er</sup> août de l'an 1137, dans la soixantième année de son âge et la trentième de son règne. Il fut enterré à Saint-Denis, comme il l'avait ordonné <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Suger, *Vie de Louis le Gros*.

Le bienheureux Oldegaire, évêque de Barcelone et archevêque de Tarragone, mourut la même année 1137 et faillit avoir pour successeur Ranimire, roi d'Aragon. Ce prince avait embrassé la vie monastique dans le monastère de Saint-Pons, lorsque, pour faire cesser la vacance du trône et la guerre civile, on l'obligea d'être roi et de se marier. Dès qu'il eut une fille qui pouvait être héritière de ses États, il la maria, quoiqu'elle n'eût environ que trois ans, à Raymond IV, comte de Barcelone, qui était en état de gouverner et de défendre le royaume ; après quoi il renonça généreusement à la couronne, reprit l'habit monastique et voulait retourner à son monastère. Mais, comme les sièges de Barcelone et de Tarragone étaient vacants par la mort du bienheureux Oldegaire, on s'efforça de le retenir en Catalogne, et il fut élu pour remplir ces deux sièges. Il paraît qu'il consentit d'abord à cette élection ; car nous avons de lui un acte où il prend, avec le titre de roi, la qualité d'évêque élu de Tarragone et de Barcelone. Cependant cette élection n'eut point de suite, et Ranimire retourna dans son monastère, où il mourut. C'est ainsi que le comté de Barcelone, qui avait été si longtemps du domaine des rois de France, et qui eut ensuite ses comtes particuliers, fut uni au royaume d'Aragon.

Raymond, à qui Ranimire céda ce royaume en lui donnant sa fille, ne put jamais se résoudre à prendre le titre de roi ni à porter les marques de la royauté. On l'en pressa plusieurs fois ; il répondit : « Je suis né comte, et je ne vaudrais pas mieux que mes pères. J'accepte cependant le royaume, mais je n'en prendrai pas le titre et je garderai celui de comte. Et d'ailleurs, étant maître d'un royaume, aucun comte ne pourra plus me le disputer en richesse et en gloire, au lieu que je serais obligé de céder en cela à bien des rois. J'aime mieux être le premier des comtes que d'être à peine le septième des rois <sup>1</sup>. »

Quelques mois après le roi Louis de France mourut en Italie l'empereur Lothaire. Dès l'an 1136, voyant toute l'Allemagne en paix,

<sup>1</sup> Guillelm. Neubric, l. 2, c. 10.



il passa les Alpes avec une armée nombreuse, sur les instances du Pape et de saint Bernard, afin de mettre fin au schisme de l'antipape, qui n'était plus soutenu que par le Normand Roger, comte ou roi de Sicile. L'empereur employa le reste de l'année à régler les affaires de Lombardie.

Outre l'empereur Lothaire le Pape Innocent II appela au secours de l'Église un autre auxiliaire, saint Bernard. Les cardinaux joignirent leurs prières aux ordres du Pape pour le déterminer à venir, en sorte qu'il ne put se dispenser de faire un troisième voyage en Italie. Il fallut interrompre ses sermons sur le Cantique et ses autres occupations. En partant il rassembla ses moines de plusieurs endroits, leur représenta l'état de l'Église et la faiblesse du schisme, les exhortant à prier pour achever de l'abattre et à conserver la régularité pendant son absence. Arrivé en Italie il vint trouver le Pape à Viterbe, où il pensa perdre son frère Gérard, qui l'avait accompagné et qui fut malade à la mort ; mais il obtint, par ses prières, que Dieu le lui laissât encore quelque temps pour lui servir de conseil <sup>1</sup>.

Le Pape et les cardinaux ayant communiqué à Bernard leur dessein sur l'affaire présente, il fut d'avis de la conduire par une autre voie, ne mettant point son espérance dans la force des armées. Il s'informa, par diverses conversations, quelle était la puissance des schismatiques et la disposition de leurs protecteurs, si c'était par erreur ou par malice qu'ils entretenaient ce mal. Il apprit de ceux qu'il entretenait en particulier que les ecclésiastiques attachés à l'antipape étaient en peine de leur position, qu'ils reconnaissaient bien leur faute, mais qu'ils n'osaient revenir, de peur de se voir méprisés et couverts d'infamie, aimant mieux demeurer ainsi sous une ombre d'honneur que d'être chassés de leurs sièges et exposés à mendier publiquement. Les parents de Léon disaient que personne ne se fierait plus à eux s'ils contribuaient à la ruine de leur maison et en abandonnaient le chef. Les autres s'excusaient sur le serment de fidélité qu'ils lui avaient

prêté, et personne ne s'attachait à ce parti par un vrai motif de conscience.

Bernard leur déclarait que les conspirations criminelles, contraires aux lois et aux canons, ne pouvaient être autorisées par les serments ni soutenues sous prétexte de religion, puisque l'autorité divine oblige à les dissoudre. Ces discours et d'autres du saint abbé retiraient plusieurs personnes du parti de l'antipape, qui se dissipait de jour en jour ; l'antipape lui-même perdait courage, voyant augmenter le crédit d'Innocent à mesure que le sien diminuait. L'argent lui manquait ; on voyait fondre sa cour et ses domestiques ; sa table, peu fréquentée, n'était plus servie que de viandes communes ; ses officiers n'avaient plus que de vieux habits ; ceux qu'il tenait à ses gages étaient maigres et chargés de dettes. La triste image de sa maison montrait sa ruine prochaine <sup>1</sup>.

Après avoir eu à Viterbe une conférence avec l'empereur, le Pape s'approcha de Rome, sans toutefois vouloir y entrer pour ne pas s'embarrasser dans les affaires des Romains ; mais il soumit à son obéissance la ville d'Albane et toute la Campanie. Le duc Henri de Bavière, gendre de l'empereur, était avec lui, et, comme ils se trouvèrent près du mont Cassin, ils y envoyèrent Richard, chapelain du Pape et moine de cette abbaye, savoir si l'on voulait les y recevoir et reconnaître le Pape Innocent, auquel cas ils mettraient leur monastère sous la protection de l'empereur. L'abbé Rainald, qui s'était livré à Roger de Sicile et à l'antipape, résista d'abord et chassa l'envoyé du Pape ; mais, au bout de onze jours, il se rendit au duc Henri et reçut dans le monastère l'étendard de l'empereur. Capoue se rendit ensuite avec toute la principauté, et le prince Robert, chassé par Roger, y fut rétabli.

Le 23 mai le Pape et le duc Henri campèrent près de Bénévent, où le Pape envoya le cardinal Gérard proposer un accommodement. L'archevêque Roscemin, intrus par l'antipape Anaclet, s'y opposa et excita les citoyens à se défendre ; mais, après quelques combats contre les Allemands, la ville se ren-

<sup>1</sup> Ernald, l. 2, c. 7, n. 41. *In cantic. serm.* 26, n. 14.

<sup>1</sup> Ernald, l. 2, c. 7, n. 42.

dit. Le Pape la garantit du pillage, délivra les prisonniers et permit aux exilés de rentrer. L'archevêque intrus prit la fuite; le Pape mit à Bénévent le cardinal Gérard. Ensuite il alla joindre l'empereur au siège de Bari, dont il se rendit maître, ainsi que de toute la Pouille.

Alors l'empereur manda à Rainald, abbé du mont Cassin, de se trouver à Melfi pour la cour qu'il devait y tenir à la Saint-Pierre. L'abbé eut peine à obéir; c'est que, le mont Cassin étant situé entre les terres de l'empire et celles de Roger de Sicile, ce monastère avait à craindre de la part de ce dernier, qui était plus près, et qui, quand il avait l'avantage, se montrait souvent fort cruel. De plus, après la mort de l'abbé Seignoret, arrivée le 4 février 1137, il y eut une double élection. Les deux élus avaient nom Rainald; les partisans du premier voulaient que l'on consultât et le roi Roger et le Pape Innocent; les partisans du second n'y voulurent point entendre, et, malgré leur opposition, mirent leur candidat dans la chaire de saint Benoît. Les autres écrivirent secrètement à l'empereur et au Pape pour les informer de l'état des choses et les prier de leur donner un abbé. Le second Rainald, de son côté, se fit confirmer secrètement l'abbaye par le roi Roger et par l'antipape Anaclet. Voilà pourquoi cet abbé Rainald eut tant de peine à venir trouver l'empereur et le Pape.

Il vint pourtant, mais sur des ordres réitérés. Comme le Pape lui demanda avant tout une satisfaction canonique qui lui parut un peu sévère, il répondit qu'il s'en rapporterait aux conseils de l'empereur pour les conditions. L'empereur voulut bien être l'arbitre ou plutôt le médiateur; il écouta, dans cinq séances, les raisons de l'abbé et des moines, et les réponses qu'y faisait le cardinal Gérard. La cause des moines était défendue par l'un d'entre eux, le diacre Pierre, qui a écrit le quatrième livre de la Chronique du mont Cassin. Quoique Pierre ne pût pas répondre à toutes les objections du cardinal, l'empereur fut néanmoins si content de son savoir qu'il le prit à son service. Quant au fond de l'affaire, l'empereur pria le Pape d'user d'indulgence.

Le Pape se rendit aux instances du prince

et consentit à pardonner aux moines et à l'abbé du mont Cassin. En conséquence, le 18 juillet, l'empereur envoya, avec l'abbé Rainald et les moines, son gendre Henri, duc de Bavière, et plusieurs autres seigneurs et prélats. Quand ils approchèrent de la tente du souverain Pontife quelques cardinaux vinrent au-devant et firent faire à Rainald un serment par lequel il renonçait au schisme, à Pierre de Léon et à Roger de Sicile, et promettait obéissance au Pape Innocent et à ses successeurs. Les moines faisaient difficulté de prêter le même serment; mais Rainald les y obligea par l'obéissance qu'ils lui devaient. Alors, ayant été absous de l'excommunication, ils entrèrent les pieds nus et se jetèrent aux pieds du Pape, qui les reçut au baiser de paix. Rainald fut ensuite mené à l'empereur, à qui, jusque-là, il ne s'était point présenté; mais alors il le reçut avec grand honneur et le mit au nombre de ses chapelains.

L'empereur Lothaire marcha dès lors vers Salerne avec son armée et une flotte commandée par Guibald, abbé de Stavelo. La ville se rendit à composition, ce qui causa un différend entre le Pape et l'empereur, chacun d'eux prétendant que Salerne lui appartenait. Ils furent aussi en dissentiment à qui établirait un duc d'Apulie. Enfin, du consentement de l'empereur, le Pape choisit pour ce duché le comte Rainulfe, et ils lui donnèrent tous deux publiquement l'éten-dard. Ils vinrent ensuite à Bénévent, où le Pape mit un archevêque nommé Grégoire, après avoir demandé, en présence du clergé et du peuple, si on avait quelque chose à dire contre sa personne ou son élection. Comme il n'y eut aucune opposition, le Pape le sacra le dimanche 5 septembre 1137.

Cependant l'empereur fut averti que l'abbé Rainald du mont Cassin tenait toujours le parti du roi Roger et qu'il avait même demandé des troupes pour défendre le monastère contre l'empereur. Sur ces avis il fit arrêter Rainald et vint lui-même au mont Cassin, où il entra avec l'impératrice le jour de la Sainte-Croix, 14 septembre, et ils y firent l'un et l'autre des offrandes magnifiques d'ornements et d'argenterie. Ensuite



l'empereur, assis dans le chapitre avec les seigneurs et les prélats de sa suite, fit examiner l'affaire de Rainald ; mais, voyant que la discussion en serait longue, il fit convenir les parties de se soumettre à ce que le Pape et lui en ordonneraient. Cependant le Pape, qui était à San-Germano, au pied du mont Cassin, trouva fort mauvais que, lui présent, l'empereur eût osé faire cet examen avec les seigneurs de sa cour, et il menaça de déposer les prélats qui y avaient assisté. L'empereur répondit qu'il n'y entendait aucune finesse, et que, loin de vouloir faire injure au Pape, il avait tout remis à sa discrétion. Le Pape envoya donc au mont Cassin le chancelier Aimeric, avec d'autres cardinaux et saint Bernard. Ils s'assirent en chapitre ; le saint abbé fit un sermon ; puis les cardinaux, de l'autorité du Pape, déclarèrent nulle l'élection de Rainald, et allèrent à l'église, où, en présence de l'empereur et des seigneurs, Rainald remit sur le tombeau de saint Benoît la crosse, l'anneau et le livre de la règle, qui étaient les marques de sa dignité.

Les moines, s'étant assemblés pour une nouvelle élection, ne purent s'accorder et résolurent de demander un abbé de la suite de l'empereur. Le Pape leur manda qu'il ne souffrirait point que leur monastère, qui avait fourni à l'Église tant de Papes et d'évêques, eût pour supérieur un étranger. Malgré cette remontrance du Pape les moines ne purent s'entendre et allèrent demander un abbé à l'empereur. Touché jusqu'aux larmes, l'empereur protesta que pour rien au monde il ne consentirait à gêner la liberté de leur élection. Ils jetèrent les yeux sur Guibald, abbé de Stavelo, qui commandait la flotte impériale. Le Pape, l'ayant su, fit dire aux moines qu'ils eussent à choisir un homme de leur congrégation, qu'autrement ils n'auraient point la permission d'élire. L'empereur pria le Pape de leur laisser une entière liberté ; autrement il n'y aurait plus de concorde entre l'empire et le sacerdoce ; sur quoi le Pape leur permit d'élire qui ils voudraient. Ils élurent donc Guibald, Lorrain de naissance, qui, dès sa jeunesse, avait embrassé l'état monastique dans l'abbaye de Stavelo, y

avait appris les arts libéraux et en avait été fait abbé par l'empereur Henri V. Il eut beaucoup de peine à consentir à son élection pour le mont Cassin<sup>1</sup>.

Après être demeuré huit jours dans ce monastère l'empereur revint avec le Pape vers Rome ; puis il passa en Toscane et reprit le chemin de l'Allemagne. Sa glorieuse expédition lui conciliait beaucoup d'autorité dans tout l'empire ; mais il tomba malade à Trente, où il célébra la fête de saint Martin, et, quoique le mal augmentât tous les jours, il ne laissa pas de continuer sa marche et mourut dans un village, à l'entrée des Alpes, le 4 décembre 1137, la treizième année de son règne et la cinquième de son empire. Pierre Diacre décrit ainsi les dévotions qu'il avait vu pratiquer à ce prince pendant qu'il faisait la guerre en Italie. Au point du jour il entendait une messe pour les morts, puis une pour l'armée, et enfin la messe du jour ; ensuite, avec l'impératrice, il lavait les pieds à des veuves et à des orphelins et leur distribuait abondamment à boire et à manger ; puis il écoutait les plaintes des églises, et enfin il s'appliquait aux affaires de l'empire. Il était toujours accompagné d'évêques et d'abbés pour recevoir leurs conseils. Il était le père des pauvres et le protecteur de tous les misérables. Il veillait beaucoup, priait souvent et avec larmes. Son corps fut porté en Saxe et enterré à Lutère, monastère qu'il avait fondé<sup>2</sup>.

En Italie, sitôt que le roi Roger eut appris que l'empereur Lothaire s'était retiré, il revint de Sicile, entra dans la Pouille, mit tout à feu et à sang, reprit la plupart des villes, entre autres Capoue, qu'il ruina par le fer et le feu, sans épargner les églises. Bénévent se rendit par la crainte du même traitement et reconnut de nouveau l'antipape. Alors le Pape Innocent envoya saint Bernard pour essayer de rétablir la paix entre le roi de Sicile et Rainulfe, nouveau duc de Pouille. Les armées étaient en présence. Pendant plusieurs jours saint Bernard empêche la bataille, disant au roi que, s'il la donnait, il serait vaincu honteusement. Le roi, qui voyait

<sup>1</sup> *Chronic, Cassin.*, l. 4, c. 124. — <sup>2</sup> *Ibid.*

son armée de beaucoup supérieure en nombre, méprisa cette prédiction et attaqua le duc Rainulfe, tandis que Bernard priait sur une montagne voisine. Le roi est complètement battu, son armée taillée en pièces. Le victorieux Rainulfe, arrivé au pied de la montagne, saute de cheval, et, prosterné à terre, s'écrie : « J'en rends grâces à Dieu et à son fidèle serviteur ; car ce ne sont pas nos forces, mais sa foi et ses prières, qui nous ont valu la victoire ! » Puis, remontant à cheval, il continua de poursuivre le roi, qui fuyait honteusement.

Après cet échec Roger, devenu plus traitable, écouta les propositions de paix et convint avec saint Bernard qu'il viendrait trois cardinaux du parti d'Innocent et de ceux qui avaient assisté à son élection, et trois autres du parti d'Anaclet, afin de l'instruire de ce qui s'était passé à l'élection de l'un et de l'autre ; après quoi le roi prendrait le parti qu'il trouverait le plus juste ; car il savait que tout le reste de la chrétienté reconnaissait le Pape Innocent, à l'exception de lui et de son royaume.

Ce projet fut exécuté ; le Pape Innocent envoya à Salerne, qui était la résidence du roi, deux cardinaux, le chancelier Aimeric et Grégoire, et saint Bernard avec eux ; l'antipape y envoya trois cardinaux, entre lesquels Pierre de Pise, qui passait pour très-habile. Le roi examina premièrement l'élection d'Innocent pendant quatre jours, depuis le matin jusqu'au soir, avec une patience merveilleuse, et, les quatre jours suivants, il examina de même l'élection d'Anaclet. Ensuite il assembla le peuple et le clergé de Salerne, avec les évêques et les abbés qui s'y trouvèrent, et leur déclara qu'il ne pouvait seul décider cette question. « C'est pourquoi, ajouta-t-il, s'il plaît à ces cardinaux, ils écriront la forme de l'une et de l'autre élection, et de chaque côté il en viendra un avec moi en Sicile, où j'espère célébrer la fête de Noël. Là j'assemblerai les évêques et les autres hommes sages, par le conseil desquels j'ai suivi jusqu'ici le parti d'Anaclet, et je terminerai cette affaire par leurs avis. » Le rusé Normand cherchait beaucoup moins à connaître la vérité qu'à profiter de la circonstance pour

se faire confirmer le titre de roi et extorquer le plus de privilèges qu'il pourrait à l'Église romaine. Le cardinal Gérard répondit : « Sachez que, de notre part, nous n'écrirons point l'élection du Pape Innocent ; nous vous l'avons suffisamment expliquée de vive voix ; mais nous voulons bien envoyer avec vous en Sicile le cardinal Gui de Castel. » On envoya aussi un cardinal du côté d'Anaclet.

Pendant cette négociation de Salerne saint Bernard eut une conférence, en présence du roi, avec le cardinal Pierre de Pise, qui passait pour très-éloquent et très-savant dans les lois civiles et ecclésiastiques ; aussi le roi l'avait-il demandé nommément, dans l'espoir d'embarrasser la simplicité de l'abbé de Clairvaux. Après que Pierre eut parlé en faveur d'Anaclet et cité à l'appui des faits de l'histoire et des lois canoniques, Bernard répondit : « Je sais quelles sont votre capacité et votre érudition, et plutôt à Dieu que vous eussiez à défendre une cause meilleure ! il n'y aurait point d'éloquence qui pût vous résister. Quant à nous autres, gens rustiques, plus accoutumés à manier la bêche qu'à plaider des causes et à faire des harangues, nous garderions le silence si l'intérêt de la foi ne nous pressait ; mais la charité nous oblige de parler, parce que la tunique du Seigneur, que, dans le temps de sa Passion, ni le païen ni le Juif n'a osé rompre, Pierre de Léon, soutenu par le prince que voici, la rompt et la déchire. Il n'y a qu'une foi, qu'un Seigneur, qu'un baptême ; nous ne reconnaissons ni une double foi, ni deux baptêmes, ni deux Seigneurs, et, pour remonter aux origines de l'histoire, il n'y eut qu'une arche au temps du déluge. Huit personnes s'y sauvèrent ; tous ceux qui étaient dehors périrent. Que cette arche soit la figure de l'Église, personne n'en doute. Or tout récemment on a fabriqué une arche nouvelle ; puisque maintenant il y en a deux, nécessairement l'une d'elles est fautive et destinée à être engloutie. Si donc l'arche que gouverne Pierre de Léon est de Dieu, celle que gouverne Innocent doit nécessairement périr. Ainsi donc périra l'Église orientale, périra tout l'Occident, périra la France, périra l'Allemagne ; les Espagnols, les Anglais, les royaumes les plus reculés seront



engloutis dans le fond de la mer. Les ordres religieux des Camaldules, des Chartreux, de Cluny, de Grand-Mont, de Cîteaux, de Prémontré, et une infinité d'autres compagnies de serviteurs et de servantes de Dieu, seront nécessairement, par le même naufrage, précipités dans l'abîme. Les évêques, les abbés et les autres princes de l'Église, le gouffre béant les engloutira avec une meule de moulin au cou. Seul de tous les princes de la terre Roger est entré dans l'arche de Pierre de Léon; ainsi tous périront, tous, excepté Roger! Roger seul sera sauvé! A Dieu ne plaise que la religion de l'univers entier périsse et que l'ambition d'un Pierre de Léon, dont tout le monde sait quelle fut la vie, obtienne le royaume des cieux! »

A ces paroles les assistants ne purent se contenir davantage, mais ils détestèrent et la vie et la cause de l'antipape. Quant au saint abbé, il prit par la main Pierre de Pise et le fit lever, et, se levant avec lui, il lui dit : « Si vous m'en croyez, nous entrerons tous deux dans l'arche la plus sûre. » En même temps, comme il y avait pensé d'avance, il l'entreprit par des avis salutaires, et, la grâce de Dieu aidant, lui persuada aussitôt de s'en retourner à Rome et de se réconcilier avec le Pape Innocent.

La conférence finie, le roi ne voulut pas encore obéir, à cause qu'il avait usurpé le grand patrimoine de Saint-Pierre, qui était dans la province de Bénévent, et il espérait que, par ses retards, il obtiendrait des Romains quelques privilèges pour posséder à juste titre ce grand héritage. C'était agir plus en adroit voleur qu'en prince chrétien.

Il ne fut pas même touché d'un miracle que saint Bernard fit pendant son séjour. Il y avait à Salerne un homme noble et très-connu dont la maladie avait épuisé tout l'art des médecins, quoique cette étude fût alors cultivée principalement à Salerne. Le malade apprit en songe qu'il était venu en cette ville un saint homme qui avait la grâce des guérisons. Il eut ordre de le chercher et de boire de l'eau dont il aurait lavé ses mains. Il le fit et fut guéri. Ce miracle se sut dans toute la ville et vint aux oreilles du roi et de toute la cour <sup>1</sup>.

Guibald, abbé du mont Cassin, voyant le roi Roger maître du pays, envoya lui demander la paix; mais le roi lui répondit qu'il ne souffrirait point dans ce monastère un abbé établi par l'empereur, et que, si Guibald tombait entre ses mains, il le ferait pendre. On voit combien il eût été plus sage pour les moines de suivre le conseil du Pape Innocent et de choisir un abbé parmi eux. Guibald, voyant que sa présence ne faisait que nuire au monastère et qu'il s'exposerait inutilement à la mort, se retira secrètement et de nuit, le second jour de novembre; puis il écrivit à la communauté d'élire un autre abbé à sa place et revint à Stavelo, sa première abbaye. Douze jours après sa sortie les moines du mont Cassin élurent pour abbé Rainald de Collemezzo, le compétiteur de Rainald le Toscan, qui avait été déposé par le Pape. Le roi Roger lui accorda une trêve; et c'est ici que finit la *Chronique du mont Cassin*, commencée par Léon d'Ostie et continuée par Pierre, diacre et bibliothécaire de ce monastère <sup>1</sup>.

Au commencement de l'année suivante (1138), l'antipape Pierre de Léon fut frappé d'une maladie soudaine; il n'expira pas sur l'heure; trois jours lui furent encore donnés pour se repentir; mais il abusa de la pénitence et mourut le 7 janvier, désespéré dans son crime. Il fut enterré secrètement et sans appareil, pour dérober aux catholiques la connaissance de sa sépulture. Les cardinaux de son parti, de concert avec ses parents, envoyèrent au roi Roger lui donner avis de cette mort et savoir s'il lui plaisait qu'ils élussent un autre Pape; il le leur permit. Quand donc ils eurent reçu sa réponse, ils rassemblèrent ceux de leur parti, et à la mi-mars ils élurent Grégoire, prêtre-cardinal, qu'ils nommèrent Victor. Toutefois ils ne le faisaient pas tant dans l'intention de perpétuer le schisme que pour gagner du temps et se réconcilier plus avantageusement avec le Pape Innocent II. En effet, les frères mêmes de l'antipape Anaclet, ennuyés de ce trouble, rentrèrent en eux-mêmes et firent leur paix avec Innocent, qui, à ce que l'on disait, leur donna de grandes sommes d'argent. Le pré-

<sup>1</sup> Ernald, *Vita S. Bern.*, l. 2, c. 7.

<sup>1</sup> *Chron. Cassin.*, l. 4, c. 127 et 128.

tendu Victor vint lui-même de nuit trouver saint Bernard, qui, lui ayant fait quitter la chape et la mitre qu'il avait portées quelques jours, le mena aux pieds du Pape. Ainsi finit le schisme, le 29 mai 1138. Les enfants de Pierre de Léon, c'est-à-dire les frères de l'antipape Anaclet, vinrent les premiers auprès du Pape véritable et lui firent hommage lige; les clercs schismatiques vinrent ensuite lui promettre obéissance. Grande fut la joie parmi le peuple.

Voici comment saint Bernard annonça l'heureuse nouvelle au prieur Geoffroi, de Clairvaux. « Le jour de l'octave de la Pentecôte, ce jour-là même, Dieu a rempli nos desirs en donnant l'unité à l'Église et la paix à Rome; car ce jour-là tous les fils de Pierre de Léon se sont humiliés aux pieds du seigneur Pape, et, devenus ses hommes liges, lui ont juré fidélité. Les clercs qui s'étaient engagés dans le schisme se sont également humiliés à ses pieds avec l'idole qu'ils avaient élevée et lui ont juré obéissance avec toutes les formalités ordinaires. Grande a été l'allégresse parmi le peuple. Il y a longtemps que je serais allé vous rejoindre si je n'avais été comme assuré de cette réunion, quoique je dissimulasse l'espérance que j'en avais conçue. Maintenant il n'est plus rien qui m'arrête ici. Je fais ce que vous souhaitez; au lieu de dire: « Je partirai, » je dis présentement: « Je pars. » Oui, je pars incessamment, et j'emporte pour prix de mes courses la victoire du Christ et la paix de l'Église. Je fais partir de Rome, le vendredi d'après, l'homme qui vous rendra ma lettre; je le suivrai de bien près. Voilà de bonnes nouvelles; mais les choses mêmes sont encore meilleures: je pars chargé des fruits de la paix. Il faudrait être insensé ou impie pour ne pas s'en réjouir. Portez-vous bien <sup>1</sup>! »

Après cette pacification complète le Pape Innocent reprit dans Rome l'autorité tout entière. On venait le visiter de tous côtés, les uns pour affaires, les autres pour lui adresser des félicitations. On faisait par les églises des processions solennelles; le peuple, ayant quitté les armes, accourait pour entendre la

parole de Dieu; la sûreté et l'abondance se rétablissaient. Avec le temps le Pape rétablit aussi le service des églises et en répara les ruines; il rappela les exilés et repeupla les colonies désertes. Innocent était à Rome dès le premier jour de mai 1138, comme on le voit par sa bulle donnée en faveur de Baudouin, qui, cette année même, fut élevé à l'archevêché de Pise, et à qui le Pape accorda juridiction sur trois évêchés de l'île de Corse et sur deux de Sardaigne, avec la légation en celle-ci. Baudouin était, à Pise même, moine de Cîteaux, et le premier de cet ordre qui fut cardinal. Ce fut Innocent qui l'éleva à cette dignité l'an 1130, au concile de Clermont, et Baudouin honorait tellement saint Bernard que, tout cardinal qu'il était, il ne dédaignait pas de lui servir de secrétaire. Le saint abbé, de son côté, écrivant à ses frères de Clairvaux, dit que Baudouin était son unique consolation pendant qu'il était éloigné d'eux <sup>1</sup>.

Cette absence lui était très-sensible, comme on le voit par les lettres tendres et affectueuses qu'il leur écrivait d'Italie pendant ces voyages qu'il fut obligé d'y faire à cause du schisme. « Jugez de ma peine par la vôtre, leur disait-il; si mon absence vous en fait, ne doutez pas qu'elle ne m'en fasse encore davantage. Aussi je perds plus que vous; en me perdant vous ne perdez qu'une personne, au lieu que je vous perds tous tant que vous êtes. Il n'en est pas un de vous qui ne soit pour moi un sujet particulier d'inquiétude, qui ne me fasse gémir de mon absence et craindre tous les périls où elle vous expose: deux motifs de douleur qui ne cesseront que quand je me réunirai à ce que je chéris le plus tendrement <sup>2</sup>. »

C'est ainsi qu'aimait saint Bernard; aussi revint-il sitôt que la grande affaire du schisme fut terminée. Il partit de Rome cinq jours après, n'en rapportant que des reliques. A sa sortie il fut reconduit par le clergé, le peuple et toute la noblesse, car on le regardait comme l'auteur de la paix. Étant de retour à Clairvaux, il reprit l'explication du Cantique, comme on le voit par le commencement du sermon vingt-quatrième.

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 317.

<sup>2</sup> S. Bernard, *Epist.* 144. — <sup>2</sup> *Epist.* 143.



Peu de temps après il perdit son frère Gérard, dont il inséra l'oraison funèbre dans un de ses sermons. Il avait commencé à continuer l'explication du Cantique; mais il ne put retenir sa douleur, qu'il avait dissimulée pendant les funérailles de son frère. Ce n'est point ce cher frère qu'il plaint, étant persuadé de son bonheur; il se plaint lui-même d'être privé de son secours; car Gérard, quoique sans littérature, était un homme d'un grand sens, d'une prudence consommée et d'une habileté singulière pour l'économie, les arts et les affaires, en sorte qu'il soulageait son frère de tous les soins du temporel, et lui procurait du loisir pour vaquer à la prière, à l'étude et à l'instruction. Gérard ne laissait pas d'être fort intérieur et fort avancé dans la spiritualité, et en cette matière même il donnait quelquefois à Bernard des avis importants, comme quand, pour l'humilier, il le reprit d'avoir promis la guérison, qui fut son premier miracle. Au reste Bernard déclare qu'il ne prétend point être exempt des sentiments de l'humanité, et il autorise ses larmes par les exemples de Samuel, de David, de Jésus-Christ même, qui non-seulement n'empêcha point les autres de pleurer Lazare, mais le pleura avec eux <sup>1</sup>.

Dans le même temps il survint à saint Bernard une affaire qui ne lui fut guère moins sensible. Guillaume de Sabran, évêque de Langres, étant mort la même année 1138, Hugues, fils du duc de Bourgogne, voulut mettre sur ce siège un moine de Cluny qui en était très-indigne; à quoi le saint abbé s'opposa de toute sa force, non-seulement pour l'intérêt général de l'Église, mais pour celui du monastère de Clairvaux en particulier, situé dans le diocèse de Langres et entièrement soumis à l'évêque. Il envoya un long Mémoire au Pape, lui écrivit plusieurs lettres, ainsi qu'aux évêques et aux cardinaux de l'Église romaine. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, et Pierre, archevêque de Lyon, étaient sur cette affaire d'un autre sentiment que saint Bernard; mais enfin le Pape cassa l'élection. Après quoi l'on élut Geoffroi, prieur de Clairvaux, qui occupa di-

gnement le siège de Langres plus de vingt ans.

En Allemagne, après la mort de l'empereur Lothaire, on s'occupa de lui donner un successeur. Deux candidats avaient le plus de chances, le duc Henri et le duc Conrad. Henri était gendre du dernier empereur et avait en sa possession les joyaux de l'empire. Il était à la fois duc de Bavière et de Saxe, jouissait en Italie des vastes domaines de la comtesse Mathilde et d'autres principautés. Il se voyait ainsi le plus riche et le plus puissant prince d'Allemagne; mais le surnom de *Superbe*, que lui ont donné ses contemporains et la posterité, fait entendre que son orgueil égalait ses richesses. Il se croyait si sûr d'être élu à la place de son beau-père qu'il prit dès lors des airs de hauteur avec les autres princes; c'est ce qui le perdit. Plus d'un se disait: « Si dès maintenant il est si hautain, que sera-ce s'il parvient à l'autorité souveraine? Il vaut mieux prévenir le mal que d'y apporter plus tard un remède aventureux. » Conrad, duc de Franconie et frère du duc Frédéric de Souabe, avait déjà porté le titre de roi; depuis sa réconciliation avec l'empereur Lothaire il était porte-étendard de l'empire. Non moins brave que Henri, il était plus affable avec les évêques et les autres princes, plus humble avec le Pape. Comme le roi de Germanie était destiné à la dignité d'empereur ou défenseur armé de l'Église romaine, dignité que le Pape seul pouvait conférer, il s'ensuivait naturellement que le Pape avait et devait avoir une grande part dans l'élection du roi de Germanie. Innocent II, après avoir bien considéré l'état des choses et le mérite des personnes, inclina pour Conrad et envoya le cardinal Théoduin avec ses pleins pouvoirs. Les archevêques de Cologne et de Trèves, ainsi que plusieurs autres évêques, pensaient, dans cette affaire, comme le chef de l'Église. Le siège de Mayence était vacant. Enfin, dans une diète partielle des princes, réunie à Coblenz, Conrad fut élu roi, le 22 février 1138.

Le légat Théoduin, qui était présent, promit le consentement du Pape, des Romains et de toutes les villes d'Italie. Ensuite le nouveau roi vint à Aix-la-Chapelle et y fut sacré,

<sup>1</sup> *In Cant. serm.* 26, n. 3.

le dimanche 13 mars, par le cardinal-légat, assisté des archevêques de Cologne et de Trèves et des autres évêques. L'archevêque de Cologne aurait dû faire cette cérémonie; mais il n'avait pas encore reçu le pallium. Le roi Conrad, troisième du nom, célébra à Cologne la fête de Pâques, qui, cette année 1138, était le 3 avril. Le siège de Mayence fut rempli peu de temps après par Albert, comte de Sarrebruck, parent du roi. Cependant le duc Henri, ainsi que les autres princes de Bavière et de Saxe, qui n'avaient été ni présents ni même convoqués aux assemblées de Coblenz et d'Aix-la-Chapelle, réclamaient hautement contre l'élection de Conrad et la traitaient d'illégale; mais la chose était faite. Henri s'était aliéné bien des esprits par sa hauteur; la déclaration du légat, que l'Italie, que Rome, que le souverain Pontife étaient pour Conrad, en décida beaucoup qui flottaient encore. Bref, à la fin de la diète que le roi tint à Bamberg pendant les fêtes de la Pentecôte, il ne manqua plus que le duc Henri, qui toutefois rendit les bijoux de l'empire, dans l'espoir de conserver ses autres avantages; mais Conrad déclara nettement que la puissance de Henri était trop grande et trop dangereuse pour le bon ordre et la tranquillité du royaume; que, d'après les anciennes lois, aucun prince ne devait posséder à la fois deux duchés; en conséquence il lui ôta le duché de Saxe et le donna à un autre. Comme Henri ne se soumettait pas il le mit au ban de l'empire et lui ôta même la Bavière, qu'il donna à son demi-frère le margrave Léopold d'Autriche. En peu de temps la puissance si formidable de Henri fut tellement brisée qu'il fut réduit à s'enfuir en Saxe, accompagné seulement de quatre serviteurs fidèles. Cependant la sévérité de Conrad indisposait les esprits à son tour. Henri trouva des amis puissants et fidèles; il récupéra dans peu presque tout ce pays. Conrad marcha contre lui avec une armée nombreuse. C'était en 1139. On allait en venir à une bataille lorsque l'archevêque Albéron de Trèves ménagea une trêve jusqu'à la Pentecôte de l'année suivante. Pour y amener et amis et ennemis l'habile médiateur fit valoir non-seulement les malheurs effroya-

bles de la guerre civile, mais encore plusieurs foudres d'excellent vin, qu'il distribuait largement, surtout parmi les princes de Saxe, et qui parurent non moins persuasifs que son éloquence. Le duc Henri, maître de presque tout ce pays, espérait qu'à la prochaine diète on lui rendrait encore la Bavière, lorsqu'il tomba malade et mourut inopinément à Quedlinbourg, à l'âge de trente-sept ans, et fut enterré à côté de son beau-père, l'empereur Lothaire <sup>1</sup>.

Le duc Conrad, ainsi devenu roi, écrivit à saint Bernard pour le saluer affectueusement et lui faire part des désordres qu'il trouvait à corriger; il se plaignait surtout des atteintes qu'on avait données à la dignité royale. Saint Bernard lui répondit en ces termes : « J'ai reçu vos lettres et vos salutations avec autant de reconnaissance que je les mérite peu; je dis peu par le rang que j'occupe, non par l'affection que je vous porte. Les plaintes du roi sont nos plaintes, principalement celle qui regarde l'invasion de l'empire. Jamais je n'ai voulu ni le déshonneur du roi, ni la diminution de la royauté; car j'ai lu ces paroles : « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures, et quiconque résiste à la puissance résiste à l'ordonnance de Dieu <sup>2</sup>. » Sentence que je vous souhaite et que je vous exhorte en toutes manières à observer en rendant au suprême et apostolique Siège et au vicaire du bienheureux Pierre le respect que vous voulez que vous rende tout l'empire. Il est encore d'autres choses que je n'ai pas cru devoir écrire; je vous les communiquerais peut-être plus utilement en personne <sup>3</sup>. »

Cette lettre, dans sa brièveté, renferme le secret de bien des événements, de bien des révolutions. Chaque prince, chaque roi particulier veut bien qu'on respecte son autorité matérielle et locale; mais, pour l'autorité spirituelle et universelle du chef suprême de l'Eglise catholique, plus d'un prince, plus d'un roi donne à ses peuples l'exemple de la révolte et du mépris. Avec le temps les peuples suivent cet exemple contre ceux mêmes qui le donnent, et cela d'autant plus logiquement que le chef matériel d'une province ou

<sup>1</sup> Raumer, *Hist. des Hohenstauffen*, t. 1. — <sup>2</sup> Rom., 13. — <sup>3</sup> S. Bern., *epist.* 183.



d'une nation particulière est plus au-dessous du chef spirituel de l'humanité entière. La lettre de saint Bernard insinuait cette grande vérité; la famille de Conrad l'oubliera bien vite et provoquera ainsi sa ruine et celle de l'empire.

Cependant le Pape Innocent II, pour extirper plus efficacement les désordres introduits par le schisme, convoqua les états généraux de la chrétienté à Rome pour le commencement d'avril 1139. Le concile s'assembla au palais de Latran le 3 ou le 4 du mois indiqué.

Le docte Mansi a retrouvé un acte de Pierre, abbé de Saint-André de Rome, qui dit expressément s'être présenté au concile le quatrième jour d'avril <sup>1</sup>. Il est probable qu'il s'était assemblé la veille, 3 avril, qui était un lundi, jour ordinaire pour ouvrir les conciles. Jamais on n'en avait vu d'aussi nombreux; il s'y trouva environ mille évêques, entre lesquels trois patriarches; ceux d'Antioche, d'Aquilée et de Grade. On le compte pour le dixième concile général. « Et le Pape, dit un historien français de ce temps-là, y parut, parmi ces prélats, le plus respectable de tous, tant par l'air de majesté qui éclatait sur son visage que par les oracles qui sortaient de sa bouche <sup>2</sup>. »

On n'avait qu'à y suivre la conduite qui avait été suivie en Aquitaine pour cimenter la réunion partout où le schisme avait gagné, et c'est ce qu'on y statua unanimement. Le Pape, dans l'éloquent discours qu'il fit à l'ouverture, prévint d'abord ce qu'une fausse compassion ou une estime mal placée pourrait suggérer de favorable aux schismatiques. « Notre règle, dit-il, c'est celle de saint Augustin, qu'avec des gens séparés de l'Église catholique il n'y a point à se retrancher sur la régularité de leurs mœurs, qu'ils sont morts à la grâce et ennemis de Dieu, dès là qu'ils sont détachés de l'unité de Jésus-Christ. Gardons-nous donc bien de laisser impunie leur témérité à conférer ou à recevoir les Ordres, et de souffrir dorénavant que ces sacrilèges jouissent illégitimement du crime des canons enfreints et de la juridiction usurpée. » Tous les Pères du concile entrè-

rent dans les vues du Pape; tous s'écrièrent : « Nous annulons ce qu'a fait Pierre de Léon; nous dégradons ceux qu'il a élevés; nous déposons ceux qu'il a consacrés; et, pour ce qui est des prêtres et autres ministres ordonnés par Gérard d'Angoulême, nous leur interdisons, par l'autorité apostolique, l'exercice de toute fonction. Nous voulons qu'ils demeurent perpétuellement dans le grade où ils sont et leur défendons de monter jamais plus haut. »

La sentence du concile fut exécutée dans le concile même. Le Pape appela, un à un, par leurs noms, les évêques ordonnés dans le schisme, qui étaient présents au concile, et, après leur avoir reproché leur faute avec indignation, il leur arracha les crosses des mains, les anneaux des doigts et les palliums des épaules. Pierre de Pise ne fut pas exempt de cette rigueur, et le Pape le priva de sa dignité, quoiqu'il la lui eût rendue quand il quitta le schisme, à la persuasion de saint Bernard. C'est de quoi le saint abbé se plaignit au Pape par une lettre très-vigoureuse, où, louant son zèle contre les schismatiques, il dit que la peine ne doit pas être égale quand la faute ne l'est pas, et qu'il importe pour sa réputation de ne pas défaire ce qu'il a fait <sup>1</sup>. L'annaliste Manriquez assure que le Pape se rendit aux représentations du saint et qu'il rétablit Pierre de Pise dans ses hautes dignités.

Le concile de Latran fit ou renouvela trente canons de discipline. Celui qui est ordonné par simonie sera privé de toute fonction. On ne donnera rien pour les bénéfices ni pour les choses sacrées. Un évêque ne recevra point quiconque a été excommunié par un autre. Les clercs incorrigibles seront privés de tous bénéfices ecclésiastiques. On ne pillera pas les biens des clercs à leur mort. Les sous-diacres mariés ou concubinaires seront privés de tout office et de tout bénéfice. Les moines et les chanoines réguliers ne s'appliqueront point à l'étude des lois civiles ni de la médecine. Les laïques ne retiendront point les dîmes et les églises. On observera la trêve de Dieu, sous peine d'excommunication. On

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 21, p. 541. — <sup>2</sup> *Chron. Mauriniac.*

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 213.

assure une sécurité perpétuelle aux clercs, aux moines, aux pèlerins, aux marchands, aux laboureurs et à leurs bestiaux. Les usuriers sont excommuniés et déclarés infâmes. Les hommes de guerre ne se donneront point de rendez-vous dans les foires pour y livrer des combats dans la vue de montrer leur adresse et leur force. Si quelqu'un en meurt on ne lui refusera point la Pénitence et le Viatique, mais il sera privé de la sépulture ecclésiastique. C'est ce qu'on a nommé depuis tournois. On excommunie celui qui frappe un clerc et celui qui met la main sur quelqu'un qui s'est réfugié dans une église ou dans un cimetière. Nul ne cherchera à rendre héréditaires les bénéfices ecclésiastiques. On défend les mariages entre parents. On excommunie les incendiaires; on les prive de la sépulture chrétienne, si auparavant ils n'ont réparé le dommage. Ceux qui se convertissent en santé, on leur donne de plus pour pénitence de servir une année à Jérusalem ou en Espagne contre les infidèles. L'évêque qui absout un incendiaire sans ces conditions restituera lui-même le dommage et s'abstiendra un an de toute fonction épiscopale. Le concile ne conteste pas pour cela aux rois et aux princes la faculté de faire bonne justice, avec le conseil des archevêques et des évêques. Les enfants des prêtres ne seront pas admis au service de l'autel s'ils n'ont vécu religieusement dans des monastères de moines ou de chanoines. On réproue la fausse pénitence. On condamne comme hérétiques et on recommande aux puissances séculières de réprimer ceux qui rejettent le sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur, le baptême des enfants, le sacerdoce et les autres ordres ecclésiastiques, ainsi que les mariages légitimes. Ces hérétiques étaient les nouveaux manichéens. On n'exigera rien pour le saint-chrême ni pour la sépulture. Quiconque reçoit d'une main laïque un bénéfice ecclésiastique en sera privé. On condamne certaines femmes qui, sans observer la règle de saint Benoît, de saint Basile ni de saint Augustin, et sans vivre en communauté, voulaient passer pour religieuses, demeurant dans leurs maisons particulières, où, sous prétexte d'hospitalité,

elles recevaient toutes sortes d'hôtes, même peu vertueux. On défend aussi aux religieuses de venir chanter dans un même chœur avec des chanoines ou des moines. « A la mort des évêques, dit le concile, comme les sanctions des Pères ne permettent pas que les églises restent vacantes au delà de trois mois, nous défendons aux chanoines de la cathédrale, sous peine d'anathème, d'exclure de l'élection de l'évêque les hommes religieux; mais l'élection se fera de leur conseil, ou du moins de leur consentement, sous peine de nullité. » Enfin le concile défend, sous peine d'anathème, aux arbalétriers et aux archers, d'exercer leur art homicide contre les chrétiens et les catholiques <sup>1</sup>.

Dans le concile de Latran, et de l'avis de tous les Pères, Innocent II mit au nombre des saints honorés par l'Eglise saint Sturm, premier abbé de Fulde, dont les miracles furent attestés en plein concile par les évêques venus d'Allemagne. C'est ce que dit le Pape à l'abbé et aux moines de Fulde, dans sa lettre du 19 avril <sup>2</sup>.

Dans le même concile général le roi Roger de Sicile, qui soutenait le reste du schisme, fut publiquement excommunié avec tous ses partisans. Mais à peine le concile était-il fini que mourut le duc Rainulfe d'Apulie, le plus ferme soutien des catholiques en ces contrées. Aussitôt Roger part de Sicile, arrive à Salerne le 7 mai 1139, parcourt l'Apulie, dont toutes les villes se soumettent, à l'exception de Bari et de Troie. Le Pape, l'ayant appris, sortit de Rome avec les troupes qu'il put ramasser, et s'avança jusqu'à San-Germano, au pied du mont Cassin. On envoya des députés de part et d'autre pour négocier la paix; mais, pendant les négociations, le fils du roi, à la tête de mille chevaux, surprit le Pape et l'amena prisonnier à son père. C'était le 10 juillet. On pouvait craindre de grands malheurs pour l'Eglise; il en fut autrement. Aussitôt le roi Roger envoya des ambassadeurs au Pape, son prisonnier, lui demander la paix dans les termes les plus soumis; et le Pape, se voyant abandonné, sans force et sans armes, y consentit. On dressa les arti-

<sup>1</sup> Labbe, t. 10. Mansi, t. 21, p. 526. — <sup>2</sup> Mansi, p. 538.



cles du traité, dont les principaux furent que le Pape accordait à Roger le royaume de Sicile, à un de ses fils le duché de Pouille et à l'autre la principauté de Capoue.

Quand on fut convenu de toutes les conditions du traité le roi et ses deux fils vinrent en présence du Pape, se jetèrent à ses pieds, lui demandèrent pardon et lui promirent obéissance. Ils lui jurèrent fidélité, à lui et à ses successeurs, et aussitôt le Pape donna à Roger l'investiture du royaume de Sicile par l'étendard. C'est ainsi que le prince normand se fit confirmer ce titre, qu'il avait reçu de son beau-frère, l'antipape Anaclet. Cette paix fut jurée le jour de Saint-Jacques, 25 juillet, et le Pape en fit expédier sa bulle, où, sans parler de la concession de l'antipape, il parle des services rendus à l'Église par Robert Guiscard, aïeul du nouveau roi, et par son père Roger, et de la dignité que le Pape Honorius lui avait accordée à lui-même, c'est-à-dire le titre de duc. « C'est pourquoi, dit-il, nous vous confirmons le royaume de Sicile, avec le duché de Pouille et la principauté de Capoue, à vous et à vos successeurs, qui nous feront hommage lige, à la charge d'un cens annuel de six cents schifates. » C'était une monnaie d'or. Tel est le premier titre du royaume de Sicile, depuis de Naples.

Le Pape vint ensuite à Bénévent, où il fut reçu comme si c'eût été saint Pierre en personne. Il en chassa pour la seconde fois l'archevêque intrus Rossiman, sacré par l'antipape. Le second jour de septembre il retourna à Rome, où il était extrêmement désiré, et, comme les Romains l'exhortaient à rompre la paix qu'il avait faite avec le roi Roger, il rejeta ce conseil absolument et dit que ç'avait été la volonté de Dieu que sa prise fût l'occa-

sion de cette paix. Aussi fut-elle approuvée de tout le monde.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, en félicita Roger par ses lettres. Saint Bernard lui écrivit aussi, moins pour le féliciter que pour l'engager à rapporter à Dieu seul la gloire de ses succès. Pierre avait déjà en Sicile un monastère de sa congrégation ; le roi Roger en demanda un à saint Bernard de la congrégation de Cîteaux ; il souhaitait même l'y posséder en personne. Bernard lui envoya de ses religieux, avec une lettre qui commence en ces termes : « Si vous me cherchez, me voici, et moi et les enfants que Dieu m'a donnés. On dit que mon humilité a trouvé grâce auprès de Votre Majesté, au point qu'elle souhaite me voir. Que suis-je pour dissimuler le bon plaisir du roi ? J'accours, moi qu'on désire ; me voici, non dans cette présence infirme du corps, dans laquelle Hérode méprisait le Seigneur, mais dans mes entrailles ; car qui me séparera de ceux que je vous envoie ? Je les suis quelque part qu'ils aillent ; vinssent-ils à demeurer aux extrémités de la mer, ils n'y seront pas sans moi. Avec eux, ô prince, vous avez la lumière de mes yeux, vous avez mon cœur et mon âme. Qu'est-ce que cela y fait s'il y manque la portion la plus petite de nous-même ? je veux dire ce chétif corps, ce vil esclave que la nécessité retient, lors même que la volonté le sollicite. Il ne saurait suivre l'âme, qui vole, infirme comme il est et n'attendant plus que le sépulcre. » Le roi de Sicile reçut avec une munificence royale les chers enfants de saint Bernard, qui lui en témoigna sa reconnaissance par une troisième lettre <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 207, 208 et 209.

## § III

SAINT BERNARD MAINTIENT CONTRE DIVERSES ERREURS LA PURETÉ DE LA FOI CATHOLIQUE, ILLUSTRÉE PAR LES TRAVAUX DE PIERRE DE CLUNY, DE HUGUES ET DE RICHARD DE SAINT-VICTOR, ET DE PLUSIEURS AUTRES ÉCRIVAINS REMARQUABLES.

Le concile de Latran condamna aussi un novateur en fait de doctrine, Arnaud de Bresce. Nous avons vu que, dans la querelle des investitures, les avocats de l'empereur Henri V mettaient en avant cette maxime que, comme les biens spirituels appartiennent à l'Église, ainsi tous les biens temporels appartenaient à l'empereur; que sa volonté seule y était la loi suprême; que de lui dépendaient tous les royaumes, toutes les seigneuries, toutes les propriétés. Arnaud de Bresce fit de cette maxime un système pour décrier les gens d'Église et gagner les séculiers.

Il était simple lecteur et avait été disciple d'Abailard. Il ne manquait pas d'esprit; il aimait les opinions nouvelles et singulières; il était éloquent, mais d'une éloquence de mots qui le faisait parler plus facilement que solidement.

Étant revenu en Italie après avoir longtemps étudié en France, il se revêtit d'un habit de religieux, pour se faire mieux écouter, et commença à déclamer contre les évêques, sans épargner le Pape, contre les clercs et les moines, ne flattant que les laïques. Il disait qu'il n'y avait point de salut pour les clercs qui avaient des biens en propriété, pour les évêques qui avaient des seigneuries, ni pour les moines qui possédaient des immeubles; que tous ces biens appartenaient au prince; que lui seul pouvait les donner et seulement à des laïques; que le clergé devait vivre des dîmes et des oblations volontaires du peuple, se contentant de ce qui suffit pour une vie frugale. On disait d'ailleurs qu'il n'avait pas de bons sentiments du saint Sacrement de l'autel et du baptême des enfants.

Par ses discours il troublait l'Église de Bresce, sa patrie, et, expliquant malicieuse-

ment l'Écriture sainte, il animait les laïques, déjà mal disposés contre le clergé; car le faste des évêques et des abbés, la vie molle et licencieuse des moines ne lui donnaient que trop de matière; mais il ne se tenait pas dans les bornes de la vérité. Ses discours firent un tel effet qu'à Bresce et dans plusieurs autres villes le clergé tomba dans le dernier mépris et devint l'objet de la raillerie publique. Arnaud fut donc accusé, dans le concile de Latran, par son évêque et par des personnes pieuses, et le Pape lui imposa silence. Il s'enfuit de Bresce, passa les Alpes et se réfugia à Zurich, où il s'arrêta, recommença à dogmatiser, et en peu de temps infecta tout le pays de ses erreurs <sup>1</sup>.

Pour ce qui est d'Abailard, depuis dix-huit ans qu'il avait été condamné au concile de Soissons, il avait continué d'enseigner, s'appliquant principalement à la théologie, quoiqu'il n'y fût pas si versé que dans les arts libéraux; aussi répandait-il plusieurs erreurs dont les gens de bien furent alarmés. Guillaume, abbé de Saint-Thierry, en écrivit ainsi à Geoffroi, évêque de Chartres, et à saint Bernard: « Pierre Abailard recommence à enseigner des nouveautés et à en écrire; ses livres passent les mers et traversent les Alpes; ses nouveaux dogmes se répandent dans les provinces; on les publie, on les défend librement, jusque-là qu'on dit qu'ils sont estimés même à la cour de Rome. Je vous le dis, votre silence est dangereux tant pour vous que pour l'Église de Dieu.

« Dernièrement je rencontrai par hasard un ouvrage de cet homme, intitulé: *Théologie de Pierre Abailard*. J'avoue que ce titre excita ma curiosité, et, comme j'y trouvai

<sup>1</sup> Baron., ann. 1139. Otto Frising. Gunth.



plusieurs choses qui me frappèrent, je les marquai, avec les raisons pourquoi elles m'avaient frappé, et je vous les envoie avec le livre ; vous en jugerez. Je n'ai trouvé que vous à qui je puisse m'adresser en cette occasion. Il vous craint ; fermez les yeux, qui craindra-t-il ? et que ne dira-t-il pas s'il ne craint personne ? Voici donc les articles que j'ai tirés de ses ouvrages :

« 1° Il définit la foi l'estimation des choses qu'on ne voit point. 2° Il dit qu'en Dieu les noms de Père, de Fils et de Saint-Esprit sont impropres, mais que c'est une description de la plénitude du souverain bien ; 3° que le Père est une pleine puissance, le Fils une certaine puissance, et que le Saint-Esprit n'est aucune puissance. 4° Le Saint-Esprit n'est pas de la substance du Père et du Fils, comme le Fils est de la substance du Père. 5° Le Saint-Esprit est l'âme du monde. 6° Nous pouvons vouloir le bien et le faire par le libre arbitre, sans le secours de la grâce. 7° Ce n'est pas pour nous délivrer de la servitude du démon que Jésus-Christ s'est incarné et a souffert. 8° Jésus-Christ, Dieu et homme, n'est pas une troisième personne dans la Trinité. 9° Au Sacrement de l'autel la forme de la substance précédente demeure en l'air. 10° Les suggestions du démon se font dans les hommes par des moyens physiques. 11° Nous ne tirons point d'Adam la coulpe du péché originel, mais seulement la peine. 12° Il n'y a péché que dans le consentement au péché et le mépris de Dieu. 13° On ne commet aucun péché par la concupiscence, la délectation, ni l'ignorance ; ce ne sont que des dispositions naturelles. » L'abbé Guillaume réfute ensuite ces treize articles l'un après l'autre, rapportant en plusieurs endroits les propres paroles d'Abailard <sup>1</sup>.

Saint Bernard répondit ainsi à l'abbé Guillaume : « Votre trouble me paraît raisonnable et nécessaire ; il est même efficace et agissant, puisqu'il vous fait mettre la main à la plume pour confondre et réfuter des dogmes impies. Quoique je n'aie pas encore lu votre livre avec attention, que je n'aie fait que le parcourir à la hâte et superficielle-

ment, je le goûte extrêmement, et je le crois assez fort pour renverser et détruire les impiétés qu'il attaque ; mais, comme je n'ai point la coutume, vous le savez, de m'en rapporter à mon propre jugement, principalement dans une affaire de cette conséquence, je crois nécessaire de prendre un temps commode pour nous rendre en un lieu et conférer ensemble sur ces matières. Il me semble que cela ne se peut faire avant les fêtes de Pâques, de peur de sortir de l'esprit d'oraison et du recueillement qui convient au saint temps de carême. Souffrez que je me taise patiemment jusque-là, d'autant plus que je n'ai point encore assez étudié ces questions. Dieu est assez puissant pour accorder à vos prières la sagesse et les lumières que vous me souhaitez <sup>1</sup>. »

Saint Bernard, voulant corriger Abailard de ses erreurs sans le confondre, l'avertit en secret, et traita avec lui si modestement et si raisonnablement qu'Abailard en fut touché et lui promit de tout corriger selon qu'il lui prescrirait ; mais, quand saint Bernard l'eut quitté, il abandonna cette sage résolution, excité par de mauvais conseils et se fiant à son esprit et au grand exercice qu'il avait dans la dispute. Sachant donc qu'on devait bientôt tenir un concile nombreux à Sens, il alla trouver l'archevêque et se plaignit que l'abbé de Clairvaux parlait secrètement contre ses livres. Il ajouta qu'il était prêt à les défendre en public, et demanda que l'abbé fût appelé au concile pour expliquer ce qu'il pourrait avoir à dire. L'archevêque fit ce qu'Abailard avait demandé et écrivit au saint abbé de se trouver au concile de Sens ; mais il s'excusa d'y aller, et écrivit ainsi aux évêques qui devaient y être appelés : « Un bruit court, et je crois qu'il est venu jusqu'à vous, qu'on m'appelle pour me trouver à Sens à l'octave de la Pentecôte, et que c'est un défi afin de m'engager à une dispute pour la défense de la foi, quoiqu'il ne convienne pas à un serviteur de Dieu de disputer, mais d'user de patience envers tout le monde. Si c'était mon affaire propre, je pourrais, et peut-être avec fondement, me flatter

<sup>1</sup> *Bibl. Cisterc.*, t. 4, p. 112. S. Bernard, *epist.* 326.

<sup>1</sup> *Id.*, *epist.* 327.

de votre protection ; mais, puisque c'est aussi votre cause, et plus la vôtre que la mienne, j'ose vous avertir et je vous prie instamment de vous montrer amis au besoin ; je dis amis, non pas de nous, mais de Jésus-Christ, dont l'épouse réclame votre assistance, accablée qu'elle est d'une infinité d'hérésies et d'erreurs qui se multiplient à l'abri même de votre nom. L'ami de l'Époux ne saurait hésiter à se déclarer pour elle dans une si belle occasion. Et ne vous étonnez pas de ce que nous vous invitons si subitement ; c'est un artifice de notre adversaire pour nous prendre au dépourvu <sup>1</sup>. »

Le saint abbé céda toutefois ensuite au conseil de ses amis, qui, voyant que tout le monde se préparait à ce concile comme à un spectacle, craignaient que son absence n'augmentât le scandale du peuple et la fierté d'Abailard s'il ne se trouvait personne pour s'y opposer. Saint Bernard se rendit donc à leur avis, mais avec une telle répugnance qu'il en versa des larmes, et il se trouva au lieu et au jour marqués, quoique peu préparé à la dispute. C'est ce qu'il témoigne lui-même dans sa lettre au Pape Innocent <sup>2</sup>.

Le concile de Sens se tint au jour marqué, qui était le 2 juin 1140, et on ne peut mieux apprendre ce qui s'y passa que par la lettre synodale que saint Bernard en écrivit au Pape sous le nom des évêques de France, c'est-à-dire de la province de Sens, savoir : Henri, archevêque de Sens ; Geoffroi, évêque de Chartres et légat du Saint-Siège ; Élie, évêque d'Orléans ; Hugues d'Auxerre, Hatton de Troyes, Manassès de Meaux. Voici cette lettre :

« Comme tout le monde reconnaît que ce qui a été décidé par le Siège apostolique est si incontestable, qu'aucune fausse subtilité n'en peut affaiblir le jugement ni aucune passion en détruire l'autorité, nous croyons, très-saint Père, qu'il est à propos de vous rendre compte de ce que nous avons fait dans notre dernière assemblée, afin que vous ayez la bonté d'approuver et de confirmer à jamais ce que nous avons jugé nécessaire de déterminer avec plusieurs personnes pieuses

et éclairées. Il n'y avait presque aucun endroit en France, ni ville, ni bourgade, ni château, où l'on n'entendit disputer de la sainte Trinité ; de simples écoliers s'ingéraient d'en parler jusque dans les places publiques. Non-seulement les personnes de lettres et d'un âge avancé, les enfants même et les ignorants, que dis-je ? les sots et les insensés se mêlaient de raisonner sur ce mystère et avançaient mille propositions absurdes, extravagantes, tout à fait contraires à la foi catholique et à l'autorité des saints Pères. En vain des personnes d'une foi pure les avertissaient, les reprenaient, les exhortaient à renoncer à des dogmes si ridicules ; ces gens, fortifiés par l'autorité de leur maître Abailard, par son livre intitulé sa *Théologie*, et par d'autres ouvrages de cet auteur, s'animaient encore davantage et s'obstinaient à défendre des nouveautés qui faisaient périr une infinité d'âmes. Alarmés et troublés dans cette conjoncture, nous n'osions cependant agir et remuer des questions si délicates.

« Mais l'abbé de Clairvaux, entendant parler souvent de ces sortes de questions, et les ayant lues par hasard dans le livre de *Théologie* et dans quelques autres écrits d'Abailard, il se donna la peine de les examiner, et il se crut obligé d'en faire une réprimande à cet auteur, la première fois tête à tête, ensuite en présence de deux ou trois témoins, pour observer le précepte de l'Évangile. Il lui représenta avec beaucoup d'honnêteté et d'affection qu'il devait retrancher ces propositions de ses livres et empêcher que ses disciples ne les soutinssent. Il exhorta même plusieurs de ses sectateurs à s'interdire la lecture de ces livres empoisonnés et à avoir pour suspecte une si mauvaise doctrine. Dès lors maître Pierre, aigri et piqué de ces remontrances, nous a pressés sans relâche d'ordonner à l'abbé de se rendre à Sens, le jour de l'octave de la Pentecôte, promettant de le convaincre à nos yeux et de prouver la vérité des propositions que cet abbé qualifiait d'hérétique. L'abbé répondit qu'il ne viendrait point au jour assigné et qu'il n'entretrait point en dispute avec Abailard. Dans cet intervalle maître Abailard avertit ses disci-

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 187. — <sup>2</sup> *Epist.* 189.



ples de se trouver à cette conférence, afin d'y appuyer ses opinions et sa doctrine. L'abbé, informé de toutes ces menées, craignant d'autoriser par son refus ces sentiments profanes, ou pour mieux dire ces extravagances dans l'esprit des ignorants et de ses sectateurs, poussé d'un saint zèle, transporté d'une ardeur toute céleste, se présenta dans notre assemblée au jour déterminé, quoiqu'il ne se fût point engagé à s'y trouver. Tous les suffragants de la métropole étaient venus à Sens pour y célébrer la translation des saintes reliques, dont nous avons fixé la cérémonie à ce même jour.

« Étaient présents le glorieux roi de France, Louis; le religieux comte de Nevers; Guillaume, l'archevêque de Reims, et quelques-uns de ses suffragants; nous et les nôtres, excepté celui de Paris et de Nevers, avec un grand nombre de saints abbés, de sages et savants ecclésiastiques. Alors entra l'abbé de Clairvaux, et maître Abailard avec ses fauteurs. Enfin le seigneur abbé produisit le livre de *Théologie* de maître Abailard et y fit la lecture des propositions absurdes et hérétiques qu'il avait notées, afin d'obliger ledit maître ou à désavouer qu'il les eût écrites, ou bien, s'il les avouait, à les prouver ou à les rétracter. Maître Abailard, se défiant de ses forces, chercha des défaites et refusa de répondre, quoiqu'il fût en pleine liberté de parler, dans un lieu sûr, devant des juges équitables; il en appela à votre tribunal et sortit de l'assemblée avec ceux de sa faction.

« Cet appel ne paraissait guère canonique; néanmoins, par une déférence respectueuse pour le Saint-Siège, nous n'avons prononcé aucun jugement contre sa personne; mais, parce que la contagion de sa mauvaise doctrine avait déjà infecté plusieurs personnes et gagné jusqu'au cœur de l'Église, nous avons condamné ses propositions le jour précédent, après en avoir fait plusieurs fois la lecture en pleine audience, et après avoir montré clairement qu'elles étaient non-seulement fausses, mais hérétiques, tant par de solides raisonnements que par les passages de saint Augustin et des autres Pères, cités par l'abbé de Clairvaux. Comme elles entraînent une infi-

nité d'âmes dans une erreur damnable et pernicieuse, nous vous supplions instamment tout d'une voix, bien-aimé seigneur et Père, de les censurer à jamais par votre autorité et de punir ceux qui s'obstineraient à les défendre. De plus, si Votre Sainteté jugeait à propos d'imposer silence audit Abailard, de lui interdire le pouvoir d'enseigner et d'écrire, de condamner ses livres comme remplis de dogmes impies, elle arracherait les épines de l'Église de Dieu, elle la verrait fleurir, fructifier, produire une ample moisson. Nous vous adressons, vénérable Père, un extrait de quelques-unes des propositions condamnées, afin que, par là, vous jugiez plus facilement du reste de l'ouvrage <sup>1</sup>. »

Samson, archevêque de Reims, qui avait assisté au concile de Sens, écrivit aussi au Pape sur ce sujet, avec trois de ses suffragants, Joscelin de Soissons, Geoffroi de Châlons, Alvisé d'Arras. Dans cette lettre, dont saint Bernard fut le rédacteur, l'archevêque de Reims renvoie à celle de l'archevêque de Sens et dit en parlant d'Abailard : « Étant pressé par l'abbé de Clairvaux, en présence des évêques, il n'a ni confessé ni nié ses erreurs; mais, quoiqu'il eût choisi lui-même et le lieu et le juge, quoiqu'il n'eût ni lésion ni grief à alléguer, il a appelé au Saint-Siège. Les évêques, par respect pour Votre Sainteté, n'ont rien fait contre sa personne; ils ont seulement condamné les articles extraits de ses livres et déjà condamnés par les saints Pères, de peur que le mal ne s'étendit. Parce donc que cet homme entraîne une grande multitude de peuple qui a créance en lui, il est nécessaire que vous arrêtiez ce mal en y apportant un prompt remède <sup>2</sup>. »

Saint Bernard écrivit aussi en son nom propre plusieurs lettres à Rome sur ce sujet, et les envoya par Nicolas, moine de Clairvaux et depuis son secrétaire, qui avait été présent à tout. Il écrivit premièrement au Pape une grande lettre où il réfute les erreurs d'Abailard, et une plus courte où il raconte ce qui s'était passé. Après le schisme de Pierre de Léon il avait espéré quelque repos; il avoue s'être trompé, les nouvelles er-

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 327. — <sup>2</sup> Id., *epist.* 191.

reurs n'étant pas moins pernicieuses à l'Église que le schisme. « Abailard, dit-il, a fait venir d'Italie Arnaud de Bresce, son disciple, pour attaquer de concert la doctrine catholique. Ils ont une apparence de piété, dans leur habit et leur manière de vivre, qui leur sert à séduire plus de monde. Abailard relève les philosophes par de grandes louanges pour abaisser les docteurs de l'Église ; il préfère leurs inventions et les siennes à la doctrine des Pères, et, comme tout le monde fuit devant lui, il veut entrer en combat singulier avec moi, qui suis le moindre de tous. » Après avoir marqué ce qui s'était passé au concile de Sens et l'appellation d'Abailard, il ajoute : « C'est à vous, qui êtes le successeur de saint Pierre à juger si celui qui attaque la foi de saint Pierre doit trouver un asile dans son Siège. Souvenez-vous des grâces que Dieu vous a faites, et, après avoir éteint le schisme, réprimez aussi l'hérésie, afin qu'il ne manque rien à votre couronne <sup>1</sup>. »

Les autres lettres de saint Bernard s'adressent aux principaux prélats de la cour de Rome ; premièrement aux évêques et aux cardinaux en général, auxquels il dit : « Lisez, s'il vous plaît, la *Théologie de Pierre Abailard* ; vous l'avez en main, puisqu'il se vante que plusieurs la lisent à Rome ; lisez son livre des *Sentences* et celui qui est intitulé *Connais-toi-même*, et voyez combien ils contiennent de sacrilèges et d'erreurs <sup>2</sup>. » Une autre lettre s'adresse au chancelier Aimeric, auquel il dit qu'Abailard se glorifie d'avoir eu pour disciples les cardinaux et les clercs de la cour de Rome, disant que ses livres sont entre leurs mains et qu'ils prendront la défense de sa doctrine <sup>3</sup>. Une autre lettre est adressée au cardinal Gui de Castel, qui fut depuis le Pape Célestin II ; il avait été disciple d'Abailard, qui comptait principalement sur son crédit. Les autres à qui écrit saint Bernard sont : le cardinal Yves, qui avait été chanoine de Saint-Victor à Paris ; le cardinal Étienne, évêque de Palestrine ; le cardinal Grégoire, le cardinal Gui de Pise, et deux autres qui ne sont pas nommés <sup>4</sup>.

La grande lettre de saint Bernard au Pape

Innocent est plutôt un traité où il réfute les principales erreurs d'Abailard. « C'est à votre apostolat, dit-il, qu'on doit s'adresser quand il s'élève des périls et des scandales dans le royaume de Dieu, principalement en ce qui regarde la foi. Elle ne saurait en effet trouver un endroit plus propre à réparer ses pertes que celui où elle est inaltérable ; c'est la prérogative du Siège apostolique. A quel autre qu'à Pierre a-t-il été dit : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point ? » Il faut donc exiger du successeur de Pierre ce qui est dit ensuite : « Lors donc que tu seras converti affermis tes frères. » C'est aujourd'hui, bien-aimé Père, qu'il est nécessaire d'accomplir cette parole ; il est temps d'exercer votre principauté, de signaler votre zèle, d'honorer votre ministère. Remplissez les devoirs de celui dont vous occupez la place en affermissant la foi chancelante des fidèles, en exterminant les corrupteurs de cette foi.

« Il s'est élevé en France un homme qui, d'ancien maître ès arts, s'est fait théologien nouveau ; qui, après s'être joué dès sa jeunesse dans l'art de la dialectique, sur ses vieux jours nous débite ses rêveries sur l'Écriture sainte ; qui réveille des erreurs déjà condamnées et qui en enfante de nouvelles ; qui, se figurant n'ignorer rien de tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, prononçant sur tout sans jamais hésiter, s'élève jusque dans le sein de Dieu, d'où il puise des secrets ineffables qu'il vient nous rapporter ; qui, prêt à rendre raison de tout, prétend expliquer même ce qui est au-dessus de la raison, et cela contre les règles de la foi et de la raison même. En effet qu'y a-t-il de plus contraire à la raison que de vouloir surpasser la raison par la raison ? Qu'y a-t-il de plus contraire à la foi que de refuser de croire ce que la raison ne saurait atteindre ? Au reste voici le sens qu'il donne à ces paroles du Sage : « Celui qui croit légèrement est un téméraire <sup>1</sup>. » Il dit que, croire légèrement, c'est faire marcher la foi avant la raison, quoique le Sage ne parle point de la foi que nous devons à Dieu, mais seulement d'une trop grande facilité à croire ce que les hommes

<sup>1</sup> Epist. 189. — <sup>2</sup> Epist. 188. — <sup>3</sup> Epist. 333. — Epist. 102, 193, 331-335.

<sup>4</sup> Eccl., 19.



nous disent ; car le Pape Grégoire dit que la foi en Dieu est sans mérite dès que la raison humaine en fournit l'expérience, et il loue les apôtres d'avoir suivi le Sauveur dès le premier commandement qu'il leur en fit, persuadé qu'il est louable d'obéir à Dieu avec promptitude, au lieu que les disciples furent blâmés d'avoir été tardifs et trop lents à croire. Enfin Marie est louée d'avoir prévenu la raison par la foi ; Zacharie est puni pour avoir éprouvé la foi par la raison ; Abraham est loué pour avoir cru, contre toute espérance, ce qu'on lui faisait espérer.

« Notre théologien parle tout autrement. A quoi bon, dit-il, parler pour enseigner, si l'on ne rend pas intelligible ce que l'on enseigne ? Ainsi, dans l'espérance qu'il donne à ses disciples de leur faire comprendre ce que la foi a de plus profond et de plus sublime, il établit des degrés dans la Trinité, des modes dans la majesté divine, des nombres dans l'éternité. Il enseigne que Dieu le Père est la pleine puissance, que le Fils est une certaine puissance, que le Saint-Esprit n'est nulle puissance. » Saint Bernard montre en détail et solidement ce qu'il y a d'ineptie et d'impiété dans des propositions pareilles ; en particulier, combien peu Abailard s'entend lui-même lorsque, d'un côté, il confesse que le Saint-Esprit est consubstantiel au Père et au Fils, et que, d'un autre côté, il nie que le Saint-Esprit procède de la substance de l'un et de l'autre.

« Après tout, s'écrie saint Bernard, est-il étrange qu'un homme qui ne s'inquiète pas de ce qu'il dit se jette sur les mystères de la foi, envahisse et mette en pièces les trésors cachés de la piété, lui qui parle de la foi même d'une manière si peu respectueuse ? Dès les premières lignes de son extravagante théologie il définit la foi une opinion ; comme s'il était libre à chacun de dire et de penser ce qui lui plaît, comme si les mystères de notre foi dépendaient du caprice des opinions humaines, au lieu qu'ils sont appuyés sur les fondements solides et inébranlables de la vérité. Si notre foi est douteuse notre espérance est vaine. Nos martyrs sont des insensés, eux qui ont essuyé mille tourments pour une récompense incertaine, terminé de longs

exils par une mort cruelle, dans la vue d'un bonheur dont ils n'ont pu être assurés. A Dieu ne plaise que nous ayons ces idées de la foi et de l'espérance. Ce que la foi nous propose à croire est fondé sur la vérité même, démontré par la révélation, vérifié par les miracles, consacré par l'enfantement d'une vierge, scellé du sang du Sauveur, confirmé par la gloire de sa résurrection. Tant de témoignages sont invincibles. Enfin le Saint-Esprit, pour surcroît de certitude, rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu. Après cela sera-t-on assez téméraire pour dire que la foi est une simple opinion, à moins qu'on n'ait pas encore reçu le Saint-Esprit, qu'on n'ignore l'Évangile ou qu'on ne l'estime une pure fable ? « Je sais à qui j'ai cru, s'écrie l'Apôtre, et je suis certain <sup>1</sup> ; » et vous me soufflez aux oreilles : La foi est une opinion ? Vous me proposez comme douteux ce qu'il y a au monde de plus certain ? Mais saint Augustin raisonne tout autrement. « La foi, dit-il, n'est point une conjecture ou une opinion qui naisse dans nos cœurs par la force de nos réflexions ; elle est une science certaine, applaudie par la conscience. Loin de la foi ces bornes étroites qu'on prétend lui assigner ! Laissons ces opinions problématiques aux philosophes académiciens, qui se font un principe de douter de tout et de ne savoir rien. » Pour moi je me range avec confiance dans le parti du Docteur des nations, et je m'assure, avec lui, que je ne serai point trompé. J'aime, je l'avoue, sa définition de la foi, quoiqu'il semble que notre docteur la désapprouve indirectement. « La foi, dit cet Apôtre, est le fondement des choses que l'on espère et une preuve certaine de ce qui ne se voit point <sup>2</sup>. » Elle est donc un fondement, et non pas une chimère et l'effet d'une vaine imagination. Le mot de fondement (*substantia*) vous marque quelque chose de fixe et de certain ; il resserre votre esprit, il lui prescrit des limites. Ainsi la foi est une certitude et non pas une opinion.

« Mais veuillez considérer le reste. Je passe sous silence ces propositions qu'il avance : que Notre-Seigneur n'a point eu l'esprit de

<sup>1</sup> 2 Tim., 1, 12. — <sup>2</sup> Hébr. 11, 1.

crainte; que la crainte pure et chaste ne subsistera point en l'autre monde; qu'après la consécration du pain et du vin les accidents demeurent suspendus en l'air; que les démons se servent des pierres et des herbes pour faire des impressions sur nos sens et pour réveiller nos passions, selon que leur subtile malignité leur fait discerner dans ces choses naturelles une vertu propre à les exciter; que le Saint-Esprit est l'âme du monde, et que le monde, selon Platon, est un animal d'autant plus excellent qu'il a une âme plus excellente. Et c'est en cet endroit que, s'efforçant de faire un chrétien de Platon, il se déclare païen lui-même. Je passe sous silence tous ces points et beaucoup d'autres rêveries qu'il débite, pour m'arrêter à des choses plus importantes, quoique je ne prétende pas y répondre pleinement; cela demanderait de gros volumes. Je ne dis que ce que je ne puis taire.

« Ce téméraire scrutateur de la majesté divine ose attaquer le mystère de notre Rédemption dans son livre des *Sentences* et dans son explication de l'Épître aux Romains. J'ai lu ces deux traités, où il expose d'abord sur ce point le sentiment unanime des Pères; ensuite il le rejette et il se vante d'en avoir un meilleur, sans avoir égard à cet avis du Sage : « Ne franchissez pas les bornes qu'ont posées nos pères <sup>1</sup>. » « Il faut savoir, dit-il, que tous nos docteurs, depuis les apôtres, conviennent que l'homme était sous l'empire du démon et qu'il lui appartenait justement, parce qu'il s'était volontairement livré à lui par un abus de son libre arbitre, suivant la maxime que le vaincu devient l'esclave du vainqueur. C'est pour cette raison, ajoute-t-il, que, selon ces mêmes docteurs, il a fallu que le Fils de Dieu s'incarnât, à cause que l'homme coupable ne pouvait être délivré du joug du démon que par la mort de l'homme innocent. Pour moi, dit-il, je crois que le démon n'a jamais eu de pouvoir sur l'homme qu'autant que Dieu lui en a donné, comme au geôlier de la prison, et je crois aussi que le Fils de Dieu ne s'est point incarné pour le délivrer. » Quoi de plus insupportable dans

ce discours de son blasphème ou de son orgueil? quoi de plus criminel de son impudence ou de son impiété? Tout le monde ne devrait-il pas se soulever contre lui puisqu'il ose se soulever contre tout le monde? « Tous sont de ce sentiment, dit-il, et moi je n'en suis pas! » Quel est donc le vôtre? qu'avez-vous de meilleur à nous dire? qu'avez-vous inventé de si subtil? quelle révélation nouvelle vous vantez-vous d'avoir, que les saints et les sages n'aient point connue? Sans doute il nous donnera des eaux furtives et du pain dérobé.

« Mais, quoi qu'il en soit, dites-nous, je vous prie, ce que vous pensez et ce que nul autre n'a pensé avant vous. Le Fils de Dieu ne s'est point fait homme pour délivrer l'homme. Vous êtes seul de votre sentiment; où l'avez-vous puisé? Ce n'est point d'aucun sage, d'aucun prophète ni apôtre, ni du Seigneur même. Le Docteur des nations ne nous apprend que ce qu'il a appris du Seigneur <sup>1</sup>; le Docteur de tous déclare que sa doctrine n'est point de lui et qu'il ne parle point de lui-même; mais vous vous parlez de votre fonds; vous vous mêlez de nous apprendre ce que vous n'avez appris de personne. Le menteur tire de lui ce qu'il dit; gardez donc ce qui est à vous. Je ne veux écouter que les prophètes et les apôtres; je prétends suivre l'Évangile, mais non pas celui de Pierre Abailard. Vous nous fabriquez un Évangile tout nouveau; l'Église n'en admet point un cinquième. Quelle est la doctrine que la loi, les prophètes, les apôtres, les hommes apostoliques nous enseignent? Celle que vous seul rejetez, savoir que Dieu s'est fait homme pour délivrer l'homme. Si un ange du ciel nous annonce un autre Évangile, qu'il soit anathème! »

Saint Bernard réfute ensuite la nouveauté d'Abailard par les paroles des prophètes, des apôtres et de Jésus-Christ. Quant à la convenance de l'incarnation du Fils de Dieu et de sa Passion il dit entre autres : « Une telle économie convenait aux hommes, aux anges, à Dieu même : aux hommes, afin de briser les fers de leur esclavage; aux anges, pour

<sup>1</sup> Prov., 22, 18.

<sup>1</sup> 1 Cor., 11, 23.



remplacer leur nombre; à Dieu même, pour l'accomplissement de ses décrets. Au reste le bon plaisir de Dieu a été la règle de ses actions. Et qui ne conviendra pas que le Tout-Puissant n'eût mille autres moyens de nous racheter, de nous justifier et de nous délivrer? Cela diminue-t-il l'efficacité du moyen qu'il a choisi? Peut-être même a-t-il choisi le meilleur et le plus capable de guérir notre ingratitude et de nous rappeler vivement la grandeur de notre chute par la grandeur des peines qu'il en coûte à notre Rédempteur. D'ailleurs nul homme ne sait ni ne peut savoir parfaitement les trésors de grâces, les convenances de sagesse, les sources de gloire et les remèdes de salut qui sont cachés dans les profondeurs incompréhensibles de cet auguste mystère, à la vue duquel le prophète s'épouvante d'admiration et que le Précurseur se croit indigne de pénétrer<sup>1</sup>. »

Saint Bernard conclut son admirable lettre par ces paroles : « Voilà, très-saint Père, le petit opusculé que je prends la liberté de vous présenter contre quelques articles d'une hérésie naissante; quand même vous ne feriez autre chose que d'approuver les effets de mon zèle j'aurais du moins satisfait à ma conscience. Sensible à l'injure qu'on fait à la religion, incapable d'y remédier par moi-même, je crois faire beaucoup que d'avertir celui auquel Dieu a donné des armes pour exterminer l'erreur, pour abaisser toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu et pour assujettir tout esprit à l'obéissance du Christ. On trouve dans ses autres ouvrages plusieurs propositions également mauvaises; mais ni mon loisir ni l'étendue d'une lettre ne me permettent de les réfuter. D'ailleurs je ne vois pas que cela soit nécessaire, parce qu'elles sont d'une fausseté si évidente que les raisons les plus communes de notre foi suffisent pour les combattre. Cependant j'en ai fait un recueil que j'adresse à Votre Sainteté<sup>2</sup>. »

Et dans cette lettre, et dans toute cette affaire, saint Bernard se montre un vrai Père de l'Église, tandis que, avec tout son esprit, Abailard n'est qu'un sophiste superficiel et

vaniteux. Quelque temps après la condamnation de ses erreurs au concile de Sens on répandit un écrit qui contenait dix-sept articles de ces erreurs, comme extraites de ses écrits et condamnées dans cette assemblée. Pour se justifier de ces articles Abailard composa une première apologie adressée à tous les fidèles; il eut soin d'en tirer plusieurs copies et de les répandre dans le monde. Il y déclare : 1° qu'il déteste la proposition, qu'on lui attribuait malicieusement, dit-il, que le Père est la pleine puissance, le Fils une certaine puissance, et que le Saint-Esprit n'est aucune puissance; qu'il croit, au contraire, que le Fils et le Saint-Esprit sont de la même substance que le Père, qu'ils sont une même puissance, une même volonté; 2° qu'il reconnaît que le Fils de Dieu seul s'est fait homme pour nous racheter; 3° que Jésus-Christ, comme Fils unique de Dieu, est né de la substance du Père avant tous les siècles, et que le Saint-Esprit, qui est la troisième personne de la sainte Trinité, procède du Père et du Fils; 4° que la grâce de Dieu est tellement nécessaire à tous les hommes que ni la nature ni le libre arbitre ne peuvent suffire pour le salut, parce qu'en effet c'est la grâce qui nous prévient afin que nous voulions, qui nous suit afin que nous puissions, qui nous accompagne afin que nous persévérions; 5° que Dieu ne peut faire que ce qu'il est convenable qu'il fasse et qu'il y a beaucoup de choses qu'il ne fera jamais; 6° qu'il y a des péchés d'ignorance, surtout quand ils sont occasionnés par la négligence à nous instruire de nos devoirs; 7° que Dieu empêche souvent le mal, soit en prévenant l'effet de la mauvaise volonté, soit en la changeant en bien; 8° que nous avons contracté la coulpe et la peine du péché d'Adam, et que ce péché a été la source et la cause de tous les nôtres; 9° Abailard confesse encore que ceux qui ont attaché Jésus-Christ à la croix se sont rendus coupables d'un grand péché; 10° que la perfection de la charité, qui n'exclut point une crainte chaste, telle que les anges et les bienheureux l'ont dans le ciel, a été en l'âme de Jésus-Christ; 11° que la puissance des clefs se trouve dans tous les évêques que l'Église reconnaît pour tels;

<sup>1</sup> Habacuc, 3, 2. Jean., 1, 27. — <sup>2</sup> S. Bern., *epist.* 190.

12° que tous ceux qui sont égaux en amour de Dieu et du prochain le sont en perfection et en mérite; 13° qu'il n'y a aucune différence entre les trois personnes divines, quant à la plénitude du bien et à la dignité de la gloire. 14° Il proteste qu'il n'a jamais pensé ni dit que le dernier avènement du Fils pouvait être attribué au Père; 15° qu'il croit que l'âme de Jésus-Christ est réellement et substantiellement descendue aux enfers. 16° Il déclare encore qu'il n'a jamais dit ni écrit que l'action, la volonté, la cupidité, le plaisir ne sont pas des péchés, et que nous ne devons pas souhaiter l'extinction de cette cupidité. 17° Après avoir désavoué le livre des *Sentences*, que l'on faisait passer sous son nom, quoiqu'il ne fût pas de lui, il prie les fidèles de ne pas noircir son innocence en lui imputant des erreurs qu'il n'enseignait pas, et de donner un bon sens à ce qui leur paraîtrait douteux dans ses écrits <sup>1</sup>.

Telle est l'apologie d'Abailard. Pour la bien apprécier il suffit du premier article, qui est le plus important. Il y accuse ses adversaires de lui attribuer malicieusement cette proposition : Le Père est une pleine puissance, le Fils est une certaine puissance, le Saint-Esprit n'est aucune puissance; il assure que ces expressions ne sont jamais sorties de sa bouche et qu'il les rejette avec horreur, comme hérétiques et diaboliques. Or et cette proposition et ces expressions se trouvent équivalement dans son *Introduction à la Théologie* et littéralement dans sa *Théologie* même <sup>2</sup>. De quoi l'on peut conclure de deux choses l'une : ou bien Abailard ne savait ce qu'il disait, ou bien il mentait à lui-même et aux autres. En tout cas son témoignage est nul. Aussi un de ses disciples, devenu son adversaire, l'accuse formellement de mensonge sur cet article <sup>3</sup>.

Abailard écrivit encore une espèce d'apologie à sa femme Héloïse, qui gouvernait le monastère du Paraclet, dont voici l'origine.

Après avoir été condamné une première fois au concile de Soissons, Abailard se prit de querelle avec les moines de Saint-Denis au sujet de leur patron. L'abbé Suger lui permit de se retirer dans quelque solitude. Il choisit un endroit près de Nogent-sur-Seine, où, ses écoliers étant venus le rejoindre, ils y bâtirent un oratoire avec des cabanes autour. Abailard nomma ce lieu le Paraclet, parce qu'il y avait trouvé sa consolation. « Il avait alors tant d'ennemis, dit-il, que souvent il se proposait de quitter le pays des chrétiens et de passer chez les infidèles. » Dans cet état il fut élu abbé de Saint-Gildas, en Bretagne, au diocèse de Vannes. Abailard accepta; mais bientôt il se brouilla avec les moines bretons, qu'il nous peint des plus noires couleurs et comme n'observant plus aucune règle. Il regretta d'avoir quitté le Paraclet. C'était en 1129. Héloïse, de son côté, gouvernait, en qualité de prieure, le monastère d'Argenteuil; mais ses religieuses y menaient une vie si peu édifiante qu'on les en chassa la même année. Abailard saisit avec empressement cette occasion pour placer Héloïse au Paraclet; quelques religieuses d'Argenteuil l'y suivirent. Elles y vécurent d'abord dans une grande pauvreté; mais, avec le temps, Héloïse, se faisant aimer par son esprit, sa douceur et sa patience, attira les bienfaits des prélats et des seigneurs du voisinage, et le Paraclet devint une abbaye de filles considérable. Abailard leur composa une règle et les visitait souvent, ce qui donna sujet à de mauvais bruits et à l'accuser d'avoir encore pour Héloïse un attachement plus humain que spirituel. Elle, de son côté, n'en avait que trop pour lui, comme il paraît par ses lettres écrites depuis ce temps, où l'on voit plus de tendresse que de modestie et où elle affecte de montrer son esprit et son érudition. Enfin elle avoue franchement que ce n'est pas la dévotion, mais sa déférence pour lui, qui l'a engagée dans la profession monastique.

Abailard, ayant donc été condamné une seconde fois, l'an 1140, au concile de Sens, eut grand soin de rassurer les religieuses du Paraclet contre les bruits fâcheux qui se répandaient sur sa doctrine. Il leur envoya

<sup>1</sup> Ceillier, t. 22. — <sup>2</sup> Petr. Abælard., *Theolog.*, l. 4, p. 1318, apud Martenne, *Thesaur. nov. anecdot.*, t. 5, *ibid.*, p. 1152 et 1153. Idem, *Introd. ad Theol. inter Op. Abælardi*, p. 991 et 1085. — <sup>3</sup> *Biblioth. Cisterc.*, t. 4, p. 239.



pour cet effet une profession de foi opposée à toutes les erreurs qu'on lui imputait. On jugera de ces erreurs par le désaveu qu'il en fait. « Je déteste, dit-il, l'hérésie de Sabellius, qui soutenait que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'une même personne, et conséquemment que le Père a été crucifié ; d'où est venu à ses sectateurs le nom de patripassiens. Je crois que le Fils de Dieu s'est fait homme, en unissant la nature divine et la nature humaine en une même personne, et qu'après avoir consommé par sa mort l'œuvre de notre Rédemption il est ressuscité et monté au ciel, d'où il viendra juger les vivants et les morts. Je confesse que tous les péchés sont remis par le baptême ; que nous avons besoin de la grâce, soit pour commencer, soit pour achever le bien, et qu'après être tombés nous pouvons nous relever par la pénitence. Qu'est-il besoin de parler de la résurrection de la chair, puisque, si je ne la croyais pas, je me flatterais en vain d'être chrétien ? » Il condamne encore l'hérésie d'Arius, se déclare pour la consubstantialité du Fils et du Saint-Esprit avec le Père, reconnaissant que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, une même nature, une même puissance <sup>1</sup>.

Cependant le Pape Innocent II, ayant reçu les lettres des évêques et de saint Bernard contre Abailard, avec les extraits de ses ouvrages, qui d'ailleurs se trouvaient tout entiers à Rome, rendit son jugement par la lettre suivante, adressée aux archevêques de Sens et de Reims, à leurs suffragants et à saint Bernard :

« Comme il n'y a qu'un Seigneur il n'y a aussi qu'une foi, selon le témoignage de l'Apôtre <sup>2</sup>, et c'est l'unité de cette foi sur laquelle est fondée la fermeté inébranlable de l'Église catholique. Le prince des apôtres la confessa hautement ; aussi mérita-t-il d'entendre ces paroles du Sauveur : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église <sup>3</sup>, » pour nous figurer, par la fermeté de la pierre, cette inviolable solidité de la foi et de l'unité catholiques. Cette foi est la robe sans couture que les soldats tirèrent au sort,

mais qui ne fut point divisée. En vain les peuples se sont déchainés contre elle et ont conjuré sa perte ; en vain les rois et les princes ont réuni leurs forces pour la détruire. Les apôtres, ces premiers conducteurs du troupeau de Jésus-Christ, et les hommes apostoliques qui sont venus après eux, ont porté leur zèle et leur charité jusqu'à verser leur sang pour la soutenir et la répandre. Enfin l'orage de la persécution cessa, et il plut au Seigneur de donner la paix à son Église.

« Mais l'ennemi du genre humain, qui veille toujours à sa perte, suscita les hérétiques pour corrompre la pureté de cette foi par le venin de l'erreur. Alors les pasteurs de l'Église eurent soin de s'y opposer avec courage, et ils condamnèrent la mauvaise doctrine et ceux qui en furent les auteurs. Ainsi l'hérétique Arius fut condamné dans le concile de Nicée ; Manès, dans celui de Constantinople ; Nestorius, dans celui d'Éphèse ; Eutychès et ses erreurs, Dioscore et ses fauteurs, dans le concile de Chalcédoine. L'empereur Marcien, quoique laïque, montra son zèle pour la foi catholique en écrivant, sous le Pape Léon, l'un de nos prédécesseurs, pour défendre qu'on profanât nos mystères. « Que nul, dit-il, soit ecclésiastique, soit homme de guerre ou de quelque condition qu'il puisse être, ne se mêle à l'avenir de disputer en public sur la religion ; car c'est faire injure aux décisions du saint concile que de renouveler des questions déjà décidées. Quiconque osera violer cette ordonnance sera puni comme sacrilège, et, s'il est du clergé, il sera dégradé. »

« Au reste, nous apprenons avec douleur, par la lettre et les Mémoires que vous nous avez adressés, que dans ces derniers temps, si dangereux à l'Église, la pernicieuse doctrine de Pierre Abailard fait revivre les hérésies que nous venons de nommer et d'autres dogmes contraires à la foi catholique ; mais, ce qui nous console extrêmement et nous oblige de rendre grâces à Dieu, c'est que nous voyons qu'il suscite dans vos provinces de dignes imitateurs de leurs pères, des pasteurs zélés à combattre les nouveautés de cet hérétique dans les jours de notre

<sup>1</sup> Abailard, *épist.* 17. — <sup>2</sup> Éphés., 4, 5. — <sup>3</sup> Matth., 16, 18.

apostolat, et à maintenir l'épouse de Jésus-Christ dans son ancienne pureté. Comme nous sommes assis, quoique indigne, sur la Chaire de Saint-Pierre, à qui le Seigneur dit autrefois : « Quand tu seras un jour converti affermis tes frères <sup>1</sup>, » après avoir communiqué les propositions marquées dans votre Mémoire à nos frères les évêques et les cardinaux, et après en avoir délibéré avec eux, nous les avons condamnées par l'autorité des saints canons, comme toutes les autres erreurs de Pierre Abailard ; nous déclarons cet auteur hérétique, et, en cette qualité, nous lui imposons un éternel silence. De plus nous entendons qu'on retranche du corps des fidèles et qu'on excommunie tous ceux qui suivront ou favoriseront ses hérésies. Donné à Saint-Jean de Latran, le 13 juillet <sup>2</sup>. »

A cette lettre le Pape en joignit une autre, datée du jour précédent et adressée aux mêmes archevêques, en ces termes : « Nous vous ordonnons, par ces présentes, de faire enfermer séparément, en des monastères que vous jugerez le plus à propos, Pierre Abailard et Arnaud de Bresce, auteurs d'un dogme pervers et ennemis de la foi catholique, et de faire brûler les livres de leur erreur, quelque part qu'on les trouve. » Et au-dessus était écrit : « Ne montrez ces copies à personne jusqu'à ce que les lettres aient été présentées aux archevêques dans la prochaine conférence de Paris <sup>3</sup>. »

Après le concile de Sens, Abailard prit le chemin de Rome, voulant poursuivre son appel. Comme il passait à Cluny Pierre le Vénérable lui demanda où il allait ; Abailard répondit : « Je suis persécuté par des gens qui me traitent d'hérétique, nom qui me fait horreur ; c'est pourquoi je veux avoir recours au Siège apostolique. » Le saint abbé loua son dessein, et l'assura que le Pape ne manquerait pas de lui rendre justice et même de lui faire grâce, s'il était besoin. Dans l'intervalle l'abbé de Cîteaux vint à Cluny, et traita avec l'abbé de Cluny et avec Abailard de sa réconciliation avec saint Bernard. L'abbé de Cluny y travailla de son côté et conseilla à

Abailard d'aller avec l'abbé de Cîteaux ; il l'exhorta de plus à rétracter et à effacer ce qu'il pouvait avoir dit ou écrit qui offensât les oreilles catholiques. Abailard suivit ce conseil, et, étant revenu à Cluny, il dit à l'abbé qu'il avait fait sa paix avec l'abbé de Clairvaux par la médiation de celui de Cîteaux.

Ayant su ensuite que le Pape avait confirmé sa condamnation il se désista de son appel, et, touché des avis salutaires de l'abbé de Cluny, il résolut de quitter le tumulte des écoles et de passer dans ce monastère le reste de ses jours ; l'abbé y consentit avec joie, sous le bon plaisir du Pape, croyant que cette résolution convenait à la vieillesse d'Abailard et à son peu de santé, et que sa science pourrait être utile à une communauté si nombreuse. Il en écrivit donc au Pape, à la prière d'Abailard lui-même, demandant qu'il lui fût permis d'achever en repos dans cette sainte maison une vie qu'on ne jugeait pas devoir être longue. Le Pape y consentit, et Abailard vécut encore deux ans, édifiant toute la communauté de Cluny par son humilité et sa pénitence.

Nous apprenons ces dernières particularités par une lettre de Pierre le Vénérable à Héloïse. Après y avoir beaucoup loué cette abbesse de sa piété et de son érudition il vint à Abailard et dit : « Je ne me souviens pas d'avoir vu son semblable en humilité, tant pour l'habit que pour la contenance. Je l'obligeais à tenir le premier rang dans notre nombreuse communauté ; mais il paraissait le dernier par la pauvreté de son habit. Dans les processions, comme il marchait devant moi, selon la coutume, j'admirais qu'un homme d'une si grande réputation pût s'abaisser de la sorte. Il observait dans la nourriture et dans tous les besoins du corps la même simplicité que dans ses habits, et condamnait, par ses discours et par son exemple, non-seulement le superflu, mais tout ce qui n'est pas absolument nécessaire. Il lisait continuellement, priait souvent, gardait un perpétuel silence, si ce n'est quand il était forcé de parler, ou dans les conférences, ou dans les sermons qu'il faisait à la communauté. Il offrait souvent le saint Sacrifice, et

<sup>1</sup> Luc, 22, 32. — <sup>2</sup> *Inter epist. Bern.*, 194. Labbe, t. 10. Mansi, t. 21. — <sup>3</sup> *Id.*, p. 565.



même presque tous les jours, depuis que, par mes lettres et mes sollicitations, il eut été réconcilié avec le Saint-Siège. Enfin il n'était occupé que de méditer ou d'enseigner les vérités de la religion ou de la philosophie.

« Après qu'il eut ainsi vécu quelque temps à Cluny, voyant que ses infirmités augmentaient, je l'envoyai prendre l'air au prieuré de Saint-Marcel, près de Châlon-sur-Saône, qui est la plus agréable situation de la Bourgogne. Là, continuant ses lectures et ses exercices de piété, il fut attaqué d'une maladie qui le réduisit bientôt à l'extrémité. Tous les religieux de ce monastère sont témoins avec quelle dévotion il fit alors premièrement sa confession de foi, puis celle de ses péchés, et avec quelle sainte avidité il reçut le Viatique. C'est ainsi que le docteur Pierre a fini ses jours. » Abailard mourut le 21 avril 1142, âgé de soixante-trois ans. Son corps fut porté furtivement à l'abbaye du Paraclet, mais l'abbé Pierre y alla lui-même en faire don à la communauté. Il célébra la messe le 16 novembre, puis il fit un sermon aux religieuses en chapitre. C'est ce qu'on voit par la lettre de remerciement que lui écrivit Héloïse<sup>1</sup>.

Guillaume, abbé de Saint-Thierry de Reims, qui excita saint Bernard à écrire contre Abailard et qui le réfuta lui-même, écrivit aussi un traité de l'Eucharistie, qu'il envoya au saint abbé de Clairvaux pour l'examiner et le corriger avant de le mettre en lumière. Son dessein était de comparer les autorités des Pères sur ce sujet et de recueillir leurs passages, principalement ceux de saint Augustin, dont quelques personnes étaient troublées. Sur quoi il lui dit entre autres choses : « Parce que, depuis le commencement de l'Église presque jusqu'à notre temps, personne n'a touché cette question, les Pères ne défendaient point ce qui n'était point attaqué ; seulement, dans leurs traités, ils en disaient ce que demandait le sujet qu'ils avaient entre les mains, et, comme ils ne répondaient pas par là aux questions qui n'étaient pas encore émues, ce qu'ils ont dit ne

paraît pas maintenant suffisant pour les résoudre. N'étant pas en garde contre ces questions, ils ont laissé dans leurs écrits plusieurs choses sur ce sacrement qui étaient bien dites à leur place et selon leur sens, mais qui, étant déplacées par ceux qui aiment à disputer ou à s'égarer, semblent avoir un autre sens que dans le lieu d'où elles sont prises et que le sens de l'auteur. Ils ont aussi laissé plusieurs expressions obscures, parce que, n'étant que des hommes, ils ne pouvaient pas prévoir toutes les chicanes des hérésies futures. » « Ce passage est une clef importante pour la controverse, » remarque avec beaucoup de justesse Fleury<sup>1</sup>.

L'abbé Guillaume composa plusieurs autres ouvrages, la plupart de piété, et l'affection qu'il avait pour saint Bernard et pour l'ordre de Cîteaux le détermina enfin à quitter son abbaye pour se rendre simple moine à Signi, fille de Clairvaux, fondée, en 1134, dans le diocèse de Reims, et il y mourut en 1150, du vivant de saint Bernard, dont il avait commencé d'écrire la vie. Guillaume était originaire de Liège et né d'une famille noble.

La même ville avait donné naissance à un autre écrivain non moins pieux que savant ; il se nommait Alger. Dès l'enfance il se donna tout entier à l'étude sous les grands hommes dont la science et les mœurs ornaient alors cette Église. Il servit d'abord à Saint-Barthélemi en qualité de diacre et de chef des écoles ; de là l'évêque Othert le fit passer à la cathédrale, où il servit pendant environ vingt ans sous cet évêque et sous Frédéric, qui lui succéda l'an 1118. Durant tout ce temps il écrivit pour les affaires ecclésiastiques plusieurs lettres que l'on conservait avec grand soin ; mais elles ne sont pas venues jusqu'à nous, non plus qu'un livre de poésies et le traité historique qu'il avait fait des antiquités de l'Église de Liège.

Nous avons d'Alger un petit traité sur la grâce et le libre arbitre ; en voici le résumé. « Adam, avant son péché, était tellement libre qu'il ne pouvait être contraint ni pour le bien ni pour le mal. Il pouvait tomber de

<sup>1</sup> Petr. Clun., l. 4, *epist.* 21.

<sup>1</sup> *Bibl. Cisterc.*, t. 4, p. 131.

lui-même dans le péché et ne pouvait se soutenir dans l'état où il avait été créé, à moins que Dieu ne l'aidât de sa grâce. Se fiant trop à ses propres forces il consentit librement aux mauvais conseils du démon. Par sa chute tous ses descendants en devinrent les esclaves, et ils l'ont été jusqu'à ce que le Seigneur nous ait rétablis dans notre premier degré de liberté. La prédestination des bons à la vie éternelle et la prescience des méchants à la peine éternelle ne nuit en rien à notre libre arbitre ; Dieu a prévu que, par son secours, nous serions vertueux, ou que de nous-mêmes nous serions méchants. Quel inconvénient y a-t-il que, selon les divers mérites qu'il a prévus, il ait préordonné les uns à la gloire, les autres aux supplices ? Sa prévision éternelle n'impose aucune nécessité aux bons ni aux mauvais. Aussi l'on ne peut douter que nous ne puissions, par nos mérites et par nos prières, obtenir une place parmi les prédestinés, parce que Dieu, en prédestinant les bons, les prédestine de telle sorte qu'ils obtiennent eux-mêmes, par leurs mérites et leurs prières, cette prédestination. Mais il faut observer que, encore que notre libre arbitre soit exempt de contrainte extérieure, il peut bien de lui-même vouloir le mal, mais non pas le bien, sans l'inspiration de la grâce <sup>1</sup>. » Dans cet opuscule Alger ne procède que par voie de raisonnement, sans alléguer directement aucune autorité ni des Pères ni de l'Écriture.

Il fit un livre plus considérable : *de la Miséricorde et de la Justice*. Cet ouvrage est divisé en trois parties, dont la première traite de la miséricorde prescrite par les canons envers les pécheurs. Alger examine de quelle manière on doit en user et jusqu'à quel temps. La seconde traite de la justice ; l'auteur y fait voir comment et en quel ordre elle doit se rendre dans l'Église pour le maintien de la discipline. Il est question dans la troisième des diverses hérésies, en quoi leur doctrine diffère de celle de l'Église catholique et en quoi elles sont différentes entre elles. Dans cet ouvrage Alger n'avance rien qu'il ne le prouve par l'autorité des Papes, des

Pères et des conciles. Les différentes erreurs que l'on répandait de son temps, et les schismes dont l'Église était affligée alors, l'engagèrent à composer cet écrit, afin que, les fidèles ayant sous les yeux les règles de l'Église, les bons s'affermissent dans la vérité et que les méchants ne pussent se refuser à l'autorité évidente des canons. Dans les deux premières parties il cite quelques fausses décrétales ; il n'en cite que d'authentiques dans la troisième, où il donne la différence de l'hérésie d'avec le schisme. L'hérésie est un dogme contraire à la foi catholique ; le schisme, une séparation d'avec l'Église catholique. Les sacrements conférés par les schismatiques sont valides, mais inutiles à ceux qui sont dans le schisme ; s'ils reviennent à l'Église on ne réitère en eux ni le baptême ni l'ordination ; on se contente de leur imposer les mains ; on les impose à ceux qui, ayant été baptisés par les hérétiques, embrassent la foi catholique, pourvu que le baptême leur ait été conféré au nom des trois personnes de la sainte Trinité.

Alger s'élève fortement contre la simonie ; il établit, avec le Pape saint Gélase et par ses paroles mêmes, que la puissance séculière ne doit pas juger des choses divines ; que, quoiqu'il y ait deux puissances principales, la royauté et le sacerdoce, cependant, comme les prêtres doivent être soumis aux rois dans les choses terrestres, les rois doivent être encore plus soumis aux prêtres dans les choses divines ; que le Siège apostolique est le chef de tous les prêtres et de toutes les Églises ; que la puissance d'une cité royale ne peut rien changer à la prérogative de la dignité ecclésiastique ; que de toutes les Églises on peut appeler au Siège apostolique, mais que de lui on ne peut appeler nulle part ni revenir sur son jugement ; que les hérétiques sont condamnés et doivent être rejetés par la seule autorité du Siège apostolique ; que, sans aucune discussion préalable de concile, le Siège apostolique peut et condamner et rétablir ceux qu'il faut, attendu qu'il a le droit de juger de tous et que personne n'a le droit de juger de lui <sup>1</sup>. Voilà ce que le pieux et sa-

<sup>1</sup> Pez, *Anecdota*, 1. 4.

<sup>1</sup> Martenne, *Thesaur. anecdot.*, t. 5, p. 1020 et seqq.



vant Alger établit dans le douzième siècle, non par aucune fausse décrétale, mais par les décrétales très-authentiques du Pape saint Gélase, qui florissait à la fin du cinquième siècle. S'il en cite quelques-unes des fausses dans les deux premières parties de son livre, elles ne regardent que l'esprit d'équité compatissante qui doit présider aux jugements ecclésiastiques et les formes de procédure qui doivent les accompagner, formes qui ont été trouvées si sages et si salutaires qu'elles ont passé dans la jurisprudence de toutes les nations chrétiennes.

L'ouvrage qui surtout a rendu Alger fameux est son *Traité de l'Eucharistie*, contre les erreurs qui s'étaient introduites sur cet auguste sacrement. « Car les uns, dit-il, croient que le pain et le vin ne sont pas changés, non plus que l'eau du baptême ou l'huile du saint chrême, en sorte que le pain et le vin ne sont qu'en figure le corps et le sang de Jésus-Christ. D'autres disent que Jésus-Christ est dans le pain comme le Verbe dans la chair par l'Incarnation : c'est ce qu'on appelle l'erreur de l'impanation. Quelques-uns enseignent que le pain et le vin sont changés à la chair et au sang, non de Jésus-Christ, mais de tout homme qui, par la sainteté de sa vie, est agréable à Dieu. Il y en a qui pensent que l'indignité du prêtre est un obstacle au changement du pain et du vin en la chair et au sang du Seigneur; d'autres, que le changement se fait par la consécration, mais que le corps de Jésus-Christ ne demeure pas dans ce sacrement pour ceux qui le reçoivent indignement, et qu'il s'en retourne en ce qu'il était auparavant, c'est-à-dire en pain et en vin. La dernière erreur est de ceux qui croient que le corps de Jésus-Christ, lorsque nous l'avons mangé, est sujet aux suites ordinaires des autres aliments. » Alger réfute solidement toutes ces erreurs par l'Écriture et les Pères, et traite à fond toute la matière de l'Eucharistie <sup>1</sup>.

Ce pieux et savant écrivain fut toute sa vie au-dessus de l'ambition et de l'avarice. Plusieurs évêques de Saxe et du reste de l'Allemagne, sur la réputation qu'il avait d'être

grand philosophe et grand théologien, lui offrirent des revenus et des dignités considérables; mais il préféra sa vie privée et sa fortune médiocre, et toutefois commode. Enfin, après la mort de Frédéric, évêque de Liège, arrivée l'an 1121, il quitta encore cette vie douce et vint se rendre moine à Cluny. Il y fut d'une grande édification par son humilité, la pureté de sa vie et la douceur de ses mœurs, et y mourut saintement la dixième année, c'est-à-dire l'an 1131 <sup>1</sup>.

Dans le même temps la même Église de Liège produisait un autre docteur, non moins pieux, non moins savant et plus illustre encore; un docteur à qui Bossuet emprunte plus d'une fois ses pensées et ses paroles, comme à un Père de l'Église, pour pénétrer et expliquer les mystères de la piété chrétienne : c'est Rupert, abbé de Tuy ou de Duits. On ne connaît ni l'année ni le lieu de sa naissance; mais il y a lieu de conjecturer qu'il eut Liège pour patrie, ou du moins le voisinage de cette ville, puisqu'il fut élevé dès son enfance dans le monastère de Saint-Laurent, sur la montagne de Liège, y ayant été offert à Dieu par ses parents. Il y fit ensuite profession de la règle de saint Benoît, sous l'abbé Bérenger, qui prit soin de le former dans tous les exercices de la vie monastique. Son maître dans les belles-lettres et dans les autres sciences fut Héribrand, successeur de Bérenger. Rupert était d'un esprit tardif, et, quoiqu'il se donnât beaucoup de soins pour surmonter par un travail opiniâtre ce défaut de la nature, ses progrès étaient lents et peu considérables. Dans la peine qu'il en ressentit il eut recours à la Mère de la Sagesse incréée, et, s'étant mis à genoux devant son image de marbre, que l'on voyait jusqu'à ces derniers temps dans l'église du monastère de Saint-Laurent, à Liège, ses prières furent suivies d'une intelligence merveilleuse des livres saints. Il raconte lui-même le fait dans son douzième livre sur saint Matthieu. A ce don surnaturel d'intelligence il joignit la connaissance acquise du grec et de l'hébreu.

Bérenger, le voyant avancer dans la vertu et dans les sciences, l'obligea de recevoir la

<sup>1</sup> *Biblioth. PP.*, t. 31.

<sup>1</sup> *Petr. Clun.*, l. 3, *epist.* 2.

prêtrise. Rupert, qui s'en croyait indigne, objectait, outre ses défauts personnels, la discorde que le schisme avait jetée dans l'Église et le danger où l'on était d'être ordonné par un évêque schismatique. Enfin, rassuré par des avertissements surnaturels, il céda aux ordres de son abbé. Environ trente jours après sa promotion au sacerdoce il se sentit si rempli de l'esprit de Dieu et de la connaissance des choses divines qu'il craignit que son âme ne se séparât de son corps ; mais ce torrent de délices spirituelles s'arrêta, et l'ardeur de l'amour divin dont il était embrasé se ralentit insensiblement. Dès lors il commença à instruire de vive voix et par écrit et ne cessa de le faire, ne se trouvant pas en liberté de se taire.

Son premier ouvrage fut le *Traité des Offices divins*, divisé en douze livres. Il le composa l'an 1111, mais ne le rendit public qu'en 1126. Il y explique l'institution des sept heures canoniales et le temps où elles doivent être récitées tous les jours de l'année. Il en donne pour raison les différentes circonstances de la vie et de la mort de Jésus-Christ, rapportées dans les divines Écritures. Il en use de même à l'égard de toutes les parties de l'office. C'est aussi de l'Écriture qu'il prend les explications mystiques des ornements du prêtre et de l'évêque, de ceux des églises et généralement de tout ce qui appartient au saint ministère ; ensuite de l'Avent et de ses quatre dimanches, du jeûne des Quatre-Temps ; puis de l'office de la veille de Noël, du jour de la fête, des trois messes que l'on y disait. Dans ses explications, qui sont presque toutes morales ou mystiques et fort belles, il suit la disposition de la liturgie romaine. Il enseigne que la fête et l'office de la sainte Trinité ont été fixés au dimanche d'après la Pentecôte parce que, aussitôt après la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, ils allèrent par tout le monde prêcher la foi à ce mystère. Il établit à cette occasion l'unité de substance et la trinité des personnes en Dieu, par l'autorité de l'Écriture et par divers raisonnements théologiques. Puis, reprenant le cours des dimanches d'après la Pentecôte, il en explique les parties de l'office, surtout de la messe. Il finit par des remarques sur les

leçons des offices de la nuit, tant en été qu'en hiver.

Rupert composa ensuite un traité *de la Trinité* et de ses œuvres ; il est divisé en trois parties. La première embrasse ces œuvres depuis la création du monde jusqu'à la chute du premier homme ; la seconde, depuis cette chute jusqu'à l'Incarnation et à la Passion du second homme, Jésus-Christ, Fils de Dieu ; la troisième, depuis ce temps jusqu'à la consommation des siècles, c'est-à-dire jusqu'à la résurrection générale. Rupert attribue au Père les œuvres de la première période ou de la création ; celles de la seconde ou de la Rédemption, au Fils ; celles de la troisième ou de la sanctification, au Saint-Esprit. Le travail de Rupert comprend quarante-deux livres, savoir : trois livres de commentaires sur les trois premiers chapitres de la Genèse, six sur le reste de cette histoire, quatre sur l'Exode, deux sur le Lévitique, deux sur les Nombres, autant sur le Deutéronome, un sur Josué et un sur les Juges, cinq sur divers endroits des livres des Rois et des Psaumes ; cinq sur Isaïe, Jérémie et Ézéchiël ; un sur Daniel, Zacharie et Malachie ; un sur quelques passages des quatre Évangiles. Les neuf derniers livres contiennent une explication de plusieurs endroits détachés de l'Écriture, au choix de l'interprète. Le but et le mérite de l'abbé Rupert sont, à l'exemple de saint Paul, d'étudier, de saisir et de faire voir les rapports cachés et intimes entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et de développer ainsi leur mystérieux ensemble, et presque toujours c'est l'Écriture elle-même qui lui fournit la clef de ces mystères.

Vers l'an 1113 l'abbé Bérenger, se voyant proche de sa fin et craignant que Rupert, dont il avait toujours pris le parti contre ses envieux, n'eût plus de défenseur, le recommanda à Cunon, abbé de Siegburg. Cunon le reçut en effet dans son monastère ; mais ceux qui, avant la mort de Bérenger, avaient blâmé Rupert d'avoir commenté les divines Écritures, expliquées tant de fois avant lui par les saints Pères et les interprètes catholiques, lui firent les mêmes reproches après la mort de cet abbé. Rupert trouva de l'appui dans Frédéric, archevêque de Cologne,



et dans Guillaume, évêque de Préneste, légat du Saint-Siège. Ces deux prélats l'aimèrent pour sa vertu et son savoir, et l'obligèrent, malgré sa répugnance, à continuer ses ouvrages. Après la mort de Marcward, abbé de Tuy, Rupert fut mis à sa place, vers l'an 1120, gouverna ce monastère quinze ans, et y mourut saintement, comme il avait vécu, le 4 mars 1135.

Outre ce que nous avons déjà vu, ce docte et saint personnage fit encore un traité en neuf livres, *de la Gloire de la Trinité et de la Procession du Saint-Esprit*. Rupert y fait voir, contre les Juifs, par les témoignages de la loi et des prophètes, qu'il y a trois personnes en seul Dieu ; qu'il appartenait à la personne du Fils de s'incarner ; que Jésus-Christ est le Messie, et qu'il est né dans le temps marqué par les prophètes, nommément par le patriarche Jacob. L'abbé Cunon de Siegburg, depuis évêque de Ratisbonne, s'étant trouvé avec le légat Guillaume de Préneste, lui montra plusieurs ouvrages de l'abbé Rupert ; le légat, homme studieux et savant, demanda s'il n'avait rien écrit sur la procession du Saint-Esprit ; ayant répondu que non, il prit occasion de l'empressement du légat pour engager l'abbé à écrire sur cette matière. Rupert, qui travaillait alors au traité *de la Gloire de la sainte Trinité*, y joignit ce que la foi nous enseigne du Saint-Esprit. C'est la matière du neuvième. Depuis il présenta ce travail au Pape Honorius II, dans un voyage qu'il fit en Italie.

Dès avant sa prêtrise Rupert avait conçu le dessein de faire quelque traité sur l'Incarnation et d'en prendre occasion par un commentaire sur le Cantique des cantiques. Le sujet lui paraissait bien difficile ; mais la sainte Vierge, en laquelle il avait la plus filiale dévotion et confiance, l'y encouragea de différentes manières. Il fit donc en sept livres un traité de l'Incarnation, qui est un entretien continuel de l'auteur avec la sainte Vierge sur le Cantique des cantiques.

Un autre traité, ayant pour titre *de la Victoire du Verbe de Dieu*, fut fait à cette occasion. L'abbé de Siegburg, étant au monastère de Saint-Laurent de Liège, s'entretenait un jour avec Rupert sur les quatre grandes

bêtes dont il est parlé dans Daniel et sur les royaumes qu'elles signifient. Cunon, quittant cette matière, demanda à Rupert pourquoi l'on rendait dans l'Eglise le même culte aux Machabées morts pour la défense de leurs lois et de leur patrie qu'aux martyrs, et pourquoi on lisait publiquement leurs actes ou leur histoire. La réponse de Rupert fut que les Machabées avaient combattu pour sauver le peuple béni de Dieu en Abraham, que c'était par leur ministère que le Verbe de Dieu avait conservé la race de laquelle il s'était proposé de naître, en se faisant homme pour racheter le genre humain. Sur cela Cunon dit à Rupert : Écrivez-moi un livre qui ait pour titre : *de la Victoire du Verbe de Dieu*. On met cet écrit vers l'an 1119, dans le temps que Rupert demeurait à Siegburg. Il suit d'âge en âge tous les combats du peuple de Dieu contre les impies, montre que c'est le Verbe de Dieu qui a toujours vaincu dans ceux qui combattaient pour lui, et qu'il vaincra jusqu'à ce qu'il mette à mort l'Ante-christ.

L'abbé Cunon était évêque de Ratisbonne lorsque Rupert lui adressa son ouvrage sur saint Matthieu, sous le titre *de la Gloire et de l'honneur du Fils de l'homme*. L'idée de cet ouvrage était venue à l'évêque de Ratisbonne des paroles de saint Paul aux Hébreux : « Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur ; vous lui avez donné l'empire sur les œuvres de vos mains. » Pour remplir cette idée Rupert, dès lors abbé de Tuy, explique tout ce qui est dit du mystère de l'Incarnation dans l'Evangile de saint Matthieu, de la naissance du Sauveur, de ses prédications, de ses miracles, de sa mort, de sa résurrection, de sa gloire dans le ciel et de son pouvoir sur toutes les créatures. L'ouvrage est divisé en treize livres.

En 1128, le 25 août, il y eut à Tuy un incendie si considérable que le Rhin, la ville de Cologne et la région voisine en étaient éclairés. C'était pendant la nuit. Les moines de Saint-Laurent coururent pour aider à l'éteindre. Un d'eux, ayant pris dans la sacristie un corporal qui avait déjà servi au sacrifice de la messe, l'attacha à une perche et l'opposa aux flammes, dans l'espoir d'en

arrêter l'impétuosité. Voyant sa tentative inutile il enfonça le corporal au milieu des flammes ; il l'en retira entier, mais la perche à laquelle il était attaché fut brûlée en partie. Par une troisième tentative il jeta le corporal seul dans le feu ; mais le feu le rejeta et le poussa du côté de la ville, où l'incendie ne devait pas pénétrer. Comme l'incendie croissait toujours à cause de la grande quantité de blés dont on venait de remplir les granges, le feu prit à l'église paroissiale de Saint-Martin, voisine du monastère. Rupert, qui en était abbé, crut bien qu'on ne pourrait le garantir des flammes ; mais, par une providence particulière, il n'y eut de consumé que quelques boutiques extérieures. Il y avait dans l'église de Saint-Martin une armoire où se trouvaient, entre autres, une boîte en bois avec des hosties consacrées et une autre avec des hosties qui ne l'étaient pas ; tout fut brûlé, excepté la boîte où se trouvait le corps de Notre-Seigneur. L'abbé Rupert, témoin oculaire du miracle, le rapporte dans la relation qu'il nous a laissée de cet incendie. Il prit le corporal et la boîte que le feu avait respectés, et, les considérant comme des reliques très-précieuses, il les transporta au grand autel, avec une inscription commémorative. Pendant que dura l'incendie Rupert fut dans de grandes inquiétudes au sujet de ses écrits, dont il n'avait point envoyé de copies ailleurs ; mais il n'en perdit aucun. L'incendie fini, il bâtit à la porte du monastère un oratoire en l'honneur de saint Laurent, et tout auprès un hôpital pour y recevoir les pauvres, à l'exemple du saint martyr <sup>1</sup>.

Rupert a fait encore plusieurs autres ouvrages, entre autres douze livres de commentaires sur l'Apocalypse ; nous ne pouvons les résumer en détail. D'autres savants réclament notre attention, et pour eux et pour leurs œuvres ; car, dans les siècles d'ignorance, comme nous disons, il en est si grand nombre que, quand on vient à les connaître, on ne sait comment parler de tous. Pour ce qui est de l'ignorance même dont on accuse ces siècles, nous ne l'avons aperçue

jusqu'à présent que dans les accusateurs.

Vers le même temps se distinguait Hugues Métellus, chanoine régulier de Toul. Né en cette ville, sur la fin du onzième siècle, d'une famille honnête et opulente, il eut Tiercelin pour maître dans les lettres humaines et s'y rendit habile. Instruit des subtilités de la philosophie d'Aristote, il fallait être sur ses gardes lorsqu'il argumentait. Il s'appliqua aussi avec succès à la grammaire, à la rhétorique, à la musique, à l'arithmétique, à la géométrie, à l'astronomie et à la poésie. Son talent pour les vers était tel qu'il pouvait en composer mille étant debout sur un pied, et il avait acquis une si grande facilité de s'exprimer qu'il dictait, quand il voulait, à deux ou trois scribes en même temps. Aux beaux-arts il joignit l'étude de la langue grecque ; puis il alla étudier la théologie et l'Écriture sainte à Laon, sous Anselme et Raoul, son frère, qui y enseignaient avec réputation. Il apprit dans leurs écoles à résoudre les difficultés qui se rencontrent dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Appliqué à des études aussi sérieuses, il prit du dégoût pour le monde, et, dans le dessein de vaquer plus sûrement à son salut, il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Léon, à Toul, sous l'abbé Siébaud. Il nous apprend lui-même quelle était sa vie avant sa conversion et quelle elle fut depuis. Dans le monde il s'habillait de fourrures précieuses, se nourrissait de ce que la terre et l'eau produisent de plus délicat et ne buvait que les vins les plus exquis. Étant chanoine régulier il se couvrit de peaux de chèvre et de brebis, vécut de choux, de légumes sauvages, de fèves, et ne but que de l'eau ou une liqueur composée d'avoine ; car on vivait ainsi dans le monastère de ces nazaréens blancs, comme il les appelle, parce qu'ils étaient alors vêtus de blanc, comme les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, de Saint-Victor, de Paris et de Murbach, en Alsace. Nous avons une cinquantaine de lettres de Hugues de Toul à plusieurs personnages de son temps, tels que saint Bernard, Abailard, Héloïse ; elles sont écrites avec esprit, mais on ne trouve ni dans son style ni dans sa latinité l'élégance ni la pureté des écrivains du siècle d'Auguste,

<sup>1</sup> Ceillier, t. 22. Rupert, *Opera*, 2, in-fol., Coloniae, 1567.



dont il s'était toutefois rendu la lecture familière dès sa jeunesse. Il semble ne se plaire que dans des jeux de mots <sup>1</sup>.

Un autre Hugues, d'une science bien plus complète et d'une renommée bien plus grande, était né dans le royaume de Lorraine, à Ypres, en Flandre ; car la Flandre était encore comprise dans la Lorraine. Nous parlons de Hugues, chanoine régulier de Saint-Victor. D'un goût décidé pour l'étude, il ne négligea aucune des connaissances qui forment les savants. Il s'informait exactement du nom de toutes les choses qui se présentaient à ses yeux, disant qu'il n'était pas possible de connaître la nature des choses dont on ne connaissait pas le nom. Ce fut apparemment ce désir d'apprendre qui lui fit quitter de bonne heure sa patrie pour aller s'instruire sous les meilleurs maîtres. Dans un voyage à Marseille il visita le tombeau de saint Victor et obtint de celui qui gardait ses reliques une dent et quelques autres parcelles. Il en fit présent à Gilduin, abbé de Saint-Victor, alors près de Paris et plus tard enfermé dans la ville. Cette abbaye, qui ne faisait que de naître, était en réputation de grande régularité. Hugues demanda à y être admis, et après son noviciat il prononça ses vœux entre les mains de Gilduin. C'était en 1115, la dix-huitième année de son âge. Après s'être perfectionné dans les études de philosophie et de théologie à Saint-Victor il y enseigna lui-même ces deux sciences avec applaudissement. On voit par ses ouvrages qu'il n'ignorait pas l'hébreu. Il eut parmi ses disciples un grand nombre de personnes distinguées, dont plusieurs devinrent évêques et même cardinaux. L'éminence de sa doctrine le faisait regarder comme un des plus grands théologiens de son temps ; on l'appelait un second Augustin, ou la langue de ce saint docteur, parce qu'il s'était appliqué plus particulièrement à la lecture de ce Père.

Parmi ces ouvrages, qui sont certainement de Hugues de saint-Victor, il en est un qu'on appellerait aujourd'hui *Traité des études*. Malgré le grand nombre d'étudiants qu'il y avait

dans les écoles le docte religieux voyait peu de savants ; il en attribue la cause à ce qu'on lisait ou étudiait sans ordre et sans règle. Son ouvrage est fait pour prévenir cet inconvénient ; il est distribué en sept livres. Dans le premier il fait remarquer qu'il y a trois choses dans la lecture : ce qu'il faut lire, dans quel ordre, et de quelle manière. Les préceptes qu'il donne sur ces trois articles regardent également et les ouvrages qui concernent les arts et ceux qui conduisent à l'intelligence de l'Écriture sainte. Dans le second livre il traite des arts, tant libéraux que mécaniques, et en donne des notions générales. Dans le troisième il fait connaître les inventeurs des arts, ceux auxquels les anciens s'appliquaient le plus, pour parvenir plus facilement à la pleine connaissance des vérités philosophiques ; c'étaient les sept arts libéraux. Il traite, dans le quatrième, de l'Écriture sainte, de l'ordre et du nombre des livres, de leurs auteurs ; du rétablissement des Écritures par Esdras ; du canon ou plutôt de la concordance des Évangiles, inventée par Ammonius ; des canons des conciles généraux, nommément des quatre premiers ; des écrits des Pères ; des livres apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et de ceux des écrivains ecclésiastiques que l'Église romaine a condamnés. Il explique, dans le cinquième, les divers sens de l'Écriture sainte, et donne, dans le sixième, des règles pour la lire avec fruit. Cela ne peut se faire qu'en méditant sérieusement sur ce qu'on a lu. C'est pourquoi il parle, dans le septième livre, de la méditation, par laquelle on parvient de la connaissance des choses visibles à la connaissance des invisibles, c'est-à-dire de Dieu, de l'unité de sa substance et de la trinité des personnes. Dans cet ouvrage Hugues de Saint-Victor prend pour guide l'illustre Boèce, qui, à la fin du cinquième et au commencement du sixième siècle, avait résumé et traduit en latin toutes les sciences de la Grèce. Ses notions sont justes et nettes.

Voici comme il distingue l'astronomie de l'astrologie. L'astronomie, suivant la force même du mot, traite de la loi des astres, des

<sup>1</sup> Ceillier, t. 22. Hugo, *Monumenta sacra antiq.*, t. 2.

conversions du ciel, de ses régions, du cours, du lever et du coucher des étoiles; l'astrologie au contraire, qui veut dire discours sur les astres, considère les astres relativement à la naissance, à la mort et à d'autres événements; elle est en partie naturelle et en partie superstitieuse: elle est naturelle quand elle se borne à observer les influences variables des corps supérieurs sur les corps inférieurs, telles que la santé, la maladie, la tempête, le beau temps, la fertilité, la stérilité; elle est superstitieuse quand elle prétend connaître, par les astres, les événements fortuits et ceux qui dépendent du libre arbitre; c'est cette partie que traitent les mathématiciens <sup>1</sup>.

« La philosophie, dit-il, est l'amour de cette sagesse qui ne manque de rien, qui est l'intelligence vivante et la seule raison première des choses. C'est la sagesse divine, qui, en effet, ne manque de rien, ayant et contemplant tout en soi, le passé, le présent et l'avenir: intelligence vivante, parce qu'elle n'oublie jamais rien; raison primordiale des choses, parce que tout a été fait à sa ressemblance <sup>2</sup>. » Voici comment Hugues nous apprend à nous élever par degrés à cette sagesse. « Il faut savoir, dit-il, que dans les Écritures divines non-seulement les mots, mais encore les choses ont une signification, ce qui ne se trouve pas ordinairement dans les autres écritures. Le philosophe ne connaît que la signification des mots, mais la signification des choses est bien plus excellente; celle-là n'est établie que par l'usage, celle-ci est dictée par la nature; la première est la voix de l'homme, la seconde est la voix de Dieu; l'une périt quand on la profère, l'autre subsiste une fois créée. Le mot est un faible indice du sens; la chose est la ressemblance de l'idée divine. Ce que le son est à l'idée le temps l'est à l'éternité. L'idée est la parole intérieure qui se manifeste par le son de la voix, c'est-à-dire par la parole extérieure; ainsi la sagesse invisible de Dieu se manifeste par les créatures. Ceci nous fait entrevoir les profondeurs des divines Écritures; le mot y conduit au sens, le sens à la chose,

la chose à l'idée divine, celle-ci à la vérité suprême <sup>1</sup>. »

Outre cette méthode générale pour bien étudier les sciences humaines et les sciences divines, Hugues de Saint-Victor a fait, sous le titre de *Somme de Sentences*, un corps de théologie divisé en sept traités: 1<sup>o</sup> des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité; de la très-sainte Trinité et de l'Incarnation du Verbe; 2<sup>o</sup> de la création et de l'état des Anges; 3<sup>o</sup> de la création et de l'état de l'homme; 4<sup>o</sup> des sacrements en général et des commandements de Dieu; 5<sup>o</sup> du Baptême; 6<sup>o</sup> de la Confirmation, de l'Eucharistie, de la Pénitence et de l'Extrême-Onction; 7<sup>o</sup> du sacrement de Mariage.

Non content de ce premier travail Hugues de Saint-Victor l'étendit et le compléta sous ce titre: *des Sacrements de la foi chrétienne*. C'est le plus considérable de ses ouvrages; il est divisé en deux livres. Le premier commence à la création du monde et va jusqu'à l'Incarnation du Verbe; le second, depuis l'Incarnation jusqu'à la fin et à la consommation de toutes choses. Il y a douze parties dans le premier livre et dix-huit dans le second. Il est plus d'un chapitre sur Dieu que l'on dirait que Bossuet et Fénelon ont traduit dans leurs plus beaux ouvrages. Abailard ne paraît, à côté de Hugues de Saint-Victor, que comme un rhéteur superficiel et présomptueux à côté d'un pieux et profond docteur. Hugues traite, avec beaucoup d'ordre et de clarté, une foule de questions dont quelques-unes n'étaient point encore éclaircies de son temps, du moins autant qu'elles l'ont été depuis. Lorsque, sur une question particulière, il ne se trouve aucune autorité décisive de l'Écriture, des Pères ou des conciles, Hugues expose le pour et le contre avec beaucoup de calme et donne son sentiment avec beaucoup de modestie. Par exemple, sur cette question: Si Adam n'avait point péché dans quel état seraient nés ses enfants? il pense qu'ils naîtraient sans péché, mais aussi sans la justice originelle; ou que, s'ils naissaient avec cette justice, ils seraient toutefois soumis à l'épreuve comme leur père <sup>2</sup>. Envisageant la

<sup>1</sup> Hugues de Saint-Victor, *Opera*, t. 1, p. 9, c. 11. —

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 7, c. 1.

<sup>1</sup> Hug. de Saint-Victor, *Opera*, t. 1, p. 29, c. 3. —

<sup>2</sup> *Id.*, *Opera*, t. 3, p. 537, c. 24.



religion dans tout son ensemble, il compare les justes qui ont précédé l'Incarnation à des soldats qui précèdent le roi qui les suit, et les justes depuis l'Incarnation jusqu'à la fin du monde aux soldats qui suivent le roi qui les précède; les uns et les autres ne font qu'une armée et ont un même chef; aussi « dès le commencement il y a eu des chrétiens, si ce n'est pas de nom, au moins par la chose <sup>1</sup>. »

« La sainte Église, dit Hugues de Saint-Victor, est le corps du Christ, vivifiée par le même Esprit, unie et sanctifiée dans la même foi. Il y a deux vies : l'une terrestre, l'autre céleste; l'une corporelle, l'autre spirituelle; l'une dont vit le corps et qui vient de l'âme, l'autre dont vit l'âme et qui vient de Dieu. Chacune a son bien pour s'alimenter; la vie terrestre s'alimente des biens terrestres, la vie spirituelle se nourrit des biens spirituels. A la vie terrestre appartient tout ce qui est terrestre; à la vie spirituelle tous les biens spirituels. Pour que la justice soit observée et l'utilité promue dans l'une et dans l'autre vie, ceux qui, soit par nécessité, soit par raison, cherchent spécialement les biens de l'une des deux, ont d'abord été distribués en deux parts; ce sont les laïques et les ecclésiastiques, formant comme deux peuples. Ensuite d'autres ont été chargés de dispenser le tout équitablement, afin que nul ne trompe son frère, mais que la justice soit gardée d'une manière inviolable. C'est pourquoi, dans les deux peuples, distribués selon les deux vies, il a été constitué des puissances. Dans les laïques, auxquels il appartient de pourvoir aux choses nécessaires de la vie terrestre, c'est la puissance terrestre; dans les clercs, dont le devoir est de veiller aux biens de la vie spirituelle, c'est la puissance divine. La première s'appelle donc puissance séculière; la seconde, puissance spirituelle. Dans l'une et l'autre puissance il y a divers degrés et ordres de pouvoir, mais distribués de part et d'autre sous un même chef, comme découlant d'un même principe et revenant à la même fin. La puissance terrestre a pour chef le roi, la puissance spirituelle a pour

chef le souverain Pontife. A la puissance du roi appartiennent toutes les choses terrestres et qui sont faites pour la vie de la terre; à la puissance du souverain Pontife appartiennent toutes les choses spirituelles et qui regardent la vie spirituelle. Or, autant la vie spirituelle est au-dessus de la vie terrestre, l'esprit au-dessus du corps, autant la puissance spirituelle surpasse en honneur et en dignité la puissance terrestre et séculière; car il appartient à la puissance spirituelle d'instituer la puissance terrestre, afin qu'elle soit, et de la juger si elle n'est pas bonne. Quant à la puissance spirituelle même, elle a été d'abord instituée de Dieu, et quand elle dévie elle ne peut être jugée que par Dieu seul; car il est écrit : Le spirituel juge tout et n'est jugé par personne <sup>1</sup>.

Hugues de Saint-Victor a un chapitre remarquable sur la manière dont les églises possèdent des biens de la terre. « Quant aux biens terrestres que possèdent des prélats, dit-il, il y en a qui ont été donnés aux églises par la dévotion des fidèles, sauf cependant le droit de la puissance terrestre; car voilà ce qui est raisonnable et bon. En effet Dieu aime la paix, et la vraie justice ne peut approuver rien de désordonné. Si la puissance spirituelle préside, ce n'est pas pour faire aucun préjudice à celle de la terre en son droit, de même que ce n'est pas sans crime que la puissance terrestre usurpe ce qui appartient à la spirituelle. Lors donc que des biens de cette nature sont donnés aux églises, les donateurs ne peuvent leur transférer que ce qu'ils possèdent eux-mêmes; car ni les sujets ne peuvent transférer à une autre puissance ce qu'ils doivent à leurs supérieurs, ni les prélats ôter à des sujets ce qu'ils possèdent légitimement pour le donner à des étrangers. D'autres fois les princes du siècle accordent aux églises, sur quelques-uns de leurs domaines, soit les droits purement utiles, soit même les droits de puissance temporelle. Dans ce dernier cas l'Église ne peut exercer la justice que par des personnes laïques et doit toujours au roi les charges inhérentes à la terre, suivant ce qui est écrit : Rendez à

<sup>1</sup> « Unde patet quod ab initio, etsi non nomine, re tamen Christiani fuerunt. » *Ibid.*, p. 556, c. 11.

<sup>1</sup> 1 Cor., 2, 15. Hug., t. 3, p. 607, c. 4.

César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu<sup>1</sup>. »

On voit par ce chapitre que les chrétiens du moyen âge, en subordonnant la puissance terrestre à la puissance spirituelle, suivant leur nature respective, ne confondaient nullement l'une avec l'autre, comme les en accusent bien des écrivains, entre autres Fleury dans ses *Discours*.

Hugues de Saint-Victor a écrit des commentaires ou des notes sur le Pentateuque, sur l'Ecclesiaste, sur les Prophètes, sur le Décalogue; une explication de la règle de saint Augustin, une instruction pour les novices, des soliloques, un éloge de la charité et plusieurs autres opuscules où respirent tout à la fois et une grande sagesse et la piété la plus tendre. Il en a fait d'autres qui ne sont pas encore imprimés; en revanche on lui en a prêté qui ne sont pas de lui, entre autres deux que cite Fleury, pour conclure que les études historiques étaient alors bien imparfaites. On conclurait tout aussi bien que la critique de Fleury n'est pas toujours bien judicieuse<sup>2</sup>.

Hugues de Saint-Victor mourut en 1142, la même année qu'Abailard; mais autant la vie d'Abailard avait été orageuse; autant celle de Hugues fut simple et unie, sans relation considérable au dehors, sans autre emploi au dedans que de prier, d'étudier et d'enseigner. Il profita de cet heureux repos pour acquérir une tendre union avec Dieu, qu'il préférerait à toutes les richesses de son esprit et de sa plume. Aussi occupé de son intérieur qu'il l'était, et n'ayant vécu que quarante-quatre ans, on ne conçoit pas aisément qu'il ait pu tant savoir et tant composer; car ce qu'il a produit est profondément réfléchi et bien digéré. Sa mort, qui arriva le 11 février, eut des circonstances édifiantes que nous apprenons de son infirmier même, dans la relation qu'il en fit à un autre chanoine régulier.

« Je ne vous manderai pas avec quelle vivacité de contrition et quelle abondance de larmes le maître Hugues se confessa au seigneur abbé et à moi, ni avec quelle effusion

de cœur il remerciait Dieu de sa maladie; je viens à ce qu'il a fait ou dit peu avant de mourir. La veille, me voyant le matin chez lui et m'ayant dit que tout irait bien pour l'âme et pour le corps, il me demanda si nous n'étions que nous deux dans la chambre. Je lui répondis que j'étais seul. « Avez-vous célébré aujourd'hui la messe? » continua-t-il. « Oui, » lui dis-je. « Soufflez-moi donc sur la bouche en forme de croix, me répliqua-t-il, afin que j'aspire l'Esprit-Saint; » ce qu'il souhaitait que je fisse par la véhémence de sa foi sur le mystère du corps et du sang de Jésus-Christ et sur la puissance promise aux prêtres dans l'Évangile. Aussitôt, tout rayonnant de joie, il se répandit en actions de grâces pour tous les biens que Dieu lui avait faits pendant sa vie, particulièrement ce dernier, puis me demanda humblement l'absolution. Comme le mal augmenta pendant la nuit je lui demandai si nous lui donnerions l'Extrême-Onction, et il me pria de ne pas la lui différer, d'autant que la Providence avait réuni dans sa chambre un grand nombre de chanoines, de clercs, de religieux, et même de pieux laïques. Quand il l'eut reçue je lui demandai encore s'il voulait recevoir le corps du Seigneur, l'ayant reçu deux jours auparavant. « Mon Dieu ! me répondit-il avec émotion, vous demandez si je veux recevoir mon Dieu ! Courez vite à l'église et apportez-moi promptement le corps de mon Seigneur. » Je le fis, et m'approchant de son lit, le Pain de la vie éternelle dans les mains, je l'exhortai à le reconnaître et à l'adorer. « J'adore, dit-il en se levant autant qu'il pouvait et en étendant les deux mains, j'adore mon Seigneur devant vous tous, et je le reçois comme mon salut. » Il pria ensuite qu'on lui donnât la croix qui était auprès; il la baisa tendrement et tint sa bouche collée sur les pieds du crucifix, paraissant vouloir sucer le sang qui y était peint et qu'il se représentait coulant de ses sacrées plaies. On eût dit que, après avoir mangé la chair du Fils de l'homme, il voulait aussi tâcher de boire son sang. » Ces paroles de l'auteur nous montrent que le malade n'avait communiqué que sous l'espèce du pain. « Quelques moments après, Hugues dit ces paroles du Christ

<sup>1</sup> Matth., 22. Hug. t. 3, p. 608, c. 7. — <sup>2</sup> Ceillier, t. 22.



mourant : « Mon Père, je recommande mon âme entre vos mains ! » Il ajouta : « Sainte Marie, priez pour moi ! » Il invoqua de même saint Pierre et saint Victor, et rendit doucement son âme à Dieu <sup>1</sup>. »

Hugues de Saint-Victor était en relations de science et d'amitié avec saint Bernard, de qui nous tenons un opusculé en réponse à une consultation de Hugues touchant quelques opinions singulières d'un personnage qu'il ne nommait point. La première était que personne n'avait pu être sauvé sans le baptême depuis que Jésus-Christ en eut déclaré la nécessité à Nicodème. A quoi saint Bernard répond qu'il n'est pas croyable que Dieu ait voulu obliger tous les hommes à un précepte positif du moment qu'il a été dit en secret, mais seulement depuis qu'il a été publié suffisamment pour venir à la connaissance de tout le monde. Écoutons le Seigneur lui-même : « Si je n'étais pas venu, et si je ne leur avais point parlé, ils ne seraient point coupables <sup>2</sup>. » Il ne dit pas simplement : « Si je n'avais point parlé, » mais : « Si je ne *leur* avais point parlé, » pour montrer que leur désobéissance ne devait passer pour inexcusable que depuis qu'il leur avait fait connaître sa volonté. S'il leur avait parlé sans leur adresser la parole l'ignorance eût pu excuser leur mépris ; mais, après leur avoir parlé, il ne resta plus de raison pour justifier leur incrédulité. « J'ai parlé en public, dit-il, je n'ai rien dit en secret <sup>3</sup>. » Ce n'est pas qu'il n'eût fait plusieurs instructions particulières à ses disciples ; mais il les comptait pour rien, et il n'attachait à ses enseignements ni peine ni récompense jusqu'à ce qu'ils fussent devenus publics. Il dit ailleurs : « Ce que je vous dis dans les ténèbres annoncez-le en plein jour <sup>4</sup>, » afin que cette publication lui donne droit de punir le mépris ou de récompenser l'obéissance de ceux qui en auraient oui parler. « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise <sup>5</sup> ; » comme s'il disait : « Ce n'est pas sur ce que je vous aurai révélé en secret, mais ce sera sur ce que vous aurez prêché hautement, que je jugerai ceux qui auront été fidèles ou incrédules. »

La seconde erreur de l'anonyme était qu'il n'y a que le martyr qui puisse suppléer au baptême et que le désir ne sert de rien. Saint Bernard réfute cette erreur et prouve, par l'autorité de saint Ambroise et de saint Augustin, que le désir du baptême peut y suppléer aussi bien que le martyr. Il soutient encore contre cet anonyme, que les justes de l'Ancien Testament n'ont pas eu une connaissance aussi claire de l'Incarnation et des autres mystères du Nouveau Testament que celle que nous en avons depuis qu'ils sont accomplis. Enfin il montre, contre le même, qu'il y a des péchés d'ignorance <sup>1</sup>.

Un illustre disciple et confrère de Hugues de Saint-Victor fut Richard, né en Écosse, mais qui vécut et mourut en France, dans la même abbaye de Saint-Victor, à Paris. Il y fit profession sous l'abbé Gilduin, premier abbé de ce monastère, et y reçut les leçons du célèbre Hugues. Sous-prieur en 1159, il devint prieur en 1162 et s'acquitta fort honorablement d'une fonction que les circonstances rendaient difficile. L'abbé, qui s'appelait Ervise, n'était ni un moine édifiant, ni un vigilant administrateur ; Alexandre III, dans une de ses lettres, en parle comme d'un *autre César* qui disposait de tout selon ses caprices, qui méprisait les statuts, et qui, loin de profiter des réprimandes pontificales que lui avait attirées sa négligence, se montrait de plus en plus incorrigible. Alexandre avait été témoin de ce désordre et avait eu occasion de reconnaître, dans l'abbaye de Saint-Victor, l'indignité de l'abbé et le mérite éminent du prieur.

Richard édifiait ses confrères par sa piété, il les éclairait par ses ouvrages, dont les religieux étrangers lui demandaient avidement des copies. Guillaume, prieur d'Ourcamp, ordre de Cîteaux, écrit à Richard pour lui annoncer qu'il lui en renvoie quelques-uns et pour le prier de lui en communiquer un autre, savoir celui qui a pour sujet le songe de Nabuchodonosor. Garin, prieur de Saint-Alban, désire avoir une liste complète de ses productions. Jean, sous-prieur de Clairvaux, supplie Richard de composer une prière au

<sup>1</sup> *Op. Hug.*, t. 1. *Vita Hug.* — <sup>2</sup> Jean, 15, 22. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 18, 20. — <sup>4</sup> Matth., 10, 27. — <sup>5</sup> Luc, 10, 16.

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 77.

Saint-Esprit. « Écrivez-la, lui dit-il, selon la science et le jugement dont l'Esprit-Saint vous a doué ; qu'elle ne soit ni trop courte ni trop longue, en sorte que je puisse l'apprendre par cœur et l'adresser au Saint-Esprit au moins une fois par nuit ou par jour. » D'autres lettres encore, écrites à Richard, montrent jusqu'à quel point il jouissait de l'estime de ses contemporains. On a même lieu de croire que saint Bernard le consulta plus d'une fois.

Entre ses divers opuscules imprimés ou manuscrits le plus important est son ouvrage *de la Trinité*, en six livres. Voici comment il s'en explique dans le prologue.

« *Mon juste vit de la foi*<sup>1</sup> : c'est une sentence de l'Apôtre et du Prophète ; car l'Apôtre dit ce que le Prophète prédit ; que le juste vit de la foi. S'il en est ainsi, ou plutôt parce qu'il en est ainsi, nous devons studieusement et fréquemment méditer les mystères de notre foi ; car sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. En effet, où n'est pas la foi, là ne peut être l'espérance ; car il faut que celui qui approche de Dieu croie qu'il est et qu'il récompense ceux qui le cherchent ; autrement quelle espérance y aurait-il ? Or, où n'est pas l'espérance, la charité ne saurait y être. Qui, en effet, aimera celui dont il n'espère aucun bien ? C'est donc par la foi que nous sommes promus à l'espérance et par l'espérance que nous progressons à la charité. Or, si je n'ai pas la charité, il ne me sert de rien. Quel est le fruit de la charité ? Vous l'apprenez de la bouche même de la Vérité : « Si quelqu'un m'aime il sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui<sup>2</sup>. » De la dilection vient ainsi la manifestation, de la manifestation la contemplation, de la contemplation la connaissance (intuitive). Or, quand le Christ apparaîtra, lui qui est notre vie, nous paraîtrons aussi avec lui dans la gloire, et nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est.

« Vous voyez d'où et comment on parvient et par quels degrés on monte, moyennant l'espérance et la charité, de la foi à la con-

naissance divine, et par la connaissance à la vie éternelle. Or, dit-il, la vie éternelle, c'est de vous connaître, vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ<sup>1</sup>. Il y a donc une vie qui procède de la foi et une vie qui procède de la connaissance. De la foi est la vie intérieure, de la connaissance est la vie éternelle ; de la foi est cette vie dont, en attendant, nous vivons bien ; de la connaissance est cette vie dont nous vivons bienheureux dans l'avenir. La foi est ainsi le commencement et le fondement de tout bien. Quel attachement ne devons-nous donc pas avoir pour la foi, de qui tout bien prend et sa base et son affermissement ?

« Mais comme dans la foi est le commencement de tout bien, ainsi dans la connaissance est la consommation et la perfection de tout bien. Portons-nous donc à la perfection, avançons-nous par tous les degrés possibles, élevons-nous de la foi à la connaissance, afin de comprendre ce que nous croyons. Pensons combien se sont appliqués à cette étude et combien y ont profité les philosophes de ce monde, et ayons honte de leur être inférieurs en cela ; car ce qui est *connaissable* de Dieu leur est manifeste, suivant l'Apôtre, puisque, « ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme tel<sup>2</sup>. » Ils l'ont donc connu. Que faisons-nous donc, nous qui, dès le berceau, avons reçu la tradition de la foi ? L'amour de la vérité doit faire en nous quelque chose de plus que n'a pu en eux l'amour de la vanité ; il faut que nous puissions quelque chose de plus, nous que la foi dirige, que l'espérance entraîne, que la charité pousse. Ce doit donc nous être peu de croire de Dieu ce qui est vrai ; appliquons-nous à concevoir ce que nous croyons ; efforçons-nous toujours de comprendre par la raison ce que nous tenons par la foi<sup>3</sup>. »

Après s'être ainsi expliqué, dans son prologue, sur le but et l'ensemble de son œuvre, Richard de Saint-Victor commence son œuvre même par cette observation :

« Si nous voulons, par la sagacité de l'esprit, monter à la science des choses sublimes, il faut savoir d'abord de quelles manières

<sup>1</sup> Rom., 1. Habacuc, 2. — <sup>2</sup> Jean, 14.

<sup>1</sup> *Ibid.*, 17. — <sup>2</sup> Rom., 1. — <sup>3</sup> *Prolog.*



nous acquérons ordinairement la connaissance des choses. Si je ne me trompe, cela se fait de trois manières : nous prouvons les unes par l'expérience, nous en concluons d'autres par le raisonnement, d'autres enfin nous tenons la certitude par la foi. La connaissance des choses temporelles, nous l'appréhendons par l'expérience même ; mais, pour les choses éternelles, nous nous élevons à leur connaissance tantôt par le raisonnement, tantôt par la foi ; car, parmi celles qu'il nous est ordonné de croire, il en est quelques-unes qui paraissent non-seulement au-dessus, mais contre la raison, à moins qu'elles ne soient discutées par une profonde et très-subtile investigation ou plutôt manifestées par une révélation divine. Dans la connaissance et l'assertion de ces choses nous avons donc coutume de nous appuyer plus sur la foi que sur le raisonnement, plus sur l'autorité que sur l'argumentation, suivant ce mot du Prophète : « Si vous ne croyez pas vous ne comprendrez point <sup>1</sup>. » Où il faut bien remarquer que l'intelligence de ces choses nous est refusée, non pas absolument, mais conditionnellement, puisqu'il est dit : « Si vous ne croyez pas vous ne comprendrez point. » Ceux-là donc qui ont l'intelligence exercée ne doivent pas désespérer de comprendre ces choses, pourvu qu'ils se sentent fermes dans la foi et d'une constance inébranlable à la professer.

« Mais, ajoute Richard, ce qu'il y a de plus merveilleux en ceci, c'est que, tout ce que nous sommes de vrais fidèles, nous ne tenons rien de plus certain, de plus inébranlable que ce que nous saisissons par la foi ; car ces choses ont été révélées du Ciel à nos pères ; elles ont été confirmées de Dieu par des prodiges si nombreux, si grands et si admirables, que ce paraît une espèce de démence d'y avoir le moindre doute. Ainsi donc d'innombrables miracles et d'autres choses que Dieu seul peut opérer font ici foi et ne permettent pas de douter ; les miracles nous y servent d'arguments, les prodiges d'expériences. Ah ! si les Juifs, si les païens voulaient considérer avec quelle sécurité de

conscience sur cet article nous pourrions nous présenter au jugement divin ! Ne pourrions-nous pas dire à Dieu en toute confiance : « Seigneur, si c'est une erreur, c'est vous qui nous avez trompés ? » car ces choses ont été confirmées parmi nous par tant de signes et de prodiges qui ne peuvent être faits que par vous. En effet elles nous ont été transmises par des hommes de la plus haute sainteté, elles ont été prouvées par les témoignages les plus authentiques et les plus dignes de foi, vous-même y coopérant et confirmant leur déposition par des miracles <sup>1</sup>. »

On voit par ces citations que la théologie de Richard de Saint-Victor est tout à la fois haute, profonde, méthodique, affectueuse, vivante, et qu'elle mérite beaucoup d'être étudiée, surtout dans ses livres *de la Trinité*, où il s'attache à prouver en Dieu, moins par des autorités que par des raisons théologiques, et l'unité de substance et la trinité des personnes. Vient ensuite un opuscule de *l'Incarnation du Verbe*, adressé à saint Bernard à l'occasion d'un texte d'Isaïe dont il lui avait demandé l'explication. Dans un autre, *du Pouvoir de lier et de délier*, Richard examine plusieurs questions qu'on lui avait proposées à cet égard, entre autres : Quelle est la part de Dieu et de son ministre dans l'absolution du pécheur ?

On a de lui encore divers petits commentaires mystiques sur certaines parties de l'Écriture sainte et divers traités de morale ascétique : 1° des moyens d'extirper le mal et de propager le bien ; 2° de l'état de l'homme intérieur ; 3° de l'instruction de l'homme intérieur ; 4° *Benjamin minor*, ou préparation de l'âme à la contemplation ou à la connaissance de soi-même ; 5° *Benjamin major*, ou la contemplation considérée dans l'arche d'alliance. Dans tous ses ouvrages Richard de Saint-Victor a pour but d'élever l'âme chrétienne à la vie surnaturelle et divine et de lui faire commencer son paradis sur la terre.

Vers l'an 1140 les chanoines de Lyon instituèrent la fête de la Conception de la sainte

<sup>1</sup> « Nonne cum omni confidentia Deo dicere poterimus : Si error est, a teipso decepti sumus, etc. ? » Richard de Saint-Victor, *de Trinit.*, l. 1, c. 2.

<sup>1</sup> Isaïe, 7, suivant les Septante et l'ancienne Vulgate.

Vierge, qui se célébrait déjà dans quelques Églises particulières. Il paraît que les chanoines de Lyon instituèrent cette fête sans aucune participation de l'autorité épiscopale ni du Siège apostolique, et par un simple acte capitulaire. Saint Bernard, qui se faisait gloire d'appartenir à la métropole de Lyon, écrivit aux chanoines une assez longue lettre, où il blâme leur conduite pour trois raisons : parce que cette fête est nouvelle, parce qu'il n'y voit aucun fondement légitime, parce qu'il ne fallait point la célébrer sans consulter Rome. Il termine sa lettre par ces mots : « Toutefois, ce que j'ai dit, qu'il soit dit sans préjudice de qui est plus éclairé. Surtout je réserve et cette question entière et toutes les autres de cette nature à l'autorité et à l'examen de l'Église romaine, prêt à corriger, selon son jugement, ce que j'y aurais pensé de contraire<sup>1</sup>. On voit que saint Bernard, s'il vivait encore, partagerait volontiers la croyance commune des fidèles à la conception immaculée de Marie ; car l'Église romaine non-seulement permet cette pieuse croyance, elle la favorise de mille grâces spirituelles ; elle a même décidé en quelque sorte la question dans la personne du Pape Grégoire XVI, qui vient d'accorder à plusieurs évêques et Églises de France la permission d'ajouter, dans la préface solennelle de cette fête, le mot d'*Immaculée* à celui de *conception*. Bossuet a deux beaux sermons en faveur de l'Immaculée conception de la sainte Vierge<sup>2</sup> ; le docte Bergier, dans son *Dictionnaire théologique*, montre des traces de cette pieuse croyance dès le quatrième siècle<sup>3</sup>.

Ce fut vers le même temps que saint Bernard fit connaissance avec saint Malachie d'Irlande. Pour rétablir la paix et le bon ordre dans l'Église d'Armagh, métropole du pays, mais opprimée depuis longtemps par une puissante famille qui regardait ce siège comme son héritage, Malachie avait quitté son évêché de Connor à condition que, quand

la paix serait rétablie dans Armagh, il serait libre de se retirer. Il eut beaucoup à faire et à souffrir pendant trois ans ; mais sa patience et les miracles que Dieu opérait par son ministère finirent par triompher de tous les obstacles. Ainsi, la peste ravageant le diocèse d'Armagh, Malachie arrêta ce fléau par ses prières. Lorsqu'il eut retiré son Église de l'oppression, rétabli le bon ordre et la discipline, il ne pensa plus qu'à se démettre, et sacra, pour le remplacer, un vertueux ecclésiastique nommé Gélase. Il retourna ensuite à son premier siège, qui était uni depuis longtemps à celui de Down. Il crut qu'il était de la gloire de Dieu de les diviser ; il sacra un évêque pour gouverner l'Église de Connor et réserva pour lui le diocèse de Down, qui était le plus petit et le plus pauvre. Il établit une communauté de chanoines réguliers auxquels il se réunissait pour vaquer à la prière et à la méditation, autant que ses autres devoirs pouvaient le lui permettre. Il fit encore d'autres règlements très-utiles, tant pour son diocèse que pour ailleurs. Personne ne pensait à lui demander : « Par quelle autorité faites-vous cela ? » Car tout le monde courait à lui et le révérait comme un apôtre.

Lui, cependant, pour faire confirmer par le Pape tout ce qu'il venait de faire de bon, résolut de faire le voyage de Rome ; il se proposait encore d'obtenir le pallium pour le siège d'Armagh et pour un autre siège métropolitain, celui de Tuam peut-être. L'exécution de ce projet, déjà formé par l'archevêque Celse, son prédécesseur, n'avait point eu l'approbation du Pape. Le siège d'Armagh était depuis longtemps privé du pallium par la négligence et les abus qu'y avaient introduits ceux qui s'en étaient emparés contre les règles. Ce fut en 1139 que Malachie quitta l'Irlande, bien malgré le peuple, qui le regardait comme sa sauvegarde contre tous les malheurs. Il passa quelque temps à York avec un saint prêtre nommé Sycar. Étant en France il visita l'abbaye de Clairvaux, où il se lia d'une étroite amitié avec saint Bernard. Il fut si édifié des grands exemples de vertu dont il y fut témoin que, s'il en avait eu la liberté, il y aurait passé le reste de ses jours. Il continua malgré lui sa

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 174 : « Quæ autem dixi absque præjudicio sane dicta sint sanius sapientis. Romanæ præsertim Ecclesiæ auctoritati atque examini totum hoc, sicut et cætera quæ ejusmodi sunt, universa reservo, ipsius, si quid aliter sapio, paratus judicio emendare. »

<sup>2</sup> Bossuet, t. 15, édit. de Versai les. — <sup>3</sup> Bergier, art. CONCEPT. IMMACULÉE DE LA SAINTE VIERGE.



route pour aller en Italie. Lorsqu'il fut à Ivree, en Piémont, il rendit la santé à un enfant qui était près de mourir. Arrivé à Rome il fut reçu d'une manière très-favorable par le Pape Innocent. Il lui demanda d'abord avec larmes ce qu'il avait le plus à cœur, savoir la permission de se retirer et de mourir à Clairvaux; mais le Pape ne le lui accorda pas, jugeant qu'il était beaucoup plus utile en Irlande. Le saint évêque demeura un mois entier à Rome à visiter les saints lieux. Pendant ce temps le Pape s'informa soigneusement et de lui et de ceux qui l'accompagnaient, touchant la qualité du pays, les mœurs de la nation, l'état des églises et des grandes choses que Dieu avait faites par son ministère. Quand il fut sur le point de partir le Pape lui donna ses pouvoirs et le fit son légat pour toute l'Irlande. Malachie demanda ensuite la confirmation de la nouvelle métropole, de quoi le Pape lui donna aussitôt la bulle; mais quant au pallium, il lui dit : « Il faut observer plus de cérémonie; quand vous serez en Irlande vous assemblerez un concile général, et, d'un commun consentement, vous enverrez demander le pallium, qui ne vous sera point refusé. » Ensuite le Pape, ôtant la mitre de sa tête, la mit sur celle de saint Malachie; il lui donna pareillement l'étole et le manipule dont il se servait à l'autel, et, l'ayant salué par le baiser de paix, il le congédia avec sa bénédiction.

A son retour Malachie fit encore quelque séjour à Clairvaux, bien affligé de ne pouvoir y demeurer; mais il y laissa quatre de ses disciples pour apprendre l'institut de cette maison. On les éprouva, ils furent reçus à la profession, et le saint évêque, étant retourné en Irlande, en envoya d'autres qui furent reçus de même, et si bien instruits que, deux ans après, savoir en 1141, saint Bernard les renvoya, avec quelques-uns des siens, fonder dans le diocèse d'Armagh l'abbaye de Mellifont, qui en produisit cinq autres dans la suite.

Arrivé en Irlande Malachie fut reçu avec d'autant plus de joie qu'on l'avait vu partir avec plus de peine. Il se mit à exercer sa légation et tint plusieurs conciles en divers lieux pour ramener les anciennes traditions

abolies par la négligence des évêques et faire de nouveaux règlements. Tout ce qu'il ordonnait était reçu comme venant du Ciel, et on le mettait par écrit pour en conserver la mémoire. C'est que ses paroles étaient soutenues de vertus et de miracles. Tout était édifiant en sa personne; il était sérieux sans austérité, gai sans dissipation, tranquille sans être oisif, ne négligeant rien, quoiqu'il dissimulât plusieurs choses selon l'occasion. Il n'avait rien en propre et rien n'était assigné pour sa mense épiscopale; il était presque toujours à visiter son diocèse et les autres églises et faisait ces visites à pied, même étant légat; il logeait, tant qu'il pouvait, dans les monastères qu'il avait établis, et y suivait l'observance commune sans aucune distinction. C'est saint Bernard qui nous apprend ces particularités de la vie du saint prélat, son ami; il raconte aussi en détail un grand nombre de ses miracles, des prophéties, des révélations, des punitions d'impies, des guérisons et des conversions miraculeuses; mais il avoue qu'il s'arrête plus volontiers sur ce qui est imitable que sur ce qui n'est qu'admirable.

Voici un fait que saint Charles Borromée avait coutume de rappeler à ses prêtres. Un homme noble demeurait dans le voisinage du monastère de Bangor; sa femme étant tombée très-dangereusement malade, saint Malachie fut prié de venir lui donner l'Extrême-Onction. Il y vint; la malade en eut une grande joie, dans la confiance qu'elle guérirait. L'évêque s'apprêtait à lui faire les onctions saintes lorsque tous les assistants jugèrent qu'il valait mieux différer jusqu'au matin; car, c'était le soir. Malachie se rendit à leur avis, donna sa bénédiction à la malade et sortit avec ceux qui l'accompagnaient; mais bientôt après toute la maison retentit de cris et de pleurs: la femme était morte. Malachie accourt auprès de la malade, il la trouve expirée. Consterné jusqu'au fond de l'âme, il s'impute à lui-même de ce qu'elle était morte sans la grâce du sacrement. Levant les mains au ciel: « Seigneur, s'écriait-il, j'ai agi en insensé. C'est moi qui ai péché pour avoir différé; ce n'est pas elle, puisqu'elle voulait. » Et, en disant ces paroles, il

protesta devant tout le monde qu'il ne prendrait ni consolation ni repos qu'il n'eût obtenu de restituer la grâce qu'il avait ôtée. Il se mit à prier, à gémir, à pleurer toute la nuit; il exhorta ses disciples à en faire autant. Dieu l'exauça au matin; la morte ouvrit les yeux, et, comme ceux qui se réveillent d'un profond sommeil, elle se frotta le front et les tempes, se mit sur son séant, et, ayant reconnu Malachie, le salua dévotement en inclinant la tête. Le deuil fut converti en joie; tout le monde était saisi d'étonnement. Le saint lui administra l'Extrême-Onction, sachant que ce sacrement remet les péchés et contribue même au soulagement, à la guérison du malade. Cette femme recouvra effectivement la santé, passa le reste de ses jours dans la pénitence, et mourut depuis de la mort des justes <sup>1</sup>.

Cependant il y eut en France quelques troubles pendant la jeunesse du roi Louis VII; saint Bernard fit de son mieux pour les pacifier. En voici l'occasion. L'archevêque Albéric de Bourges étant mort l'an 1140, les chanoines, dès les préliminaires de l'élection, se trouvèrent partagés entre deux sujets, Pierre de la Châtre, d'une des meilleures maisons de la province, et un autre nommé Cadurque, dont on ne sait autre chose sinon qu'il était bon courtisan et dans les bonnes grâces du roi. Pierre de la Châtre était cousin du cardinal Aimeric, chancelier de l'Église romaine; le chapitre paraissait pencher à l'élire pour archevêque. Cadurque en eut peur et courut prévenir le roi de telle sorte contre son concurrent que, quand le prince en apprit la nomination, il refusa de la ratifier. Il ordonna au chapitre de procéder à une seconde élection, où il lui permettait de nommer tout autre que Pierre de la Châtre. Le chapitre ne s'y crut pas obligé et persista dans la nomination déjà faite. Pierre se rendit à Rome, où le Pape, trouvant son élection canonique, le sacra de ses propres mains. Un auteur fait dire au Pape, dans cette circonstance, que le roi était jeune, qu'il fallait l'instruire et ne le pas laisser sur le pied de se permettre ces invasions contre la liberté ecclésiastique. Sur quoi, comme on lui eut

représenté que, dans l'élection, le chapitre avait joui d'une liberté entière, si ce n'était l'exclusion donnée au seul Pierre de la Châtre, il avait ajouté qu'un seul exclu empêchait que la liberté ne fût entière ni véritable. Le roi, selon lui, n'avait de parti à prendre que de se pourvoir devant le juge ecclésiastique touchant les causes d'exclusion, auquel cas on ne pouvait lui refuser, non plus qu'aux autres, de l'écouter. Voilà ce qu'un chroniqueur français, Guillaume de Nangis, fait dire au Pape Innocent II. Quoi qu'il en soit de l'authenticité de ces paroles, le roi Louis le Jeune défendit qu'on admit le nouvel archevêque dans Bourges, ni dans aucune terre de ses États. L'archevêque Pierre se retira sous la protection du comte Thibaud de Champagne, et, comme ce prince avait de grandes terres dans le Berri, presque toutes les églises obéissaient à l'archevêque. Ce prélat, ou le Pape même, mit en interdit tous les domaines du roi, et l'interdit fut rigoureusement observé.

Une autre affaire vint envenimer cette brouillerie. Raoul, comte de Vermandois et parent du roi, était marié depuis longues années avec une nièce du comte de Champagne; mais la reine Éléonore avait une sœur nommée Pétronille. Le comte de Vermandois, déjà vieux, eut envie d'épouser la sœur de la reine; pour cela il fallait rompre son mariage avec sa première femme. Il trouva trois évêques complaisants, dont l'un était son frère, les deux autres ses créatures, qui jurèrent qu'il y avait parenté entre les deux époux et déclarèrent leur mariage nul. Le comte de Vermandois renvoya donc sa femme, nièce du comte de Champagne, et épousa la belle-sœur du roi. Par ces deux faits réunis il est aisé de voir ce que seraient devenues et la liberté de l'Église et la sainteté des mariages sous un prince capable de devenir un bon roi, mais trop jeune encore, si une autorité plus haute n'y eût mis obstacle.

Le comte de Champagne porta ses plaintes au Pape Innocent II. Saint Bernard lui écrivit pour le même sujet en ces termes : « Il est écrit : « Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni <sup>1</sup>. » Il s'est élevé des hommes

<sup>1</sup> Vita S. Malach., cap. 24.

<sup>1</sup> Matth., 19, 7.



audacieux qui n'ont pas craint de séparer, contrairement à Dieu, ceux que Dieu avait unis, et, par un second crime, d'unir ceux qui ne doivent point l'être. Hélas ! on foule aux pieds ce qu'il y a de plus sacré dans l'Église ; on déchire la robe du Christ, et, pour comble de douleur, ce sont ceux-là mêmes qui sont obligés de la conserver intacte. Vos amis, ô mon Dieu, se sont déclarés contre vous ; les prévaricateurs de vos lois sont les familiers de votre sanctuaire, les successeurs de ceux à qui vous dites autrefois : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* <sup>1</sup>.

« Dieu avait uni le comte Raoul et sa femme par le ministère de l'Église, et l'Église par Dieu qui lui a donné ce pouvoir. Comment, ceux que l'Église a unis de la sorte, une chambre les sépare-t-elle ? Il n'y a qu'un point où leur conduite me paraît judicieuse ; c'est que cette œuvre de ténèbres a été faite dans les ténèbres ; car celui qui fait le mal hait la lumière et évite le grand jour pour n'être pas surpris dans sa malice. Après tout de quoi le comte Thibaud est-il coupable ? Si c'est d'aimer la justice et de haïr l'iniquité, il l'est en effet ; de rendre au roi ce qui est au roi et à Dieu ce qui est à Dieu, il l'est aussi ; d'avoir reçu l'archevêque de Bourges, que vous aviez ordonné de recevoir, c'est là sans doute le plus grand de ses crimes ; c'est le sujet véritable du mauvais traitement qu'on lui fait. Il n'est en butte aux méchants que pour avoir été trop homme de bien. C'est pourquoi Votre Sainteté est fortement sollicitée par une infinité de gens de venger l'injure de son fils, de délivrer l'Église de l'oppression, de réprimer avec une fermeté apostolique les auteurs du crime, et de faire sentir à leur chef la peine que mérite la licence qu'il s'est donnée de faire, au mépris des lois, tout ce qu'il a voulu <sup>2</sup>. »

Sur ces plaintes le Pape Innocent II fit excommunier le comte de Vermandois par le cardinal Yves, son légat en France, qui avait été chanoine régulier de Saint-Victor ; les terres de ce comte furent mises en interdit, et les trois évêques, ses complices, furent suspendus de leurs fonctions.

Le roi Louis, emporté par l'ardeur inconsidérée de la jeunesse et par de mauvais conseils, avait fait le serment téméraire de ne jamais reconnaître l'archevêque de Bourges, sacré et institué par le Pape. Pour punir le comte de Champagne de la retraite qu'il donnait à ce prélat persécuté, pour le punir surtout de la plainte qu'il avait portée au chef de l'Église sur l'outrage fait à sa nièce par son mari, le comte de Vermandois, le roi lui fit la guerre, entra sur les terres de Champagne, y mit tout à feu et à sang, s'y montra plus chef de Vandales que roi de France. Ainsi, l'an 1142, s'étant rendu maître du château de Vitry, il livra tout aux flammes. Treize cents personnes, hommes, femmes, enfants, qui s'étaient réfugiées dans l'église, furent brûlées, avec l'église, de la manière la plus barbare. De là est resté à cette ville le surnom de Vitry-le-Brûlé <sup>1</sup>.

Le comte de Champagne, voyant la désolation de ses peuples, sollicita la paix. Le jeune roi, pour condition première, lui fit promettre avec serment qu'il insisterait auprès du Pape pour faire lever l'excommunication contre le comte de Vermandois ainsi que l'interdit sur ses terres. Le traité fut conclu par la médiation de saint Bernard, de Joscelin, évêque de Soissons, et de Suger, abbé de Saint-Denis. S'il survenait des difficultés pour l'exécution les trois médiateurs devaient en être les arbitres. Saint Bernard en écrivit au Pape en ces termes : « Nous sommes dans l'affliction ; tout le royaume est dans le trouble et la consternation ; on n'y voit de tous côtés que sang répandu, que pauvres bannis, que riches et grands emprisonnés. La religion y est foulée et méprisée, la bonne foi et la probité n'y sont plus en assurance, enfin on n'ose même y parler de paix. Peu s'en est fallu que l'innocent et pieux comte Thibaud n'ait été livré à ses ennemis et n'ait succombé sous leur violence ; mais Dieu l'a soutenu, et il s'estime heureux de souffrir pour la justice et pour l'obéissance qu'il vous doit. C'est être heureux en effet, selon l'Apôtre, que de souffrir pour la justice, et l'Évangile appelle heureux ceux qui sont persécutés

<sup>1</sup> Jean, 14, 15. — <sup>2</sup> S. Bernard, *epist.* 216.

<sup>1</sup> G. de Nang., apud Pagi, 1141, n. 4.

pour elle <sup>1</sup>. Hélas ! infortunés que nous sommes, nous avons pressenti nos maux sans pouvoir les éviter, et, pour prévenir enfin la complète désolation du pays et la chute du royaume divisé contre lui-même, votre très-dévoué fils, ce généreux défenseur de la liberté de l'Église, s'est vu contraint de jurer qu'il ferait lever l'excommunication fulminée par feu votre légat, Yves, contre le pays et la personne du tyran adultère qui est la cause et le chef de tous les maux et de toutes les douleurs, et contre l'adultère qu'il a épousée. Il s'y est porté par les prières et les conseils de gens sensés et fidèles, qui lui ont fait entendre que vous lui accorderiez facilement cette grâce sans donner atteinte à l'autorité de l'Église, étant toujours en votre pouvoir de rétablir cette juste sentence contre le pécheur incontinent et de le déclarer irrévocable. Ce serait un vrai moyen pour éluder leurs artifices, rétablir la paix et priver le méchant des avantages qu'il se promettait de son injuste puissance. J'aurais beaucoup d'autres choses à vous mander ; mais celui qui doit vous parler en est pleinement instruit, et il pourra vous en éclaircir plus amplement <sup>2</sup>. »

Ce que saint Bernard dit de l'état déplorable du royaume de France pendant les premières années de Louis le Jeune se voit confirmé par Otton de Frisingue, qui écrivait son excellente Chronique dans ce temps-là même. Il dit que la guerre entre le roi et le comte de Champagne occasionna tant de pillages et d'incendies que, si les mérites, les prières et les conseils des personnes religieuses n'y avaient ramené la paix, la France était regardée comme perdue <sup>3</sup>.

Pour faciliter cette paix l'excommunication contre le comte de Vermandois fut provisoirement levée. Restait encore l'interdit jeté sur les terres du roi parce qu'il refusait de reconnaître l'archevêque de Bourges ; le roi avait même juré, dans la colère, qu'il ne le reconnaîtrait jamais. Saint Bernard s'efforçait d'adoucir les esprits de côté et d'autre ; il écrivait à Rome, où l'on trouvait que sa condescendance pour le jeune roi allait un peu trop loin. « Hélas ! écrivait-il à ce sujet aux

principaux cardinaux de la cour romaine, hélas ! infortunés que nous sommes, nous déplorons nos maux passés, nous gémissons des maux présents, nous en craignons pour l'avenir, et, pour comble de malheur, les affaires sont dans une situation si fâcheuse que les coupables refusent de s'humilier et les juges d'être plus traitables. On crie à ceux-là : « Cessez de faire le mal, reconnaissez humblement votre faute ; » ils ne vous écoutent pas, tant ils sont obstinés dans leurs désordres. Nous conjurons ceux-ci, qui sont chargés de corriger le péché en ménageant le pécheur, de ne briser point le roseau déjà froissé, de n'éteindre pas la mèche qui fume encore, et ils n'en sont que plus inexorables. Si, avec l'Apôtre, nous dénonçons aux enfants qu'ils doivent obéir à leurs pères en toutes choses, c'est comme si nous frappions l'air ; si nous avertissons les pères de n'aigrir point leurs enfants, nous nous attirons leur indignation. Ceux qui ont manqué à leur devoir ne peuvent être amenés à reconnaître leur faute, ni ceux qui devraient les redresser à user envers eux de quelque condescendance. Chacun est entraîné par sa passion et partagé en des factions diverses.

« Hélas ! la plaie de l'Église n'est pas encore bien fermée, et l'on est sur le point de la rouvrir, de crucifier Jésus-Christ de nouveau, de lui percer le côté, de déchirer ses vêtements, de mettre en pièces, s'il était possible, sa tunique sans couture. Pour peu que vous ayez le cœur sensible, prévenez de si grands maux, détournez une si funeste division d'un royaume où vous savez que les divisions étrangères trouvent leur remède et leur guérison. Si le souverain Juge maudit l'auteur de scandale, quelle source abondante de bénédictions pour ceux qui étoufferont une discorde si pernicieuse !

« On ne peut excuser le roi premièrement d'avoir fait un serment illicite, secondement d'y persister ; mais il y persiste moins par inclination que par honte. Vous n'ignorez pas que c'est un déshonneur chez les Français de violer un serment, même inconsidéré, quoique tout homme de bon sens soit obligé de convenir qu'il ne faut point tenir ce qu'on a juré contre la raison. Aussi ne prétends-je

<sup>1</sup> 1 Pierre, 3, 14. Matth., 5, 10. — <sup>2</sup> S. Bernard, *epist.*, 217. — <sup>3</sup> Otto Fris., *Chron.*, I, 7, c. 21.



point justifier le roi en cela ; je cherche moins à l'excuser qu'à vous fléchir. Voyez vous-mêmes si la passion, la jeunesse du roi, sa dignité ne méritent pas quelque indulgence. Certainement, pour peu que la miséricorde l'emporte sur la justice, vous aurez quelque égard pour un roi, et pour un roi si jeune encore ; vous lui ferez grâce, du moins cette fois, à condition qu'il ne s'ingérera plus à l'avenir dans une pareille entreprise. Cependant je ne demande cette grâce qu'au cas qu'elle ne blesse ni la liberté de l'Église ni le respect qu'on doit à l'archevêque que le Pape à sacré. Le roi même, toute l'Église de France, assez affligée d'ailleurs, la demandent humblement. Hélas ! je languis, je sèche de frayeur à la vue des maux dont le royaume est menacé. Il y a un an que je vous fis la même prière ; mes péchés furent cause que j'aigris votre colère au lieu de l'adoucir, et cette colère a désolé presque tout le monde chrétien. S'il m'échappa, par un excès de zèle, quelque chose que j'aurais dû supprimer ou dire en d'autres termes, je le désavoue et vous supplie de l'oublier ; si je parlai, au contraire, comme je devais, faites en sorte que je n'aie point parlé inutilement <sup>1</sup>. »

L'excommunication du comte de Vermandois avait été levée provisoirement ; mais, comme il ne rompait point son mariage adultère avec la sœur de la reine, le Pape menaçait de l'excommunier de nouveau. Le roi s'en plaignit à saint Bernard et lui recommanda de l'empêcher, à cause des maux qui en pourraient suivre. Bernard répondit au roi : « Je me suis toujours intéressé, selon mon faible pouvoir, à la gloire de votre personne et au bien de votre royaume ; vous me faites la grâce d'en convenir, et votre propre conscience vous en rend témoignage. Je lui proteste aussi que j'aurai toujours les mêmes sentiments. Mais je ne sais de quelle manière je puis satisfaire à ses sujets de plainte et empêcher que le Pape n'excommunie de nouveau le comte Raoul. Vous souhaitez que je fasse tous mes efforts pour détourner ce coup, vous m'en faites appréhender les suites funestes ; mais je ne le puis, et, quand je

le pourrais, je ne vois pas que je le doive raisonnablement entreprendre ; je suis fâché du mal qui en arrivera, mais il ne faut point faire un mal afin qu'il en arrive un bien. Il est plus sûr d'abandonner à Dieu l'événement de cette affaire ; il est assez puissant pour exécuter et maintenir le bien qu'il a résolu de faire, pour détourner le mal que les méchants méditent, ou du moins pour le faire retomber sur ceux qui en sont les auteurs.

« Ce qui m'afflige le plus, c'est que votre altesse me marque dans sa lettre que cette affaire est un obstacle au traité de paix conclu entre elle et le comte Thibaud. Peut-elle douter qu'elle n'ait fait une faute considérable d'avoir forcé ce comte, les armes à la main, de jurer, contre toutes les lois divines et humaines, que non-seulement il solliciterait le Pape, mais qu'il l'engagerait à absoudre la personne et la terre du comte Raoul, malgré la justice et la raison ? Pourquoi voulez-vous ajouter un péché à un autre et pousser à bout la patience de Dieu ? Qu'a fait le comte Thibaud pour encourir une seconde fois votre disgrâce ? Ce prince s'est employé fortement pour faire absoudre le comte Raoul contre les règles de la justice ; il n'a fait aucune démarche pour le faire excommunier de nouveau, selon le serment qu'il en avait fait, dans la crainte de vous déplaire. Ne veuillez pas, Sire, résister si ouvertement à votre Roi, au Créateur de l'univers, et cela dans son royaume et dans son domaine ; n'ayez pas la témérité d'étendre la main si souvent contre Celui qui ôte la vie aux princes et qui est terrible aux rois de la terre. Je parle fortement parce que je crains pour vous de plus fortes punitions ; je ne les craindrais par tant si je vous aimais moins <sup>1</sup>. »

Le jeune roi n'écouta point ces conseils pacifiques de la sagesse ; il aima mieux les conseils plus flatteurs de quelques courtisans, qui voyaient leur profit dans les troubles de la France ; il se résolut à recommencer la guerre. Alors saint Bernard lui écrivit une lettre encore plus forte que la précédente. « Dieu sait, lui dit-il, combien je vous ai aimé du moment que je vous ai connu et

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 219.

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 220.

combien j'ai toujours eu de zèle pour votre gloire; vous-même avez vu, l'année dernière, mon application infatigable à concerter avec vos fidèles les moyens de rétablir la paix dans votre royaume; mais je crains que vous ne rendiez mes travaux inutiles. Il paraît en effet que vous quittez avec trop de légèreté le bon parti que vous aviez pris, et qu'un conseil inspiré par le démon vous pousse à renouveler les maux et les ravages que vous vous repentiez d'avoir causés. Quel autre que le démon vous inspirerait le dessein de mettre encore tout à feu et à sang, d'irriter le Père des orphelins et le Juge des veuves, et de le contraindre à prêter l'oreille aux cris des pauvres, aux gémissements des captifs et au sang des morts? Cet ennemi du genre humain fut le premier homicide <sup>1</sup>; de telles victimes lui sont agréables.

« Après tout, ne rejetez point votre péché sur le comte de Champagne. Ce prince vous déclare qu'il est disposé à la paix, il vous la demande instamment aux conditions dont vous êtes déjà convenu; il promet d'exécuter ponctuellement tout ce qui sera arrêté par ceux qui en furent les médiateurs; il est prêt à réparer, sans aucun délai, toutes les contraventions qu'ils jugeront avoir été faites au traité, au cas qu'il l'ait violé, ce qu'il ne croit pas. Cependant vous n'écoutez point ces propositions de paix, vous ne gardez point la foi que vous avez donnée, vous n'acquiescez point à des conseils salutaires; mais, par un secret jugement de Dieu, vous vous formez de fausses idées de toutes choses; vous regardez comme un affront ce qui vous est honorable, comme un honneur ce qui vous déshonore; vous craignez la sécurité et vous méprisez ce qui est à craindre. On peut vous faire le reproche que Job faisait au saint roi David : « Vous aimez ceux qui vous haïssent et vous haïssez ceux qui vous aiment. » En effet, ceux qui vous excitent à recommencer la guerre contre un prince qui n'a rien fait pour se l'attirer ne cherchent point votre gloire, mais leur intérêt, ou plutôt la volonté du démon. Se sentant trop faibles pour assouvir leur ressentiment, ces ennemis de votre couronne,

ces perturbateurs manifestes du royaume y font servir votre puissance royale.

« Mais, quoi qu'il vous plaise de faire de votre royaume, de votre âme et de votre couronne, nous, enfants de l'Église, nous ne pouvons dissimuler les injures de notre mère, qui est méprisée, foulée aux pieds. Nous déplorons ses maux passés, nous sommes sensibles à ses maux présents, nous craignons ceux dont elle est menacée. Nous demeurerons fermes et nous combattrons pour elle jusqu'à la mort, s'il est besoin; au lieu de boucliers et d'épées nous emploierons les armes qui nous conviennent, les prières et les larmes. Pour moi, outre mes prières ordinaires pour vous et pour votre royaume, j'avoue que j'ai encore soutenu votre parti auprès du Siège apostolique par mes lettres et par mes agents, presque jusqu'à blesser ma conscience et jusqu'à m'attirer, j'en en dois pas disconvenir, la juste indignation du souverain Pontife. Eh bien ! moi, irrité enfin de vos excès continuels, je vous dis que je commence à me repentir de mon imprudence et d'avoir trop excusé votre jeunesse. Désormais, selon mon petit pouvoir, je ne manquerai point à la vérité. Je ne dissimulerai plus que vous cherchez à renouveler alliance avec les excommuniés; que vous conspirez avec les scélérats et les brigands pour verser le sang, brûler les maisons, détruire les églises et ruiner les pauvres; que vous courez au pillage avec le voleur et que vous faites société avec l'adultère <sup>1</sup>, comme si vous n'étiez pas assez puissant par vous-même pour faire le mal sans vous associer à d'autres. Je ne dissimulerai plus que, non content d'avoir fait un serment illicite et maudit contre l'Église de Bourges par une imprudence qui a été la source funeste d'une infinité de maux, vous expiez enfin ce péché en défendant que l'on donne un pasteur à Châlons aux ouailles de Jésus-Christ, en permettant, contre les lois de la justice, que votre frère mette ses troupes en garnison dans les maisons épiscopales, que les biens de l'Église soient pillés et employés à des usages profanes et criminels. Je vous le dis, si vous continuez votre péché ne

<sup>1</sup> Jean, 8, 44.

<sup>1</sup> Psaume 49, 18.



sera pas longtemps impuni. C'est pourquoi, mon seigneur et roi, je vous exhorte et vous conseille, comme un fidèle ami, de vous désister promptement de cette malice et de vous humilier, à l'exemple du roi de Ninive, afin de prévenir la main déjà levée pour vous frapper. Je parle durement parce que je crains pour vous des choses plus dures encore ; mais souvenez-vous de ces paroles du Sage : Les blessures d'un ami valent mieux que les baisers d'un ennemi<sup>1</sup>. »

Le roi écrivit à saint Bernard pour justifier sa conduite par diverses raisons ; le saint en écrivit aux deux principaux conseillers du roi, Joscelin, évêque de Soissons, et Suger, abbé de Saint-Denis. « J'ai exposé au roi, leur dit-il, les désordres qui se commettent dans son royaume et qu'on dit même qu'il autorise. Comme vous êtes de son conseil j'ai jugé à propos de vous communiquer sa réponse. Est-il possible qu'il soit persuadé de ce qu'il m'écrit ? et, s'il ne l'est point, prétend-il me le persuader, à moi qui suis, comme vous savez, pleinement instruit de tout ce qui s'est fait pour le rétablissement de la paix ? Afin de me convaincre qu'il y a, de la part du comte de Champagne, une contravention au traité, voici ses propres termes ; vous les lirez dans sa lettre : « Les évêques sont encore suspens, mon royaume est en interdit. » Comme si le comte Thibaud était maître de faire lever un interdit ecclésiastique ou qu'il s'y fût obligé. « On s'est joué, dit-il, du comte Raoul en renouvelant son excommunication. » En quoi cela regardait-il le comte Thibaud ? N'a-t-il pas travaillé de bonne foi à faire réussir ce qu'il a promis ? N'a-t-il pas pleinement exécuté sa parole ? Le comte Raoul a été surpris dans sa malice ; il est tombé dans la fosse qu'il s'est creusée. Est-ce donc là une raison suffisante pour rompre un traité solennel, un motif capable d'enflammer la colère du roi contre Dieu et son Église, au préjudice de sa propre personne et de son royaume ? Fallait-il que le roi s'oublîât, pour un sujet si léger, jusqu'à envoyer son frère, à la tête d'une armée, perdre et ravager les terres d'un prince, son

vassal, sans lui avoir déclaré la guerre ni signifié même les raisons de cette rupture ? Fallait-il, de plus, qu'il commençât cette expédition par la prise de Châlons, au préjudice du traité particulier qu'il avait fait avec ce prince au sujet de cette ville ? »

Saint Bernard, après avoir réfuté de même d'autres prétextes allégués par le roi, s'adresse aux deux conseillers en ces termes : « Après tout, je suppose que le comte de Champagne ait tort ; pourquoi s'en prendre à l'Église ? Quel mécontentement ont donné au roi non-seulement l'Église de Bourges, mais celles de Châlons, de Reims, de Paris ? Qu'il se fasse justice à l'égard du comte ; mais de quel droit, je vous prie, pille-t-il les terres et les biens des églises, empêche-t-il que les brebis du Christ n'aient des pasteurs, tantôt en s'opposant au sacre des évêques élus, tantôt, ce qui est sans exemple, en ordonnant qu'on diffère l'élection jusqu'à ce qu'il ait consumé le bien des églises, dissipé le patrimoine des pauvres, ravagé tout le diocèse ? Sont-ce là les conseils que vous lui donnez ? D'un côté il est peu croyable qu'il agisse contre votre avis ; de l'autre il est encore moins croyable que vous ayez l'âme assez noire pour lui inspirer de si mauvais desseins. Ce serait évidemment vouloir faire un schisme, se révolter contre Dieu, réduire l'Église en servitude, anéantir la liberté ecclésiastique. Tout chrétien zélé, tout digne fils de l'Église s'opposera, comme un mur, pour la défense de la maison de Dieu. Et vous, si vous êtes enfants de la paix, si vous aimez celle de l'Église, comment pouvez-vous, je ne dis pas traiter de telles affaires, mais assister à un conseil d'État si injuste ? On a droit d'imputer tout le mal qu'un jeune roi peut commettre à des ministres que l'âge et l'expérience rendent inexcusables<sup>1</sup>. »

L'évêque de Soissons et l'abbé de Saint-Denis se plaignirent tous deux à saint Bernard, le premier surtout avec une certaine amertume, de ce qu'il les supposait aimant la division et le schisme et fomentant le scandale. Bernard répondit à l'évêque de Soissons qu'il ne l'avait ni dit, ni écrit, ni pensé, et

<sup>1</sup> Prov., 27, 6. S. Bern., *epist.* 221.

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 222.

que, toutefois, il lui demandait pardon de cette offense prétendue, voulant ne répondre au blâme que par des prières. « Au reste, ajoute-t-il, afin que vous ne pensiez pas que mes soumissions et mes excuses m'ôtent l'esprit de liberté, j'ai vu, je l'avoue, et je vois encore avec douleur que vous manquez du courage qu'il faudrait pour venger les outrages du Christ et pour défendre la liberté de l'Église. Cette douleur m'a contraint de vous dire des duretés, mais non pas celles que vous me reprochiez. Je croyais et je croirais encore, si je n'appréhendais de vous offenser, qu'il ne vous suffît pas de n'être point auteur du schisme, que vous devez, de plus, résister avec fermeté à ceux qui le font, de quelque qualité qu'ils puissent être ; que vous devez avoir en horreur leur conseil et leur cabale. Je croirais qu'il vous serait glorieux de pouvoir dire avec David : « Je déteste l'assemblée des méchants, je ne veux point prendre place avec les impies <sup>1</sup>. » Ce zèle ne convenait-il qu'au prophète ? ne sied-il pas au prêtre du Seigneur, lequel doit dire dans un même esprit : « Seigneur, je hais ceux qui vous haïssent, je brûle de zèle contre vos ennemis <sup>2</sup> ? »

« Plût à Dieu, je le dis sans blesser le respect que je vous dois, plût à Dieu que vous eussiez fait éclater un zèle semblable envers un jeune roi qui, emporté par une passion cruelle plutôt que par une légèreté d'esprit ordinaire à son âge, se moque de vos conseils salutaires et de la parole qu'il a donnée, trouble sans aucun motif tout son royaume, s'attaque au Ciel et à la terre, ravage l'Église, profane le sanctuaire, favorise les méchants, persécute les gens de bien, fait mourir les innocents ! Que ne gémissiez-vous de tant de maux ! que ne tâchez-vous d'en arrêter le cours ! Mais je n'ai pas la témérité d'enseigner un docteur consommé, moins encore de reprendre un évêque, à qui il appartient de reprendre celui qui pèche, de redresser celui qui s'égare <sup>3</sup>. »

Cependant saint Bernard et son ami Hugues, évêque d'Auxerre, faisaient tous leurs efforts pour amener une réconciliation entre

le roi et le comte de Champagne et mettre un terme aux maux de la guerre. Il y eut à ce sujet une conférence à Corbeil, mais sans résultat. Les deux médiateurs s'en plaignirent au roi même. « Nous sommes depuis longtemps hors de chez nous ; nous abandonnons nos affaires pour travailler à la paix de votre royaume. Nous le faisons avec toute la fidélité possible, Dieu en est témoin ; cependant nous déplorons le peu de succès de nos travaux. Les pauvres ne cessent point de crier après nous, la désolation du pays augmente de jour en jour. De quel pays ? demandez-vous. Du vôtre. Tous ces désordres arrivent dans le sein de vos propres États et en causent la destruction ; car, amis ou ennemis, ce sont vos sujets mêmes que cette guerre appauvrit, réduit en prison, ruine sans ressource. N'appréhendez-vous pas que cette parole du Sauveur ne se vérifie à votre égard : « Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit <sup>1</sup> ? » Bien plus, ceux qui le divisent et le désolent vous mettent à leur tête, comme si vous étiez l'auteur de tous ses maux, vous qu'ils devraient redouter comme le défenseur du royaume et le vengeur de ses sujets. Nous nous flattions d'abord qu'enfin Dieu vous avait touché et éclairé, que, convaincu de leur malice et de vos égarements, vous étiez résolu de sortir de leurs pièges, d'embrasser un parti plus salutaire ; mais, hélas ! la conférence de Corbeil a presque fait évanouir nos espérances ; nous fûmes renvoyés, permettez-nous de le dire, d'une manière peu raisonnable. Le trouble et l'agitation que vous fîtes paraître nous ôta la liberté de vous éclaircir sur ce qui vous avait choqué dans notre discours. Si vous aviez daigné nous donner une audience paisible, nous nous persuadons que vous auriez reconnu que, dans la situation où sont les affaires, on ne vous proposait rien que d'honnête et de raisonnable. Votre trouble nous jette nous-mêmes dans le trouble et la consternation, nous rend incertains et irrésolus sur le parti que nous devons prendre, quelque bien intentionnés pour vous que nous puissions être. Voilà ce que causent des

<sup>1</sup> Psaume 25, 5. — <sup>2</sup> Psaume 138, 21. — <sup>3</sup> S. Bernard, *épist.* 123.

<sup>1</sup> Luc, 11, 17.



esprits brouillons et peu éclairés, qui vous intimident par de faux bruits, qui confondent le bien et le mal et lui font prendre l'un pour l'autre. » Les deux négociateurs finissent par envoyer au prince une personne de confiance pour lui expliquer leurs intentions de vive voix et savoir les siennes <sup>1</sup>.

Saint Bernard, qui avait plaidé si vivement la cause du roi auprès du Pape, voyant que le prince ne tenait point ses promesses, se crut obligé d'en informer le chef de l'Église. Il écrivit donc au cardinal-évêque de Palestrine : « Jérémie se plaint de ses ennemis en ces termes : « Souvenez-vous, Seigneur, que je me suis présenté à vous pour vous parler en leur faveur, que j'ai tâché de détourner d'eux votre colère. » Et il conclut : « Réduisez donc leurs enfants à la mendicité, donnez-les en proie au glaive <sup>2</sup>. » Ce sont les imprécations du prophète. Comme je me trouve dans un cas semblable, je m'applique ce passage et je le cite à Votre Révérence; car vous savez avec quelle chaleur j'ai soutenu les intérêts du roi auprès du Pape, absent de corps, mais présent en esprit. Je l'ai fait sur les belles promesses dont il m'a flatté; aujourd'hui qu'il rend le mal pour le bien je suis obligé de me dédire. Je suis confus de m'être leurré par de vaines espérances; je vous rends grâces de m'avoir refusé ce que je vous demandais par trop de simplicité. Je m'imaginai avoir de la déférence pour un roi pacifique, et voilà que je me trouve avoir eu une basse complaisance pour le plus grand ennemi de l'Église. Hélas! on foule aux pieds les choses saintes, on réduit l'Église à une honteuse servitude; on s'oppose aux élections des évêques, et, si le clergé ose en élire quelqu'un, on lui interdit les fonctions de l'épiscopat. Paris languit sans pasteur; nul n'a la hardiesse d'en murmurer et de s'en plaindre. On pille les maisons épiscopales, on porte des mains sacrilèges sur les terres et les vassaux qui en dépendent, on se saisit des revenus par avance. Il y a déjà longtemps que Châlons s'est élu un évêque, mais il n'en a que le nom; jugez quel dommage en souffre le

troupeau du Seigneur. Le roi substitue son frère Robert à la place de l'évêque, et ce prince, exécutant sa commission avec rigueur, dispose en maître absolu des biens de l'Église, fait retentir tous les jours jusqu'au Ciel la voix des victimes qu'il immole, les cris des opprimés, les larmes des veuves, les plaintes des orphelins, les gémissements des prisonniers, le sang des mourants. Et comme si sa fureur trouvait les bornes de cet évêché trop étroites, il l'étend sur celui de Reims, sur ce pays des saints, sans épargner ni prêtres, ni moines, ni religieuses. Ces régions fertiles, ces bourgs si peuplés de Sainte-Marie, de Saint-Remi, de Saint-Nicaise, de Saint-Thierri, ne sont presque plus qu'un affreux désert, tant il y a répandu de sang. On entend dire de toutes parts : « Faisons notre héritage du sanctuaire de Dieu <sup>1</sup>. » C'est ainsi que le roi répare le tort qu'il a fait à l'Église de Bourges par un serment aussi cruel que celui d'Hérode. » Saint Bernard parle ensuite des prétextes que le roi mettait en avant pour rompre la paix conclue avec le comte de Champagne et prie l'évêque de Palestrine d'exciter le Pape à réprimer ces désordres <sup>2</sup>.

Mais le Pape Innocent II mourut avant la conclusion de cette affaire; lui-même vit des troubles semblables à Rome. Depuis longtemps il avait excommunié les Tiburtins et tenait leur ville assiégée; enfin il les contraignit à se rendre à des conditions raisonnables; mais les Romains n'en furent pas contents, se souvenant d'avoir été battus l'année précédente dans une sortie que firent les assiégés. Ils voulaient donc que le Pape ne pardonnât aux Tiburtins qu'à condition d'abattre leurs murailles et de sortir tous de la province, et, irrités de ce qu'il les avait traités humainement, ils firent une sédition, s'assemblèrent au Capitole, rétablirent le sénat aboli depuis longtemps, prétendant renouveler ainsi l'ancienne dignité de Rome, et recommencèrent la guerre contre les Tiburtins. Le Pape s'opposa autant qu'il put à leur dessein, employant les menaces et les présents; car, dit Otton de Frisingue, il prévoyait que l'Église pourrait perdre un jour

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 226. — <sup>2</sup> Jérém., 18, 20.

<sup>1</sup> Psaume 82. — <sup>2</sup> S. Bern., *epist.* 224.

par là l'autorité temporelle sur Rome, qu'elle avait reçue de Constantin et toujours conservée depuis. Au milieu de ces efforts pour ramener le peuple Innocent II tomba malade le 24 septembre 1143, après treize ans et sept mois de pontificat. Deux jours après on élut le cardinal Gui de Castel, Toscan de nation, qui fut nommé Célestin II, mais ne tint le Saint-Siège que cinq mois<sup>1</sup>.

Il était connu en France pour y avoir été disciple d'Abailard dans sa jeunesse et depuis légat d'Innocent. Un annaliste contemporain a dit de lui qu'il avait été distingué par les trois sortes de qualités qui contribuent le plus à la réputation d'un homme de son rang, la naissance, l'érudition et une capacité universelle dans les emplois<sup>2</sup>. Son élection eut quelque chose d'unique. Le peuple de Rome était travaillé d'une révolution politique ; les meneurs cherchaient à secouer la souveraineté temporelle du Pontife romain. L'élection seule d'un Pape avait souvent donné lieu à des troubles qui agitaient le monde entier ; une élection dans des conjonctures pareilles laissait à craindre des troubles bien plus graves. Tout le contraire arriva ; au lieu d'augmenter l'agitation existante l'élection du nouveau Pape la calma tout d'un coup. Les cardinaux, aux acclamations du clergé et du peuple de Rome, le choisirent d'une voix unanime. C'est ce que lui-même témoigne dans sa lettre du 6 novembre à Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui avait déjà appris son élection d'ailleurs et la regardait comme un miracle<sup>3</sup>.

Célestin II était à peine sur le Siège de Saint-Pierre qu'il reçut de France deux ambassades, l'une du roi Louis le Jeune, l'autre du comte Thibaud de Champagne. Le roi le pria de lever l'interdit qui pesait depuis deux ans sur son royaume ; le comte, appuyé d'une lettre de saint Bernard, le pria de ménager sa paix avec le roi. Les esprits étaient disposés à une réconciliation sincère ; le roi consentait à reconnaître l'archevêque de Bourges et à rendre aux églises la liberté des élections. Toutes les clauses ayant été

réglées d'avance, les ambassadeurs eurent une audience publique ; il assurèrent le Pontife de l'obéissance du roi et le prièrent de lever l'interdit qui avait été jeté par son prédécesseur sur quelques provinces du royaume. Le Pape, ayant écouté et reçu leur prière, se leva de son siège ; puis, se tournant vers la France et étendant la main de ce côté en forme de bénédiction, il déclara l'interdit levé et les peuples absous<sup>4</sup>.

La réconciliation du roi Louis le Jeune avec l'Église fut si sincère que, pour expier les fautes de sa jeunesse, nous lui verrons entreprendre le voyage de la Terre-Sainte. Il ne se réconcilia pas moins sincèrement avec le comte de Champagne, car nous lui verrons plus tard épouser une de ses filles. Quant à Pierre de la Châtre, archevêque de Bourges, il se montra toujours un digne prélat ; il sut gagner jusqu'aux bonnes grâces du roi et lui faire regretter de l'avoir connu trop tard ; il lui rendit même d'importants services en qualité de primat d'Aquitaine<sup>5</sup>.

Célestin II, dont il existe encore quelques lettres sur des affaires particulières, mourut le 9 mars 1144. Trois jours après, le dimanche 12 mars, fut élu Pape le cardinal-prêtre Gérard, couronné sous le nom de Lucius II. Il était natif de Bologne et chanoine régulier. Honorius II le fit cardinal de Sainte-Croix et bibliothécaire de l'Église romaine. Innocent II, connaissant son mérite, le fit chancelier après la mort d'Aimeric, et en mourant il lui confia les biens de l'Église romaine.

Lucius II, dans un concile ou conseil auquel assistèrent entre autres Raimond, archevêque de Tolède, et Henri, évêque de Winchester, termina le différend qui durait depuis si longtemps entre l'archevêque de Tours et l'évêque de Dol, touchant la juridiction sur les évêques de Bretagne. Le Pape Urbain II l'avait adjugée à l'archevêque de Tours cinquante ans auparavant ; Lucius II confirma cette sentence par une bulle du 15 mai 1144, avec cette restriction, toutefois, que l'évêque Geoffroi de Dol, tant qu'il gouvernerait cette Église, aurait le pallium et

<sup>1</sup> Otto Frising., *Chron.*, l. 7, c. 37. — <sup>2</sup> *Chron. Maurinac.* — <sup>3</sup> Baron. et Pagi, ann. 1143. Labbe, t. 10. Mansi, t. 21.

<sup>4</sup> *Chron. Maurin.*, apud Pagi, ann. 1143, n. 7. — <sup>5</sup> *Acta patriarch. Biturig.* Labbe, *Biblioth. nova*, t. 2.



ne serait soumis qu'au Pape <sup>1</sup>. Le même Pape confirma la primatie déjà donnée à l'Église de Tolède par Urbain II sur toute l'Espagne, cinquante-six ans auparavant <sup>2</sup>.

Cependant, à Rome, le parti des révolutionnaires, imbu des maximes subversives d'Arnaud de Bresce, remuait de nouveau pour ôter au Pape la souveraineté temporelle, disant qu'à la manière des anciens Pontifes il ne devait vivre que des dîmes et des oblations des fidèles. Ils tachèrent de mettre dans leur parti le roi d'Allemagne, Conrad, qu'ils appelaient pompeusement le seigneur de Rome et de l'univers. Lucius II lui écrivit de son côté. Conrad rejeta les propositions des rebelles, et, ayant reçu avec honneur les légats du Pape, il les congédia avec l'assurance qu'il s'emploierait toujours pour la défense des droits du Saint-Siège <sup>3</sup>.

Tandis que des rêveurs politiques voulaient ôter Rome aux Papes, sans lesquels Rome n'eût pas même existé, sans lesquels Rome ne pourrait pas plus dominer sur le nouvel univers que Ninive et Babylone qui ne sont plus, la Providence leur montrait que la gloire, la puissance, l'empire de Rome chrétienne ne sont et ne peuvent être que dans le successeur de saint Pierre.

L'an 1139 Alphonse-Henriquez, comte de Portugal, remporte, le 25 juillet, une grande victoire sur cinq rois maures; il est proclamé roi sur le champ de bataille par ses soldats. Le nouveau roi de Portugal envoya au Pape Lucius II l'archevêque de Bretagne avec la charte suivante : « A Lucius II Alphonse, roi de Portugal. Sachant que les clefs du royaume des cieux ont été données au bienheureux Pierre par Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'ai voulu l'avoir pour patron et avocat auprès du Dieu tout-puissant, afin que, dans la présente vie, je ressente son secours et conseil dans mes besoins, et que, par le suffrage de ses mérites, je puisse parvenir à la félicité éternelle. C'est pourquoi, moi Alphonse, par la grâce de Dieu roi de Portugal, par la main du seigneur Gui, cardinal-diacre et légat du Siège apostolique, j'ai fait hommage à mon seigneur et Père, le Pape

Innocent, et j'offre aussi ma terre au bienheureux Pierre et à la sainte Église romaine, sous le cens annuel de quatre onces d'or, avec cette clause et teneur que ceux qui tiendront ma terre après ma mort payeront le même cens au bienheureux Pierre chaque année, et que moi, comme étant le propre soldat de saint Pierre et du Pontife romain, j'obtiendrai, tant pour ma personne que pour ma terre et ce qui peut intéresser sa dignité et son honneur, la protection et l'assistance du Siège apostolique, et que je ne reconnaitrai jamais dans ma terre l'autorité d'aucune puissance, soit ecclésiastique, soit séculière, si ce n'est celle du Siège apostolique ou celle de son légat. Cette charte d'oblation et d'assurance a été faite aux ides de décembre, ère 1180, » c'est-à-dire le 13 décembre 1142. « Moi Alphonse, roi de Portugal, j'ai fait faire cette charte, et de grand cœur je la confirme de ma main, en présence de témoins légitimes. » C'étaient les évêques de Brague, de Coimbre et de Portugal ou Porto, qui souscrivirent après le roi. Le Pape Lucius II accepta le renouvellement de cet hommage, fait au nom du roi par l'évêque de Brague, et en écrivit au prince une lettre que nous avons encore <sup>4</sup>. C'est ainsi que le fondateur du royaume de Portugal en sanctifia l'origine.

On voit ici en quoi consistaient réellement la gloire, la grandeur et la puissance de Rome chrétienne; c'est dans cette soumission volontaire des royaumes chrétiens à son autorité protectrice, même pour le temporel. Ceux des Romains qui ne voulaient à Rome d'autre souverain qu'un roi allemand, qu'ils appelaient le seigneur de l'univers, étaient de vrais fous. Si Rome n'avait eu d'autre maître qu'un roi allemand elle n'eût pas plus été la capitale de l'empire, et surtout de l'univers, que Hambourg ou Cracovie. Au lieu de concilier à Rome l'empire du monde chrétien, l'empire de l'univers régénéré, leurs folles prétentions n'allaient qu'à le lui faire perdre. Il faudra que les Papes sauvent Rome contre l'aveuglement imbécile de quelques Romains comme ils l'ont sauvée contre la fureur des Barbares.

<sup>1</sup> Mansi, t. 21, p. 619. — <sup>2</sup> Id., p. 609. — <sup>3</sup> Otto Fris., *de Gest. Frider.*, l. 1, c. 27.

<sup>4</sup> Mansi, t. 21, p. 615 et 616.

Tandis que, d'un côté, Lucius II était tracassé par les émeutiers de Rome, il était chagriné, de l'autre, par le Normand Roger, premier roi de Sicile, qui, oubliant ses obligations envers le Saint-Siège, avait recommencé la guerre dans l'Italie méridionale.

Le Pape, quoique malade, eut une entrevue avec lui, et, ne pouvant encore faire une paix durable, conclut au moins une trêve. C'est ce que le Pape écrit, le 22 septembre 1144, à Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, en lui demandant treize de ses moines pour les placer à Rome dans le monastère de Saint-Sabas <sup>1</sup>.

Dans l'Italie septentrionale la plupart des villes étaient ou liguées ou en guerre les unes contre les autres, Vérone et Vicence contre Padoue et Trévise, Pise contre Lucques, Venise contre Ravenne.

Le Pape Lucius II travaillait à les ramener à la paix, et il parvint, ce semble, à réconcilier les Vénitiens et les Pisans <sup>2</sup>; mais ce Pontife mourut après un pontificat de onze mois et quatorze jours. Suivant un auteur il avait réduit par la force les factieux de Rome; suivant d'autres il essaya vainement de les réduire <sup>3</sup>. Quoiqu'il en soit, il mourut le 25 février 1145.

Le 27 du même mois les cardinaux élurent, sous le nom d'Eugène III, Bernard de Pise, moine de Clairvaux, puis abbé de Saint-Anastase, à Rome. Il fut intronisé le même jour dans la Chaire pontificale de Latran. Il devait être sacré le dimanche d'après; mais, ayant su que les factieux voulaient profiter de la circonstance pour lui faire confirmer leurs entreprises politiques, il sortit secrètement de Rome avec les cardinaux et fut ordonné dans le monastère de Farfe, le 4 mars <sup>4</sup>.

Le nouveau Pape était à Viterbe lorsqu'il lui vint une députation des évêques d'Arménie et de leur catholique ou patriarche, qui avait, suivant eux, plus de mille évêques sous sa juridiction. Ils avaient été dix-huit mois à faire leur voyage. Arrivés à Viterbe ils sa-

luèrent le Pape et lui offrirent de la part de leur Église une soumission pleine et entière. L'historien Otton, évêque de Frisingue, était présent à l'audience. Les députés d'Arménie venaient consulter l'Église romaine et se rapporter à son jugement sur les différends qu'ils avaient avec les Grecs; car ils ne mettaient point d'eau dans le vin pour le saint Sacrifice, comme font les Grecs et les Latins, quoiqu'ils y emploient du pain levé comme les Grecs. De plus ils ne font qu'une fête de Noël et de l'Épiphanie. Ils venaient donc chercher le jugement de l'Église romaine sur ces différends et autres, et demandaient encore qu'on leur donnât la forme du Sacrifice suivant l'usage de Rome. Le Pape les reçut avec beaucoup de joie, les fit assister à la messe, de manière à ce qu'ils pussent voir de près ce que le saint Sacrifice a de plus secret, et il leur recommanda d'observer tout exactement. Un des députés, qui était évêque, assistant ainsi à la messe le 18 novembre, jour de la dédicace de Saint-Pierre de Rome, vit, sur la tête du Pape officiant, un rayon de soleil et deux colombes qui montaient et des cendaient, sans qu'il pût découvrir par où entraient ces colombes et cette lumière. Convaincu que c'était un miracle et d'autant plus porté à rendre obéissance au Saint-Siège, il raconta à tout le monde ce qu'il avait vu. Le Pape, bien loin d'attribuer cette merveille à ses propres mérites, assurait que Dieu l'avait accordée à la foi de l'évêque arménien, afin que l'Église qui l'avait envoyé reconnût encore mieux la vertu des sacrements, ainsi que le respect et la forme avec lesquels il fallait les traiter. Voilà ce que rapporte l'historien Otton de Frisingue, qui était alors présent à Viterbe <sup>1</sup>.

Le Pape Eugène III, né à Pise, était vidame ou premier juge de l'évêque de cette ville quand il quitta cette dignité et le monde même pour venir à Clairvaux se faire moine sous la discipline de saint Bernard; aussi le saint abbé le regardait-il et l'aimait-il comme son fils et son élève. Il fut bien émerveillé d'apprendre qu'il avait été élu Pape, d'autant plus qu'il n'était point cardinal.

<sup>1</sup> Mansi, t. 21, p. 608. — <sup>2</sup> Danul, *Chron. rer. Italic.*, t. 12. — <sup>3</sup> Card. Aragon., in *Vita Lucii II. Godefred. Viterb.*, in *Pantheo.* — <sup>4</sup> Pagi.

<sup>1</sup> Otto Fris., *Chron.*, l. 7, c. 32.



Dans l'étonnement où le jetaient cette nouvelle il écrivait ainsi aux cardinaux :

« Dieu vous le pardonne ! qu'avez-vous fait ? Vous avez rappelé parmi les hommes un homme qui était déjà dans le tombeau ; vous avez replongé dans la foule et dans les affaires celui qui fuyait les affaires et la foule. Du dernier vous avez fait le premier, et voilà que son dernier état est plus dangereux que l'autre. Celui qui était crucifié au monde vous le faites revivre au monde ; celui qui avait choisi d'être un rebut dans la maison de son Dieu vous l'avez choisi pour le seigneur de tout le monde. Pourquoi avez-vous renversé les desseins du pauvre, les résolutions du pénitent ? Il courait dans la voie du ciel ; d'où vous est venue la pensée d'environner ses sentiers d'épines, de le détourner de son chemin, d'embarrasser ses pas ? Comme s'il descendait de Jérusalem, au lieu d'y monter de Jéricho, il est tombé aux mains des larrons. Après s'être arraché aux mains cruelles du démon, aux attraites de la chair, à la gloire du siècle, il n'a pu échapper à vos mains. N'a-t-il abandonné Pise que pour avoir Rome ? N'a-t-il cessé d'être vidame d'une Église particulière que pour recevoir la domination dans l'Église universelle ?

« Pour quelle raison, par quel conseil vous êtes-vous résolu, après la mort du souverain Pontife, à vous jeter brusquement sur un homme élevé à la campagne, à l'arracher de sa solitude, à lui ôter des mains sa bêche et sa cognée, à le traîner au palais et à le faire asseoir sur le trône, à le revêtir de la pourpre, à le ceindre du glaive pour exercer la justice parmi les nations, corriger les peuples, enchaîner leurs rois par des entraves et leurs princes par des menottes de fer <sup>1</sup> ? N'aviez-vous donc point parmi vous un homme sage et expérimenté à qui ces choses convinsent mieux ? Ne semble-t-il pas ridicule de prendre un petit homme couvert de haillons pour présider aux souverains, commander aux évêques, disposer des royaumes et des empires ? En vérité cela est ou ridicule ou miraculeux. Je ne saurais nier que c'est peut-

être l'ouvrage de Dieu, qui se plaît à faire des prodiges, d'autant plus que j'entends dire de toutes parts, à une foule de personnes, que c'est le Seigneur qui a fait cela. Je n'ai pas oublié qu'autrefois le même Dieu tira plusieurs d'une vie obscure et champêtre pour en faire les conducteurs de son peuple. Et, pour n'en rappeler qu'un exemple, ne choisit-il pas David, son serviteur, pour de berger le faire roi ? Votre Eugène peut donc avoir été choisi par un coup du Ciel.

« Cependant je ne suis pas sans inquiétude ; je crains qu'étant modeste et accoutumé au repos il ne s'acquitte pas des fonctions pontificales avec toute l'autorité nécessaire. Quels pensez-vous que soient maintenant les sentiments d'un homme que l'on arrache tout d'un coup du secret de la contemplation et de la solitude du cœur, comme un enfant du sein de sa mère, pour le produire en public et le mener, comme une victime, à des occupations nouvelles et désagréables ? Hélas ! si la main de Dieu ne le soutient il succombera infailliblement sous un fardeau inaccoutumé, formidable aux géants et aux anges mêmes. Mais, puisque l'affaire est faite, que la plupart croient que Dieu s'en est mêlé, vous êtes engagés, mes très-chers Pères, à maintenir votre propre ouvrage par votre zèle et votre attachement <sup>1</sup>. »

Quelque temps après saint Bernard écrivit au Pape même, son ancien disciple ; voici en quels termes : « Au bienheureux Père et seigneur, par la grâce de Dieu souverain Pontife, Eugène, Bernard, dit abbé de Clairvaux, offre le peu qu'il est. Il a été entendu dans notre terre, on a publié partout ce qu'a fait de vous le Seigneur. Jusqu'à présent j'ai retenu ma plume, je considérais silencieusement la chose. J'attendais vos lettres, j'attendais à être prévenu par vous dans les bénédictions de la douceur. J'attendais un homme fidèle, venant de votre part, qui me dit en détail comment tout s'était passé. J'attendais qu'un de mes fils vint adoucir la douleur du père et lui dire : « Joseph, votre fils, est encore vivant, et c'est lui qui règne dans toute la terre d'Égypte <sup>2</sup>. » C'est donc malgré moi que je

<sup>1</sup> Psaume 149.

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 237. — <sup>2</sup> Genèse, 45, 6.

vous écris; cette lettre m'a été extorquée par mes amis, à qui je ne puis refuser le peu de vie qui me reste. Il me reste en effet peu de jours à vivre, et je n'attends plus que le tombeau. Cependant, puisque j'ai commencé, je parlerai à mon seigneur; car je n'ose plus l'appeler mon fils, parce que le fils est devenu le père et le père est devenu le fils. Celui qui est venu après moi a été mis au-dessus de moi. Je n'en suis point jaloux; car, ce qui me manquait, j'espère l'avoir en celui qui non-seulement est venu après moi, mais encore par moi. Oui, si vous daignez l'avouer, c'est moi qui, en quelque sorte, vous ai engendré par l'Évangile. Quelle est donc notre espérance, et notre joie, et notre couronne de gloire? N'est-ce pas vous devant Dieu? Enfin le fils sage est la gloire du père. Désormais, cependant, vous ne serez plus appelé du nom de fils, mais d'un nom nouveau que le Seigneur lui-même vous a donné. La main du Très-Haut a fait ce changement et beaucoup s'en réjouiront. Abram fut appelé Abraham, Jacob fut appelé Israël, et, pour vous citer l'exemple de vos prédécesseurs, Simon fut nommé Pierre, Saul prit le nom de Paul. Ainsi, par un changement heureux et que je présume devoir être utile à l'Église, Bernard, mon fils, se nomme Eugène et devient mon père. Le doigt de Dieu est là, qui tire de la pousière celui qui est indigent, qui suscite du fumier celui qui est pauvre, pour le mettre au rang des princes et le faire asseoir sur le trône de gloire.

« Après ce changement il ne vous reste qu'à faire changer de nom et d'état à l'Église que Dieu vous confie, en sorte qu'elle se nomme *Sara*, et non plus *Saraï*. Comprenez cette énigme; j'espère que Dieu vous en donnera l'intelligence. Si vous êtes ami de l'Époux, n'appellez point son épouse *ma* princesse, mais *la* princesse. Au lieu de vous approprier ce qui est à elle soyez prêt à lui sacrifier votre propre vie. Si c'est le Christ qui vous envoie, vous penserez que vous êtes venu, non pour être servi, mais pour servir, non-seulement de ce qui est à vous, mais de votre vie même. Le vrai successeur de Paul doit dire avec Paul : « Nous ne dominons point sur votre foi, nous ne sommes que les coopérateurs

de votre allégresse <sup>1</sup>. » L'héritier de Pierre écoute Pierre, disant : « Ne dominons point sur l'héritage du Seigneur, mais soyons les modèles du troupeau <sup>2</sup>. » C'est par ce moyen que l'épouse, devenue libre d'esclave qu'elle était, méritera par sa beauté les doux embrassements de son Époux. De quel autre que de vous attendra-t-elle sa liberté, si, ce qu'à Dieu ne plaise! vous cherchiez dans l'héritage du Christ vos propres intérêts, vous qui avez renoncé précédemment, je ne dis pas à vos propres biens, mais à vous-même? L'Église des saints ose donc se promettre de vous ce qu'elle n'a point attendu depuis longtemps de vos prédécesseurs. Aussi se réjouit-elle partout, dans le Seigneur, de votre exaltation, surtout cette portion de l'Église qui vous a formé dans son sein et nourri de son lait. Quoi donc! serai-je seul qui n'aurai point de part à cette joie universelle? Oui, j'en ressens; mais ma joie, je l'avoue, est tempérée par la crainte. Quoique j'aie perdu le titre de père à votre égard, j'en ai les frayeurs et les inquiétudes, j'en conserve les sentiments et les entrailles. J'envisage votre élévation, et je tremble pour votre chute; je vous vois au comble de la grandeur, et j'aperçois l'abîme ouvert sous vos pieds; je suis ébloui de l'éclat de votre dignité, et je frémis à la vue du danger que vous courez. « Élevé dans la gloire, dit l'Écriture, l'homme n'en a pas eu l'intelligence <sup>3</sup>. » Dans ces paroles elle marque la cause et non pas le temps; comme si elle disait : « Sa gloire a absorbé l'intelligence. »

« Vous aviez choisi d'être abject dans la maison de votre Dieu, d'être assis à la dernière place dans son festin; il a plu à Celui qui vous y avait invité de vous dire : « Mon ami, montez plus haut <sup>4</sup>. » Vous êtes donc monté; mais, bien loin de vous enorgueillir, tremblez, de peur que vous ne soyez réduit à dire avec douleur : « Vous m'avez élevé, Seigneur, dans votre colère; je ne suis monté que pour tomber de plus haut <sup>5</sup>. » Il vous est échoué un lieu plus élevé, mais pas plus sûr; c'est un lieu terrible, c'est une terre sainte. C'est la place de Pierre, la place du prince des apôtres, où ses pieds se sont arrêtés;

<sup>1</sup> 2 Cor., 1, 23. — <sup>2</sup> 1 Pierre, 5, 3. — <sup>3</sup> Psaume 48, 13. — <sup>4</sup> Luc, 14, 10. — <sup>5</sup> Psaume 101, 11.



c'est la place de celui que le Seigneur a constitué le seigneur de sa maison et le prince de tout son domaine. Si vous vous détourniez de la voie du Seigneur, c'est là qu'il est enlevé pour rendre témoignage contre vous. Il était juste que l'Église naissante fût gouvernée par un père et un pasteur aussi saint; il était nécessaire qu'elle apprît, par ses instructions et sa conduite, à fouler aux pieds toute la pompe du monde; ses mains étaient pures, son cœur était désintéressé. Il disait avec assurance : Je n'ai ni or ni argent <sup>1</sup>. »

Saint Bernard parle ensuite d'une affaire particulière et conclut ainsi : « Qui me donnera, avant que je meure, de voir l'Église comme dans les anciens jours, quand les apôtres tendaient leurs filets, non pour prendre de l'or ou de l'argent, mais pour prendre des âmes? Heureux si je vous entendais dire, comme celui dont vous remplissez la Chaire : « Que ton argent périsse avec toi <sup>2</sup>! » parole foudroyante, parole forte et terrible : puissent en être confondus et renversés tous les ennemis de Sion! Ce que demande de vous votre mère, ce que désirent ardemment tous ses enfants, c'est que toute plante que n'a point plantée le Père céleste soit déracinée par vos mains; car vous avez été constitué sur les nations et les royaumes pour arracher et détruire, pour édifier et planter. Au bruit de votre exaltation plusieurs ont dit en eux-mêmes : « La cognée est à la racine de l'arbre. » Beaucoup disent dans leur cœur : « Les fleurs commencent à paraître; la saison est venue de tailler la vigne, de retrancher le bois inutile, afin que celui qui reste porte plus de fruit. » Courage donc! Faites sentir votre pouvoir à vos ennemis; maintenez-vous avec vigueur dans la possession des biens que le Tout-Puissant vous a donnés par-dessus vos frères, de ces dépouilles qu'il a enlevées des mains de l'Amorrhéen. Cependant souvenez-vous que vous êtes homme, ne perdez jamais de vue ce Dieu qui ôte le souffle des princes. Combien de Pontifes romains sont morts en peu de temps à vos yeux! Vos prédécesseurs eux-mêmes vous avertissent de votre prochain décès;

leur règne si court vous annonce qu'il en sera de même du vôtre. C'est pourquoi, au milieu des pompes d'une gloire qui passe, méditez sans cesse votre fin dernière; car ceux à qui vous avez succédé sur la chaire, vous les suivrez sans aucun doute à la mort <sup>1</sup>. »

Le Pape Eugène III avait pour chancelier le cardinal Robert Pullus, le premier cardinal anglais que l'on connaisse. Le chancelier de l'Église romaine était comme le principal ministre du Pape. Robert Pullus s'appliqua de bonne heure à l'étude des belles-lettres et des beaux-arts, puis à la théologie et à l'intelligence des livres saints. L'académie d'Oxford, auparavant si célèbre dans toute l'Europe, était à la veille de sa ruine; Robert entreprit de la remettre en vigueur. Il y ouvrit des écoles publiques, enseigna lui-même les sciences gratuitement, fit venir des provinces voisines des professeurs et des disciples, en défraya une partie à ses dépens, rendit aux autres tous les services possibles et se déclara hautement le protecteur des gens de lettres. Par sa candeur, par la beauté de son esprit, par la probité de ses mœurs et par son savoir, il gagna l'estime et l'amitié de Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. L'amour des sciences et des lettres le fit passer en France. Il était à Paris en 1140 et y enseignait publiquement la théologie. Sa doctrine était saine; saint Bernard en fut tellement satisfait qu'il pria l'évêque de Rochester de ne plus insister sur le rappel de Pullus en Angleterre. Le Pape Innocent II, ayant connu son mérite, l'appela à Rome vers l'an 1142, Lucius II le fit cardinal du titre de Saint-Eusèbe, en 1144, et chancelier de l'Église romaine. Après l'élection d'Eugène III il écrivit à son saint ami Bernard, qui lui répondit de la manière suivante :

« La lettre de votre dilection m'a fait un plaisir d'autant plus sensible que j'aime à me souvenir continuellement de vous. Je vous déclare que vous employez vainement la recommandation d'autrui pour gagner mon amitié. L'Esprit de vérité, cet Esprit, qui répand la charité dans nos cœurs, ne vous

<sup>1</sup> Act., 3, 6. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 8, 20.

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 238.

persuade-il pas intérieurement que je vous aime autant que vous m'aimez? Je rends grâce au Seigneur de ce qu'il suscite à Eugène, son serviteur et notre ami, un ministre intelligent, capable de le soulager dans les pénibles fonctions de sa charge. Je comprends aujourd'hui que, au lieu de le punir en le séparant d'un tendre ami dont la présence faisait toutes ses délices, il lui préparait un sujet de consolation; il semblait lui dire alors: « Vous ne savez pas ce que je fais maintenant, vous le saurez dans la suite <sup>1</sup>. » Entrez donc dans les desseins de Dieu, mon cher ami, soyez le consolateur et le conseil de celui auquel il vous attache; usez de la sagesse qu'il vous donne pour garantir le pontificat d'Eugène de tout ce qui peut le déshonorer. Pour le préserver des surprises où la foule et la multiplicité des affaires l'exposent continuellement, remplissez avec honneur la place que vous occupez; ayez un zèle mêlé de fermeté et de prudence, un zèle qui procure la gloire de Dieu, votre salut, le bien de l'Eglise, afin de pouvoir dire: « La grâce de Dieu n'a pas été infructueuse en moi <sup>2</sup>. » Jusqu'à présent le ciel et la terre sont témoins des savantes leçons que vous avez données; il est temps que vous défendiez cette même loi que vous avez enseignée. Faites réflexion que, dans le dernier poste que vous occupez, vous devez être tout à la fois un serviteur fidèle et prudent, avoir pour vous la simplicité de la colombe et pour l'épouse de votre Seigneur la prudence du serpent, afin de la préserver contre les ruses empoisonnées de l'ancien serpent qui la persécute et de glorifier ainsi le Seigneur dans toutes vos actions. Il me reste encore beaucoup de choses à dire; mais la vive voix suppléera à la brièveté de ma lettre. De peur de dérober un moment à vos occupations et aux miennes les frères que j'envoie vous expliqueront ce que je n'ai pas le loisir d'écrire. Ayez la bonté de les écouter comme un autre moi-même <sup>3</sup>. »

Le cardinal Robert Pullus mourut vers l'an 1150. Excellent interprète, bon théologien, éloquent orateur, il laissa quantité de

monuments de son esprit et de son savoir. On connaît de lui un ouvrage intitulé *des Sentences*, divisé en huit parties; quatre livres sur les paroles remarquables des docteurs, un du mépris du monde, un de ses leçons, un de ses sermons; des commentaires sur quelques Psaumes et sur l'Apocalypse; mais, de tous ses écrits, le seul qui ait vu le jour est celui des *Sentences*. C'est un corps entier de théologie, divisé en huit parties, où le savant cardinal traite solidement les principales questions qui étaient agitées à son époque, tant sur les mystères que sur les sacrements, et il les résout par l'autorité de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise <sup>1</sup>.

Pendant que le Pape Eugène III demeurait à Viterbe l'hérétique Arnaud de Bresce vint à Rome et échauffa la révolte, qui n'était déjà que trop allumée. Comme un écolier enthousiaste il proposait au peuple les exemples des anciens Romains, qui, par les conseils du sénat, la valeur et la discipline de leurs armées, avaient soumis toute la terre à leur domination. Il disait qu'il fallait rebâtir le Capitole et rétablir la dignité du sénat et l'ordre des chevaliers, que le gouvernement de Rome ne regardait point le Pape, et qu'il devait se contenter de la juridiction ecclésiastique. Les Romains factieux, avec Jourdain, leur patrice, excités par ces discours, abolirent la dignité de préfet de Rome et contraignirent les principaux des nobles et des citoyens à se soumettre au patrice. On croit que c'était le frère de l'antipape Anaclet. Dans le même temps, ou peut-être plus tard, ils abattirent non-seulement les tours de quelques laïques les plus distingués, mais encore les maisons des cardinaux et des ecclésiastiques, et firent un butin immense. Ils fortifièrent l'église de Saint-Pierre, et y contraignirent les pèlerins, à force de coups, de faire des offrandes pour en profiter; ils en tuèrent même quelques-uns parce qu'ils le refusaient <sup>2</sup>. C'est par cet ignoble brigandage que les mutins prétendaient conquérir l'univers!

<sup>1</sup> Jean, 13, 7. — <sup>2</sup> 1 Cor., 15, 10. — <sup>3</sup> S. Bern., *epist.* 394.

<sup>1</sup> Rob. Pullus, *Opera*, Paris, 1655, in-fol. Coillier, t. 22. L'université d'Oxford, qui, dit-on, prononce tous les ans un panégyrique en l'honneur du cardinal Robert Pullus, son fondateur ou son restaurateur, serait bien de procurer une bonne édition de toutes ses œuvres. — <sup>2</sup> Otto Fris., *Chron.*, l. 7, c. 31.



C'était le moyen sûr de rendre le peuple romain odieux, méprisable et ridicule aux yeux de l'univers.

Le Pape Eugène, pour réduire les rebelles, commença par excommunier Jourdain, leur patrice, avec quelques-uns de ses partisans. Ensuite il se servit des troupes des Tiburtins, anciens ennemis de ceux de Rome, et il réduisit ainsi ces derniers à lui demander la paix. Il ne la leur accorda qu'à la condition d'abolir le patriciat, de rétablir le prélat en sa première dignité, et de reconnaître que les sénateurs ne tenaient leur autorité que du Pape. Il rentra ainsi à Rome et y fut reçu avec une joie singulière, parce qu'on ne s'attendait pas à l'y voir sitôt. Le peuple vint en foule au-devant de lui, avec des rameaux à la main, et se prosternait à ses pieds ; toutes les compagnies marchaient avec leurs bannières, que suivaient les magistrats ; les Juifs eux-mêmes y vinrent avec le livre de la loi, porté sur les épaules. Le Pape, étant ainsi rentré dans Rome, y célébra la fête de Noël 1143 et logeait au palais de Latran ; mais il n'y demeura pas longtemps ; car, comme les Romains le sollicitaient de jour en jour de ruiner Tibur, autrement Tivoli, il fut obligé, pour se soustraire à leurs importunités, de passer au delà du Tibre, c'est-à-dire, comme l'on croit, au château Saint-Ange.

Saint Bernard, connu et respecté à Rome pour les grandes choses qu'il y avait faites pour le Pape Innocent, écrivit aux Romains pour les ramener à l'obéissance du Pape Eugène. Il s'excuse d'abord de ce que, étant si peu considérable par lui-même, il s'adresse à un peuple illustre et sublime. « Mais, dit-il, c'est la cause commune, et, quand le chef est attaqué, la douleur s'étend à tous les membres. Permettez-moi donc de faire éclater ma douleur et celle de toute l'Église. Ne l'entendez-vous point crier de toutes parts et se plaindre que sa tête est malade ? Il n'en est point parmi les fidèles qui ne le dise, parce qu'il n'en est point qui ne se glorifie d'avoir pour chef celui que Pierre et Paul, ces deux princes de l'univers, ont élevé par leur triomphe et anobli par l'effusion de leur sang. L'outrage fait à ces deux apôtres rejaillit sur chaque chrétien ; comme

leur voix s'est fait entendre par toute la terre, toute la terre est sensible à l'injure qu'on leur fait. A quoi pensez-vous d'irriter les princes du monde, eux qui sont spécialement vos patrons ? Pourquoi, Romains insensés, provoquer contre vous, par votre rébellion, le Roi de l'univers, le Seigneur du ciel, en vous efforçant, par une audace sacrilège, de détruire les privilèges du Siège apostolique, d'affaiblir l'autorité suprême que le Ciel et la terre lui ont accordée, au lieu d'être les premiers et les plus zélés défenseurs de sa dignité ? Êtes-vous si peu de bon sens que de déshonorer votre chef et celui de toute l'Église, vous qui devriez, s'il était nécessaire, lui sacrifier vos propres vies ? Vos ancêtres ont rendu votre ville la maîtresse du monde ; vous, au contraire, vous avez hâte de la rendre la fable du monde. Vous chassez de son siège et de sa ville l'héritier de Pierre ; vous dépouillez de leurs biens et de leurs maisons les cardinaux et les évêques, ministres du Seigneur. Peuple insensé, colombe séduite et sans intelligence ! si tu formes un corps, le Pape n'en est-il pas la tête, les cardinaux n'en sont-ils pas comme les yeux ? Qu'est donc Rome aujourd'hui ? un corps sans tête, sans yeux, sans lumière. Peuple malheureux, ouvre tes yeux et vois la désolation qui te menace. Comment l'éclat de ta gloire s'est-il effacé en si peu de temps ? Comment la maîtresse des nations, la princesse des royaumes est-elle devenue comme veuve ? Hélas ! ce ne sont que les préludes des calamités que nous craignons. Tu es près de ta ruine si tu t'obstines dans ce que tu fais <sup>1</sup>.

Saint Bernard écrivit sur le même sujet en ces termes à Conrad, roi des Romains, et par là même candidat à l'empire : « La royauté et le sacerdoce ne pouvaient être unis ensemble par des liens plus doux et plus forts qu'ils l'ont été en la personne de Jésus-Christ, lequel est né prêtre et roi, est descendu des deux tribus de Lévi et de Juda. De plus il a réuni l'un et l'autre dans son corps mystique, qui est le peuple chrétien, dont il est le chef, en sorte que cette race d'hommes est appelée

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 243.

par l'apôtre la race choisie, le royal sacerdoce<sup>1</sup>, qu'en un endroit tous les élus sont qualifiés de rois et de prêtres<sup>2</sup>. Que l'homme donc ne sépare point ce que Dieu a uni ! Qu'il accomplisse, au contraire, ce que la loi de Dieu a sanctionné ! Ceux qui sont unis par leur institution, qu'ils soient pareillement unis d'esprit et de cœur ; qu'ils s'entraident, qu'ils s'appuient, qu'ils se défendent mutuellement. « Le frère aidant le frère, dit l'Écriture, ils se consoleront mutuellement<sup>3</sup>. » Mais aussi, s'ils se divisent et se déchirent, ils tomberont dans la désolation. A Dieu ne plaise que j'approuve ceux qui prétendent que la paix et la liberté de l'Église sont nuisibles aux intérêts de l'empire, ou que la prospérité et la grandeur de l'empire sont contraires aux intérêts de l'Église ; car Dieu, qui les a institués l'un et l'autre, ne les a pas unis pour se détruire, mais pour s'édifier réciproquement.

« Si vous savez cela, jusqu'à quand dissimulerez-vous un affront, une injure qui vous est connue ? Rome n'est-elle pas la capitale de l'empire comme elle est le Siège apostolique ? Pour ne point parler de l'Église, est-il glorieux au roi de tenir en main un empire sans tête ? Pour moi j'ignore ce que vous conseilleront vos sages et les princes du royaume ; mais, dans mon ignorance, je ne puis que je ne vous dise ma pensée. Depuis sa naissance l'Église de Dieu a souffert mille persécutions, et toujours elle en a été victorieuse. « On m'a, dit-elle par le prophète, attaquée bien des fois dès ma naissance, on ne m'a jamais pu vaincre. En vain les méchants se sont efforcés de me perdre, en vain ils m'ont suscité des persécutions continuelles<sup>4</sup>. » Soyez donc certain, ô roi, que maintenant encore le Seigneur ne laissera point la verge des méchants sur l'héritage des justes ; son bras n'est point raccourci ni devenu impuissant à sauver. Oui, sans doute, il délivrera maintenant encore son épouse, qu'il a rachetée de son sang, dotée de son esprit, ornée des dons célestes, enrichie même des biens de la terre ; il la délivrera, dis-je ; mais, si c'est par la main d'un autre, les

princes du royaume diront-ils que c'est un honneur pour un roi, un profit pour le royaume ? Assurément ils auraient tort.

« Armez-vous donc de votre glaive, vous dépositaire de la puissance. Que César fasse rendre à lui-même ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Il importe également à César et de maintenir sa propre couronne, et de défendre l'Église du Christ ; l'un convient au roi, l'autre à l'avocat de l'Église. Du reste, nous en avons la confiance, la victoire est dans vos mains ; la superbe et l'arrogance des Romains est plus grande que leur force et leur valeur. Quoi donc ! est-il quelque grand, quelque puissant, par exemple un empereur ou un roi, assez téméraire pour entreprendre une infamie pareille et contre l'empire et contre le sacerdoce ? Mais ce peuple maudit et séditieux, qui ne sait ni mesurer ses forces ni prévoir l'issue de ses projets, n'a consulté que sa fureur pour oser commettre un attentat si sacrilège. A Dieu ne plaise qu'une populace téméraire puisse tenir un seul instant devant la face du roi ! Voilà que je suis devenu insensé, moi qui, vile et ignoble personne, me suis ingéré, comme si j'étais quelque chose de grand, dans les conseils d'une grandeur si auguste et d'une sagesse si haute, et cela sur une affaire si grande. Mais plus je suis ignoble et méprisable, plus je suis libre de dire ce que la charité me suggère. Je dirai plus, toujours comme un insensé : Si quelqu'un (ce que je ne saurais croire) cherche à vous persuader autre chose que ce que je viens de dire, celui-là, certainement, ou n'aime pas le roi, ou comprend peu ce qui sied à la majesté royale, ou bien il cherche ses propres intérêts et montre clairement qu'il ne cherche guère les intérêts de Dieu ni du roi<sup>1</sup>. »

Voici donc comment saint Bernard entend la politique ou l'art de gouverner les peuples. Dieu seul est proprement souverain. Le Fils de Dieu fait homme, le Christ ou Messie, a été investi par son Père de cette puissance souveraine. Parmi les hommes il n'y a de puissance ou de droit de commander si ce n'est de Dieu et par son Verbe. Le

<sup>1</sup> 1<sup>er</sup> Pierre, 2, 9. — <sup>2</sup> Apoc., 1, 6. — <sup>3</sup> Prov., 8, 19. —

<sup>4</sup> Psaume 128, 2 et 3.

<sup>1</sup> S. Bernard, *epist.* 244.



Fils de Dieu fait homme, Jésus-Christ, est tout à la fois souverain Pontife et Roi souverain ; il réunit en sa personne, et par là même dans son Église, et le sacerdoce et la royauté. Mais le sacerdoce est un, comme Dieu est un, comme la foi est une, comme l'Église est une, comme l'humanité est une ; la royauté est multiple comme les nations ; la royauté est fractionnée en rois divers et indépendants les uns des autres, comme l'humanité est fractionnée en nations diverses et indépendantes les unes des autres. Mais ces nations si diverses qui fractionnent l'humanité sont ramenées et à l'unité humaine et à l'unité divine par l'unité de la foi chrétienne, par l'unité de l'Église catholique, par l'unité de son sacerdoce. Le devoir, l'honneur, la prérogative du premier roi chrétien, tel qu'était l'empereur, c'est d'être le bras droit, c'est d'être l'épée de la chrétienté pour défendre tout le corps, principalement la tête, et seconder son influence civilisatrice et au dedans et au dehors. Peu de rois ont compris, peu de rois comprennent cette politique vraiment royale, cette politique à la fois humaine et divine.

Aujourd'hui cependant (1842) il en apparaîtrait à quelques esprits une ombre vague, sous le nom de politique humanitaire ; quelques âmes généreuses commencent à sentir qu'au-dessus de l'intérêt national il doit y avoir l'intérêt de l'humanité, et qu'il y aurait quelque gloire pour une nation de le bien comprendre et d'agir en conséquence. Il y a quelques années déjà, à la suite de révolutions terribles, qui avaient brisé ou du moins ébranlé tous les trônes, et menacé les sociétés purement humaines d'un bouleversement total, les rois de l'Europe avaient établi entre eux et juré une sainte alliance dont le Christianisme devait être la règle. C'était une vieille réminiscence de la politique chrétienne et magnanime de Charlemagne, d'Alfred le Grand, d'Édouard le Confesseur, de Henri le Saint ; mais une réminiscence vague, qui ne reconnaissait plus ou pas encore, pour règle directrice dans l'application, la loi de Dieu interprétée par l'Église de Dieu. Peut-être que des révolutions nouvelles feront découvrir aux peuples et aux

rois la sagesse totale de leurs ancêtres.

Saint Bernard la développe au chef de la chrétienté, le Pape Eugène, dans ses cinq livres de la *Considération*, ouvrage que le saint Pontife Pie V, ainsi que d'autres grands Papes, avait en telle estime que tous les jours il le faisait lire à table. Dans le premier livre saint Bernard insiste sur l'importance et la nécessité pour tout chrétien, mais particulièrement pour le chef de tous les chrétiens, de considérer fréquemment et attentivement ce qu'il doit être et ce qu'il doit faire ; il insiste sur l'importance et la nécessité d'avoir pour cela des moments libres ; il déplore avec une affectueuse compassion la multitude infinie d'affaires, même temporelles, qui venaient assaillir le Pape de toutes les parties du monde ; il s'élève avec force contre l'impudence des plaideurs et la fourberie des avocats qui remplissaient la cour romaine, et il conjure le Pape de remédier à ces abus autant que possible, afin de pouvoir considérer mieux ce qui importait au bien de son âme et au bien de l'Église.

Dans le second livre il définit la *considération* une recherche exacte de la vérité, la distinguant ainsi de la *contemplation*, qui suppose une vérité déjà connue. « Vous avez à considérer quatre choses : vous-même, ce qui est au-dessous de vous, ce qui est autour de vous, ce qui est au-dessus de vous. Il faut commencer par la connaissance de soi-même. Cette connaissance est de trois sortes : vous avez à considérer ce que vous êtes, qui vous êtes et quel vous êtes ; ce que vous êtes dans votre nature, qui vous êtes en votre personne et quel vous êtes dans vos mœurs ; par exemple, ce que vous êtes, un homme ; qui vous êtes, le Pape ou le souverain Pontife ; quel vous êtes, doux, gracieux ou autre chose semblable. »

Saint Bernard passe légèrement sur la nature de l'homme, mais il s'étend sur les devoirs du Pape. Ils consistent, comme ceux du prophète, à arracher et à détruire, à édifier et à planter. « La papauté est un ministère et non une domination. Le Pape est assis sur une chaire élevée, mais c'est pour voir de plus haut et plus loin ; l'inspection qu'il a sur toutes les Églises doit plutôt le disposer

au travail qu'au repos. Voilà ce que Pierre vous a laissé, non pas de l'or ni de l'argent. Vous pouvez en avoir à quelque autre titre, mais non comme héritier de l'Apôtre, puisqu'il n'a pu vous donner ce qu'il n'avait pas. » Saint Bernard rapporte les passages de l'Écriture qui défendent l'esprit de domination et ajoute : « Si vous vous glorifiez, ce doit être, comme saint Paul, dans les travaux et dans les souffrances, à dompter les loups et non pas à dominer sur les brebis. Votre noblesse consiste dans la pureté des mœurs, dans la fermeté de la foi et dans l'humilité, qui est le plus bel ornement des prélats<sup>1</sup>.

« C'est un singe sur un toit qu'un roi insensé sur le trône. Écoutez donc, s'il vous plaît, mon refrain; s'il ne vous est point agréable, au moins vous sera-t-il salutaire. C'est une chose monstrueuse qu'un rang élevé et un esprit bas, le premier des sièges et la dernière des vies, une langue magnifique et une main oiseuse, beaucoup de paroles et point de fruit, un visage grave et une conduite légère, une immense autorité et une résolution chancelante. Je vous ai présenté le miroir; que le visage difforme s'y reconnaisse. Pour vous, réjouissez-vous de ce que le vôtre ne lui ressemble pas; mais regardez-y toujours, afin d'y remarquer jusqu'aux moindres défauts.

« Vous êtes souverain Pontife; mais pour cela êtes-vous absolument souverain? Si vous vous estimez le premier, sachez que vous êtes le dernier de tous. Voulez-vous savoir qui est véritablement souverain? C'est Celui à qui l'on ne peut rien ajouter de nouveau. Or vous vous trompez lourdement si vous avez ce sentiment de vous-même. A Dieu ne plaise! non, non! Vous n'êtes pas de ceux qui pensent que les dignités soient des vertus; vous avez connu la vertu par expérience, avant les honneurs. Laissez cette opinion aux césars et aux autres qui n'ont pas craint de se faire rendre les honneurs divins, par exemple Nabuchodonosor, Alexandre, Antiochus, Hérode. Pour vous, considérez que, si l'on vous appelle souverain, ce n'est

point que vous le soyez d'une manière absolue, mais par comparaison seulement. Et quand je dis par comparaison, j'entends par comparaison des ministères que vous êtes obligé de remplir, et non pas des mérites que vous ayez. On doit donc vous regarder comme le ministre de Jésus-Christ et comme le souverain de tous les ministres; ce que j'ose bien dire sans préjudicier à la sainteté de qui que ce soit d'entre eux<sup>1</sup>.

« Recherchons, s'il vous plaît, encore plus soigneusement qui vous êtes et quel personnage vous représentez aujourd'hui dans l'Église de Dieu. Qui êtes-vous? Le grand-prêtre, le souverain Pontife. Vous êtes le prince des évêques, l'héritier des apôtres; vous êtes Abel par la primauté, Noé par le gouvernement, Abraham par le patriarcat, Melchisédech par l'ordre, Aaron par la dignité, Moïse par l'autorité, Samuel par la judicature, Pierre par la puissance, Christ par l'onction. Vous êtes celui à qui l'on a donné les clefs et à qui l'on a confié la garde des brebis. A la vérité il y a d'autres portiers du ciel et d'autres pasteurs de troupeaux; mais vous avez hérité l'une et l'autre qualité avec d'autant plus de gloire que vous les possédez d'une manière plus différente que les autres. Eux ont les troupeaux qui leur ont été assignés, chacun le sien; mais tous les troupeaux vous ont été confiés, tous un à un seul. Et non-seulement vous êtes le pasteur des troupeaux, mais encore le pasteur unique de tous les pasteurs. Demandez-vous d'où je tire cette preuve? C'est de la parole du Seigneur; car auquel, je ne dis pas des évêques, mais des apôtres mêmes, a-t-on donné toutes les brebis en garde d'une manière si absolue et si indéfinie : « Pierre, si tu m'aimes, pais mes brebis? » Mais quelles brebis? Sont-ce les peuples de telle ou telle ville, de tel ou tel pays, de tel ou tel royaume? *Mes brebis*, dit-il. A qui n'est-il pas évident qu'il ne lui en a pas désigné quelques-unes en particulier, mais toutes en général? Où il n'y a pas de distinction il n'y a pas d'exception. Il est donc vrai, suivant vos canons, que les autres ont été appelés à une partie de la sollicitude,

<sup>1</sup> I. 2, c. 6.

<sup>1</sup> I. 2, c. 7. — <sup>2</sup> Jean, 21, 15.



mais vous à la plénitude de la puissance. Leur pouvoir est restreint dans certaines limites; le vôtre s'étend sur ceux-là mêmes qui ont reçu l'autorité sur les autres. En effet n'est-il pas en votre pouvoir, si le sujet s'en présente, de fermer le ciel à un évêché et même de le livrer à Satan ? Votre privilège demeure donc inébranlable, soit dans la puissance des clefs, soit dans la garde des ouailles qui vous ont été commises <sup>1</sup>.

« Voilà qui vous êtes; mais n'oubliez pas en même temps ce que vous êtes. Considérez que vous êtes sorti nu du sein de votre mère <sup>2</sup>; que vous êtes un homme né pour le travail <sup>3</sup> et non pas pour l'honneur; un homme né d'une femme, et partant né dans le crime; qui a peu de temps à vivre, et partant toujours dans la crainte; qui est rempli d'une infinité de misères <sup>4</sup>, et par conséquent toujours dans les larmes et les sanglots. »

Saint Bernard exhorte ensuite le Pape Eugène à examiner quel il est depuis qu'il est en place; s'il est plus patient, plus doux, plus humble, plus affable, plus courageux, plus sérieux, plus défiant de lui-même, ou s'il n'a point donné dans les défauts contraires; quel est son zèle, son indulgence, sa discrétion pour régler l'un et l'autre; s'il est égal dans l'adversité et dans la prospérité; si, dans le repos, il ne se laisse point aller à des railleries indécentes; « car, dit-il, ce qui est badinage entre les séculiers est un blasphème dans la bouche d'un prêtre; il vous est honteux d'éclater de rire et encore plus d'y exciter les autres. Quant à l'avarice, ajoute-t-il, je n'ai rien à vous faire considérer; car on dit que vous regardez l'argent comme de la paille; mais donnez-vous de garde de l'acception des personnes et de la facilité à croire les mauvais rapports, qui est le vice le plus ordinaire de ceux qui sont dans les hautes dignités <sup>5</sup>. »

Dans le troisième livre saint Bernard représente au Pape Eugène les choses qui sont audessous de lui. « Il n'est pas nécessaire que vous demandiez quelles sont ces choses-là; peut-être auriez-vous plus sujet de me demander quelles sont celles qui n'en sont pas. Il faudrait absolument sortir du monde pour

en trouver quelques-unes qui n'appartiennent point à vos soins. Vos ancêtres ont été destinés à la conquête, non pas de quelques nations particulières, mais de l'univers entier. « Allez par tout l'univers <sup>1</sup>, » leur a-t-on dit. Vous leur avez succédé dans leur héritage, de telle sorte que vous êtes véritablement leur héritier et que l'univers est votre héritage. Mais de quelle manière et à quelle fin? Pour en avoir l'administration, non pour le posséder; c'est Jésus-Christ seul qui le possède, et par le droit de la création, et par le mérite de la Rédemption, et par la donation que son Père lui en a faite. En effet à quel autre a-t-il été dit: « Demande-moi et je te donnerai les nations pour ton héritage et pour ta possession les confins de la terre <sup>2</sup>? » Il faut donc que vous lui en cédiez le domaine et la possession et que vous vous contentiez d'en prendre soin; c'est la part que vous y avez, vous ne devez pas y prétendre davantage.

« Une ferme n'est-elle pas dépendante du fermier, et l'enfant de la maison n'est-il pas soumis à son gouverneur? Cependant ni le fermier n'est point seigneur de la ferme, ni le gouverneur de son jeune maître. Ainsi vous présidez sur le monde pour lui servir de conseil, pour veiller à son bien et pour le conserver; vous y présidez pour lui être utile; vous y présidez comme un serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi sur sa famille <sup>3</sup>. Et pourquoi? Afin de lui donner sa nourriture en son temps, c'est-à-dire pour gouverner, mais non pas pour dominer avec empire. Conduisez-vous de cette manière, et ne cherchez pas la domination sur les hommes, étant homme comme les autres, de peur que l'iniquité ne vienne à dominer sur vous. Il n'y a ni poison ni poignard que je craigne tant pour vous que la passion de dominer.

« Si donc vous vous reconnaissez, non pas dominateur, mais débiteur aux sages et aux fous, vous devez employer tous vos soins et considérer avec toute l'exactitude possible comment vous pourriez faire que ceux qui ne sont pas sages le deviennent et que ceux qui se sont pervertis reprennent de meilleurs sen-

<sup>1</sup> L. 2, c. 8. — <sup>2</sup> Job, 1, 21. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 5, 7. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 4, 11. — <sup>5</sup> *De Consid.*, l. 2, c. 11, 13 et 14.

<sup>1</sup> Matth., 16, 15. — <sup>2</sup> Psaume 2, 8. — <sup>3</sup> Matth., 24, 45.

timents. Or, de toutes les folies, il n'en est point, si je puis parler ainsi, de plus extravagante que l'infidélité, et, partant, vous êtes redevable aux nations infidèles, aux Juifs, aux Grecs et aux Gentils.

« C'est pourquoi il est de votre devoir de travailler en sorte que les mécréants se convertissent à la foi, qu'étant convertis ils ne s'en retirent point, que s'en étant retirés ils y reviennent, que les méchants soient remis dans le chemin de la vertu, que les dévoyés soient rappelés à la connaissance de la vérité, et que les séducteurs soient convaincus par des raisons invincibles, afin que, s'il est possible, ils s'amendent eux-mêmes, sinon qu'ils perdent l'autorité et le pouvoir de séduire les autres. C'est principalement à ce genre d'insensés que vous devez prendre garde ; j'entends les hérétiques et les schismatiques, qui sont séduits et séducteurs, qui déchirent comme des chiens et rusent comme des renards. C'est envers ceux-là qu'il faut employer tous vos soins pour les corriger, de peur qu'ils ne périssent, ou pour les réprimer, de peur qu'ils ne fassent périr les autres. Je tombe d'accord que le temps vous dispense par rapport aux Juifs parce qu'ils ont leur temps qu'on ne peut prévenir ; mais il faut avancer et provoquer la conversion des Gentils.

« Et à propos de Gentils qu'avez-vous à répondre sur ce qui les regarde ? Quoi ! nos Pères ont-ils jugé à propos de donner des bornes à l'Évangile et de suspendre la parole de la foi tant que l'infidélité subsiste ? Quelle raison peut arrêter cette parole qui court avec tant de vitesse <sup>1</sup> ? Qui le premier en a interrompu le cours si salutaire ? Peut-être qu'ils ont eu quelque raison ou que la nécessité y a mis obstacle ; mais nous, quel sujet avons-nous de dissimuler ? En quelle sûreté de conscience pouvons-nous ne pas offrir Jésus-Christ à ceux qui ne l'ont point ? N'est-ce pas retenir la vérité de Dieu dans l'injustice ? J'y ajoute l'opiniâtreté des Grecs, qui sont avec nous et qui n'y sont pas, puisqu'ils nous sont unis par la foi et qu'ils sont séparés de nous par le schisme. Encore, pour ce qui re-

garde la foi même, est-il vrai de dire qu'ils se sont écartés du droit chemin. On y peut aussi joindre l'hérésie, qui se glisse en cachette presque de tous côtés et qui déploie sa fureur ouvertement en quelques endroits, se hâtant partout et en public d'engloutir les enfants de l'Église. Vous demandez où cela arrive ; ceux que vous envoyez si souvent visiter les contrées du Midi le savent parfaitement et vous en pourront dire des nouvelles. Ils vont et viennent parmi eux et passent tout proche de leur pays ; mais nous n'avons pas encore appris le bien qu'ils y ont fait, et peut-être l'aurions-nous su s'ils n'eussent pas fait moins d'estime du salut des peuples que de l'or d'Espagne. C'est à vous de remédier à ce mal. »

Les hérétiques dont parle ici saint Bernard sont les nouveaux manichéens dans le midi de la France.

Il signale ensuite au Pape deux maux dont l'Église était désolée parmi les catholiques mêmes, l'ambition et l'intérêt. « N'est-ce pas l'ambition plus que la dévotion qui attire à visiter les tombeaux des apôtres ? N'est-ce pas de ses cris que retentit continuellement votre palais ? Toute l'Italie n'est-elle pas attentive à profiter de ses dépouilles avec une avidité insatiable ? » A l'occasion de cette foule de solliciteurs qui accouraient à Rome de toutes parts il parle de l'abus des appellations. Le droit d'appel au Pape est une conséquence naturelle de sa primauté divine, car il est naturel d'appeler de l'inférieur au supérieur. Ce droit d'en appeler au Pape de toutes les parties de l'Église est d'ailleurs une chose utile et nécessaire ; nous l'avons vu dès le cinquième siècle par l'exemple de Cécilien de Carthage, de saint Athanase d'Alexandrie, de saint Paul de Constantinople, et de plusieurs autres évêques de Thrace, de Célésyrie, de Phénicie, de Palestine, comme l'atteste le Pape saint Jules, auquel ils avaient appelé. Aussi saint Bernard dit-il : « J'avoue que les appellations sont un grand bien et un bien général pour tout le monde, et même un bien aussi nécessaire que le soleil l'est aux mortels ; car c'est un soleil de justice qui découvre et qui réproouve les œuvres de ténèbres. Il faut absolument les conserver

<sup>1</sup> Psaume 147, 15.



et les maintenir quand la nécessité y recourt, mais non pas quand elles servent d'inventions à la fourberie et à la mauvaise foi<sup>1</sup>. » Il cite plusieurs exemples de ces appellations abusives et frivoles et exhorte le Pape à y remédier avec vigueur. Dès le cinquième siècle le concile de Sardique avait régularisé ce droit d'appeler pour les évêques ; mais ce droit n'était pas seulement pour eux ; nous avons vu le Pape saint Gélase n'en excepter personne dans sa lettre de 494 aux évêques de Dardanie ; nous avons vu que, dans le sixième siècle, le Pape saint Grégoire le Grand reçut l'appel d'Honorat, archidiacre de Salone, déposé par son évêque ; que Jean, prêtre de Chalcédoine, condamné comme hérétique par Jean le Jeûneur, patriarche de Constantinople, appela au même saint Grégoire, qui cassa le jugement rendu par les députés du patriarche et renvoya Jean de Chalcédoine absous.

Lors donc que Fleury, dans le cinquième numéro de son quatrième discours, avance que, du temps de saint Bernard, l'usage des appels au Saint-Siège était nouveau et fondé sur des pièces fausses, sur les fausses décrétales qui ne parurent que dans le neuvième siècle, ou bien il oublie les faits et la doctrine des siècles précédents, tels que lui-même les rapporte, ou bien il se moque de ses lecteurs. Quant aux abus des appellations, l'Église n'a cessé d'y apporter remède, comme on peut s'en convaincre par le droit canon, par le concile de Trente et par les bulles des Papes. Pour qu'il n'y ait plus d'abus possible en cette matière, non plus que dans les autres, il faut attendre que les hommes ne soient plus des hommes.

On peut en dire autant des exemptions. Par exemple le monastère de Cluny était exempt de la juridiction de l'évêque diocésain et dépendait immédiatement du Saint-Siège, et cela d'après la stipulation de son fondateur. Il en était de même de l'évêché de Bamberg, qui ne dépendait pas de l'archevêque, mais du Pape seul. Les souverains Pontifes accordèrent ces privilèges à d'autres Églises et à d'autres monastères. Le grand

nombre de ces exemptions contribuait à relâcher les liens de la subordination et de la discipline. Il y eut abus, c'est-à-dire usage mauvais d'une chose bonne. Saint Bernard réclame contre l'abus, mais il respecte la chose ; car voici comment il termine : « Voulez-vous donc m'empêcher de donner des dispenses ? Nullement, mais bien de dissiper mal à propos. Je ne suis pas si ignorant que je ne sache que vous êtes établi le dispensateur de tous les trésors de l'Église, mais pour l'édification et non pour la destruction<sup>1</sup>. » Enfin, dit l'Apôtre, on cherche un dispensateur qui soit fidèle<sup>2</sup>. » Quand la nécessité presse la dispense est excusable ; quand il y a de l'utilité elle est louable, j'entends l'utilité publique et non l'utilité particulière. Où il n'y a rien de cela ce n'est pas une dispensation fidèle, mais une cruelle dissipation. Au reste tout le monde sait qu'il y a certains monastères en divers évêchés qui relèvent plus spécialement du Siège apostolique par leur fondation et suivant l'intention des fondateurs ; mais autre chose est ce qui donne la dévotion, autre est ce qu'entreprend une ambition qui ne peut souffrir de supériorité<sup>3</sup>. »

En parlant du désintéressement nécessaire à tout homme qui est au-dessus des autres saint Bernard dit au Pape Eugène : « Je traite ici de l'avarice ; la renommée dit assez que vous en êtes exempt ; c'est à vous de voir si cela est vrai. Toutefois, sans parler des présents des pauvres, auxquels vous n'aviez jamais voulu toucher, nous avons vu des sacs d'argent teutoniques diminués, non pas de volume, mais de prix. L'on regardait l'argent comme de la paille. Les mulets, bien malgré eux, s'en retournaient en Allemagne aussi chargés qu'ils en étaient venus. Chose nouvelle : quand est-ce que Rome, jusqu'à ce jour, a refusé de l'or ? Aussi ne croyons-nous pas que cela se soit fait par le conseil des Romains. Deux personnages, tous deux riches et tous deux coupables, se transportent à Rome ; l'un était de Mayence, l'autre de Cologne. On fit grâce à l'un des deux sans rien prendre de lui ; l'autre, apparemment, ne

<sup>1</sup> De Consid., l. 3, c. 2.

<sup>1</sup> 2 Cor., 13, 10. — <sup>2</sup> 1 Cor., 4, 2. — <sup>3</sup> De Consid., l. 3, c. 4.

méritant point d'indulgence, on lui dit : « Vous sortirez de la ville avec le même habit que vous y êtes entré. » O excellente parole ! parole tout à fait digne de la liberté apostolique ! Et, de vrai, en quoi diffère-t-elle de cette autre : « Périsses ton argent avec toi ! » si ce n'est que l'une témoigne plus de zèle et l'autre plus de retenue ?

« Mais vous en usâtes d'une manière encore plus obligeante à l'endroit d'un pauvre évêque, lorsque vous lui fournîtes de quoi donner aux autres de peur qu'il ne fût taxé d'être peu libéral. Il reçut en cachette ce qu'il distribua en public. C'est un fait que vous ne pouvez pas cacher, puisque je l'ai su de bonne part et que je connais la personne. Je sais bien que vous ne prenez pas plaisir à ce récit ; mais je le publie d'autant plus volontiers que vous avez plus de répugnance à l'entendre <sup>1</sup>. »

Dans le quatrième livre saint Bernard propose au Pape, pour objet de sa considération, ce qui est autour de lui : son clergé, son peuple, ses domestiques. « Votre clergé, dit-il, doit être parfaitement réglé, puisqu'il doit être la règle et le modèle de tous les autres. Quant au peuple, qu'en dirai-je ? C'est le peuple romain. Je n'ai pu, ni en moins de paroles, ni toutefois mieux, exprimer ce que je pense de vos diocésains. Qu'y a-t-il de plus connu dans les siècles passés que l'insolence et le faste des Romains, nation inaccoutumée à la paix, accoutumée au tumulte ; nation farouche et intraitable jusqu'à présent, qui ne sait se soumettre que quand elle ne peut résister ? Voilà la plaie ; c'est à vous de la guérir, vous ne pouvez vous en excuser. Vous riez peut-être de ce que je dis, persuadé qu'elle est inguérissable. N'ayez pas tant de défiance ; on exige que vous travailliez à sa guérison, et non pas que vous la guérissiez. » A ce sujet saint Bernard déplore que, depuis si longtemps, les Papes eussent cessé d'instruire eux-mêmes leur troupeau particulier et de lui adresser la parole ; d'où les Romains s'habituèrent de plus en plus à faire attention, non à ce que le Pape dirait, mais à ce qu'il leur donnerait.

« Donnez-moi, je vous prie, quelqu'un dans toute cette grande ville qui vous ait reconnu pour Pape sans un prix quelconque ou sans espérance d'en avoir. C'est alors principalement qu'ils veulent dominer quand ils ont promis de servir. Ils jurent fidélité pour mieux trouver l'occasion de nuire à qui s'y fie. Ils veulent dès lors être admis à tous vos conseils et ne peuvent souffrir qu'on les refuse à une porte. Ils sont habiles pour faire le mal et ne savent pas faire le bien. Odieux au Ciel et à la terre, impies envers Dieu, séditionnaires entre eux, jaloux de leurs voisins, inhumains envers les étrangers, ils n'aiment personne et ne sont aimés de personne ; voulant se faire craindre de tout le monde il faut qu'ils craignent tout le monde. Ils ne peuvent se soumettre et ne savent pas gouverner ; infidèles à leurs supérieurs, insupportables à leurs inférieurs, impudents pour demander, effrontés à refuser, importuns et inquiets jusqu'à ce qu'ils reçoivent, et ingrats quand ils ont reçu. Ils ont appris à dire beaucoup de choses et à en faire très-peu ; grands prometteurs et peu d'exécution, caressants, flatteurs et détracteurs mordants, ingénument dissimulés et traîtres avec la dernière malice <sup>1</sup>. » Tel est le portrait que saint Bernard fait des Romains du douzième siècle.

Le temps et les Papes ont si bien modifié le caractère de ce peuple que, depuis trois siècles au moins, les Romains paraissent ne mériter plus aucun des reproches que leur faisait autrefois saint Bernard, et qu'il n'y a peut-être pas un peuple qui, durant le même temps, ait tenu une conduite aussi honorable.

C'est en grande partie à saint Bernard que Rome et l'Eglise doivent cette heureuse transformation du peuple romain ; car il insiste beaucoup auprès du Pape Eugène, et par là même auprès de ses successeurs, sur l'obligation de travailler à la conversion de ce peuple. « Souffrez un peu, je vous prie, et supportez-moi, dit-il ; ou plutôt pardonnez à qui vous dit ces choses avec plus de crainte que de témérité. Je sais où est votre habitation ;

<sup>1</sup> L. 3, c. 3.

<sup>1</sup> L. 4, c. 2.



des incrédules et des destructeurs sont de votre compagnie. Ce sont des loups et non pas des brebis ; toutefois vous en êtes le pasteur. Ce sera sans doute une considération fort utile que celle qui vous fera, s'il est possible, trouver le moyen de les convertir, de peur qu'ils ne vous pervertissent. Pourquoi nous défions-nous que ceux qui, de brebis qu'ils étaient, ont pu devenir des loups, ne puissent encore une fois devenir des brebis ? C'est ici, c'est ici où je ne veux point vous épargner, afin que Dieu vous épargne. Ou désavouez, ou montrez que vous êtes le pasteur de ce peuple. Vous ne le désavouerez pas, de peur que celui dont vous tenez le Siège ne vous désavoue pour son héritier. Je parle de saint Pierre, que l'on n'a jamais vu marcher ni chargé de pierreries, ni vêtu de soie, ni couvert d'or, ni porté sur une haquenée blanche, ni environné d'une infinité d'officiers. Certainement il a cru que, sans tout cet appareil, il pouvait aisément accomplir ce commandement du Sauveur : « Si tu m'aimes, pais mes brebis <sup>1</sup>. » En effet dans tout cet éclat vous êtes plutôt le successeur de Constantin que de saint Pierre. Je vous conseille, toutefois, de le souffrir pour un temps, mais non pas de le rechercher comme une chose qui vous soit absolument due. Je vous exhorte bien plutôt à vous acquitter parfaitement des choses qui sont de votre devoir.

« Mais, me dites-vous, vous m'exhorte à paître des dragons et des scorpions, et non pas des brebis. C'est pour cela aussi que je vous dis qu'il les faut entreprendre plus fortement par la parole que par l'épée ; car pourquoi voulez-vous encore une fois vous servir de l'épée puisqu'on vous a déjà commandé de la remettre dans le fourreau ? Cependant celui qui nierait que cette épée soit à vous ne me semblerait pas faire assez d'attention à cette parole du Seigneur : « Remettez votre épée dans le fourreau <sup>2</sup>. » Elle est donc vôtre, même cette épée-là, et vous la pouvez tirer, peut-être selon votre volonté, mais non pas de votre propre main. Autrement, si cette épée-là ne vous appartenait en nulle façon, lorsque les apôtres

dirent : « Voici deux glaives, » le Seigneur ne leur eût pas répondu : « C'est assez <sup>1</sup>, » mais il aurait plutôt dit : « C'est trop. » L'un et l'autre sont donc à l'Église, et le glaive spirituel, et le glaive matériel ; mais celui-ci doit être tiré pour l'Église et celui-là par l'Église. Le glaive spirituel doit être tiré par la main du prêtre et le matériel par la main du soldat, mais à la volonté du prêtre et au commandement de l'empereur <sup>2</sup>. »

Voilà comment saint Bernard nous représente les rapports naturels entre les deux puissances, entre l'Église et la royauté, entre la chrétienté et le premier des rois chrétiens ou l'empereur.

Après avoir parlé du peuple romain il vient aux cardinaux, qui sans cesse entourent le Pape et lui sont intimes. Il insiste sur l'importance de leur choix. « Il est de votre devoir, à l'exemple de Moïse, d'appeler et d'assembler de tous côtés des vieillards et non de jeunes têtes ; des vieillards, non pas tant par l'âge que par les mœurs, et que vous connaissiez parfaitement pour être de vrais anciens du peuple. Et, de vrai, ne doit-on pas choisir de toutes les parties du monde ceux qui doivent être les juges de tout le monde ? » Il ajoute qu'il faut choisir les plus parfaits, parce qu'il est plus aisé de venir bon à la cour que d'y devenir bon. « Ainsi ne choisissez point ceux qui demandent ni ceux qui courent ces emplois, mais ceux qui les évitent ou qui les refusent. Pour ceux-ci obligez-les d'entrer, contraignez-les-y même. Votre esprit, je pense, se reposera sûrement dans des hommes qui ne soient point effrontés et qui aient de l'honnêteté et de la crainte, mais qui ne craignent que Dieu et n'espèrent rien que de Dieu ; qui ne regardent pas aux mains, mais aux besoins de ceux qui viennent de loin ; qui soutiennent fortement la cause des affligés et jugent avec équité la cause des débonnaires ; qui soient bien réglés dans leurs mœurs, recommandables par leur sainteté, disposés à l'obéissance, exercés à la patience, soumis aux règlements, sévères à la censure, catholiques dans la foi, fidèles dans leurs ministères, unanimes en la paix, con-

<sup>1</sup> Jean, 21, 16. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 18, 11.

<sup>1</sup> Luc, 22, 38. — <sup>2</sup> *De Consid.*, 1, 4, c. 3.

formes dans l'unité ; qui soient droits dans leurs jugements, prévoyants dans leurs conseils, discrets dans leurs ordonnances, industrieux dans la disposition des choses, courageux dans l'exécution, modestes dans leurs paroles, constants dans l'adversité, pieux dans la prospérité, modérés dans leur zèle ; qui ne soient point lâches dans la compassion, point oisifs dans leur repos, point dissolus dans leur maison, point emportés dans les festins, point chagrins dans le soin de leur domestique, point cupides du bien d'autrui, point prodiges du leur, enfin très-circonspects en toutes choses et en tous lieux ; qui ne refusent ni n'affectent les légations, toutes les fois qu'il est nécessaire d'agir pour les intérêts de Jésus-Christ ; qui ne refusent point par opiniâtreté les choses dont ils s'excusent par modestie ; qui, dans leurs missions, ne courent point après l'or et l'argent, mais suivent Jésus-Christ avec grande pureté d'intention ; qui ne considèrent point la légation comme un moyen de faire de grands profits et n'y cherchent point les présents, mais l'avancement des âmes ; qui, dans leur personne, représentent aux rois un Jean-Baptiste, aux Égyptiens un Moïse, aux fornicateurs un Phinée, aux idolâtres un Élie, aux avarés un Élisée, aux menteurs un saint Pierre, aux blasphémateurs un saint Paul, aux gens de trafic un Jésus-Christ. Qu'ils instruisent les peuples sans les mépriser ; qu'il épouvantent les riches sans les flatter ; qu'ils aient soin des pauvres, bien loin de les surcharger ; qu'ils méprisent et ne craignent point les menaces des princes ; qu'ils n'entrent point avec tumulte dans les assemblées et n'en sortent point en colère ; qu'ils ne dépouillent point les églises, mais qu'ils travaillent à leur réforme, et qu'au lieu d'épuiser les bourses ils tâchent de soulager les cœurs et de corriger les vices.

« Qu'ils conservent leur réputation et n'enient point celle des autres ; qu'ils fassent estime de l'oraison et la mettent en pratique, et qu'en toutes choses ils se confient plus en la prière qu'en leur industrie et en leur travail. Que leur entrée soit pacifique et leur sortie nullement fâcheuse ; que leurs discours soient édifiants, leur vie juste, leur pré-

sence agréable et leur mémoire en bénédiction ; qu'ils se rendent agréables par leurs œuvres plutôt que par leurs paroles, et qu'ils s'attirent le respect par leurs actions vertueuses, et non par leur faste et leur orgueil ; qu'ils soient humbles avec les humbles et innocents avec les innocents ; qu'ils reprennent sévèrement les endurcis, répriment les méchants et rendent aux superbes ce qu'ils ont mérité ; qu'ils ne soient point ardents à s'enrichir ou à enrichir les leurs du bien des veuves et du patrimoine du Crucifié, donnant gratuitement ce qu'ils ont reçu de même, rendant gratuitement justice à ceux qui souffrent injure, châtiant les nations, réprimandant les peuples. Qu'enfin, à l'exemple des Septante de Moïse, ils fassent connaître à tout le monde qu'ils ont reçu de votre esprit, par lequel, soit absents, soit présents, ils s'efforcent de vous plaire et de plaire à Dieu. Qu'ils retournent auprès de vous fatigués de travaux et non pas chargés de dépouilles, se glorifiant, non d'avoir rapporté avec eux tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus précieux dans les pays étrangers, mais d'avoir laissé la paix aux royaumes où ils ont été, la loi de Jésus-Christ aux Barbares, le repos aux monastères, le bon ordre aux églises, la discipline aux clercs, et à Dieu un peuple agréable et adonné aux bonnes œuvres <sup>1</sup>. »

Telles sont les vertus et la sagesse que saint Bernard exige de ceux qui doivent être le conseil du Pape, ses ambassadeurs auprès des peuples et des rois, le sénat du monde chrétien, le corps électoral pour lui donner un chef. Et à la fin du dix-huitième siècle, et au commencement du dix-neuvième, nous avons vu les cardinaux de la sainte Église romaine, au milieu des circonstances les plus difficiles, se montrer tels que saint Bernard dit qu'ils doivent être.

De son temps on pouvait citer de même plus d'un exemple. « Il est juste de rapporter à présent, dit-il au Pape Eugène, l'action de notre très-cher ami Martin, d'heureuse mémoire. Vous l'avez sue, mais j'ignore si vous vous en souvenez. Cardinal-prêtre, il avait été quelque temps légat en Dacie ; il en revint si

<sup>1</sup> De Consid., l. 4, c. 4.



pauvre que, manquant d'argent et de chevaux, il eut grand'peine à arriver jusqu'à Florence, où l'évêque du lieu lui donna un cheval qui le porta jusqu'à Pise, où nous étions pour lors. Le lendemain l'évêque, qui avait avec quelqu'un une affaire qui devait se juger ce jour-là, y vint lui-même et sollicita d'abord ses amis. Il en vint à notre légat avec beaucoup de confiance, ne croyant pas qu'il pût avoir déjà oublié le service qu'il lui avait rendu ; mais le bon cardinal lui dit : « Vous m'avez trompé ; je ne savais pas que vous aviez une affaire à juger. Prenez votre cheval, le voilà dans l'écurie ; » et il le lui rendit à l'instant. Saint Bernard cite des traits semblables de Geoffroi, évêque de Chartres, légat en Aquitaine <sup>1</sup>.

Voici comment saint Bernard résume son quatrième livre : « Premièrement, et sur toutes choses, considérez que la sainte Église romaine, de laquelle Dieu vous a établi chef, est la mère et non la dominatrice de toutes les Églises, et que vous, en votre particulier, vous n'êtes point le seigneur des évêques, mais l'un d'entre eux, comme le frère de ceux qui aiment Dieu et le confrère de ceux qui le craignent. D'ailleurs faites réflexion que vous devez être la règle de la justice, le miroir de la sainteté, le modèle de la piété, le soutien de la vérité, le défenseur de la foi, le docteur des nations, le chef des chrétiens, l'ami de l'Époux, le paranymphe de l'épouse, le directeur du clergé, le pasteur des peuples, l'instituteur des ignorants, le refuge des opprimés, l'avocat des pauvres, l'espérance des misérables, le tuteur des orphelins, le juge des veuves, l'œil des aveugles, la langue des muets, le bâton des vieillards, le vengeur des crimes, la terreur des méchants, la gloire des bons, la verge des puissants, le marteau des tyrans, le père des rois, le modérateur des lois, le dispensateur des canons, le sel de la terre, la lumière du monde, le prêtre du Très-Haut, le vicaire du Christ, le Christ du Seigneur, enfin le dieu de Pharaon.

« Comprenez ce que je dis ; Dieu vous en donnera l'intelligence. Lorsque vous verrez la puissance jointe à la malice il faut que

vous preniez des sentiments au-dessus de l'homme. Il faut que votre présence épouvante les méchants ; il faut que celui qui ne craint point les hommes ni leur épée redoute l'esprit de votre colère ; que celui qui a méprisé vos remontrances appréhende les prières que vous adresserez à Dieu ; que celui contre qui vous vous fâchez ne croie point que ce soit un homme seulement, mais Dieu même qui est irrité contre lui ; que celui qui ne vous aura point écouté tremble de peur que Dieu ne vous écoute contre lui <sup>1</sup>. »

Dans le cinquième livre de la *Considération* saint Bernard traite des choses qui sont au-dessus de l'homme. « Ce n'est pas le soleil ni les étoiles ; ils ne nous sont supérieurs que par leur position, et non en valeur ni en dignité ; car ils ne sont que des êtres purement corporels, et conséquemment inférieurs à nous par rapport à notre âme, qui est spirituelle ; mais ils servent comme d'échelle, ainsi que les autres créatures, pour nous élever plus haut. Ce qui est vraiment au-dessus de nous, c'est Dieu et les anges. Dieu, en effet, nous est supérieur par nature, les anges par grâce seulement, puisque la raison nous est commune avec eux. » Il commence par la considération des esprits célestes et en rapporte la hiérarchie. Ensuite il passe à la contemplation de Dieu, de son essence, et des mystères de la Trinité et de l'Incarnation.

« La Divinité, par laquelle on dit que Dieu est Dieu, n'est autre chose que Dieu même. Il est lui-même sa forme, son essence, un, simple, indivisible. Il n'est point composé de parties comme le corps, ni sujet au changement, mais toujours le même et de la même manière. Dieu est toutefois trinité ; mais en admettant la trinité en Dieu nous ne détruisons pas l'unité. Nous disons le Père, nous disons le Fils, nous disons le Saint-Esprit ; néanmoins ce ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu <sup>2</sup>. Il n'y a qu'une substance, mais trois personnes. Les propriétés des personnes ne sont autres que les personnes mêmes, et les personnes ne sont autres qu'un Dieu, une divine substance, une divine nature, une divine et souveraine majesté. Mais comment

<sup>1</sup> L. 4, c. 5.

<sup>1</sup> L. 4, c. 7. — <sup>2</sup> L. 5, c. 6 et 7.

se peuvent rencontrer la pluralité dans l'unité et l'unité avec la pluralité? Le scruter c'est témérité, le croire c'est piété, le connaître c'est la vie, et la vie éternelle. » Saint Bernard distingue diverses sortes d'unité et met au premier rang l'unité de Dieu en trois personnes <sup>1</sup>. Passant ensuite au mystère de l'Incarnation, il enseigne que, dans Jésus-Christ, le Verbe, l'âme et la chair ne sont qu'une même personne, sans confusion des essences ou des natures; qu'ainsi ces trois choses demeurent dans leur nombre, sans préjudice de l'unité de la personne <sup>2</sup>.

Il revient une seconde fois à la définition de Dieu et dit que, quant à l'universalité des choses, c'est la fin; que, par rapport à l'élection des élus, c'est le salut; qu'à l'égard de lui-même il est le seul qui le sache; que c'est une volonté toute-puissante, une vertu parfaite, une lumière éternelle, une raison immuable, la souveraine béatitude; qu'il est autant le supplice des superbes que la gloire des humbles, et que, comme il récompense les bonnes œuvres par sa bonté, il punit les crimes par sa justice. Ces choses, ce n'est pas la dissertation qui les comprend, mais la sainteté, si toutefois l'on peut comprendre en

quelque façon ce qui est incompréhensible <sup>1</sup>.

Platon, nous l'avons vu dans le septième livre de cette *Histoire*, avait conçu l'idéal d'un gouvernement parfait, modelé sur le gouvernement divin; la Divinité même devait en être la base et la règle; le premier devoir des magistrats, c'était de bien connaître Dieu et de lui devenir semblables. Platon n'espérait ce gouvernement, même pour une cité particulière, que d'une faveur divine. Dans le mémorial adressé par saint Bernard au Pape Eugène nous voyons la réalité de ce gouvernement, et une réalité plus parfaite que l'idéal même. Dieu fait homme, sans cesse manifesté aux hommes, en est la base et la règle vivante; le connaître, l'aimer, lui devenir semblable, se dévouer comme lui pour la gloire de Dieu et le bonheur des hommes, tel est le devoir non-seulement des magistrats, mais des citoyens mêmes. Et cette société vivante et divine embrasse dans la même foi, la même espérance, la même charité, non pas une simple cité, mais toute la terre. Et, au milieu des imperfections et des misères inséparables de la condition humaine, la puissance et la miséricorde de Dieu s'y manifestent continuellement par des vertus et des œuvres au-dessus de l'homme.

<sup>1</sup> C. 8. — <sup>2</sup> C. 9.

<sup>1</sup> C. 11 et 12.

## § IV

### TRAVAUX APOSTOLIQUES DE SAINT BERNARD. — DEUXIÈME CROISADE. — VÉNÉRATION DES PEUPLES POUR LE SAINT ABBÉ. — SA MORT.

Dans le temps même où saint Bernard adressait ses *Considérations* au Pape Eugène la chrétienté tout entière était en mouvement, et, au milieu de ce mouvement général des rois et des peuples chrétiens, Bernard apparaissait, et par ses paroles et ses œuvres, comme le plénipotentiaire de Dieu.

L'évêque de Gabale ou Gibelet, en Syrie, était venu à Viterbe demander du secours au Pape pour l'Église d'Orient, consternée par la perte d'Édesse; car cette ville n'ayant

pas été secourue contre le mahométan Zengui, qui l'assiégeait depuis deux ans, il la prit enfin, le jour de Noël 1144, et fit un grand massacre des habitants, qui tous étaient chrétiens, parce que cette ville n'était jamais tombée au pouvoir des infidèles. Les églises furent profanées, principalement celle de la Sainte-Vierge et celle où étaient les reliques de saint Thomas. L'évêque de Gabale racontait avec larmes ces tristes nouvelles, résolu de passer les Alpes et d'aller



demander du secours au roi des Romains et au roi de France pour les chrétiens d'outre-mer.

Nous avons la lettre que le Pape Eugène écrivit à ce sujet au roi Louis le Jeune, datée du 1<sup>er</sup> décembre, à Vétralle, près de Viterbe; elle est une nouvelle preuve de l'élan que la papauté donna à l'Europe chrétienne, et notamment à la France, pour les guerres saintes d'Orient. « Nous savons, par l'histoire des temps passés et par les traditions de nos pères, combien nos prédécesseurs ont fait d'efforts pour la délivrance de l'Église d'Orient. Notre prédécesseur Urbain, d'heureuse mémoire, a embouché la trompette évangélique et s'est occupé, avec un zèle sans exemple, d'appeler les peuples chrétiens de toutes les parties du monde à la défense de la Terre-Sainte. A sa voix les intrépides guerriers du royaume des Francs et les Italiens, enflammés d'une sainte ardeur, ont pris les armes, ont délivré, au prix de leur sang, cette ville où notre Sauveur a daigné souffrir pour nous, et qui conserve le tombeau monument de sa Passion. Par la grâce de Dieu et par le zèle de nos pères, qui ont défendu Jérusalem et cherché à répandre le nom chrétien dans ces contrées, les villes conquises en Asie ont été conservées jusqu'à nos jours, et plusieurs villes des infidèles ont été attaquées et sont devenues chrétiennes. Maintenant, par nos péchés et par ceux du peuple chrétien, ce que nous ne pouvons dire sans douleur et sans gémissment, la ville d'Édesse est tombée aux mains des ennemis de la croix; d'autres villes ont eu le même sort. L'archevêque d'Édesse a été tué avec tout son clergé; les reliques des saints ont été outragées et dispersées par les infidèles. Le plus grand danger menace l'Église de Dieu et toute la chrétienté. Nous avons la persuasion que votre prudence et votre zèle éclateront en cette circonstance; vous montrerez la noblesse de vos sentiments et la pureté de votre foi. Si les conquêtes faites par la valeur des pères sont consacrées par la valeur des fils, j'espère que vous ne laisserez pas croire que l'héroïsme des Francs a dégénéré.

« Nous vous avertissons, nous vous prions,

nous vous recommandons de prendre la croix et les armes. Nous vous ordonnons, pour la rémission de vos péchés, à vous qui êtes les hommes de Dieu, de vous revêtir de la puissance et du courage, et d'arrêter les invasions des infidèles, qui se réjouissent des avantages qu'ils ont eus sur vous; de défendre l'Église d'Orient délivrée par nos ancêtres; d'arracher des mains des musulmans plusieurs millions de prisonniers chrétiens qui gémissent dans les fers. Par là la sainteté du nom chrétien s'accroîtra dans la génération présente, et votre valeur, dont la réputation est répandue dans tout l'univers, se conservera sans tache et brillera d'un nouvel éclat. Prenez pour exemple ce vertueux Matathias qui, pour conserver les lois de ses ancêtres, ne craignit point de s'exposer à la mort avec ses fils et sa famille, n'hésita pas à abandonner tout ce qu'il avait dans le monde, et qui, avec le secours du Ciel, après mille travaux, triompha de ses ennemis.

« Nous qui veillons sur l'Église et sur vous avec une sollicitude paternelle, nous accordons à ceux qui se dévoueront à cette entreprise glorieuse les privilèges que notre prédécesseur Urbain avait accordés aux soldats de la croix. Nous avons aussi ordonné que leurs femmes et leurs enfants, leurs biens et leurs possessions fussent mis sous la sauvegarde de l'Église, des archevêques, des évêques et des autres prélats. Nous ordonnons, de notre autorité apostolique, que ceux qui auront pris la croix soient exempts de toute espèce de poursuites pour leurs biens jusqu'à leur retour ou jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles certaines de leur mort; nous ordonnons, en outre, que les soldats de Jésus-Christ s'abstiennent de porter des habits précieux, de soigner leur parure, d'emmener avec eux des chiens de chasse, des faucons, et rien de ce qui peut amollir les guerriers. Nous les avertissons, au nom de Notre-Seigneur, qu'ils ne doivent s'occuper que de leurs chevaux de bataille, de leurs armes et de tout ce qui peut servir à combattre les infidèles. La guerre sainte appelle tous leurs efforts et toutes les facultés qui sont en eux. Ceux qui entreprendront le saint voyage avec un cœur droit et pur, et qui auront con-

tracté des dettes, ne payeront point d'intérêts. Si eux-mêmes et d'autres pour eux se trouvaient obligés de payer des usures, nous les en dispensons par notre autorité apostolique. Si les seigneurs dont ils relèvent ne peuvent leur prêter l'argent nécessaire, il leur sera permis d'engager leurs terres et possessions à des ecclésiastiques ou à tout autre. Comme l'a fait notre prédécesseur, par l'autorité du Dieu tout-puissant et par celle du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, nous accordons l'absolution et la rémission des péchés, nous promettons la vie éternelle à tous ceux qui auront entrepris ou terminé le saint pèlerinage, ou qui mourront pour le service de Jésus-Christ, après avoir confessé leurs fautes d'un cœur contrit et humilié. »

Avant que cette lettre fût apportée en France le roi avait déjà résolu de se croiser, pour accomplir le vœu qu'avait fait Philippe, son frère aîné, et que sa mort imprévue l'avait empêché d'accomplir. De plus le roi Louis avait fait lui-même le vœu de se rendre en Terre-Sainte pour expier l'incendie de l'église de Vitry et la mort des treize cents personnes qui y avaient été brûlées. Il déclara ce dessein à quelques seigneurs de sa cour, qui lui conseillèrent d'appeler saint Bernard et de le consulter. Le saint abbé répondit qu'il ne fallait rien résoudre sur une affaire de cette importance sans avoir consulté le Pape. Le roi déclara encore son dessein aux évêques et aux seigneurs dans la cour qu'il tint à Bourges, à la fête de Noël 1145. Geoffroi, évêque de Langres, y parla avec tant de force sur la prise d'Édesse qu'il tira les larmes des assistants et les exhorta à se croiser avec le roi, qui les y excitait assez par son exemple. Pour cet effet on indiqua une autre assemblée à Vézelay, en Bourgogne, pour la fête de Pâques prochain, afin d'y résoudre la croisade plus solennellement. En attendant le roi envoya au Pape pour l'instruire de ce qui s'était passé.

Ayant reçu du Pape une réponse favorable, le roi tint son parlement au lieu et à l'époque indiqués. Pâques était, l'an 1146, le 31 mars. Les évêques et les seigneurs de France s'y trouvèrent en grand nombre. Saint Bernard

fut chargé de prêcher la croisade ; le roi l'y avait invité jusqu'à deux fois et le Pape lui en avait écrit ; mais il ne put s'y résoudre qu'après en avoir reçu l'ordre exprès par la lettre générale du Pape. Les peuples de l'Occident le révéraient tous comme un apôtre et un prophète. Comme il n'y avait point à Vézelay de lieu assez grand pour contenir toute la multitude qui s'y était assemblée, on dressa en pleine campagne une estrade sur laquelle monta le saint abbé avec le roi. Il prêcha fortement ; le roi parla sur le même sujet. On lut la lettre du Pape, et de tous côtés on s'écria : « La croix ! la croix ! » On en avait préparé une quantité considérable, qui fut bientôt distribuée. Comme elle ne suffisait point, Bernard fut obligé, pour y suppléer de quelque manière, de mettre en pièces ses propres habits. En même temps il fit un si grand nombre de miracles qu'un témoin oculaire, ayant commencé d'en écrire l'histoire, fut épouvanté du travail, à raison du grand nombre. Avec le roi se croisèrent la reine Éléonore, son épouse, et une multitude de seigneurs, entre autres Alphonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse ; Henri, fils de Thibaud, comte de Blois et de Champagne ; Gui, comte de Nevers, et son frère Renaud, comte de Tonnerre ; Robert, comte de Dreux, frère du roi ; Yves, comte de Soissons ; entre les prélats on distingue Simon, évêque de Noyon ; Geoffroi de Langres et Arnoul de Lisieux.

Pour régler plus particulièrement le voyage on indiqua un autre parlement à Chartres, le troisième dimanche d'après Pâques, 21 avril. Pierre, abbé de Cluny, y fut invité, comme un de ceux dont le conseil était le plus nécessaire. Saint Bernard et l'abbé Suger lui écrivirent, et par ses réponses on voit combien il était touché du péril de l'Église d'Orient ; mais il s'excuse de se trouver à l'assemblée de Chartres, tant sur sa mauvaise santé que sur ce qu'il avait convoqué un chapitre à Cluny pour le même jour. L'assemblée de Chartres eut lieu, et tous, d'un consentement unanime, y voulurent élire saint Bernard pour chef de la croisade ; mais il le refusa constamment et écrivit au Pape comme il suit :



« La grande nouvelle d'à présent est d'une importance à affliger tous les vrais fidèles ; elle ne peut être indifférente qu'aux impies, qui se réjouissent de nos malheurs, bien loin de s'en attrister. Dans une cause commune à toute la chrétienté la tristesse doit être générale. Vous avez bien fait de louer le très-juste zèle de notre Église gallicane et de le confirmer par l'autorité de vos lettres. Dans une affaire aussi générale et aussi grave il ne faut point agir avec tiédeur ni avec timidité. J'ai lu quelque part <sup>1</sup> que l'homme de cœur sent son courage s'accroître par les difficultés ; j'ajoute que l'homme fidèle l'est encore plus dans l'adversité. Le Christ est persécuté vivement ; il est frappé, si je l'ose dire, dans la prunelle de l'œil ; il souffre dans le même lieu où il a souffert autrefois. Il est temps de mettre en usage les deux épées de Pierre. Qui le fera, si ce n'est vous qui en êtes le dépositaire ? Vous les devez employer dans la nécessité, l'une en sollicitant, l'autre en agissant vous-même. Lorsque Pierre se servit de l'épée qui paraissait lui convenir moins, on lui dit : « Remets ton épée dans le fourreau <sup>2</sup>. » Elle était donc à lui ; mais il fallait qu'il s'en servît par la main d'un autre.

« Vous devez employer ces deux épées pour la défense de l'Église d'Orient ; vous devez, dans cette conjoncture, imiter le zèle de celui dont vous êtes le vicaire. Quelle honte serait-ce pour vous de remplir sa place et d'en négliger les devoirs ! N'entendez-vous pas la voix de Celui qui crie : « Je vais à Jérusalem pour y être crucifié de nouveau ? » Tandis que les uns sont indifférents, que les autres sont sourds à sa voix, il n'est point permis au successeur de Pierre de faire semblant de ne rien entendre. Il doit répondre : « Quand tous les autres seraient scandalisés, je ne le serai jamais <sup>3</sup>. » Au lieu d'être rebuté par la première défaite de l'armée il s'efforcera d'en réparer les débris. Parce que Dieu fait ce qu'il veut l'homme est-il dispensé de faire ce qu'il doit ? Pour moi j'ai assez de foi et de religion pour conclure des maux passés que l'avenir sera plus heureux ; je regarde comme un motif de joie

et d'espérance les diverses épreuves par lesquelles Dieu nous a fait passer. Il est vrai que, selon le langage de l'Écriture, nous avons mangé un pain de douleur, que nous avons été abreuvés d'un vin d'amertume ; mais pourquoi vous décourager, ami de l'Époux ? Sans doute cet aimable et tendre Époux vous a réservé le bon vin jusqu'ici. Qui sait si Dieu, touché de nos misères, ne nous sera point favorable à l'avenir <sup>1</sup> ? C'est ainsi qu'il a coutume de gouverner les hommes, vous le savez. Quel bienfait signalé ont-ils reçu de sa main sans l'avoir acheté par quelque disgrâce précédente ? Pour n'en citer qu'un exemple, l'unique et singulier bienfait du salut n'a-t-il pas été précédé par la mort du Sauveur ? Vous donc, en qualité d'ami de l'Époux, montrez-vous son ami dans le besoin. Si vous avez ce triple amour qu'il exigea de votre prédécesseur, si vous l'aimez de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, mettez tout en œuvre pour sauver l'épouse. Employez pour sa défense tout ce que vous avez de force, d'affection, d'autorité, de puissance. Un danger pressant demande des soins pressants. On ébranle le fondement de l'édifice ; n'épargnez rien pour le soutenir sur le penchant de sa ruine. Le zèle que j'ai pour vous me fait parler avec cette hardiesse.

« Au reste vous avez sans doute appris que l'assemblée de Chartres m'avait élu chef de cette nouvelle croisade ; j'admire d'où lui est venu ce dessein. Pour moi je déclare que je n'en ai jamais eu ni la pensée, ni la moindre envie ; que, si je connais bien mes forces, je suis même dans l'impuissance de m'acquitter d'une pareille commission. Qui suis-je pour ranger une armée en bataille, pour me mettre à la tête des troupes ? Je suppose même que j'en aie la force et la capacité ; quoi de plus opposé à ma profession ? Vous êtes trop sage pour n'y pas faire une sérieuse attention. Je vous conjure donc uniquement, par la charité dont vous m'êtes redevable d'une manière particulière, de ne me livrer point au caprice des hommes, de consulter Dieu et de suivre ses volontés ;

<sup>1</sup> Sénèque, *epist.* 22. — <sup>2</sup> Jean, 18, 11. — <sup>3</sup> Matth., 26, 33.

<sup>1</sup> Joël, 2, 14.

vous y êtes obligé par le devoir de votre ministère <sup>1</sup>. »

Dans une autre lettre au Pape, écrite la même année, il marque ainsi le succès de ses prédications pour la croisade : « Vous avez commandé, j'ai obéi, et votre autorité a rendu mon obéissance féconde. A mesure que j'ai parlé un nombre infini s'est enrôlé sous la croix. Les villes et les châteaux deviennent déserts ; à peine de sept femmes y en a-t-il une qui ait un mari ; partout on voit des veuves dont les maris sont vivants <sup>2</sup>. »

Saint Bernard écrivit aussi une lettre circulaire pour exciter à la croisade ; elle se trouve en différents exemplaires, adressée diversement, pour l'Allemagne, pour l'Angleterre, pour la Lombardie. Il en fit écrire une à peu près pareille pour le comte et les seigneurs de Bretagne en particulier. Voici celle qu'il adressa au clergé et au peuple de la France orientale, autrement de l'Allemagne :

« Je vous écris pour une affaire qui regarde Jésus-Christ et votre salut. Quelque indigne que soit la personne qui vous parle, l'autorité de celui dont elle est l'interprète, votre propre utilité demande que vous ayez pour elle quelque considération. Je suis peu de chose, il est vrai, mais je n'en ai pas moins de zèle pour vous, et, dans l'impuissance de vous parler en personne, comme je le souhaiterais, les raisons que je viens d'alléguer me font prendre la liberté de vous adresser cette lettre circulaire.

« Voici, mes frères, un temps favorable, un temps de propitiation et de salut. Le monde chrétien est effrayé ; le Dieu des chrétiens a commencé de perdre un pays où il s'est rendu visible, où, homme, il a conversé avec les hommes plus de trente ans ; un pays qu'il a illustré par ses miracles, consacré par son sang, orné des prémices de notre résurrection ; pays que nos péchés ont rendu la proie et la conquête d'une nation sacrilège et ennemie de la croix. Bientôt, hélas ! si l'on ne s'oppose à leur fureur, ce peuple barbare se rendra maître de la sainte cité, renversera les monuments sacrés de notre Rédemption,

souillera les lieux sanctifiés par le sang de l'Agneau sans tache. Déjà son avarice sacrilège attente au plus précieux trésor de la religion, aspire à s'emparer de cette couche mystérieuse où l'auteur de la vie mourut pour nous faire vivre.

« Que faites-vous, braves soldats ? que faites-vous, serviteurs du Christ ? Abandonnez-vous la chose sainte aux chiens et les perles aux pourceaux ? Combien de pécheurs, en ces lieux, ont noyé leurs péchés dans les larmes depuis que la religieuse valeur de vos pères en a banni l'impiété ! Le démon en sèche d'envie, et, pour assouvir sa rage, il se sert de la main de l'impie, résolu de ne laisser dans le Saint des saints aucun vestige de la religion chrétienne, si Dieu permet qu'il en devienne le maître. Cette perte irréparable serait pour tous les siècles à venir le sujet d'une douleur éternelle, et pour le nôtre une infamie et un opprobre infini.

« Quoi qu'il en soit, mes frères, pensez-vous que le bras du Seigneur soit raccourci ? qu'il soit incapable de défendre et de recouvrer son héritage parce qu'il s'abaisse jusqu'à implorer l'assistance de quelques hommes faibles et impuissants ? N'a-t-il pas des légions d'anges ? Ne peut-il pas délivrer son pays d'une seule parole ? Sans doute ; mais il veut éprouver votre zèle et savoir s'il en est parmi vous qui déplorent sa disgrâce et qui défendent sa cause. Il a pitié de son peuple, il prépare à ses crimes un moyen de les expier.

« Admirez, pécheurs, les ressorts de sa miséricorde, les abîmes de sa bonté. Rassurez-vous ; bien loin de désirer votre mort il vous fournit des occasions de vous convertir. En effet, quelle ressource de salut plus digne de la profonde sagesse de Dieu que celle qu'il présente à des gens homicides, ravisseurs, adultères, parjures, ensevelis dans toutes sortes de crimes, en daignant les rendre ministres et coopérateurs de ses desseins, comme s'ils étaient justes et innocents ! Grand sujet de confiance pour vous, pécheurs. S'il voulait vous punir il rejeterait vos services au lieu de les demander. Encore une fois, faites une sérieuse réflexion sur les trésors de sa miséricorde. Il ménage si bien les con-

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 256. — <sup>2</sup> *Epist.* 247.



jonctures qu'il paraît avoir besoin de votre secours pour vous secourir, qu'il veut être votre débiteur, afin de vous rendre, en échange de vos services, la rémission de vos péchés et une félicité éternelle. Heureuse génération à qui il est donné de mettre à profit des moments si favorables, qui vit encore dans cette année de propitiation et de jubilé ! Déjà un nombre infini de fidèles en ont senti les effets, ont arboré le signe du salut.

« Hâtez-vous donc de signaler votre courage, de prendre les armes pour la défense du nom chrétien, vous dont les provinces sont si fécondes en jeunes et vaillants guerriers, si ce que la renommée en publie est vrai. Changez en un saint zèle cette valeur farouche et brutale qui vous arme si souvent les uns contre les autres et vous fait périr de vos propres mains. Quelle fureur de plonger votre épée dans le sang de votre frère, de lui ravir peut-être d'un seul coup et la vie du corps et la vie de l'âme ! Hélas ! votre victoire vous est mortelle ; vous faites mourir votre âme de la même épée dont vous êtes fier d'avoir égorgé votre ennemi. Ce n'est point un acte de bravoure et de magnanimité, c'est une folie, une rage qui vous fait courir de tels hasards. Je vous offre, nation belliqueuse, une illustre occasion de vous battre sans péril, de vaincre avec gloire, de mourir avec avantage. Êtes-vous avide de gloire, êtes-vous un habile et sage négociant : voici un expédient très-aisé pour vous signaler et vous enrichir : prenez la croix. Elle vous fait gagner l'indulgence de tous les péchés que vous confesserez avec douleur. La matière est de vil prix ; mais, si vous la portez avec dévotion, elle vous vaudra le ciel. Heureux celui qui s'est déjà croisé, heureux celui qui s'empresse de se munir de ce signe salutaire !

« Après tout, mes frères, je vous donne avis, au nom de l'Apôtre, de ne point croire à tout esprit. J'ai de la joie d'apprendre votre zèle pour la religion, mais il faut qu'il soit tempéré par la science. Bien loin que vous deviez persécuter ou faire mourir les Juifs, il vous est défendu, par l'Écriture, de les chasser de vos terres. Écoutez ce que l'Église en dit par la bouche du Prophète : « Dieu me fait connaître que vous ne devez point exter-

miner mes ennemis, de peur que mon peuple n'oublie son origine <sup>1</sup>. » Les Juifs, en effet, sont comme des figures et des lettres vivantes qui nous rappellent la Passion et les souffrances du Sauveur. Ils sont dispersés dans l'univers afin que la juste peine de leur crime soit un témoignage de notre Rédemption. C'est pourquoi l'Église dit dans le même psaume : « Dispersez-les par votre puissance, humiliez-les, ô Dieu, mon protecteur ! » Cela s'est accompli ; ils sont dispersés, humiliés, réduits à un dur esclavage sous les princes chrétiens. Cependant ils se convertiront à la fin et Dieu jettera sur eux un regard propice. Après que toute la gentilité aura reçu l'Évangile tout Israël sera sauvé <sup>2</sup>. Jusqu'à ce temps ceux qui meurent dans leur infidélité périssent. Et dans les endroits même où il n'y a point de Juifs, je le dis avec chagrin, on voit des chrétiens usuriers plus criminels que les Juifs, plus dignes du nom de Juifs baptisés que de chrétiens. Au reste, si l'on détruit le peuple juif, en vain l'on fait espérer leur future conversion. Si celle des païens était remise de même, il faudrait de même les tolérer plutôt que d'user envers eux du glaive ; mais, comme ils ont commencé à user de violence envers nous, c'est à ceux qui ne portent pas le glaive sans cause à repousser la force par la force. Il est de la piété chrétienne de dompter les superbes et d'épargner ceux qui sont soumis, ceux principalement qui sont les dépositaires de la loi et des promesses, de qui les patriarches sont les pères, desquels est sorti, selon la chair, Jésus-Christ même, qui est Dieu élevé au-dessus de tout et béni dans tous les siècles <sup>3</sup>. Il faut néanmoins les obliger, selon la teneur du mandement apostolique, à n'exiger aucune usure de ceux qui se sont croisés <sup>4</sup>. »

On voit ici que, dans ses expéditions contre les mahométans, la chrétienté ne faisait que repousser la force par la force et user de son droit de légitime défense. On voit qu'un premier effet de ces expéditions générales était de faire cesser les guerres particulières parmi les chrétiens. Un second effet non moins salutaire, c'était de ramener à des sentiments

<sup>1</sup> Psaume 58, 12. — <sup>2</sup> Rom., 11, 26. — <sup>3</sup> Rom., 9, 5. — <sup>4</sup> S. Bern., *epist.* 363, alias 360.

d'humanité et de religion un certain nombre de scélérats plongés dans toutes sortes de crimes, de les réhabiliter dans l'opinion publique par le repentir religieux, puis de les envoyer en Orient trouver la gloire ou une mort honorable. Certes les croisades n'eussent-elles produit que ces deux biens, notre siècle devrait toujours admirer les croisades. Je dis notre siècle, qui ne sait plus que faire de tant de criminels condamnés à la prison ou au bagne, qui en sortent pires qu'ils n'y sont entrés, qui, étant excommuniés pour toujours de la société civile, deviennent nécessairement une gangrène incurable.

Ce que le saint abbé dit des Juifs dans sa lettre regarde le zèle indiscret d'un moine nommé Rodolphe, qui prêchait en même temps la croisade à Cologne, à Mayence, à Worms et aux autres villes voisines du Rhin. Il faisait profession d'une grande sévérité, mais il était peu instruit ; dans ses prédications il disait qu'il fallait tuer les Juifs comme les ennemis de la religion chrétienne, et ses discours séditieux firent un tel effet qu'en plusieurs villes de Gaule et de Germanie il y eut un grand nombre de Juifs massacrés. L'archevêque Henri de Mayence en écrivit à saint Bernard, qui fit cette réponse : « L'homme dont il est question dans vos lettres n'a aucune mission ni de l'homme, ni par l'homme, ni de Dieu. Il se trompe grossièrement de prétendre qu'il a droit de prêcher, sous prétexte qu'il est moine ou ermite. Qu'il sache que l'office d'un moine est de pleurer et non pas d'enseigner ; que, pour un vrai moine, le séjour des villes est une prison et la solitude un paradis, au lieu que celui-ci fuit la solitude comme une prison et regarde la ville comme un paradis. O homme sans cœur et sans honneur, dont la folie s'est mise sur le chandelier afin d'avoir tout le monde pour témoin ! Il y a dans cet homme trois choses très-dignes de répréhension : l'usurpation du ministère de la parole, le mépris des évêques, l'approbation de l'homicide <sup>1</sup>. »

Ainsi l'historien moderne des croisades se trompe quand il dit que le moine Rodolphe était chargé de prêcher la croisade, puisqu'il

n'en avait reçu la mission de personne.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, pensait, au sujet des Juifs, comme le saint abbé de Clairvaux ; on le voit par la lettre qu'il écrivit au roi Louis, vers le même temps, pour lui souhaiter un heureux succès dans son expédition. Il convient que les Juifs sont les plus grands ennemis des chrétiens et pires que les mahométans ; toutefois il ne veut pas qu'on les fasse mourir, mais qu'on les réserve à un plus grand supplice, qui est d'être toujours esclaves, timides et fugitifs. Ce qu'il demande au roi c'est de les punir en ce qu'ils ont de plus cher, qui est leur argent, leur ôtant les gains illicites qu'ils font sur les chrétiens non-seulement par les usures, mais par les larcins dont ils sont complices et recéleurs, principalement de l'argenterie des églises ; car les voleurs, ne trouvant point de chrétiens qui voulussent acheter des vases sacrés, les vendaient aux Juifs, qui les fondaient ou les employaient à des usages profanes. L'abbé de Cluny exhorte le roi à punir ces sacrilèges et à prendre sur les Juifs de quoi faire la guerre aux Sarrasins <sup>1</sup>.

Saint Bernard alla lui-même prêcher la croisade en Allemagne et vint à Mayence, où il trouva le moine Rodolphe en grand crédit auprès du peuple. Il le fit venir, lui représenta qu'il agissait contre le devoir de sa profession, et enfin le réduisit à lui promettre obéissance et à retourner dans son monastère. Le peuple en fut fort indigné et eût excité une sédition s'il n'avait été retenu par la considération de la sainteté de Bernard. Le saint abbé étant allé à Francfort trouver le roi Conrad pour mettre la paix entre lui et quelques seigneurs, il prit le roi en particulier et l'exhorta à se croiser lui-même pour le salut de son âme ; mais le roi lui dit qu'il n'y avait point d'inclination, et il n'osa l'en presser davantage <sup>2</sup>.

Herman, évêque de Constance, qui se trouvait à Francfort auprès du roi, pria instamment saint Bernard de venir chez lui. Il y avait grande répugnance, étant pressé de retourner à Clairvaux, d'où il était absent depuis près d'un an ; mais il se laissa vaincre par la per-

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 624, alias 262.

<sup>1</sup> Petr. Cluniac., l. 4, *epist.* 36. — <sup>2</sup> Otto Fris., *de Gest. Frid.*, l. 1, c. 39 ; l. 4, c. 3. Vita S. Bern., l. 6, c. 1.



sévéralice de l'évêque de Constance, qui l'en fit prier par les autres évêques et par le roi même, et il crut connaître que c'était la volonté de Dieu. Dans ce voyage il fit un grand nombre de miracles, dont nous avons une relation exacte, écrite à la prière de Samson, archevêque de Reims, par Philippe, qui accompagnait le saint abbé dans ce voyage, étant archidiacre de Liège; mais il se convertit alors et au retour se rendit moine à Clairvaux. Cette relation est un journal commençant le premier dimanche de l'Avent, premier jour de décembre 1146, jusqu'au jeudi, second jour de janvier 1147. Philippe fait parler tous ceux qui avaient été avec lui témoins de ces miracles, savoir Herman, évêque de Constance, et Éverard, son chapelain; deux abbés, Baudouin et Frovin; deux moines, Gérard et Geoffroi; trois clercs, Philippe, qui est l'auteur, Otton et Francon; enfin Alexandre de Cologne, qui se joignit à eux dans le voyage. Ce sont dix témoins de ces miracles.

Le journal commence ainsi : « L'évêque Herman dit : « Le curé du village d'Hérenheim, étant appelé exprès, m'a déclaré qu'un homme aveugle depuis dix ans, qui était de sa maison, ayant reçu le signe de la croix en passant, le premier dimanche de l'Avent, recouvra la vue aussitôt qu'il fut arrivé dans sa maison. Je l'avais déjà ouï dire à un autre, et la chose est très-certaine dans tout le pays. » Le chapelain Éverard dit : « J'ai ouï dire à deux hommes d'honneur, l'un prêtre et l'autre moine, qu'au village de Lapenheim deux aveugles ont recouvré la vue le même jour par le signe de la croix. » Philippe : « Le lundi, en ma présence, un vieillard fut amené à l'église, et, après l'imposition des mains, tout le peuple cria qu'il avait recouvré la vue, comme vous l'entendîtes tous. » L'abbé Frovin : « Je le vis qui voyait clair, et le frère Geoffroi le vit avec moi. » Francon : « Le mardi, à Fribourg, une mère présenta au logis son enfant, qui était aveugle, et comme elle le remportait, après l'imposition des mains, l'abbé fit demander à l'enfant s'il voyait. Je le suivis moi-même, je l'interrogeai, et il me répondit qu'il voyait clair, ce qui fut aussi vérifié en plusieurs manières. »

Geoffroi : « Aussitôt que nous fûmes entrés dans l'église un jeune homme boiteux fut guéri par le signe de la croix. » L'évêque Herman : « Nous le vîmes tous devant l'autel, tandis que le peuple louait Dieu avec de grands cris. » Ensuite, après sept ou huit autres miracles attestés par les témoins oculaires, l'évêque reprend : « Et pourquoi n'avez-vous pas dit qu'à Fribourg, le premier jour, l'abbé ordonna de prier pour les riches, afin que Dieu ôtât le voile de leurs cœurs, parce que, tandis que les pauvres se présentaient pour prendre la croix, les riches se reculaient? Et la prière ne fut pas vaine; mais les plus riches du lieu, comme vous savez, et même les plus méchants, se croisèrent. »

Après une douzaine d'autres miracles l'évêque raconte ainsi ce qui s'était passé à Bâle le vendredi 6 décembre : « Après le sermon et les croix données on présenta à l'homme de Dieu une femme muette, et, sitôt qu'il eut touché sa langue, elle fut déliée et la femme parla bien. Je la vis et lui parlai. Mais ce boiteux qui avait été guéri auparavant et pour lequel le peuple jeta de si grands cris, qui de vous le vit? » Otton : « Nous le vîmes tous. » Éverard : « Les chevaliers de mon maître et de moi, le même jour vendredi, nous vîmes un enfant que sa mère avait mené aveugle au logis du saint homme, et qu'elle remmenait voyant clair. » Gérard : « Il se fit plusieurs miracles, principalement ce jour-là, que nous ne pûmes savoir à cause du tumulte. » Ensuite Éverard, parlant du lundi 9 décembre, dit : « J'ai conféré avec les chevaliers de mon maître, et de ce que nous avons vu, tant eux que moi, nous avons compté trente-six miracles faits ce jour-là. » Philippe : « Le mardi, à Schaffhouse, nous en perdîmes plusieurs, parce que le tumulte était insupportable, et l'abbé fut obligé de s'abstenir de donner la bénédiction aux malades et de s'enfuir, tant le peuple se pressait. » Éverard : « Moi-même je le priais instamment, devant l'autel, de n'imposer les mains à personne, ne sachant comment on pourrait le tirer de là. » Philippe : « Toutefois, à l'entrée de l'église, une boiteuse fut guérie en ma présence, et vous entendîtes tous le chant du peuple. »

Ils arrivèrent à Constance le mercredi 11 dé-

cembre et y demeurèrent le jeudi et le vendredi. « Peu de gens, dit l'abbé Frovin, virent ce qui s'y passa, à cause du tumulte ; toutefois je vis cet aveugle qui recouvra la vue, le jeudi, devant l'autel. L'abbé de Reichenau, qui lui donnait l'aumône, l'avait fait amener. Un petit garçon de notre logis, que j'y avais fait conduire et qui était boiteux, fut encore guéri en ce jour par le signe de la croix. On chanta encore dans l'église et on sonna les cloches pour trois miracles, quoique nul d'entre nous n'ait vu ce qui se passait. » Geoffroi : « Il n'y a point de miracles que nous sachions moins que ceux de Constance, parce qu'aucun de nous n'osait se mêler dans la foule, et nous nous sommes proposé d'écrire ceux que nous avons vus. De ceux qui se firent le vendredi je pense que vous n'avez rien vu le jour même ; car le samedi matin, pendant la messe, nous vîmes un jeune homme remerciant beaucoup le Père de ce que la veille il lui avait rendu par ses prières l'usage de ses jambes. Le saint homme, voyant sa dévotion, se tourna vers moi et dit : « Il ne s'est trouvé, pour revenir et rendre gloire à Dieu, que ce garçon. » Avant cela, pendant l'oblation même, un adolescent, sourd depuis douze ans, pendant que le saint homme faisait sur lui le signe de la croix, s'écria plein de joie qu'il avait recouvré l'ouïe. Tous nous l'avons vu et plusieurs d'entre nous lui ont parlé. De même nous y vîmes une femme et une fille boiteuses recevoir leur guérison, ainsi qu'une fille sourde. Voilà ce qui arriva, comme vous le savez, le samedi, à Constance, dans la chapelle de l'évêque. » L'auteur continue à rapporter les miracles qui se firent à Winterthur, à Zurich, à Rhinfeld, à Strasbourg et aux autres lieux sur la route, jusqu'à Spire, où ils arrivèrent le mardi, veille de Noël, 24 décembre 1146<sup>1</sup>.

D'autres faits merveilleux sont rapportés par d'autres témoins. « Les peuples allemands, dit le biographe contemporain Geoffroi, écoutaient le saint homme avec une affection d'autant plus vive que, parlant un autre langage, ils étaient émus et pénétrés de la vertu même de sa parole beaucoup plus

que de l'interprétation d'un savant interprète qui expliquait ses discours, et ils le prouvaient par la componction avec laquelle ils se frappaient la poitrine et versaient des larmes<sup>1</sup>. Dans cette effusion de la grâce divine la prédication de la croisade devenait comme l'accessoire ; le principal était l'augmentation de la foi et de la piété dans d'innombrables populations. Plus d'une fois le saint homme faillit être suffoqué par la foule qui se pressait autour de lui. On lui arrachait pièce à pièce ses vêtements pour en faire des croix, ce qui l'incommodait beaucoup et l'obligeait d'accepter fréquemment des habits neufs<sup>2</sup>. »

« Ce fut en cette occasion que Bernard convertit un jeune chevalier, riche en biens de terre, mais pauvre de ceux du ciel et rempli de vices et d'iniquités. Il s'appelait Henri ; il avait reçu beaucoup d'instruction, et, comme il parlait le français et l'allemand, il s'attacha au saint pour lui servir d'interprète. Cette remarquable conversion provoqua un miracle non moins remarquable. Le noble Henri se trouvait à cheval à la suite de Bernard, au sortir de Fribourg en Brisgau, lorsque tout à coup il se vit poursuivi par un de ses anciens écuyers, qui l'accabla de moqueries et d'insultes. Il proférait des blasphèmes contre le serviteur de Dieu et s'écriait de toutes ses forces : « Allez, suivez ce diable, et le diable lui-même vous emportera ! » Cependant les voyageurs continuaient paisiblement leur course, quand, sur la route, on vint supplier le saint abbé de donner sa bénédiction à une femme percluse qu'on porta jusqu'à ses pieds. Cet incident augmenta la fureur de l'insensé ; à la vue de la femme, qui se trouva subitement guérie, il vomit contre le saint homme les derniers outrages ; mais tout d'un coup il tombe à la renverse, frappé de Dieu, se brise le cou et expire. Son ancien maître, désolé de cette mort funeste, se jette aux genoux de saint Bernard et le conjure d'avoir pitié de cette âme que Satan avait remplie de malédictions. « C'est à cause de vous, dit-il, c'est parce qu'il a blasphémé contre vous que ce lugubre accident lui est arrivé ! — A Dieu ne plaise, répondit le saint, que

<sup>1</sup> De miracul. S. Bern., l. 1, c. 1 et 2. Acta SS., 20 août.

<sup>2</sup> Godefr., Vita S. Bern., l. 3, c. 3, n. 7. — <sup>3</sup> Exord. magn. Cisterc., p. 1225, in Mabill.



quelqu'un meure à cause de moi ! » Et, revenant sur ses pas, il prie silencieusement sur le cadavre, la longueur d'un *Pater* ; puis il commande aux assistants de le soulever et de lui tenir la tête, qui pendait. Enfin, ayant frotté de sa salive l'endroit du cou rompu, il s'écrie : « Au nom du Seigneur, lève-toi ! » et encore : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, que Dieu te rende ton âme ! » Cette parole est à peine prononcée que le mort revit. Tous les assistants, saisis d'admiration et de joie en voyant de leurs yeux un mort ressuscité, font retentir leurs acclamations jusqu'au ciel. Cependant le saint lui adresse la parole. « Maintenant, lui dit-il, quelle est ta disposition ? que vas-tu faire ? — Je ferai, mon Père, tout ce que vous m'ordonnerez, » répondit l'écuyer devenu tout autre. Il prit la croix et s'engagea dans la milice de Jérusalem. L'un des assistants lui demanda si réellement il avait été mort. « J'étais mort, dit-il, et j'ai entendu l'arrêt de ma damnation ; car, si le saint abbé ne s'était hâté d'intervenir, je serais présentement dans les enfers. » Quant à Henri, ému plus vivement que les autres de ce fait extraordinaire, il se retira à Clairvaux, où il fit sa profession, et plus d'une fois il raconta à ses frères assemblés la grâce qui lui avait été faite et l'étonnant prodige dont il avait été témoin<sup>1</sup>. »

Le roi Conrad avait convoqué à Spire une assemblée des évêques et des seigneurs ; saint Bernard y vint pour mettre la paix entre quelques princes dont les inimitiés empêchaient plusieurs personnes de prendre la croix. « Dans les assemblées de cette espèce, dit l'archidiacre Philippe, les miracles n'ont pas coutume d'être fréquents, parce que Dieu ne se plaît point à manifester sa gloire dans le concours si grand d'une multitude curieuse. Cependant l'arrivée du Père n'y fut point oiseuse ; il s'y fit ce qu'il appelait lui-même le miracle des miracles ; car le roi Conrad y prit la croix, contre l'attente de tout le monde.

« Outre ce que le saint abbé lui en avait

dit à Francfort, il l'y exhorta encore à Spire, nommément dans un sermon public, et le vendredi, jour de Saint-Jean l'Évangéliste, il lui en parla encore en particulier, l'exhortant à ne pas perdre l'occasion d'une pénitence si légère, si courte et si honorable. Le roi lui répondit enfin qu'il y penserait, qu'il en parlerait à son conseil et rendrait réponse le lendemain ; mais ensuite, pendant la messe, saint Bernard se sentit vivement pressé de prêcher ce jour-là, sans en être prié, contre sa coutume. Il prêcha donc, et à la fin du sermon il adressa la parole au roi comme à un particulier. Il lui représenta le jugement dernier, comme s'il eût été devant ce terrible tribunal, et fit parler Jésus-Christ, qui lui reprochait les biens dont il l'avait comblé, la couronne, les richesses, la force de corps et d'âme ; enfin il le toucha tellement que ce prince interrompit le sermon et s'écria : « Je reconnais les bienfaits de Dieu, et désormais, moyennant sa grâce, je ne serai plus ingrat ; je suis prêt à le servir puisque j'en suis averti de sa part. » Alors le peuple poussa des cris à la louange de Dieu, et la terre retentit de leurs acclamations. Le roi prit aussitôt la croix, et reçut, par la main de l'abbé, un étendard pris de dessus l'autel, pour le porter de sa main en cette guerre. Avec lui se croisèrent Frédéric, son neveu, et une infinité d'autres seigneurs.

« Le dimanche 29 décembre le roi assembla tous les seigneurs et les chevaliers croisés, et saint Bernard leur fit une exhortation plus divine qu'humaine. » Ce sont les paroles de Philippe, qui ajoute : « Quand nous fûmes sortis, comme le roi lui-même conduisait le saint avec les princes, de peur qu'il ne fût accablé de la foule, on lui présenta un enfant boiteux ; il fit le signe de la croix, releva l'enfant et lui ordonna de marcher devant tout le monde. Qui pourrait dire avec quels transports de joie on conduisait cet enfant ! Mais le saint abbé, se tournant vers le roi, lui dit : « Ceci a été fait pour vous, afin que vous connaissiez que Dieu est vraiment avec vous et que votre entreprise lui est agréable. » A la même heure, avant que nous sortissions du logis, une fille fut redressée et une femme aveugle recouvra la vue. » Après plu-

<sup>1</sup> *Exord. magnum*, cap. 19, p. 1207, t. 2. *Opera S. Bern.*, édit. Mabill. Ratisbonne, *Histoire de saint Bernard*, t. 2, p. 218 et suiv.

sieurs autres miracles faits à Spire Philippe continue ainsi, parlant de ce qui arriva le mardi, dernier jour de l'année :

« Au même lieu arriva une chose qui nous fit grand plaisir, parce que ce fut en présence d'un duc grec, envoyé par l'empereur de Constantinople. Il parlait à notre Père dans la chapelle du roi quand on lui présenta une femme aveugle. Aussitôt qu'il eut fait sur elle le signe de la croix elle recouvra la vue, et le Grec fut extrêmement touché. De même, vers le soir, en présence du roi, de ce Grec et de plusieurs, on lui présenta un enfant boiteux. Aussitôt le saint homme dit avec confiance : « Au nom de Jésus-Christ, je te le commande, lève-toi et marche ! » L'effet suivit ; l'enfant se leva et marchait librement ; d'abord les jambes lui tremblaient, mais peu à peu il se fortifia devant tout le monde. Anselme, évêque d'Havelsberg, avait un grand mal de gorge, en sorte qu'à peine pouvait-il avaler ou parler. Il disait à saint Bernard : « Vous devriez aussi me guérir. » Il lui répondit agréablement : « Si vous aviez autant de foi que les femmelettes peut-être pourrais-je vous rendre service. L'évêque reprit : « Si je n'ai pas la foi assez grande que la vôtre me guérisse. » Enfin le Père le toucha en faisant le signe de la croix, et aussitôt toute la douleur et l'enflure cessèrent. » Saint Bernard fit encore plusieurs miracles le mercredi, premier jour de l'année 1147, et le jour suivant, qui furent vus par le roi, la cour et toute la ville de Spire ; mais l'auteur se plaint que le Mémoire où ils avaient été écrits fût perdu ; ce qui marque qu'on les écrivait chaque jour et que la relation fut dressée sur ces Mémoires. La cour se sépara le vendredi 3 janvier, et saint Bernard partit pour Worms<sup>1</sup>.

Ici finit la première partie du journal de ses miracles et commence la seconde, adressée au clergé de Cologne, qui contient le voyage de Spire jusqu'à Cologne. Le saint abbé, étant arrivé à Worms, n'y voulut point séjourner, quoiqu'on l'en priât instamment, parce qu'il y avait passé deux mois auparavant et donné la croix à une multitude innombrable. Ils passèrent à Creuznach le jour

de l'Épiphanie, qui était le lundi, et le jeudi suivant, 9 janvier, ils arrivèrent à Cologne. Comme on n'y attendait pas le saint abbé la foule du peuple n'y fut pas si grande ce jour-là ; car il entrait secrètement dans les villes, autant qu'il pouvait, pour éviter les réceptions solennelles ; mais il le pouvait rarement. Le samedi il fit un sermon aux clercs de Cologne, leur reprochant leur vie peu régulière, leur mollesse, leur oisiveté, leur orgueil, et leur appliquant plusieurs menaces des prophètes.

Le dimanche, après avoir dit la messe, il prêcha dans la place parce que le peuple ne pouvait tenir dans l'église. « Là, dit l'auteur, en notre présence, un aveugle recouvra la vue, et un manchot, qui avait la main sèche, fut guéri. » Et, après le récit de quelques autres miracles, il ajoute : « Après le dîner les miracles ne nous manquèrent point ce jour-là, et nous les savons certainement, car nous les examinâmes avec soin. Le saint homme était à une fenêtre, et on lui présentait les malades par une échelle ; car personne n'osait ouvrir la porte de la maison, tant étaient grands le tumulte et l'empressement. Ensuite, le lundi, dès le grand matin, un homme sourd recouvra l'ouïe et une fille aveugle la vue, et, un peu après encore, une femme aveugle. Là le concours et le tumulte furent si grands qu'à peine put-on ramener le saint au logis. Vers la troisième heure une multitude de malades le demandaient avec instance, d'autant plus qu'on savait qu'il devait bientôt partir. Il se rendit sur la place, leur imprima le signe de la croix l'un après l'autre, et à l'heure même, à la vue de tout le monde, il y en eut quatorze de guéris, sept boiteux, cinq sourds, un manchot et une femme aveugle. A chaque miracle le peuple s'écriait en allemand, et d'une voix qui montait jusqu'au ciel : *Christ, ouns gnade !* c'est-à-dire : « Jésus-Christ, ayez pitié de nous ! » *Kyrie, elcison ! Die Heiligen alle, helfen ouns !* « Tous les saints, secourez-nous ! » Les auteurs de la relation ajoutent : « Nous sommes tous témoins de ces miracles, ainsi que toute la ville de Cologne ; ils n'ont pas été faits dans un coin, mais en public. Si quelqu'un est incrédule ou curieux il en peut examiner facilement une grande partie,

<sup>1</sup> *Vita S. Bern.*, l. 6, *seu de Miracul.*, pars 1. *Acta SS.*, 20 août, et Mabill., *Opera S. Bern.*, l. 2.



principalement ceux qui ont été faits sur des personnes qui ne sont ni du dernier rang ni inconnues. »

Saint Bernard partit de Cologne le lundi 13 janvier 1147, et passa les jours suivants par Juliers, Aix-la-Chapelle et Maëstricht, faisant partout des miracles. Le dimanche 19 et le lundi suivant il séjourna à Liège, d'où il vint à Gemblours, à Mons, à Valenciennes, et le dimanche 26 à Cambrai, où il séjourna le lundi. Le vendredi suivant il vint à Laon, et le samedi, premier jour de février, à Reims. Tout le long de la route les peuples accouraient pour le voir, recevoir sa bénédiction et lui présenter leurs malades, et les malades étaient guéris dans les villes, dans les bourgs, au milieu des champs. A Liège, après qu'il eut célébré la messe solennelle, on lui présenta, devant tout le peuple, un jeune homme perclus dès le sein de sa mère ; l'homme de Dieu lui toucha les reins et les jambes, lui donna la main et le fit lever et marcher. Le clergé entonna aussitôt le *Te Deum*. En approchant du bourg de Fontaine, où ils allaient loger chez les parents de l'archidiacre Philippe, on lui présenta, au milieu du chemin, un petit garçon aveugle dès sa naissance, qui ne pouvait même ouvrir les paupières. Tout le monde désespérait de sa guérison, même ceux qui avaient vu les plus grands miracles. Le saint homme, sans différer un moment, lui imposa la main, et, après une courte prière, lui ouvrit les paupières avec ses doigts et lui demanda s'il voyait. « Je vois, répondit l'enfant ; je vous vois, seigneur ! Je vois tous les hommes avec des cheveux ! » Puis, sautant de joie, il s'écriait : « Mon Dieu, mon Dieu, je ne heurterai plus mes pieds contre la pierre ! »

A Cambrai, dans l'église de la Sainte-Vierge, l'homme de Dieu célébra sur un autel très-élevé, afin que tout le peuple pût le voir. Un sourd-muet de naissance, qui devait lui être présenté après la messe, passa à l'offrande avec tout le monde, et, suivant la coutume, baisa la main du saint abbé. Aussitôt un des vassaux de l'évêque lui demanda : « Entends-tu ? » L'enfant répondit : « Entends-tu ? » car, n'ayant jamais entendu

parler, il répétait ce qu'il entendait dire. Le bon chevalier lui apprit tout de suite à invoquer Dieu, à nommer la sainte Vierge, etc. Comme l'enfant répondait promptement à tout, les ecclésiastiques qui étaient proche, ayant connu la vérité du miracle, élevèrent la voix pour bénir Dieu d'avoir donné une puissance semblable aux hommes. On éleva l'enfant, qui salua le peuple, et toute la ville de Cambrai fut dans la joie d'entendre parler un enfant qui n'avait jamais parlé ni entendu parler<sup>1</sup>.

Le dimanche 2 février 1147, jour de la Purification, saint Bernard se rendit à Châlons, où le roi Louis était venu au-devant de lui. Il y avait aussi plusieurs seigneurs de France et d'Allemagne, et des ambassadeurs du roi des Romains, pour conférer sur le voyage de Jérusalem. Saint Bernard fut tellement occupé de cette conférence pendant le dimanche et le lundi qu'il ne put sortir pour satisfaire le peuple qui le désirait ardemment ; mais le bien général était préférable aux désirs des particuliers. Le jeudi 6 février il arriva à Clairvaux et ne faisait pas moins de miracles dans son pays qu'ailleurs. Il amena avec lui trente moines qu'il avait gagnés en ce voyage, et il en attendait environ autant, qui avaient déjà fait leur vœu et pris jour pour se rendre au monastère. Il demeura peu de jours à Clairvaux, et pendant ce séjour il défendit d'y laisser entrer les malades qui venaient pour être guéris, de peur de troubler le repos des frères. Depuis ce retour à Clairvaux la relation des miracles ne marque plus exactement les jours, mais seulement les lieux où ils furent faits.

Les miracles que fit saint Bernard en prêchant la croisade sont si bien attestés que ni les impies ni les protestants n'ont osé les révoquer en doute. L'historien protestant Luden dit à ce sujet : « Il est absolument impossible de mettre en doute l'authenticité des miracles de saint Bernard ; car l'on ne saurait supposer la fraude ni de la part de ceux qui les rapportent, ni de la part de celui qui les a opérés<sup>2</sup>. » Or saint Bernard, comme il

<sup>1</sup> Vita S. Bern., l. 6, seu de Miracul. pars 1, cap. 11 et 12. — <sup>2</sup> Luden, Geschichte der Deutschen, t. 10, l. 21, c. 10, note 12.

<sup>1</sup> En français du temps : Oz-tu ?

s'en explique lui-même, faisait ces miracles pour montrer aux peuples et aux rois que la croisade qu'il prêchait était l'œuvre de Dieu, et que les rois et les peuples faisaient une chose agréable à Dieu d'y consacrer leurs biens et leur vie. Cependant Fleury emploie un discours tout entier pour prouver que les croisades, non-seulement quant aux abus qu'y mêlaient les hommes, mais quant à leur essence et à leur motif, étaient contraires à l'esprit du Christianisme et à l'esprit de l'Église.

Le dimanche de la Septuagésime, 16 février 1147, saint Bernard se rendit à Étampes, où le roi Louis tint encore une conférence ou parlement touchant la croisade. On y parla de la route que l'on devait tenir, et on résolut d'aller par la Grèce, contre l'avis de plusieurs, particulièrement des envoyés de Roger, roi de Sicile, qui représentaient le danger qu'il y avait de se fier aux Grecs. Ensuite on délibéra à qui on devait confier la garde du royaume pendant l'absence du roi. Il en laissa le choix aux prélats et aux seigneurs, et, après qu'ils l'eurent fait, saint Bernard vint l'annoncer ; montrant l'abbé Suger et Guillaume, comte de Nevers, il dit : « Voici deux glaives, et c'est assez. » Tout le monde approuva ce choix, excepté le comte de Nevers ; il annonça qu'il avait fait vœu d'entrer dans la Chartreuse et l'exécuta peu de temps après, sans pouvoir en être détourné par les prières du roi ni de tous les autres. Ainsi l'abbé Suger demeura seul chargé de la régence, qu'il ne voulut toutefois accepter qu'après en avoir reçu l'ordre exprès du Pape. On marqua le jour du départ à la Pentecôte, où l'on devait s'assembler à Metz.

Le roi de Sicile, Roger, depuis qu'il eut fait sa paix avec l'Église, faisait la guerre aux infidèles, et avec succès. Devenu maître de l'île de Malte, il porta ses vues sur l'Afrique, d'où les corsaires venaient infester les pays chrétiens. L'Afrique était divisée entre deux dynasties, les Almohades à Maroc, les Zéirites vers Tripoli et Tunis. Ces deux dynasties se faisaient la guerre. Roger profita de leurs divisions ; il attaqua et prit Tripoli, place forte située sur la côte de la mer. La capitale des Zéirites portait le nom d'Afrique, de celui de

la contrée, et on l'appelait quelquefois Mahadia, du nom de l'Arabe qui en avait jeté les fondements. Le roi de Sicile s'en rendit maître, ainsi que de Tunis, de Safax, de Capsie, de Bone et d'une longue étendue de côtes ; il mit des garnisons dans les forteresses, assujettit la contrée à un tribut, et put dire, avec quelque apparence de vérité, qu'il tenait l'Afrique sous le joug <sup>1</sup>.

D'un autre côté, pour venger le mépris que les Grecs de Constantinople avaient fait de ses ambassadeurs, il leur enleva l'île de Corfou, entra dans la Grèce, prit les villes d'Athènes, de Thèbes et de Corinthe, et en ramena, avec un butin immense, des ouvriers et des ouvrières en soie, qui devinrent une richesse pour la Sicile. Comparant l'habile industrie de ces artisans avec la fainéantise et la lâcheté des soldats, il s'écria que la quenouille et le métier étaient les seules armes que les Grecs fussent capables de manier <sup>2</sup>. Le roi de Sicile était donc mieux en état que personne de donner de bons conseils pour faire réussir la croisade ; on eut tout lieu de se repentir de ne les avoir pas suivis.

Pendant le même mois de février 1147, où le roi de France tint un parlement à Étampes, le roi Conrad tint une cour plénière à Ratisbonne, en Bavière, ayant avec lui Adam, abbé d'York, à la place de saint Bernard. Après avoir célébré la messe et invoqué le Saint-Esprit, il monta sur l'ambon, et, ayant lu les lettres du Pape et de l'abbé de Clairvaux, il fit une exhortation simple et courte, qui persuada presque à tous les assistants de se croiser ; car ils venaient dans ce dessein, étant déjà excités par le mouvement précédent. Trois évêques se croisèrent sur l'heure, Henri de Ratisbonne, Otton de Frisingue et Reinbert de Passau. Henri, duc d'Autriche, frère du roi Conrad, se croisa aussi, et une infinité d'autres seigneurs. Labeslas, duc de Bohême ; Odoacre, marquis de Styrie, et Bernard, comte de Carinthie, prirent la croix peu après. « Mais ce qu'il y eut de plus merveilleux, dit Otton de Frisingue, c'est qu'il accourut une si grande multitude de pillards et de brigands qu'il n'y eut pas

<sup>1</sup> « Apulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer. »  
— <sup>2</sup> Pagi, Muratori, ann. 1147.



un homme sensé qui ne reconnût et n'admirât ce changement subit et extraordinaire comme un coup du Ciel <sup>1</sup>. »

Otton, évêque de Frisingue, était fils de Léopold IV, margrave d'Autriche, qui est compté entre les saints et honoré le 15 novembre, étant mort ce même jour en 1136. La mère d'Otton fut Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Elle avait épousé en premières noces Frédéric, duc de Souabe, dont elle avait eu Frédéric, qui succéda au duché, et Conrad, roi des Romains; ainsi Otton était frère utérin de ce prince. Agnès donna à saint Léopold, son second mari, jusqu'à dix-huit enfants; sept moururent en bas âge; les autres rendirent leurs noms célèbres par leurs vertus ou leurs grandes actions. Au milieu d'une famille aussi nombreuse, au milieu des guerres civiles qui divisaient l'Allemagne, le pieux margrave d'Autriche sut maintenir ses États dans la paix pendant les quarante ans qu'il les gouverna, y donnant l'exemple de toutes les vertus, de la piété envers Dieu, de l'amour pour ses peuples, de la charité pour les pauvres. Son épouse le secondait dignement dans toutes ses bonnes œuvres. Aux vertus chrétiennes il joignit une brillante valeur. Les Hongrois ayant fait irruption sur ses terres jusqu'à deux fois, saint Léopold les battit chaque fois en bataille rangée. A la mort de l'empereur Henri V plusieurs princes voulurent l'élever à la dignité impériale. Lothaire ayant été élu, Léopold lui demeura toujours fidèle et ne prit aucune part aux troubles que causa l'ambition de son beau-fils Conrad. Otton était son cinquième fils. L'ayant fait étudier, il le fit prévôt du chapitre de Neubourg, en Autriche; mais Otton, voulant étudier plus à fond, vint à Paris et y passa plusieurs années. Comme il retournait dans son pays il fut touché de la régularité de l'observance de Cîteaux et des vertus de saint Bernard, et embrassa la vie monastique, avec quinze compagnons de son voyage, dans Morimond, dont il fut depuis abbé. Son père, ayant su son entrée en religion, non-seulement ne lui en fit point de reproche, mais l'en félicita, et bâtit, par af-

fection pour lui, le monastère de Sainte-Croix, en Autriche. En 1138 Otton fut tiré de Morimond par le roi Conrad, son frère, pour lui donner l'évêché de Frisingue, qu'il gouverna pendant vingt ans, sans quitter l'habit monastique. Il retira les biens aliénés et dissipés de cette Église et rétablit la régularité dans le clergé et dans les monastères. Il passa pour un des plus savants d'entre les princes d'Allemagne, et fut un des premiers qui y introduisirent l'étude de la philosophie, particulièrement la Logique d'Aristote. Il était éloquent et traitait souvent les affaires de l'Église devant les rois et les princes <sup>1</sup>.

Cependant le Pape Eugène, fatigué par les séditions des Romains, vint en France. Il se rendit d'abord au monastère de Cluny, où, par un privilège du 24 mars 1147, il reçut l'abbaye de Bonneval en la protection de saint Pierre. Le roi Louis le Jeune alla le recevoir jusqu'à Dijon, où il consacra l'église collégiale de Saint-Étienne, aujourd'hui la cathédrale. De Dijon le Pape et le roi s'en vinrent par Auxerre à Paris, où ils célébrèrent ensemble les fêtes de Pâques <sup>2</sup>.

Tandis que les rois et les princes se préparaient à défendre la chrétienté au dehors contre les infidèles le Pape et les évêques travaillaient à la défendre au dedans contre les erreurs et les scandales. Dans un concile de Paris, tenu aux fêtes de Pâques 1147, Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers, fut accusé, et, dans un concile tenu à Reims le 22 mars 1148, convaincu de plusieurs erreurs touchant la nature de Dieu, ses attributs, et le mystère de la sainte Trinité. Il disait que la Divinité ou l'essence divine est *réellement* distinguée de Dieu; que cette proposition : *Dieu est la bonté*, est fausse, à moins qu'on ne la réduise à celle-ci : *Dieu est bon*. Il ajoutait que la nature ou l'essence divine est *réellement* distinguée des trois personnes divines; que ce n'est point la nature divine, mais *seulement* la seconde personne, qui s'est incarnée. Dans toutes ces propositions c'est le mot *réellement* qui constitue l'erreur. Si Gilbert s'était borné à dire que *Dieu* et la *Divinité* ne sont

<sup>1</sup> Vie de S. Leopold. Godescard, 15 novembre. Vita Otton., apud Vurst. Radevic., l. 2, c. 11. — <sup>2</sup> Pagi, ann. 1147.

<sup>1</sup> Otton, de Gest. Frid., l. 1, c. 40.

pas la même chose *formellement*, ou *in statu rationis*, comme s'expriment les logiciens, sans doute il n'aurait pas été condamné ; cela signifierait seulement que ces deux termes *Dieu* et la *Divinité* n'ont pas précisément le même sens ou ne présentent pas absolument la même idée à l'esprit<sup>1</sup>.

Après quelques incidents saint Bernard, de concert avec les évêques et prélats français du concile de Reims, opposa aux erreurs de Gilbert de la Porrée une profession de foi qui portait en substance : « 1° Nous croyons que la nature de la Divinité est Dieu et que Dieu est la Divinité ; qu'il est sage par la sagesse qui est lui-même, grand de la grandeur qui est lui-même, et ainsi du reste. 2° Quand nous parlons des trois personnes divines, nous disons qu'elles sont un Dieu et une substance divine, et, au contraire, quand nous parlons de la substance divine, nous disons qu'elle est en trois personnes. 3° Nous disons que Dieu seul est éternel, et qu'il n'y a aucune autre chose, soit qu'on la nomme relation, propriété, ou autrement, qui soit éternelle sans être Dieu. 4° Nous croyons que la Divinité même et la nature divine se sont incarnées dans le Fils. » Le Pape approuva cette profession de foi et condamna les propositions de Gilbert, qui acquiesça avec soumission à ce jugement et fut renvoyé en paix dans son diocèse<sup>2</sup> ; mais il eut quelques disciples qui ne furent pas aussi dociles. Saint Bernard combattit leurs erreurs, et dans deux sermons, et dans le cinquième livre de la *Considération*, au Pape Eugène.

Gilbert de la Porrée s'égaraient par trop de subtilité, un autre s'égaraient par un excès contraire ; c'était un gentilhomme bas-breton, nommé Éon de l'Étoile. Enflé d'un léger commencement de lettres, il s'était avisé de raisonner sur ce qu'il entendait quelquefois à l'église, où la lettre *u* et la lettre *m*, jointes ensemble, se prononçaient comme *o* et *n*, on pour *um*. Ainsi, à ces paroles des exorcismes, *per eum qui venturus est*, et à celle des oraisons,

*per eundem Dominum nostrum*, il s'imaginait que c'était lui, Éon, que l'on y nommait. La méprise n'aurait été que risible si elle n'eût pas dégénéré en folie ou en impiété, et que là-dessus il nese fût pas mis en tête qu'il était le fils de Dieu, le juge des vivants et des morts et le Seigneur de toutes choses. Il se le persuada même et parvint à le persuader à d'autres, à ce point que, dans son pays et aux environs, il se forma un cortège de gens qui lui étaient aveuglément dévoués. Sa famille cherchait à le renfermer et la sûreté publique l'exigea bientôt. Quelque simple ou quelque fou qu'il parût, il savait bien tirer les conséquences de son principe. Accompagné de ses partisans il faisait valoir sa qualité de fils de Dieu et de seigneur universel. Il dépouillait les églises, pillait les monastères et s'enrichissait partout avec eux aux dépens de qui il pouvait. Sans plus travailler autrement ils vivaient ensemble dans la bonne chère. On disait même qu'il avait des esprits à ses ordres, qui, au moindre signe qu'il leur en donnait, dressaient au milieu des forêts des tables somptueusement servies, mais de viandes creuses, qui faisaient plaisir à manger, mais ne nourrissaient point. Quoi qu'il en soit de ces enchantements, Éon de l'Étoile, après avoir échappé quelque temps aux poursuites que l'on faisait pour le saisir, fût arrêté dans le diocèse de Reims, lui et plusieurs des siens.

Ayant été amené devant le concile, le Pape lui demanda qui il était. « Je suis, répondit-il fièrement, celui qui doit juger les vivants et les morts, et le siècle par le feu. » On souhaita savoir ce que signifiait la forme du bâton sur lequel il s'appuyait et terminé en haut par une fourche. « C'est une chose de grand mystère, dit-il ; car, aussi longtemps que, comme vous le voyez maintenant, les deux branches regardent le ciel, Dieu possède deux parties de l'univers et me cède la troisième ; mais, si je tourne les deux branches vers la terre et la partie simple vers le ciel, alors je retiens pour moi deux parties du monde et ne laisse à Dieu que la troisième. » A ces mots tout le concile se prit à rire et se moqua d'un homme livré à ce point au sens réprouvé. On en eut pitié ; on alla même jusqu'à ne le croire pas assez libre pour lui

<sup>1</sup> Bergier, *Dict. théol.*, art. PORRÉTAINS. — <sup>2</sup> Tel est en substance le récit du moine Geoffroi, depuis abbé de Clairvaux, qui était présent au concile, et qui par là même est plutôt à suivre qu'Otton de Frisingue, qui était alors en Styrie et qui paraît prévenu en faveur de Gilbert.



imputer à la rigueur les vols et les sacrilèges qu'il avait commis. Une prison perpétuelle fut toute la punition que le Pape voulut qu'on lui appliquât. On l'y confina par l'autorité de l'abbé Suger, régent du royaume, et il y mourut peu après. Quelques-uns de ses disciples furent livrés au bras séculier et se laissèrent brûler plutôt que de renoncer à leur criminelle folie <sup>1</sup>.

Mais une secte bien autrement dangereuse était celle des manichéens, qui recommençait à pulluler dans le midi de la France sous les divers noms de pétrobrussiens, de l'hérésiarque Pierre des Bruys; de henriciens, de son disciple Henri; d'albigéois, de la ville et du pays d'Albi, où ils se multiplièrent davantage.

Pour entendre bien leur histoire il est bon de se rappeler ce que c'était que les manichéens. Toute leur théologie roulait sur la question de l'origine du mal; ils voyaient du mal dans le monde et ils en voulaient trouver le principe. Dieu ne le pouvait pas être, parce qu'il est infiniment bon. Il fallait donc, disaient-ils, reconnaître un autre principe, qui, étant mauvais par sa nature, fût la cause et l'origine du mal. Voilà donc la source de l'erreur. Deux premiers principes, l'un du bien, l'autre du mal, ennemis par conséquent et de nature contraire, s'étant combattus et mêlés dans le combat, avaient répandu l'un le bien, l'autre le mal dans le monde; l'un la lumière, l'autre les ténèbres, et ainsi du reste; car il n'est pas besoin de raconter ici toutes les extravagances impies de cette abominable secte. Elle était venue du paganisme. Manès, Perse de nation, tâcha d'introduire cette monstruosité dans la religion chrétienne vers la fin du troisième siècle. Marcion avait déjà commencé, quelques années auparavant, et sa secte, divisée en plusieurs branches, avait préparé la voie aux impiétés et aux rêveries que Manès y ajouta.

Au reste les conséquences que ces hérétiques tiraient de cette doctrine n'étaient pas moins absurdes ni moins impies. L'Ancien Testament avec ses rigueurs n'était qu'une fable, ou en tout cas l'ouvrage du mauvais

principe; le mystère de l'Incarnation, une illusion, et la chair de Jésus-Christ, un fantôme; car, la chair étant l'œuvre du mauvais principe, Jésus-Christ, qui est le Fils du Dieu bon, ne pouvait pas l'avoir prise en vérité. Comme nos corps venaient du mauvais principe et que nos âmes venaient du bon, ou plutôt qu'elles en étaient la substance même, il n'était pas permis d'avoir des enfants ni de lier la substance du bon principe avec celle du mauvais, en sorte que le mariage, ou plutôt la génération des enfants, était défendu. La chair des animaux et tout ce qui en sort, comme les laitages, étaient aussi l'ouvrage du principe mauvais; le vin était au même rang; tout cela était impur de sa nature et l'usage en était criminel. Voilà donc manifestement ces hommes trompés par les démons, dont parle saint Paul, qui devaient, dans *les derniers temps... défendre le mariage et rejeter comme immondes les viandes que Dieu avait créées* <sup>1</sup>.

Ces malheureux, qui ne cherchaient qu'à tromper le monde par des apparences, tâchaient de s'autoriser par l'exemple de l'Église catholique, où le nombre de ceux qui s'interdisaient l'usage du mariage par la profession de la continence était très-grand, et où l'on s'abstenait de certaines viandes, soit toujours, comme faisaient plusieurs solitaires, à l'exemple de Daniel <sup>2</sup>, soit en certains temps, comme dans le temps de carême; mais les saints Pères répondaient qu'il y avait une grande différence entre ceux qui condamnaient la génération des enfants, comme faisaient formellement les manichéens <sup>3</sup>, et ceux qui lui préféraient la continence, avec l'Apôtre et avec Jésus-Christ même <sup>4</sup>, et qui ne se croyaient pas permis de reculer en arrière <sup>5</sup> après avoir fait profession d'une vie plus parfaite. C'était aussi autre chose de s'abstenir de certaines viandes, ou pour signifier quelque mystère, comme dans l'Ancien Testament, ou pour mortifier les sens, comme on le continuait encore dans le Nouveau; autre chose de les condamner, avec les manichéens, comme impu-

<sup>1</sup> Willelm. Neubrig., l. 1, c. 19, apud Baron., ann. 1148.

<sup>1</sup> 1 Tim., 4, 1-3. — <sup>2</sup> Dan., 1, 8-12. — <sup>3</sup> Augustin, *contra Faust.*, l. 30, c. 3-6. — <sup>4</sup> 1 Cor., 6, 26-38. Matth., 19, 12. — <sup>5</sup> Luc, 9, 62.

res, comme mauvaises, comme étant l'ouvrage, non de Dieu, mais du principe mauvais. Et les Pères remarquaient que l'Apôtre attaquait expressément ce dernier sens, qui était celui des manichéens, par ces paroles : *Toute créature de Dieu est bonne* <sup>1</sup>, et encore par celles-ci : *Il ne faut rien rejeter de ce que Dieu a créé* ; et de là ils concluaient qu'il ne fallait pas s'étonner que le Saint-Esprit eût averti de si loin les fidèles d'une si grande abomination par la bouche de saint Paul.

Tels étaient les principaux points de la doctrine des manichéens ; mais cette secte avait encore des caractères remarquables : l'un, qu'au milieu de ces absurdités impies, que le démon avait inspirées aux manichéens, ils avaient encore mêlé dans leurs discours je ne sais quoi de si éblouissant et une force si prodigieuse de séduction que saint Augustin même, un si beau génie, y fut pris et demeura parmi eux neuf ans durant, très-zélé pour cette secte <sup>2</sup>. On remarque aussi que c'était une de celles dont on revenait le plus difficilement ; elle avait, pour tromper les simples, des prestiges et des illusions inouis. On lui attribue aussi les enchantements<sup>3</sup> ; enfin on y remarquait tout l'attrail de la séduction.

L'autre caractère des manichéens est qu'ils savaient cacher ce qu'il y avait de plus détestable dans leur secte avec un artifice si profond que non-seulement ceux qui n'en étaient pas, mais encore ceux qui en étaient, y passaient un long temps sans le savoir ; car, sous la belle couverture de leur continence, ils cachaient des impuretés qu'on n'ose nommer et qui même faisaient partie de leurs mystères. Il y avait parmi eux plusieurs ordres ; ceux qu'ils appelaient leurs auditeurs ne savaient pas le fond de la secte, et leurs élus, c'est-à-dire ceux qui savaient tout le mystère, en cachaient soigneusement l'abominable secret, jusqu'à ce qu'on y eût été préparé par divers degrés. On étalait l'abstinence et l'extérieur d'une vie non-seulement belle, mais encore mortifiée, et c'était une partie de la séduction de venir comme par

degrés à ce qu'on croyait plus parfait, à cause qu'il était caché.

Nous pouvons encore observer chez ces hérétiques une adresse inconcevable à se mêler parmi les fidèles et à s'y cacher sous la profession de la foi catholique ; car cette dissimulation était un des artifices dont ils se servaient pour attirer les hommes dans leurs sentiments. Joignez-y que, quand ils étaient interrogés sur la religion, ils se croyaient permis non-seulement de mentir, mais encore de se parjurer, suivant ce vers rapporté par saint Augustin : « Jurez, parjurez-vous tant que vous voudrez ; gardez-vous seulement de trahir le secret de la secte <sup>1</sup>. »

Cette secte, malgré les lois des empereurs, qui en avaient condamné les sectateurs au dernier supplice, ne laissait pas de se conserver et de se répandre. L'empereur Anastase et l'impératrice Théodora, femme de Justinien, l'avaient favorisée. On en voit les sectateurs au septième siècle, en Arménie, sous le nom de pauliciens. Nous les avons retrouvés en Bulgarie au commencement du douzième siècle, sous le nom de bogomiles. En 1143 on en découvrit quelques-uns à Constantinople, entre autres deux qui se prétendaient évêques. Après l'an 1000 de Notre-Seigneur ce mystère d'iniquité reparut en Occident. En 1017, sous le roi Robert, nous avons vu des manichéens à Orléans. Une femme italienne avait apporté en France cette damnable hérésie. En Italie ces sectaires se nommaient *cathares*, c'est-à-dire purs. D'autres hérétiques avaient autrefois pris ce nom ; c'étaient les novatiens, dans la pensée qu'ils avaient que leur vie était plus pure que celle des autres, à cause de la sévérité de leur discipline ; mais les manichéens, enorgueillis de leur continence et de l'abstinence de la viande, qu'ils croyaient immonde, se regardaient non-seulement comme cathares ou purs, mais encore, au rapport de saint Augustin <sup>2</sup>, comme *catharistes*, c'est-à-dire purificateurs, à cause de la partie de la substance divine mêlée dans les herbes et dans les légumes avec la substance contraire, dont ils séparaient et purifiaient cette substance divine

<sup>1</sup> 1 Tim., 4, 4. — <sup>2</sup> Augustin, *contra Faust.*, l. 1, c. 10, et *Confess.*, l. 4, c. 1. — <sup>3</sup> Théodoret, *Hæret. Fabul.*, l. 1, c. ultim.

<sup>1</sup> « Jura, perjura ; secretum prodere noli. — Aug., in *Hæres. Priscill.* — <sup>2</sup> *De Hæres.*, in *Hæres. Manich.*



en la mangeant. « Ce sont là des prodiges, dit Bossuet, je l'avoue, et on n'aurait jamais cru que les hommes en pussent être si étrangement entêtés, si on ne l'avait connu par expérience, Dieu voulant donner à l'esprit humain des exemples de l'aveuglement où il peut tomber quand il est laissé à lui-même<sup>1</sup>. » Les manichéens qui se manifestèrent dans le midi de la France vers le milieu du douzième siècle, outre les noms de pétrobrussiens, henriciens, albigeois et plusieurs autres, portaient encore celui de bulgares, parce que leur secte venait de Bulgarie.

Depuis vingt-cinq ans Pierre de Bruys en infectait les environs de la Garonne et du Rhône. Fier de la multitude qu'il avait séduite il s'était enhardi, et, après avoir porté partout le ravage sur les choses saintes, il vint à Saint-Gilles, en Languedoc, fit un bûcher sur la grande place avec les croix qu'il avait brisées et abattues, et les brûla publiquement. A ce spectacle les catholiques, outrés d'indignation, se jetèrent sur lui, dressèrent un second bûcher, et, sans autre forme de procès, l'y firent périr au milieu des flammes. Quelques évêques et quelques seigneurs de Provence et de Dauphiné en usèrent plus régulièrement contre les disciples, et, unis entre eux pour les détruire, ils vinrent au moins à bout de les dissiper.

La mémoire en était encore toute fraîche lorsqu'un voyage que Pierre le Vénérable fut obligé de faire dans ce pays-là l'y rendit témoin d'une partie de leurs excès et ne le pénétra pas d'une moins vive douleur sur ce qu'il apprit. Pour ramener ces malheureux hérétiques, et pour préserver les catholiques de leur séduction, il entreprit de réfuter leurs erreurs les plus connues dans un écrit adressé aux archevêques d'Arles et d'Embrun, aux évêques de Die et de Gap, qui s'étaient employés contre ces hérétiques et les avaient fait sortir de leurs diocèses. Il marque en peu de mots les excès commis par les sectaires. « On a vu rebaptiser les peuples, profaner les églises, renverser les autels, brûler les croix, fouetter les prêtres, emprisonner les moines, les contraindre à prendre des femmes par

les menaces et les tourments<sup>1</sup>. » Il réduit à cinq celles de leurs erreurs qu'ils semaient le plus parmi le peuple : de refuser le baptême aux enfants avant l'âge de raison ; de ne permettre ni autels ni églises ; de défendre d'adorer ou d'honorer la croix, d'ordonner même de la briser et de la fouler aux pieds ; de nier non-seulement la réalité du corps et du sang de Jésus-Christ dans le sacrifice qui s'offre tous les jours sur nos autels, mais de défendre encore de l'offrir ; de rejeter les prières, les sacrifices et les autres bonnes œuvres faites par les vivants pour les morts.

Pierre le Vénérable réfute avec étendue, et très-bien, toutes ces erreurs. Sur la première il fait d'abord cette observation. S'il est vrai qu'on ne doit baptiser que ceux qui sont en âge de professer la foi par eux-mêmes, il suit de là que tous ceux qui portent actuellement le nom de chrétiens, d'évêques, de prêtres, de diacres, de moines, le portent en vain, puisque, aucun n'ayant été baptisé à l'âge de raison, leur baptême était nul et conséquemment tout ce qui s'en était suivi, personne ne pouvant être évêque sans avoir été baptisé. « Depuis environ cinq cents ans, dit-il, toute la Gaule, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, enfin toute l'Europe n'a presque baptisé que des enfants. »

Avant de réfuter les nouveaux manichéens par l'Écriture Pierre établit l'autorité de l'Écriture même. Ces hérétiques ne reconnaissaient que les quatre Évangiles ; Pierre leur montre, par les Évangiles mêmes, particulièrement celui de saint Luc, qu'ils doivent encore admettre les Actes des Apôtres ; c'est le même auteur, le même style, les mêmes faits prédits d'un côté, accomplis de l'autre ; faits qui d'ailleurs sont écrits dans tout l'univers chrétien par des fêtes et autres institutions publiques. Par l'Évangile et les Actes des Apôtres il prouve de même la divine autorité des Épîtres des apôtres, qui, du reste, n'ont jamais été révoquées en doute, même par les premiers hérétiques. Il est surtout un argument que Pierre emploie pour établir l'autorité canonique de ces Épîtres :

<sup>1</sup> Bossuet, *Hist. des Variat.*, l. 1, n. 7-22.

<sup>1</sup> *Bibl. PP.*, t. 22, p. 1135.

c'est l'autorité vivante de l'Église. Le Seigneur dit dans l'Évangile : « Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du monde <sup>1</sup>. » Et encore : « Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet pour demeurer avec vous à jamais <sup>2</sup>. Et encore : « Je ne prie pas seulement pour ceux-ci et (les apôtres), mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous ils soient un, comme vous, ô Père, vous êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi soient un en nous et que le monde croie que vous m'avez envoyé. Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée à moi, afin qu'ils soient un comme nous-mêmes sommes un <sup>3</sup>. »

Comment donc ne pas croire au témoignage d'une Église avec laquelle Jésus-Christ habite indivisiblement jusqu'à la consommation des siècles? Comment ne pas croire au témoignage d'une Église avec qui l'Esprit-Saint demeure inséparablement, non-seulement ici, mais dans l'éternité? Comment ne pas croire au témoignage d'une Église qui est une même chose avec le Père et le Fils, comme le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père; une Église à qui le Fils de Dieu a donné la gloire qu'il a reçue lui-même du Père? comment aurait-elle pu suivre une si grande erreur, je ne dis pas si longtemps, mais un seul moment? Comment aurait pu se tromper, et tromper pendant mille ans, une Église avec qui le Père véritable, avec qui le Fils vérité, avec qui l'Esprit de vérité a demeuré perpétuellement? Or cette Église a toujours reconnu les Épîtres des apôtres pour être d'eux et divinement inspirées; il faut donc l'en croire ou rejeter même l'Évangile, comme les païens. Par le Nouveau Testament ainsi prouvé Pierre le Vénérable prouve l'Ancien Testament, qu'on y voit continuellement cité, résumé et autorisé. Cette méthode de prouver ce qui n'est pas admis par ce qui l'est, ce qui est plus contesté par ce qui l'est moins, ce qui est plus éloigné par ce qui est plus proche, l'Ancien Testament par le Nouveau, nous paraît un trait de génie. Nous ne nous souvenons pas d'avoir ren-

contré quelque chose de si bien entendu dans les auteurs modernes, qui généralement commencent par ce qui est plus loin et plus difficile, et négligent l'avantage que leur offre ce qui est plus près et plus aisé.

Ayant ainsi établi l'autorité de toute l'Écriture, Pierre en profite pour réfuter victorieusement les cinq erreurs principales des pétrobrussiens. Il montre, contre la première, par plusieurs exemples de l'Évangile, que la foi des pères ou des maîtres peut être utile à leurs enfants ou à leurs domestiques. On voit, dans saint Jean, que le fils d'un officier fut guéri par la foi de son père <sup>1</sup>; dans saint Matthieu, que le centenier obtint, par la grandeur de sa foi, la guérison de son serviteur <sup>2</sup>; dans saint Marc, que Jésus-Christ accorda la guérison de l'enfant lunatique à la foi de son père <sup>3</sup>. Il conclut des guérisons corporelles aux spirituelles, et dit que, si la foi des parents peut obtenir à leurs enfants la santé du corps par la médiation de Jésus-Christ, elle peut aussi leur procurer celle de l'âme par le baptême conféré en son nom. Il le prouve d'ailleurs directement par l'exemple du paralytique. Des hommes charitables, ne pouvant, à cause de la foule, l'introduire dans la maison où était assis le Seigneur, le descendirent devant lui par le toit. « Jésus voyant leur foi, dit l'Évangile, dit au malade : Tes péchés te sont remis. Et, comme quelques-uns se scandalisaient de cette parole, il ajouta : Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a puissance sur la terre de remettre les péchés, il dit au paralytique : Lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison <sup>4</sup>. »

Voilà donc le Sauveur qui, à cause de la foi de ceux qui portaient le paralytique, lui accorde et la rémission des péchés et la guérison de sa maladie. Quant aux petits enfants il insiste sur la circonstance où Notre-Seigneur a dit d'eux cette parole : « C'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume du ciel; et il termine ainsi : « Enfin, Seigneur, bon Maître, enseignez par votre parole, ou plutôt montrez par votre exemple si les petits enfants qui ne viennent

<sup>1</sup> Marc. — <sup>2</sup> Jean, 14. — <sup>3</sup> Jean, 17.

<sup>1</sup> *Ibid.*, 4, 50. — <sup>2</sup> Matth., 8, 10. — <sup>3</sup> Marc, 9, 22. — <sup>4</sup> Matth., 9.



pas à vous par leur foi propre, mais vous sont offerts par la foi d'autrui, seront accueillis de vous, comme l'enseigne votre Église, ou bien s'ils seront repoussés, comme l'ordonne la témérité des novateurs. A la vérité, vos disciples, comme dit votre Évangile, gourmandaient ceux qui vous les offraient; mais comment avez-vous envisagé ces réprimandes de vos disciples? Et Jésus le voyant, est-il dit, il en fut peiné. Ainsi vous avez été peiné parce que vos disciples gourmandaient ceux qui vous offraient les petits enfants; et, de plus, que leur avez-vous dit? « Laissez les petits venir à moi et ne les empêchez point; car c'est à de pareils qu'est le royaume des cieux. » Voilà ce que vous avez dit; mais encore, qu'avez-vous fait? « Et, les embrassant, dit l'Évangile, et plaçant les mains sur eux, il les bénissait <sup>1</sup>. » Que dites-vous à cela, vous qui repoussez les enfants avec tant de cruauté? Jésus est peiné de ce que les petits enfants sont repoussés de lui; Jésus ordonne qu'on laisse venir à lui les petits et qu'on ne les empêche point; Jésus dit que c'est à de pareils qu'est le royaume des cieux; Jésus les embrassait, Jésus leur imposait les mains, Jésus les bénissait. Osez-vous encore repousser de Jésus-Christ l'innocence enfantine, non par une constance d'homme, mais par une malice de démon? Arracherez-vous à Jésus-Christ, malgré lui-même, les enfants qu'il embrasse, les enfants auxquels il impose ses mains, les enfants qu'il bénit? Que l'Église voie, que l'univers juge à qui plutôt l'on doit fermer le royaume des cieux: à vous, qui contredisez aux paroles du Roi des cieux, ou aux petits enfants dont le même Roi dit: Le royaume du ciel est à eux et à ceux qui leur ressemblent. »

Pierre le Vénérable combat la seconde erreur des pétrobrussiens par la pratique unanime de tous les siècles, tant chez les patriarches et les Juifs que chez les chrétiens. Noé dressa un autel où il offrit à Dieu des sacrifices après le déluge; Abraham en dressa un par ordre de Dieu pour y immoler son fils; Jacob répandit de l'huile sur la pierre qui lui servit d'autel, et, ne doutant

pas que Dieu ne l'eût approuvé, il s'écria: « Vraiment le Seigneur est en ce lieu, et il n'est autre que la maison de Dieu et la porte du ciel. » Les Israélites, n'ayant pas de demeure fixe dans le désert, avaient un tabernacle portatif que Dieu consacra même visiblement; depuis leur entrée dans la Terre promise le lieu de prière et de sacrifice fut d'abord à Silo, puis à Jérusalem. Salomon bâtit en cette dernière ville un temple magnifique par l'ordre de Dieu. C'est là que les Juifs, les rois, les prophètes venaient offrir au Très-Haut. Dans la loi nouvelle, et dès le temps des apôtres, les fidèles avaient certains lieux destinés à leurs assemblées, où on célébrait les divins mystères, et, dans la suite des temps, les chrétiens ont eu des églises et des autels dans toutes les provinces de l'univers. Outre les preuves de fait Pierre allègue une preuve générale, mais décisive: c'est que toute religion, vraie ou fausse, veut avoir un lieu destiné aux exercices qui lui sont propres; d'où vient que les païens eux-mêmes ont eu leurs temples.

Avant de réfuter la troisième erreur des hérétiques, touchant le culte de la croix, Pierre leur reproche qu'ayant fait un grand bûcher de croix entassées ils y avaient mis le feu, s'en étaient servis pour faire cuire de la viande, dont ils avaient mangé le vendredi saint, après avoir invité publiquement le peuple à en manger.

« En quoi vous avez rendu deux services au démon: l'un en effaçant, autant qu'il est en vous, le souvenir de la Passion de Jésus-Christ; car, ôter la croix et le nom de la croix, c'est ôter la mémoire de la Passion et de la mort du Crucifié; l'autre en ce que, le signe de la croix n'étant plus en usage, ce sera un moyen de moins pour mettre en fuite les anges apostats. » Les pétrobrussiens répondaient que l'on devait détruire et brûler un bois qui avait mis à la torture les membres de Jésus-Christ. « S'il en est ainsi, répond Pierre, il faut donc aussi avoir en horreur les lieux où il a souffert, renverser la ville de Jérusalem, arracher son sépulcre. Mais la croix est-elle donc capable de raison pour la charger d'une faute? et, si elle n'en a point commis, pourquoi lui imputer la

<sup>1</sup> Matth., 19. Marc, 10.

mort du Sauveur ? Qui jamais s'est avisé, dans les vindictes publiques, de brûler les gibets et de mettre en pièces le glaive destiné à répandre le sang des coupables ? Ce n'est pas contre les instruments des supplices, mais contre les impies qui en abusent, que l'on doit se mettre en colère. » Il fait voir que le signe de la croix doit être respectable, non-seulement aux catholiques, mais aux hérétiques mêmes, parce que le sang de l'agneau mis en forme de croix sur les portes des Hébreux les garantit de l'ange exterminateur<sup>1</sup> ; que ce même signe, imprimé sur le front de ceux qui gémissaient sur les abominations de Jérusalem, les sauva de la mort<sup>2</sup>. La croix a été en si grand honneur dès le siècle des apôtres que saint Paul versait des larmes sur ceux qui se conduisaient en ennemis de la croix<sup>3</sup> et qu'il ne voulait se glorifier qu'en la croix de Notre-Seigneur<sup>4</sup>. Enfin Jésus-Christ viendra avec sa croix pour juger tous les hommes. Pierre s'explique sur le culte de la croix en disant qu'on y adore Jésus-Christ comme y étant attaché.

Sur la quatrième erreur, qui tendait à anéantir le sacrifice de la messe, Pierre le Vénérable dit que les pétrobrussiens étaient pires que les bérengariens, qui, en niant la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, convenaient au moins qu'il y était en figure. Il ajoute qu'il lui serait facile de réfuter cette erreur par l'autorité et les raisons non-seulement des anciens, comme saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire, mais encore des écrivains récents et presque contemporains, comme Lanfranc, Guitmond, Alger, dont les écrits en avaient déjà ramené plusieurs ; mais qu'étant nouvelle il fallait l'attaquer par de nouveaux moyens. Il dit donc aux pétrobrussiens que l'Eglise n'est pas sans sacrifice, comme ils l'avançaient, et que dans ce sacrifice elle n'offrait à Dieu que le corps et le sang de Jésus-Christ. « Comment l'Eglise serait-elle sans sacrifice ? N'en a-t-on pas offert à Dieu depuis Abel, sans aucune interruption, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, soit sur des autels dressés par les patriarches, soit dans le temple de Salomon ? Jésus-Christ

lui-même n'a-t-il pas été immolé et n'est-il pas notre Pâque ? Il est le seul sacrifice des chrétiens. Ne convient-il pas en effet qu'il n'y en ait qu'un seul, puisqu'il n'y a qu'un peuple chrétien qui l'offre comme il n'y a qu'un Dieu auquel il l'offre et qu'une foi par laquelle il l'offre ? » Pierre applique à ce sacrifice ce qui est dit dans le prophète Malachie : « Depuis le levant du soleil jusqu'à son couchant mon nom est grand parmi les nations ; en tout lieu on offre à mon nom une oblation pure<sup>1</sup>. » Il en conclut que, comme la vraie religion est passée des Juifs aux Gentils, les sacrifices et le culte divin y sont passés en même temps ; ce qui fait, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, une continuité de sacrifices, quoique de différentes espèces. « L'Eglise offre aujourd'hui l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ; qui, étant immolé, ne meurt point ; qui, étant partagé, ne diminue point, et qui, étant mangé, ne se consume point. Elle offre pour elle-même Celui qui s'est offert pour elle, et elle fait, en l'offrant toujours, ce que, en mourant, il n'a fait qu'une seule fois. Il serait bien étrange que ce culte, qui est principalement dû à Dieu, ne lui fût pas rendu en ce temps, après qu'on a eu tant de soin et tant de zèle pour le lui rendre dans tous les temps qui ont précédé le nôtre<sup>2</sup>. »

L'abbé Pierre s'explique ensuite très-clairement sur la transsubstantiation. « Quiconque, dit-il, ne croit pas ou doute que, dans le sacrement de l'Eglise, le pain soit changé en la chair de Jésus-Christ et le vin en son sang, pense ainsi ou parce qu'il ne croit pas que Jésus-Christ ait voulu faire ce changement, ou parce qu'il doute qu'il en ait le pouvoir. Mais il ne faut que lire ce qui en est écrit dans l'Evangile pour se convaincre qu'il a voulu ce changement. Quant au pouvoir qu'il en a, on ne peut en douter après l'assurance que nous donne le prophète qu'il a fait tout ce qu'il a voulu, puisqu'il est Dieu tout-puissant. » Pierre donne des exemples de changement d'une substance en une autre. « La verge de Moïse fut changée en serpent ; les eaux du Nil furent changées en sang. La na-

<sup>1</sup> Exodé, 12. — <sup>2</sup> Ezéch., 9, 4 et 5. — <sup>3</sup> Philipp., 3, 18. — <sup>4</sup> Galat., 6, 14.

<sup>1</sup> Malach., 1, 11. — <sup>2</sup> *Bibl. PP.*, t. 22, p. 1058.



ture même change chaque jour, par la digestion des aliments au corps de l'homme, le pain en chair et le vin en sang. Pourquoi ne croira-t-on pas, pourquoi doutera-t-on que Dieu puisse faire par sa puissance ce que la nature peut par la digestion ? Que l'infidélité cesse donc et qu'on lève tout doute, puisque le Verbe tout-puissant de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, fait chaque jour que, par la manducation et la digestion, le pain se change en la chair et le vin au sang de plusieurs enfants des hommes. De même aussi, chaque jour, par la consécration et la vertu divine, il fait que le pain et le vin soient changés en sa chair et en son sang, c'est-à-dire du Fils unique de l'homme, et non de plusieurs enfants des hommes ; car Celui qui a dit, et toutes choses ont été faites, Celui qui a commandé, et toutes choses ont été créées, fait par la même puissance, en tous généralement et en lui singulièrement, que le changement des substances, qui avaient coutume de donner aux hommes la vie mortelle, leur donne, mais aux fidèles seulement, la vie éternelle <sup>1</sup>. »

Pierre le Vénérable vient à la cinquième erreur des pétrobrussiens, qui rejetaient comme inutiles les prières et les suffrages des vivants pour les morts, sous prétexte que l'autre vie n'est pas un lieu de mérites, mais de rétribution. En premier lieu il prouve par l'endroit de l'Évangile où il est dit : « Le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre <sup>2</sup>, » qu'il y a des péchés que Dieu pardonne en ce monde, mais dont la peine est renvoyée en l'autre pour y être expiée. Il montre, en second lieu, que l'usage de prier pour les morts est autorisé par l'Écriture, par la tradition et par la discipline universelle de l'Église. Il dit à cette occasion que l'on regardait comme divin le second livre des Machabées. Quant à ce que disaient les pétrobrussiens, que c'était se moquer de Dieu de l'invoquer à haute voix et de chanter des hymnes à sa gloire, Pierre de Cluny les réfute encore par l'usage autorisé dans une infinité d'endroits de l'Écriture, où il est fait mention de cantiques en

l'honneur de Dieu et d'instruments de musique dans les louanges ou actions de grâces solennelles, et par la coutume constante de l'Église de faire chanter des psaumes au clergé <sup>1</sup>.

Pour affermir et étendre le bien qu'avait commencé l'écrit de Pierre le Vénérable, ainsi que le zèle des évêques auxquels il l'adressait, le Pape Eugène III envoya dans le pays de Toulouse, en qualité de légat, l'évêque d'Ostie Albéric, qui avait déjà été légat en Angleterre et en Syrie.

Les habitants de cette partie de la France, assez légers de leur naturel, s'étaient infatués de l'imposteur Henri, disciple de Pierre de Bruys, que nous avons déjà vu séduire le peuple du Mans, d'où enfin il fut chassé pour ses crimes.

Le légat Albéric prit avec lui Geoffroi, évêque de Chartres, et persuada de plus à saint Bernard de l'accompagner en ce voyage, nonobstant ses infirmités. L'Église de Toulouse l'avait déjà souvent prié d'y venir. Saint Bernard se fit précéder par la lettre suivante à Ildefonse ou Alfonse, comte de Toulouse.

« J'apprends que l'hérétique Henri cause tous les jours des maux infinis aux églises de Dieu. Ce loup ravisseur s'est retiré sur vos terres, il se couvre de la peau de brebis ; mais on le reconnaît à ses œuvres, selon le caractère que le Seigneur nous en donne. Les églises sont désertes, les peuples sans prêtres, les prêtres sans considération, les chrétiens sans Christ. On traite les églises de synagogues, le sanctuaire n'est point un lieu saint, les sacrements n'ont rien de sacré. Il n'est plus ni fêtes ni solennités. Les hommes meurent dans leurs péchés ; les âmes des mourants sont trainées, hélas ! au redoutable tribunal de Dieu sans avoir été ni réconciliées par la pénitence, ni munies de la sainte communion. Les enfants sont privés de la vie de Jésus-Christ ; on leur refuse la grâce du baptême, on leur défend de s'approcher du Sauveur, quoiqu'il dise à haute voix : « Laissez venir à moi les petits enfants <sup>2</sup>. » Quoi donc ! les innocents seront les seuls exclus du salut par un Dieu dont les bontés s'éten-

<sup>1</sup> *Bibl. PP.*, t. 22, p. 1063. — <sup>2</sup> *Matth.*, 12. *Luc.*, 12.

<sup>1</sup> *Bibl. PP.*, t. 22, p. 1033-1080. — <sup>2</sup> *Matth.*, 19, 14.

dent sur toutes les créatures, dont les miséricordes sont infinies ? Pourquoi envier aux enfants un Sauveur qui s'est fait enfant pour eux ? Cette envie est du démon, c'est par elle que la mort est entrée dans le monde. Pense-t-il que, pour être enfants, ils en aient moins besoin du Sauveur ? C'est donc en vain que notre grand Dieu s'est réduit aux bassesses de l'enfance, sans parler de ses autres humiliations, de sa croix et de sa mort !

« Cet homme n'est pas de Dieu, qui tient un langage et une conduite si opposés à Dieu. Cependant, ô douleur ! il est écouté, il est suivi d'une foule de disciples. Peuple malheureux ! à la voix d'un seul hérétique tu fermes l'oreille à la voix des prophètes et des apôtres, qui tous, animés de l'Esprit de vérité, ont prédit que l'Église serait formée de l'assemblage de toutes les nations dans l'unité d'une même foi. Les oracles divins sont donc faux, la raison nous séduit, nos yeux nous trompent en nous montrant l'accomplissement de ce qu'on lit dans les Écritures. Comment un seul homme, par un prodige d'aveuglement pareil à celui des Juifs, ferme-t-il les yeux à une vérité si claire ou n'en reconnaît-il l'accomplissement qu'avec une espèce d'envie ? Par quel artifice diabolique a-t-il fait accroire à un peuple insensé que ses propres yeux lui font illusion, que les ancêtres ont été trompeurs, que les descendants sont trompés ; que le monde entier, même depuis que Jésus-Christ a versé son sang pour le sauver, est dans la voie de la perdition ; que tous les trésors de la miséricorde, toutes les richesses de la grâce sont uniquement réservés pour ceux qu'il séduit ?

« C'est le sujet qui m'oblige à me transporter, malgré mes infirmités, dans un pays exposé aux ravages de ce monstre cruel que personne n'ose attaquer. Après avoir été chassé de toute la France à cause des erreurs qu'il y semait, il n'a trouvé de pays disposé à le recevoir que le vôtre, où, à l'abri de votre puissance, il eût la liberté d'exercer sa fureur contre le troupeau de Jésus-Christ. Considérez, illustre prince, si cela vous est glorieux. Il n'est pas surprenant que ce rusé serpent vous ait trompé ; quoiqu'il n'ait au-

cun sentiment de pitié il en garde tous les dehors. Voici son véritable portrait.

« C'est un moine apostat, qui, après avoir quitté l'habit religieux, s'est replongé dans les sales plaisirs de la chair et du siècle, est retourné à son vomissement comme un animal immonde ; qui, obligé, par la honte de ses débauches, à se dérober à ses parents et à ses amis, ou plutôt forcé de s'en éloigner à cause de ses crimes, s'est mis en campagne sans savoir où il allait, courant çà et là, errant de toutes parts comme un vagabond ; qui, réduit enfin à mendier son pain, a fait trafic de l'Évangile (car il a de l'érudition), et, mettant à prix la parole de Dieu, a fait le métier de prédicateur pour gagner sa vie. Tout l'argent qu'il tirait au delà de sa nourriture, de quelques personnes simples ou de quelque dame de qualité, il l'employait au jeu ou à quelque autre infâme débauche, de manière qu'après avoir été applaudi du peuple pendant le jour on a souvent surpris cet insigne prédicateur passant les nuits avec des femmes de mauvaise vie, quelquefois même avec des femmes mariées. Que votre seigneurie se donne la peine de s'informer comment il est sorti de Lausanne, du Mans, de Poitiers, de Bordeaux. Il a laissé dans ces villes des traces si honteuses de ses débauches qu'il n'oserait y retourner. Espérez-vous qu'un si mauvais arbre produisit de bons fruits ? Hélas ! il n'en peut produire que d'empoisonnés. Déjà l'infection qu'il a répandue dans vos États se fait sentir par toute la terre. Voilà quel est le sujet de mon voyage.

« Je ne viens point chez vous de mon propre mouvement ; l'Église m'y appelle, la charité m'y entraîne. Peut-être que je travaillerai avec quelque succès à déraciner du champ de l'Église cette plante vénéneuse et tous ses rejetons, pendant qu'ils sont encore petits. Quoique ma main soit trop faible pour ce grand ouvrage, je compte beaucoup sur le secours des saints évêques que j'accompagne et sur la puissante protection que j'attends de vous. Je mets à la tête de ces saints prélats l'illustre évêque d'Ostie, délégué par le Siège apostolique pour cette affaire, fameux dans Israël par les grandes victoires que le Dieu tout-puissant lui a donné de remporter sur



ses ennemis. Il est de votre devoir, grand prince, de faire une réception honorable à ce prélat et à ceux de sa suite, et de seconder, selon le pouvoir que Dieu vous a donné, une entreprise qui n'a pour but que votre salut et celui de vos sujets <sup>1</sup>. »

Après cette lettre saint Bernard se rendit dans le Languedoc. Il fut reçu partout comme un ange envoyé du Ciel et fit encore un grand nombre de miracles, en sorte qu'il était accablé de la foule du peuple, qui demandait jour et nuit sa bénédiction. Geoffroi, alors moine et depuis abbé de Clairvaux, le dit expressément dans la Vie du saint, et, dans une lettre écrite pendant ce voyage, où il l'accompagnait, il spécifie plusieurs miracles faits à Bergerac, à Cahors, à Toulouse, à Verfeuil et en d'autres lieux. Le plus fameux de tous ces miracles est celui qu'il fit à Sarlat, en Périgord. Après le sermon on lui offrit plusieurs pains à bénir, comme on faisait partout. En les bénissant il éleva la main, fit le signe de la croix et dit : « Vous connaîtrez que ce que nous prêchons est vrai, et que ce que vous prêchent les hérétiques est faux, si vos malades guérissent après avoir goûté de ce pain. » Geoffroi, évêque de Chartres, qui était auprès du saint abbé, craignant qu'il ne s'avancât trop, ajouta : « S'ils le prennent avec foi ils seront guéris. » Mais saint Bernard reprit : « Ce n'est pas ce que je dis ; mais, assurément, ceux qui en goûteront seront guéris, afin qu'ils sachent que nous sommes véritables et vraiment envoyés de Dieu. » Tant de malades furent guéris après avoir goûté de ce pain, que le bruit s'en répandit par toute la province, et le saint homme, en revenant, passa par les lieux voisins, n'osant venir à Sarlat, à cause du concours insupportable du peuple <sup>2</sup>.

De tout le pays la ville d'Albi était la plus infectée de l'hérésie des nouveaux manichéens, d'où vint ensuite le nom d'albigéois à toute la secte. Le légat y arriva vers les derniers jours de juin, et le peuple, par dérision, alla au-devant avec des ânes et des tambours. On sonna la messe, et à peine s'y trouva-t-il trente personnes ; mais Bernard,

qui arriva deux jours après, fut reçu du peuple avec une grande joie. Le lendemain, jour de Saint-Pierre, il vint au sermon une si grande multitude que l'église, quoique grande, ne la pouvait contenir. Le saint homme parcourut tous les articles de leurs erreurs, commençant par le saint sacrement de l'autel, et leur expliquant sur chaque point ce que les hérétiques prêchaient et ce qui est de la foi catholique. Enfin il leur demanda ce qu'ils choisissaient ; tout le peuple déclara qu'il détestait l'hérésie et qu'il revenait avec joie à la foi catholique. « Revenez donc à l'Église, reprit saint Bernard, et, afin que nous sachions qui sont ceux qui se repentent, qu'ils lèvent la main au ciel ! » Tous levèrent la main droite, et ainsi finit le sermon. Geoffroi rapporte ce fait comme le plus grand miracle du saint en ce voyage. Rien n'était en effet plus difficile que de convertir les manichéens.

Saint Bernard fut reçu à Toulouse avec assez de dévotion, et en peu de jours elle augmenta beaucoup. Il y avait peu de gens dans cette ville qui favorisassent la personne de Henri ; c'étaient seulement quelques tisserands, et on les nommait ariens, parce qu'en effet les manichéens n'admettaient la Trinité que de nom ; mais il y en avait un grand nombre, et des principaux de la ville, qui favorisaient l'hérésie. On appela Henri, on appela aussi les ariens, et le peuple promit que désormais personne ne les recevrait s'ils ne venaient et s'expliquaient publiquement ; mais Henri s'enfuit, les ariens se cachèrent, et la ville de Toulouse parut entièrement délivrée de l'hérésie. Quelques-uns des gentilshommes promirent qu'ils les chasseraient et ne les protégeraient point, et le légat prononça contre les hérétiques et leurs fauteurs une sentence portant qu'ils ne seraient reçus ni en témoignage ni en jugement, et que personne ne communiquerait avec eux ; dans cette sentence on découvrait à tout le peuple la vie corrompue de Henri, comment il avait abjuré au concile de Pise toutes les hérésies qu'il prêchait encore, et comment, pour le délivrer, saint Bernard avait promis de le recevoir moine à Clairvaux.

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 241. — <sup>2</sup> *Vita S. Bern.*, l. 6, in fine.

Saint Bernard suivit Henri dans sa fuite et prêcha dans les lieux qu'il avait séduits. Il trouva quelques gentilshommes obstinés, moins par erreur que par mauvaise volonté; car ils haïssaient le clergé et prenaient plaisir aux railleries de Henri. Cet imposteur fut tellement cherché et poursuivi qu'à peine pouvait-il trouver un lieu de sûreté; enfin il fut pris, enchaîné et livré à l'évêque; mais saint Bernard n'était plus dans le pays. Il eût été besoin qu'il y fit un plus long séjour pour déraciner tant d'erreurs; mais il avait trop peu de santé pour suffire à un si grand travail, et ne pouvait quitter si longtemps ses chers frères de Clairvaux, qui, par de fréquentes lettres, le pressaient de retourner.

A Toulouse il logeait à Saint-Saturnin, qui était un monastère de chanoines réguliers. Un d'eux, habile médecin, était devenu paralytique, et, depuis sept mois, réduit à une telle extrémité qu'il n'attendait que la mort de jour en jour. Il pria le saint abbé de permettre qu'on le mît dans une chambre près de son logement, et il fallut six hommes pour l'y porter. L'abbé le vint voir; le malade lui fit sa confession et le pria instamment de le guérir. Bernard lui donna sa bénédiction, et, sortant de sa chambre, il dit en lui-même : « Vous voyez, Seigneur, que ces gens-ci demandent des miracles, et nous n'avancerons rien autrement. » Aussitôt le paralytique se leva, courut après le saint et vint lui baiser les pieds avec une dévotion incroyable. Un de ses confrères, l'ayant rencontré, poussa un cri, pensant voir un fantôme. Le bruit s'en étant répandu on accourut à ce spectacle; l'évêque et le légat y vinrent des premiers. On alla à l'église, le paralytique marchant devant les autres; on chanta le *Te Deum*. Le chanoine guéri suivit saint Bernard à Clairvaux, où il se fit moine, et le saint homme le renvoya depuis en son pays, où il fut abbé. Saint Bernard, à son retour, écrivit aux Toulousains pour les exhorter à la persévérance, et à poursuivre sans relâche les hérétiques jusqu'à ce qu'ils les eussent entièrement chassés du pays. Il leur recommanda, comme il avait fait de vive voix, de ne point recevoir de prédicateurs étrangers ou inconnus, mais seulement ceux qui

auraient la mission du Pape ou la permission de l'évêque de Toulouse <sup>1</sup>.

Vers le même temps on découvrit de ces mêmes hérétiques à Cologne et à Bonn. On en amena plusieurs à l'archevêque de Cologne, Réginald, qui, ayant convoqué son clergé et les principaux d'entre les laïques, les interrogea publiquement. Quelques-uns reconnurent leur erreur et se réunirent à l'Église. Il y en eut deux, leur évêque et son compagnon, qui essayèrent de soutenir leur hérésie par les paroles de Jésus-Christ et de l'Apôtre. Voyant qu'ils ne pouvaient y réussir, ils demandèrent un délai pour faire venir les plus habiles de leur secte, promettant que, si ces derniers ne savaient répondre, ils se réuniraient à l'Église; autrement ils aimaient mieux mourir que de changer de sentiment. On les exhorta en vain pendant trois jours. Alors les peuples, emportés par le zèle, se saisirent d'eux, malgré le clergé, et les brûlèrent; ce que les deux manichéens souffrirent non-seulement avec patience, mais encore avec joie. Voilà ce qu'écrivit à saint Bernard le prévôt de Steinfeld, en Westphalie, de l'ordre de Prémontré, Évervin, qui avait assisté à la conférence de Cologne <sup>2</sup>.

Le prêtre Echbert, frère de sainte Élisabeth de Schœnau, d'abord chanoine de Bonn, au diocèse de Cologne, ensuite moine et abbé de Schœnau, dans le diocèse de Trèves, eut souvent occasion, à Bonn, de disputer avec ces hérétiques, dont plusieurs se convertirent et dévoilèrent les secrets de la secte. En Allemagne ils s'appelaient plus communément cathares, d'où le mot allemand de *Ketzer* pour dire hérétique. Echbert adressa à l'archevêque de Cologne, en treize discours ou chapitres, l'exposé et la réfutation de leurs erreurs; à quoi il ajoute un résumé de ce que saint Augustin dit de la doctrine des manichéens, pour montrer l'identité entre les uns et les autres. Les nouveaux manichéens en convenaient eux-mêmes; car ils accusaient saint Augustin d'avoir révélé leurs mystères <sup>3</sup>.

Comme saint Bernard, Pierre le Vénérable et Évervin, Echbert reconnaît dans ces

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 242. — <sup>2</sup> Mabill., *Analecta*, p. 473, in-fol. — <sup>3</sup> *Biblioth. PP.*, t. 23, p. 603, col. 1.



hérétiques les séducteurs prédits par saint Paul <sup>1</sup>. Il réduit à dix les erreurs les plus connues de ceux d'Allemagne. Ils condamnent le mariage. Les plus avancés ne mangent aucune chair, non par le même motif que les moines et les autres personnes religieuses, mais parce qu'elle vient de la génération et que par là même elle est immonde. Voilà ce qu'ils disent communément, mais en secret ils disent pis encore, savoir que la chair est l'œuvre du diable. Ils disent que le baptême ne sert de rien aux enfants, et même que le baptême d'eau ne sert de rien à personne; ils le remplacent par un prétendu baptême de feu. Ils rejettent le purgatoire, les prières pour les morts, le sacrifice de la messe; quand ils y assistent ce n'est que par feinte et pour n'être pas découverts. Ils rejettent le sacerdoce de l'Église romaine et prétendent qu'il n'existe de vrais prêtres que dans leur secte. Ils nient la consécration du corps de Notre-Seigneur. Ils vont même plus loin, comme l'apprit à Ecbert l'un de ceux qui les avaient quittés; ils disent que Notre-Seigneur ne s'est fait homme, n'est mort et ressuscité qu'en apparence; aussi font-ils leur possible pour ne point célébrer la fête de Pâques avec les chrétiens, mais une autre fête entre eux, le jour où Manès fut mis à mort. Ceux qui furent examinés à Cologne confessèrent encore une autre extravagance jusqu'alors inouïe, savoir, que les âmes humaines ne sont autres que les esprits apostats chassés du ciel, et qu'ils peuvent, dans les corps humains, mériter le salut par les bonnes œuvres, mais seulement dans leur secte. Ecbert ajoute que leurs erreurs sont innombrables et qu'il signale seulement celles qui lui semblent les plus dangereuses <sup>2</sup>. Il les réfute ensuite avec beaucoup de clarté et de justesse.

Les cathares disaient que la doctrine chrétienne est cachée chez eux et qu'eux seuls la connaissent. Ecbert leur montre, par les paroles de Jésus-Christ et des apôtres, que la doctrine chrétienne ne doit point être cachée, mais prêchée sur les toits, prêchée à toute créature, publiée devant les rois et les prin-

ces; que c'est une ville bâtie sur une montagne, qui ne saurait être cachée d'aucune manière; qu'il faut la confesser devant les hommes si l'on veut être reconnu de Jésus-Christ devant son Père. D'où Ecbert conclut que la doctrine que les cathares cachaient et dissimulaient avec tant de soin n'était pas la doctrine chrétienne. « S'il arrive que quelqu'un d'entre vous soit arrêté pour son erreur et conduit devant les juges de l'Église, ou bien vous niez absolument votre créance, ou bien vous ne confessez vos erreurs que quand vous n'espérez plus échapper à la mort. Une pareille confession ne vous est point glorieuse; c'est comme la confession d'un voleur, qui, n'espérant plus échapper à la corde, confesse impudemment ses larcins; et, si quelques-uns d'entre vous ont été tués par le peuple dans l'ardeur de son zèle, ce ne sont pas des apôtres qui souffrent le martyre, mais plutôt des voleurs et des larrons exécutés par justice. »

Après avoir exposé l'origine et la propagation clandestine de l'hérésie des cathares Ecbert signale l'origine et la propagation manifeste de la doctrine chrétienne. C'est Pierre, vicaire du Christ, qui, de Jérusalem, d'Antioche, mais surtout de Rome, l'annonce et la persuade à tous les peuples de la terre, particulièrement aux Francs et aux Germains, par saint Remi, saint Boniface et leurs successeurs. « Il est donc manifeste, conclut-il, que le fondement de notre foi est la doctrine de Pierre, qui fut du Christ, qui fut de Dieu, et Dieu même. Mais le fondement de votre erreur est la doctrine de Manès, qui ne fut pas de Dieu, mais du diable, non pas du Christ, mais de l'Antechrist. Cela seul suffit à tout homme sensé pour voir qu'il faut s'attacher à notre foi catholique et non à votre infidélité occulte, qui mérite d'être maudite et anathématisée à jamais, avec son fondement, par tous ceux qui aiment la vérité. »

Les manichéens, qui se livraient en secret à des actions si honteuses, qui d'ailleurs, par le fond même de la doctrine, ne tendaient qu'à faire retomber le péché de l'homme, non plus sur l'homme, mais sur Dieu même, les manichéens se faisaient un plaisir cruel de reprocher aux catholiques, particuliè-

<sup>1</sup> 1 Tim., 4. — <sup>2</sup> Bibl. PP., t. 23, p. 601.

rement aux prêtres, les moindres fautes, et de conclure que leur foi non-seulement était morte, mais nulle. Ecbert distingue entre les fautes légères et les fautes graves ; avec les premières la foi demeure vivante ; avec les secondes elle est morte, mais non pas anéantie. Les hérétiques disaient qu'un prêtre dont la foi est morte ne peut profiter par son ministère ni à soi ni à autrui. Ecbert fait voir que son ministère peut toujours profiter aux autres, et il le fait voir par cette comparaison. « Il arrive quelquefois qu'un médecin habile tombe dangereusement malade ; il a la science pour se guérir, il a le remède pour vaincre sa maladie ; mais il est si délicat qu'il ne saurait goûter de ses propres remèdes. Il les donne à un autre, qui a le même mal, et celui-là est guéri ; pour lui il demeure dans son infirmité jusqu'à la mort. Véritablement on peut dire de ce médecin que sa science est morte pour lui, mais vivante pour les autres. »

Les chefs des cathares disaient qu'on ne pouvait se sauver dans le mariage et qu'il fallait absolument séparer les époux. Ecbert leur montre par l'Écriture que cette doctrine ne venait pas de Dieu, mais du démon. Jésus-Christ, interrogé par les pharisiens si le mari pouvait renvoyer sa femme pour une cause quelconque, au lieu de répondre que non-seulement il le pouvait, mais le devait, répondit au contraire : « Il n'en a pas été ainsi au commencement. Dieu ne créa d'abord qu'un homme et qu'une femme, pour mieux marquer l'union. Ce que Dieu a donc uni, que l'homme ne le sépare point ! »

Saint Paul commande aux époux, de la part du Seigneur, de ne point se séparer ; il dit de plus : « Que la femme rende le devoir à l'homme et l'homme à la femme. » Il dit même de la veuve qu'elle peut se marier à qui elle voudra, pourvu que ce soit dans le Seigneur. Pour colorer leur hérésie sur le mariage les cathares disaient en cachette que le fruit dont Dieu défendit au premier homme de goûter, dans le paradis, n'était autre que la femme. Ecbert leur fait voir combien une pareille imagination est absurde. « D'où savez-vous que Dieu défendit au premier homme de manger d'un certain

fruit ? C'est sans doute du livre de la Genèse. Or, si vous savez lire, vous verrez dans ce livre même que l'arbre de la science du bien et du mal avait été planté avant que l'homme eût été créé. Comment donc cet arbre peut-il être la femme, formée après l'homme et de l'homme ? D'ailleurs Dieu ne dit-il pas : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui un aide qui lui soit semblable ? » Pourquoi cet aide sera-t-il une femme plutôt qu'un homme, si ce n'est pour la propagation de l'espèce humaine ? N'est-ce pas évidemment pour cela que Dieu les bénit l'un et l'autre et qu'il leur dit : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre ? » Bénédiction et parole qu'il renouvelle encore à Noé et à ses fils. »

Les cathares ne mangeaient pas de chair, par la raison, disaient-ils, que la chair vient de la génération. Ecbert leur fait voir qu'ils se contredisaient eux-mêmes, puisqu'ils mangeaient de la chair de poisson, qui ne vient pas moins de la génération que celle des oiseaux et des quadrupèdes. « Autant vaudrait dire que vous ne mangez pas de chair de vache parce que la vache a des cornes ; car, pour une bête, il n'y a pas plus de péché à être engendrée que cornue. » Manès en donnait pour raison que la chair est une créature du diable. Ecbert fait observer que c'est là un grossier mensonge, puisque nous voyons dans l'Ancien Testament que c'est Dieu qui crée les animaux, et que, dans l'Évangile de saint Jean, il est dit que tout a été fait par le Verbe, et que sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. « Si donc vous vous abstenez de la chair parce qu'elle vient de la génération, vous êtes des imbéciles ; si c'est parce qu'elle est la créature du diable, comme en a menti votre patriarche Manès, vous êtes des insensés, aussi bien que lui. »

Les cathares non-seulement rejetaient le baptême des enfants, ils prétendaient encore que les adultes devaient être baptisés, non dans l'eau, mais dans le feu. Pour cela ils allumaient des chandelles tout autour d'une salle secrète ; ils plaçaient le néophyte au milieu de la salle, et l'archicathare lui mettait les mains sur la tête et le bénissait. Ecbert remarque que ce n'est pas là baptiser



dans le feu, mais auprès du feu. Il ajoute : « Puisqu'il faut parler aux fous selon leur folie, voici comment vous devriez faire. Allumez un grand feu au milieu de votre synagogue, placez votre novice au milieu de ce feu ; si votre archicathare, en lui imposant les mains, ne se brûle pas les ongles, si votre néophyte en sort sain et sauf, je conviendrai pour le coup qu'il a été bien baptisé. Insensés que vous êtes ! Prétendez-vous mieux savoir avec quoi il faut baptiser que le Seigneur lui-même, qui a été baptisé dans l'eau du Jourdain, et qui a dit : « Si quelqu'un ne naît de nouveau par l'eau et le Saint-Esprit il ne saurait entrer dans le royaume de Dieu ? » Quand saint Pierre voulut baptiser le centurion Corneille, le diacre Philippe, l'eunuque de la reine Candace, demandèrent-ils du feu ou de l'eau ? » C'est avec cette justesse souvent piquante que le savant Ecbert expose et réfute les erreurs des cathares<sup>1</sup>. De tous les auteurs du temps il nous paraît avoir pénétré le mieux leurs ténébreux mystères.

Le prévôt Évervin, quand il pria saint Bernard de réfuter ces hérétiques, ne les connaissait pas encore si bien. Saint Bernard, qui les connaissait déjà mieux par son voyage en Languedoc, les réfuta dans deux sermons sur le Cantique, où il les compare à ces petits renards qui ravagent furtivement la vigne de l'Époux, et qu'il est difficile de prendre à cause de leur dissimulation et de leur hypocrisie. Ils défendent de jurer, et ils se parjurent effrontément pour cacher leurs mystères. Saint Bernard les prend par là même. « Répondez-moi, vous qui êtes plus sages qu'il ne faut et plus insensés qu'on ne saurait dire. Le mystère que vous cachez est-il de Dieu ou non ? S'il est de Dieu pourquoi ne le publiez-vous pas pour sa gloire ? car il est de la gloire de Dieu de révéler ses paroles. Et s'il n'est pas de Dieu, pourquoi croyez-vous à ce qui n'est pas de Dieu, sinon parce que vous êtes un hérétique ? Vous faites profession de ne suivre que le seul Évangile ; répondez donc à l'Évangile où le Seigneur dit : Ce que je vous dis dans les ténèbres dites-le en plein jour, et ce que je

vous dis à l'oreille prêchez-le sur les toits<sup>1</sup>. »

Par aversion du mariage et sous prétexte de garder la continence ces hérétiques séparaient les femmes des maris, les maris des femmes ; puis chacun d'eux vivait continuellement avec une femme ou une fille, qui n'était ni sa fille, ni sa femme, ni sa sœur, ni sa nièce ; il se trouvait avec elle nuit et jour, mangeant, travaillant, couchant dans la même chambre. « Être toujours avec une femme et ne point la connaître, dit saint Bernard, n'est-ce point un plus grand miracle que de ressusciter un mort ? Or vous ne pouvez pas faire ce qui est plus aisé, et vous voulez que je croie de vous ce qui est beaucoup plus difficile ? Vous voulez qu'on vous croie chaste ; vous vous vantez de suivre exactement l'Évangile ; mais l'Évangile ne condamne-t-il pas ceux qui scandalisent le plus petit de l'Église ? et vous, vous scandalisez l'Église entière. Certes vous êtes vraiment de ces renards qui ravagent la vigne<sup>2</sup> ; car, ôtez de l'Église l'honnêteté du mariage et la chasteté du lit nuptial, ne la remplissez-vous pas aussitôt de concubinaires, d'incestueux et d'impudiques de toutes les espèces les plus abominables ?

« Quelques-uns s'étonnent de ce que certains de ces hérétiques, brûlés par le peuple, semblaient aller à la mort non-seulement avec patience, mais avec joie. Ces personnes ne considèrent point assez le grand pouvoir qu'a le diable, tant sur les corps que sur les esprits qu'il lui est une fois permis de posséder. N'est-il pas plus étrange qu'un homme se fasse mourir lui-même que d'attendre volontairement qu'un autre lui donne la mort ? Cependant nous savons par expérience que le diable a souvent eu ce pouvoir sur plusieurs, qui se sont ou noyés ou pendus de leur propre mouvement. Judas ne s'est-il pas pendu lui-même, et assurément par la suggestion du diable ? Ainsi l'obstination de ces gens-là n'a rien de semblable à la constance de nos martyrs ; car, ce qui leur fait mépriser la mort, c'est la piété dans les uns, l'endurcissement du corps dans les autres.

« Cela étant ainsi, conclut saint Bernard,

<sup>1</sup> *Bibl. PP.*, t. 23, p. 601, 602.

<sup>1</sup> *Matth.*, 10, 27. — <sup>2</sup> *S. Bern., serm. C5 in Cant.*

il est inutile de nous étendre davantage contre des gens et très-insensés et très-opiniâtres ; il suffit de les avoir fait connaître pour qu'on les évite. C'est pourquoi, pour les mieux découvrir, il faut les contraindre ou de chasser les femmes qu'ils entretiennent chez eux, ou bien de sortir de l'Eglise, puisqu'ils la scandalisent par ce commerce indécent. Mais c'est une chose tout à fait déplorable qu'il se trouve non-seulement des princes séculiers, mais encore, dit-on, quelques-uns du clergé, et même des évêques, qui, bien loin de les poursuivre comme ils devraient, les tolèrent à cause du profit qu'ils en retirent et des présents qu'ils en reçoivent. Eh ! comment, disent-ils, condamnerons-nous ceux qui ne sont ni convaincus des erreurs dont on les accuse ni ne les confessent ? Ce prétexte, et non pas cette raison, est très-frivole ; vous les découvrirez facilement par ce moyen, sans parler des autres. Séparez les uns d'avec les autres ces hommes et ces femmes qui se vantent si fort de leur continence ; contraignez également les femmes de demeurer avec celles de leur sexe et de leur profession et les hommes avec leurs semblables. De cette manière on pourvoira à la sûreté de leur vœu et à leur réputation, lorsqu'ils auront des témoins et des gardiens de leur continence. Que s'ils ne veulent pas souffrir cette séparation, l'on aura tout sujet de les chasser de l'Eglise, puisqu'ils la scandalisent par cette cohabitation, non-seulement suspecte, mais encore illicite<sup>1</sup>. »

Dans le douzième siècle les Juifs paraissent avoir remué comme les manichéens. Nous avons déjà vu l'abbé Rupert écrire contre eux ; Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, écrivit de même contre les Juifs un traité en cinq livres. Dans le premier il prouve que le Christ est le Fils de Dieu, particulièrement par ces paroles du psaume 2 : « L'Eternel m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » Dans le second il prouve par plusieurs endroits du Pentateuque, des Psaumes et des Prophètes, que le Christ est vraiment et proprement Dieu ; dans le troisième, que le Christ n'est point un roi tem-

porel, comme les Juifs s'imaginent, mais un Roi éternel et céleste ; dans le quatrième, que le Christ n'est plus à venir, comme le rêvent les Juifs, mais qu'il est déjà venu pour le salut du monde, dans le temps fixé d'avance. Dans le cinquième il confond les Juifs par les fables ridicules et absurdes du Talmud. Dans leur aveuglement ils préféreraient dès lors le Talmud de leurs rabbins aux cinq livres de Moïse, aux écrits des Prophètes et aux autres écrivains sacrés. A cette question : « Qu'est-ce que Dieu fait dans le ciel ? » on y répond : « Il n'y fait autre chose que de lire assidûment le Talmud et d'en conférer avec les savants juifs qui l'ont composé. » Mais Dieu a-t-il donc besoin de cette lecture pour s'instruire ? L'historiette suivante du Talmud peut servir de réponse. Un jour, dans une de ces conférences, il fut question des différentes sortes de lèpre. On demanda si telle maladie était une sorte de lèpre ou non. Dieu fut d'un avis, les rabbins furent d'un autre. Après s'être longuement et chaudement disputé on convint de s'en rapporter au rabbin Néhémias, qui vivait encore sur la terre. Dieu envoya l'ange de la mort pour amener son âme dans le ciel ; mais l'ange trouva le rabbin lisant le Talmud. Or le Talmud est une chose si sainte que tant qu'on le lit on ne peut mourir. L'ange, ne pouvant mettre la main sur lui, voulut lui persuader que le ciel valait mieux que la terre ; mais le rabbin protesta par le Talmud qu'il ne voulait pas encore mourir, et il le lisait assidûment, afin de ne pouvoir être mis à mort. L'ange, ayant fait son rapport à qui l'avait envoyé, fut envoyé de nouveau, avec ordre de faire un tel vacarme au-dessus de la maison du rabbin qu'il détournât les yeux de dessus le Talmud et pût alors être frappé de mort. Le stratagème réussit. L'âme du rabbin Néhémias, arrivant donc au ciel, y trouva Dieu assis sur un trône et disputant avec les savants juifs pour savoir si telle maladie était une lèpre ou non. « Ce n'en est pas, ce n'en est pas ! » s'écria aussitôt le nouvel arrivant. Dieu rougit quelque temps de sa défaite, mais n'osa rien objecter contre la décision d'un si habile docteur, et finit par dire : « Nazahouni Benaï,

<sup>1</sup> *Serm.* 66.



c'est-à-dire : Mes enfants m'ont vaincu<sup>1</sup> ! »

Telle est une des fables rabbiniques que cite Pierre le Vénérable et dont fourmille en effet le Talmud. On y voit l'orgueil satanique du pharisien, qui met sa parole au-dessus de la parole de Dieu, sa science au-dessus de la science de Dieu, soi-même au-dessus de Dieu. Et voilà de quoi les rabbins, depuis dix-huit siècles, repaissent l'esprit de leurs coreligionnaires, voilà quelle idée abjecte ils leur donnent de Dieu même ! C'est bien ce que dit saint Paul : « Ils détournent l'ouïe de la vérité et s'appliquent à des fables<sup>2</sup>. »

En voici d'autres non moins extravagantes. Quand Dieu fit le firmament il y laissa un grand trou vers le septentrion. Et pourquoi ? Afin que, si quelqu'un se présente qui se dise dieu, il le prouve en remplissant cette brèche du firmament. Ce n'est pas tout. Chaque jour Dieu se met en colère, et c'est à la première heure du jour, au moment où les rois d'iniquité se lèvent, mettent leur diadème et adorent le soleil. Quant au moment précis où la chose arrive, il n'y a que deux individus à le savoir : Balaam, fils de Béor, parmi les hommes, et le coq parmi les oiseaux<sup>3</sup>. Ce n'est pas fini. Une fois chaque jour Dieu pleure sur la captivité des Juifs ; alors deux larmes tombent de ses yeux dans la grande mer ; ce sont ces traînées de lumière qui paraissent tomber des étoiles pendant la nuit. Enfin trois fois par jour il rugit comme un lion, frappe le ciel de ses pieds, puis gémit comme une colombe, tournant la tête de côté et d'autre, et cela de douleur et de regret d'avoir brûlé son temple et dispersé ses enfants parmi les nations. Plusieurs rabbins ont entendu ces cris au milieu d'un lieu en ruines<sup>4</sup>.

Pierre le Vénérable cite encore ce récit du Talmud. Og, roi de Basan, voyant l'armée innombrable d'Israël (ils étaient plus de six cent mille combattants), prit sur sa tête une pierre assez grande pour en écraser toute cette multitude ; mais, pendant qu'il songeait à exécuter ce dessein, un très-petit oiseau, la huppe, se percha sur cette énorme pierre, et fit tant avec son bec qu'elle y

creusa un trou assez considérable pour que la tête du roi pût y passer, et, de fait, la tête d'Og passa à travers, et l'énorme pierre lui resta sur les épaules comme un collier. Il eût bien voulu s'en défaire, mais impossible ; soudain ses dents s'étaient allongées de telle sorte qu'il n'y avait plus moyen de faire repasser la pierre, ou plutôt la montagne. Ce que voyant Moïse, qui avait dix coudées de haut, avec une verge de dix coudées de long, il sauta de dix coudées en l'air pour pouvoir frapper Og en quelque endroit de son corps. Cependant le haut de sa verge n'atteignit encore que la cheville du pied d'Og, qui toutefois tomba du coup et expira. Telle est la fable du Talmud<sup>1</sup>.

Pierre le Vénérable fait observer que jamais Ésope ni Ovide n'ont imaginé une fable aussi prodigieuse. En effet la cheville du pied d'Og avait environ trente coudées de haut, puisque Moïse peut à peine y atteindre avec les dix coudées de sa taille, les dix de sa verge et les dix qu'il sauta en l'air. Or, d'après les proportions ordinaires du corps humain, les trente coudées de la cheville donneraient sept cents coudées, moins dix, pour la taille entière d'Og, et cent vingt coudées pour sa largeur ; mais, par malheur, Moïse nous apprend que le lit du roi Og se voyait encore de son temps dans la ville de Rabbath, et que ce lit n'avait que neuf coudées de long sur quatre de large. Comme d'ordinaire le lit est un peu plus long et un peu plus large que celui qui doit coucher dedans, on ne voit pas trop comment les Juifs pourraient concilier le Talmud et Moïse<sup>2</sup>. Ce que l'on voit bien, en attendant, c'est que le Talmud ne respecte pas plus les livres de Moïse que la majesté de Dieu. Il ne respecte pas davantage la pudeur ; on y trouve les fables les plus obscènes, même sur les patriarches et les prophètes.

L'humanité n'y est pas moins outragée que la pudeur. En beaucoup d'endroits du Talmud non-seulement on permet aux Juifs de tuer les chrétiens quand ils peuvent, mais on leur en fait une bonne œuvre. Ainsi le meurtre du prêtre chrétien égorgé de nos

<sup>1</sup> *Bibl. PP.*, t. 22, p. 1014. — <sup>2</sup> Tite, 4, 4. — <sup>3</sup> *Bibl. PP.*, t. 12, p. 1018. — <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 1020.

<sup>1</sup> *Bibl. PP.*, t. 22, p. 1021. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 1022. Voir encore la seconde lettre de M. Drach, rabbin converti.

jours avec son domestique par les principaux Juifs de Damas, comme il a été constaté juridiquement par les autorités du pays, n'a rien que de conforme à la morale du Talmud. D'après cela les accusations si souvent répétées contre les Juifs pendant le moyen âge, comme ayant égorgé des enfants chrétiens, n'ont rien d'improbable.

Dans l'année même où l'on prêcha la seconde croisade ils furent accusés d'avoir crucifié à Norwich, en Angleterre, un enfant nommé Guillaume. C'est ce que rapporte un auteur du temps, Robert du Mont. Et voilà surtout ce qui exaspérait contre les Juifs les populations chrétiennes.

Non content de réfuter les manichéens et les Juifs Pierre le Vénérable entreprit les mahométans. Voici à quelle occasion. Dans un voyage qu'il fit en Espagne, l'an 1141, il fut peiné de voir le peu de zèle que les chrétiens montraient pour la conversion de ces infidèles. Il crut en trouver la cause en ce qu'on ne connaissait point exactement leurs croyances et leurs erreurs. Pour écarter cet obstacle Pierre fit d'abord traduire l'Alcoran en latin, avec tout le soin possible. Il y employa trois savants chrétiens, Robert de Rétine, Arman de Dalmatie et Pierre de Tolède, auxquels il adjoignit un Sarrasin nommé Mahomet. Ces quatre hommes, ayant fouillé dans les bibliothèques des Arabes, traduisirent non-seulement l'Alcoran, mais encore tout ce qu'ils trouvèrent sur l'origine, la vie et la doctrine de Mahomet, son auteur. Cette traduction de l'Alcoran a été imprimée dans le seizième siècle, à Zurich, en 1543. De retour en France Pierre le Vénérable envoya cette traduction à saint Bernard, avec une lettre où il l'exhortait à consacrer les talents que Dieu lui avait donnés à réfuter ce livre. Nous n'avons pas la réponse de saint Bernard; nous ne voyons pas non plus qu'il ait jamais rien écrit contre les mahométans.

Pierre lui-même entreprit cette tâche. Il fit d'abord un court exposé de toute l'hérésie des Sarrasins ou Ismaélites, pour l'utilité de ceux qui voudraient la réfuter en détail. Leur première et principale erreur est de nier, avec Sabellius, la trinité des personnes en Dieu; la seconde, de ne pas croire, non

plus que les ariens, que Jésus-Christ soit le Fils de Dieu et Dieu même; seulement ils le reconnaissent pour le Verbe de Dieu, l'Esprit de Dieu, le Messie, né de la Vierge Marie, le plus grand des prophètes, ajoutant qu'il n'est pas mort, mais que, quand les Juifs voulurent le tuer, il s'échappa de leurs mains, monta au ciel, d'où il viendra pour tuer l'Antechrist, convertir à sa loi le reste des Juifs et sauver tous les chrétiens.

« La tendance principale de cette hérésie, dit avec justesse Pierre le Vénérable, c'est que Jésus-Christ ne soit pas cru Dieu ni Fils de Dieu; mais, si grand, si sage, si chéri de Dieu, si grand prophète qu'il puisse être, seulement un pur homme. Cette hérésie conçue jadis par la malice de Satan, semée d'abord par Arius, propagée par Mahomet, sera consommée par l'Antechrist, suivant l'intention de son inventeur, Satan. Arius commence par nier que Jésus-Christ soit vrai Fils de Dieu; l'Antechrist finira par soutenir qu'il n'est d'aucune manière ni Dieu ni Fils de Dieu, mais pas même un homme de bien. Mahomet tient le milieu entre les deux, pour compléter l'un et préparer l'autre; car rien n'est si contraire à l'ennemi du genre humain que la foi d'un Dieu incarné<sup>1</sup>. »

Ce qui déterminait Pierre le Vénérable à écrire contre les mahométans ce fut l'exemple des saints Pères. Ils ont écrit contre toutes les erreurs, et des hérétiques, et des Juifs, et des païens. Le mahométisme était un ramassis des unes et des autres; il avait infecté la troisième partie du monde. Il fallait d'autant plus écrire contre lui, à l'exemple des Pères, afin d'en retirer quelques-uns, s'il était possible, ou du moins d'en préserver un plus grand nombre.

Dans son ouvrage, qui est en quatre livres, Pierre s'adresse aux mahométans eux-mêmes, et cela dès l'inscription. « Au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit, un seul Dieu tout-puissant et véritable, Pierre, Gaulois de nation, chrétien par la foi, et, par son office, abbé de ceux qu'on appelle moines, aux Arabes, enfants d'Ismaël, qui observent la loi de celui qu'on appelle Mahomet.

<sup>1</sup> *Bibl. PP.*, t. 22, p. 1031 et 1032.



« Il semble étrange, et il l'est peut-être, qu'étant aussi éloigné de vous par le lieu, par la langue, par la profession, par les mœurs et la vie, je vous écrive du fond de l'Occident, à vous qui êtes en Orient et au Midi, et que je vous entreprenne, vous que je n'ai jamais vus et que je ne verrai peut-être jamais. Je vous entreprends en effet, non par les armes, comme les nôtres font souvent, mais par la parole, non par la force, mais par la raison, non par haine, mais par amour; par cet amour qu'un chrétien doit avoir pour ceux qui sont éloignés du Christ; par cet amour que Dieu lui-même a eu pour les idolâtres, qu'il a rappelés du culte des idoles. Je le fais encore par cet amour naturel que tout homme a pour son semblable, et je vous invite à procurer votre salut, non ce salut de l'homme, qui est vain, comme dit David, mais ce salut des justes qui vient de l'Éternel<sup>1</sup>. Je vous cite ces paroles des Psaumes parce que Mahomet lui-même reconnaît que Dieu a donné la Loi à Moïse, les Psaumes à David et l'Évangile au Christ. Je vous invite donc, non point à un salut qui passe, mais à la vie éternelle. Il est donné aux hommes d'en jouir un jour, mais seulement à ceux qui pensent de Dieu ce qui est et non ce qui n'est pas; à ceux qui l'adorent, non pas suivant les fantômes de leur cœur, mais comme lui-même veut et commande qu'on l'adore.

« Mais on dit que vous ne voulez ni rendre compte de votre créance à ceux qui vous interrogent, ni écouter ceux qui veulent vous rendre compte de la leur; la renommée ajoute même qu'au premier mot vous saisissez des pierres ou des épées pour tuer qui vous parle. Vous qui vous appliquez avec sagacité à la science séculière, voyez si un pareil procédé est raisonnable. Dans les choses temporelles nul homme sensé ne veut être trompé, prendre le faux pour le vrai, le douteux pour le certain. En cela il n'y a ni parenté ni amitié qui tiennent; on le voit par l'exemple des philosophes grecs, latins, persans et indiens. A plus forte raison faut-il chercher la vérité dans les choses divines; car est-il raisonnable qu'une loi me permette,

comme la loi mahométane, de chercher à m'instruire quant aux créatures, et qu'elle me le défende quant au Créateur, de telle sorte que, si j'en ouvre seulement la bouche, on me coupe aussitôt la tête? Nulle part ailleurs on ne trouvera une loi pareille. Certainement telle n'est point la loi chrétienne; car le chef des apôtres du Christ nous fait ce commandement: « Soyez prêts à rendre compte, à quiconque vous le demande, de la foi et de l'espérance qui est en vous<sup>1</sup>. » En effet la vérité cherche la lumière; la fausseté, les ténèbres. La raison en est à ce que dit notre Christ dans son Évangile, que Mahomet confesse lui avoir été donné de Dieu: « Quiconque fait mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient discutées; mais qui fait la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles ont été faites en Dieu<sup>2</sup>. » Telles sont les paroles de la vérité, la parole de celui que votre Mahomet élève par d'immenses louanges; de celui que, dans bien des endroits de son Alcoran, il confesse l'envoyé de Dieu, le Verbe de Dieu, l'Esprit de Dieu; de celui qu'il confesse avoir vécu sans péché, être plus grand qu'aucun homme, plus grand que lui-même.

« Considérez, au contraire, les paroles de celui que vous regardez comme votre prophète; voyez combien elles sont frivoles, combien peu dignes et peu sensées: « Si quelqu'un veut disputer avec vous sur la loi dites-lui anathème et contentez-vous de le menacer de la colère de Dieu. Ne disputez point avec ceux qui ont la loi, c'est-à-dire avec les Juifs et les Chrétiens; car il vaut mieux tuer que disputer. » Ainsi ce n'est point par la raison, mais par le glaive, qu'il a voulu procéder. Les paroles manquent pour réfuter une absurdité aussi cruelle. Imitiez plutôt les chrétiens; ils écoutent patiemment les Juifs, qui cependant leur sont contraires; même ceux des vôtres qui sont prisonniers chez eux, ils leur laissent la liberté de parler. C'est par l'instruction et la patience que les chrétiens ont persuadé les diverses nations, entre autres l'Angleterre.

<sup>1</sup> Psaume 59, 11, et 36, 29.

<sup>1</sup> 1 Pierre, 3, 15. — <sup>2</sup> Jean, 3, 20.

« Voici qui m'étonne beaucoup. Votre Mahomet emprunte bien des choses et à la loi des Juifs et à la loi des chrétiens, parce que l'une et l'autre sont de Dieu ; mais, si elles sont de Dieu l'une et l'autre, il faut les recevoir, non par lambeaux, mais tout entières. Si elles ne sont pas de Dieu il ne faut les recevoir ni en tout ni en particulier, et effacer de l'Alcoran ce qui en a été tiré.

« Prétendez-vous que les livres des Juifs et des chrétiens ont été corrompus ? Mais quelle preuve en avez-vous ? L'Alcoran même ne le dit pas. Accuser sans preuve c'est prouver contre soi. Mais voici ce que vous alléguez. Quand les Juifs revinrent de la captivité de Babylone ils mirent la loi de Moïse sur un âne, qui s'échappa dans la route et disparut au milieu des déserts et des montagnes. Et voilà comment les Juifs perdirent leur loi. » Pierre le Vénérable fait sentir aux mahométans, le plus honnêtement qu'il peut, que cette histoire de l'âne est une histoire d'âne. D'ailleurs il n'y avait pas que cet exemplaire de la loi ; des milliers d'autres se trouvaient parmi les Juifs qui ne revinrent pas de la captivité, comme il y a des milliers d'exemplaires de l'Alcoran parmi les sectateurs de Mahomet. Si la loi avait été falsifiée par l'un tous les autres eussent réclamé. Il en est de même du Nouveau Testament : impossible d'y faire aucune altération en cachette ; car, suivant un proverbe français, ce qui est su de deux est su de tout le monde. Enfin, si la loi ou l'Évangile avaient été falsifiés, ce que l'Alcoran en tire serait donc faux ou douteux. A moins donc de mettre en doute leur Alcoran, les mahométans doivent admettre l'intégrité de la loi et de l'Évangile. C'est par là que Pierre de Cluny termine son premier livre <sup>1</sup>.

Dans le second il commence à faire sentir aux mahométans combien a peu de consistance ce qu'ils disent et croient de leur prophète et de son Alcoran. Sans doute il faut croire un vrai prophète de Dieu, mais il faut savoir d'abord si c'est un prophète véritable ou non. La prophétie est la manifestation des choses inconnues, soit passées, soit présentes,

soit futures, en vertu de l'inspiration divine et non d'une invention humaine ; d'où il suit que le prophète est celui qui, inspiré de Dieu et non instruit des hommes, leur fait connaître les choses passées, présentes ou futures, qu'ils ne connaissent point d'eux-mêmes. Tels furent Moïse, Isaïe, Jérémie, Ézéchiël et Daniel. Leurs livres sont remplis de diverses prédictions qu'ils n'ont pu faire que par la connaissance que Dieu leur a donnée des choses à venir. Mais, à l'égard de Mahomet, quelle preuve produit-on qu'il ait révélé aux hommes des choses passées, mais qui leur étaient inconnues, ou des choses présentes dont ils n'avaient aucune connaissance, ou qu'il leur ait prédit des choses futures ? Qu'on feuillette l'Alcoran d'un bout à l'autre, on n'y trouvera aucune prophétie de sa part. S'il eût été prophète n'aurait-il pas prévu ses fréquentes défaites dans les combats, et, en conséquence, ne les eût-il pas évitées ?

Il est dit dans l'Alcoran que Dieu, en envoyant Mahomet, lui parla ainsi : « Vous ne viendrez point vers eux avec des miracles évidents, parce qu'ils les rejettent comme odieux et qu'ils se sont déjà opposés à la vérité qui leur a été annoncée. Nous vous donnerions néanmoins des prodiges et des miracles si nous ne savions qu'ils ne vous croiront pas. » Pierre de Cluny se moque avec raison de cette parole extravagante ; car comment faire dire à Dieu que les hommes ne croiraient pas Mahomet s'il faisait des miracles, puisqu'ils l'ont cru sans qu'il en eût fait un seul ? Comment faire dire à Dieu que les peuples n'avaient pas cru à ceux qui avaient fait des miracles avant la venue de Mahomet ? Car, d'après l'Alcoran même, il n'y a eu que deux législateurs envoyés de Dieu, Moïse et Jésus-Christ. Ils ont fait l'un et l'autre des prodiges sans nombre ; mais ceux qui en ont été témoins ont cru à Jésus-Christ.

Les peuples de toute la terre ont cru aussi aux apôtres envoyés de lui en voyant leurs miracles. Ce que Mahomet fait dire à Dieu est donc un mensonge, et par là même un blasphème. Comment enfin Mahomet peut-il se dire prophète, et dire en même temps qu'il n'est pas envoyé pour faire des miracles, puisque le plus grand de tous les miracles

<sup>1</sup> Martène, *Vet. Script. amplissima Collectio*, t. 9, p. 1125-1161.



est la prophétie ? De son propre aveu Mahomet n'est donc prophète d'aucune manière, puisque la prophétie est un des plus grands miracles <sup>1</sup>.

Tel est le fond du second livre. On n'a pas encore retrouvé le troisième et le quatrième. C'est une véritable perte ; car l'ouvrage de Pierre le Vénérable, même tel que nous l'avons, peut être très-utile pour convertir les musulmans. Il est à regretter que sa version de l'Alcoran, ainsi que son ouvrage contre l'hérésie des Sarrasins, ne soient pas plus connus.

Saint Bernard avait fait son voyage en Languedoc, contre les nouveaux manichéens, dans l'intervalle du concile de Paris à celui de Reims. Dans ce dernier, outre l'affaire de Gilbert de la Porrée, que nous avons déjà vue, le Pape Eugène III en termina plusieurs autres. On y fit ou on y renouvela plusieurs canons contre les hérésiarques, contre les ordinations des hérétiques, contre les incendiaires, contre les violateurs des asiles et de la sécurité publique, contre ceux qui se battaient dans les tournois, contre les exactions et les corvées injustes de ceux qui occupaient des châteaux, contre les ravisseurs et les détenteurs des biens d'Église, contre ceux qui n'observaient point la loi touchant l'excommunication et l'interdit, enfin contre le luxe et autres abus des clercs <sup>2</sup>.

Dans ce même concile le Pape Eugène déposa Guillaume, archevêque d'York. Après la mort de l'archevêque Thurstan, au mois de février 1140, cette Église resta vacante plus d'un an. Henri, évêque de Winchester et frère du roi Étienne, fit premièrement élire Henri de Coili, neveu du même prince ; mais, comme il était abbé de Saint-Étienne de Caen, le Pape Innocent ne voulut point qu'il fût archevêque s'il ne renonçait à l'abbaye. Au mois de janvier 1141 on procéda à une nouvelle élection, et la plupart s'accordèrent à choisir Guillaume, trésorier de l'Église d'York. Il était aussi neveu du roi Étienne, fils d'Emma, sa sœur, et de Hébert, comte de Winchester. Ses mœurs étaient très-pures, sa douceur le rendait aimable, et il était li-

béral envers les pauvres ; mais l'archidiacre Gautier et quelques autres s'opposèrent à son élection, soutenant qu'elle n'avait pas été libre et que le comte d'York l'avait ordonnée de la part du roi. En effet ce comte avait assisté à l'élection, et, l'archidiacre Gautier s'étant mis en route pour aller trouver le roi, il le fit prendre et enfermer dans un château. Cette violence seule justifiait l'accusation et rendait l'élection suspecte. Les opposants en appelèrent au Pape ; ils avaient pour eux des religieux de grand mérite, entre autres Guillaume, abbé de Ridal, et Richard, abbé de Fontaines, deux monastères de l'ordre de Cîteaux dans le diocèse d'York. Robert, prieur d'Hagulstadt ; quitta même le pays pour redevenir simple moine à Clairveaux. Saint Bernard épousa leur cause avec chaleur et écrivit au Pape des lettres fort vives contre Guillaume. L'an 1142, l'affaire ayant été examinée à Rome en présence des parties, le Pape Innocent II déclara que Guillaume pourrait être sacré si le doyen d'York affirmait par serment que le comte n'avait point apporté au chapitre un ordre du roi d'élire Guillaume, et si Guillaume lui-même affirmait qu'il n'avait point donné d'argent pour cette dignité. Les conditions furent remplies, mais d'une manière douteuse, et Guillaume fut sacré archevêque d'York, le 27 septembre 1142, par son oncle Henri, évêque de Winchester et légat du Pape.

Les plaintes se renouvelèrent sous Célestin II et Lucius II. Guillaume envoya des députés au premier demander le pallium ; le Pape le refusa aux députés et exigea qu'il vint le chercher lui-même. Lucius II, qui fut Pape bientôt après, ne lui était pas si contraire, et, sur les instances de l'évêque de Winchester, envoya un cardinal porter le pallium à l'archevêque d'York. Mais Guillaume négligea d'aller trouver le cardinal ; car, ayant été élevé en grand seigneur, il avait ce défaut, entre plusieurs vertus, d'être mou et ennemi du travail et de la peine. Il manqua donc l'occasion de recevoir son pallium. Plus tard il alla le demander lui-même à Eugène III, qui venait de monter sur le Siègé apostolique. La plupart des cardinaux étaient pour lui ; mais saint Bernard renou-

<sup>1</sup> Martène, *Vet. Script. amplissima Collectio*, t. 9, p. 1163-1184. — <sup>2</sup> Mansi, t. 21, p. 713-720.

vela contre lui ses instances et écrivit au Pape deux lettres très-fortes à son sujet. Eugène ordonna à Guillaume de s'abstenir des fonctions épiscopales jusqu'à ce que l'évêque de Dunelm, l'ancien doyen d'York, eût mis fin à cette affaire en prêtant le serment que le Pape Innocent avait prescrit. L'évêque s'y refusa et se prononça ainsi contre l'archevêque. Celui-ci, voyant qu'il n'avancait de rien à Rome, passa en Sicile chez le roi Roger, son parent. Cependant, en Angleterre, quelques gentilshommes de sa parenté, touchés de sa disgrâce, brûlèrent une terre de l'abbaye de Fontaines, ce qui acheva d'empirer sa cause et d'indisposer le Pape contre lui.

Enfin, au concile de Reims, les ecclésiastiques d'York renouvelèrent leurs plaintes contre l'archevêque Guillaume. Ils avaient à leur tête Henri de Murdac, nouvel abbé de Fontaines, qui, sous l'archevêque Thurstan, avait été considérable dans l'Église d'York et dans toute la province par sa noblesse, par les honneurs et les richesses dont il jouissait; mais il avait tout quitté pour se rendre moine à Clairveaux, sous la conduite de saint Bernard, et il s'y était distingué par sa vertu et sa régularité. On accusa donc l'archevêque Guillaume, dans le concile de Reims, de n'être ni canoniquement élu, ni sacré légitimement, mais intrus par l'autorité du roi. Il en fut convaincu, et Albéric, évêque d'Ostie, prononça contre lui, au nom du Pape, la sentence de déposition, alléguant pour motif qu'avant l'élection il avait été nommé par le roi Étienne.

Toutefois cette sentence fut donnée contre l'avis de la plus grande partie des cardinaux. Ensuite le Pape écrivit à l'évêque de Dunelm ou Durham et au chapitre d'York d'élire dans le délai de quarante jours un autre archevêque. Ils s'assemblèrent le 24 juillet; une partie du clergé élut Hilaire, évêque de Chichester, les autres élurent l'abbé Henri de Murdac. Le Pape confirma cette dernière élection à Auxerre, et, le 5 décembre, étant à Trèves, il sacra Henri de ses propres mains.

Quand l'archevêque Guillaume fut revenu de Sicile l'évêque de Winchester, son oncle,

le retira auprès de lui et lui donna le choix de toutes ses maisons, lui offrant tout son domestique pour le faire servir comme archevêque. Guillaume choisit une des terres du prélat, où il vécut dans la solitude, ne songeant qu'à faire pénitence. Il souffrit sa déposition avec une extrême patience, sans murmurer, sans se plaindre de ses adversaires et sans écouter qui parlait contre eux. Il était continuellement appliqué à la lecture et à la prière; il devint un tout autre homme qu'auparavant et mérita d'être compté parmi les saints <sup>1</sup>.

Ce fut probablement au même concile de Reims que le Pape termina provisoirement la contestation entre l'archevêque Thibaut de Cantorbéry et l'évêque Bernard de Menève ou Saint-David, au pays de Galles. Jusqu'alors Saint-David avait le titre de métropole; mais, le pays de Galles ayant été réuni à l'Angleterre, l'archevêque de Cantorbéry ordonna Bernard évêque de Saint-David, alors vacant, et lui fit promettre avec serment de ne jamais prétendre le droit de métropole. Plus tard l'évêque vint revendiquer ce droit devant le Pape Eugène, qui, ayant entendu les deux parties, donna la provision à l'archevêque, et, pour juger définitivement, les assigna à la Saint-Luc de l'année suivante. Sa lettre est du 29 juin <sup>2</sup>.

Raimond, archevêque de Tolède, étant arrivé au concile de Reims, se plaignit, de la part du roi de Castille, son maître, de ce que le Pape Eugène avait accordé le titre de roi de Portugal à Alphonse Henrique, moyennant une redevance annuelle de quatre livres d'or, au préjudice de la couronne de Castille. L'archevêque de Tolède se plaignit encore que celui de Brague et ses suffragants refusaient de reconnaître sa primatie, ce qui apparemment était une suite de l'érection du nouveau royaume de Portugal. Pour satisfaire à ces plaintes le Pape Eugène écrivit au roi de Castille, Alphonse VIII, une lettre où il lui déclare qu'il n'a jamais eu intention de diminuer en rien sa dignité ni les droits de sa couronne, et lui promet de favoriser dans son royaume, comme il avait déjà fait, l'ex-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 8 juin. L'article de SAINT GUILLAUME, dans Godescard, est assez mal fait. — <sup>2</sup> Eugène, *epist.* 2.



pédition contre les infidèles. « Nous voulons, ajoute-t-il, que l'évêque de Brague et ses suffragants obéissent à l'archevêque de Tolède comme à leur primate, ainsi qu'il a été ordonné par nos prédécesseurs, et nous avons suspendu l'évêque de Brague à ce sujet. Pour marque de notre affection, nous vous envoyons, par l'évêque de Ségovie, la rose d'or que le Pape a coutume de porter tous les ans le quatrième dimanche de carême, et, parce que vous avez voulu que les évêques et les abbés de votre royaume assistassent au concile de Reims, nous déchargeons, à votre prière, ceux qui n'y sont pas venus, de la suspense prononcée contre eux. » Dans une autre lettre il mande au même roi que, sur sa prière, il accorde à l'archevêque de Compostelle la prérogative de faire porter la croix devant lui <sup>1</sup>. L'archevêque de Brague se soumit enfin à la primatie de celui de Tolède; mais ce dernier en usa si durement envers lui qu'il en fut sévèrement réprimandé par le Pape <sup>2</sup>.

Bernard, archevêque de Tarragone, refusait aussi de reconnaître la primatie de Tolède et avait le même intérêt que celui de Brague, se trouvant dans un autre royaume, sous Raimond Bérenger, qui, de comte de Barcelone, était devenu roi d'Aragon en 1138. Bernard assista au concile de Reims, où le Pape voulut l'obliger à reconnaître l'archevêque de Tolède pour son supérieur; mais Bernard représenta qu'étant nouvellement archevêque il n'était pas encore bien instruit de ses droits et promit de prendre conseil sur cette affaire quand il serait retourné à son Église. Il y a plusieurs lettres du Pape Eugène sur ces affaires d'Espagne. Tout le monde y recourait avec un empressement filial à son autorité; les difficultés ne venaient que de la diversité politique des royaumes <sup>3</sup>.

Des raisons semblables avaient empêché le rétablissement de l'évêché de Tournay, uni à celui de Noyon depuis le temps de saint Médard, c'est-à-dire depuis environ six cents ans. Le clergé de Tournay avait fait des efforts pour ressusciter cet évêché, et sous Urbain II, et sous Pascal II, et sous Inno-

cent II. Ce dernier Pape lui avait même ordonné de procéder à une élection; mais des intrigues et la mort du Pontife firent évanouir leurs espérances. Mais enfin le Pape Eugène, en 1146, rétablit définitivement ce siège et sacra de sa main le nouvel évêque, Anselme, abbé de Saint-Vincent de Laon, que les députés de Tournay avaient élu sur la présentation même du Pape <sup>4</sup>.

Avant de partir pour l'expédition d'Orient le roi Conrad d'Allemagne avait fait élire roi son fils Henri. D'après les lois du royaume l'archevêque de Mayence gouvernait en l'absence du roi. Le Pape l'avait mandé au concile de Reims comme les autres évêques. Retenu par les affaires de l'empire, il ne put s'y rendre dès le commencement. Appelé de nouveau par le Pape, il s'y rendit avec une lettre du jeune roi au Pape Eugène, où il excusait son retard sur le besoin qu'on avait eu de lui en Allemagne <sup>5</sup>. Les ambassadeurs du jeune roi apportaient en même temps au Pontife romain une bulle d'or où le prince lui notifiait son avènement à la couronne, et où il se plaignait et de trois frères qui s'étaient partagé le duché de Pologne, après avoir chassé leur frère aîné, et des évêques de cette province, qui n'observaient pas le serment qu'ils avaient fait à leur père sur ce sujet <sup>6</sup>. Le Pape Eugène envoya un cardinal-diacre en Pologne pour rétablir la paix entre le duc et ses frères et régler les affaires de l'Église comme légat apostolique, avec ordre d'excommunier celui des princes qui s'opposerait à la paix et de jeter l'interdit sur ses terres. Le légat exécuta sa commission, mais les évêques de Pologne n'observèrent point l'interdit, sous prétexte que ce n'était pas l'ordre du Pape. Informé de ce qui se passait, Eugène III leur écrivit une lettre de réprimande, où il confirme tout ce qu'avait fait son légat et leur enjoint de s'y soumettre, sous peine d'encourir l'indignation de saint Pierre <sup>7</sup>. C'est ainsi que le chef de l'Église, sur les plaintes du roi d'Allemagne, rétablit la paix dans la Pologne.

Au concile de Reims se trouvait entre au-

<sup>1</sup> Eugène, *epist.* 74 et 75. — <sup>2</sup> Id., *epist.* 81. — <sup>3</sup> *Epist.* 82.

<sup>4</sup> *Narrat. Tornac.*, apud d'Acheri, *Spicileg.*, t. 12, p. 483. — <sup>5</sup> Mansi, t. 21, p. 741. — <sup>6</sup> Neubrig., apud Baron., ann. 1148, n. 8. — <sup>7</sup> Mansi, t. 21, p. 685.

tres Guibald, autrefois abbé de Stavelo, ensuite momentanément du mont Cassin, et enfin de Corbie en Saxe. Il venait d'être élu à cette dernière abbaye pour y faire cesser une division occasionnée par un prétendant indigne, qui fut déposé. Le Pape Eugène III confirma la déposition de l'intrus et l'élection de Guibald, qui était un des hommes les plus distingués de l'Allemagne par sa science et ses talents.

L'abbé de Corbie accompagna la croisade qu'on fit contre les Slaves encore païens, et qui faisaient souvent des incursions sur les chrétiens de Saxe et de Danemark. Tout récemment ils avaient surpris et massacré les habitants de Lubeck, un jour de fête. Le Pape Eugène III avait exhorté tous les chrétiens à se défendre contre les Barbares de leurs frontières. Les évêques et les princes de Saxe, ayant à leur tête Frédéric, archevêque de Magdebourg, marchèrent donc contre les païens du Nord, avec une armée de soixante mille hommes. D'un autre côté s'armèrent Albéron, archevêque de Brême; Thietmar, évêque de Werden; Henri, duc de Saxe, et plusieurs autres seigneurs, avec quarante mille hommes. Le roi de Danemark, avec les évêques du royaume, rassembla aussi ses forces par terre et par mer, qui faisaient une armée d'environ cent mille hommes. Toutes ces troupes attaquèrent les Slaves pour venger les meurtres et les ravages qu'ils avaient faits sur les chrétiens, principalement sur les Danois. On attaqua donc les païens en divers endroits, on porta la terreur partout, on fit le dégât et on brûla plusieurs villes, entre autres celle de Malehon, avec le temple d'idoles qui en était proche. Mais, après que cette guerre eut duré trois mois, les serviteurs des princes allemands les plus voisins leur représentèrent qu'en ruinant ce pays ils perdraient les tributs qu'ils avaient accoutumé d'en tirer. Ainsi ils commencèrent à faire la guerre faiblement, et enfin ils firent la paix, à condition que les Slaves recevraient la religion chrétienne et relâcheraient les Danois qu'ils tenaient esclaves. Les conditions furent acceptées, mais observées assez mal, et il fallut encore plusieurs expéditions pour

dompter et civiliser ces hordes barbares <sup>1</sup>.

La Suède avait alors un saint évêque et un saint roi : Henri, évêque d'Upsal, capitale du royaume, et le roi Éric ou Henri, car c'est le même nom. L'évêque Henri était natif d'Angleterre et fut sacré l'an 1148 par le légat apostolique Nicolas, évêque d'Albane, aussi Anglais, qui fut depuis le Pape Adrien IV. Il était chéri du roi Éric, que les états de Suède avaient élu pour le trône après la mort du dernier roi, et qui était d'une des plus illustres familles du royaume. Le premier soin du nouveau roi fut de veiller sur son âme avec une extrême attention. Il assujettissait la chair à l'esprit par le jeûne et les autres mortifications de la pénitence; il vaquait assidûment aux exercices de la prière et de la contemplation, qui faisaient ses principales délices. Ses peuples trouvaient en lui un père, ou plutôt il était le serviteur de tous ses sujets; il travaillait avec une application infatigable à leur rendre justice. Les malheureux étaient sûrs de sa protection; ils pouvaient en tout temps lui porter leurs plaintes et ils ne tardaient pas à être délivrés de l'oppression. Souvent il visitait en personne les pauvres malades et les soulageait par d'abondantes aumônes. Content de son patrimoine il ne levait aucune taxe sur ses sujets; il refusa même la troisième partie des confiscations légales, que les états lui offrirent d'une voix unanime. Il porta de si sages lois pour réprimer les abus et pour assurer la tranquillité publique qu'elles furent célèbres et souvent invoquées dans les siècles suivants.

Quoiqu'il fût naturellement pacifique il ne put se dispenser de faire la guerre. Il marcha contre les Finlandais, peuple livré aux superstitions du paganisme et qui venait souvent piller les terres de son obéissance. Il leur offrit d'abord la paix s'ils voulaient embrasser la foi, et mena avec lui le saint évêque d'Upsal. Il gagna contre les infidèles une grande victoire, se prosterna sur le champ de bataille pour en rendre grâces à Dieu, mais en déplorant la perte de tant d'âmes qui auraient pu se sauver en recevant le baptême. Il donna la paix au peuple qui restait et leur

<sup>1</sup> *Chron. Saxon.*, ann. 1148. Saxo Gram., l. 13. *Helmsold, Chron. Slav.*, l. 1, c. 63.



fit prêcher l'Évangile. Un grand nombre furent baptisés ; on fonda des églises, on établit des prêtres, et le saint évêque Henri demeura avec les nouveaux chrétiens pour les affermir tandis que le roi retourna en Suède. Un d'eux ayant commis un homicide, le saint évêque voulut le soumettre à la pénitence canonique pour retenir les autres par la crainte ; mais le coupable, devenu plus furieux, tua l'évêque même, l'apôtre de la Finlande, dont la sainteté fut confirmée par un grand nombre de miracles. C'était vers l'an 1151, et l'Église honore ce saint martyr le 19 janvier <sup>1</sup>.

Le saint roi Éric, étant revenu en Suède, fut attaqué à l'improviste par un prince danois qui prétendait à la couronne de Suède. Le jour de l'Ascension, comme il entendait la messe à Upsal, sa capitale, on vint lui dire que les ennemis étaient près de la ville et qu'il était à propos de marcher contre eux. « Laissez-moi, dit-il, achever d'entendre la messe ; j'espère que nous entendrons ailleurs le reste du service. » Il sortit pour aller au-devant des ennemis, mais avec peu de suite, et, comme ils en voulaient principalement à sa personne, ils le renversèrent, le percèrent de plusieurs coups et lui coupèrent la tête. C'était le 18 mai 1151, le lendemain de l'Ascension. On trouva sur son corps un cilice, et il avait pratiqué pendant sa vie plusieurs autres austérités, des veilles, des jeûnes, des bains d'eau froide, pour dompter la chair rebelle. Il se fit, après sa mort, un grand nombre de miracles par son intercession, et l'Église l'honore comme martyr le jour qu'il fut tué <sup>2</sup>.

Le légat Nicolas, évêque d'Albane, avait été envoyé par le Pape Eugène en Danemark, et il établit une métropole en Norwège, qui jusqu'alors avait été soumise à l'archevêché de Lunden. Pour en faire autant en Suède il tint à Lincope un concile provincial en 1148 ; mais, comme les Goths et les Suédois ne purent s'accorder sur le lieu de la métropole ni sur la personne du métropolitain, le légat se retira sans rien faire ; car les Goths aimaient mieux reconnaître l'archevêque de Brème que celui d'Upsal. Le légat Nicolas, retour-

nant par le Danemark, laissa à Esquil, archevêque de Lunden, le pallium qu'il avait destiné à celui de Suède, afin qu'il le donnât au prélat que les Goths et les Suédois éliraient d'un commun consentement ; ce qui n'eut point d'exécution. Le légat voulait ainsi établir l'archevêque de Lunden primat de Norwège et de Suède, pour le consoler de l'archevêché qu'il venait d'établir en Norwège, et il confirma, depuis, cette primatie, lorsqu'il fut Pape <sup>1</sup>.

Hartwic était alors archevêque de Brème ; il avait remplacé Albéron, mort en 1148, et tint ce siège vingt ans. L'année suivante, comme la Saxe était en paix avec les Slaves, par suite de la croisade, Hartwic se proposa de rétablir les évêchés ruinés par ces Barbares, savoir Oldenbourg, depuis transféré à Lubeck ; Ratzebourg et Mecklenbourg, depuis transféré à Schwérin. Ces sièges avaient été vacants pendant quatre-vingts ans, et Hartwic se trouva ainsi sans suffragants, n'ayant plus la juridiction qu'avaient eue ses prédécesseurs sur les évêques de Danemark, de Norwège et de Suède. Il s'efforça de la regagner, par sollicitations et par présents, auprès du Pape et de l'empereur ; n'y pouvant réussir, il entreprit de relever ces évêchés situés chez les Slaves, dans son voisinage, et d'utiliser ainsi la paix que la croisade avait procurée. Il sacra évêque d'Oldenbourg saint Wicelin, prêtre vénérable qui travaillait depuis trente ans à la propagation de la foi dans la Hollande ou le Holstein, et il fit Emmehard évêque de Mecklenbourg.

Wicelin était né dans le diocèse de Minden, de parents plus distingués par leur vertu que par leur condition. Il étudia assez tard, premièrement en son pays, puis à Paderborn, sous Hartman, maître célèbre, qui fut obligé de modérer son ardeur pour l'étude. Ensuite Wicelin gouverna l'école de Brème sous l'archevêque Frédéric, dont il était aimé, aussi bien que de ceux que leur vertu distinguait le plus dans cette Église ; mais il était odieux aux clercs négligents et déréglés. On l'accusait aussi de châtier trop rudement ses écoliers, dont plusieurs, toutefois, devinrent

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 19 janv. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 18 mai.

<sup>1</sup> Saxo Gramm., l. 14. Joann. Magn., l. 18, c. 18.

considérables, entre autres un jeune homme nommé Ditmar. Après plusieurs années Wicelin résolut d'aller en France pour faire lui-même de plus fortes études, et, prenant avec lui le jeune Ditmar, il vint à Laon se rendre disciple des deux frères Raoul et Anselme, qui étaient alors les plus fameux pour l'explication de l'Écriture sainte. Il étudia trois ans sous eux, évitant les questions curieuses et les disputes superflues ; puis, avançant dans le désir de la perfection, il résolut de ne plus manger de viande et de porter un cilice sur la chair. Il n'était encore qu'acolyte et n'avait pas voulu monter plus haut, craignant la légèreté de l'âge ; mais, après ces trois années d'études en France, il résolut de retourner dans son pays et de prendre les ordres sacrés.

A son retour il vint trouver saint Norbert, alors archevêque de Magdebourg, qui, ayant reconnu son mérite, l'ordonna prêtre. Alors, brûlant d'un zèle ardent et désirant se rendre utile à l'Église, il apprit que Henri, prince des Slaves, avait dompté des nations barbares et ne cherchait qu'à étendre la religion. Il alla donc trouver Adalbéron, archevêque de Brême, qui approuva son dessein et lui donna mission pour aller prêcher chez les Slaves et travailler à y extirper l'idolâtrie.

Aussitôt il entra dans le pays avec deux prêtres qui se dévouèrent à cette bonne œuvre, et obtint du duc Henri la permission de prêcher et l'église de Lubeck pour y faire leurs fonctions ; mais, Henri étant mort et le pays troublé par une guerre civile, ils s'établirent à Falderen, aux confins de la Holsace, vers les Slaves. Les habitants se disaient chrétiens, mais ils gardaient leurs anciennes superstitions et honoraient encore des bois et des fontaines. Le bienheureux Wicelin s'en fit aimer, et ils écoutaient avec étonnement ce qu'il leur prêchait des biens du siècle futur et de la résurrection. Une multitude incroyable eut recours à la pénitence, et sa prédication se fit entendre dans tout le pays des Northalbingues. Il commença à visiter les églises circonvoisines, instruisant les peuples, corrigeant les pécheurs, terminant les différends, détruisant les bois profanes et toutes les

cérémonies païennes. Sa réputation lui attira plusieurs disciples, tant clercs que laïques, qui formèrent une sainte société, promettant de garder le célibat, de s'appliquer à la prière et au jeûne, de visiter les malades, de nourrir les pauvres, de travailler à leur propre salut et à celui du prochain. Ils priaient surtout pour la conversion des infidèles, mais Dieu ne les exauça pas si tôt.

L'empereur Lothaire, par le conseil de Wicelin, fit bâtir le château de Sigebert, sur la Trave, et y fonda une église dont il lui donna la conduite, ainsi que de celle de Lubeck. Son dessein était de soumettre tous les Slaves à la religion chrétienne et de leur donner Wicelin pour évêque ; mais la mort de ce prince arrêta les suites de cet établissement, et les guerres qui suivirent entre deux prétendants au duché de Saxe obligèrent Wicelin à retourner à Falderen avec ses compagnons ; ils firent plusieurs miracles, particulièrement sur les possédés. Quelque temps après, le bienheureux Ditmar ou Thietmar, ancien disciple de Wicelin et alors doyen du chapitre de Brême, quitta tout pour se joindre à lui et à sa communauté de Falderen, et lui fut d'un grand secours par son zèle et par sa vertu. Tel était le saint prêtre Wicelin, quand Hartwic, archevêque de Brême, l'ordonna évêque d'Oldenbourg, le dimanche 9 octobre 1149. Le bienheureux Ditmar mourut le 17 mai 1152, et saint Wicelin le 12 décembre 1154. Leur vie a été écrite par Helmold, disciple du saint évêque d'Oldenbourg, dans son histoire des Slaves <sup>1</sup>.

Après le concile de Reims, ou avant, comme il est dit dans des lettres de l'abbé Guibald de Corbie <sup>2</sup>, le Pape Eugène vint à Trèves avec dix-huit cardinaux, plusieurs évêques et plusieurs abbés, y étant invité par l'archevêque Adalbéron, qui défraya pendant trois mois toute cette compagnie. Le Pape y célébra un concile, et Henri, archevêque de Mayence, jugea à propos d'y venir avec les principaux de son clergé pour consulter le Pape touchant les révélations de sainte Hildegarde, religieuse de grande réputation. Elle était née dans le comté de Spanheim, l'an 1098, de parents nobles et

<sup>1</sup> Helmold, l. 1, c. 43-70. *Acta SS.*, 17 mai. — <sup>2</sup> Mansi, t. 21, p. 743.



vertueux, qui la dévouèrent au service de Dieu dès son enfance, parce que, dès qu'elle put parler, elle faisait entendre, tant par ses discours que par signes, qu'elle voyait des choses extraordinaires. A l'âge de huit ans elle fut offerte au monastère de Disenberg ou du mont Saint-Disibode, et mise sous la conduite de la bienheureuse Jutte ou Judith, sœur du comte de Spanheim, qui menait la vie de recluse, et qui la forma à l'humilité, à l'innocence, et lui apprit simplement à lire le psautier. De huit ans à quinze Hildegarde continua de voir surnaturellement beaucoup de choses dont elle parlait avec simplicité à ses compagnes, qui étaient émerveillées, aussi bien que ceux qui en eurent connaissance. On admirait d'où cela pouvait venir. Alors Hildegarde remarqua elle-même avec surprise que, pendant qu'elle voyait ainsi intérieurement dans son âme, elle voyait en même temps à l'extérieur par les yeux du corps, comme à l'ordinaire, ce qu'elle n'avait jamais entendu dire de personne. Dès lors, saisie de crainte, elle n'osa plus parler à qui que ce fût de sa lumière intérieure. Cependant, dans ses discours, il lui arrivait souvent de parler de choses à venir qui paraissaient étranges aux auditeurs. Elle voyait et entendait ces choses, non en songe ni pendant le sommeil, non dans un état d'exaltation, ni par les yeux du corps, ou par les oreilles de l'homme extérieur ; mais elle les recevait, bien éveillée, regardant dans son âme seule, par les yeux et les oreilles de l'homme intérieur, et dans les lieux les plus découverts, selon qu'il plaisait à Dieu. C'est elle-même qui s'en explique ainsi.

Cet état d'intuition surnaturelle lui dura toute sa vie. Elle écrivait dans sa vieillesse : « Depuis mon enfance jusques aujourd'hui, que j'ai plus de soixante-dix ans, je vois toujours cette lumière dans mon âme, et je la perçois, non par les yeux extérieurs, ni par les pensées du cœur, ni par aucun concours des cinq sens externes, les yeux extérieurs demeurant toutefois ouverts et les autres sens corporels conservant leur vertu ; car la lumière que je vois n'est pas locale, mais plus lumineuse que la nuée qui porte le soleil, et je ne saurais y considérer ni la hauteur, ni la longueur ni

la largeur. On me l'appelle ombre de la Lumière vivante, et comme le soleil, la lune et les étoiles apparaissent dans l'eau, ainsi les écrits, les discours, les vertus et quelques œuvres des hommes me resplendissent dans cette lumière. Tout ce que je vois ou apprend dans cette vision, j'en ai longtemps la mémoire. Je vois, j'entends et je sais tout ensemble, et j'apprends, comme en un instant, ce que je sais. Mais tout ce que je ne vois pas je l'ignore, étant illettrée, et, pour les choses que j'écris, je ne mets d'autres mots que ce que j'entends dire, les mots latins non limés. Quant à la manière dont il m'arrive d'ouïr ces paroles, ce n'est pas comme celles qui retentissent de la bouche d'un homme, mais comme une flamme brillante, comme une nuée qui se meut dans un air pur. Quant à la forme de cette lumière je ne puis la connaître en aucune façon, comme je ne puis regarder parfaitement la sphère du soleil. Cependant dans cette lumière j'aperçois quelquefois une autre lumière, qu'on me nomme Lumière vivante ; mais celle-ci je ne la vois pas fréquemment, et je puis encore beaucoup moins en déterminer la forme que celle de la première. Quand je contemple cette lumière toute tristesse et toute douleur me sont ôtées de la mémoire, en sorte que j'ai les mœurs d'une petite fille toute simple, et non plus celles d'une vieille femme ; mais mon âme n'est jamais privée de cette première lumière, qui est appelée l'ombre de la Lumière vivante, et je la vois comme si je voyais dans une nuée lumineuse le firmament sans étoiles, et c'est en elle que je vois ce que je dis de l'éclat de la Lumière vivante. Depuis mon enfance jusqu'à l'âge de quarante ans j'ai continué à voir toujours ces choses ; j'en disais souvent quelque chose, mais sans jamais rien écrire <sup>1</sup>.

A l'âge de quarante ans elle entendit une voix du ciel lui ordonnant d'écrire ce qu'elle voyait ; elle résista longtemps, non par opiniâtreté, mais par humilité et défiance. A l'âge de quarante-deux ans et sept mois elle vit le ciel s'ouvrir, et un feu très-lumineux qui lui pénétra la tête, le cœur et toute la poi-

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 17 sept., p. 633, édit. Antwerp.

trine, sans la brûler, mais avec une chaleur douce ; et aussitôt elle reçut l'intelligence des Psaumes, des Évangiles et des autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, en sorte qu'elle en expliquait le sens, quoiqu'elle ne pût expliquer les mots grammaticalement, ne sachant ni latin ni grammaire. Comme elle refusait toujours d'écrire, par crainte plutôt que par désobéissance, elle était tombée malade. Enfin elle découvrit sa peine à un religieux qui était son directeur, et par lui à son abbé. L'abbé, ayant pris conseil des plus sages de sa communauté et interrogé Hildegarde, lui ordonna d'écrire, ce qu'elle fit pour la première fois. Aussitôt elle se trouva guérie et se leva de son lit. Cette guérison parut à l'abbé si miraculeuse qu'il ne voulut pas s'en tenir à son jugement ; il vint à Mayence faire le rapport de ce qu'il avait appris à l'archevêque et aux principaux de son clergé et leur montra les écrits de Hildegarde.

C'est ce qui donna lieu à l'archevêque de consulter le Pape lui-même. Eugène III, voulant s'informer exactement de cette merveille, envoya au monastère de Hildegarde Albéron, évêque de Verdun, avec Albert, son primicier, et d'autres personnes capables, pour apprendre d'elle-même ce que c'était, mais sans bruit et sans curiosité. Elle leur répondit avec grande simplicité. L'évêque lui en ayant fait son rapport, le Pape se fit apporter les écrits de Hildegarde, et, les prenant entre ses mains, il les lut lui-même publiquement, en présence de l'archevêque, des cardinaux et de tout le clergé ; il raconta aussi ce que lui avaient rapporté ceux qu'il y avait envoyés, et tous les assistants en rendirent grâces à Dieu. Saint Bernard était présent et rendit aussi témoignage de ce qu'il savait de cette sainte fille ; car il l'avait visitée quand il alla à Francfort, et lui écrivit une lettre où il la félicite de la grâce qu'elle a reçue, et l'exhorte à y être fidèle<sup>1</sup>. Il pria donc le Pape et tous les assistants le prièrent avec lui, de publier une si grande grâce que Dieu avait faite de son temps à l'Église et de la confirmer par son autorité. Le Pape suivit leur conseil et

écrivit à Hildegarde, lui recommandant de conserver par humilité la grâce qu'elle avait reçue et de déclarer avec prudence ce qu'elle connaîtrait en esprit. Il lui permet aussi de s'établir avec ses sœurs, par la permission de son évêque, au lieu qui lui avait été révélé, et d'y vivre en clôture suivant la règle de saint Benoît. Ce lieu était le mont Saint-Rupert, près de Bingen, sur le Rhin, à quatre lieues au-dessous de Mayence, ainsi nommé d'un seigneur qui vivait au neuvième siècle et qui est honoré comme saint le 15 mai. Sainte Hildegarde passa en ce lieu avec dix-huit filles nobles qu'elle avait attirées par sa réputation et en fut la première abbesse<sup>1</sup>.

Elle écrivit au Pape Eugène, dans une lettre assez longue, ce qu'elle avait entendu dire à la voix céleste par rapport à lui. Comme le langage en est figuré et emblématique, le sens n'en est pas toujours clair. Elle annonce une époque difficile et dont paraissaient les premiers symptômes. « Les vallées se plaignent des montagnes, les montagnes tombent sur les vallées. Comment ? Les sujets n'ont plus la crainte de Dieu ; ils ont comme une rage de gravir les sommets des montagnes, d'accuser les prélats, au lieu d'accuser leurs propres péchés. Ils disent : « Je suis plus propre qu'eux à être supérieur. » Ils dénigrent tout ce que les supérieurs peuvent faire, et cela par envie et par haine de la supériorité ; semblables à un pauvre insensé qui, au lieu de nettoyer ses vêtements sales, ne ferait que regarder de quelle couleur est le vêtement d'un autre. Les montagnes elles-mêmes, c'est-à-dire les prélats, au lieu de s'élever sans cesse aux communications intimes avec Dieu, pour y devenir de plus en plus la lumière du monde, se négligent et s'obscurcissent. De là l'obscurcissement et le trouble dans les ordres inférieurs. C'est pourquoi, vous, grand Pasteur et Vicaire du Christ, procurez la lumière aux montagnes et la correction aux vallées ; donnez des préceptes aux maîtres et la discipline aux sujets. Le souverain Juge vous recommande d'extirper et de rejeter d'auprès de vous les tyrans fâcheux et impies, de peur qu'ils ne se trou-

<sup>1</sup> S. Bern., *epist.* 366.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 17 sept.



vent dans votre société, à votre grande confusion. Mais soyez compatissant pour les malheurs publics et privés, car Dieu ne dédaigne pas les plaies et les douleurs de ceux qui le craignent <sup>1</sup>. »

Le roi Conrad, de son côté, écrivit à sainte Hildegarde pour se recommander à ses prières, avec son fils, qu'il désirait lui survivre. Elle lui répondit par ces paroles : « Il dit, Celui qui donne la vie à tous : « Bienheureux ceux qui sont dignement soumis au candélabre du Roi suprême, et ceux qu'il place de telle sorte dans un haut rang, qu'il ne les retranche pas de son sein. » Demeurez-y, ô roi, et rejetez de votre âme ce qui la salit, parce que Dieu conserve quiconque le cherche dévotement et purement. Tenez votre royaume, rendez la justice à chacun, de manière que vous ne deveniez pas étranger au royaume d'en haut. Écoutez, il y a certaines choses où vous vous éloignez de Dieu; les temps où vous êtes sont légers comme une femme, et ils inclinent vers l'injustice qui tente de détruire la justice dans la vigne du Seigneur. Mais ensuite viendront des temps encore plus mauvais, où les vrais Israélites seront flagellés et où le trône catholique sera ébranlé dans l'erreur; c'est pourquoi la fin en sera des blasphèmes, comme un cadavre à la mort. » Sainte Hildegarde termine sa lettre par ces mots : « Celui qui connaît tout vous dit encore une fois : Homme, entendant ces choses, détache-toi de ta volonté et corrige-toi, afin que tu arrives purifié aux temps dont je parle et que tu n'aies plus à rougir de tes actions <sup>2</sup>. »

La sainte abbesse faisait des prédictions et donnait des avertissements semblables aux évêques et aux seigneurs qui lui écrivaient et la consultaient de toutes parts. Elle était parmi les femmes ce que saint Bernard était parmi les hommes.

Le Pape Eugène, étant de retour en France, vint à Clairvaux, où il édifia toute la communauté par son humilité et sa régularité. Il portait sur la chair sa tunique de laine sans sergette par-dessous et ne quittait le froc ni jour ni nuit. Pour garder la bien-

séance on lui portait des carreaux en broderies, et son lit était bordé de pourpre et couvert de riches étoffes; mais par-dessous il n'était garni que de paille et de draps de laine. En parlant à la communauté où il avait été moine il ne pouvait retenir ses larmes et ses soupirs; il les exhorta et les consola, vivant avec eux en frère plutôt qu'en maître; mais sa nombreuse suite ne lui permit pas de faire chez eux un long séjour. Il assista aussi, cette même année 1148, au chapitre général de Cîteaux, non comme président ou comme Pape, mais comme un d'entre eux. Enfin il reprit le chemin d'Italie et arriva heureusement à Rome.

Saint Gilbert de Sempringam vint à ce chapitre offrir à l'ordre de Cîteaux la congrégation qu'il venait de former. Il était Anglais, né dans la province de Lincoln, en 1083, et, après qu'il eut fait ses études, son père lui donna les deux cures de Sempringam et de Tirington, dont il avait le patronage; mais Gilbert ne tirait sa subsistance que de la première et donnait aux pauvres tout le revenu de la seconde. Il n'était pas encore dans les Ordres et ne possédait ces cures qu'en personnat, comme on disait, les faisant desservir par des vicaires, suivant un abus, qui régnait alors, de séparer le revenu des fonctions, abus qui fut condamné au concile de Reims par le Pape Eugène. Gilbert s'attacha ensuite à la cour d'Alexandre, évêque de Lincoln, qui l'ordonna prêtre malgré lui et voulut le faire son archidiacre; mais Gilbert refusa, disant qu'il ne voyait point de chemin plus court pour se perdre. C'est que les archidiacres exerçaient la juridiction ecclésiastique, qui était une grande tentation d'avarice.

Voulant donner son bien aux pauvres et faire une fondation, et ne trouvant point d'hommes qui voulussent vivre aussi régulièrement qu'il souhaitait, il rassembla dans sa paroisse de Sempringam sept filles vertueuses, qu'il enferma près de l'église de Saint-André, par le conseil et le secours de l'évêque Alexandre, pour vivre en clôture perpétuelle, en sorte qu'elles recevaient par une fenêtre les choses nécessaires à la vie. Pour les leur apporter et les servir au dehors elles avaient de pauvres filles en habit séculier; mais de-

<sup>1</sup> *Bibl. PP.*, t. 23, p. 537 et 538. — <sup>2</sup> *Ibid.* p. 551.

puis, par le conseil de personnes sages, il fit aussi prendre un habit régulier et faire des vœux à ces filles du dehors, après les avoir bien instruites et bien éprouvées. Il y joignit des hommes pour l'agriculture et les autres travaux les plus rudes, et leur prescrivit une manière de vie dure, avec un habit qui marquait l'humilité et la renonciation au monde. Cet institut fut tellement approuvé que plusieurs seigneurs d'Angleterre offrirent à saint Gilbert des terres et des revenus pour fonder des monastères semblables; l'évêque Alexandre commença, et le roi Henri acheva. Mais Gilbert ne recevait ces biens qu'avec crainte et comme par force; il en refusa même plusieurs, tant il aimait la pauvreté et craignait la vanité de voir un grand peuple sous sa conduite.

Ce fut dans cette pensée qu'il vint au chapitre de Cîteaux, où était le Pape Eugène, voulant se décharger du soin de tant de maisons, dont il se croyait incapable, et les remettre à ces religieux, qu'il connaissait par le fréquent usage de l'hospitalité, et qu'il jugeait les plus exacts de tous dans l'observance de la règle, comme étant en leur première ferveur. Mais le Pape et les abbés de Cîteaux lui dirent qu'il ne leur était pas permis de gouverner d'autres religieux et encore moins des religieuses, et, par leur conseil, le Pape lui ordonna de continuer, avec la grâce de Dieu, l'œuvre qu'il avait commencée. Il voulut s'excuser sur son âge de soixante-cinq ans et sur son incapacité; mais le Pape le jugea d'autant plus propre à la conduite des âmes qu'il la désirait moins. Il eut regret de ne l'avoir pas connu plus tôt et déclara qu'il lui aurait donné l'archevêché d'York. Dans ce voyage saint Gilbert lia une étroite amitié avec saint Malachie d'Irlande et saint Bernard; il se trouvait souvent en tiers quand ils étaient seuls. Ils lui donnèrent chacun leur crosse, et saint Bernard y ajouta une étole et un maniple.

Saint Gilbert, étant de retour en Angleterre, appela à son secours des ecclésiastiques pour la conduite de ses religieuses, et forma ainsi une double congrégation, de filles, sous la règle de saint Benoît, et de chanoines ré-

guliers, sous la règle de saint Augustin, et il leur donna des constitutions écrites, qui furent confirmées par le Pape Eugène et par ses successeurs. Dieu bénit tellement son travail qu'il fonda treize monastères, quatre de chanoines et neuf de religieuses, contenant plus de deux mille personnes. Il fonda d'ailleurs plusieurs hôpitaux de malades, de lépreux, de veuves et d'orphelins. Sa vie était austère; il ne mangeait point de viande et s'abstenait même de poisson pendant l'avent et le carême. Il ne se servait que de vaisselle de bois ou de terre et d'une cuillère de corne. Il ne portait point de fourrures, et toujours les mêmes habits hiver et été. Il était vêtu de gris et fut longtemps sans prendre l'habit ni la règle de chanoine régulier; mais ses disciples lui représentèrent qu'il était à craindre que, sous ce prétexte, on ne leur donnât après sa mort un supérieur étranger. Il prit donc l'habit de chanoine des mains de celui de sa congrégation qui était le plus distingué par son mérite; il lui promit obéissance en faisant ses vœux et le regarda toujours depuis comme son supérieur. Saint Gilbert de Sempringham vécut jusqu'en 1189, et l'Eglise honore sa mémoire le 4 février, qui fut le jour de sa mort<sup>1</sup>.

Un autre saint vint trouver le Pape Eugène à Clairvaux et pour le même sujet : c'était saint Étienne, abbé d'Obasine. Il était né en Limousin, de parents honnêtes, et, après avoir étudié la science ecclésiastique, il ne laissa pas de demeurer dans le monde, prenant soin de sa famille, et plus encore des pauvres; mais, ayant été ordonné prêtre, il résolut de se donner entièrement à Dieu, et commença à mener une vie austère et à prêcher avec beaucoup de force et d'onction. Les lectures qu'il faisait pour instruire les autres lui firent naître le dessein de renoncer à tout et de suivre Jésus-Christ dans une parfaite pauvreté. Il consulta sur ce sujet Étienne de Mercœur, qui avait été disciple de saint Robert de la Chaise-Dieu, et ce saint homme lui conseilla d'exécuter au plus tôt son pieux dessein. Étienne avait déjà pour compagnon un autre prêtre nommé Pierre, homme d'une

<sup>1</sup> Acta SS., 4 févr.



grande simplicité, qui était dans la même résolution. Donc, le jeudi d'après le jour des Cendres, ils rassemblèrent leurs parents pour leur dire le dernier adieu, leur donnèrent un grand repas et distribuèrent aux pauvres tout ce qui leur restait de bien.

Ils passèrent la nuit suivante en prières, pour demander à Dieu la grâce d'accomplir ce qu'il leur avait inspiré; puis, s'étant revêtus d'un habit religieux et marchant nus pieds, ils partirent avant le jour pour quitter leur pays et se bannir volontairement. Il y avait dans le voisinage un ermite nommé Bertrand, qui avait quelques disciples; ils demeurèrent avec lui dix mois, mais sans engagement, et le quittèrent par le désir d'une plus grande perfection. Après avoir visité toutes les maisons religieuses d'alentour, sans y trouver ce qu'ils cherchaient, ils s'arrêtèrent à Obasine, lieu désert, environné de bois et de rochers et arrosé d'une petite rivière. Ils y arrivèrent le vendredi saint et passèrent ce jour et le suivant sans manger. Le jour de Pâques ils allèrent à une église voisine, où, ayant emprunté des souliers, l'un d'eux dit la messe et l'autre y communia. Personne ne les ayant invités à dîner, ils revinrent assez tristes à leur désert; mais une femme du voisinage leur apporta la moitié d'un pain et un pot de lait, dont ils firent le plus agréable repas de leur vie. Ils passèrent plusieurs jours sans autre nourriture que les racines et les autres choses qu'ils pouvaient trouver dans ce désert; mais ils furent secourus par des personnes charitables, particulièrement des pâtres, qu'ils récompensaient en les instruisant.

Quelque temps après, de l'avis d'Étienne, Pierre alla à Limoges avec un clerc nommé Bernard, qui s'était joint à eux; ils parlèrent à l'évêque Eustorge et lui expliquèrent leur dessein, qu'il approuva. Ayant béni une croix qu'ils lui avaient apportée, il leur permit de dire la messe et de bâtir un monastère, à la charge de suivre en tout la tradition des Pères. Ils commencèrent donc à bâtir des lieux réguliers; car ils avaient déjà quelques disciples, mais en petit nombre, à cause de l'extrême austérité de leur vie.

Étienne voulut persuader à Pierre, son

premier compagnon, d'aller chez les Sarraïns, dans l'espérance d'en convertir quelques-uns ou de souffrir le martyre; mais Pierre l'en détourna, lui disant qu'il valait mieux s'appliquer à la conversion des mœurs de ceux qui avaient déjà la foi que de travailler inutilement chez des infidèles, qui peut-être n'étaient pas prédestinés. Après qu'ils eurent bâti le monastère d'Obasine il y eut une dispute entre eux deux à qui le gouvernerait, chacun voulant déférer à l'autre cet honneur. Pour terminer ce différend on les mena devant le légat Geoffroi, évêque de Chartres, qui se trouvait alors dans le pays, et qui, après les avoir bien examinés, donna la charge de supérieur à Étienne.

Sur la réputation des Chartreux, qui passaient pour les plus parfaits religieux, il alla les visiter. Il y arriva vers le temps qu'une fonte extraordinaire de neige avait emporté plusieurs de leurs cellules avec les moines qui étaient dedans. Saint Étienne d'Obasine consulta le prieur de la Chartreuse, qui était alors le vénérable Guigue, sur l'institut qu'il devait choisir. Le prieur lui répondit : « Les Cisterciens, venus depuis peu, suivent le chemin royal, et leurs statuts peuvent suffire pour la plus grande perfection. Quant à nous, nous sommes bornés et dans le nombre des personnes et dans l'étendue de nos possessions. Vous qui avez assemblé plusieurs personnes au service de Dieu et qui avez résolu d'en recevoir encore davantage, vous devez plutôt embrasser la vie cénobitique. »

Au retour de la Chartreuse Étienne augmenta les bâtiments d'Obasine pour recevoir ceux qui venaient tous les jours se ranger sous sa conduite; parmi eux fut un gentilhomme qui, ayant déjà mené dans le monde une vie très-réglée, se donna à lui, avec sa femme, ses enfants, toute sa famille et tous ses biens; car Étienne recevait aussi des femmes, et il en convertit un grand nombre, même des plus nobles, et de celles qui avaient le plus vécu dans le luxe, la mollesse et le désordre, et il les accoutumait à ne point dédaigner les travaux les plus bas. Elles avaient leurs habitations séparées; mais ensuite il les mit plus loin et dans une clôture

plus exacte, et elles furent bientôt jusqu'au nombre de cent cinquante.

Étienne, ayant donc résolu de prendre la règle monastique, principalement par le conseil d'Aimeri, évêque de Clermont, envoya à Dalone, qui était le seul monastère régulier du pays et suivait déjà l'observance de Cîteaux, sans toutefois être encore agrégé à l'ordre. Il en fit venir des moines pour instruire les siens. Ces moines les traitaient durement et avec peu de discrétion, comme s'ils avaient dû savoir tout d'abord les observances monastiques qu'ils n'avaient point apprises. Ceux d'Obasines en plaignaient à l'abbé Étienne, qui les exhortait à la patience. Toutefois, ayant appris que le Pape Eugène était à Cîteaux, il alla l'y trouver; car il désirait depuis longtemps de se soumettre à cet ordre. Saint Étienne s'étant donc présenté au Pape et lui ayant expliqué son dessein, le Pape fit appeler Rainard, abbé de Cîteaux, homme d'un mérite singulier, et lui recommanda Étienne pour le regarder comme son fils et l'associer à l'ordre, et Rainard et tous les abbés assemblés en chapitre s'y accordèrent de grand cœur, moins encore par obéissance pour le Pape que par affection pour le saint, qui fut reçu tout d'une voix et assigné à la maison de Cîteaux pour être de sa filiation. Il y avait quelque difficulté en ce que la maison d'Obasine avait certaines pratiques contraires aux coutumes de Cîteaux, principalement la direction des femmes; mais on passa par-dessus pour l'amour d'Étienne, et Rainard, qui le chérissait tendrement, promit que ces différences s'aboliraient peu à peu. Étienne revint donc à Obasine plein de joie, amenant ceux que l'abbé de Cîteaux lui avait donnés pour maîtres dans l'observance, savoir deux prêtres et deux frères lais. Ces nouveaux maîtres, bien différents de ceux de Dalone, instruisaient doucement, familièrement et avec une grande discrétion. Le changement qui fit le plus de peine à l'abbé Étienne fut d'accorder l'usage de la viande aux malades, conformément à la règle. Depuis cette association le monastère d'Obasine alla toujours augmentant et continua d'en produire plusieurs autres. Saint Étienne vécut encore

environ onze ans, jusqu'en 1159, qu'il mourut, le 8 mars <sup>1</sup>.

Saint Malachie, archevêque d'Irlande, désirait depuis longtemps le pallium, pour honorer son siège et ne manquer à aucune des cérémonies de l'Église. Le Pape Innocent le lui avait promis, et il était d'autant plus affligé de ne l'avoir pas envoyé quérir de son vivant; mais, sachant que le Pape Eugène s'était approché jusqu'en France, il voulut profiter de l'occasion, ne doutant pas qu'il ne lui fût favorable, comme enfant de sa chère maison de Clairvaux. Il assembla donc son concile, et, après avoir traité pendant trois jours les affaires qui se présentaient, le quatrième jour il déclara son dessein touchant le pallium; les évêques l'approuvèrent, pourvu qu'il l'envoyât demander par un autre. Toutefois, voyant qu'il voulait y aller lui-même et que le voyage n'était pas trop long, ils n'osèrent s'y opposer.

Malachie se mit donc en route; mais, étant arrivé en Angleterre, on refusa quelque temps de le laisser passer en France, parce que le roi Étienne était malcontent du Pape Eugène, qu'il croyait ne lui être pas favorable. Quand l'archevêque arriva à Clairvaux saint Bernard le reçut avec une grande joie; mais le Pape était déjà à Rome ou près d'y arriver. Ainsi l'archevêque fut obligé de s'arrêter dans cette sainte maison pour attendre quelques-uns de sa suite retenus en Angleterre et se préparer au voyage de Rome. Quatre ou cinq jours après son arrivée, ayant célébré la messe conventuelle le jour de la Saint-Luc, il fut pris de la fièvre et se mit au lit. Toute la communauté s'empressait à le servir et à lui donner tous les soulagements possibles; mais il leur disait: « Vos soins sont inutiles; je fais toutefois, pour l'amour de vous, ce que vous voulez. » Car il savait que sa fin était proche, et assurait qu'il mourrait cette année et au jour qu'il désirait depuis si longtemps, qui était celui des Trépassés, parce qu'il avait une grande confiance aux secours que les morts reçoivent des vivants en ce jour-là. Il avait aussi dit longtemps auparavant que, s'il mourait en voyage, il voulait mourir à Clairvaux.

<sup>1</sup> Acta SS., 8 mars.



Il demanda l'huile sainte, et, comme la communauté se préparait à venir la lui apporter solennellement, il ne le voulut pas souffrir, mais il descendit de la chambre haute où il était, marchant de son pied, et remonta de même, après avoir reçu l'Extrême-Onction et le Viatique. Son visage n'était point changé, et on ne pouvait croire qu'il fût si près de sa fin; mais on changea d'avis le soir de la Toussaint; on vit qu'il était à l'extrémité, et toute la communauté se rendit auprès de lui. Portant ses regards sur eux : « J'ai grandement désiré, dit-il, de manger cette Pâque chez vous; je rends grâces à la bonté divine, je n'ai pas été frustré dans mon désir. » Puis, les consolant avec tendresse : « Ayez soin de moi, ajouta-t-il; moi, je ne vous oublierai pas, si cela m'est permis. Et je n'en doute pas; car j'ai cru en Dieu, et tout est possible à qui croit. J'ai aimé Dieu, je vous ai aimés, et la charité ne cessera jamais. » Après quoi, regardant le ciel, il dit : « Mon Dieu, gardez-les en votre nom, non-seulement eux, mais encore tous ceux qui, par ma parole et mon ministère, se sont consacrés à votre service. » Enfin, leur imposant les mains à chacun et les bénissant tous, il les envoya reposer, parce que son heure n'était pas encore venue. Ils revinrent vers minuit; toute la communauté était présente, accompagnant de psaumes et de cantiques spirituels l'âme sainte qui retournait à la patrie; tous avaient les yeux fixés sur le mourant, mais aucun ne le vit mourir, tant il s'endormit avec calme, dans sa cinquantième année, la nuit de la Toussaint, à la fête des Morts. Saint Bernard fit son oraison funèbre le jour même; et, quelque temps après, il écrivit sa vie, à la prière de l'abbé Congan et de toute la communauté des Cisterciens qu'il gouvernait en Irlande. Le motif du saint, en écrivant cette vie, fut de conserver la mémoire d'un si grand exemple de vertu, dans un temps où les saints étaient si rares, particulièrement entre les évêques<sup>1</sup>.

Trois ans après, c'est-à-dire en 1154, le cardinal Jean Papon fut envoyé légat en Irlande par le Pape Eugène, et vint trouver le

roi d'Angleterre, qui refusa de lui donner un sauf-conduit s'il ne lui faisait serment de ne rien faire en ce voyage au préjudice de son royaume. Le légat, indigné, retourna vers le Pape, qui en sut mauvais gré au roi d'Angleterre. L'année suivante (1152) le même cardinal revint et s'adressa à David, roi d'Ecosse, pour lui demander passage en Irlande. David le reçut avec grand honneur, vers la Saint-Michel, et ainsi le légat arriva en Irlande accompagné de Christien, évêque de Lismor, dans la même île, aussi légat. Ils tinrent un concile dans le nouveau monastère de Mellifont, de l'ordre de Cîteaux, où se trouvèrent les évêques, les abbés, les rois, les ducs et les anciens d'Irlande, et de leur consentement on y établit quatre archevêques, à Armagh, à Dublin, à Cassel et à Tuam. Le cardinal-légat leur distribua quatre palliums qu'il avait apportés de Rome. Il assujettissait aussi les Irlandais à la loi des mariages, à laquelle ils n'étaient pas accoutumés, et corrigea chez eux plusieurs abus<sup>1</sup>.

Anselme, évêque de Havelberg, en Basse-Saxe, étant auprès du Pape Eugène à Tusculum, au mois de mars 1149, le Pape lui dit entre autres choses : « Il m'est venu depuis peu un évêque en qualité d'ambassadeur de l'empereur de Constantinople, dont il m'a apporté une lettre écrite en grec. Cet évêque, bien instruit dans les livres des Grecs, parlant bien et se confiant en son éloquence, nous a proposé plusieurs objections touchant la doctrine et le rite des Grecs, prétendant soutenir tout ce qu'ils ont de différent d'avec l'Église romaine, entre autres touchant la procession du Saint-Esprit et les azymes. C'est pourquoi, sachant que vous avez autrefois été ambassadeur de l'empereur Lothaire à Constantinople, et que, pendant le séjour que vous y avez fait, vous avez eu sur ce sujet plusieurs conférences, tant publiques que particulières, je vous prie d'en composer un traité en forme de dialogue, qui contienne ce qui a été dit de part et d'autre. »

En exécution de l'ordre du Pape Anselme lui envoya trois livres de *Dialogues*, dont le premier est une introduction aux deux au-

<sup>1</sup> S. Bern., *Vita S. Malach.* et *Sermo in S. Malach.*

<sup>1</sup> Mansi, t. 24, p. 767. Baron. et Pagi.

tres et traite de l'unité et de la multiformité de l'Église. L'Église étant une, plusieurs étaient étonnés, choqués même, d'y voir tant de variétés, entre autres pour les ordres religieux. Une seule observation, mais d'une profonde justesse, suffit à Anselme pour tout expliquer. L'Église est une en soi, mais multiforme par rapport à ses enfants, qu'elle engendre en des manières et à des âges divers, qu'elle élève et forme sous des lois et des institutions différentes, depuis Abel, le premier juste, jusqu'au dernier des élus. Elle est une par la foi, une par la charité. Le corps de l'Église est un; il est vivifié, régi et gouverné par l'Esprit-Saint, qui lui est uni et qui est à la fois un et multiple, un dans sa nature, multiple dans ses dons. On le voit par l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce corps de l'Église, ainsi vivifié par le Saint-Esprit et diversifié dans ses membres et dans ses âges, a commencé dans Abel, le premier juste, et se consummera dans le dernier des élus, toujours un dans la même foi, mais multiforme par une grande variété de vie <sup>1</sup>. Ainsi Abel, Noé, Abraham appartenaient certainement à l'unité de la foi et de l'Église, et cependant ils servaient Dieu et lui offraient des sacrifices en des manières diverses. Moïse forme dans la même Église un peuple tout entier par une loi écrite et des rites nouveaux; David y ajoute des institutions et des cérémonies nouvelles. Alors paraissent les prophètes et les nazaréens, différant dans leur manière de vie, mais unis dans la même foi. Et, quoiqu'ils ne connussent pas pleinement les mystères du Christ et de l'Église, ils appartenaient toutefois certainement à l'unité de l'Église catholique, la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, descendue du ciel, préparée à Dieu comme une épouse parée pour son époux <sup>2</sup>.

La religion elle-même a subi deux transformations considérables, qui sont les deux Testaments. Sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, la loi de Moïse remplace un état différent. A la mort du Christ la terre tremble, le soleil s'obscurcit, les tombeaux s'ouvrent, les verrous de l'en-

fer sont brisés et la loi est remplacée par l'Évangile. Une transformation finale aura lieu : celle du temps à l'éternité, de la terre au ciel <sup>1</sup>.

L'Ancien Testament annonce clairement et manifestement Dieu le Père, moins clairement Dieu le Fils. Le Nouveau Testament manifeste Dieu le Fils, mais fait entrevoir, mais insinue la divinité de l'Esprit-Saint. Ensuite le Saint-Esprit s'annonce en nous donnant de sa divinité une manifestation plus évidente. Et cela est dans l'ordre; car il ne convenait pas de prêcher manifestement la divinité du Fils avant qu'on ne confessât celle du Père, non plus que la divinité du Saint-Esprit avant qu'on ne crût celle du Fils. Le céleste Médecin guérit l'homme par des remèdes doux et gradués. Ainsi la foi à la sainte Trinité, se proportionnant à la vertu des fidèles, s'est développée peu à peu et enfin est devenue parfaite. C'est pourquoi, depuis l'avènement du Christ jusqu'au jour du jugement, quoique l'Église soit toujours une et la même, sans cesse renouvelée par la présence du Fils de Dieu, son état ne sera pas un ni uniforme, mais multiple et multiforme <sup>2</sup>.

Anselme explique les sept sceaux de l'Apocalypse par sept états différents de l'Église. Elle brille dans le premier par les miracles que Dieu fait pour son établissement et par l'accroissement du nombre des fidèles. Dans le second ses prédicateurs, dispersés dans tout l'univers, sont persécutés; mais enfin les rois et les princes reçoivent eux-mêmes sa doctrine avec ardeur, et l'on bâtit partout des temples magnifiques en l'honneur du vrai Dieu. Troublée dans le troisième par les erreurs des hérétiques, elle les condamne et les dissipe dans ses conciles, et, après avoir rétabli solidement la foi catholique, elle fait des lois et des statuts pour le règlement de la discipline et des mœurs. A couvert de la persécution des infidèles et de la perfidie des faux frères, elle prescrit, dans le quatrième état, tout ce qui est nécessaire pour la décence du culte divin, l'honneur des temples et des autels, et permet l'institution de

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicileg.*, t. 1, p. 163, in-fol., l. 1, c. 2. —

<sup>2</sup> Id., *ibid.*, c. 3 et 4.

<sup>1</sup> *Ibid.*, c. 5. — <sup>2</sup> *Ibid.*, c. 6.



divers ordres religieux. Les trois autres regardent la fin du monde et le siècle futur. Tout ce qui se fait de bien dans les divers temps et dans les divers ordres, c'est un seul et même Esprit qui l'opère et qui le distribue à chacun comme il lui plaît; car l'Esprit-Saint, qui, depuis le commencement, et maintenant, et toujours, gouverne tout le corps de l'Église, sait renouveler, par quelque chose de nouveau dans la religion, les esprits des hommes qui s'engourdissent par l'accoutumance. La jeunesse de l'Église se renouvelle ainsi comme celle de l'aigle <sup>1</sup>; non pas que Dieu ni l'Église varient, mais parce que l'infirmité si variable du genre humain demande quelque variété dans les remèdes <sup>2</sup>. Ainsi parle l'évêque Anselme.

Nous ne croyons pas qu'on puisse mieux penser ni mieux dire; c'est la vraie explication de l'histoire humaine; c'est le vrai plan de la divine Providence dans l'éducation du genre humain; c'est le secret providentiel des révolutions qui bouleversent le monde et qui amènent dans l'Église même des transformations de discipline. Si bien des auteurs modernes, Fleury entre autres, avaient eu la foi et le bon sens de cet évêque du douzième siècle, ils se seraient épargné bien des déclamations aussi peu sensées que peu chrétiennes.

Une diversité plus fâcheuse est celle dans la doctrine entre les Grecs et les Latins; c'est de quoi traite l'évêque Anselme dans son second livre. « Lorsque j'étais à Constantinople, dit-il, comme les Grecs me faisaient souvent des questions et que je leur en faisais de mon côté, l'empereur Calojean, Jean Comnène, et le patriarche furent d'avis d'une conférence publique, qui se tint dans le quartier des Pisans, près de l'église de Sainte-Irène. On établit des huissiers pour faire faire silence, des arbitres et des sténographes pour rédiger fidèlement ce qui aurait été dit de part et d'autre. Outre la multitude des Grecs, il y avait plusieurs Latins, entre autres Moïse de Bergame, qui fut choisi d'un commun accord pour interprète. On avait choisi, pour disputer avec Anselme, l'archevêque Néchitès

de Nicomédie, le plus renommé des douze docteurs qui gouvernaient les études, que l'on consultait sur les questions difficiles et dont les réponses passaient pour des sentences irrévocables. »

Cette conférence roula sur la procession du Saint-Esprit. On examina si le Saint-Esprit procédait, suivant les Grecs, du Père seul, ou bien s'il procède, suivant les Latins, du Père et du Fils. Voici quelle était la principale objection des Grecs. « On ne peut dire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils sans admettre en Dieu une pluralité de principes; encore qu'il soit dit dans l'Évangile que le Saint-Esprit est du Fils, qu'il est envoyé par lui, qu'il reçoit de lui, qu'il tient de lui ce qu'il dit, il ne suit pas de ces façons de parler qu'il procède du Fils; enfin l'Évangile ne le dit pas formellement. » Anselme répond : « Il n'est en Dieu qu'un seul principe; le Saint-Esprit, en procédant du Père et du Fils, n'en procède que comme d'un seul principe, parce que le Père et le Fils sont une même chose, en sorte que, nier que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père, c'est nier son existence, et conséquemment renverser le mystère de la sainte Trinité. En effet *être* et *procéder* est une même chose à l'égard du Saint-Esprit, parce que sa procession est substantielle, et qu'il n'y a point de différence entre recevoir son être du Père et procéder de lui. Or, de l'aveu des Grecs, le Saint-Esprit est du Fils, donc il en procède. » Anselme ajoute : « Le Fils, ayant de Dieu le Père d'être Dieu lui-même, puisqu'il est Dieu de Dieu, il a aussi de lui que le Saint-Esprit en procède; ce qui fait qu'il est avec le Père un même principe du Saint-Esprit, à cause de l'unité de substance. » Il rapporte les passages de l'Écriture qui prouvent cette procession et dit que, si l'Évangile ne dit pas expressément que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, il ne dit pas non plus le contraire, ni que le Saint-Esprit procède du Père seul, comme le prétendaient les Grecs. Il montre qu'on peut, sans témérité, ajouter aux symboles de la foi des expressions qui ne sont pas dans l'Évangile, comme on l'a fait plusieurs fois dans les conciles. Il y fut décidé que le Fils est

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicileg.*, t. 1, l. 1, c. 10, p. 169, col. 1. —

<sup>2</sup> *Ibid.*, c. 13, p. 170, col. 2.

consubstantiel au Père, que Marie est Mère de Dieu, qu'il faut adorer le Saint-Esprit, expressions qui sont reçues par les Grecs, quoiqu'elles ne soient pas formellement dans l'Écriture, mais seulement en substance.

Anselme donne de tout cela une raison merveilleusement profonde. « Si ces conciles orthodoxes, auxquels présida l'Esprit-Saint, et qui ont confirmé la foi catholique, n'avaient pas eu lieu, la créance de la Trinité serait aujourd'hui, soit nulle, soit flottante au milieu d'une foule d'hérésies. Aussi le Seigneur, sachant combien il fallait ajouter encore pour que la foi catholique fût complète, après avoir dit à ses disciples tout ce qu'il convenait pour le moment, ajoute : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant; mais, quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. » Voilà donc que l'Esprit-Saint, l'Esprit de la vérité, qui est le Fils, doit enseigner une foule de choses que le Fils avait encore à dire, et que les apôtres mêmes ne pouvaient pas encore porter. Et, de fait, il dresse d'abord par écrit l'Évangile; ensuite, dans les conciles des saints, il explique ce qu'il enseigne dans l'Évangile avec plus de brièveté, en sorte que, ce que les apôtres seuls ne pouvaient porter, toute l'Église le porte maintenant, répandue par toute la terre.

« Ainsi l'Esprit-Saint, venu, comme il a été promis, pour enseigner alors, et maintenant, et toujours, toute vérité, a été présent au concile des saints Pères et y a présidé comme le docteur de tous. Enseignant la foi de la sainte Trinité, que nous tenons, entre l'impiété d'Arius, qui sépare la substance divine, et l'impiété de Sabellius, qui confond les personnes, il communique peu à peu toute vérité; il institue les sacrements de l'Église; il règle convenablement la forme du baptême institué par le Seigneur, le rite observé par l'Église dans la consécration de son corps et de son sang; il établit des patriarches, des métropolitains, des archevêques, des évêques, des prêtres, des diacres et d'autres ministres inférieurs pour l'embellissement de la maison de Dieu; il distingue dans un bon ordre les onctions du saint-

chrême, le sacrement de Pénitence et les impositions des mains; il y joint les solennités de la messe et les autres divins offices à la louange de Dieu. Par les docteurs catholiques, comme par son organe, il nous ouvre les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament; en même temps il nous révèle les secrets de ces Écritures, par une inspiration familière. Étant la vertu du Très-Haut il dissipe les hérésies qui croissent insensiblement par-dessous. Par les hommes apostoliques il dicte les lois ecclésiastiques pour la conservation de la religion chrétienne. En un mot il a éclairé, il éclaire encore et il éclairera toujours, par la lumière de la vraie science, toute l'Église, en l'instruisant dans la sainte discipline et en lui enseignant peu à peu toute vérité. Voilà ce qu'a promis Celui qui ne ment pas, Dieu : « Et je vous donnerai l'Esprit, afin qu'il demeure avec vous éternellement<sup>1</sup>. » Et encore : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles<sup>2</sup>, » savoir par la grâce du Saint-Esprit demeurant en vous. Ainsi donc et l'Évangile même, et les conciles célébrés par les Pères orthodoxes, c'est le même Esprit-Saint qui les a dictés, enseignant peu à peu toute vérité, sans jamais rien dire qui lui fût contraire. Vous pouvez donc dire en toute sécurité que le Saint-Esprit procède du Fils, puisque le Saint-Esprit lui-même l'a dit implicitement dans l'Évangile, et manifestement en divers conciles, comme maître de l'une et de l'autre Écriture<sup>3</sup>. »

D'après cela Anselme produit plusieurs passages des Pères grecs, de Didyme, de saint Cyrille, de saint Chrysostome et du Symbole de saint Athanase, où ces Pères disent que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père. Il rapporte aussi des témoignages des Pères latins, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Hilaire, dans les écrits desquels on voit, comme dans ceux des Grecs, que, quoique le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, il procède proprement et principalement du Père, comme de la première cause. C'est dans ce sens, et non dans un autre, qu'il approuve cette locution

<sup>1</sup> Jean, 14, 16. — <sup>2</sup> Matth., 28, 20. — <sup>3</sup> L. 2, c. 23, p. 188.



des Grecs, qui se trouve aussi dans saint Hilaire de Poitiers : que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils, parce que le Père a de lui-même et que le Fils a du Père de produire le Saint-Esprit, qui procède de l'un et de l'autre.

L'archevêque de Nicomédie se montra pleinement satisfait des réponses d'Anselme et lui dit : « Votre charité saura que, après tant de raisons et d'autorités que vous avez fait valoir, moi et tous les doctes parmi les Grecs nous pensons comme vous sur la procession du Saint-Esprit. Cependant ne croyez pas nous avoir vaincus dans cette dispute ; car toujours les Grecs instruits ont tenu ce sentiment, et, quand les savants entre les Latins ont traité cette question avec charité et modestie, les savants des deux côtés se sont trouvés d'accord. » Mais, comme les populations grecques n'étaient point habituées à entendre dire publiquement dans les églises que le Saint-Esprit procède du Fils, l'archevêque émit le vœu qu'on assemblât un concile général de l'Occident et de l'Orient, par l'autorité du Pontife romain et du consentement des empereurs, où cette question et les autres fussent décidées. L'évêque Anselme fit le même souhait, qui fut approuvé par les acclamations de toute l'assemblée<sup>1</sup>.

La semaine suivante on tint une autre conférence dans l'église de Sainte-Sophie, où il fut principalement question de la primauté du Pape. « Si vous conservez le pain fermenté dans le saint Sacrifice, dit Anselme aux Grecs, uniquement à cause de vos anciens pontifes, pourquoi ne recevez-vous pas plutôt les décrets de la très-sainte Église romaine, qui, par Dieu, de par Dieu et immédiatement après Dieu, a reçu la primauté d'autorité dans l'Église universelle, répandue par toute la terre ? Car c'est ce qu'on lit dans le premier concile de Nicée : « Tout catholique doit savoir et nul ne doit ignorer que la sainte Église romaine a reçu cette suprématie, non par un décret de concile, mais par cette parole du Seigneur au prince des apôtres : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer

ne prévaudront point contre elle ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Le premier siège, et cela par le don du Ciel, est donc l'Église romaine, que saint Pierre et saint Paul ont consacrée par leur martyre. Le second est Alexandrie, consacré au nom de Pierre par son disciple saint Marc ; le troisième, Antioche, honoré par la présence de Pierre avant qu'il vint à Rome. Supérieure de droit divin à toutes les autres, l'Église romaine a aussi été gratifiée par le Seigneur d'un privilège spécial. Pendant que les autres sont occupées par l'hérésie ou chancelent dans la foi, elle, fondée sur la pierre, est toujours demeurée inébranlable, suivant cette parole du Sauveur : « Pierre, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point, et, lorsque tu seras converti, confirme tes frères<sup>1</sup>. »

« Au contraire l'Église de Constantinople, car permettez-moi de dire la vérité tout entière, travaillée souvent par d'innombrables hérésies, laissant de côté la sincérité de la foi, s'est enflée contre Dieu et l'Église catholique de ses ténébreuses inventions et s'est soulevée opiniâtrement, autant qu'elle a pu, contre la foi de Pierre et sa saine doctrine. C'est d'ici que l'impiété d'Arius, se trouvant dans toute sa force, a infecté de son venin presque tout l'Orient et quelques évêques de l'Occident même. Le chef de cette hérésie fut Eusèbe, qui, passant de Béryste à Nicomédie, envahit et empesta l'Église de Constantinople et l'occupa jusqu'à la mort. C'est ici que siégeait l'hérésiarque Nestorius, le blasphémateur de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. C'est ici que présidait l'hérésiarque Macédonius, le blasphémateur de l'Esprit-Saint, dont il ne faisait qu'une créature. C'est ici que le prêtre Eutychès a produit le ferment de son hérésie, qui confondait les deux natures dans le Christ. C'est ici que l'arien Eudoxe, après avoir quitté Antioche, a trôné comme évêque, assisté d'Eunomius, son satellite d'impiété. Qui enfin pourrait nombrer les hérétiques qui

<sup>1</sup> L. 2, c. 26 et 27.

<sup>1</sup> L. 3, c. 5.

ont été en cette ville, qui ont infesté de faux dogmes l'Église immaculée de Dieu et travaillé à déchirer par le schisme la tunique du Sauveur ? Ou les hérésies sont nées ici et se sont repandues ailleurs, ou bien de tous les coins de l'Orient, où elles ont fourmillé, elles ont afflué dans cette ville comme dans une sentine. C'est comme cette coupe de séduction que la première et grande Babylone présentait à boire aux empereurs, aux rois et aux princes. En effet c'est de la coupe arienne qu'avait bu l'empereur Constance quand il persécuta le très-saint Pape Libère.

« Aussi, pendant que les Églises de Constantinople, d'Alexandrie et d'Antioche, ainsi que presque toutes les autres de l'Orient, périllicitaient dans la foi, la seule barque de Pierre est demeurée invincible à toutes les persécutions et à toutes les tempêtes, et n'a cessé et ne cesse encore de travailler, tant par elle-même que par ses légats, à expulser de l'Église de Dieu le ferment de l'hérésie. Après cela y a-t-il quelque sécurité à l'Église de Constantinople à ne pas recevoir les décrets du Pontife romain, ou plutôt à les mépriser <sup>1</sup> ? »

L'archevêque Néchitès répondit : « Quant à la primauté de l'Église romaine, que vous relevez si fort, je ne la nie point ni ne la conteste ; car on lit dans nos anciennes histoires que les trois chaires patriarcales sont sœurs, savoir celles de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche ; entre lesquelles Rome, étant la capitale de l'empire, a obtenu la primauté, en sorte qu'elle a été appelée le premier siège et qu'à elle il y eut appellation de toutes les autres Églises dans les causes douteuses, et qu'on soumit à son jugement ce qui n'était pas compris en des règles certaines. »

Ces paroles du controversiste grec sont remarquables ; il reconnaît que Rome est le premier siège, et que, pour cela même, on peut appeler à lui de toutes les Églises du monde dans les choses douteuses. Ainsi, d'après les Grecs, les appellations sont une conséquence naturelle de la primauté. Fleury, qui voudrait quelquefois les attribuer aux fausses décrétales d'Isidore, aurait bien fait

de remarquer ces paroles et ce raisonnement des Grecs, qui, comme il le remarque lui-même bien des fois, ne connaissaient pas les fausses décrétales.

Une autre chose à remarquer dans l'avocat des Grecs, c'est qu'il ne reconnaît la primauté à l'Église romaine que parce que Rome a été la capitale de l'empire. Ainsi les paroles du Fils de Dieu à saint Pierre ne lui sont de rien ; le tout, c'est d'avoir été la capitale de l'empire temporel de la force. Et pourquoi ? Afin de pouvoir conclure : « Or Constantinople est devenue la capitale de cet empire après Rome, sinon au-dessus ; donc Constantinople est au moins le second siège de l'Église du Christ, sinon le premier. » Voilà, au fond, toute la théologie des Grecs sur la divine constitution de l'Église de Dieu.

L'archevêque Néchitès dit que, sous l'empereur Phocas, l'Église de Constantinople se disait le premier siège, mais que cet empereur, à la demande du Pape Boniface III, déclara le Siège de saint Pierre le chef de toutes les Églises. Il ajoute que, sous l'empereur Théodose, Constantinople fut déclarée le second siège, parce qu'elle était la seconde capitale de l'empire, ainsi que Rome avait été la première <sup>1</sup>. On le voit ; dans tout cela, pour les Grecs, l'Évangile n'est pour rien ; le tout c'est la politique. L'archevêque Néchitès conclut : « Nous ne refusons donc point à l'Église romaine le premier rang parmi ses sœurs, c'est-à-dire les Églises patriarcales, et nous reconnaissons qu'elle préside au concile général ; mais elle s'est séparée de nous par sa hauteur quand, excédant son pouvoir, elle a divisé en même temps et l'empire et les Églises d'Occident et d'Orient. » Ces paroles sont suivies d'une assez longue déclamation contre le despotisme de l'Église romaine <sup>2</sup>.

L'évêque Anselme l'interrompt, ne pouvant souffrir, dit-il, que l'archevêque s'emportât de la sorte contre elle. « Si vous connaissiez comme moi la religion de l'Église romaine, sa sincérité, son équité, sa mansuétude, son humilité, sa piété, sa sainteté, sa sagesse, sa discrétion, sa bienveillance, sa compassion, sa constance, sa justice, sa vi-

<sup>1</sup> L. 3, c. 6.

<sup>1</sup> L. 3, c. 7. — <sup>2</sup> L. 3, c. 8.



gueur, sa prudence, sa tempérance, sa pureté, sa charité envers tout le monde, mais surtout son exactitude dans l'examen des causes ecclésiastiques et sa liberté dans les jugements; si, comme moi, vous connaissiez tout cela, par expérience, dans l'Église romaine, vous n'auriez pas parlé comme vous avez fait, mais vous vous seriez rangé de vous-même à sa communion et à son obéissance. » Anselme fait voir ensuite que si, sous l'empereur Théodose et l'empereur Marcien, on tenta d'attribuer le second rang à l'Église de Constantinople, ce ne fut que par l'ambition des évêques de cette ville, et que leur téméraire entreprise fut annulée par le Pape saint Léon, d'autant plus que la règle de l'Église déclare sans vigueur tout ce qui se fait indépendamment de la sentence du Pontife romain.

Cette dernière proposition, nous l'avons vu dans le temps, se trouve mot à mot dans les deux historiens grecs Socrate et Sozomène; aussi l'archevêque Néchitès n'eut-il garde de la contester. Il se contente de faire cette objection de sophiste : « Le Saint-Esprit est descendu sur les autres apôtres comme sur Pierre; ils ont reçu, comme Pierre, le pouvoir de remettre les péchés; donc il n'y a rien au-dessus d'eux. »

L'évêque Anselme confesse que le Saint-Esprit est descendu sur tous et que tous ont reçu le pouvoir de remettre les péchés. « Mais, ajoute-t-il, c'est à Pierre spécialement que le Seigneur dit, quand il l'institua portier : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux<sup>1</sup>; » et encore : « Pais mes brebis<sup>2</sup>. » Et quand, le premier dans la confession, Pierre eut dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, » le Seigneur lui répond : « Tu es bienheureux, Simon Pierre, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux<sup>3</sup>. » Par où il nous enseigne manifestement que Pierre apprit d'abord, par inspiration céleste, la vérité de la foi, que les autres apôtres apprirent ensuite par sa manifeste confession. Car ce n'est pas dans la barque d'André, de Jean, de Jacques, ni d'aucun autre, mais dans

la barque du seul Pierre, que monta le Seigneur Jésus, et que, s'y étant assis, il enseignait les multitudes, nous montrant par là figurément que, de la sainte Église romaine, à la laquelle devait être préposé Pierre, le prince des apôtres, la doctrine évangélique et apostolique se répandrait chez la multitude des peuples par tout le monde. Les apôtres eux-mêmes ont reconnu cette primauté de Pierre au concile de Jérusalem, où, par l'autorité que lui avait conférée le Seigneur, il définit ce qui paraissait douteux. Partout il est le premier à répondre, le plus puissant à guérir les malades par la seule ombre de son corps. Après l'ascension du Seigneur c'est lui qui, à sa place, prend sur soi l'Église naissante. C'est lui qui sépare de cette sainte société Ananie et Saphire, tués par le souffle de sa bouche pour avoir menti à l'Esprit-Saint; c'est lui qui condamne Simon le Magicien avec son argent. Aucun fidèle ne peut donc mettre en question que Pierre a été établi par le Seigneur prince des apôtres. Or, comme le seul Pontife romain est le successeur de Pierre, et par là même le vicaire du Christ, ainsi les autres évêques tiennent la place des apôtres sous le Christ, et sous Pierre, vicaire du Christ, et sous le Pontife romain, vicaire de Pierre<sup>1</sup>. »

L'archevêque Néchitès, sans faire à ceci aucune objection, s'efforce de relever l'honneur de Constantinople en soutenant que, si beaucoup d'hérésies y ont pris naissance, elles y ont aussi reçu le coup mortel. D'un autre côté il insinue que, s'il n'y a pas eu d'hérésies à Rome, c'est que peut-être on y a moins de science et moins d'esprit<sup>2</sup>.

Dans sa réponse, ou plutôt dans la continuation de celle qu'il avait déjà commencée, l'évêque Anselme, déjà si admirable dans ce qui précède, semble encore se surpasser lui-même. L'Apôtre l'a dit : « Le chef de l'Église est le Christ, le chef du Christ est Dieu<sup>3</sup>. » Mais le chef de l'Église, le Christ, en montant au ciel, a commis sa place et sa fonction sur la terre à Pierre, prince des apôtres. Pierre, en suivant le Christ au martyre, s'est subrogé Clément comme vicaire, et ainsi les Pontifes

<sup>1</sup> Matth., 16, 19. — <sup>2</sup> Jean, 21, 17. — <sup>3</sup> Matth., 16, 17.

<sup>1</sup> L. 3, c. 10. — <sup>2</sup> C. 11. — <sup>3</sup> Éphés., 5, 23. 1 Cor., 11, 3.

romains, substitués successivement à la place du Christ, sont sur la terre le chef de l'Église, de laquelle Jésus-Christ est le chef dans les cieux. Ne veuillez donc pas, dans un seul et même corps de l'Église, faire deux chefs, deux têtes, ou plus encore ; car dans un corps quelconque c'est une chose indécente, difforme, monstrueuse, contraire à la perfection, voisine de la corruption. Or, quand vous soutenez qu'il a été décrété par cent quarante Pères assemblés dans cette ville que Constantinople, comme étant la nouvelle Rome, aurait la primauté en Orient sur toutes les Églises, et qu'elle pourrait, par sa propre autorité, définir les causes ecclésiastiques, que faites-vous sinon d'ériger deux chefs, deux têtes dans un même corps de la même Église, et d'élever autel contre autel, à l'exemple des manichéens, qui, en Afrique, en dressèrent un où ils offraient des sacrifices le jour de la mort de Manès, au lieu de célébrer la Pâque chrétienne ?

« Si vous prétendez que cela doit se faire à cause de la translation de l'empire, il est évident que vous vous appuyez, non sur le droit divin, mais sur le droit humain. En conséquence, si vous dites qu'une ville, parce qu'elle est la capitale d'un royaume, doit être aussi un chef d'Églises, vous aurez un troisième chef d'Églises dans Antioche, qui a été capitale aussi bien que Constantinople. Vous en aurez un quatrième dans Babylone, la métropole de l'Égypte ; un cinquième dans Bagdad, capitale de la Perse, si toutefois vous parvenez à soumettre ces villes. Par la même raison, chaque capitale de royaume sera un chef d'Églises ; il n'y aura pas qu'un seul Pierre, qu'un seul prince des apôtres, mais beaucoup de Pierres, beaucoup de princes des apôtres. Combien cela est absurde, c'est à vous à le voir et aux assistants à juger.

« Il est donc certain que, comme l'Église est une, elle n'a aussi qu'un chef sur la terre, qui est le Pontife romain, placé à la tête de tout, non-seulement par l'autorité de l'empire humain, mais principalement par la majesté du jugement divin. C'est sur lui que doivent se régler, surtout dans les sacrements ecclésiastiques, tous ceux qui veulent être sauvés sous son obéissance dans la foi de saint

Pierre. Car ainsi parle le bienheureux Ambroise, archevêque de Milan : « Quiconque ne s'accorde point avec l'Église romaine, celui-là est certainement hérétique. »

« Quant à ce que vous dites que les hérésies nées en cette ville y ont aussi été frappées de mort, et cela par l'autorité des saints Pères de l'Orient, assemblés à Nicée et dans d'autres conciles, je m'étonne que, savant comme vous êtes, vous attribuiez aux membres ce qui est du chef, aux assesseurs ce qui est du président. Si les saints Pères vivaient encore, nul d'entre eux ni tous ensemble ne s'arrogeraient aucune partie d'autorité d'aucun concile, mais la rapporteraient tout entière au Pontife romain, qui les présidait en personne ou bien confirmait tout par ses légats ; car la règle ecclésiastique, qu'ils n'ignoraient pas, porte ainsi : « On ne doit point célébrer des conciles sans l'aveu du Pontife romain. » Il est donc à savoir que les hérésies nées en cette ville, et nées par l'erreur des Grecs, y ont aussi été frappées de mort, non par l'autorité des Grecs, mais par l'autorité des Pontifes romains. » L'évêque Anselme le prouve par la condamnation des principales hérésies, et conclut par ces mots : « Il est donc évident, par tous les conciles d'Orient et d'Afrique, où différentes hérésies ont été condamnées, que l'Église romaine a reçu du Ciel deux privilèges divins : une pureté incorruptible dans la foi et la juridiction sur toutes les Églises. »

Cette argumentation de l'évêque Anselme est extrêmement remarquable ; ce qui ne l'est pas moins, c'est la réponse de l'archevêque Néchitès. Voici ses paroles : « Nous avons dans les archives de Sainte-Sophie les anciens gestes des Pontifes romains, nous y avons les actes des conciles, où l'on trouve ces mêmes choses que vous venez de dire sur l'autorité de l'Église romaine. Ce serait donc pour nous une honte non médiocre si nous voulions nier ce que nous avons chez nous, sous nos yeux, et écrit par nos Pères<sup>1</sup>. » Telles sont les paroles de l'archevêque. Ainsi, au milieu du douzième siècle, dans une conférence publique à Sainte-Sophie, le plus savant

<sup>1</sup> L. 3, c. 13.



des Grecs convient, entre autres aveux, que, d'après les actes des conciles conservés dans les archives de cette basilique, l'Église romaine avait reçu de Dieu l'infaillibilité dans la foi et la juridiction sur toutes les Églises, et que l'on ne devait point célébrer de conciles sans l'aveu du Pontife romain. Et de fait, quant à cette dernière maxime en particulier, nous l'avons vu proclamée dès le quatrième et le cinquième siècle, comme une ancienne règle de l'Église, par le Pape saint Jules, par les historiens grecs Socrate et Sozomène, et par Lucentius, légat du Pape saint Léon au concile de Chalcédoine.

Après la primauté du Pape on vint à la question des azymes, sur laquelle on conclut que cette diversité de pratique, indifférente en soi, ne pouvait être ôtée que par un concile universel. Anselme demanda ensuite pourquoi les Grecs consacraient le vin pur et n'y mêlaient l'eau qu'après la consécration ; sur quoi Néchitès répondit : « Par des raisons de convenance. » Mais il rejeta comme une pure calomnie le reproche qu'on faisait aux Grecs de rebaptiser les Latins, sous prétexte qu'ils les arrosaient d'huile bénite, doutant s'ils avaient reçu le sacrement de l'Onction. La conclusion de cette seconde conférence, comme de la première, fut de souhaiter un concile général pour la réunion parfaite des deux Églises d'Orient et d'Occident<sup>1</sup>.

A cet excellent ouvrage de l'évêque Anselme de Havelberg, si l'on joint ceux de saint Bernard, de Pierre de Cluny, de Hugues de Saint-Victor, du cardinal Robert Pullus, de l'abbé Rupert de Tui, d'Alger de Liège, d'Ecbert de Bonn, l'on y trouvera une exposition et une défense complètes de la foi et de l'unité catholique contre toutes les erreurs d'alors, contre les manichéens, contre les Juifs, contre les mahométans, contre les Grecs et contre la philosophie superficielle et sophistique d'Abailard. La chrétienté ainsi défendue et fortifiée au dedans se défendait et se fortifiait au dehors. Nous avons vu Roger, le premier roi de Sicile, remporter des victoires et faire des conquêtes importantes sur les ma-

hométans d'Afrique. Nous avons vu les croisés du Nord châtier sévèrement les Slaves de leurs incursions et les réduire à la paix, qui permit de rétablir parmi eux plusieurs évêchés ruinés depuis longtemps.

La même année les chrétiens d'Espagne, soutenus par les croisés qui devaient aller à leur secours, firent des conquêtes encore plus importantes. Les Génois et les Pisans y vinrent d'Italie avec une flotte nombreuse ; la France méridionale y envoya des troupes considérables. Une partie des Allemands qui se croisèrent fut également destinée pour l'Espagne. S'étant rassemblés des environs du Rhin et du Weser, ils formèrent une armée navale qui partit le jour de l'octave de Pâques, 27 avril 1137. Ils passèrent en Angleterre, où ils trouvèrent une flotte d'environ deux cents bâtiments, tant anglais que flamands, et firent voile tous ensemble pour l'Espagne. Parmi ces croisés il n'y avait aucun grand prince ; mais ils mettaient humblement leur confiance en Dieu, et Dieu les bénit. Ils arrivèrent en Galice et célébrèrent à Saint-Jacques la Pentecôte ; puis, entrant par le fleuve Douro, ils vinrent à la ville de Porto, où ils trouvèrent l'évêque qui les attendait de la part du roi Alphonse Henriquez, premier roi de Portugal, et qui avait mis son royaume sous la protection de saint Pierre. Ils entrèrent ensuite dans le Tage, et, le 28 juillet, veille de la Saint-Pierre, ils arrivèrent devant Lisbonne, alors occupée par les mahométans. Ils l'assiégèrent par mer et le roi par terre pendant près de trois mois, et la prirent enfin de force le jour de Sainte-Ursule, 21 octobre. Les conditions furent que la ville demeurerait au roi Alfonse et que tout le butin appartiendrait aux croisés. Cette victoire fut d'autant plus merveilleuse qu'il y avait dans cette grande cité plus de deux cent mille mahométans et que les croisés n'étaient que treize mille. Une fois entrés dans la ville ils dédièrent l'église au milieu des cantiques de joie, y établirent un évêque avec un clergé. D'autres places, outre Lisbonne, furent encore prises et servirent à consolider le nouveau royaume de Portugal<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L. 3, c. 13-22.

<sup>1</sup> Helmold. Dodechin. Robert de Monte, apud Pagii, ann. 1147.

Dans une autre partie de l'Espagne Alfonso VIII, roi de Castille, et Garcias Ramirès, roi de Navarre, secondés par les croisés venus d'Italie et de France, se rendirent maîtres d'un grand nombre de villes et de territoires, notamment de la ville importante d'Almería, qui était un repaire de vingt mille pirates. Ce qui facilitait les succès des chrétiens contre les mahométans d'Espagne, c'est que le roi de Sicile battait en même temps les mahométans d'Afrique. Ces deux expéditions se favorisaient l'une l'autre <sup>1</sup>.

Michaud, dans son *Histoire des Croisades*, suppose que tous les croisés qui n'allèrent pas en Orient manquaient à leur vœu et à l'intention du Pape Eugène; il se trompe. Le Pape Eugène avait recommandé aux divers peuples de la chrétienté de repousser sur toutes les frontières les armes des infidèles; ainsi les croisés qui marchèrent contre les Slaves devaient marcher contre les Slaves; ceux qui marchèrent en Espagne devaient marcher en Espagne. Michaud suppose encore que tout le résultat de cette croisade en Espagne fut la prise de Lisbonne; il se trompe encore. Dans une autre partie de la Péninsule, ainsi que nous l'avons vu, plusieurs villes importantes tombèrent au pouvoir des chrétiens. En général le travail de Michaud sur la seconde croisade ne vaut pas son travail sur la première; on y sent plus souvent le rhéteur qui déclame que l'historien profond qui sait bien ce dont il parle.

Si la grande expédition d'Orient avait aussi bien réussi que les expéditions partielles de l'Allemagne septentrionale, de l'Espagne, du Portugal et de l'Afrique, la chrétienté triomphait dès lors du mahométisme et pouvait étendre les bienfaits de la civilisation chrétienne jusqu'aux extrémités du monde. Il n'en sera pas ainsi; cette armée si nombreuse, conduite par les deux premiers rois de l'Europe, ne fait rien qui vaille et périt sans gloire. La cause en est à trois sortes de personnes: à ces deux rois, aux Grecs de Constantinople et aux princes latins d'Orient.

Les deux rois, Conrad de Germanie et Louis de France, étaient braves de leur per-

sonne et hommes de bien, particulièrement Louis le Jeune; mais ni l'un ni l'autre n'avait assez de tête pour mener à bonne fin une entreprise de cette nature. Soldats courageux ils furent des généraux très-médiocres. Non-seulement ils n'évitèrent point les fautes qu'on avait faites dans la première croisade, ils en firent de nouvelles et plus grandes. L'armée se montra pareille à ses deux chefs; il ne s'y révéla pas un seul grand caractère.

Quant aux Grecs de Constantinople, ils se montrèrent toujours des Grecs, et des Grecs du Bas-Empire. Nous avons vu comment l'empereur Alexis Comnène en agit avec les premiers croisés. Son fils, Jean Comnène, qui lui succéda l'an 1118, suivit la politique de son père; il fit plus d'une fois la guerre aux chrétiens d'Antioche et chercha, par ruse ou par force, à s'emparer de cette ville, aussi bien que de Jérusalem. Il mourut l'an 1143, pour s'être blessé avec une des flèches empoisonnées dont son carquois était plein. Plus d'un lecteur sera étonné de voir le chef d'une nation chrétienne et civilisée porter des flèches empoisonnées dans son carquois; à peine conçoit-on ceci maintenant dans un chef de cannibales. Les historiens grecs qui rapportent le fait ne témoignent à cet égard aucune surprise <sup>1</sup>. Dans le grand-père d'Ulysse Homère relève son habilité à se parjurer et à voler, et dans Ulysse même l'attention à empoisonner des flèches <sup>2</sup>. Il paraît que les Grecs du douzième siècle n'avaient pas dégénéré sous ce rapport.

Manuel Comnène, fils et successeur de Jean, surpassa peut-être son père et son aïeul. Le roi des Allemands, Conrad, était son beau-frère, car ils avaient épousé les deux sœurs. Or voici, d'après l'historien grec Nicéas, quelle fut la conduite de Manuel envers son beau-frère, le roi d'Allemagne, et envers le roi de France, qu'il accablait de protestations d'amitié, de vénération et de dévouement. Il avait accordé à ces deux princes le passage sur ses terres; mais en même temps il faisait suivre leur armée par des détachements de troupes grecques.

<sup>1</sup> Pag. 1.

<sup>3</sup> Nicéas, *Chron. annal.* Joan. Cinnam, *Hist.*, l. 1.  
<sup>2</sup> *Odyss.*, l. 19, v. 395, et l. 1, v. 260-265.



En passant à Andrinople, le roi Conrad y avait laissé un de ses parents, qui était tombé malade; quelques soldats grecs, l'ayant su, s'introduisirent auprès du malade et le brûlèrent dans sa chambre. Pour venger une telle atrocité le duc Frédéric, neveu de Conrad, revint sur ses pas, brûla le monastère où son parent avait été brûlé et infligea le dernier supplice aux coupables. Dans les défilés il y avait des embuscades de Grecs qui tuèrent un grand nombre d'Allemands et de Français. Lorsque, suivant les promesses et les conventions de l'empereur grec, les Allemands venaient aux villes pour acheter des vivres, ils en trouvaient les portes fermées. Les Grecs, qui étaient sur les murailles, descendaient des cordes et tiraient premièrement l'argent des croisés, puis leur donnaient ce qu'ils jugeaient à propos, du pain ou d'autres vivres. Quelquefois, après avoir reçu leur or et leur argent, ils disparaissaient du rempart sans leur rien donner; quelquefois ils mêlaient de la chaux à la farine qu'ils leur vendaient et leur donnaient ainsi la mort. « Que cela se fit par ordre de l'empereur, comme on le disait, je ne le sais pas pour sûr : ce sont les paroles de Nicéas; « mais, ajoute-t-il, ce qui est certain, c'est que l'empereur avait fait fabriquer exprès de la fausse monnaie pour donner à ceux des Occidentaux qui avaient quelque chose à vendre. » En un mot, conclut-il, il n'y avait aucun genre de mal qu'il ne leur fit et n'ordonnât de leur faire pour servir d'exemple à leurs descendants et les détourner de venir sur les terres de l'empire grec. Les Turcs, excités par les lettres de Manuel, en agirent de même avec les Allemands. » Telles sont les paroles de l'historien grec Nicéas<sup>1</sup>.

Un autre Grec, Jean Cinnam, moins historien que panégyriste de Manuel Comnène, dit, au fond, les mêmes choses; mais il justifie l'empereur sur ce que les croisés en voulaient à son empire au lieu de secourir les chrétiens d'Orient; ce qui est une calomnie<sup>2</sup>.

Après ces deux Grecs on ne peut plus ac-

cuser d'exagération les auteurs latins de cette époque. Odon de Deuil, moine de Saint-Denis, a fait un livre intéressant sur le voyage de Louis le Jeune en Orient, qu'il y accompagna en qualité de chapelain. Le roi passait à Ratisbonne lorsqu'il reçut les ambassadeurs de Manuel. Voici comment le chroniqueur en parle : « L'armée ayant établi ses tentes et le roi s'étant ainsi mis à couvert, les ambassadeurs furent introduits. Après qu'ils eurent salué le monarque ils se tinrent debout, attendant qu'on leur ordonnât de s'asseoir. Quand ils en reçurent l'ordre ils s'assirent sur des sièges qu'ils avaient apportés avec eux. Nous vîmes là ce que nous apprîmes ensuite de la coutume où sont les Grecs de se tenir, devant leurs maîtres, debout, immobiles, la tête inclinée, et prêts à obéir au moindre signal de leur volonté. Ils n'ont point d'habits, mais des vestes de soie, courtes et fermées, avec des manches étroites. Ils sont toujours vêtus comme des hommes qui vont lutter au pugilat. Les pauvres et les riches sont habillés de la même manière, à l'étoffe près. Je ne puis ni ne dois interpréter le papier qu'ils montrèrent; car la première partie en était conçue en termes trop humbles et trop affectueux pour être sincères. Ce langage était indigne d'un empereur, je dirais même d'un mime.

« J'aurais honte de rapporter; continue Odon, les expressions viles et rampantes que ces ambassadeurs employèrent, et si je le voulais, je ne le pourrais même pas; car les Français, lors même qu'ils voudraient imiter la bassesse des Grecs, n'en auraient pas les moyens. Le roi supporta d'abord avec patience et en rougissant les louanges qu'on lui donnait; mais, à mesure qu'on avançait dans la Grèce, comme les ambassadeurs se multipliaient, et avec eux leurs louanges, le roi les écoutait impatiemment. Godefroi, évêque de Langres, qui était présent, fatigué de leurs flatteries et de leurs longs discours, s'écria tout à coup : « Frères, ne parlez pas si souvent de la gloire, de la majesté, de la sagesse et de la religion du roi; il se connaît, nous le connaissons. Dites promptement et sans détour ce que vous voulez. » D'ailleurs, continue Odon de Deuil, laïques et ecclésiasti-

<sup>1</sup> Nicet., *Manuel*, l. 1. <sup>1</sup> *Coll. Byzant.*, t. 11, p. 34 et 35, édit. de Venise. — <sup>2</sup> Joann. Cinnam, *Hist.*, l. 2; *Collect. Byz.*, t. 11.

ques, tout le monde se rappelait ce proverbe : *Timeo Danaos et dona ferentes* <sup>1</sup>. »

Quand le roi de France fut arrivé sous les murs de Constantinople, Manuel, ignorant quelles étaient ses intentions, lui envoyait chaque jour des députés ; il craignait pour son empire. « Les Grecs, dit le même historien, étaient alors semblables à des femmes ; leur âme avait perdu toute énergie et toute pudeur ; ce que nous demandions ils le promettaient avec l'intention de ne point tenir leurs promesses dès qu'ils cesseraient de craindre ; car c'est une opinion générale parmi eux qu'ils ne se parjurent point lorsqu'ils violent leur serment pour la cause de l'empire. On ne m'accusera pas de haïr le genre humain et de supposer aux hommes des défauts imaginaires ; mais quiconque connaît les Grecs avouera que, quand ils ont des craintes, ils s'avilissent jusqu'à s'oublier eux-mêmes, et que, quand ils triomphent, leur orgueil se manifeste par l'oppression de ceux qu'ils ont abattus <sup>2</sup>. »

Voici la description qu'Odon de Deuil fait de la capitale de l'empire. « Constantinople, la gloire des Grecs, riche par sa renommée, plus riche encore par ce qu'elle renferme, a la forme d'un triangle. A l'angle intérieur est Sainte-Sophie, ainsi que le palais de Constantin, où est une chapelle qui est honorée pour les saintes reliques qu'on y conserve. La ville est ceinte de deux côtés par la mer. En y arrivant on a sur la droite le bras de Saint-Georges et sur la gauche une espèce de canal qui en sort et qui s'étend jusqu'à près de quatre milles. Là est le palais qu'on appelle Blaquernes, bâti sur un terrain bas, mais qui se fait remarquer par sa somptuosité, par son architecture et son élévation. Situé sur trois limites, il offre à ceux qui l'habitent le triple aspect de la mer, de la campagne et de la ville. Sa beauté extérieure est presque incomparable ; sa beauté intérieure surpasse tout ce que j'en pourrais dire. L'or y brille partout et s'y mêle à mille couleurs ; tout y est pavé en marbre industrieusement arrangé. Je ne sais ce qu'il y a de plus précieux ou de plus beau, de la perfection de l'art ou

de la richesse de la matière. Sur le troisième côté du triangle de la ville est la campagne ; mais ce côté est fortifié par un double mur garni de tours, lequel s'étend, depuis la mer jusqu'au palais, sur une espace de deux milles. Ce n'est ni ce mur ni ces tours qui font la force de la ville ; elle est, je crois, tout entière dans la multitude de ses habitants et dans la longue paix dont elle jouit.

« Au bas des murs est un espace vide où sont des jardins qui fournissent aux habitants toute sorte de légumes. Des canaux souterrains amènent du dehors des eaux douces, car celle que Constantinople renferme est salée, fétide. Dans plusieurs endroits la cité est privée de courants d'air ; les riches, couvrant les rues par leurs édifices, laissent ainsi aux pauvres et aux étrangers les ordures et les ténèbres. Là se commettent des vols, des meurtres et autres crimes que l'obscurité favorise. Comme on vit sans justice dans cette ville, qui a presque autant de maîtres qu'elle a de riches et autant de voleurs qu'elle a de pauvres, le scélérat n'y connaît ni la crainte ni la honte. Le crime n'y est puni par aucune loi et n'y vient à la connaissance de personne. Cette ville excelle en tout ; si elle surpasse toutes les autres villes en richesses, elle les surpasse aussi en vices <sup>1</sup>.

« Constantinople, superbe par ses richesses, trompeuse, corrompue et sans foi, a autant à craindre pour ses trésors qu'elle est redoutable pour ses perfidies et son infidélité. Sans sa corruption elle pourrait être préférée à tous les lieux par la température de son air, par la fertilité de son sol, et par le passage facile qu'elle offre à la propagation de la foi <sup>2</sup>. »

« Nous nous approchions de cette cité, dit le chapelain du roi de France, lorsque nous vîmes venir à nous les nobles et les principaux d'entre les clercs et les laïques. Ils s'approchèrent du roi et le reçurent avec les honneurs qui lui étaient dus. Ils le prièrent très-humblement de se rendre chez l'empereur, et de satisfaire le désir que ce prince avait de le voir et de l'entretenir. Le roi de France, ayant compassion des craintes de l'empereur,

<sup>1</sup> « Je me défie des Grecs, lors même qu'ils apportent des présents. » — <sup>2</sup> Odon, l. 3.

<sup>1</sup> Odon, l. 4. — <sup>2</sup> Id., l. 5.



se rendit au palais, accompagné d'une suite peu nombreuse; il fut reçu par le monarque en personne, qui vint au-devant de lui et l'embrassa. Ces deux princes étaient à peu près du même âge, d'un extérieur presque semblable; ils différaient seulement par leurs mœurs et par leurs habits. Ils entrèrent ensuite dans le palais, où ils s'assirent sur deux sièges égaux. Là ils se parlèrent par interprète en présence de leurs courtisans. Manuel demanda au roi quelles étaient ses intentions, ajoutant que, quant à lui, il désirait ce que Dieu voulait et qu'il lui promettait tout ce qui lui serait nécessaire pour accomplir son pèlerinage. Plût à Dieu qu'il lui eût dit vrai! A son maintien, à sa joie, à ses paroles, qui semblaient exprimer les plus intimes pensées de son âme, tous auraient cru qu'il affectionnait le roi avec tendresse. Il n'est pas nécessaire, continue Odon avec ironie, de dire combien un tel jugement eût été vrai. Après cette conversation les deux monarques se séparèrent comme deux frères, et la noblesse de l'empire conduisit le roi de France dans le palais qui lui était destiné<sup>1</sup>. »

Les perfidies et les bassesses des Grecs avaient pour but de détourner les Francs de prendre Constantinople; ce furent précisément ces perfidies et ces bassesses qui leur en firent naître l'idée. Lorsque l'empereur grec demanda aux barons de France qu'ils lui prêtassent foi et hommage et qu'ils remissent entre ses mains les villes grecques qui seraient conquises par leurs armes, l'évêque de Langres parla ainsi dans le conseil du roi de France :

« Vous avez entendu les Grecs qui vous proposent de reconnaître leur empire et de vous soumettre à leurs lois; ainsi donc la faiblesse doit commander à la force, la lâcheté à la bravoure! Qu'a donc fait cette nation, qu'ont fait ses ancêtres pour montrer autant d'orgueil? Je ne vous parlerai point des embûches qu'ils ont multipliées sur votre chemin. Nous avons vu les prêtres de Byzance, mêlant la raillerie à l'outrage, purifier par le feu les autels où nos prêtres avaient sacrifié. Ils nous demandent aujourd'hui des serments que l'honneur désavoue.

N'est-il pas temps de nous venger des trahisons et de repousser les injures? Jusqu'ici les croisés ont eu plus à souffrir de leurs perfides amis que de leurs ennemis déclarés. Depuis trop longtemps Constantinople est une barrière importune entre nous et nos frères de Palestine. Nous devons enfin nous ouvrir le libre chemin de l'Asie.

« Les Grecs, vous le savez, ont laissé tomber aux mains des infidèles le sépulcre de Jésus-Christ et toutes les villes chrétiennes de l'Orient. Constantinople, n'en doutez pas, sera bientôt elle-même la proie des Turcs et des Barbares, et par sa lâche faiblesse elle leur ouvrira un jour les barrières de l'Occident. Les empereurs de Byzance ne savent ni défendre leurs provinces ni souffrir qu'on les défende; ils ont toujours arrêté les généreux efforts des soldats de la croix; naguère encore cet empereur qui se déclare votre appui a voulu disputer aux Latins leurs conquêtes et leur ravir la principauté d'Antioche; il veut aujourd'hui livrer les armées chrétiennes aux Sarrasins. Hâtons-nous donc de prévenir notre ruine par celle des traîtres; ne laissons pas derrière nous une ville insolente et jalouse qui ne cherche que les moyens de nous détruire, et faisons retomber sur elle les maux qu'elle nous prépare. Si les Grecs accomplissent leurs perfides desseins c'est à vous que l'Occident redemandera un jour ses armées. Puisque la guerre que nous entreprenons est sainte ne paraît-il pas juste d'employer tous les moyens de réussir? La nécessité, la patrie, la religion vous ordonnent de faire ce que je vous propose. Les aqueducs qui fournissent l'eau à la ville sont en notre pouvoir et nous offrent un moyen facile de réduire ses habitants. Les soldats de Manuel ne pourront supporter l'aspect de nos bataillons. Une partie des murailles et des tours de Byzance viennent de s'écrouler devant vous, comme par une espèce de miracle. Il semble que Dieu lui-même nous appelle dans la ville de Constantin et qu'il nous en ouvre les portes comme il ouvrit à nos pères celles d'Édesse, d'Antioche et de Jérusalem<sup>1</sup>. »

Cette proposition, soutenue par les uns,

<sup>1</sup> Odon, l. 3.

<sup>1</sup> Odon, l. 4.

combattue par les autres, s'agitait encore lorsque les Grecs répandirent adroitement le bruit d'une grande victoire remportée par le roi Conrad et de la marche des Allemands sur Icône. A cette nouvelle l'impatience des Français n'eut plus de bornes ; ils blâmèrent le long séjour du roi à Constantinople et le forcèrent, pour ainsi dire, à donner l'ordre du départ.

Or voici ce qu'il en était de la merveilleuse victoire de Conrad et des Allemands. Ce prince, ayant passé l'Hellespont, s'avancait dans l'Anatolie, conduit par les Grecs que son beau-frère l'empereur Manuel lui avait donnés pour guides. Quand ils furent entrés en pays ennemi ces guides avertirent les commandants croisés de faire provision de vivres pour un certain nombre de jours, pendant lesquels ils devaient passer dans des lieux déserts pour prendre le chemin le plus court, assurant qu'ils se trouveraient ensuite devant Icône, dans un pays excellent ; mais ils les menèrent exprès par des chemins détournés et les engageaient dans des lieux difficiles et où ils étaient le plus exposés aux ennemis. Au bout du temps que ces guides avaient marqué le roi Conrad leur fit des reproches de ce qu'on n'arrivait point à Icône ; ils assurèrent qu'on y serait dans trois jours ; mais ils s'enfuirent la nuit suivante, laissant l'armée allemande en des lieux stériles, impraticables, sans un seul homme qui sût par où en sortir.

Le sultan d'Icône, averti par l'empereur Manuel, avait rassemblé des troupes formidables pour s'opposer aux croisés. Avec ces troupes, habituées au pays et armées à la légère, il vint fondre de tous côtés sur les Allemands, pesamment armés et exténués de faim, eux et leurs chevaux. Contraints par la nécessité les Allemands revinrent sur leurs pas. La retraite se fit d'abord en bon ordre. Les Turcs se bornèrent, pendant les premiers jours, à attaquer ceux qui s'écartaient de l'armée ou qui ne pouvaient la suivre. Quelques chefs, des plus braves, ayant à leur tête Bernard, duc de Carinthie, se dévouèrent aux plus grands périls pour protéger la marche des faibles ; à la fin, surpris eux-mêmes dans les chemins difficiles, ils suc-

combèrent avec les malheureux pèlerins qu'ils voulaient sauver. Les Turcs redoublèrent alors d'audace ; à toute heure du jour et même de la nuit des milliers d'hommes et de chevaux étaient blessés par leurs flèches ; Conrad lui-même fut atteint de deux javelots au milieu de ses chevaliers, qui ne pouvaient rien pour le défendre. Les morts, les blessés et les malades restaient abandonnés sur les chemins. Ceux qui ne pouvaient plus marcher jetaient bas leurs armes et attendaient la mort des martyrs. Enfin, de cette armée de soixante-dix mille hommes d'armes et d'une multitude innombrable de fantassins, à peine s'en sauva-t-il la dixième partie. Ce désastre arriva au mois de novembre 1147. Le roi Conrad, ayant échappé, se retira à Nicée, où il rencontra le roi Louis ; ils s'embrassèrent l'un l'autre avec cordialité et versèrent beaucoup de larmes. Conrad raconta ses malheurs sans déguisement et n'en accusa que lui et les siens. « Dieu est juste, s'écria-t-il, et nous seuls sommes les coupables. » D'après ce que dit son frère, l'évêque Otton de Frisingue, qui était de l'expédition, les Allemands souffrirent généralement leurs maux avec la même patience et y trouvèrent ainsi le salut de leurs âmes<sup>1</sup>.

Les Français, s'avancant à travers l'Asie Mineure par Éphèse, battirent les Turcs au passage du Méandre. Le lendemain de leur départ de Laodicée ils arrivèrent, vers le milieu du jour, au pied d'une montagne. La route qu'ils devaient suivre était comme suspendue entre des précipices et d'énormes rochers entassés les uns sur les autres. Toute l'armée s'avancait, divisée en trois corps, l'avant-garde, l'arrière-garde et le centre, où se trouvaient les bagages et le peuple des pèlerins. Un baron d'Aquitaine, Geoffroi de Rancon, commandait l'avant-garde, où se trouvait la reine Éléonore ; il avait ordre de s'arrêter sur la montagne et d'y attendre le reste de l'armée ; malheureusement il n'obéit point à l'ordre qu'il avait reçu. Après avoir franchi les chemins les plus difficiles, voyant au revers de la montagne une belle plaine,

<sup>1</sup> Otto Fris., de *Gestis Frid.*, l. 1, c. 60. Odon de Deuil, l. 5. Guill. de Tyr, l. 16, c. 20-23.



il alla y dresser ses tentes. Le reste de l'armée s'avancait lentement; le centre, avec les bagages, avec la multitude sans armes, pressé dans d'étroits sentiers et marchant sur le bord des abîmes, se trouva tout à coup dans un effroyable désordre. Les Turcs, qui avaient épié le moment, se jettent sur la foule éperdue des pèlerins. Cette multitude sans défense tombe de toutes parts sous le glaive. Des cris, répétés par les échos des montagnes, vont avertir le roi, qui se trouvait à l'arrière-garde. Louis VII, avec les chevaliers que le péril rassemble autour de lui, accourt au lieu du combat. Après une lutte terrible le centre de l'armée se trouve dégagé de l'attaque des Barbares et continue sa marche; le roi et ses chevaliers restent seuls aux prises avec les Turcs. Dans la mêlée tous périssent à côté du roi, qui, saisissant les branches d'un arbre, s'élance sur le haut d'un rocher; là il reçoit sur sa cuirasse les flèches lancées de loin, et de son glaive il abat les têtes et les mains de ceux qui osent approcher. Son courage et la nuit le sauvèrent; il rejoignit le camp, où l'on pleurait sa mort. Plusieurs autres, guidés par les feux qu'on y avait allumés, le rejoignirent à la faveur des ténèbres; mais le nombre en était très-petit en comparaison de ceux qui avaient péri ou avaient été faits prisonniers. Tel fut le désastre causé à l'armée française par un manquement à la discipline.

Pour ne plus s'exposer à pareil malheur, les barons, qui jusqu'alors commandaient tour à tour, choisirent un vieux guerrier d'expérience, nommé Gilbert, et tous, y compris le roi, s'engagèrent à exécuter ses ordres. L'on s'en trouva bien; fortifiée par une discipline sévère l'armée poursuivit sa marche vers Satalie. Quatre fois elle fut attaquée par les Turcs, et quatre fois elle les repoussa vigoureusement. Les chemins étaient difficiles; on manquait de vivres; mais nul ne se plaignait. « Les victoires sur les infidèles, dit Odon de Deuil, étaient pour les Français une distraction qui leur faisait oublier les misères du voyage. » Comme l'ennemi avait tout ravagé sur le passage des pèlerins, ils tuèrent les chevaux qui ne pouvaient plus marcher et se nourrirent de leur chair; tous

se contentaient de cet aliment, même les riches, surtout lorsqu'ils pouvaient y joindre de la farine cuite sous la cendre. Ce n'est qu'après douze journées de marche que les croisés arrivèrent à Satalie.

Satalie ou Antalie était une ville maritime habitée par des Grecs et gouvernée au nom de l'empereur de Constantinople. Les Turcs occupaient les forteresses du voisinage et répandaient la désolation dans toute la contrée. Les habitants de Satalie, enfermés dans leurs remparts, refusèrent de recevoir l'armée chrétienne, qui se trouva dans une extrémité des plus fâcheuses, sans chevaux, sans armes, sans vivres. On murmura hautement de la perfidie et de l'inhumanité des Grecs; on se reprocha de n'avoir pas suivi les conseils de l'évêque de Langres en prenant Constantinople; on parlait de s'emparer de Satalie, lorsque le gouverneur de la ville vint proposer à Louis VII des vaisseaux pour embarquer tous les croisés. Cette proposition fut acceptée; mais on attendit plus de cinq semaines les vaisseaux promis, et les navires qui arrivèrent ne se trouvèrent ni assez grands ni assez nombreux pour embarquer toute l'armée chrétienne. Les croisés virent alors l'abîme de maux dans lequel ils allaient tomber; telle était leur résignation qu'ils ne commirent aucune violence contre les Grecs et ne menacèrent point une ville qui refusait de les secourir.

Une partie de l'armée s'embarque pour Antioche avec le roi, qui laisse de grandes sommes d'argent au gouverneur d'Antalie pour avoir soin des malades et faire accompagner l'autre partie de l'armée jusqu'au sortir de Cilicie. Le lendemain du départ de leur roi les pèlerins, qui attendaient l'escorte et les guides que leur avaient promis les Grecs, virent arriver les Turcs, accourus de toutes les contrées voisines. Il se livra plusieurs combats dans lesquels les chrétiens se défendirent vaillamment; mais les infidèles renouvelaient chaque jour leurs attaques. Les croisés, affaiblis par la fatigue et par la faim, accablés par leurs ennemis, demandèrent en vain un asile dans les murs de Satalie; les Grecs se montrèrent impitoyables. L'armée chrétienne se trouvait dans un état

désespéré. Pour comble d'infortune le comte de Flandre et Archambaud de Bourbon, que le roi lui avait donnés pour chefs, l'abandonnent sur le rivage et s'enfuient dans un vaisseau. Dieu seul, disent les vieilles chroniques, Dieu seul connaît le nombre des martyrs dont le sang coula sous le glaive des Turcs et même sous le fer des Grecs. Peu échappèrent à travers la Cilicie. Les malades laissés à Satalie périrent de même, sans qu'on pût savoir quelle avait été leur fin. Les Grecs de cette ville ne jouirent pas longtemps du fruit de leur trahison; ils furent tour à tour dépouillés par les Turcs et par les agents du fisc impérial. L'air, empoisonné par les cadavres de leurs victimes, répandit dans leurs murs le deuil et la mort. Ce peuple, qui s'était montré sans pitié pour le malheur, fut lui-même en proie à toutes sortes de maux. Peu de temps après le départ de Louis VII et le désastre des croisés Satalie se trouvait presque sans habitants, et ses ruines abandonnées attestèrent dans la suite aux voyageurs et aux pèlerins l'inévitable justice de Dieu.

Arrivés à Antioche les nobles de France, qui avaient si peu noblement abandonné le peuple des pèlerins sous les murs de Satalie, oubliaient la mort de leurs compatriotes au milieu des fêtes et des plaisirs. Le principal objet de ces fêtes était la reine Éléonore, qui se trouvait nièce du prince d'Antioche, Raymond de Poitiers. « Or, dit Guillaume, archevêque de Tyr, auteur grave du temps et du pays, la reine Éléonore était une femme imprudente, légère, qui avilissait la dignité royale, négligeait les devoirs d'une épouse jusqu'à oublier la foi du lit conjugal. Son oncle Raymond, le prince d'Antioche, voulut donc se servir d'elle pour déterminer le roi son époux à rester, afin de prendre les villes d'Alep et quelques autres. Le roi, qui, suivant les historiens du temps, aurait pu facilement réduire ces places, répondit, de l'avis de son conseil, qu'il voulait avant tout se rendre à Jérusalem et accomplir ses vœux. Dès lors le prince d'Antioche changea de ton; au lieu de prier et de promettre il se mit à déclamer contre le roi, à lui dresser ouvertement des pièges et à s'armer pour lui nuire. Il alla plus loin; de concert avec sa nièce, la

reine Éléonore, il résolut de la ravir au roi son époux, soit par force, soit par adresse. Le roi, l'ayant su, prit conseil de ses barons, et, de leur avis, pour mettre sa vie et sa personne en sûreté, sortit d'Antioche en toute hâte et secrètement, après y avoir été reçu avec grande pompe. » Voilà ce que rapporte Guillaume, archevêque de Tyr, auteur non suspect, qui écrivit dans le pays et dans le temps. Son témoignage est d'ailleurs confirmé, notamment en ce qui regarde les déportements de la reine Éléonore, par l'auteur des *Gestes de Louis VII* et par Vincent de Beauvais<sup>1</sup>.

D'un autre côté le roi et les barons de Jérusalem, redoutant le séjour de Louis VII à Antioche, lui avaient envoyé des députés pour le conjurer, au nom de Jésus-Christ, de presser sa marche vers la Palestine. Le roi de France se rendit donc à leurs vœux et traversa la Syrie et la Phénicie sans s'arrêter à la cour du comte de Tripoli, qui avait les mêmes vues que le prince d'Antioche de se servir du roi pour agrandir ses États particuliers. Son arrivée dans la Terre-Sainte excita un vif enthousiasme et ranima les espérances des chrétiens. Le peuple de Jérusalem, les princes, les prélats sortirent au-devant de lui, portant dans les mains des branches d'olivier et chantant ces paroles par lesquelles on salua le Sauveur du monde : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Vers le même temps le roi Conrad y était arrivé, non point avec la magnificence d'un grand prince, mais avec l'humilité d'un pèlerin. Il avait quitté les Français à Éphèse pour passer l'hiver à Constantinople, où son beau-frère, l'empereur Manuel, lui fit d'autant plus de caresses qu'il était plus content de lui avoir fait perdre son armée.

Après que les deux rois de France et d'Allemagne eurent satisfait leur dévotion en visitant les saints lieux, on indiqua une assemblée générale à Ptolémaïs, ou Acre, pour délibérer de l'entreprise qu'on ferait sur les infidèles. A cette assemblée se trouvèrent le roi Conrad; son frère Otton, évêque de Fri-

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 16, c. 27, p. 907, apud Bongars., *Gesta Ludov.*, c. 15, p. 401. Vinc. Bellov., *Speculum historie*, t. 3, c. 128, apud Duchesne, t. 4, p. 440.



singue; Étienne, évêque de Metz; Henri, évêque de Toul, frère du comte de Flandre; Théotwin, légat du Pape près le roi Conrad; des seigneurs allemands : Henri, duc d'Autriche, frère du roi; Frédéric, duc de Souabe, son neveu, et plusieurs autres. Les Français étaient : le roi Louis; Geoffroi, évêque de Langres; Arnoul, évêque de Lisieux; Gui de Florence, cardinal-légat du Pape. Les seigneurs juques étaient : Robert, comte de Dreux, frère du roi; Henri, son gendre, fils du comte de Champagne; Thierry, comte de Flandre, beau-frère du roi de Jérusalem, et plusieurs autres. Le roi de Jérusalem, Baudouin III, jeune prince de grande espérance, était aussi à cette assemblée avec la reine Mélisende, sa mère; le patriarche Foucher; Baudouin, archevêque de Césarée; Robert, archevêque de Nazareth; Rorgon, évêque d'Acre; Bernard, évêque de Sidon; Guillaume de Béryte, Adam de Panéade et Gérard de Bethléhem; Robert, maître des chevaliers du Temple; Raymond, maître des chevaliers de l'Hôpital; Manassès, connétable du roi; Philippe, comte de Naplouse; Hélinand de Tibériade, Gérard de Sidon, Gautier de Césarée; Payen, seigneur du pays au delà du Jourdain, et un grand nombre d'autres. La résolution que l'on prit à cette assemblée fut d'assiéger Damas, et le rendez-vous fut donné à Tibériade pour le 23 mai 1148<sup>1</sup>.

Damas fut donc attaqué vivement. On se battit d'abord dans les jardins extérieurs de la ville. Le roi de Jérusalem marchait le premier, à la tête de son armée et des chevaliers de Saint-Jean et du Temple; après les chrétiens d'Orient s'avançaient les croisés français, commandés par Louis VII. Le roi d'Allemagne, qui avait rassemblé les débris de ses troupes, formait le corps de réserve et devait garantir les assiégeants des surprises de l'ennemi. La résistance des Turcs fut opiniâtre sur les bords de la rivière qui traversait les jardins. Le roi Conrad, l'ayant appris, pénétra jusqu'à l'avant-garde avec quelques-uns des siens, et tombe sur les musulmans avec une impétuosité à laquelle rien ne résiste. Un Turc d'une taille et d'une force pro-

digieuses s'élance sur lui; mais Conrad lui porte, entre le cou et l'épaule gauche, un coup de sabre si terrible qu'il lui coupe en deux toute la poitrine, en sorte que la tête et l'épaule droite tombent à terre. A cette vue les Turcs, effrayés, se réfugient dans la ville et laissent les chrétiens maîtres des bords de la rivière. L'effroi des habitants de Damas fut tel qu'ils songèrent à abandonner la ville. En conséquence ils placèrent dans les rues, vers l'entrée des jardins, de grosses poutres, des chaînes et des amas de pierres, afin d'arrêter la marche des assiégeants et de se donner ainsi le temps de fuir, avec leurs richesses et leurs familles, par les portes du nord et du midi.

Les chrétiens étaient si sûrs de se rendre maîtres de Damas qu'on ne s'occupa plus, parmi les chefs, que de savoir à qui serait donnée la souveraineté de la ville. Celui qui l'emporta sur ses concurrents fut ce même comte de Flandre qui avait abandonné, sous les murs de Satalie, l'armée chrétienne dont il avait reçu le commandement. Les barons de Syrie furent jaloux de cette préférence; le siège se ralentit; plus d'un seigneur chercha à faire échouer une entreprise qui ne devait plus tourner à son profit particulier. D'après des conseils perfides on quitta les jardins de la ville pour aller camper au côté opposé, où le terrain était mouvant et stérile et les murailles inexpugnables. Vingt mille infidèles en profitèrent pour se jeter dans la place, résolus à la défendre. Bientôt on apprit que les sultans d'Alep et de Mossoul arrivaient avec une armée nombreuse.

Enfin les chrétiens, et parmi eux les deux premiers rois de l'Europe, levèrent honteusement le siège et s'en revinrent en Palestine. Là on délibéra d'assiéger Ascalon; mais il n'en fut rien. Le roi Conrad s'embarqua pour l'Europe et revint en Allemagne par Pola en Istrie, dès la même année 1148. Le roi Louis demeura en Palestine jusques après Pâques de l'année suivante, où il se rembarqua de même pour la France, sans qu'on lise qu'il ait rien fait de mémorable dans tout ce temps.

Tout bien considéré, si la seconde croisade en Orient n'eut aucun succès temporel, la faute en est principalement aux croisés et

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 17, c. 1.

à ceux qu'ils devaient secourir; ils n'avaient ni assez de prévoyance, ni assez d'ordre, ni assez d'accord, ni assez de constance pour écarter ou vaincre les obstacles, ou simplement pour profiter de la victoire qui s'offrait à eux. Certainement, et par l'autorité de son Église et par les miracles de saint Bernard, Dieu avait approuvé leur expédition; mais, quand Dieu vous appelle à l'exécution d'une de ses œuvres, il veut que vous employiez toutes les ressources de votre intelligence et de votre activité pour la faire réussir. « Aide-toi, et je t'aiderai. » Vous ne devez compter sur une assistance extraordinaire que quand tous les moyens ordinaires sont à bout. Voyez Josué dans la conquête de la Terre promise, voyez David dans la conquête de la Syrie; l'un et l'autre ne marchent qu'à la voix de Dieu, manifestée par le grand-prêtre ou par un prophète; mais l'un et l'autre, à la piété et à la confiance envers Dieu, joignent tous les moyens de la discipline, de la valeur et de la tactique militaire. Voilà ce qu'oublièrent trop souvent les guerriers de la seconde croisade.

Quant au succès spirituel, comme moyen d'expiation et de pénitence, on peut dire que cette croisade en eut un fort grand. Nous avons vu avec quelle résignation et quelle humilité chrétienne le roi Conrad supporta ses malheurs; le roi Louis montra plus de piété encore; sa femme se plaignait même qu'elle avait épousé un moine plutôt qu'un roi. La plupart des croisés du peuple paraissent avoir eu les mêmes sentiments que leurs maîtres. Nous l'avons entendu dire assez clairement à Otton de Frisingue, qui en fut témoin oculaire. Nous en trouvons encore une preuve dans un autre écrivain du temps.

Saint Bernard, qui avait prêché la seconde croisade, fut extrêmement affligé du peu de succès qu'elle eut, d'autant plus qu'on s'en prenait à lui. Dans ces conjonctures l'abbé Jean de *Casa-Mario*, près de Vérule, en Italie, qui, dès l'an 1148, avait uni son monastère à la congrégation de Cîteaux, lui écrivit: « Il me semble que Dieu a tiré un grand fruit de ce voyage, quoique d'une autre manière que ne pensaient les pèlerins. S'ils avaient poursuivi leur entreprise comme il

convient à des chrétiens, avec justice et piété, Dieu aurait été avec eux et aurait fait par eux un grand fruit; mais, comme ils sont tombés en plusieurs désordres, il a tiré de leur malice une matière à sa miséricorde et leur a envoyé des afflictions pour les purifier et les faire arriver à la vie éternelle. Enfin ceux qui revenaient nous ont avoué qu'ils avaient vu un grand nombre de croisés qui disaient qu'ils mouraient avec joie et qu'ils n'auraient pas voulu revenir, craignant de retomber dans leurs péchés. Mais, afin que vous ne doutiez pas de ce que je dis, je vous découvrirai, comme à mon père spirituel, en confession, que les patrons de notre monastère, les bienheureux Jean et Paul, ont daigné souvent nous visiter; je les ai fait interroger sur cet événement, et ils ont répondu que la multitude des anges apostats avait été remplacée par ceux qui sont morts dans cette expédition. Ils ont aussi grandement parlé de vous et prédit que votre fin était proche. Puis donc que cette entreprise a atteint son but, non pas selon les hommes, mais selon Dieu, il sied à votre sagesse de vous consoler en Celui dont vous recherchez uniquement la gloire; car c'est dans la prévision des fruits salutaires de cette entreprise qu'il vous avait donné la grâce et la force de la mettre à exécution. Qu'il daigne maintenant couronner heureusement votre carrière et m'associer à vous dans sa gloire<sup>1</sup>. »

Otton de Frisingue, qui n'est pas toujours favorable à saint Bernard, porte le même jugement sur la croisade et la part que le saint y avait prise. Voici ses paroles: « Si nous disons que le saint abbé a été inspiré de l'Esprit de Dieu pour nous animer à cette guerre, mais que, par notre orgueil et notre libertinage, nous n'avons pas gardé ses salutaires avis, et qu'ainsi c'est avec justice que nous avons récolté, pour prix de nos désordres, la perte des biens et des personnes par le fer et par la misère, nous ne dirons rien qui ne soit conforme à la raison et justifié par les exemples de l'antiquité<sup>2</sup>. »

Saint Bernard lui-même le fait voir au commencement du second livre de la *Consi-*

<sup>1</sup> Inter *Epist. S. Bern.*, 386. — <sup>2</sup> *Otto Fris., de Gest Frid.*, l. 1, c. 60.



dération, qu'il adressa vers ce temps au Pape Eugène. « Lorsque Moïse voulut retirer son peuple de la terre d'Égypte il lui en promit une autre beaucoup plus excellente ; autrement ce peuple, qui n'avait de l'attachement qu'à la terre, ne l'aurait jamais suivie. Il les fit donc sortir de l'Égypte, mais il ne les fit point entrer dans la terre qu'il leur avait promise. Néanmoins on ne peut pas imputer ce mauvais succès à la témérité du chef, puisqu'il ne faisait rien que par un exprès commandement de Dieu et par son assistance particulière, confirmée par une infinité de miracles.

« Mais, me direz-vous, ce peuple était fort grossier et se rébellait continuellement contre Dieu et contre Moïse, son serviteur. J'avoue qu'ils étaient des incrédules et des rebelles ; mais ceux-ci, que sont-ils ? Interrogez-les. Qu'ai-je besoin de dire ce qu'eux-mêmes confessent très-volontiers ? Je dirai seulement une chose : quels grands progrès pouvaient faire des gens qui, pendant toute leur marche, ne pensaient qu'à leur retour ? Ces Hébreux, dans tout leur chemin, ne retournaient-ils pas incessamment en Égypte, de cœur et de volonté ? Que si les premiers sont morts et ont péri à cause de leur infidélité continuelle, avons-nous sujet de nous étonner si les nôtres, marchant sur leurs traces, ont souffert les mêmes choses ? Mais comme la perte de ceux-là n'a point été contraire aux promesses que Dieu leur avait faites, aussi devons-nous dire de même de ceux-ci, parce que les promesses de Dieu ne se font jamais au détriment de sa justice. Écoutez un autre exemple sur ce sujet.

« Benjamin commet un crime ; aussitôt les autres tribus se préparent pour en tirer vengeance, et même par l'ordre de Dieu, qui leur désigne un chef particulier pour commander ceux qui devaient combattre. Ils en viennent aux mains, appuyés sur le grand nombre de leurs troupes, sur la bonté de leur cause, et, ce qui est encore davantage, sur la faveur divine. Mais, oh ! que Dieu est terrible dans ses jugements sur les enfants des hommes ! ceux qui étaient destinés pour venger

le crime tournent le dos à la vue des coupables et une poignée de gens met en fuite des troupes nombreuses. Néanmoins ils ont recours au Seigneur et le Seigneur leur dit : *Remontez*. Ils remontent une seconde fois, et une seconde fois ils sont battus et mis en déroute. Ainsi des hommes justes entreprennent une guerre juste, la première fois avec l'approbation de Dieu et la seconde par son ordre exprès, et néanmoins ils demeurent vaincus ; mais aussi se sont-ils trouvés d'autant supérieurs dans la foi qu'ils avaient été inférieurs dans le combat.

« Or, je vous prie, de quelle manière ne me traiteraient pas ceux-ci si je les avais persuadés de retourner une seconde fois à la guerre et qu'une seconde fois ils eussent été défaits ! Et si je les exhortais pour une troisième fois à reprendre le chemin de la Terre-Sainte et à donner encore une troisième bataille, après en avoir perdu une première et une seconde, jugez un peu de la disposition avec laquelle ils pourraient m'écouter ! Cependant les Israélites, ayant été frustrés de leurs espérances par deux fois consécutives, ne laissent pas d'obéir une troisième et ils remportent la victoire. Mais peut-être que ceux-ci me diront : « Comment pouvons-nous savoir que cette entreprise est venue de Dieu ? Quels miracles faites-vous pour nous obliger d'en croire votre parole ? » Ce n'est pas à moi de répondre à cette objection ; il faut épargner ma pudeur. Répondez pour moi et pour vous-même, selon ce que vous avez ouï et ce que vous avez vu, ou plutôt selon ce que Dieu vous inspirera<sup>1</sup>. »

Saint Bernard fit plus que de rappeler les miracles qui avaient autorisé sa prédication de la croisade ; il en fit même ensuite pour sa justification ; car, quand la première nouvelle vint en France de la défaite de l'armée chrétienne, un père lui présenta son fils aveugle pour lui rendre la vue, et, comme il s'en excusait, le père le pressa tant qu'il vainquit sa résistance. Alors le saint abbé, imposant les mains à l'enfant, pria Dieu que, s'il était l'auteur de cette prédication et si son Esprit l'avait assisté en la faisant, il lui plût

<sup>1</sup> Psaume 65, 5.

<sup>1</sup> De Consid., l. 2, c. 1.

de le montrer en guérissant cet aveugle. Et comme, après sa prière, il en attendait l'effet : « Que ferai-je ? s'écria l'enfant, je vois clair ! » Il s'éleva aussitôt un grand cri des assistants, qui étaient en grand nombre, tant des moines que des séculiers <sup>1</sup>.

Quant au résultat général de la seconde croisade pour la chrétienté on peut lui appliquer ce que M. de Maistre dit des croisades en général : « Aucune n'a réussi, mais toutes ont réussi. Toutes ont réussi à défendre la chrétienté contre l'invasion du mahométisme et de ce qui lui ressemble. Aucune n'a réussi, aucune, à elle seule, n'a complètement atteint ce but ; ce n'est que la persévérance invincible de l'Église romaine et des Papes dans cette défense générale de la chrétienté entière qui nous a valu la sécurité dont nous jouissons depuis bientôt deux siècles. Pour ce qui est de la seconde croisade en particulier, ou plutôt des secondes croisades, car il y en eut quatre à la fois, outre la paix générale qu'elles produisirent en Europe, la croisade contre les Slaves réussit assez pour rétablir dans leur pays plusieurs diocèses ; celle en Espagne réussit assez pour consolider le nouveau royaume de Portugal et agrandir les royaumes espagnols ; celle contre les musulmans d'Afrique réussit assez pour leur enlever plusieurs villes et plusieurs provinces. Pour réparer le non-succès de celle d'Orient il n'eût fallu qu'un peu de cette antique magnanimité romaine qui, au lieu de se laisser abattre par les revers, n'en devenait que plus fière et plus indomptable. Une nouvelle armée débarquée en Palestine eût rétabli l'honneur des armes chrétiennes et convaincu les mahométans que des chrétiens peuvent être vaincus, mais les chrétiens, mais la chrétienté, jamais. »

Un seul homme sentit remuer dans son cœur cette noble pensée : ce fut un homme d'Église, l'abbé Suger. On dit qu'il n'avait pas approuvé la seconde croisade dans l'origine ; mais, quand il en vit le mauvais succès, il eut le courage, pour l'honneur de la France et de la chrétienté, d'entreprendre une croisade nouvelle. À l'âge de soixante-

dix ans, avec une santé qui avait toujours été faible et délicate, il résolut de conduire lui-même en Palestine une nouvelle armée. Il sollicita, à trois reprises différentes, les prélats de France de se joindre à lui pour cette grande entreprise ; n'ayant pu les y engager, il fit passer aux chevaliers du Temple la plus grande partie des trésors qu'il avait amassés ; puis il alla prier au tombeau de saint Martin, à Tours, pour se préparer au pèlerinage ; mais, peu après son retour à Saint-Denis, il fut saisi d'une petite fièvre qui, en peu de jours, le mit au tombeau. Il mourut, le 13 janvier 1152 <sup>1</sup>.

Que la pensée de l'abbé Suger fût non-seulement généreuse, mais utile et sage, certains faits le font voir. Le jeune roi de Jérusalem, Baudouin III, avec les seules forces de son petit royaume et le secours des pèlerins ordinaires, exécuta encore des choses mémorables. La ville d'Ascalon résistait depuis plus de cinquante ans aux armes des chrétiens et continuait d'être un danger incessant pour le royaume, dont elle ouvrait l'entrée au sultan d'Égypte et par terre et par mer. Trois ou quatre fois par an le sultan y envoyait des troupes et des secours de toute espèce ; il faisait même une pension à chacun des habitants pour se les tenir attachés ; car, maîtresse d'Ascalon, l'Égypte pouvait toujours entrer en Palestine, comme aussi, maîtresse d'Ascalon, la Palestine pouvait toujours entrer en Égypte. Cette place incommodait donc prodigieusement le royaume de Jérusalem ; Baudouin III entreprit d'y mettre un terme. Ayant rassemblé tout son peuple, il rétablit la forteresse de Gaza, qui était ruinée et déserte, et il la remit à la garde des chevaliers du Temple. Gaza était sur le chemin d'Ascalon, en Égypte ; par là étaient interceptés par terre les convois que le sultan du Caire envoyait plusieurs fois par an aux habitants d'Ascalon. Les infidèles essayèrent d'attaquer la nouvelle forteresse, mais en vain. Dès lors cessèrent les courses qu'ils faisaient très-souvent dans le pays. Ascalon ne pouvait plus recevoir de secours que par mer <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Vita S. Bern.*, l. 3, c. 4.

<sup>2</sup> *Vita Sugerii*, t. 4 de Duchesne. — <sup>2</sup> Guill. de Tyr, l. 17, c. 12.



Au mois de décembre 1152 plusieurs émirs, dont la famille passait pour avoir possédé autrefois Jérusalem, vinrent avec une armée considérable de Turcs pour surprendre la ville. Déjà ils étaient campés sur le mont des Olives lorsque les chrétiens, ayant invoqué le secours de Dieu, sortent en armes, les mettent en déroute, les poursuivent l'épée dans les reins jusqu'au Jourdain, où les chrétiens accourus de Naplouse et d'ailleurs achèvent de les défaire. L'armée chrétienne revint à Jérusalem chargée d'un butin immense, et rendit à Dieu de solennelles actions de grâces. Encouragé par ce succès on résolut d'aller ravager les campagnes et les jardins d'Ascalon, d'où les habitants tiraient de grands avantages. Dès que l'armée chrétienne parut tous les Ascalonites, saisis de frayeur, se réfugièrent dans la ville. Les chrétiens résolurent d'en faire le siège. Sur l'invitation du roi on y vit accourir bientôt les barons et les chevaliers, les prélats et les évêques de la Judée et de la Phénicie ; le patriarche de Jérusalem était à leur tête, portant avec lui le bois de la vraie croix. La ville fut assiégée par terre et par mer ; la flotte, composée de quinze navires, était commandée par Gérard, comte de Sidon. Le siège durait depuis deux mois lorsqu'aux environs des fêtes de Pâques on vit débarquer, dans les ports de Ptolémaïs et de Joppé, un grand nombre de pèlerins d'Occident. Les chefs de l'armée s'étant rassemblés, il fut décidé que les navires arrivés d'Europe seraient retenus par ordre du roi et qu'on inviterait les pèlerins à venir au secours de leurs frères qui assiégeaient Ascalon. Une foule de ces nouveaux venus, répondant aux espérances qu'on mettait ainsi dans leur piété et dans leur bravoure, accoururent aussitôt au camp des chrétiens, et plusieurs se rangèrent sous les ordres de Gérard de Sidon. A leur arrivée l'armée fut dans la joie et ne douta plus de la victoire. Des machines furent construites et le siège poussé avec vigueur. Les forces des Ascalonites s'épuisaient lorsqu'ils reçurent par mer un renfort d'Égypte. Les attaques des assiégeants n'en devinrent que plus fréquentes et que plus meurtrières. Ils avaient surtout une tour formidable qui dominait les remparts par sa

hauteur ; les assiégés, à qui elle faisait beaucoup de mal, résolurent de la détruire. Ils remplirent tout l'intervalle entre la tour et le rempart de matières combustibles et y mirent le feu durant la nuit ; mais un vent s'éleva, qui poussa l'incendie contre la ville ; les pierres de la muraille furent calcinées, la muraille tomba avec un horrible fracas. Les guerriers chrétiens accourent pour monter à la brèche ; déjà les Templiers étaient dans la place ; mais, par une cupidité honteuse, ils avaient postés sur la brèche des sentinelles pour empêcher qu'on ne les suivît, et cela afin d'avoir à eux seuls tout le butin de la ville. La garnison et les habitants d'Ascalon, les voyant en si petit nombre et tout occupés à piller, se jetèrent sur eux, les tuent ou les mettent en fuite, et referment la brèche avec d'énormes poutres. Les chrétiens, tristes et confus, se retirent dans leur camp. Le roi de Jérusalem convoque les prélats et les barons pour délibérer sur le parti à prendre. Lui-même, ainsi que les principaux chefs des guerriers, désespérait de la conquête d'Ascalon et proposait d'abandonner le siège ; le patriarche et les évêques, pleins de confiance dans la bonté divine, s'opposaient à la retraite. Leur avis prévalut. Dès le lendemain on recommença l'attaque ; on se battit toute la journée avec une ardeur égale de part et d'autre, mais la perte des musulmans fut plus grande. Après une trêve pour enterrer les morts ils demandèrent à capituler. Leurs députés offrirent au roi de Jérusalem d'ouvrir les portes de la ville à la seule condition que les habitants auraient la faculté de se retirer dans trois jours avec leurs biens et leurs bagages. Les conditions furent acceptées et fidèlement tenues. Les habitants se retirèrent dès le second jour, et le roi les fit escorter jusque sur les frontières d'Égypte. Ainsi donc, l'an 1154, le 12 du mois d'août, le roi de Jérusalem, le patriarche, les seigneurs et les prélats du royaume, tout le clergé et le peuple, précédés du bois de la croix, entrèrent dans Ascalon, au milieu des hymnes et des cantiques spirituels, consacrèrent la principale mosquée en l'honneur de saint Paul et y déposèrent la croix du Seigneur <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 17, c. 21-30.

On voit par ces divers faits que, si le roi Conrad d'Allemagne et le roi Louis de France, au lieu de s'exposer à la politique équivoque ou perfide de l'empereur de Constantinople, avaient suivi le conseil du roi Roger de Sicile ; s'ils étaient venus aborder directement en Palestine, leurs forces, réunies à celles du roi de Jérusalem, eussent été invincibles ; le royaume de Jérusalem, devenu formidable par la conquête de Damas et d'autres places importantes, eût pu désormais se soutenir par lui-même et défendre, au besoin, les principautés chrétiennes d'Édesse et d'Antioche. D'un autre côté, avec les villes d'Ascalon et de Gaza, l'Égypte était facile à conquérir, d'autant plus que le roi de Sicile était maître de plusieurs places et provinces d'Afrique, et que les musulmans d'Espagne, bien loin d'y pouvoir mettre obstacle, étaient eux-mêmes sur leur déclin. En occupant ainsi les guerriers d'Europe à des conquêtes glorieuses et lointaines on épargnait à l'Europe les guerres intérieures, on lui assurait une paix universelle. Pour cela il y avait assez de moyens, assez de bras, assez de volonté ; il n'y manquait qu'un Charlemagne.

Raymond de Poitiers, prince d'Antioche, qui avait été si peu courtois envers le roi de France, l'an 1148, perdit la vie la même année, dans une bataille qu'il livra témérairement à Noureddin, fils de Zengui et père de Saladin. Raymond était brave, mais téméraire et ne consultant que soi. La bataille où il périt, il l'avait engagée avec peu de chevaliers et sans attendre le reste de ses troupes. Il laissait une veuve avec quatre enfants tout jeunes, dont deux fils et deux filles. Dans ces tristes conjonctures le patriarche Aimeri d'Antioche se montra le patron du pays et solda des troupes avec une générosité qui ne lui était pas ordinaire. Le roi de Jérusalem, de son côté, vint au secours de la principauté en péril et arrêta les progrès de Noureddin et du sultan d'Icône, qui voulaient profiter de la circonstance pour envahir le pays<sup>1</sup>.

Joscelin, dernier comte d'Édesse, se félicitait de la mort du prince d'Antioche, qu'il

haïssait, lorsqu'il fut pris lui-même par des infidèles et conduit dans les prisons d'Alep, où il mourut de misère. C'était l'indigne fils d'un digne père. Celui-ci assiégeait un château près d'Alep lorsqu'une tour s'écroula près de lui et le couvrit de ses ruines ; il fut transporté mourant à Édesse. Comme il languissait dans son lit, où il n'attendait que la mort, on vint lui annoncer que le sultan d'Icône avait mis le siège devant une de ses places fortes. Aussitôt il fait appeler son fils et lui ordonne d'aller attaquer l'ennemi. Le jeune Joscelin hésite. Sur-le-champ le vieux guerrier, qui n'avait jamais connu d'obstacles, se fait porter à la tête de ses soldats dans une litière. Comme il approchait de la ville assiégée on vint lui apprendre que les Turcs s'étaient retirés ; aussitôt il lève les yeux au ciel, remercie Dieu et expire.

Son indigne fils s'était adonné dès l'enfance à l'ivrognerie et à la débauche. Dès qu'il fut le maître il quitta la ville d'Édesse pour se retirer à Turbessel, séjour délicieux sur les bords de l'Euphrate. Là, tout entier livré à ses penchants et négligeant la solde des troupes, les fortifications des places, il oublia les soins du gouvernement et les menaces des musulmans. Ce fut pendant sa coupable absence que la ville d'Édesse fut prise par Zengui, l'an 1144, après deux ans de siège. Raymond d'Antioche, au lieu d'aller au secours d'Édesse, se réjouit de son désastre, parce qu'il haïssait Joscelin. Ce dernier, à sa mort, laissait une veuve, avec un fils et deux filles en bas âge. C'était une femme vertueuse, d'un courage au-dessus de son sexe ; avec le conseil des seigneurs elle sut conserver les places qui lui restaient encore. L'empereur de Constantinople, ayant appris la situation déplorable du pays, fit offrir à la comtesse des revenus considérables si elle voulait lui transporter la propriété des villes qui lui restaient encore, au nombre de six. De l'avis du roi de Jérusalem la comtesse accepta ses offres. L'empereur grec se flattait non-seulement de conserver ce reste, mais encore de l'augmenter ; au bout d'un an les Turcs lui avaient enlevé le tout<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 17, c. 9 et 10.

<sup>1</sup> Id., l. 16 et 17.



L'empereur grec était plus porté et plus propre à brouiller la chrétienté avec elle-même qu'à la défendre contre le mahométisme. Le roi Roger de Sicile avait envoyé à l'empereur Jean Comnène une ambassade, non-seulement pour traiter de la paix, mais encore d'une alliance de famille. L'ambassade et la demande ayant été renouvelées après la mort de Jean, son fils Manuel envoya un personnage illustre en Sicile pour conclure la négociation. L'affaire conclue Manuel la rompit et jeta en prison les ambassadeurs du roi Roger à Constantinople. Pour venger cette violation du droit des gens Roger arma une flotte et s'empara de l'île de Corfou, ainsi que de plusieurs places sur le continent, notamment de Corinthe<sup>1</sup>. Dès lors Manuel s'occupa de deux choses : l'une de détruire par les Turcs les armées chrétiennes de France et d'Allemagne qui marchaient au secours des chrétiens d'Orient ; l'autre de reconquérir non-seulement Corfou, mais encore la Sicile et l'Italie. Il était en Grèce pour cela lorsque le roi Conrad vint à y passer en revenant de Palestine en Allemagne. Les deux princes se liguerent pour attaquer Roger de Sicile, qui cependant venait de conquérir en Afrique plusieurs villes sur les musulmans et ensuite d'envoyer au Pape Eugène un corps de troupes pour soumettre certains rebelles. Des maladies, entre autres celle de Conrad, empêchèrent pour le moment cette expédition contre un roi chrétien ; la ligue n'en subsista pas moins. Une flotte grecque assiégeait Corfou lorsque le roi de France, Louis le Jeune, ayant rencontré cette flotte, fut fait prisonnier et conduit en Grèce pour être présenté à l'empereur Manuel ; mais une flotte sicilienne, qui venait de ravager les faubourgs de Constantinople et de lancer des flèches dans le palais impérial, ayant rencontré à son tour la flotte grecque, délivra le roi de France, qui passa en Sicile et de là à Rome. Cette capture du roi de France par les Grecs et sa délivrance par les Siciliens sont attestées par plusieurs auteurs, tant grecs que latins<sup>2</sup>. On y voit ce que c'était que les Grecs du Bas-Empire.

A Rome il y avait toujours un parti révolutionnaire ; des écoliers sans expérience s'imaginaient, avec Arnaud de Bresce, pouvoir ressusciter la république romaine avec des mots et des mutineries. Depuis douze siècles le Christianisme avait transformé le monde ; Rome y exerçait un empire plus étendu, plus glorieux et plus durable que ne fut jamais celui de la république ni des césars, un empire spirituel et divin.

Les écoliers romains ne comprenaient pas cet empire vraiment immortel de leur cité, empire volontairement accepté par toutes les nations chrétiennes ; ils se mirent en tête de refaire le monde. Voici leur plan : soumettre le Pape, le clergé, l'univers entier, au roi ou à l'empereur Conrad d'Allemagne ; soumettre ensuite ce roi ou cet empereur au sénat et au peuple romain, qui serait de nouveau le maître de l'univers. Pour cela il fallait un sénat et un peuple ; on décréta l'un et l'autre.

Ils se signalèrent bientôt par quelques mutineries contre le Pape, par le pillage et la démolition de quelques maisons de cardinaux. Fiers de ces exploits ils invitèrent plusieurs fois, et par des lettres et par des ambassadeurs, le roi allemand Conrad à venir à Rome et à recevoir d'eux l'empire du monde. Longtemps le roi allemand ne répondit ni aux lettres ni aux ambassades. A son retour de la Palestine et de la Grèce, où il avait été endoctriné par l'empereur de Constantinople, il y eut une nouvelle ambassade et de nouvelles lettres. Le moment était plus favorable ; on cessa de les rebuter.

Voici comment parlent ces lettres dans leur inscription : « A l'excellentissime et illustre seigneur de la ville et du monde entier, Conrad, le sénat et le peuple romain. A l'excellentissime et magnifique seigneur de la ville et du monde, Conrad, Sixte, Nicolas et Gui, procureurs du sacré sénat et du salut commun de la république. A l'illustrissime et magnifique maître de l'univers, Conrad, triomphateur toujours auguste, son fidèle serviteur un tel, membre du sénat<sup>1</sup>. » On le voit, le nouveau sénat et peuple romain avaient dès lors bien et dûment décrété que

<sup>1</sup> Robert de Monte, ann. 1148. J. Cinnam, l. 3, c. 2.  
— <sup>2</sup> J. Cinnam, l. 2, c. 19, p. 39. Vincent. Bellovac.  
Robert de Monte, ann. 1149.

<sup>1</sup> Martène, *Vet. Script.*, t. 2, inter *Epist. Wibaldi*, 211, 213 et 214.

le roi ou empereur teutonique qu'il lui plairait d'appeler à Rome, serait par là seul le maître de l'univers entier ; que, conséquemment, les rois et les peuples de Sicile, d'Espagne, de Portugal, de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, de Norwège, de Suède, de Danemark, d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne et d'ailleurs ne seraient tout au plus que les proconsuls et les provinces du nouveau sénat et peuple romain. Cette prétention paraît aujourd'hui ridicule et absurde ; c'est cependant pour réaliser cette absurdité que nous avons vu les empereurs teutoniques Henri IV et Henri V faire la guerre à l'Église de Dieu ; leurs partisans posaient manifestement pour principe que l'empereur était la loi suprême et que de lui viennent les droits des rois et des peuples. C'est pour réaliser cette même absurdité que nous verrons les successeurs de Conrad recommencer cette guerre impie, jusqu'à ce qu'ils achèvent, eux, leur famille et leur puissance, de se briser contre le roc sur lequel est bâtie l'Église du Christ, l'empire spirituel du Roi des rois. C'est elle, l'Église romaine, qui, en maintenant sa propre indépendance, sa propre liberté, a fondé et maintenu la liberté et l'indépendance de tous les rois et peuples chrétiens.

Le sénat et le peuple romain improvisés mandèrent donc, et par leurs lettres et par leurs ambassades, au roi allemand qu'ils n'agissaient que pour son service et pour remettre l'empire romain en l'état où il était du temps de Constantin et de Justinien. « Pour cet effet, ajoutent-ils, nous avons pris les tours et les maisons fortes des plus puissants de Rome, qui voulaient résister à votre empire, avec le Sicilien et le Pape. Nous en gardons quelques-unes pour votre service et nous avons abattu les autres. Nous sommes traversés en ce dessein par le Pape, par les Frangipanes, les fils de Pierre de Léon, excepté Jourdain, notre chef, par Ptolémée et plusieurs autres. » Ils continuent en priant le roi de ne point écouter les calomnies qu'on lui rapportera contre eux, et de venir s'établir à Rome pour commander plus absolument que ses prédécesseurs à l'Italie et à l'Allemagne, après avoir ôté l'obstacle qu'y met

le clergé. « Nous avons appris que le Pape a traité avec le Sicilien, et lui a accordé le sceptre, l'anneau, la dalmatique, la mitre et les sandales, avec la promesse de ne point envoyer chez lui de légats qu'il ne l'eût demandé ; et le Sicilien lui a donné beaucoup d'argent à votre préjudice <sup>1</sup>. »

Le Sicilien dont il est ici parlé c'est le roi Roger de Sicile, qui, après avoir chassé les musulmans de la Calabre, de la Sicile et de Malte, leur enleva plusieurs villes et provinces en Afrique, et qui d'ailleurs sut leur inspirer tant de confiance et les gouverner avec tant d'équité qu'ils venaient d'eux-mêmes se mettre sous sa domination. En 1149 il perdit son fils aîné, Roger, duc d'Apulie, après avoir perdu trois autres de ses fils ; c'est pourquoi, l'an 1150, il fit couronner roi de Sicile le seul qui lui restait, savoir Guillaume, prince de Capoue. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, écrivit au roi Roger une lettre de consolation sur la mort de ses fils, lui marquant qu'il a fait dire pour eux des messes et d'autres prières, et distribuer des aumônes. « Du reste nous sommes profondément affligés de l'inimitié qui est entre vous et le roi des Allemands ; car nous sentons, et moi et beaucoup d'autres, combien cette discorde est nuisible aux royaumes des Latins et à la propagation de la foi chrétienne. Déjà votre valeur, à elle seule, a singulièrement étendu l'Église de Dieu sur les terres des infidèles ; que serait-ce donc si vous étiez d'accord pour cela, vous et le roi en question ? Ce qui nous fait désirer le plus cette concorde, à nous et à presque tous les Français, c'est la trahison perfide, inouïe, lamentable des Grecs contre nos pèlerins, c'est-à-dire contre l'armée du Dieu vivant. En vérité, autant que cela peut appartenir à un moine, je ne refuserais pas de mourir si la justice de Dieu daignait, par quelqu'un des siens, venger la mort de tant de personnes si illustres, la fleur de la Gaule et de la Germanie, étouffée par une fraude exécrable. Or, de tous les princes chrétiens qui sont sous le ciel, je n'en vois aucun d'aussi capable d'exécuter une œuvre aussi sainte, aussi agréable au Ciel et à la terre.

<sup>1</sup> *Epist.* 211.



Levez-vous donc, excellent prince ; ce n'est pas moi seulement, mais tout le monde, qui vous y exhorte ; levez-vous pour secourir le peuple de Dieu ; armez-vous de zèle pour sa loi, comme un autre Machabée ; vengez tant d'opprobres, tant d'injures, tant de morts, tant de sang versé d'une manière si impie. Pour moi je suis prêt à aller trouver le roi de Germanie et à faire tout au monde pour rétablir entre vous une paix si désirable <sup>1</sup>. »

Le Pape, ayant appris par des voies indirectes qu'il existait entre le roi d'Allemagne et l'empereur de Constantinople une ligue contre l'Église romaine, fit écrire par le cardinal Guido à Wibald ou Guibald, abbé de Stavelo et de Corbie, qui avait en même temps la confiance du roi Conrad et celle du Pape Eugène. Le cardinal lui rappelle que, pendant l'absence du roi, c'est le Pape qui a maintenu la paix dans le royaume, exposé autrement à de grands troubles, sous son jeune fils ; ce serait donc, de la part de Conrad, rendre le mal pour le bien, de nourrir des desseins hostiles contre l'Église, sa mère <sup>2</sup>. Wibald dit, dans sa réponse, qu'à la vérité il n'y avait pas de traité formel, mais que Conrad avait été perverti quelque peu par le faste et la désobéissance des Grecs ; que, suivant la recommandation du Pape, il s'était efforcé de le ramener à des sentiments d'humilité et de soumission, et que pour cela il n'avait pas craint de reprendre quelquefois avec sévérité les propos de certains personnages. Il ajoute que l'abbé de Clairvaux, saint Bernard, venait d'écrire au roi une lettre où il faisait un grand éloge de celui de Sicile, des grands services qu'il rendait à l'Église catholique, services qui seraient plus grands encore si les deux rois pouvaient agir d'accord ; à quoi il s'offre de venir travailler si on l'avait pour agréable. Le cardinal-légat, Théotwin, lui avait écrit dans le même sens, à son retour de Jérusalem par la Sicile. Wibald marque à la fin que des sénateurs de Rome avaient écrit des lettres fort graves et fort dures contre le Pape, et qu'elles avaient été apportées au roi dans

le mois de janvier de la même année 1150 <sup>1</sup>.

A la vérité il n'y avait pas une ligue formelle entre le roi d'Allemagne et l'empereur de Constantinople contre l'Église romaine, mais bien contre le roi de Sicile, celui de tous les princes qui servait alors le mieux la cause de la chrétienté. Conrad se disposait à lui faire la guerre lorsqu'il en fut empêché par une maladie et aussi par l'opposition de quelques princes, notamment Guelfe, duc de Bavière, que le roi de Sicile sut gagner à sa cause. Conrad s'excusa de ce retard sur sa maladie, en écrivant à l'empereur et à l'impératrice de Constantinople <sup>2</sup>. L'année suivante (1151), ayant recouvré la santé, il se préparait sérieusement à l'expédition d'Italie et de Sicile ; il en écrivit à l'empereur Manuel, aux citoyens de Pise, à ceux de Rome et au Pape Eugène. L'empereur de Constantinople lui promit de grands secours ; le Pape recommanda à tous les évêques et seigneurs d'Allemagne de l'assister fidèlement ; mais, sur le point de se mettre en marche, il mourut à Bamberg, le 15 février 1152. Il fut enterré au même lieu, près du tombeau de l'empereur saint Henri, qui venait d'être canonisé par le Pape Eugène, à la prière de l'évêque et des chanoines de Bamberg, et sur le rapport de deux légats envoyés en Allemagne pour d'autres affaires, mais chargés d'aller sur les lieux et de s'informer de la vie et des miracles du saint empereur.

Conrad avait perdu, en 1150, Henri, son fils aîné, déjà déclaré roi. Voyant que son second fils, Frédéric, était trop jeune pour être élu à sa place, il désigna pour lui succéder son neveu Frédéric, fils de son frère, duc de Souabe, et qui l'avait accompagné dans la croisade. Frédéric fut élu, en effet, dans une diète de Francfort, le mardi 4 mars de la même année 1152, et couronné le dimanche suivant, à Aix-la-Chapelle, par Arnold, archevêque de Cologne. Il est connu sous le nom de Frédéric-Barberousse.

Sitôt qu'il fut couronné il tint conseil avec les principaux seigneurs, et, de leur avis, envoya à Rome Hillin, archevêque élu de Trèves, Éverard, évêque de Bamberg, et

<sup>1</sup> Petr. Clun., l. 6, *epist.* 16. *Biblioth PP.*, t. 22. —

<sup>2</sup> Martène, *Vet. Script.*, t. 2, *inter Epist. Wibaldi*, 214, p. 400.

<sup>1</sup> Martène, *inter Epist. Wibaldi*, 225, p. 409. — <sup>2</sup> Id., *epist.* 187 et 188.

Adam, abbé d'Éberach, pour faire part de son élection au Pape Eugène, aux Romains et à toute l'Italie. Dans sa lettre au Pape il lui voue, comme à son père spirituel, une affection et une dévotion filiales, et promet d'exécuter avec zèle tout ce que son prédécesseur avait projeté pour la délivrance et l'honneur du Siége apostolique, et en particulier pour la satisfaction du Saint-Père<sup>1</sup>.

Incontinent après le Pape Eugène et le roi Frédéric firent ensemble un traité ou concordat par leurs députés, qui étaient : de la part du Pape, sept cardinaux et Brunon, abbé de Caravalle, près de Milan, de l'ordre de Cîteaux; de la part du roi, Anselme, évêque de Havelberg, Herman, évêque de Constance, et trois comtes. Le roi promit de ne faire ni paix ni trêve avec les Romains, ni avec Roger, roi de Sicile, sans le consentement de l'Église romaine et du Pape; de travailler de tout son pouvoir à rendre les Romains aussi soumis au Pape et à l'Église romaine qu'ils l'avaient été depuis cent ans. Il défendra envers et contre tous la dignité papale et les régales de saint Pierre, comme dévot et spirituel avoué de l'Église romaine, et il l'aidera à recouvrer ce qu'elle a perdu. Il n'accordera aucune terre au roi des Grecs deçà la mer, et, s'il en envahit quelqu'une, il l'en chassera au plus tôt, selon son pouvoir. Le Pape promit de donner au roi la couronne impériale quand il viendrait la recevoir, et de l'aider de tout son pouvoir à maintenir et à augmenter sa dignité, employant pour cet effet les censures ecclésiastiques; enfin il empêchera le roi des Grecs de faire aucune conquête deçà la mer. Ce concordat est daté du 23 mars 1152<sup>2</sup>.

Le Pape Eugène III mourut lui-même le 8 juillet 1153, après avoir tenu le Saint-Siége huit ans et près de cinq mois. Il mourut à Tibur, d'où il fut porté à Rome en grande solennité et enterré à Saint-Pierre. On le regarda comme saint, quoiqu'il ne paraisse pas avoir été honoré d'un culte public, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau. Le lendemain de sa mort, on élut pour lui succéder Conrad, évêque de Sabine, Romain de nais-

sance et chanoine régulier, qui fut nommé Anastase IV. C'était un vieillard de grande vertu et de grande expérience dans les usages de la cour de Rome; mais il ne tint le Saint-Siége qu'un an et quatre mois.

Avant la mort du Pape Eugène, son ami et son disciple, saint Bernard avait éprouvé un autre chagrin; c'était de se voir trahi par un moine qui lui servait de secrétaire et qui abusait de sa confiance et de son sceau pour écrire en son nom et à son insu à toutes sortes de personnes.

Un autre moine lui donnait plus de consolation; c'était un frère du roi de France. Henri, frère de Louis le Jeune, avait été engagé dans l'état ecclésiastique par leur père, Louis le Gros. Il possédait plusieurs grands bénéfices. Étant venu un jour à Clairvaux consulter saint Bernard sur une affaire temporelle, il voulut aussi voir la communauté et se recommander aux prières des moines. Le saint abbé, lui ayant donné des avis spirituels, ajouta : « Je me confie en Dieu que vous ne mourrez pas en l'état où vous êtes et que vous sentirez bientôt par expérience l'utilité de ces prières que vous avez demandées. » On vit, le jour même, la vérité de cette prédiction; le jeune prince se convertit et demanda place entre les moines. Ce fut une extrême joie pour la communauté; mais ses amis et ses serviteurs le pleuraient comme s'il eût été mort.

Le plus emporté de tous était un Parisien, nommé André, qui disait que Henri était ivre ou insensé; il n'épargnait ni les injures ni les blasphèmes; Henri, tout au contraire, priait saint Bernard de travailler particulièrement à la conversion de cet homme. Le saint abbé lui dit en présence de plusieurs : « Laissez-le; il est maintenant outré de douleur; mais n'en soyez pas en peine, il est à vous. » Et comme Henri le pressait de parler à André, il lui répondit avec un regard sévère : « Qu'est ceci? Ne vous ai-je pas déjà dit qu'il est à vous? » André, qui était présent, dit en lui-même, comme il avoua depuis : « Je vois maintenant que tu es un faux prophète; car je suis assuré que ce que tu viens de dire n'arrivera pas. Je ne manquerai pas de te le reprocher devant le roi et les

<sup>1</sup> Martène, *Vet. Script.*, t. 2, inter *Epist.*, 345. —

<sup>2</sup> Id., inter *Epist.*, 385.



seigneurs dans les plus célèbres assemblées, afin que ta fausseté soit connue de tout le monde. » Le lendemain André se retira, faisant toutes sortes d'imprécations contre le monastère où il laissait son maître, souhaitant que la vallée même fût renversée avec ses habitants. Il continua de marcher ce jour-là; mais dès la nuit suivante il se sentit vaincu et comme forcé par l'Esprit de Dieu, en sorte qu'il se leva avant le jour et revint promptement au monastère <sup>1</sup>.

Henri, faisant profession à Clairvaux, laissa ses bénéfices à Philippe, son frère puîné, et, après qu'il eut quelque temps pratiqué la vie monastique dans cette sainte maison, il fut élu évêque de Beauvais, sur la fin de l'an 1149. Saint Bernard consulta sur ce sujet Pierre, abbé de Cluny, qui lui répondit : « Si l'élection s'est faite par le clergé et le peuple, unanimement, avec le consentement du métropolitain et de ses suffragants; si, comme j'ai appris, on vous a souvent prié de l'approuver; si le Pape a déclaré sa volonté en écrivant à l'archevêque de Reims, que reste-t-il, sinon de vous soumettre à la volonté de Dieu, qui se déclare par tant de signes, et de ne pas permettre que cette Église souffre plus longtemps par les voyages et les dépenses? Si vous vous défiez de la science de Henri, Dieu, qui lui a déjà fait de grandes grâces, peut lui en faire encore de plus grandes. C'est pourquoi il ne faut pas différer davantage la conclusion de cette affaire <sup>2</sup>. » Henri se plaignit vivement, mais amicalement, à Pierre, de cette décision qui le rejetait dans le monde <sup>3</sup>.

Quelles étaient la vénération et l'affection universelles pour saint Bernard vers la fin de sa vie, on peut en juger par ce fait. L'an 1152, Eskil, archevêque de Lunden, primat des Églises du Danemark et légat du Saint-Siège dans ce royaume, fit exprès le voyage ou plutôt le pèlerinage de Clairvaux pour avoir le bonheur de voir et d'entretenir le saint abbé. Sa joie fut si grande que souvent il en versait des larmes. Il prit la résolution d'y passer le reste de ses jours comme simple moine; mais saint Bernard l'en dissuadua, le

croyant plus utile et plus nécessaire en Danemark. Il voulait du moins conserver de Clairvaux un souvenir, savoir un pain bénit. Pour qu'il se conservât plus longtemps il le fit cuire deux fois; mais le saint abbé ne voulut point le bénir, et dit amicalement à Eskil que cette précaution marquait une foi trop faible. Il se fit apporter un pain ordinaire, le bénit et assura qu'il ne se corromprait point; ce qui fut vérifié par l'événement <sup>1</sup>.

Cependant le saint abbé se sentait défaillir de jour en jour, et ses frères ne croyaient pas qu'il pût passer l'hiver où commença l'année 1153; mais il les assura qu'il irait jusqu'à l'été suivant. Dans cet état, quoique obligé de garder le lit, souffrant de grandes douleurs, il ne laissait pas de méditer les choses saintes, de dicter, de prier, d'exhorter ses frères. Il ne manqua presque jamais de célébrer la sainte messe jusqu'à ce qu'il vint à la dernière défaillance. Il était ainsi malade quand il écrivit à son oncle André, chevalier du Temple et un des principaux appuis du royaume de Jérusalem, qui lui avait mandé le désir qu'il avait de venir le voir.

« Vos lettres, que j'ai reçues tout dernièrement, lui dit-il, m'ont trouvé malade et au lit. Je m'en suis saisi des deux mains; je les ai lues avec plaisir, avec plaisir je les ai relues; combien plus n'en aurais-je pas eu de vous voir en personne! J'y ai lu votre désir de me voir; j'y ai lu aussi vos craintes pour cette terre que le Seigneur a honorée de sa présence, pour cette cité qu'il a dédiée par son sang. Malheur à nos princes! Dans la terre du Seigneur ils n'ont rien fait de bon; dans les leurs, où ils sont revenus à la hâte, ils exercent une incroyable malice, insensibles à l'oppression de Joseph. Puissants pour faire le mal, ils ne savent pas faire le bien. Mais j'espère que le Seigneur ne rejettera pas son peuple et ne délaissera pas son héritage. La droite du Seigneur déploiera sa puissance, son bras lui sera en aide, afin que tout le monde connaisse qu'il vaut mieux espérer dans le Seigneur que d'espérer dans les princes.

« Vous avez raison de vous comparer à

<sup>1</sup> S. Bern. Vita, l. 4, c. 2. — <sup>2</sup> Petr. Clun., l. 5, epist. 8. — <sup>3</sup> Id., epist. 9.

<sup>1</sup> Acta SS., 20 août. Dissert., § 50, et Vita, l. 4, c. 4.

une fourmi. Sommes-nous en effet autre chose que des fourmis, nous tous, enfants de la terre, enfants des hommes, travaillant à des choses inutiles et vaines? Quel fruit l'homme retire-t-il de son travail sous le soleil? Élevons-nous donc au-dessus du soleil même; que notre conversation soit dans le ciel; allons d'avance en esprit là où nous suivrons de corps. C'est là, mon très-cher oncle, que sont le fruit et la récompense de nos travaux. Vous servez sous le soleil, mais quelqu'un qui a son trône par-dessus le soleil. C'est ici le champ de bataille, c'est là-haut que nous serons couronnés. La solde de notre milice n'est point de la terre, n'est point d'en bas; le prix en est plus loin, il est des derniers confins. Sous le soleil est la pénurie, au-dessus du soleil est l'abondance; c'est là qu'on versera dans notre sein cette mesure pleine, pressée, surabondante.

« Vous désirez me voir; vous me mandez que je n'ai qu'à le vouloir pour vous déterminer à le faire; vous attendez mes ordres, dites-vous. Que vous dirai-je? Je souhaite que vous veniez et je crains que vous ne veniez. Placé entre le vouloir et ne vouloir pas, je suis pressé des deux côtés et ne sais quel parti prendre. D'une part je me sens porté à satisfaire votre désir et le mien; de l'autre je crains de vous dérober à un pays que votre absence, si j'en crois la renommée, exposerait à de grands périls. Ainsi, quelque empressement que j'aie de vous voir avant ma mort, je n'ose point vous mander de venir. Vous êtes plus à portée de connaître si vous le pouvez sans préjudice et sans scandale. Peut-être que votre voyage ne serait pas inutile, que Dieu inspirerait à quelques-uns le dessein de vous suivre à votre retour, pour secourir l'Église de Dieu; car tout le monde vous connaît et vous aime. Dieu peut faire que vous disiez comme le patriarche Jacob: « J'étais seul quand je passai le Jourdain et je le repasse escorté de trois troupes <sup>1</sup>. » Après tout, si vous devez venir, ne tardez pas, de peur que vous ne me trouviez plus. Je suis comme une victime prête à être immolée; je ne pense pas que j'aie encore

long à besogner sur la terre. Heureux si Dieu me donne la consolation de vous embrasser avant de partir!

« J'ai écrit à la reine dans les termes que vous souhaitez; je me réjouis de l'éloge que vous en faites. Je vous prie de saluer de ma part votre grand-maitre, les chevaliers du Temple, vos confrères, et les chevaliers de l'Hôpital; de me recommander aux prières des moines reclus et des autres religieux auprès desquels vous avez quelque accès. Je salue aussi, de toute l'étendue de mon cœur, Girard, mon ancien ami, autrefois religieux de notre ordre, et qui est, dit-on, présentement évêque <sup>1</sup>. »

Ce Girard était soit l'évêque de Bethléhem, soit l'évêque de Sidon; car ils avaient même nom l'un et l'autre. La reine dont il est question est la reine Mélisende, de Jérusalem, veuve du roi Foulque et mère de Baudouin III. Saint Bernard lui avait déjà écrit d'autres fois avec une sainte amitié, comme à sa fille spirituelle; il lui écrivit cette fois pour lui enseigner les devoirs de veuve et de reine chrétienne <sup>2</sup>. C'est ainsi que, jusqu'à la dernière année de sa vie, saint Bernard embrassait tout dans sa charité, et l'Orient et l'Occident, et Rome et Jérusalem, et le ciel et la terre. Mais son dernier voyage, ses derniers miracles seront pour le pays de Lorraine.

Le peuple de la ville de Metz, ne pouvant souffrir les insultes des seigneurs voisins, sortit contre eux en grand nombre; mais il fut battu, et il en périt environ deux mille, tant tués que noyés dans la Moselle. Cette grande ville se préparait à la vengeance, et leurs ennemis, enrichis par le butin et encouragés par la victoire, voulaient continuer la guerre qui avait ruiné toute la province. Alors Hillin, archevêque de Trèves et métropolitain de Metz, crut que saint Bernard était le seul qui pût remédier à ces maux. Il vint à Clairvaux, et, se jetant aux pieds du saint abbé et de tous les moines, il le conjurait de venir au secours de ce peuple affligé. Il se trouva, par une providence singulière, que saint Bernard, après avoir été à la mort,

<sup>1</sup> Gen., 32, 10.

<sup>1</sup> Epist. 288. — <sup>2</sup> Epist. 289.



se portait un peu mieux depuis quelques jours. Il suivit l'archevêque, et, quand ils furent arrivés sur les lieux, on tint une conférence au bord de la Moselle. Là, comme le saint abbé exhortait les deux partis à la paix, les seigneurs la refusèrent obstinément, et, se levant en furie, se retirèrent sans lui dire adieu. Ce n'était pas par mépris; au contraire, c'était par respect, n'ayant pas le front de lui résister en sa présence.

On ne pensait de part et d'autre qu'à reprendre les armes, quand le saint abbé dit aux frères qui l'avaient suivi : « Ne vous troublez point; la paix se fera, quoique avec beaucoup de difficulté. » En effet, la nuit étant à moitié passée, il reçut une députation des seigneurs, qui se repentaient de leur retraite. On se rassembla de nouveau et on traita de la paix pendant quelques jours. Les difficultés furent grandes, on désespéra souvent de la conclusion; mais ce délai fut utile à plusieurs malades, à qui le saint homme rendit la santé, et ces miracles ne contribuèrent pas peu à la conclusion de la paix, quoique d'ailleurs ils la retardassent à cause du grand concours et de l'importunité de la multitude. Pour s'en garantir il fallut chercher une île au milieu de la rivière, où les principaux des deux partis passaient en bateau, et là se terminèrent les conférences. Parmi les malades guéris en cette occasion il y eut une femme qui, depuis huit ans, était tourmentée d'un tremblement violent de tous les membres; elle vint se présenter au saint dans le temps où l'on désespérait presque de la paix, et la vue de sa misère émut tous les assistants. Ils virent tous, pendant que le serviteur de Dieu priait pour elle, son tremblement cesser peu à peu, et enfin elle fut parfaitement guérie. Les plus durs en furent tellement touchés qu'ils se frappèrent la poitrine, et leurs acclamations durèrent près d'une demi-heure. La foule du peuple qui s'empressait à baiser les pieds du saint obligea à le mettre dans un bateau et à l'éloigner de terre, et, comme il exhortait ensuite les seigneurs à la paix, les seigneurs disaient en soupirant : « Il faut bien que nous écoutions celui que Dieu aime et exauce si visiblement et pour qui il fait de si grands mira-

cles à nos yeux. — Ce n'est pas pour moi qu'il les fait, dit saint Bernard, mais pour vous. » Le même jour, étant entré dans Metz pour presser l'évêque et le peuple de consentir à la paix, il guérit une femme paralytique de la ville, en sorte qu'ayant été apportée sur un lit elle s'en retourna à pied. Enfin la paix fut conclue; les deux partis se réconcilièrent.

En revenant de Metz et passant à Gondreville, près de Toul, saint Bernard guérit une femme aveugle à la vue d'une foule de monde accourue de tout le pays. C'est le dernier miracle qui soit spécifié dans sa vie. De retour à Clairvaux, après cette pacification de la Lorraine, il se sentit entièrement défaillir, mais avec une consolation semblable à celle d'un voyageur qui arrive au port. Comme il voyait l'affliction et la désolation extrêmes de ses frères il les consolait avec beaucoup de tendresse, et les conjurait de conserver la régularité et l'amour de la perfection qu'il leur avait enseignés par ses discours et ses exemples.

Peu de jours avant sa mort il écrivit en ces termes à Arnold, abbé de Bonneval, qui lui avait envoyé quelques rafraîchissements, témoignant être fort en peine de sa santé : « J'ai reçu votre charité avec charité, mais sans plaisir; car quel plaisir peut-on goûter quand tout est amertume? Je n'ai quelque sorte de plaisir qu'à ne point prendre de nourriture. J'ai perdu le sommeil, en sorte qu'il n'y a point d'intervalle à mes douleurs. Presque tout mon mal est une défaillance d'estomac. Il a besoin d'être souvent fortifié, jour et nuit, de quelque peu de liqueur; car il refuse inexorablement tout ce qui est solide, et, ce peu qu'il prend, ce n'est sans grande peine. Mes pieds et mes jambes sont enflés comme ceux d'un hydropique. Cependant, pour tout dire à un ami comme vous, et pour parler selon l'homme intérieur, quoiqu'il soit peu sensé de le faire, l'esprit est prompt dans une chair infirme. Priez le Sauveur, qui ne veut pas la mort du pécheur, de me garder à la sortie de ce monde, sans la différer, et en ce dernier moment, où je me trouverai nu de tous mérites, munissez-moi de vos prières, en sorte que le tentateur ne trouve pas où porter ses coups. Je vous écris moi-même, en l'état

où je suis, afin qu'en reconnaissant la main vous reconnaissiez le cœur. Mais j'aurais encore mieux aimé vous répondre que de vous écrire <sup>1</sup>. » Telle est la dernière lettre de saint Bernard.

Comme on sut qu'il était à l'extrémité, les évêques voisins, avec un grand nombre d'abbés et de moines, s'assemblèrent à Clairvaux. Enfin son dernier jour arriva, qui fut le 20 août 1153 ; il mourut vers les neuf heures du matin. Son corps, revêtu des ornements sacerdotaux, fut porté dans la chapelle de la Sainte-Vierge. Il y eut un grand concours de la noblesse et du peuple de tous les lieux voisins, et toute la vallée retentit de leurs gémissements ; mais les femmes arrêtées à la porte du monastère étaient celles qui pleuraient le plus amèrement, parce qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église. Le corps demeura exposé durant deux jours ; le peuple venait en foule lui toucher les pieds, lui baiser les mains, appliquer sur lui des pains, des boudriers, des pièces de monnaie et d'autres choses. Dès le second jour la presse fut telle que l'on n'avait presque plus de respect pour les moines ni pour les évêques mêmes. C'est pourquoi, le lendemain matin, on célébra le saint Sacrifice avant l'heure ordinaire, et on mit le saint corps dans un sépulcre de pierre, avec une boîte sur la poitrine, contenant des reliques de saint Thaddée, que la même année on lui avait apportées de Jérusalem et qu'il avait ordonné qu'on mit sur son corps. Il fut ainsi

enterré devant l'autel de la Sainte-Vierge, à laquelle il avait toujours eu une bien tendre dévotion.

Saint Bernard était dans sa soixante-troisième année ; il y en avait quarante qu'il avait fait profession à Cîteaux et trente-huit qu'il était abbé de Clairvaux. Il avait fondé ou agrégé à son ordre soixante-douze monastères : trente-cinq en France, onze en Espagne, six dans les Pays-Bas, cinq en Angleterre, autant en Irlande, autant en Savoie, quatre en Italie, deux en Allemagne, deux en Suède, un en Hongrie, un en Danemark ; mais, en y comprenant les fondations faites par les abbayes dépendantes de Clairvaux, on en compte jusqu'à cent soixante et plus. Les Trappistes sont des enfants ou des frères de saint Bernard. L'Eglise, qu'il a aimée et servie avec tant de zèle, honore la mémoire du saint abbé le jour de sa mort <sup>1</sup>. De nos jours le Pape Léon XII l'a mis au rang des docteurs de l'Eglise.

Le primat de Danemark, l'archevêque Eskil de Lunden, ayant appris la mort de celui qu'il avait aimé si tendrement pendant sa vie, quitta sa patrie et ses dignités pour se faire moine à Clairvaux et passer le reste de ses jours auprès du tombeau de Bernard. Un roi de Sardaigne descendit du trône et y fit monter son fils pour venir à Clairvaux faire de même. Le Midi et le Nord, l'Orient et l'Occident s'unissaient ainsi pour aimer et honorer celui qui avait tant aimé et tant honoré et Dieu et les hommes.

<sup>1</sup> *Epist.* 310.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 20 août.



## LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

DE LA MORT DE SAINT BERNARD (1153) A LA MORT DU PAPE ALEXANDRE III (1181).

**L'Église de Dieu, en maintenant sa liberté et son indépendance contre les hommes qui mettent la force au-dessus de la vérité et de la justice, maintient la liberté et l'indépendance de tous les peuples chrétiens.**

### § I<sup>er</sup>

PONTIFICATS D'ANASTASE IV ET D'ADRIEN IV.

Depuis deux ou trois siècles bien des sava-  
n-  
ants reprochent aux siècles du moyen âge,  
notamment au douzième, une faute énorme,  
et qui, suivant eux, a été la source funeste  
de maux incalculables : c'est la *scolastique*.  
Depuis deux ou trois siècles ce mot seul ap-  
paraît à beaucoup comme un hideux fan-  
tôme. Pour plusieurs, méthode *scolastique*,  
philosophie *scolastique* est synonyme de mé-  
thode absurde, de philosophie ridicule. Si,  
pendant bien des siècles, on n'a point fait de  
progrès dans les sciences, c'est la *scolastique*  
qui en est coupable. Voyons si la chose est  
aussi criminelle qu'on le suppose.

Les vocabulaires nous apprennent que  
*scolastique* vient du latin *schola*, en français  
*école*, et que méthode scolastique veut dire  
méthode ordinaire dans les écoles, méthode  
pour enseigner ce que l'on sait à des écoliers  
qui l'ignorent.

Or quels sont les caractères essentiels  
d'une bonne méthode d'enseignement ?

Avoir et donner une idée nette et précise  
de ce que l'on enseigne ; pour cela poser des  
principes certains, en déduire les conséquen-  
ces par des raisonnements justes ; n'em-  
ployer que des expressions claires ou nette-  
ment définies ; éviter les digressions inuti-  
les, les idées vagues, les termes équivoques ;  
mettre dans tout l'ensemble un ordre qui

éclaircisse les questions les unes par les au-  
tres.

Telle est la méthode géométrique. La mé-  
thode scolastique n'est pas autre chose.

La méthode scolastique est opposée à la  
méthode oratoire. Si un géomètre délayait  
ses théorèmes en des harangues cicéronien-  
nes il serait ridicule. Un avocat qui réduirait  
son plaidoyer en formules algébriques ne le  
serait pas moins. Chaque méthode est bonne,  
appliquée où et comme elle doit l'être.

Exemple : la religion catholique embrasse  
tous les siècles, tous les peuples, toutes les  
vérités. Les Pères de l'Église, qui en ont  
traité les différentes parties d'une manière  
oratoire, forment peut-être plus de cent vo-  
lumes in-folio ; les auteurs plus récents for-  
ment des bibliothèques. Par la méthode  
scolastique Thomas d'Aquin a réduit le tout  
en un volume, et, plus tard, on a résumé ce  
volume en une petite brochure nommée le  
*Catéchisme*, qui lui-même se trouve résumé,  
depuis dix-neuf siècles, dans une assez  
courte prière, qu'on appelle le *Credo*.

Un résumé pareil des autres connaissances  
humaines est à désirer et à faire. Aristote l'a  
fait pour les connaissances de son temps. A  
la fois conquérant et législateur des régions  
de l'intelligence, il les a distribuées par pro-  
vinces, par cantons, par communes, assi-

gnant à chaque science, souvent à chaque mot, ses limites naturelles.

Dans les siècles du moyen âge, lorsque les Goths, les Francs, les Lombards, les Saxons, devenus chrétiens, commencèrent à prendre goût aux sciences, le plus simple et le plus pressé fut d'apprendre d'abord ce que l'on savait avant eux. L'Encyclopédie d'Aristote fut un bienfait immense, surtout en Occident, où trois philosophes catholiques l'avaient encore résumée en latin, savoir : Boèce et Cassiodore, tous deux consuls romains, et saint Isidore, évêque de Séville.

Mais, depuis ce temps, les sciences d'observation en particulier ont fait des progrès considérables ; il faudrait donc aujourd'hui un nouvel Aristote pour résumer, avec la clarté et la précision du premier, dans un langage intelligible au commun des hommes, toutes les sciences actuelles, et les coordonner entre elles de manière à présenter au lecteur un ensemble exact de ce que l'on sait aujourd'hui. Une gloire immortelle attend cet homme, une gloire d'autant plus grande qu'il aura une difficulté plus grande à vaincre. Dans les siècles du moyen âge les savants avaient tous la même langue et pour toutes les sciences, la langue de Cicéron, de Plin, de Boèce, de Cassiodore. Aujourd'hui chaque savant, et dans chaque science, se forme une langue à part, qui n'est proprement d'aucune langue, mais un mélange informe, une confusion barbare de mots ou de débris de mots grecs, latins, arabes, italiens, anglais, français, allemands.

Mais, dit-on, la méthode scolastique n'a rien inventé. Ce reproche suppose des idées peu nettes de ce que l'on dit. La méthode scolastique est une méthode d'enseignement, et non pas une méthode d'invention. Pour enseigner bien il faut donner des idées nettes et précises de ce que l'on enseigne ; pour les donner il faut les avoir. Avant d'enseigner aux autres il faut savoir soi-même. Enseigner ce qu'on ne sait pas, enseigner ce qu'on sait mal, c'est un secret qu'on ignorait dans les siècles d'ignorance. Peut-être qu'on l'a découvert depuis, comme tant d'autres ; peut-être est-ce là le secret de tant de cours de philosophie qu'on imprime, où des idées

vagues, confuses, souvent contradictoires, sont délayées dans un style d'orateur et de poète ; peut-être est-ce là le secret de cette confusion d'idées et de langues dont on se plaint jusque dans les tribunes législatives.

Mais, dit-on encore, la méthode scolastique tue l'éloquence et la poésie. Autre idée peu nette ; car elle suppose que c'est à la méthode scolastique ou géométrique à former les orateurs et les poètes. La méthode géométrique est bonne pour former des géomètres, des esprits exacts, qui raisonnent juste sur ce qu'ils savent ; mais vouloir qu'elle leur apprenne en même temps à revêtir tout cela des ornements de l'éloquence ou de la poésie, c'est vouloir que l'anatomie nous enseigne à nous vêtir avec goût et à nous présenter avec grâce. Si des scolastiques l'ont prétendu, le tort en est à eux, non pas à leur méthode ; si un géomètre a dit, après avoir entendu une belle tragédie de Racine : « Qu'est-ce que cela prouve ? » c'est le fait du géomètre, et non de la géométrie.

Mais, ajoute-t-on, lorsque régnait la méthode scolastique il n'était pas permis de faire de nouvelles découvertes. Vraiment ! Et pourtant c'est dans les siècles du moyen âge, c'est dans les siècles et les pays où régnait la scolastique qu'on a inventé la gamme musicale, l'usage de la boussole, la poudre à canon, les moulins à vent et à eau, l'emploi de la vapeur, le télescope, l'art de peindre sur verre et à l'huile, les horloges à roues ; et pourtant c'est dans les siècles et chez les peuples où régnait la scolastique qu'on a découvert et le Nouveau-Monde, et la route maritime aux Indes, et la rondeur de la terre ; et pourtant c'est dans les siècles et chez les peuples où régnait la scolastique que se trouvent les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de l'architecture chrétiennes. Voilà comment la méthode scolastique empêche les nouvelles découvertes. Mais supposons tout le contraire. La cause en serait-elle à la méthode ou à ceux qui en abusaient ? De ce que cette méthode est bonne pour bien enseigner ce que nous savons, en conclure que nous savons tout et qu'il n'est pas permis d'apprendre davantage, si jamais personne l'a dit, assurément ce n'est ni Aristote ni sa



méthode. Au contraire, pour découvrir ce que l'on ne sait pas encore, le meilleur moyen n'est-il pas d'avoir une idée nette de ce que l'on sait déjà ?

Mais enfin les scolastiques ont traité bien des questions oiseuses, ridicules. *Les* scolastiques, soit, mais non *la* scolastique. Encore les questions qui travaillent le plus les penseurs des derniers temps sont précisément de ces questions oiseuses qu'on reproche aux scolastiques d'avoir traitées, et que peut-être on ne traite soi-même d'oiseuses et ridicules que parce qu'on se tient à la surface et dans le vague et qu'on n'approfondit rien. Un fait, c'est que, depuis que, dans l'enseignement de la philosophie ou des vérités générales de l'ordre naturel, on ne suit plus la méthode scolastique, la méthode qui demande avant tout la netteté dans les idées, la précision dans le langage, une suite rigoureuse dans tout l'ensemble, l'anarchie des idées, la confusion même du langage sont arrivées au point qu'on se croirait à la tour de Babel et que les sociétés politiques sont menacées de retomber dans le chaos.

Quant à la théologie, science de Dieu et des choses divines, science de la doctrine chrétienne, elle a commencé à être enseignée d'une manière scolastique, d'une manière convenable aux écoles, dès qu'il y a eu des écoles spéciales de théologie ; ce qui arriva principalement dans le douzième siècle.

L'enseignement, soit familial, soit oratoire, de la doctrine chrétienne n'a jamais cessé dans l'Église. L'abrégé de cet enseignement plus populaire, aussi bien que de l'enseignement plus scientifique, se trouve dans le Symbole des Apôtres, que les fidèles apprenaient par cœur et que les pasteurs leur expliquaient, soit dans des instructions familières nommées catéchismes, soit dans des instructions plus oratoires, nommées sermons ou homélies. Un article de la croyance commune était-il attaqué par des hérétiques : aussitôt les docteurs de l'Église en défendaient la vérité et par les Écritures saintes, et par la tradition chrétienne, et par la raison même, avec une logique et une dialectique si pressantes qu'il ne restait à l'erreur aucun moyen d'échapper. Nous l'avons vu gé-

néralement dans tous les Pères de l'Église, notamment dans Tertullien et dans saint Athanase. Dès lors quelques-uns commencèrent à présenter en raccourci tout l'ensemble de la doctrine chrétienne, divisé en ses principales vérités, appuyée chacune de ses principales preuves, tirées de l'Écriture et de la tradition. Nous en avons vu une esquisse dans saint Cyprien ; nous en avons vu le travail beaucoup plus avancé dans saint Jean de Damas, qui aux preuves de l'Écriture et de la tradition joint les secours de la philosophie naturelle. Les docteurs du moyen âge, notamment ceux du douzième siècle, n'ont fait que compléter l'œuvre des Pères, auxquels ils ont succédé dans l'enseignement scientifique de la doctrine chrétienne pour la défendre avec plus d'ensemble et de vigueur contre toutes les ruses et les subtilités de l'hérésie.

L'autorité des docteurs de l'école et l'autorité des Pères de l'Église est ainsi la même. Là où ils sont partagés d'une manière égale la question reste douteuse ; les raisons seules peuvent faire pencher la balance ; mais quand, sur une question de foi ou de mœurs, ils sont généralement d'accord, c'est une témérité d'aller contre leur sentiment commun. En troisième lieu, contredire le sentiment unanime de tous les théologiens, touchant la foi ou les mœurs, si ce n'est pas une hérésie, c'en est presque une. Telles sont les trois conclusions de Melchior Canus, théologien qui jouit dans toute l'Église d'une grande et juste renommée. Il confirme la troisième par les considérations suivantes : « Si, dans une question où ils sont tous d'accord, les théologiens se trompaient, ils exposeraient l'Église même au péril d'errer, et, si Dieu ne découvrait leur erreur, il manquerait au peuple chrétien dans des choses nécessaires ; car, depuis trois cents ans, chaque fois que l'Église a condamné des hérésies ou porté des décrets sur la foi et les mœurs, elle s'est grandement aidée du secours des scolastiques. Enfin le mépris de l'école et la peste des hérésies vont toujours ensemble <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> « Connexa sunt ac fuere semper, post natam scholam, scholæ contemptus et hæresium pestes. » Melchior Canus, *de Loc. théol.*, l. 8, c. 8.

Nous verrons Luther et les autres hérétiques du seizième siècle attaquer la théologie scolastique ; nous verrons même certains catholiques plus ou moins inconsidérés se faire plus ou moins leurs échos. Tel est entre autres Richard Simon, contre lequel Bossuet se vit obligé d'écrire en ces termes : « Pour ce qui est de la scolastique et de saint Thomas, que M. Simon voudrait décrier à cause du siècle barbare où il a vécu, je lui dirai en deux mots que ce qu'il y a à considérer dans les scolastiques et dans saint Thomas est ou le fond ou la méthode. Le fond, qui est les décrets, les dogmes et les maximes constantes de l'école, n'est autre chose que le pur esprit de la tradition et des Pères ; la méthode, qui consiste dans cette manière contentieuse et didactique de traiter les questions, aura son utilité, pourvu qu'on la donne, non comme le but de la science, mais comme un moyen pour y avancer ceux qui commencent ; ce qui est aussi le dessein de saint Thomas dès le commencement de sa *Somme*, et ce qui doit être celui de ceux qui suivent sa méthode. On voit aussi par expérience que ceux qui n'ont pas commencé par là, et qui ont mis tout leur fort dans la critique, sont sujets à s'égarer beaucoup lorsqu'ils se jettent sur les matières théologiques ; Érasme, dans le siècle passé, Grotius et M. Simon dans le nôtre, en sont un grand exemple. Pour ce qui regarde les Pères, loin d'avoir méprisé la dialectique, un saint Basile, un saint Cyrille d'Alexandrie, un saint Augustin, dont je ne cesserai point d'opposer l'autorité à M. Simon et aux critiques, quoi qu'ils puissent dire, pour ne point parler d'un saint Jean de Damas et des autres Pères grecs et latins, se sont servis souvent et utilement de ses définitions, de ses divisions, de ses syllogismes, et pour tout dire en un mot, de sa méthode, qui n'est autre que la scolastique dans le fond. Que le critique se taise donc et qu'il ne se jette plus sur les matières théologiques, où jamais il n'entendra que l'écorce <sup>1</sup>. »

Pour en revenir au douzième siècle, plus d'un auteur recommandable y entreprit de

<sup>1</sup> Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères*, t. 3, c. 20.

rédiger un corps de théologie ; tel Hugues, chanoine régulier de Saint-Victor ; tel encore Hildebert, évêque du Mans, l'un et l'autre savants et pieux ; aussi leurs travaux sont-ils dans le sens de l'Église. Mais au même temps se rencontraient des esprits inquiets et téméraires, qui, avec une connaissance superficielle, incomplète, du dogme et de la tradition, prétendaient bâtir une théologie complète, non pas tant sur les autorités bien entendues de l'Écriture, des conciles et des Pères, que sur les arguties d'une philosophie plus païenne que chrétienne. Tel était Abailard.

Une des causes est celle-ci. Émerveillés de la logique, de la dialectique, en un mot de la méthode d'Aristote, pour classer et faire valoir ce que l'on sait, certains esprits s'imaginaient que le fond même de la science ne consistait que dans la méthode. Autant vaudrait conclure que l'arithmétique, parce qu'elle sert à compter les écus, fait les écus mêmes. Quelques-uns, éblouis de la renommée de Platon ou d'Aristote, s'imaginaient qu'on ne pouvait rien savoir de plus ni de mieux. Les vrais docteurs de l'école n'ont jamais donné dans ces hallucinations puériles.

Ils estimaient la méthode dialectique comme méthode, non pas comme fond de la science. Ils aimaient, ils admiraient Platon et Aristote comme les représentants les plus honorables de l'intelligence humaine, abandonnée plus ou moins à elle-même ; mais l'admiration pour ce qui est bien ne les empêchait pas de voir ce qui est mal ou défectueux ; car, bien au-dessus de Platon et d'Aristote, ils avaient l'enseignement direct et toujours vivant de Dieu, de son Christ, de son Église ; les paroles des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des saints Pères et docteurs ; les définitions des Pontifes et des conciles, dictées par l'Esprit de Dieu, qui est toujours avec l'Église de Dieu.

Le porte-enseigne, le porte-croix de cette nouvelle série, de cette nouvelle procession de docteurs continuant la succession des Pères, des apôtres, des prophètes, des patriarches, est un enfant pauvre d'entre les Lombards, cette nation farouche que le Pape saint



Grégoire le Grand et ses successeurs ont eu tant de peine à apprivoiser. Pierre, surnommé Lombard, du nom de sa patrie, naquit près de Novare. Sa famille était pauvre et obscure. Ses heureuses dispositions lui méritèrent un protecteur et on l'envoya faire ses premières études à Bologne. De là, pour les perfectionner, il se rendit en France, avec une lettre de recommandation de l'évêque de Lucques à saint Bernard. Celui-ci l'envoya dans l'école de Reims, où alors enseignait vraisemblablement Lotulf, qui, étant Novarais lui-même, dut prendre un soin particulier de son compatriote. La renommée des professeurs de Paris l'attira depuis en cette ville. Son dessein n'était pas d'y faire une longue résidence. Ainsi le mandait saint Bernard à Gilduin, abbé de Saint-Victor, par une lettre où il le priait de pourvoir pendant quelques mois à son entretien. Mais le plaisir qu'il goûtait avec des condisciples animés de la même ardeur pour l'étude ne lui permit plus de quitter ce séjour. On croit qu'il est le premier qui ait reçu, à l'université de Paris, le grade de docteur. Il fut pourvu d'une chaire de théologie, qu'il remplit plusieurs années avec beaucoup de succès. Une distinction plus glorieuse encore était réservée à son mérite.

L'an 1157 Thibaut, évêque de Paris, étant mort, ce siège fut offert unanimement à Philippe, frère du roi Louis le Jeune. Le prince Philippe était archidiacre de l'Église de Paris. Vertueux et modeste, il trouva la charge de premier pasteur au-dessus de ses forces et fit tomber les suffrages sur Pierre Lombard, qui avait été son maître. Devenu évêque de Paris en 1157, Pierre Lombard, d'après son épitaphe en l'église de Saint-Marcel, mourut le 20 juillet 1164. Mais il paraît qu'il avait abdicqué l'épiscopat dès l'an 1160 ; car dès cette année-là on trouve un acte de son successeur, Maurice de Sully. Quoi qu'il en soit de la durée de son épiscopat, Pierre Lombard s'y montra un digne évêque. Un ancien auteur raconte de lui le trait suivant :

« Pierre Lombard étant évêque de Paris, quelques nobles du lieu de sa naissance se rendirent en cette ville pour le saluer, amenant avec eux sa mère, et, comme elle était

pauvre, ils la revêtirent d'habits tels qu'ils crurent convenir à la mère d'un si grand prélat. La bonne femme, en les laissant faire, leur dit : « Je connais mon fils, cette parure ne lui plaira pas. » Étant donc arrivés à Paris, ils présentent à l'évêque sa mère. Celui-ci, l'ayant envisagée : « Ce n'est point là ma mère, dit-il ; car je suis le fils d'une pauvre femme ; » et il détourna les yeux de dessus elle. « Hélas ! dit-elle à ceux qui l'accompagnaient, je vous l'avais bien dit que je connaissais mon fils et sa façon de penser ! Qu'on me rende mes habits ordinaires, et il me reconnaîtra. » Ayant repris ses habits de paysanne, elle revint trouver son fils, qui dit alors en la voyant : « Ah ! pour le coup, voilà ma mère ! voilà cette pauvre mère qui m'a enfanté, qui m'a allaité, entretenu. » Et, s'étant levé de son siège, il l'embrassa tendrement et la fit asseoir à côté de lui <sup>1</sup>. »

Mais ce qui surtout a rendu célèbre Pierre Lombard, c'est son *Corps de Théologie*. Il est divisé en quatre livres, chaque livre en plusieurs distinctions, chaque distinction en plusieurs questions. Dans le premier livre il traite de Dieu, dans le deuxième de la Création, dans le troisième de l'Incarnation, dans le quatrième des Sacrements. L'auteur résout chaque question par l'autorité de l'Écriture et des Pères, notamment de saint Augustin ; il ne cite point Aristote, ne s'abandonne point au raisonnement humain ; il s'applique à rapporter les sentiments des Pères, renfermant dans un petit volume leurs témoignages, pour épargner au lecteur la peine de feuilleter un grand nombre de livres. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans sa préface ; il y dit que son but a été de combattre ceux qui s'attachent à soutenir leurs pensées propres, au préjudice de la vérité.

Dans la distinction ou section première, divisée en neuf questions, Pierre Lombard fait observer, avec saint Augustin, que toute la doctrine de l'Ancien et du Nouveau Testament a pour objet les choses et les signes. Les choses se divisent en celles dont on doit jouir, comme étant le souverain bonheur,

<sup>1</sup> *Gallia Christiana*, t. 7, p. 68.

et en celles dont il faut user pour parvenir à la première; cette première est Dieu, les autres sont les créatures. Il y a des choses qui jouissent et qui usent : ce sont l'ange et l'homme; parmi celles dont on peut user il y en a par lesquelles on jouit, comme les vertus et les puissances de l'âme. Les signes sont également de deux sortes : les uns se bornent à signifier, sans conférer ce qu'ils signifient, tels sont les sacrements de l'ancienne loi; les autres le donnent, ce sont les sacrements de la loi nouvelle. Voilà les quatre parties principales de la théologie de Pierre Lombard.

La première partie ou le premier livre est divisé en quarante-huit sections. Les choses dont nous devons jouir sont celles qui nous rendent heureux. Jouir c'est s'attacher par amour à la chose dont on jouit et l'aimer pour elle-même. Il n'y en a pas d'autre que Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit; d'où vient que les anges, qui jouissent déjà de Dieu, sont bienheureux. En cette vie nous n'avons que le désir d'en jouir; or, si nous en jouissons, ce n'est qu'en le voyant comme en un miroir ou en des énigmes.

Cette trinité est un et seul vrai Dieu, d'une même substance ou essence, le souverain bien, qui n'est vu que par les âmes très-purifiées. Les Grecs donnent à cette unité d'essence le nom de consubstantielle, parce que, encore que, personnellement, le Père soit autre que le Fils, le Fils autre que le Saint-Esprit, ces trois personnes sont substantiellement la même chose et la même nature.

Les grandeurs invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité nous deviennent comme sensibles en se faisant connaître par ses ouvrages depuis la création du monde. On voit dans ses œuvres l'excellence de l'ouvrier; nous y voyons même des images de la Trinité sainte. Quoique l'âme ne soit pas Dieu elle en est toutefois l'image, et l'on peut trouver en elle une image de la Trinité. Il y a dans l'âme la mémoire, l'intelligence, l'amour; ces trois choses sont distinguées, et néanmoins ne sont qu'une même chose avec l'âme et une seule âme. Mais il ne faut pas trop presser cette comparaison, ni plusieurs autres qu'on tire des créatures. Ce n'est qu'en

quelque chose que l'âme est semblable à la sainte Trinité; quoique l'âme se souviennne, qu'elle connaisse, qu'elle aime, la mémoire n'est pas l'âme; c'est une de ses facultés, comme l'intelligence et l'amour.

Sur la génération éternelle du Verbe Pierre Lombard examine plusieurs questions que des critiques modernes ont qualifiées de frivoles et soulevées mal à propos par les scolastiques. En parlant ainsi ces critiques font voir qu'ils n'ont lu attentivement ni les Pères de l'Eglise ni Pierre Lombard. Ces questions avaient été soulevées bien des siècles auparavant par les différentes sectes ariennes; les Pères de l'Eglise y avaient répondu depuis bien des siècles; une preuve bien simple, c'est que Pierre Lombard ne fait que citer les réponses et les solutions des Pères. Il semblerait que, toutes les fois qu'il est question des scolastiques du moyen âge, les critiques aient le privilège de parler à tort et à travers.

Pierre Lombard dit de la troisième personne de la Trinité : « Le Saint-Esprit est l'amour mutuel du Père et du Fils; c'est pourquoi il procède, non pas du Père seul ni du Fils seul, mais des deux. » Il prouve par l'autorité de l'Ecriture, des conciles et des Pères, même des Grecs, que le Saint-Esprit procède de l'un et de l'autre, sans aucune priorité de temps. Il convient toutefois qu'on peut dire en un sens que le Saint-Esprit procède proprement du Père, parce que le Fils dont il procède aussi, reçoit du Père et sa propre nature et d'être le principe de l'Esprit-Saint, au lieu que le Père a l'un et l'autre de lui-même. Il observe que les Grecs, en convenant avec nous que le Saint-Esprit est du Fils, quoiqu'ils ne veuillent pas dire qu'il en procède, s'accordent avec nous pour le sens, encore qu'ils diffèrent pour les mots<sup>1</sup>.

Après avoir, dans son premier livre, résumé la doctrine de l'Ecriture et des Pères sur Dieu, et quant à la trinité des personnes, et quant à l'unité de nature, Pierre Lombard examine dans le second ce que Dieu a fait par la création.

Quelques-uns ont supposé que le monde

<sup>1</sup> *Distinct.* 11.



avait plusieurs principes ; Platon lui en supposait trois : Dieu, l'idée et la matière. L'Écriture nous apprend qu'il n'y a qu'un principe de toutes choses, qui est Dieu ; qu'il a créé tout de rien, les choses célestes comme les terrestres. Souverainement bon, il a voulu faire part de sa félicité éternelle à deux de ses créatures, à l'ange et à l'homme ; c'est pour cela qu'il les a créés raisonnables, afin qu'ils connussent le souverain bien, qu'ils l'aimassent et qu'ils le possédassent en l'aimant. L'ange est d'une substance incorporelle ; l'homme est composé d'un corps et d'une âme raisonnable. Ils sont l'un et l'autre créés pour louer et servir Dieu, non que Dieu ait besoin de leur service, mais afin qu'en le servant ils jouissent de lui, parce que le servir c'est régner. Comme l'homme a été fait pour Dieu, le monde a été fait pour l'homme ; il est même dit en quelques endroits de l'Écriture que les anges servent les hommes, c'est-à-dire qu'ils sont quelquefois envoyés pour le service de l'homme. Mais, quand il est dit que l'homme a été créé pour remplacer les anges apostats, il ne faut pas s'imaginer que l'homme n'aurait pas été créé si les anges ne fussent tombés ; c'est une des causes de la création de l'homme, mais non la seule. Dieu a uni une âme au corps de l'homme, afin que, le servant dans ces deux substances, il en recût une couronne plus grande. Telle est, en résumé, la doctrine contenue dans la première distinction ou section du second livre, qui en a quarante-quatre.

Dans les dix sections suivantes Pierre Lombard traite ce qui regarde les anges. Dans les distinctions 12 à 15 il parle de la création et s'arrête à l'ouvrage des six jours, sur lesquels il fait une espèce de commentaire avec ceux de saint Ambroise, de saint Augustin et autres anciens. Dans le reste du livre il traite de l'homme. Quant à ces paroles de l'Écriture : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*, il y prouve que l'opération des trois personnes est une, leur substance ou nature une et égale ; que, l'homme n'étant fait qu'à l'image de la Trinité, il suit de là qu'il ne lui est point égal, mais seulement semblable en un certain sens, c'est-à-dire selon son âme, qui est raisonnable et spirituelle.

L'âme n'est pas une partie de la substance de Dieu, autrement elle serait incapable de pécher et de souffrir ; c'est ce souffle par lequel Dieu anima le corps d'Adam. L'âme est créée de rien, et dans le moment même que Dieu l'unit au corps pour l'animer. Dieu forma la femme, non d'une partie de la tête ni des pieds d'Adam, mais de son côté, pour marquer qu'elle ne devait être ni sa maîtresse ni sa servante, mais sa compagne. Pierre Lombard réfute ceux qui disent que l'âme, comme le corps, se communique par la propagation, et ceux qui enseignent que toutes les âmes ont été créées dès le commencement.

Dans le troisième livre, divisé en quarante sections, il traite de l'Incarnation, des trois vertus théologales, des quatre vertus cardinales, des dix commandements et de la différence des deux alliances.

Il était plus convenable que le Fils de Dieu se fit chair que le Père et le Saint-Esprit, parce que, Dieu ayant tout créé par sa sagesse, il devait encore, par sa sagesse, réparer la perte que l'homme avait faite de son innocence. Il convenait aussi que celui qui était le Fils de Dieu par nature fût encore Fils de l'homme, Dieu et homme tout ensemble, par l'union personnelle des deux natures ; néanmoins il était au pouvoir du Père et du Saint-Esprit de s'incarner, comme il l'est encore.

Toute la nature humaine était corrompue par le péché, l'âme et le corps ; le Fils de Dieu s'est uni l'une et l'autre pour les guérir et les sanctifier. Cette union s'est faite dès le moment même où la chair a été conçue et l'âme unie au corps, l'union du Fils de Dieu à l'humanité ne s'étant faite que par le moyen de l'âme. La chair que le Verbe a prise de la Vierge était exempte de la corruption du péché ; la Vierge en était exempte elle-même par une grâce singulière dont elle avait été prévenue. Ce n'est pas la personne, mais la nature humaine, que le Verbe s'est unie ; tels sont la doctrine et le langage des Pères et des conciles. Comme il n'y a point eu d'instant entre la conception de l'humanité et son union avec le Verbe, on ne peut point dire que le Verbe se soit uni la personne, puisqu'il n'y en avait point. Lombard, examinant si

l'on peut dire que Jésus-Christ, en tant qu'homme, est une personne, répond négativement. Examinant ensuite si l'on peut dire que Jésus-Christ, en tant qu'homme, est quelque chose, il apporte les raisons pour et contre et semble pencher pour la négative, laquelle a été condamnée depuis <sup>1</sup>.

Le quatrième livre, divisé en cinquante distinctions, embrasse les sacrements de l'ancienne et de la nouvelle loi, le jugement dernier, la résurrection des morts, le bonheur des saints dans le ciel et les peines des damnés en enfer.

Quant au Sacrement de l'autel Pierre Lombard dit entre autres : « La manne dont les Israélites furent nourris dans le désert, le pain et le vin offerts par Melchisédech étaient la figure de l'Eucharistie. Jésus-Christ l'institua le jour de la dernière cène. Les paroles qu'il prononça alors : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, sont les mêmes par lesquelles se fait le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ par le ministère du prêtre ; elles sont donc la forme de ce sacrement ; le pain et le vin en sont la matière. » Il combat fortement l'hérésie de ceux qui disent que le corps de Jésus-Christ n'est sur l'autel qu'en figure ; puis il prouve qu'il y est réellement présent, et que le pain et le vin sont réellement changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Il rapporte sur cela les autorités de saint Ambroise, de saint Augustin et d'Eusèbe d'Émèse, qui dit : « Le Prêtre invisible change, par sa parole et sa puissance secrètes, les créatures visibles en la substance de son corps et de son sang. » Il conclut de ces témoignages, et de plusieurs autres qu'il aurait pu citer, qu'il est constant que le vrai corps de Jésus-Christ et son vrai sang sont sur l'autel, et même que Jésus-Christ y est tout entier sous chacune des deux espèces ; que la substance du pain est changée au corps et celle du vin au sang <sup>2</sup>.

Pour s'expliquer encore plus nettement sur la présence réelle il examine de quelle nature est la conversion des substances du pain et du vin, si elle est formelle ou substantielle. Il se décide pour la conversion substantielle,

et dit qu'après la consécration le pain et le vin sont tellement changés au corps et au sang de Jésus-Christ qu'il ne reste plus sur l'autel ni la substance du pain ni celle du vin, mais seulement les espèces, comme la saveur, en sorte que l'on voit une chose et que l'on en conçoit une autre <sup>1</sup>.

Comme, dans ces quatre livres de théologie, Pierre Lombard résout toutes les questions par les sentences de l'Écriture et des Pères, son ouvrage a été nommé généralement les quatre livres des *Sentences* et lui-même le Maître des Sentences. Il y a cependant seize articles sur lesquels son sentiment n'est pas généralement suivi ; en voici deux : 1<sup>o</sup> les schismatiques, les hérétiques, les excommuniés et ceux qui sont dégradés ne consacrent point le corps de Jésus-Christ ; 2<sup>o</sup> les évêques qui sont dans le même cas n'ont pas le pouvoir de conférer les Ordres. On lui reproche, outre cela, des omissions importantes, comme sur l'Écriture sainte, l'Église, la primauté du Pape, les conciles, toutes matières qu'il ne touche point.

« Malgré ces taches, disent les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, Pierre Lombard a toujours été regardé, et ne cessera de l'être, comme le chef et le modèle de l'école. Il mérite effectivement ce double titre, soit par l'excellence de sa méthode, la meilleure, pour ne pas dire la seule, à laquelle on puisse s'attacher ; soit par la justesse et la sagacité de son esprit, qui se manifestent dans presque toutes ses décisions ; soit par l'étendue et le choix de son érudition, dont on voit des traits frappants dans ce nombre prodigieux de passages de l'Écriture et des Pères, qu'il emploie pour l'ordinaire avec goût et discernement dans ses livres ; soit enfin par la netteté de son style, qui, à quelques endroits près, est le mieux assorti au genre des matières qu'il traite <sup>2</sup>. »

L'ouvrage de Pierre Lombard eut un succès immense ; il devint le manuel de tous les théologiens, le texte de tous les professeurs de théologie. Un docteur, Baudin, en fit de bonne heure un abrégé. Il existe des manuscrits où les quatre livres des *Sentences*

<sup>1</sup> *Distinct.* 10, 1. 3. — <sup>2</sup> L. 4, *distinct.* 10.

<sup>1</sup> L. 4, *dist.* 11. — <sup>2</sup> *Hist. litt. de France*, t. 12.



sont mis en vers. Quant aux commentaires qu'on en a faits, ils sont très-nombreux; on en compte jusqu'à cent soixante composés par les seuls Anglais, et parmi ses commentateurs nous verrons saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure.

Outre les quatre livres des *Sentences* Pierre Lombard est auteur d'un Commentaire sur les psaumes et les cantiques, dans lequel il emploie et amplifie la glose interlinéaire d'Anselme de Laon. « Ce Commentaire, dit Albéric des Trois-Fontaines, est ce que les écoles appellent aujourd'hui la *Grande Glose*. » Il a fait encore un Commentaire sur la concordance des Évangiles. Enfin nous avons de lui un autre Commentaire sur les Épîtres de saint Paul, tiré en grande partie des Pères, notamment de saint Jérôme, de saint Ambroise et de saint Augustin. Cet ouvrage est clair, méthodique, et renferme, outre les pensées des Pères, de fort bonnes vues propres à l'auteur. Ces trois ouvrages ont été imprimés. Ceux de Pierre Lombard qui n'ont pas encore vu le jour sont : 1<sup>o</sup> des *Gloses sur Job*; 2<sup>o</sup> des *Sermons sur les dimanches et les fêtes de l'année*; 3<sup>o</sup> deux lettres à Philippe, archevêque de Reims, et une à Arnoulfe, prévôt de l'Église de Metz; 4<sup>o</sup> une *Méthode de Théologie pratique*<sup>1</sup>.

Pierre Lombard eut pour successeur dans le siège de Paris un homme également né pauvre et qui éleva dans la capitale de la France l'église cathédrale que l'on y admire encore. Nous voulons parler de Maurice de Sully, né dans le village de Sully, sur les bords de la Loire. Il n'appartenait point à la famille illustre dont il portait ainsi le nom. Des écrivains du temps rapportent que, réduit dans sa jeunesse à mendier son pain, il refusa une aumône à laquelle on mettait pour condition qu'il renoncerait à devenir jamais évêque. Il vint étudier et bientôt enseigner à Paris; il y prêchait avec un éclatant succès lorsqu'on le nomma chanoine de Bourges. Peu d'années après il reparut dans la capitale, où il obtint un canonicat et la dignité d'archidiacre. A la mort ou à l'abdication de Pierre Lombard le clergé de Paris ne put

s'accorder sur le choix d'un successeur; on convint de s'en rapporter à trois commissaires, l'un desquels fut Maurice de Sully. Les trois, n'ayant pu s'entendre sur le choix à faire, concentrèrent leurs pouvoirs sur l'un d'entre eux. Cet électeur unique fut Maurice de Sully, qui dit à ses collègues : « Je ne dois choisir qu'un sujet qui me soit parfaitement connu, et, quoique je veuille bien supposer que, parmi les candidats, il y en a de très-dignes, je ne saurais en répondre. Je ne puis sonder leurs consciences; je ne lis que dans la mienne, et, pour ne rien hasarder, c'est Maurice de Sully que je nomme; car je me propose, Dieu aidant, de gouverner ce diocèse d'une manière irréprochable. » Ce qu'il fit en effet; car ce fut un prélat de sainte vie, un père des pauvres, qui fit beaucoup de bien et par sa parole et par son exemple. Tel est le récit d'un auteur contemporain<sup>1</sup>. En 1163 l'évêque Maurice baptisa Philippe-Auguste, fils et successeur de Louis le Jeune; mais le principal fait de son épiscopat, qui fut de trente-six ans, est la cathédrale de Paris. Il en fit poser la première pierre par le Pape Alexandre III, en 1163, et durant les trente-trois années suivantes il consacra tous ses soins à cette entreprise.

Pierre Lombard a rassemblé sous une forme scientifique tout ce que l'Église de Dieu enseigne à croire; un de ses contemporains et de ses compatriotes avait rassemblé sous une forme scientifique toutes les règles d'après lesquelles l'Église se gouverne. Son nom est Gratien. Il était né à Clusium ou Chiusi, petite ville de Toscane, dans le Siennois. Il avait, selon l'opinion la plus commune, embrassé la vie religieuse à Bologne, dans le monastère de Saint-Félix et de Saint-Nabor, et il y composa l'ouvrage auquel il dut sa célébrité et qui est connu sous le nom de *Décret*. Cet ouvrage parut en 1151; on dit qu'il lui coûta vingt-quatre ans de travail. C'est un recueil méthodique qui consiste dans des textes de l'Écriture sainte; dans les canons dits des apôtres et dans ceux d'environ cent cinq conciles, dont les neuf premiers sont œcuméniques; dans les décrétales des Papes;

<sup>1</sup> *Hist. litt. de France*, t. 12.

<sup>1</sup> *Gallia Christ.*, t. 7, p. 70.

dans des extraits des saints Pères, comme saint Grégoire, saint Jérôme, saint Augustin, etc., et dans d'autres extraits des auteurs ecclésiastiques, des livres pontificaux, du *Code théodosien*, des capitulaires des rois de France, etc., etc. Gratien avait intitulé ce livre *Concorde des Canons discordants*, parce qu'il s'attache à y concilier, soit par l'autorité, soit par le raisonnement, les canons qui se contredisent.

Beaucoup d'écrivains avaient composé avant lui des collections analogues. Nous avons vu dès le sixième siècle un moine scythie, Denys le Petit, rédiger son recueil de canons et de décrétales à Rome même. Dans le siècle suivant saint Isidore de Séville compose la *Collection espagnole*, où il n'y a que des pièces authentiques, sans fausse date ou attribution; peu après Charlemagne, diverses collections de capitulaires, tirés eux-mêmes des canons des conciles et des décrétales des Papes; vers le temps de Charles le Chauve, la collection anonyme du faux Isidore, où l'on attribue aux Papes des trois premiers siècles plusieurs décrétales authentiques en soi, mais appartenant aux Papes des trois siècles suivants; vers la fin du neuvième, la collection de Régino, abbé de Prüm; vers la fin du dixième, la collection de Burchard, évêque de Worms, en vingt livres; dans le courant du onzième siècle, la collection de saint Anselme de Lucques, en treize livres, celle de saint Bonizon, évêque de Sutri, en dix, celle du cardinal Deusdédit, en quatre; une quatrième sans nom d'auteur, mais dédiée à saint Anselme de Lucque; une cinquième nommée *tripartite*, parce qu'elle est divisée en trois parties; une sixième intitulée *Polycarpe*, mais qui est du prêtre Grégoire; enfin quatre ou cinq autres, mais sans caractère bien distinctif; dans le commencement du douzième siècle, la *Panormie* d'Yves de Chartres, avec ses deux éditions augmentées, mais différentes, dont l'une par Hildebert, archevêque de Tours; le *Décret* attribué au même Yves, et dont il se fit bientôt deux abrégés par deux écrivains de Châlons-sur-Marne. Gratien profita de plusieurs de ces travaux, sinon de tous; il évita surtout dans son recueil la confusion

dont quelques-uns de ses prédécesseurs n'avaient pas su garantir les leurs. Il le distribua par ordre de matières et le divisa en trois parties; dans la première il réunit tout ce qui regarde le droit et les ministres de l'Eglise; il parle des jugements dans la deuxième, et dans la troisième de tout ce qui concerne les sacrements et les cérémonies.

La première partie renferme cent et une distinctions ou sections. Les vingt premières établissent d'abord l'origine, l'autorité et les différentes espèces de droit. Il indique ensuite les principales sources du droit ecclésiastique, sur lesquelles il s'étend depuis la quinzième distinction jusqu'à la vingtième; depuis la vingtième jusqu'à la quatre-vingt-douzième il traite de l'ordination des clercs et des évêques, et dans les autres distinctions, jusqu'à la fin, il parle de la hiérarchie et des différents degrés de juridiction.

La seconde partie contient trente-six causes, ainsi nommées de ce qu'elles sont autant de causes particulières, sur chacune desquelles Gratien élève plusieurs questions. Il les discute ordinairement en alléguant les canons pour et contre et les termine par l'exposition de son sentiment. Cette partie roule tout entière sur la matière et la forme des jugements.

La troisième partie est divisée en cinq distinctions et est intitulée *de Consecratione*. Dans la première il s'agit de la consécration des églises et des autels, dans la seconde du sacrement de l'Eucharistie, dans la troisième des fêtes solennelles, dans la quatrième du sacrement de Baptême, et dans la dernière du sacrement de Confirmation, de la célébration du service divin, de l'observation des jeûnes, et enfin de la très-sainte Trinité.

L'ouvrage de Gratien éclipsa, dès qu'il parut, les collections qui l'avaient précédé, même celle d'Yves de Chartres, laquelle avait joui d'une grande autorité. On prétend, sans toutefois en rapporter des preuves suffisantes, que le Pape Eugène III l'approuva. Il est certain du moins que le *Décret* fut reçu avec une sorte d'enthousiasme dans l'école de Bologne, au sein de laquelle il était né en quelque sorte, et que de cette école, l'une des plus fameuses de ce temps, il passa en



France et fut enseigné à Paris, à Orléans et dans les autres universités. Bientôt il devint le seul texte que les professeurs en droit canon commentaient dans leurs leçons et dans leurs écrits.

A peine trente ans étaient-ils révolus que l'ouvrage de Gratien fut refondu dans un autre ordre par le cardinal Florentin, sur-nommé *Laborans*, ou le travailleur, à cause de sa prodigieuse application à l'étude. L'œuvre, encore inédite, fut commencée en 1153 et terminée en 1182; elle est divisée en cinq livres. Mais Gratien continua de jouir de la faveur des Jurisconsultes<sup>1</sup>.

Cependant il est échappé à Gratien plus d'une faute; on y a reconnu plusieurs fausses citations, comme d'attribuer à saint Chrysostome une sentence de saint Ambroise; à saint Martin, Pape, un canon de saint Martin de Brague; au concile de Carthage ce qui appartient au concile de Chalcédoine, etc.; comme encore de fondre en un deux passages divers d'un même auteur; mais ces inexactitudes ne changent rien au fond des choses. D'ailleurs, quand on pense qu'avant l'invention de l'imprimerie Gratien ne pouvait pas, comme les modernes, consulter à loisir les éditions correctes des Pères, des conciles, des auteurs, soit ecclésiastiques, soit séculiers, ce qui étonne, ce n'est pas qu'il lui soit échappé des inexactitudes, c'est qu'il ne lui en soit pas échappé un plus grand nombre, d'autant plus qu'aucun moderne n'a su profiter des fautes de Gratien et des nombreux avantages qu'il avait sur lui pour mieux faire.

Mais une faute bien plus considérable que des auteurs gallicans lui reprochent, c'est d'avoir cité les fausses décrétales, c'est d'avoir ainsi favorisé les nouvelles prétentions de la cour de Rome, c'est d'avoir ainsi changé l'ancien droit en un droit nouveau, abusif, inconnu aux premiers siècles de l'Église. Telles sont les doléances dont Fleury, entre autres, ne cesse de remplir et son *Histoire*, et ses *Discours*, et son *Institution au Droit ecclésiastique*.

Le point capital pour cet auteur ce sont les nouvelles prétentions de la cour de Rome; il

y revient une infinité de fois. En bonne logique et en bonne conscience il aurait dû, au moins une fois pour toutes, établir d'une manière nette et précise, d'après l'Écriture, la tradition et la nature des choses, quelles sont les prérogatives légitimes, anciennes et véritables, du chef de l'Église catholique, et prouver ensuite, d'une manière incontestable, que ce qu'il appelle les nouvelles prétentions ne sont réellement que des prétentions et nouvelles, et illégitimes, et fausses. L'occasion de le faire se présentait naturellement et dans son *Histoire*, et dans ses *Discours*, et dans son *Institution au Droit canonique*. Nulle part il ne l'a fait. Dans son *Discours* sur les six premiers siècles il y a un paragraphe ayant pour titre : *Gouvernement de l'Église*. Il n'y est pas même question du Pape, comme si, dans le gouvernement de l'Église catholique, le chef, la tête, n'entraîne pour rien. Dans son *Institution au Droit ecclésiastique* les simples tonsurés ont un chapitre à part; le chef de l'Église, pas un alinéa. Dans son *Histoire* il reproche à Pierre Lombard d'avoir omis la primauté du Pape; ce reproche tombe d'aplomb sur lui-même. On dirait un mauvais avocat qui, au lieu d'aller au fond de l'affaire et d'éclaircir la question, se jette dans de vagues récriminations contre la partie adverse; ce qui est d'autant plus grave que la partie adverse de Fleury est la sainte Église romaine, et par là même toute l'Église de Dieu.

Quant à la nature et à l'influence des fausses décrétales, Fleury n'est pas bien d'accord avec lui-même; voici comment. Dans le premier chapitre de son *Institution au Droit ecclésiastique*, après avoir parlé du code des canons de l'Église d'Orient, il ajoute : « Ce peu de lois suffit pendant huit cents ans à toute l'Église catholique. Les Occidentaux en avaient moins que les Orientaux; encore en avaient-ils emprunté d'eux la plus grande partie; mais il n'y en avait point qui eussent été faites pour l'Église romaine en particulier. Elle avait jusque-là conservé si constamment la tradition de la discipline apostolique qu'elle n'avait presque pas eu besoin de faire aucun règlement pour se réformer, et ce que les Papes en avaient écrit était pour

<sup>1</sup> Theiner, *Disquisitiones criticae*, etc.

l'instruction des autres Églises. On peut nommer le droit qui eut cours pendant ces huit cents ans l'*ancien droit ecclésiastique* <sup>1</sup>. »

Voilà donc que, pendant huit siècles, l'Église romaine se trouve le modèle accompli de toutes les Églises par sa fidélité à observer et à faire observer l'ancien droit, la discipline des apôtres. Comment donc alors ce qu'on appelle les fausses décrétales ont-elles eu la puissance de faire adopter à cette même Église romaine un droit nouveau, abusif et tout différent de celui des huit premiers siècles? Qu'est-ce donc au juste que ces décrétales si merveilleuses? Écoutons Fleury, disant dans le même chapitre :

« On a reconnu, dans le dernier siècle, que ces décrétales, depuis saint Clément jusqu'au Pape Sirice, ne sont point de ceux dont elles portent les noms; elles sont toutes d'un même style, et d'un style fort éloigné de la noble simplicité de ces premiers siècles; elles sont composées de grands passages de Pères qui ont vécu longtemps après, comme de saint Léon, de saint Grégoire et d'autres plus modernes; on y voit même des lois des empereurs chrétiens; les choses dont elles parlent ne conviennent point au temps où on les rapporte; les dates sont fausses. Comme ces décrétales ont passé pour bonnes durant plusieurs siècles, elles ont apporté un grand changement dans la discipline ecclésiastique, principalement pour les appellations au Pape, qu'elles établissent comme ayant été ordinaires dans les premiers siècles, et pour les jugements des évêques, car elles tendent à les rendre plus difficiles, et Isidore ne dissimule pas qu'il les a publiées à ce dessein <sup>2</sup>. »

Ainsi les décrétales en question sont fausses pour la date et le nom qu'elles portent; mais le sont-elles pour le fond des choses mêmes? C'est ici le point capital. Ces grands passages dont ces décrétales sont composées sont-ils des huit premiers siècles, où régnait l'ancien droit, où l'Église romaine observait et faisait observer dans toute sa pureté la discipline des apôtres, ou bien sont-ils d'une époque plus récente? Fleury même nous apprend que ces décrétales sont composées

de grands passages du Pape saint Léon, du Pape saint Grégoire et de plusieurs autres, qui, à la vérité, ont vécu après les trois premiers siècles, mais tous avant la fin du huitième. Ainsi ces grands passages avec lesquels on a fabriqué les fausses décrétales sont précisément de cette heureuse période de huit cents ans où régnait l'ancien droit ecclésiastique, où l'Église romaine conservait si constamment la tradition de la discipline ecclésiastique qu'elle n'avait presque pas eu besoin de faire aucun règlement pour se réformer. Ces grands passages sont, en dernière analyse, de précieux fragments de l'ancien droit ecclésiastique, et, chose étrange! c'est l'ancien droit qui se trouve avoir détruit l'ancien droit. Si Gratien ou Pierre Lombard s'étaient permis de raisonner de la sorte dans le douzième siècle ils eussent été deux scolastiques ignorants et barbares. Fleury raisonne ainsi dans le dix-septième siècle; il ne cesse pas d'être, pour cela même, un écrivain judicieux, qu'on admire sur parole.

Mais enfin lequel des deux, de Fleury ou de Gratien, connaît le mieux et suit le plus fidèlement la doctrine des huit premiers siècles touchant l'autorité de l'Église et de son chef? Pour trouver la réponse il faut résumer cette doctrine en peu de mots.

Le Fils de Dieu fait homme a dit à ses apôtres, ayant Pierre à leur tête, aux évêques, ayant à leur tête le successeur de saint Pierre : « Il m'a été donné toute puissance au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voilà que moi je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles <sup>1</sup>. » Il leur a dit encore : « Et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet, afin qu'il demeure avec vous éternellement, l'Esprit de vérité <sup>2</sup>. » « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant; mais, lorsque l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité <sup>3</sup>. » Le Fils de Dieu ajoutait ailleurs : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point <sup>4</sup>. » D'après cela le moine

<sup>1</sup> Fleury, *Instit. au Droit ecclésiastique*, l. 1, c. 1. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*

<sup>1</sup> Matth., 28, 18-20. — <sup>2</sup> Jean, 14, 16. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 16, 12 et 13. — <sup>4</sup> Matth., 24, 35.



Gratien, l'évêque Anselme de Havelberg et les autres chrétiens du moyen âge croyaient fermement que Jésus-Christ est avec son Église tous les jours; que l'Esprit-Saint, l'Esprit de vérité demeure avec elle éternellement, pour lui enseigner en temps et lieu toute vérité, pour être toujours le principe vivant de son enseignement et de sa conduite; et ils en concluaient que, si l'Église change quelque chose dans sa discipline, ce n'est point par un effet de l'ignorance ou de la corruption, mais par l'inspiration de Jésus-Christ et de l'Esprit-Saint, qui, l'un et l'autre, sont toujours avec elle. Fleury convient que cela est vrai pour les huit premiers siècles, mais que, depuis cette époque, malgré les promesses du Fils de Dieu, l'Église est tombée, par ignorance et par défaut de critique, dans une foule d'erreurs et d'abus très-graves qui ont renversé la doctrine et la discipline des apôtres, à tel point que la doctrine ancienne est demeurée à des docteurs souvent moins pieux et moins exemplaires en leurs mœurs que ceux qui enseignent la nouvelle. Quelquefois même ceux qui ont résisté aux nouveautés ont été des jurisconsultes ou des politiques profanes et libertins. Ce sont les paroles de Fleury, qui ajoute : « C'est une merveille que l'ancienne et saine doctrine se soit conservée au milieu de tant d'obstacles <sup>1</sup>. »

Le Fils de Dieu a dit à saint Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et à toi je donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux <sup>2</sup>. » « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point; lors donc que tu seras converti, affermis tes frères <sup>3</sup>. » Il lui dit enfin jusqu'à trois fois : « Pais mes agneaux, pais mes brebis <sup>4</sup>. »

De ces paroles du Fils de Dieu les docteurs du moyen âge ont conclu ce que concluaient les docteurs des premiers siècles. Tertullien, si près de la tradition apostolique, et, avant sa chute, si soigneux de la recueillir, disait : « Le Seigneur a donné les clefs

à Pierre, et PAR LUI à l'Église <sup>1</sup>. » Saint Optat de Milève répète : « Saint Pierre a reçu SEUL les clefs du royaume des cieux pour les communiquer aux autres <sup>2</sup>. » Saint Cyprien, après avoir rapporté ces paroles : *Tu es Pierre*, etc., ajoute : « C'est de là que découlent l'ordination des évêques et la forme de l'Église <sup>3</sup>. » Saint Augustin, instruisant son peuple, et avec lui toute l'Église, ne s'exprime pas moins clairement. « Le Seigneur, dit-il, nous a confié ses brebis PARCE qu'il les a confiées à Pierre <sup>4</sup>. » Saint Grégoire de Nysse confesse la même doctrine à la face de l'Orient. « Jésus-Christ, dit-il, a donné PAR PIERRE aux évêques les clefs du royaume des cieux <sup>5</sup>. » Et il ne fait en cela que professer la foi du Siège apostolique, qui prononce, par la bouche de saint Léon, que « tout ce que Jésus-Christ a donné aux autres évêques, il le leur a donné par Pierre <sup>6</sup>. » Et encore : « Le Seigneur a voulu que le ministère (de la prédication) appartint à tous les apôtres; mais il l'a néanmoins PRINCIPALEMENT confié à saint Pierre, le premier des apôtres, afin que de lui, comme du chef, ses dons se répandissent dans tout le corps <sup>7</sup>. » Avant saint Léon Innocent I<sup>er</sup> écrivait aux évêques d'Afrique : « Vous n'ignorez pas ce qui est dû au Siège apostolique, d'où découle l'épiscopat et toute son autorité <sup>8</sup>. » Et un peu plus loin : « Quand on agite des matières qui intéressent la foi, je pense que nos frères et coévêques ne doivent en référer qu'à Pierre, c'est-à-dire à

<sup>1</sup> « Memento claves Dominum Petro, et PER EUM Ecclesiæ, reliquisse. » Tert., *Scorp.*, c. 10. — <sup>2</sup> « Bono unitatis B. Petrus... et præferri apostolis omnibus meruit, et claves regni cælorum communicandas cæteris solus accepit. » Lib. 7, *contra Parm.*, n. 3. — <sup>3</sup> « Inde... episcoporum ordinatio et Ecclesiæ ratio decurrit. » Cypr., *Epist.* 33, alias 27. — <sup>4</sup> « Commendavit nobis Dominus oves suas, quia Petro commendavit. » *Sermo* 296, n. 11. — <sup>5</sup> « Διὰ Πέτρον ἔδωκε τοῖς ἐπισκόποις τὴν κλεῖδα τῶν ἐπουρανίων τιμῶν. Grég. de Nysse, t. 3, p. 314, édit. Paris. — <sup>6</sup> « Si quid cum eo commune cæteris voluit esse principibus, nunquam nisi per ipsum dedit quidquid aliis non negavit. » *Sermo* 4, in *Ann. Assum.*, c. 2, t. 2, col. 16, édit. Ballerin. — <sup>7</sup> « Hujus muneris sacramentum ita Dominus ad omnium apostolorum officium pertinere voluit ut in beatissimo Petro, apostolorum omnium summo, PRINCIPALITER collocarit, et ab ipso, quasi quodam capite, dona sua velit in corpus omne manare. » *Ibid.*, col. 633, *epist.* 10, ad *ep. prov. Vienn.* — <sup>8</sup> « Scientes quid apostolicæ sedi... debeatur, a qua ipse episcopatus et tota auctoritas nominis emersit. » Inn. I<sup>er</sup>, *epist.* 29. Coustant, col. 888.

<sup>1</sup> *Nouveaux Opuscules*, de Fleury, p. 155. — <sup>2</sup> Matth., 16, 17-19. — <sup>3</sup> Luc, 22, 32. — <sup>4</sup> Jean, 21, 15-17.

l'auteur de leur nom et de leur dignité<sup>1</sup>. » Et dans une autre lettre adressée à Victrice de Rouen : « Je commencerai avec le secours de l'apôtre saint Pierre, par qui l'apostolat et l'épiscopat ont pris leur commencement en Jésus-Christ<sup>2</sup>. »

Voilà donc les plus anciens et les plus illustres Pères de l'Église enseignant, de concert avec le Siège apostolique, qu'après Jésus-Christ, et en vertu de son institution, l'épiscopat, l'autorité ecclésiastique tout entière réside principalement dans saint Pierre, dans le Pape, qui en est la source. Or, suivant Fleury, c'est là une nouveauté introduite par les fausses décrétales, et il rejette nommément la proposition suivante : « Toute l'autorité ecclésiastique réside principalement dans le Pape, qui en est la source<sup>3</sup>. »

L'épiscopat, l'autorité ecclésiastique résidant ainsi principalement dans le Pontife romain, on a conclu dès les premiers siècles que c'est à lui qu'appartient le jugement définitif des causes majeures, notamment celles des évêques. « Ignorez-vous, écrivait, l'an 342, le Pape saint Jules aux évêques d'Orient qui avaient condamné plusieurs de leurs collègues, entre autres saint Athanase, ignorez-vous que la coutume est qu'on nous écrive d'abord et que l'on décide ici ce qui est juste?... Je vous notifie ce que nous avons reçu du bienheureux apôtre Pierre, et je ne vous l'aurais pas écrit, le croyant connu de tout le monde, si ce que l'on a fait ne nous avait jeté dans l'étonnement<sup>4</sup>. »

Les historiens grecs Socrate et Sozomène avouent que le Pape Jules se plaignit avec justice qu'on ne lui eût pas déféré le jugement de saint Athanase, et ils ne balancent point à déclarer nul tout ce qu'avait fait le

concile d'Antioche, et cela « parce que la règle ecclésiastique défend de rien décider, de s'assembler en concile et de faire aucun canon sans le consentement de l'évêque de Rome<sup>1</sup>. » C'est ainsi que parlent Socrate, Sozomène et Épiphanie dans l'*Histoire tripartite*.

Ce qui se passa sous le même Pape confirme la règle par le fait. « Dans le même temps, dit Socrate, Paul de Constantinople, Asclépas de Gaza, Marcel d'Ancyre et Lucius d'Andrinople, chargés chacun de différentes accusations et chassés de leurs Églises, se rendirent dans la ville de Rome. Ayant instruit Jules de ce qui les concernait, celui-ci, selon la prérogative de l'Église romaine, les munit de lettres où il s'exprimait avec une grande autorité et les renvoya en Orient, après avoir rendu à chacun d'eux son siège et blâmé fortement ceux qui avaient eu la témérité de les déposer. Étant donc partis de Rome et appuyés sur les rescrits de l'évêque Jules, ils reprirent possession de leurs Églises et envoyèrent les lettres à ceux à qui elles étaient adressées<sup>2</sup>. » Sozomène, qui confirme pleinement le récit de Socrate, ajoute que le Pape remit ces évêques dans leur siège, « parce que le soin de l'Église universelle lui appartient en vertu de la dignité de son trône<sup>3</sup>. » Ainsi donc, de l'aveu des Grecs, c'est à raison de sa primauté que le Pape dépose ou rétablit les évêques.

En conséquence, dès l'an 347, le concile de Sardique en Illyrie écrivait au Pape saint Jules : « C'est une chose excellente et très-convenable que les Pontifes du Seigneur réfèrent de toutes les provinces au chef, c'est-à-dire au siège de l'apôtre Pierre<sup>4</sup>. » Le Pape saint Léon écrivait, l'an 446, à l'archevêque Anastase de Thessalonique : « En-

<sup>1</sup> « Quoties fidei ratio ventilatur, arbitror omnes fratres et coepiscopos nostros non nisi ad Petrum, id est sui nominis et honoris auctorem, referre debere. » Inn. 1<sup>er</sup>, *epist.* 30, col. 896. — <sup>2</sup> « Incipiamus igitur, adjuvante apostolo Petro, per quem et apostolatus et episcopatus in Christo cepit exordium. » Id., *epist.* 2, col. 747. — <sup>3</sup> *Nouv. Opusc.*, p. 90. — <sup>4</sup> « An ignoratis hanc esse consuetudinem, ut primum nobis scribatur et hinc quod justum est decernatur...? Quæ accepimus a beato Petro apostolo, ea vobis significo, non scripturus tamen, quod nota apud omnes ea esse existimem, nisi quæ gesta sunt nos conturbassent. » Jul., *epist.* 1, apud Labbe, Mansi, Cousstant et S. Athan.

<sup>1</sup> Τοῦ ἐκκλησιαστικοῦ κανόνος κελεύοντος μὴ δεῖν παρὰ γνώμην τοῦ ἐπισκόπου Ῥώμης κανονίζειν τὰς ἐκκλησίας. Socrate, l. 2, c. 17.

Εἶναι γὰρ νόμον ἱερατικὸν ἀνυπατάμενον τὰ παρὰ γνώμην πραττόμενα τοῦ Ῥωμαίων ἐπισκόπου. Sozom., l. 3, c. 10.

« Synodus Antiochena irrita fuit quia neque Julius ei interfuit, neque in locum suum aliquem destinavit, cum utique regula ecclesiastica jubeat non oportere præter sententiam Romani Pontificis concilia celebrari. » *Hist. tripartita*, l. 4, c. 9. — <sup>2</sup> Socrate, l. 2, c. 15. — <sup>3</sup> Sozom., l. 3, c. 8. — <sup>4</sup> Mansi, t. 3, p. 40.



tre les bienheureux apôtres il y eut, dans une similitude d'honneur, un discernement de puissance, et, quoique l'élection de tous fût pareille, il a été donné à un d'avoir la prééminence sur les autres. De cette forme est née la distinction des évêques, et il a été pourvu, par une grande disposition, à ce que tous ne s'attribuassent pas tout, mais que, dans chaque province, il y eût quelqu'un dont la sentence fût la première entre ses frères; ensuite que quelques-uns, établis dans les villes plus considérables, reçussent une sollicitude plus étendue, et que, par ceux-ci, le soin de l'Église universelle confluât à la Chaire unique de Pierre, et que rien ne fût jamais en dissidence avec son chef<sup>1</sup>. » Dans la même lettre le même disait au même : « Comme il vous était libre de suspendre la décision des affaires majeures et des causes les plus difficiles pour attendre notre sentence, il n'y avait pour vous ni raison ni nécessité d'excéder vos pouvoirs, d'autant plus que, si l'accusé méritait une peine de cette nature (la déposition), vous deviez attendre notre réponse à votre consultation. Lors même qu'il aurait commis quelque chose de très-grave, il fallait attendre notre censure et ne rien décerner avant notre avis<sup>2</sup>. » Le Pape saint Gélase écrivait aux évêques de Dardanie, l'an 494 : « Nous ne voulons pas entièrement passer sous silence ce que l'Église sait par tout le monde : c'est que le Siège du bienheureux apôtre Pierre a le droit de délier ce qui a été lié par les sentences de quelques pontifes que ce soit, attendu que ce Siège a le pouvoir de juger de toute l'Église et qu'il n'est permis à personne de juger de son jugement; car les canons ont voulu qu'on appelât à lui de toutes les parties du monde, et personne n'a droit d'appeler de lui ailleurs<sup>3</sup>. » En 865 le Pape saint Nicolas I<sup>er</sup> cite et rappelle ces anciennes règles aux évêques des Gaules, qui avaient condamné injustement l'un d'entre eux<sup>4</sup>. En 1150 Gratien résume dans son *Décret* la lettre du Pape Nicolas, pour montrer que les décrétales des Papes ont force de loi dans l'Église<sup>5</sup>.

Or que dit à cela Fleury? En résumant la lettre du Pape saint Nicolas il passe sous silence les citations du concile de Sardique, ainsi que celles des Papes saint Léon et saint Gélase, qui rappellent si nettement la règle de l'Église de rapporter au Pape toutes les causes majeures, notamment celles des évêques, pour le jugement définitif; puis il soutient hardiment que les décrétales sur lesquelles s'appuient le Pape Nicolas et le moine Gratien pour établir ces prétentions nouvelles sont les fausses décrétales d'Isidore, dont l'ignorance de la critique ne leur permettait pas d'apercevoir l'imposture<sup>1</sup>. Voilà comment Fleury fait preuve de science et de bonne foi; en quoi il est d'autant plus inexcusable que, de son temps déjà et dans un ouvrage qui était à sa connaissance, le ministre protestant Blondel non-seulement avouait, mais démontrait positivement que les décrétales dont parle Nicolas I<sup>er</sup> ne sont pas les fausses décrétales d'Isidore, mais les décrétales vraies des Papes précédents<sup>2</sup>.

Fleury en veut encore beaucoup à Gratien d'avoir dit que l'Église romaine est au-dessus des canons<sup>3</sup>; mais, à vrai dire, ce n'est là qu'une chicane de mots. « Ce n'est, dit le docte Thomassin, qu'une contradiction apparente de dire que le Pape est au-dessus des canons ou qu'il y est assujetti, qu'il est le maître des canons, ou qu'il ne l'est pas. Ceux qui le mettent au-dessus des canons l'en font maître, prétendent seulement qu'il en peut dispenser, et ceux qui nient qu'il soit au-dessus des canons ou qu'il en soit le maître veulent seulement dire qu'il n'en peut dispenser que pour l'utilité et dans les nécessités de l'Église<sup>4</sup>. » Ailleurs il ajoute avec une égale sagesse : « Rien n'est plus conforme aux canons que le violement des canons qui se fait pour un plus grand bien que l'observation même des canons<sup>5</sup>. » Bossuet dit de son côté : « Il n'y a rien que le Pape ne puisse dans le droit ecclésiastique, lorsque la nécessité ou bien une évidente utilité le demande<sup>6</sup>. »

<sup>1</sup> S. Léon, apud Labbæ, 3, *epist.* 84. Apud Mansi et Bal-  
lerini, *epist.* 14. — <sup>2</sup> *Ibid.* — <sup>3</sup> Gélase, *epist.* 13. — <sup>4</sup> Lab-  
bæ, t. 8, p. 797-804. — <sup>5</sup> *Decret.*, pars prima, distinctio 19.

<sup>1</sup> Fleury, l. 50, n. 37; l. 70, n. 28. — <sup>2</sup> Blondel,  
*Pseudo-Isidore*, Prolog., c. 19. — <sup>3</sup> L. 70, n. 28. —  
<sup>4</sup> Thomass., *Discipl. de l'Égl.*, part. 2, l. 3, c. 28. —  
<sup>5</sup> *Id.*, *ibid.*, n. 5. — <sup>6</sup> *Défense*, l. 2, c. 20.

Ce que Fleury ne reproche pas moins au Pape saint Nicolas, à Gratien et à toute l'Église du moyen âge, ce sont trois maximes qui, pour lui, sont très-nouvelles : la première, qu'on ne doit l'obéissance qu'au prince qui a droit de commander ; la seconde, qu'on ne lui doit cette obéissance que dans les choses qui ne sont pas contre Dieu ; la troisième, que c'est au Pape et aux évêques à décider ce qui est contraire ou non à la loi divine<sup>1</sup>. Mais pour blâmer ces maximes de tous les siècles chrétiens il faut supposer nécessairement : 1° que l'on doit obéir à l'usurpateur comme au prince légitime ; 2° qu'on doit lui obéir même dans les choses qui sont contre Dieu ; 3° que ce n'est point au Pape et aux évêques à expliquer la loi divine. En un mot pour blâmer ces maximes il faut renverser et l'Évangile et le bon sens.

Déjà du temps de Salomon les impies disaient : « Que notre force soit la loi de la justice<sup>2</sup>. » L'empereur Caligula disait de même à sa grand-mère : « Souvenez-vous que tout m'est permis, et envers tout le monde<sup>3</sup>. » Chaque fois qu'il donnait le baiser à sa femme il ajoutait : « Et pourtant cette belle tête sera coupée aussitôt que je l'ordonnerai<sup>4</sup>. » Ces maximes, aussi anciennes que la première rébellion envers Dieu, ne sont point encore oubliées parmi les puissants de la terre. Vers l'an 1120, pendant le démêlé de l'empereur teutonique Henri V avec le chef de l'Église de Dieu, l'avocat de l'empereur disait : « L'empereur, telle est la loi vivante qui commande aux rois. Sous cette loi vivante sont tous les droits possibles ; c'est elle qui les châtie, qui les dissout, qui les lie. L'empereur est l'auteur de la loi et n'y est tenu qu'autant qu'il veut bien. Son bon plaisir est la règle du droit<sup>5</sup>. » Ces maximes se retrouvent et chez les empereurs de Constantinople, et chez les empereurs de Germanie, et chez les Nor-

mands d'Angleterre ; chez les Grecs avec plus d'hypocrisie, chez les Allemands avec plus de brutalité, chez les Normands avec plus de chicane.

En Allemagne le siège de Magdebourg était vacant par le décès de l'archevêque Frédéric, arrivé le 15 janvier 1152, et il y eut partage dans l'élection. Les uns éalisaient le prévôt Gérard, les autres le doyen. Pour terminer le différend ils allèrent trouver le roi Frédéric-Barberousse, qui était en Saxe. Frédéric, n'ayant pu les réunir, persuada au doyen et à son parti d'élire Guicman, évêque de Zeitz, encore jeune, mais noble, et, l'ayant fait venir, il lui donna l'investiture de l'archevêché de Magdebourg sans attendre la confirmation du Pape. Une chronique ajoute que Guicman ou Wicman, de son côté, gagna quelques voix par ses présents<sup>1</sup>. Cependant les principaux évêques et archevêques d'Allemagne, par complaisance pour le roi, écrivirent au Pape Eugène III en faveur de Guicman ; mais le Pape, informé d'ailleurs par le prévôt Gérard comment les choses s'étaient passées, leur répondit par la lettre suivante :

« Eugène, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses vénérables frères, les archevêques Éberhard de Salzbourg, Hartwic de Brême et Hillin de Trèves ; les évêques Éberard de Bamberg, Herman de Constance, Henri de Ratisbonne, Otton de Frisingue, Conrad de Passau, Daniel de Prague, Anselme de Havelberg et Burcard d'Eichstædt, salut et bénédiction apostolique. Les lettres que votre prudence nous a adressées pour l'affaire de l'Église de Magdebourg, nous les avons reçues avec la bonté qui se doit ; mais, en ayant pris lecture et connaissance, nous avons été rempli d'une surprise et d'un étonnement extrême de ce que nous y avons vu contenues des choses bien différentes de ce que le pontificat vous impose pour devoir. Vous êtes établis par la divine Providence au sommet de l'Église pour expulser du milieu d'elle ce qui est nuisible et y conserver soigneusement ce qui est utile. Or, dans cette affaire, comme nous l'avons vu par vos lettres, vous avez été attentifs non à ce qui est

<sup>1</sup> Nicol., *epist.* 4. Labbe, t. 8, p. 487. Fleury, l. 50, n. 35. — <sup>2</sup> « Sit fortitudo nostra lex justitiæ. » Sap., 2, 11. — <sup>3</sup> « Memento omnia mihi et in omnes licere. » Suétone, n. 29. — <sup>4</sup> « Tam bona cervix simul ac jussuero demetur. » Id., n. 33. — <sup>5</sup> « Cæsar lex viva stat regibus imperativa, legeque sub viva sunt omnia jura, dativa. Lex en castigat, solvit et ipsa ligat. Conditor est legis, neque debet lege teneri ; sed sibi placuit sub lege libenter haberi. Quidquid ei placuit juris ad instar erit. » Gottfr. Viterb., *Chron.*, part. 17, apud Baron., ann. 1111.

<sup>1</sup> *Chron. mont. Ser.*



expédient pour l'Église de Dieu, non à ce qui s'accorde avec les ordonnances des saints canons, et qui, par là, mérite d'être approuvé du Ciel, mais à ce qui plaît aux princes de la terre, et vous, qui deviez ramener les esprits de leur intention moins droite et leur montrer la voie du Seigneur, vous ne leur avez point persuadé la droiture, vous ne vous êtes point opposés à eux comme un mur pour la maison d'Israël ; au contraire, les autres bâtissant la muraille, vous l'avez crépée avec de la boue sans chaume, suivant la comparaison du Prophète <sup>1</sup>, que nous ne rappelons pas sans un amer chagrin. Ce n'est point ainsi que pensait le prince des apôtres, qui, par sa confession de la foi, a mérité d'être le fondement de toute l'Église. Comme les enfants du siècle menaçaient les apôtres du dernier supplice s'ils prêchaient encore au nom de Jésus, Pierre, se confiant en la vertu du Seigneur, répondit : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes <sup>2</sup> ; » mais vous, pour n'avoir pas l'air de penser autrement que les princes de la terre, vous favorisez une cause que l'on regarde certainement comme contraire à la constitution de l'Église et à la volonté divine. La loi de Dieu ne permet point les translations d'évêques sans une utilité manifeste et même sans nécessité ; de plus elles doivent être précédées d'une concorde bien plus grande du clergé et du peuple que dans les autres élections ; or rien de tout cela dans la translation de notre vénérable frère, l'évêque de Zeitz ; la seule chose qu'on y envisage, c'est la faveur du prince. Sans considérer la nécessité de cette Église, ni l'utilité de la personne, sans que le clergé le veuille, et même, on le dit, malgré que la plus grande partie réclame, vous dites qu'il faut le transplanter dans l'Église de Magdebourg ; ce qui nous étonne d'autant plus que nous n'ignorons pas de quelle gravité et de quelle science est la personne, et combien elle peut être utile à cette Église. Que d'autres se laissent aller ça et là au souffle de la faveur temporelle ; nous, affermi sur la solidité de cette pierre qui a mérité d'être posée pour fondement de l'Église, nous ne voulons pas plus que nous ne

devons nous laisser emporter à tout vent de doctrine, ni nous laisser écartier de la rectitude des saints canons. En conséquence nous vous mandons par les présentes de ne plus favoriser cette cause, mais de faire en sorte, par vos exhortations auprès de notre très-cher fils Frédéric, que Dieu a élevé de nos jours à la royauté pour conserver la liberté de l'Église, qu'il se désiste de cette entreprise et cesse de favoriser cette cause contre Dieu, contre les saints canons et contre son devoir de roi ; mais qu'il laisse à l'Église de Magdebourg, aussi bien qu'aux autres Églises du royaume que Dieu lui a commis, la libre faculté d'élire selon Dieu quiconque elle voudra, et de soutenir ensuite cette élection par sa faveur, comme il convient à la majesté royale. Quant à nous, si nous voyions que ce qu'il veut faire de notre frère susdit fût fondé en raison, nous n'aurions garde de nous opposer ni à sa volonté, ni à votre demande ; mais nous ne pouvons acquiescer à aucune requête contre Dieu et contre les saints canons <sup>1</sup>. »

Dans cette lettre, qui est du 17 août 1152, ce que le Pape reproche aux évêques d'Allemagne, c'est qu'ils ne lui indiquaient aucune raison canonique pour la translation de l'évêque de Zeitz à Magdebourg et qu'ils n'agissaient en cela que par complaisance pour le roi, ce dont convient naïvement Otton de Frisingue <sup>2</sup>. Cette complaisance humaine des évêques paraît en soi peu de chose ; elle sera néanmoins, pour l'Église et pour l'empire, une source de maux incalculables.

L'an 1153 le Pape Eugène envoya des légats en Allemagne ; c'était pour juger la cause de Henri, archevêque de Mayence, qui était accusé depuis longtemps de dissiper les biens de son Église et d'avoir reçu plusieurs réprimandes sans se corriger. Les deux légats se trouvèrent avec le roi Frédéric à Bamberg, où il célébra la fête de Pâques, qui, cette année 1153, fut le 19 avril. Saint Bernard, ayant appris que l'archevêque de Mayence avait été cité devant les légats, leur écrivit en sa faveur, les priant, autant que la justice le permettait, de ne pas pousser à bout ce

<sup>1</sup> Ézéchi., 13. — <sup>2</sup> Act., 5.

<sup>1</sup> Otto Fris., l. 2, c. 8, apud Baron., ann. 1152. — <sup>2</sup> L. 2, c. 8.

malheureux prélat et d'avoir égard à sa simplicité, dont on disait que de faux frères avaient abusé pour le surprendre<sup>1</sup>. Toutefois il fut déposé à la cour que le roi tint à Worms à la Pentecôte de la même année, et le roi fit mettre à sa place, dans le siège de Mayence, Arnold, son chancelier, par l'élection de quelques députés du clergé et du peuple, qui étaient venus à cette cour. Les légats y déposèrent aussi, par la permission du roi, Burcard, évêque d'Eichstædt, accablé de vieillesse, comme incapable d'agir ; mais, lorsqu'ils voulurent porter aussi leur jugement contre l'archevêque de Magdebourg et quelques autres, le roi les en empêcha et les renvoya chez eux. Henri, déposé du siège de Mayence, se retira en Saxe, dans un monastère de Cisterciens, où il mourut pieusement le premier jour de septembre de la même année<sup>2</sup>.

Le Pape Anastase IV ayant succédé à Eugène III, le 9 juillet 1153, l'archevêque Wicman de Magdebourg se rendit à Rome avec les ambassadeurs du roi Frédéric. Comme il ne se présentait point d'accusateurs, le nouveau Pape ne lui refusa pas le pallium, mais il ne le lui accorda pas non plus ; il le mit sur l'autel de Saint-Pierre et dit : « Si vous êtes certain que votre élection a été canonique, prenez sur le saint autel les insignes de l'archiépiscopat. » Wicman hésitait ; mais un chanoine, qui l'accompagnait, s'approcha de l'autel, y prit le pallium et le remit à son archevêque<sup>3</sup>.

Le Pape Anastase IV mourut l'an 1154, le second jour de décembre, après avoir tenu le Saint-Siège un an quatre mois et vingt-quatre jours. Le lendemain, 3 décembre, fut élu Pape, d'une voix unanime, le cardinal Nicolas, évêque d'Albane, qui prit le nom d'Adrien IV. Il tint le Saint-Siège quatre ans et neuf mois. Ce Pape était Anglais de nation ; c'est le seul Anglais qui jusqu'à présent soit devenu Pape. Il monta, par son seul mérite, d'une des situations les plus basses de la vie à la situation la plus élevée de la chrétienté. Il se nommait Nicolas Breck-Spere ou Brise-Lance. Son père, Robert, était

un pauvre serviteur d'église, qui se fit moine à Saint-Alban, laissant ce fils en bas âge avec peu de bien. Étant devenu plus grand et n'ayant pas de quoi aller aux écoles, ils subsistait des aumônes du monastère, où il venait tous les jours. Son père en eut honte, et, lui ayant fait des reproches de son peu de courage, il le chassa avec indignation. Le jeune homme, pressé par la nécessité, passa la mer, et, ne trouvant pas son avantage en France, il alla jusqu'en Provence, où il s'arrêta au monastère de Saint-Ruf, près d'Avignon, occupé par des chanoines réguliers. Il s'appliqua à gagner leurs bonnes grâces par tous les services qu'il pouvait leur rendre, et, comme il était bien fait de sa personne, sage en ses discours, prompt à exécuter les commissions, il se rendit agréable à toute la communauté. Ils le prièrent même de prendre leur habit, et il vécut plusieurs années parmi eux, avec un grand zèle pour la régularité. Il s'appliqua aux études et à la lecture, et, comme il avait l'esprit pénétrant et une grande facilité à parler, il fit beaucoup de progrès dans la science et dans l'éloquence. Enfin il se fit tellement estimer que, l'abbé Guillaume II étant mort, il fut élu pour lui succéder.

Mais, quelques années après, ils se repentirent d'avoir mis un étranger à leur tête ; ils inventèrent contre lui des calomnies et l'accusèrent devant le Pape Eugène. Le Pape, ayant oui leurs plaintes et voyant la sagesse et la modestie avec lesquelles Nicolas se défendait, s'appliqua paternellement à les mettre en paix, et, les ayant réconciliés, il les renvoya contents. Mais cette paix ne fut pas de longue durée ; il s'éleva bientôt une tempête plus violente, et les chanoines de Saint-Ruf revinrent porter leurs plaintes au Pape Eugène, qui finit par leur dire : « Je sais quelle est la cause de cet orage. Allez, et choisissez quelqu'un avec qui vous puissiez vivre en paix ; celui-ci ne vous sera plus à charge ; je le nomme cardinal-évêque d'Albane. »

Le nouveau cardinal fut envoyé légat apostolique dans les royaumes du Nord, le Danemark, la Suède et la Norwège. Ami de saint Henri, évêque d'Upsal, et d'Eskil, archevêque

<sup>1</sup> Bern., *epist.* 302. — <sup>2</sup> Otton, l. 2, c. 9. Baron., ann. 1153. — <sup>3</sup> Raumer, t. 2, p. 16.



de Lunden, il instruisit avec soin dans la loi de Dieu ces nations encore barbares. Il était bon, doux, patient, très-instruit dans le grec et le latin, éloquent, habile dans le chant ecclésiastique, excellent prédicateur, lent à se fâcher, facile à pardonner, donnant avec joie et avec largesse, estimable en tout. Il n'est pas surprenant que, doué de tant de vertus, il fût élu Pape d'une voix unanime<sup>1</sup>.

Cependant Arnauld de Bresce était à Rome, où il continuait à tenir publiquement des discours séditieux, soutenu par des citoyens puissants, principalement par des sénateurs. Quelques-uns de ceux qu'il avait séduits attaquèrent Gérard, prêtre-cardinal du titre de Sainte-Pudentienne, au moment où il passait dans la rue Sacrée, allant trouver le Pape, et le blessèrent dangereusement ; de quoi toutefois il guérit. C'est pourquoi le Pape Adrien mit la ville de Rome en interdit, et on y cessa les offices divins jusqu'au mercredi de la semaine sainte (1155). Le Pape demeurait cependant à Saint-Pierre, dans la cité Léonine. Alors les sénateurs, pressés par le clergé et le peuple, vinrent trouver le Pape, et lui jurèrent sur les Évangiles qu'ils chasseraient de Rome et de son territoire Arnauld et ses sectateurs s'ils ne rentraient dans l'obéissance du Pape. Ils furent chassés, l'interdit levé, et tout le peuple en bénit Dieu. Le lendemain, qui était le jeudi saint, on accourut de toutes parts, selon la coutume, pour recevoir l'absolution des péchés, et il vint aussi une grande multitude de pèlerins. Alors le Pape, accompagné d'évêques, de cardinaux et d'une grande troupe de nobles, sortit de la ville Léonine, où il était demeuré depuis son exaltation, et, passant au travers de Rome avec les applaudissements de tout le peuple, il arriva au palais de Latran, où il célébra solennellement la fête de Pâques, qui, cette année, était le 27 mars<sup>2</sup>.

Le roi d'Angleterre, c'était Henri II ou Henri Plantagenet, écrivit au nouveau Pape la lettre suivante : « Une agréable nouvelle est venue à nos oreilles. Votre récente exaltation, comme une radieuse aurore, a dissipé le sombre deuil de l'Église romaine. La Chaire

apostolique se réjouit, consolée de sa viduité. Toutes les Églises se réjouissent, voyant s'élever une lumière nouvelle et attendant qu'elle grandisse jusqu'au jour parfait. Mais notre Occident surtout se réjouit d'avoir mérité de produire à l'univers cette lumière nouvelle, ce soleil de la chrétienté. Nous donc, Saint-Père, nous conjouissant extrêmement de votre honneur, et en bénissant la majesté divine, nous découvrons familièrement à Votre Paternité les vœux que nous formons pour elle avec une dévotion filiale ; car, si un fils charnel découvre avec confiance de charnels sentiments à son père, avec combien plus de confiance le fils spirituel ne peut-il pas lui découvrir de spirituels désirs !

« Nous souhaitons entre autres choses, avec une ardeur non médiocre, que, comme la main de Dieu a transplanté de notre terre dans le milieu de son paradis votre révérendissime personne comme un arbre de vie, vous vous appliquiez à nourrir si bien toutes les Églises de vos fruits salutaires, les bonnes œuvres et les bonnes doctrines, que toutes les nations appellent bienheureuse la nation de Votre Béatitude. Ce que nous ne souhaitons pas moins vivement, c'est que le souffle des tempêtes, qui a coutume d'assaillir les dignités suprêmes, ne vous détourne jamais de l'amour de la sainteté, de peur, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'une dignité plus haute ne mène à un précipice plus profond. Voici encore ce que nous désirons du fond de notre cœur : comme l'ordonnance de toutes les Églises vous appartient, que vous ordonniez sans retard des cardinaux tels qu'ils sachent, qu'ils veuillent et qu'ils puissent vous aider à porter votre fardeau, sans aucun égard à la parenté, à la noblesse, à la puissance, mais craignant Dieu, haïssant l'avarice, ayant soif de la justice et brûlant du zèle des âmes. De plus, comme l'indignité des ministres nuit excessivement aux Églises, que vous veilliez avec une souveraine sollicitude, lorsqu'on s'adresse à votre providence pour la collation des dignités et des prébendes, à ce que nul indigne ne se jette dans le patrimoine du Crucifié. Ensuite, comme la terre bienheureuse qui a été consacrée par la naissance, la vie et le sang du Rédempteur, et que tous les

<sup>1</sup> Baron., ann. 1154. — <sup>2</sup> *Id.*, ann. 1154 et 1155.

Chrétiens doivent vénérer avec une dévotion spéciale, est troublée sans cesse par les incursions des infidèles, et profanée par leurs abominations, ainsi que vous l'avez vu de vos yeux, nous désirons vivement que vous employiez toutes les forces de votre sollicitude à sa délivrance. Quant à l'empire de Constantinople, autrefois si illustre, maintenant si désolé, qui est-ce qui ne doit pas désirer que, par les soins de votre prudence, il reçoive une consolation opportune ? Car, et pour votre honneur et pour l'utilité commune, nous devons désirer que vous, qui, par la promotion divine, présidez à l'Eglise universelle, vous veilliez assidûment au bon règlement et à la réformation de toutes les Eglises. Nous espérons du Seigneur que comme, par le passé, élevé, par la main de Dieu de vertu en vertu et d'honneur en honneur, vous avez brillé d'un éclat toujours plus grand, arrivé maintenant au faite de la sublimité apostolique, vous aurez soin d'éclairer et d'échauffer si bien les Eglises qui vous sont soumises que nul ne puisse se cacher de votre lumière et de votre chaleur, et qu'après votre décès vous laisserez de telles traces de sainteté que la terre de votre naissance, qui se réjouit de votre heureuse origine, puisse se glorifier plus heureusement encore dans le Seigneur de votre fin bienheureuse. Enfin nous supplions Votre Paterinité de vouloir bien, et devant Dieu et devant les hommes, se souvenir de nous, de nos amis et de notre royaume <sup>1</sup>. »

On voit par cette lettre quelle idée les rois de la terre avaient du Pape, fût-il de la plus humble extraction. Il était le chef de la chrétienté, il était le père des rois et des peuples, il était le médiateur entre l'Orient et l'Occident ; il devait pourvoir à la paix du monde, défendre la chrétienté au dehors contre les infidèles, l'édifier au dedans par l'exemple de toutes les vertus, par le choix d'évêques et de prélats dignes de leur haut rang ; ses conseillers, les cardinaux, devaient être aussi éminents par leurs bonnes qualités que par leur place.

Adrien IV, cet enfant réduit à mendier son

<sup>1</sup> Apud Baron., ann. 1154. Inter *Epist. Petr. Blesens.*, epist. 168.

pain, parvenu à la dignité suprême, se montra aussi grand que sa dignité. Les richesses, les honneurs ne l'éblouirent point ; il n'en profita ni pour lui ni pour sa famille. Quand il mourut, en 1159, après avoir enrichi l'Eglise romaine, sa mère vivait encore aussi pauvre ; il n'avait fait autre chose pour elle que de la recommander aux charités de l'Eglise de Cantorbéry <sup>1</sup>.

Comme la lettre du roi d'Angleterre au Pape se trouve parmi les lettres de Pierre de Blois, on peut croire qu'il en fut le rédacteur. Pierre, surnommé de Blois, du lieu de sa naissance, se distingua dans le monde et dans l'Eglise par son savoir et sa vertu. Dès qu'il fut en âge de s'appliquer il vint à Paris se former dans les arts libéraux et dans les belles-lettres. Il se trouva du goût pour la poésie, mais il abusa de son talent à cet égard, l'employant à composer des chansons amoureuses. Dieu, par sa grâce, le tira de ce piège : Pierre l'en remercie dans une de ses lettres. Il réussit aussi dans l'art oratoire et dans la jurisprudence ; c'est pourquoi, étant à Bologne, il faisait souvent, à la prière de ses disciples, des discours d'éloquence en présence des jeunes jurisconsultes. Il s'appliqua encore à la médecine et aux mathématiques. De Bologne il retourna à Paris, où, renonçant pour toujours aux beaux-arts, il fit son unique étude de la théologie. Doué d'un esprit solide, il devint en peu d'années un des bons théologiens de son époque. On voit par ses écrits qu'il avait fait de grands progrès dans l'étude de l'Ecriture sainte. Sans tirer vanité de ses talents, mais uniquement pour en donner une preuve, il dit qu'il lui était arrivé, en présence de plusieurs personnes, nommément de l'archevêque de Cantorbéry, de dicter en même temps trois lettres sur diverses matières à trois scribes différents, et qui écrivaient avec célérité <sup>2</sup>.

La lettre du roi d'Angleterre fut portée au Pape Adrien par un autre savant que Pierre avait eu pour maître, Jean de Sarisbéry, docteur célèbre, depuis évêque de Chartres. Il était né en Angleterre, dans la ville de Sarisbéry ou Salisbury, dont il porta le nom.

<sup>1</sup> Baron., ann. 1159. — <sup>2</sup> Voir Ceillier, t. 23, p. 206, et *Biblioth. PP.*, t. 24, p. 911.



Étant encore jeune il vint étudier à Paris, l'an 1137, où il apprit les premiers éléments de la dialectique sous Abailard, qui tenait alors son école sur la montagne de Sainte-Geneviève avec beaucoup de réputation. Abailard s'étant retiré, Jean suivit les leçons d'Albéric de Reims, grand dialecticien, et de Robert de Melun, Anglais, depuis évêque d'Herford. Il étudia ensuite la grammaire dans l'école de Guillaume de Conques et la rhétorique sous Richard l'évêque. Pour se fortifier dans toutes ses études il en donna lui-même des leçons à quelques enfants nobles, qui, de leur côté, lui fournissaient sa subsistance ; puis il étudia de nouveau la logique et la théologie sous Gilbert de la Porrée, et la théologie seule sous Robert Pullus et Jean de Poissy. Jean de Salisbury s'occupa de toutes ces diverses études pendant près de douze ans, c'est-à-dire jusqu'en 1149. Il retourna alors en Angleterre, où Thibaud, archevêque de Cantorbéry, le fit son chapelain et son secrétaire. Cela se voit par les vingt-deux premières et plusieurs autres de ses lettres, qu'il écrivit, au nom de Thibaud, au Pape Adrien IV, qui tint le Saint-Siège depuis l'an 1154 jusqu'en 1159. Jean de Salisbury avait déjà fait le voyage de Rome, et le Pape Eugène III l'avait honoré de son estime. Il fut donc chargé, en 1154, de porter la lettre du roi d'Angleterre à son ami et compatriote le Pape Adrien.

Il trouva le Pape à Bénévent et demeura près de lui environ trois mois. Adrien l'avait en telle affection qu'il l'admettait à sa table et qu'il voulait qu'ils eussent le même verre et la même assiette<sup>1</sup>. Dans leurs entretiens d'amis, le Pape, lui ouvrant son cœur, lui avoua qu'il avait trouvé tant de misères dans le Saint-Siège que toutes les peines qu'il avait souffertes précédemment lui semblaient, en comparaison, une douceur et une félicité. Il aurait mieux aimé n'être jamais sorti d'Angleterre, ou être demeuré perpétuellement caché dans le cloître de Saint-Ruf, que de s'être jeté dans de tels embarras ; mais il n'avait osé résister à la Providence. Pour montrer qu'en s'élevant par

degrés il n'était pas devenu plus heureux, il disait : « Le Seigneur m'a toujours fait croître entre le marteau et l'enclume, et maintenant il mettra, s'il lui plaît, sa main sous le fardeau dont il m'a chargé ; car il m'est insupportable. »

Un jour le Pape demanda familièrement à Jean de Salisbury ce que l'on disait de lui et de l'Église romaine. Jean lui répondit avec liberté : « Plusieurs disent que l'Église romaine, qui est la mère de toutes les autres, ne s'en montre pas tant la mère que la marâtre. On y voit des scribes et des pharisiens, qui mettent sur les épaules des autres des fardeaux excessifs où eux-mêmes ne touchent pas du bout du doigt. Ils dominent sur le clergé sans se rendre l'exemple du troupeau ; ils amassent des meubles précieux et chargent leurs tables d'or et d'argent, et toutefois ils sont avares pour eux-mêmes. Ils ne donnent point d'accès aux pauvres, sinon quelquefois par vanité. Ils font des concessions sur les églises, ils excitent des procès, commettent ensemble le clergé et le peuple, et croient que toute la religion consiste à s'enrichir. Tout y est vénal, la justice même, et ils imitent les démons, en ce qu'ils semblent faire bien quand ils cessent de nuire. On en excepte un petit nombre, qui remplissent le nom et l'office de pasteur. Le Pontife romain lui-même est à charge à tout le monde et presque intolérable. On se plaint qu'il bâtit des palais tandis que les églises tombent en ruine, et qu'il marche orné d'or et de pourpre tandis que les autels sont négligés. Les palais des Pontifes sont magnifiques, tandis que l'Église du Christ se salit entre leurs mains. Ils dépouillent les provinces comme s'ils voulaient renouveler les trésors de Crésus. Mais le Très-Haut sait bien les trouver ; car ils ont été livrés eux-mêmes en proie à d'autres, et souvent aux plus vils des hommes. Et je pense que, tant qu'ils s'égareront ainsi hors de la bonne voie, la verge du Seigneur ne leur manquera pas ; car, suivant sa parole, ils seront jugés comme ils auront jugé les autres, on se servira envers eux de leur propre mesure. Voilà, Saint-Père, ce que dit le peuple, puisque vous voulez que j'expose ce qu'il pense. »

<sup>1</sup> *Metalogicus.*

— Et vous-même, dit le Pape, qu'en pensez-vous ?

— Je suis bien embarrassé, répondit Jean ; je crains de passer pour flatteur si je m'oppose seul à ce que dit le peuple, et, de l'autre côté, je crains de manquer au respect. Toutefois, puisque Gui-Clément, cardinal de Sainte-Potentielle, parle comme le public, je n'ose le contredire ; car il soutient qu'il y a dans l'Église romaine un fond de duplicité et d'avarice qui est la source de tous les maux, et il le dit un jour publiquement dans l'assemblée des cardinaux, où présidait le saint Pape Eugène. Je dirai toutefois hardiment, et selon ma conscience, que je n'ai vu nulle part des ecclésiastiques plus vertueux et plus ennemis de l'avarice que dans l'Église romaine. Qui n'admira le mépris des richesses en Bernard de Rennes, cardinal-diacre de Saint-Côme et de Saint-Damien ? Celui dont il a reçu quelque présent est encore à naître. Qui n'admira le scrupule de l'évêque de Préneste, qui s'abstenait même de ce qu'on reçoit en commun ? Plusieurs ont la gravité et la modération de Fabricius, avec l'avantage de la véritable religion. Puis donc que vous me pressez, je déclare que l'on doit faire ce que vous enseignez, quoiqu'il ne faille pas imiter en tout ce que vous faites ; car celui qui s'écarte de votre doctrine est ou hérétique ou schismatique. Mais, grâce à Dieu, il en est qui n'imitent point les œuvres de vous tous. C'est donc le mauvais exemple d'un petit nombre qui imprime une tache aux plus vertueux et à l'Église universelle. Aussi meurent-ils fréquemment, de peur qu'ils ne corrompent toute l'Église. Il y a aussi quelquefois des bons qui sont enlevés, de peur qu'ils ne soient changés par la malice, et parce que Rome corrompue devant Dieu en est indigne. Vous donc qui en avez la charge, introduisez-y des hommes humbles, éloignés de la vaine gloire, et des hommes qui méprisent l'argent. Mais je crains qu'en cherchant ce que vous voulez vous n'entendiez d'un imprudent ami ce que vous ne voulez pas. Pourquoi, Saint-Père, scruter la vie des autres si vous ne vous examinez pas vous-même ? Tout le monde vous applaudit et vous flatte ; on vous nomme Père et sei-

gneur. Si vous êtes Père, pourquoi attendez-vous des présents de vos enfants ? Si vous êtes seigneur, pourquoi ne vous faites-vous pas craindre des Romains, vos sujets ? Mais vous voulez conserver Rome à l'Église par vos présents : est-ce ainsi que saint Sylvestre l'a acquise ? Vous êtes, Saint-Père, hors du droit chemin. Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le de même. »

Le Pape se prit à rire et loua Jean de Salisbury de la liberté avec laquelle il lui parlait, lui ordonnant même de lui rapporter aussitôt ce qu'il entendrait dire de mal sur son compte. Il répondit encore plusieurs choses, les unes pour se justifier, les autres pour s'accuser, et finit par cet apologue : « Un jour tous les membres du corps conspirèrent contre l'estomac, comme engloutissant à lui seul les travaux de tous les autres, L'œil ne cesse de voir, l'oreille d'entendre, les mains de travailler, les pieds de marcher, la langue même de parler et de se taire. Tous les membres veillent à l'intérêt public, et, dans cette grande sollicitude et travail de tous, le seul estomac se repose, et, lorsque tout a été préparé par ce multiple travail, c'est lui seul qui dévore et consume tout. Que dirai-je encore ? Tous convinrent de ne plus travailler et de ruiner par la famine ce paresseux, cet ennemi public. On passa ainsi le premier jour ; le second fut plus pénible ; le troisième fut si funeste qu'il annonçait la défaillance à presque tous les membres. Contraints par la nécessité, les frères se réunirent pour délibérer de leur salut commun et du sort de l'ennemi public. Lorsqu'ils furent assemblés les yeux languirent, les pieds ne purent soutenir le poids du corps, les bras étaient sans force ; la langue même, attachée au palais que brûlait la soif, n'eut pas le courage d'exposer la cause commune. Tout fut donc renvoyé au conseil du cœur, et, la délibération y ayant été ouverte, la raison fit voir que ces maux venaient de celui-là même qu'on avait dénoncé comme ennemi public ; car, depuis qu'on lui refusait les tributs, lui aussi, comme dispensateur public, refusait les aliments à tous. Et comme nul ne peut faire la guerre sans solde, dès que la solde n'est plus payée le soldat s'affaiblit et se brise. Et la faute n'en peut pas



être rejetée sur le dispensateur ; car, ce qu'il n'a pas reçu, il ne peut pas le donner aux autres. Il vaut donc beaucoup mieux, pour la sûreté commune, lui donner de quoi distribuer que d'affamer tous les membres en le laissant à vide. Et ainsi fut fait : de l'avis de la raison l'estomac fut rempli, les membres restaurés, et la paix rétablie partout. On acquitta donc l'estomac, qui, quoique glouton et avide du bien d'autrui, ne le demande pas pour lui-même, mais pour les autres, qui ne peuvent se soutenir s'il est réduit à l'inanition. Tel est, mon frère, si vous faites bien attention, tel est, dans le corps de la république, le magistrat suprême ; s'il demande beaucoup, ce n'est pas tant pour lui que pour les autres qu'il amasse ; car, s'il est épuisé, il ne peut rien départir aux autres membres. L'office de l'estomac dans le corps, c'est l'office du prince dans la république, suivant ce mot du poète Sérénius : Ceux qui prétendent que le roi de tout le corps est l'estomac semblent avoir raison, car un estomac bien portant fortifie tous les membres ; au contraire, est-il souffrant, tous les membres en souffrent, et même, si on n'y porte remède, on assure qu'il vicie la cervelle et qu'il en affaiblit les sens. Ne veuillez donc plus considérer simplement notre dureté ou celle des princes, mais la commune utilité de tous <sup>1</sup>. »

Voilà comment le Pape Adrien IV s'expliquait familièrement avec son ami et compatriote Jean de Salisbury, qui se déclara satisfait. Et il n'avait pas tort de l'être. Nous avons vu, par la lettre du roi d'Angleterre, que c'est au Pape que l'on demandait sans cesse de toutes parts de quoi défendre et fortifier la chrétienté entière, le monde entier, et temporellement et spirituellement, et au dedans et au dehors. Pour cela il lui fallait des moyens non-seulement spirituels, mais encore temporels. Défenseur, dispensateur suprême de l'humanité chrétienne, il fallait bien que cette humanité lui fournît de quoi la défendre et au dedans et au dehors ; car qui veut la fin doit vouloir les moyens.

Jean de Salisbury était encore chargé d'une négociation secrète auprès du Pape

Adrien. Le roi d'Angleterre pensait à s'emparer de l'Irlande pour en extirper, disait-il, certains désordres fort graves et y seconder les progrès de la civilisation chrétienne ; il sollicitait pour ce dessein l'approbation du Pape. A ce propos bien des auteurs modernes répètent que les premiers chrétiens d'Irlande ne reconnaissaient point la primauté du Pontife romain <sup>1</sup> ; cela prouve seulement que ces auteurs ne savent pas bien ce dont ils parlent. Dans l'*Histoire ecclésiastique de la nation anglaise*, par le vénérable Bède, on trouve, dès l'an 640, une réponse de l'Église romaine à la consultation de cinq évêques, cinq prêtres et plusieurs docteurs et abbés d'Irlande <sup>2</sup>. Peu après on y voit qu'une grande partie de l'île rectifia sa manière de célébrer la Pâque, sur les instructions qui lui étaient venues de Rome <sup>3</sup>. Enfin l'on a une lettre d'un évêque irlandais qui écrivait, dès l'an 630, à un de ses amis, que, pour obtenir le jugement de la Chaire apostolique, il y avait envoyé des personnes sages, comme des enfants à leur mère <sup>4</sup>.

Une chose empêchait que la hiérarchie n'y prit une organisation assez ferme et assez complète : c'était la division de l'Irlande en un grand nombre de principautés ou de royaumes. Chaque tribu, et il y en avait beaucoup, avait son chef, qui bien souvent prenait le titre de roi ; parmi ces rois ou princes il y en avait un qui prenait le titre de roi en chef. Ces petites et nombreuses royautés n'étaient point héréditaires, mais électives, ce qui occasionnait souvent des guerres civiles et entretenait une certaine barbarie dans les mœurs. Le siège épiscopal d'Armagh, illustré par saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande, était bien la métropole ecclésiastique de toute l'île et entretenait ainsi l'unité religieuse et nationale entre toutes les tribus ; mais pendant près de deux siècles, jusqu'à saint Malachie, ce siège était devenu comme l'héritage d'une famille. L'an 1152 un légat du Siège apostolique y établit les quatre archevêchés d'Armagh, de Dublin, de Cassel et de Tuam ; mais les divisions et les rivalités de tant de

<sup>1</sup> Jean de Salisb., *Polycraticus*, l. 6, c. 24. *Bibl. PP.*, t. 23.

<sup>1</sup> Entre autres Aug. Thierry, *Hist. de la conq. de l'Anglet.*, l. 10. — <sup>2</sup> Bède, *Hist.*, l. 2, c. 19. — <sup>3</sup> *Ibid.*, l. 3, c. 3. — <sup>4</sup> Usser. *Syl.*, *Epist.*, p. 34.

petits rois entravaient les efforts de l'Église pour la réforme des mœurs et de la discipline. Les saintes lois du mariage étaient mal observées; les divorces, les mariages incestueux étaient fréquents. Le désir de remédier à ces désordres et à d'autres semblables fut la raison ou le prétexte que le roi d'Angleterre mit en avant pour obtenir du Pape Adrien l'autorisation de se rendre maître de l'Irlande, comme Guillaume le Conquérant avait obtenu du Pape Alexandre II l'autorisation de se rendre maître de l'Angleterre même.

Le roi Henri II fit donc entendre au Pape Adrien, par Jean de Salisbury, qu'il songeait à conquérir l'Irlande afin d'y fortifier l'action de l'Église, de pourvoir à l'instruction d'un peuple ignorant, d'en extirper les vices, et d'étendre à ce pays le paiement annuel du denier de Saint-Pierre; mais que, comme toutes les îles chrétiennes étaient la propriété de l'Église romaine, il ne se permettrait pas d'entreprendre cette expédition sans l'avis et le consentement du successeur de saint Pierre. Le Pape consentit à la demande du roi aux conditions proposées. Avec la bulle il lui envoya un anneau d'or orné d'une émeraude, en signe d'investiture, comme le Pape Alexandre II avait envoyé à Guillaume le Conquérant un étendard de Saint-Pierre.

Tout le monde reconnaissait alors au Pontife romain un droit spécial sur les îles. Les Grecs étaient d'accord là-dessus avec les Latins. Théodore Balsamon, patriarche grec d'Antioche, composait alors son corps de droit canonique, où il a inséré la donation de Constantin, qui donne toutes les îles à l'Église romaine. Jean de Salisbury se réfère à cette pièce<sup>1</sup>, dont nous avons vu ailleurs quels sont le sens et la valeur. Au reste le Pape était alors, pour la chrétienté entière, ce que serait aujourd'hui un congrès de tous les souverains pour aviser aux moyens d'étendre la civilisation par toute la terre. Ce qui surprendra peut-être encore plus de nos jours, c'est que l'an 1173 nous verrons le même roi Henri II écrire au Pape Alexandre III en ces termes : « Le royaume d'Angle-

terre est de votre juridiction, et, quant à l'obligation du droit féodal, je ne me reconnais sujet qu'à vous. Que l'Angleterre apprenne ce que peut le Pontife romain, et, puisqu'il n'use pas d'armes matérielles, qu'il défende par le glaive spirituel le patrimoine de Saint-Pierre<sup>1</sup>. »

Le roi Henri II ne put point exécuter aussitôt la concession du Pape touchant l'Irlande. Nous verrons les Irlandais eux-mêmes la mettre à exécution un peu plus tard.

Henri d'Angleterre avait alors pour ami et pour chancelier un homme dont la naissance eut quelque chose de singulier. Un citoyen distingué de Londres, nommé Gilbert, prit la croix dans sa jeunesse et fit le pèlerinage de la Terre-Sainte avec un parent nommé Richard, qui lui servait d'écuyer. Comme ils visitaient les saints lieux ils tombèrent dans une embuscade de Sarrasins avec plusieurs autres, furent faits prisonniers et donnés à un émir ou commandant des infidèles. Ils restèrent ainsi une année et demie dans l'esclavage. Comme Gilbert, surnommé Becket, passait pour le plus considérable des captifs, et que d'ailleurs il avait fort bonne mine, l'émir, sans lui ôter ses fers, le traitait avec assez d'humanité, le faisait venir pendant qu'il était à table pour causer ensemble de la situation, des mœurs et des coutumes des différentes nations et contrées. Charmé de sa conversation l'émir fit plus d'une fois du bien à ses compagnons de captivité. La fille unique de l'émir leur en faisait secrètement le plus qu'elle pouvait. Cette jeune musulmane avait pris Gilbert en affection. Un jour, ayant trouvé l'occasion de lui parler, elle lui demanda d'où il était et en quoi consistait la religion chrétienne. Gilbert lui répondit qu'il était Anglais, de la ville de Londres, et lui expliqua la foi chrétienne le mieux qu'il put. Alors elle lui demanda : « Souffrirais-tu volontiers la mort pour ton Dieu et pour la foi du Christ? » Il répondit : « Je mourrais de grand cœur pour mon Dieu. » Aussitôt la jeune musulmane déclara qu'elle voulait devenir chrétienne à cause de lui, pourvu qu'il lui promît sur sa foi de la prendre pour

<sup>1</sup> *Metalogicus*, ch. dernier.

<sup>1</sup> Baron., ann. 1173.



épouse. Gilbert, fort embarrassé, garda le silence et différa de jour en jour sa réponse. Dans l'intervalle il trouva moyen de s'échapper de prison avec ses compatriotes et de revenir en Angleterre et à Londres. Quelque temps après, la jeune musulmane, enfant unique de l'émir, s'enfuit également de la maison paternelle et s'embarque avec quelques pèlerins du nord de l'Europe, qui la débarquent en Angleterre au passage. Pour se guider dans ce nouveau pays elle ne savait que deux mots : Londres et Gilbert. Arrivée ainsi à Londres elle répétait le nom de Gilbert par les rues, lorsque l'écuyer Richard la reconnut et en avertit son ami et son maître. Étonné au delà de toute mesure, Gilbert Becket la fit mettre chez une veuve respectable, alla trouver l'évêque de Londres, lui raconta toute l'histoire et lui demanda conseil. Six évêques s'y trouvaient réunis pour les affaires du royaume et de l'Église. Tous ils furent émerveillés d'une aventure si singulière et y reconnurent une intervention spéciale de la Providence. De leur avis la jeune musulmane fut solennellement baptisée à la cathédrale de Saint-Paul, reçut le nom de Mathilde, épousa Gilbert Becket, et le 21 décembre 1117, jour de Saint-Thomas, lui donna un fils qui reçut au baptême le nom de cet apôtre.

Quelque temps avant la naissance de son fils Gilbert avait pris de nouveau la croix et était repassé en Orient. Il y resta trois ans et demi. A son retour en Angleterre il fut nommé shérif ou vicomte de Londres. Il ne tira jamais d'intérêt de son argent, ne se mêla d'aucun commerce et se contenta du revenu annuel de son patrimoine. Il mourut en 1138 et laissa son fils exposé à tous les dangers que court dans le monde la jeunesse sans expérience.

Heureusement pour le jeune Thomas sa mère lui inspira dès son enfance la crainte de Dieu et une tendre dévotion pour la sainte Vierge. En même temps il avait été accoutumé à la pratique de l'obéissance et du renoncement. Il connaissait assez les maximes de l'Évangile pour se tenir sur ses gardes et ne rien faire sans consulter des personnes éclairées et vertueuses. Il avait commencé

ses études dans un monastère de chanoines réguliers, il alla les continuer à Londres. Les principales églises de cette ville avaient alors chacune une grande école où des déclamations publiques et des disputes littéraires entretenaient une grande émulation entre les maîtres et les disciples. Thomas fréquenta ces écoles jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Ayant alors perdu sa mère il discontinua ses études pendant une année; mais il résolut de les reprendre pour se prémunir contre les dangers qu'entraîne une vie oisive et désœuvrée. Il se rendit donc à Oxford, puis à Paris, où il se perfectionna dans la connaissance du droit canonique et dans les différentes parties de la littérature.

De retour à Londres il s'attacha, en qualité de clerc ou de secrétaire, à la cour de ville, et fit paraître une grande capacité pour les affaires. Il se retira ensuite chez un jeune seigneur qui vivait à la campagne et qui était extrêmement passionné pour la chasse. Il prit insensiblement les mêmes goûts, et l'amour du plaisir le rendit plus négligent dans le service de Dieu; mais un accident ménagé par la Providence le fit rentrer en lui-même. Un jour qu'il chassait au vol son faucon s'abattit sur un canard et plongea avec lui dans la rivière. Craignant de le perdre il se précipite dans l'eau et le courant l'entraîne jusqu'à un mille. C'en était fait de sa vie, il allait passer sous la roue d'un moulin, lorsque la roue s'arrêta tout à coup. Cet événement fut regardé comme un miracle. Thomas, pénétré de reconnaissance envers le Seigneur, prit la résolution de mener une vie plus chrétienne et retourna à Londres. Ses vertus et ses talents lui acquirent beaucoup de réputation; il était surtout universellement estimé pour cette intégrité et cette droiture inflexibles qui le caractérisaient. Dès son enfance même il aurait tout souffert plutôt que de parler contre la vérité, et jamais il ne lui arriva de se rendre coupable du plus léger mensonge.

Thibaud, qui fut élevé sur le siège archiepiscopal de Cantorbéry en 1138, avait été lié d'une amitié fort étroite avec le père de Thomas; ils étaient tous deux originaires de Normandie et du même canton. L'arche-

vêque, auquel Thomas fut recommandé, lui offrit une place dans sa maison. Thomas alla le joindre au village de Harrow. Il était grand, bien fait, d'une figure qui prévenait en sa faveur ; il parlait avec autant de grâce que de facilité. Il avait embrassé l'état ecclésiastique quelque temps avant l'époque dont nous parlons. Thibaud reconnut bientôt qu'il était capable de lui rendre les services les plus éminents ; il lui permit de faire un voyage en Italie et d'étudier pendant un an le droit canonique à Bologne. Thomas passa aussi quelque temps à Auxerre. Après son retour en Angleterre il reçut le diaconat. L'archevêque lui donna successivement la prévôté de Beverley et deux canonicats, l'un à Lincoln et l'autre à Saint-Paul de Londres. Il le nomma aussi archidiacre de Cantorbéry : c'était la première dignité ecclésiastique d'Angleterre, et celui qui en était revêtu siégeait, dans la cour des lords, après les évêques et les abbés<sup>1</sup>. Thibaud le chargeait des affaires les plus difficiles et n'entreprenait rien sans prendre son avis. Il l'envoya plusieurs fois à Rome pour des négociations importantes, et jamais il ne se repentit de lui avoir donné sa confiance.

La contestation qui s'était élevée entre le roi Étienne et l'impératrice Mathilde, mère de Henri II, annonçait les suites les plus fâcheuses pour l'Angleterre. Les choses cependant s'arrangèrent à l'amiable, et le traité fut ratifié par tout le royaume. Il y fut stipulé qu'Étienne régnerait pendant sa vie et qu'à sa mort la couronne reviendrait à Henri II ; mais, au mépris de ce traité, Étienne fit tous ses efforts pour assurer le trône à Eustache, son fils. Thibaud refusa d'y consentir et fut exilé du royaume. On le rappela cependant d'une manière honorable peu de temps après. L'archevêque n'agit, dans toute cette affaire, que par les avis de Thomas Becket, en sorte que ce fut lui qui assura la possession de la couronne à Henri II.

Ce prince monta sur le trône le 20 décembre 1154. Thibaud lui parla de son archidiacre ; il le lui représenta comme un homme qui avait autant d'expérience que de capacité,

qui était supérieur à toutes les considérations quand il s'agissait de son devoir, qui avait une prudence extraordinaire dans le maniement des affaires, et qui pouvait remplir avec distinction les places les plus éminentes. D'après un témoignage aussi avantageux Henri nomma Thomas chancelier d'Angleterre, en 1157. L'intégrité, la douceur et les autres belles qualités du nouveau chancelier le firent aimer et estimer de tout le royaume. Le roi lui rendait la même justice que ses sujets ; il aimait à s'entretenir avec lui ; il en agissait à son égard avec une sorte de familiarité. Il le chargea de l'éducation du prince Henri, son fils, afin qu'il le formât dans le grand art de régner et qu'il lui inspirât surtout l'amour de la vertu. Il l'envoya en France pour y négocier un traité entre les deux couronnes et pour y arrêter le mariage de Henri, son fils, avec Marguerite de France, fille de Louis le Jeune.

Les relations de famille entre les deux cours étaient assez singulières. Éléonore de Guienne, première femme du roi de France, était devenue la femme du roi d'Angleterre. Voici comment. Pendant la seconde croisade, où elle accompagna son mari, le roi Louis le Jeune, Éléonore fut loin de se conduire avec la sagesse d'une épouse fidèle et d'une grande reine. Nous avons vu les historiens du temps l'accuser d'infidélités graves. Le mécontentement entre les deux époux alla toujours croissant. L'an 1152, après la mort de Suger, un concile assemblé à Beaugency reçut une dénonciation de quelques parents d'Éléonore, qui déclarèrent par serment qu'elle et son mari étaient parents dans un degré prohibé par l'Église. Saint Bernard en avait déjà fait la remarque dans quelques-unes de ses lettres. Louis ne chercha ni à confirmer ni à détruire cette allégation ; il se contenta de déclarer qu'il se soumettait au jugement de l'Église et qu'il ferait ce que les évêques assemblés à Beaugency jugeraient convenable. Ceux-ci prononcèrent la nullité du mariage le 18 mars 1152. D'après les règles du droit canon, comme c'était une affaire majeure, qui intéressait tout un royaume, la décision finale devait en être réservée au Pontife romain. Les évêques ne le firent

<sup>1</sup> Fitz-Stephens ou Stéphanides, p. 12.



point et firent mal; il est bien à croire que le Pape eût accommodé ces brouilleries de ménage et accordé les dispenses nécessaires, d'autant plus que la parenté était assez éloignée. Il eût ainsi épargné à la France un démembrement fâcheux et des guerres plus fâcheuses encore. En renvoyant Éléonore Louis lui rendit sa dot, qui était la Guienne. Quelques mois après elle épousa Henri Plantagenet, duc de Normandie, comte d'Anjou, qui, devenant ainsi duc d'Aquitaine, devint encore roi d'Angleterre et plus puissant que son suzerain le roi de France. Après le départ d'Éléonore Louis le Jeune épousa, l'an 1154, la princesse Constance, fille d'Alphonse VII, roi de Léon et de Castille, qui se faisait nommer empereur des Espagnes, et qui reçut avec beaucoup de pompe son gendre lorsque celui-ci vint, peu de mois après, en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Constance mourut en 1160, après avoir mis au monde une fille nommée Marguerite, la même que le roi d'Angleterre fit demander pour son fils par son chancelier, Thomas Becket. Comme Louis le Jeune n'avait point de fils, il épousa, la même année 1160, la princesse Adélaïde, fille de Thibaud, comte de Champagne. Ce ne fut que cinq ans après, au mois d'août 1165, que la nouvelle reine accoucha d'un fils, qui reçut le nom de Philippe et le surnom de *Dieudonné*, parce qu'on crut l'avoir obtenu du Ciel par des prières et des aumônes; ses hauts faits lui ont acquis dans la postérité le titre d'*Auguste*. Il fut l'aïeul de Louis IX ou de saint Louis, dont les descendants règnent encore sur plusieurs trônes de la chrétienté.

En 1159 le roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, vint assiéger Toulouse, sous prétexte que cette ville appartenait à sa femme Éléonore par droit d'héritage. Le comte de Toulouse, qui avait épousé la sœur du roi de France, n'entendait nullement se laisser dépouiller; il en appela au roi de France, seigneur suzerain de l'un et de l'autre, qui se jeta effectivement dans la ville pour la défendre mieux. Le siège fut levé après trois mois, et la paix rétablie par la médiation de l'Église. Henri II laissa en Aquitaine son chancelier Thomas Becket pour achever la

conquête de quelques forteresses et régler définitivement les affaires.

Voici quel était alors le train de vie du chancelier d'Angleterre. Il était le compagnon le plus intime et le plus assidu du roi Henri; il partageait ses amusements les plus mondains et les plus frivoles. Élevé en dignité au-dessus de tous les seigneurs, il affectait de les surpasser en luxe et en pompe seigneuriale. Il entretenait à sa solde sept cents cavaliers complètement armés. Le harnais de ses chevaux était couvert d'or et d'argent; sa vaisselle était magnifique, et il tenait table ouverte pour les personnes de haut rang. Ses pourvoyeurs faisaient venir de loin, à grands frais, les choses les plus rares et les plus délicates. Les comtes et les barons tenaient à honneur de lui rendre visite, et aucun étranger venant à son hôtel ne s'en retournait sans un présent, soit de chiens ou d'oiseaux de chasse, soit de chevaux ou de riches vêtements. Les seigneurs lui envoyaient leurs jeunes fils pour servir dans sa maison et être élevés près de lui; il les gardait quelque temps, puis les armait chevaliers, et, à ses propres dépens, leur fournissait tout le harnais des gens de guerre<sup>1</sup>.

Quant à sa façon de voyager en France, voici le tableau qu'en fait un de ses biographes contemporains. « Quand il entrait dans une ville le cortège s'ouvrait par deux cent cinquante jeunes hommes chantant des airs nationaux; ensuite venaient ses chiens accouplés. Ils étaient suivis de huit chariots trainés chacun par cinq chevaux et menés par cinq cochers en habits neufs. Chaque chariot était couvert de peaux et protégé par deux gardes et un gros chien, tantôt enchaîné, tantôt en liberté. Deux de ces chariots étaient chargés de tonneaux de bière pour distribuer à la populace; un autre portait tous les objets nécessaires à la chapelle du chancelier, un autre encore le mobilier de sa chambre à coucher, un troisième celui de sa cuisine; un quatrième portait sa vaisselle d'argent et sa garde-robe; les deux autres étaient destinés à l'usage de ses suivants. Après eux venaient

<sup>1</sup> *Vita B. Thomæ quadripartita*, l. 1, c. 4 et 5. *Will. Filii Stephani Vita S. Thomæ*, p. 14, apud *Hist. anglic. Script.*, édit. Sparke.

douze chevaux de somme, sur chacun desquels était un singe, avec un valet derrière. Paraissaient ensuite les écuyers, portant les boucliers et conduisant les chevaux de bataille de leurs chevaliers; puis encore d'autres écuyers, des enfants de gentilshommes, des fauconniers, les officiers de la maison, les chevaliers et les ecclésiastiques, deux à deux et à cheval, et, le dernier de tous, enfin, arrivait le chancelier lui-même, conversant avec quelques amis. Comme il passait on entendait les habitants du pays s'écrier : « Quel homme doit donc être le roi d'Angleterre quand son chancelier voyage en tel équipage <sup>1</sup> ? »

Toutefois, au milieu des délices et de la vanité, le chancelier Thomas Becket se conserva toujours pur à l'égard des femmes. Il eut beaucoup à souffrir de la part des courtisans, en sorte qu'il disait souvent avec larmes, à l'archevêque de Cantorbéry et à ses amis intimes, qu'il ne souhaitait rien plus que de pouvoir sortir de la cour sans se déshonorer <sup>2</sup>.

Pendant que le chancelier Thomas Becket était au siège de Toulouse Jean de Salisbury lui adressa son grand ouvrage, intitulé *Polycratique, ou Amusements des courtisans*. Il est divisé en huit livres. Jean y cite indistinctement les écrivains sacrés, les auteurs ecclésiastiques, les profanes, soit poètes, soit orateurs, preuve bien constante de sa profonde érudition, et surtout qu'il possédait à un haut degré la belle littérature. Il cite même plusieurs anciens qui ne sont pas venus jusqu'à nous, entre autres Trogue-Pompée. Son objet est de traiter des occupations ou des amusements des grands du monde, d'entrer dans le détail des devoirs attachés à cette condition, à leurs emplois, et de parler de leurs vertus et de leurs vices. Il se propose encore de combattre l'ambition des ecclésiastiques trop avides de bénéfices, la facilité avec laquelle on accordait à Rome les exemptions aux moines et autres religieux. Le *Polycratique* forme donc un composé d'une infinité de matières dont la lecture ne peut être que très-agréable. Mais on reproche à l'auteur : que son érudition n'est point assez di-

gérée; qu'il y a parfois peu de justesse dans ses raisonnements; qu'il y a beaucoup d'affectation dans son style; qu'il ne fait pas attention à la différence des mœurs et des temps, en sorte qu'il parle de la discipline militaire et de l'ordre judiciaire comme s'il eût vécu du temps des anciens Romains ou que le monde n'eût pas changé.

Supposant, dans le premier livre, que chacun doit vivre selon sa condition et travailler au bien de la république, il entreprend de montrer que les vains amusements dont s'occupent les princes et les autres grands du siècle les éloignent de leurs devoirs. Il met parmi ces amusements le jeu, la chasse, la musique, les bouffons, la magie, l'astrologie, les divinations, les prestiges, et traite en particulier de toutes ces choses. Il fait voir, dans le second, que l'on ne doit pas mépriser les signes naturels que la Providence nous donne quelquefois pour nous faire connaître les choses à venir; sur quoi il rapporte ceux qui précédèrent et annoncèrent la ruine de Jérusalem. Il cite le passage de Josèphe concernant Jésus-Christ, et paraît croire que l'empereur Vespasien guérit réellement le boiteux et l'aveugle qui lui furent présentés. Quoique, dans le troisième livre, il fasse envisager les flatteurs comme ce qu'il y a de plus pernicieux dans la république, ennemis de Dieu et des hommes, il ne laisse pas d'enseigner qu'il est permis de flatter les tyrans, parce qu'il est permis, dit-il, de les tuer; mais il entend par tyran celui qui a usurpé la puissance du glaive et ne l'a pas reçue de Dieu. Il veut qu'on regarde cet homme comme un ennemi public dont personne ne doit venger la mort.

Il enseigne, dans le quatrième livre, que toute puissance légitime vient de Dieu; que c'est en son nom et à sa place que le prince temporel exerce la justice; qu'il reçoit de l'Église le glaive et la puissance coactive; que, quoiqu'elle l'ait, elle ne peut s'en servir elle-même, mais seulement par le ministère du prince, à qui elle donne cette puissance sur les corps, réservant aux évêques le pouvoir sur les âmes et sur les choses spirituelles. Jean de Salisbury regarde donc le prince temporel comme le ministre des prêtres,

<sup>1</sup> Stéphanides ou Fitz-Steph., 20, 2. — <sup>2</sup> *Vita quadrup.*, l. 5, c. 5.



d'où il conclut qu'il leur est inférieur. Il confirme ce qu'il dit là-dessus par l'exemple du grand Constantin, qui, dans le concile de Nicée, céda la première place aux évêques et reçut leurs décrets comme les oracles de Dieu. Il ajoute que, les prêtres ayant le pouvoir de donner l'autorité aux princes, ils peuvent conséquemment la leur ôter; comme Samuel prononça contre Saül une sentence de déposition, il lui subrogea le fils d'Isaïe, c'est-à-dire David. Après quoi il traite des vertus et des devoirs des princes, auxquels il donne d'excellents conseils. Il leur recommande d'être les sujets de la loi, quoiqu'ils puissent s'en affranchir; d'être les amis constants de la justice, en se souvenant que leur justice doit toujours être celle de Dieu; de fuir la débauche et l'avarice; d'aimer les lettres et de rechercher les lumières de ceux qui les cultivent; de lire sans cesse les livres divins; d'avoir une humilité qui n'aille pas jusqu'à la faiblesse et à l'abandon de leur pouvoir; de n'être pas cléments au préjudice de l'État; de craindre Dieu, et de se souvenir toujours que l'arrogance et l'injustice des rois sont les causes nécessaires de la chute des empires.

Dans le cinquième livre il copie la lettre de Trajan qui est sous le nom de Plutarque, et l'instruction qu'il fit, dit-on, à ce prince sur les maximes du gouvernement. Il cite pareillement les lois des empereurs contre ceux qui manquaient de respect aux ministres des autels, aux lieux saints et aux choses saintes, et, après avoir montré quelle est la force de l'exemple des princes, soit pour le bien, soit pour le mal, il fait voir, par le détail de la vie de Trajan, qu'on peut le préférer à tous les empereurs. Ce qui lui donne occasion de rapporter ce qu'on dit de saint Grégoire le Grand, que, touché des vertus de ce prince, il délivra par ses prières l'âme de Trajan des peines de l'enfer.

Le sixième traite de la guerre et de la discipline militaire. On peut y remarquer qu'avant le douzième siècle de l'Église il était d'usage que le jour même où un soldat recevait le ceinturon il allât solennellement à l'église, et que, mettant son épée sur l'autel et l'offrant, il s'engageât au service et à la défense de l'autel. Cette coutume ne subsistait

plus au temps de Jean de Salisbury. Dans le septième il est parlé des philosophes et de leurs différentes opinions; de l'utilité de lire de bons livres, surtout l'Écriture sainte, qui est comme le trésor de l'Esprit-Saint, où sont renfermés des mystères infinis. Jean de Salisbury parle de la piété sincère et du désintéressement dont les Chartreux et les habitants du Grand-Mont faisaient profession; mais il blâme l'ardeur des Templiers à obtenir du Saint-Siège des exemptions et des privilèges.

Le huitième livre est le plus varié. La vraie gloire et la fausse gloire, l'avarice et la libéralité; l'amour de ce qui est juste opposé à l'amour de ce qui nous est le plus commode; d'où l'auteur fait naître et place également en opposition l'amour de la domination et celui de la liberté; la gourmandise et la tempérance, la continence et la débauche; les différentes sortes de volupté; le luxe, les lois somptuaires, les règles de la civilité, les obligations du mariage, la société des gens de bien, la fuite des méchants, la tyrannie, l'usage légitime de la puissance souveraine, les principes sur lesquels un bon gouvernement doit être appuyé, la conduite à tenir envers ceux qui disputent sans droit le pontificat suprême, les seuls moyens de vivre heureux et tranquille sont les principales matières qu'y traite l'écrivain.

Il y expose la différence entre le roi et le tyran. D'après la définition des philosophes, celui-là est un tyran qui écrase le peuple par une domination violente, et roi celui qui le régit par les lois. Le roi combat pour les lois et pour la liberté du peuple; le tyran croit n'avoir rien fait s'il ne détruit les lois et ne réduit le peuple en servitude. Le roi est une image de la Divinité; le tyran, de Lucifer, car il imite celui qui a voulu devenir semblable au Très-Haut, moins la bonté. Image de la Divinité, le roi doit être aimé, honoré et servi; image de la méchanceté, le tyran doit souvent être même mis à mort. La tyrannie est l'abus de la royauté. Il y a des tyrans non-seulement parmi les rois, mais encore parmi les particuliers; non-seulement dans le monde, mais encore dans l'Église, car est tyran qui-conque abuse de la force pour faire le mal <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L. 8, c. 17.

Jean de Salisbury fait observer que Jules-César a passé pour tyran, mais qu'il n'en avait point l'odieux ni les qualités, non plus qu'Auguste, qu'ils étaient aimés et dignes de régner. Ensuite il s'explique sur chacun de leurs successeurs dans l'empire suivant le mérite de leur règne. Il avance de nouveau et cherche à prouver, par l'exemple d'Aod, de Jahel et de Judith, qu'il est permis de tuer un tyran public, pourvu qu'on ne lui soit point engagé par serment ou par honneur. Cependant, quoique les païens aient employé le poison dans ce cas, il ne voit aucun principe de droit qui le permette. « Non pas, dit-il, que je ne croie qu'il faut se débarrasser des tyrans ; mais j'ajoute, sans préjudice de la religion et de l'honnêteté. Ainsi David, ayant eu plusieurs fois l'occasion de tuer Saül, tyran insupportable, ne le fit cependant pas, s'en reposant sur la miséricorde de Dieu, qui pouvait le délivrer sans aucun péché. Aussi la meilleure et la plus sûre manière d'exterminer les tyrans, c'est que ceux qui sont opprimés s'humilient devant Dieu, qu'ils recourent à sa clémence, et que, levant vers lui des mains pures, ils détournent par de ferventes prières le fléau qui les afflige ; car les péchés de ceux qui font mal sont la force des tyrans <sup>1</sup>. »

Ces dernières réflexions de Jean de Salisbury, que négligent de mentionner les auteurs modernes, corrigent singulièrement sa dangereuse doctrine sur le tyrannicide, qu'il avait empruntée aux philosophes. Dans le chapitre suivant il montre par l'histoire que, lors même que les tyrans sont épargnés par les hommes, la justice divine ne les épargne pas et leur réserve toujours une fin malheureuse.

En 1159, et lorsque la guerre de Toulouse durait encore, Jean de Salisbury adressa un second ouvrage au chancelier Thomas, sous le titre de *Métalogique*. C'est une apologie de la bonne dialectique et de la véritable éloquence contre un mauvais sophiste, qu'il désigne par le nom de Cornificius. Elle est divisée en quatre livres. L'auteur y traite avec esprit les matières philosophiques et tout

ce qui appartient à la logique ou l'art de raisonner bien. Il remarque que, encore que cette partie de la philosophie fût fort recherchée de son temps, on ne l'étudiait pas suivant les bonnes règles ; que de la part des maîtres ce n'était qu'ostentation et vanité, et que dans leurs écoles on n'apprenait qu'à subtiliser sur les mots et à résoudre des questions très-inutiles. Il fait grand cas d'Aristote, mais il ne croit pas qu'on doive le suivre aveuglément ; il marque même plusieurs de ses erreurs. On avait, dans ce siècle même, publié plusieurs traductions de ce philosophe, les unes d'après le grec, les autres d'après l'arabe ; Jean de Salisbury se plaint de leur peu de mérite, et de ce que pourtant on n'étudiait plus que là les sentiments d'Aristote. Parmi ceux que le sophiste Cornificius décriait, et que Jean aime à louer, sont Abailard, Thierry l'Armoricain, Anselme et Raoul de Laon, Gilbert de la Porrée, Albéric de Reims, Simon de Paris, Guillaume de Champeaux. C'étaient les hommes les plus célèbres du siècle, toutefois après saint Bernard et Pierre le Vénérable<sup>1</sup>.

Ce dernier mourut à Cluny le jour de Noël de l'année 1156, que, selon l'usage du pays, on comptait pour le premier jour de l'année suivante. Il avait gouverné ce monastère et tout l'ordre avec une grande sagesse pendant trente-cinq ans, et fut enterré au chevet de la grande église par Henri, évêque de Winchester. Ce prélat avait été moine de Cluny, et après la mort du roi Étienne, son frère, il se retira secrètement d'Angleterre et vint à Cluny, où il avait envoyé auparavant son trésor et où il donna de grandes sommes, et fut compté entre les bienfaiteurs du monastère. Du temps de l'abbé Pierre il y avait à Cluny environ quatre cents moines ; l'observance de l'ordre était établie en plus de trois cents maisons et en avait environ deux mille en sa dépendance. Il en avait dans les pays les plus éloignés, comme, près de Jérusalem, l'abbaye de la vallée de Josaphat, où était le tombeau de la sainte Vierge, et un autre monastère sur le mont Thabor. Pierre le Vénérable est le dernier homme célèbre entre les

<sup>1</sup> L. 8, c. 20. *Bibl. PP.*, t. 23. Ceillier, t. 23. *Hist. litt. de France*, t. 14.

<sup>1</sup> Ceillier, t. 23. *Hist. litt. de France*, t. 14.



abbés de Cluny, et cet ordre tomba depuis dans une grande obscurité. Après sa mort les moines de la maison élurent tumultuairement Robert le Gros, parent du comte de Flandre, homme demi-laique ; mais il fut déposé et mourut, et on élut, en 1138, Hugues, troisième du nom, prieur claustral, qui fut le dixième abbé de Cluny <sup>1</sup>. Quant à Pierre, la pureté de ses mœurs et ses autres vertus lui firent donner le titre de saint, presque au moment de sa mort, par Pierre de Celle, personnage justement célèbre du même temps, et, s'il n'a point encore été mis au nombre des saints dont le culte est public, ce n'est pas qu'il ne l'ait mérité. Il ne manque, ce semble, à son culte que l'autorité de l'Église, où il est connu sous le nom de Pierre le Vénérable <sup>2</sup>.

Pierre de Celle, ainsi nommé du titre de sa première abbaye, était d'une des plus illustres familles de Champagne. Sa cousine, Agnès de Braine, épousa en premières nocces Milon, comte de Bar-sur-Seine, et en secondes nocces Robert de France, comte de Dreux, frère de Louis le Jeune <sup>3</sup>. Dès son enfance Pierre fut placé dans le monastère de Saint-Martin des Champs, près de Paris, pour y recevoir sa première éducation. De là il passa à l'abbaye de Moutier-la-Celle, près de Troyes, où il embrassa la vie religieuse et acheva le cours de ses études. Sa manière d'étudier était fort louable et mérite d'être rapportée dans ses propres termes. « J'avais, dit-il, un désir insatiable d'apprendre ; mes yeux ne se lassaient point de voir des livres ni mes oreilles d'entendre lire ; mais, dans cette ardeur extrême, Dieu était toujours le principe, le centre et la fin de mes études. Elles avaient plus d'un objet ; je m'adonnai même à la science des lois, sans préjudice toutefois des devoirs de mon état, de l'assiduité à l'office divin et de mes prières accoutumées <sup>4</sup>. »

Avec de telles dispositions ses progrès furent rapides ; ses talents et ses vertus ne tardèrent pas à se manifester, et bientôt il fut choisi non-seulement pour diriger les études

des autres, mais encore pour remplir le siège abbatiale, qui était devenu vacant vers l'an 1147. La sagesse de son gouvernement et la supériorité de ses lumières lui concilièrent l'estime des personnes les plus distinguées dans l'Église et dans le siècle. Saint Bernard l'admit en communion de prières, lui et son ordre. Sa réputation se répandit au delà des monts et des mers ; il jouit d'une très-grande considération auprès des Papes, en Angleterre, en Danemark et en Suède, comme on le voit par ses lettres. Son monastère fut l'asile des hommes de talent que poursuivait l'indigence. Pour n'en citer qu'un exemple, Jean de Salisbury lui rend ce témoignage qu'il lui avait tenu lieu de père lorsqu'il était dans la détresse, qu'il l'avait fait connaître dans le monde et lui avait procuré tous les avantages dont il jouissait dans sa patrie <sup>1</sup>.

Son mérite reconnue fit appeler, l'an 1162, pour gouverner le monastère de Saint-Remi de Reims, [qui avait besoin de réforme. En quittant sa première demeure il emmena avec lui quelques-uns de ses meilleurs élèves pour l'aider dans cette entreprise, entre autres un nommé Foulques, qui bientôt après fut sacré évêque des Esthoniens, pour porter la foi dans la Livonie. Son zèle n'éprouva aucune résistance de la part de ses nouveaux religieux ; la communauté se plia sans effort aux nouveaux exercices qu'il voulut y établir. Le temporel se ressentit aussi de sa vigilance et de son habileté dans le maniement des affaires. Les lieux réguliers ayant été rétablis par Hugues, son prédécesseur, il porta son attention à l'embellissement de l'église, dont il fit construire le portail et le chœur ; mais ce ne fut que sur la fin de sa prélature <sup>2</sup>.

Au milieu de tant de soins il était accablé de visites et de messages de personnes qui le consultaient de toutes parts ; l'affluence était si grande que souvent il n'avait pas, dit-il, le loisir d'écrire deux syllabes de suite sans être interrompu. En effet, dans un voyage que fit à Rome, l'an 1166, Henri, archevêque de Reims, l'abbé de Saint-Remi fut chargé du

<sup>1</sup> *Chron. Clun.*, — <sup>2</sup> *Mabill.*, l. 80. *Annal.*, n. 106. —

<sup>3</sup> *Inter Epist. S. Thomæ Cant.*, l. 1, ep. 21. — <sup>4</sup> *Petr. Cellens.*, l. 7. *epist.* 7. *Bibl. PP.*, t. 23.

<sup>1</sup> Jean de Salisb., *epist.* 85. — <sup>2</sup> *Gallia Christ.*, t. 9, col. 234.

gouvernement du diocèse pendant l'absence du prélat, et le Pape Alexandre III, dans l'espace d'une ou de deux années seulement, lui délègua la connaissance de cinquante-six affaires.

On a de Pierre de Celle un grand nombre de lettres, divisées en neuf livres. Sa lettre aux religieux de Molème, sur le relâchement qui s'était introduit dans cette maison, jadis si célèbre, d'où était sortie la réforme de Cîteaux, contient un bel éloge de la profession monastique et prouve combien l'abbé Pierre était profondément religieux <sup>1</sup>. Aux Clunistes il représente les grands biens que leur ordre, comme un astre brillant, avait procurés à la chrétienté; rappelant ensuite ce dont il avait été témoin lorsque, dans sa jeunesse, il était élevé à Saint-Martin des Champs, il émet de grandes plaintes sur la décadence de cet ordre. « Ne dois-je pas, dit-il, être pénétré de douleur jusqu'à la moelle des os en voyant la ruine de la mère des filles de Sion? J'entends le monastère de Cluny. N'est-ce pas là notre ville forte, d'où sortaient autrefois mille hommes pour les évêchés, mille pour les abbayes, pour les palais des rois et des grands? Et maintenant il n'y a qu'un très-petit nombre d'habitants. N'est-ce pas ce grand corps de lumière qui a dissipé dans plusieurs pays les ténèbres qui couvraient la face de la religion, en rétablissant l'ordre, en enseignant l'honnêteté des mœurs, en renouvelant les autres devoirs de la piété? Mais maintenant, hélas! une si grande ferveur s'est ralentie; le froid de la vieillesse y a succédé; cette maison si célèbre tend à sa fin. » Il les exhorte donc à réformer les abus, et en particulier celui de se livrer aux plaisirs de la table après l'heure de complies <sup>2</sup>.

Comme les hommes se peignent ordinairement dans leurs lettres, celles qui nous restent de Pierre décèlent un caractère franc, ennemi de l'artifice et du déguisement; un cœur tendre, généreux et compatissant; un esprit judicieux, cultivé par de bonnes études; une âme élevée, instruite des bonnes règles et zélée pour leur observation. A l'é-

gard du style on souhaiterait qu'il fût plus naturel et moins chargé d'allégories qui obscurcissent souvent la pensée. C'était le caractère ou le défaut de son siècle, profondément chrétien, de ne pouvoir rien écrire sans faire allusion à quelque endroit de l'Écriture sainte, qu'on appliquait tant bien que mal. Le plus habile était celui qui savait le mieux s'approprier non-seulement les pensées, mais les expressions de la Bible.

On a de Pierre de Celle quatre traités ascétiques, dont le premier, intitulé *des Pains*, est adressé à son ami Jean de Salisbury, alors évêque de Chartres; c'est une explication mystique de toutes les sortes de pains dont il est parlé dans la sainte Écriture; 2° *Exposition mystique et morale du Tabernacle de Moïse*; 3° *Traité de la Conscience*, composé à la prière d'Alcher, moine de Clairvaux; 4° *Traité de la Discipline claustrale*, dédié à Henri, comte de Champagne.

Il reste encore des sermons de Pierre de Celle, au nombre de quatre-vingt-seize, la plupart fort courts. Dans le sermon sur la fête de la Purification on voit que l'usage était dès lors de porter des cierges à la procession. Il se sert du mot de transsubstantiation, *transsubstantiabitur*, au sermon huitième du jeudi saint. Dans le premier des neuf sermons sur l'Assomption de la sainte Vierge il dit qu'on croit pieusement, quoiqu'on n'en ait pas d'assurance, qu'elle a été élevée corporellement au ciel. Dans le quatrième des neuf sermons pour les synodes il avertit les prêtres de s'appliquer plutôt à la piété qu'à la dispute et de ne pas planter auprès de l'autel une forêt de questions inutiles; « car il est bien plus sûr, ajoute-t-il, de procurer le repos de son esprit, après avoir adoré le Seigneur, que de s'inquiéter à vouloir pénétrer la profondeur des mystères. » Il pose en principe, dans le neuvième, que Jésus-Christ a voulu former son Église, comme un nouveau ciel et une nouvelle terre, sur le modèle des chœurs des anges, par les différents ordres et ministères qu'il y a établis. Le Pape ou l'Apostolique est à la tête et représente Dieu. Descendant de ce chef en rétrogradant, viennent les patriarches, les métropolitains, les évêques, les prêtres, les diacres,

<sup>1</sup> L. 7, *epist.* 13. — <sup>2</sup> *Ibid.*, *epist.* 23.



les sous-diacres, jusqu'aux simples clercs.

Un moine de Saint-Bertin l'ayant prié de lui communiquer ses sermons, Pierre lui répond avec une modestie sans exemple : « Vous me demandez mes sermons, que les quatre vents du ciel ont enlevés comme des plumes inutiles et superflues. Si vous les avez lus déjà vous devez les avoir trouvés dépourvus de pensées, faibles et languissants par la bassesse du style. Si vous ne les avez pas lus, qui vous a persuadé de rechercher avec tant d'empressement ce que vous rejetterez avec dédain dès que vous l'aurez trouvé ? Est-ce la curiosité ou la passion de l'étude qui vous porte à mendier les herbes et les écorces insipides du dernier des pauvres, pendant que vous êtes assis à la table du riche Augustin, de l'excellent Grégoire, de l'opulent Jérôme, du glorieux Ambroise, de Bède, si riche en tout genre de monnaies, d'Hilaire, profond comme l'Océan, d'Origène, au délicieux langage, et d'autres sans nombre, dont je ne suis pas digne de ramasser les miettes sous la table ? Aimez-vous ce qui est nouveau ? Voici les écrits de maître Hugues, voici ceux de saint Bernard, de maître Gilbert, de maître Pierre. »

Il parle ici de Hugues de Saint-Victor, et probablement de Gilbert d'Auxerre, qui, pour sa science, devint évêque de Londres, et de Pierre Comestor, chancelier de l'Église de Paris, fameux par ses sermons et par une espèce d'histoire universelle à l'usage des écoles.

« Quant à nos écrits à nous, continue Pierre de Celle dans sa lettre au moine de Saint-Bertin, ils n'ont rien de profond ni d'élevé ; ce sont des paroles arides, peut-être stériles. Ce qui bien souvent m'a fait écrire, c'est que la veille des grandes fêtes je désirais m'appliquer au moins une demi-heure à la contemplation des joies du lendemain et me dérober à la foule des sollicitudes séculières qui m'accablaient sans cesse. Vous trouverez donc beaucoup de mes sermons inachevés, parce que bien des fois, à cause de ma négligence ou d'une occupation désagréable, ce que j'avais à peine conçu depuis une heure, je l'enfantais informe et imparfait, et je n'achevais point ensuite, comme l'ourse, à force

de lécher, de lui donner la forme convenable. Voici donc à quel signalement vous reconnaîtrez mes sermons, si jamais ils vous tombent sous la main : sont-ils inachevés, sales, rustiques, mal vêtus, ce sont les nôtres. Cependant, ne leur en voulez pas ; car ils ont honte de se produire eux-mêmes et ne paraissent en public que forcément <sup>1</sup>. »

En général, depuis le renouvellement des sciences sous le règne de Charlemagne, la littérature n'eut point en France de siècle plus heureux, plus brillant, plus fertile en beaux esprits que le douzième. Les hommes de lettres s'y multiplièrent presque à l'infini, et l'on vit éclore un nombre prodigieux d'écrits sur toutes sortes de matières, souvent très-intéressantes.

L'impulsion avait été donnée dès le siècle précédent par les écoles de Reims, de Chartres, du Bec, de Liège, de Tournay et d'autres moins célèbres. Un motif entre autres qui engagea les Français à étudier fut la multiplication prodigieuse des maisons religieuses, dont l'entrée exigeait ordinairement que ceux qui y aspiraient eussent quelque teinture des lettres. Chaque monastère devenait ainsi une école de littérature. Il y avait en outre les écoles épiscopales, qui étaient en même temps autant de séminaires où les parents mettaient leurs enfants dès le bas âge pour y être instruits dans les lettres et formés aux bonnes mœurs. Suivant les progrès qu'ils y faisaient l'Église les demandait pour les élever aux ordres sacrés. A mesure qu'ils avançaient en âge ils formaient différentes classes. Il y avait toujours un maître qui veillait sur l'éducation des plus jeunes ; mais c'était ordinairement l'évêque qui se chargeait lui-même d'instruire ceux qui étaient plus avancés et qui leur montrait jusqu'au chant et aux cérémonies de l'Église. Au moins cela se faisait encore dans l'Église du Mans dans les premières années du douzième siècle. Dans le onzième plusieurs grands évêques, Fulbert de Chartres, Notger et Vazon de Liège, Gilbert de Lisieux, et autres, se faisaient un mérite de diriger eux-mêmes les écoles de leurs cathédrales. D'autres avaient

<sup>1</sup> L. 7, e pist. 19.

des scolastiques ou écolâtres qui enseignaient à leur place. Lorsque ceux-ci étaient habiles et avaient un talent supérieur pour l'enseignement, leurs écoles devenaient célèbres et attiraient même des pays éloignés une affluence d'étrangers qui venaient profiter de leurs leçons. Les écoles les plus renommées étaient celles de Reims, de Laon, de Tours, du Mans, d'Angers, de Liège <sup>1</sup>.

Mais nulle part les écoles n'étaient plus nombreuses et plus florissantes qu'à Paris. Une impulsion rapide et forte s'était communiquée à tous les esprits ; l'université de cette capitale ne fut peut-être jamais plus florissante et par le nombre des disciples et par la réputation des maîtres. De toutes les régions de l'Europe on venait étudier à Paris, et tellement que sous le règne de Louis le Jeune, ou du moins au commencement du règne suivant, les Anglais et les Danois y eurent des collèges fondés pour eux. On a conservé plusieurs lettres adressées au roi lui-même par des princes ou des magistrats d'Italie pour recommander des jeunes gens qui venaient s'instruire à Paris. La France était dès lors regardée comme la nation la plus polie, la mieux policée. Thomas Becket, chancelier d'Angleterre, lui rend cet hommage dans une de ses lettres, et d'autres écrivains étrangers confirment ces éloges ; ils la proclamaient mère de la philosophie et des sciences. Les étudiants étaient si nombreux, on mettait tant de prix à les augmenter encore que les lois sont pleines de dispositions qui les favorisaient <sup>2</sup>.

Cette activité intellectuelle des chrétiens se communiqua aux Juifs eux-mêmes. Ils avaient négligé les études depuis le cinquième siècle ; au douzième ils eurent des académies ou écoles célèbres à Narbonne, à Béziers, à Montpellier, à Marseille, à Lunel, au diocèse de Maguelonne et ailleurs. Leurs plus fameux rabbins ou docteurs sont du douzième siècle ; Rabbi Salomon Iarchi, plus connu sous le nom de Raschi, composé de diverses lettres de ces trois noms. Il naquit à Lunel, suivant quelques-uns, mais plus probablement à

Troyes, en Champagne. Doué d'heureuses dispositions pour l'étude, il apprit les langues anciennes, la philosophie, la médecine et l'astronomie ; il devint très-habile dans l'Écriture sainte et dans la jurisprudence hébraïque. Ses progrès furent si rapides dans l'intelligence des livres saints et du Talmud que ses contemporains le regardèrent comme un prodige, et qu'il a été appelé, par excellence et par antonomase, l'interprète de la loi, le prince des commentateurs. Non content d'avoir entendu les hommes les plus instruits que la France possédait alors, il voulut profiter des lumières des étrangers, et dans ce dessein il voyagea en Italie, en Grèce, en Palestine, en Égypte, en Perse, en Allemagne ; il visita toutes les villes où il y avait des académies hébraïques où florissaient les études. Il eut pour maître, en Espagne, Aben-Ezra. On a de Raschi des commentaires sur le Pentateuque, le Cantique, l'Écclesiaste, Ruth, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie, et sur le Talmud. Il ne s'y borne pas à recueillir les historiettes des anciens rabbins et les allégories des talmudistes, il s'attache principalement aux explications littérales des auteurs les plus accrédités, dont il rapporte les expressions mêmes. Son style est concis, obscur, énigmatique. Le mélange continuel des termes empruntés à différentes langues, à l'hébreu, au chaldaïque, au rabbinique, au français de ces temps reculés, augmente l'obscurité et la difficulté de l'entendre. Nicolas de Lyra, Siméon de Moids et plusieurs autres chrétiens l'ont souvent mis à contribution dans leurs écrits.

Chez trois rabbins, du nom de Kimchi, originaires de Narbonne, Joseph et ses deux fils Moïse et David, l'acharnement contre le Christianisme était héréditaire. Joseph et Moïse ont écrit sur la langue hébraïque, ainsi que des commentaires sur certaines parties de la Bible ; David surpassa de beaucoup en science son père et son frère. On a de lui : 1° une grammaire hébraïque, intitulée *Micloth*, ou perfection ; elle a servi de modèle à toutes celles qui ont paru depuis, tant à cause de la méthode qui y règne que pour la netteté du style ; elle a été traduite à l'usage des chrétiens et même des Juifs ; 2° un

<sup>1</sup> *Hist. litt. de France*, t. 9, p. 1-30. Martène, *Vet. Script.*, t. 9, p. 1069. Mabill., *Annal.*, t. 3, p. 330, 331.

— <sup>2</sup> *Hist. litt. de France*, t. 9, p. 6 et 9 ; t. 14, p. 43.



lexique hébraïque, intitulé *Sépher sorosain*, ou Livre des racines, qui n'est pas moins estimé que la grammaire, et qui a servi également de modèle aux dictionnaires subséquents.

Aben-Ezra, fameux rabbin espagnol, surnommé, à cause de la multitude de ses connaissances, le Sage, le Grand, l'Admirable, naquit, suivant l'opinion commune, à Tolède en 1119. Il fut à la fois astronome, philosophe, médecin, philologue et grammairien, possédant à fond toutes les langues savantes et très-versé dans la littérature arabe. Les autres Juifs le vantent, en outre, comme habile cabaliste et l'un des plus fameux interprètes de l'Écriture sainte. Aben-Ezra embrassa effectivement toutes les connaissances, et les perfectionna par de longs voyages en Angleterre, en Italie et en Grèce. Son commentaire complet sur les livres saints a été publié à Venise, en 1526. Aben-Ezra s'y attache plus au sens grammatical des mots qu'aux allégories cabalistiques des rabbins.

Mais le plus célèbre rabbin qu'aient eu les Juifs, c'est Maïmonide, ou Moïse, fils de Maïmon, souvent désigné sous le nom de Rambam, composé de ses initiales. Il naquit à Cordoue l'an 1139, suivant le comput le plus probable. Il étudia la philosophie et la médecine sous le fameux Averroès, qui le prit en amitié à cause de sa pénétration et de ses heureuses dispositions. Lorsque celui-ci eut encouru la disgrâce du souverain de Cordoue et se tint caché pour mettre sa vie en sûreté, Maïmonide, qui seul connaissait le lieu de sa retraite, s'enfuit en Égypte, de peur de succomber à la tentation de le révéler, et il en reçut le surnom d'Égyptien. Après avoir fait pendant quelque temps le commerce des pierreries, il exerça la médecine avec tant de réputation qu'il fut appelé à la cour du sultan Saladin pour être son premier médecin, charge qu'il remplit également sous les deux successeurs de ce prince. La profession de la médecine ne l'empêcha pas de cultiver les autres sciences. Il excella dans la philosophie ; il approfondit la théologie et la jurisprudence des Juifs. Il connaissait les mathématiques, entendait plusieurs langues et écrivait très-bien l'arabe et l'hébreu. Il mourut en 1209 et fut enterré

à Tibériade, conformément à ses dernières volontés. Il fut pleuré de tous ses compatriotes, et même des musulmans, qui avaient souvent recours à ses lumières et qui le consultaient dans leurs maladies. La synagogue ordonna un deuil et un jeûne de trois jours, et l'année de sa mort fut nommée, dans les annales hébraïques, une année de lamentations.

Les principaux ouvrages qu'on a de Maïmonide sont : 1° *Perusch Ha-Mischna*, ou commentaire sur la Mischna. Il est écrit en arabe, mais a été traduit en hébreu par d'autres rabbins. 2° *Iod chazakah*, ou la *main-forte*. C'est un bon abrégé du Talmud, divisé en quatre parties, écrit en hébreu, d'un style très-pur, très-clair et débarrassé de toutes les rêveries rabbiniques. Tout ce qu'il y avait de plus habile parmi les Juifs l'accueillit avec transport ; mais les superstitieux le regardèrent comme la ruine des traditions les plus saintes et accusèrent l'auteur de témérité et d'irréligion. 3° *Moréh Némokim*, ou le *Docteur des Perplexes*. Maïmonide composa cet ouvrage en faveur d'un de ses disciples, pour lui apprendre comment il faut entendre les locutions de l'Écriture sainte qui s'éloignent de l'usage ordinaire et qui ne sont pas susceptibles du sens littéral. Il l'écrivit en arabe et le divisa en trois livres ; on y trouve des choses très-belles, mais un peu obscurcies par les idées des pythagoriciens, des platoniciens et des cabalistes. Le *Docteur des Perplexes*, traduit en hébreu sous les yeux et avec l'approbation de Maïmonide, fut apporté en France. Les rabbins de Montpellier le condamnèrent et en firent brûler tous les exemplaires qu'ils purent se procurer. Cependant les rabbins de Narbonne et de Béziers, qui avaient approuvé l'ouvrage, se prononcèrent hautement contre ses adversaires et les frappèrent d'anathème. En peu de temps le feu de la discorde s'alluma entre les synagogues de France, et le schisme ne fut éteint que quarante ans après, par l'intervention des synagogues d'Espagne et de David Kimchi. En 1520 Justiniani, évêque de Nebbio, fit imprimer à Paris une version latine du *Moréh Némokim*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir les différents articles dans la *Biographie universelle*.

Dans le moment où nous écrivons ces dernières paroles nous arrive une livraison du *Journal asiatique* où se trouvent des circonstances curieuses sur Maïmonide et son époque et qui modifieraient un peu ce qui vient d'être dit. La dynastie musulmane des Almohades, qui s'empara du Magreb ou du Maroc en 1146, et de Cordoue, en Espagne, l'an 1148, força aussitôt les Juifs et les chrétiens ou d'embrasser le mahométisme ou de quitter le pays. Ceux qui ne firent ni l'un ni l'autre furent massacrés, les synagogues et les églises abattues. Presque tous les chrétiens du Magreb se retirèrent en Espagne, très-peu apostasièrent. Il n'en fut pas de même des Juifs; la plupart d'entre eux embrassèrent extérieurement la religion de Mahomet. De ce nombre furent la famille de Maïmonide et Maïmonide lui-même. Mahométans en public, fréquentant les mosquées, y lisant l'Alcoran, ils continuèrent à être Juifs en secret.

Un souverain almohade, se défiant de ces Juifs apostats, leur fit porter une mise particulière, savoir des vêtements jaunes et des turbans de même couleur. « Si j'étais sûr, disait-il, qu'ils sont de vrais musulmans, je leur permettrais de se confondre avec les musulmans par les mariages et sous tous les autres rapports; si, au contraire, j'étais sûr que ce sont des infidèles, je ferais tuer les hommes, je réduirais leurs enfants en servitude et je confisquerais leurs biens au profit des musulmans; mais je balance à leur égard. » Cet état de choses durait encore en 1224. Voilà ce qui, d'après les historiens arabes et d'autres indices, porta Maimonide à quitter l'Occident pour l'Égypte, et non point son dévouement pour Averroès, qu'il paraît avoir eu plutôt pour condisciple que pour maître<sup>1</sup>.

Averroès est le premier et le dernier des cinq ou six mahométans auxquels on peut donner le nom de philosophes; le premier en renommée, le dernier en date. Il naquit à Cordoue au douzième siècle, on ne sait en quelle année, et mourut au Maroc l'an 1198. Il se rendit célèbre comme philosophe et comme médecin. Sa grande réputation vient

surtout de ce qu'il est le premier traducteur arabe de toutes les œuvres d'Aristote. On a supposé longtemps que les docteurs chrétiens du moyen âge, en particulier saint Thomas d'Aquin, ne connaissaient Aristote que par une traduction latine de la traduction arabe d'Averroès; il est reconnu aujourd'hui que c'est une erreur, et que saint Thomas avait à sa disposition non-seulement des versions latines faites sur le grec, mais le texte grec lui-même.

Avicenne est un philosophe arabe qui n'est connu que par quelques citations qu'en font trois docteurs chrétiens: Albert le Grand, saint Thomas et Guillaume de Paris. Algazel, qui naquit l'an 1058 et mourut l'an 1111, a laissé une philosophie qui a été réfutée par Averroès. Avicenne, qui vécut dans le dixième siècle, est plus connu, mais moins comme philosophe que comme médecin. Alfarabi, qui mourut en 950, était Turc d'origine; il a laissé plusieurs ouvrages philosophiques, dont quelques-uns ont été imprimés. Voilà tous les mahométans qui se sont fait un nom dans les sciences. Passé Averroès il n'est plus question d'aucun; encore la première impulsion des mahométans pour les études leur vint-elle des chrétiens, en particulier de saint Jean Damascène. Les encouragements de plusieurs califes n'ont rien produit qui ait passé à la postérité. Entre les sciences et l'Alcoran il existe une antipathie naturelle et incurable; toute la science, comme toute la religion de Mahomet, est à la pointe de l'épée; l'intelligence n'y est pour rien. Aussi les cinq ou six musulmans qui se sont occupés de sciences intellectuelles n'en ont-ils traité le fond ni l'ensemble, Dieu et sa Providence, considérés dans l'ensemble de leurs œuvres et dans l'ensemble des siècles. Tout leur mérite fut d'emprunter la métaphysique et la logique d'Aristote, d'en subtiliser encore les subtilités, moins dans le but d'aucune utilité réelle que par un vain et souvent pénible amusement de l'esprit.

Le Christianisme seul est de sa nature une science, mais une science vivante et inépuisable. Son objet est infini: Dieu et ses œuvres, tant dans l'ordre de la nature que dans

<sup>1</sup> *Journal asiatique de Paris*, 3<sup>e</sup> série, n. 78, juillet, 1842.



l'ordre de la grâce et de la gloire, soit dans le temps, soit dans l'éternité. Et dans cette infinité il y a une multitude de vérités certaines, exprimées en termes précis et authentiques; vérités qui éclairent, élèvent, agrandissent les intelligences, purifient, embrasent, dilatent les cœurs; cœurs et intelligences qui peuvent sans crainte s'épanouir à la science et à l'amour, ayant toujours, pour ne s'égarer pas, une règle vivante et divine dans l'Église de Dieu; Église de Dieu, noviciat de science et d'amour divin pour le ciel; Église de Dieu où le pasteur suprême est toujours un savant, choisi par des savants, qu'il choisit à son tour de toutes les parties de l'humanité chrétienne. C'est ce que voyait le douzième siècle dans la personne d'Adrien IV, ce jeune mendiant d'autrefois, qui, pour sa science et sa vertu, se voit établi unanimement le père des rois et des peuples, le chef et le docteur de l'univers chrétien. En général, dans l'Église catholique, la science et la vertu ont le premier rang, et même la vertu l'emporte sur la science; car l'Église honore d'un culte public bien des hommes vertueux qui n'étaient pas savants, tandis qu'elle n'honore pas un savant qui n'ait été vertueux à un degré héroïque. Dans le monde c'est différent; pour lui, le principal c'est la force et l'adresse, mais surtout le succès.

Depuis le règne d'Otton I<sup>er</sup>, il y avait deux siècles, l'Italie septentrionale ou la Lombardie n'avait plus senti d'une manière durable l'action de la puissance impériale, et même depuis le règne de Henri IV, c'est-à-dire depuis environ quatre-vingts ans, elle avait été laissée à peu près à elle-même. De là était résulté naturellement un nouvel état de choses. Sous la souveraineté ou la suzeraineté réelle ou nominale d'un empereur éventuel d'Allemagne presque toujours absent, il s'était formé en Lombardie, naturellement et par là même légitimement, un grand nombre de villes plus ou moins indépendantes, qui faisaient la guerre et la paix sans qu'on crût nécessaire, ni de part ni d'autre, d'avoir l'assentiment de l'empereur, tout comme les Allemands choisissaient leur roi sans consulter les Italiens. La plus puissante de ces villes

était Milan. Depuis quarante-deux ans elle avait soumis à sa domination celle de Lodi. Au mois de mars 1153 deux citoyens de Lodi se trouvèrent par hasard à la diète que tenait à Constance le roi d'Allemagne, Frédéric I<sup>er</sup>, autrement Frédéric-Barberousse. Ces deux hommes, sans aucune mission de leurs compatriotes, allèrent à l'église, y prirent deux grandes croix, se présentèrent en larmes devant Frédéric, se plaignirent des Milanais, et supplièrent le roi allemand d'avoir pitié de leur patrie, qui n'était plus. Aussitôt le roi Frédéric fait expédier aux Milanais un ordre de rétablir les Lodesans dans leurs anciens privilèges et de renoncer à la juridiction qu'ils s'étaient arrogée sur eux. Il chargea un officier de sa cour, Zwiker d'Apremont, de porter sans délai cet ordre aux consuls et au peuple de Milan.

Les habitants de Lodi furent épouvantés de ce qu'avaient fait leurs deux compatriotes; car, en attendant le lointain secours du roi allemand, ils se voyaient exposés à la prochaine vengeance des Milanais. Ils supplièrent l'officier de ne point faire connaître pour le moment les ordres de son maître. Malgré leurs prières il se rendit à Milan et remit aux magistrats la lettre de Frédéric; mais à peine eut-elle été lue dans l'assemblée du peuple qu'on la mit en pièces et qu'on la foula aux pieds; l'officier n'eut que le temps de prendre la fuite. Cependant les Milanais ne se vengèrent point sur ceux de Lodi; au contraire ils envoyèrent à Frédéric, avec les autres Lombards, le présent que les villes étaient dans l'usage d'offrir à un nouveau souverain. Seulement, ayant appris que ceux de Pavie et de Crémone les avaient servis à la cour allemande, ils essayèrent, en 1154, de s'en venger par des incursions sur leur territoire.

Ces nouvelles firent hâter à Frédéric son expédition d'Italie, ordonnée à la diète de Constance. Vers le mois de novembre 1154, à la tête d'une armée formidable, il campa dans les plaines de Roncaille, près de Plaisance, et y tint l'assemblée générale du royaume de Lombardie. Il commença par priver de leurs fiefs ceux des feudataires qui ne se trouvèrent point à la revue; puis il se

bien recevoir l'empire du monde et réduire les rois de France, d'Espagne et d'Angleterre, au rang de simples vassaux.

Après avoir donc porté solennellement la couronne royale à Pavie, le troisième dimanche après Pâques, il marcha en diligence vers Rome. Le Pape Adrien IV était à Viterbe lorsqu'il apprit son arrivée prochaine. Comme Frédéric ne s'était encore fait connaître en Italie que par l'incendie et la destruction des villes, le Pape eut peur ; il assembla son conseil et envoya au-devant du prince trois cardinaux avec des articles suivant lesquels ils devaient traiter avec lui. Ils le trouvèrent à Saint-Quirice, en Toscane, où il les reçut avec honneur et les mena dans sa tente. Là ils lui exposèrent les ordres qu'ils avaient du Pape, et lui demandèrent, entre autres choses, qu'il leur rendît Arnaud de Bresce ; car il avait été pris par Gérard, cardinal-diacre de Saint-Nicolas, à qui les vicomtes de Campanie l'avaient enlevé, en sorte qu'il était tombé entre les mains du roi.

Frédéric, cédant aux désirs du Pape, remit sans délai Arnaud, qui fut conduit à Rome, où déjà précédemment il avait été déclaré hérétique par le jugement du clergé. En conséquence le préfet de la ville le fit attacher à un poteau et brûler publiquement ; puis on jeta ses cendres dans le Tibre, de peur que la populace n'honorât ses reliques comme celles d'un martyr, et telle fut la fin de ce séditieux <sup>1</sup>.

De son côté le roi Frédéric avait envoyé au Pape Arnold, archevêque de Cologne, et Anselme, évêque d'Havelberg, nouvellement nommé archevêque de Ravenne, pour convenir avec lui des conditions de son couronnement. C'est pourquoi il ne voulut point donner de réponse aux cardinaux que les archevêques ne fussent revenus. Mais le Pape, qui se défiait de Frédéric, et pour cause, en usa de même ; il refusa de rendre réponse aux archevêques jusqu'au retour de ses cardinaux. En attendant il se tenait enfermé à Citta di Castello, forteresse estimée imprenable. Les députés ainsi renvoyés de part et d'autre se rencontrèrent, et d'un

commun accord ils allèrent trouver le roi près de Viterbe, où il était campé. Il convint de donner au Pape ses sûretés, et, par le conseil des seigneurs et des chevaliers de sa suite, assemblés en grand nombre, on apporta en présence des cardinaux les reliques, la croix et l'Évangile, sur chacun desquels un chevalier, choisi d'entre les autres, jura sur son âme et sur celle du roi de conserver au Pape Adrien et aux cardinaux la vie, les membres, la liberté, l'honneur, tous les biens et droits, de s'opposer à qui voudrait leur y nuire et de réparer le tort qui leur serait fait. Les deux cardinaux en ayant fait leur rapport au Pape, il promit de donner au roi la couronne impériale, et ils convinrent du jour et du lieu de leur entrevue.

Le roi étant campé à Sutri, le Pape y vint de Népi le second jour et fut reçu par beaucoup de princes allemands avec une grande multitude de laïques et de clercs. Ils le conduisirent jusqu'à la tente du roi, avec les évêques et les cardinaux de sa suite ; mais, comme le roi ne vint point pour tenir l'étrier au Pape, les cardinaux, indignés, se retirèrent à Citta di Castello. Le Pape, fort embarrassé de cet incident, ne laissa pas de descendre de cheval et de s'asseoir dans le fauteuil qui lui était préparé. Alors le roi vint se prosterner devant lui, et, après lui avoir baisé les pieds, il s'approcha pour recevoir le baiser de paix ; mais le Pape lui dit qu'il ne l'y admettrait pas jusqu'à ce qu'il lui eût rendu l'honneur que tous les empereurs orthodoxes avaient rendu à ses prédécesseurs par respect pour les saints apôtres. Le roi soutint qu'il ne le devait point, et tout le jour suivant se passa en diverses conférences sur ce sujet. Enfin le roi, ayant interrogé les vieux seigneurs qui avaient accompagné l'empereur Lothaire à l'entrevue du Pape Innocent, et s'étant informé soigneusement de la coutume, tant par leur rapport que par les anciens monuments, il fut résolu que le roi ferait les fonctions d'écuyer auprès du Pape ; ce qui fut exécuté le lendemain à la vue de toute l'armée ; il lui tint l'étrier de bonne grâce pendant la longueur d'un jet

<sup>1</sup> Otto Fris., 1. 2, c. 20. Ligurin., 1. 3.

<sup>1</sup> *Acta Adr.*, apud Baron., ann. 1135.



de pierre, et le Pape ensuite le reçut au baiser de paix.

Cependant les Romains, ayant appris l'arrivée du roi, lui envoyèrent des députés, gens habiles et lettrés, qui, ayant reçu un sauf-conduit, se présentèrent devant lui entre Rome et Sutri et lui firent une harangue où ils disaient en substance : « Nous venons, grand roi, de la part du sénat et du peuple romains, vous offrir la couronne impériale, dans l'espérance que vous nous délivrerez du joug injuste des clercs et que vous rendrez à Rome l'empire du monde et son ancienne splendeur, en rétablissant le sénat et l'ordre des chevaliers. Nous vous avons fait notre citoyen et notre prince, d'étranger que vous étiez ; vous devez, de votre côté, nous promettre la confirmation de nos anciennes coutumes et des lois accordées par vos prédécesseurs, donner à nos officiers, qui vous recevront dans le Capitole, jusqu'à la somme de cinq mille livres d'argent, et nous défendre de toute insulte jusqu'à effusion de sang. Nous vous demandons sur tout cela vos lettres et votre serment. »

Ils en auraient dit davantage ; mais le roi, surpris et indigné, leur répondit : « Rome n'est plus ce qu'elle a été ; sa puissance a passé premièrement aux Grecs, puis aux Francs. Il n'est pas vrai que vous m'ayez appelé, ni fait votre citoyen et votre prince ; nos rois Charles et Otton ont conquis par leur valeur Rome et l'Italie sur les Grecs et les Lombards, sans en avoir obligation à personne, et ils les ont jointes à l'empire des Francs. Il est vrai que vous avez imploré notre secours contre des ennemis dont vous ne pouviez vous délivrer ni par vous-mêmes, ni par le secours des Grecs trop amollis. Enfin je suis votre maître par une possession légitime, et le Sicilien en qui vous avez confiance ne vous affranchira pas de mon pouvoir. Quant au serment que vous demandez, ce n'est pas aux sujets à faire la loi au prince. Je conviens que je vous dois la justice et la protection, sans qu'il soit besoin d'en faire le serment, et, pour l'argent, je ne suis pas votre prisonnier pour marchander avec moi : je fais mes libéralités comme il me plaît. »

Quelques-uns des assistants demandèrent

aux députés s'ils avaient encore quelque chose à dire. Après avoir un peu délibéré ils répondirent qu'ils voulaient auparavant rapporter à leurs concitoyens ce qu'ils avaient entendu, et que, suivant leur conseil, ils reviendraient vers le roi. Ils s'en retournèrent ainsi. Le roi, se doutant de leur artifice, consulta le Pape, qui lui dit : « Mon fils, vous connaîtrez encore mieux par expérience les artifices des Romains, et qu'ils ne sont venus et retournés que pour vous tromper. Mais il faut les prévenir. Envoyez promptement de vos meilleures troupes se saisir de la cité Léonine et de l'église de Saint-Pierre, que je vous ferai remettre. » La chose fut ainsi exécutée, et le roi envoya pour cet effet mille chevaliers dès la nuit même.

Le lendemain matin le Pape Adrien partit le premier, avec les cardinaux et le clergé, pour aller attendre le roi à Saint-Pierre. Le roi suivit avant l'heure de tierce, accompagné d'une grande multitude de gens armés marchant en bon ordre. Étant arrivé il quitta ses habits ordinaires pour en prendre d'autres de cérémonie, et vint à l'église de Sainte-Marie de la Tour, où le Pape l'attendait devant l'autel. Là il fit le serment ordinaire pour la sûreté du Pape, porté par le cérémonial. Le Pape l'y laissa et monta à l'autel de Saint-Pierre ; le roi le suivit avec la procession, et, quand il fut dans l'église, le premier des évêques-cardinaux dit sur lui la première oraison, deux évêques dirent la seconde, et un troisième dit la dernière et lui fit l'onction devant la confession de Saint-Pierre. On dit la messe de la sainte Vierge, parce que c'était un samedi. Le graduel étant chanté, le roi s'approcha du Pape et reçut de sa main l'épée, le sceptre et enfin la couronne impériale. A ce moment les Allemands poussèrent des cris de joie. Ainsi fut couronné l'empereur Frédéric I<sup>er</sup>, le samedi 18 juin 1155, la quatrième année de son règne. La cérémonie fut achevée paisiblement avant l'heure de none, et l'empereur se retira dans son camp sous les murs de la ville, le Pape demeurant au palais, près de Saint-Pierre.

Mais les Romains, irrités de ce qu'il n'avait pas attendu leur consentement pour couronner Frédéric, sortirent du château Saint-

Ange, dont ils étaient maîtres, se jetèrent en furie sur quelques-uns des écuyers de l'empereur qui étaient demeurés à Saint-Pierre et les tuèrent dans l'église même. L'empereur vint avec ses troupes ; on combattit depuis environ quatre heures du soir jusqu'à la nuit. Les Romains furent battus ; il y en eut près de mille tués et deux cents pris ; mais le Pape fit tant par ses prières qu'il obtint leur liberté <sup>1</sup>.

Après quoi le Pape et l'empereur s'éloignèrent de Rome et s'arrêtèrent à Pontelucano, près de Tibur, pour y célébrer la Saint-Pierre. Pendant la messe le Pape donna l'absolution à tous ceux qui avaient répandu le sang dans le combat contre les Romains, comme l'ayant fait en guerre juste <sup>2</sup>.

Alors les Tiburtins apportèrent à l'empereur les clefs de leur ville, déclarant qu'ils se donnaient à lui ; mais le Pape et le clergé de Rome qui l'accompagnait le trouvèrent fort mauvais, et représentèrent à l'empereur que cette ville appartenait à l'Église romaine et que les Tiburtins avaient fait serment au Pape Adrien. L'empereur, en ayant délibéré avec les seigneurs de sa cour, reconnut la vérité du fait et rendit la ville. Il considéra de plus qu'ayant déjà les Romains contre lui il ne devait pas s'indisposer encore le Pape, qui pouvait lui rendre ennemis le prince de Capoue, le duc d'Apulie, et même traiter à son désavantage avec le roi de Sicile. Il rendit donc Tibur au Pape et lui en donna ses lettres, où toutefois on mit la clause « sauf le droit impérial <sup>3</sup>. » Comme empereur d'Occident Frédéric était le défenseur titulaire et armé de l'Église romaine, et avait, en cette qualité, certains droits et prérogatives.

Cependant les chaleurs de l'été et les maladies qui se mirent dans l'armée de l'empereur l'obligèrent à quitter l'Italie. En chemin il prit et ruina par les flammes la ville de Spolète, pour avoir usé de fraude dans le paiement des tributs, mais surtout pour avoir arrêté et refusé de remettre en liberté un de ses ambassadeurs, qui venait le rejoindre. Étant à Ancône il reçut deux ambassadeurs de Manuel Comnène, empereur de Constan-

tinople, qui voulurent le persuader de passer en Apulie pour faire la guerre à Guillaume, roi de Sicile, leur ennemi commun, lui promettant pour cet effet de grandes sommes d'argent ; le Pape l'y excitait de son côté ; mais l'état de l'armée de Frédéric ne le lui permit pas. Il se contenta d'envoyer à Constantinople Guibald, abbé de Corbie et de Stavelo, et retourna en Allemagne <sup>4</sup>.

A Vérone son armée courut un grand danger. C'était l'usage des Véronais de ne point accorder aux armées impériales un passage au travers de leur ville. Pour s'en dispenser et se mettre à l'abri du pillage des Allemands ils leur bâtissaient un pont sur l'Adige, en dehors des murs. Mais Frédéric et son armée, depuis Asti jusqu'à Spolète, avaient marqué leur route par l'incendie et le massacre ; les Véronais voulurent venger la cause des Lombards. Le pont sur l'Adige allait être un piège. Les barques qui le composaient étaient à peine assez liées pour résister à la force du courant, et, tandis que l'armée allemande le traversait, d'énormes masses de bois, qu'on faisait descendre le long du fleuve, devaient le frapper et le rompre ; mais les Allemands le passèrent plus tôt et plus vite qu'on ne s'y attendait ; le pont ne se rompit qu'après leur passage, et plusieurs Véronais y périrent en poursuivant les Allemands <sup>5</sup>.

Frédéric avait du caractère et de l'énergie. Avec l'intelligence du rôle providentiel d'un empereur d'Occident, avec plus de sagesse dans le choix des moyens, il eût été un autre Charlemagne. Faute de cette intelligence et de cette sagesse il ne déploiera qu'une énergie brute et souvent brutale. Il croyait, par ses sanglantes rigueurs, avoir dompté les Italiens ; il se trompait. A peine eut-il quitté Pavie pour aller à Rome que les Milanais rebâtirent les maisons et les murs de Tortone, et ensuite ceux de Lunel, malgré l'opposition des Pavesans. Ils rebâtirent et fortifièrent les ponts que Frédéric avait brûlés, prirent une vingtaine de châteaux qui avaient embrassé le parti de l'empereur, forcèrent les Pavesans à une paix humiliante et batti-

<sup>1</sup> Acta. Baron., ann. 1155. — <sup>2</sup> Otton, l. 2, c. 23. —

<sup>3</sup> Acta. Baron., ann. 1155.

<sup>4</sup> Otton, l. 2, c. 24. — <sup>5</sup> Id., l. 2, c. 25.



rent le marquis de Montferrat. A leur exemple la Lombardie entière prit un aspect hostile pour les Allemands, et Frédéric apprit bientôt que, loin d'avoir affermi sur sa tête la couronne d'Italie, sa première expédition n'avait servi qu'à le rendre plus odieux et moins respecté qu'aucun de ses prédécesseurs<sup>1</sup>.

Dans l'Italie méridionale Roger, premier roi de Sicile, était mort dès le 27 février de l'année précédente (1154), après avoir régné vingt-deux ans. Il avait fait couronner, deux ans auparavant, son fils Guillaume, qui lui succéda, et régna encore douze ans; il est connu sous le nom de Guillaume le Mauvais, que lui méritèrent sa mollesse et sa lâcheté. Il se laissait gouverner par un de ses favoris. A la mort de son père il demanda au Pape Adrien la confirmation de son royaume; ne l'ayant pas obtenue, il attaqua les terres de l'Eglise romaine, assiégea Bénévent et prit plusieurs places en Campanie. C'est pourquoi le Pape l'excommunia; ce qui, joint aux autres causes, le rendit méprisable aux seigneurs d'Apulie. Ils envoyèrent donc des députés au Pape, comme à leur seigneur souverain, l'invitant à venir recevoir leurs hommages. Pour cet effet il passa en Campanie avec une armée, vers le Saint-Michel 1155, et se fit reconnaître dans tout le pays jusqu'à Bénévent. Dans le même temps il reçut une lettre de l'empereur Manuel, qui lui demandait trois villes maritimes en Apulie, offrant de l'aider de troupes et d'argent, pour faire la guerre à Guillaume et le chasser de la Sicile.

Le roi Guillaume, voyant le péril qui le menaçait, envoya au Pape l'évêque de Catane avec pouvoir de traiter de la paix. Il demandait premièrement d'être absous de l'excommunication; puis il offrait de faire au Pape foi et hommage, de rendre la liberté à toutes les églises de ses terres, de donner trois places en propriété à l'Eglise romaine, d'aider au Pape à soumettre les Romains, et enfin de lui donner autant d'argent que les Grecs lui en offraient. Le Pape, voyant ces propositions si avantageuses, envoya à Salerne, où étaient les députés du roi, Hurald, cardinal-

évêque d'Ostie, pour s'en assurer, et, trouvant qu'elles étaient sérieuses, il voulait les accepter; mais la plus grande partie des cardinaux, pleins de hauteur et de vaines espérances n'en furent pas d'avis. Comme le Pape ne voulut pas aller contre l'avis du grand nombre les conditions furent refusées<sup>1</sup>. On eut lieu de s'en repentir.

L'année suivante (1156) le roi Guillaume vint de Sicile avec une armée qui battit les Grecs près de la ville de Brindes, prit et rasa celle de Bari, et enfin vint assiéger le Pape dans Bénévent. Le Pape, ne se voyant pas en état de résister, fut contraint de faire la paix à des conditions désavantageuses, au lieu de celles qu'il avait refusées l'année d'avant. Les conditions du traité furent différentes pour les terres d'Italie et pour la Sicile.

Quant à la Pouille, la Calabre et les autres pays voisins, il fut dit: « Si un clerc a un différend avec un autre clerc en matière ecclésiastique, et que ce différend ne puisse être terminé par le chapitre, l'évêque ou une autre personne ecclésiastique dans la province, alors il pourra appeler au Pape. Dans ces mêmes provinces on pourra faire des translations d'une église à l'autre, en cas de nécessité ou d'utilité, par la permission du Pape. Il pourra consacrer les églises de ces provinces et les visiter, excepté celle où le roi se trouvera en personne. Il pourra aussi y envoyer des légats, à condition qu'ils ne pilleront point les terres ecclésiastiques.

« Quant à la Sicile, l'Eglise romaine y aura droit de consacrer et de visiter les églises, et, si le Pape appelle quelques personnes ecclésiastiques, le roi pourra retenir ceux qu'il jugera à propos, soit pour le service de l'Eglise, soit pour le couronner lui-même. L'Eglise romaine aura en Sicile les mêmes droits que dans le reste du royaume, excepté l'appellation et la légation, qui n'y auront lieu qu'à la prière du roi. Pour les élections, le clergé les tiendra secrètes jusqu'à ce qu'il les ait déclarées au roi, qui y donnera son consentement s'il n'a pas quelque puissante raison d'exclusion contre la personne élue. »

<sup>1</sup> Sigon., *de Regno Ital.*, l. 12. Sir Raul, *de Gest. Freder.* Tristan Calchus, l. 8.

<sup>1</sup> *Acta Adr. Baron.*, ann. 1155.

A ces conditions le roi promit de faire hommage au Pape du royaume de Sicile, du duché de Pouille, de la principauté de Capoue et de toutes leurs dépendances, et de payer le tribut annuel, comme ses prédécesseurs; il en donna sa bulle d'or, datée devant Bénévent au mois de juin 1156. Le Pape Adrien donna sa bulle de la même date, par laquelle il déclare avoir fait ce traité étant à Bénévent, en sûreté et en liberté, et y donner son consentement. Ensuite le roi vint à l'église de Saint-Marcien, près de la ville, s'y prosterna aux pieds du Pape et lui fit hommage lige en présence de plusieurs évêques, cardinaux, comtes, barons et autres. Ce fut Otton Frangipane qui fit le serment pour le roi, que le Pape reçut au baiser de paix, et ce prince fit de grands présents au Pape, aux cardinaux et à toute la cour romaine, en or, en argent et en draps de soie. Le Pape et le roi se séparèrent contents; mais les cardinaux attachés à l'empereur Frédéric furent mal satisfaits de ce traité, comme lui étant préjudiciable et honteux à l'Église romaine. C'étaient les mêmes qui avaient empêché le Pape d'accepter les conditions plus avantageuses de l'année précédente <sup>1</sup>.

Les propositions que l'empereur Manuel fit au Pape Adrien et à l'empereur Frédéric contre le roi de Sicile furent une occasion pour le Pape de travailler à la réunion de l'Église de Constantinople; il en écrivit à Basile d'Acride, archevêque de Thessalonique, par les deux nonces qu'il envoyait à l'empereur Manuel, en l'exhortant à travailler à cette réunion. « Il n'y a, dit-il à Basile, qu'une Église, qu'une arche de sanctification, où chacun des fidèles doit entrer pour se sauver du déluge, sous la conduite de saint Pierre. Vous n'ignorez pas que, selon la doctrine des saints Pères, l'Église romaine a la primauté sur toutes les Églises, et qu'il en a été ordonné ainsi pour ôter entre elles toute division. Revenez donc premièrement à l'unité, et ensuite donnez vos soins à y faire revenir votre peuple avec votre Église, et faites que tous ceux qui sont chargés du soin des brebis du Seigneur retournent au troupeau de saint

Pierre, à qui Jésus-Christ en a confié la garde, comme des autres <sup>1</sup>. »

L'archevêque de Thessalonique répondit en ces termes : « Très-saint Pape, nous avons lu vos lettres et nous y avons reconnu la sublimité de votre intelligence, la profondeur de votre humilité, la largeur de votre dilection envers Dieu. Aussi votre cœur apostolique ne se rétrécit point, il dilate au contraire ses entrailles pour accueillir et reconquérir les chrétiens de toutes les Églises. Par les caractères écrits nous avons entendu votre voix nous parlant et aux oreilles et à l'âme; nous vous avons entendu nous parlant et comme père, et comme pasteur, ou plutôt comme archipasteur <sup>2</sup>. Père, vous rassemblez dans votre sein paternel ceux de vos enfants qui semblent s'éloigner de vous, et vous ne cessez d'en avoir soin; pasteur, vous les rappelez comme des brebis errantes; pasteur des pasteurs <sup>3</sup>, vous nous enseignez la science pastorale que vous avez apprise de Dieu, à ne pas négliger les troupeaux, mais à y veiller de toutes nos forces et guérir soigneusement ce qui est malade. Nous vous avons entendu nous rappelant à vous, et nous nous sommes retournés à votre voix. Si nous nous regardions comme des fils étrangers à Votre Sainteté, si nous avions voulu nous séparer de votre sollicitude pastorale, nous n'en aurions pas reconnu la voix comme la voix paternelle, nous ne nous serions pas retournés comme au rappel du pasteur; car, suivant la parole du Seigneur, nul ne reconnaîtra jamais la voix des étrangers; au contraire il s'enfuira d'elle. En quoi donc, très-saint Père, peut nous regarder la parabole de la brebis égarée ou l'image de la drachme perdue? Car nous ne convenons pas que nous soyons sortis de votre sein, nous ne repoussons ni la qualité de vos enfants, ni votre autorité pastorale, pour mériter ce reproche. Par la grâce de Dieu nous sommes fermes dans la confession du bienheureux Pierre. Celui qu'il a confessé et prêché nous le confessons et nous le prêchons. Nous n'innovons rien contre les décrets des Pères; nous ne retrans-

<sup>1</sup> *Acta*. Baron., ann. 1156. Adrien, *epist.* 8. Radevic, 1. 2, c. 52.

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 21, p. 795-799. — <sup>2</sup> Ἡκοῦσαμεν λαλοῦντος ὡς πατρὸς, ὡς ποιμένος, μᾶλλον δὲ ὡς ἀρχιποιμένος. — <sup>3</sup> Ποιμένων ποιμήν.



chons rien des paroles de l'Évangile ni des Épîtres des apôtres. Nous prêchons et nous enseignons les mêmes choses que vous, moi et tous ceux qui sont du siège de Constantinople. Nous n'avons avec vous qu'un même langage sur la foi ; le sacrifice que nous offrons dans les Églises d'Orient est le même qu'on offre dans les Églises d'Occident, auxquelles vous présidez. Si quelques petits sujets de scandale nous ont éloignés les uns des autres, c'est à Votre Sainteté à les faire disparaître et à rendre parfaite l'union des Églises ; c'est à Votre Sainteté, qui, à l'exemple du Christ, regarde comme du haut du ciel et a tout à la fois et la volonté et le pouvoir de réunir ce qui est séparé. Quant à nous, nous sommes petit, nous présidons à un petit troupeau ; nous n'avons qu'une science médiocre, une petite goutte de science, sans aucune vertu, et, si Votre Sainteté a soupçonné de nous quelque chose de grand, c'est qu'elle a été abusée par la charité de quelques pèlerins qui nous ont parlé. Mais pour votre perfection, qui, et quant au trône, et quant à la science, et quant à l'illustration de la vie, reproduit une image et une ressemblance du Christ infiniment parfaites, elle a toute-puissance pour ôter tous les sujets de dissension et pour rendre aux Églises une union solide ; en quoi vous serez parfaitement secondé par notre pieux et puissant empereur, à la volonté de qui nous nous empresserons d'obéir <sup>1</sup>. »

Ainsi, dans la seconde moitié du douzième siècle, d'après le témoignage de l'archevêque de Thessalonique, les Grecs n'avaient pas encore rompu formellement avec l'Église romaine ; ils reconnaissaient encore le Pontife romain pour leur père, leur pasteur et même le pasteur des pasteurs ; les évêques mêmes se disaient encore ses enfants et ses ouailles. Ceci est d'autant plus vrai et plus remarquable que ces deux lettres se trouvent et dans le code du droit grec, et dans les commentaires de Zonare sur les canons des conciles.

Jean Zonare, historien et canoniste grec dans le douzième siècle, fut élevé, par sa

naissance et son mérite, à la place de secrétaire d'État sous Jean et Manuel Comnène ; mais, la mort de sa femme l'ayant dégoûté du monde, il se retira dans une île éloignée pour y prendre l'habit monastique. Les ouvrages qui restent de lui prouvent qu'il sut mettre à profit le loisir que lui procura la vie solitaire. Ce sont : 1° des *Annales* qui vont depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, en 1118 ; il est moins diffus que plusieurs autres historiens de sa nation ; aussi n'a-t-il prétendu écrire qu'un abrégé ; 2° des commentaires estimés sur les canons des apôtres, des conciles, et sur les épîtres canoniques des Papes ; 3° divers traités ou discours, et enfin plusieurs ouvrages manuscrits.

L'archevêque Basile de Thessalonique étant mort quelque temps après, des clercs pillèrent ses biens, par un abus qui avait lieu en Orient, comme nous l'avons vu quelquefois en Occident. Constantin, son successeur, s'en plaignit dans un concile de Constantinople du mois de mars 1156, sous le patriarche Luc Chrysoberge, successeur de Constantin Chliarène. Le concile rappela et renouvela les canons de l'Église et les lois impériales qui défendaient ces pillages <sup>1</sup>. Dès l'année précédente, au mois de septembre, l'empereur Manuel avait fait une constitution sur le même objet, mais principalement contre les laïques. « Nous avons appris, dit-il, qu'à la mort des évêques, quelquefois même avant qu'ils soient enterrés, les officiers des lieux entrent dans leurs maisons, en emportent tout ce qu'ils y trouvent et se mettent en possession des immeubles de leurs églises. C'est pourquoi nous défendons aux ducs, ou à quelques autres officiers que ce soit, d'en user de la sorte. Mais, si l'évêque a fait un testament, il sera exécuté sur les meubles trouvés en sa maison ; s'il n'en a point fait, tout sera réglé selon les canons et les lois. Quant aux immeubles de l'Église vacante, ni les ducs ni les autres officiers n'y mettront le pied et n'en enlèveront rien ; mais tout sera administré selon les canons jusqu'à ce que le successeur en prenne le gouvernement. Le

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 21, p. 800-802. Baron., ann. 1155.

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 21, p. 839-842.

A ces conditions le roi promit de faire hommage au Pape du royaume de Sicile, du duché de Pouille, de la principauté de Capoue et de toutes leurs dépendances, et de payer le tribut annuel, comme ses prédécesseurs; il en donna sa bulle d'or, datée devant Bénévent au mois de juin 1156. Le Pape Adrien donna sa bulle de la même date, par laquelle il déclare avoir fait ce traité étant à Bénévent, en sûreté et en liberté, et y donner son consentement. Ensuite le roi vint à l'église de Saint-Marcien, près de la ville, s'y prosterna aux pieds du Pape et lui fit hommage lige en présence de plusieurs évêques, cardinaux, comtes, barons et autres. Ce fut Otton Frangipane qui fit le serment pour le roi, que le Pape reçut au baiser de paix, et ce prince fit de grands présents au Pape, aux cardinaux et à toute la cour romaine, en or, en argent et en draps de soie. Le Pape et le roi se séparèrent contents; mais les cardinaux attachés à l'empereur Frédéric furent mal satisfaits de ce traité, comme lui étant préjudiciable et honteux à l'Église romaine. C'étaient les mêmes qui avaient empêché le Pape d'accepter les conditions plus avantageuses de l'année précédente <sup>1</sup>.

Les propositions que l'empereur Manuel fit au Pape Adrien et à l'empereur Frédéric contre le roi de Sicile furent une occasion pour le Pape de travailler à la réunion de l'Église de Constantinople; il en écrivit à Basile d'Acride, archevêque de Thessalonique, par les deux nonces qu'il envoyait à l'empereur Manuel, en l'exhortant à travailler à cette réunion. « Il n'y a, dit-il à Basile, qu'une Église, qu'une arche de sanctification, où chacun des fidèles doit entrer pour se sauver du déluge, sous la conduite de saint Pierre. Vous n'ignorez pas que, selon la doctrine des saints Pères, l'Église romaine a la primauté sur toutes les Églises, et qu'il en a été ordonné ainsi pour ôter entre elles toute division. Revenez donc premièrement à l'unité, et ensuite donnez vos soins à y faire revenir votre peuple avec votre Église, et faites que tous ceux qui sont chargés du soin des brebis du Seigneur retournent au troupeau de saint

Pierre, à qui Jésus-Christ en a confié la garde, comme des autres <sup>1</sup>. »

L'archevêque de Thessalonique répondit en ces termes : « Très-saint Pape, nous avons lu vos lettres et nous y avons reconnu la sublimité de votre intelligence, la profondeur de votre humilité, la largeur de votre dilection envers Dieu. Aussi votre cœur apostolique ne se rétrécit point, il dilate au contraire ses entrailles pour accueillir et reconquérir les chrétiens de toutes les Églises. Par les caractères écrits nous avons entendu votre voix nous parlant et aux oreilles et à l'âme; nous vous avons entendu nous parlant et comme père, et comme pasteur, ou plutôt comme archipasteur <sup>2</sup>. Père, vous rassemblez dans votre sein paternel ceux de vos enfants qui semblent s'éloigner de vous, et vous ne cessez d'en avoir soin; pasteur, vous les rappelez comme des brebis errantes; pasteur des pasteurs <sup>3</sup>, vous nous enseignez la science pastorale que vous avez apprise de Dieu, à ne pas négliger les troupeaux, mais à y veiller de toutes nos forces et guérir soigneusement ce qui est malade. Nous vous avons entendu nous rappelant à vous, et nous nous sommes retournés à votre voix. Si nous nous regardions comme des fils étrangers à Votre Sainteté, si nous avions voulu nous séparer de votre sollicitude pastorale, nous n'en aurions pas reconnu la voix comme la voix paternelle, nous ne nous serions pas retournés comme au rappel du pasteur; car, suivant la parole du Seigneur, nul ne reconnaîtra jamais la voix des étrangers; au contraire il s'enfuira d'elle. En quoi donc, très-saint Père, peut nous regarder la parabole de la brebis égarée ou l'image de la drachme perdue? Car nous ne convenons pas que nous soyons sortis de votre sein, nous ne repoussons ni la qualité de vos enfants, ni votre autorité pastorale, pour mériter ce reproche. Par la grâce de Dieu nous sommes fermes dans la confession du bienheureux Pierre. Celui qu'il a confessé et prêché nous le confessons et nous le prêchons. Nous n'innovons rien contre les décrets des Pères; nous ne retrans-

<sup>1</sup> *Acta*. Baron., ann. 1156. Adrien, *epist.* 8. Radevic, l. 2, c. 52.

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 21, p. 795-799. — <sup>2</sup> Ἠκούσαμεν λαλῶντος ὡς πατὴρ, ὡς ποιμένας, μᾶλλον δὲ ὡς ἀρχιεπίσκοπος. — <sup>3</sup> Ποιμένων ποιμήν.



chons rien des paroles de l'Évangile ni des Épîtres des apôtres. Nous prêchons et nous enseignons les mêmes choses que vous, moi et tous ceux qui sont du siège de Constantinople. Nous n'avons avec vous qu'un même langage sur la foi ; le sacrifice que nous offrons dans les Églises d'Orient est le même qu'on offre dans les Églises d'Occident, auxquelles vous présidez. Si quelques petits sujets de scandale nous ont éloignés les uns des autres, c'est à Votre Sainteté à les faire disparaître et à rendre parfaite l'union des Églises ; c'est à Votre Sainteté, qui, à l'exemple du Christ, regarde comme du haut du ciel et a tout à la fois et la volonté et le pouvoir de réunir ce qui est séparé. Quant à nous, nous sommes petit, nous présidons à un petit troupeau ; nous n'avons qu'une science médiocre, une petite goutte de science, sans aucune vertu, et, si Votre Sainteté a soupçonné de nous quelque chose de grand, c'est qu'elle a été abusée par la charité de quelques pèlerins qui nous ont parlé. Mais pour votre perfection, qui, et quant au trône, et quant à la science, et quant à l'illustration de la vie, reproduit une image et une ressemblance du Christ infiniment parfaites, elle a toute-puissance pour ôter tous les sujets de dissension et pour rendre aux Églises une union solide ; en quoi vous serez parfaitement secondé par notre pieux et puissant empereur, à la volonté de qui nous nous empresserons d'obéir <sup>1</sup>. »

Ainsi, dans la seconde moitié du douzième siècle, d'après le témoignage de l'archevêque de Thessalonique, les Grecs n'avaient pas encore rompu formellement avec l'Église romaine ; ils reconnaissaient encore le Pontife romain pour leur père, leur pasteur et même le pasteur des pasteurs ; les évêques mêmes se disaient encore ses enfants et ses ouailles. Ceci est d'autant plus vrai et plus remarquable que ces deux lettres se trouvent et dans le code du droit grec, et dans les commentaires de Zonare sur les canons des conciles.

Jean Zonare, historien et canoniste grec dans le douzième siècle, fut élevé, par sa

naissance et son mérite, à la place de secrétaire d'État sous Jean et Manuel Comnène ; mais, la mort de sa femme l'ayant dégoûté du monde, il se retira dans une île éloignée pour y prendre l'habit monastique. Les ouvrages qui restent de lui prouvent qu'il sut mettre à profit le loisir que lui procura la vie solitaire. Ce sont : 1° des *Annales* qui vont depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, en 1118 ; il est moins diffus que plusieurs autres historiens de sa nation ; aussi n'a-t-il prétendu écrire qu'un abrégé ; 2° des commentaires estimés sur les canons des apôtres, des conciles, et sur les épîtres canoniques des Papes ; 3° divers traités ou discours, et enfin plusieurs ouvrages manuscrits.

L'archevêque Basile de Thessalonique étant mort quelque temps après, des clerics pillèrent ses biens, par un abus qui avait lieu en Orient, comme nous l'avons vu quelquefois en Occident. Constantin, son successeur, s'en plaignit dans un concile de Constantinople du mois de mars 1156, sous le patriarche Luc Chrysoberge, successeur de Constantin Chliarène. Le concile rappela et renouvela les canons de l'Église et les lois impériales qui défendaient ces pillages <sup>1</sup>. Dès l'année précédente, au mois de septembre, l'empereur Manuel avait fait une constitution sur le même objet, mais principalement contre les laïques. « Nous avons appris, dit-il, qu'à la mort des évêques, quelquefois même avant qu'ils soient enterrés, les officiers des lieux entrent dans leurs maisons, en emportent tout ce qu'ils y trouvent et se mettent en possession des immeubles de leurs églises. C'est pourquoi nous défendons aux ducs, ou à quelques autres officiers que ce soit, d'en user de la sorte. Mais, si l'évêque a fait un testament, il sera exécuté sur les meubles trouvés en sa maison ; s'il n'en a point fait, tout sera réglé selon les canons et les lois. Quant aux immeubles de l'Église vacante, ni les ducs ni les autres officiers n'y mettront le pied et n'en enlèveront rien ; mais tout sera administré selon les canons jusqu'à ce que le successeur en prenne le gouvernement. Le

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 21, p. 800-802. Baron., ann. 1155.

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 21, p. 839-842.

tout sous peine de punition corporelle, même de mutilation de membres, de long exil et de restitution au double <sup>1</sup>. »

Quelque temps auparavant, le patriarche Constantin Chliarène vivant encore, on avait examiné, dans un autre concile de Constantinople, le cas de ceux qui tueraient des voleurs. Après avoir rappelé les lois civiles et les lois ecclésiastiques à ce sujet, il fut résolu que ceux qui tuaient un voleur en se défendant feraient la même pénitence que ceux qui tuaient à la guerre, mais que ceux qui tueraient un voleur pouvant se sauver sans cela seraient punis plus sévèrement. Voilà pour les laïques. Quant aux clercs, quiconque d'entre eux a tué quelqu'un, n'importe comment, il sera déposé <sup>2</sup>.

Au mois de janvier 1156 avait eu lieu, à Constantinople, un autre concile, sur lequel on n'avait jusqu'à présent que des renseignements incomplets, mais dont le cardinal Mai vient de retrouver les actes <sup>3</sup>. L'objet de cette assemblée était une question de doctrine. Il est dit à Jésus-Christ dans la liturgie grecque : « Vous êtes à la fois et celui qui offre, et celui qui est offert, et celui qui reçoit l'offrande. » Mais, au milieu du douzième siècle, un diacre de Constantinople, Sotéricus, élu patriarche d'Antioche, soutint avec trois autres ecclésiastiques que le sacrifice de la messe était offert au Père et au Saint-Esprit, mais non pas au Fils, et il publia un dialogue pour accréditer cette opinion. Cette nouveauté causa beaucoup de rumeur. Le 26 janvier le patriarche Constantin, qui mourut quelque temps après, rassembla au palais patriarcal, dans l'église ou chapelle de Saint-Thomas, les évêques qui se trouvaient à Constantinople, ainsi que les principaux sénateurs, et parmi eux Nicolas Zonare. On posa ainsi la question : « Est-il vrai que le sacrifice de son corps et de son sang, que le Verbe incarné offrit au temps de sa Passion et que les prêtres offrent chaque jour en mémoire de lui, n'a pas été offert ni ne l'est au Fils, mais seulement au Père ? » Le métropolitain de Russie, qui était sur le point de re-

tourner dans sa province, déclara, comme il avait déjà fait, que le sacrifice vivifiant offert d'abord par notre Sauveur Jésus-Christ, et ensuite jusqu'à nos jours, n'a pas été offert et ne l'est pas seulement au Père, mais encore au Fils et au Saint-Esprit, en un mot à la Divinité unique, conaturelle et coéternelle dans la trinité des personnes. « Voilà ce que je crois fermement, voilà ce qui est incontestablement démontré par les divines Écritures, voilà le dogme pour lequel je suis prêt à mourir. » L'archevêque d'Éphèse, sans attendre que son tour vînt, se leva aussitôt et déclara qu'il pensait comme celui de Russie, et qu'il souffrirait volontiers la mort pour cette confession. Tous les évêques professaient la même doctrine, principalement Nicolas, patriarche de Jérusalem. Les sénateurs, ainsi que les ministres inférieurs de l'Église de Constantinople, pensèrent comme les évêques. Michel, le premier des défenseurs, dit qu'il avait douté autrefois, mais que désormais il suivrait la sentence du concile. L'archevêque de Durazzo demanda du temps pour s'instruire plus à fond de la matière. On commença donc à lire les autorités des Pères. On n'avait pas fini lorsque l'archevêque s'avança au milieu du concile et dit : « Je suis convaincu par ce que je viens d'entendre, je n'ai plus aucun doute, et je souscris à la sentence de mes frères. Je confesse donc franchement que ce n'est pas au Père seul, mais encore au Fils et à toute la sainte Trinité, qu'a été offert le corps et le sang du Sauveur lors de sa Passion, et que de même les saints mystères offerts tous les jours par les prêtres le sont à la Divinité en trois personnes. » Alors tous les évêques, ayant à leur tête les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, décidèrent que les auteurs de la nouvelle hérésie, s'ils y persistaient, seraient soumis à l'anathème.

Autorités des Pères lues dans le concile, pour établir que chaque jour est immolé l'Agneau de Dieu, le Fils du Père, qui ôte les péchés du monde, ainsi que le disent à voix basse ceux qui chaque jour accomplissent le Sacrifice mystique : André de Crète en son discours sur les Rameaux de palmes, Léon de Bulgarie en sa lettre sur les Azymes, Théo-

<sup>1</sup> Const., *Jus Græco-Rom.*, l. 2, p. 154. — <sup>2</sup> Mansi, *Concil.*, t. 21, p. 833-836. — <sup>3</sup> Mai, *Spicilegium Romanum*, t. 10, p. 1-93.



doret, saint Basile, saint Jean Damascène, saint Chrysostome en neuf endroits, saint Grégoire de Nazianze, saint Maxime, Photius, saint Athanase, et saint Cyrille d'Alexandrie.

Autorités des Pères lues dans le même concile pour établir que c'est le même qui offre comme pontife, qui est offert comme victime, et qui reçoit comme Dieu, savoir Notre-Seigneur Jésus-Christ : c'est d'abord cette prière de saint Basile dans sa liturgie : « Daignez permettre que ces dons vous soient offerts pour moi pécheur et votre serviteur indigne ; car vous êtes l'offrant, et l'offert, et l'acceptant, et le distributeur, notre Dieu. » Saint Cyrille d'Alexandrie enseigne la même chose dans quatre endroits différents : « Buons sur sang adorable, dit-il sur la Cène mystique, pour la rémission de nos péchés et pour participer à l'immortalité en lui, croyant qu'il est à la fois prêtre et victime, le même qui offre, qui est offert, qui reçoit et qui distribue. Et nous ne divisons point pour cela en deux personnes la divine, et inséparable, et inconfuse union de l'un de la Trinité. » « Lorsqu'il a été fait homme, dit-il à Théodore, il a aussi rempli l'office de prêtre, non pas comme offrant ce sacrifice à un Dieu plus grand, mais en présentant à soi-même et au Père la confession de notre foi. Vous rougissez d'entendre dire qu'il a été prêtre en tant qu'homme ? Pourquoi ne pas vous étonner alors de ce qu'il ne sacrifie pas comme les autres prêtres, mais plutôt à lui-même et au Père ? » Ailleurs : « Le même donc a été prêtre en tant qu'homme, quoiqu'il reçût les sacrifices de tous en tant que Dieu ; lui-même la victime selon la chair, lui-même pardonnant nos péchés selon sa puissance divine. » Ailleurs encore : « Considérez de quelle manière, en tant qu'homme, il remplit l'office de prêtre et devient médiateur de Dieu et des hommes ; car tout prêtre est médiateur ; mais, quant au mode du sacrifice, il ne l'offre pas servilement, comme les autres prêtres, comme n'y ayant aucune part ; car il l'offre à lui-même, et par lui, et en lui, à Dieu et au Père. Ainsi, quoiqu'il sacrifie comme homme, il reçoit comme Dieu, étant à la fois Dieu et homme <sup>1</sup>. » Saint Cyrille de Jérusalem et

saint Athanase parlent de même. Le concile cite encore l'archevêque de Bulgarie, Photius, Eustrate de Nicée, Cosmas *Indicopleuste*, saint Jean Damascène, et le livre synodique de Constantinople.

Dans ce recueil on lut les anathèmes suivants : « Anathème à ceux qui disent qu'au temps de sa Passion Notre-Seigneur Jésus-Christ, étant à la fois sacrificateur et victime, offrit bien à Dieu le Père le sacrifice de son corps et de son sang précieux, mais qu'il ne le reçut pas comme Dieu Fils unique, non plus que l'Esprit-Saint ! Anathème à ceux qui n'avouent pas que le sacrifice offert chaque jour par les prêtres du Christ est offert à la sainte Trinité, contredisant ainsi les saints Pères Basile et Chrysostome, avec lesquels s'accordent tous les autres ! Anathème à ceux qui, n'entendant pas bien cette parole de Notre-Seigneur : « Faites ceci en mémoire de moi, » osent dire que les prêtres, en offrant la victime quotidienne en la manière prescrite par le Sauveur, renouvellent fantastiquement et imaginativement le sacrifice de son corps et de son sang précieux offert par lui-même sur la croix, et qu'ainsi le sacrifice quotidien diffère de l'autre, tandis que saint Chrysostome atteste bien des fois qu'il n'y a pas de différence et que c'est un seul et même sacrifice <sup>1</sup>. »

Le 12 mai suivant, sous la présidence de l'empereur Manuel Comnène, entouré de ses grands-officiers et du sénat, le concile s'assembla au palais de Blaquernes, non plus pour décider de la doctrine, mais du sort des personnes. On rappela que, d'après l'Écriture et les Pères, le sacrifice de la messe, comme celui de la croix, est offert à la Trinité tout entière ; en second lieu, que le sacrifice de la messe est un seul et même sacrifice avec celui de la croix. Interrogé à cet égard par le concile, Sotéricus demanda du temps pour répondre, usa de subterfuge, eut recours à des syllogismes. L'empereur lui-même s'en mêla pour lui persuader d'acquiescer à la doctrine des saints Pères. A la fin il consentit à dire avec le concile que le sacrifice de la messe est le même que le sacrifice de la croix, mais non pas qu'il fût of-

<sup>1</sup> Mai, *Spicileg. Rom.*, t. 10, p. 41-44.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 55-58.

fert à la Trinité entière. Sur quoi l'on demanda si un pareil homme pouvait encore être promu au siège d'Antioche, pour lequel il avait été élu. Le patriarche de Constantinople et celui de Jérusalem jugèrent que non, et après eux les archevêques de Bulgarie, de Chypre, de Césarée, de Corinthe, d'Athènes, de Larisse, d'Andrinople. Cependant plusieurs demandèrent à ne pas porter ce jour-là même une sentence définitive, mais à tenter encore quelque moyen pour ramener le coupable. Le lendemain, 13 mai, le concile s'assembla au même lieu pour lire les actes qu'on n'avait pas eu le temps de lire la veille. Sotéricus était absent; on lui députa trois évêques pour lui signifier d'avoir à comparaître; il s'excusa sur ce qu'il avait la fièvre, ajoutant que le concile pouvait décréter en son absence ce qu'il jugerait à propos. Les actes furent donc lus et souscrits par les deux patriarches et par trente-trois archevêques ou évêques. Le patriarche de Constantinople, qui signa les actes, n'était plus Constantin Chliarène, mais son successeur, Luc Chrysoberge<sup>1</sup>.

Un illustre littérateur occupa le siège de Thessalonique dans la seconde moitié du douzième siècle, sans que l'on sache précisément les années. Son nom est Eustathe. Il fut d'abord à Constantinople ministre des requêtes et chef des orateurs ou prédicateurs: c'étaient deux offices ecclésiastiques; les orateurs étaient chargés d'expliquer au peuple les Écritures saintes. A cette époque Eustathe fit un commentaire sur Denys le Périégète, auteur, en vers grecs, d'un *Voyage autour du monde*, et qui décrit la terre telle qu'on la connaissait au temps d'Auguste. Mais ce qui a surtout rendu fameux le nom d'Eustathe de Thessalonique dans la république des lettres, ce sont ses commentaires sur les deux poèmes d'Homère, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. C'est un immense trésor d'érudition littéraire et grammaticale, où Eustathe réunît avec intelligence tout ce qu'ont dit de mieux les scolastes antérieurs, Apion, Hérodore, Démosthène de Thrace, Porphyre et quelques autres. Cette vaste et impor-

tante compilation lui fit une réputation immense. Désigné d'abord pour l'évêché de Myres, en Lycie, il fut peu après nommé archevêque de Thessalonique, et déploya dans ses hautes fonctions le caractère le plus noble et le plus respectable. L'année de sa mort n'est pas connue; il vivait encore en 1194; ce qui est positif, c'est que sa vie fut longue. Lui-même, dans ses notes sur les canons de saint Jean Damascène, parle de sa vieillesse avancée. Les commentaires sur l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient à peu près inconnus en Occident lorsqu'ils furent imprimés pour la première fois à Rome, de 1542 à 1550, en quatre volumes in-folio, avec une excellente table rédigée par Matthieu Devaris. C'était un Grec, né à Corfou, que le Pape Paul III récompensa de son travail par une place à la bibliothèque du Vatican. On savait encore qu'Eustathe avait composé d'autres écrits, mais on n'en connaissait que de rares fragments. En 1844, à Rome encore, le cardinal Maï a découvert et publié dans son intégrité un de ces ouvrages, qui place Eustathe de Thessalonique parmi les Pères de l'Église. C'est un commentaire sur les hymnes que les Grecs chantent en l'honneur du Saint-Esprit dans les fêtes de la Pentecôte. Ces hymnes passent pour être de saint Jean Damascène. Suivant le cardinal Maï, bon juge en ces matières, l'Église grecque, après les Pères des premiers siècles, n'a peut-être pas d'interprète comparable à Eustathe pour l'abondance du discours, la variété des connaissances, en particulier la science de la théologie<sup>1</sup>.

A cette époque la république de Venise était déjà puissante; elle avait sous sa domination la ville de Zara, en Dalmatie, et de plus des établissements nombreux et à Constantinople et dans le reste de l'empire. En 1154 la ville de Zara avait été soustraite à la juridiction de l'archevêque de Spalatro et érigée en archevêché par le Pape Anastase IV; mais, depuis un siècle, la ville de Grade, dans la Vénétie, avait été érigée en église patriarcale par le Pape saint Léon IX. Les Vénitiens, étant donc maîtres de Zara, dé-

<sup>1</sup> Maï, *Spicileg. Rom.*, t. 10, p. 58-93.

<sup>1</sup> Maï, *Spicileg. Rom.*, t. 9. *Biographie univ.*, art. EUSTATHE DE THESSAL.



putèrent à Rome Henri Dandolo, noble vénitien, patriarche de Grade depuis l'an 1130 et qui le fut pendant cinquante ans. Le Pape Adrien, à leur prière, lui accorda plusieurs bulles, une entre autres où il confirme tous les privilèges de l'Église de Grade et lui soumet l'archevêché de Zara et les évêchés qui en dépendent, lui donnant le pouvoir de sacrer cet archevêque, sauf le pallium qu'il recevra du Pape. La bulle, souscrite de treize cardinaux, est du 13 juin 1157. Par une autre de la même date le Pape accorde au patriarche la faculté d'ordonner un évêque à Constantinople et dans toutes les autres villes de l'empire grec, où les Vénitiens ont plusieurs églises <sup>1</sup>.

Vers ce temps Foucher, patriarche de Jérusalem, accompagné de deux archevêques, Pierre de Tyr et Baudouin de Césarée, et de cinq évêques, Frédéric d'Acre, Amauri de Sidon, Constantin de Lydda, Renier de Sébaste ou Samarie, et Hébert de Tibériade, vint devant le Pape Adrien se plaindre que les chevaliers de Saint-Jean abusaient des privilèges que le Siège apostolique leur avait accordés; les chevaliers soutenaient que non. La cause fut plaidée devant le Pape pendant plusieurs jours, sans être jugée. Le patriarche, voyant qu'il n'avancait à rien, se retira peu content. De tous les cardinaux il n'en trouva que deux qui lui fussent favorables: l'un avait été son archidiacre, du temps qu'il était archevêque de Tyr; l'autre était le cardinal Octavien, qui fut depuis antipape. Ce qui ne prouve pas beaucoup en faveur de la cause du patriarche Foucher <sup>2</sup>.

Cependant l'empereur Frédéric, de retour en Allemagne, y déployait son autorité pour réprimer bien des désordres. L'archevêque Arnold de Mayence et Herman, comte palatin, se faisaient une guerre cruelle, sans égard aux remontrances de Frédéric; seulement, à son retour d'Italie, ils cessèrent les hostilités et voulurent faire valoir devant lui leurs prétentions respectives; mais Frédéric, n'envisageant dans ceci que l'attentat de s'être fait justice à eux-mêmes, les condamna

l'un et l'autre, avec les seigneurs de leur parti, à une punition singulière, d'après une ancienne coutume, mais qui, depuis un temps immémorial, n'avait plus été appliquée: c'était de porter un chien à une certaine distance. Et la sentence fut exécutée sur tous, excepté sur l'archevêque, qui trouva grâce à cause de son caractère et de sa vieillesse. Le comte palatin, qui avait été condamné à porter un chien une lieue de long, s'en trouva si humilié qu'il entra dans un monastère et mourut peu de temps après <sup>1</sup>. C'était en 1156.

Cette vigueur pouvait faire espérer que les étrangers ne seraient point insultés, du moins impunément, en Allemagne; on vit la même année un exemple du contraire. L'un des personnages les plus respectables de ce temps, Eskil, archevêque de Lunden, revenait de Rome, où le Pape Adrien, son ancien ami, l'avait établi légat apostolique en Danemark et en Suède. Arrivé en Allemagne il se vit arrêté, maltraité, lui et les siens, dépouillé de tout et jeté en prison. Frédéric, au lieu de punir ce brigandage sacrilège, qui retentit bientôt par tout le monde, fit semblant de l'ignorer. Le Pape lui en écrivit une première fois; il ne fit ni justice ni réponse <sup>2</sup>. Une autre affaire vint se joindre à celle-ci. Adélaïde, la première femme de Frédéric, était stérile; Frédéric la répudia, par la raison ou sous le prétexte qu'elle était sa parente. Le Pape Adrien l'en réprimanda vivement; malgré cela Frédéric épousa, l'an 1156, Béatrix, héritière de Bourgogne <sup>3</sup>. Ces deux faits furent les deux principales causes des graves événements qui vont suivre.

A la mi-octobre de l'année 1158 l'empereur Frédéric vint à Besançon recueillir le riche héritage de sa seconde femme, qui comprenait tout l'ancien royaume de Bourgogne, entre autres Lyon, Vienne, Valence, Arles et Avignon. Il s'y trouva des ambassadeurs de différentes nations, entre autres de France, d'Espagne et d'Angleterre. Il y avait surtout deux légats du Pape Adrien, les cardinaux-prêtres Roland, du titre de Saint-

<sup>1</sup> Adrien, *epist.* 36, 37, 38, 39. — <sup>2</sup> Guill. de Tyr, l. 18, c. 3 et 8.

<sup>1</sup> Latomus, 502. Usserman, *episcop.* Wurzburg, 1, 350. Raumer, t. 2, p. 54. — <sup>2</sup> Pagi, ann. 1157, n. 3. — <sup>3</sup> Id., ann. 1156, n. 8. Dodechin, ann. 1156 et 1159.

Marc, et Bernard, du titre de Saint-Clément, tous deux considérables par leurs richesses, leur âge, leur prudence, leur autorité, qui les mettaient presque au-dessus de tous les autres. Un jour que l'empereur s'était retiré de la foule dans un oratoire particulier on les amena devant lui; il les reçut avec honneur et bienveillance. Les légats lui dirent : « Notre bienheureux Père le Pape Adrien vous salue, ainsi que tous les cardinaux de la sainte Église romaine, lui comme père, eux comme frères. » Puis ils lui présentèrent une lettre du Pape, qui était conçue en ces termes :

« Adrien, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils Frédéric, illustre empereur des Romains, salut et bénédiction apostolique. Nous nous rappelons avoir écrit, il y a peu de jours, à Votre Majesté impériale pour lui remettre en mémoire le crime horrible et exécrable, l'odieux attentat commis de notre temps, et, nous le croyons, jusqu'à inoui en Allemagne, voyant avec un étonnement non médiocre que jusqu'à présent vous laissez passer un forfait aussi pernicieux sans le punir avec la sévérité qu'il mérite; car, de quelle façon notre vénérable frère Eskil, archevêque de Lunden, revenant d'auprès du Siège apostolique, a été, chose que nous ne pouvons dire sans un grand chagrin, fait prisonnier dans ces quartiers-là, par quelques scélérats et impies, qui le tiennent encore en prison; de quelle façon ces hommes d'impiété, cette race perverse, ces enfants de crime, en le faisant prisonnier, se sont jetés violemment sur lui et sur les siens l'épée à la main, et les ont traités indignement, après leur avoir tout ôté, Votre Altesse Sérénissime le connaît, et la renommée de ce crime est déjà parvenue aux régions les plus reculées et les plus lointaines. Pour punir un attentat aussi criant, vous à qui nous sommes persuadé que le bien fait plaisir et que le mal déplaît, vous auriez dû vous lever avec plus de constance, tirer l'épée que la Providence divine vous a donnée pour la punition des malfaiteurs et la louange des bons, vous en servir pour exercer la sévérité de la justice contre ces impies et pour abattre leur audace. Cependant

on dit que vous l'avez tellement dissimulé, vous avez tellement négligé la justice, que les coupables n'ont pas lieu de se repentir, sentant déjà qu'ils ont trouvé l'impunité de leur sacrilège. De cette dissimulation et de cette négligence nous ignorons absolument la cause; car notre conscience ne nous reproche point d'avoir offensé en rien la gloire de Votre Sérénité; au contraire, nous vous avons toujours aimé avec une charité sincère et traité avec la bienveillance affectueuse qui se doit, comme notre très-cher et spécial fils et comme un prince très-chrétien, que nous ne doutons pas que Dieu n'ait affermi par sa grâce sur la pierre de la confession apostolique; car vous devez vous remettre devant les yeux, très-glorieux fils, combien votre mère, la sainte Église romaine, vous reçut agréablement, l'autre année, avec quelle affection cordiale elle vous traita, quelle plénitude de dignité et d'honneur elle vous communiqua, de quel bon cœur elle vous conféra l'insigne de la couronne impériale, vous favorisant de toute sa tendresse et ne faisant rien qu'elle sût le moins du monde vous déplaire. Toutefois nous ne nous repentons pas d'avoir rempli en tout les désirs de votre volonté; au contraire, si Votre Excellence, au cas que cela fût possible, avait reçu de notre main de plus grands bienfaits encore<sup>1</sup>, nous nous en réjouissons, en considération des biens immenses que vous pouvez procurer à l'Église de Dieu et à nous. Maintenant donc, comme vous paraîsez négliger et dissimuler cet immense attentat, commis à l'affront de l'Église universelle et de votre empire, nous soupçonnons et nous craignons que votre esprit ne se soit laissé aller à cette dissimulation et à cette négligence parce que vous aurez conçu quelque indignation, ce qu'à Dieu ne plaise! ou quelque mécontentement contre votre mère très-clémentine, la sainte Église romaine, et contre nous-même, par la suggestion de quelque homme pervers semant la zizanie. »

Le Pape conclut en disant que, et pour cette affaire et pour toutes les autres qui étaient imminentes, il lui envoie les deux

<sup>1</sup> Au lieu de *plus grands bienfaits* Fleury met de *plus grands bénéfices*; c'est écrire le français en allemand.



cardinaux-légats et les lui recommande <sup>1</sup>.

Quand on se rappelle que le Pape Adrien avait conféré la couronne impériale à Frédéric malgré le sénat et le peuple romains ; quand on pense qu'il ne lui demande que de punir des brigands qui avaient maltraité, dépouillé, emprisonné un archevêque, un légat apostolique, on ne peut s'empêcher de convenir que la querelle que lui firent les Allemands pour une lettre aussi raisonnable et aussi modérée fut, de toute manière, une querelle d'Allemands. Voici comment arriva la chose.

Le Pape disait à l'empereur : « Toutefois, nous ne nous repentons pas d'avoir rempli en tout les désirs de votre volonté ; au contraire, si Votre Excellence, au cas que cela fût possible, avait reçu de notre main de plus grands bienfaits encore, nous nous en réjouirions. » Eh bien ! ces paroles si bienveillantes irritèrent des Allemands au dernier point. Et pourquoi ? C'est que, dans le latin des Allemands, le mot *beneficia*, bienfaits, signifiait quelquefois *fiefs*,  *bénéfices féodaux*. Le chancelier de l'empereur, qui traduisait en allemand la lettre du Pape, la leur traduisit donc de manière à leur faire entendre que, dans la pensée du Pape, l'empire était un fief de l'Église romaine ; de quoi leurs têtes s'échauffèrent prodigieusement. Une autre équivoque acheva d'allumer leur colère. Comme les Allemands n'ont que le même mot pour dire royaume et empire, ils s'imaginèrent que le Pape, en disant qu'il avait donné à Frédéric la couronne de l'empire, voulait dire aussi qu'il lui avait donné la couronne du royaume d'Italie ou même d'Allemagne. Une peinture vint jeter de l'huile sur ce feu. A Rome, au palais de Latran, on avait représenté l'empereur Lothaire II recevant à genoux la couronne de la main du Pape, avec une inscription en ces termes : « Le roi s'arrête à la porte, et, après avoir juré les droits de Rome, il devient l'homme du Pape, de qui il reçoit la couronne <sup>2</sup>. » Tout cela causa comme un violent incendie. La discussion fut très-orageuse. Le légat Roland ayant demandé, dit-

on : « De qui donc Frédéric tient-il l'empire, s'il ne le tient du Pape ? » le comte palatin de Bavière, Otton de Wittelsbach, tira presque son épée pour lui couper la tête. L'empereur arrêta le tumulte par son autorité ; mais il fit mener les légats à leurs logis avec escorte, et leur ordonna de partir le lendemain de grand matin et de retourner droit à Rome, sans s'arrêter nulle part dans les terres des évêques ou des abbés <sup>1</sup>.

Voilà ce que nous apprenons d'un auteur allemand de l'époque, Radevic, chanoine de Frisingue, continuateur de l'histoire de Frédéric I<sup>er</sup> par l'évêque Otton de la même ville.

Dans tout ceci ce qu'il y a de plus clair, c'est l'ignorance des Allemands et leur violence. Le saint empereur Henri, avant de recevoir, l'an 1014, du Pape Benoît VIII, la couronne impériale dans la basilique de Saint-Pierre, promit dévotement d'être le fidèle patron et défenseur de l'Église romaine et de garder au Pape et à ses successeurs la fidélité en toutes choses. Ce sont les paroles d'un personnage contemporain, Ditmar, des comtes de Waldeck et évêque de Mersebourg <sup>2</sup>. Les princes et les évêques allemands n'auraient pas mal fait de se rappeler ce témoignage d'un prince et d'un évêque allemand. C'est à cette occasion du couronnement de saint Henri que l'historien bourguignon Glaber dit ces autres paroles : « Ce nous paraît un décret extrêmement convenable et excellent pour maintenir la paix, savoir : qu'aucun prince n'entreprenne audacieusement de porter le sceptre de l'empire romain ; qu'aucun ne puisse s'appeler empereur, ni l'être, sinon celui que le Pape du Siège romain aura choisi pour son mérite, comme propre à la république, et auquel il aura donné les insignes de l'empire <sup>3</sup>. Les seigneurs et les évêques de Bourgogne, réunis à Besançon, auraient bien fait de se rappeler, en 1157, ce que l'auteur bourguignon disait un siècle auparavant.

Ce n'est pas tout ; et Allemands et Bourguignons, et évêques et princes auraient bien fait de se rappeler ce que l'empereur Louis II écrivait, dès l'an 874, à l'empereur Basile de

<sup>1</sup> Radevic, l. 1, c. 9. Mansi, *epist.* 2, p. 789. —

<sup>2</sup> Rex venit ante fores, jurans prius Urbis honores ;  
Post homo fit Papæ, sumit quo daute coronam.

<sup>1</sup> Radevic, l. 1, c. 10. — <sup>2</sup> Baron., ann. 1014, n. 1. —

<sup>3</sup> Glaber, l. 1, *in fin.* Baron., ann. 1013, n. 5.

Constantinople. Ce dernier avait demandé à Louis par quel droit il portait le titre d'empereur ; dans sa réponse, expliquant la raison pour laquelle, soit lui, soit ses ancêtres, depuis Charlemagne, s'appelaient légitimement empereurs, Louis ne dit pas que la dignité impériale fut accordée à Charlemagne par les Romains et qu'elle passait à ses descendants par droit de succession, mais il attribua la juste origine et la continuation de cet honneur dans les princes francs au Siège apostolique. Parlant de lui-même, il dit qu'il était reconnu empereur par les rois, ses oncles, non parce qu'il avait été élu par son père ou que cette dignité lui appartint par droit de succession, mais parce qu'il avait été élevé à la dignité impériale par le Pontife romain<sup>1</sup>. Répondant à ce que Basile objectait que cette appellation d'empereur était nouvelle en lui, il dit que ce titre n'était pas nouveau dans sa famille, mais que son aïeul Charlemagne l'avait déjà eu, non par usurpation, mais par l'autorité du souverain Pontife et le jugement de l'Église<sup>2</sup>. Quant à la surprise que témoignait Basile de ce que Louis ne se disait pas empereur des Francs, mais des Romains, il répond que, s'appelant empereur, il ne pouvait se nommer qu'empereur des Romains, parce que ce nom avait commencé chez les Romains, dont lui gouvernait le peuple et la ville, et dont il avait entrepris de défendre l'Église, mère de toutes les autres, et de laquelle sa famille avait reçu d'abord l'autorité de la royauté et ensuite celle de l'empire<sup>3</sup>.

Si les évêques et les princes de Frédéric s'étaient rappelé ces anciens faits et paroles, ils auraient trouvé toutes naturelles et la lettre du Pape Adrien et même la peinture du palais de Latran ; mais, à vrai dire, voici quel était le fond de cette querelle. Frédéric et les Allemands, se voyant ou se croyant les plus forts, supposaient en principe qu'il n'y avait d'autre loi que la force ; que, par conséquent, leur empereur était la loi vivante d'après laquelle tout devait se régler et partout. Frédéric lui-même venait encore d'écrire, l'an-

née précédente (1156), à son oncle, l'évêque Otton de Frisingue : « Puisque, par la clémence de la Providence divine, nous tenons le gouvernement de la ville et du monde, nous devons, suivant les événements et les temps, pourvoir au sacré empire et à la divine république<sup>1</sup>. » Cette pensée de Frédéric était bien arrêtée dans sa tête ; elle n'avait point échappé à Jean de Salisbury, qui écrivit un peu plus tard à un de ses amis de France : « Je sais ce que médite le Teuton ; j'étais à Rome, sous le pontificat d'Eugène, lorsqu'une langue imprudente découvrit ses orgueilleux desseins. Il ne demandait, pour changer la face de l'empire, soumettre l'univers à Rome, réduire le monde sous ses lois, que le concours du Pape, c'est-à-dire que le Pape voulût frapper du glaive spirituel tous ceux contre lesquels serait tiré le glaive matériel de l'empereur. Aucun Pontife, jusqu'à présent, n'a voulu consentir à cette iniquité<sup>2</sup>. » Voilà ce que dit Jean de Salisbury, ajoutant que telle était la vraie cause de l'opposition de Frédéric contre les Papes légitimes.

Cette opposition éclata dès l'affaire de Besançon. Frédéric envoya par tous ses États une lettre où il se glorifiait de son zèle pour la paix des églises, accusait le Pape de semer la discorde entre le sacerdoce et l'empire, et en donnait pour preuve la conduite des légats à Besançon et les lettres du Pape, dont la teneur, dit-il, était telle : *Que nous devons avoir toujours devant les yeux de notre esprit de quelle manière le seigneur Pape nous a conféré l'insigne de la couronne impériale, et que cependant il ne se repentirait pas si Notre Excellence avait reçu de lui de plus grands bienfaits encore.* « A cette parole exécrable et mensongère, non-seulement Notre Majesté impériale s'est justement indignée, mais tous les princes qui étaient là en furent irrités à tel point qu'ils eussent condamné à mort les deux méchants prêtres si notre présence ne les en eût empêchés. De plus on les a trouvés porteurs de plusieurs lettres scellées en blanc, pour y écrire ce qu'ils voudraient et s'en

<sup>1</sup> *Epist. Ludov. (11) ad Basil., imp., apud Baron., ann. 871, n. 58. — <sup>2</sup> Ibid., n. 60. — <sup>3</sup> «...Ex qua et regnandi prius et postmodum imperandi auctoritatem prosapia nostra seminarium sumpsit.» Ibid., n. 63.*

<sup>1</sup> « Quia...urbis et orbis gubernacula tenemus. » Otto Fris., *de Gest. Frid.*, t. 2, c. 30. — <sup>2</sup> Jean de Salisb., *epist.* 59.



servir, suivant leur coutume, à dépouiller les églises du royaume teutonique, y répandre le venin de leur iniquité et en emporter les vases sacrés et l'or des croix; c'est pourquoi nous les avons renvoyés par le même chemin qu'ils sont venus. Or comme, par l'élection des seigneurs, nous tenons le royaume et l'empire de Dieu seul, qui, lors de la Passion de son Fils, a soumis le monde au gouvernement nécessaire des deux glaives, et comme l'apôtre saint Pierre a dit : « Craignez Dieu, honorez le roi, » quiconque dira que nous avons reçu du seigneur Pape la couronne impériale comme un bénéfice (bienfait) s'oppose à l'institution divine et est coupable de mensonge. Or, comme jusqu'à présent nous nous sommes appliqué à délivrer de la main des Égyptiens l'honneur et la liberté des églises, liberté depuis longtemps opprimée sous le joug d'une injuste servitude, et que nous cherchons à leur conserver tous les droits de leurs dignités, nous vous prions tous de ressentir avec nous l'énorme outrage fait et à nous et à l'empire, nous persuadant que votre fidélité sincère et indivisible ne souffrira point que l'honneur de l'empire, qui, depuis la fondation de Rome et l'institution de la religion chrétienne, est demeuré jusqu'à vos temps glorieux et intact, soit diminué par une nouveauté tellement inouïe, par un orgueil aussi présomptueux, sachant de votre côté que nous aimerions mieux nous exposer à la mort que de souffrir de nos jours un pareil opprobre <sup>1</sup>. » Tel fut le langage de Frédéric dans son manifeste contre le Pape.

Un emportement aussi peu digne, pour une phrase en soi bienveillante, même malgré la mutilation qu'on lui fait subir, montre à lui seul de quel côté étaient le bon droit et la bonne foi. Ce n'était certainement pas du côté de Frédéric. Le Pape lui avait envoyé deux légats pour lui demander la mise en liberté de l'archevêque de Lundén et la punition des brigands qui l'avaient maltraité, dépouillé, et le tenaient en prison. Frédéric n'en dit mot; mais, en revanche, par une impudente calomnie, il accuse publiquement le Pape de semer la discorde entre le sacer-

doce et l'empire; il accuse le Pape d'un orgueil exécrable parce qu'il lui rappelle avec simplicité et bonté le bien qu'il lui a fait, l'affection qu'il lui a témoignée l'année précédente; il signale comme des brigands deux cardinaux, deux ambassadeurs du chef de l'Église, non sur aucun fait ni preuve, mais sur des intentions éventuelles qu'il leur prête; il se vante d'avoir arraché à la servitude d'Égypte la liberté des églises dans le temps même où il cherchait à leur enlever la liberté des élections et qu'il faisait jurer au clergé de Mayence de ne pas faire d'élection que lui-même ne fût présent <sup>1</sup>; il se vante de son zèle pour la paix des églises, lui que nous verrons déchirer l'Église et l'empire par un schisme renouvelé trois fois, et qui dès lors pensait à faire déposer le Pape Adrien IV <sup>2</sup>.

Pendant les deux légats, Roland et Bernard, étant retournés à Rome, racontèrent les mauvais traitements qu'ils avaient soufferts et le péril qu'ils avaient couru. Sur quoi le clergé de Rome se trouva partagé; quelques-uns étaient pour l'empereur et accusaient les légats d'ignorance et d'imprudence; c'étaient sans doute les trois cardinaux que nous verrons successivement antipapes; les autres étaient pour le Pape Adrien et pour l'Église.

Le Pape écrivit sur ce sujet aux évêques d'Allemagne en ces termes : « Chaque fois que dans l'Église on tente quelque chose contre l'honneur de Dieu et contre le salut des fidèles, nos frères et coévêques, principalement ceux que l'Esprit de Dieu anime, doivent faire en sorte que ce qui a été mal fait soit corrigé d'une manière que Dieu ait pour agréable. Or, de notre temps, ce que nous ne disons pas sans un chagrin extrême, notre très-cher fils Frédéric, empereur des Romains, a fait une chose que nous ne lisons pas qu'ait faite aucun de ses prédécesseurs. Nous lui avons envoyé deux de nos meilleurs frères; le premier jour il parut les recevoir avec bienveillance; le lendemain, pendant qu'on lui lisait nos lettres, à l'occasion de ces mots : *Nous vous avons conféré l'insigne bienfait de la couronne*, il s'emporta tel-

<sup>1</sup> Radevic, l. 1, c. 10.

<sup>1</sup> Dodechin, ann. 1158. — <sup>2</sup> Innocent IV, *Regist. imper.*, 29.

lement que c'est une chose lamentable de redire les injures que l'on dit qu'il lança contre nous et contre nos légats, et la manière outrageuse dont il les contraignit de sortir promptement et de sa présence et de ses terres. On dit que, comme ils sortaient de sa présence, il a fait un édit pour défendre que personne vienne de chez vous à Rome pour recevoir la bénédiction apostolique, et qu'il a mis des gardes à toutes les frontières du royaume. Cependant, dans ce fait désagréable, nous avons une grande consolation : c'est que l'empereur ne s'y est point porté de votre avis, non plus que de celui des princes. C'est pourquoi, comme c'est ici non-seulement mon affaire, mais encore la vôtre et celle de toutes les églises, nous avertissons et exhortons votre charité de vous opposer comme un boulevard pour la maison du Seigneur et de vous appliquer à ramener le plus tôt possible notredit fils au droit chemin, et surtout à ce qu'il oblige son chancelier Rainald et le comte palatin à faire une réparation équivalente aux injures qu'ils ont osé vomir contre nos légats et contre votre mère la sainte Église romaine. Que notre fils n'acquiesce point aux conseils des méchants, qu'il considère l'avenir et le passé et marche par la voie des empereurs catholiques ; c'est le moyen d'avoir tout à la fois et l'honneur sur la terre et la félicité dans les cieux. Vous-mêmes, si vous le ramenez au bon sentier, vous rendrez une obéissance agréable au prince des apôtres et vous vous conserverez la liberté, à vous et à vos églises ; autrement notredit fils saura par votre admonition, il saura par la promesse de l'Évangile que la sainte Église romaine, fondée par la main de Dieu sur la pierre immuable, malgré toutes les tempêtes qui peuvent l'assaillir, subsistera sans branler, par la protection divine, jusque dans les siècles des siècles. Du reste, vous le savez, il n'aurait pas dû tenter une entreprise aussi difficile sans votre conseil ; aussi pensons-nous que vos avertissements pourront très-facilement le ramener à un parti plus sage, étant, comme il est, un homme sensé et un empereur catholique <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Radevic, I. 1, c. 15.

Les prélats d'Allemagne, après s'être concertés ensemble, répondirent au Pape Adrien en ces termes : « Quoique nous sachions et soyons certains que l'Église de Dieu, fondée sur la pierre ferme, ne peut être renversée ni par les vents ni par les tempêtes, toutefois, faibles et pusillanimes comme nous sommes, chaque fois qu'il arrive un orage de cette espèce nous sommes ébranlés et nous tremblons. Aussi avons-nous été grièvement troublés, même épouvantés, sur des choses qui paraissent devoir être la source de grands maux entre Votre Sainteté et votre très-dévoth fils et notre seigneur, l'empereur ; car les paroles contenues dans vos lettres, apportées par vos légats Bernard et Roland, ont ému toute la république de notre empire ; les oreilles de Sa Majesté impériale n'ont pu les entendre, ni les oreilles des princes les supporter, à tel point que, sauf la grâce de votre très-sainte Paternité, nous n'osons ni ne pouvons les défendre, à cause de la sinistre interprétation d'un sens équivoque, ni les approuver de quelque consentement, à cause qu'elles sont insolites et inouïes jusqu'à présent. Quant aux lettres que vous nous avez envoyées, nous les avons reçues et embrassées avec le respect qui se doit, et, suivant vos ordres, nous avons averti votre fils, notre seigneur l'empereur, qui, grâce à Dieu, nous a répondu, comme il convenait à un prince catholique, en cette manière :

« Il y a deux règles par lesquelles notre empire doit être régi, les saintes lois des empereurs et le bon usage de nos prédécesseurs et de nos pères. Ces bornes de l'Église, nous ne voulons ni ne pouvons les excéder ; quoi que ce soit qui s'en éloigne, nous ne le recevons pas. Nous rendons volontiers à notre Père le respect qui lui est dû ; mais nous rapportons la libre couronne de notre empire au seul bienfait (bénéfice) de Dieu. Nous reconnaissons à l'archevêque de Mayence la première voix dans l'élection, ensuite aux autres seigneurs, selon leur rang. Nous recevons l'onction royale du pontife de Cologne, et l'onction suprême, qui est l'impériale, du souverain Pontife ; ce qui est au delà vient du mauvais. Nous n'avons pas contraint, au mépris de notre bien-aimé et révérendissime Père et



consécrateur, les cardinaux de sortir de nos terres, mais nous ne leur avons par permis de passer plus avant, avec ce qu'ils avaient écrit et devaient écrire au déshonneur et au scandale de notre empire. Nous n'avons point fait d'édit pour fermer l'entrée et la sortie d'Italie, et nous ne prétendons point la fermer aux pèlerins, ni aux autres qui vont à Rome pour des causes raisonnables, avec le témoignage de leurs évêques ou de leurs supérieurs ; mais nous prétendons nous opposer aux abus par lesquels toutes les églises de notre royaume sont surchargées et atténuées et la discipline des cloîtres presque détruite. Dieu s'est servi de l'empire pour élever l'Église à la tête de l'univers, et l'Église, à la tête de l'univers, veut à présent détruire l'empire : ce que nous ne croyons pas qui vienne de Dieu. On a commencé par une peinture, la peinture a passé en écriture, l'écriture s'efforce de passer en autorité. Nous ne le souffrirons pas ; nous poserons plutôt la couronne que de consentir à ce que la couronne de l'empire soit ainsi déposée avec nous. Qu'on efface les peintures, qu'on rétracte les écrits, afin qu'il ne reste pas de monuments éternels d'inimitié entre le royaume et le sacerdoce.

« Ces choses et d'autres, que nous n'osons pas rapporter entièrement, sur l'accord avec Roger et Guillaume de Sicile, et d'autres traités faits en Italie, nous les avons entendues de la bouche de notre seigneur l'empereur. Quant au comte palatin il est absent et occupé à préparer l'expédition d'Italie. Pour le chancelier, qui était présent, il ne nous a rien dit qui ne respire l'humilité et la paix, assurant qu'il a défendu de tout son pouvoir les légats contre le peuple, qui en voulait à leur vie, et tous ceux qui étaient présents en rendent témoignage. Au reste, nous supplions instamment Votre Sainteté d'épargner notre faiblesse, et, comme un bon pasteur, d'adoucir la magnanimité de votre fils par des écrits qui, par leur suavité mielleuse, tempèrent les premiers, afin que l'Église de Dieu jouisse d'une tranquille dévotion, et l'empire de son élévation glorieuse, par la médiation et la grâce de Jésus-Christ, médiateur de Dieu et des hommes <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Radevic, I. 1, c. 16.

Ce qui manquait à ces évêques d'Allemagne, c'était le courage et la pénétration : le courage, ils en conviennent ; la pénétration, on le voit par leur lettre. Ils trouvent que Frédéric a parlé en prince catholique, et Frédéric reconnaît pour unique règle de son gouvernement, non la loi de Dieu interprétée par l'Église de Dieu, mais les lois et les usages des empereurs précédents : telles sont les bornes qu'il pose à l'Église même. Et ces prédécesseurs dans l'empire il les fait remonter, nous l'avons vu, jusqu'à la fondation de Rome ; d'où restait à conclure que désormais, comme sous Romulus ou Numa, César ou Néron, la religion, l'Église, le souverain Pontife devaient servir d'instrument à la politique temporelle pour dominer l'univers par la force. Que telle fût la pensée de Frédéric, nous le verrons de plus en plus.

C'était, entre autres, le but de sa seconde expédition en Italie, qui eut lieu en 1158. Frédéric campa près d'Augsbourg, où ses troupes s'assemblaient, et envoya en avant Rainald, son chancelier, et Otton, comte palatin de Bavière, qui s'avancèrent en Lombardie, le faisant partout reconnaître. Le Pape, l'ayant appris, envoya à ce prince, d'après le conseil de Henri, duc de Bavière et de Saxe, deux nouveaux légats, Henri, prêtre-cardinal du titre de Saint-Nérée, et Hyacinthe, cardinal-diacre de Sainte-Marie, en l'école grecque. Arrivés à Trente ils prirent avec eux l'évêque de cette ville, pour plus grande sûreté ; car, comme on savait que l'empereur n'était pas content du Pape, plusieurs voulaient prendre ce prétexte pour piller les légats au passage des montagnes. En effet deux comtes puissants dans ces quartiers-là prirent les cardinaux et l'évêque, les dépouillèrent et les mirent aux fers, jusqu'à ce qu'un noble romain, frère du cardinal Hyacinthe, les délivra en se donnant lui-même pour otage ; mais Henri, duc de Bavière et de Saxe, vengea, peu de temps après, cette violence.

Les légats étant donc arrivés au camp de l'empereur, près d'Augsbourg, furent admis à son audience ; ils le saluèrent respectueusement de la part du Pape et des cardinaux, comme seigneur et empereur de Rome et du

monde<sup>1</sup>; c'est du moins ce que dit l'Allemand Radevic, et l'on y voit combien Frédéric tenait à ce titre de maître du monde, empereur de l'univers. Les légats lui témoignèrent le déplaisir que sentait le Pape d'avoir encouru son indignation, quoiqu'il ne crût pas l'avoir méritée, et présentèrent une lettre qui fut lue et interprétée par Otton de Frisingue, à qui cette division entre l'empire et le sacerdoce causait une douleur singulière, comme l'atteste Radevic, son disciple. La lettre était conçue en ces termes :

« Depuis que, par la volonté divine, nous avons reçu le gouvernement de l'Église universelle, nous avons eu soin d'honorer votre magnificence en toutes choses, de manière à augmenter de jour en jour votre amour envers nous et votre vénération pour le Siège apostolique. Ayant donc appris que, par la suggestion de quelques-uns, votre esprit était ému quelque peu contre nous, nous vous envoyâmes deux de nos frères, les meilleurs et les plus illustres, les cardinaux Roland et Bernard, qui ont toujours montré beaucoup de zèle pour l'honneur de Votre Majesté, afin de savoir de vous-même vos intentions. Nous avons été grandement surpris et peiné d'apprendre qu'ils ont été traités tout autrement qu'il ne convenait à la majesté impériale; car on dit que votre esprit s'est ému à l'occasion d'un certain mot, le mot *beneficium*, bienfait, qui n'a pas de quoi émouvoir, je ne dis pas seulement un aussi grand personnage, mais le moindre particulier. En effet, quoique ce mot reçoive chez quelques-uns une signification autre que celle de son étymologie, il fallait cependant le prendre dans le sens où nous le prenions nous-même et que l'on sait qu'il a de sa nature; car ce mot est composé de *bien* et de *fait*, et on appelle chez nous *bienfait*, *beneficium*, non pas un fief, mais un *bienfait*, *bonum factum*. C'est dans ce sens qu'il est pris dans toute l'Écriture sainte. Or Votre Majesté sait que nous avons placé sur votre tête l'insigne de la dignité impériale si bien et si honorablement que cela peut-être jugé par tout le monde un *bienfait*. Si donc quelques-uns ont détourné à un autre sens et ce

mot et ceux-ci : *Nous vous avons conféré l'insigne de la couronne impériale*, ils ne l'ont pas fait par raison, mais par leur volonté propre et à la suggestion de ceux qui n'aiment aucunement la paix du royaume et de l'Église; car par cette expression : *Nous vous avons conféré la couronne*, nous n'avons entendu autre chose sinon ce que nous venons de dire : *Nous vous l'avons placée sur la tête*. Quant à ce que vous empêchez ensuite des personnes ecclésiastiques de visiter la sainte Église romaine, comme elles le doivent, si cela est, comme on le dit, vous sentez vous-même, très-cher fils en Jésus-Christ, combien c'est inconvenant; car, si vous aviez quelque amertume contre nous, il fallait nous le faire connaître par vos envoyés et vos lettres, et nous aurions eu soin de pourvoir à votre honneur comme à celui d'un très-cher fils. Maintenant donc que, d'après le conseil de notre cher fils Henri, duc de Bavière et de Saxe, nous vous envoyons deux de nos frères, les cardinaux-diacres Henri et Hyacinthe, nous vous engageons dans le Seigneur à les recevoir avec honneur et bienveillance, à les écouter avec une confiance entière, comme vous parlant du fond de notre cœur, et à faire en sorte, de concert avec eux et avec le duc déjà mentionné, qu'il ne reste plus aucun germe de discorde entre vous et votre mère, la sainte Église romaine<sup>1</sup>. »

Cette lettre ayant été lue et interprétée d'une manière bienveillante, l'empereur s'apaisa. Devenu ainsi plus traitable, il expliqua aux légats quelques autres articles qui pourraient causer de la désunion, si l'on n'y portait remède. Les légats lui répondirent sur toutes choses d'une manière satisfaisante, assurant que le Pape ne dérogerait en rien à la dignité royale et conserverait intacts l'honneur et les droits de l'empire. Alors l'empereur déclara qu'il rendait son amitié au souverain Pontife et à tout le clergé de Rome, en signe de quoi il donna aux légats le baiser de paix, tant pour eux que pour les absents. Il leur fit des présents et les renvoya pleins de joie<sup>2</sup>.

Otton, évêque de Frisingue, qui venait de

<sup>1</sup> « Tanquam dominum et imperatorem Urbis et orbis. »

<sup>2</sup> Radevic, l. 1, c. 52. — <sup>2</sup> Id., c. 23.



servir si bien l'empereur, son neveu, et l'Église tout entière, en les réconciliant l'un avec l'autre, devait suivre l'empereur en Italie. Il lui était en effet très-utile pour les affaires de l'empire. Mais il le pria de le dispenser de ce voyage, et, en le quittant, il lui recommanda les intérêts de son Église, particulièrement la liberté de l'élection après sa mort, qu'il croyait proche, à cause des avis qu'il en avait reçus, fondés sur quelques révélations. Étant retourné chez lui, il en partit pour se rendre au chapitre de Cîteaux et arriva déjà malade à Morimond, dont il avait été abbé. Il s'y arrêta, et, la maladie augmentant, après avoir reçu l'Extrême-Onction et fait son testament, il se fit apporter le livre qu'il avait composé de l'histoire de l'empereur Frédéric et le donna à des hommes doctes et pieux, pour y corriger ce qu'il pouvait avoir dit en faveur de l'opinion de Gilbert de la Porrée, dont quelqu'un pût être scandalisé, déclarant qu'il voulait soutenir la foi catholique suivant la règle de l'Église romaine, ou plutôt de l'Église universelle. Ce qui lui donnait du scrupule était apparemment la manière dont il avait parlé de saint Bernard, comme prévenu contre Gilbert. Après cette déclaration Otton reçut le Viatique et mourut au milieu d'une multitude d'évêques et d'abbés, le 21 septembre 1158. Il avait gouverné pendant vingt ans l'Église de Frisingue. Nous avons de lui deux ouvrages historiques fort estimables l'un et l'autre : premièrement une *Chronique* ou Histoire universelle, divisée en sept livres, qui commence à la création du monde et finit l'an 1146. L'auteur y ajouta un huitième livre, qui est un traité théologique de la fin du monde, présentant ainsi le commencement, le milieu et la fin de toute l'histoire humaine. Il entreprit ensuite l'histoire de l'empereur Frédéric, dont il composa deux livres, commençant à l'an 1076 et au schisme de Guibert contre le Pape saint Grégoire VII, et finissant l'an 1156. Cette histoire fut continuée par Radevic, son disciple et chanoine de son église <sup>1</sup>.

L'expédition de l'empereur Frédéric était dirigée contre la ville ou commune de Milan.

Arrivé en Italie il comptait dans son armée plus de quinze mille chevaux et plus de cent mille homme de pied. Les Milanais ne se découragèrent point; avertis de la marche prochaine de cette armée formidable, ils n'avaient rien négligé pour se mettre en état de lui opposer une vigoureuse résistance; surtout ils avaient cherché à s'assurer de la fidélité et de l'obéissance des Lodesans, dont ils se défiaient avec raison. Les précautions qu'ils prirent dans ce but témoignent en faveur des mœurs et de la bonne foi des Italiens du douzième siècle; ils ne leur demandèrent point d'otages, ils ne mirent point de garnison dans leurs châteaux; mais les consuls milanais, s'étant rendus à Lodi au mois de janvier 1158, exigèrent que tous les habitants du district, sans exception, jurassent devant eux d'obéir en toutes choses aux ordres de la commune de Milan. Les Lodesans, déterminés à la révolte, ne voulurent jamais consentir à prêter un serment qui leur en aurait ôté les moyens; ils se récriaient sur ce qu'on n'y insérerait pas la clause *sauf la fidélité due à l'empereur*, qu'ils déclaraient nécessaire à l'acquit de leur conscience puisqu'un serment antérieur les liait à ce monarque. Les consuls, pour forcer à l'obéissance les Lodesans, marchèrent contre eux à la tête des milices milanaises et leur enlevèrent leurs meubles, sans rencontrer de leur part aucune résistance. Au bout de deux jours, le dernier terme qu'ils leur avaient accordé étant écoulé, ils se présentèrent de nouveau devant les bourgades de Lodi; mais tous les habitants, hommes, femmes et enfants, avaient quitté leurs demeures. Les Milanais, après les avoir pillées, y mirent le feu <sup>1</sup>.

Les Bressans étaient alliés des Milanais; ils furent attaqués les premiers par l'armée impériale. Au bout de quinze jours, effrayés de leur situation, ils livrèrent des otages et une grosse somme d'argent pour acheter la paix <sup>2</sup>.

Frédéric tint, sur leur territoire, au milieu de son camp, une espèce de diète, où il proclama sur la discipline militaire un règlement que confirmèrent les archevêques, évê-

<sup>1</sup> Radevic, l. 2, c. 11.

<sup>1</sup> Otto Morena, *Hist. Laudens.*, p. 995 et 1003. Muratori, *Script. rerum Italic.*, t. 6. — <sup>2</sup> Radevic, l. 1, c. 25.

ques et abbés, et dont ils promirent de punir les violateurs par les censures ecclésiastiques. En voici les articles les plus curieux :

« Nous statuons que ni chevalier ni sergent n'excitera de querelle; que, si l'un se dispute avec l'autre, aucun d'eux ne poussera le cri de guerre, pour ne point engager les siens au combat. S'il s'élève une querelle, nul n'y accourra avec des armes, c'est-à-dire l'épée, la lance ou des flèches; mais, revêtu de la cuirasse, du bouclier et du casque, il n'y portera qu'un bâton, pour dirimer la querelle. Nul ne se réclamera du drapeau du camp si ce n'est pour trouver son logis. Si un soldat, en se réclamant du drapeau, excite une querelle, on lui ôtera tout son harnais et on le chassera de l'armée. Si c'est un serf on lui coupera les cheveux, on le battra de verges et on lui brûlera la mâchoire, à moins que le maître ne le rachète avec tout son harnais.

« Celui qui en blesse un autre, s'il est convaincu par deux témoins valables, aura la main coupée. S'il n'y a pas de témoins et que l'accusé veuille se purger par le serment, l'accusateur peut s'y refuser et le provoquer en duel. Celui qui commet un homicide, s'il est convaincu par deux témoins légitimes, subira la peine capitale; s'il n'y a pas de témoins, et que l'homicide veuille se purger par serment, le parent du mort peut s'y refuser et l'attaquer en duel. Si quelqu'un offense ou blesse un soldat étranger qui s'approche pacifiquement du camp, assis sur son palefroi, sans bouclier ni armes, il sera jugé violateur de la paix; mais, si l'étranger a le bouclier au bras et la lance à la main, celui qui l'offense n'aura point violé la paix.

« Le soldat qui dépouille un marchand restituera le double et jurera qu'il ignorait que ce fût un marchand. Si c'est un serf on lui coupera les cheveux, on le brûlera à la mâchoire, et son maître restituera le dommage. Quiconque en voit un autre piller une église ou une boutique doit l'en empêcher, quelquefois sans querelle; s'il ne le peut il doit l'accuser en cour. Personne n'aura de femme dans son logement; si quelqu'un ose en avoir une on lui ôtera tout son harnais, il sera excommunié, et on coupera le nez à la femme.

« Un serf qui commet un larcin, si c'est la première fois, on ne le pendra pas, mais on lui coupera les cheveux, on le frappera de verges, on le brûlera à la mâchoire et on le chassera de l'armée, à moins que le maître ne le rachète avec tout son harnais. S'il a déjà volé auparavant il sera pendu. Le serf accusé de vol, sans avoir été pris sur le fait, se purgera par un fer chaud, ou bien son maître fera serment pour lui. L'accusateur jurera de son côté qu'il ne l'actionne pour vol que parce qu'il le croit coupable. Si quelqu'un trouve le cheval d'un autre il ne le tondra pas ni ne le rendra méconnaissable, mais il en informera le maréchal; il ne le tiendra pas en cachette et le chargera de son bagage. Si celui qui l'a perdu le retrouve chargé par le chemin, il ne jettera point la charge à bas, mais le suivra au logis et recevra son cheval. Si quelqu'un brûle une maison à la ville ou à la campagne il sera fustigé, tondu et brûlé à la mâchoire.

« Si un marchand teutonique revend plus cher au camp qu'il n'a acheté dans la ville, le chambrier lui ôtera toute sa marchandise, le frappera de verges, le tondra et le brûlera à la mâchoire. Nul Teuton n'aura pour compagnon de Latin, à moins qu'il ne sache le teutonique; que s'il en a un, on lui ôtera tout ce qu'il a. Si un soldat dit des injures à un autre il peut le nier par serment; s'il ne le nie pas il lui payera dix livres de monnaie ayant cours dans l'armée. Si quelqu'un trouve des vases pleins de vin il en prendra du vin avec précaution, sans briser les vases et sans couper les cercles des tonneaux, de peur que tout le vin ne se répande au préjudice de l'armée. Lorsque l'armée s'emparera d'un château les soldats enlèveront tout ce qu'il contiendra, mais ils ne le brûleront point sans l'ordre du maréchal. Lorsqu'un Allemand aura blessé un Italien, si celui-ci peut prouver par deux témoins valables qu'il avait juré la paix, l'Allemand sera puni<sup>1</sup>. »

Dans cette même diète les Milanais furent cités à comparaître pour se justifier de leur rébellion. Ils n'avaient point tellement secoué le joug de l'empire qu'ils ne reconnussent

<sup>1</sup> Radevic, l. 1, c. 26, et Gunther Ligurin., l. 7.



encore leur allégeance envers son chef, en sorte qu'ils obéirent à la citation. Leurs députés, après avoir défendu leur conduite, offrirent, en guise de rançon, une somme d'argent considérable, que l'empereur refusa. La diète les déclara ennemis de l'empire, et l'armée reçut l'ordre de se préparer au siège de Milan.

Sur la route, l'empereur étant campé près des ruines de l'ancien Lodi, les Lodesans se présentèrent à lui portant des croix à leurs mains : c'était la marque distinctive des suppliants. Ils réclamèrent un nouvel emplacement pour bâtir leur ville, que les Milanais avaient détruite. Frédéric leur en assigna un sur le bord de l'Adda, et y fit poser en sa présence la première pierre du nouveau Lodi, qui subsiste encore <sup>1</sup>.

Les Milanais se virent assiégés, le 28 juillet 1158, par toute l'armée impériale ; ils se défendirent vigoureusement, firent des sorties, eurent quelques succès, mais plus souvent des revers. Le plus grand fut de se voir abandonnés par leurs alliés, qui servaient même dans le camp ennemi. Les Crémonais et les Pavésans abusaient de l'appui de l'empereur pour ruiner les campagnes ; ils arrachaient ou brûlaient les vignes, les figuiers, les oliviers ; ils renversaient les maisons, ils égorgaient les prisonniers ; enfin ils faisaient la guerre avec la barbarie à laquelle s'abandonnent souvent les faibles lorsqu'une longue oppression les a aigris et que le succès les enivre <sup>2</sup>.

Enfin, par la médiation du comte de Baudrate, un des plus puissants seigneurs du Milanais, qui avait l'estime et la confiance des deux partis, un traité fut signé, le 7 septembre, entre la ville de Milan et l'empereur Frédéric. Il commence en ces termes :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voici la convention par laquelle les Milanais rentreront et demeureront dans la grâce de l'empereur. » Suivent les conditions, qui furent encore assez avantageuses pour que les Milanais pussent s'y soumettre sans honte. Ils s'obligèrent à rendre la liberté aux villes de Como et de Lodi, à prêter serment de

fidélité à l'empereur, à lui bâtir un palais à leurs frais ; à lui payer en trois termes, dans l'année, neuf mille marcs d'argent, pour laquelle somme ils devaient donner des otages ; enfin à renoncer aux droits régaliens qu'ils possédaient. De son côté l'empereur promit que son armée n'entrerait point à Milan, et qu'elle s'éloignerait des murs de cette ville trois jours après qu'on lui aurait livré les otages convenus. Il comprit dans le traité les alliés des Milanais, les Tortonais, les Crémusques et les insulaires du lac de Como ; il donna sa sanction à la continuation de leur alliance ; il confirma le droit des Milanais d'élire eux-mêmes leurs consuls dans l'assemblée du peuple ; mais il exigea que ces consuls lui prêtassent serment de fidélité, et que des députés, pris entre ceux qui leur succéderaient, vinssent auprès de lui, aux calendes de février, répéter cet engagement. Enfin il promit de s'entremettre pour faire la paix entre Milan et ses alliés, d'une part, et les villes de Crémone, Pavie, Novare, Como, Lodi et Verceil, de l'autre, sous condition qu'on relâcherait les prisonniers de part et d'autre ; mais il permit que, dans le cas où il ne réussirait pas à faire la paix, les Italiens gardassent les captifs qu'ils se seraient faits réciproquement, reconnaissant que lui-même n'aurait point droit de s'en plaindre <sup>1</sup>.

Le traité ainsi convenu de part et d'autre, le clergé et les magistrats de Milan vinrent, nus-pieds, à la tente de l'empereur ; le clergé, présidé par l'archevêque Obert, était précédé de la croix ; les magistrats portaient l'épée nue à la main. Les articles du traité ayant été lus et ratifiés, l'empereur présenta sa main aux députés de Milan et les reçut en ses bonnes grâces <sup>2</sup>.

Le 23 novembre de la même année (1158) Frédéric tint une assemblée générale ou diète à Roncaille ; son but était d'y faire valoir son titre de maître du monde. Les légistes de Bologne entraient dans ses vues. Ces nouveaux docteurs, enthousiasmés du droit romain, ne voyaient en tout que l'empereur, comme Arnaud de Bresce, enthousiasmé de

<sup>1</sup> Otto Morena, p. 1009. — <sup>2</sup> Radevic, l. 1, c. 39.

<sup>1</sup> Id., l. 1, c. 41. — <sup>2</sup> Id., c. 42 et 43.

l'histoire romaine, ne voyait en tout que le sénat et le peuple romains. Pour les uns et les autres les changements qui, depuis douze siècles, avaient eu lieu dans le monde, dans les empires, dans la religion, dans les mœurs, dans les relations des individus et des peuples, ne comptaient pour rien. Une seule idée, l'empereur, voilà sur quelle règle de fer les légistes de Bologne voulaient ramener et réduire non-seulement l'Italie et l'Allemagne, mais toute l'humanité chrétienne. Quatre docteurs fameux enseignaient alors à Bologne le droit romain, savoir, Bulgare, Martin, Jacques et Hugues, disciples tous les quatre de Garnier ou Yrnerius, qui avait renouvelé cette étude. Frédéric les manda tous les quatre à la diète de Roncaille pour en être l'âme.

Un jour que l'empereur allait à cheval entre le docteur Bulgare et le docteur Martin il leur demanda s'il était de droit le maître du monde. Bulgare répondit qu'il ne l'était point quant à la propriété, mais Martin soutint qu'il l'était. Alors l'empereur, descendant de son cheval, en fit présent à Martin. Sur quoi Bulgare fit ce jeu de mots : *Amisi æquum quia dixi æquum, quod non fuit æquum* ; c'est-à-dire, autant que cela peut se traduire en français : « J'ai manqué un cheval pour avoir dit juste, ce qui n'est pas juste <sup>1</sup>. » L'auteur contemporain qui rapporte cet anecdoté est Otton Moréna, magistrat de Lodi, ami et confident de l'empereur Frédéric. On y voit que les jurisconsultes étaient d'accord à soutenir que Frédéric était le maître du monde quant à la souveraineté ; ils différaient seulement sur la question de savoir s'il l'était quant à la propriété. En un mot, que l'empereur allemand fût l'unique souverain du monde, et que, conséquemment, les rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, les empereurs des Grecs et même des Chinois, n'étaient que ses feudataires ou des usurpateurs, c'était là une chose hors de doute parmi les jurisconsultes de Bologne ; mais qu'il fût l'unique propriétaire de chaque maison, de chaque fauchée de pré, c'est sur

quoi il y avait encore quelque dissentiment.

L'empereur Frédéric ayant donc fait venir à Roncaille les quatre docteurs de Bologne leur ordonna de lui déclarer en vérité tous les droits régaliens qui lui appartenaient en Lombardie comme empereur. Ils s'excusèrent de le faire sans prendre conseil des autres juges. L'empereur leur en adjoignit encore vingt-huit, deux de chaque ville de Lombardie. Les trente-deux jurisconsultes, ayant conféré ensemble, déclarèrent à l'empereur, en présence des seigneurs et des consuls des villes, que les régales n'appartenaient qu'à lui seul, et que, sous le nom de régales, on devait entendre les duchés, les marquisats, les comtés, les consulats, le droit de battre monnaie, les péages, le droit d'approvisionnement, les tributs, les ports, les moulins, les pêches et tous les revenus qui pouvaient provenir des fleuves <sup>1</sup>.

Comme les arguments des légistes étaient appuyés de cent mille épées allemandes on n'y trouva rien à répondre ; au contraire c'était à qui louerait la condescendance du prince. L'archevêque de Milan, dans sa harangue, le qualifia d'empereur unique de Rome et du monde. « Votre Majesté, ajouta-t-il, a daigné nous consulter, nous, les fidèles et votre peuple, sur les lois et la justice, ainsi que sur l'honneur de l'empire. Sachez que tout le droit du peuple pour établir des lois nouvelles vous a été accordé. Votre volonté est le droit, suivant ce que l'on dit : « Ce qui plaît au prince a force de loi, » attendu que c'est à lui et en lui que le peuple a remis tout son empire et sa puissance ; car tout ce que l'empereur constitue, décrète ou ordonne par une lettre, par une sentence, par un édit, devient à l'instant une loi. Il est selon la nature, en effet, que la récompense suive le travail, et que, chargé du fardeau de nous protéger tous, vous puissiez aussi nous commander à tous <sup>2</sup>. »

D'après la décision des jurisconsultes l'archevêque de Milan et les consuls de la ville, ainsi que tous les autres évêques et seigneurs de Lombardie, renoncèrent publiquement,

<sup>1</sup> Otto Morena, *Hist. Laud. Muratori, Script. rerum Ital.*, t. 6, p. 1018.

<sup>1</sup> Otto Morena, p. 1017-1020. Radevic, l. 2, c. 5. —  
<sup>2</sup> Id., l. 2, c. 4.



entre les mains de l'empereur, à tous ces droits qui avaient été déclarés régaliens; mais l'empereur en confirma la possession à tous ceux qui purent montrer des titres valables, et, toutefois, il s'en trouva d'usurpés pour trente mille marcs d'argent de revenu annuel<sup>1</sup>.

Dans cette assemblée de Roncaille l'empereur Frédéric fit plusieurs lois, principalement pour établir la paix et la sûreté publiques. Il en fit une en particulier pour les étudiants, à l'occasion, sans doute, de l'école de Bologne, qui était célèbre. Cette constitution porte que « les écoliers qui voyagent à cause de leurs études, et principalement les professeurs des lois divines et impériales, pourront venir et habiter sûrement, eux et leurs messagers, aux lieux où l'on exerce les études. Que personne ne soit assez osé pour leur faire injure, ni user de représailles contre eux pour les crimes ou les dettes de quelque autre province; de quoi les gouverneurs des lieux seront responsables. Si quelqu'un intente un procès contre eux, ils auront le choix de plaider devant leur seigneur, ou leur professeur, ou l'évêque de la ville, sous peine, à celui qui voudrait les traduire devant un autre juge, de perdre sa cause<sup>2</sup>. »

Comme la diète de Roncaille avait admis en principe que la volonté du prince faisait loi, Frédéric songea à en tirer les conséquences. La ville de Plaisance avait été alliée de Milan; il fit raser ses murailles, combler ses fossés et abattre ses tours. Son ambition croissant avec le succès, il revendiqua les îles de Corse et de Sardaigne, et envoya aux Pisans et aux Gênois des commissaires impériaux avec ordre de les transporter dans ces îles. Ces deux peuples s'en dispensèrent; la colère de Frédéric s'enflamma contre eux et il menaça les Gênois de tout son courroux<sup>3</sup>. Les Gênois, de leur côté, réclamèrent contre la loi portée à la diète sur les droits régaliens; ils faisaient valoir d'anciens privilèges des empereurs, en vertu desquels ils étaient dispensés de tout impôt et de tout service, en raison de la pauvreté de leurs montagnes et du soin dont ils se chargeaient

de défendre les côtes contre les infidèles. Cependant, dès qu'on apprit à Gênes les menaces de Frédéric, on vit hommes, femmes et enfants travailler nuit et jour, avec une ardeur égale, à relever et à fortifier les murs de la ville, à les couvrir de machines de guerre. En même temps l'historien Caffara, ainsi que plusieurs des magistrats, furent envoyés en députation vers l'empereur; ils employèrent tour à tour, avec adresse, les raisonnements, le courage et la soumission; ils apaisèrent sa colère et l'engagèrent à se contenter d'une somme de douze cents marcs d'argent, qu'ils lui payèrent<sup>1</sup>.

Dès que la volonté du prince est la règle de la justice il peut se dispenser de tenir sa parole toutes les fois qu'il lui plaît; Frédéric usa largement de ce privilège pour s'affranchir des obligations que lui imposait son traité avec les Milanais. Il se permit donc de soustraire Monza à leur juridiction, quoique, par ce traité, il les eût expressément confirmés dans la possession de tout leur territoire, à la réserve de Lodi et de Como. Peu après il leur enleva également les deux comtés de la Martesana et de Seprio, dont il investit un nouveau seigneur; puis il mit une garnison allemande dans le château de Trezzo; enfin il donna ordre de détruire celui de Crème, pour complaire aux Crémonais. Vers le même temps il avait envoyé à Milan son chancelier pour y établir un juge impérial ou podestat à la place des consuls, ce qui était contraire à la lettre même du traité de paix<sup>2</sup>. Le peuple ne put supporter ce nouvel outrage; il prit les armes avec un mouvement de fureur et força le chancelier à sortir en hâte de la ville. Les Crémasques avaient traité de même les messagers qui leur avaient porté l'ordre d'abattre leurs murs.

Frédéric n'entreprit point une seconde fois le siège de Milan, mais il dévasta les campagnes du Milanais à plusieurs reprises, pendant toute la durée de l'été 1159; il brûla les moissons, fit abattre les arbres fruitiers ou

<sup>1</sup> Otto Morena, c. 5. — <sup>2</sup> Radevic, l. 2, c. 7. *Authent. ad tit. ne fil. propat.* 4, cod. 13. — <sup>3</sup> Radevic, l. 2, c. 9.

<sup>1</sup> Caffari, *Annal. Genuens.*, l. 1, p. 270 et 271. Muratori, *Script. rerum Ital.*, t. 6. — <sup>2</sup> Sir Raul, p. 1181 et 1182. Otto Morena, p. 1021. Radevic, l. 2, c. 21. Muratori, t. 6.

enlever leur écorce, détruisit toute espèce de comestibles ; en même temps il fit garder toutes les routes qui conduisaient à Milan, et soumit aux peines les plus sévères ceux qui porteraient des munitions dans cette ville <sup>1</sup>.

Vers la mi-août, à la persuasion des Crémonais, qui lui promirent pour cela onze mille livres d'argent, Frédéric alla assiéger la ville de Crème parce qu'elle demeurait fidèle à l'alliance des Milanais. Les Crémasques se défendirent avec courage. Une de leurs sorties, pendant l'absence de l'empereur, fut si violente que, quoiqu'ils n'eussent guère que six cents chevaux, ils conservèrent l'avantage, jusqu'à la fin de la journée, sur l'armée impériale. Frédéric fut si outré de l'insolence des Crémasques, qui avaient osé battre ses troupes, qu'il fit pendre en face des murs un certain nombre de prisonniers. Les assiégés usèrent de représailles et livrèrent au même supplice, du haut de leurs créneaux, le même nombre de prisonniers allemands <sup>2</sup>.

Frédéric les fit alors avertir par un héraut que désormais à aucune condition il ne les recevrait en grâce, et qu'il était résolu à les traiter avec la dernière rigueur. En même temps il envoya au supplice quarante otages qu'il avait levés précédemment dans Crème ; il fit pendre également six députés que les Milanais envoyaient à Plaisance et dont l'un était le neveu de l'archevêque de Milan. Ce n'est pas tout. Il restait encore d'autres otages de Crème entre les mains de Frédéric : c'étaient des enfants ; il les fit attacher à une tour qu'il faisait avancer contre la ville, tandis que les assiégés, avec neuf catapultes, s'efforçaient de la repousser. Les pères de ces malheureuses victimes, en armes sur la muraille, poussaient des cris lamentables et ne cessaient cependant de combattre et de diriger les catapultes contre la tour qu'on faisait approcher. L'un d'eux, élevant la voix, criait à ses enfants : « Bienheureux ceux qui meurent pour la patrie et la liberté ! Ne craignez point la mort ; elle seule peut désormais vous rendre libres ; si vous étiez parvenus à notre

âge ne l'auriez-vous pas bravée avec nous pour la patrie ? Heureux de la rencontrer avant d'avoir, comme nous, à redouter l'infamie pour vos épouses ou à résister aux gémissements de vos enfants qui vous demandent de les épargner ! Oh ! puissions-nous bientôt vous suivre ! Puisse aucun vieillard d'entre nous n'être assis sur les cendres de sa cité ! Puissent nos yeux être fermés avant d'avoir vu notre sainte patrie tomber entre les mains impies des Crémonais et des Pavésans <sup>1</sup> ! »

Tels sont les détails qui se lisent dans deux panégyristes allemands de l'empereur Frédéric, Radevic de Frisingue et le poète Gunther. Un souverain qui, contre ses peuples mêmes, foule aux pieds le droit des gens et de l'humanité en égorgeant les otages ; un souverain qui foule aux pieds les plus saintes lois de la nature en réduisant les pères à tuer leurs enfants pour se défendre eux-mêmes, non, il n'y a rien de plus atroce dans l'histoire des sauvages. Et cet homme se donnait pour l'unique souverain légitime de l'univers, pour le réformateur nécessaire de l'Église !

Il y avait déjà six mois que le siège durait lorsque Frédéric parvint à corrompre le principal ingénieur des Crémasques, qui passa dans son camp et dirigea la construction de nouvelles machines pour attaquer la ville qu'il avait longtemps défendue. Après plusieurs combats acharnés les habitants s'adressèrent au patriarche d'Aquilée et au duc de Bavière, et demandèrent par leur entremise à entrer en négociation. Ces deux personnages leur obtinrent des conditions qui furent acceptées ; l'empereur leur permit de sortir de leur ville avec leurs femmes et leurs enfants, et d'emporter sur leurs épaules ceux de leurs effets dont ils pourraient se charger en une seule fois. Ce fut le 26 janvier 1160 que les habitants de Crème, hommes, femmes et enfants, au nombre de vingt mille environ, sortirent de cette ville malheureuse et s'acheminèrent vers Milan. L'empereur livra Crème au pillage de ses soldats, qui y mirent ensuite le feu. Les Crémonais prirent soin de

<sup>1</sup> Radevic, l. 2, c. 33. — <sup>2</sup> Id., c. 45.

<sup>1</sup> Radevic, l. 2, c. 47. Gunthier Ligur., l. 10.



raser jusqu'aux fondements tout ce qui avait échappé à l'incendie. Frédéric notifia son triomphe à tout l'empire par une lettre où il relève sa souveraine clémence, qui a bien voulu laisser la vie à ceux qu'il dépouillait, sans sujet, de tout le reste <sup>1</sup>.

Après cette singulière clémence de Frédéric, ce qui étonne le plus, c'est la constance des Italiens à défendre leur liberté et leurs droits, surtout depuis la diète de Roncaille, où leurs évêques, leurs abbés et leurs seigneurs avaient reconnu le nouveau dogme des légistes : que l'empereur était le seul maître de l'univers, la seule loi de l'empire, le seul propriétaire de l'Italie. C'est qu'au-dessus des évêques et des abbés se trouve le Pontife romain, qui, avec la liberté et les droits de l'Église universelle, protège naturellement la liberté et les droits des individus et des peuples.

Le Pape Adrien IV blâma donc la faiblesse des évêques et des abbés de Lombardie, et leur fit connaître son mécontentement de ce qu'ils avaient reconnu tenir de l'empereur tous les droits régaliens. De plus, comme les officiers du prince, animés de l'esprit de leur maître, exigeaient avec insolence les nouveaux droits jusque sur les terres de l'Église romaine, le Pape s'en plaignit à l'empereur lui-même par une lettre qui n'est pas venue jusqu'à nous. Suivant l'Allemand Radevic elle était douce en apparence, mais en la lisant avec attention on y trouvait une admonition bien âpre; en outre elle fut apportée par une personne peu considérable, qui disparut avant que la lettre fût lue <sup>2</sup>.

Quelque temps auparavant, Anselme, archevêque de Ravenne, précédemment évêque d'Havelsberg, étant mort, Frédéric fit élire à sa place Gui, fils du comte de Blandrate, jeune homme que le Pape avait reçu dans le clergé de Rome à la prière de l'empereur et ordonné sous-diacre. A son élection pour l'archevêché de Ravenne assista le cardinal Hyacinthe de la part du Pape. Deux fois l'empereur pria le Pape de confirmer cette élection; deux fois le Pape s'y refusa, disant qu'il ne pouvait se résoudre à éloigner de lui

le fils du comte de Blandrate, tant à cause de son mérite que des avantages que ses parents pourraient procurer à l'Église romaine, et qu'il se proposait d'élever ce jeune homme, avec le temps, à de plus hautes dignités, lui ayant déjà assigné un titre comme s'il était diacre <sup>1</sup>.

Irrité de ce refus, mais plus encore de la lettre mentionnée tout à l'heure, Frédéric, suivant l'ardeur de sa jeunesse, résolut de rendre au Pape la pareille, non par la qualité de l'envoyé, qui fut une personne honorable, mais par le style de la réponse. Il ordonna donc à son secrétaire de suivre le style des anciens Romains, mettant en tête de la lettre le nom de l'empereur avant celui du Pape, et, dans la suite, mettant *toi* au lieu de *vous*; car l'usage était établi depuis longtemps de nommer au pluriel, par honneur, celui à qui l'on parle. Or l'empereur disait que le Pape, en lui écrivant, devait suivre l'usage de ses prédécesseurs, ou qu'il devait lui-même observer le style des anciens empereurs <sup>2</sup>. Nous n'avons pas la lettre où le Teuton Frédéric donnait des leçons de politesse littéraire au Pontife romain.

Le Pape y répondit en ces termes : « Adrien, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Frédéric, empereur romain, salut et bénédiction apostolique. La loi divine, de même qu'elle promet une longue vie à ceux qui honorent leurs parents, de même aussi elle prononce une sentence de mort contre ceux qui maudissent leurs père et mère. Nous savons de plus, de la bouche même de la Vérité, que quiconque s'élève sera humilié. C'est pourquoi, cher fils dans le Seigneur, nous ne sommes pas médiocrement étonné de votre prudence en ce que vous paraissiez ne pas rendre au bienheureux Pierre et à la sainte Église romaine tout le respect que vous devriez; car, dans les lettres que vous nous avez envoyées, vous mettez votre nom avant le nôtre, par où vous encourez la note d'insolence, pour ne pas dire d'arrogance. Que dirons-nous de la fidélité que vous avez promise et jurée au bienheureux Pierre et à nous, de la manière dont vous l'observez,

<sup>1</sup> Radevic, 1. 2. c. 58-63. — <sup>2</sup> Id., c. 15.

<sup>1</sup> Id., c. 16 et 17. — <sup>2</sup> Id., c. 15 et 18.

puisque, de ceux qui sont des dieux et les fils du Très-Haut, à savoir des évêques, vous requérez l'hommage, vous exigez le serment féodal, mettant leurs mains sacrées entre les vôtres ; puisque, nous étant devenu manifestement contraire, vous fermez l'entrée non-seulement des églises, mais des villes de votre royaume, aux cardinaux envoyés d'après de nous ? Rentrez donc, rentrez en vous-même, nous vous le conseillons ; car, après avoir mérité de nous la consécration et la couronne, nous craignons pour votre *nobilité* qu'en cherchant à prendre ce qu'on ne vous accorde pas vous ne perdiez ce qui vous a été accordé <sup>1</sup>. »

L'empereur répliqua par la lettre suivante : « Frédéric, par la grâce de Dieu empereur des Romains, toujours auguste, à Adrien, pontife de l'Église catholique, invitation de s'attacher à tout ce que Jésus a commandé d'enseigner et de faire. La loi de la justice rend à chacun le sien. Nous ne dérogeons point à nos parents, à qui nous rendons en ce royaume l'honneur qui leur est dû ; car c'est d'eux, nos ancêtres, que nous avons reçu et la dignité et la couronne royales. Est-ce que Sylvestre, au temps de Constantin, avait quelque chose de royal ? C'est par la concession de sa piété que la liberté et la paix ont été rendues à l'Église, et tout ce que votre Papauté a de royal vient de la libéralité des princes. Ainsi, quand nous écrivons au Pontife romain, c'est d'après l'ancien droit que nous mettons notre nom le premier et que nous lui accordons d'en faire de même quand il nous écrit. Relisez les annales, si vous avez négligé de le faire ; vous y trouverez ce que nous vous disons. Et pourquoi n'exigerions-nous pas l'hommage et le serment féodal de ceux qui sont dieux par adoption et qui tiennent nos régales, puisque celui qui est notre Maître et le vôtre, qui n'avait rien reçu de l'homme-roi, au contraire lui avait tout donné, a toutefois payé le cens à César pour lui et pour Pierre, vous donnant l'exemple de faire de même et vous disant : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ? » Qu'ils nous lais-

sent donc nos régales, ou bien, s'ils jugent qu'elles leur sont utiles, qu'ils rendent à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. Nos églises et nos villes sont fermées à vos cardinaux parce que nous ne voyons pas qu'ils viennent prêcher l'Évangile et affermir la paix, mais piller et amasser de l'or et de l'argent avec une avidité insatiable. Quand nous les verrons tels que l'Église désire nous ne leur refuserons pas le salaire et la subsistance. Vous blessez l'humilité et la douceur en proposant aux séculiers ces questions peu utiles à la religion. Que Votre Paternité prenne donc garde, en remuant ces choses qui nous paraissent indignes, qu'elle ne cause un scandale à ceux qui reçoivent vos paroles comme une rosée bienfaisante ; car nous ne pouvons nous dispenser de répondre à ce qu'on nous dit quand nous voyons que l'orgueil, cette bête détestable, s'est glissé jusque sur le Siège de Saint-Pierre. Pourvoyez toujours bien à la paix de l'Église, et portez-vous toujours bien <sup>1</sup>. »

Dans cette missive Frédéric engage le Pape à relire les annales de l'histoire ; mais Frédéric aurait bien fait de relire ses propres lettres. Dans une lettre précédente au même Pape il rappelle que sa couronne est élective et que l'archevêque de Mayence en est le premier électeur ; ici il prétend qu'elle est héréditaire et qu'il l'a reçue de ses ancêtres, à partir de Constantin. Quand on veut remonter au Pape il faut au moins être d'accord avec soi-même. Si Frédéric ou ses conseillers avaient bien lu les annales de l'histoire, ils y auraient vu que la dignité impériale rétablie en Occident par le Pontife romain n'était plus du tout l'institution païenne de Romulus, de César, de Néron, mais une institution essentiellement chrétienne, et que l'empereur d'Occident n'était autre chose que le défenseur armé de l'Église romaine et du Pontife romain ; que, par conséquent, c'était à l'Église romaine et à son Pontife à se choisir ce défenseur parmi les divers princes de la chrétienté ; ils auraient vu et compris que, vouloir ramener cette institution à l'idée païenne de Dioclétien et de Nabu-

<sup>1</sup> Post Radevic., p. 562. Apud Baron., ann. 1159. Mansi, p. 796.

<sup>1</sup> Post Radevic., p. 563.



chodonor, c'était la rendre non-seulement inutile, mais nuisible et odieuse, c'était en provoquer l'abolition. C'est à quoi travaillaient, sans s'en douter, les légistes de Bologne avec leur principe d'idolâtrie politique : « L'empereur est l'unique souverain, l'unique propriétaire, l'unique loi du monde. » De là ce raisonnement de Frédéric : « Les biens de l'Eglise romaine et des autres Eglises leur ont été donnés par les princes ; donc j'ai droit de les reprendre, et de les reprendre sans aucun égard à l'intention des donateurs, aux modifications plus ou moins importantes qu'y ont apportées les temps et les circonstances. »

Les Bédouins et les Juifs font des raisonnements semblables pour justifier leurs pillages et leurs usures. Les Bédouins disent : « Ismaël, notre père, est le premier-né d'Abraham, à qui Dieu a promis l'univers ; c'est injustement que notre père Ismaël a été privé de son héritage par Isaac, son cadet ; il est donc juste que nous reprenions notre bien et sur les Juifs et sur les autres. » Les Juifs disent de leur côté : « C'est à nous, enfants d'Abraham, qu'a été donnée la terre promise et qu'a été promise la possession du monde ; ce sont les chrétiens surtout qui nous privent de l'un et de l'autre ; il est donc juste que nous reprenions notre bien, principalement sur eux. » Au dix-neuvième siècle un soldat heureux dira comme Frédéric au douzième : « Je suis le successeur de Charlemagne ; or Charlemagne a donné à l'Eglise romaine et Rome et le patrimoine de Saint-Pierre ; donc il est juste que je reprenne l'un et l'autre. » C'est toujours le même raisonnement, le droit du plus fort. Et les Papes, en s'y opposant avec un courage invincible, ont bien mérité de l'humanité ; car ils ont conservé sur la terre l'idée et le règne de la justice.

Cependant, entre Frédéric et Adrien, les esprits s'échauffaient de plus en plus, et l'on prétendait même avoir intercepté des lettres du Pape par lesquelles il excitait à l'insurrection et Milan et quelques autres villes. Alors Henri, cardinal de Saint-Nérée, qui avait été à Augsbourg un des médiateurs de la paix entre le Pape et l'empereur, écrivit à son

ami Éberard, évêque de Bamberg, qui avait travaillé avec lui à ce traité en cette même qualité de médiateur, pour l'exhorter à combattre, par ses conseils, pour l'honneur et la liberté de l'Eglise : « Car, ajoute-t-il, tant que les affaires seront gouvernées par des seigneurs laïques, qui ne savent ni les canons ni les règles de la religion, la paix ne pourra s'affermir. » L'évêque de Bamberg était un des conseillers intimes de l'empereur, mais on lui avait caché toute cette affaire. Il répondit donc au cardinal qu'il était sensiblement affligé de ce commencement de division, dont il attribue la première origine, de la part des conseillers de l'empereur, à une connaissance mal digérée et mal comprise de l'antiquité, qu'ils voulaient appliquer à tort et à travers. Toutefois il cherche à excuser l'empereur même, et pense que le plus grand mal vient de ce que personne ne veut faire les avances de la réconciliation. Il insinue que c'est aux Romains, comme mieux instruits, à prévenir les autres et à les instruire avec douceur. Il écrivit dans le même sens au Pape, usant d'une liberté respectueuse, et lui dit : « Il est à craindre que les paroles dures de part et d'autre, venant à se choquer, ne produisent un feu qui s'étende bien loin dans le sacerdoce et l'empire ; de quoi Dieu nous préserve. Votre fils, comme vous le savez, est notre seigneur ; vous, de votre côté, comme le Christ, vous êtes notre seigneur et notre maître. Personne d'entre nous n'ose dire ni d'ici ni de là : Pourquoi faites-vous ou dites-vous cela ? Seulement nous faisons des vœux pour la paix. S'il m'était permis de dire ce que je pense, il me semble qu'il ne serait pas expédient de tant peser les paroles et d'en tant demander raison, parce qu'il vaut mieux éteindre le feu au plus vite que de disputer de quel côté il est venu. Je sais que je parle de choses qui sont au-dessus de moi, mais je parle dans la sincérité de mon cœur devant celui qui est au-dessus de nous et qui connaît ce qu'il y a de plus caché ; et, puisque j'ai commencé, je continuerai de vous parler avec confiance, comme à mon père et à mon seigneur. Laisant de côté les paroles qui peuvent être prises diversement, selon la diversité des auditeurs et des inter-

prêtes, daigne Votre Paternité écrire de nouveau, avec douceur et bonté, à votre fils, notre seigneur l'empereur, et le rappeler avec une affection paternelle. Il est disposé à vous rendre toute sorte de respect. Que Samuel embrasse son David, qu'il ne permette pas qu'il se sépare de lui, de peur que le manteau ne se déchire ; mais que Dieu soit honoré et que l'Église catholique jouisse d'une tranquille dévotion <sup>1</sup>. »

L'évêque de Bamberg, qui écrivit ces lettres, était un prélat distingué par sa doctrine et la pureté de ses mœurs. Il avait une telle affection pour l'étude de l'Écriture sainte qu'il en méditait continuellement les divers sens, même à la guerre, et en faisait sa consolation au milieu des soins dont il était occupé pour les affaires publiques ; car l'empereur avait une confiance particulière en ses conseils et partageait avec lui la conduite de ses États ; aussi le prélat était-il singulièrement affectionné au bien et à l'honneur de l'empire <sup>2</sup>.

Après les fêtes de Pâques, qui, l'an 1159, eurent lieu le 29 mars, l'empereur Frédéric tint une assemblée en son camp près de Bologne pour juger les Milanais, qui avaient repris les armes pour les raisons que nous avons vues. A cette assemblée se trouvèrent quatre cardinaux, légats du Pape Adrien, savoir, deux cardinaux-prêtres, Octavien, du titre de Sainte-Cécile, et Henri, de Saint-Nérée, et deux cardinaux-diacres, Guillaume, auparavant archidiacre de Pavie, et Gui de Crème. Il y eut aussi des députés du sénat et du peuple romains. Les cardinaux dirent que le Pape demandait l'exécution du traité de paix fait avec le Pape Eugène, puis ils firent les propositions suivantes : « L'empereur n'enverra pas de nonce à Rome à l'insu du Pape, puisque toute la magistrature y appartient à Saint-Pierre avec toutes les régales. Il ne lèvera point de droits de fourrages sur les domaines du Pape, sinon au temps de son couronnement. Les évêques d'Italie ne lui feront que serment de fidélité, sans hommage. Les nonces de l'empereur ne logeront point dans les palais des évêques. » De plus le Pape de-

mandait la restitution de plusieurs terres, et les tributs de Ferrare, de Massa, de toutes les terres de la comtesse Mathilde, de tout le pays depuis Aquapendente jusqu'à Rome, du duché de Spolète et des îles de Sardaigne et de Corse.

A ces propositions du Pape l'empereur dit : « Quoique je ne doive pas répondre sur des articles si importants sans le conseil des seigneurs, je ne laisse pas de vous dire à présent que je ne demande point d'hommage aux évêques d'Italie s'ils ne veulent en rien posséder de mes régales ; mais s'ils écoutent volontiers le Pontife romain, quand il leur dit : « Qu'avez-vous affaire du roi ? » je leur dirai aussi : « Qu'avez-vous affaire de possession ? » Il dit que nos nonces ne doivent pas être reçus dans les palais des évêques ; j'en conviens, pourvu que ces palais soient bâtis sur le fonds des évêques et non sur le nôtre ; car la superficie cède au fonds. Il dit que la magistrature et les régales de Rome appartiennent à Saint-Pierre. Cet article est important et aurait besoin d'une plus mûre délibération ; car, puisque je suis empereur romain par l'ordination divine, je ne porte qu'un vain titre si Rome n'est point en ma puissance <sup>1</sup>.

On voit dans tout ceci que Frédéric, aheurté à l'idée païenne d'un empereur tel que César, Tibère ou Néron, ne comprenait rien à l'institution chrétienne de la dignité impériale en Occident, ni rien au rôle providentiel d'un empereur catholique, tel que Charlemagne et saint Henri, qui mettaient leur gloire et leur prérogative à être les dévots défenseurs et les humbles auxiliaires de l'Église romaine <sup>2</sup>. On voit que Frédéric, endoctriné par les légistes de Bologne, se regardait sérieusement comme l'unique propriétaire du sol, et les évêques et les églises comme incapables de posséder en propre une maison.

Toutefois, selon Radevic de Frisingue, Frédéric offrait de rendre justice au Pape sur tous les chefs dont il se plaignait pourvu que le Pape la lui rendit aussi de son côté sur plusieurs griefs qu'il proposait ; mais les lé-

<sup>1</sup> Radevic, l. 2, c. 19, 20 et 21. — <sup>2</sup> Id., c. 29.

<sup>1</sup> Radevic, l. 2, c. 30. — <sup>2</sup> Voir les titres que prend Charlemagne à la tête de plusieurs de ses lois.



gats ne voulaient point mettre les droits du Pape en compromis, par la raison qu'il ne se pouvait soumettre au jugement de personne. Les griefs de l'empereur étaient que le Pape avait manqué au traité par lequel il avait promis de ne se réconcilier avec les Grecs, le roi de Sicile et les Romains, que du consentement de l'empereur ; que les cardinaux passaient librement sur son royaume sans sa permission, qu'ils entraient dans les palais des évêques qui appartenaient au roi et qu'ils étaient à charge aux églises. Enfin il se plaignait des appellations injustes et de plusieurs autres désordres. Les légats dirent qu'ils ne pouvaient rien faire sans savoir la volonté du Pape ; ainsi on résolut qu'il choisirait six cardinaux, et l'empereur six évêques, pour examiner et terminer cette affaire. On en fit la proposition ; mais il la rejeta, disant toujours qu'il ne voulait point d'autre paix que celle qui avait été faite avec le Pape Eugène. L'empereur, de son côté, refusa de s'en tenir à ce traité, et prit à témoin tous les évêques et les seigneurs allemands et lombards, qu'il offrait de rendre en tout justice au Pape, à condition que le Pape aussi la lui rendrait. Protestations qui ne coûtaient guère ; la difficulté était de convenir d'un arbitre ou d'un juge. Les députés du sénat et du peuple romains, qui ne durent pas être fâchés de cette mésintelligence, se montrèrent étonnés et indignés de ce qu'ils entendaient, et l'empereur résolut d'envoyer à Rome pour faire la paix, du moins avec eux, si le Pape persistait à la refuser<sup>1</sup>.

Mais, si Frédéric n'était point disposé à céder, Adrien l'était beaucoup moins. Le 19 mars de la même année 1159 il écrivait aux archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux si vous demeurez fidèles, tandis que les moucheron de Pharaon, échappés à l'abîme de l'enfer et emportés par le tourbillon, sont changés en poussière, au lieu d'obscurcir le ciel, comme ils le souhaitaient. Gloire à Dieu, qui sans doute vous fait comprendre qu'entre nous et le roi, dont la part est hors de l'héritage du Seigneur, il ne peut pas y avoir de

communio. Cette division, qu'il a provoquée, retombera toutefois sur sa tête, et il est semblable au dragon qui voulut voier à travers le ciel et entraîner avec sa queue la troisième partie des étoiles, mais qui tomba dans l'abîme, ne laissant à ses imitateurs que cet enseignement : « Quiconque s'élève sera humilié. » C'est ainsi que ce renard, pour vous c'est un marteau, cherche à ravager la vigne du Seigneur ; c'est ainsi que ce fils criminel, issu d'une race injuste et d'un tronc inutile, a oublié toute reconnaissance et toute crainte de Dieu. De ses promesses il n'en a tenu aucune ; partout il nous a trompés, et pour cela, comme un rebelle envers Dieu, comme un vrai païen, il mérite l'excommunication ; et non-seulement lui, mais encore, nous vous en avertissons, quiconque lui est en aide, quiconque l'approuve par sa parole ou par son silence. Il égale sa puissance à la nôtre, comme si la nôtre était bornée à un coin comme l'Allemagne, l'Allemagne, le dernier des royaumes jusqu'au moment où les Papes l'ont élevé. Les rois teutoniques, avant que Zacharie eût sacré Charles, ne se promenaient-ils pas philosophiquement sur un chariot traîné par des bœufs ? Les misérables ! possédaient-ils autre chose que ce que le maire de leur palais leur accordait par grâce ? N'ont-ils pas encore maintenant leur résidence à Aix-la-Chapelle, dans une forêt gauloise, et nous à Rome ? Autant Rome est au-dessus d'Aix-la-Chapelle, autant le sommes-nous au-dessus d'un roi qui affiche la domination universelle, tandis qu'il peut à peine contenir dans l'ordre un de ses indociles princes ou seulement dompter la tribu sauvage et insensée des Frisons ! Enfin, la dignité impériale, c'est par nous qu'il la possède, et nous avons droit de reprendre ce que nous n'avons conféré qu'en présumant la reconnaissance. Instruisez votre roi là-dessus, et ramenez au bon chemin et à se réconcilier avec nous celui qui s'éloignait de nous par vous ; car, vous aussi, il vous précipitera dans la perdition s'il y a division entre l'empire et l'Eglise<sup>1</sup>. »

Lorsque le Pape Adrien tenait ce langage il venait de conclure un traité de paix et d'al-

<sup>1</sup> Radevic, 1. 2, c. 31.

<sup>1</sup> Hahn, *Collectio monumentorum*, t. 1, p. 122.

liance avec le roi Guillaume de Sicile ; il venait de cimenter la paix et l'alliance entre Henri, roi d'Angleterre, et le roi de France, Louis le Jeune, par le mariage conclu entre le fils aîné du premier et une fille du second.

Hugues de Champfleuri, chancelier du roi de France, avait efficacement travaillé à l'union du roi, son maître, avec celui d'Angleterre. Le Pape Adrien lui écrivit pour lui en témoigner sa satisfaction. Par plusieurs autres lettres on voit le soin qu'il prenait de lui procurer et de lui conserver des bénéfices. Hugues était chanoine de Paris et d'Orléans, et le Pape ordonna à l'un et à l'autre chapitre de lui conférer les revenus de sa prébende en quelque lieu qu'il fût. Par une autre lettre il prie Thibaut, évêque de Paris, de lui donner le premier personnat ou dignité qui vaquera dans son Église, et, par une autre, il ordonne aux chanoines de Paris d'accorder au chancelier Hugues la première dignité dans leur Église et les premières maisons dans leur cloître qui viendront à vaquer. Le Pape lui confirma aussi la possession du grand archidiaconé d'Arras, dont il avait été pourvu par l'évêque Godefroi ; mais parce que l'évêque, en lui donnant ce bénéfice, lui avait fait jurer de lui résigner la chancellerie, le Pape l'absout de ce serment comme illicite. Le Pape se plaint encore à l'évêque d'Arras de ce qu'en donnant à Hugues l'archidiaconé il lui avait ôté une église dont il était en possession ; il en ordonne la restitution et prie l'archevêque de Reims d'y tenir la main <sup>1</sup>. Il est bien à croire que le Pape se portait à tout cela non pas uniquement de lui-même, et que les sollicitations directes ou indirectes du chancelier y entraient pour quelque chose. Ce sont les premiers ou des premiers exemples connus de dispense du Pape pour la résidence ou la pluralité des bénéfices, et des recommandations ou mandats pour engager les ordinaires à promettre des bénéfices avant qu'ils vaquassent. La suite en fera voir l'importance. Hugues de Champfleuri fut pourvu de l'évêché de Soissons après la mort d'Ansculfe, arrivée le 19 septembre 1159, et demeura toutefois chancelier de France <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Adrien, *epist.* 20, 11, 14, 13, 24, 10, 12, 16, 17, 18, 19. — <sup>2</sup> *Gallia christiana*.

Il y a toute apparence que ce fut à l'occasion de leur alliance de famille et de leur entrevue à Paris (1158) que les deux rois de France et d'Angleterre résolurent d'aller ensemble en Espagne faire la guerre aux infidèles. Le roi Louis rassemblait déjà ses troupes et faisait les préparatifs de son voyage quand, pour y mieux réussir, il envoya demander au Pape Adrien son conseil et sa faveur, c'est-à-dire une bulle d'indulgence pour exciter les Français à cette guerre. Le Pape lui répondit, louant son zèle, mais reprenant son empressement. « Il ne paraît, ajoute-t-il, ni prudent ni sûr d'entrer dans un pays étranger sans avoir demandé l'avis des seigneurs et du peuple du pays. Or, comme nous l'avons appris, vous vous disposez à y aller sans en avoir consulté ni l'Église ni les princes, au lieu d'attendre qu'ils vous en eussent prié eux-mêmes. C'est pourquoi nous vous conseillons de savoir auparavant leur volonté ; autrement il serait à craindre que votre voyage ne fût même à charge et qu'on ne nous accusât de légèreté ; car vous devez vous souvenir que vous entreprîtes autrefois avec le roi Conrad le voyage de Jérusalem sans avoir consulté ceux qui étaient sur les lieux ni pris assez de précaution. Vous savez le mauvais succès de ce voyage et les reproches que s'attira l'Église romaine pour vous l'avoir conseillé. Toutes ces considérations nous ont fait différer l'exhortation au peuple de votre royaume, que Rotrou, évêque d'Évreux, nous demandait de votre part ; nous l'enverrons quand vous serez prêt à partir à la prière des princes et du peuple de la contrée. Mais, suivant votre demande, nous vous avons accordé dès à présent les lettres par lesquelles nous recevons votre royaume sous la protection de Saint-Pierre, contre ceux qui voudraient attaquer votre royaume en votre absence ; car l'affection que nous avons pour Votre Majesté est si grande que, ne nous eussiez-vous rien dit ni demandé, nous ferions toujours avec un empressement cordial tout ce qui est en notre pouvoir pour l'honneur et l'exaltation de votre personne et de votre royaume <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Adrien, *epist.* 23.



Cette lettre, où l'on respire avec délices l'affection paternelle du Pape pour le roi de France et la confiance filiale du roi pour le Pape, est datée du 18 février, apparemment de l'année 1159. Le Pape y loue singulièrement la vertu et la prudence de l'évêque d'Évreux et engage le roi à l'écouter comme si c'était lui-même. Rotrou était fils de Henri, comte de Warwick, et de Marguerite, fille du comte de Perche. Ses parents le firent élever dans le prieuré de la Charité-sur-Loire. Il en sortit pour étudier la théologie sous Gilbert de la Porrée et devint archidiacre de Rouen, dont il fut plus tard archevêque.

Vers le même temps commencèrent en Espagne et en Portugal plusieurs nouveaux ordres militaires. L'an 1147 le roi Alphonse de Castille, surnommé le Batailleur, s'étant emparé, sur les Sarrasins, de la ville de Calatrava, la donna aux chevaliers du Temple, pour la garder et repousser de ce côté les irruptions des infidèles. Huit ans après les Sarrasins assemblèrent une armée formidable pour reprendre cette place. Les Templiers, ne se croyant point assez forts pour la défendre contre des ennemis si puissants, la remirent entre les mains du roi Sanche II, successeur d'Alphonse. Le roi fit publier dans sa cour que, s'il y avait quelque seigneur qui voulût entreprendre la défense de cette place, il la lui donnerait en propriété et qu'elle passerait à ses héritiers. Personne ne se présenta; les armements formidables des Sarrasins faisaient peur à tous les guerriers et les nobles. A la fin se présenta un moine, Diégo Vélasquez, religieux de l'ordre de Cîteaux et de l'abbaye de Fitéro, dans le royaume de Navarre, homme noble qui avait été élevé dans sa jeunesse auprès du roi et avait longtemps porté les armes avant que d'embrasser l'état monastique. Il accompagnait à la cour Raymond, son abbé, qui y venait pour quelques affaires. Ce moine donc, voyant le roi en peine du danger où se trouvait la ville de Calatrava, conseilla à son abbé de la demander. L'abbé y eut d'abord de la répugnance; mais, vaincu par les sollicitations du moine, il demanda au roi la ville menacée. On le regarda d'abord comme un fou; cependant le roi, comme par inspiration

divine, lui accorda sa demande et donna cette ville à l'ordre de Cîteaux, particulièrement aux religieux de Fitéro, en Navarre, à condition qu'ils la défendraient contre les infidèles. L'acte de concession est de l'année 1158.

L'abbé Raymond et son compagnon Vélasquez proposèrent ensuite au roi de fonder à Calatrava un ordre militaire. Ayant obtenu le consentement de ce prince, ils communiquèrent leur dessein à Jean, archevêque de Tolède, qui non-seulement l'approuva, mais leur donna une grosse somme d'argent pour fortifier cette ville; il accorda, de plus, de grandes indulgences à ceux qui voudraient prendre les armes pour sa défense ou qui voudraient y contribuer en y envoyant de l'argent, des armes et des chevaux. Plusieurs personnes se joignirent aux deux moines. Ceux-ci, avec le secours du Ciel, levèrent en peu de temps une armée considérable, entrèrent à Calatrava et en prirent possession la même année (1158). Ils firent travailler d'abord aux fortifications, qui furent achevées avec tant de succès et de promptitude que les Sarrasins, voyant cette ville si bien secourue et fortifiée, abandonnèrent le dessein qu'ils avaient de l'attaquer.

L'abbé Raymond, n'ayant plus rien à craindre de la part de ces infidèles, s'appliqua à former le nouvel ordre militaire, qui prit le nom de cette ville. Le chapitre général de Cîteaux prescrivit aux chevaliers une manière de vie et leur donna un habit convenable à des personnes destinées à la guerre. Comme le territoire de Calatrava contenait plus de vingt lieues de circuit et qu'il y avait peu d'habitants, l'abbé Raymond alla dans son abbaye de Fitéro, n'y laissa que les religieux infirmes et envoya tous les autres à Calatrava, avec des troupeaux et des meubles; il y conduisit en outre plus de vingt mille hommes pour peupler son territoire. Il gouverna cet ordre pendant six ans et mourut en odeur de sainteté en 1163.

Après sa mort les chevaliers de Calatrava, quoique la plupart ne fussent que des frères convers de Cîteaux, auxquels il avait fait prendre les armes, ne voulurent plus avoir de moines avec eux ni être gouvernés par un

abbé, et élurent pour premier grand-maître don Garcia, l'un d'entre eux; les religieux de Cîteaux qui étaient à Calatrava élurent pour abbé don Rodolphe et se retirèrent à Cirvelos. Cette séparation en deux communautés produisit d'abord quelque mésintelligence; mais les choses s'accommodèrent bientôt, et l'an 1164, sur leur demande, le Pape Alexandre approuva l'ordre des chevaliers, ainsi que la règle de vie qui leur avait été prescrite par le chapitre général de Cîteaux<sup>1</sup>.

L'an 1177 le même Pape Alexandre approuva l'ordre religieux et militaire d'Alcantara. Il eut pour fondateurs, en 1156, deux frères nommés Suarez et Gomez, qui, par le conseil d'un ermite, bâtirent une forteresse sur les frontières de Castille, dans le diocèse de Ciudad-Rodrigo, pour résister aux Sarrasins, et lui donnèrent le nom de Saint-Julien du Poirier. Ils y mirent des chevaliers pour la garder, et l'an 1158 Odon, archevêque de Salamanque, qui était de l'ordre de Cîteaux, leur prescrivit une manière de vie. Ils prirent plus tard le nom d'Alcantara, quand cette ville leur fut donnée en garde.

En 1147, sous le règne d'Alphonse, premier roi de Portugal, quelques gentilshommes, s'étant réunis pour combattre contre les Maures, firent entre eux comme une espèce de société, sans s'engager à aucun vœu ni à aucune manière de vie particulière, sinon à l'obligation de combattre les infidèles et de suivre le roi dans ses armées. En 1162 cet ordre fut établi sous forme de religion militaire, et le premier grand-maître fut un prince français, nommé Pierre, parent du roi et pair de France, ainsi qu'on le voit dans l'acte même d'institution. On y voit encore que la nouvelle milice religieuse fut établie, en présence du roi Alphonse, des seigneurs de sa cour et des légats du Pape, par Jean Zirita, abbé de Tarouca, qui prescrivit aux chevaliers leur règle de vie et leurs obligations, qui consistaient à défendre par les armes la religion catholique, à exercer la charité, à garder la chasteté, à porter un habit de religion fait de telle sorte qu'il ne les empêchât pas de combattre. En temps

de paix ils devaient se lever de grand matin pour faire oraison et entendre la messe; ils étaient obligés de jeûner les vendredis, de dormir avec leurs capuces, de garder le silence, de manger en commun, de recevoir les pèlerins et de suivre la règle de saint Benoît. Ils prirent successivement le nom de chevaliers d'Évora et d'Avis, ce dernier d'une forteresse qu'ils bâtirent sur les frontières du royaume pour résister aux incursions des Maures.

L'an 1167 le même roi Alphonse de Portugal institua l'ordre religieux et militaire de Saint-Michel, à l'occasion que voici : c'est lui qui le rapporte dans l'acte d'institution. Alphonse était à Santarem quand Albrac, roi musulman de Séville, vint pour l'y assiéger avec une armée puissante. Alphonse, qui ne s'y attendait pas, n'avait qu'une poignée de monde.

De plus il apprit que le roi de Léon, avec lequel il n'était pas en trop bonne intelligence, marchait sur le Portugal de son côté, peut-être pour se joindre aux infidèles. Dans cette incertitude le roi Alphonse, avec le peu de monde qu'il avait, marcha d'abord contre les Sarrasins. Leur multitude ne put ébranler son courage; au contraire, persuadé que Dieu, qui avait exterminé par un de ses anges cent quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armée de Sennachérib, n'était pas moins puissant pour le délivrer de ses ennemis qu'il ne l'avait été pour sauver Israël, il le pria avec ferveur de lui envoyer un bon ange qui marchât devant lui et portât la crainte et l'épouvante dans le cœur de ces blasphémateurs de son saint nom, qui ne venaient que pour opprimer son peuple et profaner ses saints temples. Sa prière fut exaucée; il battit les ennemis complètement; mais au fort de la bataille, s'apercevant que les Sarrasins avaient enlevé le grand étendard du royaume, il se fait jour à travers leurs rangs pour le reprendre, et, dans cette action périlleuse, se voit visiblement assisté par l'archange saint Michel. Plein de reconnaissance Alphonse bâtit une chapelle dans le couvent d'Alcobaza et institua un ordre militaire en son honneur.

Alphonse resta trente jours dans un cou-

<sup>1</sup> Hélyot, *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires*, t. 6.



vent pour y rendre grâces à Dieu, tant pour cette victoire sur les Sarrasins que parce que le roi de Léon, qu'il croyait n'être venu en Portugal que pour donner secours à ces infidèles, était venu, au contraire, pour l'aider à les vaincre et faire la paix avec lui. Ce fut pendant le séjour qu'il fit dans ce monastère qu'il prescrivit aux chevaliers de l'ordre leurs obligations.

Personne n'y pouvait entrer qu'il ne fût noble et de la cour de ce prince; ceux qui avaient combattu avec lui étaient préférés. Le récipiendaire devait jurer entre les mains de l'abbé d'Alcobaza qu'il serait fidèle à Dieu, au Pape et au roi; l'abbé d'Alcobaza, qui était de l'ordre de Cîteaux, avait seul le pouvoir de donner les insignes de l'ordre. Les chevaliers devaient réciter tous les jours, soit en temps de guerre, soit en temps de paix, les mêmes prières que les convers de l'ordre de Cîteaux. Leur principale obligation était d'être doux et humbles, de réprimer les superbes, de protéger les femmes, principalement les nobles, les filles et les veuves, de défendre la foi, de combattre ses ennemis et d'obéir à leurs supérieurs<sup>1</sup>.

Vers la même époque les courses des Maures incommodaient souvent les pèlerins de Saint-Jacques, en Galice; pour y porter remède les chanoines de Saint-Éloi, qui avaient un monastère dans ce royaume, bâtirent plusieurs hôpitaux ou hôtelleries chrétiennes le long du chemin, qu'on appelait communément la Voie française, pour y loger les pèlerins. Peu de temps après, treize gentils-hommes, prenant comme eux saint Jacques pour leur patron, s'obligèrent par vœu de garder et d'assurer les chemins contre les incursions des infidèles. Ils communiquèrent leur dessein à ces chanoines de Saint-Éloi, leur proposant de ne faire qu'un corps entre eux, de mettre en commun le revenu du monastère et ce qu'ils pouvaient avoir et pourraient acquérir dans la suite. Cette union se fit en 1170. Le nouvel ordre militaire de Saint-Jacques fut approuvé, l'an 1175, par le Pape Alexandre III.

L'ordre se composait de clercs et de chevaliers; de ceux-ci les uns gardaient le

célibat, les autres étaient mariés; les femmes de ces derniers étaient comptées pour sœurs de l'ordre. Leur but était de combattre les Sarrasins, tant pour garantir les chrétiens de leurs incursions que pour les attirer eux-mêmes au Christianisme. Ces chevaliers avaient un maître, nommé Pierre Fernandès, et plusieurs commandeurs; ils vivaient en commun, sans avoir rien en propre, à l'exemple des premiers fidèles de Jérusalem; ils étaient liés à l'ordre, et ne pouvaient revenir au siècle ni passer à un autre ordre sans la permission du maître; mais les veuves des chevaliers pouvaient convoler à de secondes noces. Tout ce qu'ils avaient conquis ou qui leur avait été donné appartenait à l'ordre, pourvu qu'il eût été possédé par les Sarrasins de temps immémorial, nonobstant les titres anciens que l'on eût pu produire. Les clercs de l'ordre devaient vivre en communauté, porter le surplis, administrer les sacrements aux chevaliers et instruire leurs enfants. Ils devaient gouverner les églises nouvellement bâties par l'ordre, et elles étaient exemptes, à l'égard des évêques, de dîmes et de toutes redevances. Tout l'ordre était exempt des interdicts généraux, et ceux qui le composaient ne pouvaient être interdits ni excommuniés que par un légat *a latere*, ce qui s'étendait à leurs familles et à leurs serviteurs. En reconnaissance de ces privilèges l'ordre devait payer au Pape, tous les ans, dix malaquins, sorte de monnaie d'Espagne<sup>1</sup>.

Dans une partie de l'Espagne le comte Raymond de Barcelone, roi d'Aragon, quoiqu'il ne voulût pas en porter le titre, continuait ses exploits contre les mahométans. Quelques chrétiens, soit inimitié, soit amour de l'argent, se mettaient contre lui avec les infidèles. Raymond en informa le chef de l'Église par les évêques de Pampelune et de Saragosse. Sur quoi le Pape Adrien écrivit à l'archevêque de Narbonne, son légat, à l'archevêque de Tarragone et à leurs suffragants, qu'il prenait sous la protection spéciale de Saint-Pierre et du Siège apostolique la personne et tous les États du comte, et qu'il ordonnait aux évêques d'excommunier la

<sup>1</sup> Hélyot, *Hist. des Ordres monast.*, t. 6.

<sup>1</sup> Hélyot, t. 2. Labbe, t. 10, p. 1378.

personne et d'interdire les terres de tous ceux qui oseraient le molester, lui ou ses domaines, pendant qu'il serait occupé contre les Sarrasins <sup>1</sup>.

Si l'empereur Frédéric et les Allemands s'étaient entendus, comme les Espagnols, avec le chef de l'Église, pour porter leurs armes et leur influence vers le septentrion, parmi les Slaves et les Russes, ils auraient pu accélérer prodigieusement la conquête et la civilisation chrétienne du monde; mais Frédéric et les Allemands, au lieu de s'entendre avec le chef de l'Église comme des fils avec leur père, ne cherchaient qu'à le contrarier et à l'asservir, et cela pour s'asservir à eux-mêmes tout le monde, moins encore par la force de leurs armes que par le moyen plus commode de l'autorité pontificale. Comme le Pape Adrien IV n'entendait pas du tout se faire l'instrument servile de l'Allemand Frédéric pour l'asservissement des autres rois et peuples, une rupture était imminente entre le sacerdoce et l'empire lorsque ce Pape mourut, le premier jour de septembre 1159, dans la ville d'Anagni, d'où son corps fut porté à Rome et enterré à Saint-Pierre, près du Pape Eugène III.

L'empereur Frédéric était alors au siège de la ville de Crème, où nous l'avons vu foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines, égorgeant les prisonniers et les otages, attachant des prêtres et des enfants à ses tours mouvantes et à ses machines pour que les assiégés n'osassent tirer contre elles. A la mort d'Adrien la Chaire de Saint-Pierre lui parut une place à prendre par des moyens pareils. Parmi les cardinaux il pouvait compter sur quelques-uns, notamment sur le cardinal Octavien de Sainte-Cécile, qui, dès l'an 1155, pendant qu'on négociait l'affaire du couronnement, était venu, sans l'aveu du Pape, trouver l'empereur pour le porter à la

rébellion et empêcher la paix <sup>1</sup>. Aussi disait-on généralement que l'empereur, même du vivant d'Adrien, cherchait à introduire Octavien sur le Siège de Saint-Pierre <sup>2</sup>. Lorsque le Pape Adrien mourut il y avait à Rome deux envoyés de l'empereur, le comte de Blandrate et Otton de Bavière, comte palatin, le même qui, à l'assemblée de Besançon, avait tiré l'épée contre le légat Roland, pour avoir demandé : « Mais si l'empereur ne tient pas l'empire du Pape, de qui le tient-il donc ? » Ces deux ambassadeurs ne cédaient point au Pape même en pompe extérieure, afin de faire plus d'impression sur le sénat et le peuple romains <sup>3</sup>.

L'empereur tenait deux cardinaux dans une honnête prison; il leur rendit la liberté dans l'espoir qu'ils voteraient pour son candidat. De plus, se souvenant que, peu avant sa mort le Pape Adrien avait voulu le frapper d'excommunication, il écrivit à tous les archevêques et évêques, entre autres à saint Éberhard, archevêque de Salzbourg, qu'il fallait un Pape qui ramenât la paix dans les églises et qui traitât plus honorablement et l'empire et les fidèles serviteurs de l'empire. « Mais, hélas ! nous apprenons qu'il y a déjà des divisions à Rome pour l'élection du Pontife. C'est pourquoi nous vous prions et vous exhortons, si l'on vous demande de reconnaître quelqu'un qu'on y aurait élu, de ne pas le faire précipitamment et sans nous consulter. Enfin vous saurez que notre ambassadeur en France doit disposer les rois de France et d'Angleterre de telle sorte qu'ils auront à cet égard un même penser et un même vouloir avec nous, et qu'ils ne reconnaîtront de leur côté aucun Pape, sinon celui qui aura été agréé par nous trois <sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> *Acta Adriani*, apud Baron., ann. 1155, n. 6. —

<sup>2</sup> Alexandre III, *epist. ad Arnulph. Luxoviens.* — <sup>3</sup> Radovic, l. 2, c. 41. Gunther, l. 10, v. 70. — <sup>4</sup> Dom Bouquet, t. 16, p. 686.

<sup>1</sup> Adrien, *epist.* 42.



## § II

## PONTIFICAT D'ALEXANDRE III.

Après les funérailles du Pape défunt les évêques et les cardinaux s'assemblèrent à Saint-Pierre pour l'élection du successeur. Voici quels étaient alors les principaux règlements en vigueur touchant l'élection du Pontife romain. D'après la règle ancienne et commune il fallait le consentement du plus grand nombre des cardinaux ; de plus, en 1059, il y avait juste un siècle, le Pape Nicolas II avait rendu en concile le décret suivant : « Appuyé de l'autorité de nos prédécesseurs et de celle des saints Pères, nous statuons et ordonnons que, le Pape venant à mourir, les cardinaux-évêques traitent ensemble, les premiers, de l'élection ; qu'ils y appellent ensuite les cardinaux-clercs, et enfin que le reste du clergé et du peuple y donne son consentement. » Nous devons surtout nous souvenir de cette sentence de Léon, notre prédécesseur : « Aucune raison ne permet de compter entre les évêques ceux qui ne sont ni élus par le clergé, ni demandés par le peuple, ni consacrés par les évêques de la province, avec le jugement du métropolitain. » Or, comme le Siège apostolique est supérieur à toutes les églises du monde et qu'il ne peut pas avoir de métropolitain, les cardinaux-évêques en tiennent la place<sup>1</sup>. »

Les cardinaux assemblés à Saint-Pierre ayant donc délibéré pendant trois jours s'accordèrent tous, hormis trois, à choisir le cardinal Roland, chancelier de l'Église romaine. Il était de Sienne, fils de Rainuce, et fut premièrement chanoine de Pise. Comme il était en grande réputation, chéri de tout le monde, enseignant la théologie à Bologne dans le temps même que le fameux Gratien y était<sup>2</sup>, le bienheureux Pape Eugène le fit venir à Rome et l'ordonna d'abord diacre du titre de Saint-Côme, puis prêtre du titre de Saint-

Marc, et enfin chancelier ; car il était éloquent, bien instruit et bien exercé dans les sciences divines et humaines ; en outre, prudent, débonnaire, patient, miséricordieux, doux, sobre, chaste, libéral envers les pauvres et toujours appliqué à de bonnes œuvres. Son élection fut approuvée par le clergé et le peuple de Rome, et on le nomma Alexandre III. Aussitôt les évêques d'Ostie, d'Albane, de Porto, de Sabine, avec les cardinaux-prêtres et diacres, le revêtirent de la chape d'écarlate, qui était l'ornement particulier du Pape, et cette cérémonie était commel'investiture du pontificat. Alexandre résistait et s'enfuyait, protestant de son indignité ; mais enfin il fut revêtu de la chape rouge par Odon, le premier des diacres.

Les trois cardinaux qui ne consentirent pas à son élection furent Octavien, du titre de Sainte-Cécile ; Jean de Morson, du titre de Saint-Martin, et Gui de Crème, du titre de Saint-Calixte, tous trois cardinaux-prêtres. Les deux derniers donnèrent leur voix à Octavien, le cardinal impérial. Octavien donc, qui depuis longtemps aspirait à la Chaire apostolique, se voyant frustré dans son espérance, ne se posséda plus de dépit, à tel point que, de ses propres mains, comme un frénétique, il arracha la chape des épaules d'Alexandre et la voulut emporter. Un sénateur, qui était présent, indigné de cette violence, lui ôta la chape d'entre les mains. Octavien, hors de lui-même, tourna les yeux avec furie vers son chapelain, criant et lui faisant signe de lui apporter la chape rouge qu'il avait préparée exprès ; puis, ayant ôté son bonnet et baissant la tête, il s'en revêtit avec tant de précipitation que, ne pouvant trouver le capuce, il mit le devant derrière, ce qui fit rire tous les assistants et dire aux catholiques qu'il était élu à rebours. Aussitôt on ouvrit les portes de l'église, fermées par les sénateurs, et des troupes de gens armés

<sup>1</sup> Labbe, t. 9, p. 11. — <sup>2</sup> Sarti, l. 1, c. 2 et 5.

qu'Octavien avait engagés à prix d'argent, entrèrent avec grand bruit, l'épée à la main, pour lui prêter main-forte. Le schismatique, n'ayant pour lui ni évêques ni cardinaux, se fit entourer d'une populace en armes. Comme il était d'une famille puissante de Rome et qu'il avait pour lui les deux envoyés de l'empereur, cette violence brutale et concertée n'a rien qui surprenne<sup>1</sup>.

Alexandre et les cardinaux qui l'avaient élu, craignant cette violence tyrannique, se retirèrent dans la forteresse de l'église de Saint-Pierre, où ils demeurèrent neuf jours enfermés et gardés jour et nuit par des gens armés, du consentement de quelques sénateurs gagnés par l'argent d'Octavien. Ensuite, pressés par les clameurs du peuple, les mêmes sénateurs les tirèrent de la forteresse; mais, grâce à l'argent d'Octavien, ce fut pour les transférer dans une prison plus étroite, au delà du Tibre, où ils demeurèrent environ trois jours. Toute la ville en fut émue; les enfants mêmes criaient contre Octavien : « Maudit! fils de maudit! arracheur de chape! tu ne seras point Pape! Nous voulons Alexandre, que Dieu a choisi! » Les femmes répétaient les mêmes paroles, l'appelant hérétique, le chargeant d'injures et faisant contre lui des chansons. Un nommé Brito s'approcha de lui et lui dit hardiment ce distique : « Que fais-tu, insensé Octavien, fléau de la patrie? Pourquoi oses-tu déchirer la robe du Christ? Bientôt tu seras poussière; aujourd'hui vivant, demain tu mourras. » Enfin le peuple, ne pouvant plus souffrir cette horrible iniquité, marcha au lieu où les cardinaux étaient enfermés, conduit par Hector Frangipane et d'autres nobles romains. Ils obligèrent les sénateurs à en ouvrir les portes et mirent en liberté Alexandre et les cardinaux, qui traversèrent la ville avec des acclamations de joie et au son de toutes les cloches, accompagnés de grandes troupes de Romains en armes; et, le 20 septembre, veille de Saint-Matthieu, ils arrivèrent au lieu nommé les Nymphes, aujourd'hui *Santa-Nympha*, à treize milles ou quatre lieues de Rome. Le même jour, qui était un dimanche, le Pape

Alexandre fut sacré, suivant la coutume, par Hubald, évêque d'Ostie, assisté de cinq autres évêques, savoir, Grégoire de Sabine, Bernard de Porto, Gautier d'Albane, ceux de Segni et de Terracine, de plusieurs cardinaux-prêtres et diacres, de plusieurs abbés et prieurs, en présence d'un grand nombre d'avocats, de scriniaires, de chantres, de nobles, et d'une grande partie du peuple romain. Dans cette cérémonie on mit sur la tête du Pape, suivant la coutume, le règne, c'est-à-dire la mitre ronde et pointue en cône, entourée d'une couronne<sup>1</sup>.

Les deux ambassadeurs impériaux, le comte palatin Otton et le comte Gui de Blandrate, ayant été témoins de ce qui s'était passé, ne doutaient nullement de l'élection canonique d'Alexandre; mais ils avaient peur de l'empereur, qu'ils savaient très-ami d'Octavien et hostile aux défenseurs de l'Eglise romaine; ils en agissaient donc avec le nouveau Pape d'une manière dissimulée et frauduleuse. Alexandre cependant était à Terracine. De là, par le conseil des évêques et des cardinaux, il envoya des nonces à l'empereur Frédéric, encore occupé au siège de Crème. Dans sa lettre, que nous n'avons point, le Pape employait tous les moyens de douceur pour ramener l'empereur à l'amour de l'Eglise; mais Frédéric était tellement bouffi d'orgueil que non-seulement il dédaigna de lire la lettre, mais que, comme un furieux, il allait faire pendre les nonces sans la résistance du duc Guelfe et du duc de Saxe. A la persuasion de ces deux princes il consentit à donner audience aux nonces, écouta la lecture des lettres du Pontife, mais ne daigna pas leur adresser une parole agréable<sup>2</sup>. Tel sont les détails consignés dans les *Actes* et dans la *Vie du Pape Alexandre*, actes et vie qui se trouvent confirmés par les autres monuments de l'époque.

Si nous n'avons pas la lettre du Pape à l'empereur, nous en avons une grande, qu'il écrivit à Gérard, évêque de Bologne, aux chanoines de son Eglise, aux docteurs en droit et aux autres de la même ville, où d'ailleurs lui-même avait enseigné. Dans cette lettre

<sup>1</sup> *Acta et Vita Alexandri III*, apud Baron., ann. 1159, et Muratori, *Scriptores rerum Italic.*, t. 3, p. 448.

<sup>1</sup> *Acta et Vita Alexandri III*, apud Baron. et Muratori. — <sup>2</sup> *Ibid.*



Alexandre rapporte les mêmes faits et de la même manière qu'ils sont rapportés dans ses Actes et dans sa Vie. Il ajoute qu'Octavien, quoiqu'il eût employé les menaces de l'empereur et la violence des laïques, n'avait pas encore pu trouver d'évêque qui voulût lui imposer les mains et se rendre complice de son impiété. Les deux auteurs de sa présomption sacrilège, Jean et Gui, ne venaient point à résipiscence ; mais, obstinés dans leur perfidie et se séparant de l'unité de l'Église, continuaient d'adorer leur idole. « Lui-même, préfigurant les temps de l'Antechrist, s'est tellement élevé au-dessus de lui-même qu'il s'est assis dans le temple de Dieu comme s'il était Dieu, en sorte que beaucoup de fidèles, voyant de leurs yeux l'abomination de la désolation dans le lieu saint, ne pouvaient s'empêcher d'en verser des larmes. » C'est que l'antipape occupait sacrilègement l'église de Saint-Pierre. Le Pape Alexandre finit sa lettre par exhorter le clergé et les docteurs de Bologne à demeurer fermes dans l'unité de l'Église romaine et à rejeter tous les écrits qui pourraient leur venir de la part de l'apostat et du schismatique. « Sachez, ajoutez-il, sachez aussi que, huit jours après notre sacre, qui est le terme que nous lui avons donné pour se reconnaître, du conseil et de la volonté de nos frères les évêques et les cardinaux, nous l'avons excommunié solennellement, les cierges allumés, lui et tous ceux qui oseront lui imposer les mains pour lui donner une ordination sacrilège, et que nous les avons condamnés avec Satan, leur auteur <sup>1</sup>. »

Comme l'ordination du Pape Alexandre est du 20 septembre, l'excommunication de l'antipape fut prononcée le 28, et alors même il n'avait pas encore trouvé de consacrateur.

Les cardinaux catholiques, c'est-à-dire les cardinaux attachés au Pape Alexandre, écrivirent aussi une lettre à l'empereur Frédéric, dans l'inscription de laquelle ils se nomment au nombre de vingt-deux, savoir, cinq évêques, Grégoire de Sabine, Hubald d'Ostie, Jules de Préneste, Bernard de Porto, Walter

ou Gautier d'Albane, c'est-à-dire tous les cardinaux-évêques, excepté Imar de Tusculum, qui, après avoir reconnu d'abord Alexandre, s'était ensuite tourné vers Octavien. Après quoi viennent les noms de huit cardinaux-prêtres et de neuf diacres. C'est tout ce qu'il y avait alors de cardinaux, avec les cinq du parti d'Octavien ; car il n'y en avait pas de neutres. Voici en quels termes les vingt-deux cardinaux fidèles parlent à l'empereur Frédéric :

« Plus est grande la puissance que Dieu a conférée à Votre Excellence et plus vous êtes élevé en dignité au-dessus des autres mortels, plus aussi Votre Majesté impériale doit honorer en tout la sainte Église romaine, votre mère spéciale et unique, la secourir en tout temps, mais surtout dans le temps de la nécessité. Ce qui est arrivé ces jours derniers dans cette même Église romaine, quel attentat inouï y a été commis depuis peu par ceux qu'elle regardait comme ses enfants, il nous a paru digne, et même très-digne, de le mander par lettres à Votre Altesse impériale. Notre seigneur de bonne mémoire, le Pape Adrien, ayant payé la dette de la nature le 4<sup>er</sup> septembre, et étant passé de la terre au ciel, trois faux frères, savoir, Octavien, Jean de Saint-Martin et Gui de Crème, qui sont sortis de nous, mais n'étaient pas de nous, se transfigurant en anges de lumière, quoiqu'ils le soient de Satan, ont cherché à déchirer et à mettre en pièces la tunique sans couture du Christ, cette robe que le Christ lui-même demande à son Père, dans les Psaumes, de délivrer des lions et des chiens. Mais le Christ, l'auteur et le chef de l'Église, la protège par sa providence, comme son unique épouse, et il ne permet pas que la barque de l'illustre pêcheur, quoique souvent battue des flots, essuye un naufrage. »

Les cardinaux racontent ensuite ce qui s'était passé dans l'élection, employant les mêmes termes que le Pape Alexandre dans sa lettre à l'évêque et aux docteurs de Bologne. Après quoi ils ajoutent : « Votre Majesté doit savoir de plus que le comte palatin Otton, prenant occasion de l'intrusion d'Octavien, nous a persécutés, le Pape Alexandre et nous tous, et s'est efforcé de diviser et de troubler

<sup>1</sup> Alexandre III, *epist.* 1.

de mille manières, sans aucune cause raisonnable, l'Église de Dieu. Car il est entré violemment, avec l'intrus et l'apostat Octavien, dans la Campanie et le patrimoine de Saint-Pierre, et a fait tous ses efforts pour lui soumettre ces provinces. Nous donc, et avec nous toute l'Église de Dieu, nous supplions Votre Majesté qu'après avoir bien compris et pesé toute la violence de cette intrusion vous regardiez mûrement de quelle manière vous avez à procéder dans cette affaire, pour le salut de votre âme et l'honneur de l'empire. Considérez de quelle manière vous devez vous conduire envers la sainte Église romaine et envers son Époux, Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans lequel nul ne peut ni obtenir le royaume terrestre, ni acquérir le royaume éternel; considérez jusqu'à quel point vous devez, par l'office de la dignité impériale, protéger et défendre cette Église, par tous les moyens, contre ceux qui l'attaquent, principalement contre les schismatiques et les hérétiques. Quant à nous, nous cherchons à vous honorer de toutes manières comme le spécial défenseur et le patron de l'Église romaine, et nous souhaitons, avec l'aide de Dieu, augmenter votre gloire par tous les moyens possibles. Mais aussi nous vous supplions instamment d'aimer et d'honorer votre mère, la sainte Église romaine, de procurer sa paix et sa tranquillité par tous les moyens qui sont au pouvoir de Votre Excellence impériale, et de ne favoriser d'aucune façon l'énorme iniquité de l'envahisseur et du schismatique <sup>1</sup>. »

D'après le concert de ces divers monuments il est certain : 1° que le Pape Alexandre fut élu par tous les cardinaux présents, à l'exception de trois ; 2° que les cardinaux qui le reconnurent comme seul Pape légitime étaient au nombre de vingt-deux, désignés chacun par son nom et son titre ; 3° que le Pape Alexandre fut élu et sacré canoniquement avant l'antipape. Il n'y avait donc aucun doute raisonnablement possible sur la légitimité de l'un et l'intrusion de l'autre.

L'antipape Octavien, ayant cherché pendant un mois des évêques qui voulussent le

sacrer, en trouva enfin trois, et fut sacré le premier dimanche d'octobre, quatrième jour du mois, quinze jours après le Pape Alexandre, par Imar, évêque de Tusculum, assisté des évêques de Melfi et de Féréntine. Imar avait d'abord reconnu le Pape Alexandre; c'est lui qui avait été moine à Saint-Martin des Champs, à Paris, avant que de devenir cardinal; saint Bernard le comptait entre ses amis.

Ce ne fut que le 28 octobre que l'antipape Octavien, sous le nom de Victor, écrivit une lettre adressée aux patriarches, archevêques, évêques, abbés, ducs, marquis, comtes et autres seigneurs de la cour de l'empereur Frédéric. Il y proteste de son dévouement pour l'empire et les prie d'exhorter ce prince à prendre la protection de l'Église en ce temps de trouble. Il raconte succinctement sa promotion, sans en marquer les circonstances, et de manière à faire croire que lui seul a été élu primitivement; puis il ajoute : « Quant à ce Roland, ci-devant chancelier, qui, étant attaché à Guillaume de Sicile par une conjuration contre l'Église et l'empire, s'est intrus douze jours après notre élection, ce qui est chose inouïe depuis des siècles, s'il vous vient quelques écrits de sa part, rejetez-les comme pleins de mensonges et envoyés par un schismatique et un hérétique <sup>1</sup>. » Telle est en somme la lettre de l'antipape; il n'ose y articuler combien de cardinaux étaient pour lui et combien pour Alexandre : le contraste eût été trop humiliant pour le parti du schisme.

Les cardinaux de l'antipape écrivirent aussi une lettre adressée à tous les prélats, à la tête de laquelle ils mettaient ainsi leurs noms : Imar, évêque de Tusculum, le premier des évêques; Jean, du titre de Saint-Sylvestre et de Saint-Martin, et Gui de Crème, du titre de Saint-Calixte, cardinaux-prêtres; Raymond, cardinal-diacre, de Sainte-Marie *in via lata*, et Simon, de Sainte-Marie *in Dominica*, et l'abbé de Sublac. Il est donc certain qu'après plus de deux mois d'intrigues, de promesses et de menaces, l'empereur et son antipape ne purent gagner

<sup>1</sup> Radevic, l. 2, c. 53.

<sup>1</sup> Id., c. 50.



que cinq cardinaux en tout, tandis que, malgré les intrigues, les promesses, les menaces, les persécutions, vingt-deux cardinaux tenaient pour le Pape légitime Alexandre III. A cela le comte palatin Otton, principal ambassadeur de Frédéric à Rome, opposait ce principe nouveau : une majorité de cardinaux qui se montre hostile à l'empire teutonique n'est pas une majorité <sup>1</sup>. Otton était violent et brusque, mais il était franc. Son mot décèle la vraie cause des violences de Frédéric contre l'Église romaine ; l'empire allemand et son chef devaient être la règle de l'Église et du monde.

La lettre des cinq cardinaux schismatiques le fait voir également ; elle commence ainsi : « Dès le temps que le Pape Adrien fit alliance à Bénévent avec Guillaume de Sicile contre l'honneur de l'Église et de l'empire, il y eut une assez grande division entre les cardinaux, c'est-à-dire entre nous, qui n'approuvions point ce traité, et les autres, qui le soutenaient, étant engagés au Sicilien par l'argent et les promesses dont il les avait aveuglés, et qui en attirèrent à leur parti plusieurs autres. Quand donc on eut avis que l'empereur était entré en Italie et qu'il en avait subjugué une partie considérable, ces partisans du Sicilien commencèrent à solliciter puissamment le Pape de prendre quelque prétexte pour excommunier l'empereur et ses adhérents. Nous disions, au contraire, qu'il fallait excommunier le Sicilien, qui avait ôté à l'Église, par violence, tous ses droits spirituels, plutôt que l'empereur, qui travaillait à recouvrer les droits de l'empire et à tirer l'Église de servitude. Ensuite, pendant que notre frère Octavien, alors cardinal, maintenant Pontife du Siège apostolique, était en légation près de l'empereur avec Guillaume, cardinal de Saint-Pierre aux Liens, le Pape sortit de Rome et vint à Anagni avec les partisans du Sicilien. Ce fut là que, par une conspiration manifeste, ils s'engagèrent avec serment à faire excommunier l'empereur et à s'opposer jusqu'à la mort à sa volonté, et que, si le Pape mourait, ils n'éliraient, pour lui succéder, qu'un de

ceux qui avaient fait ce serment. Ils firent aussi jurer aux évêques voisins de ne sacrer pour Pape que celui qui serait élu par la faction du Sicilien. »

Voilà ce que disent les cinq cardinaux schismatiques et impérialistes contre les vingt-deux cardinaux catholiques. Supposé le tout vrai, il s'ensuit que les vingt-deux cardinaux fidèles non-seulement avaient pénétré les vues ambitieuses de Frédéric, qui se posait comme la loi, comme le maître du monde et de l'Église, mais qu'ils avaient encore pris tous les moyens en leur pouvoir pour s'opposer à ce despotisme teutonique et conserver la liberté et l'indépendance de l'Église et du monde, en quoi certainement ils ont bien mérité de l'un et de l'autre.

Voici comment les cardinaux schismatiques racontent l'histoire de l'élection. « Le Pape Adrien étant mort et son corps porté à Rome, avant que de l'enterrer nous convinmes tous par écrit que l'élection se ferait selon la coutume de l'Église romaine, c'est-à-dire que l'on séparerait quelques personnes d'entre nous pour recevoir les suffrages et les écrire, et que tout se ferait d'un commun consentement. Nous étant assemblés dans l'église de Saint-Pierre, l'élection procéda lentement, et, le troisième jour étant presque passé, quatorze cardinaux de la conjuration nommèrent le chancelier Roland, et nous, au nombre de neuf, nous élûmes Octavien, sachant qu'il était le plus convenable pour la paix et pour l'union entre l'Église et l'empire. Alors, voyant que le parti contraire voulait violer la convention que nous avions faite, nous leur défendîmes, de la part de Dieu, d'investir personne de la chape, sinon du commun consentement de tous, et à Roland de la recevoir ; et comme, au mépris de cette protestation, ils se mettaient en devoir de le revêtir, avant qu'ils l'eussent fait nous revêtîmes notre élu, à la prière du peuple romain, sur l'élection de tout le clergé et du consentement de presque tout le sénat, de tous les capitaines, les barons et les nobles ; nous l'intronisâmes dans la Chaire de Saint-Pierre, et nous le menâmes au palais avec les acclamations du peuple et toutes les solennités requises. Les cardinaux du parti op-

<sup>1</sup> Raumer, t. 2, p. 130, 2<sup>e</sup> édition.

posé se retirèrent au château de Saint-Pierre et y demeurèrent enfermés plus de huit jours; puis, en ayant été tirés par des sénateurs, ils sortirent de Rome, et, étant au château nommé la Citerne, entre Aricie et Terracine, ils y revêtirent de la chape le chancelier Roland, et le dimanche suivants ils le sacrèrent. Aussitôt ils envoyèrent par toute l'Italie pour détourner les évêques de venir au sacre de notre élu, les menaçant d'excommunication et de déposition, et toutefois il a été sacré le premier dimanche d'octobre. » Tel est le récit des cardinaux schismatiques, qui ajoutent qu'ils omettent encore beaucoup de choses, pour n'être pas trop longs <sup>1</sup>.

Nous avons vu que, chez les catholiques, et dans la Vie et les Actes du Pape Alexandre, et dans les lettres de ce Pape, et dans celles des cardinaux fidèles, tout se tient, tout est d'accord, tout est clair et précis; ce sont les mêmes faits, dans le même ordre, et presque toujours dans les mêmes termes. Dans les récits des schismatiques, qui furent pourtant un mois à les rédiger, rien n'est clair ni précis; il y a des variations d'une pièce à l'autre et quelquefois dans la même. Ainsi l'antipape Octavien, dans sa lettre aux prélats et aux seigneurs de la cour de l'empereur, insinue que lui seul fut élu primitivement et que Roland ne le fut que douze jours après, et voici les cinq cardinaux schismatiques qui conviennent que Roland ou Alexandre fut élu le premier et par le plus grand nombre, et que leur antipape put à peine, au bout d'un mois, trouver trois évêques qui consentissent à le sacrer. Ils objectent à leurs adversaires une convention vraie ou prétendue, et ils conviennent l'avoir violée eux-mêmes, quoiqu'ils fussent la minorité. Voici qui est plus singulier peut-être : dans l'inscription, où certes ils n'ont dû omettre personne, ils se nomment eux-mêmes jusqu'au nombre de cinq en tout, et dans le corps de la lettre ils disent : *Mais nous, au nombre de neuf*.

« Cette division, dit un historien anglais de l'époque, aurait pu certainement se guérir en peu de temps, et le petit nombre céder et se réunir à la multitude, si l'empereur Frédé-

ric, par une vieille haine contre Roland, ne pouvant supporter Alexandre, n'eût entrepris de protéger et favoriser de toutes manières le parti d'Octavien. Après quoi il ordonna aux évêques de ses États, c'est-à-dire aux Italiens et aux Allemands, de se réunir à Pavie comme pour discuter et examiner quel parti était le meilleur, mais, dans la réalité, pour écraser le parti d'Alexandre, approuver l'autre et célébrer prématurément la victoire du soi-disant Victor. Il manda également les parties pour recevoir le décret du concile <sup>1</sup>. » Ainsi s'exprimait, dans le temps même, Guillaume de Neubrige, né en 1136 dans le comté d'York, chanoine régulier dans le monastère de Neubourg, et auteur estimé d'une *Histoire d'Angleterre*, qui va de l'an 1066 à 1197.

Que le jugement de cet auteur anglais sur l'empereur Frédéric fût très-juste, la suite des événements le fait voir. Ce prince, qui était encore occupé au siège de Crème, « voulut profiter de l'occasion pour anéantir la liberté que le Seigneur lui-même a donnée à son Église et faire un Pape à son gré. » Ce sont les paroles des Actes du Pape Alexandre. Frédéric manda donc, le 23 octobre, aux évêques de ses États de se trouver à Pavie pour l'octave de l'Épiphanie de l'année suivante (1160), époque qui fut reculée jusqu'au 2 février, fête de la Purification. Il ajoutait dans sa lettre qu'il priait également les évêques de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Hongrie et de Danemark de s'y trouver, afin de juger en commun quel était le Pape légitime. Mais c'étaient là des paroles en l'air; car nous le verrons plus tard déclarer nettement que c'était aux évêques allemands, ou plutôt à lui seul, à décider cette affaire.

Il écrivit en même temps au Pape Alexandre et à l'antipape Octavien pour leur ordonner de se rendre au concile avec leurs cardinaux; mais il affectait une différence essentielle entre l'un et l'autre; dans sa lettre à Octavien il lui donnait le nom de Pape, tandis qu'il n'écrivait au Pape Alexandre que comme au chancelier Roland. Cette affectation seule montrait clair comme le jour que

<sup>1</sup> Radevic, l. 2, c. 52.

<sup>1</sup> Wilhelm. Neubrig., l. 2, c. 9, apud Pagi, ann. 1159, n. 10.



la convocation du concile n'était qu'un jeu pour tromper le monde chrétien et le faire servir à son ambition sacrilège; cette affectation seule, qui préjugait la question, suffisait pour le récuser, lui et son concile, y eût-il raison d'en convoquer un. La conduite de ses ambassadeurs le confirme.

Ils étaient deux, l'évêque de Prague et celui de Werden. Arrivés à Anagni, où était le Pape Alexandre, ils entrèrent dans son palais, s'assirent devant lui avec les cardinaux et plusieurs autres, tant clercs que laïques, sans lui rendre le respect convenable à sa dignité, parce qu'ils ne le reconnaissaient point pour le Pape. Ils firent connaître leur commission et présentèrent la lettre scellée d'or, où Frédéric parlait, non comme avocat et défenseur de l'Église, mais comme juge et maître, et comme ayant puissance sur le Pape et sur l'antipape. On y lut comme quoi l'empereur avait convoqué les personnes catholiques de cinq royaumes, et comme quoi il ordonnait aux deux contendants de se trouver à Pavie en sa présence, en l'octave de l'Épiphanie, afin d'y entendre et recevoir ce qui serait décidé dans cette cour.

A cette lecture les cardinaux furent troublés; ils voyaient à craindre de toutes parts, d'un côté la persécution d'un prince si puissant, de l'autre la liberté de l'Église détruite. Ce qui les contristait surtout, c'est que l'empereur, dans ses lettres, nommait Octavien le Pontife romain et Alexandre le chancelier Roland. Après une longue délibération ils furent tellement inspirés et fortifiés tous, par la grâce de Dieu, dans l'unité de la foi catholique et dans l'obéissance du souverain Pontife, qu'ils résolurent unanimement, s'il était nécessaire, de s'exposer aux plus grands périls pour maintenir la liberté de l'Église. Comme les envoyés du roi les pressaient pour avoir une réponse, le Pape Alexandre répondit ainsi devant tout le monde : « Nous reconnaissons l'empereur, suivant le devoir de sa dignité, pour avocat et défenseur de la sainte Église romaine; et, si lui-même n'y met obstacle, nous prétendons l'honorer par-dessus tous les princes de la terre, sauf l'honneur du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, qui peut perdre le corps et l'âme et

précipiter dans la géhenne éternelle du feu. C'est pourquoi, l'aimant et désirant l'honorer comme nous faisons, nous sommes étonné qu'il nous refuse, ou plutôt à saint Pierre, l'honneur qui nous est dû; car il s'est écarté bien loin de la coutume de ses prédécesseurs et a passé les bornes de sa dignité en convoquant un concile à l'insu du Pontife romain et en nous ordonnant de nous trouver en sa présence, comme un homme qui aurait puissance sur nous. Or Jésus-Christ a donné à saint Pierre, et par lui à l'Église romaine, ce privilège transmis aux saints Pères et conservé jusqu'à présent à travers la prospérité et l'adversité, et jusqu'à effusion du sang lorsqu'il l'a fallu : c'est qu'elle juge les causes de toutes les Églises sans avoir été jamais soumise au jugement de personne. Nous ne pouvons donc assez nous étonner que ce privilège soit attaqué par celui qui devrait le défendre contre les autres. La tradition canonique et l'autorité des Pères ne nous permettent pas d'aller à sa cour et de subir son jugement; les avoués des moindres Églises et les seigneurs particuliers ne s'attribuent pas la décision de ces sortes de causes, mais ils attendent le jugement de leurs métropolitains ou du Siège apostolique. C'est pourquoi nous serions très-coupable devant Dieu si, par notre ignorance ou notre faiblesse, nous laissions réduire en servitude l'Église que le Christ a rachetée au prix de son sang. Nos pères ont versé le leur pour défendre sa liberté; nous sommes prêt, s'il le faut, à subir les derniers périls, à l'exemple de nos pères<sup>1</sup>. »

Les deux évêques allemands envoyés par l'empereur Frédéric, irrités de la réponse ferme du Pape Alexandre, allèrent à Segni trouver l'antipape Octavien et lui baisèrent les pieds. Otton, comte palatin, qui commandait tous les Allemands qui étaient à Rome, en fit autant, ce qui rehaussa beaucoup le courage de l'antipape, mais aussi justifiait de plus en plus le refus du Pape véritable de soumettre la cause de l'Église romaine et de l'Église universelle au tribunal de pareilles gens.

<sup>1</sup> *Acta Alexandri III*, apud Baron., ann. 1159.

Frédéric, s'étant déclaré d'avance pour l'antipape, fit beaucoup d'efforts pour entraîner dans la même erreur les autres rois, spécialement le roi d'Angleterre, son parent et son allié; mais ce fut en vain. Un digne évêque, Arnoul de Lisieux, avait pris les devants et gagné ce prince à la cause de l'Eglise. Il s'était déjà distingué par ses lumières, son zèle et son courage, du temps de saint Bernard, pour le Pape Innocent II et contre l'antipape Anaclet. Dès qu'il apprit la promotion d'Alexandre il lui écrivit une lettre remarquable et par la beauté du style et par l'élévation chrétienne des pensées.

« Béni soit Dieu le Père et Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui aime et conserve son Eglise, savoir, l'épouse immaculée de son bien-aimé Fils, avec une bonté toujours merveilleuse; car, encore qu'il souffre qu'elle soit vexée de temps en temps par quelques injures, il fait cependant de telle sorte que la tentation lui profite, et il ne permet jamais que les portes de l'enfer prévalent contre elle. En effet il n'est pas expédient que l'état d'une prospérité continue la rende insolente, ou l'oisiveté négligente, mais que l'affliction conserve l'humilité et que la vexation donne l'intelligence. Tout lui coopère pour le bien, lorsqu'elle est éprouvée comme l'or dans la fournaise, et lui profite pour augmenter sa couronne, lorsque la violence de l'adversité la rend plus forte et l'infestation de la malignité plus circonspecte. Quant à ce Dieu de bonté et de miséricorde, il procure et forme d'avance, pour les temps de la tribulation, des hommes de vertu et de conseil, qui puissent repousser l'audace de la témérité et sachent déjouer l'astuce de la malignité. C'est ce qui a paru assez manifeste dans le Pape Innocent, de sainte et glorieuse mémoire, lequel a renversé un hérétique qui s'élevait contre tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore comme tel, un hérétique que soutenaient cependant et la noblesse de sa famille, et la grandeur des richesses, et une éloquence insidieuse, et la prudence du siècle, et la faveur du monde. Dans cet athlète de Dieu la vérité a prévalu sur la fausseté, la superbe ambition a cédé à l'humilité courageuse, la justice a triomphé de l'iniquité.

Nous avons vu son adversaire exalté et élevé comme les cèdres du Liban; nous avons passé, et le voilà qui n'était plus; nous avons cherché, et l'on n'a pas même trouvé sa place, parce qu'il n'a pas même parmi les morts un monument et une inscription sépulcrale. Quant à Innocent, je me souviens et je pense que vous n'avez point oublié avec quelle sensation respectueuse ses ordonnances étaient reçues des princes, combien il était élevé en gloire, de quelle majesté a resplendi l'Eglise, combien la religion pure et sans tache a fait de progrès dans ses jours, à tel point que les déserts contiennent aujourd'hui plus de religieux qu'ils n'avaient autrefois de bêtes sauvages. Il pensait que, dans le gouvernement des hommes, il faut user plutôt de la discipline d'une sévérité sobre que de la douceur d'une miséricorde relâchée, désirant plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes, pour ne point, en cherchant la faveur humaine, devenir peut-être méprisable devant Dieu. Aussi sa vertu a-t-elle toujours paru plus grande au milieu des conjonctures les plus fâcheuses, et les succès de sa prospérité subséquente n'ont jamais eu autant d'éclat qu'en ont aujourd'hui les merveilles de sa précédente adversité; car il ne se confiait point à l'homme, il ne s'appuyait point sur un bras de chair; il se confiait au Seigneur, le Seigneur était son appui.

« Or, que ces schismes sont arrivés plus fréquemment dans l'Eglise romaine, on le voit par les peintures du palais de Latran, où les usurpateurs schismatiques servent de marchepied aux Pères catholiques, où la sagesse, par sa propre vertu, brise et écrase le cou des superbes; ce qui a été fait sans doute pour rehausser la glorieuse victoire des saints Pères, en montrant les usurpateurs ou punis de leur tyrannie ou demandant pardon de leur usurpation. C'est pourquoi la Chaire de votre apostolat a dû n'être pas sans marchepied, mais être illustrée par un marchepied plus noble. Car, pour vous, la victoire n'est ni incertaine ni éloignée; mais l'humilité de votre modestie est punie un moment pour avoir différé d'obéir aux Pères assemblés dans le Saint-Esprit; car c'est se rendre également coupable et de prévenir la vocation de Dieu,



et d'y résister quand elle se fait entendre. Cependant sous peu, Dieu le voulant, la sérénité reparaitra, et ce petit nuage se fondra aux rayons du soleil véritable; l'unité catholique rétablie, l'universalité fidèle se rassemblera de toute part à vos pieds.

« En attendant, quelles que soient les affections qui arrêtent les autres, quels que soient les désirs qui entraînent la profane ambition, quelle que soit la témérité qui pousse la détestable envie, moi, le moindre de tous, je salue avec non moins de joie que les autres votre glorieuse promotion; je vous reconnais pour l'apôtre du Christ, le vicaire de Pierre, le pasteur et l'évêque de tous les chrétiens, et je professe avec vous l'unité catholique. Je me réjouis donc parce qu'il a lui le jour tant désiré, le jour de l'allégresse qui rend effectivement, nous le croyons, la faveur à la vertu, la verge au vice, la terreur aux princes, la liberté à l'Église. Je me réjouis, parce que désormais la parole de Dieu ne sera plus enchaînée; mais cette parole, qui est véritable dans votre bouche, effectuera facilement ce que l'on croyait impossible.

« Je serais donc accouru déjà pour embrasser les pieds de Votre Béatitude, afin que l'abondance de votre bénédiction arrosât de plus près l'aridité de mon âme, si le zèle même de vos intérêts ne m'avait retenu; car, sitôt que j'ai appris la vérité de votre promotion et l'erreur de l'usurpation opposée, je me suis hâté d'en donner connaissance à notre prince, pour le prévenir en votre faveur et empêcher qu'il ne se laissât surprendre par le parti mauvais; car il est plus facile d'occuper un esprit encore libre que de le faire revenir de préventions une fois reçues. Il a hésité quelque temps; mais aussitôt, affermi par la grâce de l'Esprit-Saint, il a promis, avec une joyeuse constance et une constante joie, qu'il ne recevrait d'autre que vous. Depuis peu il a reçu des lettres de l'empereur, qui le prie de différer à vous reconnaître, et, comme il est lié d'une étroite amitié avec ce prince, il n'a pas voulu paraître le mépriser ni se hâter à son préjudice. C'est pourquoi il s'est abstenu de faire une ordonnance générale; mais il n'a pas laissé

de vous reconnaître et de parole et de fait, ni n'empêche aucun d'entre nous de le faire. Il pense que l'éclat d'une ordonnance vaudrait moins pour vous que la réalité même. Auprès de lui l'autorité de votre apostolat est ferme et indubitable, et, quelque parti que prenne l'empereur, il ne le suivra pas dans l'erreur. Quant à moi j'aurai soin de veiller autour de lui, de prévenir les mauvais discours et de faire en sorte qu'il persévère dans votre obéissance; heureux si jamais je puis, en cette occasion ou dans une autre, me montrer reconnaissant de vos bienfaits, et si vous daignez vous souvenir un jour de mon dévouement. De votre côté, toutes les fois que l'occasion s'en présente, c'est à vous de visiter fréquemment toutes les provinces par vos ordres, afin que de toute part on s'accoutume à votre nom et à votre obéissance, parce qu'il n'y aura personne qui ose ne pas recevoir vos lettres ni résister à vos ordres<sup>1</sup>. »

La lettre de l'évêque de Lisieux, on le voit, fut écrite avant qu'il fût question du concile de Pavie et avant qu'on sût que l'empereur s'était déclaré pour l'antipape. Suivant les conseils de l'évêque Arnoul le Pape Alexandre envoya des légats de tous côtés : en France et en Espagne trois cardinaux, deux prêtres, Antoine, du titre de Saint-Marc, et Guillaume, de Saint-Pierre-aux-Liens; et avec eux Odon, diacre du titre de Saint-Nicolas; en Orient, Jean, du titre de Saint-Pierre et de Saint-Paul; en Hongrie, Jules, évêque de Palestrine, et Pierre de Saint-Eustache, diacre; à Constantinople, Tiburce avec Arderic, diacre de Saint-Théodore. La vérité de l'élection pontificale ayant été ainsi divulguée et mise hors de doute, le roi très-chrétien, Louis de France, dont le royaume n'avait jamais été pollué par le schisme, conjointement avec Henri, roi d'Angleterre, reconnurent Alexandre pour père et pasteur de leurs âmes. Les rois d'Espagne, de Sicile, de Jérusalem, de Hongrie, et l'empereur des Grecs, avec les patriarches, les évêques, les princes, tout le clergé et le peuple qui leur était soumis, s'accordèrent

<sup>1</sup> *Arnulphi Lexoviensis. epist. Biblioth. PP., t. 22, p. 1311, et Baron., ann. 1159.*

pareillement à reconnaître en lui le Pape, le vicaire du Christ et le successeur catholique du bienheureux Pierre. Le seul Frédéric, dit empereur, avec ses complices, demeura dans l'obstination de son erreur, attaquant avec violence et persécutant avec fureur le même Pontife, ainsi que tous ceux qui tenaient courageusement pour lui <sup>1</sup>. Voilà comment les actes s'expriment sur les légations que le Pape Alexandre envoya dans les diverses parties du monde.

Quant aux légats envoyés aux rois de France et d'Angleterre, Arnoul de Lisieux parle du succès de leur mission dans une lettre adressée aux cardinaux qui étaient avec le Pape Alexandre. Après avoir marqué les diligences qu'il avait faites pour le faire reconnaître par le roi d'Angleterre, il dit qu'il était toujours avec les légats pour procurer avec eux l'avantage de l'Église romaine. Il rend témoignage à leur vertu, à leur doctrine et à la douceur avec laquelle ils traitaient les affaires. Ensuite il ajoute : « Quant au fait pour lequel le roi de France a été scandalisé contre eux, ne doutez point qu'ils ne soient excusables ; car jamais on ne les aurait fait consentir à cette dispense s'ils n'y avaient été engagés par une nécessité invincible et par l'assurance de procurer un bien inestimable. On s'était assemblé par ordre du roi pour traiter de la réception du Pontife romain, dont on n'avait encore rien ordonné publiquement. Les légats voyaient l'affaire de l'Église en grand péril, parce que plusieurs, n'osant ouvertement combattre la vérité, disaient, par une politique humaine, qu'il fallait différer et attendre l'événement plutôt que d'exposer la réputation de deux si grands princes ; que l'Église romaine avait toujours été à charge aux souverains, et qu'il fallait profiter de l'occasion pour secouer le joug ; que la question serait décidée par la mort de l'un ou de l'autre, et qu'en attendant l'autorité des évêques pouvait suffire en chaque royaume. Les envoyés de l'empereur insistaient sur ces raisons, avec les cardinaux schismatiques Jean et Gui, émissaires de l'antipape, et ils auraient triomphé du moindre délai, d'autant plus que tout le monde

croyait que les deux princes étaient favorables à Alexandre. D'ailleurs le roi de France se rapportait au roi d'Angleterre pour la décision de l'affaire et avait déclaré publiquement qu'il suivrait son avis. Ainsi fallait-il plutôt accorder la dispense au roi d'Angleterre que l'éloigner par la sévérité d'un refus, puisque, dès qu'il s'est déclaré pour vous, vous avez gagné la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Irlande, et en dernier lieu la Norvège. »

On ne sait trop de quelle dispense il est question dans cette lettre. Du reste voici comment l'évêque de Lisieux y parle de l'élection de l'antipape par ses complices : « La divine Sagesse a pourvu à son Église avec une bonté particulière, en rendant la vérité manifeste à tout le monde, de telle sorte que la simplicité ne peut alléguer à l'ignorance ni à la malignité quoi que ce soit de plausible. Si ceux qu'une profane ambition a séparés de l'unité catholique étaient défendus soit par le nombre, soit par la renommée, soit par une forme quelconque d'élection, il y aurait peut-être pu avoir quelque occasion d'erreur ; mais, de toute l'universalité, il n'y a eu que trois à être séduits, et ceux-là encore que l'Église semblait plutôt supporter que de s'en glorifier en rien, attendu qu'ils ne se recommandaient ni par la vertu ni par la science. Celui qui les précédait par l'âge et par l'ordre, je dis l'évêque de Tusculum, accoutumé à ne bien observer que l'heure du repos et du repas, n'était-il pas réputé un autre Épicure, négligeant absolument tout, excepté quand on faisait briller à ses yeux l'espérance de quelque profit ? Ce qui est tellement vrai que, pendant que les autres en étaient tout occupés, lui seul, dit-on, s'en alla de l'élection prématurément, parce que l'heure du diner lui semblait proche. Un second, honteux de n'avoir pas obtenu la chancellerie qu'il convoitait, et humilié de la préférence donnée à un autre, a tourné sa haine personnelle contre l'Église. Le troisième, fier du privilège de la parenté charnelle, crut ne devoir rien refuser au sang ni rien accorder aux saints canons. Comment d'ailleurs les respecterait-il, lui qui les ignore ? Stupide, il a élu son semblable, afin qu'ils fussent aussi

<sup>1</sup> *Acta*, apud Baron., ann. 1159, n. 63.



profonds en ignorance l'un que l'autre. De plus la discipline de la sévérité apostolique les épouvantait; ils avaient peur qu'elle ne réprimât leur audace et leur cupidité téméraires. Tel est le nombre, telle est la sagesse, tel est le vénérable et sacré collège qui, malgré l'opposition de tout le monde, ont prétendu faire servir l'Église de Dieu, l'épouse sans tache de son bien-aimé Fils, à leur volupté propre, et la transporter, de la droite du Monarque suprême, dans les embrassements exécrables de Satan. La liberté que le Christ a rachetée au prix de son sang, eux l'ont prostituée, afin que l'Église, qui par son droit a toujours dominé sur les princes, fût asservie au caprice de son officier<sup>1</sup>. » Ainsi parlait d'Octavien et de ses complices le savant évêque de Lisieux.

En Angleterre, où l'on ne connaissait pas si bien l'état des choses, il y avait encore de l'incertitude dans les esprits; on le voit par la lettre que l'archevêque Thibaut de Cantorbéry, ou plutôt Jean de Salisbury, son secrétaire, écrivit au roi d'Angleterre, en Normandie. « Le schisme de l'Église romaine, y est-il dit, excite ceux qui aiment la nouveauté et encourage les audacieux; car chez nous les uns prétendent aller trouver Alexandre, les autres Victor. Pour nous nous ne savons lequel des deux a la meilleure cause; nous ne pouvons retenir ceux qui vont par légèreté vers l'un ou l'autre, et nous ne croyons pas permis de reconnaître l'un des deux dans votre royaume sans votre conseil, tant que la chose est en suspens. Que ferons-nous donc, nous qui sommes plus soumis à vos ordres que les autres et plus engagé à l'Église romaine, étant obligé par notre serment à la visiter en certain temps? Or il serait dangereux pour nous d'être prévenu, auprès du Pape qui l'emportera, par ceux qui ont reçu moins d'honneur que nous de l'Église romaine. Nous attendons et désirons sur tout cela votre conseil et votre secours. » Dans cette lettre l'archevêque Thibaut témoigne qu'il n'a plus guère à vivre, à cause de son grand âge et de ses infirmités<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Arnulphi Lexoviensis. *epist. ad cardinales. Bibl. PP.*, t. 22, p. 1315, et Baron., ann. 1159. — <sup>2</sup> Apud Joann. Sarisb., *epist.* 44. *Bibl. PP.*, t. 23.

Dans une lettre subséquente l'archevêque supplie le roi de lui faire connaître l'état réel des choses et dit : « Nous avons appris certainement que l'Église gallicane a reçu Alexandre et rejeté Octavien, et, autant qu'on peut le connaître humainement, il semble qu'elle ait pris le meilleur parti; car tout le monde convient qu'Alexandre a plus de réputation, de prudence, de lettres, d'éloquence; tous ceux qui viennent de là disent que sa cause est plus juste, et, quoique nous n'ayons reçu ni nonce, ni lettres de l'un ni de l'autre, nous savons que tous les Anglais ont plus d'inclinations pour Alexandre, si vous y joignez votre consentement. Or nous avons ouï dire que l'empereur s'efforce de vous attirer au parti d'Octavien; mais à Dieu ne plaise que, dans un si grand péril de l'Église, vous fassiez, par respect humain, autre chose que ce qui doit lui être agréable, en soumettant toute l'Église de votre royaume à un homme qui, comme on le dit publiquement, a envahi le Saint-Siège sans élection, sans vocation divine, par la faveur de l'empereur seul; car presque toute l'Église romaine est du côté d'Alexandre. Or il est incroyable qu'un parti puisse durer et prévaloir par un homme si la justice lui manque et si le Seigneur lui est contraire, et nous avons appris par la lecture qu'en cas pareil ceux que l'Église gallicane a reçus ont prévalu, tandis que ceux qui avaient été intrus par le flot de la tentation ont eu une fin malheureuse. Ainsi, de nos temps, Innocent a prévalu contre Pierre, Calixte contre Bourdin, Urbain contre Guibert, Pascal contre trois Papes, et plusieurs autres du temps de nos pères. Que Votre Majesté y prenne donc garde, et que Dieu incline votre assentiment pour le parti qui s'appuie sur la vérité et la justice, et qui triomphera par la grâce de Jésus-Christ. Enfin, s'il vous plaît, dans un si grand péril de l'Église de Dieu, il vous faut consulter votre royaume et ne rien statuer à son préjudice sans le conseil de votre clergé<sup>1</sup>. »

Par ces deux lettres de l'archevêque de Cantorbéry on voit que, s'il y a eu de l'hésitation en Angleterre, ce ne fut que dans les

<sup>1</sup> Apud Joann. Sarisb., *epist.* 48.

premiers moments et lorsqu'on ne savait pas encore comment les choses s'étaient passées. A mesure qu'on a des renseignements certains l'hésitation diminue; tout le monde incline pour Alexandre; la seule inquiétude qui reste, c'est que le roi ne se laisse prévenir par l'empereur. Ce que l'on remarque surtout avec plaisir dans les lettres de l'archevêque, c'est l'amour de Dieu et de son Église, c'est la crainte de faire quelque chose contre la justice et la vérité. Quand un homme est dans des dispositions pareilles jamais Dieu ne permettra qu'il s'égare.

En Orient le légat du Pape Alexandre, nommé Jean, cardinal-prêtre du titre de Saint-Jean et de Saint-Paul, vint à Biblus ou Giblest avec quelques Gênois, vers la fin de l'an 1159. Pour avoir la permission d'entrer dans le royaume de Jérusalem comme légat il fit sonder auparavant l'esprit du roi Baudouin et des autres seigneurs tant ecclésiastiques que séculiers. Après une grande délibération on lui manda de demeurer et de ne pas entrer dans le royaume jusqu'à ce qu'on lui fit savoir, par l'avis commun des prélats et des seigneurs, ce qu'il devrait faire. Cependant on convoqua un concile à Nazareth, où se trouvèrent Amauri, patriarche de Jérusalem, avec les autres prélats, et le roi avec quelques seigneurs. Aucun des pontifes latins d'Orient, ni du patriarcat de Jérusalem, ni de celui d'Antioche, ne s'était encore déclaré ouvertement pour aucun parti; mais ils ne laissaient pas, en secret, de favoriser l'un ou l'autre. Lors donc qu'on eut commencé à délibérer sur une affaire aussi grave, comme il arrive d'ordinaire en ces cas, les avis furent partagés; les uns disaient qu'il fallait reconnaître Alexandre et recevoir son légat comme soutenant la meilleure cause, et Pierre, archevêque de Tyr, était à leur tête; les autres préférèrent Victor, disant qu'il avait toujours été ami et protecteur du royaume de Jérusalem, et ne voulurent point absolument que le légat fût reçu. Le roi prenait un avis moyen avec les seigneurs et quelques prélats; et, de peur de faire un schisme dans l'Église d'Orient, il proposait de ne prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre; d'accorder au légat de visiter les saints lieux

comme pèlerin, sans marques de légation, et de demeurer dans le royaume jusqu'à la première occasion de repasser, à laquelle il serait obligé de partir. Le roi disait pour son avis: « Le schisme est nouveau, et le monde ne connaît pas encore quelle cause est la meilleure; il est dangereux de se déterminer dans une affaire douteuse. D'ailleurs on n'a pas besoin d'un légat dans ce royaume, pour être à charge, par sa dépense, aux églises et aux monastères, et les appauvrir par ses exactions. » C'était l'avis du roi, et, quoiqu'il parût le plus utile, l'avis de ceux qui voulaient que le légat fût reçu l'emporta. Il fut donc appelé et vint dans le royaume, où, plus tard, il fut incommode à plusieurs qui s'étaient réjouis de son arrivée<sup>1</sup>. Ce sont les paroles de Guillaume, archevêque de Tyr.

Le patriarche Amauri écrivit, en son nom et au nom de ses suffragants, la lettre synodale que voici: « A son seigneur et Père, le très-révérend Alexandre, par la grâce de Dieu Pape universel de l'Église romaine et apostolique, Amalric, humble ministre de la sainte église de la Résurrection, avec tous ses suffragants, hommage d'une entière obéissance, aussi dû qu'il est dévoué. Nous avons reçu la lettre de votre sainte et catholique élection, avec toute la vénération qui se doit, et, à jour préfix, après avoir convoqué nos vénérables frères et nos fils, qui tous, de grand cœur, ou s'y présentèrent, ou envoyèrent des lettres d'excuse, avec leur consentement, nous avons lu et relu avec attention cette lettre en présence de tout le monde, des archevêques de Tyr et de Nazareth, ainsi que de nos autres frères et fils. Mais ayant entendu la perversité contumace et téméraire et la perverse témérité d'Octavien et de ses faux frères Jean et Gui, nous avons été saisis de crainte, et, parce qu'ils s'étaient séparés de l'unité de la sainte mère Église, nous avons été affligés. Mais ayant compris ensuite la paisible et sainte unanimité de nos vénérables frères et seigneurs les évêques et des autres cardinaux, ayant connu de plus l'assentiment, le désir et les acclamations du clergé et du peuple touchant votre élection et votre consé-

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 18, c. 29.



cration si sainte et si canonique, nous avons respiré et nous sommes réjouis d'une grande joie. Du reste, tous tant que nous sommes, nous avons loué et approuvé votre sainte et légitime élection et consécration, nous la louons et nous l'approuvons d'un parfait concert, et, après avoir excommunié les schismatiques Octavien, Jean et Gui, avec leurs fauteurs, nous vous avons élu unanimement et reçu volontairement pour seigneur temporel et Père spirituel <sup>1</sup>. » Ce titre de seigneur temporel donné au Pape est d'autant plus remarquable que le roi de Jérusalem et les seigneurs étaient présents à ce concile.

Il y avait trois ans qu'Amauri était patriarche de Jérusalem ; car Foucher, son prédécesseur, mourut le 20 novembre 1157, la douzième année de son pontificat. Les prélats s'étant assemblés à Jérusalem pour lui donner un successeur, on élut Amauri, disait-on, contre les règles, par le crédit de deux princesses sœurs du roi, Mélisen et Sibylle, comtesse de Flandre. Il était Français, natif de Nesle, dans le diocèse de Noyon ; c'était un homme assez lettré, mais trop simple et peu capable de remplir une si grande place. Il y fut mis nonobstant l'opposition d'Hernèse, archevêque de Césarée, et de Raoul, évêque de Bethléhem, qui même en appelèrent à Rome. Amauri y envoya Frédéric, évêque d'Acre, qui, en l'absence de ses adversaires, obtint du Pape Adrien, et, du moins à ce que l'on disait, par de grands présents, la confirmation du patriarcat, et lui apporta le pallium <sup>2</sup>. Amauri fut le huitième patriarche latin de Jérusalem et tint le siège vingt-deux ans. De son temps le royaume changea de maître. Le roi Baudouin III mourut le 11 février 1162, dans la vingtième année de son règne et la trente-troisième de son âge, vivement regretté de tous les chrétiens de Syrie. Comme il ne laissait point d'enfants son frère Amauri lui succéda. Il fut couronné dans l'église du Saint-Sépulcre, huit jours après la mort de Baudouin, et régna douze ans et demi <sup>3</sup>.

Cependant le concile, ou plutôt le conciliabule que l'empereur Frédéric avait convoqué

à Pavie pour l'octave de l'Épiphanie 1160, se tint en effet, non point à l'époque indiquée, mais un mois plus tard. La cause de ce retardement fut la ville de Crème, que Frédéric ne prit qu'après six mois de siège et qu'il brûla le 27 janvier 1160, ce qui l'obligea de remettre son concile à la Chandeleur ; mais il ne commença de fait que le 5 février, qui était le vendredi avant le jour des Cendres.

Comme les actes que nous avons de ce conciliabule contiennent des faussetés manifestes, il n'est pas facile de savoir au juste comment les choses se sont passées. Quant à l'opinion générale des contemporains, il est, entre plusieurs autres, trois écrivains non suspects pour nous la faire connaître : l'Anglais Guillaume, de Neubrige ; l'Allemand Radevic, de Frisingue, et le poète Gunther. Le premier s'exprime en ces termes : « Le soi-disant Victor y vint comme pour subir le jugement ; mais Alexandre, à qui, sous le nom de jugement, on préparait un piège et un préjudice, s'y refusa non-seulement avec prudence, mais encore avec liberté. Des évêques donc, tant du royaume teutonique que de celui d'Italie, avec une grande multitude de prélats inférieurs, s'assemblèrent à Pavie par ordonnance impériale pour plaire à l'empereur, qui s'y montra terrible, avec ses ducs. Tout ce qui pouvait aider la cause d'Alexandre, personne ne l'alléguait, ou même les évêques le supprimaient par le silence ; quant à ce que la vérité ne fournissait point à l'autre parti, ils y suppléaient par l'artifice <sup>1</sup>. » Ainsi s'exprime le contemporain Guillaume de Neubrige. L'honnête Radevic de Frisingue, qui continuait l'histoire du règne de Frédéric, commença par son évêque Otton, et qui adressait cette continuation à Frédéric lui-même, arrivé à l'affaire du schisme et du conciliabule de Pavie, rapporte les pièces principales de part et d'autre, en protestant qu'il ne veut point faire le juge ; puis, comme honteux de son héros, il termine brusquement son histoire. Le poète Gunther, ou Gonthier, qui chantait en dix livres et en assez beaux vers les grandes actions de Fré-

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 1403. — <sup>2</sup> Guill. de Tyr, l. 18, c. 19 et 20. — <sup>3</sup> Id., l. 18, chap. dern., et l. 19, c. 1.

<sup>1</sup> Guill. Neubrig.

dérie, va plus loin ; il passe sous silence le conciliabule de Pavie, approuve l'élection d'Alexandre et blâme hardiment celle d'Octavien<sup>1</sup>. Cette conduite des deux écrivains allemands dit beaucoup et leur fait honneur.

Nous avons déjà vu, avec Guillaume de Neubrige, que Frédéric mandait ses évêques à son concile beaucoup moins pour examiner et discuter l'affaire que pour enregistrer et exécuter la décision impériale déjà prise. En effet, et dans ses lettres d'invitation, et par ses ambassadeurs, Frédéric avait qualifié et traité Octavien de Pape et Alexandre de simple chancelier, ce qui était bien décider la chose. Or, combattre cette décision une fois prise par un despote à la tête de cent mille hommes, contredire un despote habitué à brûler des villes, à pendre les prisonniers et les otages, à clouer à ses machines de guerre des enfants et des prêtres, cela n'eût pas été prudent à des évêques de cour ; ils n'eurent donc garde de le faire.

Comme, dans ses lettres de convocation, l'empereur annonçait à ses prélats qu'il invitait également les évêques de France, d'Angleterre et d'Espagne, on devait croire naturellement que, dans une occasion aussi solennelle et pour une affaire aussi grave, les évêques arriveraient par centaines de tous les pays. Deux écrivains non suspects, l'Allemand Radevic et l'Italien Otton Moréna, tous deux, le second surtout, favorables à Frédéric, nous apprennent qu'il s'y en trouva, tout compté, environ cinquante, savoir un patriarche, neuf archevêques et trente-huit ou trente-neuf évêques. Encore verrons-nous que, sur ces cinquante, ou plutôt ces quarante-huit, il y en eut plus d'un, non-seulement d'absent, mais encore d'opposant. Et toutefois le conciliabule, dans sa lettre synodale, avance que le nombre des évêques qui furent présents et qui consentirent par écrit fut de cent cinquante-trois, ce qui montre quelle confiance mérite cette pièce ; car de quarante-huit ou quarante-neuf à cent cinquante-trois, il n'y a que cent cinq ou cent quatre de différence<sup>2</sup>.

L'empereur Frédéric étant donc arrivé à Pavie, après avoir brûlé Crème, exhorta les évêques à se préparer au concile par des jeûnes et des prières ; puis, les ayant rassemblés et s'étant assis, il leur dit : « Quoique je sache que j'ai, comme empereur, le pouvoir d'assembler des conciles, principalement en un si grand péril de l'Église, je vous laisse toutefois la décision de cette affaire importante. Dieu vous a donné l'autorité de nous juger nous-même, et ce n'est pas à nous à vous juger en ce qui regarde Dieu. Conduisez-vous donc en cette affaire comme n'ayant à en rendre compte qu'à lui. » L'empereur, ayant ainsi parlé, sortit du concile, qui était composé de cinquante archevêques et évêques et d'une grande multitude d'abbés et de prévôts. Il y avait aussi des envoyés du roi de France et du roi d'Angleterre, et des députés de divers pays, lesquels promettaient, dit-on, que tout ce que le concile aurait décidé serait reçu chez eux sans difficulté<sup>1</sup>.

Pour l'examen sérieux et l'éclaircissement de cette affaire il y avait deux pièces importantes et officielles : les deux lettres respectives et contradictoires, d'un côté, des cinq cardinaux de l'antipape Octavien, et, de l'autre, des vingt-deux cardinaux du Pape Alexandre. Le bon sens et la bonne foi demandaient que l'on commençât par confronter et vérifier ces deux pièces capitales, ce qui était d'autant plus aisé qu'il y avait présent au moins un signataire de chacune d'elles. L'évêque Imar de Tusculum, le premier signataire des cinq, assistait au concile ; Guillaume de Pavie, cardinal-prêtre de Saint-Pierre-aux-Liens, un des vingt-deux signataires, se trouvait à Pavie dans sa famille, et assistait comme curieux à l'assemblée des évêques impériaux. On avait donc un moyen facile de vérifier ces deux pièces décisives et d'en éclaircir les contradictions. Le bon sens et la bonne foi demandaient avant tout qu'on en profitât ; il n'en fut pas même question, au moins d'après la teneur des actes.

L'unique pièce dont on s'occupa à Pavie fut une espèce de factum ou de Mémoire fait au nom de certains chanoines, prêtres ou

<sup>1</sup> Apud Baron., ann. 1160, n. 30. — <sup>2</sup> Radevic, l. 2, c. 64. Voir Otton Moréna et la lettre synodale tout entière. Mansi, *Concil.*, t. 21, p. 1130-1138.

<sup>1</sup> Radevic, l. 2, c. 62, 64, 71 et 72. Apud Baron., Labbe et Mansi.



clercs de l'église de Saint-Pierre de Rome, apporté par deux d'entre eux et adressé à l'empereur et aux prélats du concile. Ce Mémoire contient à peu près les mêmes choses que la lettre des cinq cardinaux schismatiques. Il y a cependant ceci de plus : les chanoines conviennent qu'Otton, cardinal-diacre de Saint-Georges ; Adeldald, cardinal des Saints-Apôtres, et Jean de Naples avaient pris la chape et s'étaient efforcés d'en revêtir le chancelier Roland ; mais ils soutiennent que la plus saine et la meilleure partie des cardinaux les en avaient empêchés pour élire Octavien. Ils disent *la plus saine* partie, n'osant dire *la plus grande* ; par où l'on voit, d'après le témoignage même des schismatiques, que le Pape Alexandre fut élu le premier, qu'il le fut par le plus grand nombre, que les cardinaux de la majorité s'efforcèrent de le revêtir de la chape, que la minorité s'y opposa de force, et qu'Octavien fut élu par cette minorité factieuse. Telle est la conclusion que le bon sens et la bonne foi tireront naturellement de ce fait. Les chanoines schismatiques citaient pour témoins de ce qui s'était passé Otton, comte palatin, Gui, comte de Blandrate, et le prévôt Hébert, envoyés de l'empereur, c'est-à-dire qu'ils citaient pour témoins leurs complices.

Après qu'on eut agité pendant cinq jours la question importante des deux élections, le sixième on lut publiquement une espèce d'information assez singulière. On n'y examinait point lequel avait été élu le premier et par le plus grand nombre, seul moyen et moyen facile de terminer l'affaire ; on s'y attache uniquement à soutenir qu'Alexandre n'avait pas été revêtu solennellement de la chape rouge ; on cite pour cela plusieurs témoins, tant clercs que laïques, mais dont la plupart ne parlent que par ouï-dire. Certainement, quand des évêques réunis en concile, au lieu de s'attacher aux points capitaux, décisifs et certains d'une affaire, ne s'attachent qu'à une circonstance minutieuse et équivoque, ils prouvent contre eux-mêmes et contre le parti qu'ils prennent.

Après que l'affaire eut été examinée de cette façon pendant sept jours, le conciliabule se prononça contre le Pape Alexandre,

absent et non représenté, et en faveur de l'antipape Octavien, qui était présent et avait des défenseurs de sa cause. La sentence fut portée à l'empereur, qui ne manqua pas, le lendemain, 12 février 1160, de la recevoir et de l'approuver : c'était la sienne. On appela l'antipape à l'église ; l'empereur le reçut à la porte, lui tint l'étrier comme il descendait de cheval, le prit par la main, le conduisit jusqu'à l'autel et lui baisa les pieds ; les évêques schismatiques en firent autant. Le jour d'après ils firent plus et lancèrent contre le véritable chef de l'Église un anathème qui ne tomba que sur eux. Ils adressèrent à ce sujet une lettre synodale à tous les rois, princes, évêques et simples fidèles. Ils y prétendent, comme les cinq cardinaux schismatiques dans leur lettre, qu'Alexandre avait été élu seulement par quatorze cardinaux et Octavien par neuf, ce qui donnait toujours la majorité au premier et tranchait la question. Ils ajoutent que, si plusieurs de ces neuf se sont ensuite attachés à Alexandre, ce fut par la séduction de l'argent. Oui, pour excuser son petit nombre, le parti de l'empereur, c'est-à-dire le parti de la force, de la richesse, de la faveur, ose accuser le parti d'Alexandre, le parti de la faiblesse, de la pauvreté et des souffrances, de s'attirer le grand nombre par la faveur, la richesse et la force ! Certes, se défendre par de pareilles raisons, c'est se condamner soi-même <sup>1</sup>.

La lettre synodale du conciliabule de Pavie porte les souscriptions du patriarche d'Aquilée ; des archevêques de Mayence, de Brême, de Trèves, de Cologne, de Magdebourg, d'Arles, de Lyon, de Vienne, de Ravenne ; des rois d'Angleterre, de Hongrie, de Bohême et de Danemark, ainsi que des évêques de Fermo, de Férentine, de Mantoue, de Bergame et de Fayence. Mais plusieurs de ces souscriptions sont certainement fausses, ce qui rend douteuses la plupart des autres. Ainsi nous avons vu et nous verrons encore le roi d'Angleterre reconnaître le Pape Alexandre et rejeter l'antipape Octavien. Nous verrons tout à l'heure que l'archevêque de Trèves, demeuré malade en chemin, envoya

<sup>1</sup> Mansi, t. 21, p. 1133-1138.

seulement des lettres d'excuse. Nous verrons encore que le patriarche d'Aquilée, plusieurs évêques d'Italie, ainsi que ceux de Bamberg, de Passau et de Ratisbonne, ne souscrivirent pas purement et simplement, mais avec cette clause : « Sauf la censure à venir de l'Église catholique, » et qu'ils n'obéirent qu'à raison des nécessités de l'empire. C'est qu'on ne cessait de leur dire que le Pape Alexandre, le roi de Sicile et les Milanais avaient fait une conspiration contre l'empereur, conspiration qui se réduisait tout au plus à une ligue défensive, chose très-permise et très-sage contre un pareil homme.

L'empereur Frédéric écrivit lui-même à saint Éberhard, archevêque de Salzbourg, et à ses suffragants, une lettre où il insiste principalement sur cette prétendue conjuration faite contre lui, du vivant du Pape Adrien, par le chancelier Roland, et il en apporte cette preuve : « Comme nous délibérons sur ce qu'il y avait à faire touchant le schisme, l'archevêque de Tarantaise, les abbés de Clairvaux, de Morimond et dix autres survinrent, comme si Dieu les eût envoyés, demandant la paix pour les Milanais. Nous leur dîmes notre intention, et ils retournèrent à Milan pour savoir celle du peuple, qui leur répondit : « Nous sommes engagés par serment au Pape et aux cardinaux de ne point faire de paix avec l'empereur sans leur consentement. » Les abbés répliquèrent : « Vous n'êtes plus engagés au Pape, puisqu'il est mort. — Mais, reprirent les Milanais, nous sommes engagés aux cardinaux, et eux à nous. » L'empereur avoue ensuite qu'on reprochait à son Pape Victor d'avoir été élu par le plus petit nombre des cardinaux, et il n'y donne aucune réponse. La lettre est du 15 février 1160 <sup>1</sup>.

Éberard, évêque de Bamberg, qui était auprès de l'empereur, écrivit en son particulier au saint archevêque de Salzbourg ce qui s'était passé à Pavie. « D'abord, dit-il, presque tous étaient d'avis de différer jusqu'à une plus grande connaissance de l'affaire et un concile plus général ; toutefois le parti du seigneur Victor a fini par l'emporter, princi-

palement à cause de la conjuration contre l'empire. Ainsi nous l'avons reçu, par l'espérance de la paix et de l'union entre le royaume et le sacerdoce. » L'évêque de Bamberg convient que les neuf cardinaux que l'on prétendait avoir consenti à l'élection d'Octavien l'avaient abandonné ensuite. Il ajoute : « L'envoyé du roi de France a promis que son maître ne reconnaîtra ni l'un ni l'autre jusqu'à ce qu'il ait reçu les envoyés de l'empereur ; l'envoyé du roi d'Angleterre a promis qu'il ferait la même chose <sup>1</sup>. Les archevêques d'Arles, de Vienne, de Lyon et de Besançon, ont consenti par leurs lettres et leurs députés. Celui de Trèves est le seul de cette partie de l'Allemagne qui n'ait pas encore consenti <sup>2</sup> ; mais ses suffragants l'ont tous fait ; il ne reste que vous <sup>3</sup>. »

Henri, prévôt de Berthesgade, écrivit aussi à l'archevêque de Salzbourg sur le même sujet, et sa lettre contient les particularités suivantes : « Le patriarche d'Aquilée et quelques autres ont obéi à cause des besoins et des périls de l'empire dont il a été parlé, et sauf la censure à venir de l'Église catholique. Les évêques de Bamberg, de Passau et de Ratisbonne, ont imité le patriarche. Pour la confirmation de ce qui a été fait on envoie des députés, savoir : l'archevêque de Cologne, en France ; l'évêque de Verdun, en Espagne, et celui de Prague, en Hongrie. » L'empereur Frédéric envoya aussi aux rois d'Angleterre, de Danemark et de Bohême, et à l'empereur Manuel <sup>4</sup>.

Quant à ses propres États, c'est-à-dire l'Allemagne et l'Italie, il y publia un édit par lequel il ordonnait à tous les évêques de reconnaître son antipape Victor, sous peine de bannissement perpétuel. Cette ordonnance retentit durement par toute l'Italie. Alors tous ceux qui avaient l'esprit de ferveur aimèrent mieux souffrir l'exil et la persécution pour Dieu et pour maintenir l'unité de la foi que d'adhérer pacifiquement aux

<sup>1</sup> Donc c'est un faux, ce qu'on lit à la suite de la lettre synodale : « Henricus, rex Anglorum, per litteras et legatos consensit. » — <sup>2</sup> Donc c'est encore un faux, ce qu'on lit parmi les souscriptions : « Ego, Hellinus, Treverensis archiepiscopus, cum meis suffraganeis consensi, » apud Radevic, l. 2, c. 70. — <sup>3</sup> Radevic, l. 2, c. 71. — <sup>4</sup> Id., c. 70.

<sup>1</sup> Radevic, l. 2, c. 69.



schismatiques et de jouir des honneurs et des richesses de ce siècle. Il se fit donc un trouble extrême dans l'Église, les catholiques fuyant et abandonnant leurs églises et leur patrie. A leur place on introduisait par violence les complices de l'antipape. Mais le Pape Alexandre ne faiblit point; au contraire, plus la persécution devenait violente, plus il se montra ferme. Il avertit l'empereur plusieurs fois et avec bonté de revenir de son erreur; il le trouva rebelle et opiniâtre. Alors, le jeudi saint (1160), dans la ville d'Anagni, assisté des évêques et des cardinaux, il l'excommunia solennellement comme le principal persécuteur de l'Église, et, jusqu'à ce qu'il vint à résipiscence <sup>1</sup>, il délia du serment de fidélité tous ceux qui le lui avaient prêté, et cela suivant l'ancienne coutume de ses prédécesseurs. En même temps il renouvela l'excommunication contre Octavien et ses complices, et, pour dissiper les mensonges qu'ils avaient répandus de tous côtés, il envoya des légats en diverses provinces <sup>2</sup>.

Si, dans cette persécution, comme dans toutes les autres, l'Église vit parmi ses ministres et ses pontifes plus d'un individu faible, équivoque, mercenaire, plus courtisan que prêtre ou évêque, Dieu suscita de son côté plus d'un homme puissant en œuvre et en parole, comme les prophètes d'autrefois, comme les Athanase et les Basile des premiers siècles chrétiens. De leur nombre et à leur tête se montra saint Éberhard, archevêque de Salzbourg, dont il a déjà été question.

Il était né, vers l'an 1090, d'une des plus nobles familles de Franconie. Son père était très-chrétien, mais dans les honneurs du siècle. Sa mère était presque continuellement appliquée à l'aumône, à la prière et au jeûne. Ayant résolu avec son mari de bâtir dans leur château une église en l'honneur de la sainte Vierge, elle avait coutume d'aller elle-même, nu-pieds, à près d'un quart d'heure de distance, chercher les pierres sur ses épaules. Son exemple entraîna non-seulement ses suivantes, mais encore un grand nombre de femmes, tant de la noblesse que

du peuple. Éberhard, digne fils d'une telle mère, placé tout jeune aux écoles de Bamberg, s'y rendit bientôt habile dans les trois parties de la philosophie, savoir la physique, la morale et la logique. Enfant par l'âge, il paraissait un vieillard par la douce gravité des mœurs. Devenu chanoine de l'église cathédrale, probablement encore du vivant de saint Otton, évêque de Bamberg, il embrassa, quelque temps après, la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Michel, que le même saint évêque avait considérablement agrandie; mais les chanoines l'en retirèrent malgré lui et l'envoyèrent, avec son précepteur, étudier en France. Parti savant il revint plus savant encore. De retour dans sa famille la vocation religieuse ne le quitta point.

Enfin, vers l'an 1130, à l'âge de quarante ans, ayant obtenu l'agrément de saint Otton et des chanoines, il rentra dans le monastère. Il y macérait son corps par les jeûnes, passait les nuits en prières, tout occupé des choses divines; bien loin de murmurer de n'avoir pas de superflu, il ambitionnait d'être pauvre avec Jésus pauvre. Cependant ses frères Conrad et Erpon, avec sa sœur Berthe, ayant fondé un monastère dans une de leurs terres nommée Bibourg, le demandèrent pour abbé; mais ils furent cinq ans sans pouvoir l'obtenir. Son unique pensée était de former des religieux, de bâtir des églises, et puis d'aller se cacher dans un désert; car l'humilité des saints est insatiable. Enfin, emmené à Rome par l'évêque de Bamberg, ce saint prélat le fit connaître au Pape Innocent II, ainsi que le désir des moines de Bibourg de l'avoir pour abbé. Le Pape l'obligea d'accepter et lui donna lui-même la bénédiction abbatiale. Éberhard gouverna cette maison naissante avec beaucoup de régularité et de prudence, exerçant libéralement l'hospitalité et répandant au dehors de grandes aumônes, en sorte qu'il ne gardait de provisions que ce qui était nécessaire d'une récolte à l'autre.

Dès lors un pieux abbé du voisinage, nommé Eppon, eut révélation du schisme qui tourmenterait l'Église et du service que notre saint rendrait à l'Église affligée. Il lui

<sup>1</sup> Joann. Sarisb., *Epist.* — <sup>2</sup> *Acta et Vita*, apud Baron., ann. 1160; apud Muratori, t. 4.

sembla voir une veuve que persécutait un roi, et il n'y avait personne à secourir cette veuve qu'un moine de Salzbourg. Ce moine avait les traits d'Éberhard. Seul il paraissait combattre pour la veuve, et la lutte était vive de part et d'autre, jusqu'à ce que le moine fût changé en fer, ce qui marquait sa fermeté invincible. Le roi ne s'emportait pas moins contre lui que contre la veuve, jusqu'à ce que lui-même parût changé en chien. L'abbé, comprenant le sens de cette vision, dit à Éberhard dont il était l'ami intime : « En vérité, vous occuperez le siège de Salzbourg, et il y aura un temps où, seul d'entre les ecclésiastiques de ces quartiers, vous soutiendrez la cause de l'Église. A ce temps-là suffira son mal. »

Cependant Éberhard était petit à ses propres yeux, et, vivant dans la chair, il paraissait n'en avoir point. Sa nouvelle communauté augmentait en ferveur et en nombre, aussi bien qu'une communauté de religieuses dont il avait la direction. L'abbé, par sa charité, sa prudence, sa discrétion, sa miséricorde et toutes les autres vertus, était pour tous un objet d'amour, de crainte, et un modèle.

On le craignait, mais d'une crainte filiale ; ses délices étaient le travail, et non le repos ; il comprenait cette maxime d'un philosophe : « Le travail nourrit les caractères généreux. » Il visitait fréquemment par lui-même la demeure des pauvres. Il avait coutume de laver et de peigner sur ses genoux la tête des malheureux, surtout des malades, de laver et de baiser leurs pieds, de leur donner à manger et à boire de sa main.

« Dieu sait, s'écrie ici son disciple et son biographe, que nous ne faisons que traduire, Dieu sait que je ne mens en rien de ce que je dis ! Au contraire, je passe beaucoup de choses, pour n'être pas trop long ; je dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai appris par l'attestation d'un grand nombre et par ma propre expérience. La vertu de sa prédication était merveilleuse ; elle allait au cœur et faisait répandre des larmes. Il portait l'amour de l'hospitalité jusqu'au scrupule. Un chanoine de Frisingue, passant à cheval près du monastère, envoya son valet demander à boire ; le frère hôtelier répondit que le maître n'avait qu'à

venir lui-même. Le saint abbé, informé de cette faute, obligea l'hôtelier, qui était un vieillard, de faire trois lieues à pied pour porter jusqu'à Ratisbonne un verre de vin au voyageur, bien surpris et bien humilié d'une charité aussi délicate. »

Il y avait quatorze ans que saint Éberhard gouvernait ainsi l'abbaye de Bibourg lorsque le siège de Salzbourg vint à vaquer par la mort de l'archevêque Conrad, et il fut élu pour lui succéder, d'un commun consentement des évêques de la province, du clergé et du peuple de l'Église vacante. A cette nouvelle il voulut s'enfuir et se cacher, mais en vain ; il fut découvert, emmené à Salzbourg, sacré solennellement et revêtu de la mitre métropolitaine. Mais plus il se voyait élevé, plus il s'humiliait en toutes choses. Il s'adonnait aux veilles, aux oraisons, à l'abstinence ; les Écritures ne sortaient de ses mains et de ses yeux ni jour ni nuit, sinon quand il était à table ou à cheval. Il partageait son pain avec les affamés, introduisait dans sa maison ceux qui n'avaient point d'asile, revêtait ceux qu'il voyait nus, nourrissait les orphelins comme leur père et arrachait les veuves à leur affliction. Contrairement à la coutume des pharisiens, il s'étudiait à faire toutes ses œuvres de manière qu'on ne le vît pas. Ses serviteurs, qui depuis embrassèrent la vie monastique, rapportaient que, dans les pénitences secrètes qu'il faisait à l'église, les jambes nues, ses genoux frottaient si rudement le pavé qu'ils étaient tout en sang. Les domestiques ne s'en aperçurent que quand, par hasard, ils le trouvèrent endormi de lassitude. Quant à sa compassion pour les malheureux, elle surpassait toutes ses autres vertus <sup>1</sup>.

Tel était saint Éberhard de Salzbourg, lorsque, par la politique antichrétienne de l'empereur Frédéric, éclata le schisme d'Octavien. Frédéric mit tout en œuvre pour le gagner au parti de son antipape ; il ne put y réussir. Le saint archevêque, après une longue délibération, reconnut et suivit toujours le Pape Alexandre, et la raison qu'il en rendait était le consentement de toute l'Église. Il lui écri-

<sup>1</sup> *Vita S. Eberh. Acta SS.*, 22 juin.



vit en ces termes : « Le Dieu de gloire se montre toujours aussi admirable que tout-puissant dans ses œuvres, car il dépose les puissants du trône et élève les humbles ; il appelle ce qui n'est pas comme ce qui est ; nul n'ose lui dire : « Pour quoi faites-vous ainsi ? » quoiqu'il y en ait beaucoup qui tentent de regimber contre ce qu'il fait. Aussi ces prodigieux soulèvements de la mer qui pensaient briser la barque de Pierre, c'est-à-dire la sainte Église catholique, il les a fait désenfler par un signe de sa puissance et a établi un port tranquille là où la tempête était le plus menaçante. Car cette statue de Babylone, nous voyons que les fils de la captivité non-seulement ne l'adorent pas, mais qu'ils s'en moquent, et que l'incendie des menaces est tempéré sur les trois enfants par la rosée de la consolation divine. Voilà, très-saint Père, ce que nous vous écrivons pour le moment, désirant que Votre Paternité sache que nous, et plusieurs autres qui ont l'intelligence plus saine, prévenus et secondés par la grâce de Dieu, nous ne nous écarterons point de l'unité de l'Église à qui Dieu vous a donné pour chef. Que le Seigneur conserve Votre Sainteté longtemps bien portante ! »

Quoique l'empereur Frédéric fût irrité contre le saint pontife, il n'osait toutefois faire éclater son ressentiment, et, quand il était en sa présence, la dignité angélique qui paraissait sur son visage le retenait et lui imprimait une crainte respectueuse. Ce prince l'avouait lui-même, et le saint prélat, de son côté, désirait ardemment souffrir pour Dieu l'exil ou la mort. Il mourut quatre ans après le concile de Pavie, la nuit du dimanche au lundi 22 juin 1164, âgé de soixante-dix-neuf ans, après dix-huit ans d'épiscopat. Il fit plusieurs miracles avant et après sa mort.

Une autre colonne de l'Église, une autre lumière brillait dans le royaume de Bourgogne ; nous voulons parler de saint Pierre de Tarantaise. Il était né dans le diocèse de Vienne, l'an 1102, de parents d'une condition médiocre, mais d'une vertu éminente, qui, après avoir élevé leurs enfants, s'appliquè-

rent entièrement à l'aumône et à l'hospitalité, pratiquant en leur particulier la vie érémitique, sous la direction des Chartreux et des moines cisterciens de Bonnevaux. Le frère aîné de Pierre, nommé Lambert, fut destiné à l'Église et mis aux études ; pour lui il était destiné à une autre profession ; mais il ne laissait pas d'étudier par émulation de son frère et par inclination, en sorte qu'il fit en peu de temps de grands progrès. Les deux frères devinrent donc tous deux clercs. Pierre, étant en âge de prendre un parti, embrassa la vie monastique à Bonnevaux. Avec le temps toute sa famille suivit son exemple. Son père et ses deux frères choisirent le même monastère de Bonnevaux pour leur retraite ; sa mère et sa sœur entrèrent chez des Cisterciennes qui étaient dans le voisinage.

Il y avait un an que Pierre avait pris l'habit monastique lorsque dix-sept sujets de la plus haute qualité vinrent prier l'abbé de Bonnevaux de les recevoir dans sa communauté. De ce nombre était Amédée, proche parent de l'empereur Conrad III. Ils firent tous profession, après les épreuves ordinaires ; mais Amédée, de l'avis de personnes sages et vertueuses, se retira depuis à Cluny et y passa quelque temps, pour veiller à l'éducation de son fils, qui était élevé dans l'école de cette abbaye. De retour à Bonnevaux il demanda comme une grâce d'être employé aux plus bas offices de la maison ; l'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité et la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, étant venu le voir un jour, le trouva, tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avait eu dans le monde le toucha de la manière la plus vive ; il quitta Bonnevaux pénétré d'admiration et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était offert à ses yeux. Amédée fonda quatre monastères de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tamiès, au diocèse de Tarantaise. Il en fit nommer premier abbé Pierre, son ami intime, qui n'avait point encore trente ans accomplis. Pendant

<sup>1</sup> Martène, *Thesaur. nov. anecdot.*, t. 1, p. 452 et 453.

qu'on bâtissait ces monastères il se mêlait lui-même parmi les ouvriers et travaillait avec eux. Il mourut à Bonnevaux, en odeur de sainteté, l'an 1140. Son fils, nommé aussi Amédée, qu'il avait fait élever dans la piété avec tant de soin, passa quelques années à la cour del 'empereur; il prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

Les religieux de Tamiès étaient comme autant d'anges terrestres; ils étaient continuellement unis à Dieu par la ferveur de leur oraison. Pierre, avec le secours d'Amédée III, comte de Savoie et de Maurienne, qui l'appelaient souvent dans ses conseils, fonda dans le monastère un hôpital pour les étrangers et les pauvres malades, et il se faisait un plaisir de les servir lui-même.

Le siège de Tarantaise étant devenu vacant, le saint abbé de Tamiès fut élu en 1142 pour en être archevêque. Un autre Pierre, de l'ordre de Cîteaux et abbé de la Ferté, avait déjà rempli ce siège depuis 1124 jusqu'en 1132, où il mourut en odeur de sainteté; mais, depuis, cette Église avait été envahie et occupée pendant dix ans par un nommé Idrael, qui ruina tout le bien qu'avait fait son prédécesseur, tant pour le temporel que pour le spirituel. Cet indigne archevêque ayant été déposé par l'autorité du Pape, l'abbé de Tamiès fut élu unanimement pour lui succéder. Comme il ne voulait point y consentir, le clergé de Tarantaise attendit le chapitre général de Cîteaux, où l'abbé Pierre, s'étant trouvé comme les autres, ne put résister à l'autorité de tout l'ordre, et principalement de saint Bernard, pour lequel il eut toujours un respect singulier. Il fut donc mis entre les mains du clergé qui le demandait et ordonné archevêque de Tarantaise. Il gouverna cette Église trente-trois ans.

Pierre ne changea guère sa manière de vivre dans l'épiscopat; son habit était pauvre, et, si on lui en donnait un meilleur, il ne le gardait guère sans le donner. Sa nourriture était du pain bis et des légumes de la même marmite que l'on mettait pour les pauvres. Il réparait par des prières secrètes le long office du monastère, dont il s'affligeait d'être privé, et suppléait au travail des mains par

la fatigue des voyages et des fonctions épiscopales, donnant quelquefois la Confirmation depuis le matin jusqu'au soir. Il prêchait assidûment, mais il laissait à d'autres les sermons étudiés pour les auditeurs plus délicats, et s'appliquait à instruire les simples, à consoler, à exhorter, à reprendre et à intimider les pécheurs. Il trouva dans son église un clergé composé de nobles, mais peu réglés; et qui faisaient le service négligemment; il fit si bien que, sans grand scandale, il mit à leur place des chanoines réguliers, qu'il instruisait et gouvernait comme ses enfants, assistant avec eux au chœur, au cloître, au chapitre. Il leur donna un revenu suffisant, et ne laissa pas d'augmenter celui de sa mense par les dîmes et les autres biens usurpés qu'il retira des seigneurs, soit par la crainte des censures ecclésiastiques, soit à prix d'argent. Il pourvut les églises de meubles et d'ornements nécessaires, rebâtit ses maisons et celles de son clergé.

Le plus grand soin du saint prélat était pour les pauvres et les malades. Sa maison était un hôpital, principalement les trois derniers mois avant la moisson, où les vivres manquent le plus dans ces montagnes. Des miracles sans nombre accompagnaient sa charité. On accourait de toutes parts pour lui demander les remèdes du corps et de l'âme, pour obtenir la faveur de le toucher, de recevoir sa bénédiction.

Un jour que des affaires le firent séjourner pendant plus d'un mois au monastère de Saint-Eugend, autrement Saint-Claude, dans le Jura, il guérit tant de malades qu'il accourut une multitude incroyable, qui semblait avoir juré sa perte tant elle s'empressait à le voir et à l'entendre. Pour empêcher qu'il ne fût étouffé par la foule il dut monter dans la tour de l'église, à laquelle conduisaient deux escaliers; en haut il s'assit sur un siège, entouré d'une forte balustrade; les pèlerins, les malades montaient par un des escaliers, recevaient sa bénédiction, l'imposition de ses mains et ses conseils, et descendaient par l'autre escalier. Là il rendit la vue à tant d'aveugles, l'ouïe à tant de sourds, la parole à tant de muets, la santé à tant de malades ou d'infirmes de toute espèce, qu'il serait diffi-



cile de les dénombrer ou de les écrire. Ce sont les paroles de son biographe, qui ne rapporte les faits que pour les avoir vus ou du moins appris de témoins oculaires.

Il était encore au monastère de Saint-Claude lorsqu'y arrivèrent de Lausanne trois hommes pour le remercier d'avoir rompu leurs fers. Ils étaient tous les trois enchaînés dans un cachot, lorsque tout le monde vint à parler dans la ville des miracles du saint archevêque de Tarantaise. Les prisonniers, rentrant en eux-mêmes et se convertissant, se mirent à invoquer son nom. Un jour donc, en plein midi, les gardes jouaient aux dés devant la porte du cachot; les prisonniers déploraient leur misère et invoquaient le saint pontife. Tout à coup il apparaît, rompt leurs chaînes, leur donne la main, ouvre la porte et leur commande de sortir. Eux le suivent, passent, sans en être vus, sur les planches où jouaient les gardes, et ne voient disparaître leur libérateur que quand ils sont en lieu de sûreté. Aussitôt ils font vœu de ne manger ni boire qu'ils n'aient été le trouver en personne, pour raconter les grandes merveilles de Dieu.

Cependant, affligé et épouvanté de la vénération que lui attirait la multitude de ses miracles, le saint pontife se retira de sa ville épiscopale, secrètement et de nuit, avec un seul compagnon, par des chemins difficiles et des lieux inaccessibles, et, après avoir changé plusieurs fois de guides pour mieux dérouter les recherches, il arriva seul dans un monastère de Cîteaux, en Allemagne, où il était inconnu, n'entendait point la langue et n'était point entendu. Il y fut reçu comme simple moine et y goûta quelque temps le repos qu'il désirait. Cependant ses domestiques et son peuple, ne sachant ce qu'il était devenu, étaient dans une extrême affliction; on le cherchait de tous côtés sans en découvrir aucune trace. Enfin, dans le nombre de ceux qui le cherchaient, un jeune homme qu'il avait élevé dès son enfance arrive au monastère où il s'était caché. Au moment où les frères vont au travail il les examine l'un après l'autre, le reconnaît, l'arrête aussitôt et pousse un grand cri. Tous les religieux de s'étonner. Mais, quand ils eurent appris son

nom, toute la communauté se jette à ses pieds et lui demande pardon de ne lui avoir point rendu le respect qui lui était dû. Tous fondaient en larmes et louaient son obéissance et son humilité; mais lui pleurait plus que tous les autres de ce qu'il ne lui était plus donné de jouir des douceurs de la retraite. La nouvelle de cette merveille se répandit dans tout le pays; partout on publiait qu'on avait découvert le prophète puissant en œuvre et en parole. Le concours du peuple fut plus considérable et plus empressé que jamais. Impossible surtout de dire les transports de joie avec lesquels on le revit dans son diocèse. A son retour il éteignit des inimitiés invétérées et implacables; il réconcilia des seigneurs et termina des guerres qui ruinaient le pays.

Le schisme ayant éclaté, comme il était dans les terres de l'empire, il fut presque le seul archevêque qui résistât ouvertement aux schismatiques et demeurât paisible dans son église; il en ramena même un grand nombre à l'unité catholique, allant dans les provinces voisines et prêchant avec une grande liberté. L'empereur le respectait autant qu'il persécutait cruellement les autres catholiques, et, comme les schismatiques lui en faisaient des reproches et lui disaient que c'était ruiner sa propre cause que d'honorer un homme qui la combattait, qui les signalait comme des hérétiques et les frappait d'anathème, il leur répondit : « Si je résiste aux hommes qui le méritent, voulez-vous que je m'oppose aussi à Dieu ? » Herbert, archevêque de Besançon, était, en ces quartiers-là, le plus ardent des schismatiques. L'empereur étant venu dans cette ville, l'archevêque Pierre l'y vint trouver et l'exhorta à cesser la persécution contre les catholiques, particulièrement contre les religieux; et, comme le peuple de la ville et des lieux voisins venait en foule honorer le saint prélat, il leur ordonna de prier en commun que Dieu convertît l'archevêque Herbert ou qu'il en délivrât l'Église. Ils prièrent, et Herbert mourut quatre ou cinq jours après.

Le Pape Alexandre, était informé du zèle avec lequel le saint archevêque de Taran-

taire s'était déclaré contre les schismatiques, le fit venir auprès de lui. Pierre, se rendant auprès du Pape, consolait les catholiques dans la Toscane et le reste de l'Italie, comme il avait fait en Bourgogne et en Lorraine, et confondait partout les schismatiques, prêchant publiquement contre eux dans les villes mêmes dont les évêques étaient schismatiques, car il était écouté du peuple avec une dévotion merveilleuse et soutenait ses discours par des miracles. Le Pape lui rendit plus d'honneur qu'à aucun autre, et il n'y eut point alors d'évêque si admiré, si respecté, si chéri de l'Église romaine; personne, en cette cour, n'attendait de lui des libéralités : elles n'étaient que pour les pauvres. Il y eut toutefois un seigneur qui l'attaqua au retour, voulant profiter d'environ cinq chevaux qu'il avait et de son petit équipage; mais, comme il courait après lui, son cheval tomba et se rompit la jambe. Cet accident le fit rentrer en lui-même; il suivit le saint prélat, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon, attribuant à sa bonté de n'avoir pas péri lui-même au lieu de son cheval<sup>1</sup>.

Tout l'ordre de Cîteaux, dont était saint Pierre de Tarantaise, s'était déclaré comme lui pour le Pape Alexandre. Cet ordre avait alors plusieurs évêques, plus de sept cents abbés et une multitude innombrable de moines. Leur autorité fut très-utile au Pape. L'empereur, irrité de cela, publia une ordonnance obligeant tous les Cisterciens qui étaient dans son royaume à en sortir ou à reconnaître l'antipape Victor; ce qui força un grand nombre d'abbés, avec leurs communautés entières, de se réfugier en France<sup>2</sup>.

L'autorité des Chartreux fut aussi d'un très-grand poids contre les schismatiques. Cet ordre fut le premier qui reconnut le Pape Alexandre, et il se décida principalement par les soins de deux de ses religieux; l'un se nommait Geoffroi, l'autre était saint Anthelme. Ils travaillèrent si utilement que les prieurs et les autres moines de leur institut, après avoir longtemps hésité, promirent

obéissance au Pape Alexandre, et ils affermirent dans le bon parti plusieurs prélats. L'empereur, l'ayant su, prit saint Anthelme en aversion et le fit excommunier par l'antipape.

Anthelme, de la première noblesse de Savoie, était né vers l'an 1107. Ses parents le firent étudier dès sa jeunesse et lui procurèrent deux bénéfices considérables à Genève et un à Belley : c'étaient les principales dignités de ces deux Églises. Elles lui donnaient une grande considération et d'amples revenus, dont il usait magnifiquement, prenant plaisir à bien recevoir ceux qui allaient le voir et à leur rendre toutes sortes de services. Il était aussi très-libéral envers les pauvres, et sa vie était pure, mais dissipée et occupée de soins temporels. Ayant passé la première jeunesse, il s'adonna à visiter les religieux, particulièrement les Chartreux, plus par curiosité qu'à dessein de se convertir. Un jour, étant allé avec quelques jeunes gens de son âge à la chartreuse des Portes, dont le vénérable Bernard était prieur, ce saint homme, qui avait déjà fait un grand nombre de conversions, exhorta fortement Anthelme à penser à son salut, et quelques autres Chartreux firent de même. Anthelme ne se rendit pas encore; seulement il se recommanda à leurs prières et se retira. Étant venu à la maison d'en bas de cette chartreuse, il fut retenu pour y passer la nuit par les frères convers et le procureur Boson, qui était son parent et homme d'une industrie merveilleuse. Le lendemain il remonta à la maison d'en haut, visita les logements des moines, et fut tellement touché de leur manière de vie et de leurs discours qu'il demanda à être reçu parmi eux. Ils l'exhortèrent à régler ses affaires et à prendre jour pour revenir; mais il leur dit : « J'ai résolu de demeurer ici dès aujourd'hui; je laisse de quoi payer mes dettes et j'ai de bons amis pour tout exécuter. » Il prit donc l'habit et embrassa leur observance avec une grande ferveur.

Il était encore novice quand il fut envoyé à la grande Chartreuse, où le nombre des moines était très-petit. Là il s'appliquait à la prière, à la méditation, au travail des

<sup>1</sup> *Vita S. Petri Tarent. Acta SS.*, mai. — <sup>2</sup> *Helmold, Chron. Sclav.*, 1, 1, c. 91.



main, à la mortification, prenant tous les jours la discipline, et il avait un grand don de larmes. Ayant été fait procureur, il s'acquitta très-dignement de cet emploi, soit pour la conduite des frères convers, soit pour les aumônes et le soin du temporel. Ensuite on le fit prieur. Le vénérable Guigues, après avoir exercé cette charge vingt-sept ans, mourut en 1136, laissant une telle réputation qu'on l'appelait simplement le bon prieur. Son successeur fut Hugues, sixième prieur de la grande Chartreuse, qui, après avoir gouverné deux ans, se démit de sa supériorité et fit élire à sa place saint Anthelme, en 1138. Quelques années auparavant des avalanches, tombant du haut des montagnes et entraînant de la terre et des pierres, avaient accablé plusieurs Chartreux sous les ruines de leurs cellules. Cet accident emporta en un jour la plus grande partie de cette sainte communauté, et le peu de moines qui restèrent se relâchèrent de l'observance après la mort du bienheureux Guigues. Saint Anthelme s'appliqua donc à la rétablir suivant les constitutions écrites par ce saint prieur. Il employa la douceur et la sévérité et chassa quelques indociles qui lui résistaient; en même temps il réparait les bâtiments et remit la Chartreuse dans un état florissant. Un de ses deux frères l'avait précédé dans cette communauté sainte, le second l'y suivit, ainsi que leur père. Saint Anthelme reçut encore au nombre des frères convers un des plus grands seigneurs de son temps, le comte Guillaume de Nevers, le même que les évêques et les seigneurs de France avaient désigné, par la bouche de saint Bernard, pour gouverner le royaume avec l'abbé Suger pendant le voyage du roi Louis le Jeune en Orient.

Après avoir gouverné douze ans la grande Chartreuse saint Anthelme fit mettre à sa place Basile, qui en fut le huitième prieur, et rentra dans le silence de sa cellule; mais, quelque temps après, Bernard, prieur des Portes, le demanda pour son successeur, ne se croyant plus en état de gouverner cette maison à cause de son grand âge. Anthelme devint donc prieur des Portes. Y ayant trouvé beaucoup d'argent et de blé, il en fit de gran-

des distributions aux laboureurs du voisinage pour leur donner de quoi semer dans une année de disette, et ne laissa pas ensuite d'augmenter les revenus du monastère en défrichant des bois. En ce temps-là, c'est-à-dire vers l'an 1158, Gui, comte de Forez, ayant surpris la ville de Lyon, la pilla et fit sentir son indignation principalement au clergé, prétendant que l'Église avait usurpé sur sa famille la seigneurie de la ville, au moins pour la plus grande partie. En cette occasion l'archevêque Héraclius et les principaux de son clergé se réfugièrent à la chartreuse des Portes, où le prieur Anthelme les reçut à bras ouverts et les défraya libéralement tant que dura cette tempête. Mais à peine avait-il gouverné deux ans cette maison qu'il se retira encore et retourna à sa cellule de la grande Chartreuse.

Tel était saint Anthelme; quand il eut l'occasion et la gloire de combattre courageusement pour l'unité catholique, contre l'antipape Octavien, qui, aveuglé par une ambition diabolique, envahit le siège du prince des apôtres, et, ce qui est plus excusable encore, livra l'Église à la puissance impériale. Ces réflexions sont du biographe contemporain de saint Anthelme.

L'an 1163, l'évêché de Belley, en Bourgogne, étant venu à vaquer, le parti le plus puissant du chapitre élut un jeune homme noble et le mit en possession de la maison épiscopale; mais l'autre parti élut un moine et l'envoya au Pape Alexandre, qui était alors en France, pour faire confirmer l'élection. Le Pape différa de donner réponse aux députés, ne doutant point que l'autre parti n'envoyât aussi les siens; ce qui ne manqua pas d'arriver. Cependant quelques chanoines plus modérés, quoiqu'en petit nombre, voulant réunir les deux partis, proposèrent d'élire le Chartreux Anthelme. Tous s'y accordèrent avec joie, même celui qui avait été élu le premier; car il était parent de saint Anthelme; mais ils savaient tous qu'il serait très-difficile de le tirer de sa solitude. Ils allèrent promptement trouver le Pape Alexandre, qui, plein de joie, les félicita d'avoir pris un si bon parti et leur dit qu'ils seraient heureux sous un tel pasteur. Il y fit

consentir, quoique avec peine, les premiers députés, et, les ayant tous réunis, il écrivit à saint Anthelme, lui ordonnant, par l'autorité du Siège apostolique, de se charger de l'Église de Belley, et manda au prieur et aux religieux de la grande Chartreuse de le donner à ceux qui le demandaient, et, s'il refusait d'accepter, de l'y contraindre par autorité.

Mais saint Anthelme ayant appris ce qui se passait et l'arrivée de ceux qui devaient l'emmener résolut de s'enfuir et se cacha. Les Chartreux le cherchèrent si bien qu'ils le trouvèrent, et, l'ayant amené avec bien de la peine à la communauté assemblée, ils lui exposèrent l'ordre du Pape et lui montrèrent ses lettres. Le prieur y ajouta son commandement, les religieux leurs exhortations, les députés leurs prières au nom de toute l'Église de Belley; mais Anthelme demeura ferme à refuser, protestant qu'il ne sortirait jamais de son désert. Enfin, par un pieux artifice, on lui proposa le choix ou d'obéir au Pape et d'accepter, ou d'aller trouver le Pape même, « qui, lui disait-on, connaissant votre résolution définitive, ne vous fera point de violence. » Flatté de cette espérance il se mit en chemin; mais les députés se gardèrent bien de le quitter.

Quand il fut arrivé auprès du Pape Alexandre il fut reçu avec honneur de lui et de toute sa cour; car on l'y connaissait pour un homme de grand mérite. Ayant eu audience du Pape, il dit qu'il n'était venu que pour lui demander grâce et le supplier de ne pas le contraindre à faire ce qui n'était pas avantageux ni à lui-même, ni à l'Église qui le demandait; qu'il était un ignorant, un homme sans expérience, un misérable; enfin qu'il avait fait vœu de ne point sortir de son désert. Ces paroles étaient accompagnées de beaucoup de larmes. Le Pape lui répondit: « Ne veuillez pas, mon fils, prétendre nous en imposer par de mauvaises excuses; nous connaissons votre capacité. Pourquoi vous découragez-vous? Il faut obéir. Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. Faites attention à cette parole de l'Écriture: « C'est comme immoler aux idoles que de n'obéir pas, et c'est comme un péché de divination

que de ne vouloir pas se soumettre. » Considérez jusqu'où s'étend la vertu d'obéissance dont vous avez fait profession. Vous avez fait vœu de vous renoncer vous-même et de suivre Jésus-Christ; vous devez donc faire, non pas votre volonté, mais la sienne. » Par ces paroles et d'autres le Pape tâcha de l'encourager et de le persuader. Anthelme demeura confus, gardant le silence, sans oser rien dire. Enfin, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, le Pape Alexandre le sacra solennellement de sa main. Il le retint quelques jours auprès de lui, et, comme les prélats de la cour de Rome s'entretenaient familièrement de diverses choses avec saint Anthelme, il leur citait souvent l'Écriture sainte fort à propos; ce qui leur faisait dire entre eux: « Certes, ce n'est pas là un ignorant et un homme sans lettres comme il voulait le faire accroire, mais un homme prudent et docte. » Lui désirant se retirer le plus tôt possible, le Pape le congédia gracieusement avec sa bénédiction et quelques petits présents <sup>1</sup>.

Ainsi, dans l'empire d'Allemagne, où le schisme s'appuyait de toute la puissance impériale, Dieu suscite, pour combattre le schisme et diriger les hommes de bonne volonté dans la voie du salut et de l'unité catholique, trois saints pontifes qui, par leurs seules vertus, sont plus puissants que l'empereur et que l'empire. Ailleurs l'Église voyait d'autres hommes de zèle défendre sa cause.

Henri, cardinal-prêtre, qui avait été moine à Clairvaux; Odon, cardinal-diacre, et Philippe, abbé de l'Aumône, monastère de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Chartres, écrivirent une lettre générale à tous les prélats et à tous les fidèles pour servir de préservatif contre la lettre synodale du concilia-bule de Pavie. Ils insistent principalement sur l'incompétence des juges et disent: « Si l'Église romaine doit être jugée sur quelque article elle devait l'être à Rome, par les évêques de la province et un concile général de toute l'Église. On aurait pu connaître à Rome avec plus de facilité et de liberté ce qui s'était passé à l'élection d'Alexandre. » Ils soutiennent ensuite que l'élection du

<sup>1</sup> Voir la *Vie de saint Anthelme*. Acta SS., 26 juin.



Pape est réservée aux trois ordres de cardinaux, évêques, prêtres et diacres, et ajoutent : « Si on admet à cette élection le chapitre de Saint-Pierre, pourquoi n'y admettrait-on pas les chanoines de Latran, qui est la première église de Rome; le clergé de Sainte-Marie-Majeure, les abbés de Saint-Paul et de Saint-Laurent, qui sont toutes des églises patriarcales ? » Ils ajoutent des reproches particuliers contre le doyen de Saint-Pierre, ancien schismatique attaché à Pierre de Léon. Ils réfutent ce qu'avançaient les schismatiques, qu'Alexandre avait reconnu dans sa bulle qu'Octavien avait été élu par deux cardinaux, au lieu qu'elle portait seulement qu'il avait été nommé, ce qui ne constituait pas une élection.

Ils relèvent le mérite d'Alexandre et accusent Octavien de plusieurs violences; et, sur ce qu'on prenait avantage de ce que personne ne s'était présenté pour Alexandre à l'assemblée de Pavie, ils disent : « Nous étions envoyés en ces quartiers-là pour les affaires du Pape; mais, quand nous avons voulu aller vers l'empereur pour ce sujet, nous n'avons trouvé aucune sûreté; ce n'étaient que menaces et périls de mort. Nous étions prêts à paraître devant l'empereur, non pour subir un jugement au nom de l'Église, mais pour expliquer la vérité de ce qui s'était passé; mais nous n'avons jamais pu, Dieu le sait, en obtenir la permission<sup>1</sup>. » Cette protestation solennelle de trois personnages éminents nous révèle des particularités importantes.

Une lettre du Pape Alexandre à l'évêque Arnoul de Lisieux nous en révèle d'autres. Cet évêque avait écrit au Pape dès qu'il eut appris sa promotion. Le Pape fit lire sa lettre aux cardinaux en plein consistoire, et fit à l'évêque une réponse où il l'exhorte à continuer ses soins auprès du roi d'Angleterre et auprès des évêques et des seigneurs du pays. « Vous savez, ajoute-t-il, comment l'empereur Frédéric, marchant sur les traces perverses de ses ancêtres, dès le commencement de son règne et du vivant de notre prédécesseur Adrien, a cherché les moyens d'opprimer l'Église romaine comme un tyran,

au lieu d'en être le défenseur. Des archevêques et des évêques qui revenaient du Siège apostolique, il les a fait arrêter et emprisonner à la honte et au détriment de l'Église! De quelle manière il nous a traité nous-même pendant la légation de Besançon, il n'est pas besoin de vous le rappeler. Du vivant de notre prédécesseur il envahit violemment le patrimoine de Saint-Pierre et s'efforça par tous les moyens de fouler aux pieds l'Église romaine, à tel point que, suivant le bruit général, il voulait, du vivant de notre dit prédécesseur, faire Pape, ou plutôt apostat, Octavien, qui toujours a été l'ennemi domestique de l'Église.

« Ce qu'il ne put faire du vivant d'Adrien il l'a fait après sa mort. Cet Octavien schismatique, simoniaque et envahisseur très-manifeste, qui seulement avec trois complices de sa méchanceté, comme tout le monde sait, après notre élection canonique et unanime, s'est emparé du manteau pontifical et ainsi s'est intrus par une damnable présomption, l'empereur l'a soutenu dans une si grande iniquité par tous les moyens; c'est par la seule faveur, puissance et autorité de l'empereur et de ses ambassadeurs à Rome que l'autre a fait tout ce qu'il a fait, nous en avons l'entière certitude. De là, pour le confirmer, ou plutôt pour se donner l'air d'avoir toute autorité dans l'Église de Dieu, il a convoqué les archevêques, les évêques et les autres prélats à Pavie, contre les ordonnances des canons, suivant son bon plaisir. Mais l'autre, comme un homme qui ne se confiait ni en Dieu, ni en la justice, déposa pendant plusieurs jours, nous l'avons appris pour certain, les insignes du pontificat en présence de l'empereur, comme, reconnaissant son injustice, lorsqu'il nous tenait enfermés à Rome, il avait déjà voulu le faire en notre présence et en celle de nos frères, à condition que nous lui rendrions ces insignes. Et comme nous nous y refusâmes, il s'obstina dans sa damnable usurpation.

« Au reste, le même empereur, pour se donner l'air de subjuguier et de soumettre à sa puissance l'Église de Dieu et de la réduire à la dernière servitude, rendit audit apostat les insignes pontificaux, et, chose à jamais

<sup>1</sup> *Bibliotheca Cisterc.*, t. 3, p. 241.

inouïe, lui donna, dit-on, l'investiture de la papauté par l'anneau. Et comme les évêques les plus sages se retiraient secrètement de ce conciliabule, il en contraignit quelques-uns, par une oppression tyrannique, à rendre respect à son antipape; car voilà comment il cherche, tant par le glaive spirituel que par le glaive matériel, à se soumettre les rois et les princes des divers pays, si, ce qu'à Dieu ne plaise, il vient à l'emporter dans l'entreprise actuelle. Enfin, suivant votre conseil, nous écrivons à l'archevêque de Rouen et aux autres évêques de Normandie. Sachez, au reste, que, de l'avis commun de nos frères, nous avons solennellement excommunié, le jeudi saint, et ledit empereur Frédéric, et le schismatique Octavien, avec leurs principaux fauteurs<sup>1</sup>. »

Cette lettre est datée d'Anagni, le 1<sup>er</sup> avril 1160. On y voit que le Pape Alexandre et les cardinaux fidèles pénétraient bien les projets ambitieux de Frédéric, qui étaient de subjuguer d'abord l'Église par la ruse et par la force, afin de subjuguer ensuite plus facilement par elle tous les rois et tous les peuples chrétiens. Nous n'avons trouvé jusqu'à présent aucune histoire qui ait saisi ce point capital de la lutte entre les empereurs allemands et les Pontifes romains. Fleury a soin de supprimer ou d'altérer tout ce qui pourrait le faire reconnaître.

En conséquence des ordres du Pape Alexandre l'évêque Arnoul de Lisieux écrivit aux évêques d'Angleterre une lettre où il marque la différence des deux personnes et des deux élections. La science et la vertu exemplaire d'Alexandre étaient attestées par les adversaires eux-mêmes. Octavien n'avait pour lui que la noblesse de sa race et la faveur des grands. Son election était l'œuvre de trois cardinaux, l'un évêque, les deux autres prêtres. Ces trois devaient-ils l'emporter sur l'unanimité des autres cardinaux, sur l'universalité de l'Église? La paix de l'Église était parfaite si l'intrus n'avait imploré l'assistance préparée de l'empereur, qui saisit avec joie l'occasion d'exécuter le projet de ses ancêtres. « Vous savez que depuis longtemps ses

prédécesseurs aspirent à subjuguer l'Église romaine, suscitent ou fomentent sans cesse des schismes contre elle, afin de s'en rendre les maîtres au lieu d'en être les auxiliaires. Heureusement quiconque l'a entrepris est devenu sa propre ruine et un exemple qui confond l'orgueil des téméraires et assure la dignité et le respect de l'Église de Dieu; mais celui-ci a été séduit par la flatteuse humiliation du schismatique désespéré qui remit sa personne et sa cause à son arbitrage, ne voulant être rien que de sa seule volonté. C'est pour cela qu'il résigna, dit-on, les insignes de l'apostolat à ses pieds, pour en recevoir l'investiture de sa main par l'anneau, afin que, par un arrangement nouveau de la vieille querelle, l'empire triomphât du sacerdoce, le temporel du spirituel, le siècle de l'Église. Attentat exécrable, car c'était renverser l'ordre divin et détruire la liberté rachetée par le sang du Christ. Ledit prince, faisant donc ses propres affaires sous l'ombre de la piété, convoqua une assemblée ecclésiastique par une puissance séculière, afin d'affermir par son assentiment l'usurpation du schismatique, et d'amener à son obéissance, par les terreurs de la tyrannie, tous ceux qu'il pourrait, et cela avec l'intention, l'autorité des deux glaives étant réunie et confondue, de rétablir l'ancienne majesté de l'empire, et, par la coopération des deux glaives, de soumettre tous les royaumes à sa propre domination.

« D'ailleurs, ajoute l'évêque de Lisieux, tout se fût-il passé à Pavie selon la vérité, au lieu des mensonges qui remplissent sa prétendue lettre synodale, de sa décision ne sortirait encore de droit aucun effet. Ce n'est pas un arbitrage auquel nous astreint le compromis volontaire des parties; ce n'est pas non plus une sentence judiciaire, ne procédant ni d'une juridiction ordinaire ni d'une juridiction déléguée. Et puis, avec quelle arrogance n'ont-ils pas osé, par leur autorité privée, décider la cause commune et nous imposer un magistrat comme à des inférieurs, nous que la bonté divine a faits leurs égaux, et même élevés en dignité? Mais on ne peut pas même appeler cause une affaire où, tout le monde étant d'accord, il

<sup>1</sup> Alexandre, *epist.* 2. Labbe, t. 10, p. 1397. Mansi, t. 21, p. 1124.



n'y a pas de litige, et, s'il n'y a pas contradiction, on ne peut ni former une question, ni la résoudre.

« Mais, béni soit le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui a fait à l'Église gallicane sa miséricorde ordinaire de reconnaître toujours la vérité et de ne point s'écarter du chemin de la justice ; car, comme la puissance manifeste du Très-Haut a renversé tous ceux que l'envie enragée de la fureur teutonique a élevés pour opprimer l'Église romaine, de même elle a toujours donné à ceux que la dévotion gallicane a reçus la victoire et le triomphe.

« Les autres pays ont produit bien des monstres ; la Gaule seule n'en a pas eu, mais toujours elle a resplendi par la sincérité de la foi, la vérité de la doctrine, l'éclat des vertus et la multitude des bonnes œuvres. Aussi, à présent même, ayant examiné à fond les personnes et les élections, sont-ils convenus de reconnaître le très-saint Père Alexandre, du consentement de leur roi vraiment catholique, et reçoivent-ils partout avec honneur ses lettres et ses nonces. Mais parce que, Dieu aidant, l'union vient d'être rétablie entre le roi de France et le nôtre, on a résolu de différer un peu à publier l'édit de la réception d'Alexandre, jusqu'à ce que notre roi puisse consulter l'Église de son royaume et confirmer par votre consentement ce qu'il a dans l'esprit ; car il ne convenait ni à sa prudence ni au respect qui vous est dû de rien faire sans vous consulter en une affaire de cette importance. Il s'est toutefois, dès le commencement, assez déclaré sur ce sujet ; il a toujours reçu les nonces et les lettres du Pape Alexandre avec respect et bonnes grâces, et a souvent déclaré en public qu'il n'en recevrait point d'autres. Au contraire, quand la lettre d'Octavien lui fut présentée, il ne voulut pas la toucher de sa main, la regardant comme quelque chose d'immonde ; il la reçut sur un morceau de bois qu'il ramassa dans la poussière et la jeta derrière son dos le plus haut qu'il put, en présence du nonce, ce qui fit rire tous les assistants <sup>1</sup>. »

Ainsi parlait Arnoul, évêque de Lisieux,

<sup>1</sup> *Arnulphi Lexov. epist. 20, Bibl. PP., t. 22. Item apud Labbe, Mansi et Baron.*

alors sujet du roi d'Angleterre, comme duc de Normandie. L'éloge qu'il fait de l'Église de France en est d'autant plus remarquable. Puisse-t-elle le mériter toujours !

Quand on eut appris en Angleterre ce qui s'était passé à Pavie, Jean de Salisbury, que nous avons déjà appris à connaître, en écrivit ainsi à un docteur anglais de ses amis, nommé Raoul de Serre, qui, étant à Reims, lui avait écrit au sujet du schisme. « Nous craignons extrêmement, dit-il, que l'empereur teutonique ne surprenne notre prince par ses artifices ; mais il me semble que le conventicule de Pavie, loin de toucher une personne raisonnable, affermit l'élection d'Alexandre par le témoignage de ses adversaires. Car, pour ne point parler de la témérité d'avoir osé juger l'Église romaine, réservée au jugement de Dieu seul, ni des autres nullités de la procédure, tout ce qui s'est fait à Pavie est contre l'équité, les lois et les canons. On a condamné des absents sans avoir examiné la cause, qui devait même l'être ailleurs et par d'autres. Mais, dirait-on, ils ont affecté de s'absenter. C'est ignorer ou dissimuler le privilège de l'Église romaine. Qui a soumis l'Église universelle au jugement d'une Église particulière ? Qui a établi les Allemands juges des autres nations ? Qui a autorisé des hommes brutaux et emportés pour donner à leur fantaisie un chef à tous les hommes ? Leur fureur l'a tenté déjà bien souvent ; mais, par la grâce de Dieu, chaque fois elle a été confondue. Je connais le dessein du Teuton. J'étais à Rome, sous le Pape Eugène, lorsqu'à la première ambassade qu'il envoya, au commencement de son règne, une langue indiscrete, une intolérable présomption découvrit l'impudence de son audacieux projet. Il promettait de rétablir l'empire de l'univers, de soumettre l'univers à Rome, et tout cela facilement, pourvu que le Pontife romain lui aidât en excommuniant tous ceux à qui l'empereur déclarerait la guerre. Il n'en a pas trouvé jusqu'à présent qui voulût consentir à une telle iniquité ; trouvant, au contraire, de l'opposition dans Moïse et dans la loi du Seigneur, il appelle à son aide un pontife de Baal pour maudire le peuple du Seigneur.

« Tous les jugements doivent être libres, mais surtout les jugements ecclésiastiques, au lieu qu'en celui-ci ce n'a été que violence d'une part et artifice de l'autre. Les juges, assemblés en présence d'une armée, menacés, intimidés, ont précipité leur sentence. On prétend avoir prouvé que l'élection de Victor a été la première et la plus canonique; mais comment l'a-t-on prouvé? Le doyen de Saint-Pierre et deux chanoines, au nom de tout le chapitre, et les recteurs du clergé de Rome l'ont affirmé avec serment; le préfet de Rome et d'autres citoyens ont offert de jurer de même; mais on n'a reçu que le serment des ecclésiastiques, parce que l'affaire a passé par leurs mains. Qui est assez aveugle pour ne pas voir un artifice si grossier? Tout le monde sait de quelle considération sont, principalement dans l'élection du Pape, ces recteurs que l'on fait tant valoir. Personne ne croira qu'ils y aient eu part comme ils se vantent. Mais je veux qu'ils y aient été présents au commencement de la querelle : ont-ils suivi Roland jusqu'à son sacre pendant douze jours? Le chapitre de Saint-Pierre l'a-t-il vu? Le préfet qui est exilé, et à qui il n'est pas permis d'entrer dans Rome, lui et les autres citoyens ont-ils approché des terres du roi de Sicile et du lieu où s'est fait ce sacre? On les a donc dispensés exprès du serment, parce qu'ils ne l'auraient pas fait, pour ne pas blesser leur conscience, ou du moins leur réputation.

« Au reste, qu'est devenu ce grand nombre de la plus saine partie des cardinaux? Ont-ils été corrompus par l'argent que les sénateurs ont confessé avoir reçu pour promettre avec serment la promotion d'Octavien, et qui a été destiné par le peuple à la réparation des murailles, attendu, criait-on, que le prix du sang ne devait pas être mis dans le trésor? De ce grand nombre il n'est resté que trois cardinaux dignes d'être jugés par les Teutons dans leur camp. Guillaume de Pavie, cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, a été informé de tout; pourquoi ne l'a-t-on pas interrogé au concile de Pavie? C'est qu'il n'aurait pas parlé en faveur de Victor, et il a exprès gardé le silence dans ce tumulte, où il ne voyait que de l'emportement, sachant que ce que l'on y faisait

ne pouvait préjudicier à la liberté de l'Église. Mais si l'élection de Victor a été si canonique, pourquoi tous les cardinaux-évêques, hors ces trois, n'ont-ils point assisté à son sacre? Et qui en a empêché les évêques de Toscane, qui y étaient appelés, sinon la crainte de commettre un sacrilège? J'admire que tout le monde suit le pauvre Alexandre, et qu'on aime mieux souffrir l'exil avec lui, loin des princes, que de régner avec les princes en s'attachant à son adversaire. Tous les évêques, tous les prêtres, tous les diacres, tous les ordres des cardinaux, toute l'Église romaine est avec lui; ils ne craignent point la sentence du concile de Pavie; au contraire, ils ont prononcé anathème contre l'empereur même, son idole, et tous ses adorateurs.

« Je passe aux souscriptions de ce concile, où, faute d'évêques, on fait paraître des comtes, et où l'on met au premier rang des évêques dont l'élection est nulle ou rejetée. Rainald, chancelier de l'empereur, s'est dit archevêque de Cologne, quoiqu'il soit certain que son élection a été condamnée par le Pape Adrien, et je ne vois pas pourquoi il a différé de se faire sacrer par son Victor, si ce n'est qu'il craint sa chute prochaine. Gui, comte de Blandrate, a tenu la place de l'archevêque de Ravenne, quoique son fils, qui est un bon jeune homme, mais dont l'élection a été cassée, ne puisse passer pour archevêque. Qui n'en voit le ridicule? C'est un jeu de théâtre plutôt qu'un concile. Que dirai-je de ce grand nombre, quoique faux, de royaumes et de provinces ramassés dans ces souscriptions pour imposer aux ignorants? Nous sommes bien heureux que l'empereur ait eu plus de honte d'exiger des injustices que ce concile de les souffrir.

« J'estime que ceci suffit pour persuader l'archevêque de Reims de recevoir Alexandre, à condition de différer, s'il le juge à propos, à publier son consentement; car je suis bien persuadé qu'il ne reconnaîtra pas l'antipape. Il ne faut rien précipiter dans les affaires importantes. L'évêque de Pavie et l'évêque de Plaisance ont été sollicités outre mesure pour le parti qui met sa confiance dans l'homme, mais ils n'ont cédé ni l'un ni l'autre, parce qu'ils craignent Dieu. Toute-



fois l'empereur les presse, et Dieu le permet, afin que leur exemple encourage ceux qui sont plus éloignés. » Jean de Salisbury ajoute : « Quoique l'archevêque soit, comme vous savez, considérablement malade, toutefois la nécessité de cette affaire l'a obligé de partir pour se trouver à l'assemblée des évêques et du clergé de tout le royaume et rendre réponse au roi, qui l'a consulté sur ce qu'il doit faire. On dit que l'évêque de Winchester et celui de Durham prendraient volontiers, s'ils osaient, le parti d'Octavien ; au contraire l'archevêque d'York et notre trésorier soutiennent Alexandre de toutes leurs forces, et c'est le parti du plus grand nombre et des plus honnêtes gens. » Ainsi parlait Jean de Salisbury <sup>1</sup>.

Philippe, abbé de l'Aumône ou de Bonne-Espérance, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Chartres, contribua aussi beaucoup à faire reconnaître le Pape Alexandre en France et en Angleterre. Comme sa vertu lui donnait une grande autorité, le Pape lui avait écrit de travailler à cette affaire, et il lui répondit en ces termes : « J'ai présenté votre lettre au roi Henri d'Angleterre, qui l'a reçue avec bienveillance, et, après en avoir délibéré avec les siens et avec nous, il vous a reconnu avec une entière allégresse pour Père spirituel et souverain Pontife, et vous présente humblement par nous sa soumission et son obéissance. Il vous enverra dans peu ses députés ; mais il a voulu que je vous en écrivisse le premier, afin que vous appreniez ses intentions plus secrètement et plus promptement. J'ai envoyé votre lettre générale aux évêques d'Angleterre par un homme fidèle, avec Gilbert, évêque d'Hereford, et Hilaire de Chichester, fort affectionnés à votre personne et à votre cause. Je suis allé tout de suite vers le roi de France, qui, comme prince catholique, vous est aussi très-affectionné ; il vous l'aurait montré déjà par les effets si plusieurs affaires importantes ne l'en avaient empêché. Il vous envoie, par mon ministère, une lettre de compliment, mais qui doit demeurer secrète jusqu'à ce que les deux rois assemblés vous donnent une dé-

claration publique de leur obéissance ; ce qui se fera incessamment, parce qu'ils sont prêts à faire la paix entre eux. Sachez enfin que tous les archevêques, les évêques et les autres prélats sont unanimement d'accord à recevoir votre élection <sup>1</sup>. »

L'assemblée de l'Église anglicane se tint en effet ; on y lut plusieurs pièces par lesquelles les deux partis cherchaient à soutenir leur droit ; on lut ensuite les canons, et il survint des témoins, que l'on n'attendait point, qui rendirent la vérité plus manifeste. L'assemblée toutefois ne formula aucun jugement, réservant la décision au roi ; mais elle dressa son avis, que l'archevêque Thibaut envoya au roi par Rainald, son archidiaque, et Guillaume de Ner, son chapelain <sup>2</sup>. Ensuite l'archevêque, ayant reçu la réponse du roi, fit un mandement adressé à tous les évêques d'Angleterre, par lequel il leur déclare qu'Alexandre est le Pape légitime, reçu par l'Église anglicane et l'Église gallicane, et qu'Octavien est condamné, avec ses fauteurs, comme manifestement schismatique. C'est pourquoi il leur ordonne de rendre respect et obéissance au seigneur Alexandre comme étant leur Père et le Pontife romain <sup>3</sup>.

Le roi d'Angleterre, de son côté, fit une autre assemblée, au mois de juillet 1160, à Neuf-Marché, dans le pays de Caux, à six lieues de Beauvais, où il assembla tous les évêques de Normandie, avec les abbés et les barons. En même temps le roi de France assembla les siens à Beauvais ; dans l'une et l'autre assemblée on traita de l'affaire du schisme, et tous s'accordèrent à reconnaître le Pape Alexandre et à rejeter Victor <sup>4</sup>.

Cependant les deux rois, celui de France et celui d'Angleterre, ayant fait la paix, assemblèrent des deux royaumes un grand concile pour y reconnaître le Pape Alexandre plus solennellement que dans les assemblées qu'ils avaient faites chacun de leur côté à Beauvais, à Neuf-Marché et à Londres. Ce concile se tint à Toulouse en 1161 ; il s'y trouva cent prélats, tant évêques qu'abbés.

<sup>1</sup> Joann. Sarisb., *epist.* 59. *Bibl. PP.*, t. 23, p. 424.

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicileg.*, t. 3, in-fol., p. 527, *epist. Philippi*. — <sup>2</sup> Joann. Sarisb., *epist.* 64. *Biblioth. PP.*, t. 23, p. 427. — <sup>3</sup> Id., *epist.* 65. — <sup>4</sup> Labbe, t. 10, p. 1406, ex Robert de Mont., ann. 1160.

Les deux rois y étaient en personne avec plusieurs seigneurs ; il y avait des envoyés de l'empereur Frédéric et du roi d'Espagne, et des légats du Pape Alexandre et de l'antipape Octavien ; de la part d'Alexandre, trois cardinaux, Henri de Pise, Guillaume de Pavie et Odon, diacre ; de la part d'Octavien, Gui de Crème et Jean de Saint-Martin, les seuls cardinaux qui lui restassent ; car Imar, évêque de Tusculum, qui l'avait sacré, s'était déjà séparé de lui <sup>1</sup>.

Nous apprenons le détail de ce concile par une lettre de Fastrade, abbé de Clairvaux, à Omnibon, évêque de Vérone, qui l'avait prié de l'en instruire. Fastrade y parle ainsi : « Après plusieurs exhortations aux rois et aux seigneurs, qui différaient de suivre la vérité par crainte ou par affection pour l'empereur ; après plusieurs conseils que nous avons tenus avec des archevêques, des évêques et des personnes de piété qui parlaient tous les jours au roi ; après un long délai occasionné par les cardinaux Henri et Guillaume, prêtres, et Odon, diacre, que le Pape Alexandre avait envoyés dans la Gaule ; après plusieurs prières accompagnées de larmes répandues devant Dieu, principalement dans notre ordre, lorsqu'il n'y avait presque plus d'espérance, les choses, par la grâce de Dieu, ont tourné mieux que nous n'osions espérer. Deux cardinaux, les seuls qu'Octavien avait auprès de lui, sont venus en grande pompe, accompagnés des gens de l'empereur, au jour et au lieu que les rois de France et d'Angleterre leur avaient marqués, avec toute leur Église.

« Les cardinaux Jean et Gui ont été entendus les premiers, les autres leur ont répondu, et on a reconnu par leurs réponses, par des témoins présents et sans reproche, et par les propres expressions des schismatiques, à qui Dieu, par un miracle visible, faisait dire la vérité, que l'élection d'Octavien était nulle, qu'il s'était lui-même revêtu de la chape, qu'il s'était mis dans la Chaire pontificale par le secours des laïques, comme je l'ai ouï dire publiquement à Gui de Crème ; qu'Octavien, excommunié depuis huit jours, a été

sacré par l'évêque de Tusculum et celui de Férentine, excommuniés avec lui, et par celui de Melfi, déjà condamné et déposé pour ses crimes notoires, dont le roi d'Angleterre et ses évêques et les gens mêmes du pays ont rendu témoignage.

« Au contraire il a été prouvé qu'Alexandre a été élu par tous les autres cardinaux qui étaient présents, et que, sans sa fuite et sa résistance, et la violence de Jean et de Gui de Crème, comme celui-ci en est convenu devant tout le monde, il aurait été solennellement revêtu de la chape ; ce qui fut depuis achevé en temps et lieu. Il a aussi été prouvé que, longtemps avant le concile de Pavie, l'empereur avait reconnu Octavien pour Pape par ses envoyés et ses lettres scellées d'or. Quant à ce qu'ils ont écrit qu'au concile de Pavie il y avait cent cinquante-trois évêques, il n'y en avait que quarante-quatre ; et sur ce que l'empereur leur déclara qu'étant laïque il ne lui appartenait pas de juger l'Église romaine, ni d'examiner l'élection des souverains Pontifes, tous ces évêques, avec le cardinal Guillaume de Pavie, qui alors était neutre, et qui aujourd'hui est avec deux autres légats du Pape Alexandre dans la Gaule, après avoir longtemps délibéré, résolurent, à cause de leur petit nombre, de ne recevoir ni l'un ni l'autre Pape, jusqu'à ce qu'on assemblât un concile général, au moins de plusieurs royaumes, ou que l'on vit plus clairement lequel serait reçu par la plus grande et la plus saine partie de l'Église. Ils résolurent aussi de donner ce conseil à l'empereur, mais il ne l'approuva pas ; au contraire, les prenant en particulier, il contraignit ceux qu'il put, par menaces et par prières, à recevoir celui qu'il avait reçu lui-même auparavant. Toutefois il n'y en avait que vingt, les vingt-quatre autres n'y étaient plus, même l'évêque de Pavie, quoique la chose se passât dans sa ville. C'est ce que témoignait le cardinal Guillaume.

« Ainsi, par l'avis commun des deux rois et de toute leur Église, on a rejeté le schismatique Octavien et reçu le Pape Alexandre, ainsi que ses légats, avec l'honneur et le respect convenables. L'archevêque de Trèves demeure dans l'unité ; quelques-uns de ceux

<sup>1</sup> « Jam viverat hominem, » dit Guillaume de Neubrige, l. 2, c. 9.



qui avaient suivi Octavien reviennent. Nous-même, à la prière des Chartreux, nous avons intercédé pour l'évêque de Grenoble, leur évêque, afin qu'il pût rentrer en grâce.

« Odon, cardinal-diacre de Saint-Nicolas, assura, en présence des cardinaux Jean et Gui, lesquels ne le contredirent point, que ces deux étaient venus le trouver lorsqu'il était enfermé avec les autres pour les exhorter à se joindre à Octavien. Odon leur répondit que, s'ils voulaient jurer sur les saints Évangiles de juger selon la justice, tous s'en rapporteraient à leur jugement. Eux répondirent que le Pape ne devait être jugé par personne, et dirent que, si les autres voulaient se rallier à Octavien, eux rendraient la chape qu'on l'accusait d'avoir pris injustement, s'en remettraient à leur conseil, et que lui recevrait de nouveau la chape de leurs mains <sup>1</sup>. »

On voit par cette lettre quelle confiance méritent des relations officielles écrites sous la terreur du sabre.

Frédéric avait livré aux flammes la ville de Crème le 26 janvier 1160. Obligé de congédier la plus grande partie de ses troupes allemandes, il se borna le reste de l'année à une guerre de détail aux Milanais et à leurs alliés. Il fut même battu au mois d'août et obligé de fuir ; mais, pendant l'été suivant, ayant reçu d'Allemagne une armée de près de cent mille hommes, il résolut de se venger.

En attendant, et pour y préparer les voies, l'antipape Victor indiqua un conciliabule à Pavie, puis à Crémone, et le tint enfin à Lodi, suivant la volonté de l'empereur, qui était présent. Ce conciliabule commença le 19 juin 1161 ; l'armée allemande venait justement de passer les Alpes et d'arriver en Lombardie pour soutenir les décrets du concile impérial. L'empereur y assista avec les seigneurs de sa cour et le duc de Bohême. Il y eut, dit vaguement l'impérialiste Otton Moréna, il y eut grand nombre d'évêques, dont les deux premiers étaient Pérégrin, patriarche d'Aquilée, et Gui de Blandrate, élu archevêque de Ravenne ; il y eut aussi un

grand nombre d'abbés, de prieurs, de prévôts et d'autres ecclésiastiques. Ils confirmèrent tout d'une voix l'élection de Victor, comme on avait fait l'année précédente au conciliabule de Pavie. En celui-ci on lut des lettres des rois de Danemark, de Norwège et de Hongrie, de six archevêques, de vingt évêques, de quantité d'abbés, même de l'ordre de Cîteaux, qui tous, du moins si l'on peut en croire Otton Moréna, reconnaissaient Victor pour Pape et promettaient de ratifier tout ce qu'il ordonnerait en ce conciliabule. Cette assemblée schismatique excommunia ou plutôt prétendit excommunier Hubert, archevêque de Milan, attaché au Pape Alexandre, qu'il alla trouver à Gênes et suivit en France l'année suivante. On excommunia aussi les consuls de Milan, qui défendaient la ville contre l'empereur ; car il l'assiégeait alors. Le parti schismatique excommunia les évêques catholiques de Plaisance et de Bresse et les consuls de ces deux villes ; il déposa l'évêque catholique de Bologne et suspendit celui de Padoue jusqu'au premier jour du mois d'août. Le conciliabule de Lodi dura jusqu'au 25 juillet <sup>1</sup>.

Fort de son conciliabule schismatique et de son armée allemande, Frédéric entreprit une seconde fois de punir Milan de sa fermeté à repousser le schisme et le despotisme teutoniques. Deux fois, dans l'été et l'automne 1161, il brûla les campagnes du Milanais ; il faisait couper les mains aux prisonniers ou les livrait au dernier supplice ; les paysans qui portaient des vivres à Milan éprouvaient le même sort ; en un seul jour il fit couper le poing à vingt-cinq. Tel était Frédéric Barberousse. Les Milanais, pour surcroît de malheur, avaient vu leur ville en proie à un cruel incendie. Deux quartiers, qui contenaient presque toutes leurs provisions, avaient été consumés par les flammes, à tel point que, dès l'entrée de l'hiver, ils commencèrent à manquer de vivres. Ce que la force des armes n'avait pu faire la faim seule put l'opérer. Contraints par le peuple découragé, les magistrats de Milan se présentèrent, le 4<sup>er</sup> mars 1162, au palais de l'em-

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 1406. Mansi, t. 21, p. 1155.

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 1409. Mansi, t. 21, p. 1157.

pereur, à Lodi, et, l'épée nue à la main, se rendirent à discrétion au nom de la ville. Toute la cour, toute l'armée pleuraient de compassion; Frédéric seul se montra sans entrailles. Après deux semaines il expédia, le 16 mars, aux magistrats de Milan, l'ordre de faire sortir tous les habitants de l'enceinte des murs. A cette injonction mystérieuse plusieurs citoyens se réfugièrent à Pavie, à Lodi, à Bergame, à Como et dans toutes les villes de Lombardie; le plus grand nombre cependant attendit l'empereur en dehors des fortifications; hommes, femmes et enfants, tous quittèrent le toit paternel, et Milan resta complètement désert. Ils étaient tous dans une anxiété cruelle lorsque, le 23 mars, arriva Frédéric, qui publia la sentence si longtemps suspendue. Milan devait être rasé jusqu'en ses fondements et le nom milanais effacé d'entre les noms des peuples. La sentence fut exécutée à l'instant même. Voici comment Frédéric en parle dans une lettre au comte de Soissons : « Nous comblons les fossés, nous renversons les murailles, nous détruisons toutes les tours, nous faisons de toute la ville une ruine et une désolation. » Avec cela, dans la même lettre, il se glorifie, comme d'un prodige de clémence, d'avoir accordé la vie aux habitants <sup>1</sup>.

Cette cruelle vengeance de Barberousse répandit la terreur de son nom; cette terreur devint bientôt de l'horreur; ce fut le commencement d'une réaction puissante qui humiliera Frédéric à son tour. La destruction de Milan fit cesser l'inimitié des cités rivales; les réfugiés milanais furent accueillis et excitèrent la compassion partout; les villes qui avaient tenu pour l'empereur se virent traitées elles-mêmes avec une dureté toujours croissante. Pendant que Frédéric triomphait d'avoir, par sa sévérité, annéanti la ligue lombarde, cette sévérité même rendait cette ligue plus compacte et plus formidable.

Le Pape Alexandre III triomphera d'une manière plus humaine et plus honorable. Dès l'année précédente (1161) il était revenu à Rome; mais il ne put y demeurer long-

temps en repos à cause des schismatiques; car la famille de l'antipape y était puissante, et l'empereur, en le protégeant, voulait s'attirer les Romains. Alexandre donc, cédant aux prières du peuple, retourna en Campanie, sous la protection du roi de Sicile, et, comme les Allemands occupaient la plus grande partie du patrimoine de Saint-Pierre, il résolut de passer en France par mer, d'autant plus que les schismatiques étaient maîtres des chemins, en sorte que ceux qui allaient trouver Alexandre s'exposaient à être pris, dépouillés et emprisonnés, et que lui-même ne pouvait convenablement exercer la puissance apostolique. Ayant donc établi pour vicaire à Rome Jules, cardinal-évêque de Préneste, et réglé le gouvernement de l'Eglise, il se rendit avec les cardinaux à Terracine, où il trouva quatre galères du roi de Sicile bien préparées. S'y étant embarqué avec toute sa suite, il arriva à Gènes le 21 janvier 1162. Il y fut reçu et traité avec honneur par le clergé et le peuple, malgré la défense de l'empereur Frédéric. Il en sortit le dimanche de la Passion, 23 mars. Le samedi suivant il fut obligé par la tempe de s'arrêter dans une île, où il célébra la fête de Pâques, et le mercredi 11 avril il arriva à Maguelonne. Mais parce que cette ville, située dans une île, était trop petite pour recevoir les survenants, et que le Pape était attendu hors de l'île avec impatience par une grande multitude de prélats, il crut à propos de passer à Montpellier, ville voisine et très-peuplée.

Il y entra sur un cheval blanc et revêtu des ornements pontificaux; mais à peine put-il monter à cheval, tant était grande la foule de ceux qui s'empressaient à lui baiser les pieds. Le seigneur de Montpellier vint au-devant avec les barons du pays et lui servit d'écuyer pendant mille pas. Le Pape entra dans la ville en procession. Avec la noblesse qui venait à ses pieds se présenta un seigneur sarrasin, bien accompagné, qui se mit aussi à genoux, lui baisa les pieds et l'adora, comme si c'eût été le Dieu des chrétiens. Puis, parlant par interprète, il le harangua pompeusement en sa langue, au nom du roi, son maître; à quoi le Pape répondit avec bonté,

<sup>1</sup> D'Acheri, *Spicileg.*, t. 3, p. 536, in-fol.



rendant beaucoup d'honneur à l'ambassadeur, qu'il fit asseoir à ses pieds parmi les personnes de distinction. Tous les assistants le regardaient avec étonnement et se disaient l'un à l'autre cette parole du psaume : « Tous les rois de la terre l'adoreront ; toutes les nations lui seront soumises<sup>1</sup>. » Le comte de Saint-Gilles et la vicomtesse de Narbonne se rendirent également auprès du Pontife<sup>2</sup>.

Quatre archevêques se trouvèrent à Montpellier, savoir, ceux de Sens, de Tours, d'Aix et de Narbonne, et ce dernier fut sacré de la main du Pape. Il s'y trouva aussi six évêques, savoir, ceux d'Auxerre, de Saint-Malo, de Nevers, de Thérouanne, de Maguelonne et de Toulon. Avec ces dix prélats Alexandre récita publiquement l'excommunication contre l'antipape et ses complices, le jour de l'Ascension, qui était le 17 mai. C'est ce qu'il témoigne dans une lettre à Omnibon, évêque de Vérone, datée du même jour, à laquelle il ajoute : « Nous attendons les cardinaux Henri et Guillaume, nos légats, avec les évêques d'Évreux et de Bayeux, envoyés du roi d'Angleterre, et les archevêques de Bourges et de Reims, espérant que Dieu rendra bientôt la paix à son Église<sup>3</sup>. »

Dès que le roi Louis le Jeune eut appris que le Pape Alexandre était arrivé à Montpellier il lui envoya Thibaut, abbé de Saint-Germain des Prés et un de ses clercs. Après avoir exécuté la commission du roi Thibaut s'en retournait avec les bonnes grâces du Pape et de toute la cour romaine ; mais il tomba malade en route et mourut à Vézelay, où il avait pris l'habit monastique. Voilà ce que raconte le biographe de Louis le Jeune<sup>4</sup>. De plus nous avons la lettre que le Pape leur donna pour le roi, où il témoigne les avoir accueillis avec beaucoup de bienveillance et d'allégresse<sup>5</sup>. Un autre chroniqueur prétend, ce qui n'est guère probable, que le Pape reçut froidement Thibaut, que le roi en fut irrité et se repentit d'avoir reconnu Alexandre, et le manda par Manassès, évêque d'Orléans, à Henri, comte de Troyes, qui allait

trouver l'empereur Frédéric<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, quelque temps après le Pape envoya au roi Louis Henri, archevêque de Reims, frère de ce prince, avec les évêques de Langres et de Senlis, et l'abbé de Grandselve, de l'ordre de Cîteaux, comme on le voit par ses lettres du dernier jour d'avril<sup>2</sup>.

Le Pape Alexandre était encore à Montpellier quand il reçut les députés du nouvel archevêque de Cantorbéry, qui lui envoyait demander le pallium. Il y avait plus d'un an que l'archevêque Thibaut était mort après une longue maladie. Il avait résolu, quelque temps auparavant, d'abolir toutes les mauvaises coutumes qui s'étaient introduites de son temps dans son archevêché, et avait déjà ôté une seconde contribution que l'archidiaacre avait imposée sur les églises. Se voyant près de sa fin il écrivit au roi, qui était en Normandie, pour lui donner sa bénédiction et lui recommander l'Église de Cantorbéry et le choix d'un digne successeur. Il le pria aussi de confirmer son testament par lettres patentes et de tenir la main à l'exécution. Par ce testament il laisse aux pauvres le reste de ses meubles, promet quarante jours d'indulgence à ceux qui en procureront l'exécution, et menace d'anathème les officiers du roi s'ils touchent aux biens des moines de Cantorbéry. L'archevêque Thibaut mourut le mardi de Pâques, 18 avril 1161, après avoir tenu vingt-deux ans et trois mois le siège de Cantorbéry, qui vaqua treize mois<sup>3</sup>.

Sitôt que la nouvelle de cette mort eut été portée au roi toute la cour jeta les yeux sur le chancelier Thomas Becket, qui était aussi archidiacre de la même métropole. Le peuple en faisait le même jugement ; car Thomas était le premier ministre et la seconde personne du royaume, d'une grande capacité et d'une noblesse de courage qui le faisaient admirer de tout le monde. Le roi lui-même forma le dessein de le placer sur le siège de Cantorbéry, mais il le dissimula pour un temps ; seulement il lui laissa la garde de cette Église, suivant l'usage qui donnait au chancelier le soin des évêchés et des abbayes

<sup>1</sup> Psaume 71, 11. — <sup>2</sup> *Acta*, apud Baron., ann. 1162.

— <sup>3</sup> Alexandre, *Appendix tert.*, *epist.* 5. Labbe, t. 10, p. 1367. — <sup>4</sup> Duchesne, t. 4, p. 416. — <sup>5</sup> *Appendix secunda*, *epist.* 36.

<sup>1</sup> Duchesne, p. 424. — <sup>2</sup> *Appendix sec.*, *epist.* 33 et 37. — <sup>3</sup> Apud Joann. Sarisb., *epist.* 49, 54 et 57. *Chron. Gervas.*, ann. 1161.

pendant la vacance. Le roi, qui était en Normandie, envoya le chancelier en Angleterre pour quelques affaires du royaume. Comme il vint à Falaise prendre congé, le roi le prit à part et lui dit : « Vous ne savez pas bien encore le sujet de votre voyage; je veux que vous soyez archevêque de Cantorbéry. » Le chancelier lui montra en souriant l'habit qu'il portait et qui était peu ecclésiastique, disant : « Vous voulez mettre un homme bien édifiant sur ce grand siège et à la tête de ces moines si réguliers. Sachez que, si cela arrive, vous m'ôterez bientôt votre amitié, et elle se changera en une haine mortelle. Vous demanderez de moi des choses et vous faites déjà sur l'Église des entreprises que je ne pourrai souffrir; les envieux en profiteront et mettront entre nous une division éternelle. »

Le roi demeura ferme dans son dessein et donna ordre de le déclarer aux moines de Cantorbéry et au clergé d'Angleterre. Quand il fut arrivé les moines de l'église métropolitaine s'assemblèrent, suivant la volonté du roi, avec quelques évêques, pour procéder à l'élection. Les avis furent partagés : les uns disaient qu'un prélat chéri du roi procurerait la paix entre le royaume et le sacerdoce; les autres soutenaient que cette faveur nuirait à l'Église, et que, sous un archevêque tiré de la cour, les officiers du roi la pilleraient plus librement. Ils ajoutaient qu'il était absurde et contre les règles de donner pour chef à ce vénérable monastère et à toute l'Église anglicane un homme plus laïque qu'ecclésiastique, un chasseur et un courtisan plein de faste. Il fut néanmoins élu, suivant l'intention du roi, par les évêques de la province et les moines de Cantorbéry assemblés à Westminster, près de Londres. Thomas résista longtemps; mais enfin il céda au conseil de ses amis et aux instances pressantes du cardinal Henri de Pise, légat du Pape. Il y avait cinq ans qu'il était chancelier, et il était dans la quarante-quatrième année de son âge.

Aussitôt il fut présenté au jeune roi Henri, dont il avait été précepteur, qui était présent à l'assemblée, et qui donna son consentement à l'élection au nom du roi son père.

Thomas fut aussi, de la part du roi, déclaré libre de tous les engagements de la cour. Il partit ensuite de Londres pour aller à Cantorbéry être sacré suivant la coutume. Presque toutes les personnes considérables du royaume s'y rendirent, le clergé par devoir, les seigneurs pour faire leur cour au roi et au nouvel archevêque. Il fut premièrement ordonné prêtre le samedi d'après la Pentecôte, second jour de juin 1162, et le lendemain, dimanche de l'octave, il fut sacré évêque par Henri, évêque de Winchester, en présence du jeune roi. En mémoire de son sacre Thomas établit l'usage de célébrer au jour de l'octave de la Pentecôte la fête de la sainte Trinité, qui n'était pas encore célébrée par toute l'Église.

De ce moment il devint un autre homme. Les chanoines de sa cathédrale étant moines, il prit leur habit, qu'il porta toujours sous celui qui était propre à sa dignité. Il se revêtit aussi d'un rude cilice, qu'il ne quitta point jusqu'à la mort. Le genre de vie auquel il s'assujettit était très-austère. Tous les jours il se levait à deux heures du matin, et, après avoir récité l'office de la nuit, il lavait les pieds à treize pauvres, auxquels il donnait ensuite une somme d'argent. Rien n'était plus édifiant que de le voir prosterné devant eux et de l'entendre implorer avec larmes le secours de leurs prières. A l'heure de prime son aumônier lavait les pieds à douze autres pauvres et leur distribuait du pain et des viandes. Après matines l'archevêque prenait un peu de repos; mais il se levait toujours de grand matin pour prier et lire l'Écriture sainte. Il avait tant de respect pour ce livre divin, il y trouvait tant d'onction qu'il le portait toujours avec lui, même dans ses voyages, et qu'il eût désiré vivre dans la solitude pour en faire l'unique objet de sa lecture et de ses méditations. Il avait continuellement auprès de lui une personne instruite, qui lui en expliquait les passages difficiles, et il ne craignait rien tant que de s'en rapporter à ses propres lumières, quoique tout le monde admirât son savoir et sa sagesse. Lorsqu'il avait fait la méditation du matin il visitait les malades qu'il y avait parmi ses moines et son clergé. A neuf heures il disait la messe ou il l'entendait, quand, par respect ou par humilité, il ne



célébrait point. A dix heures il faisait une nouvelle distribution d'aumônes, en sorte qu'il assistait cent pauvres tous les jours. Il doubla les charités ordinaires de son prédécesseur. Il dinait à trois heures et se faisait lire à table quelque livre de piété. Jamais on ne lui présentait de mets recherchés; sa table était cependant servie avec décence, à cause de ceux qu'il y invitait. Pour lui il ne mangeait que ce qu'il y avait de plus commun, et il se renfermait dans les bornes de la plus exacte sobriété. Un moine l'ayant vu un jour en compagnie manger quelque chose de délicat en fut scandalisé comme le pharisien et dit qu'il le croyait plus mortifié. Le saint archevêque lui répondit avec douceur que, comme on pouvait se rendre coupable de gourmandise en mangeant des choses les plus communes, on pouvait aussi manger les plus délicates sans tomber dans ce vice, et même en user avec indifférence.

Après le dîner il s'entretenait quelque temps avec des ecclésiastiques pieux et savants sur des matières relatives à la religion. Il était fort sévère dans l'examen de ceux qui se présentaient pour recevoir les saints Ordres, et rarement il s'en rapportait aux autres pour cet objet. L'ordre établi dans sa maison prévenait tous les abus, et aucun de ceux qui lui étaient attachés n'osait recevoir de présents, sous quelque prétexte que ce fût. Il regardait tous les pauvres comme ses enfants, et ses revenus paraissaient leur appartenir bien plus qu'à lui. Il reprenait avec une courageuse liberté les vices des grands et retirait de leurs mains les biens de l'Église qu'ils avaient usurpés. Le roi l'aimait toujours et le protégeait contre les injustices des seigneurs puissants <sup>1</sup>.

Les îles Britanniques voyaient fleurir d'autres saints à cette époque, entre autres saint Godric, ermite fameux, qui avait le don de prophétie. C'était un homme simple et sans lettres, né de parents pauvres, et qui, dans sa jeunesse, avait fait quelque petit commerce par mer. Ayant renoncé au monde il fit nupieds le pèlerinage de Rome et celui de Jérusalem; puis, étant revenu en son pays, il

se retira en un lieu solitaire près de Durham, où il cultivait un petit champ dans les bois et en tirait de quoi se nourrir et exercer l'hospitalité. Les moines de la cathédrale de Durham, connaissant la pureté de sa vie, députèrent un de leurs anciens pour l'instruire et lui administrer les saints mystères à certains jours. Le démon l'attaqua par diverses tentations qu'il surmonta par sa foi et son courage. Sa mortification était incroyable; il porta cinquante ans durant une tunique de mailles de fer sous son cilice et un habit de laine pardessus. Sa nourriture était du pain d'orge mêlé de cendres, et des herbes sauvages cuites et roulées par pelotons. Il ne parlait que trois fois la semaine et gardait le silence pendant tout l'Avent et depuis la Septuagésime jusqu'à l'octave de Pâques; mais, quand il parlait, c'était avec une grande édification. Il passa ainsi soixante ans dans son désert.

Un moine de Westminster étant venu le voir peu de temps après que Thomas eut été ordonné archevêque de Cantorbéry, le saint homme lui demanda s'il était connu du nouveau prélat. « Oui, répondit-il, je le connais, et il me connaît; mais vous, mon Père, le connaissez-vous? » Godric répondit: « Je ne l'ai jamais vu des yeux du corps, mais souvent de ceux de l'esprit, et, si je le voyais, je le reconnaitrais entre plusieurs autres. » Le moine, surpris de ce discours, n'osait l'interroger, et le saint ajouta: « Saluez-le de ma part, et dites-lui qu'il n'abandonne pas son dessein, car il est agréable à Dieu. Il souffrira de rudes traverses, on le chassera de son Église, il sera longtemps exilé en pays étrangers; mais, après avoir achevé le temps de sa pénitence, il rentrera dans son siège avec plus d'honneur qu'il n'en sera sorti. » Le moine rapporta ce discours au saint archevêque, qui écrivit à saint Godric, le priant de demander à Dieu la rémission de ses péchés. Nous verrons plus tard l'accomplissement de ces prédictions <sup>1</sup>.

Saint Godric avait pour ami et pour directeur de sa conscience saint Robert, abbé de Neuminster. Robert était né dans le comté d'York. Il se montra dès son enfance ennemi

<sup>1</sup> Voir la *Vie de saint Thomas*, par Jean de Salisbury, son chapelain, ainsi que sa *Vie quadripartite*.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 21 mai.

de tous les amusements du premier âge ; il n'avait de goût que pour les occupations sérieuses, pour la prière et la lecture des livres de piété. Ses études finies, il fut ordonné prêtre et chargé du gouvernement d'une paroisse dans son diocèse. Quelque temps après il se démit de sa cure et alla prendre l'habit chez les Bénédictins de Notre-Dame d'York. Il se joignit à Richard, prieur de cette maison, et à douze religieux qui désiraient observer leur règle selon son austérité primitive. Tous ces fidèles serviteurs de Dieu quittèrent le monastère avec la permission de leur abbé ; mais il leur en coûta des peines incroyables pour exécuter leur projet. Enfin, le pieux Thurstan, archevêque d'York, leur ayant donné une vallée, ils y fondèrent, en 1123, avec des travaux infinis, la célèbre abbaye des Fontaines, qui fut ainsi nommée à cause des sources qui étaient en ce lieu.

Les Cisterciens s'étaient depuis peu introduits en Angleterre et ils avaient une maison à Rievall. Nos fervents religieux, trouvant dans cet ordre le genre de vie qu'ils désiraient mener, prièrent saint Bernard de recevoir le monastère des Fontaines. Ce qu'ils demandaient leur fut accordé.

On voit par les lettres de saint Bernard que cette nouvelle pépinière de saints tendait à la perfection avec une ardeur extraordinaire. Dès son commencement elle fut pour tout l'ordre de Cîteaux un modèle de mortification, de ferveur dans le chant des psaumes et les autres exercices de pitié, d'amour pour le travail, de zèle pour les austérités de la pénitence. Aucun murmure ne venait troubler la paix dont jouissaient ces moines ; il régnait parmi eux une sainte émulation à qui l'emporterait en charité et en humilité. Jamais ils ne se permettaient de repos qu'ils ne fussent entièrement épuisés de fatigues. Quelques légumes et quelques racines faisaient toute leur nourriture ; encore n'en mangeaient-ils point suffisamment pour apaiser toute leur faim. Robert se distingua au-dessus des frères par sa piété ; tous avaient les yeux fixés sur lui et le prenaient pour modèle dans chacune de leurs actions.

Ranulphe, baron de Morpeth, visita le monastère des Fontaines cinq ans après sa fon-

dation ; il fut si touché de la vie édifiante de ceux qui l'habitaient qu'il demanda à l'abbé Richard un certain nombre de ses religieux. Les ayant obtenus, il fit bâtir pour eux, en 1137, le monastère de Neuminster, près de Morpeth, dans le comté de Northumberland. Robert en fut le premier abbé.

Le saint, se voyant constitué en dignité, se crut plus que jamais obligé de donner l'exemple à ses frères. La place qu'il occupait semblait ajouter une nouvelle force et un nouveau degré de perfection à ses vertus. On ne peut exprimer jusqu'où allait son amour pour la prière. Sans cesse il recommandait à Dieu les âmes de ceux dont il était chargé ; nuit et jour il demandait avec larmes leur sanctification. Il fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Il fonda un monastère à Rivebelle, dans le comté de Northampton. Une amitié également sainte et étroite l'unit toute sa vie avec saint Bernard et saint Godric. Robert mourut le 2 juin 1159. Divers miracles attestèrent aux hommes sa sainteté et la gloire dont il jouissait auprès de Dieu. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort <sup>1</sup>.

Dans ce temps l'Irlande admirait saint Laurent, archevêque de Dublin. Il était le plus jeune des fils de Maurice Otuthaile, prince riche et puissant de la province de Leinster. Maurice profita de la naissance de son fils pour terminer ses querelles avec Donald, comte de Kildare ; il le pria de tenir cet enfant sur les fonts sacrés et le fit porter à Kildare, afin qu'il y reçût le baptême. Lorsque Laurent était dans sa dixième année son père le donna en otage à Dermith, roi de Meath. Ce prince se conduisit en barbare envers l'enfant qu'on lui avait remis, et il le fit garder dans un lieu désert, où il fut traité avec la dernière inhumanité ; sa santé fut bientôt réduite à l'état le plus fâcheux. Maurice, informé de tout, força Dermith à remettre son fils entre les mains de l'évêque de Glendenoc, qui eut soin de l'élever dans la piété et qui le renvoya depuis à son père.

Maurice alla remercier l'évêque et crut devoir mener avec lui Laurent, qui avait alors

<sup>1</sup> Acta SS., 7 juin.



douze ans. Il dit au prélat qu'il avait quatre fils, que son dessein était d'en consacrer un au service de Dieu, et qu'il voulait en laisser le choix à la décision du sort. Laurent entendit ce discours; charmé de trouver cette occasion de faire connaître ses sentiments et jugeant d'ailleurs qu'il y avait de la superstition dans le projet de son père, il s'écria avec empressement : « Il est inutile d'avoir recours au sort; je ne désire rien tant que de prendre Dieu pour mon héritage, en me dévouant au service de l'Église. » Maurice le prit alors par la main pour l'offrir au Seigneur; puis il le présenta à l'évêque, après l'avoir mis sous la protection de saint Coëmgin, patron du diocèse. C'était un saint abbé qui vivait au sixième siècle, dans le même lieu, et qui est honoré le troisième jour de juin. Le maître prit un soin extrême de son disciple, qu'il voyait avancer chaque jour dans la pratique de toutes les vertus.

Laurent n'avait encore que vingt-cinq ans lorsque la mort enleva l'évêque de Glendenoc, qui était en même temps abbé du monastère de cette ville. On l'élut abbé, mais il ne voulut point accepter l'épiscopat, alléguant pour cause de son refus la disposition des canons, qui exigeaient qu'un évêque eût trente ans. Il gouverna sa communauté, qui était fort nombreuse, avec une piété et une sagesse admirables, et, durant les ravages d'une famine qui dura quatre mois, il devint, comme un autre Joseph, le sauveur du pays par ses immenses charités. Mais Dieu voulut que sa vertu fût perfectionnée par les épreuves. De faux frères, qui ne pouvaient souffrir la régularité de sa conduite ni le zèle avec lequel il condamnait leurs désordres, employèrent la calomnie pour noircir sa réputation. Il n'en repoussa les traits que par le silence et la patience. Ses ennemis furent confondus, et on rendit à sa vertu la justice qu'elle méritait.

Cependant Grégoire, archevêque de Dublin, mourut. On lui donna pour successeur Laurent, qui ne pouvait plus alléguer le défaut d'âge, parce qu'il avait trente ans. Il fut sacré par Gélase, archevêque d'Armagh. Il se fit un devoir de remplir ses obligations avec une application infatigable et de veiller tout

à la fois sur lui-même et sur son troupeau. Toujours il avait présent à l'esprit le compte qu'il devait rendre au souverain Pasteur des âmes confiées à ses soins. Il réforma d'abord les mœurs du clergé et ne choisit que de dignes ministres. Ses exhortations pleines de force produisaient partout de grands fruits, et l'on eût rougi de ne pas pratiquer les vertus dont il donnait lui-même l'exemple.

Sa cathédrale, dite de la Sainte-Trinité, était desservie par des chanoines réguliers; il les engagea, vers l'an 1163, à recevoir la règle des chanoines réguliers de l'abbaye d'Arrouaise, fondée depuis quatre-vingts ans dans le diocèse d'Arras, et qui jouissait d'une si haute réputation de sainteté qu'elle devint le chef-lieu d'une congrégation nombreuse. Laurent prit lui-même l'habit de chanoine régulier et il le portait toujours sous celui qui était propre à sa dignité. Il mangeait au réfectoire, gardait le silence aux heures prescrites et assistait à matines, qui se disaient à minuit. Ordinairement il restait dans l'église jusqu'au jour, puis il allait prier pour les morts dans le cimetière. Jamais il ne mangeait de viande. Il jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau, et souvent il ne prenait ces jours-là aucune nourriture. Il portait un rude cilice et prenait fréquemment la discipline. Indépendamment des malheureux qu'il assistait par ses aumônes il nourrissait chaque jour dans son palais trente pauvres, et souvent plus. Il avait le même zèle pour les besoins spirituels de son troupeau; il était surtout très-exact à leur annoncer la parole de Dieu. Pour ranimer sa ferveur il passait de temps en temps quelques jours dans la solitude. Il se retirait ordinairement au monastère de Glendenoc, dont un de ses neveux était abbé; mais il logeait de préférence dans une grotte située à quelque distance du monastère et dans laquelle saint Coëmgin avait autrefois vécu. Lorsqu'il sortait de la retraite, comme un autre Moïse qui vient de s'entretenir avec Dieu, il paraissait rempli d'un feu céleste et d'une lumière toute divine. Tel était saint Laurent de Dublin<sup>1</sup>.

Pour obtenir son pallium du Pape Alexan-

<sup>1</sup> Apud Surium et Godescard., 14 novembre.

dre le nouvel archevêque de Cantorbéry, saint Thomas Becket, députa à Montpellier Jean de Salisbury, que déjà nous avons appris à connaître. Les députés obtinrent le pallium plus facilement et plus promptement qu'à l'ordinaire.

A la fin du mois de juin 1162, ayant appris les plus heureuses nouvelles du roi de France par les deux légats qu'il lui avait envoyés, le Pape Alexandre partit de Montpellier, et, passant par Alais, Mende et le Puy, il vint à Clermont en Auvergne, le 14 août, veille de l'Assomption de la sainte Vierge. Tout allait au mieux lorsqu'il se forma un orage qui menaça de tout détruire.

L'empereur Frédéric voyait tout l'univers courir après Alexandre, tous les rois et princes orthodoxes l'honorer et le respecter comme Pontife romain. Il en rougissait en lui-même, et, accusé par sa propre conscience, il en était effrayé ; mais il avait honte de se désister de sa mauvaise entreprise, à cause qu'il était plus puissant que ses prédécesseurs et qu'il avait subjugué déjà presque toute l'Italie. D'un autre côté il craignait de perdre la couronne impériale si le Pape Alexandre venait à prévaloir. Pour le perdre voici la ruse qu'il imagina. Les rois de France et d'Angleterre avaient solennellement reconnu le Pape Alexandre au concile de Toulouse ; mais le roi de France, suivant les monuments de l'époque, était d'une simplicité de colombe. Il venait d'épouser en troisièmes noces la princesse Adèle, sœur de Henri, comte de Troyes ; Henri était allié et partisan de l'empereur Frédéric. Celui-ci profita de toutes ces circonstances. Par les manœuvres du comte de Troyes, par des lettres qu'il écrivit lui-même et d'autres qu'il fit écrire par l'antipape à certaines personnes qui entouraient le roi de France, il travaillait à détacher ce dernier du Pape légitime, non pas directement, mais par le biais que voici. Il proposa au roi de se réunir sur les confins de leurs États respectifs, avec les évêques et les seigneurs, d'y examiner l'élection d'Octavien et d'Alexandre, et de s'en rapporter à la décision des Églises des Gaules, d'Italie et d'Allemagne. Le roi Louis,

trui qu'il n'en avait lui-même, trouva la proposition raisonnable. Le comte de Troyes, envoyé de sa part, promit à l'empereur plus même qu'il n'était convenu, entre autres d'amener le Pape Alexandre au lieu de la conférence. Ce lieu fut marqué à Saint-Jean-de-Lône, petite ville de Bourgogne, sur la Saône et alors frontière de la France ; le jour fut celui de la Décollation de saint Jean-Baptiste, 29 août. Le bruit de cette conférence, s'étant répandu dans les villes d'Italie, mit les catholiques dans une grande consternation ; tous conjuraient Dieu de dissiper les complots formés contre l'antique liberté de son Église. En allant au lieu indiqué le roi Louis se rencontra avec le Pape Alexandre au prieuré de Souvigni et le pria de venir au rendez-vous ; mais le Pape jugea indigne et contraire aux décrets des saints Pères que le chef de l'Église et le premier Siège dût subir aucun jugement humain. Seulement, de l'avis de tout le monde, il y envoya cinq des meilleurs cardinaux, dans l'unique but d'y démontrer la légitimité de son élection et la nullité de celle de l'antipape.

Louis, obligé de partir sans le Pape, fut bien étonné, en arrivant à Dijon, d'y apprendre pour la première fois du comte de Champagne à quelles conditions il venait traiter avec l'empereur. « Mon seigneur et mon roi, lui dit le comte, j'ai engagé une conférence sur la Saône, pour l'honneur de Votre Majesté et pour l'utilité de votre royaume, afin que vous et l'empereur Frédéric, avec les évêques, les abbés et les seigneurs des deux royaumes, en présence de votre Pape et du pape de l'empereur, vous fassiez choisir de part et d'autre les juges les plus intègres, ecclésiastiques et militaires, que vous chargerez de prononcer sur les deux élections. Si l'élection de Roland est trouvée la plus saine on annulera celle d'Octavien, et l'empereur se prosternera aux pieds de Roland ; si Octavien prévaut Roland sera rejeté, et vous, mon seigneur et mon roi, vous viendrez vous prosterner devant Octavien. Que si l'un des deux prétendants était absent, son absence tournerait à l'avantage de son concurrent, reconnu seul en ce cas pour vrai Pape par les deux partis. Votre Majesté refuserait-elle



d'acquiescer à ces conditions ? Lié que je suis par mon serment, je dois me ranger du côté de l'empereur et tenir désormais de lui tout ce que je tiens en fief du fisc de Votre Majesté. » Le roi, étonné d'un pareil discours : « J'admire votre hardiesse, dit-il au comte, de me lier moi-même par des conditions dont je n'ai pas eu la moindre connaissance. — L'évêque d'Orléans me les a dictées en votre nom, » répliqua le comte de Champagne, et, sur les mauvaises défaites que donnait l'évêque aux questions du roi, il montra la lettre même écrite par le prélat. Quoiqu'elle ne portât pas en termes exprès ce que le comte voulait faire entendre qu'il y avait lu, elle en disait assez pour l'autoriser au moins à disculper sa démarche. L'évêque avait ajouté aux ordres du roi par forme d'interprétation, et le comte, pour ne pas perdre le fruit de sa médiation, avait pareillement ajouté à l'énoncé de l'évêque.

La conférence devait se tenir au milieu du pont qui séparait les deux pays. L'empereur y parut un instant avec son antipape, pour faire acte de présence; le roi, de son côté, y parut en habit de chasse, et comme par hasard; ensuite, parce qu'on ne l'avait informé que la veille des conditions du traité dressé par le comte de Champagne, il députa l'archevêque de Tours, l'évêque de Paris, l'abbé de Vézelay et quelques autres, avec commission d'obtenir du temps et de traîner en longueur le plus qu'ils pourraient avant que de rien toucher d'essentiel. Il n'en fallait pas tant pour mettre Frédéric en fureur, surtout quand il apprit qu'Alexandre n'était pas au camp. Ses refus et ses menaces faisaient attendre un éclat qui romprait la conférence, et on le souhaitait; mais le comte de Champagne, piqué sur le point d'honneur, ourdisait bien une autre trame. Il revint le lendemain dès le grand matin déclarer au roi qu'ils n'étaient point quittes de leurs promesses ni l'un ni l'autre; que, pour lui, il n'aurait déjà pu se dispenser de s'avouer vassal, si ce prince, à sa prière et par considération pour le roi, n'avait accordé trois semaines de délai, à condition que le roi lui donnât des otages pour l'assurer qu'il se trouverait à la conférence avec Alexandre au jour prescrit, et

qu'il s'en tiendrait à la décision des arbitres qui seraient choisis des deux royaumes; sinon qu'il irait se rendre son prisonnier à Besançon. Le roi Louis était si délicat sur sa parole qu'il consentit à tout.

La conjoncture était des plus critiques. L'empereur était accompagné des rois de Danemark et de Bohême et d'une armée puissante; il avait formé le dessein de s'emparer du roi de France et du Pape Alexandre au lieu même de la conférence. Si le Pape refusait de s'y rendre le roi semblait manquer à son engagement. La Providence vint au secours de l'Église et du roi très-chrétien; le roi d'Angleterre, son vassal, accourut à son aide avec des troupes considérables. D'un autre côté la famine régnait dans l'armée impériale, à tel point qu'un modique pain se payait une livre d'argent. De plus l'empereur s'aperçut que les évêques français n'étaient pas si faciles à intimider ou à corrompre que ceux d'Allemagne. Dès lors il ne chercha plus qu'un moyen honnête de se retirer au plus tôt. Il employa le suivant.

Au jour indiqué le roi Louis se rendit fidèlement au lieu de la conférence. Il demanda d'abord qu'on lui lût les articles dont le comte de Champagne était convenu avec l'empereur et en vertu desquels on devait choisir des juges dans les deux royaumes. A ce propos le chancelier Rainald, archevêque élu de Cologne, répondit que l'empereur ne l'entendait pas de la sorte et dit au roi : « Notre seigneur Frédéric, empereur des Romains et spécial avocat de l'Église romaine, vous mande qu'il n'appartient à aucuns prélats de juger de l'élection du Pontife romain sinon à ceux qui vivent sous l'empire romain. En conséquence il est bon et juste que, avec vos évêques et votre clergé, vous veniez trouver l'empereur comme votre ami et votre allié, et que vous écoutiez sa sentence. »

A ces mots le roi, souriant, dit : « Je m'étonne qu'un homme prudent nous envoie conter des fables. L'empereur ignore-t-il que Notre-Seigneur Jésus-Christ, étant sur la terre, a chargé le bienheureux Pierre, et par lui tous ses successeurs, de paître ses ouailles ? N'a-t-il pas entendu dans l'Évangile que le même

Fils de Dieu a dit au même prince des apôtres : « Simon, m'aimes-tu ? Pais mes brebis. » Est-ce que les rois et les prélats de France sont ici exceptés ? Est-ce que les évêques de mon royaume ne sont pas des brebis que le Fils de Dieu a confiées au bienheureux Pierre ? »

Puis, se tournant vers le comte de Champagne : « Les conditions que vous avez acceptées, lui dit-il, ne sont-ce pas les mêmes que vous m'avez proposées ? — Ce sont les mêmes, » répondit le comte de Champagne. « Voilà cependant, dit le roi, que l'empereur n'est point ici, comme vous me l'aviez promis. Voilà, de plus, que ses envoyés changent devant vous les clauses de votre arrêté. — Je n'en puis disconvenir, » dit encore le comte. « Je suis donc dégagé de ma parole, » répliqua le roi. « Vous en êtes dégagé, » continua le comte. Le roi, là-dessus, s'adressant aux évêques et aux autres seigneurs : « Vous avez entendu, ajouta-t-il, vous avez vu comment j'ai rempli de bonne grâce tout ce qu'on pouvait exiger de moi ; prononcez si je ne suis pas libre à présent. » Tous dirent qu'ils le jugeaient parfaitement libre. A l'instant même le roi, qui était à cheval, tourna bride et piqua subitement de l'autre côté du pont. Les impériaux, fort déconcertés de ce brusque adieu, courent à sa suite, le priant de revenir et l'assurant qu'il serait satisfait de l'empereur ; mais le roi était trop heureux de s'être tiré d'un mauvais pas où sa confiante bonhomie l'avait engagé imprudemment<sup>1</sup>.

Au milieu de ses ruses et de ses violences Frédéric Barberousse avait toujours en vue de réaliser ce principe du despotisme impérial que l'empereur était l'unique souverain de toute la terre, que l'empereur était la loi vivante d'où dérivent tous les droits des rois et des peuples. Frédéric, avec sa politique sans foi ni loi, se croyait bien plus sage que Louis avec sa délicatesse excessive sur sa parole et sa promesse ; mais il est un Dieu juste par-dessus les rois et les empereurs : la postérité de Frédéric Barberousse s'éteignit à la quatrième génération ; la postérité du bon roi Louis règne encore sur plusieurs trônes.

<sup>1</sup> *Acta Alex.*, apud Baron., ann. 1162. *Hist. Monast. Vizel.*, apud Pagi, ann. 1162. *Hist. de l'Ég. gall.*, l. 26.

Pendant les conférences de Saint-Jean-de-Lône le Pape Alexandre s'était retiré au monastère de Bourg-Dieu, près de Châteauroux, en Berri. Le roi d'Angleterre y vint lui rendre visite, se prosterna devant lui, lui baisa les pieds, lui offrit des présents d'or et le baisa à la bouche. On lui avait préparé un fauteuil, mais il le refusa humblement et s'assit à terre aux pieds du Pape, avec ses barons. Il se retira trois jours après, fort content, ayant fait encore des présents considérables au Pape et aux cardinaux. Quelque temps après la conférence de Saint-Jean-de-Lône le roi de France et le roi d'Angleterre se trouvèrent ensemble à Touci-sur-Loire et y reçurent le Pape Alexandre avec l'honneur convenable ; ils le conduisirent à sa tente, marchant à pied à côté de lui, et tenant à droite et à gauche la bride de son cheval<sup>1</sup>.

C'était certainement un spectacle digne du ciel et de la terre que ces deux rois puissants, toujours rivaux, souvent en guerre, qui se disputent pacifiquement à qui rendra le plus d'honneur au vicairé du Christ dans le moment même où il est le plus persécuté par l'empereur, le défenseur titulaire de l'Église.

Le Pape Alexandre, après avoir séjourné longtemps au monastère de Bourg-Dieu, dont il dédia le grand autel, se rendit à Tours, où il arriva pour la Saint-Michel et célébra la fête de Noël. Au commencement de l'année suivante (1163) il vint à Paris pour conférer avec le roi de France. Toujours pieux et prévenant, Louis, accompagné de ses barons et de ses chevaliers, alla au-devant de lui jusqu'à deux lieues. Dès qu'il l'aperçut il descendit de cheval et courut lui tenir l'étrier et lui baiser les pieds ; après quoi ils s'embrassèrent. Ils entrèrent dans la ville, marchant ensemble ; le clergé vint au-devant avec une immense procession, et, au milieu de la joie publique, conduisit le Pape et les cardinaux à l'église cathédrale. Le Pape demeura à Paris pendant le carême et y célébra la fête de Pâques, qui fut le 24 mars. Il y bénit et posa la première pierre de l'église de Notre-Dame, que l'évêque Maurice

<sup>1</sup> Apud Baron., ann. 1162.



de Sully entreprit de bâtir. Il en partit peu après Pâques, passa par Chartres et revint à Tours, où il avait convoqué un concile général pour l'octave de la Pentecôte, c'est-à-dire le 19 mai <sup>1</sup>.

Le concile se tint effectivement le jour indiqué; on y compta dix-sept cardinaux, cent vingt-quatre évêques et quatre cent quatorze abbés de tous les pays où Alexandre était reconnu, mais particulièrement de France et d'Angleterre, avec un nombre très-considérable d'ecclésiastiques distingués du monde chrétien. Arnoul, évêque de Lisieux, que déjà nous avons appris à connaître, fut chargé par le Pape de faire l'ouverture du concile par un discours; il s'en acquitta dignement.

Avant que de rien toucher des conjonctures du temps, qui étaient son objet, il s'excuse modestement sur les ordres du Pape de la hardiesse qu'il a de se produire dans une assemblée si auguste. Il dit que trois choses sont nécessaires à un prédicateur, la sainteté, la science et l'éloquence, la sainteté pour édifier, la science pour instruire, l'éloquence pour plaire; mais que lui, ne se reconnaissant aucune de ces qualités, avait au moins pour ressource l'autorité du Pontife qui lui commandait de parler et les mérites de ceux devant qui il parlait.

Il se représente l'Église de Dieu cruellement attaquée par deux sortes d'ennemis, l'ambition des schismatiques qui s'efforcent de déchirer son unité, la violence des tyrans qui s'efforcent de lui ravir sa liberté, unité et liberté sans lesquelles l'Église ne serait plus; unité que Dieu le Père a rendue impérissable par l'union indissoluble entre le Christ et son Église; liberté qu'il est impossible de ravir à l'Église de Dieu, Jésus-Christ la lui ayant acquise et assurée au prix de son sang. Les schismatiques qui, voulant la déchirer, se séparent d'elle, c'est la paille qui s'envole de l'aire; le bon grain y reste, y devient même plus pur; l'Église, cette aire mystérieuse, n'en demeure pas moins une. Les tyrans ont beau lui ravir ses biens et tourmenter les corps, leur impuissance n'en paraît pas

moins; l'Église de Dieu n'en fait pas moins librement ce qu'elle juge devoir faire; ces tyrans superbes, elle les enchaîne comme des esclaves dans les liens de l'anathème et les voue à un opprobre éternel. Unité et liberté de l'Église, tels sont les deux principaux points que l'évêque de Lisieux propose au concile de Tours.

Il traite au long des obligations de l'épiscopat dans la triste situation où l'on était; point de peines qu'il ne fallût prendre, point de vexations qu'il ne fallût supporter, point de périls qu'il ne fallût braver, sur l'espérance de regagner ceux que leur ambition ou quelque autre passion arrachait à la communion de leurs frères. « Nous sommes évêques, disait-il; c'est pour cela que nous voulons être sanctifiés par les sacrements de l'Église, enrichis par ses bénéfices, relevés par les honneurs qu'elle nous confère. C'est pour cela qu'elle nous autorise à occuper les premiers rangs, et qu'inclinés devant nous, en nous demandant notre bénédiction, les peuples nous demandent l'écoulement de la plénitude que Jésus-Christ répand sur nous... Mais que lui rendons-nous pour tant de bienfaits? S'il nous a confié son héritage, qui est le prix de son sang, sommes-nous prêts à le lui conserver au prix du nôtre? Y travaillons-nous avec une application et un courage que nulle menace, nulle persécution, nulle tribulation ne ralentisse?... Prévenons-nous, sacrifions-nous seulement les chagrins réciproques qui pourraient altérer notre union? Demeurons unis et nous serons invincibles; demeurons unis et nous serons réellement cette Église de Dieu, aussi terrible à ses adversaires qu'une armée rangée en bataille. »

Arnoul rassure les plus timides par l'assistance qui leur était assurée. « Nous avons pour nous les habitants du ciel; nous avons pour nous vos mérites et vos prières; nous avons pour nous le dévouement des rois catholiques; nous avons pour nous presque tous ceux qui portent le nom de chrétien. Après de cette multitude qu'est-ce que l'exception d'un seul? Encore, par la miséricorde de Dieu, celui-là même se convertira et vivra; car, entre les princes de la terre, il serait louable pour sa grande prudence et

<sup>1</sup> *Acta*, apud Baron., 1163.

vertu s'il n'avait mis sa gloire avant la gloire divine. Puisse-t-il s'humilier sous la main puissante de Dieu et reconnaître que la principauté de l'Église est au-dessus de la sienne ! Puisse-t-il comprendre que, s'il reconnaît pour son Seigneur l'Époux divin de l'Église, il doit nécessairement reconnaître pour sa dame l'Église elle-même, qui est l'épouse ! D'ailleurs il a un motif spécial de reconnaître la seigneurie de l'Église romaine ; autrement il se rend manifestement coupable d'ingratitude ; car l'histoire nous apprend que ses prédécesseurs n'ont reçu l'empire que par la seule grâce de l'Église romaine. Enfin nous avons l'assistance toujours présente de Jésus-Christ, qui a dit : « Je ne vous laisserai point orphelins ; je m'en vais, et je viens à vous <sup>1</sup>, pour demeurer avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Arnoul encourage les évêques par l'exemple de Jésus-Christ, des apôtres et des martyrs, qui ont tant souffert pour l'Église de Dieu. « Qu'est-ce, en comparaison, demande-t-il, que les épreuves où l'on nous met ? On nous souffre encore la somptuosité du train et de la table, on nous laisse encore abonder en richesses ; nous prêchons de paroles la pauvreté de Jésus-Christ, mais nous n'en donnons pas l'exemple, à moins qu'un renoncement spirituel et l'humilité intérieure ne suppléent à la pauvreté réelle qui nous manque. Il est vrai que ce n'est point le retranchement entier, c'est le mépris des biens d'ici-bas que l'on exige de nous. Nous pouvons donc licitement les posséder, pourvu que notre cœur n'y soit pas, pourvu que, simples dispensateurs, nous comprenions qu'ils appartiennent à l'Église et aux pauvres, et pourvu que l'Église et les pauvres, dans leurs nécessités, en retrouvent dans nos mains une fidèle distribution. »

Ces nécessités, par rapport à l'Église, s'énonçaient d'elles-mêmes, à la vue des cardinaux, des évêques et des autres ecclésiastiques réfugiés en France avec Alexandre. Arnoul exhortait pathétiquement à fixer sur eux des libéralités dont on ne pouvait faire un emploi plus chrétien, et dans tout ce qu'il dit il fut très-favorablement écouté <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Jean, 14. — <sup>2</sup> Baron., ann. 1163.

Le concile de Tours fit dix canons, la plupart répétés des conciles précédents ; en voici les dispositions les plus notables. Défense de diviser les prébendes et les dignités ecclésiastiques, particulièrement les moindres bénéfices. Défense aux évêques et aux autres prélats, sous peine de déposition, de donner à aucun laïque ni église, ni dîme, ni oblation. Défense de donner à ferme, pour un prix annuel, le gouvernement des églises, comme la mauvaise coutume s'en était introduite en plusieurs lieux. On défend aussi de vendre les prieurés ou les chapelles des moines et des clercs, de rien demander pour l'entrée en religion, de rien exiger pour la sépulture, l'onction des malades ou le saint chrême, sous prétexte même d'ancienne coutume, puisque la longueur de l'abus ne le rend que plus criminel. On défend aux clercs et aux religieux toute espèce d'usure, même le contrat pignoratif, par lequel on reçoit en gage un fonds de terre pour profiter des revenus, sans les imputer sur le sort principal de l'argent prêté. En quelques diocèses les évêques et les archidiacres mettaient à leur place des doyens ou des archiprêtres pour juger les causes ecclésiastiques, moyennant un certain prix annuel. Le concile condamne cet abus comme tendant à la charge des curés et au renversement des jugements <sup>1</sup>.

Quelques religieux sortaient de leurs cloîtres, sous prétexte de charité, pour exercer la médecine, étudier les lois civiles et poursuivre des affaires, prétendant s'en acquitter plus fidèlement que les séculiers. Le concile défend absolument à aucun religieux profès de sortir pour ce sujet, et ordonne que, s'il ne rentre dans deux mois, il soit évité de tout le monde comme excommunié, et que, s'il se présente pour faire fonction d'avocat, toute audience lui soit déniée. Étant rentré dans son cloître il aura le dernier rang et ne pourra espérer de promotion <sup>2</sup>.

Le concile ordonne aux chapelains des châteaux, sitôt qu'ils auront connaissance que l'on y aura apporté quelque chose de pillé sur l'Église, d'en avertir le seigneur ou celui qui commande dans le château, et, s'il ne donne ordre à la restitution du butin, on

<sup>1</sup> Can. 1, 3, 5, 6, 2, 7. — <sup>2</sup> Can. 8.



cessera dans le château tout office divin, excepté le baptême, la confession et le Viatique. Que si les gens du château demeurent incorrigibles quarante jours après l'excommunication portée contre eux, les chapelains s'en retireront; et sous la même loi sont compris les écrivains, qui étaient tous clercs. Les clercs des châteaux ne pourront être changés qu'en faisant serment, à la diligence de l'archidiacre, d'observer ce canon. Les marchands et les autres habitants des villes et des bourgs ne logeront aucun excommunié et n'auront aucun commerce avec lui. Dans les lieux du domaine du roi, si le connétable, c'est-à-dire le gouverneur, est excommunié, l'office divin cessera quand il sera présent dans ce lieu <sup>1</sup>.

Les ordinations faites par Octavien et par les autres schismatiques sont déclarées nulles. Il est ordonné aux évêques et aux prêtres de veiller sur les hérétiques qui, s'étant depuis longtemps élevés à Toulouse et aux environs, se sont étendus en Gascogne et en d'autres pays. C'étaient les manichéens, depuis nommés albigeois. Il est défendu à ceux qui les connaîtront de leur donner retraite dans leurs terres ni protection, d'avoir aucun commerce avec eux, soit pour vendre ou acheter, soit autrement, le tout sous peine d'excommunication. Lorsqu'ils seront découverts les seigneurs catholiques les feront emprisonner, avec confiscation de leurs biens, et on fera toutes les diligences possibles pour empêcher leurs conventicules <sup>2</sup>. Tels sont les dix canons du concile de Tours.

Quand ce concile fut terminé les deux rois de France et d'Angleterre prièrent le Pape Alexandre, s'il voulait séjourner dans l'un de leurs royaumes, de choisir la ville qui lui plairait le plus pour y faire sa résidence. Il choisit la ville de Sens, métropolitaine, et située dans un pays fertile et agréable, et il y demeura depuis le 1<sup>er</sup> d'octobre 1163 jusqu'à Pâques de 1165, y expédiant les affaires de toute l'Église comme s'il eût été à Rome <sup>3</sup>.

Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, partit exprès d'Angleterre avec ses suffra-

gants pour venir au concile de Tours, et, comme il était dans sa plus grande faveur, il fut reçu en Normandie, et partout où il passa, comme si c'eût été le roi lui-même. Quand il approcha de Tours, les prélats, qui y étaient déjà pour la plupart, vinrent au-devant de lui; de plus, contre la coutume de l'Église romaine, tous les cardinaux s'avancèrent, pour le recevoir, assez loin hors de la ville; il n'y en eut que deux qui demeurèrent auprès du Pape. Alexandre, qui, sur sa réputation, désirait le voir depuis longtemps, le reçut avec beaucoup d'amitié. Dans le concile saint Thomas, avec ses suffragants, était assis à la droite du souverain Pontife, et Roger, archevêque d'York, à sa gauche. Le concile terminé, Thomas resta encore quelques jours, fit renouveler quelques privilèges de son Église et se retira avec la bénédiction et les bonnes grâces du Pape. Il repassa en Angleterre, où il fut reçu par le roi comme un père par son fils. C'était la seconde année de son épiscopat, c'est-à-dire 1163.

Il y avait alors deux évêchés vacants, Worcester et Hereford; car une coutume profane s'était déjà établie, dans plusieurs royaumes, que les rois retenaient à leur volonté les évêchés et les monastères vacants pendant des années entières et appliquaient au fisc le patrimoine de Jésus-Christ et les biens des pauvres. C'est ainsi qu'en parle Hébert, biographe et ami du saint archevêque. Ce prélat crut qu'il était de son devoir de ne pas souffrir un tel abus, et il fit tant par ses prières et ses exhortations qu'il persuada au roi de remplir ces deux sièges, lui représentant les mauvais effets de la longue vacance, tant pour le temporel que pour le spirituel. L'évêque de Worcester fut Roger, fils du comte de Glavor, jeune homme, mais d'un mérite singulier pour la pureté de ses mœurs, sa fermeté pour la justice et son attachement au saint archevêque. L'évêché d'Hereford vauait par la translation de Gilbert Foliot à l'évêché de Londres. On mit à sa place Robert de Melun, docteur fameux, mais plus recommandable encore par sa vertu que par sa doctrine. Ce furent les premiers que sacra l'archevêque Thomas, suivant la résolution qu'il avait prise de n'imposer les mains

<sup>1</sup> Can. 10. — <sup>2</sup> Can. 9, 4, t. 10 de Labbe, 21 de Mansi.  
— <sup>3</sup> *Acta*, apud Baron., ann. 1163.

qu'à de dignes sujets, principalement pour l'épiscopat <sup>1</sup>.

Pendant, avant et après le concile de Tours, beaucoup d'évêques allemands écrivirent secrètement au Pape Alexandre et lui rendirent humblement l'obéissance et le respect suivant les temps et les lieux <sup>2</sup>. Il y eut quelque chose de plus remarquable encore. Conrad de Wittelsbach, cousin de l'empereur, frère du comte palatin et archevêque élu de Mayence ne voulant plus communiquer avec l'antipape et un empereur schismatique, quitta son Église à l'insu de l'empereur et vint en France auprès du Pape Alexandre. Le Pape le reçut avec beaucoup de bienveillance, l'emmena depuis avec lui jusqu'à Rome et le fit cardinal-évêque de Sabine <sup>3</sup>.

Une circonstance est encore à remarquer. Au concile de Tours il ne fut pas question d'excommunier de nouveau l'empereur Frédéric ; au contraire, dans son discours d'ouverture, l'évêque de Lisieux parle de ses bonnes qualités, prédit sa future conversion et fait des vœux pour qu'elle arrive bientôt. Comme cet évêque parlait au nom du Pape plutôt qu'au sien propre, on voit quels étaient les espérances et les sentiments généreux d'Alexandre. Il faudra encore douze ans et plus pour que Frédéric se réconcilie sincèrement à l'Église.

A la conférence de Saint-Jean-de-Lône il avait amené le roi de Danemark ; c'était Waldemar, fils du roi saint Canut le martyr. Un légat de l'antipape, étant venu dans son royaume, cherchait à gagner les évêques ; il y réussit peu. Pour réparer cet échec il indiqua un concile ; mais il y vint si peu de monde qu'il en retira plus de mépris que de considération. Cependant le roi Waldemar, pour savoir que penser de la cause de l'antipape, envoya son secrétaire à l'empereur Frédéric ; le secrétaire se laissa circonvenir par l'empereur et l'antipape. Sur son rapport Waldemar eut envie d'aller lui-même trouver l'empereur, moins pour l'intérêt de la religion que par la curiosité de voir du pays. Il s'en ouvrit à Absalom, évêque de

Rotschild, son frère de lait, qu'il avait fait élire pour remplir ce siège en 1158. Ce prélat n'était pas moins recommandable par sa prudence et sa valeur que par ses vertus chrétiennes, et avait étendu la religion chez les Rugiens et les autres Slaves autant par les armes que par la prédication. Il fit ce qu'il put pour détourner le roi Waldemar du voyage d'Allemagne, et, n'ayant pu le persuader, il ne laissa pas de l'y suivre ; mais, quand ils furent arrivés à la cour de l'empereur, qui était à Metz, le roi s'aperçut bien qu'il s'était engagé témérairement ; car l'empereur lui fit des reproches de ce qu'il était venu bien tard, et prétendit qu'il devait lui faire hommage du royaume de Danemark et le reconnaître pour son suzerain ; ce que le roi ne put éviter de faire à certaines conditions.

Si quelque chose pouvait consoler Waldemar, c'était la vénération que les populations allemandes témoignèrent pour sa vertu. Comme il était accompagné d'une suite nombreuse, les bonnes gens en eurent peur d'abord et se réfugiaient dans les églises à son approche ; mais, quand ils virent sa bonté et sa justice, leur vénération ne connut plus de bornes. Les mères de famille lui apportaient leurs petits enfants afin que son attouchement leur portât bonheur. Les paysans lui présentaient leur blé dessemence, afin que, touché et répandu de sa main, il fructifiât mieux. Bientôt les princes pensèrent comme les peuples et jugèrent heureux les sujets d'un pareil roi.

Cependant l'antipape Octavien tint un conciliabule où il s'efforça de montrer par de grands discours la validité de son élection, et, pour se rendre les évêques favorables, il ordonna que l'on n'appellerait au Saint-Siège que dans le cas où l'affaire ne pourrait être décidée à leur tribunal. Après qu'il eut parlé l'empereur dit qu'il avait invité les rois des provinces à la conférence pour finir la question du schisme, étant résolu de s'en tenir à leur avis, mais que ces rois n'étaient pas venus parce qu'ils prétendaient, au mépris de l'empereur romain, créer un Pontife romain, quoiqu'ils n'eussent aucun droit sur Rome.

Ensuite Rainald, archevêque élu de Cologne, s'efforça de montrer aussi l'injustice de

<sup>1</sup> *Vita quadripartita*. — <sup>2</sup> *Hist. Vitez.*, l. 4, apud Baron., Labbe et Mansi. — <sup>3</sup> Romuald. Salernit., apud Baron., Labbe et Mansi.



ces rois de provinces; ainsi qualifiait-on les rois de France et d'Angleterre; « car, disait-il, si l'empereur voulait juger un différend touchant l'évêché de quelque ville de leur obéissance, ils le trouveraient très-mauvais, et cependant ils veulent faire la même chose à Rome. » L'archevêque crut cette preuve si convaincante qu'il la proposa en latin, en français et en allemand; mais autant elle fut applaudie des Allemands, autant déplut-elle aux Danois <sup>1</sup>.

Ces derniers entrevoyaient sans doute à quoi tendaient toutes ces manœuvres : à soumettre tous les rois à l'empereur teuton et toute l'Église à l'empire teutonique. Ils avaient sans doute remarqué cette dénomination significative de *rois de provinces* appliquée par l'empereur et son chancelier aux rois de France et d'Angleterre. L'Angleterre et la France n'étaient plus, aux yeux des Allemands, que des provinces de leur empire; les souverains de ces deux royaumes, que les vassaux de leur empereur. Le roi Waldemar en était une preuve. Ayant eu l'imprudencede venir à la cour de Frédéric, il y fut réduit à lui faire une espèce d'hommage pour le royaume de Danemark. Le même piège était tendu aux rois de France et d'Angleterre dans la conférence de Saint-Jean-de-Lône. Frédéric protestait vouloir s'en rapporter à eux touchant l'élection du Pape; ce n'était qu'un leurre pour les attirer dans le piège; car nous l'avons vu déclarer bientôt nettement que lui seul avait le droit de désigner le Pontife romain et qu'eux n'avaient d'autre privilège que d'acquiescer à son impériale décision. C'était toujours le principe mis en avant par les légistes de Bologne : l'empereur est le seul propriétaire du monde; l'empereur est la loi vivante d'où dérivent les droits des rois et des peuples. Tel était le vrai fond de la politique astucieuse et cruelle de Frédéric; telle était la cause principale de la guerre qu'il faisait à la liberté et à l'indépendance de l'Église, et, en elle, à la liberté et à l'indépendance de tous les peuples et de tous les rois.

A la fin du conciliabule de l'antipape, quand on eut allumé les flambeaux pour pro-

noncer l'excommunication contre le Pape Alexandre, le bon roi Waldemar, suivant le conseil de l'évêque Absalom, sortit de l'assemblée. Absalom le suivit, et, comme l'antipape Octavien le pria de demeurer, il dit qu'il ne pouvait quitter le roi, à la suite duquel il était venu. Ainsi ne prirent-ils aucune part à cette action schismatique <sup>1</sup>.

De retour en Danemark le roi Waldemar envoya, l'an 1164, des ambassadeurs au Pape Alexandre pour lui demander la canonisation de son père, saint Canut le martyr. La même année le même Pape prononça la canonisation de sainte Hélène, martyre en Suède. Elle était d'une illustre famille du Gothland. Devenue veuve après avoir saintement vécu dans le mariage, elle s'appliqua plus que jamais aux œuvres de piété et de miséricorde. Sa maison était ouverte à tous les malheureux; elle avait un grand zèle pour la construction et la décoration des églises. Elle eut la dévotion de visiter les lieux saints, comme la mère de Constantin, dont elle portait le nom. A son retour elle fut mise à mort par quelques méchants, comme si elle avait été coupable du meurtre de son gendre, tué par ses propres domestiques à cause de sa brutalité. Dieu ayant manifesté par des miracles l'innocence de sainte Hélène, le Pape Alexandre la canonisa l'an 1164. Sa vie fut écrite par saint Brynolphe, évêque de Scare, et l'Église honore sa mémoire le 30 juin <sup>2</sup>.

Quant à la canonisation du saint roi Canut, surnommé le Jeune, pour le distinguer de saint Canut, son oncle, elle fut prononcée plus tard. Son fils Waldemar, en ayant reçu la nouvelle en 1168 ou 1169, mit tout en œuvre pour la célébrer avec la pompe la plus solennelle. On y vit le vénérable Eskil, archevêque de Lunden, légat du Saint-Siège pour le nord de l'Europe; Absalom, évêque de Rotschild, avec sept autres. Il y avait de plus un nonce du Pape Alexandre, pour promulguer la bulle de canonisation. Ce qui doubla la joie publique de tous les Danois, c'est que le roi Waldemar célébra le même jour et la canonisation du roi saint Canut, son père, et le sacre du jeune roi Canut, son

<sup>1</sup> Saxo Grammat., l. 14, apud Baron., ann. 1162.

<sup>2</sup> Acta SS., 30 juin.

filis. Pour y mettre le comble on publia, le même jour, la paix entre le Danemark et la Norvège<sup>1</sup>.

Vers le même temps le Pape Alexandre soumit à l'évêque de Rotschild l'île de Rugen, nouvellement convertie; car le roi Waldemar leva des troupes et arma des vaisseaux pour subjuguier les Slaves rugiens, habitants de cette île. Il assiégea leur capitale, nommée Arcon, inconnue aujourd'hui, et la prit à composition. Les premiers articles de la capitulation furent qu'ils livreraient au roi leur idole, nommée Santovit, avec tout son trésor; qu'ils délivreraient sans rançon les chrétiens captifs et embrasseraient eux-mêmes la religion chrétienne; qu'ils donneraient aux églises les terres consacrées à leurs faux dieux.

Santovit ou Sant-Vit, que ces Barbares tenaient pour la première de leurs divinités, était originairement le martyr saint Vit, que l'Église honore le 15 juin. Les premiers qui portèrent la foi chrétienne dans l'île de Rugen étaient des moines de Corbie, en Saxe, où les reliques de ce martyr avaient été transférées. Ces moines, y ayant fait quelques conversions du temps de Louis de Germanie, y fondèrent une église sous l'invocation de leur saint patron; mais ces peuples, manquant plus tard de pasteurs pour continuer à les instruire, retombèrent dans l'idolâtrie, oublièrent le vrai Dieu et mirent à sa place ce martyr, dont ils firent une idole sous le nom allemand de Sant-Vit, c'est-à-dire saint Vit ou Vitus.

Sant-Vit avait un temple, magnifique, pour le pays, au milieu de la ville d'Arcon; son idole était de taille gigantesque et avait quatre têtes, dont deux regardaient devant et deux derrière. A sa main droite il tenait une corne ornée de différentes sortes de métaux; le pontife l'emplissait de vin tous les ans, et, selon que le vin diminuait ou non, il prédisait la stérilité ou la fertilité de l'année. On sacrifiait à cette idole des animaux dont on faisait ensuite de grands festins; on lui immolait même des hommes, mais seulement des chrétiens. Tout le pays lui apportait des of-

frandes et des tributs. Son pontife était beaucoup plus considéré que le roi.

Le lendemain du jour où la ville d'Arcon eut capitulé Waldemar envoya deux officiers pour la démolition de ce colosse, et ils recommandèrent bien à leurs gens d'user de précaution pour n'être pas accablés de sa chute, ce que les Barbares n'auraient pas manqué d'attribuer à la puissance de leur dieu et à la punition du sacrilège. L'idole, étant tombée avec un grand fracas, fut tirée hors de la ville et traînée dans le camp des Danois, où elle servit de spectacle à toute l'armée; le soir on la mit en pièces, et le bois dont elle était composée servit au feu des cuisines. Ensuite on brûla le temple, qui était aussi de bois. Quant au bois des machines qui avaient servi au siège, il fut employé à bâtir une église. On en fonda jusqu'à douze dans le pays et on y établit des prêtres.

Le roi Waldemar fut secondé en cette occasion par deux évêques qui l'accompagnaient, Absalom de Rotschild et Bernon de Mecklenbourg. Le prince des Rugiens, nommé Jaremar, aida beaucoup à la conversion de ses sujets; car, dès qu'il fut instruit de la religion, il courut avec ardeur au baptême et ordonna à tous les siens de le recevoir avec lui. Ensuite il prêchait lui-même ce peuple farouche, pour l'amener, soit par raisons, soit par menaces, à la douceur du Christianisme; car de toute la nation des Scandinaves, les Rugiens seuls étaient demeurés jusqu'alors dans les ténèbres de l'idolâtrie, leur habitation dans une île étant d'un difficile accès. Leur conversion eut lieu l'an 1168; c'est le dernier événement considérable de la chronique des Slaves, composée par le prêtre Helmold, et commençant à Charlemagne<sup>1</sup>.

Le Pape Alexandre, ayant appris par les lettres du roi Waldemar l'heureux succès de son entreprise et la conversion des Rugiens, écrivit une lettre à Absalom, évêque de Rotschild, où il dit: « Comme cette île est trop petite pour avoir un évêque particulier, le roi, à la prière de ce peuple, nous a prié de vous en donner la conduite pour le spirituel;

<sup>1</sup> Saxo Gramm. et alii, apud Baron., Pagi et Mansi, ann. 1164.

<sup>1</sup> Helmold et Saxo, apud Baron. et Pagi.



nous en avons aussi été prié par Eskil, archevêque de Lunden et légat du Siècle apostolique, par les évêques et les seigneurs du royaume, et par l'archevêque d'Upsal ; c'est pourquoi nous vous commettons à perpétuité le gouvernement spirituel de cette île. » La lettre est datée de Bénévent, le 4 novembre 1168<sup>1</sup>.

Vers l'an 1171 Foulque, évêque d'Esthonie, alla trouver le Pape Alexandre, alors en Italie, afin d'obtenir des lettres qui l'autorisassent dans son ministère. Foulque avait été moine à Moutier-la-Celle, au diocèse de Troyes, sous la conduite du fameux abbé Pierre de Celle, qu'il suivit à Saint-Remi de Reims ; car Pierre y passa en 1162. Ensuite Eskil, archevêque de Lunden, en Danemark, et primat de Suède, par le privilège d'Adrien IV, fit le moine Foulque évêque d'Esthonie, province située au fond de la mer Baltique et qu'un roi de Danemark avait autrefois cédée à la Suède. Foulque allant donc à Rome, l'abbé Pierre lui donna une lettre de recommandation pour le Pape Alexandre, où il reconnaît ce prélat pour son élève et marque les périls auxquels il s'expose dans ce voyage, tant à cause de la chaleur de l'été que de la puissance de l'empereur schismatique<sup>2</sup>.

Foulque obtint du Pape plusieurs lettres, toutes datées de Tusculum, depuis le 7 septembre jusqu'au 18, ce qui semble montrer qu'elles sont de l'année 1171 ; car on voit d'ailleurs que cette année le Pape était à Tusculum à la fin de mars et à la fin d'octobre<sup>3</sup>. Dans une de ces lettres, adressée à tous les fidèles de Danemark, le Pape leur recommande de soulager la pauvreté de l'évêque Foulque, afin qu'il puisse s'acquitter plus facilement de son ministère<sup>4</sup>. Dans une autre il excite les rois et les seigneurs de Danemark, de Norwège et de Gothie à réprimer par les armes la férocité du peuple d'Esthonie et des autres païens de ces quartiers, leur accordant pour cet effet l'indulgence d'une année, semblable à celle des pèlerins qui visitent le saint sépulcre<sup>5</sup>. Par une

autre lettre le Pape prie l'archevêque de Drontheim, en Norwège, et l'ancien évêque de Staffenger, d'accorder à Foulque le moine Nicolas, originaire d'Esthonie, pour travailler avec lui à la conversion de la province<sup>1</sup>.

Il y a deux grandes lettres à l'archevêque d'Upsal, métropolitain de Suède, et à ses suffragants, pour réprimer plusieurs abus. Les laïques donnaient les églises à qui ils voulaient, sans consulter les évêques, et les donnaient pour de l'argent ou par faveur. De là il arrivait que toutes sortes de prêtres, de quelque part qu'ils vinssent, étaient admis sans examen à faire leurs fonctions, par la seule autorité des laïques, et qu'on les laissait exercer quelquefois par des moines fugitifs chargés de crimes ou qui n'étaient pas prêtres. Il en arrivait encore que ceux qui n'avaient point de bénéfice ou en voulaient un meilleur dépossédaient aisément les titulaires en gagnant les puissances par argent. On obligeait les clercs, même pour les différends qu'ils avaient entre eux, à plaider devant les juges laïques, en demandant et en défendant ; on les jugeait suivant les lois séculières et on les soumettait à l'épreuve du fer chaud et du duel, sans en excepter les évêques ; enfin on les frappait et on les tuait impunément.

D'un autre côté les femmes corrompues faisaient périr les enfants qui étaient le fruit de leur débauche, d'autres commettaient des incestes ou des bestialités. Il y avait des prêtres qui employaient à la messe de la lie de vin ou des miettes de pain trempées dans du vin. Quelques laïques, quoique chrétiens, se mariaient sans cesse et sans bénédiction du prêtre, ce qui produisait souvent des divorces et des mariages illicites. Le Pape exhorte les évêques de Suède à corriger tous ces abus et remarque que l'ignorance en était la principale cause ; car elle est ordinairement plus grande dans les pays plus éloignés de la source de la religion et des études. C'est pourquoi il insère dans ces deux lettres les autorités de l'Écriture, des décrétales et des Pères de l'Église les plus précis sur chaque matière. Il ordonne aux mères qui auront fait périr leurs enfants baptisés trois ans de

<sup>1</sup> Apud Pagî, ann. 1164, n. 13. — <sup>2</sup> Petr. Cellens., l. 6, epist. 15, l. 5, epist. 19. — <sup>3</sup> Epist. S. Thom., l. 5, epist. 83, 85. — <sup>4</sup> Appendix prima, epist. 20. — <sup>5</sup> Ibid., epist. 21.

<sup>1</sup> Ibid., epist. 26.

pénitence, et cinq ans s'ils n'étaient pas baptisés, et veut que l'on envoie à Rome ceux qui seront coupables de ce crime ou des autres abominations qu'il a marquées, afin que la fatigue du voyage fasse partie de la pénitence. C'est un nouvel exemple des réserves au Pape de certains cas les plus atroces <sup>1</sup>.

Par une autre lettre adressée à l'archevêque d'Upsal, à ses suffragants et au duc Gutherme, il dit avoir appris que, quand les Finlandais se trouvent pressés par les armées de leurs ennemis, ils promettent d'embrasser la foi chrétienne et demandent avec empressement des missionnaires pour les instruire ; mais, sitôt que l'armée est retirée, ils renoncent à la foi et maltraitent les missionnaires. C'est pourquoi le Pape exhorte ce duc et ces évêques à ne plus exposer le Christianisme à une telle dérision, à se faire livrer les places des Finlandais, ou à prendre si bien d'ailleurs leurs sûretés que ces peuples ne puissent plus les tromper et soient contraints de garder la foi chrétienne quand ils l'auront une fois embrassée <sup>2</sup>.

Il existe encore deux lettres du Pape Alexandre touchant l'évêché de Lincop, en Suède. Stenar, évêque de cette ville, aspirant au repos de la vie monastique, résigna la dignité épiscopale entre les mains d'Eskil, archevêque de Lunden, légat du Saint-Siège. Un autre fut élu à sa place par le clergé et le peuple, de l'assentiment de l'archevêque et du roi, ainsi que du duc de la province. Le Pape lui écrivit pour l'assurer de son affection paternelle. Quoique son prédécesseur n'eût pas dû se démettre sans l'autorité du Pontife romain, néanmoins, pour le bien de cette Église et en considération des hauts personnages qui s'y intéressaient, le Pape confirme le tout par l'autorité apostolique. Il écrivit en même temps au clergé et au peuple de Lincop pour les exhorter à obéir au nouvel évêque avec la même docilité qu'ils avaient fait à son prédécesseur <sup>3</sup>.

A son retour de la cour de Rome l'évêque Foulque demeura quelque temps à Reims avec l'abbé Pierre, que l'archevêque Henri, allant à Rome, avait nommé son vicaire gé-

néral. Il retint donc Foulque pour exercer dans le diocèse de Reims les fonctions épiscopales, et pour profiter plus longtemps lui-même d'une occasion de le voir, qu'il n'espérait plus retrouver. C'est ainsi qu'il en écrit au roi de Suède et à l'archevêque d'Upsal, et en le renvoyant il le recommande à Eskil, archevêque de Lunden, qui l'avait ordonné évêque et assisté de ses libéralités, principalement dans ses voyages <sup>4</sup>.

On le voit, les ruses et les violences de l'empereur Frédéric envers le roi Waldemar n'eurent aucun succès ; le Danemark, la Norvège et la Suède demeurèrent dans l'unité de l'Église et dans l'obéissance du Pape légitime. Ils firent plus : sous son autorité apostolique ils travaillèrent efficacement à la propagation de l'Évangile chez les nations infidèles. Puissent les peuples actuels de la Suède, de la Norvège et du Danemark, se rappeler et reprendre l'antique foi de leurs pères !

Les ruses de Frédéric ne réussirent pas davantage auprès de l'empereur des Grecs. Dès l'année 1162, lorsque le Pape Alexandre arriva en France, il y vint deux envoyés de Manuel, empereur de Constantinople, avec des lettres et des ordres secrets, tant pour lui que pour le roi Louis de France. Manuel écrivit que, sur son témoignage, il reconnaissait Alexandre pour Pape légitime, lui rendait le respect qui lui était dû et désirait participer à ses prières <sup>5</sup>. Par où l'on voit que l'empereur grec se tenait dans la communion de l'Église romaine. En 1166, le Pape Alexandre étant à Rome, Manuel y envoya Jourdain, fils de Robert, prince de Capoue, auquel il avait donné le titre de sébaste. Il se présenta avec grand respect devant le Pape Alexandre et mit à ses pieds de grands présents, lui offrant le secours de l'empereur grec contre la persécution injuste de Frédéric. Il assura le Pape que Manuel voulait réunir l'Église grecque avec l'Église romaine, autant qu'elle l'avait été dans la meilleure antiquité, en sorte que les Latins et les Grecs ne fissent plus qu'un seul peuple chré-

<sup>1</sup> *Appendix prima, epist.* 19 et 22. — <sup>2</sup> *Ibid., epist.* 25. — <sup>3</sup> *Ibid., epist.* 23 et 27.

<sup>4</sup> *Petr. Cellens., l. 6, epist.* 8 et 15. — <sup>5</sup> Labbe, t. 10, p. 1333, *epist.* 65, 69, 74, 81, 93. Duchesne, t. 4, p. 612, *epist.* 126, 129, 142, 160; p. 579, *epist.* 148.



tien sous un seul chef; mais il demandait que, puisque l'occasion se présentait si favorable, le Pape lui rendit la couronne impériale, qui lui appartient de droit, et non pas à l'Allemand Frédéric. Il promettait au Pape, pour cet effet, de si grandes sommes d'argent et des troupes si bonnes et si nombreuses qu'elles suffiraient pour soumettre à l'Église non-seulement Rome, mais l'Italie tout entière. Or, quoique ces promesses parussent de difficile exécution, toutefois le Pape, de l'avis des cardinaux, jugea à propos d'envoyer à l'empereur Manuel l'évêque d'Ostie et le cardinal de Saint-Jean et de Saint-Paul, avec le sébaste Jourdain <sup>1</sup>.

On voit ici la continuation de la bonne intelligence entre l'empereur Manuel et le Pape Alexandre, et les Grecs mêmes disaient que c'était lui qui avait rétabli ce Pape sur le Saint-Siège pour s'opposer aux entreprises de Frédéric <sup>2</sup>.

La même année (1166), vingt-troisième de son règne, Manuel fit tenir à Constantinople un grand concile, dont voici l'occasion. Un nommé Démétrius, natif de Lampé, bourgade d'Asie, avait peu de connaissance des sciences humaines, mais étudiait continuellement la religion et en discourait sans fin; ayant été envoyé plusieurs fois en Occident, il revint d'Italie encore plus présomptueux. Un jour, s'entretenant avec l'empereur Manuel, il lui dit : « Les Allemands osent dire que le Fils de Dieu est tout ensemble et moindre que le Père et égal au Père. — Mais, répondit l'empereur, ne reconnaissons-nous pas qu'il est Dieu et homme, et par conséquent moindre comme homme et égal comme Dieu ? C'est en ce sens que le Sauveur a dit : « Le Père est plus grand que moi <sup>3</sup> ; » car il serait absurde de l'entendre de la nature divine. Ainsi il me paraît que ces gens-là ont raison. » Démétrius, demeurant dans son opinion que les Allemands erraient dans la foi, apporta, peu de temps après, à l'empereur un livre où il l'avait mise par écrit, et que l'empereur lui conseilla de cacher sous terre pour n'être pas cause de la perte de plusieurs personnes.

Mais Démétrius, encore plus insolent, débitait son erreur et en particulier et en public, même avec des évêques et des diacres, et y attirait plusieurs personnes, déclamant ouvertement contre ceux qui disaient que le Fils était moindre, en sorte qu'il s'éleva une grande dispute à ce sujet et que personne n'osait plus le contredire. Le patriarche même de Constantinople, Luc Chrysoberge, quoiqu'il condamnât cette erreur, n'osait en parler ouvertement. La dispute dura six ans. Enfin l'empereur, ayant ramené en particulier plusieurs évêques aux sentiments catholiques, fit tenir un concile auquel présida le patriarche Luc, assisté d'Athanase, patriarche d'Antioche, Nicéphore de Jérusalem, Étienne, métropolitain de Césarée, en Cappadoce, Nicolas d'Éphèse et plusieurs autres évêques, au nombre de cinquante-six en tout. Ceux qui avaient soutenu l'erreur de Démétrius, sachant que le patriarche Luc leur était contraire, proposaient contre lui des accusations et disaient qu'il fallait le déposer comme incapable du gouvernement; mais l'empereur dit qu'il fallait commencer par décider sur la doctrine, et qu'on viendrait ensuite aux accusations personnelles.

Le concile fit neuf canons rédigés en cette forme :

Anathème à ceux qui ne prennent pas bien les paroles des saints docteurs de l'Église et qui détournent par de fausses interprétations ce qu'ils ont nettement expliqué par la grâce du Saint-Esprit !

Éternelle mémoire à ceux qui reçoivent cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Le Père est plus grand que moi, » suivant les interprétations des Pères, selon son humanité, par laquelle il a souffert !

Anathème à ceux qui pensent et qui disent qu'en prenant la nature humaine il l'a changée en la Divinité, et qui ne croient pas que, par cette union, le corps du Seigneur participe à la dignité divine, en sorte qu'il est l'objet d'une seule adoration avec le Verbe qui l'a pris, et par conséquent honoré et glorifié avec le Père et le Saint-Esprit, quoiqu'il ne soit pas consubstantiel à Dieu et ne cesse pas d'être créé et circonscrit, suivant ses propriétés naturelles, mais qui disent qu'il est

<sup>1</sup> *Acta*, apud Baron., ann. 1166. — <sup>2</sup> *Allat. Consens.*, 11, n. 3. Cinnam., l. 5, n. 1, p. 33. — <sup>3</sup> Jean, 14, 28.

changé en la substance de la Divinité ; d'où il s'ensuit ou que l'incarnation n'a été qu'imaginaire, ou que la Divinité a souffert !

Eternelle mémoire à ceux qui disent que la chair du Seigneur, élevée par l'union hypostatique à la souveraine dignité, sans altération ni confusion, est honorée avec le Verbe par une seule adoration et assise avec lui sur le trône, à la droite de Dieu le Père, enrichie des avantages de la Divinité, sans préjudice des propriétés de chaque nature !

Anathème à ceux qui rejettent les expressions par lesquelles les Pères établissent la doctrine de l'Eglise, Athanase, Cyrille, Ambroise, Amphiloque, Léon, très-saint archevêque de l'ancienne Rome, et les autres, et qui ne reçoivent pas les actes du quatrième et du sixième concile œcuménique !

Anathème à ceux qui ne reçoivent pas cette parole de Notre-Seigneur : « Mon Père est plus grand que moi, » comme les saints l'ont expliquée en différentes manières, les uns selon la Divinité, parce que le Père est le principe de sa génération ; les autres selon les propriétés naturelles de la chair qu'il a prise, comme d'être créée, bornée et mortelle ; mais qui disent que cette expression ne s'entend que de la chair séparée de la Divinité par la simple pensée, comme si elle ne lui était pas unie, et qui ne prennent pas cette séparation par la simple pensée comme les Pères l'ont prise en parlant de la servitude ou de l'ignorance, et non pour faire injure à la chair de Jésus-Christ, au lieu que ceux-ci comprennent dans cette séparation les propriétés naturelles qui sont véritablement dans la chair unie à la Divinité.

Anathème au prétendu métropolitain de Corfou, Constantin de Bulgarie, qui dit que cette parole de Notre-Seigneur ne se doit point entendre par rapport à l'union hypostatique des deux natures, mais par rapport à la chair séparée de la Divinité par la simple pensée, et semblable à celle des autres hommes, quoique saint Jean Damascène ne parle de cette séparation par la pensée qu'au sujet de la servitude et de l'ignorance, et non des propriétés naturelles de la chair de Jésus-Christ. Constantin n'a pas voulu suivre la doctrine du quatrième et du sixième con-

cile et est ainsi tombé en diverses hérésies.

Anathème à tous ceux qui sont dans les sentiments du même Constantin, déposés et odieux comme lui !

Anathème au très-ignorant et faux moine Jean Irénique, à ses écrits contraires à la sainte doctrine, et à ceux qui les embrassent et qui disent que, quand Notre-Seigneur a dit : « Le Père est plus grand que moi, » il ne l'a pas dit en tant que son humanité est unie hypostatiquement à la Divinité, mais en tant qu'elle en est séparée par la pensée, comme si jamais elle n'y avait été unie.

Ces canons furent souscrits par l'empereur et gravés sur des pierres que l'on mit dans l'église de Sainte-Sophie, à gauche en entrant ; ils furent aussi insérés dans le synodique que les Grecs lisent à la fête de l'orthodoxie ou du rétablissement des saintes images, qui se célèbre le premier dimanche de carême, comme on le voit dans leur livre nommé *Trisodion*. Théodore Balsamon, auteur du temps, ajoute que ce concile de Constantinople, qu'il nomme le grand concile, déposa plusieurs ecclésiastiques pour avoir seulement vu les écrits d'Irénique sans les avoir ouvertement condamnés. Quant aux accusations proposées contre le patriarche Luc, elles furent trouvées si peu considérables qu'il demeura sur son siège <sup>1</sup>.

L'empereur Manuel et le patriarche Luc Chrysoberge firent encore quelques autres constitutions pour réprimer certains abus. Vers le même temps, en Égypte, dans la ville d'Alexandrie, un prêtre nommé Marc, fils d'Elcambar, par son zèle et ses prédications, ramena à la doctrine et à la communion catholiques plusieurs jacobites ou semi-eutychiens, ce qui le fit excommunier par les patriarches hérétiques d'Alexandrie et d'Antioche <sup>2</sup>.

Quelque temps après il y eut sur ces matières une conférence célèbre en Arménie ; voici à quelle occasion. Les Arméniens avaient pour *catholique*, c'est-à-dire patriarche ou primat, un respectable personnage

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 22, p. 1. *Allat. Consens*, 11, c. 12, n. 4. Nicet., l. 7, n. 5. Cinnam., l. 6, n. 2. Mai, *Scrip. veterum nova collectio*, t. 4, p. 1. — <sup>2</sup> Alex. Sollier., *Hist. patriarch.* Acta SS., t. 5, juin.



appelé Nersès ou Norsésis. Il écrivit à l'empereur Manuel une lettre où il traitait quelques points de foi et de discipline sur lesquels les Arméniens n'étaient pas d'accord avec les Grecs, témoignant désirer s'en éclaircir. L'empereur lui envoya un philosophe ou plutôt un théologien habile, nommé Théorien, avec une lettre où il disait que, si les Arméniens voulaient quitter leurs erreurs, il était prêt, avec l'Église catholique, à les recevoir comme ses frères. L'empereur joignit à Théorien l'abbé d'un monastère arménien de Philippopolis, nommé Atman. Ils arrivèrent près du catholique Nersès le 15 mai 1170. Théorien salua le catholique de la part de l'empereur, lui marquant le désir qu'avait ce prince de la réunion des Arméniens ; à quoi Nersès répondit par des remerciements.

Le lendemain il manda Théorien et lui dit : « J'ai lu la lettre du très-pieux empereur, et j'ai vu le désir qu'il a, lui et la sainte Église des Romains, pour notre réunion. Apprenez-nous donc quelles sont nos erreurs, et, si on nous les montre, nous nous en corrigerons volontiers. » Théorien répondit : « Je prie votre grande sainteté de m'écouter avec sa douceur naturelle et de ne pas se choquer de mes questions. Convenons ensemble que, si nous entendons quelque proposition qui ne nous paraisse pas bonne, nous ne nous presserons pas de la qualifier d'hérétique, mais nous nous informerons soigneusement du sens des paroles, de l'intention de celui qui les emploie. Nous devons aussi nous défier de la grossièreté de l'interprète, qui non-seulement ignore la grammaire, mais ne sait pas bien même le grec le plus commun, afin qu'on ne nous impute pas ses fautes. » Le catholique ou patriarche convint de ces règles pour leur conférence.

Théorien lui demanda ensuite si la lettre qu'il avait écrite à l'empereur contenait ses véritables sentiments, et, après qu'il eut dit que oui, Théorien ajouta : « Quels conciles recevez-vous ? » Nersès répondit : « Celui de Nicée, celui de Constantinople et celui d'Éphèse, où Nestorius fut déposé. » Théorien : « De quels docteurs embrassez-vous les écrits et la doctrine ? » Nersès : « De

saint Athanase, de saint Grégoire le Théologien, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, de saint Jean Chrysostome, de saint Éphrem, de saint Cyrille d'Alexandrie et de plusieurs autres. » Théorien : « Commentons maintenant à lire votre lettre, et examinons-en le sens fraternellement, pour voir si elle est conforme à ces Pères et à ces conciles. »

On vint à l'endroit où il était écrit : « Nous disons qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ, non par confusion, comme Eutychès, ou par diminution, comme Apollinaire, mais dans le sens orthodoxe de saint Cyrille d'Alexandrie, comme il a dit dans son livre contre Nestorius qu'il n'y a qu'une nature du Verbe incarné. » Théorien dit : « Saint Cyrille n'a pas dit : « Une nature en Jésus-Christ, ni une nature de Jésus-Christ, mais une nature du Verbe, » et a ajouté : « Incarné ; » et votre sainteté dit : « Une nature en Jésus-Christ. — C'est la même chose, » dit Nersès. « Non pas, reprit Théorien. Le nom de Christ signifie proprement l'un et l'autre, Dieu et homme tout ensemble. C'est pourquoi nous disons : Le Verbe s'est fait chair, et non pas : Le Christ s'est fait chair. Aussi aucun des Pères n'a dit : Une nature du Christ ; mais saint Athanase a dit avant saint Cyrille : « Une nature du Verbe, » c'est-à-dire la nature divine du Fils, et en ajoutant : « Incarnée, » comme saint Cyrille dans la seconde lettre à Successus, on exprime tout le mystère de l'Incarnation. » Nersès : « Et qui d'entre les Pères en a ainsi parlé expressément après l'union ? » Théorien : « Tous ceux que vous avez nommés. » Nersès : « Un seul me suffit ; car ce que dit un des Pères, tous le disent, comme étant tous inspirés par l'Esprit de Dieu, qui est le même. »

Mais, avant que de rapporter les passages des Pères, Théorien jugea nécessaire de définir les quatre termes de *substance*, *nature*, *hypostase* et *personne* ; ce qu'il fit tant selon les philosophes païens que selon les théologiens chrétiens, dont il montra la différence quant à l'usage de ces termes. Or dans la philosophie il suivait les principes d'Aristote. Il établit les définitions théologiques de ces quatre termes par l'autorité des Pères, sa-

voir, de saint Basile, qu'il qualifie de très-philosophe, et de saint Grégoire de Nazianze. Ensuite il vient aux Pères qui ont reconnu deux natures en Jésus-Christ après l'union ; il commence par saint Athanase, dont il rapporte un passage de la lettre à Épictète contre ceux qui disaient que le corps de Jésus-Christ était consubstantiel au Verbe. Sur quoi Théorien raisonne ainsi : « Substance et nature sont la même chose chez les théologiens. Or, selon la doctrine de saint Athanase, le corps de Jésus-Christ n'est pas de même substance que le Verbe ; donc il n'est pas de même nature ; donc il y a deux natures en Jésus-Christ. » Théorien cite ensuite saint Cyrille même, sur lequel les Arméniens s'appuyaient le plus ; saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Basile, saint Ambroise, le seul des Pères latins qu'il cite, et enfin saint Chrysostome ; il montre que l'Église tient le milieu entre l'erreur de Nestorius et celle d'Eutychès. Alors un évêque arménien, nommé Grégoire, qui était présent à la dispute, s'écria : « Je suis Romain ! Anathème à qui ne reconnaît pas deux natures en Jésus-Christ ! »

Le lendemain arriva Pierre, évêque de Sappirion, à qui le patriarche Nersès communiqua ce que Théorien lui avait dit et lui montra combien il y avait de passages des Pères qui reconnaissaient deux natures en Jésus-Christ ; mais l'évêque, qui était instruit, les détournait à son sens. Le patriarche, voyant donc qu'il résistait vivement, fit venir Théorien et lui dit : « Cet évêque désire conférer avec nous sur notre question. » Mais Théorien lui ferma bien vite la bouche, et l'évêque Grégoire déclara une seconde fois qu'il était du sentiment des Romains.

Deux jours après le patriarche Nersès eut encore une conférence avec Théorien, où il lui dit : « Il n'y a point de difficulté à admettre deux natures en Jésus-Christ, pourvu qu'on les reconnaisse inséparablement unies en une seule hypostase, et ce ne serait pas agir en chrétien de combattre une vérité manifeste. Mais qui empêche de reconnaître en Jésus-Christ une nature composée de deux, comme la nature de l'homme est composée de l'âme et du corps, qui sont deux natures

différentes ? et c'est la comparaison qu'apporte saint Cyrille. » Pour répondre à cette objection Théorien cita premièrement un passage de saint Grégoire de Nazianze ; mais Nersès dit qu'il ne se trouvait point dans la traduction arménienne. « Elle est donc fautive, » dit Théorien, et il lui donna le même passage en syriaque. Nersès appela un de ceux qui savaient lire en cette langue, et il trouva le passage tel que l'avait cité Théorien. Il y avait longtemps que les Pères grecs étaient traduits en syriaque et en arménien.

Théorien continua : « Saint Cyrille n'emploie l'exemple de la composition qui est en nous que pour montrer qu'il est possible que de deux natures différentes il se fasse un supôt ou individu, comme Pierre ou Paul, d'une âme et d'un corps ; car c'est ce que niait Nestorius ; mais il y aurait contradiction à dire en même temps qu'en Jésus-Christ il y a deux natures et une seule nature ; » ce qu'il démontra géométriquement. Et comme Nersès en revenait toujours à cette expression de saint Cyrille : « Une nature du Verbe incarné, » Théorien dit qu'elle est de saint Athanase même, contre l'erreur d'Arius, qui admettait deux Verbes de natures différentes, l'une créée, qui avait toujours été en Dieu, l'autre créée dans le temps, laquelle s'était incarnée. « C'est donc de là, dit-il, que saint Cyrille a tiré cette expression. Or, encore qu'elle soit vraie, nous ne devons pas nous en servir, à cause du mauvais sens qu'on lui donne, comme nous n'appelons pas Marie mère du Christ, quoiqu'elle le soit en effet, parce que Nestorius abusait de cette expression. » A la fin de cette conférence Nersès demanda à Théorien la définition de foi du concile de Chalcedoine, qu'il lui donna.

Le lendemain arriva Jean, Syrien, évêque de Cessounion ; il apprit que le patriarche des Arméniens avait eu plusieurs conférences avec des Grecs et était entré dans leurs sentiments ; « car, disait le patriarche, ils prouvent ce qu'ils disent par l'Écriture et par les Pères, que nous honorons comme eux. » L'évêque Jean alla donc le trouver et lui dit : « Qu'est-ce que j'apprends, seigneur ? On dit



que vous suivez le sentiment des Romains, qui sont nestoriens. » Nersès répondit : « Je ne me serais rendu ni à l'autorité du patriarche de Constantinople, ni à celle de l'empereur, si je n'avais reconnu la vérité par moi-même ; mais je ne puis la désavouer ni résister aux Pères. » L'évêque Jean reprit : « J'ai ouï dire que vous avez confessé deux natures en Jésus-Christ. Or vous savez que, si nous confessons deux natures, nous serons nestoriens et nous admettrons une quaternité au lieu de la Trinité. » Nersès répondit : « Hier et avant-hier, et presque toute la semaine, nous avons beaucoup travaillé en conférant tous les jours, et nous voulons nous reposer aujourd'hui et demain. Après-demain, si vous le voulez, vous assisterez à notre conférence, où vous direz ce qu'il vous plaira, et nous vous écouterons volontiers. »

Le soir un docteur nommé Bartan vint trouver Théorien à l'insu du patriarche et lui dit : « L'évêque syrien et notre catholique ont conféré tout aujourd'hui sur l'une et les deux natures. — Je voudrais savoir, dit Théorien, quelles preuves l'évêque apporte de son opinion. » Bartan répondit : « Il n'emploie ni passages ni raisonnements, et ne fait que crier sans ordre et sans rien écouter, pour faire paraître à ses prêtres qu'il dit quelque chose. » Quelques jours après Théorien, étant appelé, monta à la chambre où ils avaient déjà conféré précédemment ; il y trouva l'évêque syrien assis à la droite du patriarche, et à la gauche les évêques arméniens, au-dessus desquels il fit mettre Théorien ; car ils lui cédaient la place la plus honorable. Après que l'on eut gardé longtemps le silence Théorien dit : « J'ai appris qu'il y en a qui disent que, si nous reconnaissons deux natures en Jésus-Christ, nous serons nestoriens et nous admettrons une quaternité, et je m'étonne qu'ils n'aient pas compris que Nestorius n'a point été condamné parce qu'il soutenait deux natures, puisque les Pères l'enseignent nettement, mais parce qu'il les soutenait séparées, et par conséquent deux Fils et deux Christs, l'un Fils de Dieu, l'autre de la Vierge. » Il vint ensuite à la prétendue quaternité et réfuta cette objection par les paroles de saint Athanase dans sa let-

tre à Épictète et par la raison, montrant que le Verbe n'a pas pris une nouvelle hypostase, mais qu'il a uni l'humanité à la sienne.

Alors Nersès regarda l'évêque syrien, et, voyant qu'il tenait les yeux baissés vers la terre, sans les relever, il fit signe à Théorien, qui sourit et continua de parler. Enfin le Syrien, se sentant pressé, se leva sans rien dire et descendit de la chambre avec ses prêtres, et, comme ils lui demandèrent pourquoi il n'avait point parlé à ce philosophe, il répondit : « Il ne m'est pas permis de parler de ces matières dans un concile étranger sans mon patriarche. » Alors le docteur Étienne, ayant obtenu la parole : « Un certain maître d'école, dit-il, commençant d'instruire un jeune enfant, lui dit d'abord : « Dis *a*. » L'enfant ne voulut pas le dire. Le maître répéta : « Dis donc *a*. » L'enfant garda le même silence. Le maître lui dit en colère : « Pourquoi donc ne parles-tu pas ? » L'enfant répondit : « Je crains de dire *a*, de peur que vous ne me forciez à dire les autres lettres. » Je dis de même : Si nous confessons deux natures en Jésus-Christ il nous faudra dire deux opérations et deux volontés, et le même Jésus-Christ voudra et ne voudra point la même chose, et il y aura en lui un combat qui ne convient pas même à un homme. » Théorien fit voir qu'il y a deux volontés en Jésus-Christ, mais qu'elles ne sont pas contraires. Toute l'assemblée, y compris le docteur, parut satisfaite de son explication.

Puis, continuant de lire la lettre de Nersès à l'empereur, on vint à l'endroit où il disait que Jésus-Christ avait été dans le sein de la Vierge neuf mois et cinq jours, et Théorien lui montra que cette addition des cinq jours était sans fondement. Il lui fit voir de même qu'ils n'avaient aucune raison solide pour ne faire qu'une seule fête de la nativité de Jésus-Christ et de son baptême, et Nersès convint que ces questions touchant les divers usages des Églises sont peu importantes, pourvu qu'on s'accorde sur la foi. Théorien vint ensuite au *Trisagion* et montra que l'addition : « Crucifié pour nous, » introduite par Pierre le Foulon, a été justement rejetée par l'Église catholique et n'a aucun fondement dans les Pères.

Continuant la lecture de la lettre, on trouva que les Arméniens prétendaient que, pour les onctions sacrées, ils pouvaient user d'huile de sésame ou blé d'Inde, à cause de la rareté des oliviers en Arménie; mais Théorien soutint qu'on ne devait user, pour les sacrements, que d'huile d'olives, comme, pour le saint Sacrifice, on n'emploie que du vin de vigne, et non du cidre ou d'autres liqueurs approuvées. Nersès passa encore condamnation sur cet article. Comme ils en étaient là, les prêtres arméniens commencèrent à chanter vêpres hors de l'église, suivant leur coutume, et, Théorien en ayant demandé la raison, Nersès dit que ceux qui avaient réglé chez eux l'office divin avaient ordonné qu'on ne ferait dans l'église que la liturgie, pendant laquelle même les prêtres seuls seraient dedans, le peuple demeurant dehors, mais qu'on célébrerait dehors les autres offices; et il en donna quelques raisons de convenance. Mais Théorien montra, par le concile de Nicée, que demeurer hors de l'église était une peine imposée aux pénitents pour les plus grands crimes, et Nersès se rendit aussi sur ce point.

On lut ensuite, comme ils étaient convenus, la définition de foi du concile de Chalcédoine. On trouva que l'exemplaire arménien était conforme au grec, et Théorien satisfait Nersès sur quelques expressions qui lui paraissaient obscures. Alors Théorien, reprenant la définition de Chalcédoine article par article, lui fit voir qu'elle est toute tirée des expressions des Pères les plus anciens, particulièrement de saint Cyrille. Après quoi Nersès dit : « Je m'étonne de ce que nos ancêtres ont si imprudemment calomnié cette définition. » Théorien lui fit encore voir dans le détail toutes les hérésies qui y sont condamnées. Alors Nersès ajouta : « Je veux maintenant vous découvrir une chose qui a été cachée jusqu'ici. Il y a deux cents ans que vivait un catholique ou patriarche d'Arménie, nommé Jean, comparable en doctrine et en vertu aux plus grands d'entre les Pères, quoiqu'il n'eût aucune connaissance des sciences profanes, même de la philosophie. Il était fort zélé contre les monophysites et ne cessa de les combattre, par ses écrits et par

ses discours, pendant tout son pontificat. Nous en célébrons la fête comme d'un saint. Or j'ai par devers moi un écrit de lui, contre les monophysites, plein de passages de l'Écriture et de raisonnements très-puissants, approuvé par Grégoire, qui a rempli ce siège peu avant moi; car il a écrit à la fin : « Je crois ainsi, et j'anathématise ceux qui croient le contraire. » Si vous voulez je vous lirai le commencement de cet écrit. » Théorien, ayant ouï cette lecture, pria Nersès de lui donner une copie de l'écrit entier et l'emporta à Constantinople.

Nersès dit ensuite : « Je veux faire mon possible pour sauver mes frères, et dès aujourd'hui je commencerai à écrire des lettres à tous les évêques d'Arménie pour convoquer un concile. Je leur proposerai les passages qu'ils croient leur être favorables, puis ceux que vous m'avez cités; d'abord je prendrai le parti des Arméniens, puis je leur découvrirai leur erreur petit à petit et avec beaucoup de ménagement, et j'emploierai, pour les convaincre, l'écrit du catholique ou patriarche Jean, dont je vous ai donné copie. J'espère fermement que mes ouailles écouteront ma voix; mais, si je ne puis les ramener toutes, je ferai, avec celles qui me suivront, un décret que j'enverrai à l'empereur et au patriarche par les plus considérables de mes évêques, souscrit de ma main et de tous les évêques orthodoxes de ma dépendance, et ce décret portera, entre autres choses, que nous recevons le concile de Chalcédoine et les Pères qu'il reçoit, et que nous anathématisons ceux qu'il condamne, savoir Eutychès et Dioscore; de plus, Sévère, Timothée Élure et tous ceux qui ont attaqué ce concile. Après que ce décret aura été approuvé synodalement à Constantinople et que mes prélats seront revenus, j'irai moi-même, si l'empereur l'ordonne, lui rendre mes respects, à lui et au patriarche. »

Ayant ainsi parlé Nersès fit sortir tous ceux qui étaient dans la chambre, et, ayant le cœur serré et les yeux baignés de larmes, il dit à Théorien : « Je conjure notre pieux empereur que, quand mes évêques seront à Constantinople et auront obtenu la confirmation que j'ai dite, il fasse en sorte que



le patriarche, étant assis sur sa chaire pendant la liturgie, revêtu de ses ornements et tenant à sa main la vraie croix, donne sa bénédiction à la nation arménienne en présence de tout le clergé et de tout le peuple, et prie pour les Arméniens défunts, qui n'ont péché que par ignorance. » Théorien, attendri du sentiment que témoignait Nersès, ne put retenir ses larmes, et, après qu'ils se furent un peu remis, il lui promit de rapporter cette prière à l'empereur, pour lequel Nersès lui donna une lettre contenant qu'il recevait le concile de Chalcédoine; puis il donna sa bénédiction à Théorien en lui touchant la tête et le renvoya en paix. Ainsi Théorien, rendant grâce à Dieu de l'heureux succès de son voyage, revint à Constantinople avec l'abbé Atinan <sup>1</sup>.

Il retourna auprès de Nersès en 4472, avec deux lettres du patriarche Michel de Constantinople, l'une au nom de l'empereur. Il y avait en outre des lettres confidentielles. Il y eut une seconde conférence sur les deux natures de Jésus-Christ et sur d'autres articles, mais moins importante. Nersès se montra toujours disposé à l'union; mais il ne pouvait la conclure définitivement sans l'assemblée de tous les évêques de sa nation. Nous la verrons plus tard <sup>2</sup>.

Théorien quitta Nersès pour se rendre auprès du *catholique* ou patriarche des Syriens jacobites et avoir avec lui une conférence semblable. A Cessounium il trouva le moine Théodore qui l'attendait pour le conduire au patriarche Michel, qui demeurait dans un village nommé Saint-Balsamon. Théorien sut qu'un émir des musulmans était en embuscade sur la route pour le prendre; il en informa le patriarche des jacobites, qui lui envoya sa profession de foi et autorisa le moine Théodore à conférer là-dessus avec lui à Cessounium même. Il repousse l'erreur d'Eutychès que par l'Incarnation les deux natures se sont confondues en une. « Car nous confessons, dit-il, que la différence des natures subsiste en Jésus-Christ; nous ne disons pas que la Divinité a été changée en chair ni la

chair en Divinité, mais la Divinité est restée Divinité, et la chair est demeurée chair. Les natures paraissent donc permanentes; mais en même temps nous croyons *une nature* à cause de leur indivisibilité. » Théorien ne trouva d'inexact dans la profession de foi que cette expression *une nature*. Ce fut le sujet principal de la conférence.

Le moine Théodore, qui se piquait de philosophie, ne voulut traiter la question que d'après les doctrines d'Aristote. Théorien aussi était philosophe, mais il avait du bon sens; il répondit au moine: « Si sur tout autre sujet vous voulez discuter avec nous d'après les sages du dehors, je suis prêt; mais, quant à la foi chrétienne, si vous ne voulez pas que la discussion ait lieu d'après les définitions des théologiens de l'Église, les saints apôtres, saint Denis l'Aréopagite, saint Athanase, les saints Grégoire, le grand Basile et les autres, je ne daignerai pas, suivant votre expression, vous dire un mot. Que si vous avez tant de confiance dans votre philosophie, définissons d'abord ces quatre choses: substance, nature, hypostase et personne, d'après les saints Pères; posons ces définitions comme règles des propositions à discuter; puis nous engagerons un combat de syllogismes suivant les formes des sages du dehors. » Le moine prétendit que les définitions, aussi bien que le combat de syllogismes, devaient se faire d'après les philosophes du paganisme. « Vous auriez raison, répliqua Théorien, si les théologiens du dehors ne différaient pas des nôtres; mais, comme la différence est très-grande, vous ne devez pas agir de même. Jean Philopon, en suivant les profanes, a été chassé de l'Église comme trithéiste; beaucoup d'autres, pour la même cause, se sont écartés de la foi. Le grand Paul l'écrivit à son disciple, disant: O Timothée! gardez le dépôt, évitant les profanes nouveautés de paroles et les antithèses d'une prétendue science ou gnose que quelques-uns ayant promise, ils ont fait naufrage dans la foi. » Après ces paroles le moine Théodore se retira.

Le lendemain Élie, évêque de Cessounium, vint au logis de Théorien et dit: « J'admire pourquoi vous n'avez pas voulu disputer avec

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 22, p. 38-120. — <sup>2</sup> Ange Maï, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. 6, *Theoriani Disputatio secunda*.

notre philosophie, mais que vous ayez eu peur, tandis que vous n'avez pas eu peur d'un si grand nombre de personnes au concile d'Arménie. Sachez que nulle part il ne se trouve de nos jours une sagesse pareille à celle des Syriens; nous ne souffrirons donc pas qu'on discute d'une autre manière. Sachez, de plus, que Théodore est mon disciple, et qu'étant encore jeune il a grande envie de discuter avec vous. — Seigneur, répondit Théorien, sachez que les Romains, autant ils sont audacieux pour tout le reste, autant ils sont méticuleux quand il s'agit de transgresser les bornes des saints Pères. » Puis il montra, par les paroles de saint Grégoire de Nazianze, que les chrétiens ne doivent point apprécier les dogmes de leur foi d'après les idées de la philosophie païenne. Toutefois, par complaisance, il voulut bien argumenter à la manière d'Aristote, pour savoir au juste sur quoi les Syriens s'appuyaient. Il leur demanda donc : « Dites-vous que Jésus-Christ soit une seule substance ou deux ? — Une seule et indivisible, » répondit l'évêque. « Mais, reprit Théorien, Aristote dit-il qu'une seule et même substance peut recevoir tout ensemble les contraires, être créée et incréée ? — Nullement, » dit l'évêque. « Donc, conclut Théorien, d'après Aristote lui-même, Jésus-Christ, qui est à la fois créé et incréé, mortel et immortel, visible et invisible, n'est pas qu'une seule substance, mais deux. »

À la fin de sa conférence le moine Théodore dit : « J'espère de Dieu que le scandale d'une nature sera ôté du milieu de nous et que nous recevrons le quatrième concile, ainsi que le Pape Léon, pourvu que les Romains ne nous obligent point d'anathématiser Sévère, attendu que c'est de lui que nous tenons toute notre liturgie. Je dis cependant : Aussitôt que le catholique des Arméniens aura envoyé dans la capitale pour faire confirmer synodalement ce qui est de la foi, le nôtre y enverra également pour achever ce qui plaît à Dieu <sup>1</sup>. »

Théorien était, au reste, un excellent catholique et très-ami des Latins; on le voit

par une de ses lettres à des prêtres montagnards. « Je vous conseille avant tout, leur dit-il, de ne point accueillir les contentions, car nous n'avons point cette coutume, ni l'Église de Dieu; mais cherchez la paix, conservant la paix de Jésus-Christ, qui a fait une les deux choses. Aimez les Latins, vos frères en Jésus-Christ, car ils sont orthodoxes et enfants de l'Église catholique et apostolique comme nous. S'il s'élève des questions, comme il est d'ordinaire, elles ne blessent pas la foi; car tout est bon si nous le faisons pour la gloire de Dieu. Dans la coutume des ecclésiastiques latins, non plus que dans la nôtre, il n'y a rien qui s'écarte de l'honnêteté et de la convenance; mais tout a un but excellent et une intention sainte. A ceux donc qui ont l'intelligence tout est bien; aux autres tout est scandale et achoppement <sup>1</sup>. »

Il y eut un concile à Tarse en 1177, dans le même but de la réunion; il fut présidé par le patriarche Grégoire, neveu de saint Nersès. Il exhorta fortement ses compatriotes à se réunir avec l'Église catholique, attendu que ce n'était pas elle qui s'était séparée d'eux, mais eux d'elle. Depuis cette séparation ils ont été sans roi, sans prince, la proie des nations étrangères, et même, quand ils ont eu des princes ou des rois, ce n'était le plus souvent que pour augmenter la confusion de l'Église et du royaume.

Le fond des actes est le même que dans la conférence avec Théorien. Quant à l'usage de célébrer l'office devant la porte des églises, le concile convient que c'est un abus; mais il en reporte l'origine au refus des Grecs d'admettre dans leurs églises les Arméniens réfugiés, ce qui fit prendre à ceux-ci, et finalement aux autres, la coutume de prier devant la porte.

Quant à la demande des Grecs que les Arméniens célébrassent désormais le saint Sacrifice avec du pain fermenté, le concile répond : « Sur cet article nous engageons votre révérence, ce qui d'ailleurs est très juste, à vous accorder avec le Siège apostolique de Pierre et avec notre humilité, et à rétablir ainsi par votre soumission la loi de la cha-

<sup>1</sup> Ange Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. 6, *Theoriani Disput. cum Syris Jacobitis*.

<sup>1</sup> Ange Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. 6, p. 414. *Theoriani Disput. cum Syris Jacobitis*.



rité ; car non moins que vous ils sont les disciples de cette tradition apostolique, ceux avec qui nous consacrons le pain azyme dans le sacrifice de Jésus-Christ. Que si Dieu vous donne assez d'humilité pour vous accorder en ceci avec nous, notre devoir à nous sera, pour qu'il n'y ait plus aucun obstacle à l'unité de l'Église, de mêler de l'eau au vin pur, à la gloire de Dieu. » Enfin le concile demande formellement aux Grecs d'offrir le très-saint Sacrifice avec du pain azyme, suivant la vraie tradition de la grande Église de Rome et de la nôtre <sup>1</sup>.

Quant à l'état politique des Arméniens il avait subi bien des révolutions. Pendant que les sultans seldjoukides dominaient sur la grande Arménie les montagnes de la Cilicie et de la Comagène se peuplaient d'Arméniens qui abandonnaient leur patrie pour se soustraire au joug des infidèles. En 1072 un certain Abelkarib était prince de Tarse, et Oschin, qui avait abandonné la province d'Artsak, possédait le fort de Lampron, auprès de Tarse ; ils étaient sujets ou vassaux de l'empereur de Constantinople. Un autre Arménien, nommé Vasil, fonda une petite souveraineté à Kesoun et fit beaucoup de mal aux musulmans des environs par ses fréquentes incursions. Il soutint dans toutes leurs guerres les autres seigneurs arméniens qui possédaient des forteresses dans les montagnes de la Cilicie et de la Mésopotamie, fit alliance avec les princes francs d'Antioche et fonda une souveraineté considérable. Il mourut en 1112, sans laisser d'enfants, et fut remplacé par un certain Vasil Degha, qui fut dépouillé en 1116 par Baudouin, comte d'Édesse. Vasil se retira alors à Constantinople, où il fut fort bien traité par l'empereur.

Vers l'an 1080, peu après le meurtre de Kakig II, dernier roi de la race des Pagrati-des d'Arménie, un certain Roupen, qui était parent de ce malheureux prince, rassembla quelques-uns de ses compatriotes et vengea sur les Grecs l'assassinat du roi d'Arménie. Soutenu par les chefs arméniens de ces contrées, il se rendit indépendant et fixa sa résidence dans la forteresse de Pardserpert, si-

tuée dans les gorges du mont Taurus, où il fonda une petite souveraineté qu'il transmit à ses descendants.

Son fils, Constantin I<sup>er</sup>, lui succéda l'an 1093, fit de nouvelles conquêtes sur les Grecs et s'empara du fort de Vahga, près de Tarse, où il transporta son séjour. Quand les croisés traversèrent la Cilicie pour entrer en Syrie Constantin fit alliance avec eux et leur fournit de grands secours de vivres pendant qu'ils étaient occupés au siège d'Antioche. Il mourut après un règne de cinq ans. Son fils, Thoros ou Théodore I<sup>er</sup>, lui succéda l'an 1100 ; il suivit constamment la même politique que son père et fut toujours l'allié des princes chrétiens de Syrie, qui lui fournirent souvent des secours dans les guerres qu'il entreprit contre les Grecs et les sultans seldjoukides de l'Asie Mineure. Cette dynastie des Roupéniens, s'alliant aux Lusignans de Chypre, régnera jusqu'à l'extinction de l'Arménie politique, et son dernier roi, Léon ou Livon II, viendra mourir à Paris l'an 1393 <sup>1</sup>.

Ainsi, pour en revenir à la conférence de Théorien et au concile de Tarse, dans la seconde moitié du douzième siècle les Arméniens s'unissaient dans la foi orthodoxe aux Grecs de Constantinople, qui, par l'organe de leur empereur, demandaient à se réunir plus étroitement à l'Église romaine ; car, vers ce même temps, l'empereur de Constantinople envoya une troisième ambassade au Pape Alexandre. Un des grands de l'empire grec, en qualité d'apocrisiaire, vint trouver le Pape à Bénévent, lui offrit des sommes immenses et lui parla en ces termes : « L'empereur, mon maître, désire depuis longtemps et ardemment d'exalter et d'honorer l'Église romaine, sa mère, et votre personne ; mais maintenant, voyant que l'empereur Frédéric, son avocat, qui, par son office, devrait la protéger et la défendre contre les autres, s'en fait l'adversaire et le persécuteur, il veut d'autant servir et secourir cette même Église ; et pour que s'accomplisse de nos jours cette parole de l'Évangile : « Il n'y aura qu'un bercail et qu'un Pasteur, » il désire unir et soumettre son Église grecque à la même Église romaine,

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 22, col. 197-206.

<sup>1</sup> Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. 1, p. 387 et seqq.

comme on sait que cela était anciennement, pourvu que vous vouliez lui rendre ses droits. Il vous prie donc que, l'adversaire de ladite Église étant déjà privé de la couronne impériale à raison du schisme, vous la lui rendiez à lui-même, comme la raison et la justice le demandent. Pour l'accomplissement, tout ce que vous jugerez nécessaire, soit en argent, soit en troupes, il est prêt à le fournir sans délai, suivant votre bon plaisir. »

Le Pape, par le conseil des cardinaux et des nobles romains, répondit : « Nous rendons grâces à l'empereur, votre maître, comme à un très-cher prince et à l'heureux fils du bienheureux Pierre, pour sa fréquente et affectueuse visite et pour les témoignages de sa bonne volonté envers l'Église romaine. C'est pourquoi nous recevons avec plaisir ses affectueuses paroles et voulons admettre avec une bonté paternelle ses demandes, dans tout ce que nous pouvons selon Dieu; mais ce qu'il demande touchant l'empire est si important, si difficile et si dangereux, que les décrets des Pères ne nous permettent pas d'y consentir, puisque, par le devoir de notre charge, nous devons être les auteurs et les conservateurs de la paix. » Il congédia ainsi l'ambassadeur avec tout l'argent qu'il avait apporté, et le fit suivre par deux cardinaux qu'il envoya à l'empereur Manuel <sup>1</sup>.

L'empereur des Grecs ne voyait que soi et les Grecs; mais le Pape avait des vues plus hautes et plus grandes. Chef de l'Église universelle, père et pasteur de l'humanité chrétienne, il voit l'humanité entière, il y voit surtout l'ensemble des rois et des peuples chrétiens. Si Frédéric, le plus puissant de ces rois, le défenseur titulaire de l'Église, tourne son épée contre elle, le Père commun des rois et des peuples espère toujours que ce fils emporté finira par reconnaître sa faute. Pour hâter cette conversion il emploie tous les moyens : les prières, les conseils, les remontrances, les bons procédés, mais aussi les menaces et les châtiments. La Providence y travaille de son côté.

Le principal auteur du schisme, l'antipape Octavien, tomba malade à Lucques vers la fête

de Pâques 1164 et y mourut, impénitent et excommunié, le mercredi d'après l'octave, 22 avril. On disait cependant qu'il avait demandé un prêtre catholique, mais que les schismatiques l'empêchèrent d'approcher. Les chanoines de la cathédrale et ceux de Saint-Frigidien refusèrent de l'enterrer chez eux, déclarant qu'ils abandonneraient leurs églises plutôt que d'y mettre le corps d'un schismatique qu'ils croyaient enseveli dans les enfers. Il fut donc enterré dans un monastère hors de la ville. Il avait usurpé le nom de Pape quatre ans et demi. On porta à l'empereur sa chapelle et on lui mena ses chevaux; car c'était tout le bien qui lui restait. Quelques-uns disaient que l'empereur pensait revenir à l'unité de l'Église, mais il n'en fut rien. Des quatre cardinaux qui avaient formé le schisme, le cardinal Imar, évêque de Tusculum, était mort; l'antipape Octavien venait de mourir; il ne restait plus que Jean de Saint-Martin et Gui de Crème. Ils craignirent, s'ils reconnaissaient le Pape Alexandre, qu'il ne voulût pas les recevoir, ou que, s'il les recevait, il ne les traitât comme Innocent II avait traité les cardinaux de Pierre de Léon. C'est pourquoi, ayant appelé les schismatiques d'Italie et d'Allemagne qui étaient venus aux funérailles d'Octavien, ils élurent pour antipape le cardinal Gui de Crème, l'un des deux, sous le nom de Pascal III, et envoyèrent aussitôt à l'empereur, qui était en Allemagne, pour faire confirmer l'élection. L'empereur le fit, et, ajoutant au schisme un nouveau crime, jura sur les Évangiles qu'il reconnaîtrait toujours pour Papes légitimes Pascal et ses successeurs, Alexandre et les siens pour schismatiques, et il fit faire le même serment sacrilège à tous les ecclésiastiques qu'il put y obliger. Pascal fut ordonné par Henri, évêque de Liège, le dimanche 26 avril, et usurpa le nom de Pape trois ans. Le Pape Alexandre pleura la mort d'Octavien, considérant la perte irréparable de son âme, et reprit sévèrement les cardinaux qui s'en réjouissaient <sup>1</sup>.

A Rome, Jules, cardinal-évêque de Préneste ou Palestrine, vicaire du Pape Alexandre,

<sup>1</sup> *Acta*, apud Baron., ann. 1170, n. 54.

<sup>1</sup> *Acta*, apud Baron., ann. 1164.



mourut, et on mit à sa place Jean, cardinal-prêtre du titre de Saint-Jean et de Saint-Paul. Il fit tant par ses exhortations qu'il ramena à l'obéissance d'Alexandre la plus grande partie du peuple romain, moyennant des sommes d'argent considérables que donnèrent ceux qui étaient demeurés fidèles au Pape. Les Romains donc promirent avec serment de reconnaître le Pape Alexandre; ils établirent un nouveau sénat qui était à sa dévotion; ils remirent entre les mains de son vicaire l'église de Saint-Pierre et le comté de Sabine, que les schismatiques occupaient avec les forces de l'empereur. Ainsi, la ville de Rome étant presque tout entière revenue à l'obéissance d'Alexandre, le cardinal-vicaire assembla à Saint-Jean de Latran les plus affectionnés, tant clercs que laïques, avec lesquels il résolut de le rappeler, et il lui envoya en France une députation pour cet effet. Le Pape en délibéra avec les évêques et les cardinaux qui étaient auprès de lui à Sens, et, quoiqu'il y eût de grandes difficultés, toutefois, de l'avis du roi de France et du roi d'Angleterre et des évêques du pays, il rendit au cardinal-vicaire une réponse certaine de son retour et se pressa de faire les préparatifs de son voyage. On rapporte à cette occasion la lettre de l'archevêque de Rouen aux évêques et aux abbés de sa province, par laquelle il les exhorte à donner au Pape un subside pour l'entretien de sa maison, dans l'espérance prochaine de son rétablissement à Rome et de la fin du schisme<sup>1</sup>.

Des événements politiques survenus en Italie facilitèrent le retour du Pape Alexandre à Rome. Les Lombards, même ceux qui avaient tenu pour l'empereur Frédéric, se voyaient tyrannisés de plus en plus par les magistrats et les commandants impériaux. Vainement ils lui en demandèrent justice lors de son voyage, en 1164. Dès lors les villes de Lombardie commencèrent à se réunir en congrès; Vérone, Vicence, Padoue et Trévise s'engagèrent réciproquement par serment à se soutenir dans l'entreprise de restreindre les droits de l'empire et de les réduire à ceux qu'avaient exercés les empe-

reurs orthodoxes, prédécesseurs de Frédéric. Les confédérés se promettaient également et de résister à toute usurpation du monarque et de reconnaître les prérogatives qui lui appartenaient de droit<sup>1</sup>. Les Vénitiens s'engagèrent aussi dans cette ligue. Dès lors elle se crut assez forte pour faire cesser les vexations des gouverneurs allemands et mit en fuite les officiers de l'empereur les plus odieux au peuple. Aussitôt Frédéric, rassemblant ceux des Lombards en qui il mettait le plus de confiance, s'avança sur le territoire de Vérone pour le dévaster. La ligue véronaise mit, de son côté, son armée en campagne et l'envoya courageusement au-devant de lui. Frédéric s'aperçut bientôt que les Lombards qu'il conduisait ne le suivaient que contre leur gré. Effrayé de se trouver entre leurs mains, il abandonna son camp avec précipitation et s'enfuit devant les Véronais. Depuis cette époque toutes les cités lui furent également suspectes, et, comme le marquis, les comtes et les capitaines étaient les ennemis naturels des villes libres, il fit alliance avec eux, et il logea dans leurs forteresses ses meilleurs soldats allemands<sup>2</sup>. Ce fut après cet humiliant échec que Frédéric vint à la conférence de Saint-Jean-de-Lône, où ses ruses politiques ne réussirent pas mieux.

Quant au Pape Alexandre, après la fête de Pâques 1165, qui fut le 4 avril, il quitta Sens et vint à Paris, puis à Bourges, où saint Thomas de Cantorbéry, qui l'avait accompagné jusque-là, lui fit ses derniers adieux. De Bourges le Pape vint à Clermont, au Puy en Velay, et enfin à Montpellier, où il demeura jusqu'à la Notre-Dame d'août. Il en partit dans l'octave de la fête, et après une navigation assez dangereuse, il arriva à Messine. Guillaume, roi de Sicile, l'ayant appris à Palerme, où il était, donna ordre que le Pape, qu'il reconnaissait pour son père et son seigneur, fût traité avec l'honneur convenable et lui envoya de magnifiques présents. Il fit armer une galère rouge pour la personne du Pape et quatre autres pour les évêques et les cardinaux, et envoya un ar-

<sup>1</sup> *Acta*, apud Baron., ann. 1164, n. 48.

<sup>2</sup> *Ibid.*, *Vita Alex. III.*, par le card. Aragon. — <sup>2</sup> Acerbus Morena, apud Muratori. *Acta*, apud Baron. *Vita Alex. III.*

chevêque et d'autres seigneurs pour conduire le Pape jusqu'à Rome. Alexandre partit de Messine au mois de novembre, passa par Salerne et Gaëte; puis, par l'embouchure du Tibre, arriva à Ostie, où il passa la nuit. Le lendemain matin les sénateurs, avec les nobles et une grande multitude de clergé et de peuple, sortirent de Rome, vinrent le recevoir, et, portant des branches d'olivier, le conduisirent avec joie jusqu'à la porte de Latran, où tout le reste du clergé l'attendait, revêtu solennellement. Les Juifs s'y trouvèrent aussi, portant leur loi sur leurs bras, suivant la coutume, les gonfaloniers avec leurs enseignes, les écuyers, les secrétaires, les juges et les avocats. Ainsi, marchant en procession et chantant à deux chœurs, ils le conduisirent au palais patriarcal de Latran. C'était le 21 novembre 1165. Trois jours après le Pape écrivit au frère du roi de France, Henri, archevêque de Reims, et à ses suffragants, pour leur faire part de son arrivée à Rome, marquant qu'il avait évité dans son voyage de grands périls de la part de ses ennemis. C'étaient l'empereur et les schismatiques qu'il protégeait<sup>1</sup>.

Cependant les villes libres de Lombardie continuaient leurs préparatifs pour défendre leur liberté et celle de l'Eglise. Les Véronais et les Padouans se rendirent maîtres des passages des montagnes par lesquels ils s'attendaient à voir descendre l'empereur. C'était en 1166. A la fin de l'automne Frédéric, avec une armée considérable, pénétra en Italie par des passages où on ne l'attendait pas. Toutefois il n'osa combattre les Lombards; au contraire, dans les comices qu'il fit assembler à Lodi, au mois de novembre, il promit de redresser les injustices dont les communes se plaignaient, et, après avoir accueilli leurs députés d'une manière favorable et les avoir congédiés avec des témoignages de bienveillance, il s'avança vers Ferrare et Bologne, sans livrer de combat. Il voulait auparavant diviser les cités les unes contre les autres. Le contraire arriva<sup>2</sup>.

Les Véronais, toujours plus vexés par les

ministres impériaux, envoyèrent des députés à toutes les villes qui partageaient leurs souffrances. On s'assembla, le 7 avril 1167, dans un monastère. A cette diète assistèrent des députés de Crémone, de Bergame, de Brescia, de Mantoue et de Ferrare. Depuis la destruction de leur ville les Milanais étaient dispersés dans quatre bourgades où les ministres impériaux les traitaient à peu près comme des ilotes. Les députés de toutes les villes, se souvenant de la valeureuse résistance des Milanais, promirent d'engager leurs concitoyens à relever les murailles de Milan et à protéger ce peuple jusqu'à ce qu'il se fût mis en état de se défendre lui-même. Par un serment de confédération les villes contractèrent une alliance de vingt ans; elles s'engagèrent à s'assister réciproquement contre quiconque voudrait attaquer les privilèges dont elles étaient en possession depuis le règne de Henri IV jusqu'à l'avènement de Frédéric, et elles promirent de plus de contribuer à la compensation des dommages que les membres de la ligue pourraient éprouver en défendant leur liberté<sup>1</sup>.

Cependant, à cause même de la proposition qu'on avait faite de rebâtir leur ville, les Milanais dispersés dans leurs quatre bourgades étaient dans des transes continuelles. Leurs ennemis, les Pavésans, par exemple, dans une demi-journée de marche, pouvaient les surprendre et les exterminer; chaque nuit pouvait être marquée par le massacre et l'incendie. La consternation était à son comble lorsque, le matin du 27 avril 1167, ils virent arriver les bannières de Bergame, de Brescia, de Crémone, de Mantoue, de Vérone et de Trévise; ces bannières étaient suivies des milices de chacune de ces villes, et ces milices apportaient des armes pour les distribuer aux Milanais. Tous les habitants des quatre bourgades, hommes, femmes, enfants s'assemblent aussitôt et s'avancent vers la ville détruite; les hommes pleuraient de joie, les femmes et les enfants poussaient des cris d'allégresse. On assigne à chaque troupe une portion des remparts, on déblaye les fossés, on relève les murailles avant de songer

<sup>1</sup> *Acta*, apud Baron., 1165. *Vita*, apud Muratori. Pagi. — <sup>2</sup> *Vita Alex. III*, par le card. Arag. Acerb. Morena. Otton de Saint-Blaise.

<sup>1</sup> Muratori, *Antiq. Ital.*, t. 4, p. 261.



à rebâtir les maisons. Les troupes de la ligue lombarde ne se retirent que quand les Milanais sont en état de repousser les insultes de leurs ennemis et de résister à un coup de main<sup>1</sup>.

Ce qui détermina puissamment les Italiens à cette entreprise, ce fut l'excommunication et la déposition de l'empereur Frédéric prononcées par le Pape Alexandre. Nous le voyons par deux lettres de Jean de Salisbury. Dans l'une il représente Frédéric, pour avoir persécuté l'Église, déchu de sa dignité d'auguste et réduit à souhaiter de n'avoir jamais possédé l'Italie, qu'il ne pouvait plus retenir. Dans l'autre il dit : « Le Pontife romain ayant attendu longtemps en patience le tyran teutonique pour l'exciter à pénitence, et ce schismatique continuant d'ajouter péchés à péchés, le vicaire de Pierre, établi de Dieu sur les nations et les royaumes, a délié les Italiens et tous les autres du serment de fidélité par lequel ils lui étaient engagés, à cause de l'empire ou du royaume, et lui a ainsi enlevé presque toute l'Italie. Il lui a ôté également la dignité royale, l'a frappé d'anathème, et a défendu, par l'autorité de Dieu, qu'il ait à l'avenir aucune force dans les combats, qu'il remporte la victoire sur aucun chrétien, ou qu'il ait nulle part ni paix ni repos, jusqu'à ce qu'il fasse de dignes fruits de pénitence. En quoi il a suivi l'exemple de Grégoire VII, son prédécesseur, qui, de notre temps, a déposé de même l'empereur Henri dans un concile romain. Et cette sentence a sorti son effet ; le Seigneur paraît l'avoir confirmée, portée qu'elle est par le privilège de saint Pierre ; car, à cette nouvelle, les Italiens, se détachant de lui, ont rebâti Milan, expulsé les schismatiques, ramené les évêques catholiques et adhéré unanimement au Saint-Siège<sup>2</sup>. » Ainsi parle Jean de Salisbury. On voit que la déposition de Frédéric n'était point définitive, mais plutôt suspensive jusqu'à résipiscence.

Lorsque la ville de Milan fut ruinée, en 1162, l'archevêque, Hubert de Pirovane, se retira auprès du Pape Alexandre, le suivit en

France, revint avec lui en Italie, et mourut à Bénévent, le 28 mars 1166, après avoir été vingt ans archevêque de Milan. Il eut un saint pour successeur, le cardinal Galdin, né à Milan, de la noble famille des Vavasseurs de Sale. Ayant été instruit des saintes lettres et élevé dans le clergé de la grande église, il en fut archidiaque sous l'archevêque Ribalde et sous Hubert, son successeur. Il fut toujours attaché à ce dernier et le suivit dans son exil, ce qui donna lieu au Pape Alexandre de connaître son mérite, en sorte que, quand ils furent de retour en Italie, il appela Galdin à Rome, du consentement de l'archevêque, qui était à Bénévent, et au mois décembre 1165 il l'ordonna prêtre-cardinal de Sainte-Sabine. Tous les jours saint Galdin demandait à Dieu, avec beaucoup de larmes, le rétablissement de sa patrie. Après la mort de Hubert, le clergé de Milan, qui était dispersé, ne pouvant procéder à l'élection d'un archevêque, le Pape appela le trésorier Algise, de la famille des Pirovans, le cardinal Galdin et les autres de ce clergé qu'il put trouver. A leur prière il sacra saint Galdin archevêque de Milan, le 8 mai 1166. Il tint ce siège dix ans, jour pour jour. Quand il eut appris que Dieu avait exaucé ses prières et que la ville de ses pères était rebâtie, il se mit en chemin pour y retourner avec la qualité de légat du Pape, et, pour éviter les partisans de l'empereur, il s'embarqua en habit de pèlerin et vint par mer à Venise ; puis, entré en Lombardie, il reprit le costume et les marques d'évêque. Quand il fut près de Milan tous les citoyens et le clergé vinrent au-devant de lui, le reçurent avec une joie extrême, et le conduisirent, au milieu de la jubilation universelle, jusqu'à la basilique de Saint-Ambroise. C'était le 3 septembre 1167.

Les difficultés étaient grandes ; saint Galdin se montra plus grand que les difficultés. Les biens de son Église étaient devenus la proie d'usurpateurs puissants ; il sut leur arracher cette proie. Les ennemis avaient ruiné le palais épiscopal ; il le rebâtit plus magnifiquement qu'il n'avait jamais été. Affligé d'infirmités fréquentes et pour ainsi dire continuelles, il surpassait néanmoins tous

<sup>1</sup> *Acta S. Galdini*, 18 avril. — <sup>2</sup> Joan. Sarisb., l. 2, *epist.* 89 et 210. Labbe, t. 10, p. 1450. Mansi, t. 22, p. 33.

ses clercs par son exactitude à la psalmodie, aux veilles et aux oraisons. Sachant qu'il n'est rien de durable en ce monde, toujours il pensait à la mort, suivant cette parole du Sage : « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez point à jamais. » Il avait reçu de Dieu un tel don de la parole que, quand il parlait au peuple du culte divin, ce n'était pas un homme, mais l'Esprit de Dieu qui semblait parler en lui. Il aimait tellement les pauvres qu'il paraissait ne vivre que pour eux. D'une humilité si profonde que quelques-uns le méprisaient, il était d'une fermeté invincible contre les superbes. Il répara les maux du schisme dans sa province et sacra presque tous ses suffragants. Il eut la consolation, entre autres, de ramener à l'obéissance du Pape légitime la ville de Lodi, d'en chasser l'évêque schismatique et d'y sacrer saint Albert, que les Lodesans honorent le 4 juillet. Saint Galdin est honoré lui-même le 4 avril <sup>1</sup>.

L'année 1160 l'Italie envoya au ciel un autre saint évêque, saint Ubald, évêque de Gubbio, ville de l'État ecclésiastique, non loin d'Ancône. Il était issu d'une famille noble, à Gubbio même. Devenu orphelin de père, tout jeune encore, il fut élevé dans l'école de la cathédrale et y fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. L'étude des divines Écritures eut toujours pour lui beaucoup de charmes. Lorsqu'il fut en âge de penser à un établissement on lui proposa des partis considérables ; mais il les refusa tous, résolu de passer sa vie dans un pieux célibat. Dieu le préserva de la contagion du vice et le fortifia contre les mauvais exemples de plusieurs de ses compagnons d'étude. Ne pouvant, à la fin, supporter certains abus qu'il voyait tolérer, il quitta l'école de la cathédrale et entra dans celle d'une autre église de la ville, où il acheva ses études.

L'évêque de Gubbio, qui eut bientôt connu son mérite, le nomma prieur du chapitre de sa cathédrale, afin qu'il pût réformer plusieurs désordres qui régnaient parmi les chanoines. Saint Ubald se prépara

à cet important ouvrage par le jeûne, la prière et d'autres exercices de piété. Il gagna d'abord trois des chanoines qui paraissaient mieux disposés que les autres et leur persuada de vivre avec lui en communauté. Leur exemple ne tarda pas à faire impression sur tout le chapitre.

Saint Ubald alla, quelque temps après, visiter des chanoines réguliers renommés pour leur sainteté ; ils étaient dans le territoire de Ravenne et avaient pour instituteur Pierre de *Honestis*, homme de grande vertu. Le saint passa trois mois avec eux pour bien connaître la discipline qu'ils observaient. Il prit leur règle, qui lui parut fort sage, l'apporta à Gubbio, et vint à bout de la faire suivre par tout son chapitre.

La maison canoniale et le cloître ayant été consumés par un incendie, il regarda cet événement comme une occasion que Dieu lui présentait pour se décharger de son prieuré et se retirer dans quelque solitude. Il prit sa route vers le désert de Font-Avellane. Il y trouva Pierre de Rimini, auquel il communiqua le dessein qu'il avait de quitter le monde ; mais ce grand serviteur de Dieu lui dit que son dessein était une tentation, et l'exhorta fortement à retourner à son église parmi ses frères pour continuer d'y faire du bien en suivant sa première vocation. Ubald revint à Gubbio, où il rétablit les bâtiments de son chapitre, qui devint plus florissant que jamais.

L'évêque de Pérouse étant mort en 1126, notre saint fut élu d'une voix unanime pour remplir son siège. Il n'en eut pas plus tôt appris la nouvelle qu'il alla se cacher dans un lieu fort retiré, en sorte qu'il fut impossible de le découvrir. Après le départ des députés de Pérouse il se rendit à Rome ; il s'y jeta aux pieds du Pape Honorius II, le conjura avec larmes de le dispenser de l'épiscopat, et employa les raisons les plus pressantes pour obtenir cette grâce. Honorius se laissa fléchir et lui accorda ce qu'il demandait ; mais il le nomma lui-même évêque de Gubbio en 1128, et donna ordre au clergé de la ville de procéder à son élection suivant la forme ordinaire. Il fit la cérémonie de son sacre au commencement de l'année suivante.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 18 avril, et 4 juillet.



Le nouvel évêque parut animé d'un esprit vraiment apostolique. Mort au monde et à lui-même, il vivait dans une mortification de tous ses sens. Il était infatigable dans les travaux de la pénitence et dans ceux du ministère épiscopal, sobre, humble, sincère, plein de compassion pour tout le monde. Mais entre les vertus qui le caractérisaient on distinguait principalement la patience avec laquelle il supportait les injures et les affronts. En voici un trait.

Pendant qu'on réparait les murailles de Gubbio il arriva que les ouvriers empiétèrent sur la vigne du saint ; il leur représenta doucement le tort qu'ils lui faisaient et les pria de cesser. L'inspecteur des travaux ne lui répondit que par des insultes ; puis, le poussant avec brutalité, il le fit tomber dans un tas de mortier. Le bon évêque se releva en silence et se retira sans faire la moindre plainte ; mais le peuple, indigné de l'outrage fait à son pasteur, demanda qu'on lui fit justice en bannissant le coupable, en confisquant ses biens et en démolissant sa maison.

L'évêque apaisa doucement le tumulte en réclamant la connaissance de cette affaire, comme pour punir plus sévèrement le coupable. Le malheureux inspecteur est amené devant l'évêque, qui lui demande s'il est prêt à se soumettre à ses ordres. Le coupable, touché de repentir, répond qu'il subira tout, même la peine de mort. L'évêque témoigne de la défiance et renouvelle sa question, attendu que la sentence serait bien dure. Le coupable, prosterné à ses pieds, proteste avec les plus horribles serments qu'il est prêt à tout faire et à tout souffrir. Tout le monde était dans l'étonnement et dans l'attente. Alors le saint évêque, se levant de son siège, s'approcha de l'homme prosterné à terre et lui dit : « Embrassez-moi, mon fils, et que le Seigneur vous pardonne ce péché, ainsi que tous les autres ! »

Le bon pasteur oubliait le soin de sa propre vie dès que quelques-uns de ses diocésains se trouvaient en danger. Ayant appris un jour qu'il s'était élevée une sédition dans la ville, que l'on avait pris les armes avec fureur et que déjà il y avait eu beaucoup de sang répandu, il courut à l'endroit où étaient

les combattants ; il se jeta entre eux et tomba au milieu des épées nues. Les mutins, le croyant mort, quittent aussitôt les armes, s'abandonnent à la plus vive douleur, s'arrachent les cheveux, et s'accusent tous d'être les meurtriers de leur évêque et de leur père. Le saint, après avoir remercié Dieu de la cessation du tumulte, calma les frayeurs du peuple en l'assurant qu'il était non-seulement plein de vie, mais qu'il n'avait pas même reçu de blessure.

En 1155 l'empereur Frédéric venait de prendre et de saccager Spolète ; il menaçait Gubbio d'un traitement semblable. Le saint, qui avait une tendresse de père pour son troupeau, alla au-devant du vainqueur, désarma sa colère et obtint la grâce de son peuple. Frédéric lui fit même de riches présents, se recommanda à ses prières et lui demanda humblement sa bénédiction.

Les deux dernières années de sa vie ne furent qu'un tissu de maladies cruelles, qu'il supporta avec une patience héroïque. Le jour de Pâques de l'année 1160 il fit un effort pour se lever et dire la messe ; il prononça même un discours sur la vie éternelle. Au sortir de la cathédrale on le transporta dans un appartement qu'il avait auprès de l'église de Saint-Laurent. Il y resta jusqu'à la fête de l'Ascension, pour se préparer à la mort. Il se fit ensuite reporter à l'évêché, où il continua d'instruire son clergé et son peuple, qui venaient le visiter et lui demander sa bénédiction. Enfin, ayant reçu les sacrements de l'Eglise, il mourut le 16 mai 1160, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire.

Les habitants des provinces voisines assistèrent en foule à ses funérailles et furent témoins d'un grand nombre de prodiges qui s'opérèrent à son tombeau. Ce spectacle remplit tous les cœurs d'une tendre dévotion et y ranima les plus vifs sentiments de Christianisme. L'esprit de charité étouffa les divisions et les animosités ; on oublia les injures reçues, et l'union fut rétablie entre les villes que de longs différends avaient aigries les unes contre les autres. A Gubbio même ce fut toute l'année un jubilé continu ; tous les jours les habitants, hommes et femmes, venaient en procession à son tombeau avec des

cierges allumés; ceux qui ne pouvaient y venir eux-mêmes s'y faisaient porter. Les rues, illuminées, retentissaient partout de cantiques d'allégresse; on ne s'entretenait que de saint Ubald. Il y eut surtout comme une effusion de charité envers les pauvres et les malades. Ce n'étaient plus les pauvres qui demandaient l'aumône, mais on les priaient de vouloir bien accepter quelque chose. On vit bien des fois jusqu'à deux cents et même trois et quatre cents pauvres à qui on servait à manger dans l'église. Pour l'amour de leur saint les habitants de Gubbio étaient prêts à tout donner. Leur charité passa en proverbe.

La vie de saint Ubald, avec les nombreux miracles qu'il fit avant et après sa mort, fut écrite avec beaucoup de fidélité par Tébalde, son successeur, et dédiée à l'empereur Frédéric<sup>1</sup>.

Tandis que Milan, sous son archevêque, saint Galdin, sortait de ses ruines, l'empereur Frédéric assiégeait Ancône, dont l'empereur de Constantinople s'était emparé moyennant de grandes sommes d'argent qu'il avait données aux citoyens. Une autre armée allemande, commandée par Rainald et Christian, archevêques élus de Cologne et de Mayence, marchait sur Rome pour y introduire l'antipape Pascal et en chasser le Pape Alexandre. Bientôt l'alarme fut grande dans Rome parce que les Allemands s'étaient rendus maîtres de toutes les villes d'alentour, et, ne pouvant prendre Rome par force, ils essayèrent de la gagner par argent, en sorte que plusieurs d'entre le peuple, cédant à leurs largesses, jurèrent fidélité à l'antipape Pascal et à l'empereur Frédéric.

Le Pape Alexandre, de son côté, exhortait les Romains à lui demeurer fidèles et à ramener les villes voisines; il leur offrit même de l'argent pour cet effet; mais il ne put rien gagner sur ce peuple, qui, feignant de vouloir plaire aux deux partis, n'était fidèle à aucun. Or Alexandre avait reçu de Sicile un secours d'argent considérable; car le roi Guillaume I<sup>er</sup>, surnommé le Mauvais, était mort à Palerme, sa capitale, le dernier jour

d'avril 1166, après avoir régné douze ans, et avait laissé pour successeur son fils, âgé de douze ans, nommé aussi Guillaume et depuis surnommé le Bon. Le père, en mourant, laissa au Pape 40,000 livres sterling, et le fils lui en envoya encore autant l'année suivante. C'était une monnaie d'Angleterre dès lors très-connue. Ce fut vers le même temps que l'empereur Manuel envoya au Pape la seconde ambassade que nous avons déjà vue.

En 1167 les Romains sortirent au nombre de quarante mille, le 27 mai, qui était la veille de la Pentecôte, et attaquèrent Tusculum, qui tenait pour l'empereur Frédéric. Christian, archevêque élu de Mayence, l'ayant appris, vint camper auprès des Romains avec ses troupes, composées de Flamands et de Brabançons; mais elles étaient prêtes à fuir quand Rainald, chancelier de l'empereur et archevêque élu de Cologne, vint au secours et battit les Romains en sorte que, suivant une chronique, il y en eut huit mille tués, quatre mille pris, et le reste fut mis en fuite. D'autres chroniqueurs rapportent que le nombre des morts et des prisonniers fut beaucoup plus grand ou beaucoup plus petit; il en est tel qui ne met que quinze cents morts et dix-sept cents prisonniers<sup>1</sup>. Cette victoire des Allemands arriva le lundi de la Pentecôte. A cette nouvelle l'empereur leva le siège d'Ancône, après s'être fait payer une certaine somme par les habitants, pour couvrir son honneur, et marcha sur Rome, où il arriva le 16 juillet. Le lendemain il attaqua le château Saint-Ange et ensuite l'église de Saint-Pierre, où il fit mettre le feu, ce qui obligea de la rendre. Alors le Pape Alexandre quitta le palais de Latran et se retira avec les cardinaux et leurs familles dans les forteresses des Frangipanes. Le jeune roi de Sicile lui envoya deux galères, avec de l'argent, pour le tirer des mains de l'empereur; elles arrivèrent à Rome par le Tibre; mais le Pape les renvoya et prit seulement l'argent, qu'il distribua dans Rome pour encourager le peuple à défendre la ville.

L'empereur, voyant qu'il ne pouvait la

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 16 mai.

<sup>1</sup> Voir dans Muratori, *Annali d'Italia*, ann. 1167.



prendre de force, s'adressa aux évêques et aux cardinaux qui étaient venus le trouver de la part du Pape et leur fit dire : « Si vous pouvez persuader à Alexandre de renoncer au pontificat, sans préjudice de son ordination, je ferai que Pascal y renonce aussi, et on élira pour Pape un troisième. Alors je donnerai à l'Église une paix solide et je ne me mêlerai plus de l'élection du Pape ; je rendrai aux Romains tous leurs prisonniers et tout ce qui se trouvera de butin fait sur eux. » Cette proposition parut très-favorable au peuple de Rome, fatigué de la guerre ; ils dirent tout d'une voix qu'il fallait l'accepter, et qu'Alexandre, pour racheter ses citoyens, aurait dû faire encore plus que de renoncer au pontificat ; mais les évêques et les cardinaux, après en avoir délibéré, répondirent unanimement à Frédéric : « Il ne nous appartient pas de juger le souverain Pontife que Dieu a réservé à son jugement ; car, comme l'atteste l'Écriture, le disciple n'est pas au-dessus du maître. » Après quoi, de concert avec eux, le Pape sortit de Rome en habit de pèlerin. Il passa successivement à Terracine, à Gaëte, à Bénévent, où il était dès le 22 août, et où les cardinaux le rejoignirent.

Cependant l'antipape Pascal, qui était à Viterbe, attendant l'arrivée de l'empereur, s'approcha de Rome et célébra la messe solennellement à Saint-Pierre, le dimanche 30 juillet. Le mardi suivant, jour de Saint-Pierre-aux-Liens, il couronna dans la même église l'empereur Frédéric et l'impératrice Béatrix, son épouse, avec des couronnes d'or ornées de pierreries. Alors les Romains, voyant qu'ils ne pouvaient plus tenir contre l'empereur, en sorte qu'ils n'osaient même passer le Tibre, résolurent de traiter avec lui et lui prêtèrent serment de fidélité, promettant de reconnaître Pascal pour Pape. Toutefois les Frangipanes et quelques autres nobles qui avaient dans Rome des tours et des maisons fortes, difficiles à prendre si promptement, n'entrèrent point dans ce traité. Pour recevoir le serment des autres l'empereur envoya au delà du Tibre des commissaires, entre lesquels était Acerbo Moréna, citoyen de Lodi et juge de la cour impériale, qui a écrit l'histoire de son temps, continuée par son fils Otton.

L'empereur Frédéric semblait triompher de l'Église et de son chef ; mais le fléau de Dieu était proche. Le lendemain même, deuxième jour d'août, après un peu de pluie, survint un coup de soleil qui causa dans l'armée impériale une mortalité effroyable. A peine pouvait-on suffire à enterrer ceux qui mouraient chaque jour, et on voyait tomber morts ceux qu'on avait vus marcher le matin dans les rues. Les personnages les plus distingués de l'armée et de l'empire furent victimes de ce fléau ; l'empereur vit périr son propre cousin, Frédéric, duc de Rothenbourg, fils du roi Conrad ; Guelfe, duc de Bavière ; Rainald, archichancelier, archevêque élu de Cologne ; les évêques de Liège, de Spire, de Ratisbonne, de Werden ; les comtes de Nassau, d'Altemont, de Lippe, de Sulzbach, de Tubingue ; plus de deux mille gentilshommes, et un nombre de soldats proportionné à celui de ces victimes illustres. L'empereur se retira d'auprès de Rome, avec ses troupes mourantes et découragées ; mais le fléau de Dieu le suivit le long de la route.

Saint Thomas de Cantorbéry, ayant appris la nouvelle de cette retraite honteuse de Frédéric par le bruit qui en courait en France, écrivit au Pape Alexandre pour le prier de lui en apprendre la vérité et pour l'en féliciter. Il compare cette défaite à celle de Sennachérib et semble ne plus regarder Frédéric comme prince<sup>1</sup>. Il conclut ainsi : « Qui osera désormais, tenant en terre la place de Jésus-Christ, se soumettre à la volonté des princes, pour la confusion de l'Église, en ne punissant pas les coupables ? L'ose qui voudra ; ce ne sera pas moi, pour ne pas m'attirer la peine du coupable, en dissimulant la juste punition. »

Cependant l'empereur Frédéric, ayant perdu ses troupes et voyant les villes de Lombardie liguées contre lui, ne savait comment se tirer d'Italie. Dans cette extrémité il écouta le conseil d'un Chartreux qui avait été très-familier auprès de lui, mais l'avait quitté à cause du schisme. Ce religieux lui représenta qu'il n'aurait jamais de paix s'il

<sup>1</sup> L. 2, *epist.* 22.

ne se réconciliait avec l'Église, et obtint de lui qu'il manderait le prieur de la grande chartreuse, l'abbé de Cîteaux et l'évêque de Pavie, qu'il avait chassé, et qu'il promettrait de suivre en tout leur conseil, pourvu qu'ils prissent sur eux le serment qu'il avait fait de ne jamais reconnaître le Pape Alexandre. Cette proposition donna bien de la joie à tous ceux qui l'apprirent, et les Lombards commencèrent à s'adoucir, espérant la conversion de Frédéric.

Le prieur de la chartreuse se mit donc en chemin avec l'évêque de Pavie et Geoffroi, évêque d'Auxerre, qui avait été abbé de Clairvaux, et que l'abbé de Cîteaux envoyait à sa place parce qu'il était gravement malade, et ils envoyèrent devant un religieux, pour savoir de l'empereur le lieu et le temps de la conférence. Cependant le marquis de Montferrat avait traité avec le comte de Maurienne, son parent, et avait obtenu de lui qu'il donnerait passage à l'empereur. Alors ce prince, se trouvant en sûreté, répondit qu'il était inutile que les prélats vinssent, à moins qu'ils n'amenassent avec eux visiblement un ange du Ciel ou qu'ils n'eussent le pouvoir de faire des miracles, comme de guérir des lépreux ou de ressusciter des morts. Ainsi ils s'en retournèrent. L'empereur se retira donc au mois de mars 1168, mais de nuit et déguisé en valet, et, passant par le comté de Bourgogne, il revint en Allemagne<sup>1</sup>.

Cette retraite ou cette fuite de l'empereur encouragea puissamment les villes de Lombardie liguées contre lui pour défendre leur liberté commune et celle de l'Église. Non contentes d'avoir rebâti Milan, elles résolurent de fonder une nouvelle ville à l'entrée du pays pour s'opposer aux premiers efforts des Allemands. Ce dessein fut exécuté le 1<sup>er</sup> mai 1168. Les Lombards fondèrent la nouvelle ville au confluent du Tanaro et de la Bormida, deux des plus grandes rivières qui découlent des montagnes à la droite du Pô. En l'honneur du Pape, chef de leur ligue et père des fidèles, ils la nommèrent Alexandrie. Ses remparts, formés de boue et liés

avec de la paille, lui firent donner le surnom, qu'elle garde encore, d'Alexandrie de la Paille<sup>1</sup>. Ses fondateurs l'entourèrent d'un large fossé, dans lequel ils firent entrer l'eau des deux rivières voisines, et, pour la rendre tout d'un coup peuplée et puissante, ils y transportèrent tous les habitants des villages environnants, entre autres de Marengo; ils leur bâtirent des maisons; ils les autorisèrent à se constituer un gouvernement libre et républicain; ils leur assurèrent tous les privilèges pour lesquels ils combattaient eux-mêmes, et ils engagèrent le souverain Pontife à fonder en leur faveur un nouvel évêché.

Dès la première année Alexandrie put mettre en campagne une armée de quinze mille combattants de toutes armes. L'année suivante ses consuls allèrent trouver le Pape Alexandre à Bénévent, lui offrant leur ville en propriété, à lui et à l'Église romaine, de qui ils la rendirent tributaire<sup>2</sup>. C'est sans doute un spectacle curieux de voir, d'un côté, l'empereur des Allemands pillant, brûlant, détruisant les villes, pour opprimer et anéantir les peuples, et, d'un autre côté, ces mêmes peuples, ayant à leur tête le chef de l'Église catholique, rebâtir les villes détruites, fonder une nouvelle ville et un nouveau peuple, et lui donner un nom qui éternise à jamais leur amour pour l'Église et la liberté.

L'antipape Gui de Crème était toujours à Saint-Pierre de Rome; mais il mourut cette année (1168), le 20 septembre, après avoir porté le nom de Pascal quatre ans et cinq mois. Son parti élut à sa place Jean, abbé de Strum, élu évêque d'Albane, et le nomma Calixte III.

La mort de l'antipape Gui de Crème était pour l'empereur Frédéric une occasion naturelle de se réconcilier à l'Église; mais, outre la difficulté pour un esprit superbe d'avouer ses torts, Frédéric avait alors quelque espérance de voir un souverain puissant se détacher du Pape légitime Alexandre pour reconnaître l'antipape impérial. Ce souverain était le roi normand d'Angleterre, Henri II.

<sup>1</sup> Joann. Sarisb., l. 2, *epist.* 66, et Moréna, apud Baron., ann. 1168.

<sup>1</sup> *Romualdi Salernitani Chron.*, p. 213. — <sup>2</sup> *Acla*, apud Baron. *Vita Alex.* III. Otton de Saint-Blaise, etc.



Nous avons vu avec quelle ardeur ce roi fit placer sur le siège de Cantorbéry son chancelier Thomas Becket; nous avons vu quelle sainte vie Thomas de Cantorbéry mena dès lors. La bonne intelligence entre le roi et le saint archevêque était fort utile au royaume et à l'Église; malheureusement elle ne dura guère.

Dès l'an 1163 l'archevêque se démit de la dignité de chancelier, qu'il n'avait gardée jusque-là que par complaisance; cette démission déplut au roi et il en témoigna son mécontentement. En second lieu Henri s'appropriait les revenus des évêchés et des autres bénéfices lorsqu'ils étaient vacants, et il différait longtemps d'y nommer afin de garder le temporel dans ses mains; en quoi il imitait quelques-uns de ses prédécesseurs. C'était un abus que toutes les lois proscrivaient et contre lequel l'archevêque Thomas s'éleva avec force. En troisième lieu l'archevêque s'opposait aux entreprises des juges laïques, qui, au mépris des immunités de l'Église anglicane, citaient les personnes ecclésiastiques à leur tribunal. Enfin l'archevêque montra un zèle intrépide contre les officiers ou seigneurs qui opprimaient l'Église et usurpaient ses biens: Telles furent les sources des brouilleries qui s'élevèrent entre le roi et l'archevêque de Cantorbéry, et qui finirent par le martyre du second.

Henri exigea que les évêques fissent serment de maintenir toutes les coutumes du royaume. Thomas vit bien que, sous le nom de coutumes, qui d'ailleurs n'étaient ni énumérées, ni définies, le prince entendait des abus notoires et des injustices criantes. Aussi, dans l'assemblée générale des évêques qui se tint à Westminster, déclara-t-il qu'il ne ferait le serment qu'avec la clause : *Sauf notre ordre*, c'est-à-dire sauf les droits de l'épiscopat, clause qui se trouvait d'ailleurs dans le serment de fidélité. C'était donc une chose toute simple et toute naturelle; néanmoins le roi s'en montra tellement irrité qu'il quitta brusquement l'assemblée sans saluer les prélats. Un seul évêque, plus courtisan que les autres, avait dit de son chef qu'il observerait les coutumes royales de bonne foi. Le saint archevêque lui fit de grands reproches

d'avoir changé de son propre mouvement la clause dont ils étaient tous convenus. Un autre évêque, pour se réconcilier avec le roi, dont il avait perdu les bonnes grâces, lui conseilla de diviser les prélats pour affaiblir l'archevêque; ce qui eut lieu. Plusieurs évêques se laissèrent gagner ou intimider l'un après l'autre et promirent individuellement d'obéir à la volonté du roi. L'archevêque, à l'insu duquel ils faisaient ces promesses si peu épiscopales, resta avec un petit nombre que la crainte obligeait encore à se cacher. Le roi, de son côté, s'efforçait de gagner l'archevêque par promesses et par caresses; plusieurs des grands s'entremettaient pour les réconcilier et représentaient au prélat les obligations qu'il avait au roi, les maux que produirait leur division, et l'imprudence qu'il y avait de tout perdre pour un petit mot; car il ne s'agissait que de cette clause : *Sauf notre ordre*. Un abbé cistercien, entre autres, le pressait, disant qu'il avait charge du Pape de le faire consentir au désir du roi, et que ce prince avait assuré avec serment qu'il ne voulait que sauver son honneur devant les grands par quelque apparence de consentement de la part du prélat. Enfin Thomas alla trouver le roi à Oxford et lui promit de changer ce mot qui le choquait. Le roi parut fort radouci; mais il voulait qu'il lui promît l'observation des coutumes publiquement, dans l'assemblée des évêques et des seigneurs.

Sur la fin de janvier (1164) de l'année suivante il se tint à cet effet une assemblée à Clarendon. Le roi y pressa l'archevêque d'exécuter la promesse, qu'il avait faite à Oxford, d'approuver les coutumes royales sans y ajouter la restriction : *Sauf notre ordre*; mais l'archevêque, craignant, et non sans raison, que, si on accordait au roi ce qu'il désirait, il ne gardât pas de mesure dans l'exécution et l'extension des prétendues coutumes, ne pouvait se résoudre à les accorder. Cependant les évêques de Salisbury et de Norwich, craignant les effets de l'ancienne indignation du roi, priaient l'archevêque avec larmes d'avoir pitié de son clergé et de ne pas s'exposer à la prison, son clergé à être détruit et eux à perdre la vie. Il était

encore pressé par deux comtes très-puissants dans le royaume, qui disaient que, s'il n'acquiesçait à la volonté du roi, celui-ci les contraindrait d'user de violence, ce qui attirerait au roi et à eux une infamie éternelle. Richard, maître des Templiers, homme d'un grand nom, vint à la charge pour la troisième fois et avertit l'archevêque de prendre garde à lui et d'avoir pitié du clergé. Il leur semblait à tous voir les épées déjà levées sur sa tête. C'est que le roi, doux comme un agneau quand il était calme, était pire qu'un lion dans sa colère. L'archevêque se rendit enfin à leurs conseils et à leurs prières, et s'obligea le premier à observer les coutumes royales *de bonne foi*, sans autre addition. Il y joignit le serment, promettant en parole de vérité de faire ainsi, et tous les évêques le jurèrent en la même forme.

Chose étonnante ! ce fut seulement alors que l'archevêque demanda au roi de l'informer en quoi consistaient ces coutumes. Une commission fut nommée pour les rédiger par écrit. Le lendemain elle présenta une espèce de constitution civile du clergé en seize articles dont voici les plus importants :

« Vacance avenant d'un archevêché, évêché, abbaye ou prieuré du domaine du roi, il sera en sa main, et il en recevra tous les revenus, comme domaniaux. Et quand il faudra pourvoir à cette Église, le roi en mandera les principales personnes, et l'élection se fera en sa chapelle, de son consentement et par le conseil des personnes qu'il y aura appelées de sa part. Et là même l'élu fera hommage au roi, avant que d'être sacré, promettant, sauf son ordre, de lui conserver la vie, les membres et sa dignité temporelle. » Tel est l'article 11. La coutume mentionnée dans la première partie de cet article ne pouvait remonter plus haut qu'au règne de Guillaume le Roux, qui l'avait introduite ; elle avait été abandonnée, après sa mort, par tous ses successeurs, par Henri I<sup>er</sup>, par Étienne, et dernièrement par le roi lui-même. Henri I<sup>er</sup> dit dans sa charte : « J'accorde une entière liberté à la sainte Église de Dieu, en sorte que je ne la vendrai pas ni ne la donnerai à ferme, et, à la mort d'un évêque ou abbé, je ne recevrai rien du domaine de l'Église ni de ses

hommes <sup>1</sup>. » Étienne confirma toutes les libertés de l'Église et promit qu'au décès des évêques il ne retiendrait point les églises en sa main <sup>2</sup>. Henri II confirma les privilèges et les libertés accordés par Henri I<sup>er</sup> <sup>3</sup>, et, pour plus de solennité, il signa lui-même sa charte et la posa sur l'autel <sup>4</sup>. Il trouva néanmoins que la garde des évêchés vacants donnait trop de profit pour l'abandonner. On voit, d'après les comptes de l'échiquier, que, dans sa seizième année, il avait entre les mains un archevêché, cinq évêchés et trois abbayes ; dans sa dix-neuvième année, un archevêché, cinq évêchés et six abbayes, et, dans sa trente et unième année, un archevêché, six évêchés et sept abbayes <sup>5</sup>. Ainsi donc, quand le roi présente cet article comme une ancienne coutume, c'est un mensonge contraire à la charte qu'il avait signée lui-même ; ce n'était au fond qu'une ruse normande pour confisquer la liberté, les élections et les revenus des Églises.

L'article 3 portait : « Les clercs cités et accusés de quelque cas que ce soit, étant avertis par le justicier du roi, viendront à sa cour pour y répondre sur ce qu'elle jugera à propos, en sorte que le justicier du roi enverra à la cour de l'Église pour voir de quelle manière l'affaire s'y traitera, et, si le clerc est convaincu, l'Église ne doit plus le protéger. » « Ces points, dit Lingard, ne devaient pas être appelés une ancienne coutume ; c'était, à coup sûr, une innovation. Elle renversait la loi qui subsistait invariablement depuis le règne du Conquérant, sans rétablir la jurisprudence de la dynastie anglo-saxonne. »

En un mot les principaux articles tendaient à confisquer la liberté et la juridiction de l'Église au profit du roi ; le premier, par exemple : « S'il s'élève un différend touchant le patronage et la présentation des églises, soit entre laïques, soit entre clercs et laïques, il sera traité et terminé dans la cour du roi. » Le quatrième défendait aux archevêques, évêques et autres ecclésiastiques constitués en dignité, de traverser la mer sans la permission du roi. On voulait les em-

<sup>1</sup> Ric. Hagul., 310. — <sup>2</sup> Hunt., 221. — <sup>3</sup> Spelm., 2, 51. — <sup>4</sup> Epist. S. Thom., apud Hoveden. — <sup>5</sup> Madox, 209-212.



pêcher de porter des plaintes au Pape sur l'asservissement des églises par les dominateurs normands. Le huitième article tendait au même but : « Les appellations doivent aller de l'archidiacre à l'évêque, de l'évêque à l'archevêque, et, si l'archevêque manque à faire justice, on doit venir enfin au roi pour terminer l'affaire par son ordre dans la cour de l'archevêque, en sorte qu'on n'aille point plus avant sans le consentement du roi. »

A la lecture de ces articles et d'autres semblables l'archevêque Thomas fut pénétré de douleur. Le roi lui demandait, ainsi qu'aux évêques, d'y mettre leurs sceaux pour plus grande sûreté. L'archevêque, dissimulant sa douleur pour ne pas affliger le roi, répondit au nom de tous que, encore qu'ils fussent résolus à le faire, la chose était assez importante pour prendre un petit délai et la faire avec plus de décence, après y avoir un peu pensé. Il prit toutefois un exemplaire de la constitution, l'archevêque d'York en prit un autre, et le roi prit le troisième pour le mettre dans les archives du royaume. Saint Thomas se retira ainsi pour aller à Winchester.

Pendant le chemin il s'émut une contestation parmi les gens de sa suite ; les uns disaient que l'archevêque n'avait pu faire autrement vu la circonstance du temps ; les autres témoignaient leur indignation de ce que la liberté ecclésiastique périssait par la fantaisie d'un seul homme. Un de ceux-ci, qui portait la croix du prélat, parlait avec plus d'ardeur que les autres, se plaignant que la puissance séculière troublait tout, que l'on n'estimait plus que ceux qui avaient pour les princes une complaisance sans bornes, et il conclut en ces termes : « Que deviendra l'innocence ? qui combattra pour elle après que le chef est vaincu ? Quelle vertu a gardé celui qui a perdu la constance ? — A qui en voulez-vous, mon fils ? » lui demanda tout à coup l'archevêque. « A vous-même, reprit le porte-croix, à vous qui avez aujourd'hui perdu votre conscience et votre réputation, laissant un exemple odieux à la postérité, quand vous avez étendu vos mains sacrées pour promettre l'observation de ces coutumes détestables. » Le saint archevêque dit en soupirant : « Je m'en repens, et profondément ; j'ai

horreur de ma faute, et je me juge désormais indigne des fonctions du sacerdoce et d'approcher de Celui dont j'ai si lâchement trahi l'Église. Je demeurerai dans la tristesse et le silence jusqu'à ce que j'aie reçu l'absolution de Dieu et du Pape. » Dès lors il se suspendit du service de l'autel et s'imposa pour pénitence des jeûnes et des vêtements rudes, et peu de jours après il envoya au Pape en diligence<sup>1</sup>.

Ce fut ainsi un simple porte-croix qui releva le saint archevêque de sa chute momentanée ; c'était comme le chant du coq qui réveilla et fit pleurer saint Pierre. Quant au fond de la question même, écoutons Bossuet : « Cependant Henri II, roi d'Angleterre, se déclare l'ennemi de l'Église ; il l'attaque au spirituel et au temporel, en ce qu'elle tient de Dieu et en ce qu'elle tient des hommes ; il usurpe ouvertement sa puissance, et il met la main dans son trésor, qui enferme la substance des pauvres ; il flétrit l'honneur de ses ministres par l'abrogation de leurs privilèges et opprime leur liberté par des lois qui lui sont contraires. Prince téméraire et malavisé, que ne peut-il découvrir de loin les renversements étranges que fera un jour dans son État le mépris de l'autorité ecclésiastique et les excès inouïs où les peuples seront emportés, quand ils auront secoué ce joug nécessaire ! Mais rien ne peut arrêter ses emportements ; les mauvais conseils ont prévalu, et c'est en vain qu'on s'y oppose ; il a tout fait fléchir à sa volonté, et il n'y a plus que le saint archevêque de Cantorbéry qu'il n'a pu encore ni corrompre par ses caresses, ni abattre par ses menaces. » Ainsi parle Bossuet dans le panégyrique qu'il a fait du saint<sup>2</sup>.

Le Pape Alexandre, qui était à Sens, avait déjà appris d'ailleurs ce qui était arrivé de fâcheux à saint Thomas lorsqu'il reçut ses envoyés et ses lettres. Il le consola dans sa réponse, lui envoya l'absolution qu'il demandait, mais en lui faisant remarquer qu'il y a une grande différence entre une faute d'ignorance ou de nécessité, telle que la sienne, et un péché complètement volon-

<sup>1</sup> *Vita*, apud Baron., ann. 1164. — <sup>2</sup> T. 16, p. 586, édit. de Versailles.

taire, l'exhortant du reste à reprendre ses fonctions et à s'acquitter courageusement des devoirs d'un bon pasteur. Mais le roi d'Angleterre fut ontré de colère quand il apprit que l'archevêque voulait revenir contre la convention faite à Clarendon et quand il vit lui-même qu'il refusait en sa présence d'apposer son sceau à l'acte qui y avait été dressé. Le roi commença à le charger de grandes exactions et il parut qu'il en voulait même à sa vie <sup>1</sup>.

On s'étonnera peut-être que dès le commencement de cette querelle tout le monde craignait pour la vie de l'archevêque; c'est que l'on connaissait le caractère de Henri II. En voici quelques traits. « Il était éloquent, affable, facétieux, joignant à la dignité de prince toutes les manières d'un gentilhomme; mais sous ce dehors trompeur il cachait un cœur capable de descendre aux plus vils artifices et de se jouer de son propre honneur, de sa propre véracité. Nul ne pouvait croire à ses assertions ni se fier à ses promesses; il justifiait ses habitudes de duplicité par la maxime « qu'il vaut mieux se repentir de ses paroles que de ses actions, être coupable de fausseté que de faire échouer ses entreprises favorites »... » S'il était pour quelques-uns de ses favoris un maître plein de bonté, c'était aussi l'ennemi le plus vindicatif. Son tempérament ne pouvait supporter la contradiction. Quiconque hésitait à servir sa volonté, quiconque osait traverser ses désirs était, dès l'instant, marqué comme sa victime et poursuivi avec toute l'ardeur d'une vengeance inexorable. Sa colère était la frénésie d'un insensé; sa furie, celle d'une bête féroce. Au milieu de ses accès de rage ses yeux se remplissaient de sang, ses regards paraissaient enflammés, sa langue vomissait des torrents d'injures et d'imprécations, ses mains portaient sa vengeance sur tout ce qu'il pouvait atteindre. Dans une occasion Humet, son ministre favori, se risquait à lui présenter quelques notes en faveur du roi d'Écosse; Henri s'emporta sur-le-champ. Il appela Humet traître, arracha son bonnet, détacha son épée, déchira ses vête-

ments, enleva la couverture de son lit, et, ne pouvant faire un plus grand dommage, s'assit par terre et se mit à ronger les nattes de paille du plancher <sup>1</sup>. » Ainsi parle un historien anglais, Lingard, d'après les auteurs mêmes qui vécurent à la cour du roi <sup>2</sup>.

Le saint archevêque Thomas, voyant donc qu'il ne pouvait plus faire aucun fruit dans son Église, voulut passer en France pour aller trouver le Pape et s'embarqua secrètement; mais il fut rejeté par le vent contraire, et le roi ayant appris qu'il avait voulu sortir sans congé en fut encore plus irrité contre lui. Cependant Rotrou, évêque d'Évreux, travaillait à réconcilier le roi et l'archevêque, et, comme le roi ne voulait rien écouter sans la confirmation des coutumes, l'archevêque envoya au Pape comme pour le prier de les confirmer, mais en effet pour l'en faire juge, en décharger sa conscience sur son supérieur et apaiser ainsi le roi. Le Pape ne se laissa pas surprendre et refusa de confirmer les coutumes.

Le roi, voyant donc qu'il n'avancait rien de ce côté-là, entreprit, par le conseil de gens malintentionnés, de faire passer la légation d'Angleterre à Roger, archevêque d'York, de tout temps jaloux de Thomas. Le Pape le refusa une première fois, ne voulant pas ôter à l'Église de Cantorbéry cet ancien privilège; mais, le roi lui ayant envoyé une seconde députation sur ce sujet, le Pape craignit qu'un refus absolu ne l'irritât trop et que Thomas lui-même ne ressentit les effets de son indignation. C'est pourquoi, tenant ferme pour le refus des coutumes, il accorda à Roger le titre de légat, mais avec des restrictions qui le rendaient presque inutile; car il ne soumettait ni la personne de Thomas ni son diocèse à la personne du nouveau légat, et il avait tiré parole que les lettres de légation ne seraient point rendues à Roger sans un nouveau consentement de sa part. C'est ce que l'on voit par ses lettres à Thomas, dont la première est datée du 5 mars à Sens <sup>3</sup>.

Par cette lettre et par une autre encore il l'exhorte à se conduire envers le roi avec

<sup>1</sup> Apud Baron., ann. 1164. — <sup>2</sup> Giral., p. 783, 784. Petr. Ples., *epist.* 66.

<sup>1</sup> Petr. Ples., *epist.* 66. S. Thom., l. 1, *epist.* 44 et 45. — <sup>2</sup> Lingard, *Hist. d'Angl.*, t. 2. — <sup>3</sup> S. Thom., l. 1, *epist.* 4, 5, 43.



grande circonspection et à faire tous ses efforts pour recouvrer les bonnes grâces de ce prince, sans préjudice de la liberté de l'Église. « Gardez-vous bien, ajoute-t-il, d'user d'aucune rigueur contre le roi ni son royaume jusqu'à Pâques prochain. Dieu nous donnera alors un meilleur temps, et nous pourrons, vous et moi, agir plus sûrement en cette affaire. » Il semble qu'Alexandre prévoyait la mort de l'antipape. Il écrivit aussi au roi d'Angleterre, l'exhortant à abandonner ses coutumes contraires à la liberté de l'Église par la considération du jugement de Dieu et par les punitions que Dieu a exercées contre les rois qui ont entrepris sur le sacerdoce <sup>1</sup>.

Toutefois le différend s'envenimait de plus en plus. On venait tous les jours rapporter au roi que l'archevêque n'observait point les coutumes jurées; d'autres se plaignaient que, appuyé de son crédit, il les avait dépouillés de leurs biens, et les courtisans, jaloux, exagéraient son ingratitude après tant de bienfaits du roi. On empoisonnait même ses vertus et le changement de ses mœurs. Son zèle pour la justice était traité de cruauté; son application à procurer l'utilité de l'Église était avarice; c'était par orgueil qu'il méprisait l'estime du monde pour ne s'attacher qu'à la volonté de Dieu; c'était témérité de vouloir soutenir les droits de son siège au delà de ses prédécesseurs. Il ne pouvait rien dire ni rien faire qui ne fût mal interprété. Enfin on persuada au roi que sa puissance allait s'anéantir si celle de l'archevêque continuait de croître, et que, s'il n'y donnait ordre, il n'y aurait plus à l'avenir de roi en Angleterre que celui qui serait élu par le clergé et autant qu'il plairait à l'archevêque <sup>2</sup>.

Le roi le fit donc citer à Northampton, où il appela, par un ordre tout exprès, tous les prélats et les seigneurs du royaume. Les évêques, à l'exception de deux, s'y montrèrent serviles, courtisans, particulièrement l'évêque Gilbert Foliot, de Londres. Ils condamnèrent leur primat sur plusieurs chefs d'accusation portés contre lui par le roi, accusa-

tions qui ressemblaient plus aux chicanes d'un plaideur normand qu'aux procédés dignes d'un monarque. Il lui réclama, entre autres, une somme considérable qu'il lui devait, disait-il, comme chancelier; mais il était notoire que, dans son sacre, il avait été déclaré, de la part du roi, libre de tous les engagements qu'il avait à la cour.

Le lundi 12 octobre le bruit se répandit, et on le dit à l'archevêque lui-même, que, s'il se présentait à la cour du roi, il serait tué ou mis en prison. Comme il ne se sentait pas encore assez préparé au martyre il suivit l'avis d'une personne pieuse qui lui conseilla de dire, le lendemain, une messe votive en l'honneur de saint Étienne, premier martyr. Le mardi matin les évêques vinrent le trouver, alarmés du bruit qui courait, et ils lui conseillèrent lâchement de se soumettre en tout à la volonté du roi, disant que sans cela on l'accuserait de parjure dans cette cour, comme ayant violé le serment de fidélité qu'il avait fait au roi, en refusant d'observer les coutumes qu'il avait même jurées par un serment particulier. Il leur répondit : « Mes frères, le monde, vous le voyez, frémit contre moi; mais ce qui m'est le plus sensible, c'est que vous m'êtes vous-mêmes contraires. Quand je me tairais les siècles futurs raconteront comment vous m'avez abandonné dans le combat. Vous m'avez déjà jugé pendant deux jours de suite, moi qui suis votre archevêque et votre père, et je conjecture encore par vos discours que vous êtes prêts à me juger dans le for séculier, non-seulement au civil, mais au criminel. Or je vous défends à tous, en vertu de l'obéissance et sous peine de perdre votre ordre, d'assister au jugement où on prétend me juger, et, de peur que vous ne le fassiez, j'en appelle à l'Église romaine. Que si les séculiers mettent les mains sur moi, je vous ordonne de même d'employer pour ma défense les censures ecclésiastiques. Sachez, au reste, que, encore que le monde frémisses, que l'ennemi s'élève, qu'il brûle mon corps, toutefois, avec l'aide de Dieu, je ne céderai point mon troupeau. »

A ces paroles d'un courage vraiment apostolique l'évêque de Londres se hâta de ré-

<sup>1</sup> S. Thom., l. 1, *epist.* 42. — <sup>2</sup> *Vita quadrip.*, c. 24.

pondre par une lâcheté ; il appela aussitôt de cette sentence de l'archevêque, et ils le quittèrent tous pour se rendre à la cour. Seulement il y en eut deux qui demeurèrent encore quelque temps avec lui pour le consoler et l'encourager secrètement, savoir, Henri, évêque de Winchester, et Joscelyn de Salisbury.

Aussitôt que les évêques se furent retirés saint Thomas entra dans l'église et célébra la messe de saint Étienne, portant même le pallium, quoiqu'il ne fût pas fête ; puis, l'ayant ôté, ainsi que la mitre, et gardant le reste de ses ornements, avec la chape pontificale par-dessus, il alla à la cour ; mais, sachant le péril où il était, il prit sur lui secrètement l'Eucharistie. A la porte de la chambre où le roi l'attendait il prit la croix de la main de celui qui la portait devant et entra ainsi, suivi des évêques. Robert, évêque d'Hereford, s'offrit à lui servir de porte-croix ; mais il répondit : « Il faut que je la porte moi-même ; c'est ma sauvegarde, et elle me fait voir sous quel prince je combats. » L'évêque de Londres lui dit au contraire : « Si le roi vous voit entrer armé il tirera contre vous son épée, et vous verrez alors de quoi vous servent vos armes. — Je m'en remets à Dieu ! » dit l'archevêque. L'évêque courtisan ajouta : « Je vois bien que vous ne quitterez pas votre entêtement. »

Le roi, sachant que l'archevêque venait avec sa croix, se retira dans une autre chambre, et l'archevêque s'assit seul d'un côté, et les évêques devant lui. Un héraut appela tous les prélats et les seigneurs, et on proposa, de la part du roi, une grande plainte contre l'archevêque, de ce qu'il était ainsi entré dans la cour du prince portant sa croix, pour lui faire affront. Tous prirent le parti du roi et traitèrent le saint pontife de traître, d'ingrat et de parjure, criant hautement contre lui. Les assistants furent saisis d'horreur ; Roger, archevêque d'York, sortit en disant à deux de ses clercs qu'il trouva là : « Retirons-nous de céans ; il ne nous convient pas de voir ce qu'on va faire à l'archevêque de Cantorbéry. »

Alors des huissiers, avec leurs baguettes, descendirent à grand bruit de la chambre où

était le roi et se tournèrent vers le saint archevêque, en étendant les mains et le regardant d'un air menaçant. Tous ceux qui étaient présents firent le signe de la croix. Barthélemi, évêque d'Exeter, se jetant aux pieds du saint, lui dit : « Mon père, ayez pitié de vous et de nous ! Nous allons tous périr aujourd'hui à cause de vous ! » En effet il y avait ordre du roi que quiconque demeurerait avec l'archevêque serait jugé ennemi public et puni de mort. On disait aussi que les évêques de Salisbury et de Norwich, qui étaient demeurés, allaient être menés au supplice pour être mutilés, et ils priaient aussi l'archevêque de les sauver ; mais le saint répondit à l'évêque d'Exeter : « Retirez-vous d'ici, vos pensées ne sont pas de Dieu. »

Les évêques, séparés des seigneurs par la permission du roi, délibérèrent entre eux. Leur embarras était extrême ; il fallait encourir l'indignation du roi ou condamner leur archevêque pour crime, conjointement avec les seigneurs, ce qui leur paraissait manifestement contraire aux canons. Enfin, après avoir bien cherché comment ils se tireraient de cette fâcheuse nécessité, ils résolurent d'appeler l'archevêque devant le Pape, comme coupable de parjure, et de s'engager envers le roi à faire tout leur possible pour procurer sa déposition, à condition que le roi les déchargerait de la condamnation dont l'archevêque était menacé. Ayant pris cette résolution ils vinrent trouver le saint pontife, et l'un d'eux lui dit au nom de tous : « Jusqu'ici vous avez été notre archevêque et nous avons été tenus de vous obéir ; mais, parce que vous avez juré fidélité au roi et promis de conserver sa dignité, ce qui comprend l'observation des coutumes que vous voulez aujourd'hui détruire, nous soutenons que vous êtes coupable de parjure, et comme tel nous ne devons plus vous obéir. Nous nous mettons sous la protection du Pape et vous appelons en sa présence. » Et il lui marqua le jour. Après quoi les évêques se placèrent comme auparavant vis-à-vis de lui et demeurèrent longtemps dans un profond silence, ce qui augmenta la terreur des assistants ; car, comme le roi était enfermé avec les seigneurs pour juger le saint prélat, on tenait comme



certain qu'il allait être arrêté, s'il ne lui arrivait pis.

En effet il fut jugé parjure et traître, et, plusieurs seigneurs étant sortis d'avec le roi, Robert, comte de Leicester, dit au saint archevêque : « Le roi vous mande de venir lui rendre compte sur les chefs dont vous êtes chargé ; sinon écoutez votre jugement. — Mon jugement ! reprit le pontife en se levant avec la croix. Comte, mon fils, écoutez vous-même auparavant. Le roi m'a fait archevêque de Cantorbéry parce que je l'avais bien servi. Il l'a fait malgré moi, Dieu le sait, et j'y ai consenti pour l'amour de lui plus que pour l'amour de Dieu, qui m'en punit en ce jour. Toutefois, lorsqu'on procédait à mon élection, en présence du prince Henri et par ordre du roi, on déclara que l'on me rendait à l'Église de Cantorbéry libre et quitte de tout engagement de la cour. Je ne suis donc pas tenu de répondre sur ce sujet. » Le comte dit : « Ceci est différent de ce que l'évêque de Londres avait dit au roi. » Le saint ajouta : « Écoutez encore, mon fils. Autant l'âme est plus digne que le corps, autant devez-vous plus obéir à Dieu et à moi qu'à un roi terrestre ; d'ailleurs ni la loi ni la raison ne permettent que des enfants jugent leur père ; c'est pourquoi je décline sa juridiction et la vôtre, pour être jugé de Dieu seul, par le ministère du Pontife romain, à qui j'en appelle en présence de vous tous, et je mets sous sa protection l'Église de Cantorbéry, ma dignité et tout ce qui en dépend. Et vous, mes frères les évêques, qui obéissez à un homme plutôt qu'à Dieu, je vous appelle aussi au jugement du seigneur Pape ; et ainsi je me retire, garanti par l'autorité de l'Église catholique et du Siège apostolique. » Cela dit il éleva sa croix et sortit de l'assemblée.

Les courtisans lui dirent beaucoup d'injures, l'appelant parjure et traître ; mais, quand il fut dehors, la presse était si grande pour recevoir sa bénédiction qu'à peine pouvait-il conduire son cheval. C'étaient principalement les pauvres qui bénissaient Dieu de l'avoir délivré de ce péril ; car on le croyait déjà mort.

On le conduisit ainsi en triomphe à son logis, qui était le monastère de Saint-André.

Il ordonna de faire entrer tous les pauvres et de leur donner à manger ; toutes les salles et toutes les cours en furent pleines. Comme il dinait les évêques de Londres et de Chichester vinrent lui dire qu'ils avaient trouvé un moyen d'accommodement, savoir, de donner au roi deux terres de l'archevêché pour sûreté des sommes qu'il demandait. Le saint archevêque dit que le roi retenait déjà une terre de l'Église de Cantorbéry et qu'il s'exposerait à tout plutôt que d'y renoncer. Les deux évêques, indignés de ce qu'il repoussait ainsi leur proposition mercantile, rapportèrent au roi cette réponse, qui l'échauffa encore plus. Au même dîner la lecture de table était de la persécution du Pape Libère dans l'*Histoire tripartite* ; et sur ce passage de l'Évangile : « Quand on vous persécutera dans cette ville fuyez à une autre, » le saint prélat regarda le docteur Hébert, qui comprit de suite que sa fuite était dès lors résolue. Au sortir de la table il envoya au roi trois évêques lui demander sûreté pour sortir du royaume ; ils rapportèrent la réponse du roi, qu'il en parlerait le lendemain au concile.

Vers la nuit deux des plus grands seigneurs vinrent trouver le saint, tout en pleurs et se frappant la poitrine, l'assurant que des hommes considérables et accoutumés au crime s'étaient engagés ensemble par serment à le tuer. Cet avis déterminait l'héroïque pontife à s'enfuir, pour ne pas faire périr la cause de l'Église, qui n'était pas encore bien éclaircie. Il se fit donc préparer un lit dans l'église de Saint-André, entre deux autels ; il s'y prosterna avec quelques-uns des siens et commença à chanter des psaumes pénitentiels avec les litanies, faisant une gémissement au nom de chaque saint ; puis, étant fatigué, il se coucha, feignant de vouloir prendre du repos ; mais il se déroba secrètement et sortit un peu avant le chant du coq.

Marchant toujours de nuit, avec deux religieux et le docteur Hébert, un de ses biographes, il vint jusqu'à la mer, s'embarqua le jour des Morts, 2 novembre, dans une barque, et arriva à Boulogne, en France, lui quatrième. Il allait à pied, portant un habit blanc de moine et se faisant nommer frère Chrétien ; mais, comme il était fatigué de la mer

et peu accoutumé à marcher ainsi par la pluie et par la boue, après avoir fait un peu de chemin il se coucha par terre et dit à ses compagnons : « Il faut que vous me portiez ou que vous me cherchiez une voiture. » Ils lui trouvèrent un cheval qui n'avait ni selle ni bride, mais seulement un licou ; ils mirent un manteau dessus et l'y firent monter. Un peu après ils trouvèrent des gens armés qui demandèrent s'il était l'archevêque de Cantorbéry ; il leur répondit : « Est-ce là l'équipage de cet archevêque ? » Et ils ne le reconnurent point.

Il arriva le soir à Gravelines et se mit à table avec ses trois compagnons, qui lui donnèrent la dernière place et affectaient en tout de le faire paraître comme le moindre d'entre eux. Toutefois l'hôte remarqua qu'il se distinguait des autres par sa bonne mine et par ses manières nobles. Il était de belle taille, avait le front large, le regard sévère, le visage long, les mains belles et grandes, et il donnait aux enfants et aux gens de la maison du peu qu'il y avait sur la table. Comme le bruit s'était répandu de la fuite du saint prélat, l'hôte, ayant fait ces observations, tira sa femme à part et lui dit ce qu'il soupçonnait. La femme, impatiente, alla aussitôt voir le prélat à table, et, après l'avoir un peu regardé, elle revint en souriant dire à son mari : « C'est lui assurément. » Aussitôt il alla chercher avec empressement des noix, des pommes, du fromage, et les mit devant le frère Chrétien, qui eût mieux aimé n'être pas si bien servi. Après le souper l'hôte s'approcha de lui et ne voulut jamais s'asseoir qu'à terre, à ses pieds. Puis il lui dit : « Seigneur, je rends grâce à Dieu de ce que vous m'avez fait l'honneur d'entrer chez moi. — Et qui suis-je donc ? dit le prélat. Ne suis-je pas un pauvre frère nommé Chrétien ? » L'hôte reprit : « Assurément, quelque nom que l'on vous donne, je sais que vous êtes l'archevêque de Cantorbéry. » Le saint, ne pouvant plus dissimuler, caressa l'hôte, de peur qu'il ne le découvrit, et l'emmena le lendemain avec lui.

Or saint Thomas avait à craindre non-seulement Philippe d'Alsace, comte de Flandre, mais encore Matthieu, comte de Boulogne,

son frère ; ils étaient cousins germains du roi d'Angleterre, qui venait de leur mander que Thomas s'était enfui de son royaume comme un traître. Le saint partit donc de Gravelines avant le jour, et, ayant fait douze lieues à pied, il arriva à Clairmarais, monastère de Cîteaux, près Saint-Omer. Le même jour arrivèrent à Saint-Omer les prélats que le roi d'Angleterre envoyait au Pape ; c'est pourquoi l'archevêque partit de Clairmarais la nuit même, après matines, et se retira au monastère de Saint-Bertin.

Cependant les envoyés du roi d'Angleterre, qui étaient l'archevêque d'York avec quatre évêques, dont faisait partie celui de Londres, allèrent trouver le roi de France, Louis le Jeune, à Compiègne, et lui rendirent les lettres de leur maître portant que Thomas, ci-devant archevêque de Cantorbéry, s'était enfui de son royaume comme un traître ; c'est pourquoi il pria Louis, son seigneur, de ne pas le recevoir dans ses terres. Le roi de France se récria sur ces mots : *ci-devant archevêque*, et demanda qui l'avait déposé. Puis il ajouta : « Assurément je suis roi, aussi bien que le roi d'Angleterre, et toutefois je ne pourrais pas déposer le moindre des clercs de mon royaume. »

Le docteur Hébert et un autre de la compagnie de l'archevêque suivaient pas à pas les prélats envoyés du roi, sans qu'ils le sussent ; ces prélats les précédaient toujours d'une journée. Hébert et son compagnon vinrent donc aussi trouver le roi de France, qui connaissait et estimait Thomas dès le temps qu'il était chancelier. Il s'informa s'ils étaient de sa famille, et, l'ayant appris, il les salua par le baiser et les écouta favorablement. Quand ils lui eurent raconté, suivant l'ordre du saint prélat, l'histoire lamentable de ses peines et de ses périls, le bon prince en fut attendri et leur dit que, de son côté, le roi d'Angleterre lui avait écrit contre le prélat et ce qu'il lui avait répondu. Il ajouta : « Avant que de traiter aussi durement un homme d'un si haut rang et son ami, il devait se souvenir de ce verset : Mettez-vous en colère, et ne péchez point <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Psaume 4.



A quoi l'un des envoyés répondit : « Sire, il s'en serait peut-être souvenu s'il l'avait ouï chanter à l'office aussi souvent que vous ; » et le roi sourit. Le lendemain le roi Louis, ayant tenu conseil avec ceux qu'il avait auprès de lui, accorda au saint archevêque de Cantorbéry la paix et la sûreté de son royaume, et en congédiant ses envoyés il ajouta : « Il est de l'ancienne dignité de la couronne de France que les exilés, principalement les personnes ecclésiastiques, trouvent dans le royaume sûreté et protection. »

Les envoyés de l'archevêque se retirèrent très-contents, et, suivant leurs ordres, ils se pressèrent d'aller trouver le Pape à Sens, où les envoyés du roi d'Angleterre étaient arrivés le jour précédent.

La venue de ces derniers ébranla plusieurs cardinaux, tant par l'espérance du gain que par la crainte du trouble que la colère du roi pourrait causer dans les affaires publiques. Les uns disaient que Thomas était le défenseur de la liberté de l'Église, que sa cause était juste et qu'il fallait le soutenir ; les autres, que c'était un brouillon dont il fallait réprimer les entreprises. La prévention fut telle que ses envoyés ne purent obtenir des cardinaux d'être reçus seulement au baiser de paix. Toutefois, dès le jour de leur arrivée, ils eurent, le soir, audience du Pape, qui les écouta favorablement et fut touché jusqu'aux larmes du récit qu'ils lui firent des souffrances de l'archevêque. Il leur dit : « Votre maître a déjà acquis de son vivant la gloire du martyre. » Et, comme il était fort tard, il leur donna sa bénédiction et les renvoya à leur logis.

Le lendemain le Pape tint un consistoire avec les cardinaux, qui étaient presque tous à sa cour. On appela les envoyés de part et d'autre. Gilbert, évêque de Londres, parla pour ceux du roi d'Angleterre, mais avec si peu de mesure qu'il compara son saint archevêque à l'impie qui s'enfuit sans que personne le poursuive. « Tout beau ! » lui dit alors le Pape. L'évêque ajouta : « Voulez-vous que je l'épargne ? — Je ne dis pas, reprit le Pape, que vous l'épargniez, mais que vous vous épargniez vous-même. » L'archevêque d'York et l'évêque de Chichester parlèrent

dans le même sens que celui de Londres ; ils se montrèrent courtisans passionnés bien plus que dignes évêques. Cela fut d'autant plus étrange que le comte d'Arundel, parlant ensuite au nom des seigneurs, s'exprima avec une modestie et une discrétion qui furent louées de tout le monde. Comme les évêques avaient parlé en latin : « Nous ne savons, dit le comte, nous ne savons, nous autres gens sans lettres, ce qu'ont dit les évêques. C'est pourquoi il faut que nous diions aussi, comme nous pouvons, pourquoi nous sommes envoyés. Ce n'est ni pour disputer, ni pour injurier personne, principalement en présence de celui à qui, de droit, tout le monde est soumis. Nous sommes venus vous offrir la dévotion et l'affection de notre roi pour vous ; il a choisi pour cet effet tout ce qu'il y a de plus grand dans son royaume, et vous avez déjà, saint Père, éprouvé la fidélité du roi au commencement de votre promotion. Nous ne croyons pas qu'il y ait dans la chrétienté un prince plus religieux et plus propre à conserver la paix, en ce qui le regarde ; l'archevêque de Cantorbéry est aussi, de son côté, sage et discret ; mais quelques-uns le trouvent trop subtil, et sans la division qui est survenue entre le roi et lui, nous serions heureux sous un si bon prince et un si bon pasteur. C'est pourquoi nous vous supplions de vous appliquer à y rétablir la paix. »

Le Pape, déjà instruit d'ailleurs de la cause du différend, déclara aux envoyés du roi qu'il ne pouvait rien ordonner sur cette affaire en l'absence de l'archevêque de Cantorbéry ; mais les envoyés refusaient de l'attendre, disant qu'ils n'osaient demeurer à la cour du Pape au delà du terme prescrit par le roi, et ils pressaient le Pape de nommer un légat pour juger l'affaire en Angleterre. Le Pape était fort embarrassé ; il voyait un roi jeune et puissant, et craignait, s'il était refusé, qu'il n'embrassât le schisme, ce dont déjà les envoyés le menaçaient, particulièrement les laïques. D'un autre côté il ne pouvait se résoudre à renvoyer l'archevêque dans un pays où il était regardé comme un ennemi public et d'où il n'était sorti que comme par miracle ; il lui semblait que c'était l'en-

voyer en prison combattre contre son géolier. Les cardinaux augmentaient son embarras ; car la plupart, accoutumés à la complaisance pour les princes, voulaient que l'on accordât au roi ce qu'il demandait. Enfin le Pape tint ferme à ne rien ordonner au préjudice de l'archevêque en son absence, et les envoyés du roi, ne voulant pas l'attendre, s'en retournèrent en Angleterre sans avoir reçu la bénédiction du Pape. Ils se pressèrent même de sortir de France, où ils ne se trouvaient pas en sûreté, tant parce que l'on croyait qu'ils portaient beaucoup d'argent que parce que tout le monde était favorable à l'archevêque. Le Pape, de son côté, cassa la sentence donnée à Northampton contre lui par les évêques et les barons d'Angleterre.

Cependant saint Thomas partit de Saint-Bertin, accompagné de l'abbé du monastère et de Milon, évêque de Théroutanne, qui le conduisirent à Soissons. Le roi Louis y arriva le lendemain, et, apprenant que l'archevêque était dans la ville, il alla descendre de cheval à son logis et le visita le premier. Il lui témoigna la joie qu'il sentait de le recevoir en son royaume, lui promit sûreté, et l'obligea à recevoir de sa libéralité tout ce qui lui serait nécessaire.

Thomas partit quelques jours après, accompagné des officiers du roi, pour aller trouver le Pape à Sens ; il fut reçu froidement par les cardinaux, mais il ne laissa pas d'avoir audience du Pape, qui témoigna compatir beaucoup à ses peines et lui ordonna d'expliquer, le lendemain, en présence des cardinaux, les causes de son exil. Ce jour-là donc, étant assis le premier après le Pape, il voulut se lever, mais le Pape voulut qu'il parlât assis. Il parla donc en ces termes : « Quoique je ne sois pas fort habile, je n'ai pas toutefois assez peu de sens pour quitter sans sujet le roi d'Angleterre ; car, si j'avais voulu lui être complaisant en tout, il n'y aurait personne en ses États qui ne m'obéît absolument, et si je voulais, à présent encore, changer de conduite, je n'aurais pas besoin de médiateur pour rentrer en ses bonnes grâces ; mais, parce qu'on a obscurci en nos jours la dignité de l'Église de Can-

torbéry, j'aimerais mieux mourir mille fois que de dissimuler les maux que nous souffrons. Voyez vous-mêmes de vos yeux ce qui en est. » Alors il tira l'écrit des coutumes dont il était question et ajouta : « Voilà ce que le roi d'Angleterre a ordonné contre la liberté de l'Église ; c'est à vous de juger si on peut le dissimuler en conscience. »

L'écrit ayant été lu, tous en furent touchés, et ceux mêmes qui étaient auparavant de différents avis convinrent alors qu'il fallait secourir l'Église universelle en la personne de l'archevêque. Mais le Pape, ayant lu et relu attentivement chaque article des coutumes, entra en grande colère et reprit vivement le prélat d'y avoir consenti avec les autres évêques. Puis il ajouta : « Quoiqu'il n'y ait rien de bon dans ces articles, il y en a toutefois que l'Église peut tolérer en quelque manière ; mais la plupart sont condamnés par les anciens conciles et contraires aux saints canons. » Puis, se tournant vers l'archevêque, il ajouta : « Il faut vous traiter plus doucement, parce que vous vous êtes relevé aussitôt après votre chute et que vous avez obtenu notre absolution. C'est pourquoi nous vous la donnons encore, en considération de vos pertes et de vos souffrances. »

Le lendemain, le Pape étant assis avec les cardinaux dans une chambre plus secrète, Thomas se présenta et dit : « Je confesse que c'est par ma faute que j'ai excité ces troubles dans l'Église d'Angleterre. Je ne suis point entré dans la bergerie par la porte, mais à la faveur de la puissance séculière, quoique j'y sois entré malgré moi. Plus tard, si j'avais renoncé à l'épiscopat sur les menaces du roi, comme mes confrères voulaient me le persuader, j'aurais laissé dans l'Église un pernicieux exemple ; mais, à présent, je le fais en votre présence, et, craignant de plus fâcheuses suites de mon entrée irrégulière et de mon incapacité, je remets entre vos mains, saint Père, l'archevêché de Cantorbéry. » Aussitôt il tira l'anneau de son doigt, priant le Pape de pourvoir cette Église d'un plus digne pasteur, ce qui attendrit tous les assistants jusqu'aux larmes.

Saint Thomas se retira ensuite, et le Pape



délibéra sur ce sujet avec les cardinaux. Les uns étaient d'avis de profiter de l'occasion pour apaiser la colère du roi, en mettant un autre sujet à Cantorbéry et en pourvoyant d'ailleurs Thomas de quelque place plus convenable. Les autres ne jugeaient pas raisonnable que celui qui, pour défendre la liberté de l'Église, avait exposé ses biens, sa dignité et sa vie, fût privé de son droit au gré du roi. Ils voulaient que l'on donnât un exemple aux autres évêques de résister en pareil cas ; autrement personne n'oserait plus s'opposer à la volonté des princes, et l'état de l'Église et l'autorité du Pape seraient en péril. Ils concluaient qu'il fallait rétablir Thomas malgré tout le monde et le soutenir en toutes manières. Cet avis l'emporta, et le Pape, ayant fait rappeler le saint archevêque, lui ordonna de reprendre de sa main les fonctions de pasteur dans lesquelles il le rétablissait, lui promettant de ne l'abandonner de sa vie. « Mais, ajouta-t-il, afin que vous appreniez à mener une vie pauvre et convenable à votre état présent, je vous mets entre les mains de cet abbé, chez qui vous demeurerez jusqu'à un temps plus favorable. » C'était Guichard, abbé de Pontigni, depuis archevêque de Lyon, que le Pape avait fait venir exprès. Saint Thomas se rendit donc à Pontigni avec quelques-uns des siens ; mais il crut que, pour être digne archevêque de Cantorbéry, il fallait aussi prendre l'habit monastique, ayant lu dans les histoires qu'il n'était jamais arrivé de division dans le royaume d'Angleterre sinon quand ce siège avait été occupé par des personnes d'une autre profession. Il envoya donc au Pape, dont il reçut un habit monastique béni de sa main, de grosse étoffe et de laine écru. Ainsi l'archevêque, se trouvant à Pontigni, commença à y goûter du repos et à regarder cette retraite comme une école de vertu.

Mais la douceur de cette retraite fut troublée quelque temps après par les exilés qui venaient trouver l'archevêque ; car le roi d'Angleterre, irrité de la bonne réception que le roi de France et le Pape lui avaient faite et de la protection qu'ils lui donnaient, fit confisquer tous les biens de l'archevêque et des siens, et bannit tous ses parents, ses

domestiques et ceux qui avaient quelque liaison avec lui, et cela sans épargner ni les vieillards décrépits, ni les enfants au berceau, ni les femmes en couches. Il fit jurer à tous ceux qui étaient en âge de le faire d'aller trouver l'archevêque, en quelque lieu qu'il fût, pour l'affliger par leur présence ; enfin il défendit de prier pour lui dans l'église. Il venait donc tous les jours au saint prélat un grand nombre de ces exilés, desquels toutefois plusieurs demeurèrent en Flandre, ayant été absous par le Pape de leur serment en considération de leur sexe, de leur âge et de la rigueur de la saison. Les autres venaient à Pontigni fatiguer le saint archevêque par leurs cris et leurs plaintes des maux qu'ils souffraient pour sa cause. Ne pouvant les garder tous auprès de lui, il les envoyait en divers pays avec des lettres de recommandation, et ils trouvaient partout du secours, tant par la compassion que l'on avait d'eux que par l'indignation qu'excitait la cruauté du roi d'Angleterre. Il y eut même de ces bannis qui se trouvèrent mieux au lieu de leur exil que dans leur patrie.

Entre ceux qui furent persécutés à cause du saint archevêque on remarque la fermeté de saint Gilbert de Simpringham. On rapporta au roi que lui et les siens avaient envoyé à Thomas, en France, depuis son exil, de grandes sommes d'argent. Or, quoique ce rapport fût faux, toutefois, parce qu'on le croyait, on obligea Gilbert, tous les supérieurs et tous les procureurs de son ordre, à se présenter devant les juges du roi, pour être tous bannis s'ils étaient convaincus du fait. Les juges ayant pitié de Gilbert, dont ils connaissaient la sainteté, lui offrirent de se purger par serment de cette accusation, promettant de le renvoyer absous, lui et les siens ; mais Gilbert déclara qu'il aimait mieux aller en exil que de prêter ce serment ; car, encore qu'il sût bien qu'un serment contenant la vérité ne peut nuire à qui le fait, mais tout au plus à qui l'exige, toutefois il crut de mauvais exemple de se justifier d'une telle accusation, comme si c'eût été un crime de secourir, dans un cas pareil, un prélat souffrant pour l'Église. Comme donc il refusait le serment et que les juges n'osaient le condam-

ner, il demeura quelque temps à Londres avec les siens. Ceux-ci, se voyant à la veille d'abandonner leurs maisons pour un serment qu'ils étaient prêts à faire, étaient dans la crainte et l'affliction, pendant que Gilbert affectait de témoigner sa joie en toutes manières. Le dernier jour du terme, comme ils s'attendaient tous à être bannis, arrivèrent des messagers du roi, qui était deçà la mer, avec ordre de remettre l'affaire de Gilbert jusqu'à ce qu'il en prit par lui-même une plus ample connaissance. Aussitôt Gilbert fut renvoyé avec les siens, et alors, se voyant libre, il déclara aux juges, mais sans aucune forme de serment, que ce qu'on lui avait reproché était entièrement faux. Cette fermeté fut admirée de tout le monde. Saint Gilbert vécut encore vingt-trois ans, et mourut âgé de cent six ans, l'an 1189, 4 février, jour auquel l'Église honore sa mémoire <sup>1</sup>.

Saint Thomas, de son côté, touché de ce que les siens souffraient à cause de lui, commença à Pontigni de mener une vie plus pénitente. Outre le cilice qu'il portait continuellement et les disciplines qu'il se faisait souvent donner en secret, il ordonna au moine qui le servait à table de lui donner tous les jours, sans que l'on s'en aperçût, avec les mets délicats qu'on lui servait, la portion de la communauté, ayant résolu d'en faire sa seule nourriture. Ainsi pendant quelques jours il ne vécut que de légumes secs et insipides, suivant qu'on l'observait alors dans l'ordre de Cîteaux; mais cette nourriture, si différente de celle à laquelle il était accoutumé de jeunesse, lui causa une grave maladie, et il fut obligé de revenir à des aliments plus convenables.

Cependant on portait des paroles de paix entre le Pape et le roi d'Angleterre pour tenir une conférence où l'on traitât de la paix. Le roi dit qu'il s'y trouverait, mais à condition que Thomas n'y serait point, qu'autrement il ne verrait pas le Pape même. Thomas, au contraire, manda au Pape de ne pas entrer sans lui en conférence avec le roi. « Je connais, disait-il, ses manières; il lui sera plus facile de vous surprendre s'il

n'y a un interprète exact qui puisse pénétrer ses sentiments. » Sur cette réponse le Pape manda au roi : « Il est inouï que l'Église romaine ait éloigné quelqu'un de sa compagnie au gré d'un prince, particulièrement un homme exilé pour la justice; au contraire le Saint-Siège est en droit de protéger les opprimés, même contre les princes. » Ainsi la conférence fut rompue <sup>1</sup>.

Furieux de n'avoir pu tromper le Pape, le roi Henri publia des ordonnances atroces contre ceux qui apporteraient en Angleterre des lettres d'interdit pontifical. Si c'est un religieux on lui coupera les pieds; si c'est un clerc on lui arrachera les yeux et les parties génitales; un laïque, on le pendra; un lépreux, on le brûlera <sup>2</sup>. Outre les seize articles de Clarendon il en publia dix autres en Normandie, où il défend expressément tout appel soit au Pape, soit à l'archevêque; le paiement au Pape du denier de Saint-Pierre, qui était confisqué au profit du trésor. Il y ordonnait de punir sur-le-champ comme traître quiconque porterait en Angleterre des lettres d'interdiction de la part du Pape ou de l'archevêque; il prononçait le bannissement et la confiscation contre tous ceux qui observeraient l'interdit ou favoriseraient le parti soit de l'archevêque, soit du Pape <sup>3</sup>.

Non content de ces mesures tyranniques envers ses sujets il voulut tyranniser le Pape même, qui retournait à Rome; il lui envoya de nouveaux députés pour le menacer d'embrasser le parti de l'antipape s'il ne consentait à déposer l'archevêque de Cantorbéry, à casser tout ce qu'il avait fait, à jurer même et à faire jurer à tous les cardinaux que les coutumes royales d'Angleterre seraient conservées inviolablement par l'autorité apostolique. Le principal de ces députés était Jean d'Oxford. Ils eurent ordre d'éviter la France et de passer par l'Allemagne. C'était en 1165. Rainold, archevêque élu de Cologne, grand fauteur du schisme, les conduisit au conciliabule que l'empereur Frédéric tenait en ce moment à Wurzburg. Les deux députés anglais, qui étaient clercs l'un et l'autre, eurent la hardiesse d'y jurer obéissance à

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 4 févr.

<sup>2</sup> *Vita quadrip.*, l. 2, c. 15. — <sup>3</sup> Baron., ann. 1164, n. 24. — <sup>3</sup> Baron., ann. 1164, n. 42



l'antipape Pascal, au nom de leur maître. Ils passèrent ensuite en Italie, et présentèrent les lettres de leur roi au Pape Alexandre, auquel ils cachèrent soigneusement ce qu'ils avaient fait à Wurzburg. Le Pape, sans s'émouvoir des menaces de ce prince, lui écrivit avec tant de vigueur qu'il protesta de nouveau de son obéissance et désavoua publiquement ce que ses députés avaient fait en Allemagne.

Le Pape fit plus encore ; arrivé à Rome, il déclara le saint archevêque de Cantorbéry son légat dans toute l'Angleterre, excepté le diocèse d'York. La lettre est du 7 décembre 1165. Thomas, l'ayant reçue, chargea les évêques d'Hereford et de Worcester de notifier sa légation à tous les autres. L'évêque de Londres en reçut la signification le jour de la Conversion de saint Paul, patron de sa cathédrale, c'est-à-dire le 25 janvier 1166. Il en fut extrêmement alarmé et en écrivit au roi en ces termes : « Quand le Pape commande il n'y a ni appellation ni autre remède, il faut obéir. Le jour de Saint-Paul, comme j'étais à l'autel dans Londres, je reçus, de la main d'un homme qui m'était entièrement inconnu, une lettre du Pape, par laquelle il accorde et confirme au seigneur archevêque de Cantorbéry la légation par toute l'Angleterre, excepté le diocèse d'York. Il nous est ordonné de lui obéir en cette qualité, et d'obliger ceux qui, par votre ordre, ont reçu, en son absence, les fruits des bénéfices de ses clercs, à les restituer dans deux mois, sous peine d'excommunication. Il m'est aussi ordonné d'exiger de mes confrères le denier de Saint-Pierre et de leur faire tenir les lettres de l'archevêque, sous peine de déposition. Nous nous jetons donc à vos pieds pour vous supplier d'empêcher que nous ne soyons honteusement réduits au néant et de nous permettre d'obéir aux ordres du Pape, de faire rendre le denier à Saint-Pierre et les revenus aux clercs, et de demander à tous les évêques que, s'ils trouvent dans les lettres de l'archevêque quelque grief contre l'usage du royaume, ils en appellent au Pape ou aux légats qu'on nous envoie <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> L. 1, *epist.* 131.

Saint Thomas était cependant à Pontigni, où, profitant de la solitude, il s'appliquait entièrement aux exercices spirituels, en sorte que, après l'office divin, à peine l'Écriture sainte sortait-elle de ses mains. Il ne laissait pas de sortir avec les moines pour le travail, de moissonner et d'amasser le foin comme les autres, tout faible qu'il était. Cependant, pour ne pas abandonner l'intérêt de l'Église, la seconde année de son exil, c'est-à-dire en 1166, il envoya au roi d'Angleterre, par un abbé de l'ordre de Cîteaux, une lettre remplie de douceur, pour servir de premier monitoire. Il y représente que son devoir ne lui permet pas de garder le silence et exhorte le roi à rendre la liberté à l'Église d'Angleterre. Quoique cette lettre n'eût fait qu'aigrir le roi, le saint archevêque lui en écrivit une autre plus forte, où, sans entrer dans le fond de la question, il relève la dignité sacerdotale et menace le roi de la colère de Dieu ; mais cette seconde lettre n'attira que des injures aux religieux qui en furent porteurs.

Toutefois le roi d'Angleterre eut une conférence, à Chinon, en Touraine, avec les seigneurs et ses conseillers les plus intimes, pour savoir ce qu'il devait faire en cette occasion. Là il se plaignit amèrement de l'archevêque, disant qu'il lui enlevait le corps et l'âme, et qu'ils étaient tous des traîtres qui ne voulaient pas s'appliquer à le délivrer de la persécution d'un seul homme. L'archevêque de Rouen, qui était présent, s'échauffa un peu contre le roi et le reprit de cet emportement, mais avec douceur, selon son naturel. Ce qui aigrissait le roi, c'étaient les lettres que Thomas lui avait écrites, à lui et à l'impératrice, sa mère, et il craignait qu'il ne prononçât incessamment l'interdit sur son royaume et l'excommunication contre sa personne, par son autorité de légat. Pour le tirer d'embarras Arnoul, évêque de Lisieux, dit que l'unique remède était de prévenir la sentence par une appellation. Ainsi le roi, qui prétendait que les appellations au Pape étaient contraires à l'usage de son royaume et qui venait de les défendre sévèrement, se trouvait réduit à y avoir recours lui-même.

Les évêques de Lisieux et de Sées partirent

donc pour aller trouver l'archevêque de Cantorbéry et lui signifier un appel qui suspendit sa sentence jusqu'à l'octave de Pâques de l'année suivante. L'archevêque de Rouen se joignit à eux pour servir de médiateur à la paix. Mais quand ils furent arrivés à Pontigni ils n'y trouvèrent point saint Thomas; il était allé à Soissons pour implorer les suffrages de la sainte Vierge, de saint Drausin et de saint Grégoire. Il voulait ainsi se fortifier pour le combat qu'il allait livrer au roi d'Angleterre en portant sa sentence contre lui; car saint Drausin était invoqué par les champions à la veille d'un combat. Ayant passé trois nuits en prières dans les églises de ces saints, il partit le lendemain de l'Ascension pour aller à Vézelay et y prononcer, le jour de la Pentecôte, l'excommunication contre le roi et les siens; mais le vendredi d'avant la fête il apprit avec certitude que le roi d'Angleterre était gravement malade, au point qu'il avait envoyé s'excuser d'une conférence qu'il avait demandée au roi de France. Cette nouvelle obligea Thomas à différer l'excommunication du roi d'Angleterre.

Cependant, le jour de la Pentecôte, dans la grande église de Vézelay, devant un grand concours de diverses nations, il excommunia Jean d'Oxford pour avoir participé au schisme dans l'assemblée de Wurzburg et pour quelques autres griefs. Quant au roi, après avoir déclaré comment il l'avait averti de satisfaire à l'Église, il l'invita de nouveau à faire pénitence, menaçant de le frapper sous peu de l'excommunication. Enfin il condamna publiquement l'écrit contenant les prétendues coutumes d'Angleterre, déclara excommuniés ceux qui, à l'avenir, emploieraient l'autorité de cet écrit, et déchargea les évêques de la promesse qu'ils avaient faite de l'observer. Il écrivit ensuite à tous les évêques de la province de Cantorbéry pour les instruire de ce qu'il venait de faire, enjoignant à l'évêque de Londres de notifier sa lettre aux autres. Il en écrivit à l'archevêque de Rouen et il en donna avis au Pape, auquel il en demanda la confirmation. Cependant le roi envoya en Angleterre porter une lettre de la conférence de Chinon pour avertir les Anglais de l'appellation proposée, faire garder les ports et dé-

fendre au clergé d'obéir à l'archevêque <sup>1</sup>.

Peu de temps après les évêques, par ordre du roi, s'assemblèrent à Londres avec quelques abbés et résolurent d'interjeter appel au Pape contre l'archevêque. L'évêque d'Exeter s'y refusa; celui de Rochester s'excusa sur une maladie, que l'on crut feinte. Le vieil évêque de Winchester, qui occupait ce siège depuis trente-sept ans, et qui était frère du roi Étienne, écrivit en ces termes : « Je suis appelé par le souverain Pontife, et je ne veux point en appeler. » On crut qu'il voulait dire que le Pape l'avait mandé; mais il entendait qu'il allait comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, à cause de son grand âge. Les autres évêques notifièrent leur appel au Pape et à l'archevêque par deux lettres assez longues, où ils s'efforcent d'excuser le roi et de faire retomber la cause du mal sur l'archevêque, qui réfuta leurs allégations par une lettre non moins longue <sup>2</sup>.

Après l'appel interjeté à Chinon et à Londres le roi de son côté et l'archevêque du sien envoyèrent au Pape, de qui le roi obtint enfin, par ses députés, qu'il enverrait deux légats *a latere* pour négocier la paix entre lui et l'archevêque. En même temps il envoya des lettres menaçantes au chapitre général de Cîteaux, se plaignant qu'ils avaient reçu Thomas, son ennemi, dans une de leurs maisons, et leur défendant de le garder davantage s'ils ne voulaient perdre tout ce qu'ils possédaient de leurs terres, tant deçà que delà la mer. Après donc que le chapitre fut fini, l'abbé de Cîteaux lui-même vint à Pontigni, accompagné de l'évêque de Parme, autrefois moine de l'ordre, et de quelques abbés. Ils déclarèrent au saint archevêque, de la part du chapitre, l'ordre qu'ils avaient reçu du roi et ajoutèrent : « Seigneur, le chapitre ne vous chasse pas pour cela, mais il vous prie de considérer, avec votre sage conseil, ce que vous avez à faire. » Le saint prélat, ayant délibéré avec les siens, répondit aussitôt : « Je serais bien fâché que l'ordre qui m'a reçu avec tant de charité souffrît aucun préjudice à mon occasion; c'est pourquoi, quelque part que j'aille, je m'éloignerai

<sup>1</sup> L. 1, *epist.* 96, 143, 138. — <sup>2</sup> Baron., ann. 1166.



promptement de vos maisons ; mais j'espère que Celui qui nourrit les oiseaux du ciel aura soin de moi et des compagnons de mon exil. »

Il envoya faire part de cette nouvelle au roi de France, Louis, qui en fut fort étonné et la communiqua à ceux qui se trouvèrent auprès de lui ; puis il s'écria : « O religion ! religion ! où es-tu ? Voilà ces gens, que nous croyions morts au monde, qui craignent les menaces du monde, et qui, pour des biens temporels qu'ils prétendent avoir méprisés pour Dieu, abandonnent l'œuvre de Dieu en chassant ceux qui sont bannis pour sa cause ! » Ces réflexions du bon roi sont bien justes, et l'ordre de Cîteaux, par sa conduite pusillanime, s'est imprimé une tache éternelle. Après avoir ainsi exprimé sa juste indignation, le roi, se tournant vers l'envoyé du saint prélat, lui dit : « Saluez votre maître de ma part, et dites-lui hardiment que, quand il serait abandonné de tout le monde, même de ceux qui paraissent morts au monde, je ne l'abandonnerai point, et, quoi que fasse contre lui le roi d'Angleterre, mon vassal, je le protégerai toujours, parce qu'il souffre pour la justice. Qu'il me fasse donc savoir en quel lieu de mes États il aime mieux se retirer, et il le trouvera prêt. »

Le saint prélat choisit la ville de Sens, tant pour sa situation commode que pour la douceur de ses habitants et leur honnêteté envers les étrangers, et le roi envoya au-devant de lui un seigneur qualifié, avec trois cents hommes, pour l'amener de Pontigni. Il en sortit vers la Saint-Martin, l'an 1166, après y avoir demeuré deux ans. Et, comme il prenait congé de la communauté, qui était touchée jusqu'aux larmes, il commença tout d'un coup à en répandre lui-même abondamment. Sur quoi l'abbé qui l'accompagnait lui dit : « J'admire cette faiblesse dans un homme si ferme. Vous manque-t-il quelque chose pour votre dépense ? Nous y suppléerons suivant notre pouvoir. — Ce n'est pas cela, répondit-il ; mais Dieu m'a fait connaître cette nuit la fin de ma vie : je mourrai par l'épée. — Quoi ! répondit l'abbé, vous serez martyr, vous nourrissant délicatement comme vous faites ? » Et il le pressa de lui raconter sa ré-

vélotion. « Je ne vous la dirai point, dit le saint prélat, si vous ne me promettez de ne point en parler de mon vivant. » L'abbé l'ayant promis, le saint continua : « Il m'a semblé cette nuit que j'étais dans une église où je soutenais la cause de la religion contre le roi d'Angleterre, devant le Pape et les cardinaux ; le Pape m'était favorable, et les cardinaux contraires, quand, tout à coup, sont venus quatre chevaliers qui, m'ayant tiré de l'auditoire sans sortir de l'église, m'ont écorché le haut de la tête, à l'endroit de ma couronne, ce qui m'a fait une telle douleur que j'ai cru tomber en défaillance. Ce n'est pas toutefois une telle mort qui m'afflige ; au contraire, j'en rends grâces à Dieu ; c'est ce qu'auront à souffrir ceux qui m'auront suivi. » Il raconta cette même vision, sous le même secret, à l'abbé de Vaultuisant, et les deux abbés la racontèrent de même après sa mort.

Arrivé à Sens saint Thomas y fut reçu avec honneur et joie par Hugues, qui en était archevêque, ainsi que par le clergé et le peuple. Il logea au monastère de Sainte-Colombe et y demeura quatre ans, défrayé libéralement par le roi Louis. Chaque fois que ce bon prince venait à Sens, et il y venait souvent, après avoir été faire sa prière à l'église, il allait voir le saint archevêque, avait avec lui de longues conversations et prenait son conseil sur les matières les plus importantes, comme d'un homme exercé dans les affaires d'État<sup>1</sup>.

Peu de jours après que saint Thomas fut arrivé à Sens ses députés revinrent de Rome et lui apprirent que deux cardinaux viendraient incessamment pour négocier sa paix. Jean d'Oxford, que le roi d'Angleterre y avait envoyé, revint aussi, publiant fièrement que les légats venaient pour la gloire du roi et la confusion de l'archevêque. Ce qui est vrai, c'est que Jean d'Oxford, étant arrivé à Rome, employa l'or dont le roi d'Angleterre l'avait chargé à gagner les cardinaux et réussit auprès de plusieurs, comme s'en plaignaient depuis saint Thomas et Jean, évêque de Poitiers. Ce dernier dit que l'on nommait chez le roi les cardinaux qui n'avaient point reçu de cet or et ceux qui en avaient reçu

<sup>1</sup> *Vita quadriep.*, l. 2, c. 18.

plus ou moins. Entre ceux qui le refusèrent furent les cardinaux Humbald et Hyacinthe, comme on le voit par les lettres que saint Thomas leur écrivit. Après les cardinaux Jean d'Oxford s'appliqua par tous les moyens à surprendre le Pape Alexandre, jusqu'à lui jurer qu'il n'avait rien fait contre lui à Wurzburg et que le roi d'Angleterre était prêt à souscrire à toutes les conditions que Sa Sainteté prescrirait pour sa paix avec l'archevêque. C'est par ces protestations et autres artifices qu'il obtint du Saint-Père l'envoi de deux légats, qui furent les cardinaux Guillaume de Pavie et Otton de Saint-Nicolas. Ils partirent de Rome le premier jour de janvier 1167, mais n'arrivèrent en Normandie, où était le roi, que vers la fin de l'été.

Depuis leur départ le Pape Alexandre apprit que le négociateur anglais triomphait du bon succès de sa négociation à Rome, et qu'il publiait que ses légats venaient pour juger l'archevêque et le condamner et que le Pape avait déjà exempté de sa juridiction plusieurs prélats et plusieurs autres personnes considérables d'Angleterre. Le Pape apprit de plus que ces bruits troublaient non-seulement l'archevêque, mais le roi de France et les seigneurs de son royaume. C'est pourquoi il écrivit aux deux cardinaux-légats qu'ils travaillassent de tout leur pouvoir à consoler l'archevêque, à lui ôter tout soupçon et à le réconcilier avec le roi d'Angleterre, et que, jusqu'à ce que cette réconciliation fût entièrement faite, ils ne fissent rien d'important dans les terres du roi et n'entrassent point dans son royaume, quand même il le voudrait; « autrement, ajoute-t-il, vous nous exposeriez, vous aussi, à plusieurs mauvais discours. » La lettre est du 7 mai <sup>1</sup>.

Le Pape écrivit en même temps au roi de France pour lui donner part de l'envoi des légats et le prier d'employer ses bons offices pour la réconciliation de l'archevêque avec le roi d'Angleterre. « Et en cas, ajouta-t-il, qu'elle ne puisse se faire, nous voudrions bien, si vous l'aviez agréable, et s'il se pouvait sans choquer les personnes considérables de votre royaume, que l'archevêque y exerçât

nos pouvoirs en qualité de légat. » C'était pour consoler Thomas de la suspension de son pouvoir de légat en Angleterre que le Pape voulait lui donner cette légation en France.

On voit les plaintes de saint Thomas sur l'envoi des légats Guillaume et Otton par les lettres qu'il écrivit lui-même dès qu'il en eut la première nouvelle; par une lettre du sous-diacre Pierre Lombard au Pape, où il marque l'indignation du roi de France, qui menaçait de défendre aux légats l'entrée de son royaume; enfin par une lettre de Jean de Salisbury, où il dit que le roi d'Angleterre se vantait d'avoir le Pape et tous les cardinaux dans sa bourse et de jouir des mêmes privilèges que son aïeul, qui était, dans ses États, roi, légat, patriarche, empereur, et tout ce qu'il lui plaisait. Puis il ajoute : « Qu'auraient pu lui donner de plus les antipapes Octavien et Gui de Crème? On écrira ceci dans les annales de l'Eglise romaine : que le Pape, touché des prières et des menaces du roi d'Angleterre, dont il a souffert si longtemps les excès intolérables, a dépouillé de ses pouvoirs, sans forme juridique, un prélat exilé depuis près de quatre ans, avec une infinité d'innocents, pour la cause de Dieu et la défense de la liberté, non parce qu'il l'a mérité, mais parce qu'il a plu au tyran. C'est au Pape à pourvoir à sa conscience, à sa réputation et au salut de l'Eglise. » Les deux légats étaient suspects au saint archevêque, mais particulièrement Guillaume de Pavie, qu'il regardait comme son ennemi déclaré et entièrement livré au roi. Il lui écrivit à lui-même qu'il ne le recevait point pour juge <sup>1</sup>.

Cette année (1167) la guerre se ralluma entre les deux rois de France et d'Angleterre pour la ville de Toulouse et pour d'autres causes, entre lesquelles on comptait, comme la principale, l'affaire de saint Thomas de Cantorbéry. Le Pape, l'ayant appris, écrivit aux deux légats Guillaume et Otton d'employer tous les moyens possibles pour rétablir la paix entre ces deux princes, dont l'union était si importante à l'Eglise. Il leur défend expressément d'entrer en Angleterre

<sup>1</sup> L. 2, *epist.* 23.

<sup>1</sup> *Vita*, l. 2, c. 22. — L. 1, *epist.* 163. — L. 2, *epist.* 10, 19, 20, 25.



et de se mêler des affaires de ce royaume, principalement des consécration des évêques, avant la pleine réconciliation de l'archevêque Thomas avec le roi. La lettre est du 22 août 1167. Pour cet effet les légats vinrent à Sens conférer avec l'archevêque de Cantorbéry, afin de négocier sa paix. De là ils allèrent vers le roi d'Angleterre, et, le trouvant trop opiniâtre dans son sentiment, ils prirent jour pour une conférence entre lui et l'archevêque, à l'octave de la Saint-Martin.

Elle se tint, au jour marqué, à Gisors, sur les frontières de France et de Normandie. Après bien des explications, des allées et des venues, elle n'eut d'autre résultat final qu'une nouvelle appellation au Pape, faite, au nom du royaume et du clergé d'Angleterre, par les évêques que le roi avait jugé à propos d'appeler à la conférence. Ces évêques demandaient qu'il fût défendu à l'archevêque de rien innover ni contre le clergé ni contre le royaume, et les mettaient sous la protection du Pape jusqu'au terme de l'appel, qui était la Saint-Martin de l'année suivante (1168). Après quoi les légats envoyèrent à l'archevêque une lettre, du 14 décembre, par laquelle ils lui ordonnaient de déférer à cet appel, et lui défendaient, de la part du Pape, de jeter en Angleterre aucun interdit ou excommunication jusqu'à ce qu'on allât en la présence du Pape et que l'on connût sa volonté. Les évêques envoyèrent également deux députés à l'archevêque pour lui dénoncer leur appel; mais il ne voulut pas leur parler, parce qu'ils avaient communiqué avec ceux qu'il avait excommuniés, entre autres l'évêque de Londres. Quant aux légats, Thomas leur écrivit qu'il savait bien, et eux aussi, jusqu'à quel point il devait leur obéir, et qu'il ferait ce qui serait expédient à l'Église.

Il écrivit cependant au Pape une longue lettre où, après avoir raconté ce qui s'était passé à Gisors, il se plaint que le roi n'eût appelé des évêques d'Angleterre que ceux qui lui étaient les plus opposés, et déclare qu'il ne lui est ni sûr ni possible de subir aucun jugement qu'en présence de Sa Sainteté. Il ajoute ensuite : « Et parce que vous êtes

chargé du soin de toutes les Églises, tournez, s'il vous plaît, vos yeux vers l'Occident, et voyez comment l'Église y est traitée. Que le cardinal Otton vous dise ce qu'il a vu en Touraine et en Normandie et ce qu'il a ouï dire d'Angleterre; car, pour ne point parler de l'Église de Cantorbéry et de celle de Tours, que le roi traite comme vous savez, il tient en sa main, depuis longtemps, sept évêchés vacants dans notre province et dans celle de Rouen, et ne permet point qu'on y ordonne des évêques. Le clergé du royaume est donné en proie à ses satellites. Si nous dissimulons ces désordres, que répondrons-nous à Jésus-Christ au jour du jugement? et qui résistera à l'Antechrist si on souffre si patiemment ses précurseurs? C'est par ces tolérances que les rois dégénèrent en tyrans et ne laissent ni droits ni privilèges à l'Église qu'autant qu'il leur plaît<sup>1</sup>. »

Trois jours après, ayant reçu le mandement des légats qui suspendait ses pouvoirs, il écrivit au Pape une autre lettre où il dit : « Nous sommes devenu la risée de nos voisins par l'autorité de vos légats, qui n'ont gardé aucune mesure avec nous. Pourquoi, Seigneur, avez-vous donné la légation à un homme dont l'entrée vous devait faire juger de l'issue de sa commission; qui, dès le commencement, n'a songé qu'à faire sa cour aux princes, aux dépens de la dignité de l'Église et de la vôtre<sup>2</sup>? » C'est de Guillaume de Pavie qu'il parle.

En même temps saint Thomas écrivit à tous les cardinaux encore plus fortement, leur disant entre autres choses : « En quelle conscience pouvez-vous dissimuler l'injure faite à Jésus-Christ en ma personne, ou plutôt à vous qui devez tenir en terre la place de Jésus-Christ? Feignez-vous d'ignorer que le roi d'Angleterre usurpe tous les jours les biens de l'Église et détruit sa liberté? Il étend les mains sur tout le clergé sans distinction, emprisonnant les uns, mutilant les autres, leur arrachant les yeux, les contraignant au duel ou à l'épreuve du feu ou de l'eau. Il empêche les évêques d'obéir à leur métropolitain, les moindres clercs à

<sup>1</sup> L. 2, *epist.* 30. — <sup>2</sup> L. 2, *epist.* 47.

leurs prélats, et ceux qui sont excommuniés légitimement de se tenir pour tels. Enfin il veut ôter à l'Église toute sa liberté, à l'exemple du grand schismatique, votre persécuteur. C'est l'empereur Frédéric. Si notre roi fait tout cela impunément que feront ses successeurs ? Prenez garde que les maux ne croissent tous les jours aussi bien que les occasions et les artifices pour les faire. Ne vous fiez ni à la faveur des princes, ni aux richesses périssables ; faites-vous un trésor dans le ciel pour secourir les opprimés ; autrement que Dieu nous juge, vous et moi, et tous les compagnons de mon exil ! Qu'il vous demande compte du sang de ceux qui sont morts pour ma cause et qu'il venge vos dissimulations et vos injustices ! Bon Dieu ! quelle vigueur peut-on désormais espérer dans les membres si elle manque dans le chef ? On dit déjà hautement partout qu'on ne fait point justice à Rome des puissants. Cette dissimulation, si vous n'y prenez garde, infectera tous les rois ; le nôtre est déjà venu au point de suivre les Siciliens ou plutôt de les précéder. Le clergé d'Angleterre s'empresse de venir à sa cour de toutes parts ; les prêtres deviennent courtisans, et, sous ce prétexte, s'engagent au roi par serment afin d'obtenir plus aisément dans son royaume les droits qu'il y établit à sa volonté..... Croyez-moi donc, reprenez vos forces, employez le glaive de Saint-Pierre et vengez l'injure de Jésus-Christ sans épargner personne ; c'est là le grand chemin qui mène à la vie. L'Église ne doit pas être gouvernée par la dissimulation et par l'artifice, mais par la justice et la vérité<sup>1</sup>. »

Vers la fête de Noël 1168 il y eut des propositions de paix entre le roi de France et le roi d'Angleterre, portées de part et d'autre par des ecclésiastiques et des religieux, leurs sujets, et pour conclure le traité on marqua une conférence au jour de l'Épiphanie de l'année suivante. Ce jour donc les deux rois s'assemblèrent à Montmirail, dans le Maine, et la paix y fut confirmée. Le roi d'Angleterre dit au roi de France : « Seigneur, en ce jour où trois rois ont offert des présents au Roi

des rois, je me mets sous votre protection avec mes enfants et mes États. » Alors Henri, son fils aîné, s'approcha, et reçut du roi de France la seigneurie de la Bretagne, de l'Anjou et du Maine, dont il fit hommage, comme il l'avait déjà fait pour le duché de Normandie ; son frère Richard, surnommé dans la suite Cœur-de-Lion, fut accordé avec Alix, seconde fille du roi de France, et lui fit hommage du duché d'Aquitaine.

Cependant quelques personnes nobles et pieuses, même celles que le Pape avait envoyées pour faire la paix, persuadèrent au saint archevêque de Cantorbéry d'adoucir le roi d'Angleterre par quelque soumission, en présence du roi de France et des seigneurs des deux royaumes, et de remettre entièrement à la discrétion de son roi la décision de leur différend, sans aucune condition, l'assurant que c'était le moyen de rentrer dans ses bonnes grâces. C'est qu'il courait un bruit parmi le peuple que le roi d'Angleterre voulait se croiser pour aller à Jérusalem quand il aurait fait la paix avec l'Église à son honneur. Or, quoique ce fût une feinte de la part du roi, comme il parut clairement depuis, on pressa tellement l'archevêque qu'il se laissa persuader.

Étant donc conduit par les médiateurs de la paix, comme les deux rois étaient encore ensemble et attendaient la conclusion du traité, il commença par se prosterner aux pieds du roi d'Angleterre, qui le releva aussitôt. Alors le prélat implora humblement la clémence de son roi pour l'Église d'Angleterre, attribuant à ses péchés le trouble dont elle était affligée. Puis il ajouta : « Seigneur, en présence du roi de France, des prélats et des seigneurs, je remets tout le sujet de notre différend à votre discrétion, *sauf l'honneur de Dieu*. » A ces derniers mots le roi d'Angleterre s'emporta contre l'archevêque, lui dit des injures et lui fit de grands reproches ; le traita de superbe et d'ingrat, qui, lorsqu'il était chancelier, était capable de lui ôter la couronne. L'archevêque l'écouta avec patience et lui répondit avec tant de modération que les assistants en étaient contents ; mais le roi d'Angleterre l'interrompit et dit au roi de France : « Seigneur, écoutez, s'il

<sup>1</sup> L. 2, *epist.* 46.



vous plaît. Tout ce qui lui déplaira, il dira que c'est contraire à l'honneur de Dieu, et ainsi il s'attribuera tous ses droits et les miens. Mais, pour montrer que je ne veux en rien m'opposer à l'honneur de Dieu, voici ce que je lui offre : il y a eu avant moi plusieurs rois en Angleterre, plus ou moins puissants que je ne suis ; il y a eu avant lui plusieurs grands et saints archevêques de Cantorbéry. Qu'il m'accorde ce que le plus grand et le plus saint de ses prédécesseurs a accordé au moindre des miens, et je suis content. »

On s'écria de tous côtés : « Le roi s'humilie assez ! » Et comme Thomas ne disait mot, le roi de France lui dit avec émotion : « Seigneur archevêque, voulez-vous être meilleur ou plus sage que les saints ? Que craignez-vous ? Voici la paix à la porte. » Le saint archevêque répondit : « Il est vrai que mes prédécesseurs valaient mieux que moi. Chacun d'eux a retranché de son temps quelques abus, mais non pas tous ; ils nous en ont laissé à retrancher, pour que nous ayons part à leur gloire. Que si quelqu'un d'entre eux a été trop mou, ce n'est point en cela que nous devons l'imiter. Nos pères ont souffert le martyre pour ne pas taire le nom de Jésus-Christ, et je supprimerais *son honneur* pour rentrer dans les bonnes grâces d'un homme ! »

A ces mots les grands des deux royaumes s'élevèrent contre lui, disant que par son arrogance il mettait obstacle à la paix. Ils ajoutèrent : « Puisqu'il résiste à la volonté des deux rois, il mérite d'être abandonné de l'un et de l'autre. » La nuit termina la conférence, et les deux rois montèrent promptement à cheval, sans saluer l'archevêque ni recevoir son salut. Le roi d'Angleterre, en s'en retournant, disait : « Je me suis vengé aujourd'hui de mon traître. » Les courtisans et les médiateurs de la paix reprochaient en face à Thomas qu'il avait toujours été superbe, hautain et attaché à son sens, ajoutant que c'était un grand malheur pour l'Église de l'avoir fait évêque.

Thomas gardait le silence ; toutefois il répondit ces mots à Jean, évêque de Poitiers, Anglais de naissance, son ami particulier,

qui lui reprochait de détruire l'Église : « Mon frère, lui dit-il, prenez garde que vous ne la détruisiez vous-même. » Il retourna coucher à Montmirail, où le roi Louis, qui y logeait pareillement, n'alla point le visiter, suivant sa coutume, ce qui fit juger que ce prince était refroidi à son égard, et d'autant plus que, pendant les trois jours de marche jusqu'à Sens, le roi ne lui envoya personne et ne lui fournit point sa subsistance à l'ordinaire.

Le troisième jour, Thomas étant à Sens avec les siens, comme ils étaient en peine où ils se retireraient, il leur dit d'un visage tranquille et gai : « On n'en veut qu'à moi, et quand je me serai retiré on ne vous persécutera plus. Je m'abandonne à la Providence, et, puisque l'Angleterre et la France nous sont fermées, il ne nous convient pas non plus d'avoir recours aux Romains ; ce sont des voleurs qui pillent les misérables sans distinction. Il faut prendre un autre chemin. J'ai ouï dire que vers la Saône et jusqu'en Provence les gens sont plus humains ; j'irai là à pied, avec un compagnon ; peut-être auront-ils pitié de nous et nous donneront-ils de quoi vivre, jusqu'à ce que Dieu y pourvoie autrement. »

Comme le saint prélat parlait ainsi, un officier du roi de France accourut et lui dit que le roi le demandait. Un des assistants dit : « C'est pour nous chasser du royaume. — Ne faites pas le prophète, » dit l'archevêque. Arrivés chez le roi ils le trouvèrent assis, le visage triste, et il ne se leva point devant l'archevêque, à son ordinaire, ce qui parut de mauvais augure. Il les invita faiblement à s'asseoir, et ils demeurèrent longtemps en silence, le roi ayant la tête baissée et l'air affligé, ce qui leur faisait croire qu'il le chassait à regret.

Enfin il se leva en fondant en larmes, et se jeta aux pieds du saint archevêque, au grand étonnement des assistants. Le prélat se pencha pour relever le roi, qui, pouvant à peine parler, lui dit : « Mon père, vous êtes le seul qui ayez vu clair ; oui, vous êtes le seul ; nous avons été des aveugles en vous conseillant, dans votre cause, qui est celle de Dieu, d'abandonner *son honneur* pour conten-

ter un homme. Je m'en repens, mon père, et vivement; je vous en demande l'absolution. Je vous offre mon royaume, à Dieu et à vous, et vous promets que, tant qu'il me fera la grâce de vivre, je ne vous abandonnerai jamais, ni vous ni les vôtres. » Le saint prélat donna au roi l'absolution qu'il désirait et sa bénédiction, et s'en retourna plein de joie à Sens, où ce bon prince le défraya royalement jusqu'à son retour en Angleterre. La réputation de saint Thomas en augmenta beaucoup; on disait dans tout le pays que c'était un grand homme et qu'il n'avait pas son pareil en courage et en prudence.

Quelques jours après le roi de France apprit que le roi d'Angleterre avait déjà rompu les conventions qu'il venait de faire à Montmirail, par sa médiation, avec les Poitevins et les Bretons. Ce qui lui fit dire : « Oh! que l'archevêque de Cantorbéry est prudent de nous avoir résisté à tous pour ne pas faire sa paix comme on voulait! Nous devrions lui avoir toujours demandé conseil, puisqu'il connaît si bien le caractère d'esprit de ce prince. » Le roi Henri, de son côté, manda au roi Louis : « J'admire de quel droit vous protégez contre moi cet archevêque, après qu'en votre présence je me suis humilié, comme vous savez, et qu'il n'a pas tenu à moi que je ne lui donnasse la paix, qu'il a refusée arrogamment et injurieusement. Vous ne devez pas l'entretenir plus longtemps dans votre royaume, à la honte de votre vassal. » Louis répondit aux envoyés de Henri : « Dites à votre maître que, s'il ne veut pas abandonner les coutumes qu'il dit avoir reçues de ses ancêtres, quoiqu'on prétende qu'elles ne s'accordent pas avec la loi de Dieu, je veux encore moins perdre l'ancien droit de ma couronne; car la France a de tout temps accoutumé de protéger les misérables et les affligés, et principalement de recevoir ceux qui sont exilés pour la justice. J'ai reçu l'archevêque de Cantorbéry de la main du Pape, que je reconnais seul pour seigneur sur la terre; c'est pourquoi je ne l'abandonnerai ni pour empereur, ni pour roi, ni pour aucune puissance au monde. »

Alors saint Thomas, voyant qu'il ne pouvait avoir la paix par la douceur, voulut es-

sayer de l'obtenir par la sévérité. Ainsi, par son autorité d'archevêque et par celle qu'il avait reçue du Pape comme légat, il envoya de tous côtés des lettres par lesquelles il suspendait et excommunait tous ceux qui agissaient contre l'Église, exprimant les noms des personnes et les causes de la censure. Il excommunia spécialement ceux qui avaient pillé les biens de l'Église de Cantorbéry ou qui les retenaient, et renouvela l'excommunication contre Gilbert, évêque de Londres, lui enjoignant de l'observer.

Ces censures étant répandues partout, à peine le roi trouvait-il quelqu'un dans sa chapelle qui pût lui donner à la messe le baiser de paix; car presque tous étaient excommuniés, ou directement, ou pour avoir communiqué avec les autres. Le reste des évêques et des seigneurs, craignant de pareilles censures, réitérèrent leurs appellations au Pape contre l'archevêque. Le roi lui-même, ne pouvant souffrir la condamnation de ses domestiques, envoya à Rome deux archidiacres, se plaignant de cette injure et demandant de nouveaux légats pour absoudre les excommuniés et faire la paix, de peur qu'il ne fût obligé de pourvoir d'ailleurs à sa sûreté et à son honneur. Saint Thomas envoya aussi à Rome de son côté et fit écrire au Pape par le roi Louis et par les évêques et les seigneurs de France qui avaient assisté à la conférence de Montmirail, afin que le Pape fût informé à quoi il avait tenu que la paix ne se fit.

Le roi Henri ne se contenta pas d'agir directement auprès du Pape; il envoya aux villes d'Italie et promit aux Milanais trois mille marcs d'argent pour la réparation de leurs murailles, afin que, avec les autres villes qu'il s'efforçait de gagner, ils obtinssent du Pape la déposition ou la translation de Thomas; car il avait promis, pour la même cause, deux mille marcs aux Crémonais, mille aux Parmesans et autant aux Bolognais. Il offrait au Pape de l'argent pour le délivrer de l'exaction des Romains et dix mille marcs de plus, avec liberté de disposer comme il lui plairait des Églises vacantes d'Angleterre. Mais l'excès de ses promesses et l'injustice de ses demandes empêchèrent



qu'il ne fût écouté. Il fit encore agir au nom du roi de Sicile, dont le crédit était grand à Rome; ce fut en vain; tout ce qu'il put obtenir fut que le Pape enverrait de nonces pour procurer la paix.

Cependant saint Thomas, sachant les mouvements que le roi se donnait contre lui et qu'il sollicitait le Pape de l'appeler en Italie, écrivit ainsi à Humbald, cardinal-évêque d'Ostie, son ami, qui fut depuis le Pape Lucius III : « Comme il est évident que le roi d'Angleterre ne cherche qu'à opprimer la liberté de l'Église et à bannir de ses États l'autorité du Saint-Siège, tous les hommes sages et craignant Dieu admirent comment l'Église romaine l'a souffert si longtemps avec tant de patience. Quelle gloire est-ce devant Dieu et devant les hommes de juger les pauvres et de ne réprimer point les crimes des puissants, que la vraie justice punit plus rigoureusement que les autres? Qui jamais, au vu et au su du Pape, a tant abusé des biens de l'Église que le fait à présent le roi d'Angleterre? Il y a cinq ans qu'il possède mon évêché; il a tourné à son usage ceux de Lincoln, de Bath, d'Hereford et d'Ely; il a distribué à ses chevaliers presque toutes les terres de l'Église de Landaff, et il ne permet point d'ordonner d'évêque à Bangor, vacant depuis près de dix ans. Je ne parle point des abbayes, dont je ne sais pas le nombre. Il se vante de faire cela en vertu de ses coutumes, que l'Église romaine devrait avoir publiquement condamnées dès le commencement.

« C'est donc parce que je ne veux pas abaisser l'Église que le roi demande ma déposition; parce que je ne veux pas abandonner la cause de Dieu il demande que je sois transféré à une autre Église, sans nécessité et utilité; parce que je ne veux pas prendre part à ses injustices il demande que vous m'appeliez, afin que, dans le passage, il puisse trafiquer de mon sang; car à quel autre dessein sollicite-t-il, pour me perdre, les Milanais, les Crémonais et les Parmesans, qu'il a corrompus par argent? Quel mal ai-je fait à Pavie et aux autres villes d'Italie, pour procurer mon exil?... N'a-t-on pas attiré les Frangipanes, les Latrons, la famille de Pierre de Léon et les autres Ro-

maines les plus puissants, pour soumettre l'Église romaine? On promet même de lui donner la paix avec l'empereur et les Saxons et d'obliger par argent tous les Romains à prêter serment de fidélité au Pape, pourvu qu'il satisfasse le roi d'Angleterre par ma déposition. Vous voyez quelle sûreté et quel agrément il me préparait en ce voyage; et il ne se mettait pas en peine où je prendrais de quoi en faire les frais et de quoi satisfaire à mes créanciers. Enfin, on a beau m'appeler, je ne m'exposerai jamais à ce voyage, où ma vie serait en péril <sup>1</sup>. »

Les nonces que le Pape envoya au roi d'Angleterre furent Gratien, neveu du Pape Eugène III, sous-diacre et notaire de l'Église romaine, avec le docteur Vivien, archidiacre d'Orviète et avocat en cour de Rome. Le Pape leur donna la formule de la paix qu'ils devaient traiter et leur fit promettre par serment de n'en point excéder les termes. Il leur défendit de souffrir que le roi les défrayât jusqu'à ce que la paix fût conclue, et de faire aucun séjour au delà du terme qui leur était prescrit, savoir la Saint-Michel de la même année 1169. Les nonces étaient chargés de deux lettres, l'une à l'archevêque de Cantorbéry, par laquelle le Pape lui conseillait et lui ordonnait de ne porter aucune sentence contre le roi, le royaume ou les personnes distinguées, jusqu'au retour de ses nonces, et, s'il avait porté quelque sentence, de la suspendre jusqu'à ce terme. Par la lettre au roi il lui enjoignit, de la part de Dieu et pour la rémission de ses péchés, de rétablir l'archevêque de Cantorbéry dans son Église et de lui rendre ses bonnes grâces. La lettre est du 10 mai. Ils avaient aussi des lettres pour le roi de France, qu'ils lui rendirent à Souvigni, en Bourgogne, où ils le rencontrèrent, et il ne leur conseilla pas d'aller chercher le roi d'Angleterre, qui était en Gascogne avec son armée, parce qu'ils ne pouvaient y arriver sans grand péril. Ils allèrent donc à Sens attendre le retour de ce prince.

Quand il fut revenu en Normandie les deux nonces allèrent le trouver. Il y eut des

<sup>1</sup> L. 3, *epist.* 79.

conférences et à Domfront et à Caen ; les deux nonces s'y conduisirent d'une manière véritablement romaine. Dans un moment où le roi s'emportait et menaçait, le nonce Gratien lui dit : « Seigneur, ne faites point de menaces, nous ne les craignons point ; nous sommes d'une cour qui a l'habitude de commander aux empereurs et aux rois. » Enfin, après bien des négociations, la paix allait se conclure, les conditions étaient écrites, lorsque le roi voulut qu'on y ajoutât cette clause : « Sauf la dignité de notre royaume. » Les nonces s'y refusèrent à moins qu'on ne mit aussi : « Sauf la liberté de l'Église. » Le roi s'entêta, et la conférence fut rompue, sans autre résultat qu'une lettre du roi au Pape pour se plaindre des nonces.

Laissant son collègue Vivien en France, le nonce Gratien se rendit à Rome avec le nouvel archevêque de Sens ; c'était Guillaume aux Blanches-Mains, beau-frère du roi Louis le Jeune, qui dès l'année 1163 avait été élu évêque de Chartres ; mais le Pape Alexandre l'avait dispensé de se faire sacrer pendant cinq ans, à cause de sa jeunesse. Durant cet intervalle l'archevêché de Sens vint à vaquer, en 1168, par le décès de Hugues, et Guillaume fut élu pour lui succéder, sans quitter l'évêché de Chartres, que le Pape Alexandre lui permit de garder encore deux ans. Il fut sacré archevêque de Sens le 22 décembre de la même année, par Maurice de Sully, évêque de Paris. Outre l'autorité que lui donnaient sa naissance et la dignité de son siège, il n'y avait personne dans le clergé de France plus prudent et plus éloquent, au jugement de Jean de Salisbury, son successeur sur le siège de Chartres. Guillaume était, après le roi de France, le plus grand protecteur de l'archevêque de Cantorbéry, et il eut part à la négociation des nonces Gratien et Vivien avec le roi d'Angleterre.

Ce prince ayant donc appris que l'archevêque de Sens allait à Rome, et Gratien avec lui, en fut extrêmement alarmé, appréhendant que le Pape ne donnât à cet archevêque la légation de ses États de deçà la mer ; car il n'y avait personne qu'il craignît plus que ce

prélat dans l'Église gallicane et Gratien dans l'Église romaine.

Il envoya donc publier en Angleterre les dix articles additionnels que nous lui avons vu décréter plus haut en Normandie, avec des peines atroces pour les contrevenants. Tous les juges d'Angleterre devaient faire jurer l'observation de cette ordonnance. Les laïques furent contraints à faire ce serment ; mais les évêques et les abbés refusèrent même de se trouver à l'assemblée de Londres à laquelle ils avaient été convoqués par les officiers du roi pour faire la même chose. Au contraire l'évêque de Winchester déclara publiquement qu'il obéirait toute sa vie aux ordres du Pape et de l'archevêque de Cantorbéry, auquel il avait promis fidélité et obéissance, et il ordonna à son clergé de faire de même. Telle fut la fermeté de ce vénérable vieillard, qui avait autrefois résisté si courageusement au roi Étienne. Il fut imité par l'évêque d'Exeter, qui se retira dans une maison religieuse jusqu'à ce que la tempête fût passée. L'évêque de Norwich, nonobstant la défense du roi, excommunia le comte Hugues en présence des officiers, suivant l'ordre qu'il en avait reçu ; puis il descendit de l'ambon, mit sa crosse sur l'autel, et dit qu'il verrait qui étendrait les mains sur les biens de son Église ; après quoi il se retira dans le cloître avec les moines. L'évêque de Chester se mit en sûreté dans la partie de son diocèse habitée par les Gallois.

La nouvelle de ces violences étant venue en France, plusieurs évêques en écrivirent au Pape, accusant Gilbert, évêque de Londres, d'en être l'auteur, et louant les évêques d'Angleterre de la fermeté avec laquelle ils lui avaient résisté, à lui et aux officiers du roi, qui voulaient les faire renoncer à l'obéissance de Thomas, leur archevêque. Enfin ils priaient le Pape de réprimer ce schismatique et les autres, que Thomas avait excommuniés.

Cependant le roi d'Angleterre, voulant renouer la négociation ou du moins gagner du temps, manda le nonce Vivien et lui promit avec serment qu'il suivrait son conseil et l'ordre du Pape pour rendre la paix à l'Église. Sur cette parole Vivien, croyant la paix



déjà faite, écrivit à l'archevêque de Cantorbéry de se rendre à Paris le 16 novembre, parce que ce jour-là les deux rois devaient avoir une conférence à Saint-Denis, où le roi d'Angleterre devait se rendre sous prétexte d'un pèlerinage de dévotion. Thomas répondit à Vivien que, sa commission étant finie, il n'avait dû aller trouver le roi d'Angleterre qu'avec grande circonspection. « Pour moi, ajouta-t-il, je ne suis plus obligé de me rendre à vos ordres, et je ne comprends pas sur quelle assurance vous avez été si facile à m'appeler. Je ne laisserai pas, par respect pour le Saint-Siège et par amitié pour vous, de me trouver à votre rencontre à Corbeil, pour apprendre de votre bouche ce que nous devons espérer de ce voyage. » C'est que Thomas connaissait mieux que Vivien les artifices du roi d'Angleterre. Saint Thomas fut aussi pressé par le roi de France et d'autres personnes sages de venir à cette conférence<sup>1</sup>.

Vivien, s'étant donc rendu à Saint-Denis, pressa le roi Henri de tenir sa parole ; mais le Normand se dédit, en sorte que Vivien lui reprocha publiquement sa duplicité et l'artifice dont il avait usé pour le surprendre, et depuis il dit à saint Thomas que jamais il n'avait vu un si grand menteur. Au retour de Saint-Denis le roi Henri passa près de Montmartre, où saint Thomas le trouva, et, par l'entremise de plusieurs évêques, le pria, pour l'amour de Dieu et du Pape, de lui rendre, à lui et aux siens, sa paix, ses bonnes grâces et les biens qui leur avaient été ôtés, offrant de lui rendre tout ce qu'un archevêque doit à son prince. Le roi répondit que, de sa part, il remettait de bon cœur tous les sujets de plainte qu'il pouvait avoir contre l'archevêque, et que, quant à ce que le prélat voudrait proposer contre lui, il s'en tiendrait au jugement de la cour du roi de France, de l'Église gallicane ou de l'école de Paris.

Saint Thomas répondit qu'il ne récusait pas le jugement de la cour de France ou de l'Église gallicane ; mais il ajouta qu'il aimait mieux composer amiablement avec le roi, son maître, que plaider. Il présenta un écrit où il avait rédigé ce qu'il demandait au roi,

et ajouta de vive voix qu'il désirait être reçu au baiser de paix et avoir la restitution de la moitié des meubles pour payer ses dettes, réparer les bâtimens et les dommages que l'église avait soufferts depuis son absence. On fit la lecture de l'écrit, et tous les assistants le trouvaient raisonnable ; mais le roi d'Angleterre répondit à son ordinaire avec un circuit de paroles si embarrassées qu'il paraissait aux plus simples accorder tout, et que les plus pénétrants jugeaient qu'il y mêlait des conditions intolérables. Quant au baiser de paix il dit qu'il l'aurait donné volontiers, mais qu'étant en colère il avait juré publiquement de ne jamais le donner à l'archevêque, quelque paix qu'il fit avec lui. Il s'opiniâtra dans ce refus, quelque prière qu'on lui fit. Et comme Vivien pressait le roi Louis de l'en prier instamment, Louis répondit qu'il ne voulait pas faire de la peine à un roi pendant qu'il le tenait sur ses terres ; mais il dit à saint Thomas : « Je ne voudrais pas, pour mon pesant d'or, vous conseiller de rentrer dans ses États qu'il ne vous eût donné le baiser de paix. » Ainsi le traité fut rompu.

Toutefois, pour le renouer, le roi d'Angleterre envoya offrir à Vivien vingt marcs d'argent, le priant de s'en entremettre encore ; mais Vivien le refusa et lui reprocha d'avoir voulu le déshonorer par cette offre. Ce qui pressait ainsi le roi Henri de faire la paix, c'était l'alarme que lui avait donnée le voyage de l'archevêque de Sens et de Gratien, et il envoya en cour de Rome pour empêcher que ce prélat n'eût la légation dans ses États. Saint Thomas envoya de son côté pour instruire le Pape de tout ce qui s'était passé en cette dernière conférence ; le roi Louis envoya aussi les siens, priant le Pape de ne plus donner de délais au roi Henri, et l'archevêque de Sens, en personne, le pria de mettre en interdit les États de ce prince s'il ne rendait la paix à l'Église.

Après que le Pape Alexandre eut envoyé en France les nonces Gratien et Vivien, il essaya encore de ramener le roi d'Angleterre par des personnes d'une vertu distinguée, premièrement par saint Anthelme, évêque de Belley, et par le prieur de la grande chartreuse ; puis par Simon, prieur de la char-

<sup>1</sup> L. 3, epist. 9 et 10.

treuse du Mont-Dieu, au diocèse de Reims, et Bernard du Coudrai, moine de Grand-Mont. Il manda à ces derniers : « Nous vous enjoignons d'aller ensemble trouver le roi d'Angleterre, deux mois après la réception de cette lettre, s'il est deçà la mer, et de lui donner les avis nécessaires, en lui présentant nos lettres monitoires. Que s'il ne vous écoute pas, vous lui donnerez nos lettres comminatoires, et lui déclarerez que, si, avant le commencement du carême prochain, il ne se réconcilie pas avec l'archevêque de Cantorbéry, nous n'empêcherons plus ce prélat d'employer la sévérité des censures ecclésiastiques. » La lettre est datée de Bénévent, le 25 mai 1169, et le premier jour de carême de l'année suivante (1170) devait être le 18 février <sup>1</sup>.

Simon et Bernard virent deux fois le roi d'Angleterre, la première pour lui présenter la lettre monitoire du Pape et la seconde avec la lettre comminatoire ; mais ni en l'une ni en l'autre occasion ils n'avancèrent rien. Le roi voulait toujours que Thomas promît l'observation des coutumes, sans restriction de l'honneur de Dieu ni de son ordre, et saint Thomas refusait constamment de lui faire un serment que ses prédécesseurs n'avaient point fait et d'approuver des coutumes que le Pape avait condamnées.

Saint Thomas s'était plaint amèrement de ce qu'à la sollicitation du roi d'Angleterre le Pape avait suspendu son autorité ; mais, le Pape ayant levé cette suspense en cas que le roi ne satisfît pas avant le carême, Thomas avança ce terme de quinze jours, et manda à tout le clergé de la province de Kent que, si le roi ne satisfaisait dans la Chandeleur, ils eussent à cesser dès lors entièrement l'office divin, excepté le baptême des enfants, la pénitence et le Viatique, pour lequel on disait la messe à huis clos, sans son de cloches et les excommuniés mis dehors. Il leur ordonne encore de dénoncer excommuniés plusieurs individus, particulièrement ceux qui retiennent le bien des églises ou reçoivent des bénéfices de la main des laïques. Il écrit de même au couvent de la cathédrale de Cantor-

béry, au chapitre de Douvres et aux monastères de la province, à l'archevêque de Rouen, à son clergé et à son peuple. Il écrit à l'évêque de Winchester, et après avoir marqué qu'il a déjà passé cinq ans en exil et que la négociation des nonces Gratien et Vivien a été inutile, il ordonne à ce vénérable évêque, son suffragant, de faire cesser l'office divin dans tout son diocèse si le roi ne satisfait à l'Eglise dans la Purification. Il écrit de même aux autres évêques, ses suffragants, et joignit à cette lettre les noms des excommuniés, au nombre de vingt-huit, dont le premier était Gilbert, évêque de Londres <sup>1</sup>.

Saint Thomas, écrivant au Pape et aux cardinaux, s'était plaint, entre autres choses, que le roi d'Angleterre tournait à son profit les revenus des abbayes et des évêchés vacants et ne souffrait pas que l'on y ordonnât des pasteurs. Le Pape écrit à ce prince une lettre, du 9 octobre 1169, où il dit : « Nous avons appris que vous tenez en vos mains les évêchés vacants de Lincoln, Bath et Hereford, et que vous empêchez que l'on n'y fasse d'élection libre, vous attribuant non-seulement ce qui est à César, mais encore ce qui est à Dieu. C'est pourquoi nous vous prions et vous enjoignons, pour la rémission de vos péchés, d'avertir le clergé de ces Eglises d'y faire des élections canoniques et de leur donner la protection nécessaire pour cet effet, sans leur nommer les personnes qu'ils doivent élire ; autrement nous serons obligé d'exercer contre vous l'autorité de saint Pierre <sup>2</sup>. »

Après que le nonce Vivien fut retourné en cour de Rome, le Pape Alexandre, pleinement informé de ce qui s'était passé entre le roi d'Angleterre et l'archevêque de Cantorbéry, particulièrement à la conférence de Montmartre, comprit qu'il fallait presser ce prince d'exécuter ses promesses par la crainte des censures ecclésiastiques. Pour cet effet il envoya, le 19 janvier 1170, une nouvelle commission à Rotrou, archevêque de Rouen, et à Bernard, évêque de Nevers, par laquelle il leur enjoit d'aller ensemble trouver le roi, dans un mois après la lettre reçue, pour l'admonester de rendre à l'archevêque la paix

<sup>1</sup> L. 4, *epist.* 1, 3, 4.

<sup>1</sup> L. 4, *epist.* 14, 15, 16 ; l. 3, *epist.* 33, 34, 38, 35, 36, 52. — <sup>2</sup> L. 3, *epist.* 11.



et la sûreté entière et de le recevoir au baiser, de lui rendre, à lui et aux siens, tous leurs biens, et de le faire retourner à son Église. Le Pape ajoute : « Si le roi, dans quarante jours après l'admonition, n'accomplit pas ce qu'il nous a promis, vous mettrez en interdit tous ses États de deçà la mer, en sorte qu'il ne s'y fasse aucune fonction ecclésiastique, hors le baptême des enfants et la pénitence des mourants. Quelque temps après la paix faite, vous exhorterez encore le roi à abolir les mauvaises coutumes, principalement celles qu'il a introduites de nouveau; et, s'il le refuse, vous nous en donnerez avis. Si vous avez une espérance certaine de faire la paix vous pourrez absoudre tous les excommuniés, à la charge que, si la paix ne s'ensuit pas, vous les remettrez dans l'excommunication. Si le roi ne peut se résoudre au baiser de paix à cause de son serment, vous exhorterez l'archevêque à se contenter du baiser du prince son fils. Le Pape nomma l'archevêque de Rouen pour l'exécution de cette paix, afin de ne pas donner sujet au roi d'Angleterre de se plaindre qu'il n'eût donné cette commission qu'à des étrangers; mais il manda en particulier à l'évêque de Nevers d'y procéder seul, en cas que l'archevêque de Rouen ne pût ou ne voulût pas y procéder avec lui. Le Pape écrivit au roi d'Angleterre pour lui donner avis de cette commission. Il en écrivit aussi, le 18 février, aux évêques de la province de Kent, à l'archevêque d'York et à ses suffragants<sup>1</sup>.

Cependant le Pape fut averti que le roi d'Angleterre voulait faire couronner Henri, son fils aîné, par l'archevêque d'York, au préjudice de celui de Cantorbéry, auquel le sacre des rois d'Angleterre appartenait, suivant l'ancienne coutume. C'est pourquoi le Pape écrivit, le 26 février, à Roger, archevêque d'York, et aux autres évêques d'Angleterre, pour leur défendre, sous peine de déposition, de se mêler de cette cérémonie tant que l'archevêque Thomas serait en exil. Le Pape écrivit aussi à saint Thomas pour lui défendre de sacrer le prince ou de permettre à un autre de le sacrer s'il ne prêtait aupara-

vant le serment que les rois avaient coutume de prêter à l'Église de Cantorbéry, et s'il ne déchargeait tout le monde de l'observation de ses coutumes et du serment qu'il avait exigé en dernier lieu. Saint Thomas avait lui-même fait solliciter ces lettres en cour de Rome, et, les ayant reçues, il les adressa à Robert, évêque de Worcester, son suffragant, lui enjoignant de les montrer à l'archevêque d'York, aux autres évêques, et de leur défendre, de la part du Pape, de sacrer le prince. Saint Thomas en écrivit aussi directement à tous les évêques d'Angleterre et de Galles, et en particulier à l'évêque de Winchester<sup>1</sup>.

Vers le même temps le saint archevêque envoya secrètement en Angleterre consulter le saint ermite Godric, que déjà nous avons appris à connaître et qui avait le don de prophétie. Il lui fit demander quelle serait la fin de ses maux. L'envoyé fut près de huit jours sans pouvoir parler au saint ermite, qui enfin lui fit ouvrir sa porte et lui dit : « Dites à votre maître qu'il ne se trouble point; il rentrera bientôt dans les bonnes grâces du roi, il sera rétabli avec honneur dans son Église, et les Anglais en auront plus de joie qu'ils n'ont été affligés de son exil. Il est vrai que cette sérénité feinte sera troublée par une injustice et une cruauté inouïes, mais Godric ne sera plus en ce monde. Dites-lui encore et répétez-lui que, dans neuf mois, ce qui le regarde sera entièrement fini. » Godric fit plusieurs autres prédictions que l'événement vérifia et découvrit souvent les pensées secrètes; il guérit des malades et fit plusieurs autres miracles. Enfin, accablé de vieillesse et d'infirmités, il mourut le 21 mai 1170, jour auquel l'Église honore sa mémoire<sup>2</sup>.

Les précautions que le Pape Alexandre avait prises touchant le couronnement du jeune roi d'Angleterre n'eurent pas leur effet, et ce prince ne laissa pas d'être sacré par l'archevêque d'York. Les lettres du Pape arrivèrent en Angleterre, mais elles n'y furent montrées à personne. Cependant le roi Henri passa en ce royaume dès le 3 mars, et, quelque temps après, il ordonna que tous

<sup>1</sup> L. 5, *epist.* 3, 6, 1, 7, 8.

<sup>1</sup> L. 4, *epist.* 42-45. — <sup>2</sup> *Acta SS.*, 21 mai.

les évêques et les seigneurs se rendissent à Londres le 14 juin. L'archevêque de Rouen et l'évêque de Nevers, prenant le chemin d'Angleterre, écrivirent au roi l'ordre qu'ils avaient reçu du Pape, et le roi leur manda de ne point s'exposer à la mer, leur promettant de repasser bientôt et d'accorder le projet de paix avec l'archevêque de Cantorbéry. Le dimanche 14 juin 1170 tous se trouvèrent à Londres, les évêques et les abbés de toute l'Angleterre, les comtes, les vicomtes, les barons, les prévôts et les aldermens, tous en grande crainte, ne sachant quel était le dessein du roi. Le dimanche suivant, 21 juin, le roi fit chevalier Henri, son fils, qu'il avait fait venir de Normandie la même semaine, et il le fit sacrer et couronner roi à Westminster. Ce fut Roger, archevêque d'York, qui lui imposa les mains, assisté des évêques de Londres, de Salisbury et de Rochester, qui toutefois protestèrent que cette fonction ne porterait aucun préjudice à l'Église de Cantorbéry, leur métropole. Au festin du couronnement le roi servit à table son fils, déclarant qu'il n'était plus roi. Le jeune roi n'avait que quinze ans, et son père lui donna pour conseils les plus grands ennemis de l'archevêque de Cantorbéry. Ensuite il passa la mer, pour se trouver à la conférence qu'il devait avoir avec le roi de France à la fête de Sainte-Madeleine.

Quand saint Thomas apprit la nouvelle de ce couronnement il en fut sensiblement affligé et en fit des plaintes amères au Pape et à tous ses amis de Rome. Il avait déjà un grand sujet de mécontentement en ce que l'archevêque de Rouen avait absous de l'excommunication l'évêque de Londres, prétendant le devoir faire en vertu de la commission du Pape. Saint Thomas s'en était plaint à l'archevêque même, soutenant qu'il avait excédé son pouvoir en ce qu'il n'avait point observé les conditions prescrites, et, joignant ces deux sujets de plainte, il écrivit ainsi au cardinal Albert :

« Plût à Dieu, mon cher ami, que vous pussiez entendre ce que l'on dit en ce pays-ci à la honte de l'Église romaine ! Nos derniers envoyés semblaient avoir rapporté quelque consolation dans les lettres du Pape ; mais elles ont été anéanties par d'autres lettres en

vertu desquelles l'évêque de Londres et celui de Salisbury ont été absous. Je ne sais comment il arrive toujours à la cour de Rome que Barabbas est délivré et Jésus-Christ mis à mort. C'est par l'autorité de cette cour que notre proscription a été prolongée jusqu'à la fin de la sixième année. On condamne chez vous de pauvres exilés, et on ne les condamne que parce qu'ils sont pauvres et faibles ; au contraire on absout des sacrilèges, des homicides, des voleurs, que saint Pierre même ne pourrait absoudre, je le dis hardiment, puisque Jésus-Christ n'ordonne d'absoudre le pécheur qu'en cas qu'il se convertisse et qu'il fasse pénitence. Ici on les absout, même sans restitution ; au contraire, c'est de nos dépouilles que les envoyés du roi font des présents aux cardinaux et aux courtisans. » Et ensuite : « Je ne veux plus fatiguer la cour de Rome : que ceux-là y aillent qui en reviennent triomphant de la justice. Plût à Dieu que le voyage de Rome n'eût pas fait périr inutilement tant d'innocents malheureux ! » Saint Thomas écrit sur le même ton à Gratien, qui était venu en France l'année précédente en qualité de nonce <sup>1</sup>.

Les compagnons de son exil écrivirent de même au cardinal Albert et à Gratien, insistant sur le trop d'indulgence dont le Pape avait usé envers le roi d'Angleterre. Saint Thomas, écrivant au Pape même, lui représente le caractère de ce prince, qu'il était plus facile de vaincre par la sévérité que par la douceur. Enfin Guillaume, archevêque de Sens, écrivit au Pape que le roi de France et toute l'Église gallicane étaient scandalisés de cette conduite du Saint-Siège, où Satan était délié et Jésus-Christ crucifié de nouveau. Il se plaint que le sacre du jeune Henri était une insulte au roi Louis, dont la fille, fiancée à ce prince, n'avait pas été couronnée avec lui, et finit en exhortant le Pape à punir les évêques qui ont commis cet attentat. Le Pape, dans sa réponse à l'archevêque de Sens, lui enjoint de presser l'archevêque de Rouen et l'évêque de Nevers d'exécuter leur commission <sup>2</sup>.

Mais, avant que le Pape eût fait cette ré-

<sup>1</sup> L. 5, *epist.* 20 et 21. — <sup>2</sup> *Epist.* 22, 23, 24, 26.



ponse ou même reçu les lettres précédentes, la paix était conclue entre le roi d'Angleterre et le saint archevêque de Cantorbéry. Ce prélat en avait marqué les conditions essentielles dans une ample instruction qu'il envoya à l'évêque de Nevers, et qui commence par les avis nécessaires pour se précautionner contre les artifices du roi. Le roi, de son côté, manda à l'archevêque de Rouen qu'il voulait faire la paix suivant le projet que le Pape en avait donné. C'est qu'il voyait qu'il ne pouvait plus reculer, et que les deux prélats de Rouen et de Nevers avaient ordre de mettre en interdit ses États s'il ne s'accordait dans les quarante jours prescrits.

Les deux prélats donc, ayant appris les intentions du roi d'Angleterre, allèrent à Sens trouver saint Thomas, le 16 juillet 1170, pour les lui expliquer et lui marquer le jour de la réconciliation. Les deux rois avaient fixé celui de leur conférence au 20 du même mois, sur la frontière de leurs États, en Touraine. L'archevêque de Sens avait conseillé à saint Thomas de venir, avec lui et avec les deux prélats de Rouen et de Nevers, à la conférence des rois, disant qu'il ne pourrait jamais faire sa paix de loin. Thomas avait de la répugnance à aller à cette conférence sans y être mandé; toutefois il céda, et les quatre prélats y allèrent ensemble, les trois archevêques de Cantorbéry, de Sens et de Rouen, et l'évêque de Nevers. Les deux rois tinrent leur conférence le lundi 20 juillet et le mardi suivant, sans faire aucune mention de Thomas, ce qui alarma beaucoup les clercs de sa suite, qui avaient assisté à cette conférence et qui craignaient qu'il n'eût la confusion d'y être venu inutilement. Toutefois l'archevêque de Sens vint lui dire qu'avec les prélats de Rouen et de Nevers il avait obtenu du roi d'Angleterre qu'il le verrait le lendemain, ajoutant qu'il avait paru, à son visage et à ses paroles, entièrement adouci et résolu à se réconcilier de bonne foi.

En effet, le lendemain, jour de Sainte-Madeleine, le roi d'Angleterre vint dès le grand matin au rendez-vous avec une suite nombreuse. Saint Thomas y vint plus tard, accompagné de l'archevêque de Sens et de plusieurs Français qui étaient venus à la confé-

rence avec leur roi. Dès que le roi Henri aperçut Thomas il se détacha de sa troupe, alla au-devant et le salua le premier, la tête nue. Après s'être donné la main et s'être embrassés tout à cheval, ils se tirèrent à part, le roi, l'archevêque de Cantorbéry et celui de Sens. Le premier se plaignit au roi des torts qu'on lui avait faits, à lui et à son Église, usant de paroles touchantes et convenables à la circonstance. Ensuite l'archevêque de Sens se retira, et le roi s'entretint seul avec Thomas, mais si familièrement qu'il ne paraissait pas qu'ils eussent jamais été mal ensemble, ce qui surprit agréablement les assistants.

L'archevêque représenta au roi modestement la mauvaise conduite qu'il avait tenue et les périls auxquels il s'était exposé, et l'exhorta paternellement à rentrer en lui-même, à satisfaire l'Église, à décharger sa conscience et à rétablir sa réputation, attribuant ses fautes aux mauvais conseils plutôt qu'à sa mauvaise volonté. Le roi l'écoutait non-seulement avec patience, mais avec bonté, promettant de se corriger. L'archevêque ajouta : « Il est nécessaire pour votre salut, pour le bien de vos enfants et la sûreté de votre puissance, que vous répariez le tort que vous venez de faire à l'Église de Cantorbéry en faisant couronner votre fils par l'archevêque d'York. » Le roi résista un peu à cette proposition, et, protestant qu'il ne dirait rien par esprit de dispute, il ajouta : « Qui a couronné Guillaume le Conquérant et les rois suivants ? N'est-ce pas l'archevêque d'York ou tel autre évêque qu'il a plu au roi qui devait être couronné ? » L'archevêque répondit pertinemment à cette objection par la déduction historique de ce qui s'était passé en Angleterre depuis la conquête des Normands, et montra que, hors certains cas extraordinaires, les archevêques de Cantorbéry avaient toujours sacré les rois, sans que ce droit leur eût été disputé par les archevêques d'York.

Après que saint Thomas eut longtemps parlé sur ce sujet le roi lui dit : « Je ne doute point que l'Église de Cantorbéry ne soit la plus noble de toutes celles d'Occident, et, loin de vouloir la priver de son droit, je suivrai votre conseil et ferai en sorte que, sur

ce point et sur tout autre, elle recouvre son ancienne dignité; mais pour ceux qui jusqu'à présent vous ont trahi, vous et moi, je les traiterai, Dieu aidant, comme ils méritent.» A ces mots Thomas descendit de cheval pour se jeter aux pieds du roi; mais le roi, prenant l'étrier, l'obligea de remonter. Il parut même répandre des larmes et lui dit : « Enfin, seigneur archevêque, rendons-nous de part et d'autre notre ancienne amitié, faisons nous tout le bien que nous pourrons, et oublions entièrement le passé; mais, je vous prie, faites-moi honneur devant ceux qui nous regardent de loin. » Et, comme il voyait entre ces spectateurs quelques-uns de ceux qui fomentaient la division, il s'approcha d'eux et dit, pour leur fermer la bouche : « Comme je trouve l'archevêque parfaitement bien disposé, si de mon côté je n'en use pas bien avec lui, je serai le plus méchant de tous les hommes et je montrerai la vérité de tout le mal qu'on dit de moi. Mais je ne vois point de parti plus honnête ni plus utile que de m'étudier à le surpasser en amitié et en bons offices. » Tous les assistants donnèrent de grands applaudissements à ce discours du roi.

Alors il envoya au saint archevêque des évêques de sa suite lui dire de proposer publiquement sa demande. Quelques-uns lui conseillèrent de remettre le tout à la discrétion du roi; mais le saint ne jugea pas à propos de compromettre la cause de l'Eglise. Ayant donc tenu conseil avec l'archevêque de Sens et les compagnons de son exil, il résolut de ne point remettre à la discrétion du roi la question des coutumes, les dommages que son Eglise avait soufferts, ni la plainte touchant le sacre du jeune prince. Ainsi, se rapprochant du roi, il le pria humblement, par la bouche de l'archevêque de Sens, de lui rendre ses bonnes grâces, de lui donner paix et sûreté, à lui et aux siens, de lui restituer l'Eglise de Cantorbéry et les terres de sa dépendance, et de réparer l'entreprise du sacre de son fils. Le roi accepta la proposition et reçut à ses bonnes grâces Thomas et ceux de sa suite, qui étaient présents; mais la restitution des biens fut différée, parce que le Pape ne l'avait pas ordonnée expressément.

Le roi s'entretint encore longtemps avec l'archevêque, suivant leur ancienne familiarité, en sorte que leur conférence dura presque jusqu'au soir. Le roi voulait l'emmener avec lui, disant qu'il lui était avantageux que leur paix fût connue de tout le monde; mais le saint prélat répondit qu'il passerait pour un ingrat s'il ne prenait congé du roi de France et de ses autres bienfaiteurs, et le roi d'Angleterre en convint.

Comme saint Thomas était prêt à se retirer, Arnoul, évêque de Lisieux, le pressa vivement, en présence du roi, des évêques et des seigneurs, d'absoudre les excommuniés, disant : « Comme le roi a reçu en grâce tous ceux qui vous ont suivi, vous devez aussi recevoir en grâce tous ceux qui ont été attachés au roi. » Saint Thomas répondit : « Il faut nécessairement faire distinction. Entre ceux pour qui vous parlez les uns sont plus coupables que les autres; les uns sont excommuniés directement, les autres par communication; les uns par nous ou par leurs évêques, les autres par le Pape, et ceux-ci ne peuvent être absous que par son autorité. Quant à nous, comme nous avons de la charité pour eux tous, quand nous aurons oui le conseil du roi, nous espérons travailler de telle sorte à leur réconciliation que, si quelqu'un n'y est pas compris, il ne devra l'imputer qu'à soi-même. » Un des excommuniés répondit à ce discours avec hauteur, et le roi, craignant que l'on ne s'échauffât de part et d'autre, tira à part l'archevêque et le pria de ne pas s'arrêter aux discours de telles gens. Ainsi on se sépara pacifiquement, après que saint Thomas eut donné sa bénédiction au roi.

Ce récit est tiré de la lettre que saint Thomas écrivit au Pape pour lui faire part de sa réconciliation avec le roi; il y ajoute : « J'ai appris depuis que l'archevêque de Rouen et l'évêque de Nevers ont chargé l'évêque de Séz, qui passe en Angleterre, d'absoudre ceux que j'ai excommuniés; mais je ne sais s'ils lui ont prescrit la formule que vous leur avez donnée ou s'il la suivra. S'ils sont absous autrement il sera nécessaire que vous y portiez remède; car rien n'affaiblit tant l'Eglise que l'impunité de pareils attentats par la to-



lérance du Saint-Siège. » Il avait dit auparavant : « J'attendrai en France jusqu'au retour de ceux que j'ai envoyés pour recevoir la restitution de nos domaines, n'étant pas d'avis de retourner auprès du roi tant qu'il aura un pied de terre à l'Église ; car c'est par cette restitution que je verrai s'il agit sincèrement. Je ne crains pas toutefois qu'il manque à tenir sa parole s'il n'en est empêché par les conseils de ceux à qui leur conscience ne permet pas de se tenir en repos. » Il paraît en effet que le roi était bien intentionné pour l'exécution de cette paix par l'ordre qu'il envoya au jeune roi, son fils <sup>1</sup>.

En écrivant au Pape saint Thomas écrivit aussi à quatre cardinaux de ses amis, pour leur faire part de cette heureuse nouvelle, mais surtout au sous-diacre Gratien, qui s'était si bien conduit dans sa nonciature. Il lui dit en confidence ces paroles remarquables, qui respirent si bien toute la foi des saints : « Parce que l'Église romaine a mis sa sûreté dans la crainte, elle a égard aux personnes et ne s'oppose point aux injustices. C'est pour ce sujet que les fléaux de Dieu les plus rudes et les plus insupportables viennent sur elle, en sorte qu'elle est errante, qu'elle fuit devant ses persécuteurs et subsiste à peine au milieu des maux qui l'accablent. » Et ensuite : « Ayez soin que les lettres les plus pressantes et les plus efficaces que le Pape a écrites au roi d'Angleterre pour la cause de l'Église soient insérées dans le registre, afin de servir d'exemple à la postérité <sup>2</sup>. »

Cependant le Pape, ayant appris le couronnement du jeune Henri, écrivit au saint archevêque Thomas pour lui déclarer que cette entreprise de l'archevêque d'York, faite contre sa défense, ne porterait aucun préjudice au droit de l'Église de Cantorbéry. Ensuite il écrivit à Roger, archevêque d'York, et à Hugues, évêque de Durham, et, après s'être plaint de la persécution que le roi d'Angleterre faisait souffrir à l'Église, il se plaint en particulier de ce que Roger a sacré le jeune prince dans une autre province, au mépris de l'archevêque absent, et de ce qu'en cette cérémonie, loin de faire promettre au nou-

veau roi de conserver la liberté de l'Église, on lui a fait confirmer par serment les prétendues coutumes du royaume. Il reproche aux prélats leur faiblesse de l'avoir souffert, et pour punition les suspend de toute fonction épiscopale. Quant aux évêques de Londres et de Salisbury, il déclara qu'ils étaient retombés dans l'excommunication, permettant toutefois à l'archevêque Thomas de les absoudre <sup>1</sup>.

Mais quand le souverain Pontife eut appris la réconciliation du roi et de l'archevêque, il écrivit à ce prince pour lui en témoigner sa joie et l'exhorter à rendre ses biens à l'Église de Cantorbéry, à réparer les torts qu'il lui avait faits, et à faire donner satisfaction à l'archevêque par le roi son fils. Les cardinaux auxquels saint Thomas avait fait part de cette paix lui en firent aussi leurs compliments, témoignant toutefois qu'ils se défiaient de l'exécution et l'exhortant à la faciliter par sa douceur. Le Pape lui manda de plus, au mois d'octobre, que, si le roi n'exécutait pas la paix, il lui donnait pouvoir d'exercer les censures ecclésiastiques sur les personnes et les lieux de sa légation, excepté le roi, la reine son épouse, et ses enfants, et il manda dans le même temps aux archevêques de Sens et de Rouen d'avertir le roi dans vingt jours d'exécuter la paix, et, s'il ne le faisait dans un mois après la monition, de mettre en interdit toutes ses terres de deçà la mer <sup>2</sup>.

Saint Thomas vit encore deux fois le roi d'Angleterre : premièrement à Tours, où le roi était venu conférer avec Thibaut, comte de Blois. Le roi vint au-devant de l'archevêque, mais il ne parut pas le regarder de bon œil, et le lendemain il fit dire dans sa chapelle une messe des morts ; ce que l'on crut qu'il avait fait de peur que l'archevêque ne lui offrit le baiser de paix. Ils allèrent ensuite à la conférence avec le comte Thibaut, et le roi, pressé par ce comte et par le prélat, promit positivement la restitution des terres de l'Église ; mais il voulait que l'archevêque retournât auparavant en Angleterre, pour voir comment il s'y conduirait. Quelques jours

<sup>1</sup> L. 5, *epist.* 45 et 43. — <sup>2</sup> L. 5, *epist.* 48, 49, 50, 51, 47. Baron., ann. 1170.

<sup>1</sup> L. 5, *epist.* 34, 67, 66, 65. — <sup>2</sup> L. 5, *epist.* 59, 56, 57, 60, 61, 29, 31.

après saint Thomas vint encore trouver le roi à Chaumont, entre Blois et Amboise, non pour rien lui demander, mais pour essayer de regagner ses bonnes grâces. En effet le roi lui fit moins d'honneur, mais lui témoigna plus d'amitié, et ils convinrent qu'il irait incessamment prendre congé du roi de France pour passer au plus tôt en Angleterre<sup>1</sup>.

Cependant il reçut une lettre des agents qu'il avait envoyés en Angleterre et qui lui rendaient ainsi compte de leur commission. « Nous nous présentâmes au jeune roi dans sa chambre, à Westminster, le lundi d'après la Saint-Michel, 5 octobre 1170. Avec lui étaient assis le comte Renaud, l'archidiacre de Cantorbéry, celui de Poitiers, Guillaume de Saint-Jean et plusieurs autres. (Les deux archidiacres étaient des plus grands ennemis du saint archevêque.) Quelques-uns, du nombre desquels était le comte Renaud, ayant ouï la nouvelle de la paix, en rendirent dévotement grâces à Dieu. Après que les lettres du roi eurent été lues, le roi son fils dit qu'il en prendrait conseil, et on nous fit retirer. Puis on nous rappela, et votre archidiacre nous dit de la part du jeune roi : « Raoul de Broc et ses serviteurs se sont mis en possession, par ordre du roi, mon père, des terres de l'archevêché et des revenus des clercs de l'archevêque ; nous ne pouvons savoir l'état des lieux que par le rapport de ses officiers ; c'est pourquoi nous vous marquons le jeudi, lendemain de Saint-Calixte, 15 octobre, pour l'exécution plus entière de ce mandement. » La lettre ajoute : « Le roi a mandé à l'archevêque d'York, aux évêques de Londres et de Salisbury, et à quatre ou six personnes des Églises vacantes, d'élire des évêques, suivant le conseil de ces prélats, et de les envoyer au Pape pour les sacrer, au préjudice de votre Église. » Les agents conclurent en priant instamment saint Thomas de ne point revenir en Angleterre que sa paix avec le roi ne fût mieux affirmée. Le saint envoya au Pape cette lettre de ses agents, lui demandant de nouveaux pouvoirs pour presser le roi d'Angleterre<sup>2</sup>.

Il écrivit aussi à ce prince, se plaignant, mais d'une manière très-amicale et paternelle, que les effets ne répondaient pas aux promesses ni à l'ordre qu'il avait envoyé au roi son fils. « La restitution, dit-il, a été différée au dixième jour, sous prétexte que Raoul (Ranulfe), en attendant, ravage les biens de l'Église et serre publiquement nos provisions de bouche dans le château de Saltwode. Il s'est vanté devant plusieurs personnes que je ne jouirai pas longtemps de votre paix, et que je ne mangerai pas un pain entier en Angleterre avant qu'il m'ôte la vie. Vous le savez, seigneur, c'est se rendre participant d'un crime que de ne pas le réprimer quand on peut. Et que peut ledit Ranulfe s'il n'est armé de votre autorité ? Ce qu'il a répondu au roi votre fils, votre discrétion, quand elle le voudra, pourra le savoir et en juger. Enfin il est manifeste que la sainte Église de Cantorbéry, la mère de toute la Bretagne, périt par lui en haine de notre tête. Eh bien ! pour qu'elle ne périsse pas, mais qu'elle échappe, nous présenterons notre tête pour elle, Dieu aidant, et à Ranulfe et à ses complices, prêt non-seulement à mourir pour Jésus-Christ, mais à souffrir mille morts, avec tous les tourments, s'il daigne nous en faire la grâce. J'avais résolu, seigneur, de retourner vers vous ; mais la nécessité me presse, malheureux, de me rendre à cette malheureuse Église ; j'y retournerai par votre permission ; peut-être, pour qu'elle ne périsse pas, y périrai-je, à moins que votre piété ne me donne promptement une autre consolation ; mais, soit que je vive ou que je meure, je suis et serai toujours à vous dans le Seigneur, et, quoi qu'il nous arrive, à moi et aux miens, je prie Dieu qu'il répande ses bénédictions sur vous et sur vos enfants<sup>1</sup>. » C'est la dernière lettre que nous ayons de ce saint prélat au roi Henri II, lettre faite pour adoucir le cœur même d'un Pharaon.

Il envoya devant Jean de Salisbury, qui arriva le 15 novembre. Il trouva que, trois jours auparavant, on avait saisi les biens de l'archevêque, après en avoir ôté la régie à ses agents, et que l'on avait publié dans les

<sup>1</sup> Vita, l. 3, c. 2. L. 5, *epist.* 63. — <sup>2</sup> L. 5, *epist.* 53.

<sup>1</sup> L. 5, *epist.* 54. Baron., ann. 1179.



ports une défense de laisser passer aucun des siens pour sortir d'Angleterre. D'un autre côté les officiers du roi avaient donné ordre que l'archevêque et les siens ne trouvassent à leur retour que les maisons vides et en décadence et les granges ruinées; de plus ils avaient pris, au nom du roi, tous les revenus jusqu'à la Saint-Martin, quoique la paix eût été faite à la Sainte-Madeleine. En même temps, chose bien peu épiscopale, l'archevêque d'York et l'évêque de Londres, se joignant aux autres ennemis de saint Thomas, avaient envoyé au roi pour le prier de ne pas le laisser revenir en Angleterre qu'il n'eût renoncé à sa légation, qu'il n'eût rendu au roi toutes les lettres qu'il avait obtenues du Pape et promis d'observer inviolablement les droits du royaume, c'est-à-dire ces coutumes condamnables, première cause de la persécution. Ces prélats courtisans disaient que, sans ces précautions, son retour serait préjudiciable au roi. Par une autre manœuvre ils avaient fait appeler de chacune des Églises vacantes six personnes ayant pouvoir d'élire un évêque au nom de la communauté, afin que les élections fussent faites au gré du roi, et que, si Thomas s'y opposait, il encourût sa disgrâce<sup>1</sup>.

Cependant plusieurs seigneurs français fournirent au saint homme l'argent et les autres choses nécessaires pour son voyage. Avant de partir il vint à Paris pour remercier le roi de France et logea dans l'abbaye canoniale de Saint-Victor, où l'on a conservé jusque dans ces derniers temps un de ses cilices. Comme on était dans l'octave de Saint-Augustin, patron de l'abbaye, on le pria de prêcher, et il fit un beau discours sur ces paroles du psaume 75 : « Il a choisi pour sa demeure le lieu de la paix. » En prenant congé du roi de France il lui dit : « Je vais chercher la mort en Angleterre. » Le bon roi lui répondit qu'il le croyait de même et le pressa beaucoup de rester dans ses États, lui promettant de pourvoir à tout ce qui lui serait nécessaire. Le saint archevêque, en le remerciant de sa royale bienveillance, lui dit que la volonté de Dieu devait s'accomplir avant tout.

Enfin il vint à Rouen, par ordre du roi d'Angleterre, espérant, comme on le lui avait promis, y acquitter ses dettes et être renvoyé en Angleterre avec honneur; mais Jean d'Oxford, que déjà nous avons appris à connaître pour un homme peu loyal, lui apporta une lettre du roi par laquelle il le pria de retourner incessamment en Angleterre et lui donnait le même Jean pour l'accompagner. Saint Thomas obéit, et apprit en route les mauvais desseins de ses ennemis, qui étaient déjà venus à la mer et attendaient le vent favorable, comme lui-même l'attendait de son côté. Ces ennemis étaient l'archevêque d'York et les évêques de Londres et de Salisbury; de plus, pour leur prêter main-forte, il y avait Gervais, vicomte de Kent, Raoul ou Ranulfe de Broc, et Renauld de Varennes, qui menaçaient de lui couper la tête s'il osait passer. Quelques amis conseillèrent à saint Thomas de ne point s'exposer à ce passage que la paix ne fût mieux affermie; mais il répondit : « Je vois l'Angleterre, et j'y entrerai, Dieu aidant, quoique je sache certainement que je vais y souffrir le martyre. » La veille de son embarquement il envoya les lettres du Pape, portant suspense contre l'archevêque d'York et l'évêque de Durham, avec d'autres lettres qui remettaient sous l'excommunication l'évêque de Londres et celui de Salisbury, et portaient suspense contre tous les évêques qui avaient assisté au sacre du jeune roi. Ces lettres furent rendues à ces mêmes prélats dans le port de Douvres, où ils croyaient que saint Thomas dût aborder<sup>1</sup>.

Le vent étant devenu favorable il s'embarqua à Witsand, près de Calais, la nuit du second jour de l'Avent, jour de Saint-André, dernier de novembre 1170, la septième année de son exil. Il arriva heureusement au port de Sandwich, pour éviter ceux qui l'attendaient à Douvres. Le vaisseau qui le portait était remarquable par la croix archiépiscopale qui y était dressée. Et, dès qu'on l'aperçut, une multitude de pauvres qui étaient venus au-devant du saint prélat se mirent à crier : « Béni soit celui qui vient au nom du

<sup>1</sup> L. 5, *epist.* 64, 73.

<sup>1</sup> *Vita*, l. 3, c. 3.

Seigneur, le père des orphelins et le juge des veuves! » Ils pleuraient tous, les uns de compassion, les autres de joie; les uns se prosternaient à terre; les autres, ayant leurs habits retroussés, s'avançaient dans la mer pour le prendre au sortir du vaisseau et recevoir les premiers sa bénédiction.

Mais les gentilshommes qui avaient cru qu'il aborderait à Douvres, apprenant son arrivée à Sandwich, y accoururent promptement; ils s'approchèrent armés du bâtiment où était le saint archevêque, comme pour lui faire violence. Ce que voyant Jean d'Oxford, il craignit que la honte n'en retombât sur le roi et qu'on ne l'accusât de trahison; c'est pourquoi il s'avança et leur défendit, de la part du roi, de faire aucune insulte à l'archevêque ou aux siens, et leur persuada de poser les armes. Ils demandèrent toutefois que les étrangers qui étaient venus avec l'archevêque fissent serment de fidélité au roi et au royaume. Il ne paraissait d'autre étranger que Simon, archidiacre de Sens, qui aurait facilement consenti à prêter le serment; mais saint Thomas ne le permit pas, craignant les conséquences de ce serment pour le clergé d'Angleterre, et dit qu'il était contre les bonnes mœurs et le droit des gens d'exiger des étrangers de pareils serments. Or il voyait bien que les officiers du roi étaient en trop petit nombre pour faire violence, parce que le peuple, qui était ravi de son retour, avait pris les armes et aurait été le plus fort.

Ces officiers, ayant à peine salué l'archevêque, lui demandèrent en colère pourquoi, à son entrée dans le pays, qui devait être pacifique, il avait excommunié et suspendu les évêques du roi, ajoutant que, quand le roi l'apprendrait, il en serait fort irrité. Le prélat répondit doucement qu'il ne l'avait fait que par la permission du roi, pour ne pas laisser impunie l'injure faite à lui et à son Église au sacre du jeune roi, et empêcher que cette entreprise ne fût tirée à conséquence. Le nom du roi retint les officiers; ils commencèrent à parler plus modestement, demandant toutefois avec instance l'absolution des évêques. L'archevêque remit à en délibérer à Cantorbéry, où il serait le lendemain, et les officiers se retirèrent.

Le lendemain mardi, premier jour de décembre, saint Thomas partit de Sandwich pour aller à Cantorbéry, qui n'en est qu'à six milles. A peine put-il faire le jour même ce peu de chemin, tant le peuple et principalement les pauvres s'empressaient autour de lui. Les curés venaient au-devant en procession avec des paroisses entières. Étant arrivé à Cantorbéry il y fut reçu par les moines avec l'honneur convenable, au son des cloches et des orgues, et avec les cantiques de joie; il leur donna à tous le baiser de paix, ayant pris la précaution de faire auparavant absoudre ceux qui avaient communiqué avec les excommuniés.

Les officiers du roi vinrent le jour suivant savoir sa réponse, et avec eux les clercs des trois prélats excommuniés, demandant l'absolution de leurs maîtres. Saint Thomas répondit qu'il n'avait pas le pouvoir de lever les censures imposées par le Pape. Toutefois, comme ils le pressaient et le menaçaient de l'indignation du roi, il répondit que, si les évêques de Londres et de Salisbury juraient, selon la forme de l'Église, d'obéir au mandement du Pape, il ferait, pour la paix de l'Église, par respect pour le roi et par le conseil des autres évêques, tout ce qui dépendrait de lui, et traiterait les trois prélats avec toute sorte de douceur et de charité, se confiant en la clémence du Pape. Les deux évêques étaient prêts à accepter la condition et à venir se faire absoudre; mais l'archevêque d'York les en détourna et leur dit : « J'ai encore huit mille livres d'argent comptant que j'emploierai, s'il est besoin, pour réprimer l'arrogance et l'opiniâtreté de Thomas. Ne vous laissez pas séduire. Allons plutôt trouver le roi, qui nous a si fidèlement protégés jusqu'ici. Si vous le quittez pour vous attacher à son adversaire, car il n'y aura jamais entre eux de réconciliation parfaite, il vous regardera toujours comme des transfuges et vous chassera de vos terres. Que deviendrez-vous alors? En quel pays irez-vous mendier votre pain? Au contraire, si vous demeurez avec le roi, que peut faire contre vous Thomas plus que ce qu'il a fait? »

Tel était le raisonnement de l'archevêque d'York, raisonnement plus digne d'un païen



que d'un évêque catholique. Les deux évêques de Londres et de Salisbury en furent touchés, et ils partirent tous les trois aussitôt pour aller trouver le roi en Normandie. En même temps, par une perfidie qui les déshonore à jamais, ils envoyèrent au roi son fils, qui était à Londres, l'excommunié Geoffroi Ridel et quelques autres, pour lui persuader que Thomas voulait le déposer; mais rien n'était plus loin de sa pensée, comme il l'assure lui-même dans la lettre qu'il écrivit au Pape, contenant la relation de son retour en Angleterre, et qui est sa dernière au Pape Alexandre.

Peu de jours après son arrivée à Cantorbéry il envoya à Londres Richard, prieur de Saint-Martin de Douvres, qui fut son successeur, donner part au jeune roi de son arrivée et lui fit faire ses excuses touchant la suspension des prélats. Ce député fut mal reçu par le jeune prince, dont les ministres ne regardaient que la volonté du roi son père. Saint Thomas ne laissa pas de se mettre en chemin peu de jours après, voulant voir le jeune roi, qui avait été son disciple, et ensuite visiter sa province abandonnée depuis si longtemps. Comme il approchait de Londres tous les bourgeois vinrent au-devant de lui et le reçurent avec grande joie; mais il vint deux chevaliers, de la part du prince, lui défendre de passer outre et lui ordonner de retourner à son Église. Ses ennemis en devinrent plus fiers, et Robert de Broc, frère de Raoul ou Ranulfe, pour insulter au prélat, coupa la queue d'un cheval qui portait quelques ustensiles de sa cuisine.

Le jour de Noël le saint archevêque monta en chaire et fit un sermon à la fin duquel il prédit sa mort prochaine, fondant lui-même en larmes, ainsi que tout son auditoire; mais il prit un ton d'indignation et parla avec véhémence contre les ennemis de l'Église, et en particulier contre plusieurs courtisans du roi père. Il les excommunia, et nommément les deux frères Raoul et Robert de Broc. Après la messe il tint table, comme il avait accoutumé les jours de grande fête, avec gaieté, et, quoique le jour de Noël fût cette année-là le vendredi, il mangea de la viande comme les autres. On voit ici l'antiquité de cette

dispense de l'abstinence au jour de Noël.

Cependant l'archevêque d'York et les deux évêques de Londres et de Salisbury, étant arrivés en Normandie peu de jours avant la fête, se jetèrent aux pieds du roi, implorant sa justice et se plaignant amèrement que Thomas abusait de la paix qu'il lui avait accordée, et que, dès qu'il était arrivé, il avait troublé le royaume par les censures qu'il avait publiées contre eux. Le roi dit : « Si tous ceux qui ont consenti au sacre de mon fils sont excommuniés, par les yeux de Dieu ! je le suis aussi. » Et il entra dans une furieuse colère. Excité donc par les trois prélats courtisans, il commença à maudire tous ceux qu'il avait nourris et comblés de bienfaits, dont aucun ne le vengeait d'un prêtre qui troublait son royaume et voulait le dépouiller lui-même de sa dignité, ajoutant plusieurs reproches contre le saint archevêque.

Alors quatre chevaliers de sa chambre, croyant ne pouvoir rien faire qui lui fût plus agréable que de tuer le pontife, en formèrent ensemble la résolution. Ces quatre étaient Hugues de Morville, Guillaume de Traci, Richard le Breton et Renaud, fils de l'Ours. Ils firent leur conjuration la nuit de Noël, s'engageant par serment à ce meurtre, et le jour même de la fête ils se retirèrent secrètement de la cour. Ils firent telle diligence et eurent le temps si favorable qu'ils arrivèrent en Angleterre le lundi, jour des Innocents. Ils furent joints par Raoul de Broc, qui les conduisit à son château de Saltwode, à six milles de Cantorbéry. Ils s'associèrent quelques complices et passèrent la nuit à concerter l'exécution de leur forfait.

Le lendemain mardi, 29 décembre, ils vinrent à Cantorbéry et allèrent à l'archevêché, où ils trouvèrent le saint prélat qui avait déjà diné et s'entretenait de quelques affaires avec ses moines et ses clercs. Les quatre chevaliers entrèrent dans sa chambre, et, sans le saluer, s'assirent à terre à ses pieds. Après un peu de silence Renaud dit au nom de tous : « Nous venons de la part du roi vous apporter ses ordres. Voulez-vous les entendre en secret ou en public ? — Comme il vous plaira, » dit le saint archevê-

que. Renaud reprit : « Nous les dirons donc en secret. » L'archevêque fit retirer ceux qui étaient avec lui ; mais l'huissier laissa la porte ouverte, afin que ceux qui étaient dehors pussent voir ce qui se passait. Après que les chevaliers eurent dit ce qu'ils voulaient, le saint prélat dit qu'il voulait que plusieurs personnes l'entendissent, et fit appeler les moines et les clercs, mais non les laïques.

Alors Renaud dit : « Nous vous ordonnons, de la part du roi, d'aller trouver le roi son fils et de lui rendre ce que vous lui devez. — Je crois l'avoir fait, » dit l'archevêque. « Non, dit Renaud, puisque vous avez suspendu ses évêques ; ce qui fait croire que vous voulez lui ôter la couronne de dessus la tête. » Le saint répondit : « Au contraire, je voudrais pouvoir lui donner encore d'autres couronnes ; et, quant aux évêques, ce n'est pas moi qui les ai suspendus, c'est le Pape. — C'est bien vous, dit Renaud, puisque c'est à votre poursuite. » Saint Thomas reprit : « J'avoue que je ne suis pas fâché si le Pape venge les injures faites à mon Église. » Ensuite il se plaignit des torts et des insultes qu'il avait reçus depuis la conclusion de la paix et dit à Renaud : « Vous étiez présent, vous et plus de deux cents chevaliers, quand le roi m'accorda de contraindre par les censures ceux qui avaient troublé l'Église à lui faire satisfaction, et je ne puis me dispenser de remplir mon devoir de pasteur. » A ces mots les chevaliers se levèrent en criant : « Voilà des menaces ! » et dirent aux moines : « Nous vous commandons de la part du roi de le garder ; s'il échappe on s'en prendra à vous. » Ils sortirent aussitôt, et Thomas les suivit jusqu'à la porte de son antichambre, en disant : « Sachez que je ne suis pas venu pour m'enfuir et que je ne crains pas vos menaces. » Ils répondirent : « Il y aura autre chose que des menaces. »

Étant sortis du palais ils ôtèrent leurs manteaux, et on les vit revêtus de cuirasses. Ceux de leur suite s'armèrent aussi, et, outre leurs épées, ils prirent des arcs, des flèches, des haches et d'autres instruments pour ouvrir les portes ou les briser. Thomas était tranquille dans sa chambre. Les gens

de sa maison, entendant les coups de hache contre la porte, le supplièrent de se réfugier dans l'église par un cloître ou par une galerie ; lui, craignant de manquer l'occasion du martyre, s'y refuse. On allait l'y entraîner de force quand un des assistants fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de mon devoir, dit l'archevêque, j'irai à l'église. » Et, faisant porter sa croix devant lui, il traverse le cloître à pas lents, puis marche vers le grand autel, séparé de la nef par une grille entrouverte. On voulut la fermer quand on entendit le cri des assassins ; l'archevêque s'y opposa et dit : « L'église de Dieu ne doit pas être barricadée comme une citadelle humaine. C'est en souffrant, non en repoussant les attaques, que nous triompherons. » On le supplia avec de grandes instances de se mettre en sûreté dans l'église souterraine ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faite de l'édifice ; l'archevêque refusa l'un et l'autre. Pendant ce temps les quatre assassins entrèrent dans l'église l'épée à la main. Le premier s'écria : « Où est le traître ? » Personne ne répondit. Il cria de nouveau : « Où est l'archevêque ? » Aussitôt l'intrépide pontife descendit les degrés du chœur et dit à haute voix : « Me voici ! Je suis l'archevêque, mais je ne suis point un traître. Que voulez-vous ? — Que tu meures ! — Je suis prêt à mourir pour Dieu, pour la justice et pour la liberté de l'Église ; mais je vous défends, au nom du Dieu tout-puissant, de faire le moindre mal à aucun de mes religieux, de mes clercs ou de mon peuple. Tant que j'ai vécu j'ai pris la défense de l'Église lorsque je l'ai vue opprimée ; puisse-t-elle, par mon sang, recouvrer la paix et la liberté ! » Ayant ainsi parlé il se mit à genoux et dit : « Je recommande mon âme et la cause de l'Église à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints patrons de ce lieu, aux martyrs saint Denis et saint Elphège. » Ayant ensuite prié pour les assassins il inclina un peu la tête et la leur présenta en silence. Comme ils voulaient le tirer de l'église il leur dit : « Je ne sortirai point ; faites ce que vous voudrez. » Dans la crainte que le peuple qui s'attroupait ne mît obstacle à leur



dessein ils se hâtèrent de l'exécuter. L'un des assassins déchargea un coup sur la tête de l'archevêque. Édouard Grim, qui était auprès du saint et qui depuis écrivit sa vie, voulut parer le coup en étendant le bras, qui lui fut presque emporté. Thomas, qui en avait été étourdi, tomba sur ses genoux, soutint sa tête de ses deux mains, resta immobile comme auparavant et offrit à Dieu de nouveau le sacrifice de sa vie. Alors deux autres assassins lui donnèrent chacun un coup d'épée, et il tomba sur le pavé, près de l'autel de Saint-Benoît. Comme il était près d'expirer Richard le Breton lui enleva le haut du crâne. Enfin un exécration sous-diacre, nommé Hugues et surnommé Mauvais-Clerc, lui posa le pied sur le cou, et avec la pointe de son épée lui tira la cervelle, qu'il répandit sur le pavé. Ainsi mourut saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, dans la cinquante-troisième année de son âge, le mardi 29 décembre 1170, sur les cinq heures du soir. Il reçut tous ces coups sans proférer une seule parole et sans faire aucun mouvement des pieds ni des mains.

Pendant que les assassins gentilshommes le massacraient dans l'église d'autres pillaient son palais; ils rompirent les portes et les serrures, enlevèrent ses chevaux, battirent ses domestiques, ouvrirent les coffres, partagèrent entre eux l'argent, les habits et les autres meubles. Ils emportèrent même les titres de l'Église de Cantorbéry et les donnèrent à Ranulfe de Broc pour les porter au roi, en Normandie, afin qu'il pût supprimer ceux qu'il trouverait contraires à ses prétentions<sup>1</sup>.

« Chrétiens, soyez attentifs! s'écrie à cette occasion Bossuet; s'il y eut jamais un martyr qui ressembla parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs : l'évêque est à l'église avec son clergé, et ils sont déjà revêtus. Il ne faut pas chercher bien loin la victime : le saint pontife est préparé, et c'est la victime que Dieu a choisie. Ainsi tout est prêt pour le sacrifice, et je vois entrer dans l'église ceux qui doivent donner le coup. Le saint

homme va au-devant d'eux, à l'imitation de Jésus-Christ, et, pour imiter en tout ce divin modèle, il défend à son clergé toute résistance et se contente de demander sûreté pour les siens. « Si c'est moi que vous cherchez, laissez, dit Jésus, retirer ceux-ci<sup>1</sup>. » Ces choses étant accomplies et l'heure du sacrifice arrivée, voyez comme saint Thomas en commence la cérémonie. Victime et pontife tout ensemble, il présente sa tête et fait sa prière. Voici les vœux solennels et les paroles mystiques de ce sacrifice : « Je suis prêt à mourir, dit-il, pour la cause de Dieu et de son Église, et toute la grâce que je demande c'est que mon sang lui rende la paix et la liberté qu'on veut lui ravir. » Il se prosterne devant Dieu, et, comme dans le sacrifice solennel nous appelons les saints pour être nos intercesseurs, il n'omet pas une partie si considérable de cette cérémonie sacrée; il appelle les saints martyrs et la sainte Vierge au secours de l'Église opprimée; il ne parle que de l'Église; il n'a que l'Église dans le cœur et dans la bouche, et, abattu par le coup, sa langue, froide et inanimée, semble encore nommer l'Église<sup>2</sup>. »

Un homme qui n'a pas la foi, ou qui n'a pas une foi bien vive et bien éclairée, serait porté à croire que tout fut perdu pour l'Église par la mort du saint archevêque; ce sera tout le contraire. « C'est une loi établie, dit encore Bossuet dans le panégyrique de notre saint, que l'Église ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants, et que, pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang. Son Époux l'a rachetée par le sang qu'il a versé pour elle, et il veut qu'elle achète par un prix semblable les grâces qu'il lui accorde. C'est par le sang des martyrs qu'elle a étendu ses conquêtes bien au delà de l'empire romain; son sang lui a procuré et la paix dont elle a joui sous les empereurs chrétiens, et la victoire qu'elle a remportée sur les empereurs infidèles. Il paraît donc qu'elle devait du sang à l'affermissement de son autorité comme elle en avait donné à l'établissement de sa doctrine, et ainsi la discipline, aussi bien que la foi de

<sup>1</sup> Vita S. Thomæ.

<sup>2</sup> Jean, 18, 8. — <sup>2</sup> Bossuet, *Panégyr. de S. Thomas de Cantorbéry*, t. 1<sup>er</sup>, p. 591, édit. de Versailles.

l'Église, a dû avoir des martyrs. C'est pour cette cause que notre glorieux saint a donné sa vie. Nous avons honoré, ces derniers jours, le premier martyr de la foi ; aujourd'hui nous célébrons le triomphe du premier martyr de la discipline, et, afin que tout le monde comprenne combien ce martyr a été semblable à ceux que nous ont fait voir les anciennes persécutions, je m'attacherai à vous montrer que la mort de notre saint archevêque a opéré les mêmes merveilles, dans la cause de la discipline, que celle des autres martyrs a autrefois opérées lorsqu'il s'agissait de la croyance<sup>1</sup>. »

A la nouvelle du meurtre toute la ville de Cantorbéry fut consternée ; les riches, saisis de crainte, demeurèrent dans leurs maisons ; mais les pauvres et les gens du peuple accoururent aussitôt à l'église pleurer leur père. Ils lui baisaient les mains et les pieds, ils recueillaient son sang, s'en frottaient les yeux et y trempaient des lambeaux de leurs habits. Ce qui en demeura sur le pavé fut ramassé soigneusement et mis dans un vase précieux, pour le garder dans l'église. Les moines mirent le corps sur un brancard devant l'autel et passèrent la nuit auprès, en larmes et en prières. Mais, le lendemain matin, on leur vint dire qu'il y avait hors de la ville une grande troupe de gens armés qui voulaient enlever le corps du saint prélat pour le traîner par les rues à la queue des chevaux, le pendre au gibet ou le mettre en pièces et le jeter dans un bourbier. Les moines, alarmés de ce bruit, résolurent de l'enterrer promptement ; ils fermèrent les portes de l'église et portèrent le corps dans la chapelle souterraine, où, l'ayant dépouillé, ils trouvèrent que, sous son habit monastique, il portait un rude cilice, et, ce qui était sans exemple, des fémoraux de même étoffe. On le revêtit par-dessus de ses habits pontificaux ; on le mit dans un tombeau de marbre tout neuf qui se trouva dans cette chapelle, et on en ferma les portes soigneusement. L'église demeura interdite près d'une année ; on couvrit les croix et on dépouilla les autels comme au vendredi saint, et les moines ré-

citèrent l'office dans leur chapitre sans chanter.

Le roi d'Angleterre, ayant appris la mort de saint Thomas, envoya, peu de jours après, de ses clercs, qui, étant arrivés à Cantorbéry, rassemblèrent les moines de la cathédrale et leur dirent : « Le malheur qui est arrivé chez vous, mes frères, a tellement affligé le roi que pendant trois jours il s'est abstenu d'entrer dans l'église et n'a pris aucune nourriture que du lait d'amandes. Il n'a point reçu de consolation et n'a point paru en public, sachant le tort que fait à sa réputation cette cruelle action des siens, et qu'on ne se persuaderait pas aisément qu'il n'ait point désiré la mort d'un homme dont il s'est plaint si souvent comme du seul qui s'opposât à ses volontés. L'action est détestable et inouïe, et la conduite que le roi a tenue le justifie assez de n'en être pas complice ; mais, ce qui lui donne quelques remords, c'est qu'ayant appris l'excommunication de tous ceux qui avaient assisté au sacre de son fils, lorsqu'il croyait tous les ressentiments étouffés par la paix, il ne put dissimuler sa douleur ni s'empêcher de s'en plaindre à ses confidents. Ceux-ci partageant son ressentiment et d'autant plus animés que le prélat lui avait plus d'obligation, il s'en trouva quatre qui se retirèrent secrètement et vinrent commettre ce crime, croyant plaire au roi. Or, comme il les connaissait pour les plus emportés et les plus méchants de son royaume, il envoya en diligence après eux pour prévenir ce malheur ; mais ils étaient déjà passés et firent leur coup le jour que le roi croyait les avoir auprès de lui. Voilà, mes frères, ce que nous avons charge de vous dire, afin que vous n'ayez aucun mauvais soupçon du roi et que vous demandiez à Dieu le pardon de la faute qu'il peut avoir faite en donnant, par ses discours, occasion à ce crime. Donnez au corps une sépulture honorable : le roi n'a plus de ressentiment contre le mort<sup>1</sup>. » Ainsi parlèrent les envoyés du roi d'Angleterre.

Cependant deux docteurs, Alexandre Le Gallois et Gontier de Flandre, qui avaient été auprès de saint Thomas jusqu'à sa mort, al-

<sup>1</sup> Bossuet, *Panég. de S. Thomas de Cantorbéry*, t. 16, p. 579.

<sup>1</sup> *Gesta post. mart.*, c. 1.



lèrent en porter la nouvelle au Pape, chargés de plusieurs lettres de recommandation du roi de France, de Thibaut, comte de Blois, et de Guillaume, archevêque de Sens, qui tous demandaient justice au Pape de ce meurtre, traitant le saint prélat de martyr et témoignant qu'il se faisait déjà des miracles à son tombeau <sup>1</sup>. Le roi d'Angleterre envoya au Pape de son côté, et Arnoul, évêque de Lisieux, un des plus éloquents prélats de son obéissance, écrivit en sa faveur une lettre où il représente la douleur du roi comme si violente que l'on craignait même pour sa vie, et prie le Pape de punir les coupables suivant l'énormité de leur crime, mais d'avoir égard à l'innocence de ce prince. La lettre était au nom de tous les évêques d'Angleterre <sup>2</sup>.

Ceux d'entre ces évêques qui étaient excommuniés ou suspens avaient envoyé des députés à Rome pour solliciter leur absolution. Leurs députés avaient quelque espoir de l'obtenir lorsque arriva à Rome la nouvelle du meurtre de l'archevêque de Cantorbéry. Le Pape Alexandre en fut troublé à tel point que pendant près de huit jours les siens mêmes ne purent lui parler. Il y eut une défense générale de donner aux Anglais aucun accès auprès de lui, et toutes leurs affaires demeurèrent en suspens. C'est que le Pape se reprochait d'avoir mal soutenu la cause de l'Église, pour laquelle Thomas avait tant souffert pendant six ans, et d'avoir enfin livré ce prélat entre les mains de ses persécuteurs <sup>3</sup>.

Ceux que le roi d'Angleterre envoya pour s'excuser de sa mort furent les évêques de Worcester et d'Évreux, l'abbé de Wallace, l'archidiacre de Salisbury et cinquante autres, entre lesquels était un Templier. Ils furent arrêtés à Sienné, où le comte Macaire ne leur permit pas de passer outre. Cependant ils craignaient fort de ne pas arriver auprès du Pape assez tôt pour empêcher qu'il ne prononçât excommunication contre le roi d'Angleterre et interdit sur son royaume; car c'est de quoi ce prince était le plus en peine, à cause des suites que ces censures avaient pour le temporel. Or c'était la cou-

tume de l'Église romaine de publier les excommunications le jeudi saint, qui n'était pas éloigné. Les envoyés du roi d'Angleterre résolurent donc, par délibération commune, que quatre d'entre eux prendraient les devants pour prévenir le jour fatal, à quelque prix que ce fût.

Ces envoyés étaient l'abbé de Wallace, les archidiacres de Salisbury et de Lisieux, et un docteur nommé Henri. Ils partirent de Sienné secrètement, à minuit, et, ayant à grand'peine traversé des montagnes escarpées et des lieux impraticables, ils arrivèrent à Tusculum, où était le Pape, le samedi avant le dimanche des Rameaux, qui, cette année 1171, était le 22 mars, Pâques étant le 28. Le Pape ne voulut point les voir, et la plupart des cardinaux daignèrent à peine leur parler. Toutefois ils firent tant par les amis du roi, leur maître, que l'abbé de Wallace et l'archidiacre de Lisieux furent admis à l'audience du Pape comme les moins suspects; mais, sitôt qu'ils prononcèrent le nom du roi d'Angleterre en saluant le Pape de sa part, toute la cour romaine s'écria : « Arrêtez, arrêtez! » comme si le Pape n'eût pu entendre ce nom sans horreur. Le soir ils eurent une audience particulière du Pape, où ils lui exposèrent leur charge, relevant les bienfaits dont le roi avait comblé le défunt archevêque et les injures qu'il prétendait en avoir reçues; ce qu'ils répétèrent encore devant tous les cardinaux et en présence des deux députés Alexandre et Gontier, qui demandaient justice de la mort du saint prélat.

Les députés du roi, voyant approcher le jeudi saint et sachant certainement que l'on avait très-longtemps délibéré touchant les censures que l'on devait jeter sur lui et sur son royaume, s'adressèrent à quelques cardinaux qu'ils savaient être les plus affectionnés au roi, leur maître, et les conjurèrent de leur découvrir l'intention du Pape; ils ne leur rapportèrent rien que de sinistre, et les envoyés surent que, ce jour-là, le Pape, de l'avis de tous les cardinaux, avait résolu de prononcer l'interdit contre le roi et contre tous ses États. En cette extrémité ils essayèrent, par le moyen des cardinaux et des domestiques du Pape, d'obtenir du moins un

<sup>1</sup> L. 5, *epist.* 78, 80, 81. — <sup>2</sup> *Epist.* 79. — <sup>3</sup> *Epist.* 84.

délai jusqu'à l'arrivée des deux évêques de Worcester et d'Évreux. N'y ayant pu réussir ils résolurent de prendre sur eux le péril, et, par le moyen des mêmes cardinaux bien intentionnés pour eux, ils firent dire au Pape : « Nous avons ordre du roi de jurer en votre présence qu'il s'en tiendra à votre commandement et qu'il le jurera en personne. » Ce jour du jeudi saint, qui, cette année 1171, était le 23 mars, vers l'heure de none, les envoyés du roi et ceux des évêques furent appelés au consistoire général. Les envoyés du roi firent le serment qu'ils avaient offert; les envoyés de l'archevêque d'York et des évêques de Londres et de Salisbury jurèrent de même que leurs maîtres exécuteraient l'ordre du Pape. Et, le même jour, le Pape excommunia généralement les meurtriers de l'archevêque, tous ceux qui leur avaient donné conseil, aide ou consentement, et tous ceux qui leur donneraient retraite dans leurs terres ou quelque sorte de protection.

Après Pâques arrivèrent les évêques de Worcester et d'Évreux, qui, après avoir été à la cour de Rome plus de quinze jours, furent appelés pour entendre la réponse du Pape. Il confirma la sentence de l'interdit que l'archevêque de Sens avait prononcé sur les terres de l'obéissance du roi de deçà la mer, et la sentence de suspense et d'excommunication contre les évêques d'Angleterre, et ajouta qu'il enverrait des légats au roi pour connaître sa soumission. Ensuite, après bien des sollicitations, par l'intercession de quelques cardinaux, et, à ce que l'on disait, moyennant beaucoup d'argent, les envoyés obtinrent que le Pape écrirait à l'archevêque de Bourges que si, un mois après le retour des envoyés du roi en Normandie, il n'avait point de nouvelle que les légats aient passé les Alpes, il absoudrait de l'excommunication les évêques de Londres et de Salisbury, après leur avoir fait prêter serment d'obéir aux ordres du Pape; bien entendu qu'eux et les autres demeureraient suspens. C'est ainsi que les envoyés du roi d'Angleterre se retirèrent de la cour de Rome, et ils eurent bien de la peine à obtenir que le Pape lui écrivit<sup>1</sup>.

Le roi Henri, ayant appris la résolution du Pape de lui envoyer des légats, se pressa de passer en Angleterre, et donna ordre de s'enquérir soigneusement, tant deçà que delà la mer, si quelqu'un se trouvait chargé de lettre d'interdit, de l'arrêter et de le mettre en prison et de ne laisser passer aucun clerc qu'il ne jurât de n'avoir aucun mauvais dessein contre le roi et le royaume. Le roi arriva à Portsmouth le troisième jour d'août, et assembla une armée considérable pour passer en Irlande, où il était appelé pour en être reconnu souverain. Il croyait y être aussi plus en sûreté qu'en Angleterre contre l'interdit qu'il craignait. En passant il visita le frère du roi Étienne, Henri, évêque de Winchester, malade à l'extrémité; ce vénérable prélat lui fit de grands reproches de la mort du saint archevêque et lui prédit qu'elle lui attirerait plusieurs adversités. Il mourut chargé d'années, le 8 du même mois d'août, ayant rempli le siège de Winchester durant quarante-deux ans. Il avait, deux ans avant sa mort, distribué tous ses biens en aumônes, ne gardant que ce qui était absolument nécessaire à sa subsistance<sup>1</sup>.

Le roi d'Angleterre passa en Irlande avec une flotte de quatre cents voiles, et le lendemain de son arrivée, 18 octobre, il vint avec son armée à Waterford, où il séjourna quinze jours. Là vinrent, selon ses ordres, les quatre rois de Cork, de Limerick, d'Oxerick et de Mida, et presque tous les seigneurs d'Irlande, hors le roi de Connaught, qui prétendait en être seul le monarque suprême. Tous les prélats y vinrent aussi, savoir : les quatre archevêques, Gélase d'Armagh, Donat de Cassel, saint Laurent de Dublin, Catholique de Tuam; les évêques leurs suffragants, au nombre de huit, et les abbés. Ils reçurent tous Henri pour seigneur et roi d'Irlande et lui firent serment de fidélité, à lui et à ses successeurs, à perpétuité. Dans la suite le roi d'Angleterre envoya au Pape les lettres des prélats d'Irlande, et obtint la confirmation de ce royaume, pour lui et ses successeurs, par l'autorité du Siège apostolique, comme il avait déjà obtenu du Pape Adrien IV,

<sup>1</sup> L. 5, *epist.* 83 et 84.

<sup>1</sup> Gervais, p. 1419. Radulphe, *Dicet.*, p. 457. Gir., *Cambr.*



en 1156, la permission d'y entrer et de s'en rendre maître <sup>1</sup>.

Pendant que le roi Henri était en Irlande, et vers le 6 novembre 1171, il envoya Nicolas, son chapelain, et Raoul, archidiacre de Landaff, tenir un concile général à Cassel, avec les prélats du pays, sous le bon plaisir du Pape. L'archevêque d'Armagh, primat d'Irlande, ne put s'y trouver à cause de ses infirmités et de son grand âge ; il était en réputation de sainteté et ne vivait que du lait d'une vache blanche, qu'il faisait mener partout avec lui. A ce concile présida Christian, évêque de Lismor, en qualité de légat du Saint-Siège ; on y fit publiquement le rapport des désordres qui régnaient dans le pays, et on les rédigea par écrit sous le sceau du légat ; puis on dressa huit canons pour y apporter le remède convenable.

On ordonna premièrement que les mariages ne seraient contractés que suivant les lois de l'Église, au lieu que la plupart des Irlandais prenaient autant de femmes qu'ils en voulaient et souvent leurs proches parentes ; que les enfants seraient portés à l'église pour être faits catéchumènes à la porte, et ensuite baptisés aux fonts par les prêtres, dans de l'eau pure, avec les trois immersions, hors le péril de mort, au lieu qu'auparavant la coutume était, en divers lieux d'Irlande, que, sitôt qu'un enfant était né, son père ou le premier venu le plongeait trois fois dans de l'eau, ou dans du lait, si c'était l'enfant d'un riche ; puis on jetait cette eau ou ce lait, comme sale. On ordonna encore que l'on payerait à l'église paroissiale la dime du bétail, des fruits et de tous autres revenus : c'est que plusieurs n'en avaient jamais payé et ne savaient pas même si elles étaient dues ; que toutes les terres ecclésiastiques seraient exemptes de toute exaction des séculiers, particulièrement des repas et de l'hospitalité qu'ils se faisaient donner par violence ; que les clercs ne seraient point obligés de contribuer, avec les autres parents, pour la composition d'un meurtre commis par un laïque ; que tous les fidèles, étant malades, feraient leur testament en présence de leur

confesseur et de leurs voisins, et diviseraient leurs biens en trois parts : une pour leurs enfants, l'autre pour leur femme, la troisième pour leurs funérailles, et aussi pour qu'on priât pour eux ; que ceux qui mourraient avec une bonne confession seraient enterrés suivant l'usage de l'Église, avec les messes et les vigiles. Enfin on ordonna que l'office divin serait partout célébré suivant l'usage de l'Église anglicane. Depuis ce temps l'Irlande prit une nouvelle forme pour le temporel et le spirituel.

Pendant la tenue de ce concile le roi Henri vint à Dublin vers la Saint-Martin de l'an 1171 et y demeura jusqu'à la Purification de l'année suivante. Là il confirma les décrets du concile de Cassel, et l'archevêque d'Armagh, qui n'y avait pas assisté, y vint trouver le roi et témoigner qu'il se conformait entièrement à ses volontés. Les Irlandais bâtirent au roi un palais de perches, à la manière du pays, hors la ville de Dublin, près de l'église de Saint-André, et il y tint sa cour à la fête de Noël. On tint vers le même temps à Armagh un autre concile général d'Irlande, où l'on ordonna de mettre en liberté tous les Anglais qui se trouveraient en esclavage par toute l'île. C'est que le concile fut persuadé que les Irlandais étaient alors soumis à la domination des Anglais en punition de leurs crimes, et particulièrement parce qu'ils avaient accoutumé d'acheter les Anglais des marchands et des pirates pour les mettre en servitude <sup>1</sup>.

Le roi d'Angleterre était encore en Irlande quand les légats que le Pape avait promis d'envoyer pour connaître sa soumission arrivèrent en Normandie ; c'étaient deux cardinaux-prêtres, Théoduin, du titre de Saint-Vital, et Albert, chancelier de l'Église romaine, recommandables l'un et l'autre par leur doctrine et par leur vertu. Odon, prieur de l'église du Christ, cathédrale de Cantorbéry, et toute la communauté des moines qui la desservaient, affligés que cette église demeurât si longtemps privée des divins offices, et sachant que les légats attendaient en Normandie le retour du roi, envoyèrent leur de-

<sup>1</sup> Guill. Neubrig., l. 2, c. 26. Roger. Hoveden., p. 527. Labbe, t. 10, p. 1433.

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 1452-1456.

mander la permission de la faire réconcilier par les évêques d'Angleterre. Les légats l'accordèrent, et l'église du Christ fut réconciliée par les évêques d'Exeter et de Chichester, le jour de Saint-Thomas, apôtre, le 21 décembre 1171, après avoir été interdite depuis le 29 du même mois de l'année précédente. Elle ne laissait pas d'être fréquentée par un grand concours de peuple, à cause des miracles qui se faisaient au tombeau du saint archevêque Thomas et qui commencèrent vers la fête de Pâques 1171 <sup>1</sup>.

Sans l'arrivée des légats le roi d'Angleterre serait demeuré en Irlande pour achever de la soumettre en faisant la guerre au roi de Connaught, qu'il aurait aisément vaincu ; mais, étant pressé d'aller trouver les légats, il s'embarqua le 17 avril 1172, qui était le lendemain de Pâques, et arriva à Saint-David, au pays de Galles. D'Angleterre il passa en Normandie, et, le 17 mai, il joignit les légats, qui lui donnèrent le baiser de paix. Le lendemain ils vinrent à l'abbaye de Savigni, près d'Avranches, où tous les évêques et les seigneurs étaient assemblés. Après que l'on y eut longtemps traité de la paix le roi refusa absolument de prêter le serment que les légats lui demandaient et se sépara d'eux avec indignation, disant : « Je m'en retourne en Irlande, où j'ai beaucoup d'affaires. Allez en paix dans mes terres, où il vous plaira, et exécutez votre légation. » Les légats, s'étant consultés en particulier, rappelèrent les évêques de Lisieux, de Poitiers et de Salisbury, et, par leur moyen, firent convenir le roi de se trouver avec eux à Avranches, le vendredi suivant. Là ils s'accordèrent entièrement, et le roi convint de tout ce que les légats lui proposèrent ; mais, comme il voulait que son fils y fût pour faire les mêmes promesses, on remit au dimanche suivant, qui était le 22 mai.

Ce jour le roi fit publiquement ce serment en touchant les saints Évangiles : « Je n'ai ni pensé, ni su, ni commandé la mort de Thomas, archevêque de Cantorbéry, et quand je l'ai apprise j'en ai été plus affligé que si j'avais perdu mon propre fils. Mais je ne puis

m'excuser d'avoir donné occasion au meurtre par l'animosité et la colère que j'avais conçues contre le saint homme. Or, pour la réparation de cette faute, j'enverrai incessamment à Jérusalem deux cents chevaliers pour la défense de la chrétienté, et ils y serviront un an à mes dépens. Je prendrai même la croix pour trois ans et je ferai le voyage en personne, à moins que le Pontife romain ne me permette de demeurer. Je casse absolument les coutumes que j'ai introduites de mon temps en tous mes États et défends de les observer à l'avenir. Je permettrai désormais de porter librement les appellations au Siège apostolique, sans en empêcher personne. » Le roi promit encore de rendre à l'Église de Cantorbéry toutes ses terres et ses autres biens, comme elle les possédait un an avant que l'archevêque encourût sa disgrâce, et de rendre ses bonnes grâces et leurs biens à tous ceux contre lesquels il avait été irrité à cause de ce prélat. Enfin il ajouta ces paroles, d'autant plus remarquables que les historiens modernes les ont passées sous silence : « De plus, moi et le roi, mon fils aîné, nous jurons que nous recevrons et tiendrons le royaume d'Angleterre du seigneur Pape Alexandre et de ses successeurs catholiques, et que nous et nos successeurs à perpétuité nous ne nous réputerons rois d'Angleterre qu'autant qu'ils nous tiendront rois catholiques <sup>1</sup>. »

Les légats lui enjoignirent de plus, en secret, des jeûnes, des aumônes et d'autres œuvres pénales dont le public n'eut point de connaissance. Le roi accepta tout avec grande soumission ; puis il dit devant tout le monde : « Seigneurs légats, ma personne est entre vos mains ; sachez certainement que, quoi que vous m'ordonniez, soit d'aller à Jérusalem, à Rome ou à Saint-Jacques, soit autre chose, je suis prêt à obéir. » Ensuite les légats menèrent le roi, de son bon gré, hors la porte de l'église ; là il reçut l'absolution à genoux, mais sans ôter ses habits ni être fustigé ; puis ils le firent entrer dans l'église.

<sup>1</sup> *Vita S. Thom.*, l. 4, c. 3. Gervais, *Chron.*, ann. 1171. L. 5, *epist.* 96. Ranulphe, *Dicet.*, p. 557.

<sup>1</sup> « Prætereā, ego et major filius meus, rex, juramus quod a domino Alexandro Papa et ejus catholicis successoribus recipiemus et tenebimus regnum Angliæ; et nos et successores nostri in perpetuum non reputabimus nos Angliæ reges donec ipsi nos catholicos reges teneuerint. » Apud Baron., ann. 1172, n. 5.



Pour donner connaissance de tout ce qui s'était passé à quelques personnes du royaume de France ils ordonnèrent que l'archevêque de Tours et ses suffragants se présenteraient à Caen, devant le roi d'Angleterre et les légats, le mardi après l'Ascension. Le jeune roi Henri promit, entre les mains du cardinal Albert, d'observer ce que le roi son père avait juré, et d'accomplir sa pénitence si son père ne le pouvait par mort ou autrement <sup>1</sup>.

Quatre mois après, le 27 septembre 1172, on assembla dans la même ville d'Avranches un concile auquel se trouvèrent les deux rois, le père et le fils, Rotrou, archevêque de Rouen, et tous les évêques et abbés de Normandie. Le roi père y réitéra le serment qu'il avait fait, y ajoutant quelques clauses : que jamais il ne se retirerait de l'obéissance du Pape Alexandre et de ses successeurs, tant qu'ils le tiendraient pour roi catholique ; qu'à Noël prochain il prendrait la croix pour trois ans et partirait l'été suivant pour Jérusalem, si le Pape ne l'en dispensait ; mais que, s'il était obligé d'aller en Espagne contre les Sarrasins, son voyage de Jérusalem serait d'autant différé ; que cependant il donnerait aux Templiers l'argent nécessaire, suivant leur estimation, pour entretenir en Terre-Sainte deux cents chevaliers pendant un an. Les légats donnèrent au roi leurs lettres, contenant toutes les clauses de son serment, et il y fit aussitôt mettre son sceau <sup>2</sup>.

Le lendemain les légats tinrent au même lieu un concile avec les prélats et le clergé de Normandie, où l'on publia douze canons ; il y est dit : « On ne donnera point à des enfants de bénéfices à charge d'âmes, ni aux enfants des prêtres les églises de leurs pères. Les églises ne seront point données à ferme, ni à des vicaires annuels ; mais on obligera les curés qui le peuvent à avoir un vicaire. On n'ordonnera point de prêtres sans un titre certain. Le prêtre qui sert une église aura au moins le tiers des dîmes, et les laïques ne prendront rien des oblations. Ceux qui possèdent des dîmes par droit héréditaire peuvent les donner à un clerc, à condition qu'après lui elles retourneront à l'Église. Les clercs

n'exerceront point les juridictions séculières, sous peine d'être exclus des bénéfices. Le mari ou la femme ne pourra entrer en religion, l'autre demeurant dans le siècle, s'ils n'ont pas l'âge d'user de leur mariage. » On propose l'abstinence et le jeûne de l'Avent à tous ceux qui peuvent l'observer, principalement aux ecclésiastiques et aux nobles. On voulait aussi défendre aux prêtres plusieurs exactions sur les biens des mourants, pour les mariages et les baptêmes, et pour l'absolution des excommuniés, dont ils exigeaient quarante-huit livres ; mais les évêques normands ne voulurent pas recevoir ce décret. Dans ce même concile l'archevêque de Tours renouvela ses plaintes contre le prétendu archevêque de Dol, mais le clergé breton de Dol lui résista opiniâtrément <sup>1</sup>.

Cependant il s'opérait une infinité de miracles au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry ; on voyait des morts ressuscités, la vue rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, des lépreux et d'autres malades guéris, des démoniaques délivrés. Les ennemis mêmes du saint, ses anciens persécuteurs, y accouraient pour obtenir par son intercession le pardon de leurs fautes, ainsi que d'autres grâces. Le Pape Alexandre fut informé de ces miracles, premièrement par la voix publique, puis par le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, et enfin par celui de ses deux légats, Albert et Théoduin, qui en étaient d'autant mieux instruits qu'ils étaient plus près du lieu. Sur ces assurances donc, et sur la connaissance que le Pape avait d'ailleurs des vertus du saint prélat, après avoir pris conseil des cardinaux, il le canonisa solennellement dans l'église, le jour des Cendres, 21 février 1173, en présence d'une grande multitude de clercs et de laïques. Il ordonna qu'il serait mis au nombre des martyrs et que sa fête serait célébrée tous les ans le jour de sa mort, 29 décembre, comme elle l'est encore par toute l'Église catholique. C'est ce que l'on voit par deux bulles datées de Segni, le 12 mars, et adressées, l'une aux moines de l'église métropolitaine de Cantorbéry, l'autre au clergé et au peuple de toute l'Angleterre <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Acta Alex.*, apud Baron., 1172. — <sup>2</sup> Labbe, t. 10, p. 1457.

<sup>1</sup> *Id.*, p. seqq. — <sup>2</sup> L. 5, *epist.* 92 et 93. Baron., ann. 1173.

Tandis que le Tout-Puissant glorifiait son serviteur et son martyr par de nombreux et éclatants miracles, il punissait ses meurtriers d'une manière également surprenante ; ils périrent tous les quatre dans les trois ans qui suivirent le martyre du saint pontife, et qui finissent en cette année 1173. Dès qu'ils eurent commis le crime, n'osant plus retourner à la cour, ils se retirèrent à une terre de Hugues de Morville, l'un d'entre eux, dans la partie occidentale de l'Angleterre. Ils y demeurèrent jusqu'à ce que l'horreur que les gens du pays avaient pour eux leur devint intolérable. Personne ne voulait manger avec eux ni leur parler. Les restes de leurs repas étaient jetés aux chiens, qui même, à ce qu'on disait, n'y touchaient pas. Après bien du temps ces quatre homicides, pressés du remords de leur conscience, allèrent trouver le Pape Alexandre, qui leur imposa pour pénitence le pèlerinage de Jérusalem. Guillaume de Traci, l'un d'entre eux, demeura en Italie, prétendant faire sa pénitence deçà la mer. Il tomba malade à Cosence, en Calabre, d'une maladie horrible, où les chairs, principalement des bras et des mains, tombaient par pièces et laissaient les os à découvert. Il témoignait un grand regret de son crime et invoquait incessamment le nouveau martyr, comme le rapporta depuis l'évêque de Cosence, qui avait été son confesseur en cette maladie. Les trois autres allèrent jusqu'à Jérusalem, où, peu de temps après, ils moururent pénitents et furent enterrés devant la porte du temple, avec cette épitaphe : « Ci-gisent les malheureux qui ont martyrisé le bienheureux Thomas, archevêque de Cantorbéry <sup>1</sup>. »

Cependant le siège du saint archevêque était toujours vacant, quoique Odon, prieur du chapitre, eût fait dès l'année précédente tout son possible pour procurer une élection canonique. Le roi craignait qu'on ne donnât pour successeur à saint Thomas quelque homme ferme et imitateur de sa conduite, et il voulait faire élire l'évêque de Bayeux, homme simple et auquel il était facile de faire changer de sentiment.

Enfin on tint à Londres une assemblée des

évêques d'Angleterre, au mois de février 1175, où le prieur Odon se trouva avec quelques-uns de ses moines, et ils élurent solennellement Roger, abbé du Bec. Les évêques y consentirent ; on eut aussi l'agrément du roi ; mais on ne put jamais résoudre l'abbé Roger à accepter, quoique le roi et les légats l'en pressassent instamment, et il fut déchargé de l'élection le 5 avril. Vers la fin du même mois les évêques et le clergé d'Angleterre furent encore convoqués à Londres pour remplir les sièges vacants, qui étaient au nombre de sept. On élut premièrement six évêques au gré du roi et des courtisans, savoir : Richard, archidiacre de Poitiers, pour Winchester ; pour Éli, Geoffroi Ridel, archidiacre de Cantorbéry ; pour Hereford, Foliot, archidiacre d'Oxford ; pour Bath, Renaud, archidiacre de Salisbury ; pour Lincoln, Geoffroi, fils naturel du roi, qui jouit sept ans des revenus de cette Église, dont il était archidiacre, sans en être sacré évêque ; pour Chichester on élut Jean de Grenlord, doyen de la même Église.

A la fin on parla d'élire un archevêque de Cantorbéry ; le prieur Odon demanda qu'il fût tiré du sein de l'Église même. Après plusieurs propositions on convint de consulter le roi, qui était en Normandie. Puis, dans un autre concile de Londres, qui fut tenu à Westminster, on élut canoniquement Richard, prieur de Douvres. Il était né en Normandie, et, après avoir étudié les arts libéraux, il fut reçu moine de Cantorbéry. Il servit l'archevêque Thibaud en qualité de chapelain, avec saint Thomas, et, comme il se rendait agréable à tout le monde, on lui donna le prieuré de Saint-Martin de Douvres, dépendant de l'Église de Cantorbéry. Il fut élu archevêque le dimanche de l'octave de la Pentecôte, qui était le 3 juin. Le samedi suivant il fut reçu solennellement à Cantorbéry, où tout était prêt pour le sacrer le lendemain, quand on apporta une lettre du jeune roi, adressée au chapitre de Cantorbéry, dans laquelle il disait : « J'ai appris que mon père prétend établir dans votre Église et dans celles de la province des personnes peu convenables, et, parce qu'on ne le peut faire sans mon consentement, puisque je suis sacré roi, j'en ai appelé au Saint-Siège et dénoncé

<sup>1</sup> Roger, *Annal.*, p. 522. *Gesta post mart.*, c. 9.



mon appel aux cardinaux-légats Albert et Théoduin, qui, comme personnes prudentes, y ont déferé. J'ai aussi signifié mon appel aux évêques de Londres, d'Exeter et de Worcester, et je le réitère en votre présence. » Cet appel obligea de différer le sacre de Richard ; il envoya des députés au Pape et peu de temps après alla lui-même le trouver<sup>1</sup>.

Le roi Henri II avait donné longtemps à sa famille l'exemple de l'insubordination envers l'Église, sa mère, et de la persécution envers l'archevêque de Cantorbéry, son père spirituel. Dieu permit que ce mauvais exemple portât des fruits qui en fussent la punition. Henri avait montré à ses enfants, dans leur plus jeune âge, une tendresse portée à l'excès ; mais, comme ils grandissaient, le père indulgent s'était changé graduellement en souverain despotique et soupçonneux. La reine Éléonore lui avait donné quatre fils, à chacun desquels ses vastes domaines offraient un ample héritage. Henri, l'aîné, était déjà couronné roi d'Angleterre ; le duché d'Aquitaine était assuré à Richard, surnommé Cœur-de-Lion ; le duché de Bretagne à Geoffroi, et Jean, le plus jeune, quoique les courtisans lui donnassent le surnom de *Sans-Terre*, était destiné par son père à être roi d'Irlande. Nous avons vu qu'après avoir fait couronner son fils aîné, l'an 1170, le roi Henri le servit à table, *déclarant qu'il n'était plus roi*<sup>2</sup>. Cette déclaration ne fut point oubliée par le fils. Une autre circonstance était venue s'y joindre. En faisant couronner son fils aîné Henri n'avait pas fait couronner sa jeune femme, Marguerite, fille du roi de France ; celui-ci s'en plaignit comme d'une impardonnable insulte. Pour l'apaiser on recommença la cérémonie à Winchester, le 27 août 1172. Bientôt après le jeune roi et la jeune reine allèrent voir leur père, Louis le Jeune, à Paris ; à leur retour ils demandèrent l'immédiate possession de l'Angleterre ou de la Normandie. Le vieux roi, qui ne se souvenait plus de sa déclaration, écouta la demande avec colère et la repoussa avec mépris ; mais depuis longtemps il avait profondément blessé la reine Éléonore, et cette princesse,

qu'il avait épousée pour ses vastes domaines plus que pour sa personne, lui avait été passionnément attachée autrefois ; mais depuis quelques années il l'avait délaissée pour une foule de maîtresses qui se succédaient. Pour se venger de cet affront Éléonore fomenta le mécontentement de ses fils. A son instigation le jeune roi Henri, au moment où la cour revenait de Limoges, s'échappa du palais de son beau-père, à Chartres. Avant que trois jours se fussent écoulés Richard et Geoffroi suivirent les traces de leur frère, et, peu de temps après, il fut certain que la reine Éléonore elle-même, premier moteur de tout ce désordre, avait disparu. Le vieux roi vit donc inopinément s'insurger contre lui toute sa famille<sup>1</sup>.

Il envoya l'archevêque de Rouen et l'évêque de Lisieux à Paris pour demander le retour de ses fils et proposer au roi de France de se faire arbitre entre eux et lui ; Louis le Jeune repoussa la proposition d'une manière très-mortifiante. Voici comment les deux prélats s'en expriment dans une lettre au roi d'Angleterre : « Il parle de votre caractère avec franchise et sévérité. Il dit qu'il a déjà été trop souvent la dupe de vos artifices et de votre hypocrisie ; que vous avez souvent, et sous le prétexte le plus léger, violé vos plus sacrés engagements, et que, d'après l'expérience qu'il a de votre duplicité, il est déterminé à ne plus ajouter foi désormais à vos promesses<sup>2</sup>. »

Il y eut donc une guerre civile entre le roi Henri père et le roi Henri fils. Ce dernier était soutenu par sa mère, la reine Éléonore ; par ses deux frères, Richard et Geoffroi ; par son beau-père, le roi Louis de France ; par Guillaume, roi d'Écosse ; Thibaut, comte de Champagne ; Philippe, comte de Flandre, et son frère Matthieu, comte de Boulogne. Cette guerre, commencée au mois de juin 1173, dura jusqu'à l'automne de l'année suivante. Le roi Henri II, ainsi attaqué par ses enfants, écrivit au Pape Alexandre une lettre mémorable où il dit : « Puisque Dieu vous a élevé à l'éminence de l'office pastoral pour donner la science du salut à son peuple, absent de

<sup>1</sup> Gervais, *Chron.*, ann. 1172. — <sup>2</sup> *Vita S. Thomæ*, c. 31.

<sup>1</sup> Guill. Neubr., n. 27. Radulphe, *Dicet.*, p. 559, 561. Roger Hoved., p. 305. — <sup>2</sup> Petr. Bles., *epist.* 153, 154.

corps, mais présent d'esprit, je me prosterne à vos genoux pour vous demander un salutaire conseil. Le royaume d'Angleterre est de votre juridiction, et, quant à l'obligation du droit féodal, je ne me reconnais sujet qu'à vous. Que l'Angleterre apprenne ce que peut le Pontife romain, et, puisqu'il n'use pas d'armes matérielles, qu'il défende par le glaive spirituel le patrimoine de Saint-Pierre<sup>1</sup>. »

Une chose surtout est ici à remarquer; quand Henri II dit dans sa lettre que le royaume d'Angleterre est de la juridiction du Pape, que le roi d'Angleterre ne reconnaît de seigneur féodal que le Pape, il n'en parle pas du tout comme de quelque chose de nouveau, mais comme d'une dépendance ancienne, connue et avouée de part et d'autre.

Cependant saint Pierre, archevêque de Tarantaise, que nous avons vu se cacher au fond de l'Allemagne, puis ramené malgré lui dans sa ville épiscopale, continuait à pratiquer les plus hautes vertus et à opérer d'éclatants miracles. Plus il cherchait à fuir le monde, plus le monde l'aimait et le vénérait. Cette affection universelle le remplissait de crainte; il se rappelait cette parole du Sauveur : « Si vous étiez du monde le monde vous aimerait comme étant à lui. » Il délibérait donc avec les hommes les plus parfaits s'il ne vendrait pas le peu de chevaux qu'il avait pour avoir de quoi mieux assister les pauvres. Henri, abbé de Haute-Combe, depuis de Clairvaux et enfin cardinal-évêque d'Albane, consulté à ce sujet, représenta au saint archevêque qu'il pourrait bien faire ses visites à pied dans l'étendue de sa province, mais qu'il lui serait impossible de faire ainsi les voyages plus longs qu'il ne pourrait éviter. La délibération durait encore lorsque arriva un courrier du Pape Alexandre avec des ordres pressants au saint archevêque d'aller bien vite en France travailler à réconcilier les deux rois de France et d'Angleterre, dont la

division causait tant de maux, la mort des hommes, la désolation des pays, la ruine des églises. Pierre, dont une des vertus était d'obéir toujours et en tout à l'autorité apostolique, partit aussitôt pour la France, accompagné de l'abbé de Cîteaux.

Arrivé à Prully, dans le diocèse de Sens, il y fut retenu malade près d'un mois, rendant toutefois la santé à beaucoup d'autres malades. Comme les peuples accouraient de toutes parts, le saint avertit les religieux du monastère de ne pas s'inquiéter pour la distribution des vivres, attendu que le Seigneur bénirait leurs greniers, et, en effet, les religieux témoignèrent depuis que, quoique l'on cuisît moins de pain qu'à l'ordinaire, il suffisait néanmoins à toute la multitude. Un chevalier, voyant tout le monde courir au saint pontife, y alla lui-même avec son fils devenu aveugle; mais avant d'arriver à Prully son fils voyait déjà. Ils avaient rencontré un homme qui remportait un pain que le saint homme avait béni; le chevalier, plein de foi, en prit un peu de mie et en fit un collyre qu'il plaça sur les yeux de son fils, qui aussitôt recouvra la vue. Ils allèrent néanmoins tous deux à Prully, non pour demander au saint la guérison, mais pour l'en remercier.

A Corbeil saint Pierre de Tarantaise fut logé dans le palais du roi, d'après les ordres du prince. Le commandant du palais avait une fille de cinq ans, boiteuse de naissance; le saint la guérit par la prière et l'imposition des mains. A Chaumont en Vexin il trouva le roi Louis et le jeune roi d'Angleterre, Henri, son gendre. Ce dernier accourut au-devant du saint prélat, et, dès qu'il l'aperçut, il descendit de cheval, courut lui embrasser les pieds, et, malgré sa résistance, lui ôta sa chape ou son manteau, dont plusieurs avaient déjà coupé des pièces; et comme les moines qui accompagnaient l'archevêque demandaient au jeune prince ce qu'il voulait faire de ce vieil habit dans son trésor : « Vous parleriez autrement, répliqua-t-il, si vous saviez combien de malades ont été guéris par sa ceinture, que j'ai reçue ces années passées. »

Le saint prélat fit plusieurs miracles depuis son arrivée, entre autres le suivant. Un

<sup>1</sup> « Vestrae jurisdictionis est regnum Angliæ, et, quantum ad feudatarii juris obligationem, vobis duntaxat obnoxius teneor et obstringor. Experiatur Anglia quid possit Romanus Pontifex, et, quia materialibus armis non utitur, patrimonium beati Petri spirituali gladio tueatur. » Apud Baron., ann. 1173, n. 10, et inter *Epist. Petri Bles.*, 136.



jour qu'il traitait familièrement de la paix avec les deux rois et le comte de Flandre, il vit une pauvre femme qui faisait effort pour arriver jusqu'à lui, mais que les officiers du roi repoussaient; il la fit approcher, avec son fils âgé de douze ans, mais aveugle depuis sept. Prenant les cheveux de l'enfant et le caressant avec bonté, il lui demanda ce qu'il voulait. « Seigneur, lui dit-il, que je voie ! » Le saint lui mit dans la main un denier, et, ayant mouillé ses doigts de sa salive, lui fit le signe de la croix sur les yeux et sur la tête, et pria un peu. Les deux rois et les autres le regardaient et se demandaient s'il le faisait sérieusement. Cependant l'enfant commença à voir, à regarder le denier qu'il tenait, ainsi que les hommes, et s'écria : « Je vois, ma mère, je vois ! je vois les hommes et tout ce qu'il y a par ici. » La pauvre mère se tourna vers l'archevêque comme si c'eût été un autel, se mit à genoux, étendit les mains et leva les yeux au ciel, priant ardemment. Le roi de France examina le miracle, et, en ayant reconnu la vérité, se mit à genoux devant l'enfant, en qui il adorait la puissance de Dieu, lui baisa la tête et les yeux et lui donna son offrande dans la main.

Le jour des Cendres, qui, cette année (1174), fut le 6 février, les deux rois se rendirent au monastère de Mortemer, de l'ordre de Cîteaux, dans la forêt de Lyons, en Normandie. Le saint archevêque y officia et donna les cendres aux deux rois. Il y guérit un chevalier qui depuis longtemps avait perdu un œil par une blessure. Il fit encore d'autres miracles à Gisors, dans l'abbaye de Lierre et à Haute-Bruyère; mais ce fut tout le fruit de son voyage, et il ne réussit pas dans la négociation de la paix pour laquelle le Pape l'avait envoyé. A son retour il tomba malade et fut obligé de s'arrêter au monastère de Belval, dans le diocèse de Besançon; il y mourut le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, 14 septembre de la même année 1174, et fut enterré le troisième jour par Evrard, archevêque de Besançon, accompagné de plusieurs abbés. Il avait vécu soixante-treize ans et rempli pendant trente-trois ans le siège de Tarantaise. L'Église honore sa mémoire le 8 mai. Sa vie fut écrite, d'après l'ordre du Pape, par l'abbé

Geoffroi de Haute-Combe, témoin oculaire<sup>1</sup>.

Pendant ce temps Richard, élu archevêque de Cantorbéry, et Renaud, élu évêque de Bath, arrivèrent à la cour de Rome pour demander au Pape la confirmation de leur élection et de celle des autres évêques d'Angleterre; ils y trouvèrent de puissants adversaires, savoir, les envoyés du roi de France et ceux du jeune roi d'Angleterre, à la tête desquels était un docteur d'Orléans, nommé Bertier. Le Pape se plaignit fortement de l'absence des autres évêques élus, particulièrement de Geoffroi Ridel, évêque d'Éli. Enfin, après plusieurs contestations, il confirma l'élection de l'archevêque Richard, le dimanche de *Quasimodo*, dernier jour de mars 1174, et le dimanche suivant il le sacra de ses mains; puis un autre jour il lui donna le pallium, et, quelque temps après, la primatie et la légation en Angleterre, afin de pouvoir réprimer par les censures les rebelles contre le roi Henri père<sup>2</sup>.

Mais la guerre ne laissait pas de continuer, et les Écossais et les Gallois, peuples féroces et anciens ennemis des Anglais, la faisaient avec la dernière cruauté, jusqu'à massacrer les prêtres sur les autels, ouvrir les femmes enceintes et en tirer les enfants à la pointe de leurs lances. Le vieux roi se voyait abandonné de presque tous ses sujets et n'avait plus guère à sa suite que des étrangers, qui ne le servaient que pour de l'argent. Ainsi pressé de tous côtés et désespérant presque de conserver ses États de deçà la mer, il voulait sauver au moins l'Angleterre et y passa au commencement de juillet. Ses affaires n'y étaient guère mieux que sur le continent; il n'avait pour lui qu'une poignée de monde, tandis que le roi d'Écosse s'avancait avec une armée formidable.

Dans cette extrémité il eut recours à celui qu'il avait tant aimé et puis tant persécuté pendant sa vie. Toutes les contrées de l'Europe retentissaient du bruit des miracles qui s'opéraient par les reliques du saint archevêque Thomas; Henri, pour expier son offense, se détermina secrètement à faire un pèlerinage à la tombe du martyr. Ayant pris

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 8 mai. — <sup>2</sup> Roger Hoved., p. 538. Gervais, ann. 1174.

terre à Southampton, et sans se reposer de ses fatigues, il se mit en route pour Cantorbéry. Il voyagea à cheval toute la nuit, sans prendre d'autre nourriture que du pain et de l'eau, et, au point du jour, il aperçut dans le lointain les tours de l'église métropolitaine. Aussitôt il descendit de cheval, se revêtit sur la chair d'un habit de pénitent, une pauvre tunique de laine, et marcha pieds nus vers la ville, sur un pavé rocailleux et plein de boue. Quand il passa sous les portes les spectateurs remarquèrent que les traces de ses pas étaient teintes de sang. Il entra dans la cathédrale, descendit dans l'église souterraine et se jeta au pied de la tombe, tandis que l'évêque de Londres montait en chaire et s'adressait aux fidèles qui étaient présents. Le prélat les conjura de croire aux assertions d'un prince qui en appelait aussi solennellement au Ciel pour prouver son innocence; Henri n'avait ni ordonné ni concerté la mort du primate; son seul délit était une expression passionnée, qui avait suggéré aux assassins l'idée du meurtre, et pour ce délit, commis sans intention, il venait maintenant faire pénitence et implorer le pardon du Très-Haut. A la fin de ce discours le roi se leva et se rendit au chapitre, où les moines du couvent et quelques évêques et abbés s'étaient réunis, au nombre de quatre-vingts. Le pénitent royal, à genoux, confessa devant eux son offense, et chacun d'eux, sur sa demande expresse, tenant une corde à nœuds à la main, en appliqua trois ou cinq coups de discipline sur les épaules du monarque. Ensuite il retourna dans l'église souterraine, devant le tombeau du saint, y demeura prosterné, sans tapis ni quoi que ce fût, pendant tout le jour et la nuit suivante, en prières, et sans prendre aucune nourriture. Après les matines il visita tous les autels de l'église haute et les corpssaints qui y étaient; puis il revint au tombeau de saint Thomas dans le souterrain. Le samedi 12 juillet, au point du jour, il demanda et entendit une messe en l'honneur du même saint Thomas; puis, le cœur léger et plein de joie, il remonta à cheval et se rendit à Londres, où il arriva le dimanche 13 juillet.

Mais le défaut de nourriture, joint à ses

fatigues d'esprit et de corps, lui causa une fièvre qui le retint quelques jours dans son appartement. La cinquième nuit de sa maladie il fut réveillé par le bruit que l'on faisait à la porte de sa chambre; un courrier venait d'arriver avec des dépêches importantes de la part de Ranulfe de Glanville, commandant des troupes anglaises contre les Écossais. « Glanville se porte-t-il bien? » demanda le roi. « Mon maître se porte bien, répondit le courrier, et il tient actuellement sous sa garde votre ennemi, le roi d'Écosse. — Répète ces mots! » s'écria Henri dans un transport de joie. Le courrier les répéta et donna ses lettres, où Glanville mandait que, le samedi 12 du mois, dans la matinée, il avait fait prisonnier le roi d'Écosse, avec soixante de ses plus illustres seigneurs, avec lesquels il s'amusait à jouter à quelque distance du camp. Henri remarqua et fit remarquer avec une joie extrême que ce glorieux événement avait eu lieu le matin même du jour où, après avoir entendu la messe, il avait quitté, repentant et réconcilié, les reliques de saint Thomas <sup>1</sup>.

D'un autre côté le jeune roi Henri, qui était prêt à passer en Angleterre avec le comte de Flandre, apprenant que son père y était, demeura en Normandie et s'attacha au siège de Rouen avec le roi de France. Ainsi, trois semaines après le pèlerinage du roi au tombeau de saint Thomas, la guerre cessa dans toute l'Angleterre et les rebelles se soumirent. Henri II repassa en Normandie vers la Saint-Laurent (10 août) pour venir au secours de Rouen, bénissant Dieu et saint Thomas, et menant avec lui le roi d'Écosse et trois comtes, ses prisonniers.

Il fut reçu par le nouvel archevêque de Cantorbéry, Richard, qui était venu de Rome et qui se trouva à son débarquement près de Caen, et le jour même il l'obligea de dîner avec lui. Ce prélat, étant à Caen, excommunia, par l'autorité du Pape, tous les ennemis du roi, sans en excepter personne, pas même le roi son fils, qu'il en avait averti auparavant. L'archevêque passa ensuite en Angleterre et arriva le 5 octobre à Cantor-

<sup>1</sup> Guill. Neubr., l. 2, c. 36. Gervais, p. 1427. Roger Hoved., p. 308.



béry, où le lendemain il sacra les quatre évêques de Winchester, d'Éli, d'Hereford et de Chichester. Il se contenta de prendre le serment de Renaud, évêque de Bath, qui avait été sacré à Saint-Jean de Maurienne en revenant d'Italie. En même temps le roi d'Angleterre fit lever le siège de Rouen et reçut en ses bonnes grâces ses enfants rebelles, dans une conférence tenue le lendemain de la Saint-Michel, dernier jour de septembre. Ainsi la paix fut rétablie dans tous ses États. Quant au roi d'Écosse il n'obtint sa liberté qu'en se déclarant vassal du roi d'Angleterre <sup>1</sup>.

Henri II se vit ainsi bien récompensé de sa pénitence et de son pèlerinage à Saint-Thomas de Cantorbéry. Le roi Louis le Jeune fit le même pèlerinage en 1179; voici à quelle occasion. Ce prince, marié en troisièmes noces à la princesse Adèle ou Adélaïde, fille de Thibaut IV, comte de Champagne, et sœur de Guillaume, archevêque de Sens, n'avait point encore de fils vers l'an 1164 et en désirait ardemment un. Il demandait pour cet effet les prières de toutes les personnes pieuses, et, au chapitre général de Cîteaux, il vint se présenter à l'assemblée, se prosterna les mains étendues, et ne voulut point se lever que tous les assistants ne se fussent mis en prières et ne l'eussent assuré, de la part de Dieu, qu'il aurait bientôt un fils. Il naquit en effet à Paris, la nuit du samedi au dimanche 22 août 1165. Il fut baptisé le jour même par Maurice de Sully, évêque de Paris. Ses parrains furent Hugues, abbé de Saint-Germain des Prés; Hervé, abbé de Saint-Victor, et Eudes, abbé de Sainte-Geneviève; ses marraines, Constance, sœur du roi, comtesse de Toulouse, et deux veuves de Paris. Il fut nommé Philippe et surnommé Dieu-donné; il est plus connu dans l'histoire sous le nom de Philippe-Auguste <sup>2</sup>.

En 1179 le roi Louis, se sentant infirme et déjà avancé en âge, car il avait près de soixante ans, assembla à Paris tous les prélats et les seigneurs de son royaume dans le palais de l'évêque Maurice. Lui-même étant

entré seul dans la chapelle commença par faire sa prière à Dieu, comme il avait accoutumé dans toutes ses actions; puis, appelant l'un après l'autre les prélats et les seigneurs, il leur communiqua le dessein qu'il avait de faire couronner roi son fils Philippe le jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Tous approuvèrent sa résolution; mais, le temps de la cérémonie étant venu, le jeune prince, qui n'avait que quatorze ans, s'égara à la chasse, et, s'étant trouvé seul dans la forêt, fut saisi d'une frayeur qui lui donna la fièvre. La maladie devint considérable et le sacre fut différé.

Cependant le roi Louis, sensiblement affligé, fut averti en songe d'aller en pèlerinage à Saint-Thomas de Cantorbéry s'il voulait obtenir la guérison de son fils; il envoya donc demander au roi Henri permission et sûreté pour passer en Angleterre. Les ayant obtenues il se mit en chemin, contre l'avis de plusieurs, accompagné de Philippe, comte de Flandre; Baudouin, comte de Guines; Henri, duc de Louvain, et d'autres seigneurs. Il arriva à Douvres le mercredi 22 août 1179, et trouva sur le rivage le roi d'Angleterre, qui le reçut avec grande joie et grand honneur, comme son seigneur et son ami, et le défraya magnifiquement, lui et toute sa suite. Le lendemain, veille de la Saint-Barthélemy, il le conduisit à Cantorbéry jusqu'à la tombe de saint Thomas, où le roi Louis offrit une grande coupe d'or, et, pour les moines, cent muids de vin par an, à perpétuité, payables en France, à Poissy, avec exemption de tous droits pour tout ce qui serait désormais acheté en France à leur usage. Le roi Louis s'en retourna trois jours après et arriva à Guissand le dimanche 26 août.

Il trouva le prince, son fils, guéri, et ordonna à tous les prélats et seigneurs de son royaume de se trouver à Reims à la Toussaint pour son sacre. L'archevêque de Reims, Henri de France, frère du roi et disciple de saint Bernard, était mort l'an 1175, et avait eu pour successeur Guillaume aux Blanches-Mains, archevêque de Sens, le même que nous avons vu se conduire si noblement. Le Pape Alexandre venait, en 1179, de le faire cardinal de Sainte-Sabine et légat du Saint-

<sup>1</sup> Petr. Bles., *epist.* 69, 47. Gervais, *Rymer.*, l. 1, c. 37. Hoved., *Dicet.* — <sup>2</sup> *Contin. Aimoïn.*, c. ultimo. Albert, ann. 1165.

Siège. Ce fut ce nouveau cardinal, oncle maternel du jeune prince, qui fit la cérémonie du sacre, assisté des archevêques de Tours, de Bourges et de Sens, et de presque tous les évêques du royaume. Le jeune Henri, roi d'Angleterre, comme duc de Normandie, porta devant Philippe, depuis sa chambre jusqu'à l'église, la couronne qu'il devait recevoir. Philippe, comte de Flandre, portait l'épée, et d'autres seigneurs marchaient devant et après, faisant d'autres fonctions <sup>1</sup>.

Le précédent archevêque de Reims, Henri de France, fut toujours pieux et exemplaire, mais il paraît qu'il n'eut pas toujours la prudence et la modération qu'il lui aurait fallu dans son gouvernement. Il eut de grandes difficultés avec les bourgeois de Reims au sujet de leur commune; ces difficultés dégénérèrent une fois en guerre ouverte. La paix se rétablit néanmoins assez tôt. Son successeur, Guillaume de Champagne, pour affermir cette paix de plus en plus, accorda aux habitants de Reims une charte dont voici le préambule : « De même que les seigneurs terriens, en respectant les droits et la liberté de leurs sujets, peuvent acquérir l'amour de Dieu et du prochain, de même aussi, en violant ou altérant les privilèges obtenus depuis longues années, ils peuvent encourir l'indignation du Très-Haut, perdre la faveur du peuple et charger leurs âmes d'un fardeau éternel. Nous donc, déterminé par ces motifs, et considérant la soumission et le dévouement que vous, nos chers fils et nos fidèles bourgeois, vous nous avez témoignés jusqu'à ce jour, nous avons jugé à propos de restituer et de confirmer pour toujours, par la garantie de notre autorité, à vous et à vos descendants, les coutumes octroyées il y a longtemps, mais mal gardées à cause des fréquents changements de seigneurs. Nous voulons que les échevins soient restitués à la ville; qu'ils soient élus au nombre de douze, entre les habitants de notre ban, par votre consentement commun; qu'ils nous soient ensuite présentés et soient renouvelés chaque année, le vendredi saint; enfin qu'ils prêtent serment de vous juger selon la justice et de garder

fidèlement nos droits en tant qu'il leur appartiendra <sup>1</sup>. » Cette charte, comprenant un grand nombre d'articles relatifs à la police municipale, fut signée l'an 1182 par l'archevêque Guillaume, qui prononça l'anathème contre tout homme qui irait à l'encontre.

Toutefois, malgré ses intentions bienveillantes, il éprouva, sur la fin de sa vie, des dégoûts qui lui furent suscités par des querelles de parti qu'aucune charte ne pouvait éteindre; c'est que, outre la juridiction de l'archevêque et celle de la commune, le chapitre de la cathédrale avait encore la sienne. De là de fréquents conflits. L'archevêque Guillaume s'en plaignait vivement dans les lettres qu'il écrivait à ses amis. L'un d'entre eux, Étienne, évêque de Tournay, le consolait par cette plaisanterie : « Il y a en ce monde trois troupes criardes et une quatrième qu'on ne fait pas taire aisément : c'est une commune qui veut dominer, des femmes qui se querellent, un troupeau de porcs, et un chapitre divisé d'opinions. Nous nous moquons de la seconde, nous méprisons la troisième; mais, Seigneur, délivrez-nous de la première et de la dernière <sup>2</sup>! »

L'empereur Frédéric s'était flatté de séduire et de gagner à son schisme et à son antipape les républiques italiennes de Lombardie, les rois de France, d'Angleterre et de Danemark; puis, par le moyen de son schisme et de son antipape, de s'assujettir ces républiques et ces rois de telle sorte qu'il fût, lui, le seul souverain et la seule loi sur la terre. Malgré ses ruses et ses violences il vit avorter tous ses projets; les rois de Danemark et de France, avec leur confiante loyauté, n'approchèrent du piège qu'on leur tendait que pour s'en éloigner davantage et s'attacher plus étroitement au centre de l'unité catholique.

Le roi d'Angleterre, malgré toute son animosité contre le primat de son royaume et par suite contre le Pape légitime, malgré les avances schismatiques que firent ses envoyés au conciliabule de Wurzburg, finit par se reconnaître vassal du Saint-Siège et du Pape Alexandre. Les républiques italiennes, mal-

<sup>1</sup> Rigord, *de Gestis Philipp.* Roger Hoved., p. 502.

<sup>1</sup> Marlotti, *Metrop. Rem. Hist.*, p. 417. — <sup>2</sup> *Hist. de Reims*, par Anquetil, t. 1, p. 333.



gré leurs innombrables et inconciliables rivalités, ne s'en unissent pas moins pour défendre leur liberté commune avec celle de l'Église, relever Milan de ses ruines, bâtir Alexandrie en l'honneur du Pape Alexandre et forcer Frédéric à s'enfuir honteusement par-dessus les Alpes.

Sept ans s'écoulaient, de 1168 à 1175, avant qu'il songe à repasser les montagnes. L'an 1165, peut-être pour donner quelque relief à son parti, qu'il voyait condamné et combattu par tous les saints personnages, il convoqua une cour plénière à Aix-la-Chapelle, aux fêtes de Noël, pour lever le corps de Charlemagne et faire prononcer sa canonisation. D'après un diplôme de Frédéric cette canonisation se fit par l'autorité de l'antipape Gui de Crème, soi-disant Pascal III ; d'après une ancienne chronique elle se fit par l'autorité du Pape Alexandre, ce qui ne peut être vrai, à moins qu'on ne l'entende d'une ratification subséquente dont on ne voit point de traces. Tout ce qu'on peut alléguer de plus fort en faveur de cette canonisation provoquée par un empereur schismatique et prononcée par un antipape, c'est que les Pontifes romains n'ont jamais réclamé ; aussi le culte de Charlemagne demeura-t-il douteux. Dans des Églises particulières, comme celle de Cologne, on faisait sa fête comme d'un saint ; dans d'autres, comme celle de Metz, on continua de prier pour le repos de son âme <sup>1</sup>.

En Bavière l'excellent archevêque de Salzbourg, Conrad, fils de saint Léopold, margrave d'Autriche, et frère d'Otton de Frisingue, mourut en l'année 1168, le 28 septembre, après avoir beaucoup souffert pour la défense de l'Église catholique de la part des schismatiques, particulièrement de l'empereur Frédéric, son cousin germain ; car ce saint prélat avait toujours combattu le schisme et reconnu le Pape Alexandre. On élut pour lui succéder son neveu Adalbert, fils de Ladislas, roi de Bohême, par un commun consentement du clergé, des magistrats et du peuple. Adalbert n'était que diacre et encore jeune. Il fut intronisé dans le siège de Salzbourg le jour de la Toussaint, et, l'année

suivante (1169), il fut ordonné prêtre et ensuite archevêque, le 15 mars, par Udalric, patriarche d'Aquilée. Peu de temps après on lui apporta le pallium de la part du Pape Alexandre <sup>1</sup>.

En la même année 1169 l'empereur Frédéric tint à Bamberg une diète générale à la Pentecôte, le 8 juin. On y vit les prétendus cardinaux, légats du prétendu pape Calixte III ; Jean de Strume, qui venait d'être substitué au prétendu pape Pascal, Gui de Crème, mort le 27 septembre 1168. Dans cette assemblée de Bamberg, du consentement de tous les seigneurs présents, Frédéric fit élire pour roi et couronner comme tel son fils Henri, sixième du nom, âgé seulement de cinq ans.

Le nouvel archevêque de Salzbourg, ayant été appelé auparavant par l'empereur, vint à cette diète avec le roi de Bohême, son père, et demanda audience, mais elle lui fut refusée ; c'est que l'empereur avait résolu de s'emparer de l'archevêché de Salzbourg. Il y vint en effet au commencement du mois d'août. L'archevêque, à la persuasion des seigneurs, et principalement du duc d'Autriche, son oncle, voyant la ruine dont étaient menacés les églises et les monastères, céda au temps et se mit à la discrétion de l'empereur ; il lui résigna l'archevêché et tous les droits régaliens, en présence des seigneurs. Ainsi l'empereur disposa à son gré de tous les biens de cette Église <sup>2</sup>.

La même année, et le 27 juin, mourut Gerhoh, abbé de Reichersperg, dans la même province, après avoir gouverné ce monastère pendant près de trente-huit ans et en avoir vécu soixante-seize. Il était fameux par sa doctrine et sa vertu, et avait soutenu avec un grand courage la cause de l'Église contre les hérétiques et les schismatiques, sous le Pape Innocent II et ses successeurs, jusqu'à Alexandre III <sup>3</sup>. Il reste de lui quelques écrits.

En 1170 Frédéric feignit de vouloir se réconcilier avec l'Église ; mais ce n'était que pour séparer le Pape Alexandre de la ligue des républiques italiennes. Le Pape reçut avec plaisir les ouvertures de la paix, mais il ne donna point dans le piège.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 28 janv. Pagi, ann. 1165.

<sup>2</sup> *Chron. Reichersp.*, ann. 1168. Pagi, ann. 1167. — <sup>3</sup> *Id.*, ann. 1169. — <sup>3</sup> *Apud* Teynagel.

Quatre ans après, en 1174, le 26 mai, Frédéric tint à Ratisbonne la cour la plus célèbre que l'on se souvint d'avoir jamais vue en Bavière. Il s'agissait de fixer l'état de l'Église de Salzbourg, dont l'archevêque Adalbert, attaché au Pape Alexandre et odieux à l'empereur, s'était inutilement présenté deux ans auparavant à une diète que l'empereur avait tenue dans la ville même de Salzbourg. Il se présenta à celle-ci avec son oncle Henri, duc d'Autriche. Ce prélat n'avait plus de demeure fixe depuis la mort de Ladislas, roi de Bohême, son père, arrivée l'année 1173 ; car l'empereur s'était emparé de la Bohême. D'ailleurs plusieurs prélats de Bavière s'étaient élevés contre leur métropolitain et avaient envoyé secrètement au Pape Alexandre des accusations contre lui, demandant sa déposition ; mais le Pape, mieux instruit par la plupart des prélats de la province, soutenait l'archevêque Adalbert.

Dans cette diète de Ratisbonne le plus grand adversaire d'Adalbert était Richer, évêque de Brixen. Ayant été élu sans son consentement, il fut aussi sacré malgré lui en cette assemblée par l'évêque de Gurck. Le lendemain Richer engagea tous les prélats qui étaient présents à déposer Adalbert, suivant l'intention de l'empereur, et tous les seigneurs y consentirent, excepté le duc d'Autriche. Aussitôt on élut pour remplir le siège de Salzbourg Henri, prévôt de Berthesgad. On l'intronisa ; l'empereur lui donna l'investiture, et tous les seigneurs qui tenaient des fiefs de cette Église lui en firent hommage, à commencer par le duc de Bavière et le duc de Saxe. Il y eut quelque peu de prélats et d'ecclésiastiques qui ne prirent point de part à cette élection, à cause de son irrégularité ; car la personne de Henri leur eût été agréable si le siège eût été vacant ; il témoignait beaucoup de piété, il avait de la prudence et de l'éloquence, et avait été élevé dès l'enfance dans la discipline de l'Église, en sorte que ces qualités lui attiraient l'estime, tant des ecclésiastiques que des séculiers.

L'archevêque Adalbert, ainsi opprimé, porta ses plaintes au Pape Alexandre et lui envoya Archembaud, son chapelain, chanoine de Reichersperg, qui avait déjà été

deux fois en cour de Rome pour la même affaire ; il rapporta trois lettres du Pape, datées d'Anagni, le 8 septembre, la première à l'archevêque Adalbert, la seconde à Conrad, archevêque de Mayence et son légat en Allemagne, la troisième au prévôt et au chapitre de Salzbourg. Par ces lettres le souverain Pontife cassa la déposition d'Adalbert comme faite contre tout droit divin et humain et par attentat sur l'autorité du Saint-Siège. Il ordonne à son légat de prescrire à l'évêque de Gurck et à celui de Brixen, ainsi qu'au prévôt Henri, un terme dans lequel cet intrus soit obligé de retourner à son Église sous l'obéissance de son archevêque, à laquelle il ordonne au chapitre de Salzbourg de revenir incessamment. L'opposition de l'empereur empêcha encore quatre ans l'exécution de ces ordres ; mais on voit toujours, particulièrement par ces lettres, que les évêques de Gurck et de Brixen se regardaient comme de l'obéissance du Pape Alexandre<sup>1</sup>.

Un autre fait nous montre l'autorité du Pape légitime reconnue sur les terres de l'empire. Raoul, évêque de Liège, était possédé d'une telle avarice qu'il faisait vendre les prébendes en plein marché, et cela par la main d'un vieux boucher. Un saint prêtre nommé Lambert et surnommé le Bègue, parce qu'il l'était en effet, ne put souffrir ce scandale et commença à déclamer contre cet abus ainsi que contre les mœurs corrompues du clergé. Il avait peu de lettres, mais il était animé d'un grand zèle ; toute la ville fut émue de ses prédications ; on le suivait en foule et il convertit un grand nombre de pécheurs. Les principaux du clergé en furent irrités, et, ayant délibéré ensemble, ils s'adressèrent à l'évêque, qui envoya l'arrêter prisonnier. Comme on le menait à travers l'église de Notre-Dame, quelques prêtres et quelques clercs le piquaient de leurs stylets à écrire et l'égratignaient avec les ongles. Il leva les yeux vers l'autel et dit en soupirant : « Hélas ! le temps approche où les pourceaux fouilleront la terre sous toi. » Ce qui fut confirmé par l'événement. L'évêque le fit donc enfermer dans le château de Rivogne, où il

<sup>1</sup> Chron. Reichersp., ann. 1172 et 1174.



traduisit les Actes des Apôtres de latin en français. Ensuite, d'après le conseil du clergé, l'évêque consentit à ce que Lambert fût envoyé à Rome pour y faire punir sa témérité de s'être attribué l'autorité de prêcher ; mais le Pape Alexandre, connaissant ses bonnes intentions et qu'on ne le poursuivait que par envie, lui donna la permission de prêcher et le renvoya honorablement chez lui.

Ce pieux prêtre avait rassemblé des femmes et des filles auxquelles il avait persuadé de vivre en continence, et que, de son nom, l'on appelle béguines. Cette institution continue d'exister en Belgique, où l'on voit avec édification plusieurs communautés de personnes de ce sexe qui, sans engagement de vœu perpétuel, vivent ensemble, s'appliquant à la prière et au travail<sup>1</sup>. Lambert le Bègue mourut à Liège en 1172 et fut enterré dans l'église de Saint-Christophe, qu'il avait bâtie et où il fonda sa première communauté de béguines<sup>2</sup>.

Ce qu'il y a peut-être de plus merveilleux encore, c'est que les prédications du saint prêtre contre les désordres du clergé ne demeurèrent pas tout à fait sans fruit. Quelques années plus tard (1188) le cardinal Henri, évêque d'Albane, que déjà nous avons appris à connaître comme abbé de Haute-Combe, étant venu à Liège, prêcha si fortement contre les mêmes désordres du clergé, particulièrement contre la simonie, que soixante-six chanoines résignèrent leurs bénéfices, et que l'évêque Raoul prit la croix pour l'expiation de ses péchés et partit pour la Terre-Sainte en 1190<sup>3</sup>.

Cependant l'empereur Frédéric avait laissé en Italie l'archevêque élu de Mayence, Christian, pour soutenir son parti. Ce prélat guerrier, avec une armée d'Allemands et d'Italiens impérialistes, alla mettre le siège devant Ancône, le 1<sup>er</sup> avril 1171 ; une flotte de Vénitiens attaquait en même temps la ville par mer. Venise était jalouse d'Ancône pour le

commerce du Levant. Les Anconitains, quoique surpris et mal approvisionnés, se défendirent avec une valeur héroïque ; dans un assaut général ils repoussèrent tout à la fois et l'armée de terre et l'armée de mer. Au milieu de la mêlée une femme, la veuve Samura, une torche et une épée à la main, alla mettre le feu aux machines des assiégeants, qui toutes furent réduites en cendre. Les assiégés ramassèrent comme un riche butin tous les chevaux tués et s'en nourrirent quelque temps. D'un autre côté, à la vue des habitants et des ennemis, un prêtre nommé Jean se jette à la nage au moment de la marée montante et d'un vent très-fort, s'approche du vaisseau amiral des Vénitiens, et, malgré une grêle de traits, coupe le câble qui tenait à l'ancre. L'équipage se vit aussitôt en péril de mort et obligé de jeter à la mer une grande partie de la charge du navire. Les habitants, encouragés par cette action hardie du prêtre, attaquèrent la flotte et détruisirent sept galères.

Cependant, comme la famine était extrême dans leur ville, les Anconitains offrirent à Christian de se racheter par une grosse rançon. Christian dit en souriant : « Voici que les Anconitains nous offrent l'argent que nous avons déjà ! En vérité, nous serions bien sots de ne demander qu'une partie quand nous avons le tout. — Écoutez-moi, dit le député : un certain oiseleur avait tendu son filet dans les champs pour prendre des colombes ; déjà sept colombes y mangeaient la graine qu'il y avait mise pour appât ; il ne voulut pas tirer son filet pour si peu, mais attendre que toutes les colombes qui étaient sur les arbres eussent rejoint les premières. Il attendait toujours lorsque survint un faucon qui fit envoler toutes les colombes, et l'oiseleur n'en eut pas une. »

Le député ayant rendu compte de sa mission, douze magistrats visitèrent soigneusement toute la ville pour savoir ce qu'il y avait de vivres ; ils ne trouvèrent en tout que deux muids de froment et trois d'autres graines, et cela pour douze mille habitants. A ce résultat tout le monde se mit à pleurer ; on parlait de nouveau de se rendre, lorsqu'un vieillard de près d'une centaine d'années leur rappela

<sup>1</sup> Dans le moment où nous écrivons ces paroles (1842), il y a dans la seule ville de Gand deux béguinages ou communautés de béguines, l'une de onze cents personnes, l'autre de trois cents. — <sup>2</sup> Regid., c. 52. *M. Chron. Belg.*, p. 195. *Gallia Christ.*, t. 3, p. 875. *Hist. Eccl. Leod.*, l. 10, ann. 1176. — <sup>3</sup> *Hist. Eccl. Leod.*, l. 10, ann. 1176. *Egid. et Gall. Christ.*

comment ils avaient repoussé les armées de l'empereur Lothaire et de ses successeurs, et combien il leur serait honteux de se rendre à un clerc. Il leur rappela surtout le sort de Milan, et leur conseilla d'employer leur argent à obtenir des secours de leurs alliés, ou bien de le jeter à la mer et de s'en aller tous au-devant de l'ennemi pour trouver la mort dans les combats. Le conseil du noble vieillard fut suivi; trois hommes furent envoyés dans la Romagne pour procurer des secours à leur ville.

Cependant la famine y devenait de plus en plus intolérable; elle fut bientôt comme au siège de Jérusalem, mais on vit des exemples bien différents. Une veuve avait deux fils qui se battaient contre l'ennemi depuis le commencement du jour sans avoir mangé quoi que ce fût. Leur mère, rentrée à la maison, se fait ouvrir une veine, en tire du sang qu'elle fait frire avec quelques mauvaises herbes, et le porte à ses enfants sur la muraille. Une autre dame de la première noblesse, qui tenait un petit enfant dans les bras, rencontre un arbalétrier couché par terre. Interrogé, il répond qu'il meurt de faim. « Depuis quinze jours, reprend la noble dame, je n'ai mangé que des cuirs bouillis, et le lait commence à manquer à mon enfant; lève-toi cependant, et, si mon sein en contient encore, approche tes lèvres et reprends de la force pour défendre ton pays. » Le soldat, qui lève la tête et reconnaît la noble dame, rougit de honte, reprend ses armes, retourne à l'ennemi et en abat quatre en un instant. Enfin, lorsqu'on était le plus en peine et à cause de la famine et parce qu'on n'avait aucune nouvelle des trois envoyés, les filles et les femmes se présentèrent devant l'assemblée des hommes et leur dirent : « Est-ce que nos chairs ne valent pas celles des ânes et des chiens? Eh bien! mangez-nous, ou bien jetez-nous à la mer; car nous aimerions mieux mourir que de tomber entre les mains de gens qui ne savent ni pardonner ni garder leur parole. »

Au milieu de ces angoisses des émissaires des trois députés pénètrent dans la ville et donnent l'heureuse assurance qu'une armée d'auxiliaires approche; mais en même temps on reçoit des lettres par lesquelles les trois

députés déclarent, à leur grand regret, qu'ils n'ont pu obtenir aucun secours. Entre des nouvelles si opposées on ne sait plus que croire. C'est que les lettres étaient fausses, fabriquées par l'ennemi pour jeter le découragement dans la ville. Des troupes alliées approchaient réellement; elles étaient commandées par un noble seigneur et une noble dame qui les avaient levées à leurs frais, et qui, pour y parvenir, avaient engagé non-seulement leurs biens, mais encore ceux de leurs amis. Arrivées au milieu de la nuit sur les hauteurs qui entourent Ancône, chaque soldat, d'après l'ordre des chefs, alluma deux ou trois flambeaux au bout de sa lance. A la vue de tant de feux les Anconitains reconnaissent leurs libérateurs; les assiégeants décampent pour n'être pas enveloppés par une armée innombrable; les alliés en profitent pour jeter des vivres dans la ville; le siège est levé<sup>1</sup>.

Mais à l'automne de la même année 1174 l'empereur Frédéric revint en Italie, pour la cinquième fois, avec une armée formidable. A la descente des Alpes il livra aux flammes la ville de Suse. Il avait surtout à cœur de prendre et de ruiner la ville d'Alexandrie, bâtie récemment à son déshonneur; il l'assiégea donc avec toute son armée. Comme les fortifications n'en étaient pas encore complètes il croyait s'en emparer facilement; il y fut bien trompé. Outre le courage des habitants, il trouva de grands obstacles dans les pluies, les inondations, les froids de l'hiver; il s'y opiniâtra néanmoins quatre mois. Toutes les ruses de guerre furent employées de part et d'autre; un citoyen d'Alexandrie, par exemple, fit manger sa vache tant qu'elle put et puis la mit à la porte de la ville. Les impériaux s'en saisirent et la tuèrent pour la manger. Quand ils virent tout ce qu'elle avait de grain et de foin dans le corps, ils restèrent persuadés que la ville avait des provisions immenses et qu'il n'y avait pas moyen de la réduire. Dès lors beaucoup commencèrent à désertir. Le prudent et généreux citoyen eut une statue en récompense<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Magistri Boncompagni de Obsidione Anconæ*. Muratori, *Script. rer. Ital.*, t. 6, p. 926-946. — <sup>2</sup> Ghilini, 4, 5.



L'empereur Frédéric n'employait pas toujours des moyens aussi licites ; par exemple il faisait crever les yeux aux prisonniers comme traîtres et rebelles. Un jour qu'il en avait pris trois il en fit d'abord aveugler deux, puis demanda au troisième, qui était le plus jeune, pourquoi il s'était révolté. Le jeune homme répondit : « Je ne me battais pas contre vous ni contre l'empire ; mais j'obéissais aux ordres de mon maître, dans la ville, comme je vous aurais obéi si j'avais été dans votre camp, et, lors même que j'aurai perdu les yeux, je lui obéirai encore. » Cette naïve réponse était propre à faire sentir combien il était cruel à un empereur de se venger sur de simples particuliers. Frédéric fit grâce au jeune homme <sup>1</sup>.

Cependant une armée de Lombards venait au secours d'Alexandrie. C'était dans la semaine sainte ; Frédéric offrit aux assiégés une trêve pour célébrer le vendredi saint. C'était une trahison pour surprendre la ville avant que ses alliés ne fussent sur les lieux. Dans le moment même où les citoyens se reposaient sur la foi des serments, Frédéric fait donner un assaut général, pendant que ses soldats pénètrent dans la ville par une mine. Les Alexandrins sont surpris, mais ne se déconcertent pas ; les uns repoussent les assaillants du haut des murs, les autres mettent en pièces ceux qui étaient entrés dans la ville et font ébouler de la terre sur ceux qui se trouvent encore dans la mine et y sont étouffés. Frédéric non-seulement est repoussé honteusement, mais, pour n'être pas enfermé entre la ville et l'armée des Lombards, il se vit réduit à mettre lui-même le feu à son camp, la nuit suivante, et à se retirer. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence. Quelques personnes nobles s'entremirent pour rétablir la paix ; l'empereur répondit aux propositions qui lui furent faites que, sauf les droits de l'empire, il était prêt à soumettre les différends qu'il avait avec ses sujets au jugement d'arbitres choisis entre les deux partis. L'armée lombarde répondit, de son côté, que, sauf sa dévotion à l'Église romaine et à la liberté pour laquelle

elle combattait, elle était prête à se soumettre au même arbitrage. L'on élut en conséquence six commissaires, entre les mains desquels les deux partis remirent la décision de leurs différends. C'était en 1175, dans le temps de Pâques <sup>1</sup>.

Afin que la même négociation qui devait rétablir la concorde entre l'empire et les Lombards rendit aussi la paix à l'Église, Frédéric écrivit au Pape Alexandre de lui envoyer trois légats chargés de traiter avec lui, et il les lui désigna lui-même ; ce furent l'évêque de Porto, celui d'Ostie et le cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens.

Le Pape, de son côté, récompensait la ville d'Alexandrie de sa fidélité envers le Saint-Siège ; à la prière de saint Galdin, archevêque de Milan, des évêques de la province et des magistrats de Lombardie, il érigea cette nouvelle ville en évêché et lui donna pour premier évêque Ardouin, sous-diacre de l'Église romaine. Au contraire, pour punir la ville de Pavie d'avoir adhéré longtemps à l'antipape Octavien et à l'empereur Frédéric excommunié, le Pape priva son évêque du pallium et du droit de faire porter la croix devant lui <sup>2</sup>.

Mais, pendant qu'on négociait pour la paix en Italie, Frédéric faisait lever une nouvelle armée en Allemagne. Dès qu'elle eut passé les Alpes il se mit à sa tête et marcha sur Milan, qu'il croyait surprendre. Les Milanais n'avaient pas encore reçu les secours de leurs confédérés, mais cependant ils s'étaient préparés à la défense. Ils avaient formé deux compagnies d'élite ; l'une, appelée *de la Mort*, était composée de neuf cents soldats qui s'étaient engagés par serment à mourir pour la patrie plutôt que de reculer ; l'autre, nommée *du Caroccio*, l'étendard de Milan planté sur un char, était composée de trois cents jeunes gens des premières familles, qui s'étaient liés par un serment semblable à la défense de cet étendard de la patrie. Le reste des citoyens, divisé en six bataillons, suivait les étendards des six portes et devait combattre sous les officiers de quartier.

<sup>1</sup> *Vita Alex. III*, p. 464. Sire Raul, p. 1192. Rom. Salern., *Chron.*, p. 213. *Tristani Calch.*, I. 12, p. 227, etc. —

<sup>2</sup> *Italia sacra*, t. 4, p. 449. *Acta*, apud Baron., ann. 1175.

<sup>1</sup> *Alex. Vita*, 466.

Le samedi 3 juin 1176<sup>1</sup> les Milanais marchèrent contre Frédéric ; leur avant-garde attaqua vigoureusement l'ennemi, mais fut obligée par le nombre à se replier sur le bataillon sacré de l'Étendard. Ceux-ci, voyant la cavalerie allemande qui s'avance au galop, se jettent à genoux, adressent à haute voix leur prière à Dieu, à saint Pierre et à saint Ambroise ; puis, levant leurs drapeaux, ils marchent hardiment contre les Allemands. La compagnie de l'Étendard commençait à plier lorsque la cohorte de la Mort, répétant à haute voix son serment de se dévouer pour la patrie, se jette sur les troupes allemandes avec tant d'impétuosité que l'étendard de Frédéric est enlevé. Frédéric lui-même, qui combattait au premier rang, est renversé de cheval et disparaît dans la mêlée ; bientôt toute la colonne qu'il conduisait est mise en fuite ; les Lombards la poursuivent jusqu'à dix milles de distance et forcent un grand nombre de fuyards à se précipiter dans le Tésin. Un butin immense fut la récompense des vainqueurs ; bientôt même ils apprirent que Frédéric ne se trouvait point au milieu de ses soldats, que ses amis avaient recherché vainement ou sa personne ou son cadavre, et que l'impératrice qu'il avait laissée à Pavie, ne doutant plus de sa perte, avait déjà pris le deuil.

Frédéric, cependant, n'avait point été tué à la bataille de Lignano, comme on le supposait ; au bout de quelques jours on le vit reparaître à Pavie, mais seul, mais humilié, mais séparé de l'armée florissante avec laquelle il avait cru soumettre l'Italie et qui fuyait à présent en désordre au delà des monts ; abandonné sur le champ de bataille parmi ses ennemis, ce n'était qu'en se dérochant à toutes les recherches qu'il avait réussi à regagner la seule ville qui lui fût restée dévouée<sup>2</sup>.

Frédéric fut d'autant plus frappé de ce coup que les seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers, qui l'avaient suivi jusqu'alors, menacèrent de l'abandonner s'il ne faisait sa paix avec l'Église.

Le plus puissant d'entre eux, Henri le Lion, duc de Saxe, s'était déjà retiré, même avant la dernière guerre. L'empereur résolut donc de se réconcilier sincèrement avec le Pape Alexandre, et pour cet effet il lui envoya Wicman, archevêque de Magdebourg ; Christian, de Mayence ; Conrad, élu évêque de Worms, et Wéremond, protonotaire de son royaume. Ils arrivèrent à Anagni, 21 octobre 1176 ; le lendemain le Pape leur donna audience en plein consistoire. Les ambassadeurs se présentèrent avec grand respect, et, demeurant debout, ils dirent : « L'empereur notre maître désire ardemment donner la paix à l'Église romaine et à la ville de Rome ; c'est pourquoi il nous a envoyés vers vous avec un plein pouvoir, vous priant instamment que le traité qui fut commencé l'année dernière et demeura imparfait, pour nos péchés, soit terminé maintenant. » Le Pape, ravi de cet heureux changement, répondit d'un visage tranquille : « Nous ressentons une grande joie de votre arrivée, et nous ne pouvons apprendre en ce monde de plus agréable nouvelle que celle de la paix, s'il est vrai, comme vous l'assurez, que notre empereur, que nous reconnaissons pour le plus grand parmi les princes du monde, veuille nous la donner véritable ; mais, afin qu'elle soit entière, il faut qu'il la donne aussi à nos alliés, principalement au roi de Sicile, aux Lombards et à l'empereur de Constantinople. »

Les ambassadeurs louèrent le discours du Pape et ajoutèrent : « Nous avons ordre de l'empereur de conférer en secret avec vous et avec vos frères, parce que nous savons que, de part et d'autre, il y a des gens malintentionnés qui ne souhaitent pas la paix. » Alors tous les assistants se retirèrent, et le Pape, avec les cardinaux et les ambassadeurs, passèrent dans la chambre du conseil, où ils entrèrent en conférence ; mais, comme l'affaire était difficile, à cause du grand nombre de personnes puissantes qui étaient entrées dans le schisme, la négociation dura plus de quinze jours. On alléqua les autorités des Pères, les privilèges des empereurs, les anciennes coutumes ; on disputa longtemps et subtilement. Enfin l'on convint de tous les articles entre

<sup>1</sup> Baron. et Mansi, ann. 1176, dans une note sur le n. 4 de Pagi. — <sup>2</sup> *Vita Alex. III*, p. 467. Sire Raul, p. 1192. Otton de Saint-Blaise, *Chron.*, c. 23, p. 882. Muratori, t. 6, etc.



l'Église et l'empire, laissant les Lombards en l'état où ils étaient jusqu'à ce que l'empereur en personne eût une conférence avec eux, et il fut résolu que, pour faciliter les négociations, le Pape irait lui-même en Lombardie. En même temps les envoyés de l'empereur donnèrent de sa part une pleine sûreté à tous les membres de l'Église romaine, et pour leurs personnes et pour leurs biens; ils promirent que l'empereur rendrait au Pape la préfecture de Rome et les terres de la comtesse Mathilde, et qu'il donnerait sûreté au Pape, aux cardinaux et à leur suite, pour aller à Venise, à Ravenne et aux autres lieux où ils avaient dessein d'aller, avec une trêve de trois mois, en cas que la paix fût rompue. Les choses ainsi réglées les envoyés retournèrent contents vers l'empereur<sup>1</sup>.

Avant que de partir d'Anagni le Pape Alexandre envoya Humbald, évêque d'Ostie, et Rainier, cardinal-diacre de Saint-Georges, pour faire ratifier à l'empereur, dans le conseil des Lombards, la sûreté qu'il avait promise au Pape par ses envoyés. Les deux cardinaux trouvèrent l'empereur près de Modène; il les reçut avec honneur, et, en leur présence et en celle des Lombards, il fit jurer pour lui le fils du marquis de Montferrat; enfin, pour témoigner mieux encore ses bonnes intentions, il fit faire le même serment par tous les seigneurs allemands qui se trouvaient là. On convint de part et d'autre que la conférence du Pape avec l'empereur se ferait à Bologne. D'un autre côté le Pape fit prier Guillaume, roi de Sicile, de lui envoyer quelques-uns des grands de sa cour pour assister à cette conférence. Le roi chargea de cette commission Romuald, archevêque de Salerne, et Roger, comte d'Andri. L'archevêque Romuald nous a laissé l'histoire fidèle de cette négociation à la fin de sa chronique<sup>2</sup>.

Le Pape partit d'Anagni le 6 décembre et vint à Bénévent, où il demeura depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie; il attendit un mois le vent favorable, à Guast, sur la mer Adriatique, avec les galères du roi de Sicile. Enfin, le mercredi des Cendres, 9 mars 1177, après

la messe et la distribution des cendres, il s'embarqua, avec cinq cardinaux et les ambassadeurs du roi de Sicile, sur onze galères de ce prince. Le dimanche suivant ils arrivèrent à Zara, en Dalmatie, où commençait alors le royaume de Hongrie, et où ils furent reçus avec d'autant plus de joie que jamais Pape n'y était entré. On lui prépara un cheval blanc, sur lequel il monta suivant l'usage de Rome, et on le mena ainsi en procession, par le milieu de la ville, jusqu'à la grande église dédiée à sainte Anastasie, vierge et martyre, dont le corps y repose; en même temps on chantait les louanges de Dieu en slavons, qui est la langue du pays. Quatre jours après le Pape partit de Zara et arriva à Venise le 23 mars. Il alla descendre au monastère de Saint-Nicolas, et le lendemain le doge de Venise vint le recevoir avec le patriarche d'Aquilée et tous ses suffragants, ainsi qu'un grand peuple, dans une infinité de barques. Après s'être mis humblement aux pieds du Pape, ils le conduisirent en procession à l'église de Saint-Marc, où, ayant fait sa prière, il donna la bénédiction au peuple. Puis le doge le conduisit dans sa barque au palais du patriarche, où il logea. Le jour de l'Annonciation, à la prière du doge et des grands, il célébra la messe solennellement avec ses cardinaux dans l'église de Saint-Marc.

L'empereur Frédéric, qui était à Césène, ayant appris que le Pape était à Venise, lui envoya l'archevêque de Magdebourg, l'évêque élu de Worms et son protonotaire pour le prier de changer le lieu de la conférence, attendu que Christian, son chancelier, ne croyait pas pouvoir être en sûreté à Bologne, à cause des maux qu'il y avait faits pendant la guerre. Le Pape répondit : « C'est de l'avis de nos légats et des Lombards que l'empereur a réglé que le lieu de la conférence serait à Bologne; nous ne pouvons donc le changer sans le consentement des Lombards et des cardinaux qui sont en ces quartiers-là. » C'est qu'une partie des cardinaux étaient allés par terre en Lombardie avant que le Pape s'embarquât avec les autres. Le Pape ajouta : « Toutefois, pour accélérer la paix, nous irons incessamment jusqu'à Ferrare

<sup>1</sup> *Acta*, apud Baron. et Pagi, ann. 1176. — <sup>2</sup> Muratori, *Script. rer. Ital.*, t. 7. Baron., ann. 1176.

avec nos frères les cardinaux, pour y résoudre, avec les magistrats des Lombards, ce qui sera le plus convenable. » Et il marqua le dimanche de la Passion, 10 avril, pour le jour du rendez-vous à Ferrare. Cependant, voulant satisfaire le peuple qui accourait de tous côtés avec empressement pour le voir, il célébra solennellement la messe à Saint-Marc, le quatrième dimanche de carême, prêcha après l'évangile, et, après la messe, donna la rose d'or au doge de Venise.

Le Pape partit de cette ville la même semaine, sur onze galères, et, remontant le Pô, arriva dans sa ville de Ferrare le dimanche de la Passion. Le lendemain y arrivèrent le patriarche d'Aquilée, les archevêques de Ravenne et de Milan, avec les évêques de leurs provinces, de plus les magistrats des villes de Lombardie, les marquis et les comtes. Ils s'assemblèrent le jour suivant dans la grande église dédiée à saint Georges, avec une multitude innombrable de peuple, et le Pape leur dit : « Vous savez, mes chers enfants, la persécution que l'Église a soufferte de la part de l'empereur, qui devait la protéger. Vous savez que l'autorité de l'Église romaine en a été affaiblie, parce que les péchés demeuraient impunis et les canons sans exécution, outre les autres maux, la destruction des églises et des monastères, les pillages, les incendies, les meurtres et les crimes de toutes sortes. Dieu a permis ces maux pendant dix-huit ans ; mais enfin il a apaisé la tempête et tourné le cœur de l'empereur à demander la paix. C'est un miracle de sa puissance qu'un prêtre vieux et désarmé ait pu résister à la fureur teutonique et vaincre sans guerre un empereur si puissant ; mais c'est afin que tout le monde connaisse qu'il est impossible de combattre contre Dieu. Or, quoique l'empereur nous ait fait demander la paix à Anagni pour l'Église et pour le roi de Sicile, et qu'il ait voulu la faire sans vous, nous, cependant, considérant avec quelle dévotion et quel courage vous avez combattu pour l'Église et pour la liberté de l'Italie, nous n'avons pas voulu la recevoir sans vous, afin que, comme vous avez partagé notre tribulation, vous partagiez aussi notre joie. C'est pourquoi, sans avoir égard ni à notre dignité

ni à la faiblesse de notre âge avancé, nous nous sommes exposé à la mer et aux périls pour venir délibérer avec vous si nous devons accepter la paix qui nous est offerte. »

Après que le Pape eut parlé, les Lombards, qui n'étaient pas moins éloquents que guerriers, lui répondirent ainsi par la bouche d'un de leurs sages : « Vénérable Père et seigneur, toute l'Italie se jette à vos pieds pour vous rendre grâces et vous témoigner sa joie de l'honneur que vous faites, à vos enfants et à vos sujets, de venir à eux et de chercher les brebis égarées pour les ramener. Nous connaissons par notre propre expérience la persécution que l'empereur a faite à l'Église et à vous ; nous nous sommes, les premiers, opposés à sa fureur, et nous nous sommes mis au-devant pour l'empêcher de détruire l'Italie et d'opprimer la liberté de l'Église, et, pour une si bonne cause, nous n'avons évité ni la dépense, ni les travaux, ni les pertes, ni les périls. C'est pourquoi, vénérable Père, il est convenable que vous n'acceptiez point sans nous la paix qu'il vous offre, comme nous avons refusé celle qu'il nous a souvent offerte sans l'Église. Au reste, nous la ferons volontiers avec l'empereur, et nous ne lui refusons rien de ses anciens droits sur l'Italie ; mais, pour notre liberté, que nous avons reçue de nos pères, nous ne l'abandonnerons qu'avec la vie. Quant au roi de Sicile, nous sommes très-aises qu'il soit compris dans ce traité parce que c'est un prince qui aime la paix et la justice ; nos voyageurs le savent par expérience, car il y a plus de sûreté dans les bois de son royaume que dans les villes des autres<sup>1</sup>. »

Trois jours après arrivèrent à Ferrare Christian, chancelier de l'empereur ; les archevêques de Cologne, de Magdebourg et de Trèves ; l'évêque élu de Worms ; Godefroi, autre chancelier, et le protonotaire. Le Pape leur donna audience dans un consistoire auquel assistaient les envoyés du roi de Sicile et les députés des Lombards, et ils déclarèrent que l'empereur leur avait donné pouvoir, à eux sept, de conclure la paix avec le Pape, le roi de Sicile et les Lombards, comme il avait

<sup>1</sup> Romuald Salern., p. 219-221.



promis à Anagni. Le Pape en fut très-content et nomma de son côté sept cardinaux ; les Lombards nommèrent aussi sept commissaires, dont quatre évêques, et le Pape voulut que les deux envoyés du roi de Sicile assistassent aux conférences. On commença par disputer sur le lieu de l'entrevue entre le Pape et l'empereur, et, après plusieurs jours de contestations, on convint qu'elle se ferait à Venise, à condition que le Pape prendrait ses sûretés de la part des Vénitiens. Le chancelier Christian, qui ne se croyait pas en sûreté à Ferrare, en partit le jeudi saint et se retira en diligence à Venise ; mais le Pape célébra solennellement à Ferrare la fête de Pâques, qui, cette année 1177, fut le 24 avril.

Il en partit le 9 mai sur les galères du roi de Sicile et fut reçu à Venise avec les mêmes honneurs que la première fois. Il ordonna aux commissaires de s'assembler dans la chapelle du palais patriarcal, où il logeait, et de commencer par la paix des Lombards, qui était de plus longue discussion. On ne put tomber d'accord, et le Pape proposa alors une paix de quinze ans avec le roi de Sicile et une trêve de six ans avec les Lombards. L'empereur ne voulut point y entendre, du moins ostensiblement ; car sous main il fit dire au Pape que, pour l'amour de lui, il acceptait l'une et l'autre, moyennant une condition secrète. Le Pape lui envoya deux cardinaux pour savoir cette condition ; l'empereur la dit aux cardinaux, mais il voulait que le Pape y consentît sans la connaître. Comme le Pape s'y refusait on la lui dit enfin. Dans les premières propositions de paix l'empereur avait promis de rendre à l'Église romaine les terres de la comtesse Mathilde ; maintenant il demandait d'en conserver la jouissance pendant quinze ans et de les restituer ensuite, si l'Église prouvait y avoir droit. Le Pape consentit à lui en laisser la jouissance pendant quinze ans, mais à condition de les rendre alors, sauf à l'Église à lui faire justice pour les droits qu'il prouverait y avoir. L'empereur, qui n'y allait pas encore de bonne foi, élevait une difficulté après l'autre ; il se défiait de ses négociateurs publics et en avait d'occultes.

Pour abrégé les allées et les venues des

négociateurs le Pape, d'accord avec les députés du roi de Sicile et des Lombards, permit à l'empereur de se rapprocher de Venise ; il vint alors de Césène à Cloze, actuellement Chioggia ; mais une partie du peuple vénitien, qui favorisait l'empereur, le sachant si proche, prétendit le faire entrer dans Venise même malgré le Pape. Le doge et les plus sages de la république, qui avaient fait un serment contraire, ne savaient plus trop comment retenir le peuple. Les députés des Lombards se retirèrent du côté de Trévise ; les ambassadeurs du roi de Sicile firent appareiller leurs galères, annonçant aux Vénitiens que leur conduite déloyale leur ferait perdre assurément tous les avantages que leur commerce trouvait dans les terres du roi. Ces menaces eurent leur effet ; le doge, à la demande du peuple même, pria le Pape d'engager les députés du roi à demeurer et ceux des Lombards à revenir. Enfin le chancelier Christian et les autres commissaires de l'empereur déclarèrent librement à ce prince qu'ils ne voulaient point fausser les serments qu'ils avaient faits au Pape à Anagni, et sur la foi desquels il était venu à Venise. « Nous sommes prêts, suivant les lois de l'empire, à vous obéir dans les choses temporelles et à vous rendre les services que nous imposent les régales ; mais, comme vous êtes le seigneur de nos corps, et non pas de nos âmes, nous ne voulons pas perdre nos âmes pour vous, ni préférer les choses de la terre aux choses du ciel. Votre Majesté saura donc que, dorénavant, nous recevons Alexandre pour Pape catholique et que nous lui obéissons comme à notre Père dans les choses spirituelles. Quant à l'idole que vous avez dressée en Toscane, nous ne l'adorons aucunement. »

Ce fut alors, mais alors seulement, que l'empereur se rendit sincèrement à la paix avec l'Église, le roi de Sicile et les Lombards, suivant les conditions proposées en dernier lieu par le Pape Alexandre ; il les fit jurer à Venise, en son nom et au nom des princes d'Allemagne. Aussitôt, d'après le mandement du Pape, les Vénitiens se rendirent à Cloze avec six galères et en amenèrent l'empereur, qui arriva à Venise le samedi 23 juillet. Le lendemain dimanche, veille de

Saint-Jacques, le Pape envoya de grand matin six cardinaux, savoir deux évêques, trois prêtres et un diacre, vers l'empereur, pour l'absoudre. Il renonça au schisme d'Octavien, de Gui de Crème et de Jean de Strume, et promit obéissance au Pape Alexandre et à ses successeurs légitimes; en conséquence de quoi il fut absous de l'excommunication par les cardinaux et réuni à l'Église catholique. Les prélats et les seigneurs d'Allemagne en firent autant et reçurent pareillement l'absolution. Alors le doge de Venise, avec le patriarche de Grade et une grande multitude de clergé et de peuple, vint à Saint-Nicolas du Lido, où était l'empereur. Le doge, l'ayant pris dans sa barque, le conduisit processionnellement et en grande pompe jusqu'à l'église de Saint-Marc. Le Pape l'y attendait à la porte, avec ses évêques, ses cardinaux, le patriarche d'Aquilée, les archevêques et les évêques de Lombardie, tous assis et revêtus pontificalement, en présence d'un peuple innombrable. L'empereur, s'étant approché, ôta son manteau impérial et se prosterna tout au long aux pieds du Pape; celui-ci, touché jusqu'aux larmes, le releva avec bonté, le bénit et lui donna le baiser de paix. A cette vue tous les assistants, Allemands et Italiens, d'une voix qui retentit jusqu'au ciel, entonnèrent le *Te Deum* avec une joie indicible. En même temps l'empereur, prenant le Pape par la main droite, le mena jusque dans le chœur de l'église; puis, baissant la tête, il reçut sa bénédiction et se retira au palais du doge.

Le soir il envoya prier affectueusement le Pape de vouloir bien célébrer la messe à Sainte-Marie, le lendemain, fête de Saint-Jacques, parce qu'il avait un grand désir de l'entendre; le Pape l'accorda de grand cœur. L'empereur vint le recevoir à la porte de l'église, et, quand il sortit de la sacristie, revêtu des ornements pontificaux, il marcha devant lui, sans manteau impérial, faisant les fonctions d'huissier, une verge à la main, pour chasser les laïques du chœur et lui faire faire place. Il demeura lui-même dans le chœur avec les prélats et le clergé d'Allemagne, qui chanta l'office en ce jour. Après l'évangile le Pape monta sur l'ambon pour prê-

cher le peuple; l'empereur s'approcha et se mit à écouter avec une attention merveilleuse. Le Pape, qui parlait latin, chargea le patriarche d'Aquilée d'expliquer son sermon en allemand, pour satisfaire à la dévotion de l'empereur. Après le sermon et le *Credo* l'empereur, avec les seigneurs de sa cour, vint baiser les pieds du Pape et faire son offrande; il communia de sa main, et après la messe il le prit par la main et le mena jusqu'à la porte de l'église. Quand il monta à cheval il lui tint l'étrier et le conduisit par la bride quelque temps, jusqu'à ce que le Pape lui donnât sa bénédiction et lui permit de se retirer, le dispensant du reste du chemin jusqu'à la mer, qui était trop long. Le lendemain, vers l'heure de none, l'empereur rendit au Pape une visite d'amitié et vint avec peu de suite jusqu'à sa chambre, où il s'entretenait familièrement avec les cardinaux. La conversation entre le Pape et l'empereur fut affectueuse et gaie, mêlée de quelques plaisanteries sans préjudice de leur dignité.

Six jours après, c'est-à-dire le lundi premier jour d'août, la paix fut jurée solennellement. L'empereur, accompagné des prélats et des seigneurs de sa cour, vint au palais patriarcal, où logeait le Pape. La séance se tint dans une salle qui était longue et spacieuse. Le Pape s'assit au fond, sur une estrade élevée, ayant des deux côtés ses évêques et ses cardinaux. Il fit asseoir l'empereur à sa droite, au-dessus de ses évêques et des cardinaux-prêtres, et Romuald, archevêque de Salerne, ambassadeur du roi de Sicile, à sa gauche, au-dessus des cardinaux-diacres. Quand on eut fait silence le Pape fit un petit discours où il témoigna sa joie de la conversion de l'empereur, et finit en déclarant qu'il le recevait comme son cher fils, avec l'impératrice son épouse et leur fils Henri. Ensuite l'empereur, ayant ôté son manteau, se leva de son fauteuil et commença à parler en allemand, son chancelier Christian expliquant en italien vulgaire ce qu'il disait. Dans ce discours l'empereur reconnut publiquement qu'il s'était trompé en suivant de mauvais conseils et qu'il avait attaqué l'Église croyant la défendre; il remercia Dieu de l'avoir tiré d'erreur et déclara qu'il quittait le



schisme, qu'il reconnaissait Alexandre pour Pape légitime, qu'il voulait lui obéir comme à son Père, et qu'il rendait sa paix au roi de Sicile et aux Lombards.

Ce discours fut suivi de grandes acclamations à la louange de l'empereur. Puis on apporta les Évangiles, les reliques et la vraie croix, et, par ordre de l'empereur, Henri, comte de Dessau, jura, sur l'âme de ce prince, qu'il observerait fidèlement la paix entre l'Église et l'empire, la paix avec le roi de Sicile pour quinze ans, et la trêve de six ans avec les Lombards, comme les commissaires l'avaient accordée et rédigée par écrit. Douze princes de l'empire, tant ecclésiastiques que séculiers, firent le même serment. Aussitôt Romuald, archevêque de Salerne, se leva et jura sur les Évangiles que, quand les envoyés de l'empereur seraient arrivés en Sicile, le roi ferait jurer pour lui, par quelque un des seigneurs, l'observation de la paix pour quinze ans, et ferait faire le même serment par dix autres seigneurs. Le comte Roger jura comme l'archevêque de Salerne. Les magistrats des villes de Lombardie, qui étaient présents, firent aussi le serment pour leur trêve de six ans et promirent de le faire faire par les consuls et les nobles de chaque ville<sup>1</sup>.

Telle est l'histoire détaillée de cette mémorable pacification, d'après le biographe du Pape Alexandre et la chronique de Romuald, archevêque de Salerne, témoins oculaires. La circonstance que le Pape mit le pied sur la tête de l'empereur prosterné devant lui, et d'autres non moins romanesques, dont les auteurs contemporains ne savent pas le premier mot, qu'ils détruisent même d'avance par les détails qu'ils rapportent, sont une invention de peintre et de poète, et non pas un fait de l'histoire.

Le chancelier Christian se fit alors confirmer l'archevêché de Mayence. Comme il avait beaucoup travaillé à la conclusion de la paix, il sollicita l'empereur et les seigneurs allemands de demander au Pape sa confirmation. Conrad, qui avait été avant lui élu et sacré archevêque de Mayence, s'en aperçut, et,

étant venu trouver le Pape, il lui dit : « Votre Sainteté sait que c'est pour l'amour d'elle que j'ai quitté mes parents, ma patrie et l'Église de Mayence, à laquelle j'avais été canoniquement élu, et que je suis venu vous trouver en France, me condamnant moi-même à un exil volontaire. Vous pouvez vous souvenir combien mon arrivée a servi l'Église en affermissant votre parti encore chancelant ; vous m'en avez témoigné votre reconnaissance en me faisant cardinal-prêtre, puis évêque de Sabine, sans préjudice de l'archevêché de Mayence. Aujourd'hui j'apprends que vous voulez maintenir dans ce siège le chancelier Christian, qui l'a usurpé par violence et a suivi le schisme, ce qui ne paraît pas raisonnable. » Le Pape lui répondit : « Vous devez vous souvenir de nous avoir témoigné souvent que, si la paix entre l'Église et l'empire ne pouvait se faire sans que vous quittassiez l'archevêché de Mayence, vous sacrifieriez votre intérêt à celui de l'Église. Or l'empereur déclare hautement qu'il ne veut pas de paix si le chancelier est chassé de ce siège ; mais nous n'avons point voulu lui faire de réponse sur ce sujet sans votre participation. » Alors Conrad se rendit et déclara au Pape que, pour le bien de la paix, il remettait à sa disposition l'archevêché de Mayence.

Le Pape, bien content, en conféra avec l'empereur, et ils en convinrent de donner à Conrad l'archevêché de Salzbourg. Adalbert, fils du roi de Bohême, qui en était pourvu, était alors à Venise ; le Pape, qui l'y avait fait venir, lui représenta qu'il ne serait jamais agréable à l'empereur et lui persuada de remettre l'archevêché entre ses mains. Après quoi l'évêque de Gurck et celui de Passau, avec quelques dignitaires de l'Église de Salzbourg, élurent pour archevêque Conrad, par ordre du Pape, qui confirma l'élection, sans lui ôter la dignité de cardinal ; il lui donna même la légation d'Allemagne durant sa vie. En même temps il confirma au chancelier Christian l'archevêché de Mayence, et ce prélat brûla de sa propre main, en présence du Pape et des cardinaux, le pallium qu'il avait reçu de l'antipape Gui de Crème. Le Pape lui donna

<sup>1</sup> *Acta Alex. III.* Romuald. Salernit., Baron. et Muratori.

un autre pallium. Il en donna également un à Philippe, archevêque de Cologne; car l'un et l'autre, quoique sacrés pendant le schisme, l'avaient été par des évêques catholiques, leurs suffragants <sup>1</sup>.

Entre les conditions du traité il était dit encore : « L'empereur Frédéric et le roi Henri, son fils, rendront la paix à l'empereur de Constantinople et aux auxiliaires de l'Église romaine, et ne leur feront point de mal, ni par eux ni par les leurs, pour le service qu'ils ont rendu à cette Église. Le Pontife ou son légat couronnera le roi Henri roi catholique des Romains. Quant au soi-disant Calixte on lui donnera une abbaye. Les soi-disant cardinaux retourneront aux lieux qu'ils avaient d'abord, et on les laissera dans les ordres qu'ils avaient avant le schisme <sup>2</sup>. »

Le Pape écrivit aux principaux évêques de la chrétienté pour leur faire part de cette heureuse paix et de la réunion de l'empereur à l'Église; il en écrivit aussi au roi de France. Fleury remarque qu'il ne fut pas question de réhabiliter l'empereur comme déposé par le Pape. La raison en est bien simple; le Pape avait délié ses sujets du serment de fidélité jusqu'à ce qu'il vint à résipiscence; il ne leur avait pas défendu, il les avait seulement dispensés de lui obéir. Ce n'était pas une déposition proprement dite et définitive, mais plutôt une suspension temporaire et conditionnelle. La condition étant remplie, l'empereur étant venu à résipiscence, la suspension cessait par là même.

Le dimanche 14 août, veille de l'Assomption, le Pape Alexandre tint un concile à Venise, dans l'église de Saint-Marc, avec ses évêques et ses cardinaux, les évêques et les abbés d'Allemagne, de Lombardie et de Toscane. L'empereur, le doge de Venise et les ambassadeurs du roi de Sicile y assistèrent, avec une grande multitude de peuple. Après les litanies et les prières accoutumées, ainsi qu'un long sermon sur la paix, le Pape fit donner des cierges allumés à l'empereur et aux autres assistants, tant clercs que laïques; puis il fulmina l'excommunication contre quiconque troublerait la paix qui ve-

nait d'être faite. Aussitôt tout le monde jeta et éteignit les cierges en disant : « Ainsi soit-il ! ainsi soit-il ! »

Quelque temps après, tout le monde étant retourné chez soi, le clergé et le peuple de Rome, voyant que l'empereur Frédéric s'était soumis au Pape Alexandre et que le schisme était fini, jurèrent tous ensemble, par délibération commune, de rappeler le Pape dans les murs pour faire cesser les maux que sa longue absence avait causés, tant au temporel qu'au spirituel. Ils envoyèrent donc à Anagni, où le Pape était revenu, sept des principaux citoyens romains, avec des lettres du clergé, du sénat et du peuple, pour le prier de revenir; mais le Pape, considérant qu'après l'avoir rappelé de France ils avaient bientôt recommencé à le maltraiter, ne crut pas devoir rentrer à Rome sans avoir pris ses sûretés. Pour cet effet il envoya, avec les sept députés romains, trois cardinaux, qui, après une longue négociation, firent régler par délibération de tout le peuple que les sénateurs, à leur élection, feraient foi et hommage au Pape; que les Romains lui restitueraient l'église de Saint-Pierre et les droits régaliens dont ils s'étaient emparés; qu'ils observeraient inviolablement la paix et la sûreté, tant à l'égard du Pape que des cardinaux; qu'ils respecteraient leurs biens et tous ceux qui viendraient vers le Pape ou qui en retourneraient.

Cela fait les sénateurs vinrent trouver le Pape avec les trois cardinaux, et, après lui avoir baisé les pieds, ils jurèrent publiquement l'observation de toutes ces conventions. Le Pape se prépara donc à retourner à Rome, et, le dimanche 12 mars, jour de Saint-Grégoire le Grand, il partit de Tusculum après la messe. Le clergé de Rome vint bien loin au-devant de lui avec les bannières et les croix, ce qu'on ne se souvenait point qu'il eût été fait à aucun Pape. Les sénateurs et les magistrats venaient au son des trompettes, les nobles et la milice en bel équipage, le peuple à pied avec des rameaux d'olivier, chantant les acclamations ordinaires de louanges. La presse était si grande à

<sup>1</sup> *Chron. Reichersp.*, ann. 1177. Labbe, t. 10, p. 1499. Roger Hoveden. — <sup>2</sup> Mansi, *Conc.*, t. 22, p. 195.

<sup>1</sup> *Acta Alex. III.* Romuald. Salernit., Baron., Labbe et Mansi.



lui baiser les pieds qu'à peine son cheval pouvait-il marcher et sa main était fatiguée de donner des bénédictions. On le conduisit ainsi jusqu'à l'église de Latran. Y ayant congédié le peuple et les cardinaux, il monta au palais et se mit au lit avant le repas, tant il était fatigué; car il était avancé en âge. Le lendemain il tint un consistoire et reçut au baisement des pieds une multitude infinie de clercs et de laïques; puis il fit les stations ordinaire du carême, et, le dimanche suivant, qui était *Lactare*, il alla en procession à Sainte-Croix. Enfin, le jour de Pâques, il porta la tiare avec la couronne nommée le *règne*<sup>1</sup>.

Dès la fin de l'année précédente l'antipape Jean de Strume, autrement Calixte, ayant appris la réconciliation de l'empereur avec Alexandre, quitta secrètement sa résidence de Viterbe et vint au mont d'Albane, sous la protection de Jean, seigneur du Château; mais l'empereur, pour montrer qu'il n'y prenait point de part, mit au ban de l'empire et l'antipape et ses défenseurs s'ils ne venaient au plus tôt à l'obéissance du Pape. Depuis son rétablissement à Rome Alexandre était à Tusculum, le jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste, 29 août 1178, lorsque Jean de Strume vint le trouver avec quelques-uns de ses clercs, et, en présence des cardinaux et de plusieurs autres, confessa publiquement son péché, demanda pardon et abjura le schisme. Le Pape Alexandre, suivant sa douceur naturelle, ne lui fit aucun reproche, et lui déclara que l'Église romaine le recevrait avec joie pour son fils et lui rendrait le bien pour le mal. En effet le Pape le traita toujours depuis avec honneur dans sa cour et le reçut même à sa table<sup>2</sup>.

Dans toutes ces affaires du schisme nous avons vu l'empereur Manuel de Constantinople reconnaître le Pape Alexandre pour chef légitime de l'Église, se déclarer son fils et son auxiliaire, et le Pape, de son côté, le reconnaître pour tel et le comprendre en cette qualité dans le traité de pacification. Ainsi il n'y avait pas rupture entre l'Église romaine et les Grecs de Constantinople, mais

il n'y avait pas non plus union complète. Nous le voyons par une lettre du même Pape à un écrivain de ce temps, Hugues Étérien.

Il était de Pise, en Toscane, et demeurait à Constantinople avec son frère Léon, interprète de la cour impériale. L'empereur Manuel Comnène le fit venir un jour et lui demanda si les Latins avaient quelques autorités des Pères qui assurassent que le Saint-Esprit procède aussi du Fils. Hugues lui apporta des passages de saint Basile, de saint Athanase et de saint Cyrille, qui prouvaient cette vérité. Voyant ensuite que l'empereur s'appliquait sérieusement à l'examen de cette question il résolut de la traiter à fond. Il y fut encore exhorté par Hubald ou Humbald, évêque d'Ostie, depuis Pape sous le nom de Lucius III, Bernard, évêque de Porto, et Jean, du titre de Saint-Jean et de Saint-Paul. Il entreprit dont de réfuter les reproches des Grecs contre les Latins à ce sujet, tant par des raisonnements que par les passages des Pères qu'il avait recueillis pendant un long séjour à Constantinople. L'ouvrage est divisé en trois livres; la question du Saint-Esprit y est traitée fort au long et avec beaucoup de subtilité. L'auteur, dans ses raisonnements, suit les principes d'Aristote; mais il serait à désirer qu'il y eût plus d'ordre et de choix dans ses preuves, plus de clarté et moins d'affectation dans son style; en un mot, que l'auteur ressemblât davantage à l'évêque Anselme de Havelberg, que nous avons vu traiter les mêmes matières, quelques années auparavant, avec un ordre et un style parfaits.

Hugues Étérien adressa son ouvrage au Pape Alexandre, dans le moment où il était à Troie, en Campanie, à son retour de Venise. Le Pape l'en remercia par une lettre du 13 novembre, où il dit : « Comme vous avez composé ce livre pour l'amour de Dieu et de son Église, nous vous prions et vous exhortons, en ce qui concerne notre très-cher fils en Jésus-Christ, l'illustre et glorieux empereur de Constantinople, à l'exciter, par vos remontrances et vos exhortations, à la dévotion et au respect envers la sainte Église romaine et à l'unité de cette Église. »

Nous avons un autre ouvrage de Hugues, fait à la prière du clergé de Pise, touchant

<sup>1</sup> *Acta*, apud Baron., ann. 1178. — <sup>2</sup> *Ibid.*, ann. 1177. Romuald.

l'état de l'âme séparée du corps, contre l'erreur de quelques Pisans qui disaient que les prières ni les sacrifices ne servaient de rien aux morts, et qui doutaient même de la résurrection. Ce traité de Hugues est divisé en vingt-sept chapitres et composé du même style que le précédent <sup>1</sup>.

Un illustre contemporain et compatriote de Hugues Étérien fut le cardinal Laborans, dont nous avons déjà mentionné le principal ouvrage. Il naquit à Pontorma, dans la Toscane, à quelques lieues de Florence. On ne sait point au juste si le nom de Laborans lui fut donné au baptême ou si c'est un surnom reçu plus tard à cause de son amour pour le travail. En tout cas il n'en porte point d'autre dans les monuments de l'époque. Laborans étudia plusieurs années à Paris, ville très-renommée alors pour la science de toutes les bonnes doctrines ; il y prit même le grade de docteur, parcourut ensuite l'Allemagne, revit son pays natal, fréquenta la cour de Guillaume, roi de Sicile, et y acquit l'amitié de Hugues, archevêque de Palerme, ainsi que du grand-amiral du royaume. Venu à Rome, le Pape Alexandre III, qui connut bientôt son mérite, le nomma, l'an 1173, cardinal-diacre de Sainte-Marie, et en 1178 cardinal-prêtre du titre de Calliste au delà du Tibre. Il remplit plusieurs légations importantes. En 1178, Alexandre III l'envoya comme légat en Lombardie pour promulguer et faire exécuter dans toutes les villes les conditions de la paix conclue à Venise avec l'empereur. Il y retourna avec la même dignité de légat sous Urbain III. Il fut le compagnon inséparable de Lucius III, de Grégoire VIII et de Clément III, comme on le voit par sa signature apposée à presque tous leurs diplômes. Il mourut sous ce dernier Pape, vers l'an 1190.

Au milieu de tant de fonctions importantes le savant cardinal écrivit encore plus d'un ouvrage considérable. Le premier et le principal est un corps de droit canon duquel nous avons parlé à la suite de Gratien, dont il est une espèce de refonte ; 2° un traité de la jus-

tice et du droit, en quatre parties, dédié à Majon, grand-amiral de Sicile ; 3° un ouvrage de la *Vraie Liberté*, dédié à Hugues, archevêque de Palerme ; 4° deux lettres, l'une sur le sabellianisme, l'autre sur les relations dans la Trinité, contre certaines erreurs qui se renouvelaient dans une portion de l'Italie. Enfin l'on a, sur les appellations, une lettre que lui écrivit le cardinal Vivien, légat en Angleterre. Ces curieux et nouveaux renseignements, nous les devons au savant Jésuite Antoine Zaccaria <sup>1</sup>.

Le Pape Alexandre III eut des relations encore plus étonnantes avec un chef du mahométisme, le sultan d'Icône, qui lui envoya des lettres et des ambassadeurs. On en connaît le sujet par la réponse suivante du Pape, que nous mettrons tout entière, parce que, de nos jours, la divine Providence met bien des catholiques en position d'en profiter dans leurs relations avec les mahométans d'Afrique et d'ailleurs.

« Alexandre, serviteur des serviteurs de Dieu, au sultan d'Icône, souhaite de connaître la vérité et de la garder après l'avoir connue.

« Nous avons appris par vos lettres et par la relation fidèle de vos envoyés que vous désirez vous convertir au Christ, et qu'ayant déjà reçu le Pentateuque de Moïse, les prophéties d'Isaïe et de Jérémie, les Épitres de Paul, les Évangiles de Jean et de Matthieu, vous demandez un homme orthodoxe qui vous instruisse plus amplement, à notre place, de la loi du Christ. Comme votre demande est très-agréable au Seigneur, nous y avons acquiescé avec plaisir, et nous aurons soin de vous envoyer des personnes qui puissent suppléer auprès de vous la présence de l'autorité apostolique pour la saine doctrine et les avertissements salutaires, et dont les mœurs et les mérites ne seront point en désaccord avec l'honnêteté et la pureté de l'érudition évangélique. En attendant, comme vous demandez instamment par vos lettres une exposition de notre foi, nous, en vous félicitant de vos désirs, nous vous la donnons en abrégé.

<sup>1</sup> Galland, de *Vetustis Canonum Collectionibus dissertationum Sylloge*, Magnotici, 1790, t. 2, in-4.

<sup>1</sup> Voir les ouvrages de cet auteur, avec la lettre du Pape, dans le t. 22 de la *Biblioth. des Pères*, édit. de Lyon, p. 1176-1260.



« Vous devez donc croire pieusement et tenir fidèlement qu'il est un seul Dieu, de telle sorte néanmoins que, dans l'assignation de la Divinité, il y ait unité dans la substance et trinité dans les personnes. Car il y a Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit ; mais le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit sont une même chose. Or il y a cette distinction dans les personnes que le Père n'est pas le Fils, ni le Fils le Saint-Esprit, ni le Saint-Esprit le Père ou le Fils. C'est une chose difficile à entendre et qui surpasse la pénétration de la raison humaine ; mais la foi en a d'autant plus de mérite que cela est plus difficile à croire. Toutefois, encore que nous ne puissions rien trouver qui ait une image expresse de l'unité et de la trinité souveraine qui est en Dieu, et que nous ne trouvions pas même des expressions pour parler dignement de cette souveraine essence, nous faisons ce que nous pouvons, et, comme en balbutiant et empruntant des paroles aux choses qui passent, nous vous découvrirons ce qui est ineffable.

« Paul, l'apôtre, dit que les perfections invisibles de Dieu, devenues intelligibles par les choses qui ont été faites, peuvent se voir, comme son éternelle puissance et divinité. Considérez donc l'âme de l'homme et le corps du soleil, et vous verrez en quelque manière, quoique faiblement et par une espèce de connivence de l'œil, une certaine similitude de la Trinité ; car dans l'âme de l'homme il y a intelligence, mémoire et volonté. Nous appelons l'âme mémoire, nous appelons l'âme intelligence, nous appelons l'âme volonté ; la mémoire, l'intelligence et la volonté sont une même âme, mais la mémoire n'est ni l'intelligence ni la volonté. Dans le même corps du soleil je vois le rayon, je sens la chaleur et je reconnais la splendeur ; ces trois choses sont d'une même essence ; cependant aucune d'elles n'est l'autre. Ainsi, dans cette ineffable et incirconscribable gloire de la Dèité, le Fils est du Père, et le Saint-Esprit de tous les deux. Et quoique le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit soient d'une même substance, d'une même puissance et gloire, ce ne sont cependant pas trois dieux ; mais, dans les trois personnes, il y a une même substance

et une même puissance, et dans une même substance il y a trois personnes. Cette profession de notre foi n'a pas commencé seulement au Christ et à ses disciples, mais elle a son fondement dans Moïse, et les patriarches, et les prophètes.

« Dans le livre de Moïse est déclarée l'unité de l'essence quand il est dit : *Écoute, Israël ; l'Éternel, ton Dieu, est un Dieu un*<sup>1</sup>. Et encore : *Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai tiré de l'Égypte ; tu n'auras point d'autres dieux que moi*<sup>2</sup>. Mais il insinue clairement la pluralité des personnes quand il dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*<sup>3</sup>. Car, le Verbe étant le Fils de Dieu, comme l'attestent ces paroles de Jean, dont vous recevez l'Évangile : *Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était chez Dieu, et le Verbe était Dieu ; il était dans le principe chez Dieu, et toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait*<sup>4</sup> ; vous voyez que c'est au Fils et au Saint-Esprit que s'adresse ce discours du Père quand il dit au pluriel : *Faisons et notre*. Car c'est par le Verbe et l'Esprit-Saint que le Seigneur Dieu a fait toutes choses. Le prophète David le rappelle : *C'est par le Verbe de l'Éternel qu'ont été affermis les cieux, et par l'Esprit de sa bouche toute leur vertu*<sup>5</sup>. Le même prophète insinue encore élégamment le mystère de la Trinité quand il répète et inculque le nom de Dieu jusqu'à trois fois dans le même verset : *Nous bénisse Dieu, notre Dieu, nous bénisse Dieu ! et le craignent tous les confins de la terre*<sup>6</sup> ! Jean, déjà nommé, dit dans son Épître canonique : *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, et ces trois sont une même chose*<sup>7</sup>. Le prophète Isaïe, que vous recevez, atteste avoir entendu les séraphins criant : *Il est saint, il est saint, il est saint, l'Éternel, le Dieu des armées*<sup>8</sup> ! Pourquoi répète-t-il trois fois *il est saint*, si ce n'est pour insinuer que, dans l'Éternel, le Dieu des armées, il y a une trinité de personnes ? Il y a donc, dans la souveraine et bienheureuse Trinité, le Père, qui engendre le Fils ; le Fils, qui est engendré par le Père ; le Saint-Esprit, qui procède de l'un et de l'autre.

<sup>1</sup> Deut., 6. — <sup>2</sup> Ibid., 5. — <sup>3</sup> Genes., 1. — <sup>4</sup> Jean, 1. — <sup>5</sup> Psaume 12. — <sup>6</sup> Psaume 66. — <sup>7</sup> Jean, 5. — <sup>8</sup> Isaïe, 6.

« Et dans cette génération et procession la substance divine n'a souffert ni retranchement ni diminution dans le Père ou le Fils ; car, comme la lumière se prend de la lumière sans diminution de la lumière de qui on la prend, de même le Fils procède du Père égal au Père, et le Saint-Esprit procède de tous les deux, égal à l'un et à l'autre. Toutefois, quant au mode de cette génération et de cette procession, la raison humaine ne peut y atteindre. C'est pourquoi Isaïe, certain de la génération du Fils, mais sachant que le mode de la génération est inénarrable, s'écrie : *Qui est-ce qui racontera sa génération* <sup>1</sup> ? Le prophète David, en la personne du Fils, parle ainsi de cette génération : *L'Éternel m'a dit : Tu es mon Fils ; je t'ai engendré aujourd'hui* <sup>2</sup>. Également Salomon, fils de David, que Dieu éclaira d'une science et d'une intelligence merveilleses, parlant en la personne du Christ, *qui est*, selon Paul, *la vertu et la sagesse de Dieu* <sup>3</sup>, dit, au livre de la Sagesse (si pourtant vous recevez ce livre) : *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il fît rien ; les abîmes n'étaient pas encore, et j'étais déjà conçue : Quand il préparait les cieux j'étais présente ; quand il équilibrait les fondements de la terre j'étais avec lui, disposant toutes choses* <sup>4</sup>. L'apôtre Paul rend aussi témoignage à l'Esprit-Saint, même à la Trinité entière, disant : *Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs* <sup>5</sup>. Et ailleurs : *Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus habite en vous, il vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous* <sup>6</sup>.

« Que si vous désirez le témoignage du Christ sur l'unité de l'essence et la trinité des personnes, lui-même dit dans l'Évangile : *Moi et le Père nous sommes une même chose* <sup>7</sup>. Le Christ dit encore à ses disciples : *Allez, baptisez-les tous au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* <sup>8</sup>.

« L'homme ayant donc, par sa désobéissance, perdu le paradis et mérité éternellement les misères infernales, le Fils a été envoyé du Père ; et il était digne que le Fils fût envoyé, et non le Père ; car, le Père n'étant

d'aucun autre et le Fils étant de quelqu'un, il était plus convenable qu'il eût une mère dans le temps, lui qui a un Père de toute éternité. Comme il était écrit dans le psaume de David : *Il n'en est point qui rachète ni qui sauve ; il n'en est point qui fasse le bien, il n'en est pas un* <sup>1</sup>, il n'en n'est point qui présente une propitiation pour son âme, combien moins pour celle d'un autre ; le Fils a été envoyé par Dieu le Père afin de mourir homme pour l'homme, de payer comme homme le tribut de la mort pour l'homme captif, et de le racheter comme Dieu par la puissance céleste. Son avènement a été désiré par les patriarches, prédit par les prophètes, qui, supportant avec impatience les délais, formaient ces plaintes : *Quand viendra-t-il ? quand le verrons-nous ? Seigneur, donnez leur récompense à ceux qui vous attendent, afin que vos prophètes soient trouvés fidèles* <sup>2</sup> ! *Puissiez-vous, Seigneur, s'écria Isaïe, déchirer les cieux et venir* <sup>3</sup> ! Et David : *Inclinez les cieux et descendez* <sup>4</sup>. Enfin, Isaïe en est témoin, les anges de la paix pleuraient amèrement sur le retardement de notre salut.

Le même Isaïe, parlant plus manifestement de la nativité du Christ : *Voici*, dit-il, *que la Vierge concevra, et enfantera un Fils, et son nom sera Emmanuel* <sup>5</sup>. Et comme Marie tire son origine de Jessé, le même prophète déclare manifestement la naissance de Marie, et par Marie celle du Christ, ainsi que la plénitude de la grâce spirituelle dans le Christ, en disant : *Une tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur montera de sa racine ; et sur lui reposera l'Esprit du Seigneur, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'Esprit du Seigneur* <sup>6</sup>. Le Fils de Dieu est donc né de la Vierge incorrompue, comme le premier Adam a été formé d'une terre vierge, l'Esprit-Saint opérant en elle et procurant d'une manière ineffable l'affaire de notre salut ; car c'est un abîme insondable que le mystère de l'Incarnation du Seigneur.

« Cependant bien des choses sont arrivées aux anciens Pères où précédait une figure

<sup>1</sup> Isaïe, 53. — <sup>2</sup> Psaume 2. — <sup>3</sup> 1 Cor., 1. — <sup>4</sup> Prov., 8. — <sup>5</sup> Gal., 4. — <sup>6</sup> Rom., 8. — <sup>7</sup> Jean, 10. — <sup>8</sup> Matth., 28.

<sup>1</sup> Psaume 7 et 12. — <sup>2</sup> Eccl., 36. — <sup>3</sup> Isaïe, 64. — <sup>4</sup> Psaume 143. — <sup>5</sup> Isaïe, 7. — <sup>6</sup> *Ibid.*, 3.



de cette nativité. La toison de Gédéon, trempée de la rosée du ciel, pendant que l'aire d'alentour demeurerait sèche, désignait la rosée de l'Esprit-Saint dans la Vierge, qui, à cause de son humilité, a été spécialement préélue du Seigneur. Le Psalmiste s'y accorde quand il dit : *Il descendra comme la pluie sur la toison* <sup>1</sup>. Et le feu qui apparaît à Moïse dans le buisson, sans que le buisson soit altéré par le feu, montre l'intégrité de la virginité dans Marie. Et si, pendant que les verges des autres tribus demeurent arides, la verge d'Aaron, de la souche duquel la Bienheureuse tire son origine, a poussé des feuilles et des fleurs, elle indiquait cette fleur dans la tige de Jessé, qu'avait prédite Isaïe, savoir l'enfantement de la Vierge sans tâche.

« Lorsque nous étions ennemis de Dieu nous lui avons été réconciliés par la venue du Christ, selon que le prophète l'avait prédit : *Et la paix sera sur la terre quand il viendra* <sup>2</sup>. C'est pourquoi, dans sa nativité, les anges ont chanté le cantique de la glorieuse paix : *Gloire à Dieu dans les hauteurs et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* <sup>3</sup>. Une nouvelle étoile apparut aux mages, et à Rome, d'après le témoignage des histoires, une fontaine d'huile coula de la terre dans le Tibre. Un ancien temple de Rome, que les idoles avaient prêté qui ne tomberait que lorsque enfanterait la Vierge, s'écroula de fond en comble cette nuit-là même. A Jérusalem la piscine probatique commença alors à être agitée par l'arrivée de l'ange et à conférer des guérisons.

« Le vieil Adam nous a nuï grandement, mais le nouvel Adam nous a profité. L'humilité de celui-ci nous a valu plus d'avantages que l'orgueil de l'autre ne nous en avait ôté ; car, selon le témoignage de Paul, *il n'en est pas du don comme de la faute* <sup>4</sup>, la grandeur du bienfait ayant surpassé la valeur du dommage. Celui qui était d'abord pour nous un maître et un juge terrible est maintenant un humble frère et un prochain. Ainsi donc le Christ, parcourant la carrière de notre mortalité, dans la faim et dans la soif, dans la lassitude et la douleur, et dans toutes les misères de

cette vie, trahi enfin par un disciple, vendu comme un vil esclave, flagellé, conspué, couronné d'épines, bafoué, cloué à un gibet et condamné à une mort infâme ; le Christ a payé ce qu'il n'avait pas ravi, et, s'offrant volontairement à la mort, il a tout souffert dans l'humilité, comme Isaïe l'a prédit. *Dans l'humilité*, dit-il, *son jugement a été enlevé. Il a été conduit comme un agneau à la boucherie, et il n'a pas plus ouvert la bouche qu'une brebis devant celui qui la tond* <sup>1</sup>. Celui-là donc qui, jeune encore, avait été offert une fois dans le temple par le juste Siméon, celui-là même, au soir de la loi et à la fin des cérémonies, a levé ses mains au Père sur la croix pour notre rédemption, suivant ce mot de David : *L'élévation de mes mains est le sacrifice du soir* <sup>2</sup>. C'est ainsi que la faute qu'Adam avait contractée par l'orgueil en la délectation du fruit défendu a été ôtée par l'humilité du Christ dans l'amertume de la mort, et l'effusion de ce sang innocent a effacé la cédule de tous les crimes.

« Le Seigneur pouvait sans doute employer un autre mode de rédemption ; mais nul n'était plus convenable à sa bonté et à notre salut. L'homme étant retenu captif par le diable, suivant l'exigence de sa prévarication, la justice demandait qu'il ne lui fût point arraché par violence, mais que, tombé par l'orgueil, il se relevât par son humilité, s'il pouvait, et, comme il ne le pouvait par la sienne, du moins par celle d'autrui. C'est ainsi que le Christ innocent, que l'agneau pascal signalait dans la loi, s'est offert pour nous en victime de salut.

« La loi de Moïse avait établi une chèvre ou une brebis comme le prix pour racheter l'homme du péché ; le Christ, considérant que les ombres cérémonielles de la loi ne suffisaient point pour le salut, et portant le prix de l'homme plus haut que celui d'une brebis, d'un bouc ou d'un veau, a offert son sang et sa mort pour notre salut, et ainsi, souverain et véritable Pontife, il est entré une fois dans le sanctuaire, après avoir trouvé la rédemption éternelle. Il a donc ouvert le livre, et, lion de la tribu de Juda, il

<sup>1</sup> Psaume, 7. — <sup>2</sup> Michée, 5. — <sup>3</sup> Luc, 2. — <sup>4</sup> Rom., 5.

<sup>1</sup> Isaïe, 53. — <sup>2</sup> Psaume 140.

en a rompu les sceaux, et, ce que les hosties légales n'avaient pu, il a détourné l'épée flamboyante et rouvert l'entrée du paradis, qui était fermée à tous les anciens. C'est ainsi qu'autrefois, à la mort du souverain Pontife, on avait coutume d'accorder un sûr et libre retour chez soi à ceux qui s'étaient sauvés dans les villes de refuge.

« Jadis l'homme avait coutume de raisonner et de dire : « Pourquoi le Seigneur exige-t-il plus de moi que des autres créatures ? Qu'a-t-il fait pour moi ? quel travail ? Il a dit, et j'ai été fait. Comme les animaux, les arbres, et tout le reste, il m'a créé par un acte de sa puissance, par un simple commandement de sa volonté. » Mais maintenant ceux qui parlaient ainsi l'iniquité ont la bouche close ; car l'homme ne peut plus dissimuler combien a fait pour lui le Seigneur, lui qui, pour racheter le serviteur, n'a pas épargné son propre Fils. Or, pour la rédemption de l'homme, il a trouvé le travail et la douleur, parce qu'il a souffert la faim, la soif, la fatigue, les embûches, les opprobres, les fouets, la couronne d'épines, les clous et la lance, l'ignominie de la croix et les angoisses de la mort ; il a souffert tout cela à cause de notre impiété et de sa piété, à cause de notre nécessité et de son humilité. *Est-ce que mon âme ne sera donc pas soumise à Dieu ? Est-ce que tous mes os ne diront pas : Seigneur, qui est-ce qui vous est semblable* <sup>1</sup> ? afin que désormais l'action de grâces et la voix de la louange ne cessent plus ni dans ma bouche ni dans mon cœur. Comment la sagesse de Dieu eût-elle pu en user plus miséricordieusement avec moi et m'inviter à l'aimer d'une manière plus douce et plus efficace ?

« De plus, les âmes des justes, qui, quant à la prérogative de l'origine, ne le cèdent guère en dignité aux esprits célestes, descendaient toutes aux enfers, et il convenait que Dieu se souvint un jour de son image, et que, selon les oracles des prophètes, il réparât, par les âmes élues, la diminution des anges tombés.

« Ainsi, dans la dispensation de notre salut, la dilection du Christ nous est infiltrée jus-

qu'à la moelle. Dans la loi de Moïse déjà il nous commande l'amour de Dieu et du prochain ; mais à l'école de l'Évangile il nous l'inculque et plus fréquemment et plus fortement, par les paroles et enfin par les œuvres : *Car personne n'a de plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour ses amis* <sup>1</sup>. Il nous a ainsi donné matière à l'aimer, lui qui nous a prévenus dans ses dilections, et il n'exige autre chose de nous sinon que nous l'aimions de cœur. Certes il est inhumain et cruel celui qui ne se rappelle point sa miséricorde, celui qui n'aime point d'affection un Seigneur si élément, celui qui ne s'expose point volontiers pour lui à la mort, s'il en est besoin.

« Or le Christ est mort, a été enseveli, est ressuscité des morts le troisième jour, comme il avait prédit à ses disciples ; il leur a fréquemment apparu, il a parlé et mangé avec eux, leur a montré les plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté, pour ôter, par l'exhibition de ces plaies, la plaie du doute des cœurs de quelques-uns qui hésitaient encore. Ayant ainsi conversé visiblement avec eux pendant quarante jours, il vint, en leur compagnie, à la montagne des Oliviers, et, eux le voyant, il s'éleva et monta au Père, où il est assis à sa droite, et d'où nous l'attendons, à la résurrection générale, comme le juge des vivants et des morts.

« Comme donc Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu et dû mourir pour un temps, parce qu'il est homme, il a pu et dû ressusciter après sa mort, afin que le diable, qui avait vaincu l'homme, fût vaincu par l'homme et confondu par cette défaite. Qu'ils rougissent donc les infidèles et les prévaricateurs qui s'emportent à proférer de ces extravagances : « Si le Christ est Dieu comment a-t-il pu mourir ? s'il est homme, comment ressusciter ? » Car il est Dieu et homme ; étant homme, il a dû mourir ; étant Dieu, il a dû ressusciter.

« De plus il nous a été avantageux que Celui qui daignait mourir volontairement sous un juge inique ait pu et voulu vaincre la mort en ressuscitant. Et comme le diable, par ses ministres, a porté témérairement une

<sup>1</sup> Psaume 61 et 34.

<sup>1</sup> Jean, 15.



main violente sur son Maître, il a perdu juridiquement à jamais le domaine et la tyrannie qu'il exerçait sur l'homme ; de cette manière convenable celui qui avait vaincu l'homme a été vaincu par l'homme, et celui qui avait vaincu moyennant le bois a été vaincu moyennant le bois de la croix par Jésus-Christ, Dieu et homme, afin que l'homme l'aime comme frère et le craigne comme Dieu.

« D'ailleurs il était nécessaire que le même qui nous a créés nous créât de nouveau, et qui nous a faits nous refit en nous rachetant, et nous réparât, perdus que nous étions, de peur que nous ne fussions obligés d'adorer un Dieu comme créateur, et d'en vénérer un autre comme rédempteur, et de servir ainsi deux maîtres. Et que le Fils se soit incarné, non le Père, non le Saint-Esprit, cela était nécessaire et convenable ; car c'est au Fils que l'homme, savoir Adam, a prétendu se rendre semblable en aspirant à connaître le bien et le mal, comme Dieu. Le Fils semblait en être cause, comme la sainteté d'Abel fut cause de l'envie de Caïn, et par là de sa propre mort. Le Fils a donc dit comme notre Jonas : *C'est moi qui ai péché, jetez-moi dans la mer*<sup>1</sup>. Pour l'expiation du crime qu'a commis l'homme ce n'est point assez d'un chétif sacrifice ou holocauste : *Voici que je viens, que je viens moi-même, selon qu'il est écrit de moi à la tête du livre, pour faire votre volonté*<sup>2</sup>.

« En outre, si une grande affaire, la rédemption de l'homme, eût été commise à un ange, elle n'eût pas été sûre, parce que, dans Lucifer, l'orgueil a rendu l'ange infâme et suspect ; si à un homme, elle n'eût pas été sûre non plus, puisque la désobéissance a rendu le premier homme coupable et justement condamnable. L'ange ne suffit donc pas et l'homme encore moins. C'est donc avec une grande convenance que l'homme, soutenu de la Divinité, a délivré l'homme de la gueule du diable, en sorte que cette difficile et noble affaire ne courût aucun risque, mais qu'elle eût plus infailliblement une heureuse issue, et que l'ordre des anges, mutilé par la chute de Lucifer et de ses complices, fût heureusement restauré.

Elle est donc grande et très-digne de toute louange la bienheureuse Mère et Vierge Marie, elle qui a mis au monde le grand Médiateur de Dieu et de l'homme et mérité d'enfanter notre Sauveur ; elle qui, entre toutes les femmes qu'a eues le monde, a mérité de n'avoir ni première, ni semblable, ni suivante ; car elle a conçu sans honte, enfanté sans douleur, trépassé sans corruption, suivant la parole de l'ange ou plutôt de Dieu par l'ange, afin qu'elle fût démontrée pleine et non demi-pleine de grâce, et que Dieu, son Fils, accomplît fidèlement l'antique commandement qu'il a lui-même enseigné, de prévenir d'honneur son père et sa mère, et afin que la chair virginal du Christ, qui avait été prise de la chair d'une mère vierge, ne différât point de la totalité de cette chair.

« C'est donc de ces chefs de la foi chrétienne que le précieux fondement s'élève jusqu'au faite le plus sublime. Telle est l'échelle de la religion catholique, par laquelle il est donné à l'homme de monter à la patrie de la gloire éternelle. Si donc vous désirez de passer des ténèbres à la lumière et d'embrasser la loi très-salutaire du Christ, il faut que les prémices de la vie chrétienne soient consacrées par les eaux du baptême, afin que, déposant dans les eaux de la régénération la vieillesse du péché, vous renaissiez à la nouvelle innocence de l'âme et à l'enfance de la vie, pour devenir participant de cette gloire céleste que l'oreille n'a point ouïe, que l'œil n'a point vue, qui n'est point montée dans le cœur de l'homme ; gloire si copieuse qu'on ne peut l'annuler, si grande qu'on ne peut la comprendre, si multiple qu'on ne peut la nombrer, si précieuse qu'on ne saurait l'estimer, si durable qu'il ne peut y être mis de terme ; gloire que Dieu a promise à ceux qui l'aiment et qui marchent fidèlement sur ses traces. Vivez et portez-vous bien, et vive en vous le Christ<sup>1</sup> ! »

Le sultan d'Icône, à qui le Pape Alexandre écrivit cette magnifique lettre, se nommait Azeddin Soliman. En 1159 il vint à Constantinople, où il fut reçu magnifiquement par l'empereur Manuel. Sa mère, étant au lit de

<sup>1</sup> Jonas, 1. — <sup>2</sup> Hébr., 10.

<sup>1</sup> Alex. III *epist.* 32, apud Labbe, t. 10 ; Mansi, t. 21. Baron., ann. 1169.

mort, lui révéla qu'elle était chrétienne et le conjura d'embrasser la même foi. Ce fut pour cette raison qu'il écrivit au Pape Alexandre, dont la solide instruction le détermina à recevoir le baptême, mais en secret, à cause de l'insurrection qu'il avait à craindre de la part de son peuple. C'est ce que rapportent deux auteurs du temps, Matthieu Pâris et Robert, abbé du Mont-Saint-Michel <sup>1</sup>.

Parmi les nombreuses sectes du mahométisme une des plus fameuses était celle des assassins; en voici l'origine. Vers l'an 892 de l'ère chrétienne, un prétendu prophète, nommé Carmat, s'éleva en Arabie, près de Koufa, et attira un grand nombre de sectateurs, jeûnant, travaillant de ses mains et faisant la prière cinquante fois par jour. Il promettait d'établir un iman ou pontife d'Ali, prêchant la dévotion à ce prétendu saint et la révolte contre les califes abbassides, pour venger son sang. Il déchargea ses sectateurs des observances les plus pénibles, leur permettant de boire du vin, de manger de toutes sortes de viandes, et, par cette licence, jointe à l'espérance du butin, il forma une armée immense et fit de grands ravages sur les terres du calife. Il mourut laissant douze disciples principaux, en l'honneur des douze imans descendus d'Ali, et eut plusieurs successeurs, dont le plus fameux fut Abou-Taher, qui, après avoir ravagé les provinces avec une armée de cent mille hommes et enlevé les caravanes de pèlerins, prit la Mecque en 929, fit égorger les pèlerins dans le temple, emporta la pierre noire, qui était l'objet de leur dévotion, et fit cesser le pèlerinage pendant douze ans. Depuis, les carmatiens, étant devenus plus faibles, dissimulèrent leur religion, se mêlant avec les autres musulmans, ce qui les fit nommer *batenis*, c'est-à-dire inconnus. Ils commencèrent à être désignés par ce nom et à se fortifier en Perse l'an 1090. Hacem ou Hassan, leur chef, ayant été menacé par le sultan Gelaeddoulet, commanda à un de ses sujets, en présence de l'envoyé du sultan, de se précipiter du haut d'une tour et à un autre de se tuer; ce qu'ils firent aussitôt. Alors Hacem dit à l'envoyé :

« Dites à votre maître que j'ai soixante-dix mille hommes prêts à en faire autant. » Les batenis, ainsi cachés et déterminés à tout, commencèrent à attenter sur la vie des princes et en tuèrent un grand nombre, sans qu'on pût se garantir de leurs coups. Ils s'appelaient aussi ismaéliens, du nom d'Ismaël, l'un des derniers imans légitimes, suivant eux. Quant au nom d'assassins, corruption du mot arabe *hachichi*, on croit maintenant qu'il leur fut donné à cause de l'usage qu'ils faisaient de la boisson appelée *hachicha* (*hastchich*). C'était au moyen de ce breuvage que le chef des ismaéliens, procurant à ses jeunes adeptes des visions agréables, les transportait dans les lieux enchantés, exaltait leur fanatisme et leur dévouement à un tel point que la mort leur paraissait le premier degré de la félicité, et enfin les amenait à se soumettre aveuglément à tous les ordres de leurs chefs. C'était à l'aide de ces mêmes hommes, connus sous le nom de fédaites, que Hassan se défit, par le poignard, des personnes dont il avait le plus à craindre <sup>1</sup>. Comme ils se tenaient en grande partie sur le mont Liban, nos historiens ont nommé leur chef le Vieillard ou le Seigneur de la montagne, traduisant mot à mot le titre qu'on lui donnait en arabe <sup>2</sup>.

Cependant, vers l'an 1173, il y avait en Phénicie un prince de ces assassins, qui, s'étant procuré un Évangile avec les Épîtres des apôtres, les étudiait avec soin. Comme il avait l'esprit pénétrant il goûta bientôt la sagesse de la doctrine chrétienne et se désabusa de plus en plus des rêveries de Mahomet. Comme il était éloquent il commença même par inspirer sa manière de voir à son peuple. Enfin, l'année 1173, il envoya un de ses confidents à Amauri III, roi de Jérusalem, lui faire des propositions secrètes, dont la principale était que, si les Templiers, qui avaient des châteaux près de son État, voulaient abandonner deux mille écus d'or que ses sujets leur payaient tous les ans et les traiter désormais charitablement, ils recevraient le baptême. Le roi Amauri reçut avec joie cet

<sup>1</sup> Math. Paris, ann. 1169, Robert du Mont, ann. 1181. Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, l. 88 et 90.

<sup>1</sup> *Biogr. univers.*, t. 19, art. HAÇAN. Michaud, *Hist. des Croisades*, t. 2, p. 465 et suiv., lettre de M. Jourdain. D'Herbelot, *Biblioth. orient.* — <sup>2</sup> Elmacin.



bassadeur et lui accorda la décharge des deux mille écus, résolu d'indemniser lui-même les Templiers, s'il était besoin. Après avoir donc retenu longtemps l'envoyé du prince des assassins il le renvoya avec un de ses gardes pour le conduire ; mais, quand il eut passé Tripoli, comme il était près d'entrer sur les terres de son maître, il survint des Templiers, l'épée à la main, qui tuèrent cet envoyé, sans aucun égard à la foi publique ni à la sauvegarde du roi ; action plus convenable à des bandits qu'à des religieux militaires.

Le roi Amauri, l'ayant appris, entra dans une furieuse colère et assembla les seigneurs, qui furent tous d'avis de ne point négliger cette affaire, attendu qu'il y allait non-seulement de l'autorité royale, mais de l'honneur du nom chrétien et de l'intérêt de l'Église. On envoya donc deux seigneurs au maître des Templiers, nommé Eudes de Saint-Amand, pour lui demander satisfaction de cet attentat, que l'on disait avoir été commis par un certain frère Guillaume Dumesnil, borgne, homme méchant, violent et emporté, mais qui l'avait fait avec la participation de ses camarades. Le maître du Temple répondit qu'il avait mis le coupable en pénitence et qu'il l'enverrait au Pape en cet état, que cependant il défendait de la part du Pape que personne fût assez hardi pour mettre la main sur ce religieux ; à quoi, suivant son humeur hautaine, il ajouta plusieurs paroles insolentes. Après cela, le roi, étant venu à Sidon, fit tirer par force de la maison du Temple le chevalier Guillaume Dumesnil, qu'il mit en prison à Tyr, et cette affaire pensa renverser le royaume de Jérusalem, tant ce royaume était faible ou les Templiers puissants.

Le roi Amauri se justifia auprès du prince des assassins, auquel il fit connaître son innocence ; mais la mort, qui l'enleva peu de temps après, ne lui permit pas d'exécuter le dessein qu'il avait de communiquer cette affaire à tous les princes, pour réprimer les excès des Templiers et des Hospitaliers. Il n'y avait pas soixante ans que ces religieux militaires étaient institués, et ils avaient déjà tellement dégénéré que les écrivains chrétiens et mahométans, d'ailleurs peu confor-

mes dans leurs jugements, s'accordent à les dépeindre comme les plus méchants de tous les hommes. Dans leurs brigandages ils n'épargnaient pas plus les chrétiens que les infidèles, avec lesquels ils ne gardaient ni traité ni parole. Le roi Amauri mourut de dyssenterie, le 14 juillet 1173, dans la douzième année de son règne et la trente-huitième de son âge, et fut enterré près de son frère Baudouin III, dans l'église du Saint-Sépulcre. Son fils, Baudouin IV, lui succéda à l'âge de treize ans et fut sacré dans la même église, le dimanche 15 juillet, par le patriarche Amauri, assisté de plusieurs prélats. Le comte de Tripoli eut la régence du royaume pendant le bas âge de Baudouin <sup>1</sup>.

Un fait encore plus mémorable que la conversion du prince des assassins et du sultan d'Icône, c'est qu'à la même époque, au fond de l'Asie, le grand-khan, le souverain principal des Tartares, était chrétien, et même prêtre, mais de la secte des nestoriens. Les écrivains occidentaux en parlent sous le nom du prêtre Jean. Son nom ou ses noms tartares étaient Thogruei Ong-Khan ou Vang-Khan. Il dominait particulièrement sur les Tartares kéraïtes ; sa capitale était Caracorum. Son empire s'étendait à droite et à gauche dans la grande Tartarie jusqu'aux confins de la Chine, et peut-être même de la Corée ou du Japon <sup>2</sup>. Il eut pour gendre un prince mogol, nommé Timoudgin, plus connu sous le nom de Ginguiskhan, qui, tant par lui-même que par ses fils, conquit ou ravagea toutes les terres et tous les royaumes, depuis la Pologne et la Hongrie jusqu'à la Chine et la Corée, et parmi les successeurs duquel il y aura plusieurs chrétiens, l'un desquels enverra son ambassadeur au concile général de Lyon. Quant au prêtre Jean, autrement le khan Thogruei-Ong, il écrivit, l'an 1176, des lettres d'amitié aux monarques chrétiens de l'Europe. Le Pape Alexandre savait par la renommée que ce prince tartare était chrétien et prêtre et qu'il avait du zèle pour la piété. Une circonstance particulière le lui fit connaître encore mieux.

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 20, c. 31, 32 et 33. *Vie manusc. de Saladin*. Fleury, l. 72, n. 42 et 43. — <sup>2</sup> D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, art. UNG ou AVENK.

Un médecin du Pape, son nom était Philippe, se trouvant au fond de l'Inde, dans l'empire de ce monarque, apprit de plusieurs illustres personnages de sa cour qu'il avait un grand désir d'être bien instruit de la foi catholique et apostolique, ayant fortement à cœur de ne s'écarter en rien, ni lui ni son peuple, de la doctrine du Saint-Siège. Il souhaitait surtout avoir une église à Rome, un autel à Saint-Pierre et un à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre, afin que des hommes sages de son royaume pussent y demeurer pour s'y instruire à fond de la doctrine des apôtres et en instruire à leur tour et le roi et le peuple.

Informé de ces heureuses dispositions par son médecin Philippe, le Pape Alexandre le renvoya dans l'Inde en qualité de légat, avec une lettre au roi et prêtre Jean, datée de Venise le 28 septembre 1177. Elle était conçue en ces termes :

« Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son très-cher fils en Jésus-Christ, l'illustre et magnifique roi des Indiens, salut et bénédiction apostolique. La Chaire apostolique à laquelle nous présidons, sans aucun mérite de notre part, est la tête et la maîtresse de tous ceux qui croient en Jésus-Christ, d'après le témoignage du Seigneur qui a dit au bienheureux Pierre, à qui, bien qu'indigne, nous avons succédé : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*<sup>1</sup>. Car c'est cette pierre que le Christ a voulu qui fût le fondement de l'Église, qu'il prédit ne devoir être ébranlée par aucun tourbillon ni tempête, et c'est pourquoi, non sans raison, le bienheureux Pierre, sur lequel il a fondé l'Église, a mérité de recevoir spécialement et singulièrement, parmi les autres apôtres, la puissance de lier et de délier. Il lui a été dit par le Seigneur : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux*<sup>2</sup>. »

Le Pape, après avoir ainsi, avec beaucoup de raison, rappelé au chef chrétien des Tar-

tare le centre de l'unité divine pour l'humanité chrétienne et la civilisation véritable, le félicite de ses bonnes dispositions, de son désir d'être plus parfaitement instruit dans la doctrine de la foi catholique, et d'avoir pour cela une église à Rome et à Jérusalem. Le Pape acquiesce à tous ses vœux, et pour l'exécution il lui envoie son ami et son médecin, Philippe, comme légat *a latere*, avec une ample instruction sur les points où les chrétiens de Tartarie semblent s'écarter de la doctrine apostolique, et avec la promesse au monarque d'une église à Rome, d'un autel à Saint-Pierre et à Saint-Paul, et d'un autre dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. En conséquence il le prie de bien recevoir le légat Philippe, et de renvoyer avec lui des ambassadeurs pour l'exécution de ces demandes et des autres semblables qu'il jugerait à propos de faire<sup>1</sup>.

On ne sait point quelles furent les suites particulières de cette légation, mais on voit par les historiens du moyen âge que, même après la mort du prêtre Jean, le Christianisme continua de dominer dans son royaume et que son fils David y régnait dans le treizième siècle. Nous verrons, dans le même siècle, un religieux franciscain, Jean de Monte-Corvino, être reçu avec beaucoup d'honneur auprès du successeur de Ginguiskhan, le grand-khan des Mogols, comme envoyé du Pape, et devenir archevêque de Pékin, capitale de la Chine<sup>2</sup>.

Après tout la conversion des Tartares n'est pas plus difficile à la grâce de Dieu et au zèle des apôtres que ne fut, dans leur temps, celle des Huns, des Sarmates et des terribles hommes du Nord, dont nous voyons les souverains s'adresser au Pape Alexandre comme des enfants à leur père, et pour réparer le mal et pour faire le bien dans leurs royaumes.

Ainsi, l'an 1169, Étienne III, roi de Hongrie donne une charte adressée aux archevêques de Strigonie et de Colocza, à leurs suf-

<sup>1</sup> *Alex. III epist.* 48. — <sup>2</sup> Pagi, ann. 1167. Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. 2, art. JEAN DE MONTE-CORVINO. Roger Hoveden, p. 581. Radulphe, de *Dicet.*, p. 900. Jean Brompton., p. 1132. Marc-Paul, l. 1, c. 64, etc.

<sup>1</sup> Matth., 16. — <sup>2</sup> *Ibid.*



fragants et à tous les ecclésiastiques de son royaume, où il dit que, par les exhortations du légat du Pape, et pour imiter la dévotion du roi Geisa, son père (bisaïeul), envers le Pape Alexandre II, il confirme la constitution de ce prince, qui avait promis de ne faire ni déposition, ni translation d'évêques, sans l'autorité du Pape. De plus, abandonnant la coutume de ses prédécesseurs, il ordonne qu'au décès des évêques on ne mettra plus d'économes laïques pour régir les biens de l'Église, mais des clercs de vie exemplaire, qui les emploieront aux réparations des bâtiments et à la subsistance des pauvres, sans que rien tourne au profit du roi. Les prévôts, les abbés et les autres ecclésiastiques constitués en dignité ne seront déposés que pour crime et par jugement canonique. Le roi déclare qu'il fait cette constitution par le conseil de la reine sa mère et de tous les prélats et seigneurs. Le roi Étienne III mourut le dimanche 13 janvier 1172. Son frère, Étienne IV, lui succéda pendant quelques mois, puis Béla III, qui était aussi son frère <sup>1</sup>.

En 1180 le duc ou roi de Pologne, Casimir, ayant fait, de l'avis des prélats et des seigneurs du pays, une constitution pour réprimer divers abus qui se commettaient au préjudice des églises et du pauvre peuple, envoya au même Pape Alexandre une ambassade tirée du clergé et de la noblesse. C'était pour lui demander qu'il voulût bien confirmer cette constitution par l'autorité apostolique, et puis accorder un corps saint à l'Église de Cracovie. Le Pape, qui était à Tusculum, reçut les ambassadeurs polonais avec une bienveillance extraordinaire. Dans l'assemblée des cardinaux il remercia hautement la nation polonaise de l'inviolable attachement qu'elle avait toujours eu pour lui pendant le dernier schisme. Par une lettre du 28 mars au duc Casimir il confirme sa constitution comme juste et louable et menace de l'anathème les contrevenants. Quant au corps saint il invita les ambassadeurs à le suivre à Rome, où il s'empresserait de les satisfaire <sup>2</sup>.

En Danemark, d'où sortaient autrefois ces

terribles hommes du Nord qui portaient partout le fer et le feu, on voyait un roi et des évêques donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Le vénérable Eskil, archevêque de Lunden et légat du Saint-Siège, se voyant avancé en âge, désirait depuis longtemps quitter sa dignité et en fit un jour confidence au roi Waldemar. Ce bon prince voulut l'en détourner et lui représenta qu'il ne le pouvait sans l'autorité du Pape; mais le pieux archevêque répondit qu'il avait obtenu du Pape non-seulement la permission de renoncer à l'archevêché, mais encore le pouvoir de le transférer à qui il voudrait, outre l'autorité qu'il en avait comme légat. Pour rendre sa renonciation plus solennelle il pria le roi d'assembler les évêques dans un mois, mais de tenir la chose secrète, de peur que quelqu'un ne s'absentât, craignant d'être élu archevêque.

Cependant, en un jour de fête, il fit un sermon à son peuple; il y représenta combien il les avait aimés et combien il en avait été aimé; il déclara que son grand âge lui avait fait prendre la résolution de se retirer, qu'il les recommandait à la Providence et déchargeait tous ses vassaux de leur serment; enfin il leur demanda leurs prières. Ce discours fit répandre des larmes à tous les assistants. Absalom, évêque de Rotschild, qui vint alors loger chez lui, lui ayant demandé la raison de sa retraite, il allégua, outre sa vieillesse, un vœu qu'il avait fait entre les mains de saint Bernard. Le lendemain les évêques, étant arrivés, s'assemblèrent dès le matin dans l'église de Saint-Laurent. L'archevêque fit tirer les ornements des armoires de la sacristie, pour montrer combien la splendeur de l'office divin avait augmenté par ses libéralités. Il ajouta combien il avait travaillé pour la paix de son troupeau, combien de peines et de périls il avait essuyés pendant tout son pontificat et que, ne se sentant plus capable d'en remplir les fonctions, il avait résolu de le quitter.

Le roi Waldemar, qui craignait que la renonciation de l'archevêque ne fût attribuée à quelque mécontentement et à quelque ressentiment contre lui, lui ordonna de déclarer s'il renonçait à l'épiscopat de son propre

<sup>1</sup> Apud Baron., ann. 1169, n. 40 et 41. Pagî, ann. 1172. — <sup>2</sup> Longin, apud Baron., ann. 1180, n. 13 et 14.

mouvement. Alors Eskil, étendant les mains vers l'autel, jura qu'il ne le faisait par aucun chagrin contre le roi, mais par le dégoût des honneurs périssables et le désir de la gloire éternelle. On lut ensuite la bulle pontificale où le Pape Alexandre disait qu'après avoir longtemps refusé d'admettre la renonciation de l'archevêque il l'accordait enfin à sa persévérance, en considération de son grand âge et de ses infirmités. Le roi déclara qu'on ne pouvait résister à l'autorité du Pape, et l'archevêque, se levant de son siège, mit sa crosse et son anneau sur l'autel. Alors toute l'église retentit de gémissements, et le roi Waldemar pria Eskil de choisir son successeur, comme connaissant mieux que personne le clergé du royaume. Le prélat fit lire une autre bulle qui lui en laissait le choix, en qualité de légat ; mais il déclara qu'il cédait son pouvoir à ceux qui avaient le droit de faire cette élection. Ceux-ci prièrent le roi de dire son sentiment ; il nomma, comme parlant au nom du peuple, Absalom, évêque de Rotschild, et ce choix fut approuvé par une acclamation publique.

Mais Absalom se leva, protestant que ce fardeau était trop pesant pour lui, et que d'ailleurs il ne pouvait se résoudre à quitter son Église, après l'avoir amenée, par un grand travail, d'une extrême pauvreté, à l'état florissant où elle se trouvait. Ceux qui avaient droit d'élection, excités par Eskil, élurent Absalom tout d'une voix et le prirent pour le mettre de force sur le trône pontifical. En même temps le clergé commença à chanter et le peuple le suivait ; mais la résistance d'Absalom fut telle qu'il fit tomber par terre quelques-uns de ceux qui le traînaient, et cette pieuse violence se tourna presque en querelle. Enfin, ayant obtenu liberté de parler, il en appela au Pape. Nicolas, doyen du chapitre de Rotschild, appela aussi de la violence qu'on faisait à son évêque ; mais Eskil protesta qu'il soutiendrait l'élection et qu'Absalom verrait qui d'eux deux serait plus écouté à Rome. Après la messe il voulut obliger Absalom à donner la bénédiction ; mais il s'en défendit, aussi bien que de recevoir l'hommage des vassaux de l'archevêché, ni de rien faire qui pût mar-

quer le moindre consentement à son élection.

On envoya donc de part et d'autre des députés en cour de Rome, de la part du roi et de l'Église de Lunden pour appuyer l'élection, de la part d'Absalom et de l'Église de Rotschild pour la combattre. Le Pape Alexandre trouva moyen de contenter les uns et les autres en ordonnant à Absalom d'accepter l'archevêché de Lunden avec la permission de garder l'évêché de Rotschild. C'était en 1177. Les députés rapportèrent cette heureuse nouvelle en Danemark, avec la nouvelle non moins heureuse de la fin du schisme et de la réconciliation de l'empereur avec le Pape. Pour exécuter sa décision Alexandre envoya en Danemark un légat nommé Galand, qui, ayant appelé à Rotschild le clergé de Lunden, fit lire la bulle qui ordonnait à Absalom de se soumettre à l'élection et le menaça de l'excommunier s'il résistait encore. Il lui fit prêter serment par son nouveau clergé ; ensuite il lui donna, dans l'église de Lunden, le pallium qu'il avait apporté, et le lendemain il assista au sacre qu'il fit d'Homère, évêque de Ripen. Galand s'acquitta de cette légation avec beaucoup d'intégrité, et, ayant passé l'hiver en Danemark, il s'en revint à Rome. Quant au vénérable Eskil, il se retira l'année suivante (1178) à l'abbaye de Clairvaux, où il prit l'habit monastique et finit saintement ses jours trois ans après, en 1181<sup>1</sup>.

Quelques années auparavant Absalom avait fait venir en Danemark saint Guillaume, chanoine régulier de Sainte-Geneviève de Paris, pour y établir l'observance de cette communauté. Guillaume naquit vers l'an 1105 et fut mis dès l'enfance à Saint-Germain des Prés, pour y être élevé sous la conduite de l'abbé Hugues, son oncle, qui lui procura une prébende dans l'église de Sainte-Geneviève, occupée alors par des chanoines séculiers. Guillaume fut un des plus zélés à embrasser la réforme qui fut établie dans ce monastère par l'autorité du Pape Eugène, l'an 1147, et Absalom, étant venu étudier à Paris, lia une étroite amitié avec lui. Devenu

<sup>1</sup> Saxo Grammat., l. 14.



évêque de Rotschild, il trouva dans une île de son diocèse un monastère de chanoines qui n'avaient de régulier que le nom et menaient une vie scandaleuse; il conçut le dessein d'y rétablir l'observance en y mettant pour abbé Guillaume de Sainte-Geneviève.

Pour cet effet il envoya en France Saxon, prévôt de son Église, surnommé le Grammairien, qui a écrit l'histoire de Danemark d'un très-bon style et d'un latin très-élégant. Arrivé à Paris il rendit à l'abbé de Sainte-Geneviève les lettres de l'évêque Absalom, où il le priait instamment de lui envoyer Guillaume, avec trois autres de ses religieux; ce que l'abbé lui accorda, du consentement du chapitre. Ils furent reçus à bras ouverts par le roi Waldemar et par l'évêque Absalom, qui, peu de jours après, fit élire Guillaume abbé de l'île en question, qui se nommait Eskil; mais il trouva d'extrêmes difficultés en ce nouvel établissement, en sorte que ses trois compagnons revinrent en France, ne pouvant s'accommoder de la pauvreté du lieu ni de la rigueur du froid. Saint Guillaume voulait également revenir si l'évêque ne l'eût retenu. Enfin, par sa patience et sa persévérance, il établit la discipline régulière dans ce monastère et dans un autre dédié à saint Thomas, qu'il fonda dans le voisinage. Il portait continuellement le cilice, couchait sur la paille et jeûnait tous les jours. Pénétré d'un respect profond pour la grandeur et la sainteté de nos mystères, il versait des larmes abondantes toutes les fois qu'il s'approchait de l'autel. Après avoir eu la consolation, pendant les trente ans qu'il gouverna son abbaye, de voir plusieurs de ses frères marcher avec ferveur dans les voies de la perfection, il mourut le 6 avril 1203, jour auquel l'Église honore sa mémoire <sup>1</sup>.

L'Allemagne, au milieu même des troubles du schisme, continuait d'admirer en sainte Hildegarde le don de prophétie et de miracles, reconnu déjà par saint Bernard, ainsi que par les Papes Eugène III, Anastase IV et Adrien IV. Au plus fort du schisme de l'empereur Frédéric la sainte abbesse resta

inviolablement attachée au Pape légitime Alexandre III, et vers l'an 1168 recourut à son autorité tutélaire pour maintenir la liberté des élections dans son monastère.

Dans sa lettre au Pape elle le suppliait, comme son père, de se montrer un père plein de miséricorde envers les schismatiques qui reviendraient et de les recevoir comme ce père de l'Évangile reçut son enfant prodigue <sup>1</sup>. Sans cesse, de tous côtés, des personnes de toute condition, Papes et empereurs, archevêques et évêques, abbés et docteurs, des communautés entières, écrivaient à la sainte, soit pour se recommander à ses prières, soit pour la consulter sur leur intérieur, sur leur avenir, sur des passages de l'Écriture, sur des points difficiles de théologie.

Un docteur de l'université de Paris l'ayant consultée sur le sentiment de Gilbert de la Porrée, qui soutenait qu'en Dieu la paternité et la divinité n'étaient pas Dieu, elle répondit qu'elle avait appris dans une vision que la paternité et la divinité sont Dieu, parce qu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit Dieu <sup>2</sup>. L'abbé et les moines du Mont de Saint-Disibode la prièrent avec instance de composer la Vie de ce saint, leur patron, et qui était aussi le sien, puisqu'elle avait été instruite dès son enfance dans le monastère sous l'invocation de saint Disibode; elle fit ce qu'ils demandaient <sup>3</sup>.

Elle composa pour ses sœurs une explication du Symbole qui porte le nom de saint Athanase. Sa doctrine sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation est très-pure, et, pour en donner l'intelligence autant que l'homme en est capable, elle propose divers exemples ou comparaisons que l'on ne trouve pas ailleurs. Elle donne à la fin un précis de la vie de saint Robert, patron de son monastère; et quelques traits de l'histoire de la famille de ce saint <sup>4</sup>.

Outre un très-grand nombre de lettres on a de sainte Hildegarde un volume considérable de ses premières révélations, commençant par ces mots : *Sci vias* ou *Sciens vias*.

<sup>1</sup> Acta SS., 6 avril.

<sup>1</sup> Acta SS., 17 sept. Vita S. Hildeg. Dissert. prævia, n. 157-159. — <sup>2</sup> Epist. 66. — <sup>3</sup> Voir la Vie de S. Disibode, au 8 juillet. — <sup>4</sup> Voir cette Vie au 15 mai.

A peine avait-elle fini de les écrire en 1163, pendant que l'empereur Frédéric persécutait encore le Siège apostolique, quand, cette même année, elle eut un ensemble de révélations nouvelles qu'elle écrivit d'après le conseil de deux personnes et malgré ses grandes infirmités. Ce nouveau recueil, qui est également considérable, a pour titre : *Livres des Œuvres divines*, et contient, en trois parties, des visions et des explications sur les œuvres de Dieu, depuis la création du monde jusqu'à la défaite de l'Antechrist. C'est le docte Mansi, archevêque de Lucques, qui a retrouvé et publié ce livre dans son édition des *Mélanges de Baluze*<sup>1</sup>. Sainte Hildegarde commence ordinairement ses révélations par quelques images sensibles, qu'elle dit avoir vues et dont elle donne des explications mystérieuses; ensuite elle en tire une morale saine et solide, d'un style vif et figuré, où elle combat fortement les vices qui régnaient alors et excite les pécheurs à pénitence. Une idée qui revient plus d'une fois dans ses écrits, c'est que Dieu est la raison vivante et essentielle dont la participation rend l'homme raisonnable.

Sainte Hildegarde fit une infinité de miracles, dont son biographe contemporain rapporte en particulier jusqu'à vingt. Elle mourut le 17 septembre 1179, dans la nuit du dimanche au lundi, âgée de quatre-vingts ans. Sa vie fut écrite par Théodoric, religieux bénédictin, quelque trente ans après sa mort, sur les Mémoires d'un autre religieux, nommé Godefroi, auxquels il ajouta les révélations et les miracles. L'Église honore la sainte le jour de sa mort<sup>2</sup>.

Sainte Hildegarde était liée d'amitié avec une autre sainte d'Allemagne qui la visitait quelquefois et qui avait des révélations semblables; c'est sainte Élisabeth, abbesse de Schœnaug, c'est-à-dire Belle-Vue, dans le diocèse de Trèves, à seize milles de celui de sainte Hildegarde. En l'année 1152, étant âgée de vingt-trois ans, Élisabeth commença d'avoir des extases et des visions, ce qui lui arrivait ordinairement les dimanches et les fêtes, aux heures de l'office divin. Comme

plusieurs personnes désiraient savoir ce que Dieu lui révélait, elle le découvrit, par ordre de l'abbé Hildelin, à un frère qu'elle avait, nommé Ecbert, chanoine de l'Église de Bonn, que déjà nous avons appris à connaître; mais elle eut bien de la peine à s'y résoudre, craignant que les uns ne la prissent pour une sainte, les autres pour une hypocrite qui voulût imposer ou pour une folle. Enfin, de peur de résister à la volonté de Dieu, elle racontait à son frère ce qu'elle voyait et entendait de jour en jour, et il l'écrivait d'un style simple, où il ne paraît rien ajouter du sien.

Il en composa quatre livres, dont le troisième, intitulé *les Voies du Seigneur*, contient plusieurs exhortations utiles pour les différents états des chrétiens : la vie contemplative, la vie active, le mariage, la continence parfaite. Élisabeth y fait de terribles reproches aux prélats de son temps, qui vivaient la plupart dans le faste et la pompe séculière, dans les richesses et les délices, oubliant leurs devoirs essentiels et ne songeant plus qu'ils étaient les successeurs de Jésus-Christ et des apôtres; mais dans le quatrième livre de ce recueil il se trouve, sur l'histoire de sainte Ursule, des erreurs historiques qui viennent on ne sait d'où, si c'est de la sainte, qui n'aurait point démêlé ses opinions particulières des révélations surnaturelles, si c'est de son frère, qui les aurait ajoutées au récit de sa sœur, ou bien d'une main étrangère, qui les aurait insérées après coup. Mais, de quelque part que viennent ces erreurs ou ces difficultés, toujours est-il qu'elles nuisent beaucoup à l'autorité de tout le recueil. En général, ces révélations particulières n'ayant pas été examinées ni approuvées d'une manière spéciale par l'Église, on ne peut guère s'en appuyer pour établir soit des dogmes théologiques, soit des faits d'histoire.

On a de plus de sainte Élisabeth quinze lettres, dont la plus considérable est à sainte Hildegarde; elle l'écrivit vers l'an 1160, étant déjà supérieure des religieuses de Schœnaug. Elle s'y plaint des mauvais discours que tenaient d'elle les religieux mêmes et de quelques fausses lettres qu'on faisait courir sous son nom; elle assure qu'elle n'a découvert

<sup>1</sup> T. 2, p. 366 et seqq. — <sup>2</sup> *Acta SS.*, 17 septembre.



les grâces que Dieu lui a faites que par l'ordre exprès d'un ange, plusieurs fois réitéré. Après avoir reçu de ces grâces surnaturelles pendant treize ans, elle mourut le 18 juin 1165, dans sa trente-sixième année. Quoiqu'elle n'ait pas été formellement canonisée son nom a été inséré dans le Martyrologe romain l'an 1584, et depuis ce temps elle est honorée comme sainte au monastère d'hommes de Schœnaug; car celui de filles a été ruiné par les Suédois <sup>1</sup>.

Le 20 ou 27 juin 1169, comme déjà nous l'avons vu, mourut un autre saint personnage d'Allemagne, le bienheureux Gerhoé, prévôt de Reichersperg, en Bavière. Né en 1093, il fut un des hommes les plus sages et les plus zélés de son temps, et eut beaucoup à souffrir pour la cause de l'Église durant les troubles du règne de Henri V et le schisme de Frédéric I<sup>er</sup>. On a de lui une douzaine d'opuscules contre les erreurs et les abus de son temps. Il fut toujours fidèle aux Pontifes romains, depuis Calixte II jusqu'à Alexandre III, qui tous l'honorèrent de leur estime et de leur confiance <sup>2</sup>.

Un autre saint de la même époque est le bienheureux Gerlach, ermite en Belgique. Sainte Hildegarde, ayant connu sa sainteté dans une révélation, lui envoya, par l'archevêque Henri de Mayence, la couronne qu'elle portait le jour de sa profession religieuse. Gerlach, issu d'une noble famille de Maestricht, reçut une éducation toute militaire et ne rêvait que les armes. D'une haute stature, d'une complexion vigoureuse, il aimait à briller dans les tournois. La piété envers Dieu, la charité et même la justice envers le prochain, c'est à quoi il pensait le moins. Un jour, dans un tournoi fameux, Gerlach, monté sur un coursier frémissant et revêtu d'armes éclatantes, attendait le signal pour entrer dans la lice. Dans ce moment même on vint lui annoncer la mort subite de sa femme, qu'il aimait tendrement. Accablé par ce cruel événement il jette aussitôt ses armes et court s'enfermer dans sa maison, pour donner un libre cours à sa douleur et à ses larmes. Mais en pleurant son épouse morte il apprit

à se pleurer lui-même vivant, vivant de la vie du corps, mais mort à la vie de l'âme. Il frémit à la vue de l'abîme éternel où une mort subite l'eût précipité. Il résolut enfin de renoncer à la vie militaire et d'embrasser les rigueurs de la pénitence. Dans ce dessein il mit ordre à ses affaires et prit congé de sa famille, sous prétexte de voyager pour faire diversion à sa douleur; puis, couvert d'un rude cilice, qu'il cachait sous ses vêtements ordinaires, il partit pour aller visiter les tombeaux des saints apôtres.

Arrivé à Rome il court se prosterner aux pieds du Pape Eugène III, auquel il fit un aveu sincère de ses fautes et qui lui imposa l'obligation de visiter la Terre-Sainte et d'y servir les pauvres et les malades dans l'hôpital de Jérusalem. Gerlach obéit sans hésiter, et montra tant de zèle, de dévouement et de courage dans le soin des malheureux, tant d'humilité et d'abnégation de lui-même, tant de ferveur et d'austérité, qu'il devint bientôt l'objet d'une vénération universelle. Dieu se plut à le récompenser par des bénédictions abondantes, et lorsque, après avoir achevé les sept années de sa pénitence, il vint demander au Pape Adrien IV de lui tracer le genre de vie qu'il devait suivre à l'avenir, il accueillit avec une joie sensible le conseil qu'il lui donna de passer le reste de ses jours dans la retraite. En conséquence Gerlach, étant retourné dans sa patrie, distribua ses biens aux pauvres, ne conservant pour lui-même que le plus strict nécessaire, fit vœu de s'abstenir de viande et de vin, et se retira dans le creux d'un chêne situé dans une des terres qu'il avait naguère possédées. C'est dans cette solitude qu'il passa presque tout son temps, n'en sortant que de nuit pour se rendre à Maestricht et assister à l'office que célébraient, dans l'église de Saint-Servais, les moines du couvent fondé sous l'invocation de ce saint. Il allait aussi le dimanche faire ses dévotions à Aix-la-Chapelle.

Une telle conduite de la part d'un homme autrefois si répandu dans le monde et si avide de ses fausses joies causa un étonnement général, et quelques personnes crurent même qu'elle cachait un coupable mystère; les moines de l'abbaye de Mersan allèrent

<sup>1</sup> Acta SS., 18 juin. — <sup>2</sup> Godescard, 24 juin, édit. 1835.

jusqu'à dénoncer Gerlach à l'évêque de Liège et l'accusèrent de rendre un culte au chêne qui lui servait de demeure. L'évêque fit abattre cet arbre; mais bientôt détrompé sur le compte du pieux solitaire, et mieux informé des particularités édifiantes de sa vie, il le recommanda à la bienveillante sollicitude de l'abbé Closteret. Peu de temps après Gerlach s'attira de nouvelles persécutions par son zèle à reprendre et à flétrir les vices et les désordres de son temps; mais cette fois l'évêque de Liège le soutenait contre ses ennemis, qui, malgré leur haine et leurs préventions, ne pouvaient s'empêcher de vénérer les vertus du saint homme.

Les austères rigueurs de sa pénitence n'empêchèrent pas Gerlach de parvenir à un âge fort avancé; il rendit son âme à Dieu, vers l'an 1170, le 5 janvier, et à l'endroit où furent déposés ses restes on construisit plus tard une abbaye célèbre qui porta son nom. Cet homme, qu'on avait persécuté pendant sa vie, devint bientôt après sa mort l'objet de la vénération publique. Le peuple s'empressa de recourir à son intercession, et son culte se répandit en peu de temps dans les diocèses de Liège, d'Aix-la-Chapelle et dans les pays circonvoisins<sup>1</sup>.

Au nord de la Belgique la Frise admirait le bienheureux Frédéric, abbé de Mariengarten. Né à Hallum, village de la Frise, de parents honnêtes, il perdit son père dès son bas âge. Sa mère, qui était pleine de piété, mit tous ses soins à l'élever chrétiennement. Pour veiller de plus près sur ses premières années elle lui fit commencer ses études dans le village même où il était né. Il alla ensuite les terminer à Munster, en Westphalie, où il se distingua par de brillants succès; mais il ne négligea pas la pratique de la vertu et la mit toujours au-dessus de ses autres devoirs. Ses prières étaient assidues et ferventes, ses mortifications continuelles. Jamais il ne se relâcha dans sa vigilance sur lui-même et dans la fuite des moindres occasions. Il avait une dévotion particulière envers la sainte Vierge, saint Jean l'Évangéliste et sainte Cécile, par l'intercession desquels il demandait tous les

jours la grâce de se conserver chaste et pur au milieu des dangers du monde.

Devenu prêtre plus tard, il fut demandé par ses concitoyens, édifiés de sa fervente piété, pour aider leur curé dans l'exercice de son ministère, et, lorsque celui-ci mourut, l'évêque diocésain le nomma pour lui succéder. Dans ce poste modeste le bienheureux Frédéric passa plusieurs années, tout occupé de ses pénibles fonctions et donnant à ses paroissiens l'exemple de toutes les vertus; mais enfin il céda au désir qu'il nourrissait depuis longtemps de fonder un monastère dans les lieux où il avait vu le jour. Il se rendit en conséquence auprès de l'évêque d'Utrecht pour lui communiquer son dessein; l'évêque l'approuva et le renvoya en lui donnant sa bénédiction. Frédéric alla passer ensuite quelque temps dans le monastère de Marienward, de l'ordre de Prémontré, pour s'y former à la discipline et aux habitudes de la vie religieuse. Enfin, après une absence trop longue au gré de ses compatriotes, il revint à Hallum, et, aidé des secours de quelques dames nobles et vertueuses, il fonda, non loin de ce village, un monastère avec une église attenante. C'était vers l'année 1163. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Mariengarten (Jardin de Marie), de l'ordre de Prémontré.

A peine cet établissement était-il formé qu'il ne tarda pas à se trouver trop petit pour contenir le grand nombre d'hommes pieux qui se présentèrent pour s'y vouer à la prière et à la retraite; on fut obligé de construire de nouveaux bâtiments. Plusieurs monastères même s'élevèrent dans les environs, dépendants du premier: l'un, près de Groningue, sur le bord de la mer, surnommé le Vieux-Cloître, qui fut converti plus tard en une maison de religieuses; l'autre, près de Déhum, sous l'invocation de saint Boniface, à l'endroit même où, selon la tradition du pays, ce grand homme reçut la palme du martyre. On établit aussi plusieurs maisons pour des religieuses.

Ce fut au milieu des soins et des pieuses occupations qu'imposait au bienheureux Frédéric la charge de supérieur de toutes ces saintes maisons qu'il passa les treize dernières

<sup>1</sup> Acta SS., et Godescard, 5 janvier.



années de sa vie. Il mourut saintement le 3 mars 1173, jour auquel les Prémontrés des Pays-Bas et de l'Espagne célèbrent sa fête, avec la permission du Saint-Siège <sup>1</sup>.

L'Angleterre, outre les saints que nous lui avons déjà vus à cette époque, voyait l'île de Farn, sanctifiée autrefois par saint Cuthbert, continuer à être habitée par de saints personnages. Le principal était le saint ermite Barthélemi, dont la vie a été écrite par un contemporain avec une élégance et une modestie charmantes. Barthélemi, né à Whitby, dans le comté d'York, fut d'abord nommé *Tost* par ses parents, nom qui dès lors signifiait en anglais *roti*. Comme ses camarades d'enfance le plaisantaient d'un nom pareil, ses parents l'appelèrent Guillaume. Il reçut enfin le nom de Barthélemi quand il se fit religieux au monastère de Dunelm ou Durham, ce qui n'arriva pas tout de suite. Quoique prévenu de bonne heure de grâces extraordinaires, Barthélemi ne s'en livra pas moins à toute la dissipation de la jeunesse. Pour y mieux réussir il se mit à voyager d'un pays dans un autre, se dégoûtant de tout aussi promptement qu'il examinait tout superficiellement. Arrivé en Norwège on lui offrit un mariage avantageux ; il s'y refusa. Au contraire il s'attacha à un prêtre, demeura trois ans avec lui, et fut lui-même ordonné diacre et prêtre par l'évêque du diocèse. Nous avons vu que déjà saint Olaus, roi de Norwège, y avait attiré beaucoup d'évêques et de prêtres d'Angleterre.

De retour dans sa patrie Barthélemi remplit quelque temps les fonctions de prêtre dans une église du Northumberland ; mais la grâce divine lui rappelait à la mémoire les visions qu'il avait eues dans sa jeunesse et qui l'appelaient à une vie plus parfaite. Il n'y résista plus et embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Durham. Après qu'il y eut pratiqué durant une année toutes les vertus d'un bon religieux, saint Cuthbert lui apparut et lui recommanda d'aller habiter l'île de Farn. Barthélemi, en ayant obtenu la permission de son supérieur, y mena, pendant quarante-deux ans et six mois, une vie de

solitaire semblable à celle de saint Antoine en Égypte, et mourut en 1183 ou en 1193 <sup>1</sup>.

L'Écosse avait des saints non moins illustres. Aelred naquit, l'an 1109, dans la partie septentrionale de l'Angleterre ; ceux dont il reçut le jour étaient distingués dans le monde par la noblesse de l'extraction ; ils prirent un soin extrême de l'éducation de leur fils, qui répondit parfaitement à leurs vues. Sa réputation l'ayant fait connaître à David, roi d'Écosse et fils de sainte Marguerite, ce prince religieux voulut se l'attacher et lui confia le gouvernement de son palais. Aelred remplit cette charge avec une supériorité qui lui attira l'estime du prince et de tous les courtisans. La corruption du monde ne put gagner jusqu'à son âme ; incapable d'être ébloui par les grandeurs passagères, il conserva toujours l'humilité, cette vertu favorite de Jésus-Christ, sans laquelle il n'y a point de vrai chrétien. Il possédait encore dans un degré éminent cette douceur qui, selon l'esprit de l'Évangile, est inséparable de l'humilité ; un ou deux traits en seront la preuve.

Un jour qu'une personne de qualité lui faisait des reproches injurieux en présence du roi, il l'écouta avec patience, puis la remercia de la charité qu'elle avait de l'avertir de ses fautes. Cette conduite fit tant d'impression sur son ennemi qu'il lui demanda pardon aussitôt. Une autre fois, étant occupé à discuter quelque matière, il fut interrompu par quelqu'un de la compagnie, qui l'accabla d'invectives ; il les reçut dans un profond silence et reprit ensuite le fil de son discours, sans témoigner la moindre émotion.

Aelred sentait en lui un ardent désir de quitter le monde pour se consacrer uniquement au service de Dieu ; mais les charmes de l'amitié, auxquels il était fort sensible, l'y retinrent encore quelque temps. Cependant, à force de réfléchir que la mort le séparerait tôt ou tard de ceux qu'il chérissait le plus tendrement, il s'accusa de lâcheté et prit enfin la généreuse résolution de briser ces liens, quoiqu'ils lui fussent infiniment plus agréables que tous les autres plaisirs de la vie. Voici de quelle manière il décrit la situation

<sup>1</sup> Acta SS., et Godescard, 3 mars.

<sup>1</sup> Acta SS., 24 juin.

de son âme au milieu des combats que la nature livrait à la grâce. « Ceux qui ne me regardaient que par l'éclat extérieur qui m'environnait, et qui jugeaient de ma situation sans connaître ce qui se passait au dedans de moi, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : « Oh ! que le sort de cet homme est digne d'envie ! oh ! qu'ils est heureux ! » Mais ils ne voyaient pas l'accablement de mon esprit ; ils ne savaient pas que la plaie profonde de mon cœur me causait mille tourments, et qu'il m'était impossible de supporter l'infection de mes péchés. » Il ajoute, en parlant du temps où il résolut de renoncer au monde : « Ce fut alors, ô mon Dieu ! que je connus par expérience le plaisir ineffable qui se trouve dans votre service, et que je goûtai cette aimable paix qui en est la compagne inséparable <sup>1</sup>. »

Le saint, pour se dégager de plus en plus de tout attachement au siècle, quitta l'Écosse et se rendit à Rieval, où il embrassa l'ordre de Cîteaux, sous la conduite de Guillaume, disciple de saint Bernard et premier abbé de ce monastère. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il prit l'habit. On eût dit que la ferveur fortifiait son corps naturellement faible et délicat, tant il montrait de joie dans la pratique des plus grandes austérités. La prière et les lectures pieuses emportaient presque tout son temps ; les ardeurs de l'amour divin embrasaient tellement son cœur qu'il ne trouvait rien que de doux dans ce qui contrarie le plus les inclinations de la nature. « Ce joug, s'écriait-il, ne m'accable point, il ne fait qu'élever mon âme ; ce fardeau est léger et n'a rien de pesant <sup>2</sup>. » Il parle avec une sorte de transport de la divine charité, et l'on doit juger, par ses exclamations fréquentes et toutes de feu, que son occupation la plus ordinaire et la plus agréable était de produire des actes de cette vertu. Écoutons-le. « Puisse votre voix, ô bon Jésus ! se faire entendre à mes oreilles, afin que mon cœur apprenne à vous aimer, afin que mon esprit vous aime, afin que toutes les puissances, et, pour ainsi dire, les entrailles de mon âme et la moelle de mon cœur soient toutes péné-

trées du feu de votre amour ; afin que toutes mes affections puissent vous embrasser, vous qui êtes mon unique bien, ma joie et mes délices ! Qu'est-ce que l'amour, ô mon Dieu ? C'est, si je ne me trompe, ce plaisir ineffable de l'âme, qui est d'autant plus doux qu'il est plus pur, d'autant plus sensible qu'il est plus ardent. Celui qui vous aime vous possède, et il vous possède à proportion de ce qu'il vous aime, parce que vous êtes amour. C'est là ce torrent de volupté dont vous enivrez vos élus, en les transformant en vous par votre amour <sup>1</sup>. »

Comme notre saint avait fait d'excellentes études dans sa jeunesse et qu'il était doué d'un goût exquis, il sentait mieux que personne toute la beauté des anciens auteurs ; de là ce plaisir qu'il avait trouvé autrefois dans la lecture des ouvrages de Cicéron. Mais il ne se fut pas plus tôt consacré à Dieu dans la retraite que tous les livres profanes lui parurent insipides et ennuyeux ; c'est qu'il n'y voyait ni le saint nom de Jésus, ni la parole de Dieu ; il nous en assure lui-même dans la préface de son livre intitulé *l'Amitié spirituelle*.

La seule vue des religieux qui se distinguaient par leur ferveur piquait Aelred d'une sainte émulation ; un d'entre eux, nommé Simon, fixa particulièrement son attention. L'amour de la pénitence l'avait fait renoncer aux avantages que lui promettaient dans le monde une naissance illustre, des biens immenses, les plus rares talents de l'esprit et tous les agréments du corps. On le voyait toujours recueilli et absorbé en Dieu. Son exactitude à garder le silence était extraordinaire ; il ne parlait que rarement, toujours en peu de mots, et jamais qu'à ses supérieurs ; encore fallait-il des raisons bien pressantes pour l'y déterminer. Son extérieur, toutefois, n'avait rien que de doux, d'agréable et d'édifiant. Voici le témoignage que lui rend Aelred : « La vertu seule de son humilité confondait mon orgueil ; il me faisait rougir de l'immortification de mes sens. La loi du silence qui s'observe parmi nous m'empêchait de lui parler de propos délibéré ; mais, un, mot

<sup>1</sup> *Speculum Charitatis*, l. 1, c. 28. — <sup>2</sup> *Ibid.*, l. 1, c. 3.

<sup>1</sup> *Speculum Charitatis*, l. 1, c. 1.



m'étant échappé une fois par inadvertance, je m'aperçus, à l'air de son visage, du déplaisir que cette infraction de la loi lui avait causé. Je me jetai à ses pieds, et il m'y laissa quelque temps pour expier ma faute; je me la suis toujours reprochée, et jamais je n'ai pu me la pardonner <sup>1</sup>. »

Ce saint religieux ne se démentit point pendant les huit années qu'il passa dans le monastère de Rieval; il y mourut l'an 1142, en prononçant ces paroles : « Seigneur, mon Dieu, je chanterai éternellement votre miséricorde, votre miséricorde, votre miséricorde ! »

Cette même année Aelred fut élu, malgré lui, abbé de Revesby, dans le comté de Lincoln, et on l'obligea, l'année suivante, de prendre le gouvernement de l'abbaye de Rieval, où il y avait alors trois cents moines. Il décrit ainsi leur manière de vivre : « Ils ne buvaient que de l'eau, ne mangeaient que des choses fort communes et en très-petite quantité; ils dormaient peu, encore ne le faisaient-ils que sur des planches; ils s'exerçaient à des travaux durs et pénibles; ils portaient de pesants fardeaux sans craindre la fatigue et allaient partout où on voulait les conduire. Le repos et les amusements leur étaient inconnus. A toutes ces pratiques ils joignaient un silence rigoureux; ils ne parlaient qu'à leurs supérieurs, et seulement quand la nécessité l'exigeait; ils détestaient les disputes et les procès <sup>2</sup>. » Le saint parle encore de cette paix et de cette charité qui les unissaient ensemble par les liens les plus doux. Il s'exprime sur cet article de la manière la plus touchante; on voit que les termes lui manquent pour donner une idée de la joie que lui causait la vue de chacun de ses religieux.

On offrit à notre saint plusieurs évêchés; mais son humilité et son amour pour la solitude les lui firent tous refuser. Son unique plaisir était de vaquer à l'exercice de la prière et de s'entretenir dans la ferveur par de pieuses lectures. Venait-il à tomber dans la sécheresse, il ouvrait les divines Écritures, et aussitôt son âme était toute pénétrée des lu-

mières de l'Esprit-Saint, ses yeux se baignaient de larmes, et son cœur ressentait les plus vives impressions de l'amour divin. Pour achever de caractériser le saint nous citerons les paroles d'un célèbre abbé du même ordre, Gilbert de Oillandia. « Quelle vie fut jamais plus pure que celle d'Aelred ? qui fut plus circonspect dans ses discours ? Les paroles qui sortaient de sa bouche avaient la douceur du miel. Son corps était faible et languissant, mais son âme était forte et vigoureuse. Semblable à l'épouse des Cantiques, il languissait dans l'attente des biens éternels; son cœur était comme un autel sacré sur lequel il offrait continuellement à Dieu le feu de son amour, la mortification de sa chair et l'ardeur de ses brûlants désirs... Sous un corps maigre et décharné il cachait une âme engraisée de l'onction et des douceurs de la grâce; de là cette joie ineffable avec laquelle il louait Dieu... Il souffrait patiemment ceux qui l'importunaient et ne se rendait jamais à charge à personne... Il écoutait volontiers les autres et ne se pressait point trop de répondre à ceux qui le consultaient. On ne le vit jamais en colère; ses paroles et ses actions portaient la douce empreinte de cette onction et de cette paix dont son âme était remplie. »

Saint Aelred mourut en 1166, à l'âge de cinquante-sept ans; il y en avait vingt-deux qu'il était abbé. Le chapitre général tenu à Cîteaux en 1250 le mit au nombre des saints de l'ordre et ordonna qu'on ferait solennellement sa fête le 12 janvier, jour de sa mort, et c'est en ce jour qu'elle est marquée dans le ménologe de Cîteaux; mais on la trouve au 2 mars dans le nouveau martyrologe que Benoît XIV a publié à l'usage de cet ordre. On y lit un bel éloge du savoir, de l'innocence, de l'humidité et de la patience de saint Aelred.

Le même Pape ajoute que Dieu couronna les vertus de son serviteur par le don de prophétie et par celui des miracles <sup>1</sup>.

Nous avons de saint Aelred des ouvrages ascétiques et des ouvrages historiques. Les principaux de ces derniers sont : 1° *Description de la guerre de l'Étendard*, sous le roi Étienne; 2° *Généalogie des rois d'Angleterre*;

<sup>1</sup> *Speculum charitatis*, l. 1, cap. ultimo. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 2, c. 27.

3° la *Vie de saint Édouard*, roi et confesseur ; 4° la *Vie de sainte Marguerite*, reine d'Écosse ; 5° la *Vie d'une religieuse de Wathun*. Les ouvrages ascétiques sont : 1° des *sermons du temps et des saints* ; 2° *trente et un sermons sur Isaïe* ; 3° le *miroir de la Charité*, en trois livres, avec un abrégé de l'ouvrage ; 4° de *l'Amitié spirituelle* ; 5° un *Traité de l'Enfant Jésus* à l'âge de douze ans. Tous ces ouvrages, écrits avec élégance et avec goût, respirent la piété la plus tendre ; le traité de *l'Amitié spirituelle* surtout mériterait d'être traduit. Saint Aelred distingue trois sortes d'amitié : l'amitié charnelle, l'amitié mondaine, l'amitié spirituelle. La première tire son origine du consentement aux mêmes vices ; la seconde, de l'espérance du gain et du désir des biens temporels ; la troisième, qui est la seule véritable, n'a pour but ni les voluptés ni les richesses ; c'est une union qui se forme entre des personnes de probité et de bonnes mœurs. Cette amitié est un degré de l'amour de Dieu ; aussi ne se trouve-t-elle qu'entre les bons ; elle ne peut être entre les méchants, et l'on doit détester le sentiment de ceux qui croient qu'il est permis de manquer à son devoir pour faire plaisir à un ami. En effet, l'amour de Dieu étant le fondement de l'amitié chrétienne, il est nécessaire aussi que Dieu en soit la fin, et que les amis lui rapportent tout ce que l'amour leur suggère. Les ouvrages historiques de saint Aelred se trouvent dans les recueils des historiens d'Angleterre, et ses ouvrages ascétiques dans le vingt-troisième volume de la *Bibliothèque des Pères*<sup>1</sup>.

Saint Aelred, qui aimait si bien Dieu et les hommes, eut entre autres un saint pour ami, saint Walthen ou Waltheof. Walthen était le second fils de Simon, comte de Huntingdon. Il eut pour mère Mathilde, fille de Judith, nièce de Guillaume le Conquérant. Judith avait épousé Waltheof, comte de Northumberland, lequel était fils du brave Siward, qui fut de son temps le bouclier de sa patrie. Simon, frère aîné de notre saint, hérita des biens et des titres de son père ; il sut, comme lui, se distinguer par son courage et son habileté dans le métier de la guerre.

Walthen prit une route bien différente ; on le vit, dès son enfance, singulièrement porté aux exercices de la religion ; il était doux, humble et modeste ; il obéissait volontiers à tous ceux qui avaient quelque autorité sur lui ; il aimait à faire du bien et montrait une prudence au-dessus de son âge ; il avait une vive horreur pour le vice opposé à la pureté. Il avait été formé à toutes ces vertus par sa pieuse mère, que le roi Henri I<sup>er</sup> maria en secondes noces à David, ce digne fils de sainte Marguerite, lequel régnait alors sur les Écossais.

Walthen suivit à la cour sa mère devenue reine ; il se lia d'une étroite amitié avec saint Aelred, et ce fut celui-ci qui le prépara à cette conversion éclatante qui édifia tout le monde. Les vertus de Walthen charmaient le roi David, son beau-père, ou plutôt son père véritable, qui aimait à converser avec lui et qui, en toutes circonstances, lui donnait des marques de son affection ; plus il était élevé au-dessus des autres, plus il se croyait obligé à la pratique de la mortification. Pour se prémunir contre l'air contagieux qu'on respire dans les cours il se revêtait des armes de Dieu et travaillait sans relâche à être parfait en toutes choses. Uniquement occupé des biens célestes et croissant tous les jours en ferveur, il semblait voler dans la carrière de toutes les vertus. Il avait coutume de se dire dans toutes ses actions : A quoi ceci me servira-t-il pour la vie éternelle ?

Tel était son amour pour la prière qu'il trouvait moyen d'y vaquer dans les circonstances mêmes où les autres ne pensent point à Dieu. Quand le roi le menait à la chasse il s'enfonçait inaperçu dans quelque épaisseur de la forêt et s'y mettait à lire ou à prier. Le roi, l'ayant surpris un jour dans cette pieuse occupation, dit à la reine : « Votre fils n'est point de notre espèce ; il n'y a rien de commun entre lui et le siècle : ou bien il s'en ira bientôt de cette vie, ou bien il renoncera au monde et entrera dans quelque religion. » La reine conservait toutes ces paroles dans son cœur, en rendait grâces à Dieu et lui recommandait son fils.

La chasteté de Walthen fut mise à l'épreuve. Une dame de la cour conçut de l'amour pour lui, et, n'osant lui faire ouvertement l'aveu de

<sup>1</sup> *Acta SS.*, et Godescard, 12 janv.



sa passion, elle tâcha de gagner insensiblement son cœur. Dans cette vue elle lui envoya un jour une bague où était un diamant d'un prix extraordinaire. Walthen la reçut comme une simple marque de civilité et la mit à son doigt, ne pensant pas même qu'il pût y avoir le moindre mal. Un des courtisans, s'en étant aperçu, dit avec une maligne joie aux autres : « Voilà que Walthen est devenu comme un d'entre nous, amoureux et galant ; la preuve en est à son doigt. » Ce qu'ayant entendu, Walthen gémit au dedans de lui-même, et, sans faire semblant de rien, sortit de l'assemblée, et, trouvant un grand feu, y jeta la bague. Dès ce jour il évita les familiarités, les entretiens et les petits cadeaux des femmes, et songea sérieusement à entrer dans un monastère.

Mais il pensait que, s'il le faisait dans le royaume de son père ou dans le comté de son frère, on aurait bientôt l'idée de l'élever à quelque dignité ecclésiastique ; il quitta donc l'Écosse et passa dans le comté d'York, où il fit profession parmi les chanoines réguliers de Saint-Augustin, à Nostel, près de Pontefract, dans le monastère de Saint-Oswald. Inconnu au monde, il y vivait dans la compagnie de Jésus crucifié et s'humiliait à proportion du rang qu'il avait eu autrefois. Si les grands de la terre étaient surpris de son humilité, les religieux marquaient encore bien plus d'étonnement de voir un homme élevé à la cour déjà si parfait dans les maximes de la croix. Ayant été ordonné prêtre on le fit sacristain, place qui lui était fort agréable, parce qu'elle le mettait à portée d'approcher souvent de l'autel. Quelque temps après on l'obligea d'accepter le priorat de Kirkham. Ce monastère, situé aussi dans le comté d'York, renfermait une communauté nombreuse.

Walthen, se voyant obligé de travailler non-seulement à sa propre sanctification, mais encore à celle des autres, redoubla de zèle pour la pratique de toutes les vertus. On admirait en lui une tendresse de dévotion singulière, qui lui faisait verser une grande abondance de larmes dans la prière et surtout dans la célébration du divin Sacrifice. Disant la messe le jour de Noël, il éprouva des transports d'amour extraordinaires et mérita que le Sau-

veur se fît voir à lui sous une forme sensible. Il tint cette faveur cachée et ne la découvrit qu'à son confesseur. Celui-ci la divulgua après la mort du saint, la raconta à un grand nombre de personnes, et confirma par un serment la vérité de ce qu'il disait.

La réputation de sainteté dont jouissait l'ordre de Cîteaux lui inspira le désir de s'y retirer ; il fut confirmé dans sa résolution par saint Aelred, son ami, alors abbé de Rieval. Il alla donc prendre l'habit dans le monastère de Wardon, au comté de Bedford. Les chanoines réguliers de Kirkham, qui l'aimaient autant qu'ils le respectaient, firent tous leurs efforts pour le retenir dans leur communauté. Simon, frère du saint, prétendant qu'il était d'une complexion trop faible pour soutenir les austérités prescrites par la règle de Cîteaux, employa le concours réuni de la puissance ecclésiastique et de la puissance civile pour le faire sortir de Wardon ; il menaça même de détruire le monastère si on l'y laissait plus longtemps. Les religieux, effrayés, l'envoyèrent à Rieval, dans le comté d'York, pour le mettre à l'abri de la persécution de son frère. Leur monastère était une filiation de celui de Rieval.

Walthen, durant son noviciat, fut éprouvé par de grandes peines intérieures, qui toutefois ne servirent qu'à son avancement spirituel. Malgré la permission que l'Église donne aux religieux de passer dans un ordre plus austère et plus parfait, il tomba dans une perplexité désolante. Il lui venait dans l'esprit tantôt qu'il aurait mieux fait de persister dans sa première vocation, tantôt que les austérités de Cîteaux surpassaient ses forces. Son corps paraissait succomber sous le poids du travail, des veilles et des jeûnes. Il ne trouvait que du dégoût dans tous ses exercices, et son âme, plongée dans l'amertume, ne pouvait goûter aucune consolation. Il était dans une sécheresse si grande que la prière semblait lui être devenue impossible ; il priaient cependant toujours, s'excitant de plus en plus à la ferveur, et, prosterné devant le Père céleste, il lui témoignait un désir ardent de le louer et de l'aimer comme ses plus fidèles serviteurs. Ses peines ne diminuaient pas pour cela ; elles ne faisaient, au contraire,

qu'augmenter; mais, à la fin, sa persévérance fut récompensée. Un jour que, selon sa coutume, il était prosterné contre terre, et que, baigné de larmes, il priait Dieu de lui faire connaître sa volonté, afin qu'il pût l'accomplir, ses ténèbres se dissipèrent tout à coup; le calme revint dans son âme; il ressentit une joie intérieure qui le transportait hors de lui-même et qui lui donnait comme un avant-goût de la céleste béatitude. Depuis ce moment le joug du Seigneur n'eut plus rien que de doux et de facile pour lui, et il disait souvent, après saint Bernard, que les mondains qui regardent comme pénibles les austérités des âmes pieuses voient à la vérité leurs croix, mais qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de l'Esprit-Saint qui les leur fait trouver légères. Ils ne connaissent pas non plus la force que l'amour divin communique à l'âme, ni la consolation que procure l'espérance d'une couronne immortelle.

Quatre ans après sa profession Walthen fut élu abbé du célèbre monastère de Melros, bâti sur la Tweed, en Écosse. Il n'accepta cette dignité que par obéissance pour ses supérieurs. La conduite qu'il tenait en corrigeant ceux qui n'observaient pas la règle était accompagnée de sévérité et de douceur, en sorte qu'il faisait aimer la correction et chérir le devoir. Quand le coupable avait fait pénitence de sa faute il ne voulait plus qu'il en fût parlé, et il disait que d'en faire mention en ce cas serait une action qui dégraderait au-dessous des démons, puisque ceux-ci oublient nos péchés dès qu'ils ont été effacés par les larmes d'un sincère repentir. Lorsqu'il était au confessionnal il témoignait à ses pénitents une compassion pleine de tendresse; il tirait des larmes de leurs yeux par celles qu'il répandait lui-même, et parlait d'une manière si touchante qu'il gagnait les pécheurs les plus endurcis. S'il tombait dans quelque faute d'inadvertance il avait aussitôt recours au sacrement de Pénitence et s'en accusait avec la plus vive compunction; souvent aussi il se faisait donner la discipline jusqu'au sang. Il employait tous les moyens propres à purifier son âme de plus en plus, afin de pouvoir paraître sans tache devant un Dieu qui est la

sainteté même et dont les yeux ne peuvent souffrir la moindre souillure. La vive compunction dont il était sans cesse pénétré n'empêchait pas qu'on ne remarquât sur son visage une certaine gaieté spirituelle qui charmait tous ceux qui le voyaient. On ne pouvait l'entendre parler des choses du ciel sans en être attendri; son ton de voix avait quelque chose de doux et d'insinuant qui allait jusqu'au cœur et le gagnait. Il ne cherchait en tout que la gloire de Dieu, et ce fut dans le dessein de multiplier le nombre de ses véritables adorateurs qu'il fonda le monastère de Kylos, en Écosse, et celui de Holm-Coltrum, dans le Cumberland.

Ses aumônes étaient extraordinaires, et il pourvoyait à la subsistance de tous les malheureux du pays situé autour de Melros. Durant une famine qui arriva en 1154 il nourrit, pendant plusieurs mois, environ quatre mille pauvres étrangers, qui étaient venus le trouver et qui s'étaient construit des cabanes auprès de son monastère. Souvent il engageait ses religieux à se retrancher la moitié du pain qu'on leur donnait pour assister ceux qui étaient dans le besoin. Deux fois il multiplia miraculeusement les provisions qui lui restaient; il lui arriva aussi de donner les troupeaux qui appartenaient à l'abbaye.

Son amour pour la pauvreté se faisait remarquer dans toutes ses actions. Lorsqu'il voyageait il portait son propre bagage avec celui de ses compagnons, et quelquefois celui de domestiques. Les affaires de sa communauté l'obligeant d'aller voir Étienne, roi d'Angleterre, il se présenta à la cour avec un paquet sur ses épaules. Simon, son frère, qui était avec le prince, fut indigné de le voir en cet état, et dit au roi: « Faut-il que cet homme, qui est mon frère et qui a l'honneur d'être parent à Votre Majesté, déshonore ainsi sa famille? — Vous vous trompez, répliqua le roi; rappelons-nous ce que c'est que la grâce de Dieu, et nous verrons qu'il fait notre gloire, ainsi que celle de notre famille. » Étienne accorda au saint tout ce qu'il lui demandait et le pria de lui donner sa bénédiction. Il marqua, après son départ, qu'il avait été singulièrement touché de sa présence, et que son exemple l'avait fortement porté à



mépriser le monde pour l'amour de Dieu.

En 1154 Walthen fut élu archevêque de Saint-André, en Écosse, mais il refusa d'accepter cette dignité, et, comme on le pressait d'acquiescer à son élection, il eut recours aux prières et aux larmes pour qu'on le laissât dans son monastère. Ses instances réitérées auprès de saint Aelred, son supérieur, qui voulait aussi qu'il se rendit, lui obtinrent à la fin ce qu'il désirait.

Il fit plusieurs guérisons par ses prières, mais il tâchait d'écarter tout ce qui pouvait rappeler l'idée de miracle. Il fut souvent favorisé de visions et d'extases. Dans une de ces visions Dieu lui montra la gloire dont les bienheureux jouissent dans le ciel, pour récompenser l'ardent désir qu'il avait de lui être réuni pour toujours. Exhortant depuis ses religieux au détachement des choses de la terre, il leur rapporta, à la troisième personne, ce qu'il lui était arrivé; mais, à la fin, il lui échappa des réflexions qui firent juger que c'était de lui-même qu'il parlait. Il ne s'en fut pas plus tôt aperçu qu'il se hâta de finir son discours, et, quand il se trouva seul, il répandit beaucoup de larmes de ce que, par inadvertance, il s'était trahi lui-même.

Dieu était continuellement l'objet de ses désirs enflammés, et ces désirs avaient encore plus de vivacité dans le temps de la consolation que dans les temps d'épreuves. Sa dernière maladie fut longue et douloureuse; mais il souffrit ses peines avec patience et avec joie. Ayant exhorté ses religieux à la charité et à l'observance de leur règle, il reçut les sacrements de l'Église; après quoi il se fit étendre sur un cilice couvert de cendre, où il expira tranquillement le 3 août 1160. Il s'opéra un grand nombre de miracles à son tombeau. Sa vie fut écrite quarante ans après, sur le témoignage de ceux qui l'avaient vu; elle est adressée au roi Guillaume d'Écosse<sup>1</sup>.

Vers l'an 1176 on trouve des légats du Pape Alexandre en divers pays : le cardinal Vivien, en Écosse et en Irlande; le cardinal Hugues de Léon, en Angleterre; le cardinal Hyacinthe, en Espagne<sup>2</sup>. Ces légats y tenaient des conciles pour régler des affaires particu-

lières, comme en Angleterre les droits respectifs des archevêques de Cantorbéry et de York.

En 1176 l'Angleterre donna même à la France un bon et savant évêque. Le 22 juillet, jour de Sainte-Madeleine, arrivèrent à Cantorbéry le doyen, le chantre et le chancelier de l'Église de Chartres, pour demander, au nom de tout le chapitre, Jean de Salisbury, qu'ils avaient élu leur évêque. Ce fut Guillaume, d'abord évêque de Chartres, puis archevêque de Sens, et enfin de Reims, qui fit faire cette élection, tant à cause du mérite personnel de Jean qu'en considération de saint Thomas de Cantorbéry, dont il avait été un des principaux confidents, compagnon de son exil et de ses souffrances. Les députés de Chartres étant donc arrivés à Cantorbéry, et ayant lu publiquement les lettres de leur chapitre, du roi de France et de l'archevêque de Sens, le chapitre de Cantorbéry, en l'absence de l'archevêque, leur remit Jean de Salisbury, affranchi de tous les engagements qu'il avait en Angleterre. Ils l'amènèrent en France; il fut sacré à Sens, par Maurice, évêque de Paris, le dimanche 8 août, et le dimanche suivant, jour de l'Assomption de Notre-Dame, il fut intronisé solennellement à Chartres, dont il tint le siège quatre ans<sup>1</sup>. Cette ambassade du roi de France, de l'archevêque, son beau-frère, et du chapitre de Chartres, pour obtenir d'un royaume étranger un homme de mérite, leur fait certainement honneur à tous.

Mais tandis que le Ciel multipliait les saints de l'Église et ramenait à leur devoir ceux mêmes des princes qui s'en étaient écartés, l'enfer travaillait aussi à renouveler sa vieille hérésie du manichéisme. L'an 1167 on en découvrit des sectaires dans la Flandre et dans la Bourgogne<sup>2</sup>. Ceux de Flandre portaient le nom de publicains ou poplicains. Deux ans auparavant, en 1165, on en avait découvert à Lombers, petite ville à deux lieues d'Albi; ils se faisaient nommer les bons hommes. Ils rejetaient l'Ancien Testament et condamnaient le mariage, ce qui est un caractère manifeste de manichéisme. Les évêques et les seigneurs du pays s'assemblèrent

<sup>1</sup> *Acta SS.*, et Godescard, 3 août. — <sup>2</sup> Mansi, t. 22, p. 146.

<sup>1</sup> *Gallia Christiana*. — <sup>2</sup> Duchesne, t. 4, p. 729. D'Acheri, t. 3, p. 644. *Hist. Vize!*

à Lombers même; les bons hommes y furent convaincus d'hérésie et condamnés. On ne sait pas s'ils finirent par se soumettre <sup>1</sup>. Il y avait aussi en Lombardie des manichéens, connus sous le nom de cathares. Ils s'étaient introduits à Milan pendant que cette ville était au pouvoir des schismatiques; ils s'y maintenaient et y faisaient du progrès, même depuis qu'elle eut été rétablie sous l'obédience du vrai Pape, et donnèrent une ample matière au zèle de saint Galdin, qui en était archevêque. Il prêchait souvent contre eux pour tirer son peuple de cette erreur insensée, et les instruisait ensuite des vérités de la foi <sup>2</sup>.

Mais où les manichéens se fortifiaient le plus c'était à Toulouse et dans les environs; on le voit par une lettre du comte Raymond V à l'abbé et au chapitre général de Cîteaux, où il dit: « Cette hérésie a gagné jusqu'aux prêtres; les églises sont abandonnées et ruinées; l'on refuse le baptême; l'Eucharistie est en abomination, la pénitence méprisée; on rejette la création de l'homme, la résurrection de la chair et tous les mystères; enfin on introduit deux principes. Personne ne songe à s'opposer à ces méchants. Pour moi je suis prêt à employer contre eux le glaive que Dieu m'a mis en main; mais je reconnais que mes forces ne sont pas suffisantes, parce que les plus nobles de mes États sont infectés de cette erreur et entraînent une très-grande multitude. J'ai donc recours à vous et vous demande votre conseil, votre secours et vos prières. Le glaive spirituel ne suffira pas, il faut y joindre le matériel, et, pour cet effet, je voudrais que le roi de France vint ici, espérant que sa présence mettrait fin à ces maux. Je lui ouvrirai les villes, je mettrai en son pouvoir les bourgs et les châteaux, je lui montrerai les hérétiques, et je l'aiderai jusqu'à répandre mon sang pour écraser les ennemis du Christ <sup>3</sup>. »

Sur cet avis le roi de France et le roi d'Angleterre, qui venaient de se réconcilier par la médiation du cardinal-légat Pierre de Saint-Chrysogone, résolurent, en 1178, d'aller en personne pour chasser ces hérétiques de la province de Toulouse; mais, quelque

temps après, ils jugèrent plus à propos de ne pas commettre leur autorité et d'envoyer des hommes savants et capables de les convertir. Ils y envoyèrent le cardinal-légat Pierre; Guérin, archevêque de Bourges; Pons, archevêque de Narbonne; Renaud, évêque de Bath, en Angleterre; Jean, évêque de Poitiers, et Henri, abbé de Clairvaux, avec plusieurs autres ecclésiastiques, pour ramener ces hérétiques, ou du moins les convaincre et les condamner, et, pour prêter main-forte aux prélats et exécuter leurs jugements, les deux rois choisirent Raymond, comte de Toulouse, le vicomte de Turenne, Raymond de Castelnau et d'autres seigneurs <sup>4</sup>.

Le légat et les autres prélats, arrivés à Toulouse, y trouvèrent que le chef des hérétiques était un nommé Pierre Moran, homme avancé en âge, qui avait deux châteaux, un dans la ville et l'autre dehors, de grandes richesses, beaucoup de parents et d'amis, et était distingué entre les plus considérables de la ville. Il se disait saint Jean l'Évangéliste, et séparait le Verbe, qui était avec Dieu au commencement, d'avec un autre principe, comme d'avec un autre dieu. Quoiqu'il fût laïque et ignorant les sectaires le regardaient comme leur docteur; ils s'assemblaient dans sa maison la nuit, et il les prêchait, revêtu d'une espèce de dalmatique. Il était tellement craint que personne n'osait lui résister, et les hérétiques étaient si insolents que, quand les prélats catholiques entrèrent à Toulouse, ils se moquaient d'eux publiquement dans les rues, les montraient au doigt et les appelaient hautement apostats, hypocrites et hérétiques; mais, quelques jours après, un des prélats ayant eu ordre de prêcher devant le peuple, les hérétiques commencèrent à se cacher, et ils résolurent entre eux que, s'ils étaient interrogés juridiquement, ils feindraient de croire tout ce que croient les catholiques.

Ensuite, par ordre du légat, l'évêque de Toulouse, quelques-uns du clergé, les consuls et d'autres catholiques jurèrent de dénoncer par écrit aux commissaires tous ceux qu'ils connaîtraient infectés de cette hérésie, sans épargner personne, et, comme la liste

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 1470. — <sup>2</sup> Acta SS., 18 avril. — <sup>3</sup> Gervais, apud Pagl, ann. 1177.

<sup>4</sup> Roger Hoveden, p. 1573. Rob. de Monte, ann. 1178, apud Baron., ann. 1178.



grossissait tous les jours, Pierre Moran s'y trouva entre les autres. Les commissaires résolurent de commencer leur procédure par lui, et le comte de Toulouse envoya des appariteurs l'appeler. Il méprisa la première citation; mais le comte, moitié par douceur, moitié par crainte, fit en sorte de l'amener. Alors un des commissaires lui dit : « Pierre, vos concitoyens vous accusent d'être tombé dans l'hérésie arienne (car plusieurs nommaient ainsi ces manichéens) et d'y entraîner les autres. » Pierre Moran, jetant un grand soupir, protesta qu'il n'en était point, et, comme on lui demanda s'il en ferait serment, il dit qu'il était homme d'honneur et qu'on devait le croire sur sa simple affirmation. Toutefois on le pressa tant qu'il promit de jurer, craignant que le refus même qu'il en ferait ne fût une conviction de cette hérésie, qui condamnait le serment. Aussitôt on apporta des reliques avec grande solennité, et, comme on chantait l'hymne du Saint-Esprit, Pierre pâlit et demeura tout interdit.

Il jura publiquement qu'il dirait la vérité sur tous les articles de foi dont on l'interrogerait. On lui demanda donc, en vertu de son serment, ce qu'il croyait touchant le Sacrement de l'autel, et il soutint que le pain consacré par le prêtre n'était point le corps de Jésus-Christ. Il fut pareillement trouvé contraire à tous les articles de la foi catholique. Alors les commissaires se levèrent et déclarèrent au comte qu'ils le condamnaient comme hérétique, et aussitôt il fut mis dans la prison publique, sous la caution de ses parents. Le bruit s'en étant répandu, les catholiques furent encouragés et reprirent le dessus dans la ville. Cependant Pierre Moran, voyant la mort présente, revint à lui et promit de se convertir. On le fit venir; il se reconnut publiquement hérétique, et promit par serment et sous caution, au comte, à la noblesse et aux principaux bourgeois, de se soumettre à tous les ordres du légat. On avertit le peuple de se trouver le lendemain à Saint-Saturnin pour voir la pénitence de Pierre.

Le concours y fut tel qu'à peine y avait-il de l'espace autour de l'autel pour donner au légat la liberté de dire la messe. Pierre entra par la grande porte de l'église au milieu de

cette foule; il marchait en simple tunique et pieds nus, frappé d'une discipline, d'un côté par l'évêque de Toulouse, de l'autre par l'abbé de Saint-Saturnin, jusqu'à ce qu'il vint aux pieds du légat sur les degrés de l'autel. Là il fit son abjuration et fut réconcilié à l'Église. Tous ses biens furent confisqués, et on lui imposa pour pénitence de quitter le pays dans quarante jours, pour aller servir les pauvres à Jérusalem pendant trois ans, au bout desquels, s'il revenait, on lui rendrait ses biens. Cependant il devait, tous les dimanches, parcourir les églises de Toulouse, nu-pieds et en simple tunique, recevant la discipline, restituer les biens de l'Église qu'il avait pris et les usures, réparer les torts qu'il avait faits aux pauvres, et abattre de fond en comble son château, où se tenaient les assemblées des hérétiques. Pierre promit le tout avec serment. Après quoi beaucoup d'hérétiques, craignant le même sort, vinrent trouver le cardinal et les autres commissaires, leur confessèrent secrètement leur erreur, en demandèrent pardon et obtinrent miséricorde<sup>1</sup>.

Henri, abbé de Clairvaux, obtint la permission de s'en retourner, à cause du chapitre général de son ordre qui approchait, mais à condition de passer dans le diocèse d'Albi, avec Renaud, évêque de Bath, et d'admonester Roger de Béders, seigneur du pays, de mettre en liberté l'évêque d'Albi, qu'il tenait prisonnier sous la garde des hérétiques, et de chasser ceux-ci de tout l'Albigeois. L'abbé de Clairvaux et l'évêque de Bath étant donc entrés dans cette province, qui était le principal refuge de l'hérésie, Roger se retira dans des lieux inaccessibles; mais l'évêque et l'abbé vinrent à un château très-fortifié, où sa femme demeurait avec un grand nombre de domestiques et de gens de guerre, et dont tous les habitants étaient partisans ou fauteurs de l'hérésie. Les deux prélats leur prêchèrent la foi, sans qu'ils osassent rien répondre, et déclarèrent Roger traître, hérétique et parjure, pour avoir violé la sûreté promise à l'évêque. Enfin ils l'excommunièrent publiquement et lui déclarèrent la

<sup>1</sup> Voir la lettre de l'abbé de Clairvaux et autres monuments, dans Baronius, ann. 1178.

guerre de la part du Pape et des deux rois de France et d'Angleterre, en présence de sa femme et de ses chevaliers.

L'évêque de Bath, accompagné du vicomte de Turenne et de Raymond de Castelnau, trouva dans l'Albigeois deux autres chefs des hérétiques, nommés Raymond de Baimiac et Bernard de Raymond, qui se plaignaient d'avoir été proscrits injustement par le comte de Toulouse et les autres seigneurs, et ils offraient de venir en présence du cardinal-légat et d'y soutenir leur créance si on leur donnait sûreté pour aller et revenir. L'évêque et les deux seigneurs le leur promirent, pour ne pas scandaliser les faibles si on refusait d'entendre ces deux prétendus docteurs. Ils vinrent donc à Toulouse. Le cardinal Pierre et l'évêque de Poitiers, tous deux légats du Pape, s'y rassemblèrent dans l'église cathédrale de Saint-Étienne, avec le comte de Toulouse et environ trois cents personnes, tant clercs que laïques.

Les légats ayant ordonné aux deux hérétiques de déclarer leur créance, ils lurent un papier où elle était écrite au long. Le légat Pierre, y ayant remarqué quelques mots qui lui étaient suspects, les invita à s'expliquer en latin. L'un d'eux, l'ayant tenté, put à peine dire deux mots de suite et demeura court, tant il était ignorant, tout docteur qu'il se faisait. Pour s'accommoder à leur ignorance il fallut traiter ces hautes questions en langue vulgaire, langue encore bien imparfaite.

Raymond et Bernard renoncèrent donc à l'erreur des deux principes et confessèrent publiquement qu'il n'y a qu'un Dieu créateur de toutes choses, ce qu'ils prouvèrent même par le Nouveau Testament. Ils confessèrent qu'un prêtre, soit bon, soit mauvais, peut consacrer l'Eucharistie, et que le pain et le vin y sont véritablement changés en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ ; que ceux qui reçoivent notre baptême, soit enfants, soit adultes, sont sauvés, et que personne ne peut être sauvé sans l'avoir reçu, niant qu'ils eussent aucun autre baptême ou imposition des mains. Ils reconnurent encore que l'usage du mariage ne nuit point au salut ; que les évêques, les prêtres, les moines, les chanoines, les ermites, les Templiers

et les Hospitaliers peuvent se sauver ; qu'il est juste de visiter avec dévotion les églises fondées en l'honneur de Dieu et des saints, d'honorer les prêtres, de leur donner les dîmes et les prémices, et de s'acquitter de ses autres devoirs de paroissien ; enfin qu'il est louable de faire des aumônes aux églises et aux pauvres. C'est qu'on les accusait de nier tous ces articles.

Après quoi on les conduisit à l'église de Saint-Jacques, où, en présence d'une multitude innombrable de peuple, on lut dans le même papier leur confession de foi écrite en langue vulgaire, et, comme elle paraissait catholique, on leur demanda encore si elle était sincère ; ils répondirent qu'ils croyaient ainsi et qu'ils n'avaient jamais rien enseigné de contraire. Alors le comte de Toulouse et plusieurs autres, tant clercs que laïques, s'élevèrent contre eux avec zèle, les accusant de mensonge. Les uns déclarèrent leur avoir ouï dire qu'il y avait deux dieux, un bon et un mauvais : un bon, qui avait fait seulement les choses invisibles, immuables et incorruptibles ; un mauvais, qui avait fait le ciel, la terre, l'homme et les autres choses visibles. D'autres soutinrent leur avoir ouï prêcher que le corps de Jésus-Christ n'est point consacré par le ministère d'un prêtre indigne ou criminel. Plusieurs attestèrent qu'ils leur avaient ouï dire que l'homme et la femme se rendant le devoir conjugal ne pouvaient être sauvés. D'autres leur soutenaient en face qu'ils avaient dit que le baptême ne sert de rien aux enfants, et plusieurs autres blasphèmes abominables.

Comme Raymond et Bernard disaient que c'étaient de faux témoins, on les pressa de confirmer par serment leur confession de foi ; mais ils le refusèrent, disant que Notre-Seigneur, dans l'Évangile, défend absolument de jurer. On leur représenta que saint Paul dit que le serment est la fin de toute dispute, et qu'il relève le serment de Dieu touchant le sacerdoce de son Fils <sup>1</sup>. On alléqua plusieurs autres passages de l'Écriture pour montrer qu'il est permis de jurer, à cause de la faiblesse de ceux que nous vou-

<sup>1</sup> Hébr., 6, 16.



lons persuader. Enfin ces ignorants hérétiques ne s'apercevaient pas qu'ils avaient eux-mêmes apposé un serment à leur confession de foi écrite en disant : « Par la vérité, qui est Dieu, nous croyons ainsi. » Ils ne savaient pas que c'est jurer que d'appeler en témoignage de nos discours la vérité et la parole de Dieu, comme fait l'Apôtre quand il dit : « Nous vous disons dans la parole de Dieu<sup>1</sup> ; » et ailleurs : « Dieu m'est témoin<sup>2</sup>. » Ce sont les réflexions du légat Pierre.

Raymond et Bernard parurent suffisamment convaincus par tant de témoins, et plusieurs autres se préparaient encore à déposer contre eux. Toutefois, pour user de miséricorde, suivant l'esprit de l'Église, le légat les exhorta à abjurer leur hérésie et à se faire absoudre de l'excommunication prononcée contre eux par le Pape, par les archevêques de Bourges et de Narbonne, l'évêque de Toulouse et le légat lui-même ; mais ils le refusèrent et demeurèrent dans leur endurcissement. C'est pourquoi les deux légats les excommunièrent de nouveau avec les cierges allumés, en présence de tout le peuple, qui était furieusement animé contre ces hérétiques, comme il le marquait par ses acclamations continuelles. C'est ce que témoigne le légat Pierre dans sa lettre adressée à tous les fidèles, où il leur enjoint d'éviter Raymond et Bernard et leurs complices, comme excommuniés et livrés à Satan, et de les chasser de leurs terres. Le comte de Toulouse et les autres seigneurs du pays promirent par serment, devant tout le peuple, de ne point favoriser les hérétiques<sup>3</sup>.

Dans cette affaire, qui aura des suites considérables, il y a surtout une chose à remarquer ; ce sont les princes séculiers, le comte de Toulouse, le roi de France et le roi d'Angleterre, qui commencent par implorer le secours de l'Église contre ces hérétiques. Et ces princes n'avaient pas tort de prendre l'alarme ; ces hérétiques ruinaient tous les fondements de la société humaine ; ils ruinaient la société domestique ou la famille en condamnant le mariage ; ils ruinaient la con-

fiance et la société publique en proscrivant le serment et en se permettant toute espèce de mensonge ; ils ruinaient toute religion et toute morale en faisant un dieu auteur du mal et en détruisant la liberté humaine ; ils ruinaient par là même tout droit de propriété. Et de fait, il y avait dès lors parmi eux des bandes armées, sous le nom de coteriaux, de Brabançons, qui de leurs châteaux forts, comme d'autant de repaires, couraient dévaster les églises et les campagnes, et contre lesquels il fallut faire la guerre dans toutes les formes<sup>4</sup>. Ceci est un point capital de l'histoire de cette époque. Les princes qui imploraient le secours de l'Église et qui lui offraient celui de leurs armes combattaient réellement pour l'existence et la conservation de la société humaine. Bien des auteurs modernes ne l'ont pas vu ; c'est qu'il y a des hommes qui ont des yeux pour ne pas voir.

Tel n'était point le Pape Alexandre. Pour remédier à ces désordres et à d'autres abus qu'avait pu introduire le schisme d'Allemagne, et que d'ailleurs l'ennemi de tout bien ne cesse de renouveler dans l'Église, ce grand Pontife convoqua un concile général, autrement les états généraux de la chrétienté. Ce concile, onzième œcuménique, se tint à Rome, dans l'église de Latran, au mois de mars 1179. Il s'y trouva trois cent deux évêques, avec un nombre proportionné d'abbés et d'autres prélats. Il y avait dans ce nombre dix-neuf évêques d'Espagne, six d'Irlande, un d'Écosse, sept d'Angleterre, cinquante-neuf de France, dix-sept d'Allemagne, dont trois de la province de Magdebourg et un de celle de Brême ; un évêque de Danemark, un de Hongrie, et huit des diocèses latins d'Orient, parmi lesquels le plus illustre était Guillaume, archevêque de Tyr. Les évêques d'Irlande avaient à leur tête saint Laurent, archevêque de Dublin. Dans le concile même le Pape sacra deux évêques anglais et deux écossais, dont l'un était venu à Rome avec un seul cheval, l'autre à pied avec un

<sup>1</sup> 1 Thessal., 4, 14. — <sup>2</sup> Rom., 1, 9. — <sup>3</sup> Voir le récit de Roger Hoveden, la lettre du légat Pierre et autres documents, dans Baronius, ann. 1178.

<sup>4</sup> *Gesta Lemovic. episcoporum*, apud Labbe, *Bibliotheca nova*, t. 2, p. 269. Pagi, ann. 1177, n. 16. Rigord, *de Gestis Philippi*. Nangius, etc., apud Pagi, ann. 1183, n. 7 et 8. — Baron., ann. 1183, n. 7.

seul compagnon. Il s'y trouva aussi un évêque irlandais qui n'avait d'autre revenu que le lait de trois vaches, et, quand elles manquaient de lait, ses diocésains lui en fournissaient trois autres. Parmi les prélats de France on distinguait Guillaume, archevêque de Reims, beau-frère du roi, et Henri, abbé. Le Pape les fit tous deux cardinaux, Guillaume, de Sainte-Sabine, et Henri, cardinal-évêque d'Albane.

Le concile eut trois sessions, la première le cinquième jour de mars, la seconde le 14, et la troisième le 19 du même mois. Le souverain Pontife était assis sur un siège élevé, avec les cardinaux, les prélats, les sénateurs et les consuls de Rome.

L'Église éternelle de Dieu, les sociétés temporelles de l'homme, c'est sur quoi le concile ou conseil général de la chrétienté avait à porter ses regards : l'Église immortelle dans son chef mortel et dans ses principaux membres ; dans son chef, dont il fallait assurer l'élection contre les dangers du schisme ; dans ses principaux membres, dont il fallait garantir la sainteté contre les séductions de la chair, du monde et de l'enfer, afin de sanctifier par eux tout le peuple fidèle ; les sociétés temporelles de l'homme, dont il fallait raffermir les bases contre les efforts de l'hérésie ou de l'anarchie ; car, au fond, ces deux choses sont la même. Pour le moment le troisième concile général de Latran y pourvut par les vingt-sept canons ou règles qui suivent.

Pour prévenir les schismes, si, dans l'élection du souverain Pontife, les cardinaux ne s'accordent pas assez pour la faire unanimement, celui-là sera reconnu Pontife romain qui aura les deux tiers des voix, et celui qui, n'en ayant que le tiers, en prendra le nom, sera privé, tant lui que ceux qui l'auront reconnu, de tout ordre sacré et excommunié, en sorte qu'on ne leur accordera que le Viatique à l'extrémité de la vie, et que, s'ils ne viennent à résipiscence, la terre les engloutira vivants, avec Dathan et Abiron. Que si quelqu'un est élu à l'office de l'apostolat par moins des deux tiers, à moins qu'il n'intervienne un plus grand accord, il ne sera point reçu, mais soumis à la même peine s'il ne

s'abstient humblement. Le tout sans préjudice des canons et des autres églises, où la plus grande et la plus saine partie doit l'emporter, attendu que, s'il s'y élève quelque difficulté, elle peut être terminée par le jugement du supérieur. Mais dans l'Église romaine quelque chose de spécial est établi, parce qu'il n'y a point de supérieur auquel on puisse avoir recours.

« Renouvelant ce qui a été fait pour notre prédécesseur d'heureuse mémoire, Innocent, nous déclarons nulles les ordinations faites par les hérésiarques Octavien et Gui de Crème, et par Jean de Strume, qui les a suivis, et nous ordonnons de plus que ceux qui ont reçu d'eux des dignités ecclésiastiques ou des bénéfices en soient privés. Nous cassons les aliénations ou usurpations par eux faites des biens ecclésiastiques. Si quelqu'un ose y contrevenir qu'il sache qu'il est soumis à l'excommunication. Quant à ceux qui, spontanément, ont fait serment de tenir le schisme, nous les déclarons suspens des ordres sacrés et des dignités. »

Personne ne sera élu évêque qu'il n'ait trente ans accomplis, qu'il ne soit né en légitime mariage et recommandable par ses mœurs et sa doctrine. Sitôt que son élection aura été confirmée et qu'il aura l'administration des biens de l'Église, les bénéfices qu'il avait pourront être conférés librement par celui auquel il appartiendra. Quant aux dignités, comme doyens, archidiaconés et autres bénéfices à charge d'âmes, personne ne pourra en être pourvu qu'il n'ait atteint l'âge de vingt-cinq ans, et il en sera privé si, dans le temps marqué par les canons, il n'est point promu aux ordres convenables, savoir le diaconat pour les archidiaconés et la prêtrise pour les autres. Les clercs qui auront fait une élection contre cette règle seront privés du droit d'élire et suspens de leurs bénéfices pendant trois ans ; l'évêque qui y aura consenti perdra le droit de conférer ces dignités.

« Puisque l'Apôtre se nourrissait, lui et les siens, du travail de ses mains, pour ôter tout prétexte aux faux apôtres et n'être point à charge aux fidèles, nous ne pouvons souffrir que quelques-uns de nos frères les évêques



obligent leurs inférieurs, par les grands frais des visites, à vendre les ornements des églises et à consumer en un moment ce qui aurait suffi pour les faire subsister longtemps. C'est pourquoi nous ordonnons que les archevêques, dans leurs visites, aient tout au plus quarante ou cinquante chevaux, les cardinaux vingt-cinq, les évêques vingt ou trente, les archidiacres sept, les doyens et les inférieurs deux. Ils ne mèneront point de chiens ou d'oiseaux pour la chasse, et se contenteront pour leur table d'être servis suffisamment et modestement. Les évêques n'imposeront ni tailles ni exactions sur leur clergé ; ils pourront seulement, en cas de besoin, lui demander un secours charitable. Quant à ce qui est dit du nombre des chevaux tolérés pour les visites, on peut l'observer dans les lieux où les facultés et les revenus de l'Église sont plus considérables ; mais, dans les lieux plus pauvres, nous voulons qu'on tienne une mesure telle que les inférieurs ne soient pas grevés par la venue des supérieurs, de peur que, sous prétexte de cette tolérance, quelques-uns qui, jusqu'à présent, avaient coutume d'employer moins de chevaux, ne se croient permis d'en avoir un plus grand nombre. »

Si un évêque ordonne un prêtre ou diacre sans lui assigner un titre certain dont il puisse subsister, il lui donnera de quoi vivre jusqu'à ce qu'il lui assigne un revenu ecclésiastique, à moins que le clerc ne puisse subsister de son patrimoine.

« Il s'est introduit en quelques quartiers une coutume bien répréhensible : c'est que des évêques et même des archidiacres prononcent sentence de suspense ou d'excommunication, sans monitions précédentes, contre ceux qu'ils pensent devoir appeler dans leurs causes. D'autres, craignant la sentence du supérieur et la discipline canonique, opposent l'appel sans aucun grief et usurpent pour la défense de l'iniquité ce que l'on sait avoir été établi pour le refuge des innocents. C'est pourquoi, afin que les prélats ne puissent grever leurs sujets sans cause, ni les sujets éluder à leur gré la correction des prélats sous prétexte d'appellation, nous ordonnons, par le présent décret,

que les prélats ne prononceront point de sentence de suspense ou d'excommunication sans monition préalable, à moins que la faute ne soit telle qu'elle emporte la peine de sa nature ; d'un autre côté, les inférieurs ne parleront point d'appel contre la discipline ecclésiastique avant l'entrée de la cause.

« Si quelqu'un se croit obligé d'appeler on lui fixera un terme convenable pour poursuivre son appel. Si, dans ce terme, il en néglige la poursuite, l'évêque usera librement alors de son autorité. Si l'appelant ne vient point poursuivre son appel il sera condamné aux dépens envers l'intimé qui se sera présenté, afin que cette crainte du moins empêche d'appeler facilement au préjudice d'autrui. » Le concile défend en particulier aux religieux d'appeler des corrections de discipline imposées par leurs supérieurs et leurs chapitres<sup>1</sup>.

Il défend, comme des abus horribles, de rien exiger pour l'intronisation des évêques ou des abbés, pour l'installation des autres ecclésiastiques ou la prise de possession des curés ; pour les sépultures, les mariages et les autres sacrements, en sorte qu'on les refuse à ceux qui n'ont pas de quoi donner. « Et il ne faut point, dit le concile, alléguer la longue coutume, qui ne rend l'abus que plus criminel. » Il défend aussi aux évêques et aux abbés d'imposer aux églises de nouveaux cens ou de s'approprier une partie de leurs revenus. Il leur défend d'établir à certain prix des doyens pour exercer leur juridiction. Défense de conférer ou de promettre les bénéfices avant qu'ils vaquent, pour ne pas donner lieu de souhaiter la mort du titulaire. Les bénéfices vacants seront conférés dans les six mois ; autrement le chapitre suppléera à la négligence de l'évêque, l'évêque à celle du chapitre, et le métropolitain à celle de l'un et de l'autre<sup>2</sup>.

Il y avait de grandes plaintes des évêques contre les nouveaux ordres militaires des Templiers et des Hospitaliers. Ils recevaient des églises de la main des laïques, et dans les leurs ils instituaient et destituaient des

<sup>1</sup> Can. 6. — <sup>2</sup> Can. 7, 15, 8.

prêtres à l'insu des évêques ; ils recevaient aux sacrements les excommuniés, les interdits, et leur donnaient la sépulture. Ils abusèrent de la permission donnée à leurs frères quêteurs de faire ouvrir une fois l'an les églises interdites et d'y faire célébrer l'office divin ; car, sous ce prétexte, plusieurs de ces quêteurs venaient exprès aux lieux interdits. Ils s'associaient des confrères en plusieurs lieux auxquels ils communiquaient leurs privilèges. Ces abus venaient moins de l'ordre des supérieurs que de l'indiscrétion des particuliers, et le concile les condamna tous non-seulement à l'égard des ordres militaires, mais de tous les autres religieux <sup>1</sup>.

Les religieux, de quelque institut qu'ils soient, ne seront point reçus pour de l'argent, sous peine pour le supérieur de privation de sa charge et pour le particulier de n'être jamais élevé aux ordres sacrés. On ne permettra point à un religieux d'avoir de pécule, si ce n'est pour l'exercice de son obédience. Celui qui sera trouvé avoir un pécule sera excommunié et privé de la sépulture commune, et on ne fera point d'oblation pour lui. L'abbé trouvé négligent sur cet article sera déposé. On ne donnera point, pour de l'argent, les prieurés ou les obédiences, et on ne changera point les prieurs conventuels sinon pour des causes graves ou pour les élever à un plus haut rang <sup>2</sup>.

On renouvelle les règlements pour la continence des clercs, et les défenses à ceux qui sont dans les ordres sacrés de se charger d'affaires temporelles, comme d'intendance des terres, de juridictions séculières, ou de la fonction d'avocat devant les juges laïques. On défend la pluralité des bénéfices, qui dès lors était venue à tel excès que quelques-uns en avaient jusqu'à six et possédaient plusieurs cures, d'où il arrivait qu'ils ne pouvaient ni résider ni faire leurs fonctions, et que plusieurs dignes ministres de l'Église manquaient de subsistance. On défend aux laïques, sous peine d'anathème, d'instituer ou de destituer des clercs dans les églises sans l'autorité de l'évêque, ou d'obliger les ecclésiastiques à comparaître en jugement

devant eux. On règle le droit des patrons, en sorte que, s'ils sont plusieurs, ils s'accordent à nommer un seul prêtre pour desservir l'église, ou que celui-là soit préféré qui aura la pluralité des suffrages ; autrement l'évêque y pourvoira, comme aussi en cas de question pour droit de patronage qui ne soit pas terminé dans les trois mois. Défense aux laïques de transférer à d'autres laïques les dîmes qu'ils possèdent au péril de leurs âmes. C'est sur ce fondement que l'on conserve aux laïques les dîmes dont on juge qu'ils étaient en possession dès le temps de ce concile et que l'on nomme dîmes inféodées <sup>1</sup>.

Les biens que les clercs ont acquis par le service de l'Église lui demeureront après leur mort, soit qu'ils en aient disposé par testament ou non. Dans la disposition des affaires communes on suivra la conclusion de la plus grande et de la plus saine partie du chapitre, nonobstant tout serment ou coutume contraire. Afin de pourvoir à l'instruction des pauvres clercs, en chaque église cathédrale il y aura un maître à qui on assignera un bénéfice suffisant et qui enseignera gratuitement ; ce que l'on rétablira dans les autres églises et dans les monastères où il y a eu autrefois quelque fonds destiné à cet effet. On n'exigera rien pour la permission d'enseigner, et on ne la refusera point à celui qui en sera capable : ce serait empêcher l'utilité de l'Église. Les contrevenants seront privés de bénéfice ecclésiastique <sup>2</sup>.

On défend, sous peine d'anathème, aux magistrats des villes d'imposer aux églises aucune charge, soit pour fournir aux fortifications ou expéditions de guerre, soit autrement, ni de diminuer la juridiction (temporelle) des évêques et des autres prélats sur leurs sujets. On permet toutefois au clergé d'accorder quelque subside volontaire pour subvenir aux nécessités publiques, quand les facultés des laïques n'y suffisent pas <sup>3</sup>.

On renouvelle la défense des tournois et l'injonction d'observer la trêve de Dieu, telle que nous l'avons expliquée en son temps. On défend d'établir de nouveaux péages ou d'autres exactions sans l'autorité des souverains.

<sup>1</sup> Can. 9. — <sup>2</sup> Can. 10.

<sup>1</sup> Can. 11, 12, 13, 14, 17. — <sup>2</sup> Can. 15, 16, 18. — <sup>3</sup> Can. 19.



C'est que chaque petit seigneur s'en donnait l'autorité. On renouvelle l'excommunication contre les usuriers, avec défense de recevoir leurs offrandes et de leur donner la sépulture chrétienne. On condamne la dureté de quelques ecclésiastiques qui ne permettaient pas aux lépreux d'avoir des églises particulières, quoiqu'ils ne fussent pas reçus dans les églises publiques. Le concile ordonne donc que, partout où les lépreux seront en assez grand nombre, vivant en commun, pour avoir une église, un cimetière et un prêtre particulier, on ne fasse point de difficulté de le leur permettre, et il les exempté de donner la dime des fruits de leurs jardins et des bestiaux qu'ils nourrissent. C'est la première constitution qu'on remarque touchant les léproseries <sup>1</sup>.

On défend aux chrétiens, sous peine d'excommunication, de porter aux Sarrasins des armes, du fer ou du bois pour la construction des galères, comme aussi d'être patrons ou pilotes de leurs bâtiments. Cette excommunication doit être souvent publiée dans les églises des villes maritimes. Les seigneurs et les consuls des villes sont exhortés à confisquer les biens des coupables, et on les déclare esclaves de ceux qui les prendront. On excommunie aussi ceux qui prennent ou dépouillent les chrétiens allant sur mer pour le commerce ou pour d'autres causes légitimes ou qui pillent ceux qui ont fait naufrage. Défense aux Juifs et aux Sarrasins d'avoir chez eux des esclaves chrétiens, sous quelque prétexte que ce soit. Les chrétiens seront reçus en témoignage contre les Juifs, comme les Juifs contre les chrétiens. Les biens des Juifs convertis leur seront conservés, et il est défendu, sous peine d'excommunication, aux seigneurs et aux magistrats, de leur en rien ôter <sup>2</sup>.

Le dernier canon du concile de Latran est conçu en ces termes : « L'Église, comme dit saint Léon, bien qu'elle rejette les exécutions sanglantes, ne laisse pas d'être aidée par les lois des princes chrétiens, et la crainte du supplice corporel fait quelquefois recourir au remède spirituel. Or les hérétiques que

l'on nomme cathares, patarins ou publicains, se sont tellement fortifiés dans la Gascogne, l'Albigeois, le territoire de Toulouse et en d'autres lieux, qu'ils ne se cachent plus, mais enseignent publiquement leurs erreurs. C'est pourquoi nous les anathématisons, eux et ceux qui leur donnent protection ou retraite, et, s'ils meurent dans ce péché, nous défendons de faire des oblations pour eux et de leur donner la sépulture entre les chrétiens.

« Quant aux Brabançons, Aragonais, Navarrais, Basques, cotereaux et triaverdins, qui ne respectent ni les églises ni les monastères, et n'épargnent ni veuves ni orphelins, ni âge ni sexe, mais pillent et désolent tout comme des païens, nous ordonnons pareillement que ceux qui les auront sondoyés, retenus ou protégés, soient dénoncés, excommuniés dans les églises les dimanches et les fêtes, et ne soient absous qu'après avoir renoncé à cette pernicieuse société. Or tous ceux qui se sont engagés à eux par quelque traité doivent savoir qu'ils sont quittes de tout hommage ou serment qu'ils pourraient leur avoir fait. Au contraire nous leur enjoignons, à eux et à tous les fidèles, pour la rémission de leurs péchés, de s'opposer courageusement à ces ravages et de défendre les chrétiens contre ces malheureux, dont nous désirons que les biens soient confisqués et qu'il soit libre aux seigneurs de réduire les personnes en servitude. Quant à ceux qui mourront vraiment pénitents en leur faisant la guerre, ils ne doivent pas douter qu'ils ne reçoivent le pardon de leurs péchés et la récompense éternelle. Nous remettons aussi à tous ceux qui prendront les armes contre eux deux années de leur pénitence, laissant à la discrétion des évêques de leur accorder, selon leur travail, une plus grande indulgence, et, en attendant, nous les prenons sous la protection de l'Église, comme ceux qui visitent le saint sépulcre. Mais ceux qui mépriseront les exhortations des évêques pour prendre les armes contre ces méchants seront excommuniés <sup>1</sup>. »

Dans ce canon le concile de Latran joint ensemble les patarins et les cotereaux ; c'était

<sup>1</sup> Can. 20, 21, 22, 25, 23. — <sup>2</sup> Can. 24 et 26.

<sup>1</sup> Can. 27.

en effet comme deux branches du même tronc. Les uns propageaient parmi le peuple les principes d'anarchie et d'impiété ; les autres les mettaient en pratique par le fer et le feu. C'était vraiment le mystère d'iniquité auquel l'enfer ne cesse de travailler, et auquel se réunissaient naturellement les bandits de toute nation.

Au concile de Latran vinrent plusieurs ecclésiastiques d'Allemagne, ordonnés par les schismatiques, espérant obtenir grâce du Pape. Il y vint principalement des clercs et des moines de l'Église d'Halberstadt, que l'évêque avait déchirée. Le Pape usa d'indulgence à leur égard parce que Géron n'avait pas été ordonné par un schismatique, mais par Hartwic, archevêque catholique de Brême. Il fut donc permis à ceux qu'il avait ordonnés non-seulement d'exercer leurs fonctions, mais de monter aux ordres supérieurs. Géron lui-même obtint la liberté d'exercer partout les fonctions épiscopales. Christian, archevêque de Mayence, et Philippe, de Cologne, ayant abjuré le schisme et quitté les palliums qu'ils avaient reçus des anti-papes, en reçurent de nouveaux du cardinal Hyacinthe. A la mort de l'archevêque Baudouin de Brême, arrivée l'année précédente (1178), on avait élu pour lui succéder le docteur Bertold, qui se présenta au Pape durant le concile ; mais son élection, ayant été examinée, fut trouvée irrégulière et cassée. Sifrid, évêque de Brandebourg et fils du marquis Albert, fut élu ensuite archevêque de Brême<sup>1</sup>.

Dans le même concile le Pape Alexandre III nomma son légat en Irlande saint Laurent, archevêque de Dublin. Ce bon archevêque avait failli être tué, quelques années auparavant, d'une manière assez étrange. Il était venu trouver à Cantorbéry le roi Henri d'Angleterre pour des affaires de son diocèse. Les moines de l'église métropolitaine, qui le vénéraient comme un saint, le prièrent de leur chanter la messe solennelle le jour suivant. Ayant acquiescé à leur demande, il passa la nuit en prières devant les reliques de saint Thomas. Le lendemain, comme il allait à l'autel, voilà qu'un homme perce la

foule, et, armé d'un énorme bâton, lui assène sur la tête un coup si terrible qu'il le renverse par terre. Le meurtrier était un fou qui, entendant dire à tout le monde que c'était un saint, s'imagina que ce serait une œuvre méritoire d'en faire un martyr, un autre saint Thomas. Les moines et les autres assistants, le croyant blessé à mort, se prosternèrent sur le visage, fondant en larmes. Le saint évêque, revenu à lui-même, demanda de l'eau, la bénit et en fit laver la plaie ; le sang s'arrêta aussitôt, et le saint prélat se trouva si bien guéri qu'il commença et acheva tranquillement sa messe. L'auteur qui rapporte ce miracle et qui en fut témoin oculaire assure qu'on remarqua, à la mort du saint, qu'il avait une fracture au crâne. Le roi voulut faire mettre à mort l'assassin ; mais Laurent intercéda pour lui et obtint sa grâce.

Arrivé à Rome pour le concile général de Latran, il exposa au Pape l'état de l'Église d'Irlande, le priant de remédier aux abus qui y régnaient et d'en maintenir les libertés. Alexandre, connaissant sa sainteté, sa prudence et son courage, non-seulement lui donna des règlements convenables, mais le nomma lui-même son légat pour les exécuter. De retour en Irlande avec l'autorité de légat apostolique, il s'en servit efficacement pour retrancher les abus. Il signala surtout son zèle contre l'incontinence des clercs ; quoiqu'il eût bien pu absoudre les coupables il les renvoyait à Rome, au Pape même, afin qu'ils sentissent plus vivement leur faute.

Cependant une grande famine affligea l'Irlande trois années entières ; la charité du bon pasteur fut encore plus grande que la famine. Tous les jours il nourrissait cinq cents pauvres du dehors, sans en compter trois cents de son diocèse, auxquels il procurait la nourriture et le vêtement. Bien des mères qui ne pouvaient plus nourrir leurs enfants les exposaient à la porte du palais de l'archevêque ou dans les lieux où il devait passer ; elles savaient qu'il avait une tendresse maternelle et qu'il ne leur manquerait pas. En effet, se souvenant de cette parole du Seigneur : « Si quelqu'un reçoit un de ces petits en mon nom, » il les recueillait tous et leur servit à tous de père nourricier. Il en plaça environ

<sup>1</sup> Arnold, *Chron. Slav.*, 1. 2, c. 28. Alb. Stad., ann. 1179.



deux cents chez les vassaux de l'archevêché, sans compter ceux qu'il nourrissait dans la ville et dans son propre palais.

A la famine vint se joindre un autre fléau, la multitude des brigands. Comme le saint archevêque allait de Dublin à Waterford, un chevalier, puis un écrivain avec sa femme et son petit enfant, se joignirent à sa compagnie, persuadés qu'il y aurait moins à craindre s'ils venaient à tomber entre les mains des malfaiteurs. En effet, comme ils traversaient une forêt, une troupe de brigands vinrent tout à coup les assaillir, en disant à l'archevêque qu'il n'avait rien à craindre pourvu qu'il leur livrât le soldat du roi. Il répondit qu'il aimait mieux mourir que de ne pas le défendre, et il lui fit un rempart de son corps. Le soldat eut la vie sauve, mais l'écrivain fut tué et tous les ecclésiastiques dépouillés. Arrivé dans la ville la plus proche, l'archevêque fit avertir les larrons qu'ils eussent à cesser leur brigandage et à en faire pénitence, sans quoi il les excommunierait avec tous les prêtres. Comme ils s'y refusèrent il les excommunia effectivement; eux, ayant appris comment la chose s'était faite, se dirent les uns aux autres : « Excommunications nous-mêmes l'archevêque ! » Ils prirent les boyaux d'un bœuf qu'ils avaient volé et s'en firent des étoles, des tisons enflammés en guise de cierges, hurlèrent dans un livre pour se moquer des anathèmes de l'Eglise, et puis éteignirent leurs tisons dans l'eau; mais dès le lendemain l'un d'eux mourut de froid, quoiqu'il eût quatre vêtements sur le corps et que le froid fût très-supportable. Le chef de la bande périt le troisième jour, et successivement tous les autres dans l'année. Quant à la femme et à l'enfant de l'écrivain qui avait été tué, le saint archevêque fournit à la veuve de quoi subsister et adopta son enfant.

Il s'était élevé un grand différend entre Henri II, roi d'Angleterre, et Déronog, le plus puissant roi d'Irlande. Laurent fit un voyage en Angleterre dans l'espérance de parvenir à les réconcilier; mais Henri ne voulut point y entendre, défendit même de laisser retourner le saint prélat en Irlande et s'embarqua pour la Normandie. Laurent se retira

dans le monastère d'Abingdon, où il passa trois semaines. Ensuite, pressé par le désir de procurer la paix, il partit pour la France, afin de faire de nouvelles tentatives auprès du roi d'Angleterre. Henri persistait toujours dans son refus. Il se lassa cependant, et le saint archevêque obtint tout ce qu'il demandait; le roi s'en rapporta même à lui sur les conditions.

Au milieu de ces négociations charitables pour la paix publique le saint tomba malade et la fièvre l'obligea de s'arrêter en route. Il se retira dans le monastère des chanoines réguliers de la ville d'Eu, qui est à l'entrée de la Normandie. L'archevêque dit en entrant : « C'est ici le lieu de mon repos pour toujours; j'y demeurerai, parce que je l'ai choisi. » Il se confessa à l'abbé, qu'il pria même de le recevoir au nombre de ses religieux, qui lui administra l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Quelqu'un lui ayant proposé de faire son testament il répondit : « De quoi me parlez-vous ? Je remercie Dieu de n'avoir pas un sou dans le monde dont je puisse disposer. » Il mourut le 14 novembre 1181 et fut enterré dans l'église de l'abbaye. Thibaud, archevêque de Rouen, et trois autres commissaires firent, par ordre du Pape Honorius III, une information juridique sur plusieurs miracles opérés par l'intercession du saint archevêque de Dublin et envoyèrent leur procès-verbal à Rome. Honorius canonisa le serviteur de Dieu en 1226, et il parle dans sa bulle de sept morts ressuscités. La vie du saint fut écrite en très-bon style par un religieux du monastère d'Eu, sur les Mémoires des témoins oculaires et sur ce qu'il avait vu lui-même<sup>1</sup>.

Un autre saint évêque avait terminé sa carrière trois ans auparavant, saint Anthelme, évêque de Bellai, autrefois prieur de la grande Chartreuse. Depuis son épiscopat il ajouta plutôt à ses austérités corporelles qu'il n'en diminua. Il faisait l'office divin non dans sa chapelle, mais dans la cathédrale, avec les chanoines, pour s'en acquitter avec plus de dignité. Il eut un grand soin de purifier son clergé, et, après les exhortations

<sup>1</sup> Apud Surium, 14 novembre, et la bulle de sa canonisation : *Bullarium Rom.*, t. 1, p. 96.

charitables, il déposa six ou sept prêtres concubinaires. Il n'avait pas moins de zèle pour le bien de son peuple. Par la négligence du comte Humbert de Savoie les malfaiteurs se multipliaient non-seulement dans le diocèse de Bellai, mais dans la Savoie entière ; ils vexaient sans crainte les clercs, les veuves, les orphelins et les pauvres. Seul Anthelme entreprit de réprimer leurs brigandages, ce que n'avait osé tenter aucun des évêques. Il menaça d'abord les coupables et puis les frappa de l'excommunication. Ils avaient beau le menacer à leur tour, lui qui ne demandait pas mieux que d'endurer le martyre pour la justice ; ils étaient réduits finalement à se soumettre malgré qu'ils en eussent et à faire pénitence. On en vit une preuve dans le comte même de Savoie.

Ce prince ayant fait emprisonner injustement un prêtre du diocèse de Bellai, le saint évêque le redemanda, et, sur son refus, il excommunia le prévôt qui l'avait fait arrêter. Il fit ensuite sortir le prêtre de prison par le moyen de l'évêque de Saint-Jean de Maurienne. Les gens du prévôt tuèrent ce prêtre, et saint Anthelme, qui avait d'ailleurs quelque différend avec le comte Humbert touchant les droits de son Église, le menaça de l'excommunier s'il ne se désistait de ses injustes entreprises et s'il ne faisait faire satisfaction pour le meurtre du prêtre. Le comte, en colère, le menaça de son côté. L'évêque réitéra ses admonitions ; le comte s'en moqua, disant qu'il avait un privilège du Pape pour ne pouvoir être excommunié. L'évêque excommunia le prince en sa présence même. Le prince, furieux, le menace de tous les maux ; les courtisans ajoutent qu'il mérite d'être puni sur-le-champ. L'évêque, plus intrépide que jamais, excommunie une seconde fois le prince, le livre à Satan et le frappe d'anathème. Tous les assistants tremblaient pour l'évêque, qui ne tremblait pas. Le comte se plaignit au Pape Alexandre de l'infraction de son privilège ; le Pape manda au bienheureux Anthelme, par saint Pierre, archevêque de Tarantaise, et un autre évêque, de lever cette excommunication comme ayant été faite légèrement. Il leur donna en même temps commission

d'absoudre le comte si le saint, dont il connaissait la fermeté, refusait de le faire. Les évêques pressèrent Anthelme d'obéir au souverain Pontife et d'apaiser le prince ; mais il répondit : « Celui qui a été lié justement ne doit pas être délié qu'il n'ait satisfait par la pénitence à celui qu'il a offensé. Saint Pierre lui-même n'a pas reçu le pouvoir de lier ou de délier ce qui ne doit pas l'être. Soyez donc assurés que je ne me relâcherai point de la sentence que j'ai prononcée justement, à moins qu'il ne satisfasse pour son offense. » Les deux prélats se retirèrent sans oser passer outre ; mais le Pape, l'ayant appris, donna lui-même l'absolution au comte et le fit savoir à Anthelme.

Il en fut touché au point qu'il quitta son évêché et se retira dans sa cellule de la chartreuse, pour ne plus penser qu'à servir Dieu dans le silence. Tout le pays fut alarmé de sa retraite, et on députa au Pape, qui le contraignit de revenir à son Église. Cependant le comte, quoique absous par le Pape, n'osait se croire véritablement absous ni se présenter jusqu'à ce que, s'étant humilié devant le saint évêque et ayant promis de satisfaire à la pénitence qu'il lui ordonna, il eût reçu de lui l'absolution. Anthelme, qui l'avait toujours beaucoup aimé, même dans le moment qu'il le séparait de l'Église, l'exhorta depuis avec plus d'affection et de familiarité à faire le bien ; mais, le voyant retomber dans sa négligence, manquer à ses promesses, et, au lieu de réprimer les désordres, en laisser commettre de plus grands encore, il lui fit de sévères reproches. Le comte le prit en haine et disait souvent que nul homme sous le ciel ne lui était aussi odieux. Il lui faisait de grandes menaces, mais le respectait malgré lui, à cause de sa sainteté. Si un autre lui avait fait du mal il en eût été bien aise. Un jour que l'évêque le somma d'accomplir ses promesses et de réparer ses torts : « Je suis prêt à vous répondre devant un tribunal séculier, » répondit le comte. L'évêque répliqua : « Vous me citez devant un tribunal de la terre, et moi je vous cite devant le tribunal du ciel, au dernier jour, devant le juste Juge, qui est Dieu ! »



Anthelme s'était acquis par sa vertu une autorité merveilleuse ; tout l'ordre des Chartreux le regardait comme son supérieur général, et tous les prieurs étaient sous sa dépendance ; aussi veillait-il avec un grand zèle pour y prévenir le moindre relâchement. Quand il se trouvait dans des conciles ou dans des assemblées, pour affaires temporelles, il n'y avait ni évêque ni autre, de quelque rang qu'il fût, qui ne lui cédât ; la cour de Rome elle-même le respectait. Aussi ne craignait-il point de reprendre, en qui que ce fût, ce qui était répréhensible, et, comme on voyait que ses corrections n'avaient pour principe que la charité, la plupart les recevaient de bon cœur. Quant aux pécheurs qui venaient à pénitence, il était plein de miséricorde et mêlait ses larmes avec les leurs. Sa compassion pour les pauvres ne pouvait être plus grande ; il n'avait rien qui ne fût à eux ; ne se réservant que ce qu'il fallait pour sa subsistance, il leur distribuait tout le reste. Sa prédilection était pour deux communautés très-pauvres de son diocèse, l'une de veuves et de vierges, l'autre de lépreux. L'année de sa mort fut une année de famine, où il régla de bonne heure tout ce qu'il ferait d'aumônes chaque jour jusqu'au 26 juin, qui fut celui-là même où il passa de la terre au ciel.

Dans sa dernière maladie, comme on l'exhortait à pardonner au comte de Savoie, il répondit : « Je n'en ferai rien, à moins qu'il ne se désiste de son injuste prétention, qu'il ne promette de ne jamais rien demander à cette Église et ne se reconnaisse coupable de la mort de ce prêtre. » Personne n'osait rapporter ce discours au comte, qui était dans le même lieu ; il n'y eut que deux Chartreux, autrefois grands seigneurs dans le monde, qui s'en chargèrent. Le comte Humbert, touché de Dieu, fondit en larmes, vint trouver le saint homme, reconnut sa faute, renonça à sa prétention et demanda pardon. L'homme de Dieu lui imposa les mains, et, le bénissant, il dit : « Que le Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, vous accorde l'abondance de sa bénédiction et de sa grâce, qu'il vous fasse croître et multiplier, vous et votre fils. » Comme le comte n'avait

qu'une fille, les assistants crurent que le saint vieillard se méprenait et voulurent lui faire dire votre fille ; mais il répéta jusqu'à trois fois, avec insistance, vous et votre fils. L'événement justifia la prophétie du pontife mourant ; le comte eut dans l'année un fils, de qui descend la maison de Savoie. Saint Anthelme mourut le 26 juin 1178, âgé de plus de soixante-dix ans, et dans la quinzième année de son épiscopat. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort <sup>1</sup>.

Le roi de France, Louis le Jeune, devenu paralytique à son retour d'Angleterre, mourut à Paris, le 18 septembre 1180, âgé de soixante ans, dont il avait régné quarante-trois depuis la mort de son père. Il mourut méritant l'éloge qui lui est donné par un de ses contemporains, Guillaume de Neubrige, d'avoir été un homme d'une dévotion fervente envers Dieu et d'une extrême douceur pour ses sujets, plein de vénération pour les ordres sacrés, mais plus simple qu'il n'aurait convenu à un prince ; car, se fiant plus qu'il n'aurait dû aux conseils des grands seigneurs, qui ne se souciaient point de ce qui est honnête ou équitable, il imprima plus d'une tache grave à son caractère louable <sup>2</sup>.

Ce prince avait peu de ce que l'on admire, mais beaucoup de ce que l'on aime. Sa piété était celle d'un religieux ; il observait trois carêmes, celui de Saint-Martin, celui de l'Avent et le grand carême devant Pâques ; il faisait de plus une abstinence particulière tous les vendredis. C'est ce qu'on voit par une lettre que lui écrivit, en 1164, le Pape Alexandre <sup>3</sup>. Louis VII fut enterré dans le monastère cistercien de Barbeaux, près Melun, qu'il avait fondé en 1147. Son fils unique, Philippe-Auguste, âgé de quinze ans, régna à sa place.

La même année 1180, le 25 octobre, mourut le docte Jean de Salisbury, évêque de Chartres, ami, disciple et confident de saint Thomas de Cantorbéry, dont il a écrit entre autres la vie. Jean eut pour successeur dans le siège de Chartres son ami particulier,

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 26 juin. — <sup>2</sup> Guill. Neubrig., l. 3. — <sup>3</sup> *Alex., epist.* 53. Labbe, t. 10, p. 1326.

Pierre de Celle, qui n'était ni moins pieux ni moins savant<sup>1</sup>.

La même année vit encore mourir l'empereur Manuel de Constantinople. Quelque temps auparavant il avait eu une contestation avec le patriarche Théodose et d'autres évêques au sujet d'un anathème contre le dieu de Mahomet qui se trouvait dans le catéchisme des Grecs. L'empereur désapprouvait cet anathème et apportait des raisons pour l'abolir ; le patriarche et les évêques furent d'un avis différent. L'empereur, déjà malade, se plaignit de leur résistance et les menaça d'assembler un plus grand concile, et même de faire examiner cette question par le Pape. Enfin, après trois mois de contestations, on convint de part et d'autre que l'on effacerait des catéchismes l'anathème au dieu de Mahomet et que l'on mettrait seulement : « Anathème à Mahomet et à toute sa doctrine et à sa secte<sup>2</sup>. »

Le patriarche Théodose, voyant l'empereur dangereusement malade, lui conseillait, pendant qu'il était encore temps et qu'il avait l'esprit sain, de donner ordre aux affaires de l'empire et de chercher un homme capable de conduire son fils Alexis, qu'il laissait en bas âge ; mais l'empereur lui répondit qu'il était assuré de ne pas mourir de cette maladie et de vivre encore quatorze ans. C'est qu'il croyait à des astrologues qui lui promettaient une prompte guérison et de grandes conquêtes. Toutefois, la maladie augmentant toujours, il vit enfin s'évanouir ses espérances, et alors, par le conseil du patriarche, il signa un édit contre l'astrologie. Ensuite, s'étant lui-même tâté le pouls, il se frappa la cuisse en jetant un grand soupir et demanda subitement l'habit monastique. Dans cette surprise on en prit un tel qu'on put le trouver, et on l'en revêtit par-dessus ses habits ordinaires, quoiqu'il se trouvât trop court et peu convenable.

L'empereur Manuel mourut ainsi le 24 septembre 1180, après trente-sept ans et demi de règne. Son fils, Alexis Comnène, qu'il avait fiancé avec Agnès de France, fille du roi Louis le Jeune, lui succéda, âgé d'environ treize ans, sous la conduite de sa mère Marie,

filles de Raymond, prince d'Antioche, laquelle était gouvernée elle-même par Alexis Comnène, protovestiaire ou grand-maître de la garde-robe, cousin du défunt empereur<sup>1</sup>.

Guillaume, archevêque de Tyr, revenant du concile de Latran, passa l'hiver à Constantinople et n'en partit que le mercredi de Pâques, 23 avril de cette année 1180. Il loue extrêmement la magnificence de l'empereur Manuel, particulièrement ses aumônes, et dit que son âme est allée au ciel et que sa mémoire est en bénédiction<sup>2</sup> ; ce qui montre que ce prélat, tout latin qu'il était, le tenait pour catholique. Aussi avons-nous vu que l'empereur Manuel entretenait commerce avec le Pape Alexandre comme un fils avec son père, et on ne peut dire que, de son temps, le schisme des Grecs fût encore formé.

Encore la même année 1180 mourut Amauri, patriarche latin de Jérusalem, qui, à cause de sa simplicité, avait été peu utile à son Église. Son successeur fut Héraclius, auparavant archevêque de Césarée, homme de si mauvais exemple qu'il entretenait publiquement une femme que le peuple nommait la patriarchesse lorsqu'il la voyait passer dans les rues magnifiquement parée. A l'élection de cet indigne prélat on disait tout haut : « La croix sera perdue sous le patriarche Héraclius comme elle a été recouvrée sous l'empereur Héraclius ; » ce qui fut confirmé par l'événement. Il tint le siège de Jérusalem onze ans.

Les affaires de ce royaume dépérissaient à vue d'œil par l'accroissement de la puissance de Saladin, fils d'Aïoub, qui, après s'être rendu maître de l'Égypte, s'étendait dans la Syrie, avait pris Damas, et menaçait tout le reste de la succession de Noureddin, fils de Zengui. Ainsi les forces des infidèles étaient réunies, au lieu que, quatre-vingts ans auparavant, quand les Francs entrèrent dans le pays, elles étaient divisées entre un grand nombre de seigneurs. Les Francs étaient d'ailleurs affaiblis eux-mêmes par l'extrême corruption de leurs mœurs et leur incapacité dans la guerre et les exercices militaires. C'est ainsi qu'en parle Guillaume de Tyr, qui prévoyait avec douleur la ruine prochaine de

<sup>1</sup> *Gallia Christiana*. — <sup>2</sup> Nicétas, l. 7, p. 142.

<sup>1</sup> Nicétas, l. 7. — <sup>2</sup> Guill. de Tyr, l. 22, n. 4 et 5.



cet État <sup>1</sup>. On en donna la régence, pendant le bas âge du roi Baudouin IV, à Raymond III, comte de Tripoli, descendu de Raymond, comte de Toulouse et parent du jeune roi, et on résolut de s'opposer avec toutes les forces du royaume aux progrès de Saladin. En effet, ce prince étant venu attaquer Ascalon en 1177, le roi Baudouin marcha contre lui, et il y eut une grande bataille où Saladin fut entièrement défait; mais, peu de temps après, le comte de Tripoli, qui assiégeait Harenc, c'est-à-dire Harem, château dépendant d'Alep, leva le siège lorsque la place était prête à se rendre, et il le fit pour de l'argent qu'il reçut du jeune sultan Saleh Ismaël; ce qui confirma l'opinion que l'on avait que le comte s'entendait avec les Sarrasins, chez lesquels il avait été longtemps captif, et même avec Saladin <sup>2</sup>.

L'année suivante (1178) le roi Baudouin entreprit de bâtir un château sur le bord du Jourdain, au lieu nommé le Gué de Jacob, pour s'opposer aux courses des voleurs arabes et des garnisons des places voisines. Ce lieu était ainsi nommé parce que l'on croyait que c'était l'endroit où Jacob, revenant de Mésopotamie, avait passé le Jourdain; on le nommait aussi la maison de Jacob. La forteresse étant bâtie, le roi en donna la garde aux Templiers; mais, comme ce prince croyait surprendre les ennemis, ils le surprirent lui-même dans des rochers. Le combat fut rude, plusieurs hommes de marque y furent tués, et on eut bien de la peine à sauver le roi. Cependant Saladin assiégea la nouvelle forteresse, et durant le siège il vint avec une partie de son armée vers Sidon, où il y eut encore un rude combat <sup>3</sup>. Les croisés y furent battus et plusieurs pris, entre autres Odon de Saint-Aman, maître des Templiers, homme méchant, superbe et arrogant, qui n'avait ni crainte de Dieu, ni égard pour les hommes, tant cet ordre avait déjà dégénéré. Cette perte arriva le 10 avril 1179. Ensuite Saladin prit la forteresse du Gué de Jacob et la détruisit <sup>4</sup>.

Le Pape Alexandre, ayant appris ces tristes nouvelles, écrivit, le 16 janvier 1181, deux lettres, l'une à tous les princes et à tous

les fidèles, l'autre à tous les prélats. Il y représente, avec une profonde douleur, l'extrême danger où se trouve le royaume de Jérusalem, dont le roi Baudouin, affligé d'une lèpre toujours croissante, est peu en état d'agir, et où l'on manque à la fois et d'hommes braves et d'hommes de bon conseil. Il exhorte donc à marcher au secours, disant que ce n'est pas être chrétien que de n'être pas touché des malheurs de la Terre-Sainte. Il adresse, entre autres, ces paroles aux rois et aux peuples de l'Europe : « Pourvoyez de tous vos efforts à ce que la chrétienté ne succombe point devant la gentilité; car il vaut mieux prévenir à temps un malheur à venir que d'y porter remède quand il est venu. » Ces paroles du chef de l'Église sont remarquables; on y voit la lutte dans toute sa grandeur : la chrétienté d'un côté, la gentilité de l'autre, et le champ de bataille dans la Palestine. Le Pape promet à ceux qui feront le voyage l'indulgence accordée par Urbain II et Eugène III, et met sous la protection de l'Église leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Il leur permet pour emprunter l'argent nécessaire à ce voyage, d'engager leurs héritages aux ecclésiastiques ou à d'autres, au refus des parents et des seigneurs féodaux. La lettre aux prélats est pour leur enjoindre de prêcher la croisade et de faire tenir partout la lettre précédente <sup>1</sup>. Les porteurs de ces lettres étaient des Templiers et des Hospitaliers, qui les présentèrent aux deux rois Philippe de France et Henri d'Angleterre, dans une conférence qu'ils eurent en Normandie le 27 avril 1181. Les deux rois furent extrêmement touchés de la désolation de la Terre-Sainte et promirent d'y envoyer un prompt secours <sup>2</sup>.

Le Pape Alexandre III ne vit pas les résultats de ses efforts; il mourut le 30 août de cette même année 1181, après avoir tenu le Saint-Siège près de vingt-deux ans; Pontife si accompli que Voltaire lui-même n'a pu s'empêcher d'écrire, à la tête d'un chapitre de son histoire : *Belle conduite du Pape Alexandre III, vainqueur de l'empereur par la politique et bienfaiteur du genre humain* <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Guill. de Tyr., l. 21, n. 6, 7, 5. — <sup>2</sup> Id. — <sup>3</sup> Id., n. 20, 23, 25. Vie manuscrite de Saladin. — <sup>4</sup> Guill. de Tyr., l. 21, n. 26-29.

<sup>1</sup> Alex. III, *epist.* 59 et 60. — <sup>2</sup> Roger Hoved., p. 611. — <sup>3</sup> *Essai sur l'Hist. générale*, c. 44.

## LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

DE LA MORT DU PAPE ALEXANDRE III (1181) A L'AVÈNEMENT DU PAPE INNOCENT III (1198).

**Caractère et mouvement général des différents peuples de l'univers à la fin du douzième siècle.**

Le voyageur qui navigue sur l'Océan ne s'étonne pas d'y rencontrer des vents et des tempêtes; il s'étonnerait, au contraire, s'il n'y en rencontrait point; les vents lui sont même nécessaires pour faire sa route. Les tempêtes qui remuent l'Océan jusque dans ses abîmes sont utiles, nécessaires peut-être, pour en empêcher la corruption et pour entretenir la salubrité de l'atmosphère; l'homme y apprend à déployer toutes les ressources de son intelligence et de sa force pour échapper au naufrage; il y apprend surtout à reconnaître par expérience que l'intelligence et la force de l'homme sont bien vite à bout, et qu'il n'y a de salut que dans la protection de Celui qui commande aux vents et à la mer.

Le chrétien y voit de près, avec le Psalmiste, combien le Seigneur est grand, admirable, dans ces prodigieux élancements de la mer, dans ces voix mugissantes des flots, dans les hauteurs et les profondeurs de l'Océan soulevé <sup>1</sup>. Coup sur coup le navire monte jusqu'aux cieux, descend jusqu'aux abîmes; le pilote et les nautoniers chancelent comme des hommes ivres; toute leur sagesse est engloutie, leur âme se consume d'angoisse <sup>2</sup>. Au plus fort de la tourmente le chrétien, résigné entre les mains de Celui qui a compté tous les cheveux de notre tête, de Celui qui a dit à l'Océan : « Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas au delà; c'est ici que tu bri-

seras l'orgueil de tes flots <sup>1</sup>; » le chrétien, au plus fort de la tourmente, fait tranquillement et courageusement ce qui est à faire; son corps travaille, son âme prie, et plus d'une fois il se trouve que c'est la tempête même qui l'a sauvé du naufrage et conduit au port.

Embarqué dans le vaisseau de l'Église, sur la mer orageuse de ce monde, pour arriver au port de l'éternité bienheureuse, le chrétien ne s'étonne pas de rencontrer sur sa route des vents, des tempêtes, des monstres marins; les vents déchainés des passions humaines, les tempêtes suscitées par l'enfer; des schismes, des hérésies, des scandales, des guerres, des révolutions qui agitent et brisent les nations comme les flots de la mer et remuent le genre humain jusque dans ses abîmes. Il sait que tout cela est utile, nécessaire même, pour éprouver les individus et les nations, pour glorifier Dieu et son Église.

Sans les siècles de persécution de l'empire des Romains et de l'empire des Perses contre l'Église naissante le monde eût-il jamais vu cette multitude innombrable de martyrs, glorifiant Dieu et son Église par le témoignage de leur sang? le monde eût-il jamais pu croire que l'Église naissante, l'Église dans sa faiblesse, était plus forte que les deux plus forts empires de la terre? Sans les terribles invasions des Barbares au nord et au midi, au midi et au nord, qui ont brisé, mis en pièces et l'empire des Perses, et l'empire

<sup>1</sup> Psaume 92. — <sup>2</sup> Psaume 106.

<sup>1</sup> Job.



des Romains, le monde se fût-il imaginé jamais que l'Église non-seulement ne succomberait point à ce déluge de Barbares, mais qu'elle en ferait ses plus fidèles enfants, qu'elle en ferait un monde nouveau, plus humain, plus éclairé et en même temps plus durable que l'ancien ? Parmi les empereurs chrétiens, si tous avaient été des Théodose et des Charlemagne, si l'Église n'avait pas été attaquée plus d'une fois, dans sa liberté et son indépendance, et par les empereurs de Constantinople, et par les empereurs de Germanie, le monde n'eût-il pas eu lieu de penser que l'Église ne se soutenait que par l'autorité des princes ? Le monde aurait-il pu se convaincre par l'expérience, que l'Église, plus puissante à elle seule que les peuples et les rois, était également la mère, la règle souveraine, la conseillère fidèle et le plus ferme appui des uns et des autres ? Si, dans le cours des siècles, des hérésies de toute espèce n'étaient venues attaquer l'Église et sur l'ensemble des vérités qu'elle enseigne, et sur chacune de ces vérités, le monde n'eût-il pas dit que la doctrine chrétienne, reçue de confiance, ne pouvait soutenir l'examen de la raison humaine ? eût-il jamais soupçonné que plus elle est attaquée et contredite, plus elle se montre glorieuse et forte ? Si les schismes et les divisions, fomentés bien souvent par la puissance séculière, n'avaient fait tant d'effort pour déchirer l'unité de l'Église, principalement dans l'unité de son chef, le monde n'eût-il pas pu croire que l'unité de l'Église n'est qu'une unité purement politique et humaine, et non pas une unité vivante et divine, de laquelle tout ce qui se détache languit et meurt ? Si la corruption originelle de l'homme ne s'était fait sentir bien des fois, dans l'Église même, par le relâchement des mœurs, par des abus et des scandales, le monde eût-il pu soupçonner à l'Église la vertu surhumaine de se servir à elle-même de remède et de tirer de ses plaies mêmes une vie nouvelle ? Voilà comment le chrétien envisage l'histoire de l'Église et l'histoire du monde.

Vers la fin du douzième siècle, il se commença parmi les peuples du fond de l'Asie une grande révolution dont les suites ont

subsisté jusqu'au dix-neuvième, révolution qui dès lors servit au catholicisme pour pénétrer parmi les Tartares, les Mogols, les Chinois et les Hindous ; révolution qui, de nos jours, vers le milieu du dix-neuvième siècle, semble en appeler une autre pour faire entrer tous ces peuples dans l'orbite de la chrétienté européenne et les amener insensiblement à l'unité de l'Église catholique.

Les Tartares et les Mogols ou Mongols, suivant leur tradition, descendent de Tatar et de Mogol, fils de Turk, fils de Japhet, fils de Noé. Souvent ils donnent à Japhet le nom d'Aboul-Turk, ou père de Turk, et à Turk le nom de Japhet Oglan, ou fils de Japhet. Aussi les Mogols et les Tartares sont-ils souvent désignés par les historiens orientaux sous le nom commun d'Atrak, pluriel de Turk.

C'est à Japhet que les Mogols et les Tartares rapportent leur législation primitive. Ces deux grandes nations sont divisées en plusieurs tribus ; leur rois s'appellent ordinairement khan ou kakhan. Le chef ou le suzerain de ces rois était le grand-khan. Parmi les tribus de ces peuples quelques-unes étaient nomades, les autres sédentaires ; vers la fin du douzième siècle il y avait des tribus chrétiennes <sup>1</sup>. A cette époque même le grand-khan des Tartares et des Mogols était Avenk ou Ung-Khan, prince chrétien de la tribu de Kerit. Abulfarage, auteur chrétien de l'époque et qui mourut primat des chrétiens jacobites d'Orient, l'appelle *Malek Johanna*, le roi Jean, dans son *Histoire universelle*. C'est celui que nos historiens et nos voyageurs ont appelé le prêtre Jean, parce qu'il était en effet prêtre. Il eut pour gendre le fameux Ginguiskhan, nommé d'abord Temoudjin.

Ginguiskhan naquit l'an 1163 de l'ère chrétienne. A l'âge de treize ans il perdit son père, qui était chef ou khan d'une tribu mogole. Temoudjin succédait à son père ; mais les chefs de tribus et de familles qui étaient dans la dépendance de ce jeune khan imaginèrent qu'il serait facile de l'écarter ou même de le supplanter. Il n'hésita pas à conduire lui-même trente mille hommes contre les rebelles. L'avantage ayant été indécis dans

<sup>1</sup> D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, art. *Turck*.

une première action, Temoudjin revint à la charge et remporta une victoire complète.

Après le combat il prodigua les récompenses aux officiers et aux soldats, leur distribua les prisonniers qu'ils emmenèrent en esclavage, ne se réservant que les principaux rebelles, qu'il fit plonger la tête la première dans soixante-dix chaudières bouillantes. Voilà ce que disent quelques historiens. Suivant d'autres Temoudjin s'était réfugié chez Ung-Khan, prince chrétien des Kérites et grand-khan des Tartares, dont il épousa une fille et chez lequel il resta jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce ne fut qu'après cela qu'il remporta cette grande victoire et exerça cette terrible vengeance contre les rebelles. Plus tard le gendre et le beau-père se brouillèrent; une grande bataille eut lieu l'an 1202. Temoudjin remporta la victoire; Ung-Khan, son beau-père, perdit quarante mille hommes et fut lui-même tué dans la fuite. Une ligue plus formidable se forma contre le vainqueur, qui la défit dans une bataille non moins sanglante. Il fut alors proclamé grand-khan et reçut le nom de Ginguiskhan ou roi des rois, et publia un code de lois civiles et militaires dont les Mogols font remonter l'origine à Japhet. Il y fut ordonné de croire qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui seul donne la vie et la mort, les biens et la pauvreté, qui accorde et refuse tout ce qui lui plaît, et qui a sur toutes choses un pouvoir absolu. Ginguiskhan avait alors une quarantaine d'années et faisait habituellement sa résidence à Caracoroum, capitale de la tribu des Kérites. Il accueillait tellement les hommes de toutes les religions qu'on ne sait point au juste laquelle il professait lui-même. Il voulait que chacun eût la liberté de professer celle qu'il lui plairait davantage, pourvu qu'on crût qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Parmi ses enfants et les princes de sa famille il y en avait de chrétiens, de juifs et de mahométans <sup>1</sup>.

La vie entière de Ginguiskhan fut une suite non interrompue de guerres, de batailles, de victoires et de conquêtes. Il subjuga succes-

sivement les divers peuples et royaumes des Mogols et des Tartares. En 1209 il franchit la grande muraille de la Chine; la capitale, nommée alors Khan-Balec ou Yen-King, aujourd'hui Péking, fut prise d'assaut en 1215, sacagée, et l'incendie dura un mois. La Corée fut rendue tributaire.

En 1218 Ginguiskhan, à la tête d'une armée de sept cent mille hommes, marche contre le sultan de Kharisme; cent soixante mille Kharismiens sont tués à la première bataille. Sans parler d'un grand nombre d'autres villes qui éprouvèrent le même sort, la fameuse Samarcande, capitale de la grande Boukharie, est emportée d'assaut, livrée au pillage et aux flammes, ses habitants massacrés et le reste condamné à l'esclavage.

En 1231 les habitants de Balkh offrirent de se rendre; mais le conquérant mogol voulut jouir du spectacle d'un assaut, et la population fut exterminée et la ville rasée. La prise de Bomyan lui coûta la vie d'un de ses petits-fils; pour consoler la mère il mit à sa discrétion les malheureux habitants; elle les fit tous massacrer sans distinction d'âge ni de sexe; elle poussa même la cruauté jusqu'à vouloir qu'on ouvrit le ventre des femmes enceintes; enfin les animaux furent égorgés. C'est ainsi que Ginguiskhan, et par lui-même et par ses fils, faisait la guerre, prenait les villes, subjuguait les royaumes, depuis l'extrémité de la Chine et de la Corée, à travers la Tartarie et l'Inde, jusqu'à Tauris, dans la Perse, et Kiow, dans la Russie; car en 1223 le grand-duc de Kiow fut fait prisonnier. Enfin, l'an 1227, Ginguiskhan, plus que sexagénaire, s'occupait à réduire la capitale et le royaume de Hia, ou Tangout, au nord de la Chine. Le roi de Tangout, étant sorti de sa capitale assiégée pour implorer la clémence du conquérant, fut pris par les assiégeants et mis à mort. La ville tomba en leur pouvoir et devint le théâtre de cruautés inouïes qui s'exercèrent ensuite dans toute l'étendue du royaume. On ne rencontrait partout que des ruines et des cadavres; les bois, les montagnes et les cavernes étaient remplis de malheureux qui cherchaient à se soustraire à la fureur du vainqueur. Enfin les quatre-vingt-dix-huit centièmes de la population périrent. Ginguiskhan voulait, par

<sup>1</sup> *Biograph. univers.* D'Herbelot. *Hist. univ.*, par des Anglais, t. 6 et 7 de l'*Hist. moderne*.



cette exécution terrible, achever la soumission de la Chine entière, lorsqu'il tomba malade, et, après avoir réglé les affaires de son empire avec ses enfants et ses généraux, mourut le 24 août 1227, après un règne de vingt-deux ans, âgé de soixante-six, maître absolu de Tauris jusqu'à Péking, c'est-à-dire d'un territoire de plus de quinze cents lieues de long.

Le caractère froidement atroce de ces guerres interminables est bien propre à nous faire sentir quel esprit de douceur et d'humanité le Christianisme a introduit, jusque dans la guerre, entre peuples chrétiens. Comparez aux guerres de Ginguiskhan celles des guerres de l'Europe chrétienne qui sont les plus cruelles de leur nature, les guerres civiles, et encore les guerres civiles des siècles réputés les plus barbares, celle du neuvième entre Louis le Débonnaire et ses fils, celle du dixième entre la seconde et la troisième dynastie de France. Dans l'une et dans l'autre guerre il n'y eut qu'une bataille, et, la victoire une fois décidée, bien loin de poursuivre les vaincus, les vainqueurs s'imposèrent à eux-mêmes une pénitence pour expier la mort de leurs frères.

Les conquêtes de Ginguiskhan, continuées par ses fils, tout en ruinant bien des villes, en ravageant bien des royaumes, donnèrent toutefois à l'esprit humain une impulsion nouvelle et l'occasion de faire les découvertes les plus étonnantes. Comme le conquérant mogol et ses descendants accordaient non-seulement une entière sûreté, mais encore un accueil favorable, aux marchands, aux voyageurs, aux ambassadeurs de toutes les nations, la renommée en attirera de toutes parts à leur cour. Nous y verrons arriver des religieux envoyés par le Pape et par le roi de France; des négociants, des voyageurs chrétiens de l'Occident y emploieront bien des années à visiter la Tartarie, l'Inde, la Chine, en étudieront les curiosités et les mœurs; ils verront le grand océan des Indes; ils en examineront les côtes; ils rapporteront en Europe des notions plus exactes sur l'Asie centrale et orientale, sur ses peuples, ses montagnes, ses fleuves, ses mers; l'Europe, étonnée, connaîtra comme un nouveau monde; les récits des

premiers voyageurs paraîtront presque des fables; ils seront confirmés par des récits subséquents; on cherchera à se frayer une route par mer pour aller voir ces merveilleux pays; on inventera la boussole; on fera le tour de l'Afrique, et on trouvera la route maritime de l'Inde, de la Chine, de la Corée et du Japon; enfin on découvrira tout un nouveau monde, l'Amérique. On fera par eau le tour de toute la terre; on se convaincra par le fait qu'elle est ronde, comme l'avaient pensé des anciens. Ces grandes découvertes de géographie et de navigation en feront faire de non moins importantes à l'astronomie.

Pendant que l'Asie du centre, du nord et de l'est, servait ainsi de champ de bataille aux Mogols et aux Tartares, l'Asie occidentale, la Syrie et la Palestine servaient de champ de bataille à une autre lutte, moins sanglante et moins cruelle, mais non moins importante, la lutte entre le mahométisme et la chrétienté. Ici les forces étaient à peu près égales de part et d'autre; l'esprit était différent. Le mahométisme, religion de guerre, de pillage et de luxure, ne respire que guerre, que pillage et que luxure; pour le mahométisme la paix, le bon ordre, des mœurs douces et honnêtes, c'est la mort; sa seule vie, c'est la guerre. Le Christianisme, religion de paix, de pureté, d'intelligence et d'amour, ne respire que paix, que pureté, qu'intelligence et amour; la paix, le bon ordre, les bonnes mœurs, les bonnes études, c'est son état naturel, c'est sa vie; il ne fait la guerre et ne peut la faire que pour arriver à cette paix si désirable et si glorieuse. Aussi, dans sa lutte contre le mahométisme, la chrétienté n'a-t-elle jamais fait que se défendre. Les combats de Charles-Martel en France, les combats des chrétiens d'Italie et d'Espagne, les exploits de Godefroi de Bouillon n'avaient d'autre but que de repousser les invasions mahométanes et de mettre la chrétienté en assurance. Les chrétiens songeaient si peu à faire des conquêtes sans terme que, le péril écarté par la victoire, ils remettaient l'épée dans le fourreau et négligeaient de profiter de leurs avantages. L'approche du péril même ne suffisait pas toujours pour les

faire courir au-devant. Chaque prince ne voyait souvent que l'intérêt particulier de son royaume. Un seul homme avait l'œil toujours ouvert sur les intérêts communs de la chrétienté : c'était le père et le pasteur de la chrétienté entière, le Pontife romain. Alexandre III, peu avant sa mort, avait donné le signal d'alarme ; c'est que réellement il y avait péril non-seulement pour les chrétiens de Syrie et de Palestine, mais pour la chrétienté tout entière.

Des montagnes du Kurdistan, l'ancienne Chaldée, d'où étaient descendus autrefois ces cruels Chaldéens qui, sous la conduite de Nabuchodonosor, servirent à Dieu de verge de fer pour châtier le peuple d'Israël et tous les peuples d'alentour et réduire Jérusalem en un monceau de ruines, sous les yeux de Jérémie, qui l'avait prédit ; de ces mêmes montagnes était descendu naguère un Kurde ou Chaldéen moderne, nommé Aïoub, autrement Job. Il s'était successivement attaché à divers princes musulmans pour faire la guerre, et avait fini par devenir gouverneur de Damas, sous le sultan Noureddin, fils de Zengui, dont il a déjà été question. Aïoub avait un fils, né en 1137, qui, jusqu'à l'an 1164, ne s'occupa que des plaisirs du libertinage ; son nom était Saladin. Une circonstance vint le tirer, malgré lui, de cette vie ignoble et lui faire changer la face de l'Orient.

Depuis plus de deux siècles les mahométans étaient divisés entre deux califes ou vicaires de Mahomet, le calife abbasside de Bagdad et le calife fatimite du Caire, en Égypte. L'un et l'autre, mais surtout ce dernier, n'avaient plus qu'un fantôme de pouvoir ; les émirs, mais surtout les grands vizirs ou premiers ministres, faisaient tout en leur nom. De là, dans l'Égypte, des désordres, des révolutions, des guerres civiles sans fin. L'an 1164 le vizir Chawer, pour se défendre contre la faction des émirs, implora le secours de Noureddin, sultan de Damas. Noureddin envoya le plus habile de ses généraux, Chirkouh, frère d'Aïoub. Chawer triompha de ses adversaires ; mais bientôt, brouillé avec son libérateur, il appela contre lui les chrétiens de Palestine. Chirkouh fut obligé d'évacuer l'Égypte. Il voulut y rentrer

un peu plus tard, mais son entreprise échoua par l'arrivée subite des chrétiens. Dans cette dernière expédition il avait emmené avec lui son neveu Saladin, qui avait alors trente ans et qui montra de l'habileté et de la bravoure.

L'an 1168 Amauri, roi de Jérusalem, voulut profiter de l'anarchie de l'Égypte, avec laquelle il était en paix, pour s'en rendre maître. Le vizir Chawer implora contre lui le secours de Noureddin, qui envoya de nouveau Chirkouh, en exigeant qu'il emmenât avec lui son neveu Saladin. Ce dernier s'en alla bien à contre-cœur, et, suivant son expression, comme un homme qu'on mène à la mort. Chirkouh mit Amauri en fuite, mais, de concert avec Saladin, fit couper la tête à Chawer et prit sa place, et, comme il mourut deux mois après, Saladin lui succéda. Tout cela se faisait du consentement du calife, qui se nommait Aded et qui était à peine sorti de l'adolescence.

De ce moment Saladin devint tout différent de ce qu'il était jusqu'alors. Il commença par s'attacher les troupes en les comblant de largesses et sut en imposer à la multitude par une grande dévotion. D'une vie licencieuse il passa au régime le plus austère et garda toutes les abstinences prescrites par la loi musulmane. Il avait à ceci un but : c'était de se concilier assez d'autorité parmi le peuple pour pouvoir supprimer le calife fatimite d'Égypte et ne plus laisser reconnaître que le calife abbasside de Bagdad. Il y réussit et abolit le califat d'Égypte. Il se préparait une insurrection, mais elle fut étouffée par la mort du calife, qui arriva si fort à propos que Guillaume de Tyr, auteur grave du temps et du pays, en accuse expressément Saladin lui-même<sup>1</sup>.

Le sultan de Damas, Noureddin, qui avait envoyé Saladin en Égypte pour la subjuguier comme son lieutenant, commençait à le craindre pour lui-même ; il l'appela plusieurs fois en Syrie afin de l'associer, disait-il, à ses entreprises contre les chrétiens. Saladin, de l'avis de son père, redoubla extérieurement de soumission et offrit de se faire traîner aux pieds de Noureddin la corde au cou, comme

<sup>1</sup> Guill. de Tyr.



un vil criminel ; mais, au fond, il se préparait à repousser la force par la force, résolu à mourir plutôt que de céder. D'un côté il ménagea les chrétiens ; il reçut même, soit alors, soit plus tard, l'ordre de la chevalerie chrétienne ; de l'autre il conquit, par un de ses frères, la Nubie et l'Arabie Heureuse.

Noureddin, qui n'était pas dupe de ses protestations d'obéissance, se disposait à marcher en Égypte à la tête d'une puissante armée lorsqu'il mourut tout à coup, l'an 1173, ne laissant qu'un fils âgé de onze ans. Saladin protesta de son dévouement pour le jeune prince ; mais, sous prétexte de rétablir la tranquillité troublée par les émirs, il se fit livrer Damas, prit Hamsah, Émèse, et enfin alla assiéger le fils de Noureddin même dans Alep, où il le força de lui céder Damas et la Syrie méridionale. Il obtint même du calife de Bagdad le titre de sultan d'Égypte et de Syrie. Dès lors il tourna ses armes contre les chrétiens. C'était l'an 1177. Son armée fut d'abord surprise et mise en déroute par les Francs dans les campagnes de Ramla. Il revint presque seul en Égypte sur un dromadaire. Les années suivantes il vainquit plusieurs fois les chrétiens près de Panéas, vers les sources du Jourdain.

L'an 1182, le fils de Noureddin étant mort sans laisser d'enfants, Saladin, par ses intrigues, par son argent et par ses armes, s'empara de toute la Syrie musulmane jusqu'à l'Euphrate. Pendant ce temps Renaud de Châtillon, seigneur de Karak, sur les frontières de l'Idumée, tenta une invasion du côté de la Mecque et de Médine, voulant abolir la loi de Mahomet au lieu même où elle avait pris naissance. Quand Saladin en reçut la nouvelle il ordonna le massacre de tous les chrétiens que l'on pourrait prendre. L'on a encore la lettre qu'il écrivit à ce sujet à son frère Mélik-Adel, qui avait le gouvernement de l'Égypte. En conséquence tous les chrétiens qui furent pris à cette époque se virent conduits les uns à la Mecque, où les pèlerins musulmans les immolèrent en place des brebis et des agneaux qu'ils ont coutume de sacrifier chaque année ; les autres menés en Égypte, où ils périrent de la main des docteurs et des dévots du mahométisme. Enfin,

maître de la Syrie et de l'Égypte, Saladin se livra tout entier à son ancien projet d'expulser les Francs de la Palestine, et puis d'aller ensuite les attaquer chez eux<sup>1</sup>.

Le royaume chrétien de Jérusalem s'affaiblissait de plus en plus, tant au dedans, par la division des seigneurs, qu'au dehors, par leur mauvaise conduite avec les infidèles. Son roi, Baudouin IV, jeune encore, mais déjà lépreux, devint encore aveugle. Ayant conçu des soupçons contre Bohémond, prince d'Antioche, et Raymond, comte de Tripoli, comme s'ils voulaient lui ôter le royaume, il résolut de marier sa sœur Sibylle, veuve du marquis de Montferrat ; mais, au lieu de la donner à un des plus puissants seigneurs du pays, il la maria précipitamment à un chevalier sans renommée et sans gloire personnelle, le jeune Gui de Lusignan, récemment arrivé du Poitou et fils de Hugues Lebrun, comte de la Marche. Ce mariage se fit l'an 1182, pendant l'octave de Pâques, contre la coutume<sup>2</sup>.

Dès l'année précédente Bohémond, prince d'Antioche, avait quitté sa femme légitime pour une concubine. Le patriarche Aimeri, après deux monitions qui furent inutiles, l'excommunia et jeta l'interdit sur ses domaines. Le prince, irrité, se met à persécuter le patriarche, les évêques et les autres prélats du pays, mettant la main sur eux avec violence, méprisant les franchises des églises et des monastères, pillant leurs biens et désolant leurs terres. Il assiégea même le patriarche et son clergé dans une forteresse appartenant à l'Église. Quelques seigneurs du pays, ne pouvant souffrir les emportements du prince, se retirèrent de son service. Cette division fit craindre aux hommes les plus sensés que les infidèles ne s'en prévalussent pour remettre le pays sous leur obéissance. Le roi de Jérusalem, avec le patriarche, les prélats et les seigneurs du royaume, ayant délibéré sur cette fâcheuse affaire, ménagea un accommodement. Les conditions furent que l'on rendrait au patriarche, aux évêques et aux églises tout ce qu'ils avaient perdu et

<sup>1</sup> *Biograph. univers.*, art. SALADIN. Michaud, *Hist. des Croisades*, t. 2. D'Herbelot. — <sup>2</sup> Guill. de Tyr, l. 22, n. 1.

que l'interdit serait levé, mais que le prince demeurerait excommunié s'il ne quittait sa concubine. Le mal fut ainsi apaisé quelque peu ; mais le prince continua dans son désordre, et, sans considérer le péril auquel il exposait son État, il chassa ses meilleurs amis, uniquement parce qu'on disait qu'ils n'approuvaient pas sa conduite, savoir, son connétable, son chambellan et trois autres seigneurs. Ils furent contraints de se retirer auprès de Rupin, prince d'Arménie, qui les reçut magnifiquement, leur donnant d'abord de grands présents et leur assignant à chacun une subsistance honnête<sup>1</sup>.

Aimeri, qui était le troisième patriarche latin d'Antioche, eut, peu de temps après, une grande consolation : ce fut de réunir la nation maronite à l'Église romaine. C'étaient, comme nous l'avons fait observer dans le temps, d'anciens chrétiens de Syrie, qui, lors de l'invasion des mahométans, s'étaient réfugiés dans les montagnes inaccessibles du Liban, où ils avaient conservé leur religion et leur indépendance. Leur nom, suivant eux, leur vient du saint abbé Maron, ami et contemporain de saint Chrysostome, dont ils se glorifiaient de suivre fidèlement la saine doctrine ; mais, vers le milieu du douzième siècle, des monothélites, venus d'ailleurs, en infectèrent plusieurs de leur hérésie. Il y eut même deux ou trois patriarches de suite qui s'y laissèrent entraîner ; sur quoi il y eut de grandes divisions parmi les Maronites. Les plus considérables d'entre les ecclésiastiques et les séculiers de la nation, ayant tenu conseil, se séparèrent de la communion du patriarche suspect, le déposèrent et en élurent un autre à sa place ; mais ce dernier fut tué par les partisans de l'hérétique. Ce fut alors qu'intervint le patriarche Aimeri d'Antioche ; il leur reprocha leurs divisions et leurs erreurs. Les Maronites se soumirent à tout, ainsi que le nouveau patriarche qu'ils élurent ; non-seulement ils embrassèrent tous la foi catholique, mais encore les traditions de l'Église romaine. Pour mieux se conformer aux Latins leurs évêques prirent des mitres, des anneaux et des crosses, et intro-

duisirent dans leurs églises l'usage des cloches ; car les Grecs et les Orientaux n'usent que de tables de bois sur lesquelles ils frappent pour appeler à l'office, à peu près comme nous faisons le vendredi saint. Comme les Maronites étaient gens de guerre, braves et fort utiles aux Latins contre les infidèles, leur conversion causa une grande joie, et cette joie dure encore<sup>1</sup>.

Aujourd'hui encore, inviolable dans son orthodoxie comme dans son indépendance, la nation maronite descend du mont Liban, son berceau et son asile, pour se répandre sur les côtes de Syrie, où elle donne partout le consolant spectacle de sa foi, de son intelligence et de son courage. Elle est soumise à un patriarche qui prend le titre d'Antioche et qui a sous sa juridiction neuf diocèses. Le clergé se compose de cinq cents prêtres séculiers et de seize cents moines, dont six cents revêtus du sacerdoce, divisés en trois ordres distincts, sous la règle diversement modifiée de saint Antoine. On y compte cinq cent mille catholiques, tous fidèles aux observances extérieures de la religion, tous remplissant le devoir pascal ; trois cent vingt églises, cent neuf couvents, dont plusieurs renferment des presses typographiques pour la multiplication des bons livres ; cinq séminaires patriarcaux, gratuitement ouverts à la jeunesse de toutes les nations ; une maison de noviciat pour les missions ; un collège par diocèse ; dans chaque village une école où l'on enseigne la lecture, l'écriture, le calcul et les éléments de la doctrine chrétienne. Les Maronites sont la nation modèle de l'Orient<sup>2</sup>.

Quand on voit le dépérissement du royaume chrétien de Jérusalem, les désastres qu'éprouvent si souvent les armées chrétiennes, l'on est tenté de croire que tant de travaux et de souffrances n'ont servi de rien pour la religion ; l'on se trompe ; les Maronites en sont une preuve. C'est la présence des chrétiens d'Occident en Syrie qui les a confirmés pour jamais dans la foi catholique et dans l'unité de l'Église, et ils ne sont pas les seuls. Auprès d'eux sont des Syriens catholiques de deux sortes : les Melchites, qui suivent le rite grec ;

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 22, n. 7.

<sup>1</sup> Lequien, *Oriens Christianus*, t. 3. Guill. de Tyr, l. 22, c. 8. — <sup>2</sup> *Annales de la Propagation de la Foi*.



les Syriens, qui suivent le rite syriaque. Les premiers ont un patriarche avec neuf évêchés ; les seconds, un patriarche avec cinq évêchés. Quant aux Grecs répandus dans la Syrie, la Palestine et l'Égypte, on s'imagine vulgairement qu'ils sont à peu près tous séparés de l'Église romaine ; c'est une erreur. Voici ce qu'on lit dans un document authentique, publié en l'an 1840, sous le nom de *Mémoire sur l'état actuel de l'Église grecque catholique dans le Levant* : « Les trois patriarches grecs schismatiques d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, ainsi que tous leurs coreligionnaires, dans toute la Syrie et dans toute l'Égypte, peuvent à peine former le tiers de la nation grecque catholique, et cependant ils persécutent celle-ci avec force <sup>1</sup> ! »

Vers le même temps où les Maronites se réunirent complètement à l'Église romaine les Arméniens s'en rapprochaient de leur côté, ou du moins une partie considérable d'entre eux. Leur prince, Rupin ou Rhoupen, deuxième du nom, dont il a été parlé plus haut, était ami des Latins. Il avait considérablement augmenté ses États par des conquêtes sur les Grecs et sur les mahométans. Dans l'année 1185 il abdiqua la puissance souveraine en faveur de son frère Léon II, embrassa la vie monastique et mourut quelques jours après. Le prince Léon, qui augmenta beaucoup sa puissance et jouissait d'une très-grande réputation, envoya, l'an 1197, des ambassadeurs au Pape Célestin III et à l'empereur d'Occident, pour leur demander le titre de roi. Sa demande fut accueillie favorablement, et Conrad, archevêque de Mayence, fut chargé de lui porter le diadème et la couronne en présence des principaux de la nation. Il fut sacré à Tarse, le 6 janvier 1198, par le patriarche d'Arménie, Grégoire VI <sup>2</sup>.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours les Arméniens ont subi bien des vicissitudes, mais toujours il leur est demeuré une tendance filiale vers l'Église romaine ; depuis bien des années une partie considérable d'entre eux s'y sont réunis cordialement et puisent dans son sein une nouvelle vie. Les

études commencent à reflourir parmi eux ; ils ont des écoles célèbres à Vienne et à Venise, où se forment des docteurs pleins de zèle et de science. De nos jours les Arméniens catholiques ont montré en masse un héroïsme peut-être unique dans l'histoire ; en 1829 on les a vus sortir de Constantinople, au nombre de trente mille, et partir pour l'exil, avec leurs femmes et leurs enfants, abandonnant leurs biens, leurs maisons et leur commerce, plutôt que de communiquer avec le patriarche schismatique qui avait provoqué contre eux, à cet effet, cette violence du sultan. Dieu a récompensé leur fidélité ; depuis cette époque ils ont à Constantinople même un archevêque catholique à eux ; ils ont de plus un patriarche catholique qui réside au mont Liban. Unis par eux à la source de vie, à la Chaire de Saint-Pierre, ils semblent destinés à servir d'instrument à la Providence dans la régénération de l'Orient.

Tandis que les Maronites et les Arméniens se réunissaient à l'Église romaine, au centre de l'unité catholique, les Grecs de Constantinople s'en détachaient par la perfidie et le meurtre. L'empereur Manuel avait été très-favorable aux Latins et leur confiait les plus grandes affaires, trouvant en eux plus de fidélité et de vigueur que dans les Grecs amollis et efféminés. Il répandait sur eux abondamment ses libéralités, ce qui les attirait auprès de lui de toutes parts ; mais les Grecs, principalement les nobles et les parents de l'empereur, n'en étaient que plus irrités et plus confirmés dans la haine qu'ils avaient déjà contre les Latins. Ils étaient encore échauffés par les différends de religion ; car, d'une arrogance extrême et séparés de l'Église romaine par leur insolence, ils regardent comme hérétique quiconque ne suit pas leurs frivoles traditions, tandis que le nom d'hérétiques leur convient à eux lorsque, au mépris de l'Église romaine et de la foi des apôtres Pierre et Paul, contre laquelle les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir, ils enfantent ou suivent des opinions nouvelles et empestées. C'est ainsi qu'en parle Guillaume, archevêque de Tyr, qui avait été plusieurs fois à Constantinople. Il ajoute

<sup>1</sup> *Annales de la Propagation de la Foi.* — <sup>2</sup> Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, 1818, t. 1, p. 392-394.

qu'après la mort de l'empereur Manuel les Grecs cherchaient l'occasion d'assouvir leur haine et d'exterminer les Latins dans tout leur empire. Ils ne la trouvèrent pas tant que l'autorité fut entre les mains d'Alexis, protovestiaire et protosébaste, qui gouvernait l'impératrice Marie et le jeune empereur Alexis, son fils ; car Alexis, le régent, se servait aussi du conseil et du secours des Latins.

Mais son arrogance et son avarice le rendirent bientôt odieux. Les mécontents appelèrent Andronic, de la même famille des Comnènes, homme inquiet et perfide, qui, sous l'empereur Manuel, avait été en prison pour ses crimes, puis fugitif dans tout l'Orient, entre autres à la cour de Saladin. Enfin Manuel, trois mois avant sa mort, l'avait rappelé, et, pour le tenir dans un exil honorable, lui avait donné le gouvernement du Pont. Étant donc invité par les mécontents, il vint avec une armée camper sur l'Hellespont. Tout lui céda ; on prit le régent de l'empire, on le lui envoya, et il lui fit crever les yeux. Ensuite il fit passer à Constantinople des troupes contre les Latins, qui toutefois furent avertis du mauvais dessein des Grecs. Les plus vigoureux s'embarquèrent sur quarante-quatre galères et plusieurs vaisseaux qu'ils trouvèrent au port, emmenant leurs familles et ce qu'ils pouvaient emporter ; les plus faibles et les plus négligents furent attaqués dans leur quartier par les troupes d'Andronic et par le peuple de Constantinople. Le peu de ces pauvres Latins qui purent prendre les armes résistèrent longtemps et vendirent chèrement leur vie ; les autres, c'est-à-dire les femmes, les enfants, les vieillards et les malades, furent brûlés impitoyablement dans leurs maisons et tout le quartier réduit en cendres. C'était au mois d'avril 1182. Les Grecs n'épargnèrent pas même les églises et les autres lieux de piété, qui furent brûlés avec ceux qui s'y étaient réfugiés ; ils ne distinguèrent les prêtres et les moines d'avec les laïques qu'en les traitant plus cruellement.

Entre eux se trouva le cardinal Jean, sous-diacre de l'Église romaine, que le Pape Alexandre, à la prière de l'empereur Manuel,

avait envoyé travailler à la réunion des deux Églises. Comme il était dans son logis pendant ce massacre, quelques personnes pieuses vinrent l'exhorter à se retirer. « A Dieu ne plaise ! dit-il ; je suis ici pour l'union de l'Église et par l'ordre du Pape, mon maître<sup>1</sup>. » Alors les Grecs entrèrent, lui coupèrent la tête, et, en mépris de l'Église romaine, l'attachèrent à la queue d'un chien et le traînèrent ainsi par les rues. Non contents de tuer et d'outrager ceux qui étaient en vie, ils déterrèrent même les morts et traînèrent par la ville leurs cadavres. Ils entrèrent enfin dans l'hôpital de Saint-Jean, appartenant aux Chevaliers hospitaliers de Jérusalem, et égorgèrent tous les malades qu'ils y trouvèrent. Les plus ardents à exciter au massacre étaient les prêtres et les moines grecs ; ils cherchaient les Latins dans le fond de leurs maisons et dans les lieux les plus cachés, de peur que quelqu'un n'échappât, et les livraient aux bourreaux, à qui même ils donnaient de l'argent pour les encourager. Les plus humains vendaient aux Turcs et aux autres infidèles ceux qui s'étaient réfugiés chez eux et à qui ils avaient promis de les sauver ; on en comptait plus de quatre mille de tout âge, de tout sexe et de toute condition, réduits ainsi en esclavage. Comme les Latins étaient à Constantinople depuis longtemps, ils avaient contracté bien des alliances ; on vit les Grecs égorger leurs gendres, leurs beaux-pères, leurs beaux-frères ; rien ne put arrêter leurs bras parricides.

Les Latins qui s'étaient sauvés par mer usèrent, dit-on, de cruelles représailles ; ils s'assemblèrent près de Constantinople et s'y arrêtrèrent quelque temps, attendant l'issue du tumulte ; mais quand ils eurent appris ce qui s'était passé, ils partirent, enflammés de colère, et, faisant le tour de l'Hellespont depuis l'embouchure de la mer Noire jusqu'à celle de la Méditerranée, ils descendirent dans les villes et les places et firent main basse sur tous les habitants. Ils attaquèrent aussi les monastères de ces côtes et des villes voisines, tuèrent les moines et les prêtres, et brûlèrent les monastères avec ceux qui s'y

<sup>1</sup> Rob. de Monte, ann. 1182.



étaient réfugiés. Ils enlevèrent des richesses immenses et réparèrent ainsi leurs pertes ; car, outre ce que les citoyens de Constantinople avaient donné depuis longtemps à ces monastères, ils y avaient encore mis en dépôt une grande quantité d'or et d'argent, que les Latins emportèrent. Ils firent, dit-on, les mêmes ravages sur les côtes de Thessalie et des autres provinces maritimes, pillant et brûlant les villes et les bourgades. Ils rassemblèrent aussi les galères qu'ils trouvèrent en divers lieux et armèrent une flotte formidable contre les Grecs. Quelques-uns, ayant horreur de prendre part à ces violences, s'embarquèrent sur un vaisseau, avec leurs femmes et leurs enfants, et se retirèrent en Syrie <sup>1</sup>.

Cependant tout ce qu'il y avait de grands à Constantinople passait le détroit pour aller saluer Andronic ; le patriarche Théodose y alla le dernier, avec les principaux du clergé. Andronic, apprenant qu'il approchait de sa tente, vint à sa rencontre, vêtu d'une robe violette ouverte par-devant, qui ne descendait que jusqu'aux genoux et ne lui couvrait les bras que jusqu'aux coudes. Il portait un bonnet d'un brun foncé, qui s'élevait en pointe et rehaussait encore sa grande taille. Le patriarche était à cheval ; Andronic se prosterna devant lui, et, s'étant relevé, lui baisa les pieds, lui prodiguant les titres les plus hyperboliques, l'appelant le sauveur de l'empereur, l'ami du bien, le défenseur de la vérité, et un second Chrysostome pour l'éloquence. Le patriarche, qui voyait alors Andronic pour la première fois, le trouva tel que l'empereur Manuel le lui avait dépeint : la taille au-dessus de l'ordinaire, le regard farouche ; les sourcils d'un homme superbe, caché, soucieux et toujours pensif ; la démarche fière, les manières artificieuses et affectées. Leur conversation fut civile en apparence, et ils se dirent des vérités qu'ils feignaient de ne pas entendre <sup>2</sup>.

Dès qu'il se vit maître à Constantinople et dans tout l'empire Andronic donna un libre cours à ses méchancetés. S'étant mis en possession de tous les palais, qu'il voulut tous

habiter, mais en passant, il ne laissa au jeune empereur, Alexis II, que les divertissements et la chasse, le tenant toujours environné de gardes qui suivaient tous ses pas et ne permettaient à personne de l'approcher. Il chassa du palais tous ceux dont le courage ou la prudence pouvaient lui donner quelque ombrage. Tous les honneurs, toutes les grâces furent réservés à ceux qui avaient servi son ambition. Les personnages recommandables par leur mérite furent les plus maltraités ; la noblesse, les actions de valeur, la réputation de vertu étaient des crimes ; il n'y avait pas jusqu'aux avantages de la figure qui ne piquassent sa jalousie. Malheur à ceux dont il avait autrefois reçu le moindre déplaisir ! Il n'oubliait rien que les bienfaits. Tous ces gens-là, quelque irréprochables qu'ils fussent, étaient chassés de leurs maisons, bannis de leur patrie ; encore était-ce leur faire grâce ; la plupart avaient les yeux arrachés ou périssaient dans les fers. La barbarie du prince ouvrit la barrière à tous les crimes ; on vit des frères, des fils, des pères, non-seulement abandonner au tyran ceux qui leur étaient les plus chers, mais les trahir eux-mêmes, les accuser d'avoir censuré la conduite du prince, de le haïr, de plaindre le jeune Alexis. Souvent les accusés se retournaient contre leurs accusateurs, les accusaient à leur tour et les entraînaient avec eux dans les prisons. Jean Cantacuzène attaquait un eunuque, nommé Zita, comme ayant entretenu le jeune empereur du triste état de l'empire, et, dans la chaleur de sa délation, il sauta sur lui en présence d'Andronic, lui meurtrit le visage à coups de poing, lui rompit toutes les dents et lui déchira les lèvres. Cet emportement de zèle ne lui mérita que des louanges ; mais bientôt Cantacuzène fut lui-même accusé ; on le convainquit d'avoir fait donner le bonjour par un geôlier à son beau-frère Constantin l'Ange, détenu en prison pour une accusation politique. Ce fut un crime de lèse-majesté ; on lui creva les yeux et on le jeta dans un cachot ténébreux.

Personne n'était assuré de sa liberté, ni même de sa vie ; les courtisans, les adorateurs d'Andronic tremblaient eux-mêmes et

<sup>1</sup> Guill. de Tyr, l. 22, n. 10-13. — <sup>2</sup> Nicéas, *Alex. Manuel, filius*.

croyaient à tout moment entendre la foudre gronder sur leurs têtes. Ceux qu'il avait embrassés la veille étaient menacés le lendemain; rien n'était plus commun que de voir décapiter le soir un homme qu'on avait couronné le matin; aussi les gens éclairés redoutaient-ils les caresses d'Andronic comme l'annonce de quelque outrage, ses largesses comme un pronostic de confiscation, ses éloges comme une sentence de mort. On ne s'était pas encore douté qu'il fût habile empoisonneur; Marie, fille de Manuel et sœur d'Alexis, en fit épreuve la première. Elle avait, la première, signalé son empressement pour le retour d'Andronic jusqu'à exposer sa propre vie; un de ses eunuques la fit mourir par un poison lent qu'Andronic lui avait mis entre les mains. Le César Jean Rainier de Montferrat, son mari, la suivit de près.

Affectant un zèle ardent pour le jeune empereur Alexis, Andronic trouvait fort mauvais qu'on ne l'eût pas encore couronné, quoiqu'il eût déjà reçu la couronne du vivant de son père, au moment de son mariage avec Agnès de France, fille de Louis le Jeune et sœur de Philippe-Auguste. Il fit tout préparer pour rendre la cérémonie très-solennelle, et, comme si le char le plus magnifique n'eût pas été digne de l'empereur, il le porta lui-même sur ses épaules à l'église, et le rapporta de même au palais, versant des larmes de tendresse. Le peuple admirait cet excès d'un amour plus que paternel : c'étaient les caresses du tigre.

La mère du jeune empereur, l'impératrice Marie, dès qu'elle eut vu l'empereur Manuel sans espérance, s'était retirée dans un monastère et y avait pris l'habit de religieuse; mais jeune encore, aussi légère et ambitieuse qu'elle était belle, elle eut bientôt essuyé ses larmes. Sous prétexte de guider son fils dans un âge aussi tendre elle quitta, au bout de peu de jours, l'habit modeste de religieuse et reparut à la cour avec la pompe d'impératrice. Elle prit donc en main la tutelle de son fils; mais l'histoire ajoute que la tendresse maternelle n'était pas sa passion dominante, et que, du vivant même de son mari, elle en avait conçu une autre beau-

coup plus vive pour le régent Alexis. Cette conduite l'avait rendue méprisable. Andronic, que sa présence gênait à la cour, prit soin de la rendre odieuse, même à son fils; il ne cessait de lui insinuer que sa mère était ennemie de sa personne et de son empire, qu'elle traversait par ses intrigues les desseins les plus salutaires. Il feignit même de vouloir se retirer, et, par ses émissaires, il sut si bien animer les esprits contre cette princesse qu'on l'insultait en face par les injures les plus atroces. Andronic, devenu plus hardi avec le temps, la fit arrêter, juger et condamner à mort.

Cette injuste sentence fut présentée par Andronic au jeune empereur, qui, tremblant lui-même, signa de sa propre main la condamnation de sa mère. Andronic chargea son fils aîné, Manuel, de l'exécution; le jeune homme refusa généreusement à son père de faire le métier de bourreau. Un eunuque, le même qui avait empoisonné la princesse Marie, fille de l'impératrice et sœur de l'empereur actuel, se fit un mérite d'étrangler aussi la mère. Le cadavre fut jeté dans les flots <sup>1</sup>.

De son vivant l'empereur Manuel et Andronic vivaient en concubinage avec les deux sœurs, qui étaient en même temps leurs nièces. De cette liaison criminelle Andronic avait eu une fille nommée Irène et Manuel un fils nommé Alexis. Arrivé au pouvoir il entreprit de marier ensemble ces deux fruits de l'inceste. Comme ils étaient doublement parents, le mariage était contraire aux lois de l'Eglise. Andronic en dressa un cas de conscience signé de sa main et l'envoya au concile des évêques qui se trouvaient à Constantinople. L'Eglise grecque ne connaissait guère de dispenses sur l'article des mariages et faisait profession d'une rigidité inflexible à observer les canons; mais les prélats courtisans, et ce fut le plus grand nombre, accoutumés aux tables des grands, et qui, aspirant à de plus riches évêchés, étaient toujours prêts à vendre l'Evangile à la fortune, trouvaient que ce n'était pas même une question et que les empêchements

<sup>1</sup> Nicéas, in *Alex. II* et in *Andron.*



de la parenté ne concernaient pas les bâtards. D'autres, plus scrupuleux parce qu'ils étaient moins intéressés, rejetant ces sophismes de cour et s'attachant à la loi naturelle, condamnaient ce mariage comme incestueux. C'était le sentiment du petit nombre, à la tête duquel était le patriarche Théodose. Celui-ci, voyant que le mauvais parti l'emportait, sortit de Constantinople et se retira dans l'île de Térébinthe, où il s'était bâti un hospice et un tombeau. Andronic n'eut garde de le retenir; charmé de cette démission volontaire, il fit célébrer le mariage par l'archevêque de Bulgarie, qui se trouvait alors à la cour. Il s'agissait de remplir le siège patriarcal; les aspirants ne manquaient pas; Basile Camatère emporta la place en promettant par écrit de se prêter sans exception à toutes les volontés d'Andronic et de ne rejeter comme illégal que ce qui pourrait lui déplaire. Telles étaient les mœurs du clergé grec et de la cour de Constantinople quand ils rompirent avec l'Église romaine <sup>1</sup>.

Tant de crimes ouvraient un large passage à l'ambition d'Andronic; il ne lui restait plus à détruire qu'un enfant auquel il avait enlevé toutes ses défenses. L'artificieux usurpateur voulut qu'on parût lui faire violence à lui-même et que le jeune prince fût l'artisan de sa propre ruine; il fit représenter au sénat, par ses émissaires, que tout était en feu dans l'empire, et que, pour l'éteindre, on avait besoin d'un chef habile, expérimenté, capable de réunir le pouvoir souverain avec les qualités qui en font toute la force; que la Bithynie était soulevée, Isaac l'Ange et Théodore Cantacuzène dans Nicée, Théodore l'Ange dans Pruse, ayant levé l'étendard de la révolte; que l'État ne voyait de ressources que dans la tête d'Andronic; que, pour l'armer de l'autorité nécessaire, il fallait le ceindre du diadème et forcer ce prince trop modeste à partager la puissance avec le jeune empereur, qui soupirait lui-même après un collègue dont il attendait son salut. Cette proposition était à peine énoncée qu'on s'écria de toutes parts : C'est

ce que nous désirons tous depuis longtemps! Ce serait un crime de différer! Vivent, vivent Alexis et Andronic Comnène! Qu'ils soient immortels, toujours puissants, toujours heureux! » A ces cris tout Constantinople accourt au palais; jeunes et vieux, nobles, bourgeois, artisans, confondus ensemble, répètent avec transport cette acclamation. Deux magistrats, esclaves secrets d'Andronic, s'élancent hors du sénat, et, pour signaler leur zèle par la plus indécente folie, ils jettent les marques de leur dignité, et, s'étant couverts d'une robe blanche, comme des danseurs de théâtre, ils vont danser au milieu des carrefours et font danser tout le peuple, menant ce branle extravagant et entonnant à la louange d'Andronic une chanson ridicule que mille voix répètent. Andronic, feignant d'être étonné de ces clameurs imprévues, vient au palais de Blaquernes et entre dans l'appartement d'Alexis comme pour lui en demander la cause. Le jeune empereur, se voyant environné d'une foule de peuple qui proclamait Andronic, l'invite lui-même à partager sa couronne. Andronic s'y refuse. Pour vaincre son hypocrite résistance les plus échauffés le prennent entre leurs bras et le portent sur le trône. On le dépouille de ses habits pour le revêtir des marques de la dignité impériale.

Le lendemain les deux empereurs vont à Sainte-Sophie. Andronic avait ordinairement dans son air quelque chose de sombre et de farouche; mais ce jour-là tout, dans son visage et ses regards, annonçait la douceur et la bienveillance. Le peuple en concevait le plus favorable augure. Au moment de la proclamation l'on changea l'ordre observé la veille : Andronic fut nommé avant Alexis. Il n'était pas raisonnable, disait-on, de préférer un enfant à un vieillard respectable par sa prudence et par la supériorité de son génie autant que par ses cheveux blancs. Le patriarche Basile fit la cérémonie du couronnement, et, lorsqu'on en fut venu à la participation des saints mystères, Andronic, après avoir communiqué sous l'espèce du pain, prit en main le calice, et levant les yeux au ciel, puis les abaissant vers

<sup>1</sup> Nicéas, Roger Hoved, Pagi, ann. 1183.

les assistants : « Je proteste, dit-il d'une voix haute et entrecoupée de soupirs, et je prends à témoins le corps et le sang de mon Sauveur que je n'accepte le diadème que pour aider mon cousin Alexis à en soutenir le poids et pour affermir son pouvoir. » Telle fut la protestation solennelle d'Andronic. Jamais scélérat ne se joua plus hypocritement de ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes.

Au mois d'octobre de la même année (1183) Andronic ordonne la mort de ce même Alexis; trois satellites du tyran l'étranglent dans son lit avec la corde d'un arc. Ils portent son cadavre devant Andronic, qui, le poussant du pied : « Ton père, dit-il, a été un perfide, ta mère une prostituée, et toi un imbécile. » On lui coupa la tête, que le tyran fit jeter dans une fosse profonde où l'on précipitait les cadavres des criminels; le corps, enfermé dans une caisse de plomb, fut mis entre les mains de deux officiers du premier rang, avec ordre de l'aller jeter dans la mer, et, par un raffinement de barbarie sans exemple, la barque chargée du tronc impérial portait en même temps une troupe de musiciens qui chantaient et jouaient des airs de réjouissance <sup>1</sup>.

Aussitôt après la mort d'Alexis Andronic voulut engager Manuel, son fils aîné, à prendre pour femme Agnès, mariée à ce prince, mais encore séparée de lui à cause de son bas âge. Manuel, moins hardi à mépriser les lois de l'Église, refusant de lui obéir, en fut puni par la prison. Andronic lui destinait la couronne selon l'ordre de la nature; irrité de sa résistance il le déclara inhabile à succéder à l'empire, et désigna Jean, son cadet, pour son successeur. Ensuite, sans renoncer à son commerce incestueux avec sa parente, il épousa lui-même la jeune princesse, comme si cette alliance lui apportait un nouveau droit à l'empire. Ainsi la fille du roi de France, âgée seulement de onze ans, se vit livrée à un vieillard dissolu, meurtrier de son jeune époux <sup>2</sup>.

Andronic n'avait point de remords, mais

il craignait ceux des ministres de ses crimes; pour les tranquilliser il demanda au patriarche et au synode épiscopal d'être relevé du serment qu'il avait prêté à Manuel et à son fils, avec une absolution générale pour tous ceux qui avaient contribué, de quelque manière que ce fût, à son élévation. Il obtint tout de la servile complaisance des prélats; on afficha publiquement, de la part du Ciel, les lettres de rémission, et, pour récompense de leur facilité, il leur accorda à son tour quelques grâces de peu de conséquence, dont la plus considérable fut le privilège d'être assis sur des bancs, à droite et à gauche, à côté du trône de l'empereur. Mais cette distinction ne dura pas longtemps; Andronic s'ennuya bientôt de donner à ses séances l'air d'un concile; il cessa de les admettre près de sa personne; on leur refusait même l'entrée, et ces prélats courtisans, qui s'étaient payés d'un honneur si frivole, se retirèrent confus d'avoir vendu leur conscience à si bas prix <sup>1</sup>.

Cependant les villes de Nicée et de Pruse refusaient de reconnaître Andronic. Dans la première s'étaient renfermés Théodore Cantacuzène et Isaac l'Ange. Andronic vint les assiéger. Les habitants, pleins de courage, faisaient de fréquentes sorties, brûlaient ses machines et repoussaient tous les assauts. Andronic, au désespoir, fit venir de Constantinople la mère d'Isaac l'Ange et la fit lier sur le béliet dont il se servait pour battre la muraille, croyant garantir ainsi cette machine contre les feux qu'on y lançait du haut des murs; mais les assiégés, dans une sortie, détachèrent cette femme, l'enlevèrent dans la ville et brûlèrent le béliet. Cependant, Cantacuzène étant mort dans une autre sortie, par la chute de son cheval, Isaac l'Ange perd courage; secondé par l'évêque, qui n'était pas moins timide, ils déterminent les habitants à se rendre. Aussitôt l'évêque sort de la ville, revêtu de ses habits pontificaux, portant en main le livre des Évangiles, suivi de son clergé et de tous les habitants, hommes, femmes, enfants, tête et pieds nus, portant tous des branches d'olivier et criant miséri-

<sup>1</sup> Nicétas, in *Alex. II*, c. 18. Roger Hoved. Rob. de Monte. — <sup>2</sup> Nicét., in *Andronic.*, l. 1, c. 1. Roger Hoved. Rob. de Monte.

<sup>1</sup> Nicét., in *Andronic.*, l. 1, c. 1. Roger Hoved. Rob. de Monte. Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, l. 91.



corde. Andronic, étonné d'une si prompte soumission, les reçoit avec un feint attendrissement; il les rassure par des paroles de paix, il pleure même avec eux; mais dès qu'il est dans la ville il lâche bride à sa barbarie. Nicée est saccagée; peu d'habitants, surtout des plus illustres, évitent la mort; les uns sont passés au fil de l'épée, les autres précipités du haut des murailles: il ne fait grâce qu'à l'évêque et à Isaac l'Ange. Les villes de Pruse et de Lopade furent traitées, s'il se pouvait, plus cruellement encore; Andronic fit pendre un si grand nombre d'habitants de la dernière que les arbres des campagnes environnantes étaient plus chargés de cadavres que de fruits; il défendit même de leur donner la sépulture et voulut qu'on les laissât pourrir sur les arbres auxquels ils étaient attachés.

Dans l'île de Chypre Isaac Comnène, petit-fils, par sa mère, d'Isaac Comnène, frère de Manuel, s'étant rendu maître du pays, prit le titre d'empereur. Les habitants de l'île n'en devinrent que plus malheureux; au lieu d'un tyran éloigné ils en eurent un sur leurs têtes. Isaac, non moins méchant qu'Andronic, traitait les peuples avec une cruauté inouïe. Non content de les dépouiller par des impôts onéreux, par des confiscations injustes, il enlevait leurs femmes et leurs filles, il leur faisait souffrir les tourments les plus inhumains.

L'usurpation d'Isaac l'Ange en Chypre fut pour l'usurpateur Andronic une nouvelle occasion de cruautés à Constantinople. Malheur à quiconque était ou avait jamais été l'ami d'Isaac! Les deux courtisans les plus attachés, à Andronic furent condamnés à mort, uniquement parce qu'autrefois ils avaient obtenu le retour d'Isaac de son exil en répondant de sa fidélité. Le jour de l'Ascension 1184, comme on les menait au supplice, ils passèrent devant le palais de l'empereur, assis sur le balcon, au milieu de sa cour. Les deux infortunés élevèrent des regards suppliants vers le prince comme pour implorer sa miséricorde; mais un des courtisans, nommé Étienne, assis sur le balcon, saisissant une grosse pierre, la décharge sur la tête de ses deux confrères enchaînés et dit

à tous les autres: « Quiconque épargnera ces scélérats n'est pas ami de l'empereur! » Aussitôt tous les courtisans deviennent autant de bourreaux; ils accablent leurs deux confrères d'une grêle de pierres et de cailloux; leurs corps en furent bientôt couverts. Andronic, qui regardait froidement cette exécution, ordonne de les retirer de dessous ce monceau de pierres et de les transporter ailleurs. Inondés de sang, brisés dans tous les membres et entièrement méconnaissables, ils respiraient encore. On les transporta dans une autre place, où ils expirèrent attachés à un gibet. Quelqu'un s'étant hasardé à supplier Andronic de permettre qu'on les ensevelît, il demanda d'un ton de douceur s'ils étaient morts. Les bourreaux lui en ayant donné l'assurance, il ajouta, en feignant de pleurer, qu'il plaignait leur sort, et qu'il se plaignait lui-même d'être obligé d'obéir aux lois et de faire exécuter la sentence des juges, qui leur refusaient la sépulture.

Le lendemain on pendit au delà du golfe deux autres seigneurs accusés d'avoir voulu faire monter sur le trône Alexis, fils naturel de Manuel et mari d'Irène, fille naturelle d'Andronic. Alexis lui-même eut les yeux crevés par ordre de son beau-père, qui défendit à sa fille de le pleurer, et qui, la voyant pleurer malgré sa défense, la chassa du palais<sup>1</sup>.

Un autre Alexis Comnène, neveu de Manuel, avait été relégué en Russie. Ennuyé de son exil il repasse le Danube, et, traversant la Macédoine, accompagné d'un habitant de Philippes, s'en vient en Sicile. Guillaume II, surnommé le Bon, y régnait avec gloire. Ces deux étrangers s'insinuent dans sa cour et publient le mauvais état de l'empire et la facilité qu'on trouverait à l'envahir. Guillaume, qui n'avait pas oublié la manière barbare dont les Latins avaient été massacrés à Constantinople, arme une flotte et en donne le commandement à son cousin Tancrede. On s'embarque le 11 juin 1185, et le 24 Durazzo est pris d'assaut. Jean Branas, que l'empereur avait envoyé pour défendre la ville, est fait prisonnier et conduit en Sicile. On fait

<sup>1</sup> Nicét., in *Andron.*, l. 1, c. 10, et in *Isaac.*, l. 3, c. 2.

voile sur Thessalonique, qu'on assiége par terre et par mer. Cette ville était la plus considérable de l'empire après Constantinople. L'attaque commença le 6 août; la ville fut prise le 15 du même mois, après un assaut général. Elle éprouva dans cette occasion les désastres inévitables à une place emportée de force; peut-être même fut-elle traitée avec plus d'insolence qu'il n'est ordinaire, parce que le mépris de la lâcheté des Grecs se joignait à l'animosité des Latins. L'historien grec Nicétas en fait une description longue et emphatique et représente les Latins comme les hommes les plus impies et les plus barbares; cependant il ne cite contre eux que des circonstances communes à toutes les prises de villes, et encore ne les attribue-t-il qu'au simple soldat; car, pour les chefs siciliens, il leur rend le témoignage qu'ils intervinrent et qu'ils réprimèrent l'emportement de la multitude; il nous montre même un de ces chefs entrant à cheval dans l'église de Saint-Théodore et frappant de son épée à droite et à gauche sur les soldats, jusqu'à ce qu'il les eût ramenés à l'ordre <sup>1</sup>. Eustathe, archevêque de Thessalonique, remarque de son côté, à la louange des Latins, que, même dans le premier emportement, pour massacrer ceux qui étaient dans les églises, ils avaient soin de les en faire sortir d'abord <sup>2</sup>.

Cet archevêque de Thessalonique est le savant Eustathe, si fameux par son commentaire sur Homère, qu'il avait compilé d'anciens critiques, avant son épiscopat, et qui lui acquit dès lors une immense réputation. Ce prélat fut d'un grand secours à son troupeau dans cette calamité; il ne voulut point se retirer, comme il eût pu le faire avant le siège, mais il s'enferma volontairement avec son peuple pour le consoler et l'exhorter à la patience, et, après la prise de la ville, il allait souvent trouver les comtes qui commandaient les troupes de Sicile et en obtenait des édits favorables; car ces étrangers le respectaient, se levaient à son abord, l'écoutaient avec bienveillance et avaient égard à ses prières. C'est ce que Nicétas n'a pu s'empê-

cher d'écrire, malgré sa haine contre les Latins <sup>1</sup>.

Quant à l'empereur Andronic, dès qu'il eut appris que le roi de Sicile se disposait à lui faire la guerre il pratiqua une alliance avec Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie, le plus mortel ennemi des chrétiens. Il avait connu autrefois ce Kurde redoutable lorsqu'il traversait l'Asie en fugitif avec sa concubine Théodora; il l'invita à renouveler leur ancienne amitié, et Saladin, qui ne cherchait qu'à s'agrandir, s'y prêta volontiers. Ce traité honteux et criminel par lui-même le devenait davantage par les conditions; ils s'engageaient réciproquement, par serment, à se secourir l'un l'autre toutes les fois qu'ils en seraient requis. Andronic devait aider Saladin à la conquête de la Palestine. Le sultan devait demeurer maître de Jérusalem et de la côte maritime jusqu'à Ascalon, mais à condition de tenir ce pays en fief de l'empire. Saladin, de son côté, devait seconder Andronic pour s'emparer d'Icône et de la Cilicie jusqu'à Antioche <sup>2</sup>.

Après avoir conclu ce traité et fait quelques préparatifs de défense Andronic se renferma dans son palais et dans ses plaisirs, au milieu d'un troupeau de prostituées. Cette inaction souleva tout le peuple; on parlait de se choisir un autre défenseur. Les courtisans qui avaient flatté Andronic pendant tout son règne précipitèrent sa perte par une dernière flatterie; ils lui persuadèrent que ces clameurs n'étaient excitées que par les parents de ceux qu'il tenait en prison, que sa trop grande clémence encourageait les séditeux, qu'au lieu de garder dans les fers ceux qui avaient mérité son indignation il fallait en faire des exemples capables d'intimider leurs semblables et ne pas même épargner leurs parents, qu'en vain trancherait-on quelques têtes de l'hydre si on ne les abattait toutes d'un seul coup. Sur cet avis il assemble son conseil et déclare qu'il y a plus d'ennemis au dedans qu'au dehors, que ce sont les malintentionnés qui ont appelé les Siciliens et qui sont prêts à leur livrer le prince et la patrie. « Mais, ajouta-t-il, Andronic, dont ils insul-

<sup>1</sup> Nicét., in *Andron.*, l. 1, n. 7, p. 158; alias, p. 193.  
— <sup>2</sup> Eustathe, *Opusc.*, p. 281 et suiv.

<sup>1</sup> Nicét., l. 1, n. 9. — <sup>2</sup> *Chronic. Reichersp. Hist. du Bas-Empire*, l. 9, n. 38.



tent la vieillesse, a encore assez de force pour les écraser, et, s'il faut que je périsse, ils périront avant moi. » Et, abusant, à son ordinaire, d'un passage de saint Paul : « Je ne fais pas, dit-il, le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. » Lorsqu'il eut prononcé ces mots d'un ton terrible, tous s'écrièrent qu'il fallait sans miséricorde ôter la vie à tous ceux qui étaient détenus dans les prisons, y joindre les exilés dont on pourrait se saisir et ceux auxquels on avait fait crever les yeux, étendre cette juste sévérité sur leurs amis, sur leurs parents, et porter, en forme légale, une sentence de mort qui les enveloppât tous.

La sentence fut dressée sur-le-champ par le courtisan Étienne, le même qui avait jeté la première pierre à ses deux confrères condamnés à mort; il la dicta d'une voix triomphante au greffier criminel; elle était en forme d'édit et commençait en ces termes : « Poussés par l'inspiration divine, sans y être en aucune sorte excités par notre puissant et saint empereur, nous déclarons et prononçons qu'il est, en général, de l'intérêt de l'État, et en particulier de celui d'Andronic, le sauveur de l'empire, de ne laisser vivre aucun de ceux qui sont détenus dans les prisons, ou condamnés à l'exil pour leur félonie, ou déjà punis de leurs crimes par la perte de leurs yeux, non plus que ceux qui sont liés avec eux par le sang, l'affinité ou l'amitié. Ce sera l'unique moyen de procurer la sûreté au prince, toujours partagé entre les soins qu'exigent les affaires publiques et les dangers perpétuels qui menacent sa vie, si précieuse à l'État. Ce sera en même temps ôter à nos ennemis du dehors la funeste correspondance de ces traîtres, qui les appellent à notre destruction et les instruisent des moyens de nous nuire. L'expérience nous a fait connaître que ni la prison, ni l'exil, ni la peine de l'aveuglement ne suffisent pour corriger leur malice, et que leur fureur est irrémédiable. »

Ce préambule sanguinaire était suivi d'une liste de ceux qu'on devait faire mourir, et le supplice de chacun était spécifié. L'édit fut approuvé et signé de tous, excepté de Manuel, fils aîné d'Andronic. Ce prince, plus hu-

main que son père et ses indignes conseillers, protesta qu'il ne donnerait jamais son consentement à une proscription cruelle, qui s'annonçait elle-même comme n'étant point émanée de l'autorité impériale et qui allait inonder de sang la ville et les provinces. Cette sage remontrance acheva d'indisposer Andronic contre ce fils généreux. Cependant il resserra l'édit pour attendre sans doute l'occasion de le publier; il n'en eut pas le temps.

Ce malheureux voyait ses affaires aller de mal en pis. Le roi de Sicile le menaçait d'un côté; de l'autre ses propres sujets désiraient sa mort comme un bienfait du Ciel et le remède à tous leurs maux. Se jugeant abandonné de Dieu à cause de ses meurtres innombrables, quoiqu'il se dit chrétien, il eut recours, comme autrefois Saül, au culte des démons. Il envoya jusqu'à deux fois le courtisan Étienne consulter un magicien qui avait été aveuglé par l'ordre de Manuel, mais qui n'en était devenu que plus fameux. Interrogé qui serait le successeur d'Andronic et en quel temps, le magicien répondit que le nom du successeur commençait par *IS* et que la révolution s'accomplirait avant le milieu de septembre. C'est du moins ce que rapporta le courtisan Étienne, d'après le récit de l'historien Nicétas, qui raconte la chose longuement et sérieusement; car les Grecs étaient fort adonnés à ces superstitions; leurs histoires en sont pleines, tandis que dans celles de l'Occident on n'en voit point de traces. La réponse équivoque de l'astrologue fut appliquée par Andronic à Isaac Comnène, qui, revenu d'Isaurie en Chypre, s'y était déclaré empereur. Un de ses favoris lui nomma Isaac l'Ange et lui conseilla de s'en défaire; mais Andronic, qui connaissait Isaac pour un poltron et un imbécile, ne fit qu'en rire.

Cependant le courtisan Étienne, pour montrer qu'il avait plus de soin de la sûreté de son maître que son maître n'en avait lui-même, résolut d'arrêter Isaac l'Ange, de le conduire en prison et de le faire périr au gré d'Andronic. Ce fut cette précaution même qui décida la révolution. Le soir du 11 septembre 1183 Étienne se transporte à la demeure d'Isaac et lui ordonne de descendre et

de le suivre. Isaac, à qui la seule vue du ministre annonçait la mort, ne se pressait pas d'obéir. Des satellites s'avancent pour le saisir aux cheveux et l'entraîner de force, quand il saute à demi nu sur un cheval, fond sur Étienne qui fuit effrayé, l'atteint à la porte de sa maison et lui fend la tête d'un coup de sabre. Il tombe ensuite sur sa troupe, qu'il met en fuite. Il court delà à Sainte-Sophie en criant le long des rues : « A moi, citoyens ! j'ai tué le diable ! » On crut qu'il avait tué Andronic. Il entre dans l'église et se place dans le lieu où les meurtriers avaient coutume de se tenir pour demander grâce à ceux qui entraient et qui sortaient. A cette nouvelle tout le peuple accourt pour voir ce qui en arriverait. On ne doutait pas qu'avant la fin de la nuit ce malheureux ne fût puni par les plus affreux supplices. Plusieurs seigneurs, qui craignaient le même sort, se rendent au même asile, suppliant le peuple, qui déjà remplissait l'église, de ne pas les abandonner. Comme on ne voyait dans cette foule ni courtisans ni gardes d'Andronic, chacun parlait en liberté, chacun maudissait le tyran et promettait son secours contre toute violence. Isaac passa ainsi la nuit, ne songeant qu'à sauver sa vie et croyant à tout moment entendre Andronic ordonner de le mettre en pièces. Il fit apporter des flambeaux, fermer les portes de l'église, et obtint de la plus grande partie du peuple de passer toute la nuit avec lui.

Au point du jour toute la ville accourt à l'église ; on prie Dieu à grands cris de sauver Isaac, de le mettre sur le trône et de délivrer l'empire d'un tyran barbare altéré de sang. Andronic, qui était au delà du Bosphore, envoie une ordonnance d'amnistie pour apaiser la sédition ; mais ni ses amis, ni son ordonnance, ni son retour à Constantinople n'y purent plus rien. On avait forcé les prisons ; il en était sorti une multitude de misérables, la plupart exempts de crimes, mais enfermés sur de faux soupçons d'Andronic ou par la malice de ses ministres. Le peuple s'était procuré des armes et des chefs. Au milieu du tumulte il s'élève des voix qui proclament Isaac empereur ; elles sont répétées d'un concert unanime. Un des sacristains détache de

dessus l'autel la couronne d'or qui y était suspendue depuis le règne du grand Constantin et la pose sur la tête d'Isaac ; celui-ci se défend de la recevoir, n'étant pas encore trop assuré et craignant d'irriter davantage Andronic. Un des seigneurs réfugiés dans le même asile, Jean Ducas, moins timide, qui se trouvait à côté de lui, découvrant sa tête chauve, la présente à cet ornement dange-reux. A cette vue tout le peuple s'écria : « Point de tête pelée ! Dieu nous garde d'un vieil empereur ! Andronic nous en a dégoûtés pour jamais. Vive l'empereur Isaac ! » En ce moment un des chevaux d'Andronic, qu'on transportait d'au delà du Bosphore, s'étant détaché des autres et courant par les rues, est arrêté par le peuple et amené avec sa housse aux armes de l'empire. Isaac, étant sorti de l'église, monte dessus, escorté de tout le peuple, et même du patriarche Basile, qu'on avait forcé malgré lui de consentir à la proclamation.

Andronic, arrivé au grand palais, est effrayé des cris confus qu'il entend de toutes parts. Sa première pensée est de combattre ; il fait sonner l'appel des troupes qu'il avait à Constantinople. Se voyant mal obéi, il prend son arc, monte au haut d'une tour et tire des flèches sur le peuple. S'apercevant bientôt du peu d'effet d'une pareille défense, il essaye de calmer par des paroles l'emportement de la multitude ; il offre de renoncer à l'empire et de mettre à sa place son fils Manuel, qu'il savait être le moins odieux de ses deux fils ; il était trop tard ; on ne lui répond que par des injures contre lui et contre le prince, qu'on aurait accepté avec joie deux jours auparavant. Le peuple enfonce les portes ; Andronic n'a que le temps de se dépouiller des marques de sa dignité et de se jeter dans une barque avec sa femme et une fille de théâtre qu'il aimait éperdument. Il vogue vers le Pont-Euxin, à dessein de se sauver dans la Chersonèse Taurique, persuadé qu'il n'y avait point de salut pour lui dans aucune province de l'empire.

Isaac entre dans le palais ; le peuple s'y jette en foule avec lui, criant toujours : « Vive l'empereur Isaac ! » Il ne lui laisse que le diadème et pille tout le reste. On enfonce les



portes; on enlève l'or, l'argent, le cuivre, monnayés et non monnayés; la vaisselle, les vases, les meubles précieux disparaissent en un moment; on n'épargne pas même la chapelle. C'étaient, disait-on, les dépouilles de la tyrannie. Chacun se charge, et, ce qu'un seul ne peut emporter, plusieurs se joignent ensemble et l'enlèvent, n'oubliant jamais de saluer profondément le nouvel empereur en passant sous ses yeux avec les meubles de l'empire.

Peu de jours après on apprit l'arrestation d'Andronic. Isaac avait envoyé courir après lui, et le fugitif, faisant force de rames, était parvenu à Chêlé, à l'entrée du Pont-Euxin. Les habitants, tremblant à sa vue, quoiqu'il n'eût plus rien de redoutable que la mémoire de sa férocité, qui respirait encore dans ses regards, et n'osant l'arrêter, lui avaient donné un vaisseau pour gagner la Chersonèse. La tempête l'avait repoussé plusieurs fois et enfin fait échouer au rivage, comme si le Pont-Euxin, qui avait souvent porté sur ses eaux les cadavres des innocents qu'il faisait égorger, eût refusé de favoriser sa fuite. Il fut pris et enchaîné dans le vaisseau qui le poursuivait. Il employa vainement tous les ressorts de son éloquence et les larmes de ses deux femmes pour attendrir les soldats qui le tenaient dans les fers; on le conduisit à Constantinople, et on l'enferma dans une tour, chargé d'un carcan et de deux chaînes pesantes qui lui serraient les mains et les pieds.

On le présenta dans cet état au nouvel empereur Isaac, qui le fit exposer en public, où il essuya toute la rage d'un peuple trop longtemps en proie à sa tyrannie. On lui meurtrit les joues à coups de poing, on lui arracha la barbe, on lui fit sauter les dents hors de la bouche. Les femmes surtout, dont il avait fait mourir ou aveugler les maris, signalaient leur vengeance. Enfin on lui coupa la main droite, qu'on pendit à un gibet, et on le refferma dans la tour, où on le laissa deux jours sans nourriture. On l'en retira le troisième pour lui arracher un œil, et, l'ayant attaché sur un mauvais chameau, on le promena par toute la ville dans l'équipage d'un vil esclave. Ce spectacle hideux, qui devait toucher les

âmes les moins sensibles, ne fit qu'enflammer la fureur; libres de lui faire tous les maux dont ils purent s'aviser, il n'y eut sorte d'outrages et d'infâmes traitements qu'ils ne lui fissent souffrir. Chacun cherchait à se distinguer par quelque trait d'inhumanité. Une femme publique lui jeta à la face une chaudière d'eau bouillante. On le conduisit dans cet affreux triomphe au cirque, où il fut pendu par les pieds. Au milieu de ces horreurs Andronic, sans laisser échapper aucune injure, aucune plainte, se contentait de répéter de temps en temps : « Seigneur, ayez pitié de moi ! Pourquoi froissez-vous encore un roseau déjà brisé ? »

Pendant qu'il était suspendu on continua de le tourmenter sans pitié et sans pudeur. Enfin un misérable lui plongea dans la gorge une longue épée, qu'il lui enfonça jusqu'au fond des entrailles. Ainsi périt, le 12 septembre 1185, après deux ans de règne, l'empereur Andronic Comnène, dont la vie entière apparaît dans l'histoire comme un tissu de crimes <sup>1</sup>.

Tels étaient, à Constantinople, l'empereur et le peuple grec, lorsqu'ils consommèrent, par le meurtre des chrétiens d'Occident établis parmi eux, le schisme avec l'Église romaine. Empereur digne d'un tel peuple, peuple digne d'un tel empereur.

Comme il n'est point de bon prince dont la vertu ne soit mêlée de quelques défauts, il n'en est point de méchant qui n'ait quelque mérite. Entre les vices les plus noirs on vit dans Andronic quelques rayons de vertu. Il était sobre; les historiens nous disent qu'un morceau de pain et un peu de vin, qu'il prenait à la fin de la journée, faisaient toute sa nourriture. Il assistait les indigents et réprimait l'injustice des hommes puissants. Gratuitement cruel, il ne touchait pas aux biens de ceux dont il n'épargnait pas la vie. Trop fier pour vendre les magistratures, il ne les donnait qu'au mérite; il donnait de larges appointements aux magistrats, leur défendant, sous des peines très-sévères, de rien prendre sur leurs inférieurs, ni même de recevoir aucun présent. Ennemi déclaré des

<sup>1</sup> Nicét., in *Andron*, 1. 2.

monopoleurs, les vivres se maintinrent à bas prix pendant son règne. Les oppresseurs ne trouvaient pas de ressources ni dans leurs richesses ni dans leur crédit. Un de ses satellites, qui avait étranglé l'empereur Alexis, s'étant permis de ruiner un pauvre paysan en logeant chez lui, Andronic le fit rouer de coups et l'obligea de rendre beaucoup plus qu'il n'avait pris.

Chose étonnante ! si cruel que fût Andronic, il se montra plus humain que son peuple, et cela dans un point capital et qui intéresse l'humanité entière. S'il est un désastre qui nous émeuve de nos jours, c'est de voir de nos frères lutter avec la tempête qui brise leur navire contre les rochers. Comme les habitants de l'île de Malte, qui accueillirent avec tant d'humanité saint Paul et ses compagnons de naufrage, nous mettons tout en œuvre pour voler à leur secours et les consoler de leur malheur. Or, après douze siècles de Christianisme, les Grecs, et eux seuls, à ce que pense le Grec Nicéas, étaient encore plus barbares envers les naufragés que les barbares païens de l'île de Malte au temps de saint Paul. Non-seulement ils ne cherchaient point à secourir leurs semblables dans les désastres de cette nature, mais, comme de vrais pirates, ils les dépouillaient encore du peu que leur avait laissé la tempête, à tel point qu'ils achevaient de briser le navire que la tempête avait épargné. Bien des empereurs avaient fait des ordonnances pour abolir cette barbarie, mais inutilement ; ces ordonnances, dit Nicéas, n'avaient pas fait plus d'impression sur les Grecs quesi on les avait écrites sur les flots de la mer. Andronic entreprit d'apporter au mal un remède plus efficace. Les courtisans lui représentèrent que le mal était incurable, autorisé qu'il était par la longueur du temps ; mais Andronic, en plein sénat, taxa de négligence les empereurs précédents de ce qu'ils ne s'étaient pas servis du glaive pour réprimer cette coutume inhumaine. Pour lui il ordonna que les seigneurs dans le domaine desquels s'exercerait cette détestable piraterie seraient pendus au mât du vaisseau échoué ou aux branches de l'arbre le plus élevé du rivage, pour avertir les navigateurs, disait-il, qu'ils n'avaient plus rien à craindre des ha-

bitants des côtes, comme Dieu annonce à la terre, par l'arc-en-ciel, qu'elle n'a plus à redouter un nouveau déluge. Comme tout le monde craignait avec raison les menaces d'Andronic, sa défense fut mieux observée que celle de ses prédécesseurs, et les Grecs apprirent par force, d'un de leurs tyrans, à être un peu plus humains <sup>1</sup>.

Enfin quoiqu'il observât si peu la morale du Christianisme, il en connaissait bien la doctrine, si pourtant il est l'auteur d'un ouvrage qui porte son nom dans la *Bibliothèque des Pères*. C'est un dialogue entre un chrétien et un Juif, où l'on démontre assez bien, par l'Ancien Testament, qu'en Dieu il y a trois personnes ; que le Christ est à la fois Dieu et homme ; qu'il devait naître, vivre, mourir et ressusciter ; que les Juifs devaient être rejetés et les Gentils appelés à leur place <sup>2</sup>.

A cette même époque les Juifs étaient persécutés en Occident. Le jeune roi de France, Philippe-Auguste, éprouvait une grande aversion pour eux, quoiqu'ils fussent puissants dans son royaume et particulièrement à Paris. Voici la cause qu'en assigne son biographe et son chapelain, Rigord. « Ce prince avait souvent ouï dire aux seigneurs qui avaient été élevés avec lui à la cour que, tous les ans, le jeudi saint ou quelque autre jour de la semaine sainte, ces Juifs de Paris, par mépris de la religion chrétienne, égorgeaient un chrétien comme en sacrifice, dans des lieux souterrains. Comme ils persévérèrent longtemps dans cette méchanceté diabolique, ils en avaient été convaincus bien des fois du temps de son père et consumés par le feu. C'est ainsi que fut tué et crucifié par les Juifs saint Richard, dont le corps repose à Paris dans l'église de Saint-Innocent, au lieu nommé Champeaux, et où nous avons ouï qu'il se fait beaucoup de miracles par l'intercession de saint Richard. » Voilà ce que dit Rigord dans sa *Vie de Philippe-Auguste* <sup>3</sup> ; ce qui est confirmé par Guillaume l'Armoricaïn, autre chapelain du même roi.

Un autre contemporain, Robert, abbé du Mont-Saint-Michel, atteste la même chose sous l'an 1171. « Thibaut, comte de Chartres,

<sup>1</sup> Nicét., in *Andron.*, l. 2, n. 3, 4 et 5. — <sup>2</sup> *Bibl. PP.*, t. 26. — <sup>3</sup> Rigord, de *Gest. Philippi Augusti*.



dit-il, fit brûler plusieurs Juifs demeurant à Blois, parce que, ayant crucifié un enfant au temps de Pâques, au mépris des chrétiens, ils l'avaient mis dans un sac et jeté dans la Loire, où il avait été trouvé. Les Juifs convaincus de ce crime furent livrés au feu, excepté ceux qui reçurent la foi chrétienne. Ils ont fait la même chose de saint Guillaume à Norwich, en Angleterre, au temps du roi Étienne; il est enterré dans l'église cathédrale, et il se fait beaucoup de miracles à son tombeau. Autant en a été fait à un autre à Glocester, au temps du roi Henri II. Enfin, en France, les Juifs impies ont fait de même, dans le château de Pontoise, à saint Richard, qui, transporté à Paris et enseveli dans l'église, y brille par un grand nombre de miracles<sup>1</sup>. » Brompton, auteur anglais, rapporte le martyre du jeune Guillaume à la neuvième année du roi Étienne, qui est l'an 1144, et celui de l'enfant crucifié à Glocester à la sixième année de Henri II, qui est l'an 1160<sup>2</sup>. Enfin l'on trouve encore dans la chronique de l'Anglais Gervais et dans les Annales de l'abbaye de Melros, un enfant nommé Robert, tué en Angleterre par les Juifs, à Pâques, l'an 1181, et enterré dans l'église de Saint-Edmond, où l'on disait qu'il se faisait des miracles en grand nombre<sup>3</sup>. Voilà ce que disent, d'un commun accord, les auteurs français et anglais de l'époque<sup>4</sup>.

Dans les temps modernes des Juifs et d'au-

<sup>1</sup> Robert de Monte, ann. 1171. — <sup>2</sup> Jean Brompt., *Chron.* — <sup>3</sup> Gervais, *Chron.*, ann. 1181. Pagé, ann. 1179, n. 17, et ann. 1181, n. 15. *Acta SS.*, 27 mars.

<sup>4</sup> Voici comment les *Gestes de Philippe-Auguste* rapportent le principal fait : « Après ce que li rois fut couronné il vint à Paris. Lors commanda à faire une besoigne que il avoit conceue lonc tens devant en son cuer; car il avoit oi dire maintes foiz aus enfanz qui estoient norri avec lui ou palais que li Juiz qui à Paris manioient prenoient chascun an un crestien, le jor dou grant venredi, qui est en la semaine peneuse, et le menoient en leur crostes souz terre, et en despit de Nostre Seigneur, qui en cil jor fu crucifié, le tormentoient et crucifioient, et en derrenier l'estrangoient en despit de la foi crestienne, et ceste chose avoient-ils fait maintes foiz au tens de son père, et avoient esté convaincu dou fait et ars; et en tel manière fut saint Richarz martyrizé, dont li cors gist à Saint-Innocent de Champiau, pour cui Nostre Sires a puis fait maintes miracles en l'église où li cors de lui repose. Diligemment fist li rois enquerre si ce estoit vours onnon, avant que il en feist plus; il trova que ce estoit veritez, si come renommée le rapportoit. » (*Script. rerum Francicarum*, t. 17, p. 350.)

tres ont prétendu que ce sont des calomnies; mais, d'après les historiens de l'époque même, les Juifs ont été convaincus juridiquement. Dire, pour toute réponse, que les témoins et les juges sont des calomnieurs, c'est ne rien dire, car tout criminel en dira autant; dire, comme on a fait de nos jours, que les Juifs n'ont pu commettre de pareils crimes, par la raison que la loi du Dieu qu'ils professent y est contraire, c'est supposer que l'homme ne saurait violer la loi de Dieu et qu'un criminel ne peut l'être; mais ici il y a bien autre chose. Au-dessus de la loi divine, au-dessus de la Bible, le Juif met une loi humaine, une loi rabbinique, le Talmud. Or le Talmud non-seulement permet au Juif, mais lui commande et lui recommande de tromper et de tuer le chrétien quand il en trouve l'occasion. C'est un fait hors de doute et qui mérite toute l'attention des peuples et des rois.

Sixte de Sienne, Juif converti du seizième siècle, dans sa *Bibliothèque sainte*<sup>1</sup>, indique les endroits du Talmud auxquels il emprunte les passages suivants : « 1° Nous ordonnons que tout Juif maudisse trois fois par jour tout le peuple chrétien et prie Dieu de le confondre et de l'exterminer avec ses rois et ses princes, et que les prêtres surtout fassent cela en priant dans la synagogue, en haine de Jésus le Nazaréen<sup>2</sup>. 2° Dieu a ordonné aux Juifs de s'approprier les biens des chrétiens autant de fois qu'ils le pourront, soit par fraude, par violence, par usure ou par vol<sup>3</sup>. 3° Il est ordonné à tous les Juifs de regarder tous les chrétiens comme des brutes et de ne pas les traiter autrement que des animaux<sup>4</sup>. 4° Que les Juifs ne fassent aucun mal ni aucun bien aux païens; mais qu'ils tâchent, par tous les moyens, de tuer les chrétiens<sup>5</sup>. 5° Si un Hébreu, en voulant tuer un chrétien, tue par hasard un Juif, il mérite le pardon<sup>6</sup>. 6° Si un Juif voit un chrétien sur le bord d'un précipice il est tenu de l'y précipiter aussitôt<sup>7</sup>. »

Un rabbin converti de nos jours atteste le même fait en d'autres termes, y ajoutant

<sup>1</sup> Sixt. Senens., *Biblioth. sancta*, Paris, 1610, p. 124. — <sup>2</sup> Ord. 1, tract. 1, distinc. 4. — <sup>3</sup> *Ibid.* — <sup>4</sup> Ord. 4, tract. 8. — <sup>5</sup> *Ibid.*, tract. 4 et 9. — <sup>6</sup> *Ibid.* — <sup>7</sup> *Ibid.*, tract. 8.

une remarque qui le prouve à elle seule. Voici ses paroles :

« Ce serait ici le lieu de faire connaître les maximes intolérantes et inhumaines que les rabbins professent à l'égard des Juifs convertis, des chrétiens, des païens et des Juifs qui trahissent les secrets de la synagogue ; mais la charité chrétienne me défend de publier, si ce n'est en cas de nécessité absolue, la traduction des passages révoltants que je pourrais citer dans cette note. Je me bornerai à en indiquer une partie à ceux de mes frères qui les ignorent et qui savent assez la langue rabbinique pour les lire dans les livres originaux. Les citations que je vais faire m'obligent à consigner ici une remarque importante.

« Le Talmud et les autres ouvrages des rabbins contiennent une foule de sorties contre les chrétiens et contre le Christianisme et des blasphèmes contre notre divin Rédempteur. Depuis que la connaissance de la langue hébraïque s'est répandue en Europe, les imprimeurs juifs ont pris la précaution de supprimer tous ces passages, en laissant des lacunes à leur place. Les rabbins enseignent verbalement ce qu'indiquent ces lacunes et ils rectifient les mots changés à dessein. Quelquefois aussi ils rétablissent à la main, dans leurs exemplaires, les suppressions et les corrections politiques des éditeurs juifs. Ce dernier cas est arrivé dans l'exemplaire du Talmud que je possède. » Ainsi parle ce rabbin avant de donner l'indication des passages que nous mettons nous-même en note <sup>1</sup>.

D'après ces principes de leur Talmud et

<sup>1</sup> Talmud, traités suivants : *Gnahodazara*, fol. 4, verso (in *thocephot*) ; fol. 10, verso (*ibid.*) ; fol. 26, verso. *Sanhédrin*, fol. 7, recto. *Horiot*, fol. 11, recto (in *glossa yarhi*). *Hhoulin*, fol. 13, verso. *Baba-Kamma*, fol. 117, recto.

Maimonides, traités suivants : de *l'Homicide*, chap. 4, § 10 ; de *l'Idolâtrie*, chap. 10, § 1 ; des *Docteurs rebelles* chap. 3, § 1 et seqq. ; chap. 9, § 1 et seqq. ; de *la Royauté*, chap. 9, § 2, des *Blessures*, chap. 8, § 11.

Le même, *Annotations sur la mischna* du premier chapitre du traité *Hhoulin* du Talmud.

*Correspondance théologique* de R. Ascher, classe 17<sup>e</sup>, n. 1, 3, 6. *Touret Schoulthhan-guarouh. Yoré-dégna*, n. 158, § 2. *Hhoschen-mischpat*, n. 338, § 9, et n. 425, § 5.

*Deuxième Lettre d'un rabbin converti aux Israélites ses frères, sur les motifs de sa conversion*, Paris, 1827, p. 300 et 361.

l'enseignement conforme de leurs docteurs les Juifs ne peuvent et ne doivent pas plus se faire un scrupule de tromper et de tuer les chrétiens qu'ils n'ont de remords et de repentir d'avoir tué le Christ. Suivant la morale talmudique il n'y a que la prudence qui puisse les obliger à s'en abstenir.

Que tel soit encore le secret enseignement de la synagogue, un fait épouvantable est venu le révéler de nos jours, l'assassinat du Père Thomas, Capucin, par les principaux Juifs de Damas, ainsi que le nous verrons sur l'année 1840.

Pour en revenir au jeune roi de France Philippe-Auguste, d'autres raisons l'indisposaient encore contre les Juifs. La renommée dont jouissaient les rois de France, d'être fiers envers leurs ennemis, mais très-débonnaires envers leurs sujets, avait attiré à Paris depuis longtemps des Juifs de toutes les parties du monde ; leurs plus fameux docteurs s'y étaient établis avec leurs écoles ; Louis VII leur avait même accordé des privilèges extraordinaires. Donc, avec le temps, les Juifs s'étaient tellement enrichis qu'ils possédaient près de la moitié de la ville. De plus, au mépris des lois et des canons de l'Eglise, ils avaient dans leurs maisons des chrétiens et des chrétiennes pour esclaves, qu'ils faisaient apostasier et judaïser avec eux. Enfin ils exerçaient sur les chrétiens, nobles, bourgeois et paysans, des usures si énormes qu'un grand nombre furent contraints de vendre leurs héritages ; d'autres, à Paris, étaient réduits à demeurer dans les maisons des Juifs comme prisonniers, leur étant engagés par serment. A tout cela se joignait un dernier grief. Lorsque, pour le besoin des églises, on leur empruntait de l'argent, ils prenaient en gage les crucifix et les vases sacrés, les profanaient en mépris de la religion chrétienne et buvaient dans les calices, ou bien ils les cachaient dans les lieux les plus infects de leurs maisons. Pour toutes ces causes le roi Philippe-Auguste était fortement indisposé contre les Juifs de Paris et du royaume et cherchait de quelle manière il en tirerait vengeance.

Il consulta sur ce sujet un ermite nommé Bernard, qui vivait dans la forêt de Vincennes



en réputation de sainteté. Par son conseil il déchargea tous les chrétiens de son royaume de ce qu'ils devaient aux Juifs, en retenant à son profit la cinquième partie. Enfin, au mois d'avril 1182, il publia un édit portant que tous les Juifs se tinssent prêts à sortir de son royaume à la Saint-Jean, leur donnant ce délai pour vendre leurs meubles, et confisquant à son profit leurs maisons, leurs terres et leurs autres biens immeubles. Quelques-uns se firent baptiser; le roi leur rendit leurs biens et leur accorda une liberté perpétuelle. Les autres gagnèrent, par présents et par promesses, des prélats et des seigneurs pour solliciter le roi de révoquer son édit. Ce moyen leur avait toujours réussi auprès des rois précédents, mais ni prières ni promesses ne purent fléchir Philippe-Auguste; il demeura ferme dans sa résolution; ce qui étonna si fort les Juifs qu'ils se dirent l'un à l'autre : *Schema, Israel!* Écoute, ô Israël! Ayant donc réduit leurs meubles en argent, ils sortirent au mois de juillet de la même année 1182, avec leurs femmes, leurs enfants et toute leur suite.

L'année suivante le roi fit purifier toutes leurs synagogues, qu'il changea en églises. Ces divers actes lui attirèrent la bénédiction de tout son peuple; seigneurs, bourgeois, paysans, tous admiraient cette vigueur de résolution dans un roi de seize ans <sup>1</sup>.

Dès la première année de son règne (1181) il ordonna que tous ceux qui, dans le jeu ou ailleurs, laisseraient échapper quelques blasphèmes contre Dieu ou ses saints, payeraient vingt pièces d'argent aux pauvres, ou bien qu'ils seraient plongés dans une rivière ou dans un marais <sup>2</sup>.

Les nouveaux manichéens, albigeois, paritarins, cathares, dont nous avons déjà plus d'une fois appris à connaître les doctrines subversives de tout Christianisme et de toute société, continuaient leurs séductions et leurs ravages, particulièrement dans le midi de la France. Toutes les fois qu'ils étaient vaincus par les catholiques ils abjuraient leurs impiétés pour y retourner bientôt après. Partout, dans la France méridionale, on voyait

des églises brûlées et ruinées jusque dans les fondements, et les habitations des hommes devenues la retraite des animaux sauvages. C'est ce qu'un envoyé du roi de France remarqua spécialement dans la province de Narbonne. Ces calamités étaient dues à la fureur des albigeois et des cotereaux. Ces derniers, comme nous l'avons déjà vu, étaient des bandes ou plutôt des armées de brigands, qui, réalisant à la lettre toute l'horreur du manichéisme, mettaient tout à feu et à sang, n'ayant de respect ni pour Dieu ni pour les hommes. Dans l'année 1183 les peuples catholiques du Berri, s'étant confédérés pour leur défense commune, en tuèrent plus de dix mille dans une bataille, près de Château-dun, et cela d'après le témoignage d'un témoin oculaire <sup>1</sup>. Cette victoire ne mettait pas encore les peuples à l'abri de ces brigands; il fallut que Philippe-Auguste leur envoyât une armée auxiliaire pour achever le reste <sup>2</sup>.

Vers le même temps parut à Lyon une nouvelle secte connue généralement sous le nom de vaudois; en voici l'origine. L'an 1160, Pierre Valdo, marchand de Lyon, se trouvait, selon sa coutume, dans une assemblée avec les autres riches trafiquants. Tout à coup l'un d'eux meurt subitement. Pierre Valdo en est si frappé qu'il distribue aussitôt tout son bien, qui était grand, aux pauvres de la ville. Il était touché des paroles de l'Évangile où la pauvreté est si hautement recommandée, et crut que la vie apostolique ne se trouvait plus sur la terre. Résolu de la renouveler il vendit donc tout ce qu'il avait. D'autres en firent autant, touchés de componction, et ils s'unirent ensemble dans ce dessein. Il s'amassa autour d'eux un grand nombre de pauvres. Pierre Valdo, qui avait quelque peu de littérature, leur apprit la pauvreté volontaire et à imiter la vie de Jésus-Christ et des apôtres. On les appelait les pauvres de Lyon, léonistes ou lyonnistes *valdenses* ou vaudois, de Pierre Valdo, leur chef; insabâtés, parce qu'ils portaient des espèces de savates, un peu par affectation. Dans les commencements on aimait leur douceur et leur simplicité; la seule chose

<sup>1</sup> Rigord. Guill. Armor. etc., t. 17 des *Historiens de France*. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>1</sup> Gaufrid. Vosiens., t. 17 des *Historiens de France*, p. 11, note 6. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 11 et 12.

qu'on blâmait en eux, c'était que leur pauvreté fût absolument oisive et qu'ils y misent de l'ostentation et de l'orgueil. On ne leur reprochait aucune doctrine particulière. « Leur objet, dit le protestant Mosheim, ne fut point d'introduire de nouvelles doctrines dans l'Église, ni de proposer de nouveaux articles de foi aux chrétiens, mais seulement de réformer le gouvernement ecclésiastique, de ramener le clergé et le peuple à la simplicité et à la pureté primitives des siècles apostoliques <sup>1</sup>. »

Si les pauvres de Lyon, suivant le nom d'*humiliés* qu'ils prenaient encore, avaient réellement eu ou du moins conservé l'humilité chrétienne, leur bon exemple eût pu faire beaucoup de bien dans l'Église; mais l'orgueil s'en mêla bientôt. Parce qu'ils étaient pauvres comme les apôtres ils se crurent le droit de prêcher comme eux, quoique laïques et sans mission, sans penser que les apôtres avaient été envoyés pour cela et qu'ils en avaient envoyé d'autres à leur place. Ce n'est pas tout : comme les évêques et les prêtres possédaient quelque chose en propre, les vaudois prétendirent que par là même ils avaient perdu le pouvoir de prêcher, de consacrer et de conférer les autres sacrements. Enfin, s'enhardissant de plus en plus, ils prétendirent, quant à eux-mêmes, que, par cela seul qu'ils étaient pauvres, ils avaient tout pouvoir non-seulement de prêcher, mais de confesser et de consacrer. C'est ainsi que ces bonnes gens, qu'il ne faut nullement confondre avec les cathares ou les albigeois, s'égarèrent peu à peu, non par l'orgueil de la science, non par l'orgueil des richesses, mais, chose assez nouvelle, par l'orgueil de la pauvreté <sup>2</sup>.

En Lombardie il y avait, depuis plus d'un siècle, un ordre d'Humiliés, mais d'un esprit meilleur et approuvé par l'Église. Vers l'an 1036, dans une des guerres entre les Allemands et les Lombards, quelques gentilshommes d'entre ces derniers furent emme-

nés prisonniers en Allemagne; ils profitèrent chrétiennement de leur infortune. Sur les exhortations du bienheureux Gui, l'un d'entre eux, ils prirent un habit pauvre, et s'adonnèrent aux exercices de piété, de charité et de mortification. L'empereur, ayant appris leur conversion et leur genre de vie, leur accorda la liberté. De retour en Lombardie ils continuèrent leur pieuse association, vivant du travail de leurs mains, et établirent des fabriques en étoffes de laine, auxquelles ils travaillèrent eux-mêmes. Leurs femmes voulurent imiter leur exemple et s'occupaient à filer la laine. Cette association de gentilshommes, devenus manufacturiers et ouvriers en étoffes par humilité et charité chrétiennes, pour procurer du travail à une infinité de pauvres et leur en distribuer le profit, subsista sur ce pied jusqu'à l'an 1134, époque à laquelle saint Bernard vint à Milan. Le saint, auquel ils demandèrent quelques règlements de conduite, leur conseilla de se séparer de leurs femmes et de vivre en commun. Il les exhorta aussi à se mettre sous la protection de la sainte Vierge, et, pour cet effet, de changer leurs habits cendrés en habits blancs, pour marquer la pureté de leur âme.

Sur cela les uns continuèrent leur ancienne manière de vie, les autres embrassèrent le conseil de saint Bernard et vécurent en commun, les hommes à part et les femmes aussi, tous deux dans une grande pauvreté et portant des habits fort rudes. Dans leur contenance, leurs discours et toutes leurs manières d'agir, ils témoignaient une grande humilité. Ils subsistaient principalement du travail de leurs mains. Il y avait parmi eux beaucoup d'hommes lettrés, et ils disaient tout l'office canonial du jour et de la nuit. Plusieurs ne mangeaient point de chair à moins qu'ils ne fussent grièvement malades. Les femmes de cet institut étaient tellement éloignées des hommes qu'ils ne les voyaient pas même à l'église, et un mur les séparait au sermon.

Quelque temps après un troisième ordre se forma dans cette association; l'auteur en fut saint Jean de Méda, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dans le pays de Milan. Il était

<sup>1</sup> *Hist. ecclésiastique*, 12<sup>e</sup> siècle, 2<sup>e</sup> partie, c. 5, § 11 et 12. — <sup>2</sup> Ébrard, *contra Vald.*, t. 24, *Bibl. PP.* Reiner, *Lib. contra Vald.*, *ibid.*, t. 25. Pierre de Piliedorf, *ibid.* Bosuet, *Hist. des Variations*, l. 11. Bergier, *Dict. théolog.*, art. VAUDOIS.



d'une illustre famille. Il fut le premier prêtre de l'ordre des Humiliés. Comme il en voyait le merveilleux accroissement, il eut la pensée d'en faire des religieux proprement dits. Dans ce dessein il vint à Côme, bâtit une église et quelques cellules dans un lieu plein de roseaux, et en peu de temps il y assembla un grand nombre de frères, auxquels il donna la tonsure monastique. Il établit bientôt plusieurs monastères semblables, tant pour les hommes que pour les femmes. Depuis cette époque ils cessèrent la fabrication des étoffes. Après l'office divin les frères travaillaient au jardin, les religieuses au fuseau et à l'aiguille. Cependant les trois ordres continuèrent à subsister ensemble, approuvés par les souverains Pontifes.

Saint Jean de Méda fut le premier de l'ordre des Humiliés qui remplit le ministère de la prédication ; il le fit avec un succès prodigieux. On accourait à ses discours de presque toute l'Italie. Touchés de la grâce de Dieu, les uns embrassaient le même institut, les autres contribuaient de leurs biens à en fonder des monastères. Ce que voyant, le Pape permit aux clercs et même aux laïques lettrés de cette congrégation de prêcher, non-seulement dans leurs maisons, mais dans les places publiques et dans les églises, toutefois avec le consentement des évêques. Les conversions furent alors sans nombre. Ces Humiliés étaient formidables aux manichéens ou cathares, qu'ils confondaient publiquement et dont ils découvraient les artifices ; ils en convertirent même un bon nombre. Saint Jean de Méda mourut à Côme, le 26 septembre 1159, illustre par ses miracles et avant et après sa mort <sup>1</sup>. Voilà ce qu'auraient pu faire en France les humiliés ou les pauvres de Lyon, si leur pauvreté même ne les eût enflés d'orgueil.

Pour remédier aux maux que faisaient à la chrétienté les manichéens en Occident et les Sarrasins en Orient, le Pape Lucius III tint un concile à Vérone. Il se nommait auparavant Hubald, cardinal-évêque d'Ostie, était fort âgé, médiocrement lettré, mais

d'une grande expérience dans les affaires. Il fut élu Pape le premier jour de septembre 1181, un jour après la mort d'Alexandre III. A cette élection on commença de mettre en pratique le décret du concile de Latran qui demandait les deux tiers des suffrages, et les cardinaux commencèrent à procéder seuls à l'élection du Pape, à l'exclusion du peuple et du reste du clergé. Lucius III était de Lucques, en Toscane, et tint le Saint-Siège quatre ans.

Dès les premiers jours de son pontificat il vit arriver un ancien ami de saint Thomas de Cantorbéry, Jean aux Blanchés-Mains, évêque de Poitiers, élu archevêque de Narbonne ; il venait demander au Pape sa confirmation pour ce dernier siège. Lucius, qui connaissait son rare mérite, lui donna mieux, l'archevêché de Lyon, et le nomma son légat en France. Le Pape reçut, vers le même temps, une ambassade de Guillaume, roi d'Écosse, qui lui demandait d'être relevé, le roi de l'excommunication et son royaume de l'interdit qu'avait prononcés le défunt archevêque d'York, parce que le roi s'était opposé à l'installation d'un évêque élu de Saint-André, voulant y en faire mettre un autre. Le Pape accorda la levée de l'excommunication et de l'interdit, et envoya un légat en Écosse pour arranger l'affaire entre les deux compétiteurs. Comme elle ne put se terminer sur les lieux ils vinrent tous deux en Italie et résignèrent leurs droits entre les mains du Pape, qui, pour tout concilier, donna l'évêché de Saint-André à l'un et l'évêché de Dunkelden à l'autre <sup>1</sup>. A la prière de Guillaume le Bon, roi de Sicile, le Pape Lucius érigea aussi, l'an 1183, l'église de Mont-Réal en métropole.

Un fait bien plus mémorable, c'est la correspondance du Pape avec Saladin. Lucius III lui écrivit touchant la rédemption des captifs. Nous n'avons pas sa lettre, mais bien la réponse du sultan ; elle est conçue en ces termes : « Le roi Saladin, le plus puissant de tous les rois orientaux, au seigneur Pape. On nous a rendu la lettre de Votre Sainteté, parce que nous savons et que nous croyons que vous occupez le premier emploi en ce

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 26 septembre. Hélyot, *Hist. des Ordres religieux*, t. 6. Jacques de Vitry, *Hist. occidentale*, n. 28.

<sup>1</sup> Baron., ann. 1182 et 1183.

monde, et parce que nous savons que Dieu vous a donné une telle gloire que vous êtes assis dans une telle grandeur. Nous savons aussi que tous les chrétiens vous obéissent et vous craignent. Cette lettre nous a été remise et présentée par la main d'Olivier Vital, votre légat, auquel, à cause du respect et de la vénération que nous vous portons, nous avons fait honneur, en lui donnant audience dans l'intérieur de notre palais et faisant d'abord tout ce qu'il a été en notre pouvoir de lui accorder. Tout ce qui est marqué dans votre lettre, et ce que votre légat nous a dit touchant la paix à faire avec les chrétiens et la délivrance des prisonniers, nous a été très-agréable. Que les chrétiens qui sont sous votre obéissance renvoient nos sujets qu'ils tiennent prisonniers, et nous renverrons de même volontiers tous les chrétiens que nous tenons captifs. Mais Votre Grandeur doit savoir que les chrétiens que nous tenons sont des gentilshommes et de nobles personnages, au lieu que nos soldats, qui sont prisonniers chez les chrétiens, ne sont que des paysans et des personnes très-viles. Ainsi nous apprécierons, s'il vous plaît, les prisonniers que nous avons, et les chrétiens apprécieront ceux qu'ils tiennent, et ceux qui auront de la perte seront indemnisés par les autres. Dieu sait que, quand nous avons vu vos lettres et les légats de Votre Grandeur, nous en avons ressenti une joie parfaite, et nous en remercions Dieu<sup>1</sup>. »

Le Pape Lucius écrivit encore sur le même sujet au frère de Saladin, qui lui répondit le 26 mai 1182 : « J'ai compris, par les paroles de votre légat, que vous voulez observer en tout le traité que le roi Saladin a conclu avec votre prédécesseur Alexandre, de sainte mémoire, touchant la délivrance des prisonniers entre les chrétiens et les Sarrasins. » On voit par ces paroles de Malek-Adhel qu'il y avait déjà eu une négociation et un traité à cet égard entre le Pape Alexandre et le sultan Saladin. Il ajoute : « Que si les chrétiens qui habitent Jérusalem avec leur roi et ceux du pays de Tyr obéissent à vos ordres avec toute la chrétienté, et s'ils observent, selon votre

volonté, l'arrangement fait entre nous pour la paix et la rédemption des captifs qui sont en nos prisons, nous promettons aussi de faire tout ce que vous demandez pour faire cette paix. Que Dieu vous inspire, ainsi qu'à nous, de faire, par sa grâce, ce qui est avantageux au salut de tous les chrétiens et Sarrasins. Ainsi soit-il<sup>1</sup> ! » C'est sans doute quelque chose de bien remarquable que d'entendre les chefs des musulmans parler avec ce respect et cette vénération au chef spirituel de la chrétienté, et proclamer dans leurs lettres officielles qu'il occupe la première dignité dans l'univers.

A Rome même il y avait encore des esprits turbulents qui ne comprenaient pas cela. En 1193 le Pape Lucius ne put demeurer à Rome à cause de la révolte des Romains. Leur différend venait de quelques coutumes qu'il jura de n'observer jamais, quoique les Papes ses prédécesseurs les eussent gardées. Les Romains en furent irrités au point qu'ils pillèrent et brûlèrent les terres du Pape, en sorte qu'il fut obligé de fuir de place en place dans ses forteresses. Christian, archevêque de Mayence, chancelier de l'empereur, vint au secours du Pontife avec une grande armée d'Allemands ; il incommoda fort les Romains, mais tomba malade à Tusculum. Le Pape, qui était proche, vint le voir. L'archevêque était si mal qu'il ne put se lever pour le recevoir ; mais il se confessa à lui, reçut de ses mains les sacrements et l'indulgence, et mourut ainsi au mois d'août 1193. Le Pape en écrivit à tous les prélats d'Allemagne pour le recommander à leurs prières. On prétendit que les Romains avaient procuré sa mort par l'eau d'une fontaine qu'ils avaient empoisonnée. Son armée se dissipa, et les Romains s'élevèrent plus fortement contre le Pape<sup>2</sup>.

Celui-ci, voyant qu'il ne pouvait résister aux Romains, envoya des nonces aux rois et aux seigneurs, tant laïques qu'ecclésiastiques, pour demander des secours d'argent. Ceux qui vinrent en Angleterre ayant fait leur proposition, le roi consulta les évêques et le reste du clergé ; ceux-ci lui conseillè-

<sup>1</sup> Apud Radulph. de Diceto, in *Imaginum hist.*, p. 621. Pagi, ann. 1184.

<sup>1</sup> *Ibid.* — <sup>2</sup> Apud Baron. et Pagi.



rent de donner le subside au Pape, tel qu'il le jugerait à propos, tant pour lui que pour eux ; « car, ajoutèrent-ils, nous aimons mieux vous rembourser, si vous le voulez, ce que vous aurez donné, que de souffrir que le Pape envoie ses nonces en Angleterre lever sur nous un subside ; ce qui pourrait tourner en coutume, au préjudice du royaume. » Le roi suivit ce conseil et envoya au Pape une grande somme d'argent, avec laquelle, ainsi qu'avec celle qu'il reçut de toutes parts des autres princes, il fit ou acheta la paix avec les Romains <sup>1</sup>.

Cette paix ne dura guère ; les Romains la violèrent effrontément, et par leurs insultes forcèrent le Pape à quitter Rome. La plus cruelle de ces insultes est qu'ayant trouvé plusieurs de ses clercs hors de la ville ils leur crevèrent les yeux à tous, hormis un, leur mirent des mitres par dérision, et leur firent promettre avec serment de se présenter au Pape en cet état. Profondément affligé, le Pape anathématisa les auteurs de ce crime, sortit de la ville avec les siens et se rendit à Vérone, où il espérait que l'empereur Frédéric viendrait à son secours <sup>2</sup>.

L'an 1183, le 25 juin, ce prince avait signé à Constance un traité de paix définitive avec les villes ou républiques de Lombardie, traité qui, pendant longtemps, a formé la base du droit public parmi les Italiens, et qui, en conséquence, est inséré dans le corps du *Droit romain*, qu'il termine.

Par le traité de Constance l'empereur céda aux villes, sans exception, tous les droits régaliens qu'il avait possédés dans l'intérieur de leurs murs ; il leur céda de même, dans le district qui dépendait d'elles, tous ceux de ces droits qu'elles avaient acquis par l'usage ou la prescription ; il leur assura nommément le droit de lever des armées, de se fortifier par des murs, et d'exercer dans leur enceinte la juridiction tant civile que criminelle.

Il fut convenu que dans tous les cas de contestation sur les droits régaliens réclamés par les communes en vertu d'une pres-

cription, l'évêque de chaque ville aurait l'autorité de nommer des arbitres choisis parmi les citoyens et les habitants de la banlieue, exempts d'animosité contre l'empereur ou contre la cité. Si ces arbitres cependant croyaient ne pouvoir décider sur les réclamations contradictoires qui leur seraient adressées, ils étaient autorisés à échanger toutes les redevances contestées contre un cens annuel de deux mille marcs d'argent, que l'empereur pourrait encore réduire si l'équité l'exigeait.

Toutes les inféodations faites depuis la guerre au préjudice des cités furent annulées ; toutes les possessions saisies et confisquées sur elles furent rendues sans fruits ni dommages. L'empereur promit de ne pas séjourner dans une ville ou son territoire assez longtemps pour lui causer un préjudice, et il consentit que les villes conservassent leur confédération et la renouvelassent aussi souvent qu'elles le voudraient.

D'autre part quelques prérogatives furent conservées à l'empire dans l'intérieur même des nouvelles républiques. Le consulat fut confirmé, mais les consuls durent recevoir, gratuitement, il est vrai, l'investiture de leur charge d'un lieutenant de l'empereur, à moins cependant que, d'après une coutume légale, ils ne la reçussent de l'évêque, comte de la ville. L'empereur fut autorisé à établir dans chaque cité un juge d'appel, auquel on pourrait porter les causes civiles dont l'objet surpasserait la valeur de 25 livres impériales. La livre valait alors 65 de nos francs. Ce juge devait jurer, lorsqu'il entrait en charge, qu'il se conformerait aux coutumes de la ville et qu'il ne laisserait aucune cause se prolonger pendant plus de deux mois.

Chaque ville devait prêter serment de maintenir les droits impériaux en Italie envers ceux qui n'étaient pas membres de la ligue ; elle promettait à l'empereur de lui fournir le fourrage royal à son entrée en Lombardie, de rétablir les ponts et les chaussées, tant pour son arrivée que pour son retour, et de lui préparer un marché suffisamment approvisionné pour lui et pour son armée ; enfin elle s'engageait à renouveler

<sup>1</sup> Roger Hoveden. Apud Baron. — <sup>2</sup> Apud Baron. et Pagi, ann. 1184.

tous les dix ans son serment de fidélité <sup>1</sup>.

C'est ainsi que se termina la longue lutte pour l'établissement de la liberté italienne, et que les républiques lombardes, dont l'existence avait jusqu'alors été chancelante, furent légalement reconnues et constituées.

Dès l'année qui suivit la paix de Constance Frédéric revint en Italie avec son fils Henri, auquel il destinait la couronne de l'empire. Les villes qui lui avaient résisté avec le plus de courage ne rivalisèrent cette fois entre elles que par leur empressement à l'honorer. Les Milanais, plus qu'aucun autre peuple, prirent à tâche de rentrer en grâce auprès de lui, et l'empereur, de son côté, après avoir éprouvé la faiblesse des communes auxquelles il s'était précédemment allié, crut devoir s'appuyer sur une ligue plus puissante et s'assurer l'affection des Milanais. Il leur accorda de nouveaux privilèges et leur permit de rebâtir la ville de Crème, dont les murailles n'avaient point été relevées depuis que lui-même les avait rasées, vingt-quatre ans auparavant. Les Crémonais s'y étaient opposés dans les temps du plus grand pouvoir de la ligue lombarde, et ils témoignèrent leur humeur et leur ressentiment d'une manière si offensante pour l'empereur, lorsque celui-ci céda aux sollicitations des Milanais et pardonna aux malheureux Crémasques, que Frédéric, irrité, se mit à la tête des milices milanaïses, et que, faisant marcher devant lui le carroccio ou étendard de la ville, il entra sur le territoire de Crémone, brûla plusieurs châteaux de ce peuple mutiné, et le réduisit enfin à implorer sa clémence <sup>2</sup>.

L'empereur Frédéric passa toute l'année 1184 en Italie, la plupart du temps à Vérone, pour s'entretenir avec le Pape sur les intérêts de l'empire et de l'Église, tant en Europe qu'en Asie. Il y arriva de toutes parts un grand nombre d'archevêques, d'évêques et de princes, entre autres les ambassadeurs du roi d'Angleterre. D'après le conseil de l'archevêque de Cologne ils venaient supplier le Pape, de la part du roi leur maître, de vouloir bien obtenir de l'em-

pereur qu'il reçût en grâce le duc Henri le Lion, privé à la fois de ses duchés de Saxe et de Bavière et condamné à un exil perpétuel. Sur les instances du Pape l'empereur permit au duc de revenir dans sa patrie et le dégagea du serment qu'il lui avait fait faire de rester toujours en exil ; le Pape, de son côté, dégagea l'empereur du serment qu'il avait fait lui-même de ne jamais lui faire grâce <sup>1</sup>.

Une autre conciliation eut lieu pour le bien de l'Église et de l'empire en Allemagne. En 1177, pour faciliter la paix de Venise et la fin du schisme, le Pape Alexandre engagea l'archevêque Adalbert de Salzbourg, fils du roi de Bohême, à lui résigner son siège, qu'il donna au cardinal Conrad, archevêque élu de Mayence, pour laisser ce dernier siège à son compétiteur Christian, chancelier de l'empereur, dont il avait la confiance, tandis qu'Adalbert lui était odieux. Christian étant mort l'an 1183, Conrad demanda et obtint de retourner de Salzbourg à Mayence. Adalbert, de son côté, étant venu à Vérone, fut très-bien reçu de l'empereur et du Pape. Non-seulement ils lui permirent de reprendre le siège de Salzbourg, mais ils lui accordèrent beaucoup de privilèges ; le Pape le nomma même, lui et ses successeurs, légat apostolique dans toute la Bavière. C'est Adalbert lui-même qui nous apprend ces particularités dans une lettre qu'il écrivit là-dessus à son chapitre <sup>2</sup>.

Il vint encore à Vérone des ecclésiastiques de divers pays, qui avaient été ordonnés par les schismatiques au temps du Pape Alexandre. L'empereur pria instamment le Pape Lucius de leur faire grâce et de les réhabiliter. Le Pape y condescendit d'abord, en sorte qu'il leur permit de présenter leurs requêtes afin d'accorder à chacun la dispense selon la différence des cas ; mais, le lendemain, il changea d'avis, et dit que la suspension, ayant été prononcée à Venise dans le concile général, en 1177, ne pouvait être révoquée que dans un concile pareil, et il promit d'en tenir un à Lyon pour cette affaire. On attribua ce changement à Conrad,

<sup>1</sup> *Corpus Juris civilis, ad calcem ; liber de Pace Constantiæ.* — <sup>2</sup> Sicardi, episc. Cremon., *Chron.*, t. 7 de Muratori, p. 602.

<sup>1</sup> Roger Hoveden, apud Baron., ann. 1184, n. 2. —

<sup>2</sup> Mais, *Concil.*, t. 22, p. 489.



archevêque de Mayence, et à Conrad, évêque de Worms, et les Allemands s'en plaignirent hautement, en sorte que les cardinaux disaient qu'ils demandaient grâce en menaçant.

Une autre affaire occupa le Pape et l'empereur. Après la mort d'Arnold, archevêque de Cologne, il y avait eu une double élection dans cette Église ; l'empereur s'était prononcé pour l'un des élus, mais l'autre en avait appelé au Pape. Leur affaire fut discutée à Verone, mais n'y put être terminée ; elle traîna sept ans. On discuta encore l'affaire des biens de la comtesse Mathilde, dont l'empereur avait obtenu la jouissance pour quinze ans, mais qui, après ce terme, devaient revenir à l'Église romaine, à moins que l'empereur ne prouvât y avoir des droits légitimes. On discuta donc la chose de part et d'autre, mais il n'y eut point de conclusion. Enfin l'empereur Frédéric demandait que le Pape couronnât empereur son fils Henri ; mais le Pape ne voulut y consentir que dans le cas où Frédéric quitterait lui-même la couronne, attendu qu'il ne pouvait y avoir deux empereurs ensemble <sup>1</sup>.

Outre ces affaires particulières deux affaires générales occupèrent le Pape et l'empereur, les évêques et les princes, dans le concile qui se tint en cette occasion à Verone : l'une était de réprimer en Occident les hérésies manichéennes qui attaquaient à la fois et la religion et l'ordre social ; l'autre, d'opposer une barrière aux puissances mahométanes, qui menaçaient de nouveau la chrétienté entière. Sur le premier point le Pape Lucius III publia la constitution suivante :

« Pour abolir les diverses hérésies qui ont commencé à pulluler de notre temps dans la plupart des lieux, la vigueur des ecclésiastiques doit se réveiller, vu principalement qu'elle se trouve appuyée de la puissance impériale. C'est pourquoi, en la présence de notre cher fils, l'empereur Frédéric, de l'avis de nos frères les cardinaux, des patriarches, archevêques et évêques, et de beaucoup de princes assemblés de diverses parties du monde, nous condamnons, de l'autorité

apostolique et par la présente constitution, tous les hérétiques, quelque nom qu'ils portent, principalement les cathares et patarins, et ceux qui se disent faussement humiliés ou pauvres de Lyon, les passagins, josépins et arnaudistes. Nous les soumettons tous à un anathème perpétuel. Et parce que quelques-uns, sous prétexte de piété, s'attribuent l'autorité de prêcher, quoique l'Apôtre dise : *Comment prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés ?* nous comprenons sous un pareil anathème tous ceux qui oseront prêcher, en public ou en particulier, sans avoir mission et autorité de nous ou de l'évêque du lieu ; tous ceux qui pensent ou enseignent autrement que l'Église romaine touchant le sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le baptême, la rémission des péchés, le mariage et les autres sacrements, et généralement tous ceux qui auront été jugés hérétiques par l'Église romaine, par chaque évêque dans son diocèse, avec le conseil de son clergé, ou par le clergé même, le siège vacant, avec le conseil, s'il est besoin, des évêques voisins. Nous condamnons de même tous ceux qui donneront retraite ou protection à ces hérétiques, soit qu'on les nomme consolés, croyants, parfaits ou de quelque autre nom superstitieux.

« Et parce que la sévérité de la discipline ecclésiastique est quelquefois méprisée par ceux qui n'en comprennent pas les vertus, nous ordonnons que ceux qui seront manifestement convaincus des erreurs susdites, s'ils sont clercs ou religieux, soient dépouillés de tout ordre et bénéfice et abandonnés à la puissance séculière, pour recevoir la punition convenable, si ce n'est que le coupable, sitôt qu'il sera découvert, fasse abjuration entre les mains de l'évêque du lieu. Il en sera de même du laïque, et il sera puni par le juge séculier s'il ne fait abjuration. Ceux qui seront seulement trouvés suspects seront punis de même s'ils ne prouvent leur innocence par une purgation convenable ; mais ceux qui retomberont après l'abjuration ou la purgation seront laissés au jugement séculier, sans être écoutés davantage, et les biens des clercs condamnés seront appliqués, selon les lois, aux églises qu'ils servaient.

<sup>1</sup> Apud Baron. et Pagi.

Cette excommunication contre tous les hérétiques sera renouvelée par tous les évêques aux grandes solennités, ou quand l'occasion s'en présentera, sous peine d'être suspens trois années des fonctions épiscopales.

« Nous ajoutons, par le conseil des évêques, sur la remontrance de l'empereur et des seigneurs de sa cour, que chaque évêque visitera, une ou deux fois l'année, par lui-même, par son archidiacre ou par d'autres personnes capables, les lieux de son diocèse où le bruit commun sera que les hérétiques demeurent, et il fera jurer trois ou quatre hommes, ou plus, de bonne réputation, et même, s'il le juge à propos, tout le voisinage, que, s'ils apprennent qu'il y ait là des hérétiques ou des gens qui tiennent des conventicules secrets, ou qui mènent une vie différente du commun des fidèles, ils les dénonceront à l'évêque ou à l'archidiacre. L'évêque ou l'archidiacre appellera devant lui les accusés, et, s'ils ne se purgent suivant la coutume du pays, ou s'ils retombent, ils seront punis par le jugement des évêques. Que s'ils refusent de jurer ils seront dès lors jugés hérétiques.

« Nous ordonnons de plus que les comtes, les barons, les recteurs et les consuls des villes et des autres lieux promettent par serment, suivant la monition des évêques, d'aider efficacement l'Église, en tout ce que dessus, contre les hérétiques et les complices, quand ils en seront requis, et qu'ils s'appliqueront de bonne foi à exécuter, selon leur pouvoir, ce que l'Église et l'empire ont statué sur cette matière ; sinon ils seront dépouillés de leurs charges et ne seront admis à aucune autre, outre qu'ils seront excommuniés et leurs terres mises en interdit. La ville qui résistera à ce décret, ou qui, avertie par l'évêque, négligera de punir les contrevenants, sera privée du commerce des autres villes et perdra la dignité épiscopale. Tous les fauteurs d'hérétiques seront notés d'infamie perpétuelle, et, comme tels, exclus d'être avocats et témoins et des autres fonctions publiques. Ceux qui sont exempts de l'évêque et soumis seulement au Saint-Siège ne laisseront pas, pour ce que dessus, de subir le jugement des évêques, comme délé-

gués du Siège apostolique, nonobstant leurs privilèges <sup>1</sup>. »

On voit ici, par le concours de l'Église et des princes, l'établissement durable de l'inquisition contre les hérétiques, que nous avons vu établir, au moins temporairement, à Rome, dès le cinquième siècle, par le Pape saint Léon le Grand, et contre les mêmes manichéens. Ici l'on ordonne aux évêques de s'informer par eux-mêmes ou par commissaires des personnes suspectes d'hérésie, suivant la commune renommée et les dénonciations particulières ; on distingue les degrés de suspects, convaincus, pénitents et relaps, suivant lesquels les peines sont différentes. Enfin, après que l'Église a employé contre les coupables les peines spirituelles, elle les abandonne au bras séculier, pour exercer encore contre eux les peines temporelles, ayant reconnu par expérience que plusieurs chrétiens, et particulièrement ces nouveaux hérétiques, n'étaient plus sensibles aux peines spirituelles. L'Église, comme le bon sens, proportionne les remèdes au progrès du mal.

Quant à cette inquisition en elle-même, elle existe naturellement et nécessairement, sous un nom ou sous un autre, dans toute société qui veut sa propre conservation. Toute société quelconque surveille et poursuit ceux qui conspirent ou travaillent à son renversement ; elle recherche et punit non-seulement ceux qui conspirent ou travaillent à renverser sa constitution tout entière, mais encore ceux-là qui n'en attaquent qu'une partie, qui n'en violent qu'une loi, ne fût-ce que par un seul acte, comme la loi sur la sécurité publique et individuelle par le meurtre, la loi sur la propriété par le vol. Et nul ne s'étonne qu'elle le fasse ; tout le monde s'étonnerait si elle ne le faisait pas ; car une société qui voudrait ne pas le faire se détruirait par là même.

Or, la constitution de l'humanité chrétienne, c'est l'Église catholique. Les peuples chrétiens, empires, royaumes, républiques, sont des membres vivants de cette Église et vivent de sa vie. La loi fondamentale des uns et des autres, et quant à leur existence,

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, p. 1737. Mansi, t. 22, p. 470.



et quant à leur conservation, et quant à leur perfectionnement, c'est la foi catholique. Au moyen âge cette loi était écrite à la tête de toutes les autres; qui n'était pas catholique n'était pas citoyen; il était donc naturel que ces républiques, ces royaumes, ces empires, que l'humanité chrétienne tout entière veillât à la conservation de la foi catholique, et qu'elle y veillât par tous les moyens qui appartiennent naturellement soit à l'individu, soit à la nation, soit à la chrétienté entière; car c'était veiller à sa propre conservation, c'était veiller au dépôt de la civilisation véritable; car c'est un fait de toute l'histoire: où la foi catholique disparaît, là reviennent l'ignorance et la barbarie; témoins les peuples abrutis par le mahométisme, témoins les populations grecques, dégradées depuis tant de siècles par le schisme et l'hérésie. Grâce soient donc rendues aux peuples et aux rois, à la chrétienté entière du moyen âge, d'avoir repoussé d'une part le joug abrutissant du mahométisme, et d'avoir réprimé de l'autre une hérésie, une secte plus abrutissante encore, une secte qui ne corrompait pas moins la raison que la foi, l'intelligence que la volonté, la morale que le dogme, l'empire que l'Église; car tel était le manichéisme, tant ancien que moderne.

Quant à la seconde affaire générale qui fut agitée à Vérone, voici ce que divers monuments nous en apprennent. Pendant la tenue du concile, le quatrième jour de novembre, comme le Pape, l'empereur et la plupart des évêques étaient assemblés dans la grande église, l'archevêque Gérard de Ravenne exposa publiquement le triste état du royaume de Jérusalem, exhortant toutes sortes de personnes à le secourir pour la rémission de leurs péchés. Le roi Baudouin IV sentait son mal s'accroître de jour en jour; il avait perdu la vue; la corruption de la lèpre lui ôtait l'usage des pieds et des mains, et de plus il fut attaqué d'une grosse fièvre à Nazareth. Il ne pouvait toutefois se résoudre à quitter la couronne; mais, en présence des seigneurs, de la reine sa mère et du patriarche, il établit régent du royaume Gui de Lusignan, comte de Joppé et d'Ascalon, se réservant la dignité royale et une pension de dix mille écus d'or;

mais, quelque temps après, le roi, connaissant l'incapacité de ce jeune seigneur et d'ailleurs mal satisfait de lui, retira le pouvoir qu'il lui avait donné, et, pour lui ôter même l'espérance de la succession à sa couronne, il fit couronner solennellement Baudouin, son neveu, fils de Sibylle et du marquis de Montferrat, son premier mari, quoique ce ne fût qu'un enfant qui avait à peine cinq ans. Il fut couronné le 20 novembre 1181, et les plus sages n'approuvèrent cette action qu'en tant qu'elle ôtait l'autorité à Gui de Lusignan; car le royaume demeurait toujours sans gouvernement par la maladie du premier roi et le bas âge du second. Gui de Lusignan s'enferma dans Ascalon et refusa ouvertement d'obéir au roi, son beau-frère, qui donna la régence du royaume au comte de Tripoli.

Alors ce pauvre roi, voyant les progrès de Saladin et en craignant de plus grands, envoya en Occident Héraclius, patriarche de Jérusalem, Arnaud, maître des Templiers, et Roger, maître des Hospitaliers. Ils arrivèrent heureusement à Brindes et se rendirent à Vérone, où ils apprirent qu'étaient ensemble le Pape et l'empereur. Ils sollicitèrent vivement l'un et l'autre de procurer une expédition contre les infidèles d'au delà des mers, assurant que le sépulcre du Seigneur et toutes les églises étaient dans le plus grand péril, à cause de la puissance toujours croissante de Saladin. L'empereur, avec beaucoup de bonté, opina pour qu'on acquiesçât à leur demande et promit de concerter l'expédition avec les princes dès qu'il serait de retour en Allemagne, de telle sorte qu'à partir de la fête de Noël, qui était proche, ceux qui voudraient en être pussent s'y préparer pendant l'année. C'est ce que nous apprend un témoin oculaire, l'archevêque Adalbert de Prague, dans la lettre déjà mentionnée<sup>1</sup>.

Le Pape Lucius, de son côté, donna aux trois envoyés d'Orient des lettres de recommandation pour les rois de France et d'Angleterre. Le maître des Templiers mourut à Vérone. Le patriarche et le maître de l'Hôpital passèrent en France et arrivèrent à Paris le 16 janvier 1185. Maurice de Sully, évêque

<sup>1</sup> Mansi, *Concil.*, t. 22, p. 490 et 491. Guill. de Tyr, l. 22 et 23. Radulphe de Dicéto.

de Paris, les reçut en procession avec le clergé et le peuple, et, le lendemain, le patriarche célébra la messe dans Notre-Dame et y prêcha. Le roi Philippe-Auguste, ayant appris l'arrivée des ambassadeurs, quitta toutes ses autres affaires pour venir promptement les trouver. Il les reçut avec honneur, leur donna le baiser de paix et ordonna à ses préposés et à ses intendants de les défrayer partout sur ses terres. Ils lui présentèrent les clefs de la ville de Jérusalem et du saint sépulcre, et, quand ils eurent expliqué le sujet de leur voyage, le roi assembla à Paris un concile général des évêques et des seigneurs, et, par leur conseil, il ordonna à tous les prélats d'exhorter ses sujets, par de fréquentes prédications, à faire le voyage de Jérusalem pour la défense de la foi ; mais on ne lui conseilla pas d'y aller en personne, parce qu'il n'avait pas encore d'enfants. Il y envoya seulement, à ses dépens, de braves chevaliers avec une grande multitude de gens de pied.

Les deux ambassadeurs de Jérusalem passèrent promptement en Angleterre et y arrivèrent vers le commencement de février 1185. Le roi Henri les reçut à Réding. Ils se jetèrent à ses pieds et lui présentèrent la bannière royale, avec les clefs du saint sépulcre, de la tour de David et de la ville de Jérusalem. Ils le saluèrent de la part du roi Baudouin, des seigneurs et de tout le peuple de son royaume, et lui exposèrent avec larmes le sujet de leur voyage. Ils lui rendirent aussi une lettre du Pape Lucius, qui représentait l'état déplorable auquel la Terre-Sainte se trouvait réduite par les victoires de Saladin et la maladie du roi de Jérusalem, recommandait au roi d'Angleterre le patriarche et le maître de l'Hôpital, et le faisait souvenir de la promesse qu'il avait faite de donner du secours à la Terre-Sainte. Ce fut quand il reçut l'absolution du meurtre de saint Thomas de Cantorbéry. Le roi répondit que, Dieu aidant, la chose irait bien, et donna terme aux ambassadeurs, pour apprendre sa résolution, au premier dimanche de carême, qui, cette année 1185, était le 10 mars.

En ce jour se trouvèrent à Londres le roi Henri, le patriarche Héraclius, les évêques,

les abbés, les comtes et les barons d'Angleterre ; Guillaume, roi d'Écosse, avec David, son frère, et les seigneurs du pays. Huit jours après on délibéra sur la proposition des ambassadeurs. On mit en question lequel était le plus à propos que le roi allât en personne au secours de Jérusalem ou qu'il demeurât en Angleterre, dont il avait reçu la couronne à la face de l'Église. Quelques-uns insistaient sur le serment qu'il avait fait à son sacre et soutenaient qu'il était plus obligé à maintenir la paix dans son royaume et à le défendre contre les insultes des étrangers qu'à marcher en personne à la défense de l'Orient ; car, en quittant l'Angleterre, il avait beaucoup à craindre de la part des Français et de la part des princes ses enfants. Le roi Henri se rendit à ces avis et répondit au patriarche de Jérusalem qu'il n'irait point, mais qu'il aiderait de son argent ceux qui voudraient y aller. Le patriarche, peu satisfait de cette réponse, dit : « Vous ne faites rien, seigneur ; nous cherchons un prince, et non de l'argent ; on nous en envoie de tous les pays ; mais nous demandons un homme. » En quoi le patriarche disait très-vrai ; c'est un homme qui manquait en Palestine ; lui-même, comme nous l'avons vu, n'était pas l'homme qu'il fallait. Il insistait donc pour que le roi envoyât au moins un de ses fils ; mais le roi répondit qu'il ne pouvait les engager à ce voyage en leur absence. Le patriarche, frustré dans son espérance, le menaça que Dieu l'abandonnerait, et s'emporta jusqu'à lui reprocher ses infidélités envers le roi de France et la mort de saint Thomas de Cantorbéry ; et, comme il voyait le roi fort irrité de ce discours, il lui tendit le cou en disant : « Faites de moi ce que vous avez fait de mon frère Thomas ; j'aime mieux que vous me fassiez mourir en Angleterre que les Sarrasins en Syrie, puisque vous êtes pire qu'un Sarrasin. » La querelle s'apaisa cependant, et tout le monde fut d'avis que le roi irait consulter le roi Philippe de France, son seigneur suzerain <sup>1</sup>.

Le roi Henri, le patriarche Héraclius et le maître de l'Hôpital passèrent donc en Nor-

<sup>1</sup> Roger Hoveden. Radulphe de Dicéto. Girald. Brompton. Baron., ann. 1185.



mandie et célébrèrent à Rouen la fête de Paques, qui, cette année 1185, fut le 21 avril. Le roi de France, ayant appris l'arrivée du roi d'Angleterre, vint en diligence le trouver à Vaudreuil, près de Rouen, où ils conférèrent pendant trois jours, et promirent d'envoyer à la Terre-Sainte un grand secours, tant d'hommes que d'argent. Comme le roi d'Angleterre avait permis à tous ses sujets de se croiser en cette occasion, il y eut plusieurs prélats et plusieurs seigneurs qui le firent. Les plus remarquables entre les prélats furent les deux nouveaux archevêques, Baudouin de Cantorbéry et Gautier de Rouen; mais ils ne se pressèrent pas de partir, et le patriarche de Jérusalem retourna en Palestine sans rapporter grand effet de son voyage.

Le roi de Jérusalem, Baudouin IV, mourut de la lèpre la même année 1185, laissant pour successeur son neveu Baudouin V, âgé de neuf ans, qui mourut l'année suivante (1186). Le bon Pape Lucius III mourut, de son côté, à Vérone, le 24 novembre 1185. Le lendemain, jour de son enterrement, il eut pour successeur le cardinal Hubert Crevelli, archevêque de Milan, où il était né, et qui fut élu d'une voix unanime par tous les cardinaux. Il prit le nom d'Urbain III. Il fit part de son élection à tous les évêques et prélats de la chrétienté par une lettre datée de Vérone, le 12 janvier 1186.

L'empereur Frédéric reçut avec bienveillance les lettres pacifiques du nouveau Pape et promit de protéger les domaines de l'Église; mais ses actions ne répondirent guère à ses paroles; il sembla même revenir à sa vieille prétention d'être le seul maître du monde et de faire servir l'Église à ce but de son ambition. Il maria le roi Henri, son fils, avec Constance, fille posthume de Roger, roi de Sicile, et tante de Guillaume II, qui régnait alors. Elle avait plus de trente et un ans, et Henri n'était que dans sa vingt et unième année. Comme le royaume de Sicile était un fief de l'Église romaine et que le Pape en était seigneur suzerain, ce mariage ne devait pas se faire sans son assentiment; non-seulement il se fit sans le Pape, mais contre le Pape et contre l'Église. Comme la princesse Constance était l'unique héritière

du roi Guillaume de Sicile, qui n'avait point d'enfants, ce royaume courait grand risque d'être réuni à l'empire. Cette concentration de puissance menaçait tout à la fois et la liberté de l'Italie et la liberté de l'Église, de la part d'une dynastie qui jusqu'alors avait compris et respecté assez peu l'une et l'autre. On en vit bientôt des signes non équivoques. L'empereur Frédéric, dans la célébration du mariage, fit couronner son fils comme roi de Lombardie, à Milan, dans l'église de Saint-Ambroise, le 27 janvier 1186. Comme le Pape était encore archevêque de Milan, c'était à lui de couronner le jeune roi, ou du moins de désigner quelqu'un pour le faire à sa place. Sans qu'on l'eût même consulté, Frédéric fut couronné par l'archevêque de Vienne, le roi Henri par le patriarche d'Aquilée, et la reine Constance par un évêque allemand. Pour punir ces prélats de leur oubli des règles et des convenances, le Pape les suspendit de leurs fonctions.

L'empereur Frédéric se permit quelque chose de plus significatif encore. Depuis son couronnement à Milan il fit prendre à son fils le titre de César ou d'empereur, ce qui était une innovation capitale dans la constitution de la chrétienté et dans les rapports de l'Église romaine avec l'empire d'Occident et même les autres empires ou royaumes. Les empereurs d'Occident, nous l'avons vu dans le cours de cette histoire, étaient les défenseurs titulaires de l'Église romaine contre les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les séditeux; défendre l'Église romaine, voilà ce qu'ils promettaient avec serment à leur sacre. D'après cela il était naturel que le chef de l'Église romaine, le Pape, choisît celui des princes chrétiens qu'elle devait avoir pour protecteur. Cette réflexion, l'historien Glaber, ainsi que nous l'avons vu, la faisait déjà dans le onzième siècle. « Il est un décret, dit-il, qui paraît très-convenable et très-raisonnable, excellent surtout pour maintenir la paix, à savoir : Aucun prince ne se permettra de porter prématurément le sceptre de l'empire romain, ni ne pourra être ou s'appeler empereur, sinon celui que le Pape de l'Église romaine aura choisi, pour la probité de ses mœurs, comme propre à la république,

et auquel il aura donné l'insigne de l'empire <sup>1</sup>. »

Lors donc que, contrairement à cette ancienne constitution de la chrétienté et à l'autorité du chef de l'Église universelle, l'empereur Frédéric, de sa seule autorité, déclare son fils empereur, n'était-ce pas annoncer à l'empire et à l'Église que l'empereur d'Allemagne était au-dessus des constitutions et des lois, qu'il était lui seul la loi unique et vivante ? N'était-ce pas annoncer à l'Église que désormais elle aurait en lui non plus un défenseur, mais un maître et un tyran ? N'était-ce pas annoncer à la terre entière que le Pontife romain, au lieu d'être le père commun, le pasteur universel, le médiateur impartial des peuples et des rois, ne serait plus que le premier chapelain de l'empereur teutonique ? En un mot, n'était-ce pas déclarer à l'Église de Dieu une guerre plus funeste que celle que lui faisaient les mahométans ? Car c'était l'attaquer au dedans et dans son essence même.

Le Pape Urbain III et l'empereur Frédéric eurent plusieurs conférences touchant les affaires que le pape Lucius avait laissées indécises ; mais, dans les dispositions où était l'empereur, ces conférences pouvaient difficilement aplanir les difficultés. Le Pape Urbain, zélé pour les droits de l'Église, comme il le devait en conscience, se plaignait que ce prince s'était emparé injustement des biens que la princesse Mathilde avait donnés à l'Église romaine ; qu'il prenait les dépouilles des évêques morts, en sorte que leurs successeurs, trouvant les églises dénuées de tout, étaient réduits à faire des extorsions injustes ; enfin que l'empereur avait dissipé plusieurs monastères de filles, dont il avait pris les revenus, sous prétexte de la conduite déréglée des abbesses, sans en mettre à leur place de plus régulières. L'empereur, de son côté, s'irrita fort de ce que le Pape, soutenant Volmar, élu archevêque de Trèves, l'ordonna prêtre-cardinal, le dernier de mai de cette année 1186, et le lendemain le sacra archevêque. L'empereur soutenait Rodolphe, compétiteur de Volmar.

Le roi Henri, que son père avait annoncé au Pape comme un protecteur spécial de l'Église romaine, ne contribua pas peu, par ses violences, à fomentier la division entre le Pape et l'empereur son père ; car, étant encore en Lombardie, il fit venir un évêque et lui demanda de qui il avait reçu l'investiture. « Du Pape, » répondit l'évêque. Le jeune roi lui fit trois fois la même question, et l'évêque ajouta : « Seigneur, je ne possède ni régales, ni officiers, ni cours royales ; c'est pourquoi j'ai reçu du Pape le diocèse que je gouverne. » Alors le roi le fit battre à coups de poing par ses gens et traîner dans la boue. Une autre fois, ayant rencontré un serviteur du Pape Urbain qui portait une grande somme d'argent, il la lui ôta et lui fit couper le nez. Il faut avouer que c'étaient de singuliers protecteurs de l'Église que ces rois teutons.

Excédé de ces avanies et de plusieurs autres, le Pape Urbain III cita l'empereur, menaçant de l'excommunier ; il avait pour lui plusieurs des principaux évêques d'Allemagne, savoir, Philippe, archevêque de Cologne, fort mécontent de ce qu'après la mort des évêques on confisquait tous leurs meubles ; Conrad de Mayence, Volmar de Trèves et douze évêques, dont le principal était Bertold de Metz.

L'empereur Frédéric, étant de retour en Allemagne et voyant le Pape résolu à le pousser, ferma tous les passages des Alpes et des pays voisins pour empêcher que personne n'allât à la cour de Rome, ce qui obligea le Pape à établir son légat en Allemagne Philippe, archevêque de Cologne. L'empereur fit venir ce prélat et lui demanda s'il lui serait fidèle ; le prélat répondit : « Seigneur, vous n'en devez point douter, vous m'avez éprouvé assez souvent. Toutefois, pour vous parler au nom de tous les évêques, si vous vouliez nous traiter un peu plus doucement, nous vous serions plus dévoués. Le Pape croit se plaindre avec raison de ce qu'après la mort des évêques on dépouille les églises, on enlève tous les meubles et les revenus de l'année courante, en sorte que le successeur ne trouve rien. Si vous voulez nous faire justice sur ce point nous serons les médiateurs

<sup>1</sup> Glab., l. 1, sub fin.



entre vous et le Pape ; sinon nous ne pouvons abandonner la vérité. »

Dans une diète subséquente, mais à laquelle n'assista point l'archevêque Philippe de Cologne, l'empereur déduisit aux évêques tous ses griefs contre le Pape et leur demanda leur avis sur ce sujet ; alors Conrad, archevêque de Mayence, se leva et dit : « Cette affaire est importante, et il ne nous appartient pas de terminer ce différend. Je suis d'avis que nous écrivions au Pape pour l'exhorter à faire la paix et à vous rendre justice. » Ce conseil fut suivi, et on écrivit une lettre au nom de tous les évêques d'Allemagne, où ils exposent tous les griefs que l'empereur avait articulés, et finissent par prier instamment le Pape de satisfaire à ces plaintes et de prendre confiance aux députés qu'ils lui envoient<sup>1</sup>.

Nous avons du Pape Urbain III deux lettres sur cette affaire, l'une à l'empereur, l'autre à l'archevêque. Dans celle à l'empereur, qu'il appelle son très-cher fils, il rappelle avec quelle bienveillance le prince avait reçu ses premières lettres et promis que son fils serait le défenseur spécial de l'Église romaine ; il montre par les faits combien peu la suite avait répondu à ces beaux commencements ; il répond aux plaintes de l'empereur avec beaucoup de modération et de supériorité. Par exemple l'empereur s'était plaint que le Pape eût encouragé les Crémonais dans leur résistance. « Nous nous en étonnons d'autant plus, dit le Pontife, que nous nous attendions à des actions de grâces. Les Crémonais sont venus nous trouver plusieurs fois, nous suppliant humblement de vouloir bien les recevoir sous la protection du Siège apostolique. Quoique nous puissions le faire en sûreté de conscience, puisque nous devons la faveur apostolique à tous ceux qui l'implorent dévotement, nous n'avons cependant pas admis leur demande, de peur qu'ils ne devinssent, envers votre excellence, plus insolents par notre faveur. Tout ce que nous avons recommandé à l'évêque de Crémone, c'est de travailler de tous ses soins au rétablissement de la concorde. » Le

Pape répond de même aux autres griefs. Cette lettre, dont il ne paraît pas que nous ayons la fin, ne porte aucune trace d'animosité, mais est tout à fait calme et modérée. La lettre à l'archevêque de Magdebourg est dans le même sens et du même ton ; le Pape l'y engage à profiter de l'occasion pour se porter médiateur de la paix<sup>1</sup>.

Quant à l'issue de cette affaire, Arnold de Lubeck dit que le Pape, résolu d'excommunier l'empereur après les citations légitimes, alla de Vérone à Ferrare, où il fut prévenu par la mort. Deux autres historiens, le chroniqueur Saxon et Gervais de Tibérie, assurent positivement qu'un concordat fut négocié et signé entre l'empereur et le Pape depuis que ce dernier fut venu à Ferrare<sup>2</sup>, où il mourut le 19 octobre 1187. La cause de sa mort fut la douleur que lui causèrent les tristes nouvelles d'Orient.

Après la mort de Baudouin V, en 1186, Gui de Lusignan se fit couronner roi de Jérusalem par le crédit de sa femme Sibylle, héritière du royaume, et, poussant son ressentiment contre Raymond, comte de Tripoli, il voulut lui faire rendre compte de l'administration des finances pendant sa régence ; de quoi le comte, irrité, fit un traité particulier avec Saladin et se mit sous sa protection.

Quelque temps auparavant Renaud de Châtillon, seigneur de Carac, continuant ses courses contre les musulmans, avait enlevé une grande caravane qui passait d'Égypte en Arabie, et fait mettre aux fers tous les passagers, sans avoir égard à la trêve qui subsistait alors. Saladin, l'ayant appris, envoya demander la liberté de ces prisonniers, menaçant de traiter de même les chrétiens qui passeraient sur ses terres. Renaud, suivant la coutume des Templiers, dont sa place était pleine, refusa de rendre les prisonniers et s'emporta jusqu'à dire mille indignités contre Mahomet ; ce qui mit Saladin en telle colère que, prenant Dieu à témoin de la perfidie de ses ennemis, il jura sur-le-champ de leur faire la guerre de tout son pouvoir, déclara la trêve rompue et fit vœu de tuer Renaud de sa main. Saladin était alors maître de l'Égypte,

<sup>1</sup> Apud Radulph. de Diceto.

<sup>2</sup> Apud Mansi, *Concil.*, t. 22, p. 504-506. — <sup>2</sup> Muratori, *Annali d'Italia*, ann. 1187.

de l'Arabie, de la Syrie et de la Mésopotamie, et les places qui restaient aux chrétiens se trouvaient enfermées dans ses États.

Saladin entra donc sur les terres des chrétiens, en 1187, avec une armée de plus de cinquante mille hommes. Une division, commandée par un de ses fils, approchait de Nazareth lorsque tout le peuple des campagnes accourut à la ville en criant : « Voilà les Turcs ! voilà les Turcs ! » Des crieurs publics parcouraient la cité en criant à haute voix : « Hommes de Nazareth, armez-vous pour défendre la ville du vrai Nazaréen. » Les Templiers et les Hospitaliers qui purent être avertis du danger accoururent couverts de leurs armes et prêts au combat.

Il se rassembla ainsi jusqu'à cent trente chevaliers, auxquels se réunirent trois ou quatre cents hommes de pied. Cette troupe intrépide n'hésita point à marcher au-devant des cavaliers turcs, dont le nombre s'élevait à sept mille. Les soldats de la croix se précipitèrent les premiers au combat. Les chroniques du temps, en célébrant la bravoure des chevaliers chrétiens, ont raconté des prodiges qu'on a peine à croire ; elles s'arrêtent surtout à nous décrire la mort glorieuse de Jacques de Maillé, maréchal du Temple. Cet indomptable défenseur du Christ, monté sur un cheval blanc, restait seul debout et combattait parmi des monceaux de morts. Quoiqu'il fût assailli de toutes parts il refusait de se rendre. Le cheval qu'il montait, épuisé de fatigue, s'abattit et l'entraîna dans sa chute. Aussitôt l'intrépide chevalier se relève, et, la lance à la main, couvert de sang et de poussière, tout hérissé de flèches, se précipite dans les rangs ennemis ; enfin il tombe percé de coups et combat encore. Les musulmans le prirent pour saint Georges, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel au milieu de leurs batailles. Après sa mort les Turcs s'approchèrent avec respect de son corps meurtri de mille blessures ; ils essayaient son sang, se partageaient les lambeaux de ses habits et les débris de ses armes comme un talisman pour se donner de la bravoure<sup>1</sup>.

Le grand-maître du Temple et deux de ses chevaliers échappèrent seuls au carnage. Ce combat eut lieu le premier jour de mai. Tous les chrétiens furent dans l'affliction. Le roi de Jérusalem, qui avait le projet de faire la guerre au comte de Tripoli, ne songea plus qu'à s'en rapprocher et sentit le besoin d'agir par ses conseils ; de son côté Raymond jura d'oublier ses propres injures et se rendit à Jérusalem. Gui de Lusignan vint au-devant de lui et le reçut avec les témoignages d'une sincère affection. Les deux princes s'embrassèrent à la vue de tout le peuple et promirent de combattre ensemble, jusqu'à la mort, pour l'héritage du Christ.

L'armée de Saladin augmentait sans cesse ; elle était de quatre-vingt mille hommes quand il entra dans Tibériade et assiégea la citadelle où s'était réfugiée la comtesse de Tripoli. L'armée chrétienne, réunie en Galilée, dans la plaine de Séphoris, pour secourir la place, était de cinquante mille hommes ; pour compléter ce nombre on avait dégarni toutes les places fortes. Le comte de Tripoli, à qui appartenait Tibériade, disait qu'il valait mieux laisser perdre cette ville que d'exposer l'armée chrétienne, unique espoir du royaume, à périr dans l'aride désert qui séparait Tibériade de Séphoris. Bientôt les musulmans, en sortant de Tibériade, étant obligés de traverser eux-mêmes d'arides déserts, l'armée chrétienne, pourvue de vivres et d'eau, pourrait les attaquer avec avantage sans s'exposer elle-même à une ruine totale. Ce conseil, combattu par d'autres, fut approuvé par le roi de Jérusalem, Gui de Lusignan ; mais, pendant la nuit, sur les instances particulières que lui fit le maître du Temple, qui accusait le comte de trahison, il changea d'avis et donna ordre de marcher en avant. C'était le 3 juillet 1187. Arrivé à trois milles de Tibériade l'armée rencontra les Sarrasins et commença à souffrir de la soif et de la chaleur. Comme il fallait franchir des défilés étroits et des lieux couverts de rochers pour arriver à la mer de Galilée, le comte de Tripoli, qui commandait l'avant-garde, fit dire au roi de se hâter afin de pouvoir atteindre les bords du lac ; Lusignan répondit qu'il allait suivre le comte.

<sup>1</sup> Michaud, *Croisad.*, t. 2.



Dépendant les Turcs se précipitèrent tout à coup sur les derrières de l'armée, de telle manière que les Templiers et les Hospitaliers, qui formaient l'arrière garde, en furent ébranlés. Alors le roi, n'osant plus avancer et ne sachant plus que faire, donna l'ordre de planter les tentes. On l'entendit en même temps s'écrier : « Hélas ! hélas ! tout est fini pour nous ; nous sommes tous morts, et le royaume est perdu ! » On lui obéit avec désespoir. Ce fut une nuit affreuse. Les Turcs mirent le feu à la plaine, couverte d'herbes sèches et de bruyères ; les chrétiens furent toute la nuit tourmentés par la flamme et la fumée, par une nuée de flèches, par la faim et la soif.

Le lendemain, au lever du jour, Saladin sortit de Tibériade et vint offrir le combat à l'armée chrétienne. L'important pour celle-ci était de traverser les défilés et de se rapprocher du lac, où l'on trouverait de l'eau, avec de la place pour combattre à l'épée. Quand tous les corps furent rangés en bataille, les fantassins, au lieu de soutenir les cavaliers, se retirèrent sur une colline, disant qu'ils étaient accablés par la soif et n'avaient plus la force de combattre. Les Frères du Temple et de l'Hôpital et tous ceux de l'arrière-garde se battirent vigoureusement ; mais, accablés par la multitude des Sarrasins, qui croissait d'heure en heure, ils appelaient le roi à leur secours ; mais le roi, voyant que les gens de pied ne voulaient pas revenir, et que lui-même, par là, restait sans défense contre les archers turcs, fit de nouveau déployer les tentes pour arrêter, s'il se pouvait, les charges impétueuses de l'ennemi. Les bataillons quittèrent leurs rangs et revinrent autour de la vraie croix, confondus et mêlés ensemble. Lorsque le comte de Tripoli s'aperçut que le roi, les Templiers, les Hospitaliers et toute l'armée chrétienne ne présentaient plus qu'une multitude confuse ; lorsqu'il reconnut qu'une nuée de Barbares se portaient de tous les côtés et qu'il se trouvait séparé des autres corps, il s'ouvrit un chemin à travers les rangs ennemis et se retira avec son avant-garde. De moment en moment il arrivait des milliers de Sarrasins qui accablaient les chrétiens avec leurs flèches. L'évêque d'Acre

ou d'Accon, qui portait la croix du Sauveur, reçut une blessure mortelle et laissa le bois sacré à l'évêque de Lydda. Alors les gens de pied, qui avaient fui sur la colline, virent s'avancer contre eux les Sarrasins et furent tous tués ou faits prisonniers. Balian de Naplouse et ceux qui purent échapper à la mort passèrent, pour s'enfuir, sur un pont de cadavres. Toute l'armée des Turcs accourut au lieu où se trouvaient le bois de la vraie croix et le roi de Jérusalem. La croix fut prise avec l'évêque de Lydda et tous ceux qui la défendaient ; le roi, son frère, Geoffroi de Lusignan, et le marquis de Montferrat tombèrent entre les mains de l'ennemi ; tous les Templiers et Hospitaliers furent tués ou faits prisonniers. Ainsi Dieu humilia son peuple et versa sur lui jusqu'à la lie le calice de sa colère.

Tel est le récit abrégé d'un pèlerin, Raoul Gogueshale, qui assistait à cette bataille et fut témoin des derniers malheurs du peuple chrétien. Sa narration est confirmée par celle des auteurs arabes.

Saladin fit dresser au milieu de son camp une tente où il reçut le roi de Jérusalem et les principaux chefs de l'armée chrétienne, que la victoire venait de mettre entre ses mains ; il traita le roi avec bonté et lui fit servir une boisson rafraîchie dans la neige. Comme le monarque, après avoir bu, présentait la coupe à Renaud de Châtillon, qui se trouvait près de lui, le sultan l'arrêta et lui dit : « Ce traître ne doit point boire en ma présence, car je ne veux pas lui faire grâce. » S'adressant ensuite à Renaud, il lui fit les reproches les plus sanglants sur la violation des traités et le menaça de la mort s'il n'embrassait la religion du prophète qu'il avait outragé. Renaud répondit avec fermeté qu'il voulait mourir chrétien, et ne témoigna que du mépris tant pour les offres avantageuses que lui faisait le sultan que pour les tourments dont il le menaçait. Alors Saladin, se levant en colère, le frappa de son sabre. Des soldats musulmans, au signal de leur maître, se jetèrent sur le prisonnier désarmé, et la tête du martyr alla tomber aux pieds du roi de Jérusalem.

Le lendemain le sultan fit amener les chevaliers du Temple et de Saint-Jean qui se

trouvaient au nombre des prisonniers, et dit en les voyant passer devant lui : « Je veux délivrer la terre de ces deux races immondes. » Il fit grâce au grand-maître des Templiers, sans doute parce que ses conseils imprudents avaient livré l'armée chrétienne aux coups des musulmans. Un grand nombre d'émirs, de docteurs de la loi entouraient le trône de Saladin; le sultan permit à chacun d'eux de tuer un chevalier chrétien. Quelques-uns s'y refusèrent; mais les autres massacrèrent sans pitié des chevaliers couverts de chaînes, tandis que Saladin, assis sur son trône, applaudissait à cette horrible exécution. Les chevaliers reçurent avec joie la palme du martyr; la plupart des prisonniers désiraient la mort; plusieurs d'entre eux, quoiqu'ils n'appartinssent point aux ordres militaires, criaient à haute voix qu'ils étaient Hospitaliers ou Templiers, et, comme s'ils eussent craint de manquer de bourreaux, on les voyait se presser, à l'envi les uns des autres, pour tomber les premiers sous le glaive des infidèles <sup>1</sup>.

Saladin s'occupa ensuite de mettre à profit sa victoire. Maître de la citadelle de Tibériade, il envoya la femme de Raymond à Tripoli, et bientôt la ville de Ptolémaïs le vit devant ses remparts. Cette ville, pleine de marchands, ne résista que deux jours. La terreur qui précédait son armée ouvrit au sultan les portes de Naplouse, de Jéricho, de Ramla et d'un grand nombre d'autres villes qui restaient presque sans habitants. Les villes de Césarée, d'Arsur, de Joppé, de Beyrouth eurent le sort de Ptolémaïs et virent flotter sur leurs murailles les étendards jaunes de Saladin. Sur les rivages de la mer les seules villes de Tyr, de Tripoli, d'Ascalon restaient encore aux chrétiens.

Saladin attaqua la ville de Tyr; il allait la prendre comme les autres quand arriva un pèlerin qui l'en empêcha; c'était Conrad, fils de ce même marquis de Montferrat qui avait été fait prisonnier par Saladin à la bataille de Tibériade. Conrad s'était signalé dans les guerres d'Italie en faveur du Pape contre l'empereur Frédéric-Barberousse, son pa-

rent; pour mériter tous les genres de gloire il voulut aussi combattre les infidèles. Il prit la croix et s'embarqua pour la Syrie, en 1186, avec plusieurs chevaliers; mais, ayant été poussé sur les rives du Bosphore, il fut accueilli à Constantinople par l'empereur Isaac l'Ange, y dissipa une sédition qui menaçait le trône impérial, et tua, sur le champ de bataille, le chef des rebelles. La sœur de l'empereur et le titre de César furent le prix de son courage et de ses services. Conrad, peutoùché de tous ces honneurs, résolut d'aller en Palestine chercher de nouvelles aventures; il fit équiper un vaisseau, abandonna sa femme et l'empereur grec et fit voile pour les côtes de Syrie. Il arriva dans le port de Tyr au moment où les habitants se disposaient à rendre la ville à Saladin. Conrad ranima leur courage, se mit à leur tête et les força, par ses prières et surtout par son exemple, à résister aux infidèles. Saladin lui promit de lui rendre son père et de lui donner de riches possessions en Syrie s'il lui ouvrait les portes de Tyr; il le menaça en même temps de faire placer le vieux marquis de Montferrat devant les rangs des musulmans et de l'exposer aux traits des assiégés. Conrad répondit avec fierté qu'il méprisait les présents des infidèles, que la vie de son père lui était moins chère que la cause des chrétiens. Il ajouta que rien n'arrêterait ses coups, et que, si les musulmans étaient assez barbares pour faire mourir un vieillard qui s'était rendu sur parole, lui se ferait gloire de descendre d'un martyr. Commandée par un pareil héros la ville se défendit avec opiniâtreté, et Saladin, obligé deux fois de lever le siège, finit par y renoncer. Quelque temps après le brave Conrad obtint la liberté de son père, qui fut échangé contre un chef des musulmans pris par les Tyriens.

Ascalon présentait à Saladin une conquête plus importante, en assurant ses communications avec l'Égypte. Cette ville fut assiégée par les musulmans; mais elle opposa d'abord à Saladin une résistance qu'il ne prévoyait point. Quand la brèche fut ouverte le sultan leur fit proposer la paix; les habitants renvoyèrent les députés sans les entendre. Le roi de Jérusalem, que Saladin conduisait avec lui

<sup>1</sup> Michaud, *Croisades*, t. 2.



en triomphe, engagea lui-même les défenseurs d'Ascalon à ne pas compromettre le sort de leurs familles et celui des chrétiens par une défense inutile. Alors les principaux d'entre eux vinrent dans la tente du sultan. « Ce n'est point pour nous, lui dirent-ils, que nous venons vous implorer, mais pour nos femmes et nos enfants. Que nous importe une vie périssable ? Nous désirons un bien plus solide, et c'est la mort qui doit nous le procurer. Dieu seul, maître des événements, vous a donné la victoire sur les malheureux chrétiens ; mais vous n'entrerez point dans Ascalon si vous ne prenez pitié de nos familles et si vous ne promettez de rendre la liberté au roi de Jérusalem. »

Telles furent les paroles de ces généreux chrétiens. Certes, si la prospérité les avait amollis, on ne peut que bénir une adversité qui leur inspira de si héroïques sentiments, car ils font plus d'honneur à la nature humaine que cent mille batailles gagnées. Saladin lui-même en fut touché et accepta les conditions. Un pareil dévouement méritait de racheter un prince plus habile et plus digne de l'amour de ses sujets que Gui de Lusignan. Au reste Saladin ne consentit à briser les fers du monarque captif qu'après le délai d'une année.

Après avoir pris Gaza et plusieurs forteresses du voisinage Saladin rassembla son armée et marcha vers Jérusalem. Une reine en pleurs, les enfants des guerriers morts à la bataille de Tibériade, quelques soldats fugitifs, quelques pèlerins venus de l'Occident étaient les seuls gardiens du saint sépulcre. Un grand nombre de familles chrétiennes, qui avaient quitté les provinces dévastées de la Palestine, remplissaient la capitale, et, bien loin d'apporter du secours, ne faisaient qu'augmenter le trouble et la consternation qui régnaient dans la ville.

Lorsque Saladin s'approcha de la cité sainte il fit venir auprès de lui les principaux des habitants et leur dit : « Je sais comme vous que Jérusalem est la maison de Dieu ; je ne veux point la profaner par l'effusion du sang ; abandonnez ses murailles, et je vous livrerai une partie de mes trésors, je vous donnerai autant de terres que vous pourrez en cultiver.

— Nous ne pouvons, lui répondirent-ils, vous céder une ville où notre Dieu est mort ; nous pouvons encore moins vous la vendre. » Saladin, irrité de leur refus, jura sur l'Alcoran de renverser les tours et les remparts de Jérusalem, et de venger la mort des musulmans égorgés par les compagnons et les soldats de Godefroi de Bouillon.

Cependant les habitants, encouragés par le clergé, se préparaient à défendre la ville ; ils avaient choisi pour leur chef Baléan d'Ibelin, qui s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Ce vieux guerrier, dont l'expérience et les vertus inspiraient la confiance et le respect, s'occupa de faire réparer les fortifications de la place et de former à la discipline les nouveaux défenseurs de Jérusalem. Comme il manquait d'officiers il créa cinquante chevaliers parmi les bourgeois de la ville ; tous les chrétiens en état de combattre prirent les armes et jurèrent de verser leur sang pour la cause de Jésus-Christ. On n'avait point d'argent pour payer les frais de la guerre ; on convertit en monnaie le métal précieux qui couvrait la chapelle du Saint-Sépulcre.

Les assiégés opposèrent d'abord une vive résistance et firent de fréquentes sorties, dans lesquelles on les voyait tenir d'une main la lance ou l'épée et de l'autre une pelle, avec laquelle ils jetaient de la poussière aux musulmans. Beaucoup de chrétiens trouvèrent dans ces combats une mort glorieuse.

Cependant les tours et les remparts, minés par les musulmans, étaient prêts à s'écrouler au premier signal d'un assaut général. Alors la consternation s'empara des habitants, qui ne trouvèrent plus pour leur défense que des larmes et des prières. Les soldats couraient aux églises au lieu de voler aux armes ; la promesse de cent pièces d'or ne pouvait les retenir pendant une nuit sur les remparts menacés. Le clergé faisait des processions dans les rues pour invoquer la protection du Ciel. Les uns se frappaient la poitrine avec des pierres ; les autres se déchiraient le corps avec des cilices en criant *Miséricorde !* On n'entendait que gémissements dans Jérusalem ; mais *notre Sire Jésus-Christ*, dit une vieille chronique, *ne les voloît ouïr ; car la luxure et l'impureté qui en la Cité estoient ne*

*laissoient monter oraison ni prière devant Dieu.*

Au milieu du trouble et de l'agitation générale on découvrit que les chrétiens grecs, syriens et melchites, qui supportaient avec peine l'autorité des Latins, avaient formé le complot de livrer Jérusalem aux musulmans; cette découverte redoubla les alarmes et déterminâ les principaux de la ville à demander une capitulation à Saladin. Accompagnés de Baléan d'Ibelin, ils vinrent proposer au sultan de lui rendre la place aux conditions qu'il avait lui-même imposées avant le siège; mais Saladin se rappela qu'il avait fait le serment de prendre la ville d'assaut et de passer au fil de l'épée tous les habitants. Il renvoya les députés sans leur donner aucune espérance. Baléan d'Ibelin revint plusieurs fois, renouvela ses supplications et ses prières et trouva toujours Saladin inexorable. Une dernière fois, pour toute réponse, le sultan lui montra ses étendards qui flottaient déjà sur les murailles, et dit : « Comment voulez-vous que j'accorde des conditions pour une ville prise ? »

Les musulmans étaient effectivement sur les murailles de Jérusalem, mais ils furent repoussés. Alors Baléan dit à Saladin : « Vous voyez que Jérusalem ne manque pas de défenseurs; si nous ne pouvons obtenir de vous aucune miséricorde nous prendrons une résolution terrible, et les excès de notre désespoir vous rempliront d'épouvante. Ces temples et ces palais que vous voulez conquérir seront renversés de fond en comble; toutes nos richesses, qui excitent l'ambition et l'avidité des Sarrasins, deviendront la proie des flammes. Nous détruirons la mosquée d'Omar; la pierre mystérieuse de Jacob, objet de votre culte, sera brisée et mise en poussière. Jérusalem renferme cinq mille prisonniers musulmans; ils périront tous par le glaive. Nous égorgerons de nos propres mains nos femmes, nos enfants, et nous leur épargnerons ainsi la honte de devenir vos esclaves. Quand la ville sainte ne sera plus qu'un amas de ruines, un vaste tombeau, nous en sortirons le fer et la flamme à la main. Aucun de nous n'ira en paradis sans avoir envoyé en enfer dix musulmans. Nous obtiendrons ainsi un trépas glorieux, et nous mourrons en appe-

lant sur vous la malédiction du Dieu de Jérusalem. »

Effrayé de ces menaces, Saladin invita les députés à revenir le jour suivant; il consulta les docteurs de la loi musulmane, qui décidèrent qu'il pouvait accepter la capitulation proposée par les assiégés sans violer son serment. Les conditions furent signées le lendemain dans la tente du sultan. Ainsi Jérusalem retomba au pouvoir des infidèles après avoir été quatre-vingt-huit ans sous la domination des chrétiens. Le siège avait commencé le 20 septembre 1187; la prise eut lieu treize jours après, et non vingt-trois, savoir, le 3 octobre, le samedi, et non le vendredi. C'est ce que dit expressément un témoin oculaire, Raoul, abbé cistercien de Cogueshale, en Angleterre <sup>1</sup>.

Le vainqueur accorda la vie aux habitants et leur permit de racheter leur liberté; la rançon fut fixée à dix pièces d'or pour les hommes, à cinq pour les femmes, à deux pour les enfants. Ceux qui ne pouvaient se racheter devaient rester dans l'esclavage. Tous les guerriers qui se trouvaient à Jérusalem lors de la capitulation obtinrent la permission de se retirer à Tyr ou à Tripoli. Ces conditions parurent assez favorables à ceux qui avaient de quoi se racheter; mais le pauvre peuple, qui n'avait pas d'argent, et qui, pour cela, se voyait réduit à devenir l'esclave des infidèles, remplissait les rues de Jérusalem de cris lamentables et de plaintes; ils regrettaient de n'être pas morts au pied du saint sépulcre.

Enfin arriva le jour fatal où les chrétiens devaient s'éloigner de Jérusalem; on ferma toutes les portes de la ville, excepté celle de David. Saladin, élevé sur un trône, vit passer devant lui un peuple désolé. Le patriarche, suivi du clergé, emportait tous les ornements de son église, l'argenterie du saint sépulcre, les lames d'or et d'argent dont il était couvert, et plus de deux cent mille écus d'or. La reine de Jérusalem, accompagnée des principaux barons et chevaliers, venait ensuite. Saladin respecta sa douleur et lui adressa des paroles pleines de bonté. Cette

<sup>1</sup> Martène, *Veter. Script.*, t. 5, p. 572.



princesse était suivie d'un grand nombre de femmes qui portaient leurs enfants dans leurs bras et qui faisaient entendre des cris déchirants. Leurs pères, leurs frères, leurs époux, leurs fils avaient été tués ou faits prisonniers à la bataille de Tibériade. Saladin eut pitié d'elles ; il rendit aux mères leurs enfants, aux épouses leurs maris, qui se trouvaient parmi les captifs. Plusieurs chrétiens avaient abandonné leurs meubles et leurs effets les plus précieux, et portaient sur leurs épaules, les uns leurs parents affaiblis par l'âge, les autres leurs amis infirmes et malades. Touché de ce spectacle Saladin récompensa par ses aumônes la vertu et la piété de ses ennemis. Prenant pitié de toutes les infortunes, il permit aux Hospitaliers de rester dans la ville pour soigner les pèlerins et ceux que des maladies graves empêchaient de sortir de Jérusalem, et, chose honorable pour le Christianisme, cette générosité de Saladin est célébrée avec plus d'éclat par les auteurs chrétiens que par les historiens arabes.

Lorsque les Turcs avaient commencé le siège Jérusalem renfermait plus de cent mille chrétiens. La multitude de ceux qui s'y étaient réfugiés était si grande que, ne trouvant plus de place dans les maisons, ils se logeaient dans les rues. Le plus grand nombre d'entre eux rachetèrent leur liberté. Baléan d'Ibelin, avec l'argent destiné aux dépenses du siège, donna trente mille pièces d'or pour la rançon de dix-huit mille pauvres. Malek-Adhel, frère de Saladin, paya la rançon de deux mille captifs; Saladin suivit son exemple en brisant les fers d'une grande quantité de pauvres et d'orphelins. Cependant il resta encore dans l'esclavage seize mille chrétiens, parmi lesquels se trouvaient quatre à cinq mille enfants en bas âge, qui ne sentaient point leur infortune, mais dont les fidèles déploraient d'autant plus le sort que ces innocentes victimes de la guerre allaient être élevées dans l'impiété de Mahomet.

Dans cette triste circonstance l'indigne patriarche Héraclius donna la mesure de sa lâche avarice. Dans des calamités semblables saint Ambroise, saint Césaire, saint Jean l'Aumônier vendaient jusqu'aux calices des

églises pour racheter les captifs. Avec les deux cent mille écus d'or qu'il emportait, que dis-je ? avec la moitié de cette somme, Héraclius aurait pu racheter tout son pauvre peuple, particulièrement les petits enfants ; mais non, après avoir corrompu son troupeau par le scandale de ses mœurs, il l'abandonne par avarice à l'esclavage et à la séduction des infidèles. Cependant c'est dans ces lieux mêmes que le Sauveur a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui pendit une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât au fond de la mer <sup>1</sup>. » Cependant c'est à Jérusalem, c'est en parlant de sa ruine et de celle du monde, que le Sauveur a promulgué d'avance la sentence qu'il prononcera au dernier jour : « Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel ; car j'ai été nu, et vous ne m'avez point revêtu ; j'ai été sans asile, et vous ne m'avez point recueilli. En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous n'avez pas fait ceci à un des miens, c'est à moi-même que vous ne l'avez pas fait <sup>2</sup>. » Ainsi donc, honte au dernier patriarche de Jérusalem, honte éternelle, non point au pasteur, mais au loup corrompue et rapace !

Aussitôt que les chrétiens d'Occident furent sortis de Jérusalem les musulmans jetèrent de grands cris et donnèrent toutes les marques d'une extrême joie ; ils commencèrent par abattre les croix élevées par les premiers croisés en plusieurs quartiers de la ville. La plus remarquable était une grande croix de cuivre doré, posée sur le dôme de l'église des Templiers. En la voyant abattre les chrétiens d'Orient, Grecs, Syriens et Melchites, demeurés dans la ville, ne purent retenir leurs larmes. Saladin l'envoya depuis au calife de Bagdad, qui la reçut comme un hommage rendu au successeur du faux prophète, la fit traîner dans les rues, fouler aux pieds, couvrir de boue, et enfin enterrer au lieu où l'on portait les immondices de la ville. Saladin fit briser les cloches de toutes les églises de Jérusalem. Quant à l'église patriarcale

<sup>1</sup> Matth., 18, 7. — <sup>2</sup> Ibid., 25, 35.

qui avait été la plus grande mosquée bâtie à la place du temple de Salomon, après en avoir ôté toutes les marques du Christianisme il la fit laver d'eau de rose par dedans et par dehors, avant que d'y entrer, et y rétablit le service de sa religion le vendredi suivant. Il y fit placer une chaire magnifique, que Noureddin avait commencée autrefois dans Alep, et à laquelle ce prince travaillait souvent de ses mains, ayant fait vœu de la mettre dans l'église de Jérusalem quand il en aurait chassé les chrétiens, comme il espérait. Saladin exécuta donc ce vœu.

Toutes les autres églises furent aussi changées en mosquées, excepté celle du Saint-Sépulcre, que les chrétiens de Syrie rachetèrent. Dans les autres on contraignit les esclaves chrétiens à effacer les images et les peintures dont elles étaient ornées, à en laver les murailles et frotter le pavé par un pénible travail. Saladin rétablit à Jérusalem les collèges fondés autrefois par les califes et les sultans, ses prédécesseurs, et y fit recommencer les exercices publics de théologie et de jurisprudence musulmanes.

Quelques zélés musulmans lui conseillèrent de ruiner l'église du Saint-Sépulcre et toutes les autres des lieux saints, par la raison qu'en les laissant on favoriserait l'idolâtrie des chrétiens et l'injure qu'ils font au Messie en honorant les marques de sa Passion ; car les musulmans croient que ce ne fut pas Jésus qui fut crucifié, mais Judas à sa place ; ils ajoutaient qu'en ôtant aux chrétiens cet objet de leur dévotion on leur ôterait le prétexte de leurs croisades. Mais d'autres, plus habiles, jugèrent plus convenable d'épargner ce monument religieux, parce que ce n'était pas l'église, mais le Calvaire et le tombeau qui excitaient la dévotion des chrétiens, et que, lors même que la terre eût été jointe au ciel, les nations chrétiennes n'auraient pas cessé d'affluer à Jérusalem. Ils firent observer que, quand le calife Omar, dans le premier siècle de l'islamisme, se rendit maître de la ville sainte, il permit aux chrétiens d'y demeurer et respecta l'église du Saint-Sépulcre. Ils ajoutèrent que, les lieux saints étant ruinés, la ville de Jérusalem souffrirait un grand préjudice par la diminution ou la cessation

des pèlerinages, d'où venait toute sa richesse ; enfin que cette injure qu'on voulait faire aux chrétiens d'Occident ne serait pas moins sensible à ceux d'Orient, qu'elle pourrait exciter à la révolte et à se joindre aux autres pour l'intérêt commun de la religion. Saladin se rendit à ces raisons, et permit, comme auparavant, de visiter les saints lieux, pourvu que l'on y vînt sans armes et que l'on payât certains droits.

C'est ainsi que Jérusalem retomba sous la puissance des infidèles après avoir été sous celle des chrétiens d'Occident pendant quatre-vingt-huit ans. Ils furent les seuls qui en sortirent ; car les chrétiens de Syrie, de Géorgie, d'Arménie et les Grecs continuèrent à y demeurer. La reine Sibylle et le patriarche Héraclius se retirèrent à Antioche, avec les Templiers, les Hospitaliers et quantité de peuple. Plusieurs autres se retirèrent à Tripoli, où le comte et ses gens leur ôtèrent ce que les Sarrasins leur avaient laissé ; de quoi une femme, dépouillée de tout, entra dans un tel désespoir que, n'ayant plus de quoi nourrir son enfant, elle le jeta à la mer. Le comte mourut peu de temps après, également détesté des chrétiens et des musulmans. Quelques-uns de ces chrétiens chassés de Jérusalem passèrent à Alexandrie, où les musulmans eux-mêmes eurent compassion d'eux, et de là en Sicile, où le roi Guillaume le Bon prit le deuil et le cilice à la nouvelle de ces désastres. Il ne resta aux Latins, en Orient, que trois places considérables, Antioche, Tyr et Tripoli.

Le Pape Urbain III venait de conclure avec l'empereur Frédéric une paix et un concordat qui paraissaient convenir à la gloire de Dieu et de l'Eglise romaine ; il venait de faire ses adieux aux habitants de Vérone et se rendait à Ferrare, lorsqu'il apprit les fâcheuses nouvelles d'Orient, les désastres de la bataille de Tibériade, la perte inévitable, peut-être déjà consommée, de Jérusalem. Le bon Pape, qui déjà était accablé de vieillesse, tomba malade de douleur et mourut le 19 octobre 1187, après avoir tenu le Saint-Siège un an et près de onze mois. Il fut enterré le lendemain dans l'église cathédrale de Ferrare, et, le 21 du même mois, on élut Pape, d'une



voix unanime, le cardinal Albert, natif de Bénévent et chancelier de l'Église romaine. Il fut nommé Grégoire VIII et sacré le dimanche 23. Il était savant et éloquent, d'une vie pure et austère et d'un grand zèle; mais il ne tint le Saint-Siège qu'environ deux mois.

Dans ce peu de temps il fit tout ce qui fut possible pour animer les fidèles au recouvrement de la Terre-Sainte, comme on le voit par une grande lettre donnée à Ferrare le 29 octobre, où il les exhorte à apaiser la colère de Dieu par la pénitence et les bonnes œuvres, et promet à ceux qui feront le voyage les mêmes grâces que ses prédécesseurs, c'est-à-dire l'indulgence plénière de leurs péchés et la protection de l'Église pour leurs biens temporels. Par une autre lettre de la même date il marque en particulier la pénitence que l'on doit faire à ce sujet. « Nous ordonnons, dit-il, par le conseil de nos frères, c'est-à-dire des cardinaux, et avec l'approbation de plusieurs évêques, que tous les fidèles, pendant cinq ans, jeûnent au moins les vendredis comme en carême et que la messe ne se dise qu'à none. Tous ceux qui se portent bien s'abstiendront de manger de la chair le mercredi et le samedi; pour nous et nos frères nous nous en abstiendrons encore le lundi avec nos domestiques, et quiconque y manquera sera traité comme s'il avait rompu l'abstinence du carême<sup>1</sup>. » Un auteur du temps, Roger de Hoveden, ajoute que les cardinaux promirent entre eux de renoncer à toutes les richesses et les délices, de ne plus recevoir aucuns présents de ceux qui avaient des affaires en cour de Rome, de ne point monter à cheval tant que la Terre-Sainte serait au pouvoir des infidèles, mais de se croiser tous, les premiers, et d'aller, demandant l'aumône, à la tête des pèlerins<sup>2</sup>.

Comme, selon les règles du droit, les commissions cessent par le décès du commettant, le Pape Grégoire craignit que ceux qui avaient obtenu à grands frais des lettres du Pape Urbain, pour faire juger les affaires sur les lieux, ne fussent obligés d'en obtenir de nouvelles. C'est pourquoi, deux jours après son sacre, il fit expédier une lettre adressée

à tous les prélats de l'Église pour valider toutes les commissions de cette nature accordées par son prédécesseur trois mois avant sa mort<sup>1</sup>.

Le même jour, 27 octobre, il écrivit une lettre à tous les évêques et prélats d'Allemagne pour leur notifier son élection, leur recommander d'être toujours bien unis et fidèles à l'Église romaine, et d'exhorter son très-cher fils, l'empereur Frédéric, les princes et tout le peuple d'Allemagne, à venir au secours de l'Église d'Orient. Cette lettre respire une humilité et une modestie toutes cordiales<sup>2</sup>. Quelque temps après le nouveau Pape reçut de la part de l'empereur Frédéric et de son fils, le roi Henri, des ambassadeurs et des lettres, mais adressés au Pape Urbain, son prédécesseur. Cette ambassade et ces lettres étaient dans un sens tout pacifique et pour consolider la bonne intelligence qui avait déjà commencé à se rétablir. Le Pape Grégoire répondit dans le même sens, avec beaucoup de cordialité, aux deux princes, par deux lettres datées de Parme, le 29 novembre. « Cependant, dit-il à Frédéric, avant l'arrivée de vos lettres touchant notre promotion, nous n'avons pas jugé convenable de traiter de cette affaire avec vos ambassadeurs pour n'avoir pas l'air de chercher la faveur impériale d'une manière qui ne convient point au sacerdoce. » Dans sa lettre au roi Henri il donne à ce jeune prince le titre d'empereur élu; c'était peut-être le moyen terme qu'on avait trouvé pour concilier et les droits de l'Église romaine et l'honneur de Frédéric, qui avait donné prématurément le titre d'empereur à son fils<sup>3</sup>.

Il y avait une ancienne inimitié entre les Pisans et les Génois, dont les villes étaient alors très-riches et très-puissantes par terre et par mer; l'excellent Pape Grégoire entreprit de les réconcilier, afin de les faire agir ensemble pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Pour cet effet il se rendit à Pise, où il fut reçu avec grand honneur, le neuvième jour de décembre. Y ayant fait venir les premiers d'entre les Génois, il parla aux uns et aux autres avec tant de sagesse qu'ils com-

<sup>1</sup> Labbe, t. 10, et Mansi, t. 22. Crég. VIII, *epist.* 1 et 2. — <sup>2</sup> Roger Hoveden, p. 636.

<sup>1</sup> *Epist.* 3. — <sup>2</sup> Mansi, t. 22, p. 531-533. — <sup>3</sup> Id. p. 533 et 534.

mençaient à s'adoucir, et la paix était en bon chemin quand ce Pontife, si digne de vivre longtemps, fut pris de la fièvre et mourut le 16 du même mois, n'ayant occupé le Saint-Siège qu'un mois et vingt-sept jours<sup>1</sup>. Trois jours après, c'est-à-dire le 19 décembre 1187, on élut à Pise, pour lui succéder, Paul ou Paulin, Romain de naissance, cardinal-évêque de Palestrine, qui fut nommé Clément III et couronné le lendemain dimanche, 28 décembre. Il tint le Saint-Siège trois ans et trois mois.

Aussitôt après son couronnement il envoya des députés aux Romains, ses compatriotes, pour établir avec eux une paix solide. L'occasion de la discorde était la ville de Tusculum, à dix milles ou trois lieues de Rome, appartenant au Pape, à laquelle les Romains faisaient une guerre implacable pour se la soumettre, ce qui causa une cruelle division entre eux et le Pape, depuis le temps d'Alexandre III. Les députés de Clément, étant arrivés à Rome, exhortèrent les Romains à le recevoir comme leur père et à se réunir à lui. « Nous le souhaitons plus que lui, répondirent-ils, à condition toutefois qu'il nous aidera à réparer la perte et la honte que nous avons essuyées à l'occasion de la guerre de Tusculum, et qu'il fera marcher ses troupes, s'il en est besoin, contre cette ville, en cas que nous ne puissions pas faire avec elle une paix honorable; enfin, qu'il nous la livrera, s'il en est un jour le maître, pour en disposer à notre volonté. »

A ces conditions fut fait le traité, où le sénat et le peuple romains, adressant la parole au Pape, disent en substance : « Nous vous rendons, dès à présent, le sénat, la ville et la monnaie. Nous vous rendons quitte l'église de Saint-Pierre et les autres, qui étaient engagées pour la guerre, à condition que vous céderez au sénat le tiers de la monnaie, sur quoi l'on déchargera tous les ans une partie de la somme pour laquelle les églises étaient engagées, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement acquittée, et dont les intérêts diminueront à proportion du principal. Nous vous jurons fidélité tous les ans, nous et les sénateurs,

nos successeurs, et vous donnerez aux sénateurs et à leurs officiers les distributions ordinaires, aussi bien qu'aux juges, aux avocats et aux scriniaires que vous aurez établis.

« De quelque manière que Tusculum soit détruit, l'Église romaine y gardera tous ses domaines et mouvances; mais vous nous donnerez dans six mois tous les murs de la ville et de la forteresse, pour les détruire, sans que vous puissiez jamais les rétablir; et si Tusculum ne tombe pas entre nos mains d'ici au 1<sup>er</sup> janvier vous en excommunierez les habitants, et les contraindrez par vos vassaux de la Campanie et de la Romagne, avec notre secours, d'accomplir, touchant leur ville, ce qui a été dit. Moyennant ce que dessus, nous jurons de vous donner sûreté, à vous, aux évêques, aux cardinaux, à toute votre cour, et à ceux qui y viendront, y séjourneront ou s'en retourneront, sauf les droits des Romains, qu'ils demanderont de bonne foi. Si vous les appelez pour la défense du patrimoine de Saint-Pierre, ils iront, défrayés de votre part, comme leurs prédécesseurs avaient accoutumé de l'être. » Ce sont les principales clauses de ce traité, qui porte la date du dernier mai 1188. Le Pape Clément III était à Rome dès le 13 mars<sup>1</sup>.

Avant de partir de Pise il exhorta le peuple assemblé dans la grande église à travailler au recouvrement de la Terre-Sainte, et, pour les y conduire, il donna l'étendard de Saint-Pierre à leur archevêque Ubald, avec le titre de légat. Ce prélat partit à la mi-septembre de la même année 1188, avec une flotte de cinquante vaisseaux, passa l'hiver à Messine, et arriva à Tyr le 6 avril de l'année suivante, où il aida le marquis Conrad de Montferrat à repousser les attaques de Saladin. Ce fut apparemment à Pise que le Pape Clément ordonna des prières particulières par toute l'Église pour la paix, la délivrance de la Terre-Sainte et des chrétiens retenus captifs chez les Sarrasins.

Cependant les deux rois de France et d'Angleterre eurent une conférence près de Gisors, depuis la Saint-Hilaire, 13 janvier, jusqu'à la Sainte-Agnès, qui est le 21, à la-

<sup>1</sup> Baron. et Pagi.

<sup>1</sup> Apud Baron., ann. 1188, n. 22-26.



quelle assistèrent les évêques et les seigneurs des deux royaumes. Là se trouva Guillaume, archevêque de Tyr, le même qui, dix ans auparavant, était venu pour le concile de Latran. Prêlat vertueux et éloquent, de plus légat du Pape, il parla si fortement en cette assemblée de la désolation de l'Église d'Orient et des maux dont elle était menacée que les deux rois, laissant là leurs différends, qui étaient le sujet de cette conférence, se réconcilièrent et reçurent la croix de sa main. Avec eux se croisèrent Walter ou Gautier, archevêque de Rouen, et Richard de Cantorbéry, ou plutôt ils renouvelèrent le vœu qu'ils en avaient déjà fait. Les évêques de Beauvais et de Chartres se croisèrent aussi, avec Hugues III, duc de Bourgogne; Richard Cœur-de-Lion, comte de Poitou, fils aîné du roi d'Angleterre; Philippe, comte de Flandre; Thibaut, comte de Blois, et plusieurs autres seigneurs. Pour se distinguer le roi de France et ses sujets prirent la croix rouge; le roi d'Angleterre et les siens, la croix verte.

Ensuite le roi d'Angleterre vint au Mans, où il ordonna que chacun donnerait, pendant cette année 1188, la dîme de ses revenus et de ses meubles pour le secours de la Terre-Sainte, excepté les armes, les chevaux et les habits des chevaliers, les chevaux, les livres, les habits et les chapelles des clercs, et les pierreries des uns et des autres. On publia des excommunications contre ceux qui ne payeraient pas cette dîme. Pour faire la collecte dans chaque paroisse on établit des commissionnaires, entre lesquels étaient un Templier et un Hospitalier, un sergent du roi et un clerc de l'évêque. Les croisés étaient exempts de cette dîme et recevaient celle de leurs vassaux; mais les bourgeois et les paysans qui se croisaient sans la permission de leurs seigneurs ne payaient pas moins la dîme.

On défendit les jurements, les dés ou autres jeux de hasard, les fourrures précieuses, l'écarlate et les habits découpés; de se faire servir à table plus de deux mets achetés, et de mener en voyage des femmes, sinon quelque lavandière à pied et hors de soupçon. Celui qui, avant de se croiser, a engagé ses revenus, ne laissera pas de jouir du revenu de

cette année, et la dette ne portera point d'intérêt pendant tout le voyage depuis la croix prise. Tous les croisés pourront engager pour trois ans leurs revenus, même ecclésiastiques. Ceux qui mourront dans le voyage disposeront de l'argent qu'ils auront avec eux pour leurs domestiques, pour le secours de la Terre-Sainte et pour les pauvres. C'est l'ordonnance que le roi d'Angleterre fit au Mans, de l'avis des prélats et des seigneurs.

Après avoir établi les commissaires pour recevoir la dîme deçà la mer il passa en Angleterre; il tint, près de Northampton, une grande assemblée de prélats et de seigneurs où il fit lire l'ordonnance faite au Mans. Baudouin, archevêque de Cantorbéry, et Gilbert, évêque de Rochester, son vicaire, prêchèrent la croisade et plusieurs prirent la croix. Alors le roi envoya ses officiers par tous les comtés pour lever la dîme, ce qui fut exécuté avec rigueur à l'égard des bourgeois, jusques à emprisonner ceux qui résistaient. On la leva même sur les Juifs, et le roi amassa par ce moyen des sommes immenses. Il envoya Hugues, évêque de Durham, pour faire la même levée en Écosse, dont le roi offrit, pour s'en racheter, cinq mille marcs d'argent; mais le roi d'Angleterre ne s'en contenta pas<sup>1</sup>.

De son côté le roi de France, Philippe-Auguste, tint à Paris une grande assemblée des prélats et des seigneurs de son royaume, le dimanche 27 mars. On fit une ordonnance semblable à celle du roi d'Angleterre, portant que tous ceux qui n'étaient pas croisés donneraient cette année au moins la dîme de tous leurs meubles et de tous leurs revenus, excepté les trois ordres de Cîteaux, des Chartreux et de Fontevault, et les lépreux. On accorda aux croisés un répit pour le paiement de leurs dettes, en donnant les sûretés qui sont spécifiées. La dîme se lèvera avant les dettes. On nomma cette subvention la dîme saladine<sup>2</sup>.

Pierre de Blois écrivit sur ce sujet à Henri de Dreux, évêque d'Orléans, cousin germain du roi Philippe-Auguste, l'exhortant à remontrer à ce prince que les ecclésiastiques

<sup>1</sup> Roger et Gervais, apud Baron, et Pagi. — <sup>2</sup> Rigord. Labbe, t. 10. Mansi, t. 22. Baron.

devaient être exempts de cette subvention. « Il est temps, dit-il, de parler, et vous ne devez pas suivre l'exemple des autres évêques, qui flattent votre roi. Si le respect vous retient, prenez avec vous quelques-uns de vos confrères qui soient poussés par l'Esprit de Dieu, et parlez avec une force mêlée de douceur. Si le roi veut faire ce voyage, qu'il n'en prenne pas les frais sur les dépouilles des églises et des pauvres, mais sur ses revenus particuliers ou sur les dépouilles des ennemis, dont on devrait enrichir l'Église au lieu de la piller elle-même, sous prétexte de la défendre. Le prince ne doit exiger des évêques et du clergé que des prières continues pour lui. Représentez au vôtre qu'il a reçu le glaive des mains de l'Église pour la protéger, et que, s'il a maintenant besoin de ses prières, il en aura encore plus grand besoin après sa mort, à laquelle s'évanouira toute sa puissance <sup>1</sup>. » Pierre écrivit sur le même sujet à Jean de Coutances, doyen de l'Église de Rouen et neveu de l'archevêque Gautier; il l'exhorte à employer le crédit qu'il a auprès du roi d'Angleterre pour maintenir la dignité de l'Église. « Elle est libre, dit-il, par la liberté que Jésus-Christ nous a acquise; mais, si on l'accable d'exactions, c'est la réduire en servitude comme Agar. Si vos princes, sous prétexte de ce nouveau pèlerinage, veulent rendre l'Église tributaire, quiconque est fils de l'Église doit s'y opposer et mourir plutôt que de la soumettre à la servitude <sup>2</sup>. »

Fleury fait à ce propos la réflexion suivante : « On voit ici les équivoques ordinaires en ce temps-là sur les mots d'Église et de liberté; comme si l'Église, délivrée par Jésus-Christ, n'était que le clergé; ou qu'il nous eût délivrés d'autre chose que du péché et des cérémonies légales <sup>3</sup>. » Ainsi, d'après Fleury, non-seulement Pierre de Blois, mais les évêques et les Papes de son temps, ne savaient pas ce que c'est que l'Église et la liberté chrétienne; ils abusaient de l'équivoque de ces mots pour accréditer une idée fausse. Voilà, certes, une accusation bien grave contre toute l'Église enseignante. Fleury y a-t-il

bien pensé? A-t-il bien pensé à cette promesse du Fils de Dieu à son Église enseignante, quand il l'envoya enseigner toutes les nations : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles? » Ce n'est pas tout. Saint Paul, parlant aux fidèles de Corinthe de la liberté et de la servitude temporelles, dit expressément : « Vous avez été rachetés à un grand prix; ne devenez donc point esclaves des hommes <sup>1</sup>. » C'est au fond le même raisonnement que celui de Pierre de Blois, ainsi que des Papes et des évêques du moyen âge. Il y a plus; Jésus-Christ même, avant de payer le didrachme à Capharnaüm pour lui et pour Pierre, le futur chef de son Église, lui fait sentir par un raisonnement qu'ils en étaient exempts, et il ne paya que pour éviter un scandale <sup>2</sup>. Enfin jamais ni Pape, ni évêque, ni Pierre de Blois n'ont dit ou pensé que l'Église ne fût que le clergé, mais que le clergé en est la partie principale, qu'il est l'Église enseignante, qui, pour remplir son ministère, doit conserver, au prix de son sang, la liberté et l'indépendance qu'il a reçues pour cela du Fils de Dieu. Bref, pour accuser d'équivoque et d'erreur les docteurs, les évêques et les Papes du moyen âge, autrement l'Église entière, Fleury s'appuie lui-même sur des équivoques, sur des idées incomplètes, des suppositions fausses, et même des altérations de faits et de doctrine. Tel est l'esprit général de son *Histoire*, mais surtout de ses *Discours*. Il n'y a peut-être pas de livre au monde qui ait tant faussé les idées et les esprits parmi les catholiques.

Pierre de Blois dit encore un mot contre la dime saladin, ou plutôt contre les abus qui s'y mêlaient, dans le *Traité du Voyage de Jérusalem*. « Les ennemis de la croix, dit-il, qui devraient être ses enfants, anéantissent leur vœu sous le prétexte d'une damnable collecte et tournent la croix en scandale. » Ce traité tend principalement à hâter le départ des croisés et à blâmer les seigneurs qui différaient pour leurs intérêts particuliers <sup>3</sup>.

Le jour même où le roi Philippe-Auguste tenait son parlement à Paris, savoir le di-

<sup>1</sup> *Epist.* 112. — <sup>2</sup> *Epist.* 121. — <sup>3</sup> Fleury, I. 74, n. 15.

<sup>1</sup> 1 Cor. 7, 20. — <sup>2</sup> Matth., 17, 23-26. — <sup>3</sup> *Bib. PP.*, t. 24.



manche de la mi-carême, 27 mars, l'empereur Frédéric tint à Mayence une diète solennelle, qui fut appelée la diète de Dieu. Le cardinal-légat Henri, évêque d'Albane, de concert avec l'empereur, y avait invité, par une lettre circulaire, tous les prélats et les seigneurs d'Allemagne. On y lut publiquement la relation de la prise de Jérusalem. L'empereur Frédéric, avec son fils Frédéric, duc de Souabe, y reçut la croix des mains du légat et de l'évêque de Wurzburg; leur exemple fut suivi par soixante-huit des plus grands seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers. On exhorta généralement tout le monde à la croisade. On fixa le rendez-vous pour le départ à Ratisbonne, à la Saint-Georges, 23 avril de l'année suivante (1189). Pour éviter la trop grande multitude, l'empereur fit défendre, sous peine d'excommunication, à ceux qui ne pouvaient faire la dépense de trois marcs d'argent de marcher avec son armée. Pour assurer le repos de l'Allemagne pendant son absence l'empereur réforma plusieurs abus, concilia plusieurs différends entre les princes, détruisit plusieurs repaires de brigands, se réconcilia lui-même, par l'entremise du légat, avec l'archevêque de Cologne, et désigna le roi Henri, son fils, pour gouverner l'empire jusqu'à son retour. L'Allemagne profita dès lors de la croisade par la paix générale dont elle jouit.

Pour attirer les bénédictions du Ciel sur l'expédition le cardinal-légat adressa à tous les prélats de l'Église une lettre où il les exhorte à la réforme de leurs mœurs, particulièrement du luxe, de la vanité, de la bonne chère. Eux qui auraient dû prévenir les laïques par le bon exemple, il les presse au moins de les suivre. Ainsi, dans les assemblées du Mans et de Paris, la nation anglaise et la nation française s'étaient interdit toute fourrure précieuse et toute somptuosité dans les repas. Il leur propose encore l'exemple du Pape et des cardinaux, qui s'étaient imposé de plus des abstinences et des jeûnes<sup>1</sup>. De Mayence le légat Henri vint à Liège, où il prêcha si fortement contre les vices du

clergé, particulièrement contre la simonie, que soixante-six chanoines résignèrent leurs prébendes, et il les pourvut en d'autres églises. L'évêque Raoul se croisa pour l'expiation de ses péchés et partit en 1190.

Le voyage des deux rois de France et d'Angleterre pour la croisade fut retardé par la guerre qui survint entre eux. Depuis le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, son père spirituel, le roi Henri II n'éprouva que des chagrins et des révoltes de la part de ses enfants. Plus d'une fois ses trois fils, Henri, Richard et Geoffroi, se faisaient la guerre entre eux ou la faisaient à lui-même. En 1173 ils la lui firent d'accord avec leur mère Éléonore. En 1183 son fils Henri, déjà roi, la lui faisait en Limousin, et plusieurs fois il avait cherché à le surprendre par de faux serments et des promesses trompeuses. Enfin le chagrin de ne pouvoir réussir dans ses mauvais desseins le fit tomber grièvement malade. Se voyant près de sa fin il envoya au roi, son père, qui refusa de l'aller trouver, ne s'y fiant pas; mais, ôtant une bague de son doigt, il ordonna à l'archevêque de Bordeaux de la porter au prince, comme un témoignage de sa tendresse et de son pardon. Le malade la pressa sur ses lèvres, appela les évêques et les autres ecclésiastiques qui se trouvèrent auprès de lui, et leur confessa ses péchés, premièrement en secret, puis publiquement. Après avoir reçu l'absolution il donna à Guillaume Maréchal, son ami, la croix qu'il avait prise pour aller à Jérusalem, le chargeant d'accomplir son vœu. Puis, ayant ôté ses habits, il se revêtit d'un cilice, se mit une corde au cou, et dit aux évêques et autres ecclésiastiques : « Je me livre, indigne pécheur que je suis, à vous, qui êtes les ministres de Dieu, priant Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui pardonna au larron sur la croix, d'avoir pitié de ma malheureuse âme par vos prières et par son ineffable miséricorde. » Tous répondirent : *Amen*, et il ajouta : « Tirez-moi de mon lit avec cette corde et mettez-moi sur ce lit de cendres. » Ils le firent et mirent deux grosses pierres cassées, l'une à sa tête, l'autre à ses pieds. Alors il reçut le Viatique, et mourut âgé de vingt-huit ans, le jour de Saint-Barnabé,

<sup>1</sup> Mansi, t. 22, p. 540-542.

11 juin 1183. Il fut enterré à Notre-Dame de Rouen, comme il l'avait ordonné. Son frère Geoffroi mourut quelque temps après.

Henri, leur père, eut de temps en temps la guerre avec Philippe-Auguste; voici à quel sujet. Le roi d'Angleterre avait reçu la princesse Adèle, sœur du roi de France, pour la marier à son fils Richard Cœur-de-Lion; mais il différait toujours d'exécuter sa promesse, ce qui fit soupçonner qu'il avait lui-même pour elle une passion coupable. Le roi de France lui déclarait donc la guerre et voyait presque toujours de son côté le prince Richard, qui, l'an 1189, se mit sous sa protection contre son père. Pour les accorder le Pape Clément III envoya le cardinal légat Henri, évêque d'Albane, qui y travaillait quand il mourut à Arras, le premier jour de l'an 1189. Son corps fut porté à Clairvaux, dont il avait été abbé, et il y fut enterré entre saint Malachie et saint Bernard. Le Pape, ayant appris sa mort, envoya pour la même négociation le cardinal Jean d'Anagni, qui fit si bien, tant par la douceur que par la force de ses discours, qu'il fit promettre aux deux rois de s'en rapporter au jugement des archevêques de Reims, de Bourges, de Rouen et de Cantorbéry, et ils marquèrent le lieu de la conférence à la Ferté-Bernard, le jour de l'octave de la Pentecôte. Aussitôt le cardinal et les quatre archevêques prononcèrent sentence d'excommunication contre tous ceux qui mettraient obstacle à la paix, tant clercs que laïques, excepté les seules personnes des rois.

Le jour de la conférence étant venu, les deux rois se trouvèrent près de la Ferté-Bernard, avec le comte Richard, le cardinal et les quatre archevêques et les seigneurs des deux royaumes. Le roi de France demanda qu'on accomplît le mariage promis entre sa sœur Alix ou Adèle et Richard, comte de Poitiers, que ce prince lui fit hommage de ses terres, et que Jean, son frère, prît la croix. Le roi d'Angleterre refusa, offrant seulement de faire épouser Alix à son fils Jean, qu'il ne craignait pas comme Richard, et qui cependant complotait contre lui dans ce temps-là même. Ainsi on ne put s'accorder, et le cardinal Jean d'Anagni pro-

testa que, si le roi de France ne s'accordait entièrement avec le roi d'Angleterre, il mettrait l'interdit sur toutes ses terres. Le roi de France répondit qu'il ne craignait point sa sentence et ne l'observerait pas, parce qu'elle n'était pas juste. « Car », ajouta-t-il, il n'appartient pas à l'Église romaine de porter aucune censure contre le royaume de France quand le roi se met en devoir de réprimer des vassaux rebelles et de venger ses injures et le mépris de sa couronne. » Il dit encore que le cardinal avait déjà flairé les sterlings d'Angleterre. Ce sont les paroles de Roger de Hoveden, auteur anglais. Richard, dont l'intérêt se trouvait bien plus fortement compromis dans cette affaire, ne s'en tint pas à des railleries contre l'envoyé pontifical; il tira son épée, et se serait porté à quelque violence si les assistants ne l'eussent retenu<sup>1</sup>.

Le vieux roi, forcé de combattre, rassembla son armée; mais ses meilleurs soldats l'avaient abandonné pour aller se joindre à son fils. Il perdit en peu de mois les villes du Mans et de Tours avec tout leur territoire. Sans moyens de défense et sans autorité, il prit le parti de solliciter la paix, en offrant de se résigner à tout. La conférence entre les deux rois eut lieu dans une plaine près de Tours.

Les demandes de Philippe-Auguste furent que le roi d'Angleterre s'avouât expressément son homme lige et se remît entre ses mains, à merci et à miséricorde; qu'Alix fût donnée en garde à cinq personnes au choix de Richard, jusqu'à son retour de la croisade, où il devait se rendre avec le roi de France, à la mi-carême; que le roi d'Angleterre renonçât à tout droit de suzeraineté sur les villes du Berri, qui anciennement relevaient des ducs d'Aquitaine, et qu'il payât au roi de France vingt mille marcs d'argent pour la restitution de ses conquêtes; que tous ceux qui s'étaient attachés au parti du fils contre le père demeurassent vassaux du fils et non du père, à moins que, de leur propre mouvement, ils ne voulussent revenir à ce dernier; qu'enfin le roi reçût son fils Richard en grâce par le

<sup>1</sup> Roger Hoveden. — Matth. Paris.



baiser de paix et abjurât sincèrement et de bon cœur toute rancune et toute animosité contre lui.

Il n'y avait pour le vieux roi ni moyen ni espoir d'obtenir des conditions moins dures ; il s'arma donc de patience autant qu'il put et conversa avec le roi Philippe, écoutant ses paroles d'un air docile et comme un homme qui reçoit la loi d'un autre. Tous deux étaient à cheval en plein champ, et, tandis qu'ils s'entretenaient bouche à bouche, dit un contemporain, il tonna subitement, quoique le ciel fût sans nuage, et la foudre tomba entre eux sans leur faire aucun mal. Ils se séparèrent aussitôt, extrêmement effrayés l'un et l'autre, et, après un petit intervalle, ils revinrent de nouveau ; mais un second coup de tonnerre, aussi fort que le premier, se fit entendre presque au même moment. Le roi d'Angleterre fut tellement troublé, qu'il abandonna les rênes de son cheval et chancela sur sa selle, de manière qu'il serait tombé à terre si ceux qui l'entouraient ne l'eussent soutenu. La conférence fut suspendue, et, comme Henri II se trouva trop malade pour assister à une seconde entrevue, on lui porta à son quartier les conditions de la paix rédigées par écrit, pour qu'il y donnât son consentement formel.

Ceux qui vinrent de la part du roi de France le trouvèrent couché sur un lit et lui lurent le traité de paix, article par article. Quand ils en vinrent à celui qui regardait les personnes engagées secrètement ou ostensiblement dans le parti de Richard, le roi demanda leurs noms, pour savoir combien il y avait d'hommes à la foi desquels on l'obligeait de renoncer. Le premier qu'on lui nomma fut Jean, son plus jeune fils, connu de tout le monde sous le nom de Jean sans Terre. En entendant prononcer ce nom le vieux roi, saisi d'un mouvement presque convulsif, se leva sur son séant, et, promenant autour de lui ses yeux pénétrants et hagards : « Est-ce bien vrai, dit-il, que Jean, mon cœur, mon fils de prédilection, et pour l'amour duquel je me suis attiré tous mes malheurs, s'était aussi séparé de moi ? » On lui répondit qu'il en était ainsi et qu'il n'y avait rien de plus vrai. « Eh bien, dit-il en

retombant sur son lit et en tournant son visage contre le mur, que tout aille dorénavant comme il pourra ; je n'ai plus de souci ni de moi ni du monde. » Quelques moments après Richard s'approcha du lit et demanda à son père le baiser de paix en exécution du traité ; le roi le lui donna avec un air de calme apparent ; mais, au moment où Richard s'éloignait, il entendit son père murmurer à voix basse : « Si seulement Dieu me faisait la grâce de ne point mourir avant de m'être vengé de toi ! » A son arrivée au camp français le comte de Poitiers redit ces paroles au roi Philippe et à ses courtisans, qui tous firent de grands éclats de rire et plaisantèrent sur la bonne paix qui venait de se conclure entre le père et le fils.

Le roi d'Angleterre, sentant son mal s'aggraver, se fit transporter à Chinon, où, en peu de jours, il tomba dans un état voisin de la mort. On l'entendait proférer des paroles entrecoupées, qui faisaient allusion à ses malheurs et à la conduite de ses fils. « Honte, s'écria-t-il, honte à un roi vaincu ! Maudit soit le jour où je suis né, et maudits soient de Dieu les fils que je laisse ! » Les évêques et les personnes pieuses qui l'entouraient firent tous leurs efforts pour lui faire rétracter cette malédiction, mais il ne voulut jamais. Se voyant à l'extrémité il se fit porter à l'église, devant l'autel, confessa ses péchés aux évêques et aux prêtres, reçut l'absolution, communia dévotement avec le corps et le sang de Notre-Seigneur, et mourut le 6 juillet 1189, après avoir régné trente-quatre ans et sept mois.

Quand il eut expiré son corps fut traité par ses serviteurs comme l'avait été autrefois celui de Guillaume le Conquérant ; tous l'abandonnèrent, après l'avoir dépouillé de ses derniers vêtements et avoir enlevé ce qu'il y avait de plus précieux dans la chambre et dans la maison. Le roi Henri avait souhaité d'être enterré à Fontevrault, à quelques lieues de Chinon ; on eut peine à trouver des gens pour l'envelopper d'un linceul et des chevaux pour le transporter. Le cadavre se trouvait déposé dans la grande église de l'abbaye, en attendant le jour de la sépulture, lorsque le comte Richard apprit par le bruit

public la mort de son père ; il vint à l'église et trouva le roi gisant dans un cercueil, la face découverte, et montrant encore, par la contraction de ses traits, les signes d'une violente agonie. Cette vue causa au comte de Poitiers un frémissement involontaire ; il se mit à genoux et pria devant l'autel ; mais il se leva après quelques moments et sortit pour ne plus revenir. Le lendemain eut lieu la cérémonie de la sépulture ; on voulut décorer le cadavre de quelques-uns des insignes de la royauté, mais les gardiens du trésor de Chinon les refusèrent, et, après beaucoup de supplications, ils envoyèrent seulement un vieux sceptre et un anneau de peu de valeur. Faute de couronne on coiffa le roi d'une espèce de diadème fait avec la frange d'or d'un vêtement de femme, et ce fut dans cet attirail bizarre que Henri Plantagenet, roi d'Angleterre, duc de Normandie, d'Aquitaine et de Bretagne, comte de l'Anjou et du Maine, seigneur de Tours et d'Amboise, descendit à sa dernière demeure <sup>1</sup>.

Richard Cœur-de-Lion, son fils aîné, lui succéda dans tous ses États. A Rouen il se fit reconnaître solennellement duc de Normandie le 20 juillet 1189, dans l'église de Notre-Dame, en présence des évêques, des comtes et des barons du pays. Richard prit sur l'autel l'épée ducale, que l'archevêque Gautier lui ceignit, et il reçut de sa main l'étendard.

Avant de passer en Angleterre il ordonna de rendre à la liberté sa mère Éléonore, détenue en prison pour avoir pris son parti contre le roi défunt, et, de plus, il la nomma régente du royaume. La reine usa de son autorité avec prudence et modération. En voyageant avec tout l'appareil de la royauté, de district en district, elle distribua des aumônes pour le repos de l'âme de son dernier époux, relâcha les prisonniers incarcérés sans jugement, pardonna tous les délits commis envers la couronne, restreignit la sévérité des forestiers, et révoqua les bannissements prononcés d'après la rumeur publique. Elle ordonna par proclamation, à tous les hommes libres, de prêter serment de fidélité à Richard.

<sup>1</sup> Roger Hoveden et Girald. Cambrensis.

Arrivé en Angleterre le 13 août Richard fut solennellement couronné à Londres, dans l'église de Westminster, le dimanche 3 septembre, par Baudouin, archevêque de Cantorbéry, assisté de trois archevêques, de quatorze évêques et de presque tous les abbés et prieurs d'Angleterre. Le nouveau roi fit serment devant l'autel de conserver toute sa vie la paix et l'honneur de l'Église, de rendre bonne justice à son peuple, d'abolir les mauvaises lois et les mauvaises coutumes et d'en établir de bonnes. Ensuite l'archevêque Baudouin lui fit les onctions, et, après qu'il fut revêtu des habits royaux, il lui donna l'épée pour réprimer les ennemis de l'Église. Le roi prit lui-même la couronne sur l'autel et la remit à l'archevêque, qui la lui mit sur la tête.

Après la messe suivit le festin solennel : les évêques étaient à table avec le roi ; les barons servaient. Le roi avait fait publier par la ville que ce jour il n'entrât dans son palais ni Juifs, ni femmes, pour éviter les maléfices dont on les soupçonnait. Toutefois, pendant le repas, les premiers d'entre les Juifs vinrent apporter au roi des présents, de quoi un chrétien indigné donna un soufflet à un Juif pour l'empêcher d'entrer. D'autres, à son exemple, commencèrent à repousser les Juifs avec insulte. Le peuple y accourut, et, croyant qu'on le faisait par ordre du roi, ils se jetèrent sur les Juifs, qui étaient en grand nombre à la porte du palais. On commença par les coups de poing, d'où l'on en vint aux pierres et aux bâtons ; il y en eut de tués et de laissés pour morts. En même temps le bruit se répandit par toute la ville de Londres que le roi avait commandé d'exterminer tous les Juifs, ce qui fit accourir aux armes une infinité de peuple, tant de la ville que de ceux qui étaient venus des provinces pour le sacre. On tua donc les Juifs, et, comme ils se retiraient dans les maisons fortes, on y mettait le feu. Le roi, qui était encore à table, ayant appris ce désordre, envoya pour l'apaiser quelques-uns des principaux seigneurs ; mais, n'étant pas écoutés par le peuple en furie, ils furent contraints de se retirer.

Le lendemain le roi fit prendre quelques-



uns des coupables, dont trois furent pendus pour avoir mis le feu, qui brûla des maisons de chrétiens ; de plus il envoya ses lettres par tous les comtés d'Angleterre pour défendre qu'on fit aucun mal aux Juifs ; mais, avant que cet ordre fût publié, plusieurs villes avaient suivi l'exemple de Londres, plutôt par avidité du gain que par zèle de religion. Plusieurs Juifs, pour éviter ces violences, reçurent le baptême et épousèrent leurs femmes à la manière des chrétiens.

Tous les Juifs d'York périrent au mois de mars de l'année suivante (1190). Le 16 du même mois, avant le coucher du soleil, une troupe de forcenés entrèrent dans la ville ; ils attaquèrent dans les ténèbres la maison d'un Juif opulent, qui avait péri dans l'émeute de Londres. Sa femme et ses enfants furent massacrés, ses propriétés pillées et tous ses bâtiments brûlés. La nuit suivante la maison désignée pour la destruction fut celle d'un autre Juif, également riche, qui s'était sauvé du massacre de ses frères dans la métropole ; il eut cependant la prudence de se retirer dans la citadelle avec ses trésors et sa famille ; la plupart des Juifs d'York et du voisinage suivirent cet exemple. Malheureusement, le gouverneur étant sorti un matin de la citadelle, les Juifs réfugiés, dont le nombre montait à cinq cents hommes, indépendamment des femmes et des enfants, refusèrent de le laisser rentrer. C'était se constituer en rébellion ouverte. Le gouverneur, de concert avec les magistrats, appela le peuple à son secours ; la forteresse fut assiégée jour et nuit ; une rançon considérable fut offerte et rejetée. Enfin les Juifs, réduits au désespoir, enterrent leur or et leur argent, jettent dans les flammes tout ce qui peut être brûlé, massacrent leurs femmes et leurs enfants, et finissent par s'égorger l'un l'autre ; le peu de survivants est tué par le peuple. Les vainqueurs alors se dirigent vers la cathédrale, arrachent aux dignitaires de l'Église les obligations que les Juifs avaient déposées dans leurs mains pour plus grande sécurité, et les brûlent au milieu de la nef. On voit que la religion et le clergé n'étaient pour rien dans cette fureur du peuple contre les Juifs, mais plutôt la haine de leurs usures et

l'envie d'éteindre leurs créances. Ces violences appelèrent le chancelier à York ; mais les principaux coupables s'étaient déjà réfugiés en Écosse ; il se contenta de déposer le gouverneur et le shérif, et de prendre l'engagement des citoyens de comparaître et de répondre à la cour du roi <sup>1</sup>.

Cependant le roi Richard, après son sacre, vint à l'abbaye de Pipevel et y assembla un grand concile vers la mi-septembre 1189 ; il y procura des évêques à plusieurs Églises vacantes. Il envoya, de plus, au Pape Clément, et obtint de lui des lettres par lesquelles tous ceux qu'il voudrait laisser pour la garde de ses terres seraient dispensés de la croisade, ce qui lui donna moyen d'amasser des sommes immenses. Il en amassa encore de grandes par les terres qu'il vendit à des évêques, et par ses droits et ceux d'autrui qu'il vendit à quiconque les voulait acheter. C'est ainsi que ce prince se préparait à la croisade.

Il partit d'Angleterre au mois de décembre 1189, laissant le gouvernement du royaume à Guillaume de Longchamp, évêque d'Éli, son chancelier, et, pour lui donner plus d'autorité, il obtint pour lui, du Pape Clément, la légation d'Angleterre. L'archevêque Gautier de Rouen, qui devait accompagner le roi à la croisade, tint auparavant son concile provincial dans l'église métropolitaine, le 11 février 1190. Tous les évêques ses suffragants y assistèrent avec un grand nombre d'abbés. On y publia trente-deux canons, ayant pour but la tenue convenable des églises et des vases sacrés, la bonne vie des clercs, la répression de certains désordres graves. Les calices seront d'or ou d'argent, et non d'étain ; on ne portera point le corps de Notre-Seigneur sans luminaire, croix et eau bénite, et sans qu'il y ait un prêtre présent, sinon en cas d'extrême nécessité. Les prêtres et les clercs auront des couronnes ou tonsures patentes, sous peine d'être suspendus de leur bénéfice ou privés du privilège clérical. Les clercs qui, pour éviter l'examen de leurs évêques, se font

<sup>1</sup> Hoved., p. 379. Radulphe de Dicéto, p. 651. Heming., p. 515 et 516. Brompt., ann. 1172. Neubrige, l. 4, c. 7-11.

ordonner outre-mer ou hors de leur province, ne seront point admis par leurs évêques aux fonctions de leurs ordres. Les évêques et leurs officiers ne se montreront pas difficiles pour les appellations au Siège apostolique ; ils les offriront même à certaines gens simples qui ne les demanderaient pas. Sont excommuniés les incendiaires, les empoisonneurs, les sorciers, ceux qui falsifient les sceaux ; mais surtout on excommuniera solennellement, tous les dimanches, dans toutes les églises, ceux qui font de faux serments pour faire préjudice à l'Église ou déshériter une personne quelconque. Pour leur absolution ces parjures seront envoyés à Rome, ainsi que les prêtres excommuniés qui célébreraient encore <sup>1</sup>.

Le roi Richard, ayant fait quelque séjour en Normandie, vint à Tours, où il reçut la panetière et le bourdon, ou bâton de pèlerin, de la main de l'archevêque Guillaume ; mais le bourdon se rompit comme le roi s'appuyait dessus, et il en prit un autre à Vézelay, où les deux rois de France et d'Angleterre s'étaient donné rendez-vous et où ils se trouvèrent en effet.

Le roi Philippe-Auguste laissa le gouvernement du royaume de France à la reine Adèle, sa mère, et à son oncle Guillaume, archevêque de Reims et légat du Saint-Siège. Avant de quitter Paris il fit un testament, dont voici les principaux passages : « Au nom de la sainte et indivisible Trinité, *amen*. Philippe, par la grâce de Dieu roi des Français. L'office du roi est de pourvoir au bien des sujets et de préférer l'utilité publique à son utilité privée. Comme nous désirons de tout notre cœur accomplir le vœu de notre pèlerinage pour secourir de toutes nos forces la Terre-Sainte, nous avons résolu, par le conseil du Très-Haut, de régler comment doivent s'administrer les affaires du royaume en notre absence et de disposer nos dernières volontés en cas d'événement. » Suivent divers articles pour maintenir le bon ordre et la bonne justice par tout le royaume. « Nous voulons et commandons, dit-il en l'article 3, que notre chère mère et l'archevêque Guillaume,

notre oncle, établissent tous les quatre mois un jour à Paris pour y entendre les clameurs et les plaintes des hommes de notre royaume, et qu'ils y fassent terminer leurs affaires pour l'honneur de Notre-Seigneur et pour l'avantage de la couronne de France. Nous commandons, en outre, que tous nos baillis qui tiennent les assises dans les villes se présentent ce jour-là devant eux, pour exposer toutes les affaires en leur présence. Notre très-chère mère et l'archevêque nous informeront trois fois par an de l'état des choses. Ils ne pourront déposer aucun bailli, si ce n'est pour meurtre, rapt, homicide ou trahison ; mais ils nous en informeront trois fois par an, et, avec l'aide de Dieu, nous en ferons une telle justice que les autres seront épouvantés.

« S'il vient à vaquer un évêché ou abbaye royale, nous voulons que les chanoines ou les moines viennent trouver la reine et l'archevêque, comme ils viendraient devant nous, et qu'ils demandent l'élection libre, qui leur sera accordée sans difficulté. Or la reine et l'archevêque tiendront la régale en leur main jusqu'à ce que l'élu soit sacré ou béni, et alors elle lui sera rendue sans nul empêchement. Si une prébende ou un autre bénéfice vient à vaquer pendant que la régale sera en notre main, la reine et l'archevêque les conféreront à des hommes vertueux et lettrés par le conseil de frère Bernard. » C'est le pieux ermite de la forêt de Vincennes, dont il a déjà été question.

Philippe-Auguste avait alors un fils, Louis, huitième du nom, âgé de trois ans. « S'il arrivait que Dieu disposât de nous pendant notre voyage, nous commandons que la reine, l'archevêque, l'évêque de Paris, les abbés de Saint-Victor et de Vaux de Cernai et le frère Bernard divisent notre trésor en deux parts. Ils en emploieront la moitié à réparer les églises qui ont été détruites par nos guerres, à soulager ceux qui ont été appauvris par nos tailles, et à faire d'autres bonnes œuvres pour le remède de notre âme, de Louis, notre père, et de tous nos ancêtres. Quant à l'autre moitié, nous commandons à tous ceux qui gardent notre trésor et à nos hommes de Paris qu'elle soit gardée pour la nécessité du

<sup>1</sup> Labbe, t. 10. Mansi, t. 22, p. 531-536.



royaume et de Louis, notre fils, jusqu'à ce qu'il vienne en âge où il puisse, par le conseil de Dieu, gouverner le royaume lui-même. S'il arrivait que nous et notre fils vinssions à mourir, nous commandons que notre avoir soit départi pour Dieu, pour notre âme et pour celle de notre fils, par la main et par le jugement des sept personnes que nous avons ci-dessus nommées <sup>1</sup>. »

Après avoir ainsi pourvu au bon gouvernement du royaume Philippe-Auguste vint à Saint-Denis, le jour de la Saint-Jean, prendre l'étendard nommé l'oriflamme, suivant la coutume des rois, ses prédécesseurs, quand ils allaient à la guerre; car on était persuadé que la vue de cet étendard avait souvent mis en fuite les ennemis. Le roi, prosterné sur le pavé du temple, devant les corps des saints martyrs Denis, Rustique et Éleuthère, se recommanda à Dieu, à la sainte Vierge, aux saints martyrs et à tous les saints; puis, tout ému, il se leva de l'oraison et reçut la panetière et le bourdon des mains de son oncle, l'archevêque de Reims. Ensuite il prit deux étendards de dessus les corps des saints martyrs; il se recommanda aux prières des moines, reçut la bénédiction du clou, de la couronne d'épines et du bras de saint Siméon. Après quoi il partit et se rendit à Vézelay avec le roi Richard, le 4 juillet 1190.

Les deux rois se séparèrent à Lyon et allèrent s'embarquer, Philippe-Auguste à Gênes, Richard à Marseille, et se rejoignirent à Messine, où ils passèrent l'hiver.

Guillaume le Bon, roi de Sicile, était en état et en disposition de rendre de grands services à la cause des chrétiens d'Orient. Quand il apprit leurs désastres il en prit le deuil et le cilice. Il avait la marine la plus puissante de ce temps; son amiral Marguerit, que les Sarrasins eux-mêmes appelaient le roi de la mer, avait forcé Saladin, l'an 1188, à lever le siège Tyr; mais le roi Guillaume mourut l'année suivante (1189), à l'âge de trente-six ans, après en avoir régné vingt-cinq. Il ne laissait point d'enfants et avait marié sa tante, la princesse Constance, à Henri VI, roi d'Allemagne, qui devait ainsi

hériter du royaume de Sicile; mais le Pape, suzerain de ce royaume, n'avait consenti ni à ce mariage, ni à cette translation de royauté. Les Siciliens, habitués à la dynastie normande, sous laquelle leur pays était devenu très-florissant, n'aimaient point à passer à un prince étranger, surtout à un Allemand. Ils jetèrent les yeux sur Tancred, comte de Lecce, fils de Roger, duc de Pouille et petit-fils du roi Roger II, mais né, hors de mariage, d'une demoiselle noble avec qui l'on disait que son père était secrètement marié. Sa bravoure, sa générosité, sa prudence le rendaient cher aux Siciliens; il cultiva les lettres, les mathématiques, l'astronomie, la musique. Les états de Sicile, convoqués à Palerme après la mort de Guillaume, le proclamèrent roi, après des débats assez vifs, et il fut couronné au mois de janvier 1190. Le Pape, suzerain de Sicile, y donna son approbation. Tancred sut se défendre contre le roi d'Allemagne, Henri VI, battit ses généraux, fit même prisonnière la reine Constance, la traita royalement et la renvoya généreusement sans condition aucune.

Ce fut avec Tancred que le roi Richard traita pour le douaire de Jeanne, sa sœur, veuve du dernier roi Guillaume, et pour les autres différends; il fit confirmer le traité par le Pape Clément III. Richard avait de grandes qualités, mais aussi de grands défauts; il était d'une valeur indomptable, d'une magnificence vraiment royale, mais fier, hautain, quelquefois même outrageux; ses mœurs n'étaient pas sans reproche, mais il avait une religion sincère, qui lui inspirait quelquefois de vifs sentiments de repentir. Ainsi, pendant son séjour à Messine, il assembla dans une chapelle tous les évêques qui l'accompagnaient, se prosterna à leurs pieds sans autre vêtement qu'une simple tunique, confessa ses débauches et sa vie débordée, témoignant une grande contrition, et reçut la pénitence qu'ils lui imposèrent.

Durant ce même séjour le roi Richard fit connaissance et s'entretenait volontiers avec un saint personnage qui vivait alors en Calabre; c'était l'abbé Joachim, né en Calabre même, à Célisque, près de Cosenze, vers l'an 1145. Son père se nommait Maur, sa

<sup>1</sup> Rigord., *Script. rer. Franc.*, t. 17, p. 30, et les *Gestes de Philippe-Auguste*, t. 17, p. 371.

mère Gemme. Il était bien fait de corps, d'un esprit pénétrant, d'une mémoire très-heureuse et d'une grande douceur dans ses mœurs. Après avoir étudié la grammaire il passa au service de la cour ; il en connut bientôt les dangers et pria Dieu de l'en préserver.

La pensée lui vint d'aller visiter les saints lieux ; elle lui parut un moyen que Dieu lui inspirait pour se soustraire aux vanités et aux plaisirs du monde. Il la suivit, s'associa quelques personnes qu'il défraya du voyage, s'habilla de blanc, d'une étoffe grossière, et fit une partie du chemin pieds nus. Ayant visité avec dévotion tous les lieux que Jésus-Christ a sanctifiés par sa présence, il passa dans la Thébaïde pour s'y édifier par la conduite des saints anachorètes, occupés jour et nuit des louanges de Dieu.

Il fit quelque séjour à Jérusalem et fut quarante jours entiers sur le mont Tabor, s'y occupant du chant des hymnes et des psaumes et de la méditation du mystère de la Transfiguration.

En revenant par la Syrie il logea chez une veuve qui le voulut corrompre ; mais, s'étant aperçu de son mauvais dessein, il laissa le lit qu'elle lui avait préparé, et, ayant passé la nuit en prières, s'enfuit dès qu'il fut jour ; aussi eut-il toute sa vie un grand zèle pour la pureté. De retour en Calabre il entra dans le monastère cistercien de Sambucine, sans y faire profession ; mais il le fit plus tard dans celui de Curace, du même ordre.

Il en fut élu abbé, et, ayant voulu inutilement se cacher, il accepta cette charge par les instances de l'archevêque de Cosenze, de l'abbé de Sambucine et des personnes les plus considérables du pays ; mais, comme il avait un attrait tout particulier pour la méditation et l'explication des saintes Écritures, il alla trouver le Pape Lucius III, l'an 1182, et en obtint la permission de les expliquer et de vive voix et par écrit. Quelque temps après il lui présenta son ouvrage de la *Concorde de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Il travailla aussi dès lors à l'explication de l'Apocalypse et continua ces ouvrages par l'autorité du Pape. Enfin Clément III l'exhorta à les achever, à venir ensuite les lui apporter,

et à les soumettre à l'examen du Saint-Siège. C'est ce qui paraît par la lettre du Pape, du 18 juin 1188. Il déchargea même Joachim de l'abbaye de Curace et lui permit de se retirer où il voudrait, pour vaquer plus librement à la composition de ses livres.

Alors l'abbé Joachim se retira, avec Rainier, son disciple, dans les montagnes de Calabre, aux environs de Cosenze, en un lieu nommé Flore. Il s'y bâtit d'abord un oratoire et une cellule ; puis, le nombre de ses disciples étant augmenté, il y fonda, vers l'an 1189, un nouveau monastère, dont l'observance était plus étroite que celle de Cîteaux et qui devint chef d'une congrégation particulière. Ce monastère fut d'abord protégé par le roi Guillaume le Bon ; mais ensuite l'abbé Joachim fut inquiété par Tancred, dont les officiers prétendaient que le lieu appartenait au domaine. Tancred lui offrit le monastère de Matine, près de la ville épiscopale de Saint-Marc ; mais Joachim le refusa, ne voulant pas profiter du travail des autres, et le roi défendit de l'inquiéter davantage.

Luc, depuis archevêque de Cosenze, qui avait connu particulièrement l'abbé Joachim, en a rendu ce témoignage : « La seconde année du pontificat de Lucius, c'est-à-dire l'an 1183, je vis pour la première fois, à Casemaire, un homme nommé Joachim, alors abbé de Curace. Il était moine de la maison de Sambucine, fille de Casemaire ; c'est pourquoi il y était aimé et honoré, mais encore plus à cause du don de sagesse et d'intelligence qu'il avait reçu de Dieu. Alors il commença de découvrir au Pape et à son consistoire la connaissance qu'il avait des Écritures et la concorde des deux Testaments ; il en obtint la permission d'écrire et commença à le faire. Or je m'étonnais de voir qu'un homme d'un si grand nom et si puissant en parole portait de vieux habits très-pauvres et usés ; mais je connus depuis que, pendant toute sa vie, il n'eut aucune attention à la manière dont il était vêtu. Il demeura à Casemaire environ un an et demi, dictant et corrigeant tout à la fois le livre sur l'Apocalypse et la Concorde. Il commença en même temps le livre du Psaltérion à dix cordes.

« L'abbé me donna à lui pour lui servir de



secrétaire, et j'écrivais jour et nuit dans des cahiers ce qu'il dictait et corrigeait sur des brouillons, avec deux autres moines, ses écrivains. Je lui servais aussi la messe, admirant toutes ses manières ; car, quand il bénissait l'hostie, il levait la main plus haut que les autres prêtres et faisait toutes les cérémonies avec plus d'attention. En cette action son visage, ordinairement pâle, changeait de couleur et paraissait angélique. Il disait la messe tous les jours pendant les octaves de Pâques et de la Pentecôte. Il avait grand soin de la propreté de l'autel. Son visage s'animait de même quand il nous prêchait en chapitre, ce qu'il faisait souvent, par commission de l'abbé. Il commençait d'un ton assez bas, l'élevait peu à peu, continuait avec force et vivacité, faisant une impression telle qu'on ne le trouvait jamais trop long. Il passait les nuits à écrire et à prier, sans manquer à l'office de la communauté ni s'y endormir. Il ne se mettait point en peine de la qualité ni de la quantité de la nourriture. Il avait un zèle merveilleux pour la chasteté, de quoi plusieurs évêques et plusieurs moines lui rendaient témoignage. Je l'ai vu quelquefois à genoux, les mains et les yeux levés au ciel, parlant à Jésus-Christ comme s'il l'eût vu face à face. J'ai passé avec lui un carême, pendant lequel, hors les dimanches et les fêtes, il ne prenait tous les jours qu'un peu de pain et d'eau, et plus il faisait d'abstinence, plus il paraissait avoir de force et de gaieté.

« Étant abbé de Curace il allait souvent nettoier lui-même l'infirmerie, faire les lits, visiter la cuisine et pourvoir à tous les besoins des malades. En voyage il descendait quelquefois de cheval et y faisait monter son valet, pour le délasser. Dans un grand hiver il donna aux pauvres jusqu'à ses habits. Il exerçait l'hospitalité libéralement ; il n'y avait que ses parents à qui il était dur, ne leur donnant jamais rien. Il se plaisait au travail des mains, principalement en commun, et il s'en acquittait avec une force incroyable, ayant un corps robuste et qui souffrait aisément le froid, le chaud, la faim et la soif. » Tel était l'abbé Joachim, suivant le témoignage de l'archevêque de Cosenze <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Acta Sanctorum*, 29 mai. Fleury, I. 74. Ceillier, t. 23.

Le bienheureux abbé jouissait de l'estime et de la confiance de tous les grands personnages ; il passait même pour avoir le don de prophétie. Le roi Richard le fit donc venir à Messine et l'écoutait avec plaisir, principalement dans ses explications sur l'Apocalypse. Un auteur anglais, Roger de Hoveden, en cite quelques-unes dont on ne trouve aucune trace dans le commentaire écrit ; on peut donc croire que ces explications ou prédictions lui ont été faussement attribuées.

Cependant le roi de France, Philippe-Auguste, partit de Messine vers la fin du mois de mars 1191 et arriva le 20 avril devant Ptolémaïs, appelée Accon du temps de Josué et Acre ou Saint-Jean-d'Acre dans les temps modernes. Depuis près de deux ans les chrétiens de Palestine et les pèlerins venus d'Europe en faisaient le siège, et, depuis près de deux ans, ce siège était comme une bataille continuelle contre toutes les forces de Saladin, qui campait sur une montagne du voisinage. Voici l'histoire de cette bataille ou de cette lutte de deux années entre la chrétienté et le mahométisme en armes, sous les murs de Ptolémaïs.

Saladin avait enfin rendu la liberté au roi de Jérusalem, Gui de Lusignan, suivant la condition expresse que les généreux citoyens d'Ascalon avaient mise à la reddition de leur ville. Toutefois Saladin, abusant de la victoire, avait fait jurer au roi captif de renoncer à son royaume et de retourner en Europe. Gui de Lusignan se fit délier par les évêques de cet engagement forcé et contraire à ce qui avait été stipulé avec les habitants d'Ascalon.

Le roi de Jérusalem était donc libre et dans son royaume, mais n'ayant ni armée, ni capitale, ni même une place forte qui pût lui servir d'asile. Il voulut se retirer à Tyr ; mais le marquis Conrad de Montferrat, qui en était le maître, refusa de l'y recevoir ; seulement il lui donna quelques troupes, avec lesquelles il lui conseilla de faire quelque entreprise. Lusignan entreprit donc, l'an 1189, par désespoir, le siège de Ptolémaïs, qui s'était rendue à Saladin quelques jours après la bataille de Tibériade. Cette entreprise parut d'abord si téméraire à Saladin qu'il ne se

pressa point de venir au secours. En effet, lorsqu'à la fin du mois, le jour de Saint-Augustin, Lusignan vint camper devant la ville, à peine avait-il neuf mille hommes sous les drapeaux; mais des croisés d'Occident arrivaient ou pouvaient arriver d'un jour à l'autre. Les Pisans, venus sur leurs flottes, s'emparèrent d'abord du rivage et fermèrent toutes les avenues de la place du côté de la mer. La petite armée des chrétiens alla dresser ses tentes sur la colline de Thuron. Trois jours après leur arrivée ils commencèrent leurs attaques et montèrent à l'assaut. D'après un auteur du temps<sup>1</sup> la ville allait tomber entre leurs mains lorsque le bruit se répandit tout à coup que Saladin approchait. Cette nouvelle les remplit d'une terreur panique; ils abandonnèrent à la hâte l'attaque des remparts et se retirèrent sur la colline où ils avaient établi leur camp.

Bientôt on vit s'avancer cinquante vaisseaux voguant à pleines voiles. En les apercevant des hauteurs de Thuron les chrétiens ne savaient qu'en croire; de leur côté ceux qui étaient sur les navires ne savaient que penser de ce camp qui s'offrait à leur vue; mais, à mesure qu'ils approchaient, ils reconnurent les étendards de la croix. Un cri de joie s'éleva sur la flotte et dans le camp des chrétiens; tous les yeux se remplissent de larmes; on accourt sur le rivage; on se précipite dans les flots pour embrasser plus tôt ceux qui arrivent. On se félicite réciproquement; on débarque les armes, les vivres, les munitions de guerre, et douze mille guerriers de la Frise et du Danemark, sortis de leurs vaisseaux, viennent planter leurs étendards entre la colline de Thuron et la ville de Ptolémaïs.

La flotte danoise, partie des mers du Nord, avait partout excité sur son passage l'enthousiasme et le zèle impatient des peuples qui habitent les côtes de l'Océan; elle fut suivie d'une autre flotte portant un grand nombre de guerriers anglais et flamands. L'archevêque de Cantorbéry, qui avait prêché la guerre de la croix en Angleterre, conduisait les croisés anglais; ceux de la Flandre étaient dirigés par Jacques d'Avesnes, déjà célèbre

par ses exploits, et que les palmes du martyre attendaient dans la Terre-Sainte.

Tandis que la mer apportait aux chrétiens de nombreux renforts, Saladin, abandonnant ses conquêtes de la Phénicie, accourut avec son armée; il plaça ses tentes et ses pavillons aux extrémités de la plaine, sur la colline de Kisan, qui s'élevait derrière la colline de Thuron. Les musulmans attaquèrent plusieurs fois les chrétiens; mais ils les trouvèrent toujours semblables à une montagne qu'on ne peut abattre ni faire reculer. Saladin, pour animer ses soldats, résolut de livrer une bataille générale, un vendredi, à l'heure même où les peuples mahométans sont en prières.

Les chrétiens ne cessaient de creuser des fossés autour de leur camp et de s'entourer de retranchements formidables. Tous ces préparatifs de défense donnaient sans doute quelques alarmes aux musulmans; mais, ce qui devait surtout les remplir d'effroi, c'était la vue de cette foule de vaisseaux qui, semblables à une vaste forêt, couvraient le rivage de la mer. A mesure que quelques-uns de ces navires s'éloignaient il en arrivait d'autres en plus grand nombre, et tous amenaient en Syrie des guerriers de l'Occident. On vit d'abord débarquer des croisés accourus de toutes les villes d'Italie, conduits par leurs consuls et leurs évêques. Ils furent suivis d'un grand nombre de guerriers venus de la Champagne et de plusieurs provinces de France. Après les croisés français parurent des guerriers d'Allemagne, qui obéissaient au landgrave de Thuringe. Conrad, marquis de Tyr, ne voulut point rester oisif dans cette guerre; il arma des vaisseaux, leva des troupes, et vint réunir ses forces à celles de l'armée chrétienne. Enfin de toutes les parties du monde on voyait accourir des défenseurs de la croix, et plus de cent mille guerriers se trouvèrent rassemblés devant Ptolémaïs tandis que les puissants monarques qui s'étaient mis à la tête de la croisade s'occupaient encore des préparatifs de leur départ.

L'arrivée de ces innombrables auxiliaires ranima l'ardeur des croisés. Les chevaliers, suivant l'expression d'un historien arabe, revêtus de leurs longues cuirasses à écailles de

<sup>1</sup> Gautier Vinisauf.



fer, apparaissaient de loin comme des serpents qui couvraient la plaine; lorsqu'ils volaient aux armes ils ressemblaient à des oiseaux de proie et dans la mêlée à des lions indomptables. Plusieurs émirs avaient proposé à Saladin de se retirer devant un ennemi aussi nombreux, disaient-ils, que les sables de la mer, plus violent que les tempêtes, plus impétueux que les torrents.

Une vaste plaine qui s'étendait entre les collines occupées par les deux camps ennemis avait été le théâtre des combats les plus sanglants. Depuis quarante jours les Français assiégeaient Ptolémaïs, et sans cesse ils avaient à repousser la garnison ou les troupes de Saladin. Le quatrième jour d'octobre leur armée descendit dans la plaine et se rangea en bataille, elle couvrait un espace immense. Les chevaliers et les barons d'Occident avaient déployé tout leur appareil de guerre, et marchaient à la tête de leurs soldats, couverts d'un casque de fer, armés de la lance et de l'épée. Le clergé lui-même avait pris les armes. Les archevêques de Ravenne, de Pise, de Cantorbéry, de Besançon, de Nazareth, de Mont-Réal; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Cambrai, de Ptolémaïs, de Bethléhem, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse et conduisaient les guerriers du Christ. L'armée chrétienne présentait un aspect si redoutable et paraissait si pleine de confiance qu'un chevalier franc s'écria dans son enthousiasme : « Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous ! »

En effet dès le premier choc l'aile gauche des musulmans se retire en désordre. Les Francs se répandent partout comme un déluge; bientôt leurs étendards flottent sur la colline de la Mosquée. Le comte de Bar pénètre jusque dans la tente de Saladin. Les Francs victorieux descendent sur le revers de la colline et chassent devant eux les musulmans éperdus. La terreur fut si grande parmi les infidèles qu'un grand nombre d'entre eux s'enfuirent jusqu'à Tibériade. Les esclaves qui suivaient l'armée musulmane prirent la fuite, emportant les bagages et tout ce qu'ils avaient trouvé dans le camp. Cette fuite des esclaves augmenta la confusion, et Saladin, qui commandait le centre de son armée, ne

put retenir autour de lui que quelques-uns de ses mameluks. La victoire des chrétiens eût été complète s'ils n'avaient pas méconnu les lois de la discipline. Maîtres du camp des Turcs, ils se répandent dans les tentes pour les piller, et bientôt le désordre est plus grand parmi les vainqueurs que parmi les vaincus. Les musulmans, s'apercevant qu'ils ne sont pas poursuivis, reviennent de leur effroi et se rallient à la voix de Saladin; la bataille recommence, et les croisés, dispersés dans la plaine et sur la colline, s'étonnent d'être de nouveau aux prises avec une armée qu'ils croyaient avoir anéantie. Un incident singulier vint augmenter leur trouble. Un cheval arabe pris sur l'ennemi s'étant échappé au milieu de la mêlée, quelques soldats se mettent à le poursuivre; on croit qu'ils fuient devant les musulmans; le bruit se répand aussitôt que la garnison de Ptolémaïs a fait une sortie et que le camp des chrétiens est livré au pillage, que les infidèles sont partout victorieux. Dès lors les Francs ne combattent plus pour la victoire ni pour le butin, mais pour défendre leur vie; la campagne est couverte de croisés qui fuient et jettent leurs armes. En vain leurs chefs les plus intrépides s'efforcent de les retenir et de les ramener au combat; les chefs eux-mêmes sont entraînés par la multitude. Le marquis de Tyr, abandonné des siens, resté seul dans la mêlée, dut son salut à la généreuse bravoure de Gui de Lusignan. Gérard d'Avesnes avait perdu son cheval de bataille et ne pouvait plus ni fuir ni combattre. Un jeune guerrier, dont l'histoire ne dit pas le nom, lui offrit alors son propre cheval et chercha la mort dans les rangs ennemis, satisfait d'avoir sauvé la vie de son illustre chef.

Ainsi, dans la même bataille, les chrétiens et les mahométans avaient été tour à tour vainqueurs et vaincus. Le lendemain les chrétiens n'osaient sortir de leurs retranchements; la victoire elle-même ne put rassurer Saladin, qui, pendant plusieurs heures, avait vu fuir toute son armée. Le plus grand désordre régnait dans le camp des Turcs, qui avait été pillé par les esclaves. Les soldats et les émirs s'étaient mis à la poursuite de ces esclaves fugitifs; chacun cherchait ses bagages; tout le camp

retentissait de plaintes. Au milieu de la confusion et du tumulte le sultan ne put poursuivre l'avantage qu'il venait de remporter sur les Francs. Il tomba lui-même malade. L'hiver approchait ; il résolut donc, d'après le conseil de ses émirs, d'aller camper avec son armée sur la montagne de Karouba.

Les chrétiens, attribuant cette retraite à la crainte, sentirent se ranimer leur courage et reprirent avec ardeur les travaux du siège. Leurs machines battaient jour et nuit les remparts de la ville ; la garnison opposait une résistance opiniâtre. Ainsi se passa la saison des pluies. Aux approches du printemps plusieurs musulmans de la Mésopotamie et de la Syrie vinrent se ranger avec leurs troupes sous les étendards du sultan. Alors Saladin quitta la montagne de Karouba. Sans cesse il attaquait les Francs et ne leur laissait point de repos.

La rade de Ptolémaïs était souvent couverte de vaisseaux venus d'Europe et de navires musulmans sortis des ports d'Égypte et de la Syrie ; les uns apportaient des secours à l'armée chrétienne, les autres à la ville. De loin on voyait s'élever dans les airs et se mêler ensemble les mâts surmontés de l'étendard de la croix et les mâts qui portaient les drapeaux de Mahomet. Plusieurs fois les Francs et les Turcs furent témoins des combats que leurs flottes, chargées d'armes et de vivres, se livraient près du rivage ; la victoire ou la défaite apportaient tour à tour l'abondance ou la famine dans la ville ou dans le camp des chrétiens. A la vue d'une bataille navale les guerriers de la croix et ceux de Saladin, frappant sur leurs boucliers, annonçaient par leurs cris leurs espérances ou leurs alarmes ; quelquefois même les deux armées s'ébranlaient, s'attaquaient dans la plaine, pour assurer la victoire ou venger la défaite de ceux qui combattaient sur les flots.

Dans ces combats les musulmans tendaient souvent des embûches aux chrétiens et ne dédaignaient pas d'employer toutes les ruses de la guerre ; les croisés, au contraire, n'avaient de confiance qu'en leur valeur et dans les armes. Chaque bataille commençait au lever du jour ; les croisés étaient presque toujours victorieux jusqu'au milieu de la jour-

née ; quelquefois ils avaient envahi et pillé les tentes des musulmans ; et le soir, lorsqu'ils revenaient chargés de dépouilles, leur camp se trouvait attaqué, envahi par l'armée de Saladin ou par la garnison de la place.

Depuis que le sultan avait quitté la montagne de Karouba une flotte égyptienne était entrée dans le port de Ptolémaïs ; en même temps Saladin avait reçu dans son camp son frère Malek-Adhel, qui lui amenait des troupes levées en Égypte. Ce double renfort donnait aux infidèles l'espérance de triompher des chrétiens ; mais leur joie ne tarda pas à être troublée par les bruits qui se répandaient alors en Orient. On venait d'apprendre que l'empereur d'Allemagne avait quitté l'Europe à la tête d'une nombreuse armée et qu'il s'avancait vers la Syrie<sup>1</sup>.

Avant de partir l'empereur Frédéric avait envoyé des ambassadeurs, avec des instructions convenables, au roi de Hongrie, à l'empereur grec, au sultan d'Icône et à Saladin. Le roi de Hongrie, Béla III, accorda volontiers le passage, avec des vivres pour un prix convenu d'avance. Jean Ducas, ambassadeur de l'empereur Isaac l'Ange, vint à Nuremberg et conclut un traité par lequel les Grecs accordaient également le passage libre. Il fut convenu que les pèlerins seraient reçus dans les villes et logés dans les maisons des Grecs ; on devait leur fournir les fruits des arbres, les légumes des jardins et du bois pour le feu, de la paille et du foin pour les chevaux, mais rien autre. Le reste devait s'acheter à un prix raisonnable, selon l'état du pays et l'exigence du temps. Les croisés s'engageaient à ne commettre aucun dégât, à n'exercer aucune violence. Le duc de Souabe, Frédéric, second fils de l'empereur, et les autres chefs de la croisade reçurent la promesse du libre passage, et, de leur côté, jurèrent de faire respecter la paix et les lois de l'hospitalité. Le souverain de Servie envoya faire des promesses non moins favorables. Le sultan d'Icône répondit que, par affection pour Frédéric, il l'aiderait de toute manière, et qu'il se réjouissait de pouvoir le connaître personnellement. Frédéric glorifiait Dieu de se voir

<sup>1</sup> Michaud, *Croisades*, t. 2.



si estimé par des rois dont il avait à peine appris le nom <sup>1</sup>. La seule réponse de Saladin était, non pas telle qu'on pouvait désirer, mais telle qu'on devait l'attendre. L'empereur avait jugé indigne de lui faire la guerre sans déclaration préalable, et avait demandé satisfaction pour les chrétiens mis à mort, avec la restitution de la sainte croix et de toutes les conquêtes faites sur les Francs. Saladin s'y refusa, et la guerre fut ainsi déclarée.

Dans le temps même le sultan Saladin et l'empereur de Constantinople négociaient ensemble pour combattre chacun de son côté les chrétiens d'Occident. Il y eut un traité conclu. Les Grecs devaient avoir la possession de toutes les églises en Palestine, à condition qu'ils permettraient l'érection d'une mosquée à Constantinople et qu'ils promettaient de repousser les croisés de tout leur pouvoir. Cette alliance des Grecs et des mahométans contre les guerriers de la croix est attestée non-seulement par les auteurs latins, mais par les historiens arabes et par les lettres mêmes de l'empereur grec au chef des musulmans <sup>2</sup>.

Au commencement du mois de mai 1189 les pèlerins s'assemblèrent de toutes les parties de l'Allemagne à Ratisbonne. L'empereur n'admit dans son armée personne qui n'eût de quoi s'entretenir pendant deux ans. On compta vingt mille chevaliers, sans y comprendre les bourgeois, les clercs, les domestiques et les fantassins. Tous descendirent le Danube et se réunirent à Vienne à d'autres divisions qui, impatientes d'attendre, avaient pris les devants par d'autres chemins. Là on fit une nouvelle revue, aussi nécessaire que louable; on renvoya près de quinze cents personnes, tant invalides que voleurs et prostituées, et on réitéra la défense d'emmener des chiens et des oiseaux de chasse <sup>3</sup>. Le duc d'Autriche, Léopold VI, reçut son empereur avec de grands honneurs et pourvut abondamment à tous les vivres. Frédéric descendit le Danube; l'armée suivait par terre, où

les voitures ne manquaient pas pour transporter ceux qui étaient fatigués ou malades. A Presbourg, sur les frontières de la Hongrie, les croisés se rassemblèrent pour la seconde fois. Jusqu'alors aucun désordre n'avait été commis, si ce n'est que les habitants d'une petite ville sur le Danube, en voulant extorquer des péages, provoquèrent une vive résistance de la part des pèlerins. Pour prévenir de pareils accidents l'empereur, avec son conseil, fit de nouveaux règlements de discipline, dont la sévère et immanquable exécution produisit la terreur et l'obéissance; car, peu après, deux nobles de l'Alsace furent exécutés auprès de Belgrade pour avoir rompu la paix.

A Gran, l'ancienne Strigonie, le roi Béla III, avec la reine son épouse, sœur du roi de France Philippe-Auguste, reçut l'empereur, le 4 juin, avec la plus grande magnificence, et donna en son honneur bien des fêtes et des chasses sur les bords du Danube. L'union et la confiance devinrent encore bien plus intimes lorsque le duc Frédéric de Souabe se fiança à une des filles de Béla, et que beaucoup de Hongrois, comme déjà précédemment des Bohèmes, furent reçus amicalement dans les rangs de l'armée. Celle-ci, traversant des contrées fertiles et abondamment pourvues de vivres, avait atteint la Drave, qu'elle fut obligée de passer lentement sur des bateaux. Au delà des ruines de Sirmium (Mitrowitz) on arriva à Belgrade, ensuite à la Morave, où on laissa au roi de Hongrie les bateaux qu'on avait amenés de Ratisbonne. L'armée s'avancait vers le sud, divisée en quatre corps; le premier se composait de Hongrois et de Bohèmes, le second et le troisième étaient conduits par le duc Frédéric et trois évêques, le dernier par l'empereur lui-même.

En entrant dans les pays au midi du Danube on éprouva des attaques de la part des Bulgares qui les habitaient; ils tuèrent plus d'un pèlerin avec leurs flèches, empalèrent plus d'un prisonnier, et ne furent intimidés que quand l'empereur Frédéric fit user de sévères représailles et ruiner une de leurs villes. D'abord on ne soupçonna nullement les Grecs de ces hostilités, car on savait bien

<sup>1</sup> Godofr. Mon., ann. 1188. — <sup>2</sup> Bohadin, p. 130. Matth. Paris, p. 104. Innocent III, *epist.* 13, 184. Raumer, *Hist. des Hohenstauffen*, t. 2, p. 427. — <sup>3</sup> Guill. Neubr., l. 3, c. 21.

que ces tribus étrangères ne leur obéissaient pas ; mais, quand les prisonniers déclarèrent que c'était de Constantinople qu'on avait excité les Bulgares, on conçut des soupçons. Ils augmentèrent encore lorsque les princes de Servie et de Rascie se présentèrent eux-mêmes à l'empereur, lui procurèrent des vivres et lui offrirent leurs fidèles services contre les Grecs toujours artificieux. Frédéric répondit avec calme et à propos qu'il n'était pas venu attaquer des chrétiens, mais que seulement il repousserait la force par la force. Afin de prévenir de pareils maux et d'écartier tout sujet de collision, il avait déjà envoyé à Constantinople, avec une suite considérable, l'évêque de Munster, les comtes de Nassau et de Dietz, et Marcward, son chambellan.

L'empereur Isaac et les plénipotentiaires qu'il avait envoyés pour servir de guides à la marche de Frédéric se montraient versatiles et équivoques et donnaient sujet aux pèlerins de former de justes plaintes. A dessein ils n'avaient point pourvu à des vivres suffisants, ils avaient rompu les chemins, occupé ou muré les passages étroits, et traité hostilement les pèlerins qui, pour se procurer de la nourriture, s'écartaient de la grande armée. Après avoir patienté bien longtemps le duc Frédéric emporta de vive force un défilé occupé par les Grecs et s'empara de beaucoup de provisions. Dans le même temps on apprit de Constantinople la nouvelle que l'empereur grec, après avoir reçu les ambassadeurs avec une honnêteté passagère, les avait ensuite, contre tout droit des gens, jetés en prison. Pour justifier cette conduite un envoyé grec alléguait que les négociations avec le prince de Servie étaient d'autant plus suspectes que les rois de France et d'Angleterre annonçaient que Frédéric voulait détruire l'empire grec et en mettre la couronne sur la tête de son fils ; d'ailleurs la marche dévastatrice des pèlerins était une violation ouverte des plus saintes promesses. Le libre passage ne pouvait être accordé qu'autant qu'on donnerait des otages et qu'on céderait aux Grecs la moitié des pays à conquérir sur les Sarrazins. Ainsi parlaient les Grecs, comptant sur l'assistance des Turcs en cas d'une entière rupture avec les croisés. L'empereur Frédé-

ric, qui ne voulait point épuiser ses forces en Europe, ni mettre en péril la vie de ses ambassadeurs, fit réponse qu'il n'avait aucune vue hostile contre l'empire grec, qu'il garderait volontiers les conventions antérieures ; que même, aussitôt que ses ambassadeurs seraient en liberté, il se montrerait disposé à tout ce qui ne serait pas contraire à l'honneur de Dieu et de l'empire.

Pendant ces allées et venues des négociateurs les Allemands atteignirent Philippopolis le 25 août 1187 et campèrent devant les portes, jusqu'à ce que de grandes pluies les contraignirent, après une répartition des plénipotentiaires grecs, à se loger dans les maisons ; mais la plupart des habitants avaient pris la fuite. Dans les commencements l'abondance des vivres fut telle qu'on échangeait contre huit bœufs une seule poule, à cause qu'elle avait meilleur goût. Il y en eut toutefois quelques-uns qui violèrent et pillèrent par insolence, ce qui fut cause qu'on cessa d'amener des provisions et que la disette se fit sentir. L'empereur Frédéric obligea les malfaiteurs à rendre tout ce qu'ils avaient pris et en fit exécuter qui avaient volé sur le marché, ce qui rassura les marchands et les fit revenir à la ville.

Si Isaac l'Ange avait désiré la paix aussi sincèrement que l'empereur d'Allemagne, c'eût été doublement avantageux à son empire ; mais il avait donné sa confiance à un moine, nommé Dosithée, qui faisait le devin ou le prophète. Ce moine persuadait à Isaac que Frédéric en voulait à Constantinople ; il lui avait même prédit par quelle porte il y entrerait et les désordres qu'il y commettrait, ajoutant que Dieu en ferait une punition exemplaire et le frapperait de mort avant Pâques. Isaac croyait tellement aux prédictions du moine qu'il fit murer la porte par où Frédéric devait entrer. Dans cette disposition Isaac ne prenait de tous côtés que des demi-mesures ; ainsi, à la fin d'octobre, il renvoya les ambassadeurs allemands, que Frédéric reçut avec beaucoup de joie et en s'écriant : « Je rends grâce à Dieu de ce que j'ai retrouvés mes fils ! » Frédéric avait alors soixante-dix ans. Au lieu de profiter d'une disposition aussi favorable Isaac envoyait en même temps



des lettres dont le langage et la teneur devaient offenser de nouveau, ne fût-ce que par ce titre, fastueux d'une part et méprisant de l'autre : « Isaac, établi de Dieu, empereur très-saint, très-excellent, très-puissant, le maître des Romains, l'ange de toute la terre, l'héritier de la couronne du grand Constantin, au cher frère de sa majesté, le plus grand prince de l'Allemagne. » Dans la lettre même il se donnait, après Dieu, pour le seigneur des seigneurs, et demandait que Frédéric, qu'il n'appelait que le premier prince d'Allemagne, le reconnût pour son seigneur suzerain s'il voulait avoir le libre commerce et le libre passage. Frédéric rendit les lettres avec cette remarque : « Isaac peut s'appeler empereur de la Romanie, mais il ne doit pas s'appeler empereur des Romains. Qu'il ait délivré les ambassadeurs allemands, cela est bien ; mais quant aux otages qu'il demande, mon fils, le duc de Souabe, avec six évêques et d'autres seigneurs à son choix, je ne puis les donner que quand les Grecs en présenteront eux-mêmes de la plus haute dignité. Au reste je me confie dans le Christ, pour qui je combats, et en mes compagnons, que je ne serai jamais réduit à subir des conditions telles qu'Isaac l'Ange a osé me proposer.

Malgré cette déclaration on pensait toujours à la guerre à Constantinople, et le patriarche disait du haut de la chaire, en présence de beaucoup de Latins : « Un Grec qui aurait tué dix Grecs, mais qui tuerait cent pèlerins, obtiendra de Dieu la rémission de ses péchés<sup>1</sup>. » Isaac écrivit en même temps à son allié Saladin que les pèlerins de l'Occident étaient réduits à l'impuissance « et qu'il avait coupé les ailes à leurs victoires. » Saladin s'était plaint d'Isaac, qui avait promis d'arrêter les croisés dans leur marche, et Isaac, se vantant du mal qu'il n'avait pas fait, lui montrait les Latins si affaiblis par leurs misères et leurs défaites qu'ils n'atteindraient pas les frontières musulmanes. « S'ils y arrivent, disait Isaac à Saladin, ils seront hors d'état de faire le moindre mal à votre excellence. » Cette lettre, rapportée par l'Arabe Boha-Eddin, ne

permet pas de douter de la trahison des Grecs, et nous fait voir jusqu'à quel degré d'abaissement et de dégénération étaient tombés les maîtres de Byzance. Qui pourra s'étonner que la Providence efface un jour un pareil peuple du rang des nations ?

Sur tous ces différends avec les Grecs l'empereur Frédéric écrivit une lettre de plaintes à son fils Henri, roi des Romains, et y ajouta : « Ayez soin que Venise, Gènes et Pise, au futur printemps, envoient des vaisseaux vers Constantinople, afin qu'on puisse attaquer cette ville par terre et par mer, et la prendre, si l'empereur Isaac n'acquiesce à tout ce qui est équitable. Faites rentrer toutes les contributions arriérées et envoyez-les par Venise à Tyr. Quoique nous ayons le plaisir de voir sous la bannière de la croix vivifiante une multitude de guerriers d'élite, il faut cependant implorer le secours du Ciel par de ferventes prières ; car ce n'est pas la grande force qui sauvera le roi, mais la grâce du Roi éternel, grâce qui surpasse tout mérite. C'est pourquoi nous recommandons affectueusement à votre bonté royale que, par vos instances, vous obteniez des personnes pieuses de notre empire qu'elles adressent continuellement pour nous d'abondantes prières au Seigneur. Nous vous conseillons aussi de déployer beaucoup de zèle pour la répression des malfaiteurs, parce que c'est là que vous acquerrez la grâce de Dieu et la faveur du peuple. Ne négligez pas d'écrire tout ceci au Pape, afin qu'il envoie quelques religieux par les provinces, pour exhorter le peuple de Dieu contre les ennemis de la croix, principalement contre les Grecs, à qui, en présence de nos ambassadeurs, l'évêque de Munster et ses collègues, dans l'église de Sainte-Sophie, le patriarche de Constantinople a prêché publiquement que tout Grec qui tuerait cent pèlerins, fût-il coupable de dix meurtres sur des Grecs, en obtiendrait le pardon de Dieu. Nous avons perdu plus de cent guerriers qui sont allés au Christ<sup>1</sup>. »

Des sentiments si chrétiens étaient, dans le vieil empereur, le fruit précieux de l'adversité ; c'est l'adversité qui les rendra de plus en plus dignes du ciel.

<sup>1</sup> *Epist. Frid.*, apud Martène, t. 1, p. 909.

<sup>1</sup> *Epist. Frid.*, apud Martène, p. 909-911.

Frédéric, qui, dans l'espérance d'une prompte et parfaite conciliation avec l'empereur Isaac, avait accordé du repos à son armée, se remit enfin en route, las d'attendre, et arriva le 22 novembre à Andrinople, tandis que son fils, le duc Frédéric, prenait de force Bérée avec quelques autres villes et battait partout les Grecs qui voulaient faire de la résistance. Effrayé Isaac consentit enfin à laisser avancer tranquillement les pèlerins ; mais, comme ceux-ci ne devaient passer en Asie qu'au printemps, il revint de nouveau à ses vieilles chimères, et crut, entre autres choses, suivant la prédiction du moine Dositheé, que l'empereur Frédéric mourrait avant Pâques. De plus il traita les ambassadeurs d'une manière inconvenante, comme s'ils étaient ses sujets, et, quoiqu'il y eût parmi eux des évêques et des comtes, ne leur permit pas de s'asseoir.

Frédéric se vengea de cette impolitesse par un procédé tout contraire. Ayant fait venir devant lui les ambassadeurs grecs avec toute leur suite, il les fit asseoir, et parmi eux leurs domestiques, sans distinction, jusqu'à leurs cuisiniers et leurs palefreniers. Comme ceux-ci, par respect pour l'empereur, et plus encore pour leurs maîtres, refusaient de prendre une place si honorable : « Asseyez-vous ! leur dit l'empereur ; tous les Grecs sont si grands seigneurs qu'on ne peut faire entre eux distinction de rang. » Comme autrefois un des ambassadeurs ne nomma Frédéric que l'avocat ou le défenseur de Rome et ajouta « qu'il devait obéir au saint empereur l'Ange comme à son supérieur, d'autant plus qu'il était pris comme dans un filet, avec tous les pèlerins, » Frédéric lui répondit avec une dignité atterrante : « Je suis empereur par l'élection des princes et par la confirmation du Pape ; mais, me souvenant de mes péchés, je ne m'appelle pas un saint. Quant à présent, la grâce de Dieu nous a donné, même dans l'empire grec, toute la puissance et domination qu'il nous faut pour notre but, et ce filet dont vous faites gloire, nous le rompons comme une toile d'araignée. » Quoique Frédéric se trouvât de nouveau dans des rapports hostiles avec les Grecs il fit néanmoins observer constamment la plus sévère disci-

pline ; la débauche même fut punie par une fustigation et une exposition flétrissantes <sup>1</sup>.

Pendant l'hiver les croisés campaient entre Philadelphie et Constantinople ; insensiblement Frédéric s'approcha de la capitale, fit raser les fortifications de Philadelphie, et donna audience aux envoyés de la reine Sibylle de Jérusalem et de Pierre, prince de Valachie. Ceux-ci prétendaient que les Grecs étaient résolus à empoisonner tous les pèlerins par le vin et la farine, et Pierre promit une troupe auxiliaire de quarante mille hommes si Frédéric, empereur romain, voulait encore se placer sur la tête la couronne de Byzance. De nouveau Frédéric, avec le calme d'un véritable héros, déclina ces invitations flatteuses, afin de poursuivre son premier dessein ; mais difficilement il se serait soumis davantage aux caprices des Grecs, quand Isaac se convainquit enfin de la nécessité pressante de conduire promptement les pèlerins à travers ses États et de conclure une nouvelle paix. Jurée solennellement dans l'église de Sainte-Sophie, cette paix portait que l'empereur grec indemniserait les envoyés allemands faits prisonniers, d'après la décision ultérieure de Frédéric ; qu'il supporterait et remettrait tous les dommages causés par le pillage, par la ruine des villes et les autres accidents de la guerre ; qu'il pourvoirait à ce que partout il y eût en vente les vivres nécessaires, et qu'il fournirait, près de Gallipoli, suffisamment de navires pour passer l'armée en Asie. Les deux parties se firent alors de mutuels présents ; Isaac donna vingt-quatre otages et fiança sa fille avec Philippe, fils de l'empereur Frédéric <sup>2</sup>.

Le transport des troupes sur les côtes d'Asie dura six jours, depuis le 23 jusqu'au 29 mars 1190. Quant au nombre les historiens ne sont pas d'accord ; l'un compte quatre-vingt-deux mille pèlerins <sup>3</sup> ; d'autres, cinquante mille cavaliers et cent mille fantassins <sup>4</sup> ; un troisième, trois cent mille hommes, dont quinze mille cavaliers d'élite <sup>5</sup> ;

<sup>1</sup> *Belgic. Chron. magn.*, p. 198. *Append. ad Radev.*, etc. Raumer, t. 2, p. 437. — <sup>2</sup> Dandelot, p. 314. — <sup>3</sup> Vinnisauf, l. 1, n. 22. — <sup>4</sup> Tageno, *Frid. Exped. Orient.* — <sup>5</sup> Godofr. Mon., ann. 1189.



enfin un auteur arabe dit qu'il y avait cent quarante mille cavaliers, et que, pour l'infanterie, Dieu seul en connaît le nombre<sup>1</sup>. L'empereur Frédéric resta sur le rivage d'Europe jusqu'à ce qu'il se fût convaincu que pas un des siens ne restait en arrière ; puis, mettant le pied sur l'Asie, il s'écria : « Chers frères, ayez confiance ; tout le pays est entre nos mains. » L'armée fut partagée de nouveau ; le duc Frédéric de Souabe conduisit l'avant-garde ; on mit le bagage au centre, et, à cause des montagnes, on le transporta des voitures sur des bêtes de somme. L'empereur couvrait l'arrière-garde. Toutefois des bandits grecs, malgré les promesses de leur empereur, inquiétaient les pèlerins de bien des manières ; ceux-ci, faute de fourrage, coupèrent plus d'une fois les blés en herbe et par là provoquaient la colère des habitants. On arriva ainsi, à travers les escarmouches, jusqu'à Philadelphie en Lydie, et on entra sur le territoire turc près de Laodicée.

Comme les envoyés du sultan d'Icône avaient promis des vivres, et qu'ils s'en trouva effectivement à Laodicée, Frédéric défendit tout pillage, toute violence sur les terres du sultan ; mais bientôt on se trouva dans des contrées arides, où tous les vivres avaient été transportés dans des forteresses écartées. Des nuées de Turcs harcelaient nuit et jour l'armée des pèlerins. Frédéric s'en plaignit aux envoyés du sultan, qui répondirent que c'étaient des tribus indépendantes de leur maître ; mais c'était un mensonge, et l'on apprit par expérience que les Turcs dissimulaient encore mieux que les Grecs. Pendant plusieurs jours on se battit depuis le matin jusqu'au soir. Le 5 mai les envoyés du sultan d'Icône demandèrent la permission de se rendre, accompagnés d'un chevalier allemand, auprès des chefs de ces bandes turques, pour les empêcher d'inquiéter l'armée davantage. Frédéric accorda volontiers la permission, mais il ne revint ni envoyés ni chevalier, et le bruit se répandit qu'ils avaient été faits prisonniers par les Turcs. Peu après la trahison parut au grand jour ;

le 14 mai 1190 on aperçut l'armée du sultan d'Icône, à laquelle les bandes turques s'étaient réunies, et que l'on estima pour le moins à trois cent mille hommes. Perspective terrible pour les chrétiens, beaucoup moins nombreux et harassés de toutes manières ! Aussi élevèrent-ils leurs pensées au Ciel, et l'évêque de Wurzburg leur recommanda-t-il de ne point perdre la confiance, mais de se rappeler l'exemple des martyrs ; alors l'Esprit et le secours de Dieu les soutiendraient tous. Frédéric parla lui-même avec cette force d'âme qui ne l'abandonna jamais, et leur rappela que le brave seul pouvait espérer d'échapper, mais que quiconque fuyait le péril y périssait inévitablement. Alors tous entonnèrent leur chant de guerre, et, oubliant leurs souffrances, rentrèrent dans leurs tentes pour y prendre un frugal repas. La nuit fut employée à se réconcilier avec Dieu ; dès le point du jour les évêques leur distribuèrent le corps du Seigneur, et aussitôt l'armée se rangea en bataille.

Mélec, général de l'armée ennemie et gendre du sultan, voulut attaquer tout de suite ; mais un de ses conseillers les plus habiles apporta dans l'assemblée le bras d'un Turc qui, malgré son armure, avait été coupé par un pèlerin, et dit : « Seigneur, avec des hommes de cette force et qui ont des armes de cette trempe, il n'est pas bon de combattre de près ; nous en deviendrons plutôt les maîtres en les affamant et en les harcelant que dans une bataille rangée. » Plusieurs conseillers furent du même avis ; mais Mélec, se fiant à la supériorité du nombre, persista pour une prompté décision. Il l'obtint ; car les chrétiens pénétrèrent avec tant de vigueur dans les rangs des Turcs que dix mille de ces derniers restèrent sur le champ de bataille, que le reste s'enfuit à Icône, et que Mélec, tombé avec son cheval, put à peine sauver sa vie. Mais, quelque grande renommée que valut cette victoire aux pèlerins, elle ne changeait rien à leur situation extérieure ; le soir, revenus sous leurs tentes, ils ne trouvaient ni eau ni vivres pour apaiser la faim et la soif qui les dévoraient ; les uns buvaient le sang des chevaux tués, les autres appliquaient leurs

<sup>1</sup> Gihannuma, *Hist. des Seldjoucides*.

lèvres sur des mottes de terre pour en humer la fraîcheur. Ce ne fut que le lendemain qu'ils trouvèrent un peu d'eau marécageuse et de l'herbe pour les chevaux. De la viande de cheval ou d'âne, cuite sans sel, paraissait un excellent repas, et, comme on manquait de bois, on faisait du feu avec des selles et de vieux habits.

Voici en quels termes, dans une lettre à Saladin, le patriarche d'Arménie parlait des compagnons de Frédéric : « Les Allemands sont des hommes extraordinaires ; ils ont une volonté inébranlable ; l'armée est soumise à la discipline la plus sévère ; jamais une faute ne reste impunie. Chose singulière ; ils s'interdisent tout plaisir ; malheur à celui qui se permettrait quelque volupté ! Tout cela vient de la tristesse où ils sont d'avoir perdu Jérusalem ; ils rejettent pour leurs vêtements toute étoffe précieuse et ne veulent être habillés que de fer. Quant à leur patience dans la fatigue et l'adversité, elle passe toute croyance <sup>1</sup>. »

Bien informé de la détresse des pèlerins Méléç fit dire à l'empereur : « Si vous payez trois cents quintaux d'or ou bien une pièce d'or pour chaque croisé, vous aurez la paix et des vivres. » Frédéric répondit : « Il n'est pas d'usage dans notre empire ni chez les guerriers de la croix de s'ouvrir un chemin avec l'argent ; c'est avec l'épée et avec le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous nous en frayerons un. » L'envoyé turc répondit en colère : « Si je ne reviens pas cette nuit, attendez-vous à être attaqués pour la troisième heure par toute l'armée. »

Les croisés étaient partagés d'avis ; les uns voulaient que l'on gagnât le plus tôt possible les contrées chrétiennes ; les autres pensaient que l'unique moyen de se tirer de peine était de marcher sur Icône et d'en faire la conquête. Frédéric se décida pour ce parti, voua une église à saint Georges et publia cet ordre du jour : « Demain, avec l'aide de Dieu, nous camperons dans les jardins du sultan, et nous y trouverons des rafraîchissements en abondance ; mais personne, sous les peines les plus graves, ne se

permettra, que la victoire ne soit complète, de piller, de panser les blessés ou de se rendre suspect de quelque retardement. »

L'envoyé ne revint pas, et au point du jour les pèlerins se virent environnés par les Turcs dans un demi-cercle. Cependant, ce jour, leurs cris furent plus effrayants que leurs armes, et, le soir, les chrétiens atteignirent effectivement les jardins du sultan et y trouvèrent de l'herbe, de l'eau et des vivres. Nul ennemi n'apparaissait, mais un orage épouvantable troubla le repos de la nuit. Le lendemain, 18 mai, parurent des envoyés turcs qui offrirent la paix, sans qu'on sût si c'était sincèrement ou seulement pour gagner du temps. L'empereur répondit qu'avant tout son envoyé, que ceux du sultan avaient emmené dans leur fuite, fût remis en liberté, et qu'ensuite des hommes sages pourraient examiner les conditions. Là-dessus l'envoyé de Frédéric revint et annonça que le sultan voulait livrer sa capitale ; mais comme, dans l'intervalle, soixante mille Turcs serraient les chrétiens toujours de plus près, ceux-ci craignirent qu'on n'eût le dessein perfide de les attaquer dans la chaleur brûlante du midi. C'est pourquoi l'empereur sépara aussitôt l'armée en deux divisions ; lui-même se tourna contre ces ennemis de dehors ; le duc Frédéric et le comte de Hollande marchèrent vers Icône ; dans le milieu restèrent les malades, les prêtres et le bagage.

De tous les côtés les Turcs avançaient sur les pèlerins, et l'imminence du danger arracha ce vœu à l'empereur même, d'ailleurs si ferme : « Je souffrirais volontiers toute autre extrémité si seulement l'armée était saine et sauve à Antioche ! » Mais, lorsque les siens commencèrent effectivement à plier, le vieillard s'écria à haute voix, et comme rajeuni par son héroïque valeur : « Pourquoi hésitez-vous ? pourquoi êtes-vous consternés ? Grâce à Dieu, les ennemis risquent la bataille ! C'est pour gagner le ciel par votre sang que vous avez quitté la patrie ; voici le moment ! Suivez-moi ! Au Christ la victoire ! au Christ l'empire ! » Il dit et s'élança sur les ennemis ; ses guerriers le suivent, et à l'instant même on aperçoit les

<sup>1</sup> Michaud, *Hist. des Croisades*, t. 2, p. 329 et 339.



bannières chrétiennes sur les tours d'Icône. Le duc Frédéric était maître de la ville. Dès lors les Turcs fuient de toutes parts, dix mille périrent dans cette journée.

L'empereur victorieux reçut avec grande joie son victorieux fils ; le butin en vivres et en argent changea la disette en richesse. On trouva surtout beaucoup d'or et d'argent dans la maison de Mélec : c'était la dot que le sultan avait donnée à sa fille et l'argent que Saladin avait envoyé pour enrôler des soldats contre les croisés. Le sultan lui-même, qui, pendant le combat, s'était retiré dans une forteresse, sur une montagne, demanda la paix le troisième jour, en s'excusant sur ce qu'étant vieux il avait été, contre son inclination, entraîné à la guerre par les plus jeunes. Frédéric répondit : « Un empereur ne doit jamais manquer de bonté. Qu'on donne des otages, des guides sûrs, des vivres suffisants, et toute hostilité cessera. »

Nonobstant leurs victoires les croisés n'étaient pas de beaucoup aussi nombreux que les Turcs et souhaitaient de toutes manières atteindre au plus vite leur but principal, ce qui contribua sans doute à ce qu'on ne demandât rien que d'équitable. Aussi le sultan accepta sur-le-champ les conditions, et envoya à l'empereur, ainsi que Mélec au duc Frédéric, de grands présents. L'armée chrétienne, pour éviter les exhalaisons, campaît hors de la ville dans de beaux jardins, se pourvut abondamment de toutes les choses nécessaires et enfin se remit en route vers le sud. Ça et là des bandes de Turcs inquiétaient encore les pèlerins ; quelques secousses de tremblement de terre les effrayèrent une fois pendant la nuit ; on ne pouvait gravir par-dessus le dos des montagnes sans beaucoup d'efforts et sans quelques pertes ; mais enfin l'on aperçut le long des chemins le signe consolant de la croix, par delà Pyrgos et Laranda ; on était entré dans le territoire du prince chrétien d'Arménie, Léon, le même qui naguère avait sollicité et obtenu du Pape et de l'empereur le titre de roi. Il eut soin de procurer des vivres, et ses ambassadeurs accompagnèrent l'empereur jusqu'à Séleucie, sur le Calicadnus ou Saleph.

Tous les ennemis étaient domptés, le che-

min de la Syrie libre et ouvert, le terme de l'entreprise tout proche, et Saladin tellement dans l'inquiétude qu'il fit par ses ambassadeurs, de la manière la plus polie, l'offre suivante : « L'empereur et les princes décideront eux-mêmes ce que je possède légitimement <sup>1</sup>. » De jour en jour croissait la renommée de Frédéric, et toutes ses actions précédentes étaient glorifiées par cette grande entreprise. Ses différends avec les Papes lui avaient attiré bien des reproches ; mais son projet actuel de rétablir le Christianisme dans les lieux où il avait pris naissance ne lui attirait qu'un concert unanime de louanges et paraissait couronner dignement une vie aussi active.

Le 10 juin 1190 l'armée se mit en route de Séleucie. Le duc Frédéric conduisit l'avant-garde au delà du Calicadnus, le bagage suivait, et l'empereur se trouvait à l'arrière-garde ; mais, comme le pont sur le fleuve était étroit, le passage avançait très-lentement ; d'autres retards et embarras vinrent encore s'y joindre ; c'est pourquoi l'empereur, qui avait plusieurs motifs de rejoindre son fils promptement, résolut de passer la rivière à la nage. Beaucoup des siens l'avertirent de ne pas se fier à une eau inconnue ; ce fut vainement ; sans crainte, comme toujours, il s'élança dans le fleuve avec son cheval ; mais avec l'ardeur de la jeunesse le vieillard n'en avait plus la vigueur. Les flots l'entraînèrent, et, quand on vint à son secours et qu'on le ramena sur le rivage, il était sans vie <sup>2</sup>. C'est ainsi que, suivant la plupart des historiens de l'époque, mourut l'empereur Frédéric-Barberousse, à l'âge de soixante-dix ans, au moment où il méritait l'estime et l'affection de toute la chrétienté.

La consternation, la désolation, le désespoir de l'armée ne sauraient se décrire ; tous les cœurs se tournaient vers Frédéric, comme les plantes vers le soleil. « L'empereur, le général, le père, nous l'avons perdu ! s'écriait-on de toutes parts ; il n'y a plus de bonheur pour nous ! » La consternation fut semblable dans l'Europe entière. Du fond

<sup>1</sup> Belgic. Chron. magn., p. 198. — <sup>2</sup> Raumer, t. 2, p. 448.

de la Syrie un pèlerin de l'armée manda cette fâcheuse nouvelle au Pape Clément III; à mesure qu'elle se répandait la terreur et la tristesse se repandaient avec elle. »

Quant à l'armée allemande en Syrie, elle reconnut pour chef le duc Frédéric de Souabe, qui la conduisit, sans désastre notable, jusque dans Antioche. Mais avec l'empereur Frédéric disparut la sévère discipline, et, après une longue disette, plusieurs usèrent de l'abondance avec si peu de modération qu'il périt un plus grand nombre de maladie qu'il n'en périt dans toute l'expédition par le fer des Grecs et des Turcs. D'autres, oubliant leur vœu, se rembarquèrent pour l'Allemagne, ou se dispersèrent en différentes directions, ou vendirent leurs armes faute d'argent, et ce fut seulement un petit reste, peu propre au combat, qui suivit le duc à Antioche. Là on ensevelit solennellement le corps de l'empereur Frédéric et on se réunit aux chrétiens devant Ptolémaïs. Le duc Frédéric y combattit en brave; fonda, au mois de novembre 1190, un nouvel ordre religieux; tomba malade et mourut le 20 janvier 1191. Un historien raconte que, dans sa dernière maladie, les médecins lui firent entendre qu'il pourrait guérir s'il voulait avoir commerce avec une femme; le duc répondit qu'il aimait mieux mourir que de profaner son corps dans ce divin pèlerinage<sup>1</sup>.

Cependant les pèlerins qui assiégeaient Ptolémaïs, excités par la renommée toujours croissante de l'empereur Frédéric, tenaient à prendre la ville avant l'arrivée de ce prince. Le jour de la fête de Saint-Jacques la foule innombrable des soldats, malgré les généraux et le clergé, livra une bataille aux infidèles, pénétra jusque dans leur camp et se mit à le piller. Les musulmans, revenus de leur effroi, se rallient et battent à leur tour tous les pillards, dont les tentes étaient au même temps envahies par la garnison. Quelques jours après les deux armées se préparaient de nouveau, l'une à la défense, l'autre à l'attaque, lorsqu'on apprit que l'empereur Frédéric était mort. On resta toute la journée

sans combattre, les musulmans se livrant à la joie, les chrétiens à la douleur. Les chefs des pèlerins ne songeaient qu'à retourner en Europe, quand une flotte parut dans la rade de Ptolémaïs et débarqua un grand nombre de Français, d'Anglais, d'Italiens, conduits par Henri, comte de Champagne.

Alors l'espérance fut rendue aux croisés; les chrétiens se trouvèrent de nouveau maîtres de la mer et purent à leur tour faire trembler Saladin, qui se retira une seconde fois sur les hauteurs de Karouba. Leurs attaques recommencèrent contre la ville; on faisait de part et d'autre des prodiges de valeur; une fois le duc Léopold d'Autriche était déjà monté, l'épée à la main, dans une tour des infidèles, lorsqu'un accident imprévu fit manquer le succès. A l'approche de l'hiver, comme les flottes chrétiennes arrivaient plus rarement, la disette des vivres se fit sentir dans le camp des pèlerins; la faim, les pluies occasionnèrent une grande mortalité; le duc Frédéric de Souabe, fils de l'empereur, y succomba lui-même, mais après avoir institué un ordre religieux et militaire pour en diminuer et sanctifier les désastres.

Quelques pèlerins allemands de Brême et de Lubeck, touchés de compassion pour les malades de l'armée, qui manquaient de tout, établirent un hôpital sous leurs tentes, qui n'étaient couvertes que de voiles de vaisseau, et y servaient charitablement ces pauvres malades. Déjà auparavant il y avait à Jérusalem un hôpital de la nation teutonique; car, depuis que la ville fut habitée par les chrétiens d'Occident, les Allemands, qui y venaient en grand nombre, n'entendant point la langue qui s'y parlait, c'est-à-dire le français, ne savaient à qui s'adresser. Alors Dieu inspira à un vertueux Allemand, qui y était établi avec sa femme, de bâtir à ses dépens un hôpital pour les pauvres et les malades de sa nation; ensuite, du consentement du patriarche, il y joignit un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge. Il entretint longtemps cette bonne œuvre, tant de ses biens que des quêtes qu'il faisait, et quelques autres, touchés de son bon exemple, se donnèrent à cet hôpital, et, quittant l'habit séculier, s'engagèrent par vœu au service des pauvres. Avec le

<sup>1</sup> « Respondit malle se mori quam in peregrinatione divina corpus suum per libidinem maculare. » *Godofr. Monach.*



temps il s'y joignit des chevaliers et des nobles, qui crurent plus agréable à Dieu de prendre aussi les armes pour la défense de la Terre-Sainte.

Cette dévotion s'étant donc renouvelée au siège de Ptolémaïs, à l'occasion de l'hôpital dressé dans le camp, on prit la résolution de former un troisième ordre militaire, à l'imitation des Templiers et des Hospitaliers de Saint-Jean. Ce dessein fut approuvé par le patriarche, par les archevêques de Nazareth, de Tyr et de Césarée, par les évêques de Bethléhem et de Ptolémaïs, par le roi de Jérusalem et par les seigneurs du pays. Les prélats et les seigneurs qui se trouvèrent en Terre-Sainte y donnèrent aussi les mains, et, d'un commun consentement, le duc Frédéric de Souabe, qui était à leur tête, envoya des ambassadeurs à son frère Henri, roi des Romains, pour le prier d'obtenir du Pape la confirmation de ce nouvel ordre. Le Pape Célestin III, qui venait de succéder à Clément III, l'accorda par sa bulle du 23 février 1192. Le nouvel ordre fut nommé l'ordre des chevaliers Teutoniques de la maison de Sainte-Marie de Jérusalem. Leur habit était un manteau blanc chargé d'une croix rouge. Le Pape leur donna tous les privilèges des Templiers et des Hospitaliers de Saint-Jean, dont ils imitèrent l'institut ; mais ils étaient soumis au patriarche et aux autres prélats et payaient la dime de tous leurs biens. Le premier maître fut Henri de Valpot, qui fut élu pendant le siège de Ptolémaïs. Il gouverna l'ordre pendant dix ans et mourut en 1200<sup>1</sup>.

La charité qui porta les pèlerins de Lubeck et de Brême à servir les blessés et les malades sous les murs de Ptolémaïs en Palestine, et fonda ainsi l'ordre des chevaliers Teutoniques, la même charité porta ailleurs deux Français, saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, à se dévouer au rachat des captifs, et fonda en France l'ordre des Trinitaires.

Jean de Matha naquit vers le milieu du douzième siècle, à Faucon, sur les frontières de la Provence, et reçut le nom de Jean à son baptême. Les parents qui lui donnèrent le jour étaient distingués par leur noblesse

et leur piété. Sa mère le consacra au Seigneur, dès sa naissance, par un vœu. Son père, nommé Euphémus, prit un soin particulier de son éducation et l'envoya dans la ville d'Aix, afin qu'il y fit ses études et qu'il y apprît tout ce que doit savoir un jeune homme de qualité. Jean s'appliquait à profiter des leçons de ses différents maîtres, mais il avait une tout autre ardeur pour se perfectionner dans la pratique des vertus chrétiennes. Il avait une charité extraordinaire pour les pauvres, et il employait au soulagement de leurs misères une partie considérable de l'argent qu'il recevait de sa famille pour fournir à des plaisirs innocents. Il allait régulièrement tous les vendredis à l'hôpital ; là il servait les malades, pansait leurs plaies et leur procurait tous les secours qui étaient en son pouvoir.

De retour dans la maison de son père il lui demanda la permission de continuer ses pieux exercices, et, après l'avoir obtenue, il se retira dans un petit ermitage qui n'était pas éloigné de Faucon. Son dessein était d'y vivre séquestré du commerce du monde pour ne converser plus qu'avec Dieu. Il n'y trouva pas cette solitude entière après laquelle il soupirait ; les fréquentes visites de ses amis lui donnant des distractions continues, il crut devoir quitter sa cellule ; il alla donc trouver son père et le pria de l'envoyer à Paris pour y étudier la théologie. Euphémus approuva le dessein de son fils et lui permit volontiers de se rendre dans la capitale. Jean fit son cours avec le plus grand succès, prit les degrés ordinaires, et enfin le bonnet de docteur, quoique sa modestie lui inspirât de la répugnance pour cette sorte d'honneur. Ayant été ordonné prêtre quelque temps après, il célébra sa première messe dans la chapelle de l'évêché de Paris. Maurice de Sully, qui occupait alors le siège de la capitale, les abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève et le recteur de l'université voulurent y assister. Il leur fut facile de juger, à la ferveur angélique avec laquelle le saint célébrait l'auguste Sacrifice, que l'Esprit de Dieu résidait en lui avec la plénitude de ses grâces.

Ce fut le jour même qu'il dit sa première

<sup>1</sup> Jacques de Vitry, *Hist. de Jérusalem*, c. 66. Hélyot, t. 3.

messe que notre saint, par une inspiration particulière du Ciel, forma la généreuse résolution de travailler à racheter les chrétiens infortunés qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles. Il envisageait deux choses dans cette bonne œuvre, la délivrance des corps et le salut des âmes, qui courent les plus grands risques parmi les peuples barbares. Il ne voulut cependant rien entreprendre avant d'avoir consulté le Seigneur d'une manière spéciale. Ce fut ce qui le déterminà à se retirer dans un lieu solitaire, afin d'attirer sur lui les lumières de l'Esprit-Saint par une prière fervente et continuelle et par tous les exercices de la pénitence.

Dans le même temps vivait dans la solitude saint Félix de Valois, ainsi surnommé ou parce qu'il était né dans la province de ce nom, ou parce qu'il était de la branche royale de Valois, comme le pensent plusieurs critiques. Il vint au monde l'année 1127, quitta la Sicile, où il avait des biens considérables, et se retira dans une forêt au diocèse de Meaux. Il choisit cette solitude dans la vue de vivre inconnu aux hommes, de ne penser qu'à Dieu et de s'occuper uniquement de sa sanctification. Il joignait à la prière et à la contemplation les plus rigoureuses austérités de la pénitence.

Jean de Matha, ayant donc entendu parler de lui, alla le trouver aussitôt et le pria de le recevoir dans son ermitage et de l'instruire des voies de la perfection. Félix découvrit aisément qu'il n'avait point affaire à un novice dans la vie spirituelle; aussi le regarda-t-il moins comme son disciple que comme un compagnon que Dieu lui avait envoyé. Il serait impossible d'exprimer jusqu'où nos deux ermites portèrent l'esprit d'oraison et avec quel zèle ils embrassèrent les plus rigoureuses austérités. Leurs veilles étaient longues et leurs jeûnes presque continuels. Leur occupation la plus ordinaire était la contemplation, et ils n'avaient d'autre but, dans tous leurs entretiens, que d'allumer de plus en plus dans leur cœur le feu sacré de l'amour divin.

Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble sur le bord d'une fontaine, Jean s'ouvrit à Félix

sur la pensée qui lui était venue, le jour de sa première messe, de se consacrer à la délivrance des chrétiens captifs chez les mahométans. Il parla de la fin et de l'utilité de cette entreprise d'une manière si vive et si touchante que Félix ne douta point qu'un tel projet ne vînt de Dieu; il en loua l'exécution et s'offrit même pour y concourir autant qu'il serait en lui. Les deux saints n'étaient plus embarrassés que sur le choix des moyens qu'il fallait prendre pour effectuer le noble désir qui leur avait été inspiré par la charité. Ils se recommandèrent à Dieu et redoublèrent leurs mortifications et leurs prières afin d'obtenir de nouvelles lumières sur la conduite qu'ils avaient à tenir. Quelques jours après ils se mirent en chemin pour Rome. Ils partirent vers la fin de l'année 1197, sans pouvoir être retenus par les incommodités d'une saison rigoureuse. En arrivant à Rome ils trouvèrent Innocent III sur la Chaire de Saint-Pierre. Ce souverain Pontife, ayant été instruit de leur sainteté et de leur pieux dessein par des lettres de recommandation qui lui furent présentées de la part de l'évêque de Paris, les reçut comme deux anges envoyés du Ciel, les fit loger dans son palais et leur accorda plusieurs audiences particulières, afin qu'ils lui expliquassent dans le plus grand détail les rapports et la nature de leur projet. Il assembla ensuite les cardinaux et quelques évêques dans le palais de Saint-Jean de Latran pour prendre leur avis sur une affaire de cette importance. Après leurs délibérations on indiqua un jeûne et des prières particulières pour obtenir de Dieu qu'il manifestât sa volonté. Enfin, ne pouvant douter que les deux ermites français ne fussent conduits par l'Esprit de Dieu, et considérant l'utilité que l'Eglise retirerait de l'institut qu'ils avaient projeté, il le reçut et en forma un nouvel ordre religieux dont Jean fut déclaré le premier ministre général. L'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Victor furent chargés d'en dresser la règle, et le Pape l'approuva par une bulle donnée l'an 1198. Le souverain Pontife voulut que les nouveaux religieux portassent l'habit blanc, avec une croix rouge et bleue sur la poitrine, et qu'ils prissent le nom de Frères de l'ordre de la



Sainte-Trinité<sup>1</sup>. Nous verrons avec quel zèle et quel succès les deux saints remplirent et propagèrent cette nouvelle milice de la charité chrétienne.

Cependant les chrétiens avaient à supporter tout à la fois sous les murs de Ptolémaïs et les maux de la famine, et les maux de la contagion, et les maux de la guerre. Pour comble de malheur la reine Sibylle, femme de Gui de Lusignan, mourut avec ses deux enfants, et sa mort jeta la discorde parmi les croisés. Conrad, marquis de Tyr, et Gui de Lusignan prétendirent tous deux à la couronne de Jérusalem. Le premier, pour autoriser ses prétentions, épousa, contre les règles de l'Église, Isabelle, sœur de Sibylle. Les dissensions passèrent des chefs aux soldats; on allait s'égorger pour savoir à qui appartiendraient un sceptre brisé et le vain titre de roi. Les évêques calmèrent enfin les esprits et déterminèrent les deux partis à remettre cette affaire au jugement des rois Richard d'Angleterre et Philippe de France, dont on attendait la prochaine arrivée.

Dès que le printemps eut rendu la mer navigable Philippe-Auguste s'embarqua, le 30 mars 1191, pour la Palestine. Il y fut reçu la veille de Pâques, 13 avril, comme l'ange du Seigneur; sa présence ranima la valeur et l'espérance des chrétiens, qui, depuis deux ans, assiégeaient Ptolémaïs. Les Français placèrent leur quartier à la portée du trait de l'ennemi, et, dès qu'ils eurent déployé leurs tentes, ils s'occupèrent de livrer un assaut. Ils auraient pu, dit-on, se rendre maîtres de la ville; mais Philippe voulut que Richard fût présent à cette première conquête. « Leur amitié était telle, du moins autrefois, que chaque jour, dit un historien du temps, ils mangeaient à la même table et au même plat, et, la nuit, ils couchaient dans le même lit<sup>2</sup>. »

Richard se fit un peu attendre. Parti de Messine le 13 avril, il essuya une tempête qui l'obligea de faire en passant la conquête d'un royaume. Voici comment. Sa flotte fut assaillie d'une violente tempête le vendredi saint et dispersée sur différents rivages. Trois

de ses vaisseaux, poussés sur les côtes de Chypre, y périrent devant le port de Limisso, ville bâtie près du terrain où était l'ancienne Amathonte. Les malheureux qui échappèrent au naufrage trouvèrent sur le bord un nouveau danger plus inévitable que la tempête. Isaac Comnène, qui s'était déclaré empereur de Chypre et l'allié de Saladin, y étant accouru avec son armée, fit saisir ces malheureux au sortir des eaux. On les dépouilla, on les jette dans des cachots pour y mourir de faim. Arrive un autre bâtiment qui portait la sœur de Richard et sa nouvelle fiancée, Bérengère, fille du roi de Navarre. Leur bâtiment se présente devant le port; on leur en refuse l'entrée. Elles allaient périr à la vue d'Isaac lorsque Richard survient avec la plus grande partie de sa flotte et les sauve. Trois fois il redemande au tyran ses gens injustement détenus; Isaac répond que, loin de les rendre, il fera le même traitement à Richard s'il ose mettre le pied dans son île. A ces mots Richard débarque à la tête de ses troupes, taille en pièces une partie des Grecs et met les autres en fuite, y compris Isaac. Après un nouveau massacre Isaac se soumet à toutes les conditions que le vainqueur lui impose, lui jure fidélité comme à son roi, et reconnaît tenir de lui le royaume de Chypre comme son vassal. Ayant rompu le traité peu de jours après, il est fait prisonnier, chargé de chaînes d'argent, et Richard, s'étant emparé de toute l'île, y célèbre son mariage avec Bérengère de Navarre.

Parti de Chypre pour les côtes de Syrie il rencontre un vaisseau musulman monté par des guerriers intrépides et chargé de toutes sortes de provisions de guerre. A la suite d'un combat meurtrier le vaisseau disparaît, englouti dans les flots, et la nouvelle de cette victoire précéda Richard au camp des chrétiens. Son arrivée fut célébrée par des feux de joie allumés dans les campagnes de Ptolémaïs.

Ce que la poésie ancienne raconte du siège de Troie on le vit alors au siège de Ptolémaïs, mais avec des proportions beaucoup plus grandes; d'un côté l'Europe chrétienne en armes, de l'autre l'Égypte et l'Asie mahométanes. Il s'agissait bien moins de la prise

<sup>1</sup> *Acta SS.*, et Godescard, 8 fév. et 20 novembre. —

<sup>2</sup> Roger Hoveden, p. 634 et 635.

d'une ville que de l'empire du monde. Le monde sera-t-il dominé par la civilisation chrétienne ou par la barbarie musulmane ? Le mahométisme, qui déjà avait étendu sur l'Asie et l'Afrique les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie qui les enveloppent encore, allait-il, comme le pensait Saladin, étouffer jusqu'en Europe les lumières et la civilisation du Christianisme et replonger l'univers dans l'antique chaos où les ténèbres couvraient la face de l'abîme ? Voilà de quoi il est question entre la chrétienté et le mahométisme depuis les jours de Charles-Martel jusqu'à nos jours.

Devant Ptolémaïs la lutte fut longue, et de part et d'autre glorieuse. Les principaux champions étaient dignes de leur poste ; c'était le roi de France, Philippe-Auguste, brave et magnifique ; c'était le roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, brave et magnifique jusqu'à l'excès ; c'était le sultan Saladin, admirateur de l'un et de l'autre et digne de rivaliser avec eux.

On se battait à peu près tous les jours ; les rois y étaient des premiers. Cependant, au milieu de ces combats, une atmosphère de politesse chrétienne pénétrait jusque dans le camp des Turcs. Les deux rois de France et d'Angleterre étant tombés malades, Saladin leur offrit des fruits de Damas et eux lui donnèrent en présent des bijoux d'Europe. Pendant le cours du siège on célébra, dans la plaine de Ptolémaïs, plusieurs tournois ou jeux militaires ; on y invitait les musulmans. Les champions des deux partis, avant d'entrer en lice, se haranguaient les uns les autres ; le vainqueur était porté en triomphe et le vaincu racheté comme prisonnier de guerre. Dans ces fêtes guerrières, qui réunissaient les deux nations, les Francs dansaient souvent au son des instruments arabes, et leurs ménestrels chantaient ensuite pour faire danser les musulmans. Enfin les musulmans conçurent une si haute idée de la bravoure et de la générosité des chevaliers chrétiens que plusieurs d'entre eux, y compris Saladin, voulurent être armés chevaliers de leur main.

Dans l'armée chrétienne il y eut quelques dissensions, premièrement entre les rois de

France et d'Angleterre : Philippe n'avait pas voulu prendre une ville afin d'en partager la conquête avec Richard ; Richard venait de prendre un royaume sans vouloir en partager la conquête avec Philippe. Tous deux amis intimes tant que Richard ne fut que prince, leur amitié souffrit des intérêts politiques quand ils furent tous deux rois. Jeunes, avides de gloire l'un et l'autre, Richard était vassal de Philippe, mais vassal plus puissant et plus riche que son suzerain, et d'une fierté qui plus d'une fois blessa les autres. Une seconde cause de dissensions parmi les chrétiens était les prétentions opposées de Gui de Lusignan et de Conrad de Montferrat à la royauté de Jérusalem. Après de longues discussions on décida que Gui conserverait le titre de roi pendant sa vie et que Conrad et ses descendants lui succéderaient. On convint en même temps que, lorsqu'un des deux monarques de France et d'Angleterre attaquerait la ville, l'autre veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l'armée de Saladin. Cette convention rétablit l'harmonie ; les guerriers chrétiens, qui avaient été sur le point de prendre les armes les uns contre les autres, ne se disputèrent plus que la gloire de vaincre les infidèles.

Le siège fut repris avec une nouvelle ardeur. Chaque jour les croisés redoublaient d'efforts, et tour à tour repoussaient l'armée de Saladin ou menaçaient la ville de Ptolémaïs. Dans un de leurs assauts on les vit combler les fossés de la place avec leurs chevaux morts et les cadavres de leurs compagnons tombés sous le fer de l'ennemi ou enlevés par les maladies. Enfin les assiégés, ne recevant plus de secours et ne voyant plus de moyens de résistance, ne songèrent plus qu'à sauver leur vie par une capitulation, qui fut acceptée. Ils promettaient de rendre aux Francs le bois de la vraie croix, avec seize cents prisonniers ; ils s'engagèrent en outre à payer deux cent mille pièces d'or aux chefs de l'armée chrétienne. Des otages et tout le peuple de Ptolémaïs devaient rester au pouvoir du vainqueur jusqu'à l'entière exécution du traité.

Un soldat musulman s'échappa de la ville et vint annoncer à Saladin que la garnison



était forcée de capituler. Le sultan, qui se proposait de tenter un dernier effort, apprit cette nouvelle avec une profonde douleur. Il convoqua son conseil pour savoir s'il approuverait la capitulation ; mais à peine les principaux émirs étaient-ils réunis dans sa tente qu'on vit flotter sur les murs et les tours de Ptolémaïs les étendards des croisés. C'était le 13 juillet 1191, après plus de deux ans de siège.

Après la reddition de la place les chrétiens firent nettoyer par leurs prisonniers les églises changées en mosquées, et elles furent réconciliées, le 16 du même mois, par Alard, évêque de Vérone, cardinal-légat du Saint-Siège, assisté des archevêques de Tyr, de Pise et d'Auch, avec les évêques de Salisbury, d'Évreux, de Bayonne, de Tripoli, de Chartres et de Beauvais. Les deux rois avaient ordonné que tous les musulmans qui se feraient baptiser seraient mis en liberté ; mais, comme on vit qu'ils ne le faisaient que par la crainte de la mort, et qu'ils allaient aussitôt trouver Saladin, renonçant au Christianisme, on défendit d'en baptiser davantage.

Après la prise de Ptolémaïs le roi de France, se trouvant malade, et d'ailleurs mal satisfait du roi d'Angleterre, se rembarqua pour l'Europe le dernier jour de juillet, laissant le commandement de dix mille pèlerins français à Hugues III, duc de Bourgogne, qui mourut à Tyr l'année suivante (1192). Le roi Philippe-Auguste prit terre à Otrante le 10 octobre 1191, et vint à Rome, où le Pape Célestin le reçut avec honneur et le défraya pendant huit jours. Il fit de grandes plaintes contre le roi d'Angleterre et se fit absoudre de son vœu, lui et les siens, parce qu'ils n'en avaient pas accompli le temps.

Le Pape leur donna même des palmes et des croix pendues au cou, les déclarant pèlerins. Le roi Philippe arriva en France vers la fête de Noël, qu'il célébra à Fontainebleau.

A Ptolémaïs le roi Richard, par sa hauteur, offensa encore d'autres princes, particulièrement le duc Léopold d'Autriche, qui alors dissimula son ressentiment, mais, depuis, se vengea d'une manière cruelle.

Richard restait seul chargé de faire exécuter la capitulation. Plus d'un mois s'était

écoulé, et Saladin ne payait point les deux cent mille pièces d'or qu'on avait promises en son nom ; il n'avait point rendu le bois de la vraie croix, et les prisonniers chrétiens qu'il devait délivrer étaient encore dans les fers ; plusieurs même avaient été tués à coups de traits et de flèches. D'après les chroniques arabes Saladin fut sommé plusieurs fois d'accomplir ses promesses ; les chrétiens le menacèrent plusieurs fois de mettre à mort les musulmans qu'ils avaient entre les mains s'il ne remplissait les conditions des traités. A la fin, voyant que les menaces ne produisaient aucun effet, ils firent sortir de la ville deux mille sept cents prisonniers musulmans, et, à la vue du camp de Saladin, leur firent subir la peine du talion, pour venger la mort des prisonniers chrétiens. Cette inexécution des traités nuisit à Saladin dans l'esprit des siens mêmes ; ils lui reprochèrent, et à lui seul, la mort de leurs frères. Les plaintes mêmes qui s'élevèrent à ce sujet contre lui, parmi ses émirs et ses soldats, nuisirent beaucoup, dans la suite, au succès de ses armes, et le forcèrent enfin de terminer la guerre sans avoir pu, comme il en avait le projet, anéantir les colonies chrétiennes de la Syrie <sup>1</sup>.

De Ptolémaïs les chrétiens, au nombre de cent mille, s'avancèrent vers Joppé, sous le commandement de Richard. Leur marche fut une suite continuelle d'escarmouches contre les musulmans, qui les harcelaient sans cesse de tous côtés et leur fermaient tous les passages. Dans cette marche pénible l'armée perdit un grand nombre de chevaux blessés par les traits de l'ennemi ; plusieurs soldats périrent de fatigue. Lorsqu'un pèlerin rendait le dernier soupir la troupe à laquelle il appartenait l'ensevelissait au lieu même où il avait expiré et poursuivait sa route en chantant les hymnes des morts. L'armée faisait à peine trois lieues par jour ; chaque soir elle dressait ses tentes ; avant que les soldats se livrassent au sommeil un héraut d'armes criait dans tout le camp : « Seigneur, secourez le saint sépulcre ! » Il prononçait trois fois ces paroles ; toute l'ar-

<sup>1</sup> Michaud, *Croisades*, t. 2.

mée les répétait en levant les yeux et les mains vers le ciel. Le lendemain, à la pointe du jour, le char qui portait l'étendard de l'armée s'ébranlait au signal des chefs; les croisés s'avançaient en silence, et les prêtres, dans leurs chants religieux, rappelaient les voyages, les souffrances, les périls d'Israël marchant à la conquête de la Terre promise.

A peu de distance de Césarée Richard fut atteint d'une flèche au côté gauche. L'armée chrétienne avait toujours la mer à sa droite; à sa gauche s'élevaient des montagnes couvertes de guerriers musulmans. Les croisés traversèrent une forêt de chênes que les chroniqueurs appellent la forêt d'Arsur, et, toujours serrant leurs rangs, toujours prêts à combattre, ils arrivèrent à la rivière de Rochetalia, appelée Leddar par les Arabes. Dans ces plaines deux cent mille musulmans attendaient l'armée chrétienne pour lui disputer le passage ou lui livrer une bataille décisive.

Lorsqu'on aperçut les ennemis le roi Richard se prépara au combat sans interrompre sa marche; il donna l'ordre de rester sur la défensive et de ne se porter contre l'ennemi qu'au signal qui devait être donné par six trompettes, deux à la tête de l'armée, deux au centre, deux à l'arrière-garde. Ce signal était impatiemment attendu : les barons et les chevaliers pouvaient tout supporter, excepté la honte de rester ainsi sans combattre en présence d'un ennemi qui redoublait à chaque instant ses attaques. Ceux de l'arrière-garde reprochaient à Richard de les abandonner; ils appelaient à leur secours saint Georges, le patron des braves. A la fin quelques-uns des plus ardents et des plus intrépides, oubliant l'ordre qu'ils avaient reçu, se précipitèrent sur les musulmans; leur exemple entraîne la valeureuse milice des Hospitaliers. Aussitôt le comte de Champagne avec sa troupe d'élite, Jacques d'Avesnes avec ses Flamands, Robert de Dreux et son frère, l'évêque de Beauvais, accourent vers le lieu où le péril était le plus pressant. Après eux s'ébranlent les Bretons, les Angevins, les Poitevins; la bataille devient générale, et les scènes de carnage s'étendent depuis la mer jusqu'aux montagnes. Le roi Richard se montrait par-

tout où les chrétiens avaient besoin de secours; partout la fuite des Turcs annonçait sa présence et marquait son passage. La mêlée était si confuse et la poussière si épaisse que plusieurs croisés tombèrent sous les coups de leurs compagnons, qui les prenaient pour des musulmans. Des étendards déchirés, des lances rompues, des épées brisées jonchaient la plaine. Vingt chariots, dit un témoin oculaire, n'auraient pu porter les javelots et les traits qui couvraient la terre.

A chaque moment le combat s'animait davantage et devenait plus sanglant; toute l'armée chrétienne se trouvait engagée dans la bataille, et, rebroussant chemin, le char qui portait le grand étendard s'était rapproché du fort de la mêlée. Bientôt les musulmans ne peuvent plus supporter le choc impétueux des Francs. L'historien arabe Boha-Eddin, témoin oculaire, nous apprend lui-même qu'ayant quitté l'armée musulmane, mise en déroute, il voulut se retirer à l'aile gauche qui prenait la fuite, et qu'il se réfugia enfin vers le pavillon de Saladin, où il trouva le sultan, qui n'avait plus autour de lui que dix-sept mameluks. Tandis que leurs ennemis fuyaient ainsi les chrétiens, croyant à peine à leur victoire, restent immobiles dans le lieu où ils avaient vaincu; ils s'occupaient de soigner les blessés et de ramasser les armes éparses sur le champ de bataille lorsque tout à coup vingt mille musulmans, que leur chef avait ralliés, accourent pour recommencer le combat. Les chrétiens, qui s'étaient repliés autour de leur étendard, eurent besoin, pour résister au choc de l'ennemi, d'être encouragés par la présence et l'exemple de Richard, devant lequel aucun musulman ne pouvait rester debout, et qui, selon les chroniques contemporaines, ressemblait, dans l'horrible mêlée, au moissonneur abattant des épis.

Au moment où les chrétiens victorieux se remettaient en marche vers Arsur, les musulmans, poussés par le désespoir, vinrent encore attaquer l'arrière-garde. Richard, qui avait repoussé deux fois l'ennemi, vole au lieu du combat, suivi seulement de quinze chevaliers et répétant à haute voix le cri de guerre des chrétiens : « Dieu, secourez le saint sépulcre ! » Les plus braves suivent le



roi ; les musulmans sont dispersés au premier choc, et leur armée, vaincue trois fois, eût été détruite si les bois n'eussent recueilli leurs débris et dérobé leur retraite précipitée.

Dans cette bataille Saladin perdit plus de huit mille de ses soldats et trente-deux de ses émirs ; la victoire ne coûta aux chrétiens que mille de leurs guerriers. Ce fut avec une profonde douleur que les croisés reconnurent parmi les morts un de leurs chefs les plus habiles et les plus intrépides, l'illustre Jacques d'Avesnes ; on le trouva couvert de blessures au milieu de ses compagnons et de ses parents tués à ses côtés. Après avoir eu un bras et une jambe coupés il n'avait point cessé de combattre ; il s'écria en mourant : « O Richard, venge ma mort ! » Le lendemain du combat il fut enseveli à Arsur, dans l'église de la Vierge. Tous les soldats de la croix assistèrent en pleurant à ses funérailles.

Malgré cette glorieuse victoire des chrétiens les Turcs restaient maîtres de la plupart des villes et des places fortes de la Palestine ; mais, d'un côté, les forteresses qu'ils venaient de conquérir pouvaient avoir besoin d'être réparées pour soutenir l'attaque des ennemis ; de l'autre les soldats musulmans, effrayés par les souvenirs du siège de Ptolémaïs, hésitaient à se renfermer dans des remparts. Ces considérations réunies donnèrent à Saladin la pensée de détruire les villes et les châteaux qu'il ne pouvait défendre, et, lorsque l'armée chrétienne arriva à Joppé, elle en trouva les murailles et les tours abattues.

Les chefs de l'armée se réunirent en conseil pour délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre. Les uns voulaient qu'on marchât sur Jérusalem, persuadés que la terreur qui s'était emparée des musulmans en faciliterait la conquête ; les autres pensaient que, pour assurer leur marche et le succès de leur entreprise, les croisés devaient, avant tout, fortifier les cités et relever les places démolies qu'ils trouveraient sur leur passage. Ce dernier avis l'emporta, et l'on se mit à relever les murailles de Joppé.

Ce fut à cette époque que le roi d'Angleterre courut le danger de tomber entre les mains des musulmans. Étant un jour à la chasse dans la forêt de Saron, il s'arrêta et

s'endormit sous un arbre. Tout à coup il est réveillé par les cris de ceux qui l'accompagnaient ; une troupe de musulmans accourait pour le surprendre. Il monte à cheval et se met en défense ; mais, entouré de toutes parts, il allait succomber sous le nombre lorsqu'un chevalier de sa suite, que les chroniques nomment Guillaume de Pratelles, s'écrie dans la langue des musulmans : « Je suis le roi ; sauvez ma vie ! » A ces mots ce généreux guerrier est entouré par les musulmans, qui le font prisonnier et le conduisent à Saladin. Le roi d'Angleterre, sauvé ainsi par le dévouement d'un chevalier français, échappe à la poursuite des ennemis et revient à Joppé, où son armée apprend avec effroi qu'elle a couru le danger de perdre son chef. Guillaume de Pratelles fut conduit dans les prisons de Damas, et Richard ne crut point, dans la suite, trop payer la liberté de son fidèle serviteur en rendant à Saladin dix de ses émirs tombés au pouvoir des croisés.

Après avoir relevé les murs de Joppé l'armée chrétienne fit une marche vers Jérusalem, mais revint sur ses pas, et se remit à relever les fortifications d'autres places, notamment d'Ascalon. Quelques exploits guerriers se mêlaient encore aux travaux. Un jour que les Templiers cherchaient du fourrage à travers les plaines et les vallées ils furent surpris par une troupe de musulmans ; malgré leur bravoure ils étaient près de céder au nombre, et par leurs cris ils appelaient à leur secours leurs compagnons d'armes restés au camp. Aussitôt Richard s'élance sur son cheval et vole au lieu du péril ; son escorte était si peu nombreuse qu'on voulut le retenir en lui disant qu'il s'exposait inutilement à une mort certaine. « Quand tous ces guerriers, répondit le monarque en colère, ont suivi une armée dont je suis le chef, je leur ai promis de ne jamais les abandonner. S'ils trouvaient la mort sans être secourus serais-je digne de les commander et pourrais-je encore prendre le titre de roi ? » En proférant ces paroles Richard s'élance contre les ennemis ; de toutes parts les musulmans tombent sous ses coups ; son exemple relève le courage des guerriers chrétiens ; les bataillons des infidèles se dispersent et prennent la

fuite ; les Templiers victorieux retournent à leur camp, traînant à leur suite un grand nombre de captifs et célébrant les louanges de Richard. Dans une autre excursion Richard délivra douze cents prisonniers chrétiens qu'on emmenait en Égypte.

Telle était la terreur que le nom seul de Richard inspirait à tous les Sarrasins que, plus d'un demi-siècle après, les femmes musulmanes, pour apaiser leurs enfants qui pleuraient, avaient coutume de leur dire : « Tais-toi, voici le roi Richard ! » De même les cavaliers tures, quand leurs chevaux s'effarouchaient à la vue d'un buisson, leur demandaient : « Penses-tu donc que c'est le roi Richard ? »

Au printemps 1192 il vint à Richard, dans les plaines d'Ascalon, des messagers d'Angleterre, lui annonçant que son royaume était troublé par les complots de son frère Jean, surnommé sans Terre. D'après les avis qu'il reçut il annonça, dans un conseil des chefs, que les intérêts de sa couronne le rappelleraient bientôt en Occident ; mais il déclara en même temps que, s'il quittait la Palestine, il y laisserait trois cents cavaliers et deux mille fantassins d'élite. Tous les chefs, déplo rant la nécessité de son départ, proposèrent d'élire un roi qui pût rallier les esprits et faire cesser les discordes. Richard leur demanda quel prince pourrait mériter leur confiance, et tous s'accordèrent à désigner Conrad, qu'ils n'aimaient point, mais dont ils estimaient l'habileté et la bravoure. Richard, qui s'étonna d'un pareil choix, n'hésita pas néanmoins à y donner son adhésion ; son neveu, le comte de Champagne, fut chargé d'aller annoncer au marquis qu'il venait d'être nommé roi de Jérusalem.

Conrad, sans qu'on le sût, venait de contracter une alliance offensive et défensive avec les musulmans. Quand il reçut donc l'ambassade chrétienne qui lui déférait la royauté de Jérusalem, il ne put retenir sa surprise ni sa joie, et, levant les yeux au ciel, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, vous qui êtes le Roi des rois, permettez que je sois couronné si vous m'en trouvez digne ;

sinon éloignez la couronne du front de votre serviteur. » Peu de jours après, au milieu des réjouissances publiques, comme il revenait d'un festin, deux individus l'attaquent et le tuent, en lui disant : « Tu ne seras plus ni marquis ni roi ! » C'étaient deux assassins envoyés par le Vieux de la montagne ; depuis six mois ils attendaient l'occasion. Étant arrivés à Tyr, pour mieux cacher leur projet ils reçurent le baptême, s'attachèrent au prince de Sidon et restèrent six mois auprès de lui. « Ils s'étaient faits religieux et dévots, dit un auteur arabe, et ne paraissaient occupés que de prier le Dieu des chrétiens. » Comme le roi Richard s'était fait haïr de beaucoup de monde par sa hauteur, plusieurs le soupçonnèrent de ce meurtre ; mais un historien arabe, Ibn-Alatir, dit positivement que Saladin avait offert dix mille pièces d'or au Vieux de la montagne s'il faisait assassiner le marquis de Tyr et le roi d'Angleterre ; « mais le prince de la montagne, ajoute le même historien, ne jugea pas à propos de délivrer tout à fait Saladin de la guerre des Francs et ne fit que la moitié de ce qu'on lui demandait. » Voilà ce que les Arabes attribuent à Saladin, le plus estimable de leurs sultans.

Au milieu du trouble occasionné par la mort de Conrad le peuple de Tyr, qui restait sans chef et sans maître, jeta les yeux sur Henri, comte de Champagne ; les principaux habitants le supplièrent de prendre les rênes du gouvernement et d'épouser la veuve du prince qu'ils avaient perdu ; Isabelle vint elle-même lui offrir les clefs de la ville. Henri s'excusa d'abord en disant qu'il voulait consulter Richard ; mais il céda enfin aux instances qu'on lui faisait, et le mariage fut célébré solennellement en présence du clergé et du peuple. Cette union convenait également aux Français et aux Anglais, parce que le comte Henri était neveu du roi d'Angleterre et du roi de France.

Richard donna son approbation à ce qui avait été fait et céda au nouveau roi toutes les villes chrétiennes qu'il avait conquises. Henri, qu'il appela auprès de lui, ne tarda pas à se mettre en marche avec ses chevaliers, et se rendit d'abord à Ptolémaïs, accompagné du

<sup>1</sup> Joinville, *Vie de saint Louis*.



duc de Bourgogne et de sa nouvelle épouse. Plus de soixante mille hommes, couverts de leurs armes, allèrent au-devant du nouveau roi de Jérusalem ; les rues étaient tapissées d'étoffes de soie, l'encens brûlait sur les places publiques, les femmes et les enfants dansaient en chœur. Le clergé conduisit à l'église le successeur de David et de Godefroi, et célébra son avènement par des cantiques et des actions de grâces.

Cependant Richard flottait dans l'incertitude ; tantôt il voulait s'embarquer pour l'Angleterre, qui réclamait sa présence ; tantôt il voulait rester en Palestine, où sa présence ne paraissait pas moins nécessaire. Une fois il conduisit l'armée vers Jérusalem, où Saladin lui-même s'était enfermé ; un jour même, en poursuivant les musulmans, Richard arriva jusque sur les hauteurs d'Emmaüs, d'où il aperçut les murailles et les tours de Jérusalem. A cette vue il se mit à fondre en larmes, et, se couvrant le visage de son bouclier, il s'avoua indigne de contempler cette ville sainte que ses armes n'avaient pu délivrer. L'armée revint sur ses pas.

Au milieu de toutes ces incertitudes, qui excitèrent bien des plaintes et des murmures, Richard ne passait pas un jour qu'il ne se signalât par quelques exploits contre les musulmans. « Il ne revenait jamais au camp, dit un témoin oculaire, l'historien Vinisauf, sans être suivi d'un grand nombre de prisonniers, et sans apporter avec lui dix, vingt ou trente têtes de musulmans tombés sous ses coups. » Jamais un seul homme ne détruisit autant de musulmans dans les croisades ; en lisant la relation de ses travaux on croit lire les pages dans lesquelles l'épopée antique raconte les exploits des héros et des demi-dieux. En voici un exemple.

Un jour Saladin, ayant reçu des renforts considérables, sortit de Jérusalem pour aller surprendre Joppé. Après plusieurs assauts la ville est prise ; les musulmans égorgent tous ceux qu'ils rencontrent et commettent d'horribles cruautés sur les malades. Déjà la citadelle, où s'était réfugiée la garnison, proposait de capituler lorsque Richard, venant par mer de Ptolémaïs, parut tout à coup dans le port avec plusieurs navires montés par des

guerriers chrétiens. Aussitôt il fait tourner ses barques vers la ville, et, se jetant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il atteint le premier le rivage défendu par une multitude de musulmans. Les plus braves suivent Richard, à qui rien ne résiste ; cette généreuse troupe pénètre dans la place, en chasse les Turcs, les poursuit jusque dans la plaine, et va dresser ses tentes au lieu même où Saladin avait eu les siennes quelques heures auparavant.

Gautier Vinisauf nous dit que les annales des temps anciens n'offrent pas un tel prodige, et l'auteur arabe Boha-Eddin ne peut s'empêcher de rendre hommage à cet exploit presque fabuleux du roi d'Angleterre.

Mais, quoiqu'il eût mis en fuite ses ennemis, Richard était loin encore d'avoir triomphé de tous les périls. Après avoir réuni à ses guerriers la garnison de la citadelle il comptait à peine deux mille combattants.

Le troisième jour après la délivrance de Joppé les Turcs résolurent de le surprendre dans son camp. Un Génois, qui était sorti à l'aube, aperçut dans la plaine des bataillons musulmans et revint en criant : « Aux armes ! aux armes ! » Richard s'éveille en sursaut, endosse sa cuirasse. Déjà les musulmans accouraient en foule. Le roi et la plupart des siens marchèrent au combat les jambes nues, quelques-uns en chemise. On ne trouva dans l'armée chrétienne que dix chevaux ; l'un d'eux fut donné à Richard. Les musulmans sont forcés à la retraite. Le roi d'Angleterre profite de ce premier avantage pour ranger ses soldats en bataille dans la plaine et pour les exhorter à de nouveaux combats. Bientôt les Turcs, revenant à la charge au nombre de sept mille cavaliers, se précipitent sur les chrétiens. Ceux-ci, prenant leurs rangs et présentant la pointe de leurs lances, résistent à l'impétuosité de l'ennemi, semblables à une muraille de fer ou d'airain. Les cavaliers musulmans reculent d'abord, reviennent ensuite en poussant des cris affreux, et s'éloignent encore sans oser combattre ; enfin Richard s'ébranle avec les siens et fond sur les Turcs étonnés de son audace.

Alors on vient lui annoncer que l'ennemi est rentré dans la ville de Joppé et que le glaive musulman moissonne ceux des chré-

tiens qui étaient restés à la garde des portes. Richard vole à leur secours. Les mameluks se dispersent à son approche ; il tue tout ce qui résiste : il n'avait cependant avec lui que deux cavaliers et quelques balistaires. Quand la ville est délivrée de la présence des ennemis il revient dans la plaine, où sa troupe était aux prises avec la cavalerie musulmane.

C'est ici que son historien ne sait quelles expressions employer pour rendre la surprise que leur cause un spectacle si nouveau. Au seul aspect de Richard les plus braves des musulmans frémissaient, et leurs cheveux se hérissaient sur leurs fronts. Un émir qui se distinguait par sa taille et l'éclat de ses armes ose le défier au combat ; d'un seul coup Richard lui abat la tête, l'épaule droite et le bras droit. Au fort de la mêlée l'intrépide comte de Leicester et plusieurs de ses valeureux compagnons allaient succomber, accablés sous le nombre ; mais Richard, toujours invincible, toujours invulnérable, les sauve du péril en renversant autour d'eux la foule des musulmans ; enfin il se précipite avec tant d'ardeur dans les rangs ennemis que personne ne peut le suivre et qu'il disparaît aux yeux de tous ses guerriers. Lorsqu'il revint au milieu des croisés, qui le croyaient mort, son cheval était couvert de sang et de poussière, et lui-même, tout hérissé de flèches, paraissait semblable à une pelote couverte d'aiguilles. C'est la comparaison de Vinisauf, témoin oculaire.

Quelques historiens rapportent que Malek-Adhel, plein d'admiration pour la bravoure de Richard, lui envoya deux chevaux arabes sur le champ de bataille. Lorsque, après le combat, Saladin reprochait à ses émirs d'avoir fui devant un seul homme : « Personne, répondit un d'entre eux, ne peut supporter les coups qu'il porte ; son impétuosité est terrible, sa rencontre est mortelle, et ses actions sont au-dessus de la nature humaine. » Les chrétiens eux-mêmes ne pouvaient s'expliquer cette victoire extraordinaire qu'en l'attribuant à la puissance divine <sup>1</sup>.

Tant de prodiges de valeur déterminèrent

Saladin à conclure les négociations pour la paix qui se continuaient au milieu des combats. On adopta une trêve de trois ans et huit mois ; on convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime depuis Joppé jusqu'à Tyr. Les Turcs et les croisés avaient des prétentions sur Ascalon, qu'on regardait comme la clef de l'Égypte ; pour terminer les débats on arrêta que cette ville serait de nouveau démolie. Les principaux chefs des deux armées jurèrent, les uns sur l'Alcoran, les autres sur l'Évangile, d'observer les conditions du traité. Richard se contenta de donner sa parole et de toucher la main des ambassadeurs.

Quand la paix eut été proclamée les pèlerins, avant de retourner en Europe, voulurent visiter le tombeau de Jésus-Christ et voir cette Jérusalem qu'ils n'avaient pu délivrer. La plupart des croisés de l'armée de Richard se partagèrent en plusieurs caravanes et se mirent en route pour la ville sainte. Quoiqu'ils fussent sans armes leur présence réveilla parmi les musulmans les sentiments qu'avait nourris la guerre ; Saladin fut obligé d'employer son pouvoir pour faire respecter les droits de l'hospitalité. L'évêque de Salisbury, dont le sultan avait éprouvé la bravoure et qui faisait le pèlerinage au nom de Richard, fut accueilli avec distinction. Saladin lui montra le bois de la vraie croix et s'entretint longtemps avec lui sur la guerre sainte.

Pendant que le roi d'Angleterre était devant Ptolémaïs, Richard Camville, l'un des deux seigneurs auxquels il avait confié la garde de l'île de Chypre, vint à mourir. Les Grecs se révoltèrent et se donnèrent pour roi un moine, parent d'Isaac Comnène. Robert de Turnham, le second des deux seigneurs, marcha contre eux, les défit dans un combat, prit le moine et le fit pendre. Le roi Richard avait besoin de ses troupes et manquait d'argent ; il engagea l'île aux chevaliers du Temple pour la somme de vingt-cinq mille marcs. Ils furent bientôt avertis que les Grecs, qui haïssaient les Latins plus encore qu'ils n'avaient haï leur tyran, avaient formé dans toute l'étendue de l'île une conjuration

<sup>1</sup> Gautier Vinisauf.



pour les massacrer; sur cet avis les Templiers, seulement au nombre de cent, s'enfermèrent dans le château de Nicosie, capitale de l'île. Les Grecs vinrent en grand nombre les y assiéger; ces braves guerriers, voyant qu'ils ne pouvaient tenir longtemps sans mourir, résolurent de périr en hommes de cœur. Le jour de Pâques 1191, après avoir participé aux saints mystères, ils font une sortie et tombent l'épée à la main sur les assiégeants; ils ne cherchaient qu'une mort honorable, ils trouvèrent la victoire, qu'ils n'attendaient pas. Cette multitude prit aussitôt la fuite. Ils en firent un carnage qui dura tout le jour et ne laissèrent dans Nicosie ni homme ni femme; tout fut passé au fil de l'épée. Leurs confrères, qui étaient devant Ptolémaïs, instruits de cette révolution, déclarèrent au roi d'Angleterre qu'ils ne voulaient pas être les gardiens de cette île, habitée par un peuple aussi perfide que lâche. Richard en donna le domaine à Gui de Lusignan, ex-roi de Jérusalem, à condition qu'il rembourserait aux Templiers le prêt qu'ils lui avaient fait. Gui, la trouvant presque déserte, la repeupla de colons qu'il fit venir d'Arménie et du pays d'Antioche; il ouvrit asile à tous les malheureux habitants de la Palestine dépouillés de leurs biens par l'épée des musulmans et leur distribua des habitations. Tel fut le commencement du royaume de Chypre, qui subsista trois cents ans sous dix-sept rois, jusqu'à ce qu'il passa par donation entre les mains de la république de Venise<sup>1</sup>. La postérité de Gui de Lusignan donnera même des rois à l'Arménie.

Après la trêve conclue avec Richard Saladin s'était retiré à Damas; il s'y occupait de nouvelles conquêtes; il portait ses regards sur l'Asie Mineure, sur l'empire grec, et, par suite, sur l'Occident, dont il avait plusieurs fois vaincu les armées en Syrie. Mais, au milieu de ces projets, il tomba malade et mourut dans l'année. Avant d'expirer il ordonna à un de ses émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, en répétant à haute voix : « Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes ! »

Saladin était un vaste incendie qui menaçait de réduire en cendres toute la chrétienté; la troisième croisade arrêta cet incendie sur place et le força de se consumer en lui-même.

Le héros de cette croisade, Richard Cœur-de-Lion, après avoir échappé à bien des périls parmi les musulmans, devait en rencontrer d'autres à son retour parmi les chrétiens. Comme il avait offensé tous les princes, il ne voyait point de terre amie où il pût aborder. Sur les côtes de France il avait à craindre le ressentiment de Philippe-Auguste; sur les côtes d'Italie il avait à craindre la puissante maison de Montferrat, qui le soupçonnait d'avoir procuré le meurtre du marquis de Tyr; en traversant l'Allemagne il avait surtout à craindre le duc Léopold d'Autriche, qu'il avait traité outrageusement à Ptolémaïs. Embarqué au mois d'octobre 1192, son navire fut ballotté pendant six semaines par des tempêtes et finit par faire naufrage sur les côtes de Dalmatie. Déjà l'ordre avait été donné de l'arrêter. Il échappa jusqu'à Vienne, où il fut reconnu et fait prisonnier par le duc Léopold d'Autriche. Se souvenant de l'injure qu'il en avait reçue, Léopold se vengea non point en prince, mais en spéculateur juif; car il le vendit à un autre spéculateur de même espèce, l'empereur d'Allemagne Henri VI.

Celui-ci assembla même les seigneurs et les prélats allemands pour le juger, en vertu de cette prétention germanique que l'empereur teuton était le seul maître du monde, mais en réalité pour trouver moyen de le revendre plus cher. Il fut revendu à ses sujets au prix de cent cinquante mille marcs d'argent, dont cent mille payables avant sa délivrance. Sur ce marché le duc Léopold reçut vingt mille marcs ou même cinquante mille, d'autres princes et évêques d'Allemagne une part moins considérable.

A la nouvelle de ce marché royal le roi de France et Jean, frère de Richard, offrirent au spéculateur impérial Henri VI un bénéfice plus fort s'il voulait leur vendre à eux-mêmes le roi d'Angleterre. On croirait assister à une scène de famille parmi les nègres d'Afrique, qui se vendent les uns les autres aux marchands d'esclaves. Un seul homme sut

<sup>1</sup> *Hist. du Bas-Empire*, I. 92.

venger sur les princes mêmes les droits de la justice et de l'humanité: cet homme fut le Pontife romain, le chef de l'humanité chrétienne.

Le Pape Célestin III excommunia, dès l'an 1193, le duc d'Autriche pour avoir pris le roi Richard, qui, comme croisé, était sous la protection du Saint-Siège, et pour en avoir exigé une grosse rançon, avec des otages. Le duc témoigna vouloir donner satisfaction au Pape, qui écrivit ainsi, le 6 juin 1194, à l'évêque de Vérone, son légat: « Nous voulons que vous preniez serment du duc d'Autriche qu'il obéira en tout à nos ordres; puis vous lui commanderez de délivrer tous les otages du roi d'Angleterre, de le décharger des conditions qu'il a exigées de lui, de restituer tout ce qu'il a reçu de sa rançon, de satisfaire entièrement pour l'injure et le dommage qu'il lui a causés. Alors vous lui donnerez l'absolution; à lui et aux siens, et lèverez l'interdit sur ses terres. Vous leur ordonnerez de plus d'aller au plus tôt à la Terre-Sainte et d'y faire le service de Jésus-Christ autant de temps que le roi aura été en prison, faute de quoi vous les remettrez dans l'excommunication <sup>1</sup>. »

Le duc d'Autriche, aveuglé par l'avarice, aima mieux être excommunié que de rendre l'argent qu'il avait tiré de la vente du roi d'Angleterre; mais la Providence appuya par des effets sensibles l'excommunication et l'interdit du Pontife romain. La même année toutes les villes du duché d'Autriche furent brûlées sans que l'on en sût la cause; le Danube en inonda une partie, où plus de dix mille personnes furent noyées; il y eut pendant l'été une sécheresse extraordinaire et des vers consumèrent les herbages; les plus nobles du pays moururent de maladie. Tous ces fléaux ne touchèrent point Léopold, et il jura qu'il ferait mourir les otages si Richard n'accomplissait tout ce qu'il lui avait promis; mais la même année 1194, le lendemain de Noël, jour de Saint-Étienne, le duc d'Autriche étant sorti, son cheval tomba sur lui et lui rompit le pied, en sorte qu'il fallut le lui couper, et, comme personne n'osait faire

cette opération, il la fit lui-même, aidé de son valet de chambre, mais si mal qu'on désespéra de sa vie. Alors il fit appeler les évêques et les seigneurs qui étaient venus célébrer avec lui la fête et demanda aux premiers l'absolution des censures portées contre lui par le Pape. Tout le clergé lui répondit qu'il ne serait point absous s'il ne promettait par serment de se soumettre au jugement de l'Église pour les faits dont il s'agissait, et si les grands de son duché ne faisaient avec lui le même serment et ne promettaient de l'accomplir si la mort le prévenait.

Voilà comment le Pape et le clergé catholique maintenaient les droits de la justice et de l'humanité entre les princes et les rois, contre les princes et les rois eux-mêmes.

Le duc d'Autriche, ayant reçu l'absolution à ces conditions, commanda de délivrer les otages du roi d'Angleterre et lui fit remise de l'argent qu'il devait encore. Il mourut ainsi; mais le duc, son successeur, s'opposa, avec quelques seigneurs, à l'exécution de ces ordres. En conséquence le clergé ne permit point que son corps fût enterré, et il demeura huit jours sans sépulture, jusqu'à ce qu'on eût délivré tous les otages. On leur offrit même quatre mille marcs d'argent à reporter en Angleterre, de ce qui avait été payé de la rançon; mais ils n'osèrent s'en charger à cause des périls du voyage <sup>1</sup>.

Nous verrons le Pape Célestin user de la même sévérité contre l'empereur même, et cela pour faire droit aux plaintes juridiques du peuple et de la reine d'Angleterre. Dès que la nouvelle de la captivité du roi Richard fut parvenue en Normandie l'archevêque de Rouen et les évêques de sa province en écrivirent au souverain Pontife, se plaignant que ce prince eût été pris en revenant du pèlerinage de Jérusalem, contre le privilège de la croisade, qui mettait les croisés sous la protection spéciale du Saint-Siège, et exhortant le Pape à employer en cette occasion le glaive de Saint-Pierre <sup>2</sup>.

La reine Éléonore, mère de Richard, écrivit jusqu'à trois lettres au Pape sur le même sujet; elle le pria d'avance d'excuser sur sa douleur

<sup>1</sup> Radulph. Dicet., p. 675.

<sup>1</sup> Roger Hoveden, p. 748 et 749. — <sup>2</sup> Petr. Bles., *epist.* 143.



maternelle la vivacité des plaintes et même de certains reproches qu'elle lui adresse. « Vous ne pouvez dissimuler sans crime et infamie, étant le vicaire du Crucifié, le successeur de Pierre, le pontife du Christ, le christ du Seigneur, et même le dieu de Pharaon. Que le jugement procède de votre face, ô Père, et que vos yeux envisagent l'équité ! C'est de votre volonté et de la clémence de votre Siège que dépendent les vœux du peuple, et, si votre main ne saisit bientôt le jugement, toute la tragédie de ce malheur retombera sur vous ; car vous êtes le père des orphelins, le juge des veuves, le consolateur des affligés, et à tous une cité de refuge. Au milieu de tant de calamités l'unique et commun secours qu'on attend, c'est l'autorité de votre puissance. Où est donc le zèle d'Élie contre Achab, le zèle de Jean contre Hérode, le zèle d'Ambroise contre Valens, le zèle d'Alexandre III, qui a retranché le père de ce prince de la communion des fidèles ? Ce qui contriste l'Église et ne nuit pas peu à votre réputation, c'est qu'en une occasion aussi pressante vous n'avez pas même envoyé un nonce à ces princes. Souvent, pour des affaires médiocres, vos cardinaux vont en légation, même chez des nations barbares, et pour celle-ci vous n'avez pas envoyé un sous-diacre ou un acolyte ! C'est qu'aujourd'hui l'intérêt fait les légats, non l'honneur de l'Église, la paix des royaumes ou le salut du peuple. Et toutefois, quel intérêt plus puissant, quel profit plus glorieux que de déployer l'autorité, de rehausser la dignité de souverain Pontife, le sacerdoce d'Araon et de Phinées, par la délivrance d'un roi<sup>1</sup> ?

« Comme l'innocence de mon fils est attestée par tout le monde, vous n'avez plus d'excuse ; car quelle excuse peut pallier votre négligence, puisqu'il est manifeste à tout le monde que vous avez le pouvoir de délivrer mon fils si vous en aviez la volonté ? N'est-ce point l'apôtre Pierre, et vous dans sa personne, que Dieu a chargé de régir tout royaume et toute puissance ? Béni soit le Seigneur qui a donné un pouvoir pareil aux hommes<sup>2</sup> ! Il n'y a ni duc, ni roi, ni empe-

reur qui soit exempt de votre juridiction. Où est donc le zèle de Phinées, où est l'autorité de Pierre ? Où est celui qui dit : Le zèle de votre maison me dévore ? Faites voir que ce n'est pas en vain qu'on vous a donné, à vous et à vos coévêques, des glaives à deux tranchants. »

Enfin, renouvelant ses plaintes plus vives encore dans sa troisième lettre, la reine Éléonore s'écrie : « Mais le prince des apôtres règne et commande encore dans le Siège apostolique, et il est établi au milieu des nations comme un juge sévère. Il reste donc que vous, ô Père, vous tiriez contre les méchants le glaive de Pierre, qui a été établi pour cela sur les nations et les royaumes<sup>1</sup>. La croix du Christ l'emporte sur les aigles de César, le glaive de Pierre sur le glaive de Constantin, et la Chaire apostolique sur le trône impérial. Votre puissance est-elle de Dieu ou des hommes ? Le Dieu des dieux ne vous a-t-il pas dit dans l'apôtre Pierre : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux ? » Pourquoi donc différez-vous depuis si longtemps avec tant de négligence, ou plutôt avec tant de cruauté, de délier mon fils ? ou plutôt pourquoi n'osez-vous pas ? Vous direz que cette puissance vous est donnée sur les âmes et non sur les corps. Soit ; il nous suffit que vous liez les âmes de ceux qui tiennent mon fils en prison. Il vous est facile de le délivrer pourvu que la crainte de Dieu chasse la crainte des hommes. »

Dans le même temps une autre reine invoquait plus humblement, mais avec non moins de succès, la protection du Siège apostolique contre un roi, son époux.

Le roi de France, Philippe-Auguste, avait perdu sa première femme, Isabelle de Hainaut, dont il avait un fils, qui fut Louis VIII. Voulant se remarier il envoya Étienne, évêque de Noyon, à Canut III, roi de Danemark, lui demander sa sœur Ingeburge, que ce

gnum et omnis potestas regenda committitur ? Benedictus Deus, qui dedit talem potestatem hominibus ! »

<sup>1</sup> Apud Petr. Bles., *epist.* 146 : « Porro princeps apostolorum adhuc in apostolica sede regnat et imperat... Illudque restat ut exseras in maleficos, Pater, gladium Petri, quem ad hoc constituit super gentes et regna. »

<sup>1</sup> Apud Petr. Bles., *epist.* 144. — <sup>2</sup> Id., *epist.* 145 : « Nunc Petro apostolo et in eo vobis a Deo omne re-

prince lui accorda volontiers, et il la fit conduire en France par Pierre, évêque de Rotschild, avec une suite convenable. Le roi Philippe la reçut à Amiens, où il l'attendait ; il en fut si content qu'il l'épousa le jour même, qui était le 14 août 1193, et le lendemain, fête de l'Assomption, il la fit couronner reine par son oncle Guillaume, archevêque de Reims, et ses suffragants, avec quantité de seigneurs de France. Mais, pendant le couronnement, le roi, regardant la princesse, commença d'en avoir horreur ; il trembla, il pâlit et fut si troublé qu'à peine put-il attendre la fin de la cérémonie. On parla dès lors de les séparer, sous prétexte de parenté ; mais d'autres conseillèrent au roi d'essayer de vaincre son aversion. Il fit amener la reine à Saint-Maur, près de Paris, où elle assura qu'ils avaient consommé leur mariage ; mais le roi n'en convenait pas, et avait un tel éloignement pour elle qu'à peine pouvait-il souffrir qu'on en parlât en sa présence ; ce que l'on attribuait à quelque maléfice, car la princesse était belle et vertueuse, et le roi l'avait longtemps désirée. Deux ou trois semaines après ce mariage il tint à Compiègne, avec les évêques et les seigneurs de son royaume, un parlement auquel présidait son oncle, l'archevêque de Reims, légat du Saint-Siège. Là se trouvèrent des témoins qui assurèrent par serment qu'il y avait parenté entre la défunte reine Isabelle et Ingeburge, et cette parenté se prenait du chef de Charles le Bon, comte de Flandre, fils de saint Canut, roi de Danemark. Les prélats jugèrent cette parenté suffisante pour empêcher le mariage, et l'archevêque de Reims, oncle du roi, prononça la sentence par laquelle il fut déclaré nul.

Dans cette circonstance les Français oublièrent surtout d'être Français, c'est-à-dire polis envers une femme ; car ils la jugèrent et la condamnèrent présente, sans lui parler et sans l'entendre. En effet la pauvre reine ne savait ce qui se passait, parce qu'elle n'entendait pas le français, et qu'ayant renvoyé les Danois qui l'avaient accompagnée elle était demeurée presque seule. Un interprète lui ayant donc fait entendre ce que l'on venait de faire, elle fut extraordinairement

surprise, et tout en pleurs s'écria comme elle put en français : « Male France ! male France ! » et elle ajouta « Rome ! Rome ! » cri sublime de l'innocence opprimée.

Le roi Philippe-Auguste, se conduisant d'une manière peu royale et peu française, la quitta aussitôt et voulut même la renvoyer en Danemark ; mais elle, plus généreuse que le roi, ne voulut pas y retourner et demanda à s'enfermer dans un monastère, aimant mieux passer le reste de sa vie dans la continence que de contracter un autre mariage. Le roi l'envoya dans une communauté de religieuses hors de son royaume.

Elle fut gardée quelque temps à l'abbaye de Cysoing, au diocèse de Tournay. L'évêque de cette ville était Étienne, auparavant abbé de Sainte-Geneviève de Paris, homme savant et vertueux, en qui le roi Philippe-Auguste avait beaucoup de confiance. Cet évêque ayant été voir la princesse écrivit à Guillaume, archevêque de Reims, oncle du roi : « Je plains le sort de cette princesse et je laisse à Dieu l'événement de sa cause ; car quel serait le cœur si dur qui ne fût touché de l'adversité d'une jeune personne de sang royal, plus recommandable par sa vertu que par sa naissance ? Elle passe les jours à prier, à lire ou à travailler de ses mains, et ne connaît point le jeu. Elle prie avec larmes depuis le matin jusqu'à midi, moins pour elle que pour le roi. Jamais elle n'est assise dans son oratoire, mais toujours debout ou à genoux. La pauvreté l'oblige à vendre, pour subsister, le peu qu'elle a d'habits et de vaisselle. Elle demande des aliments et dit que vous êtes son unique refuge, et que, depuis le commencement de sa disgrâce, vous l'avez nourrie et secourue libéralement. Soyez touché de ses larmes, vous qui donnez si abondamment à tant de pauvres <sup>1</sup>. »

Cependant le Pape Célestin, ayant appris comment le mariage du roi Philippe avec Ingeburge avait été déclaré nul, et touché des plaintes du roi de Danemark, frère de cette princesse, envoya en France deux légats. Arrivés à Paris ils y assemblèrent un concile de tous les évêques et les abbés du royaume,

<sup>1</sup> *Scriptores rerum Franc.*, t. 19.



pour examiner la validité de ce mariage ; mais la crainte les empêcha d'agir et leur légation fut sans effet. Après leur retour le Pape écrivit à Michel, archevêque de Sens, se plaignant que, avant de décider une affaire de cette importance, on n'eût pas consulté le Saint-Siège, quoiqu'on doive lui rapporter toutes les causes majeures, suivant la maxime établie par les canons et toujours observée par l'Église gallicane. Il cite l'exemple du mariage de Lothaire et de Thietberge, et continue ainsi : « Nous avons exhorté le roi Philippe, par un envoyé exprès et par nos lettres, à traiter maritalement son épouse, sans écouter les mauvais conseils ; mais il n'a pas reçu ce légat avec la dévotion convenable. C'est pourquoi, ayant égard à l'acte public qui nous a été envoyé par l'archevêque de Lunden et ses suffragants, touchant la généalogie de la princesse et la commune renommée, nous cassons et annulons, de l'avis de nos frères, cette sentence de divorce rendue contre la forme de droit, vous mandant et vous ordonnant que, si le roi, du vivant de cette princesse, en voulait épouser une autre, vous le lui défendiez expressément de notre part. » La date est du 13 mars 1196.

Le roi Philippe ne laissa pas d'épouser, la même année, Marie, fille du duc de Bohême et de Méranie, autrement le Tyrol. La reine Ingeburge s'en plaignit de la manière suivante au Pape Célestin : « L'angoisse d'une douleur inopinée me force de commencer par un exorde douloureux et de raconter tristement mes griefs à votre apostolat dans le gémissement de mon cœur. Il y a déjà passé trois ans que le roi de France m'a épousée en âge nubile et m'a rendu le devoir marital comme l'ordre naturel le demande. Depuis, à l'instigation du diable et à la persuasion de quelques princes malveillants, il a pris en outre la fille du duc S... et la tient pour femme ; mais pour moi il m'a fait emprisonner dans un château, où je vis tellement proscrire que je n'ose ni ne puis élever mes yeux vers le Ciel. Il n'allègue aucune parenté ni au une cause pour laquelle je doive être séparée de lui ; mais il fait de sa volonté une ordonnance, de l'opiniâtreté une loi et de la volupté une fureur. Je m'en afflige et ne

puis ne pas m'en attrister, mangeant mon pain avec douleur et mêlant mes larmes à ma boisson, et cela non pour moi seulement, mais pour le roi, qui donne à tous les chrétiens, particulièrement à ceux de son royaume, l'exemple de mal faire. Hélas ! il ne craint pas de mépriser les lettres de Votre Sainteté, il refuse d'écouter les ordres des cardinaux, il dédaigne les paroles des archevêques et des prélats, il se moque des avertissements des personnes pieuses. Ce que je dois dire et ce que je dois faire, je l'ignore absolument, parce que je suis circonvenue d'angoisses innombrables. C'est pourquoi, si votre miséricorde ne daigne avoir pitié de moi, je succomberai dans peu à la mort temporelle <sup>1</sup>. »

Célestin III, prévenu par la mort, n'eut pas le temps de faire droit à cette lettre si touchante ; mais nous verrons son successeur, Innocent III, mener à bonne fin et cette affaire et beaucoup d'autres.

Cependant le roi Richard, ayant recouvré sa liberté, arriva en Angleterre le 12 mars 1194. Hubert, archevêque de Cantorbéry, vint à sa rencontre près de cette ville. Le roi descendit de cheval et se mit à genoux devant le prélat, qui en fit autant de son côté, et ils s'embrassèrent tendrement. Par le conseil des évêques le roi Richard résolut de se faire couronner solennellement, comme à un renouvellement de son règne ; ce qui fut exécuté à Winchester le 17 avril. Depuis ce temps l'archevêque Hubert eut en Angleterre la principale autorité après le roi, qui le fit son chancelier, son grand-justicier, régent du royaume en son absence, et obtint pour lui du Pape Célestin la légation d'Angleterre.

Le roi Richard passa en Normandie et fit la guerre au roi Philippe, qui était entré sur ses terres. Ayant besoin d'argent pour soutenir cette guerre, il envoya en Angleterre l'archevêque, avec ordre d'assembler les évêques et les prélats et de leur demander un subside. Saint Hugues, évêque de Lincoln, ayant examiné l'affaire attentivement, et trouvant qu'elle tournerait à la charge du pauvre peuple, répondit qu'il ne consentirait

<sup>1</sup> Baluze, *Miscell.*, t. 3, p. 21, édit. Mansi.

point à l'exécution de cet ordre, et il se trouva un autre évêque qui, ayant ouï les raisons qu'il déduisait amplement, se rangea de son avis. L'archevêque le trouva fort mauvais et retourna promptement porter ses plaintes au roi. Le prince, outré de colère, dit à un de ses courtisans : « Autant que tu aimes ma vie, je te commande de ruiner entièrement Hugues et l'évêque qui s'est attaché à lui. » Ce dernier évêque fut donc classé de son siège, tous ses biens confisqués, et il demeura quelque temps banni du royaume. Enfin, par le secours de ses amis, il fut reçu à se jeter aux pieds du roi, implorant sa clémence et promettant de ne jamais s'opposer à ses volontés.

Mais, quand il vint des gens armés pour traiter de même l'évêque de Lincoln, avant qu'ils eussent touché à rien, il les fit tous dénoncer excommuniés, au son des cloches, dans les paroisses voisines. Sa magnanimité les étonna, et ils se retirèrent sans rien faire ; car on craignait terriblement les censures du prélat, qui souvent étaient suivies de morts subites et affreuses, de possessions du démon ou d'autres marques sensibles de la vengeance divine. Toutefois, craignant en cette occasion d'attirer sur son troupeau les effets de l'indignation du roi, il alla le trouver, quoique éloigné, prenant le péril sur lui. Comme il approchait de la cour quelques gens de bien vinrent au-devant, le priant de se retirer et de ne pas se présenter au roi, de peur que sa mort n'attirât la colère de Dieu sur le royaume, comme la mort de saint Thomas ; mais il n'acquiesça point à cette proposition, et comme un de ceux qui la faisaient s'offrait pour médiateur, il lui répondit : « Quoi ! vous voulez que je m'épargne pour vous mettre en danger, vous et vos enfants ? » Aussitôt il entra chez le roi, et, sachant qu'il entendait la messe à la chapelle, il y alla, et, s'approchant du roi, il lui dit avec une sainte confiance : « Donnez-moi le baiser. — Vous ne l'avez pas mérité, dit le roi. — Si fait, je le mérite, reprit l'évêque, parce que je suis venu de loin vous trouver ; vous me devez un baiser ; » et il le tirait avec force par son manteau. Le roi s'inclina en souriant et lui donna le baiser.

Les évêques et les assistants, voyant Hugues triompher ainsi du roi, étaient hors d'eux-mêmes d'étonnement. Le roi, de son côté, voyant combien il était ferme, et que, laissant la place des évêques, il s'était mis humblement près de l'autel pour prier avec plus de liberté, commença à le respecter du fond du cœur, et, quand on lui présenta l'instrument de la paix, il le fit premièrement porter à l'évêque de Lincoln. On attribua à cet honneur qu'il avait rendu au saint prélat une insigne victoire qu'il remporta peu de temps après.

La messe étant finie, saint Hugues mena le roi derrière l'autel pour lui parler avec plus de liberté, et s'étant assis auprès de lui, il lui dit : « Or sus, dites-moi comment va votre conscience ; car vous êtes de mon diocèse, et je rendrai compte de vous au jugement de Dieu. » Le roi répondit : « Ma conscience est en assez bon état, si ce n'est la jalousie qui me tourmente contre les ennemis de mon royaume. — Que dites-vous là ? reprit saint Hugues d'un ton de reproche. N'opprimez-vous pas chaque jour les pauvres ? n'affligez-vous pas les innocents ? ne chargez-vous pas votre peuple d'exactions ? De plus le bruit court que vous avez violé la foi conjugale. Ces péchés vous paraissent-ils légers ? » A ces paroles du saint évêque le roi fut tellement épouvanté qu'il n'osa ouvrir la bouche, et, le prélat ayant continué de lui faire une forte réprimande, il s'excusa humblement sur quelques articles, demanda pardon des autres et promit de s'en corriger. Ensuite l'homme de Dieu représenta au roi, devant toute l'assemblée, que, pasteur comme il était, il n'avait pu consentir à la vexation de ses ouailles. Le roi reçut sa justification, se tenant encore bien heureux que le saint ne poussât pas plus loin la correction. Quand il fut parti le roi, se tournant vers les siens, dit : « Si tous les évêques étaient tels, ni les rois ni les seigneurs n'auraient aucun pouvoir contre eux. »

Saint Hugues, évêque de Lincoln, était né en Bourgogne d'une famille noble ; son père, brave et vertueux chevalier, ayant perdu sa femme, l'offrit à Dieu dès l'âge de huit ans et le mit dans un monastère de chanoines ré-



guliers, qui était dans le voisinage de son château ; ils'y retira plus tard lui-même et y servit Dieu le reste de ses jours. On mit d'abord le jeune Hugues sous la conduite d'un sage vieillard, qui, l'instruisant des bonnes lettres, formait aussi ses mœurs, l'accoutumant dès lors à une vie sérieuse. Il fut ordonné diacre à l'âge de dix-neuf ans, et, quelque temps après, on lui donna le gouvernement d'une paroisse, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre. Son prieur, allant par dévotion à la grande chartreuse, le mena avec lui ; le jeune religieux fut tellement édifié de la vie de ces saints solitaires qu'il conçut un ardent désir d'être admis en leur compagnie et commença de les en solliciter secrètement. Il retourna toutefois avec son prieur, et les chanoines ses confrères, ayant appris son dessein, lui firent de si vives instances qu'il leur promit par serment de ne point les quitter ; mais il ne put résister à l'attrait d'une vie plus parfaite ; il s'enfuit secrètement et vint à la chartreuse, où il fut reçu, et ses scrupules s'apaisèrent. Cette sainte maison était alors gouvernée par Basile, son huitième prieur, successeur de saint Anthelme, mort évêque de Belley. Le temps étant venu d'ordonner Hugues prêtre, l'ancien qu'il servait lui demanda s'il le voulait ; Hugues répondit avec simplicité qu'il n'y avait rien en cette vie qu'il désirât davantage. « Et comment, dit le vieillard, osez-vous désirer ce que les plus parfaits mêmes ne reçoivent que lorsqu'ils y sont contraints ? » Hugues, épouvanté de ce reproche, se prosterna à terre, demandant pardon. Le vieillard lui dit : « Levez-vous, mon fils, ne vous troublez point ; je sais par quel esprit vous avez parlé. Vous allez être prêtre, et vous serez évêque quand le temps prescrit de Dieu sera venu. » Après qu'il eut passé dix ans dans sa cellule le prieur de la chartreuse lui donna la charge de procureur ; il s'en acquitta si dignement que sa réputation s'étendit même hors de la province.

Le roi d'Angleterre avait déjà fondé la chartreuse de Witham ; mais les deux prieurs qu'on y avait envoyés n'avaient pu faire aucun bien, à cause de l'insolence des gens du pays. Le roi, ayant ouï parler du mérite

de Hugues, envoya à la grande chartreuse le demander pour gouverner cette maison. Le prieur et les moines eurent grande peine à le donner, et lui encore plus à y consentir. « Car, leur disait-il, puisque depuis tant d'années je n'ai point profité de vos instructions et de vos exemples pour me conduire moi-même, comment pourrai-je gouverner une nouvelle communauté ? » Etant allé à Witham, il trouva les moines dans une grande pauvreté et les consola, les exhortant à la patience et à la douceur ; mais il ne laissa pas d'augmenter bientôt cette maison, tant en bâtiments qu'en meubles, ayant gagné l'affection du roi et du peuple, quoique cette nation n'aimât pas les étrangers. Plusieurs même, touchés du désir de servir Dieu dans leur solitude, renoncèrent au monde pour les imiter, en sorte que la communauté devint nombreuse et florissante en fort peu de temps.

Saint Hugues parlait au roi avec tant d'insinuation et de piété que ce prince, tout habile qu'il était, ne pouvait rien lui refuser et avouait qu'il avait trouvé son maître.

Les historiens rapportent que le roi, revenant avec son armée de Normandie en Angleterre, fut assailli d'une violente tempête. Le danger était si pressant qu'on n'attendait plus rien de l'art des pilotes. Tous s'étant adressés au Ciel, Henri fit cette prière : « Grand Dieu, que le prieur de Witham sert avec vérité, daignez, par les mérites et l'intercession de votre serviteur, jeter un regard de pitié sur notre triste situation. » Cette prière faite le calme succéda à l'orage et le trajet fut heureux. Cet événement augmenta de beaucoup la confiance que le roi et ses sujets avaient en la vertu du saint prieur de Witham.

L'année 1186 le roi Henri II, voulant pourvoir à l'Église de Lincoln, vacante depuis près de dix-huit ans, fit venir devant lui le doyen et la meilleure partie du chapitre de cette Église. Après avoir longtemps délibéré ils élurent pour leur évêque le prieur de Witham, saint Hugues. Le roi eut une grande joie de cette élection ; l'archevêque de Cantorbéry la confirma, et ils envoyèrent l'un et l'autre au prieur Hugues, l'exhortant à l'ac-

cepter. Hugues, qui connaissait les difficultés et les périls de l'épiscopat, s'excusa, disant que l'élection était nulle non-seulement à cause de l'indignité de sa personne, mais parce qu'elle avait été faite par l'autorité du roi et de l'archevêque, hors de l'Église vacante ; que, d'ailleurs, il ne pouvait y consentir sans la permission du prieur de la grande chartreuse, son supérieur. Il renvoya ainsi les députés, exhortant le chapitre à faire un meilleur choix et espérant les rebutter par ces difficultés ; mais les chanoines, pour ne lui laisser aucune excuse, s'assemblèrent de nouveau dans l'Église de Lincoln et l'élurent tout d'une voix ; puis ils envoyèrent à la grande chartreuse des députés notables, qui rapportèrent non-seulement la permission, mais le commandement d'accepter. Saint Hugues fut donc tiré de son monastère de Witham ; mais, en sortant, il portait lui-même sur son cheval ses peaux de mouton et ses habits monastiques, ne voulant rien relâcher de son observance avant d'être promu à l'épiscopat. Il fut ainsi amené à Londres et sacré à Westminster, dans la chapelle de Sainte-Catherine, le jour de Saint-Matthieu, 21 septembre 1186.

Le nouvel évêque commença l'exercice de son autorité par former un conseil où il fit entrer ce qu'il y avait dans son clergé de plus pieux et de plus éclairé. Il rétablit la discipline ecclésiastique et réforma les abus qui avaient pu se glisser parmi les clercs. Ses discours et ses exhortations ranimèrent partout l'esprit de foi. Il savait, dans les conversations ordinaires, profiter des circonstances pour porter les autres à la vertu. Il était gai et affable ; mais il conservait toujours un fond de gravité qui lui conciliait le respect. Lorsqu'il s'agissait de faire quelque fonction importante il s'y préparait par de longues prières et par un jeûne austère. Il faisait une exacte recherche des pauvres, afin de pouvoir les assister ; il les visitait fréquemment et les consolait avec bonté. Il affectionnait surtout les lépreux, et on le vit plus d'une fois baiser leurs ulcères. Quelqu'un lui ayant dit un jour en plaisantant qu'il ne guérissait pas la chair des lépreux qu'il baisait, il fit cette réponse : « Le baiser de saint Martin guérissait la chair

des lépreux, et moi je les baise pour guérir mon âme. »

Il avait aussi une dévotion particulière pour ensevelir les morts. Un jour qu'il devait dîner chez le roi il se fit attendre. Les officiers du prince vinrent le trouver qui ensevelissait un pauvre et lui dirent : « Voilà plus d'une heure que le roi vous attend à jeun ; pourquoi ne venez-vous pas ? » Le saint répondit : « Il vaut mieux que le roi de la terre dine sans moi que de négliger, moi, chétif serviteur, le commandement du Roi des cieux. » Lorsqu'il voyageait il était si recueilli qu'il ne jetait jamais les yeux sur ce qui se trouvait autour de lui. La ferveur avec laquelle il récitait les psaumes paraissait plus qu'humaine ; aussi les sentiments qu'il y puisait donnaient-ils sans cesse à son âme une nouvelle force et une nouvelle vigueur. Sa ponctualité à réciter l'office divin était extraordinaire. Tous les ans il faisait au moins une retraite dans la chartreuse de Witham ; il y suivait alors les observances de la règle et n'était distingué des autres religieux que par les marques de la dignité épiscopale. Dans cette solitude, comme dans une tour élevée, il considérait la vanité des choses humaines, la brièveté de la vie et les profondeurs de l'éternité. Tournant ensuite les yeux sur lui-même, il examinait avec impartialité toutes ses actions et tous les mouvements de son cœur. Il se pénétrait de toute l'étendue de ses obligations et prenait de sages mesures pour ne pas tomber dans le précipice sur le bord duquel il était obligé de marcher. Le goût qu'il se sentait pour la solitude lui faisait regretter sans cesse son premier état ; il tâcha même d'obtenir du Saint-Siège la permission de quitter le gouvernement de son diocèse, mais elle lui fut constamment refusée.

Le mépris qu'il avait pour les choses de la terre l'élevait au-dessus de toutes les considérations du respect humain ; il ne craignait point de donner des avis au roi, quoique celui-ci n'aimât point à être contredit. Henri les recevait avec une sorte de respect, et, s'il n'en profita pas toujours, ils le disposèrent du moins à faire un bon usage des afflictions que Dieu lui envoya depuis et à renoncer à ses passions sur la fin de sa vie.



Quelque grande que fût la douceur de l'évêque de Lincoln il savait être ferme dans l'occasion. Les forestiers ou officiers chargés de l'inspection des forêts du roi exerçaient une tyrannie barbare à la campagne; ils mutilaient et mettaient même à mort quiconque avait tué ou blessé une bête fauve. Les paysans avaient la douleur de voir périr leurs moissons sans pouvoir prendre des mesures pour les conserver. Sur le plus léger soupçon on leur faisait subir l'épreuve de l'eau, si fortement proscrite par l'Église, et malheur à tous ceux auxquels cette épreuve n'était point favorable. Les officiers du roi faisaient valoir des coutumes ou plutôt des abus qui se trouvaient fortifiés par des lois injustes et tyranniques; car c'est ainsi que les caractérise le pieux et savant Pierre de Blois, qui vécut quelque temps à la cour de Henri II. Quelques-uns de ces officiers se saisirent d'un clerc et le condamnèrent à une amende considérable. Saint Hugues s'en plaignit, et, après une triple citation, il excommunia le chef de ces officiers. Cette action déplut beaucoup au roi; il dissimula toutefois son ressentiment. Quelque temps après il demanda au saint évêque une prébende en faveur d'un de ses courtisans; Hugues répondit que ces places étaient pour les clercs, et non pour les courtisans, et que le roi ne manquait pas de moyens pour récompenser ceux qui étaient attachés à son service. Henri le pressa aussi de lever l'excommunication prononcée contre l'officier, mais il déclara qu'il ne réconcilierait le coupable que quand il reconnaîtrait sa faute et qu'il donnerait des marques d'un repentir sincère. Henri envoya chercher l'évêque pour se plaindre de son ingratitude et de la manière dont il en agissait à son égard; Hugues lui représenta avec douceur qu'il n'avait cherché dans toute cette affaire que la gloire de Dieu et le salut de Sa Majesté, et que le roi s'exposait à perdre son âme s'il protégeait les oppresseurs de l'Église ou s'il exigeait que les bénéfices fussent donnés à des personnes qui n'en étaient pas dignes. Henri, touché de ses représentations, parut satisfait. L'officier excommunié se montra pénitent et fut absous dans la forme usitée en pareil cas; il devint depuis fort zélé pour l'accomplisse-

ment des devoirs de la religion et l'un des plus fidèles amis du saint évêque de Lincoln.

Il était d'usage que le clergé fit présent au roi tous les ans d'un manteau précieux; on l'achetait avec les sommes qu'on levait sur le peuple, et les clercs partageaient entre eux l'argent qui restait. Hugues abolit cet usage, après avoir obtenu du roi qu'il renoncerait au présent. Il changea aussi les peines qu'infligeait sa cour ecclésiastique, et qui consistaient principalement en amendes pécuniaires; il en substitua d'autres qui devaient produire plus d'effet pour l'avantage de la religion. Il donnait également ses soins à la décence du culte extérieur; il acheva sa cathédrale.

Quant aux Papes sous lesquels il vécut, ils lui témoignèrent tous une grande estime et une grande confiance; tous ils lui délèguèrent les affaires les plus importantes de tout le pays. C'est que le saint prélat avait reçu de Dieu une telle grâce pour discerner le juste et l'injuste que les plus habiles jurisconsultes disaient n'avoir jamais vu son pareil pour la décision des causes les plus difficiles, quoiqu'il n'eût point étudié cette science. Ceux qui avaient de bonnes causes étaient ravis de l'avoir pour juge, ne craignant de sa part ni négligence, ni faiblesse pour se laisser ébranler aux menaces ou aux présents. Les coupables, au contraire, tremblaient; car ses excommunications étaient suivies d'effets terribles, et Dieu autorisait son serviteur par plusieurs miracles<sup>1</sup>.

La ville de Liège vit, vers le même temps, son saint évêque Albert de Lorraine terminer son trop court épiscopat par le martyre. Raoul, son prédécesseur, étant mort l'an 1191, en revenant de la croisade, il y eut partage pour l'élection du successeur. La plupart élurent Albert de Louvain, premier archidiacre de Liège, frère de Henri, duc de Lorraine et de Louvain: il était digne de l'épiscopat de toutes manières. Quelques-uns, quatre ou cinq contre quarante, sous l'influence de la faction de Baudouin, comte de Namur, élurent un autre Albert, frère du comte de Réthel, homme sans lettres et

<sup>1</sup> Surius et Godescard, 17 novembre.

sans esprit, qui n'avait d'autre mérite que sa naissance. Ils s'adressèrent l'un et l'autre à l'empereur Henri VI pour recevoir l'investiture; mais ce prince, qui haïssait depuis longtemps le duc de Lorraine, et qui avait choisi d'avance un autre sujet, prétendit que, quand il y avait partage, l'élection était caduque et lui appartenait à lui seul. Pour repousser cette prétention despotique et maintenir la liberté de leur Église tous les chanoines sans exception, y compris le second Albert, réunirent leurs voix sur Albert de Louvain. Malgré cette unanimité l'empereur donna l'investiture à Lothaire, prévôt de Bonn, homme riche et déjà pourvu de plusieurs dignités ecclésiastiques, frère du comte de Horstade, qui avait rendu de grands services à l'empereur en Italie. Les chanoines, pour défendre la liberté de l'Église contre l'usurpation impériale, appelèrent au Pape, soutenant que l'élection d'Albert de Louvain était canonique. En attendant Lothaire vint à Liège, et, par la force, se mit en possession de l'évêché et des forteresses qui en dépendaient.

Albert fit le voyage de Rome avec de grandes difficultés parce que l'empereur lui avait fermé tous les passages; il fut obligé de prendre des chemins détournés et de se déguiser en valet, et on le présenta en cet équipage au Pape Célestin III, qui en fut touché jusqu'aux larmes. Il l'embrassa et le consola, le connaissant déjà de réputation. Albert arriva à Rome aux fêtes de Pâques, qui, cette année (1192), fut le 5 avril, et y demeura jusqu'à l'octave de la Pentecôte. Il produisit les preuves de la régularité de son élection; mais quelques cardinaux étaient d'avis de céder à la violence des Allemands et à la haine implacable de l'empereur. Enfin le Pape, ayant pris jour pour le jugement, le prononça publiquement dans le palais de Latran, jugea l'élection d'Albert canonique et la confirma par l'autorité apostolique. Le Pape fit plus; il nomma Albert cardinal, l'ordonna diacre et lui fit chanter l'évangile à la messe. Il lui donna toutes les bulles nécessaires, entre autres une pour se faire sacrer par Guillaume, archevêque de Reims, en cas que Brunon, archevêque de Cologne, son métropolitain, s'y refusât par la crainte de l'empereur, et il

lui fit délivrer toutes ses expéditions gratuitement.

Albert, étant venu à Reims, fut parfaitement bien reçu par l'archevêque Guillaume, qui l'ordonna prêtre le samedi des Quatre-Temps de septembre, et le dimanche suivant, 20 du même mois, il le sacra solennellement évêque de Liège. Le lendemain on apprit que l'empereur était à Liège même, extrêmement irrité, et résolu de perdre tous ceux qui adhéraient à l'évêque Albert. Le duc d'Ardenne, oncle de ce prélat, qui l'avait amené à Reims, lui proposait de le soutenir par la force avec le secours de leurs amis; mais le pieux Albert lui déclara qu'il ne voulait point user de pareils moyens, et qu'il espérait apaiser l'empereur par son humilité et sa patience. Peu de temps après arrivèrent à Reims trois chevaliers allemands et quatre écuyers, qui se disaient chassés de la cour de l'empereur à l'occasion d'une querelle. Ils vinrent saluer le saint évêque de Liège, et s'insinuèrent si bien dans son amitié qu'ils l'accompagnaient ordinairement et mangeaient souvent à sa table. Plusieurs personnes les soupçonnaient de quelque mauvais dessein; mais le bon évêque, jugeant les autres par soi-même, ne s'en défiait point; au contraire, il ressentait une peine sensible quand on en disait du mal. Cependant les prétendus fugitifs avaient toujours leurs chevaux sellés, suivant la coutume de leur pays, disaient-ils, mais en réalité pour frapper plus sûrement le coup qu'ils méditaient.

Enfin, le 4 novembre 1192, le saint évêque Albert s'entretint longtemps, avec ses amis, de la mort, comment elle mettait fin à toutes les choses de la terre, et il témoigna la désirer et s'en réjouir. L'après-midi il s'en alla faire une promenade, accompagné des réfugiés allemands et suivi seulement d'un chanoine et d'un chevalier. Quand il fut à cinq cents pas de la ville les sicaires allemands lui fendirent la tête par les tempes et lui donnèrent tant de coups d'épée et de couteau qu'on lui trouva treize grandes plaies. Aussitôt ils piquèrent des deux, et, quoique la nuit fût proche, ils firent une telle diligence qu'ils arrivèrent à Verdun à neuf heures du matin; ensuite ils



allèrent trouver l'empereur, qui les reçut très-favorablement. Mais bientôt la voix des peuples se prononça si fortement contre ce lâche assassinat, le duc de Lorraine faisait de si grands préparatifs pour en tirer vengeance, que Henri VI lui offrit beaucoup d'honneurs et de richesses, et qu'il bannit les meurtriers, qui périrent peu de jours après d'une mort honteuse. Enfin, pour expier la part qu'il avait au crime, il fonda deux autels dans l'église de Saint-Lambert.

Quant au saint évêque Albert il fut enterré solennellement, comme martyr de la liberté ecclésiastique, dans l'église métropolitaine de Reims. Plusieurs miracles se firent à son tombeau. Son corps a été transféré depuis à Bruxelles. L'Église honore sa mémoire le 21 novembre <sup>1</sup>.

Le diocèse de Liège était alors comme une terre de promission pour la piété et la vertu; les croisés qui venaient de ce pays se faisaient admirer par leur patience et leur charité. Dans le pays même on voyait en divers lieux des troupes de vierges qui vivaient dans la pureté et l'humilité, subsistant du travail de leurs mains, quoique leurs parents eussent de grandes richesses. On voyait des femmes consacrées à Dieu qui s'appliquaient avec un grand zèle à instruire ces filles et à les maintenir dans leur sainte résolution. On voyait des veuves plus occupées de plaire à Dieu qu'elles ne l'avaient été de plaire à leurs maris, vivant dans les jeûnes, les veilles, les prières, le travail et les œuvres de charité; enfin des femmes mariées qui élevaient leurs enfants dans la crainte de Dieu, qui de temps en temps gardaient la continence pour mieux vaquer à la prière, et plusieurs même qui la gardaient toujours du consentement de leurs maris.

Ces saintes femmes souffraient patiemment les mauvaises railleries des hommes malins et corrompus, qui, ne pouvant leur nuire autrement, s'en moquaient et leur donnaient des sobriquets. Mais elles donnèrent une preuve illustre de leur vertu au pillage de Liège, par le duc de Brabant,

en 1212; car celles qui ne purent se sauver dans les églises se jetèrent dans la rivière ou dans des cloaques pour sauver leur honneur; mais Dieu ne permit pas qu'il en périt aucune, quoiqu'elles fussent en grand nombre. Outre ces vertus on admirait dans ces saintes femmes les dons surnaturels; quelques-unes connaissaient les péchés les plus secrets et excitaient les pécheurs à les confesser; d'autres étaient languissantes par l'excès de l'amour divin; d'autres avaient le don des larmes, en sorte que le seul souvenir de Dieu leur en faisait répandre abondamment; d'autres avaient des ravissements et des extases. Le cardinal de Vitri, témoin oculaire, rapporte des exemples de toutes ces merveilles, et en prend à témoin l'évêque Foulque, de Toulouse, qui les avait également vues de ses yeux.

Ce fut même à la prière de Foulque que Jacques de Vitri écrivit en détail la vie d'une de ces saintes femmes, sainte Marie d'Oignies. Née l'année 1177 à Nivelles, en Brabant, d'une famille très-riche, les richesses n'attirèrent jamais son âme, même dès sa plus tendre enfance. Jamais ou rarement on la vit prendre part aux jeux des enfants de son âge, non point par morosité de caractère, mais parce que dès lors la grâce divine l'attirait aux choses du Ciel. Dès l'enfance elle se levait la nuit, se mettait à genoux au pied de son lit et redisait les prières qu'elle avait apprises par cœur. La miséricorde et la piété semblaient nées avec elle et croissaient en elle avec les années. Enfant encore, quand elle voyait passer des religieux cisterciens devant la maison de son père, elle les suivait à la dérobée, pleine d'admiration, et, ne pouvant pas faire autre chose, elle mettait ses pieds dans les traces de leurs pas. Ses parents, comme c'est la coutume des gens du monde, voulurent la parer d'habits précieux; elle les repoussait avec chagrin, comme si elle lisait dans son âme ce que saint Pierre et saint Paul ont dit contre la parure des femmes. Ses parents, surpris, se moquaient d'elle, disant : « Mais que sera-ce de notre fille ? » Ils la marièrent dès l'âge de quatorze ans à un jeune homme qui lui convenait assez par la douceur de

<sup>1</sup> *Gottia Christ. Hist. eccl.* Surius. Leod., l. 11. Godescard, etc.

son naturel. Éloignée de ses parents, sa ferveur et ses austérités ne connurent presque plus de bornes. Souvent, après avoir employé une partie de la nuit à travailler de ses mains et à prier, elle ne reposait que sur des planches qu'elle cachait sous son lit. Comme elle n'avait pas la liberté de disposer ouvertement de son corps, elle se servait en secret d'une corde extrêmement rude qu'elle portait sur la chair. Son mari, qui se nommait Jean, vivait d'abord avec elle comme avec son épouse; mais bientôt, gagné par son exemple, il ne la regarda plus que comme sa sœur et sa compagne dans la piété. Dès lors non-seulement il mena une vie chaste, mais il fut le gardien fidèle de la chasteté de son épouse, prit soin de tout ce qu'il lui fallait, afin que rien ne la détournât de la contemplation et des exercices de piété qui occupaient toutes les heures de sa vie. Comme elle il donna aux pauvres, pour l'amour de Jésus-Christ, tout ce qu'il possédait, et il se joignit à elle dans la prière et dans toutes les œuvres de charité auxquelles il pouvait prendre part; de sorte que plus il était séparé d'elle corporellement, en renonçant à toute affection charnelle, plus il lui était uni par les liens d'une société toute spirituelle. Ils ne se contentèrent pas de crucifier leur chair dans une si grande jeunesse; mais, s'oubliant eux-mêmes, il s'employèrent à servir les lépreux dans la ville de Nivelle.

Les hommes du siècle ne tardèrent point à censurer une conduite qui leur paraissait si surprenante, et les parents de l'un et de l'autre ne pouvaient plus les voir qu'avec dépit; il semblait qu'il y eût une conspiration générale dans le pays pour se moquer d'eux et en faire la matière de la raillerie publique. Au lieu que tout le monde les respectait quand ils étaient riches, on les méprisait depuis qu'ils s'étaient volontairement rendus pauvres pour l'amour de Jésus-Christ; on les regardait comme des personnes de néant, et plus on les voyait humbles et patients, plus on cherchait à les abreuver d'injures. Marie, aussi bien que son époux, les recevait avec joie, dans le désir ardent qu'elle avait de participer aux humiliations

que Jésus-Christ avait souffertes sur la croix.

Le principe de sa conversion parfaite, la cause de son amour toujours plus fervent pour Dieu fut la croix du Sauveur. Un jour la méditation de ses souffrances la toucha d'une componction si extraordinaire que sa place à l'église se trouva trempée de ses larmes. Depuis elle demeura fort longtemps sans pouvoir regarder une image de la croix, ni parler ou entendre parler de Jésus-Christ, qu'elle ne tombât dans une défaillance qui allait jusqu'à l'extase. Elle avait reçu de Dieu le don des larmes à tel point qu'il n'était point en son pouvoir d'en arrêter le cours. La sécheresse même à laquelle ses longs jeûnes et ses grandes veilles avaient réduit son corps n'empêcha point qu'elles ne coulassent toujours avec la même abondance; elle disait même à ceux qui craignaient qu'elle n'en fût affaiblie que ces larmes étaient sa nourriture, que, loin de lui faire du mal, elles la soulageaient dans ses peines. C'était presque toujours la vue de ce que Jésus-Christ a souffert pour les péchés des hommes qui les lui faisait répandre. De son côté elle tâchait de ne rien faire qui pût l'obliger à en verser sur elle-même; elle veillait avec tant de soin sur son âme et sur tous ses sens, elle conservait son cœur dans une si grande pureté que son directeur spirituel ne put presque jamais remarquer en elle ni une parole indécente, ni un regard mal réglé, ni une action tant soit peu libre, ni un ris immodéré, ni un geste qui ne fût modeste. Lorsque le soir elle examinait sévèrement tout ce qu'elle avait fait durant le jour, si elle croyait avoir failli en la moindre chose elle s'en confessait sur-le-champ au prêtre, avec la plus vive contrition.

L'amour du Sauveur lui faisait aimer la croix; elle avait fait à Dieu le sacrifice de ses biens, elle lui faisait perpétuellement le sacrifice de son cœur, elle cherchait encore à lui faire le sacrifice de son corps par une mortification continuelle. Elle n'usait de la nourriture que pour ne pas mourir; elle ne mangeait qu'une fois le jour et en très-petite quantité: l'été, à l'heure des vêpres; l'hiver, à la première heure de la nuit. Elle ne buvait point de vin et ne mangeait point de



viande ; sa nourriture la plus ordinaire était quelques fruits, des herbes et des légumes ; elle fut longtemps à n'user que d'un pain noir, qui était si sec et si dur qu'il lui écorchait le palais à mesure qu'elle en prenait. Trois ans de suite elle jeûna au pain et à l'eau depuis l'Exaltation de la Sainte-Croix jusqu'à Pâques, et cela sans rien diminuer du travail de ses mains. Quelquefois même, pendant trente-cinq jours, elle se reposait affectueusement avec le Seigneur dans un doux et bienheureux silence, ne prenant aucune nourriture corporelle et ne pouvant proférer que cette parole : « Je veux le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » L'ayant reçu elle demeurait en silence avec le Seigneur. Ces jours-là elle sentait son esprit comme séparé de son corps et s'y trouvant comme dans un vase de boue, tant elle était détachée des choses sensibles et ravie au-dessus d'elle-même. Enfin, après les cinq semaines de ravissement, au grand étonnement de tout le monde, elle revenait à elle, parlait aux assistants et prenait de la nourriture.

Plus elle affaiblissait son corps par des jeûnes, plus son esprit se fortifiait dans la prière ; elle priait le jour et la nuit avec une assiduité infatigable ; elle priait sans cesse, ou dans le silence de son cœur sans l'entremise de la parole, ou en exprimant par la bouche les sentiments de son cœur. Lors même qu'elle filait ou qu'elle faisait quelque autre travail des mains elle avait toujours le psautier ouvert devant elle, pour chanter les louanges de Dieu et l'avoir toujours présent à sa pensée. Il ne se passait point d'année qu'elle n'allât en pèlerinage à Notre-Dame d'Oignies ; elle y obtenait toujours quelques grâces de Dieu par l'intercession de la sainte Vierge. Cette église était à une petite lieue de Nivelles et le chemin en était fort mauvais en tout temps ; Marie ne laissait pas de le faire pieds nus, même dans les plus grandes rigueurs de l'hiver. Elle ne mangeait rien durant tout ce jour, passait toute la nuit en prières dans cette église, et ne mangeait qu'à son retour, après vêpres. Elle était d'ailleurs fort accoutumée à veiller ainsi dans l'église de Willenbrok, faubourg de Nivelles

où elle demeurait ; elle y veillait en prières, par la permission des sacristains, jusqu'à ce que, ne pouvant plus résister au sommeil, elle appuyait la tête contre la muraille pour prendre un instant de repos. Le lit qu'elle avait chez elle, et où elle ne couchait presque jamais, ne valait guère mieux, sinon qu'il était garni d'un peu de paille.

En communication perpétuelle avec Dieu, avec ses anges et ses saints, Marie eut un grand nombre de visions surnaturelles et de révélations ; le cardinal Jacques de Vitri, son directeur spirituel et son biographe, en cite plusieurs. Elle avait reçu de Dieu un merveilleux discernement pour distinguer ce qui venait réellement de Dieu, d'avec ce qui venait de la nature ou de l'ange des ténèbres.

Elle demeura quelques années recluse à Willenbrok ; mais, ne pouvant plus supporter la multitude de ceux qui venaient par dévotion la voir de Nivelles, elle pria Dieu de lui faire connaître un lieu plus favorable pour ne s'occuper que de lui seul. Elle n'en trouva point de plus propre à ce dessein que le village d'Oignies, tant à cause qu'il était fort écarté des routes que parce qu'il était pauvre ; de plus elle y avait déjà vu quelques servantes de Dieu avec lesquelles elle espérait le servir avec plus de ferveur encore. Elle y alla donc, avec la permission de son mari et de Gui, son beau-frère, qu'elle avait choisi pour son père spirituel, auquel elle joignit le célèbre Jacques de Vitri, qui fut depuis cardinal-évêque de Tusculum. Elle y vécut sans obstacle dans la perfection à laquelle elle aspirait. Enfin Dieu, l'ayant comblée de ses grâces avec une profusion continuelle, la fit arriver au terme qu'il lui avait marqué pour finir les travaux de sa vie mortelle.

Jacques de Vitri, ayant reçu ordre du Pape Innocent III d'aller prêcher la croisade contre les manichéens de l'Albigéois, fut obligé de la quitter l'année même où arriva sa mort. Elle lui prédit qu'il ne la reverrait que pour l'assister en ce dernier passage, et elle fit son testament, lui laissant sa ceinture usée et le méchant mouchoir avec lequel elle essuyait ses larmes. Elle se consola de l'absence d'un tel directeur par la vue de sa transmigration prochaine et par la présence

de l'évêque Foulque, de Toulouse, qui, chassé de son siège par les albigeois, était venu se réfugier au pays de Liège.

Sa dernière maladie fut extrêmement longue et accompagnée de douleurs fort vives ; mais les consolations spirituelles égalaient, surpassaient même les douleurs. Pendant les trois derniers mois de sa vie elle ne prit que onze fois de la nourriture ; sa répugnance ne cessait que quand on lui faisait recevoir la sainte Eucharistie. Elle marquait néanmoins la joie de son cœur par les hymnes et les cantiques qu'elle chantait continuellement en langue romaine. Peu de jours avant sa mort elle fit transporter son lit dans l'église, au pied de l'autel, afin que les objets de sa piété lui fussent plus sensibles. Elle continua de chanter ses cantiques de joie, le *Magnificat* et le *Nunc dimittis*, au milieu de ses douleurs, jusqu'à ce que, le dimanche 23 juin 1213, elle rendit paisiblement son âme à Dieu, à l'âge d'environ trente-six ans <sup>1</sup>.

Pendant que la bienheureuse Marie d'Oignies édifiait le pays de Liège saint Homme-Bon édifiait la ville de Crémone, en Italie. Le nom de sa famille était Tucinge ; celui d'Homme-Bon ou homme de bien, qu'il reçut au baptême, présageait ce qu'il devait être un jour. Son père, marchand de profession, n'était ni riche ni pauvre ; le jeune Homme-Bon fut élevé dans les sentiments de la piété et dans la pratique des vertus chrétiennes. Lorsque l'âge le lui permit il fut appliqué au commerce, sans passer par l'étude des lettres. L'Esprit de Dieu fut son guide dans tout le cours de sa vie, et il le préserva de tous les écueils où l'on voit trop souvent échouer l'innocence. Dès son enfance il montrait une grande horreur pour l'apparence même d'une injustice, et il aurait mieux aimé perdre toute sa fortune que de commettre le moindre péché. Il voyait dans son état une occupation que Dieu lui avait donnée ; il en remplissait les devoirs par obéissance à la volonté du Ciel, par justice pour lui-même, pour sa famille et pour la société dont il était membre. Ses parents lui ayant proposé de se marier, il leur obéit et s'unit à

une femme vertueuse et capable de l'aider dans le gouvernement de la maison. Il vécut avec elle dans la crainte de Dieu et dans l'observation de ses commandements, suivant les préceptes que l'Apôtre donne aux personnes mariées.

Sa charité envers les pauvres ne connaissait, pour ainsi dire, point de bornes. Après la mort de son père, qui lui laissa des biens considérables, il augmenta encore ses aumônes. Il allait chercher les pauvres dans leurs cabanes, et, en même temps qu'il les soulageait dans leur misère, il les exhortait à se repentir de leurs fautes et à mener une vie plus chrétienne. Sa femme lui faisait quelquefois des reproches sur ce que, par ses aumônes excessives, il appauvissait sa famille ; mais il lui répondait avec douceur que la meilleure manière de placer son argent était de le donner aux pauvres, qu'on lui faisait par là produire le centuple, comme Jésus-Christ lui-même l'avait promis. On lit dans l'auteur de sa Vie que ses immenses charités furent souvent accompagnées de miracles, et que Dieu lui accorda le don de multiplier ce qu'il avait destiné au soulagement des malheureux.

A la pratique de l'aumône il joignait celle de l'abstinence et de la mortification. Il savait allier les devoirs de son état à l'exercice de la prière ; il y donnait un temps considérable, et, lorsqu'il paraissait distrait par les occupations extérieures, il unissait son âme à Dieu par des aspirations fréquentes, en sorte que tous les lieux où il se trouvait étaient pour lui des lieux d'oraison. Tous les jours il assistait, dans l'église de Saint-Gilles, à matines, qui se disaient à minuit, et il ne se retirait que le lendemain matin après la grand'messe. Sa ferveur était si exemplaire, surtout pendant le saint Sacrifice, que tous ceux qui le voyaient se sentaient pénétrés de la plus vive dévotion. Il restait quelque temps prosterné devant un crucifix, en attendant que le prêtre fût arrivé à l'autel. Ses exemples et ses discours convertirent un grand nombre de pécheurs. Il consacrait uniquement à la piété les dimanches et les fêtes, et il était en prière lorsque Dieu l'appela pour récompenser ses vertus.

<sup>1</sup> Acta SS., 23 juin.



Le 13 novembre 1197 il assista à matines, suivant sa coutume, et resta à genoux devant le crucifix jusqu'à ce que le prêtre commençât la messe. Au *Gloria in excelsis* il étendit les bras en forme de croix. Peu de temps après il tomba le visage contre terre. Ceux qui le virent en cet état crurent qu'il s'y était mis par dévotion ; mais, quand on s'aperçut qu'il ne se levait point à l'évangile, on s'approcha de lui, et on remarqua qu'il ne vivait plus.

Sicard, évêque de Crémone, après avoir constaté l'héroïsme de ses vertus et la certitude de ses miracles, se rendit à Rome avec plusieurs personnes respectables pour solliciter sa canonisation. Le Pape Innocent III le mit au nombre des saints et publia sa bulle en 1198. Le corps du serviteur de Dieu fut levé de terre en 1336 et transféré dans la cathédrale de Crémone ; mais son chef est resté dans l'église de Saint-Gilles. Le célèbre Tida, de Crémone, a composé un hymne en l'honneur de saint Homobon, patron de sa patrie <sup>1</sup>.

Dans le temps où ce saint marchand donnait à Crémone l'exemple de la piété et de la charité, un noble vénitien, le bienheureux Acotanto, donnait à Venise l'exemple d'une piété et d'une charité non moins admirables. Pierre, qui était riche, n'avait ni femme ni enfants ; sa famille, c'étaient les pauvres. Leur nombre et leur misère augmentaient pendant les froids et les tempêtes de l'hiver ; Pierre Acotanto fut pour eux un père tendre, mais longtemps inconnu. Comme, pendant la saison mauvaise, un grand nombre de pauvres à Venise demeuraient enfermés dans leurs misérables cabanes, exposés à mourir de faim, Pierre conduisait lui-même une barque chargée de vivres, de bois et de vêtements ; il allait les déposer devant les portes des malheureux, en frappant doucement pour qu'on ouvrit, et disparaissait aussitôt. Cette bonne action, répétée souvent au milieu des ténèbres de la nuit, finit par exciter la curiosité des pauvres ; ils se mirent en embuscade pour surprendre et connaître l'homme généreux qui soulageait ainsi leur infortuné. Pierre, se voyant pris sur le fait, exigea ce-

pendant le plus grand secret de la part de ces malheureux ; ce ne fut qu'à sa mort que l'on apprit une foule de détails, non moins intéressants qu'ingénieux, touchant les œuvres de miséricorde pratiquées par ce saint homme. Sa bienheureuse mort, arrivée vers la fin du douzième siècle, priva de leur protecteur les pauvres de cette populeuse cité ; mais les miracles qui furent opérés près de son tombeau prouvèrent que ses charités lui avaient ouvert les portes du ciel. Son corps repose dans la belle église de Saint-Basile. Le pape Clément III a approuvé son culte <sup>1</sup>.

Antioche de Syrie vit deux descendants des chevaliers de la croix donner les mêmes exemples de piété et de charité ; c'était saint Guillaume, et son fils, saint Pérégrin. Guillaume, issu d'une noble famille, mena d'abord une vie vertueuse au milieu de la dissipation et des dangers de l'état militaire. Ayant eu un fils unique il mit tous ses soins à l'élever chrétiennement. Persuadé que l'exemple est pour les enfants la leçon la plus sûre et la plus efficace, il se fit une loi de ne jamais le perdre de vue et de ne lui rien montrer, dans ses discours, dans sa conduite, dans tous ses sentiments, qui ne fût parfaitement conforme aux règles et à l'esprit de l'Évangile. Dieu bénit son zèle, et le jeune Pérégrin fut bientôt un modèle de toutes les vertus.

Cependant, au sortir de l'adolescence, il se sentit inspiré de faire le pèlerinage de Jérusalem. Guillaume, qui l'aimait tendrement, y consentit, mais avec peine. Parti d'Antioche avec la bénédiction de son père, Pérégrin échangea ses vêtements de soie contre un habit pauvre, sa ceinture d'or contre une corde, et fit le chemin pieds nus, pratiquant ainsi la pauvreté volontaire. Arrivé à Jérusalem il y fut si touché de l'amour de Jésus-Christ, il se sentit une si grande dévotion pour le saint sépulcre qu'il résolut de ne plus quitter la ville sainte ; il entra donc dans un hôpital pour s'y consacrer au service des pauvres et des malades. Là il servait tous les pauvres de Jésus-Christ avec la même affection que s'il les avait conçus dans les entrailles de la charité. Ceux qui étaient pleins d'ulcères, les lé-

<sup>1</sup> Surius. Baillet. Godescard, 13 juin.

<sup>1</sup> Acta SS., 23 sept. Godescard, 6 sept.

preux les plus dégoûtants, il les touchait, il les embrassait, comme s'il touchait et embrassait en eux Notre-Seigneur lui-même. Cependant le père, ne voyant pas revenir son fils, en faisait demander des nouvelles par tous les pèlerins; n'en recevant aucune, il fit lui-même le voyage de Jérusalem pour le retrouver. Il visita soigneusement tous les saints lieux, s'informa de tous côtés, mais ne put rien découvrir. A la fin il tomba malade et fut conduit précisément dans l'hôpital où se trouvait son bien-aimé fils. Pérégrin reconnut aussitôt son père, lui prodigua les soins les plus tendres, et, ayant appris de sa bouche la cause de son chagrin, il le consolait en disant que son fils vivait encore et que Dieu le lui rendrait bientôt. Le fils, voyant la maladie devenir mortelle, se fit enfin connaître à son père et lui raconta toute son histoire. Le père eut tant de joie de retrouver son fils et de l'embrasser qu'il se leva aussitôt de son lit : il n'était plus malade.

Le pieux fils découvrit à son père le désir que depuis longtemps il nourrissait dans son cœur de servir Dieu dans la personne des pèlerins et des pauvres. D'un commun accord ils revinrent à Antioche, vendirent leur patrimoine, qui était très-considérable, en consacrèrent une partie aux pauvres, aux églises et aux hôpitaux de cette ville; puis, avec l'autre partie, ils revinrent à Jérusalem, où ils l'employèrent au soulagement de tous les malheureux, payant les dettes des uns, donnant le vêtement et la nourriture à d'autres, pourvoyant à la sépulture chrétienne des morts. Finalement, après avoir ainsi distribué tous leurs biens, ils vinrent eux-mêmes, en habit de pèlerins et de pauvres, se réfugier à Poggia, dans le royaume de Naples, où ils terminèrent saintement leur vie et où ils sont honorés tous deux le 26 avril <sup>1</sup>.

Dieu inspira dans le même temps une abnégation semblable à saint Drogon, patron des bergers. Il vint au monde dans le village d'Épinoy, en Flandre. Son père et sa mère étaient nobles et riches; il perdit l'un et l'autre avant de naître; car il fut tiré du sein de sa mère par la section césarienne.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 26 avril. Godescard.

On remarqua en lui dès son enfance une piété singulière. A l'âge de vingt ans il donna une partie de ses biens aux pauvres et céda le reste à ses proches, pour se consacrer plus librement au service de Jésus-Christ. Ainsi dégagé de tout attachement au monde, il se revêtit d'un cilice et d'un habit grossier; puis, à l'exemple d'Abraham, il s'éloigna de sa patrie. Après divers pèlerinages il s'arrêta dans la bourgade de Sébourg, en Hainaut, à deux lieues de Valenciennes, et se loua en qualité de berger à une dame de piété nommée Élisabeth de la Haire. Il choisit cet état comme le plus propre à lui fournir les moyens de pratiquer l'obéissance, l'humilité, la mortification. Il passa six ans à garder son troupeau; mais sa modestie, son amour pour la prière et ses autres vertus fixèrent sur lui les regards de tout le monde. Il était singulièrement estimé et aimé de tous ceux qui le connaissaient, et surtout de sa maîtresse. Les libéralités qu'on lui faisait allaient aux pauvres, et il leur donnait encore tout ce qu'il pouvait retrancher de son nécessaire.

La crainte de succomber à la tentation de la vaine gloire lui fit prendre le parti de quitter sa place. Il visita les lieux célèbres par la dévotion des fidèles et alla neuf fois à Rome.

Tous ces pèlerinages, étant faits avec de saintes dispositions, furent pour lui une source de mérites. Il revenait de temps en temps à Sébourg, mais une rupture d'intestins causée par des fatigues continuelles l'obligea enfin de rester dans ce lieu et d'y passer le reste de ses jours. Il se fit faire une petite cellule près de l'église, afin que de là il pût à tous moments adorer Dieu et se regarder comme au pied de ses autels. Il demeura ainsi renfermé l'espace de quarante-cinq ans. Toute sa nourriture consistait en un peu de pain d'orge pétri avec de la lessive; il ne buvait que de l'eau tiède. C'était une nouvelle espèce de mortification qu'il déguisait en disant que son infirmité exigeait un pareil régime. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 16 avril, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, Godescard, 16 avril.



Dans le même temps d'autres saints personnages travaillaient à propager la foi parmi les Barbares, les Slaves de Livonie. Saint Meinard, chanoine de Siegburg, poussé d'un grand zèle pour la conversion de ce peuple idolâtre, y fit plusieurs voyages pendant quelques années, avec des marchands, mais s'appliquant à un plus heureux commerce. Quand il vit que Dieu bénissait son travail et qu'il était écouté favorablement il s'adressa à Hartwic, archevêque de Brême, et au chapitre de la cathédrale, et leur exposa l'état des choses, pour ne pas continuer sa prédication sans autorité et sans conseil. Ils lui donnèrent mission pour cette bonne œuvre, dont ils espéraient un grand fruit, et on l'ordonna évêque, afin de l'autoriser davantage. Il établit son siège à Riga, capitale du pays, où il fonda une église cathédrale sous l'invocation de la sainte Vierge, l'an 1186, et par ses instructions, accompagnées de douceur et de libéralité, il convertit un grand nombre d'infidèles. Bertold, abbé de Luk, en Saxe, de l'ordre de Cîteaux, quitta son abbaye pour aller travailler avec Meinard ; il se faisait aimer des païens principalement par son abstinence, sa modestie et sa patience. Tels furent les premiers apôtres de Livonie.

A la mort de Meinard, à qui Baronius et Pagi donnent le titre de saint, Bertold fut élu, d'un commun consentement du clergé et du peuple, pour lui succéder, et, étant venu à Brême, il y fut sacré évêque. On lui donna même un revenu jusqu'à la valeur de vingt marcs d'argent. Comme les Slaves idolâtres molestaient souvent les chrétiens de leur voisinage, Bertold exhorta quelques seigneurs à se croiser pour marcher contre ces infidèles, et quelques ecclésiastiques promirent de les accompagner. Comme il n'y avait point alors de croisade pour Jérusalem, le pape Célestin III permit à ceux qui avaient fait vœu d'y aller de se joindre à ceux qui allaient en Livonie, leur promettant la même indulgence que pour la Terre Sainte. Il se fit donc de toute la Saxe, de la Westphalie et de la Frise, une grande assemblée de prélats, de clercs, de chevaliers et de marchands, qui, s'étant pourvus à Lu-

beck de vaisseaux, d'armes et de vivres, arrivèrent jusqu'en Livonie ; mais l'évêque Bertold s'étant mis à leur tête pour marcher contre les infidèles, il tomba entre leurs mains, accompagné seulement de deux autres, et ils le tuèrent. On le tint pour martyr, et, ce qui confirma l'opinion de sa sainteté, c'est que, deux jours après, comme on cherchait les morts, on trouva son corps sans corruption, quoique les autres fussent pleins de mouches et de vers. Son corps fut enterré à Riga <sup>1</sup>.

Quelque temps auparavant était mort Bernon, premier évêque de Schwérin ; car, du temps des Ottons, la résidence des évêques de cette province était à Mecklembourg, et Bernon lui-même y avait résidé au temps du Pape Adrien IV ; mais la crainte des Slaves, qui avaient souvent insulté les évêques, fit transférer le siège à Schwérin. Bernon y fut donc établi le premier par Henri le Lion, duc de Saxe. Il ne laissa pas d'être maltraité par les Barbares ; il fut battu, souffleté et souvent mené avec dérision aux sacrifices des idoles. Toutefois il persévéra avec tant de fermeté qu'il abolit l'idolâtrie, coupa les bois consacrés aux faux dieux, et, au lieu du culte de l'idole Genedract, établit celui de saint Godehard, évêque de Hildesheim. Après la mort de Bernon on élut évêque de Schwérin, Bernard, doyen de la même Église <sup>2</sup>.

A Riga l'évêque Bertold eut pour successeur Albert, chanoine de Brême, jeune homme, mais qui dans ses mœurs avait déjà une grande maturité. Sous son épiscopat la religion chrétienne fit de grands progrès en Livonie. Dès l'année 1199 le Pape Innocent, successeur de Célestin, en écrivit en ces termes à tous les fidèles de Saxe et de Westphalie : « Comme la discipline de l'Église ne souffre pas que l'on contraigne personne à croire par force, aussi le Saint Siège donne sa protection à ceux qui croient volontairement, et exhorte les fidèles à prendre leur défense, de peur qu'ils ne se repentent d'avoir embrassé la foi et ne retour-

<sup>1</sup> Arnold de Lub., l. 7, c. 8 et 9. *Auct. Aquicinct.*, ann. 1197, apud Bar. et Pagi. — <sup>2</sup> Arnold de Lub., l. 4, c. 24.

nent à leurs premières erreurs. Or nous avons appris que l'évêque Meinard, d'heureuse mémoire, étant entré en Livonie, a prêché aux peuples barbares qui adoraient des bêtes, des arbres, des eaux, des herbes et des esprits immondes, et en a converti et baptisé un grand nombre ; mais, depuis, le démon a excité les païens d'alentour à les persécuter, dans le dessein d'effacer du pays la mémoire du nom chrétien. C'est pourquoi nous vous exhortons et vous enjoignons, pour la rémission de vos péchés, que, si les païens autour de l'Eglise de Livonie ne veulent pas faire trêve avec les chrétiens et l'observer, vous preniez à main armée la défense des chrétiens. Nous accordons à tous ceux qui ont fait vœu de venir à Rome la commutation de leur vœu en ce voyage de Livonie, et nous les prenons tous sous notre protection. » La même lettre fut envoyée aux fidèles d'Esclavonie et d'au delà de l'Elbe <sup>1</sup>.

Ensuite le même Pape, sachant qu'il y avait dans la basse Saxe plusieurs personnes, tant ecclésiastiques que laïques, qui s'étaient croisées pour la Terre-Sainte, mais qui, par pauvreté, faiblesse de corps ou autrement, ne pouvaient faire un si grand voyage, les envoya en Livonie, les clercs pour prêcher la foi, les laïques pour combattre contre les infidèles. C'est ce qu'on voit par la lettre qu'il en écrivit à l'archevêque de Brême, à ses suffragants et aux autres évêques du pays, en date du 10 octobre 1204 <sup>2</sup>. L'année suivante, l'évêque Albert de Riga institua l'ordre militaire des Frères du Christ, qui portaient sur leurs manteaux une épée et une croix par-dessus ; ce qui les fit aussi nommer Frères de l'Épée.

L'objet de leur institution était la défense des nouveaux chrétiens, et l'évêque leur donna la troisième partie des biens de l'Église de Riga. Une grande partie des peuples de Livonie se convertirent alors à la foi, et le Pape Innocent en reçut la relation de l'archevêque de Lunden, en Danemark, qu'il avait fait son légat pour travailler à la conversion des infidèles ; et comme entre ces mission-

naires il y avait des moines, des chanoines réguliers et d'autres religieux, le Pape leur ordonna de se vêtir tous de même, de peur que la diversité de leurs habits ne causât du scandale aux peuples qu'ils évangélisaient <sup>1</sup>.

En Espagne, où la croisade durait depuis des siècles, les chrétiens gagnaient toujours du terrain. Alphonse Henriquez, premier roi de Portugal, mourut l'an 1185, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, également célèbre par son zèle pour la religion et par ses exploits contre les Maures. L'an 1189 son fils, Sanche I<sup>er</sup>, leur enlève Silva, capitale des Algarves, à l'aide d'une flotte de croisés anglais, que le besoin de prendre des rafraîchissements avait obligés de relâcher devant Lisbonne. L'an 1191 la place est reprise avec quelques autres par le roi de Maroc. Des croisés allemands et hollandais, qui avaient relâché sur la côte de l'Algarve, la font rentrer, en 1197, sous la domination du Portugal <sup>2</sup>. Ainsi les croisades, en arrêtant la domination des infidèles en Orient, affermissaient et étendaient la domination des chrétiens et au nord de l'Europe, en Livonie, et au midi, en Espagne. Ce qui empêcha les rois de l'Espagne proprement dite, les rois de Castille, de Léon, d'Aragon et de Navarre, d'expulser les infidèles de toute la Péninsule, c'est qu'ils n'étaient pas d'accord entre eux, et que, plus d'une fois, au lieu de réunir leurs armes contre les mahométans, qui, vers la fin du douzième siècle, firent une nouvelle irruption d'Afrique, ils les tournaient les uns contre les autres.

La grande tâche du chef de l'Église était de les réunir pour la défense de la chrétienté ; ainsi, l'an 1196, le Pape Célestin III envoya en Espagne un légat qui pressa le roi d'Aragon, Alphonse II, de se joindre aux autres rois chrétiens pour repousser l'irruption des Arabes ; le Pape défendait de faire aucune alliance avec les infidèles. Docile aux remontrances du Pontife, Alphonse alla trouver lui-même les divers princes, afin de concerter avec eux une expédition générale ; il avait, dans le même but, convoqué une assemblée de ses États à Perpignan, quand il

<sup>1</sup> Innoc. III, l. 2, *epist.* 19 ; alias 183. — <sup>2</sup> L. 7, *epist.* 139.

<sup>1</sup> *Chron. Cist.*, ann. 1206. *Gesta Innocent.*, n. 127. —

<sup>2</sup> *L'Art de vérifier les dates*, Pagé. Hoveden. Dicét.



mourut le 25 avril 1196, fort regretté de ses sujets.

Il n'était pas moins distingué par les talents de son esprit que par ses exploits militaires ; il protégea les poètes de son temps, les troubadours, et fit lui-même des vers en langue provençale. Il eut pour successeur son fils, Pierre II, qui vint à Rome l'an 1204 et y fut couronné par le Pape Innocent III, auquel il s'engagea, pour lui et pour ses successeurs, de payer annuellement deux cent cinquante pièces d'or <sup>1</sup>.

Si, à cette époque, le premier prince de la chrétienté, l'empereur d'Allemagne, avait voulu seconder avec intelligence le chef spirituel de la chrétienté entière, la civilisation chrétienne pouvait s'étendre facilement et au nord, et au midi, et en Orient. Les circonstances étaient d'autant plus favorables qu'à la mort de Saladin, arrivée l'an 1193, ses États furent partagés entre ses fils et son frère, ce qui affaiblit la puissance musulmane. Mais jamais les empereurs allemands ne comprirent leur office providentiel d'empereur chrétien-catholique, et Henri VI le comprenait moins que tout autre.

L'an 1191 il vint près de Rome avec des troupes, pour être couronné empereur. Célestin III, qui venait d'être élu Pape, n'étant que diacre, différait de se faire sacrer lui-même pour retarder le sacre du prince, dont il n'augurait pas beaucoup de bien ; mais les habitants de Rome allèrent trouver le roi et lui dirent : « Faites alliance avec nous, traitez-nous comme ont fait vos prédécesseurs, faites-nous justice de vos châteaux de Tusculum, qui ne cessent point de nous inquiéter, et nous obtiendrons du Pape qu'il vous couronne. » Le roi leur ayant promis ce qu'ils demandaient, ils s'adressèrent au Pape et lui dirent : « Vous voyez comme il occupe nos terres avec son armée, et ravage nos moissons, nos vignes et nos oliviers. Nous vous prions de ne pas différer plus longtemps son sacre, puisqu'il dit qu'il n'a dessein que d'honorer votre ville et d'obéir à Votre Paternité. » Le Pape se rendit à leur prière, se fit sacrer, le dimanche de Pâques, 14 avril, et,

le lendemain, couronna empereur Henri VI, et Constance, sa femme, impératrice. Dans le serment que le Pape Célestin fit faire à Henri avant que de le couronner il lui fit promettre de conserver intacts tous les droits de l'Église, d'agir selon la droite justice, de restituer ce qui aurait été enlevé au patrimoine de Saint-Pierre et de lui rendre Tusculum. Ensuite, étant assis dans sa Chaire pontificale, il poussa du pied la couronne impériale qu'il tenait entre les pieds et la fit tomber à terre, pour montrer qu'il avait le pouvoir de déposer l'empereur, s'il le méritait ; mais aussitôt les cardinaux prirent la couronne et la mirent sur la tête de l'empereur. Voilà du moins ce que rapporte un auteur anglais, Roger Hoveden ; mais, comme il est le seul qui en parle, le fait n'est guère certain <sup>1</sup>.

Le mardi de Pâques l'empereur donna au Pape la ville de Tusculum, comme il l'avait promis, et le mercredi le Pape la livra aux Romains, suivant le traité fait avec eux par Clément III, son prédécesseur, d'après lequel les tours et les murailles devaient être démolies. Mais les Romains, dans leur vengeance, allèrent bien au delà ; non-seulement ils démolirent les murailles et les tours, mais toute la ville, en sorte qu'il n'y resta pas pierre sur pierre et qu'elle n'a jamais été rétablie. Plusieurs historiens les accusent même d'avoir maltraité les habitants jusqu'à les mutiler et à leur crever les yeux. Les malheureux Tusculans se dispersèrent dans les lieux voisins ; quelques-uns, au milieu des ruines d'un des faubourgs, se firent des cabanes de feuillage, en italien *frasques*, d'où est venu le nom de Frascati au bourg qui est à présent la résidence de l'évêque.

Quant à l'empereur Henri VI, à peine couronné par le Pape il marcha vers la Pouille, malgré la défense du Pape, qui était seigneur suzerain de ce pays, ainsi que de la Sicile, et avait reconnu le roi Tancred. L'empereur donc, étant dans la Pouille, y prit plusieurs places, entre autres Salerne, qui en était la capitale, et où il laissa l'impératrice Constance ; mais, son armée étant ruinée par les maladies, il fut contraint de se retirer vers le

<sup>1</sup> Pagi, ann. 1196, n. 6. *L'Art de vérifier les dates.*

<sup>1</sup> Roger Hoved., p. 689, Arnold, l. 4, c. 4.

mois de novembre. Aussitôt Tancrede reprit la plupart des places, et on lui livra Constance, qu'il envoya en Sicile, mais en la traitant avec tous les égards convenables<sup>1</sup>.

En 1192 Henri VI approuva, du moins momentanément, si même il ne commanda, le meurtre de saint Albert, évêque de Liège. La même année il acheta de Léopold, duc d'Autriche, pour le revendre plus cher aux Anglais, le héros de la troisième croisade, le roi Richard Cœur-de-Lion. En 1194 le duc d'Autriche, excommunié par le Pape pour une action si avilissante, meurt en misérable, visiblement puni de Dieu. L'empereur, menacé de la même peine pour la même infamie, n'en est point touché ; l'avarice est plus forte dans son cœur que la crainte de Dieu et l'honneur de la dignité royale.

Vers la fin de l'année 1193 le roi Tancrede de Sicile, qui, à la prière du Pape Célestin, avait renvoyé généreusement à l'empereur sa femme Constance, sans aucune condition, perdit lui-même Roger, son fils aîné, qu'il avait fait couronner roi, et fit couronner à sa place Guillaume, son second fils ; mais Tancrede ne survécut pas longtemps à cette perte, et, tombé malade d'affliction, il mourut avant le mois de mai de l'an 1194, laissant pour successeur Guillaume III, encore enfant. L'empereur Henri VI entra, cet été même, dans la Pouille, et passa en Sicile, où il se fit reconnaître roi et couronner à Palerme, le dimanche 23 octobre.

Ainsi finit le règne des Normands en Sicile, après avoir duré cent ans depuis la conquête du comte Roger, et trente-quatre depuis que Roger II prit le nom de roi.

L'empereur célébra les fêtes de Noël (1194) à Palerme ; voici de quelle manière. Il y tint une cour générale où il fit arrêter la reine Sibylle, veuve de Tancrede, le jeune Guillaume, son fils, et un grand nombre d'autres, tant évêques que comtes, sous prétexte de trahison. Il fit crever les yeux aux uns, fit noyer, brûler ou pendre les autres, et envoya les autres en exil en Allemagne. Il avait engagé les Génois, par de magnifiques promesses, à l'aider dans la conquête de Sicile ; quand

il en fut maître, non-seulement il ne leur accorda pas ce qu'il leur avait promis, mais il leur ôta même les privilèges dont ils jouissaient auparavant.

Cependant le Pape Célestin faisait prêcher la croisade afin de profiter des circonstances favorables qui se présentaient, après la mort de Saladin, pour reprendre Jérusalem et le reste de la Terre-Sainte ; il envoya à cet effet des légats et des lettres dans les divers royaumes de la chrétienté. Vers la fin de novembre 1194 l'empereur Henri tint à Worms une diète à cette occasion, avec les prélats et les seigneurs, dans l'église cathédrale, pendant huit jours. Là se trouva le cardinal Grégoire, légat du Pape, pour prêcher la croisade. Les plus éloquents de l'assemblée parlèrent aussi, chaque jour, sur le même sujet, et si efficacement qu'un grand nombre de prélats, de seigneurs et d'autres braves guerriers se croisèrent. L'empereur voulait aussi prendre la croix ; mais on lui représenta qu'il était plus avantageux pour l'entreprise même qu'il demeurât chez lui et qu'il pourvût à la subsistance de l'armée des croisés et aux recrues. D'ailleurs il était excommunié par le Pape pour avoir acheté, emprisonné, revendu et rançonné le chef de la dernière croisade, le roi d'Angleterre. On préparait donc une grande croisade d'Allemands et d'Italiens. L'empereur manda à son chancelier, l'évêque de Wurzburg, qui était en Italie, de travailler avec tout le soin possible à tenir toutes choses prêtes pour l'année suivante, l'argent, les vivres, les vaisseaux. L'empereur passa lui-même dans la Pouille, pour y donner ses ordres ; mais ce qui l'occupait, c'était bien moins de vaincre et de repousser les musulmans que d'écraser les malheureux Siciliens. Il revint effectivement en Sicile l'an 1195, emmenant avec lui la reine Sibylle et le jeune roi, son fils ; il les tint l'un et l'autre dans une prison perpétuelle et fit crever les yeux au jeune roi. Il envoya en Allemagne les trésors et les notables de Sicile ; il fit déterrer les cadavres du roi Tancrede et de son fils Roger, pour leur arracher la couronne de dessus la tête. Tel était l'empereur Henri VI. Le Pape Célestin, voyant qu'au lieu d'expier sa conduite cruelle envers le roi Ri-

<sup>1</sup> Muratori, *Annali d'Italia*, 1191.



chard il ajoutait des cruautés nouvelles sur d'autres rois et d'autres peuples, l'excommunia de nouveau.

Cependant ceux des croisés d'Europe qui arrivèrent les premiers en Palestine y remportèrent une victoire signalée sur le frère de Saladin et reprirent toutes les villes de la côte de Syrie qui appartenaient encore aux musulmans, entre autres Sidon, Laodicée, Giblet, Beyrouth ; ils eurent surtout le bonheur de délivrer neuf mille captifs ; mais la division se mit ensuite parmi les vainqueurs, faute d'un chef dont l'autorité pût les réunir. Pour comble de malheur le roi titulaire de Jérusalem, Henri, comte de Champagne, se tua par accident. Toutefois les croisés commençaient de nouveau à s'entendre ; pour consolider leur bonne intelligence, la reine Isabelle, veuve en secondes nocces du dernier roi, épousa en troisièmes nocces Amauri de Lusignan, roi de Chypre et frère de Gui de Lusignan. On célébrait les nocces après toutes ces funérailles lorsqu'on apprit la mort de l'empereur Henri VI et les troubles de l'Allemagne.

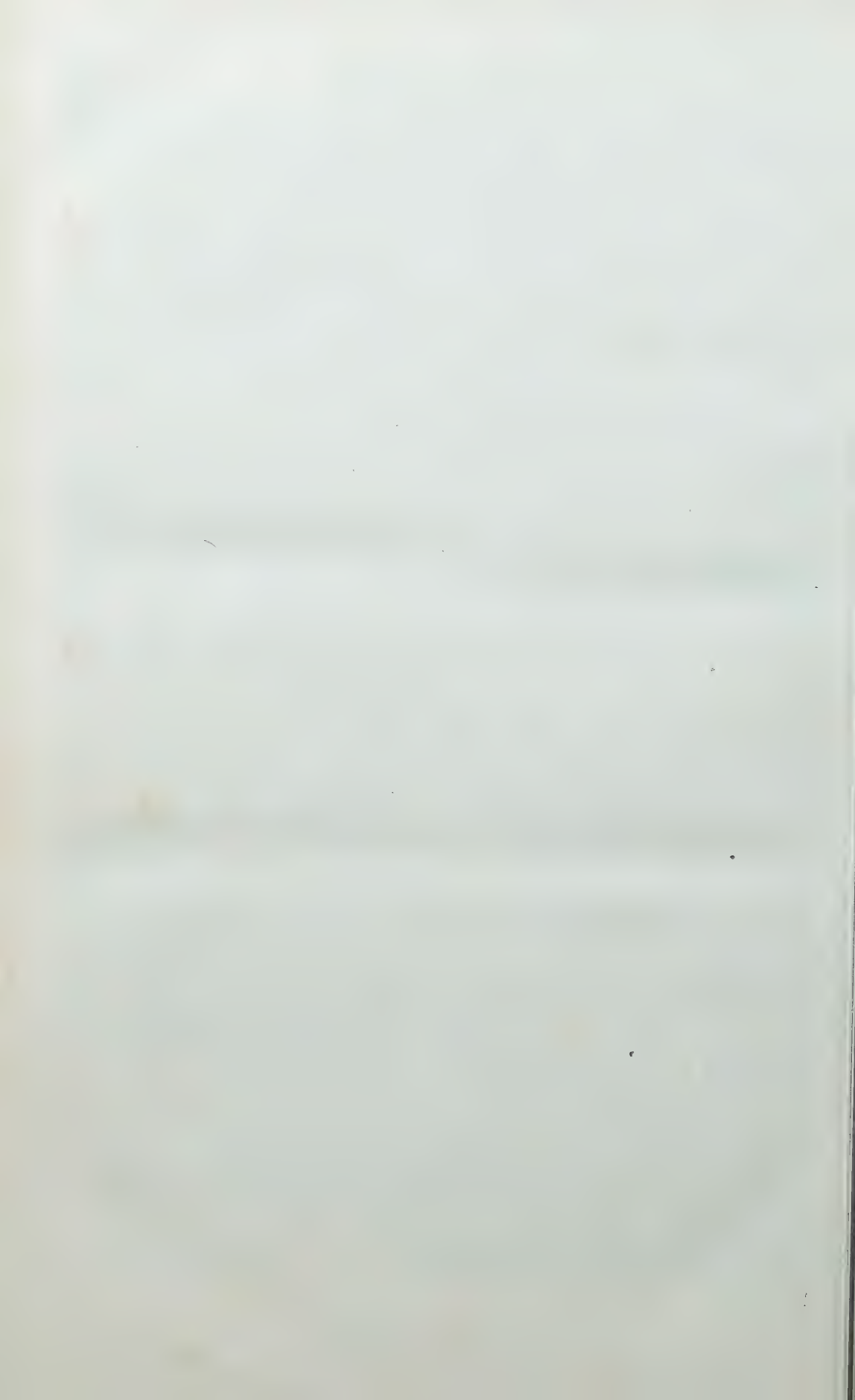
L'empereur Henri VI, mettant sa confiance dans ses trésors et le nombre de ses troupes, se riait des foudres de l'Église. Son plan était de rendre l'empire héréditaire dans sa famille, de se rendre maître de l'empire de Constantinople, de réduire les Papes mêmes à n'être plus qu'un instrument docile de la volonté impériale, et de réaliser ainsi cette maxime fondamentale de la politique de sa dynastie : L'empereur allemand est le seul propriétaire et le seul souverain du monde, les autres ne sont que ses vassaux ; l'empereur allemand est la loi vivante, de laquelle seule dérivent les droits subalternes des rois et des peuples. C'est dans cette vue qu'il achetait, qu'il vendait, qu'il rançonnait et les

peuples et les rois, lorsqu'il mourut à Messine, le 28 septembre 1197, haï de toute la Sicile pour ses cruautés, haï même de sa femme Constance.

Comme il était encore excommunié, à cause de la capture et de l'emprisonnement du roi Richard et de la rançon qu'il en avait exigée, le Pape Célestin défendit de lui donner la sépulture chrétienne, et l'archevêque de Messine fut obligé d'aller à Rome en demander la permission. Le Pape ne l'accorda qu'à condition que le roi d'Angleterre y consentirait et que l'argent déjà payé lui serait rendu.

Le Pape Célestin III, chargé d'années et d'infirmités, tomba lui-même malade vers les fêtes de Noël de la même année 1197 et mourut le 8 janvier 1198. Pour clore dignement cette série de morts illustres, le sultan Saladin ; le roi de Chypre, Gui de Lusignan ; les rois de Jérusalem, Conrad de Monferrat et Henri de Champagne ; l'empereur allemand des Romains, Henri VI ; le chef spirituel de toute la chrétienté, Célestin III ; le roi Richard Cœur-de-Lion mourut l'année suivante (1199).

Au fond, qu'est-ce que l'histoire, surtout l'histoire des royaumes et des empires, si ce n'est un registre de la mort, un vaste registre de funérailles, où la mort nous fait voir les rois et les peuples, les hommes et les choses se précipitant les uns sur les autres dans le gouffre de l'éternité ? Qu'est-ce que le monde, surtout ce qu'on appelle le grand monde, sinon un immense théâtre de la mort, où tous les personnages, acteurs et spectateurs, tombent et meurent, excepté la mort, qui seule y demeure afin de distribuer aux nouveaux mortels qui arrivent sur la scène les rôles et les costumes des morts qui les ont précédés dans la tombe ?





# TABLE ET SOMMAIRES

## DU HUITIÈME VOLUME.

### LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

DE LA MORT DE HENRI IV, EX-ROI, EX-EMPEREUR D'ALLEMAGNE (1106), A LA MORT DE SON FILS HENRI V ET A L'EXTINCTION DE LEUR DYNASTIE (1125).

Les Papes continuent à défendre la chrétienté au dedans et au dehors. — Commencements de saint Bernard.

De la chrétienté et de ses combats. Idées mesquines et fausses de Fleury sur ce sujet. Réhabilitation, par la science actuelle, des Pontifes du moyen âge. Témoignages remarquables de plusieurs protestants. La papauté a préservé l'Europe catholique de la domination musulmane. . . . . 1-3

Tableau de l'Orient à la fin de la première croisade. Siège de Charan et défaite des chrétiens. Arrivée de Bohémond en Occident. Son retour en Orient. Ses projets. Sa mort. . . . . 3 et 4  
Différend de Tancrede et de Baudouin du Bourg. Prise de Tripoli et de Beyrouth. . . . . 4 et 5  
Arrivée de Sigur, prince de Norwège. Prise de Sidon. 5  
Mort de Tancrede. Son éloge. . . . . 5 et 6  
Invasion de hordes turques. Famine et tremblement de terre à Antioche. . . . . 6  
Expéditions de Baudouin en Arabie et en Égypte. Sa mort. Portrait de ce guerrier. Ses efforts pour accroître la puissance chrétienne en Orient. Démêlés qu'il avait eus avec Daimbert, patriarche de Jérusalem. Sa coupable union avec Adélaïde de Sicile. . . . . 6-9  
Élection de Baudouin du Bourg au trône de Jérusalem. . . . . 9 et 10

Invasion des musulmans dans la principauté d'Antioche. Défaite et mort de Roger. Baudouin II sauve Antioche. . . . . 10

Captivité du roi Baudouin. Défaite des Sarrasins d'Égypte. Siège et prise de Tyr. Baudouin, rendu à la liberté, échoue devant Alep, mais triomphe devant Damas. . . . . 10-12

Prétentions de Henri V d'Allemagne au sujet des investitures. Voyage du Pape Pascal II en Allemagne. Conciles de Florence et de Guastalle. Condescendance du Pape. . . . . 12 et 13

Pascal se rend en France. Motifs de ce voyage. Belle conduite de Philippe I<sup>er</sup> et de son fils à son égard. Son entrevue, à Châlons-sur-Marne, avec les ambassadeurs du roi d'Allemagne. Sa fermeté. . . . . 13-15

État religieux de l'Angleterre. Activité de saint Anselme contre l'incontinence des clercs. Ses démêlés avec Thomas, archevêque d'York. Sa maladie et sa mort. . . . . 15-17

Concile de Troyes tenu par Pascal II. . . . . 17  
Lettre de saint Hugues, abbé de Cluny, à Philippe I<sup>er</sup>.  
Mort de ce prince. Ses qualités et ses vices. Sacre de Louis VI. Contestation de l'archevêque de Reims à ce sujet. . . . . 17-19

Saints et savants évêques de l'Église de France à cette époque : saint Bertrand de Comminges, Marbeuf de Rennes, Baudri de Noyon, saint Godefroi d'Amiens. Le bienheureux Yves de Chartres. Ses ouvrages. 19 et 20  
Ce qu'il en est de la fameuse collection du faux Isidore. . . . . 20 et 21

Mort de saint Hugues de Cluny. . . . . 21  
Bernard de Tiron embrasse la vie religieuse. Sa grande humilité. Ses travaux apostoliques. Il bâtit le monastère de Tiron. . . . . 21-23  
Fondation de Savigni par Vital de Mortain. 23 et 24  
Revers et succès d'Alfonse VI sur les Sarrasins d'Espagne. Mort de ce prince et dissensions qui la suivent. . . . . 24 et 25

Le comte Raymond de Barcelone défait les Sarrasins. Vie de sainte Oldegair. . . . . 25  
Prise de Saragosse par les chrétiens. Conservation de la religion chrétienne en Afrique. . . . . 25 et 26  
Retour de Pascal II à Rome Du vrai fond de l'affaire des investitures. Henri V en Italie. Ses cruautés et ses dévastations. . . . . 26-29  
Sa convention avec le Pape. Son arrivée à Rome. Sa fourberie. Captivité de Pascal. Indignation des Romains. Fuite du roi, qui traîne le Pape avec lui. . . . . 29-31  
Noble conduite de Conrad de Salzbourg. Son exil et ses persécutions. . . . . 31 et 32  
Vexations de Henri contre les Romains. Privilège qu'il arrache à Pascal II. Son couronnement. . . . . 32 et 33  
Saint Brunon de Segni s'élève contre la bulle du Pape et Pascal lui ôte l'abbaye du mont Cassin. . . . . 33 et 34  
Léon, évêque d'Ostie. Sa *Chronique du mont Cassin*. . . . . 34 et 35

Concile de Latran qui annule le privilège extorqué au Pape par Henri V. Mission de Gérard, évêque d'Angoulême, auprès de l'empereur. . . . . 35 et 36  
Lettre du Pape à Henri. . . . . 36 et 37  
L'épiscopat, en Italie et en France, venge, dans ses conciles, l'Église et son chef contre les outrages de l'empereur. . . . . 37-41  
L'empereur Alexis Comnène prend aussi fait et cause pour le Pape. Zèle de ce prince pour la vraie foi. . . . . 41 et 42

Exposé de l'hérésie des bogomiles. . . . . 42 et 43  
Artifice de l'empereur pour saisir Basile, leur chef.  
Supplice de ce malheureux. Compassion d'Alexis pour

ses sectateurs et ses efforts pour les ramener à la vérité.	43 et 44
Alexis convertit les pauliciens.....	44 et 45
Constitution impériale par laquelle les Églises pho-	
tiennes abdiquent toute indépendance à l'égard du pou-	
voir impérial.....	45
Erreurs monstrueuses de Tanquelin.....	45 et 46
Autres hérésies de Pierre et de Henri. Zèle de Hilde-	
bert, évêque du Mans, pour réparer les ravages de ce	
dernier.....	46-48
Les solitaires de la Chartreuse édifient le monde chré-	
tien. Rédaction des usages de cet ordre par Guigues.	
Aperçu de ses coutumes.....	48-50
Origine des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.	
Statuts de cet ordre à la fois religieux et militaire...	50-52
Du système féodal et de la formation des communes..	52-54
Gualderic, évêque de Laon, s'oppose au mouvement	
communal et paye de sa tête cette odieuse résistance..	54-57
Conduite bien différente de saint Godefroi, évêque	
d'Amiens.....	57 et 58
Histoire des lettres au douzième siècle. Abailard. Sa	
jeunesse et ses études. Ses disputes avec Guillaume de	
Champeaux. Célébrité de son enseignement. Ses relations	
criminelles avec Héloïse. Son mariage. Ses leçons de	
théologie.....	58-60
Saint Bernard. Sa naissance. Son enfance. Ses pre-	
mières études. Sa résolution d'embrasser la vie religieuse	
et son prosélytisme.....	61-64
Histoire du monastère de Cîteaux jusqu'à l'arrivée de	
saint Bernard. Vie de saint Étienne.....	64-66
Noviciat de saint Bernard. Sa ferveur et sa charité..	66 et 67
Filiation de l'abbaye de Cîteaux. Saint Bernard fonde	
le monastère de Clairvaux. Sa vie exemplaire. Ses souf-	
frances. Ses miracles.....	67-71
Naissance de saint Malachie d'Irlande. Sa vie domes-	
tique. Sa piété. Son apostolat. Il rebâtit le monastère	
de Bangor, est sacré évêque, puis archevêque...	71-75
Élection de Raoul au siège de Cantorbéry. Lettre de	
Pascal au roi d'Angleterre.....	75 et 76
Autre lettre remarquable du même au même sur la	
constitution de l'Église.....	76-78
Anselme, légat en Angleterre. Voyage de Raoul à Rome.	78 et 79
Élection d'Eadmer au siège de Saint-André en Écosse.	
Difficultés à ce sujet.....	79
Mort de Guillaume, fils du roi d'Angleterre.	79 et 80
Assemblées de Mayence et de Cologne.....	80
Concile universel de Latran dans lequel Pascal II con-	
danne le privilège que lui avait extorqué l'empereur...	80-82
Sédition dans Rome. Retraite du Pape. Henri V à	
Rome. Refus du clergé de le couronner.....	82 et 83
Mort de Pascal II. Élection de Jean de Gaète, sous le	
nom de Gélase II. Violence des Frangipanes à son égard.	83 et 84
Odieuse conduite de l'empereur Henri envers le nou-	
veau Pape. Intrusion de l'antipape Bourdin. Humilia-	
tions et persécutions de Gélase. Sa retraite en France..	84-87
Saint Norbert. Sa jeunesse vertueuse. Son relâchement	
et sa vie mondaine. Sa conversion miraculeuse. Son élé-	
vation à la prêtrise. Ses efforts pour réformer le cha-	
pître de Santen. Persécutions qu'il s'attire. Ferveur de	
sa foi. Accusations de ses ennemis contre lui au concile	

de Fritzlar. Sa pauvreté volontaire. Son arrivée près du	
Pape. Propositions de Gélase pour le retenir auprès de	
sa personne. Fermeté de Norbert. Amples pouvoirs que	
le Pape lui confère pour la prédication. Travaux aposto-	
liques du saint. Conversions innombrables et miracu-	
leuses qu'il opère à Orléans, Valenciennes et dans le	
diocèse de Liège.....	87-96
Mort de Gélase II. Calixte II lui succède....	96-98
Concile de Toulouse.....	98
Députation du Pape à Henri V. Promesses réciproques	
de l'empereur et du Pape.....	98 et 99
Concile de Reims. Causes qui y sont apportées. Les	
conciles étaient, au moyen âge, les grandes assises de	
l'Europe.....	99-102
Conférences du Pape avec l'empereur à Mouson. Four-	
berie et tergiversations d'Henri V. Retour de Calixte à	
Reims. Décrets du concile. L'empereur y est excommu-	
nié et ses sujets déliés du serment de fidélité. Silence	
de Fleury et de Longueval sur ce dernier point.	102-104
Entrevue du Pape et du roi d'Angleterre à Gisors. Dé-	
férence de Henri pour Calixte. Affaire du duc Robert.	
Réconciliation des rois de France et d'Angleterre par	
l'entremise du Pape.....	104 et 105
Zèle immodéré de Geoffroi, archevêque de Rouen....	105 et 106
Saint Norbert à Reims. Accueil qu'il reçoit du concile.	
Il se fixe à Prémontré. Son prosélytisme. Caractères de	
son institut; sa merveilleuse propagation. Le saint fonde	
des établissements de religieuses de son ordre. Il con-	
vertit la ville d'Anvers. Sa conduite envers Thibaud de	
Champagne.....	106-110
Enseignement d'Abailard à Provins. Son orgueil. Con-	
damnation de son <i>Introduction à la Théologie</i> .	110 et 111
Entrée triomphante de Calixte II en Italie et à Rome.	
Son humanité envers Bourdin. Rétablissement de l'ordre.	111-113
Assemblée de Wurzburg. Diète célèbre de Worms;	
conclusion de l'affaire des investitures. Paix entre le sa-	
cerdoce et l'empire.....	113 et 114
Premier concile général de Latran.....	114 et 115
Mort de Calixte II. Élection d'Honorius II.....	116
Saint Otton de Bamberg. Ses bonnes œuvres, sa loin-	
taine réputation. Lettre que lui écrit Boleslas de Polo-	
gne. Le saint évêque va porter la foi aux Poméraniens.	
Son entrevue avec le duc de Poméranie. Succès de sa	
mission à Piritz. Baptême par immersion. Touchante	
conversion des Stettinois. La Poméranie tout entière	
devient chrétienne. Retour d'Otton à Bamberg.	116-122
Services que les empereurs d'Allemagne auraient pu	
rendre à la civilisation. Mort de Henri V.....	122

## LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

DE L'AN 1125 A 1153.

L'esprit qui anime l'Église catholique se personnifie en saint Bernard.

§ I<sup>er</sup>

SAINT BERNARD RÉFORME LES MŒURS CLÉRICALES ET MONASTIQUES, EN QUOI IL EST SECONDÉ PAR PLUSIEURS SAINTS PERSONNAGES.

Portrait de saint Bernard. Son établissement à Clairvaux..... 123-126



Lettre de saint Bernard à son cousin Robert, retiré à Cluny. Renvoi de Robert à Cîteaux.....	126-131
Troubles à Cluny, causés par l'abbé Ponce. Sa mort. 131-133	
Lettre de saint Bernard aux Chartreux. Il va à Grenoble.....	133 et 134
Apologie réciproque de saint Bernard et de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Leur sainte amitié. 135-141	
Conversion de Suger, abbé de Saint-Denis. Lettre que lui écrit saint Bernard.....	141-143
Lettre de saint Bernard à Henri, archevêque de Sens. 143-146	
Conversion et disgrâce d'Étienne de Senlis, évêque de Paris. Sa réconciliation.....	146-148
Charles le Bon, comte de Flandre. Son assassinat... 148-150	
Maladie de saint Bernard. Il assiste au concile de Troyes et donne la règle des Templiers.....	150-154
Élection de l'empereur Lothaire II.....	154
Saint Norbert à Spire. Il est nommé archevêque de Magdebourg. Ses travaux.....	155-160
Saint Otton, évêque de Bamberg, retourne en Poméranie. Ses travaux.....	161-169

## § II

LA PAPAUTÉ TROUVE DANS SAINT BERNARD UN PUISSANT SOU-TIEN.

Au milieu de la soumission générale de la chrétienté au Pape Honorius II saint Norbert prévoit une persécution.....	169-171
Mort du Pape Honorius II. Innocent II lui succède. Schisme de Pierre de Léon.....	171-174
Mort et canonisation de saint Hugues, évêque de Grenoble.....	174 et 175
Innocent II reconnu Pape légitime au concile d'Étampes, d'après le jugement de saint Bernard. Il se retire en France et y tient divers conciles.....	175 et 176
Saint Bernard lui concilie le roi d'Angleterre... 177	
Le Pape Innocent, reconnu en Allemagne, y fait un voyage. Son séjour à Saint-Denis et à Paris. Miracle des <i>Ardents</i> .....	177-179
Concile de Reims. Sacre de Louis le Jeune. 179-180	
Saint Aibert.....	182
Saint Isidore.....	182 et 183
Succès des Espagnols contre les Maures.. 183 et 184	
Hildebart, archevêque de Tours. Ses écrits. 185-187	
Efforts de saint Bernard pour amener les évêques d'Aquitaine et le comte du Poitou à la reconnaissance du Pape légitime.....	187-191
Innocent II, accompagné de saint Bernard, retourne à Rome. Il y couronne l'empereur Lothaire... 191-193	
Saint Bernard réconcilie avec l'empereur les princes de Hohenstauffen.....	193
Saint Bernard poursuit la punition canonique de deux assassinats.....	193 et 194
Voyage du Pape Innocent à Pise, où il convoque un concile général.....	195
Lettres de saint Bernard aux Milanais et au roi de France.....	195
Ouverture du concile. Saint Bernard est l'âme de l'assemblée.....	196
Son voyage à Milan. Vénération des peuples pour sa personne. Ses miracles. Sa fuite de Milan... 196-199	
Fondation du monastère de Caravalle. Lettres de saint Bernard au Pape et au peuple de Milan. Prérogatives de Rome.....	199-200

Retour du saint en France. Amour réciproque des religieux et de l'abbé de Clairvaux.....	200 et 201
Le saint accompagne en Aquitaine le légat du Pape. Conversion du duc Guillaume. Mort terrible de l'évêque Gérard. Pénitence de Guillaume. Sa fin édifiante. 202 et 203	
Retour de saint Bernard à Clairvaux. Ses sermons sur le <i>Cantique des cantiques</i> .....	203-205
Conversion de Pons de Laraze et fondation de l'abbaye de Salvanès.....	205-207
Mort de Henri I <sup>er</sup> d'Angleterre. Jugement sur ce prince, ses exactions, sa perfidie et sa violence. Ce qu'il faut penser de sa tempérance et de sa chasteté... 207-209	
Avènement du roi Étienne au trône d'Angleterre. Ses promesses. Révolte des Écossais. Victoire de l'Étendard. Légation d'Albéric en Angleterre. Concile de Londres. Paix entre l'Angleterre et l'Écosse.....	209-211
Nouveaux troubles en Angleterre. Mort du roi Étienne. Avènement de Henri Plantagenet.....	211-213
Maladie du roi de France. Sa profession de foi. Mariage de son fils Louis avec Éléonore. Mort de Louis le Gros.....	213 et 214
Le roi d'Aragon, Ranimire, et Raimond, comte de Barcelone.....	214
Troisième voyage de saint Bernard en Italie. Condescendance réciproque du Pape et de l'empereur sur l'affaire du mont Cassin et autres.....	215-217
Mort de l'empereur Lothaire.....	217
Défaite du roi Roger. Conférence entre saint Bernard et le cardinal Pierre de Pise. Miracle du saint à Salerne. Révolution au mont Cassin.....	217-219
Mort de Pierre de Léon. Élection de l'antipape Victor. Fin du schisme. Lettre de Bernard au prieur de Clairvaux.....	219 et 220
Innocent II entre dans Rome et le saint abbé retourne à son monastère.....	220 et 221
Élection et sacre de l'empereur Conrad. Opposition de Henri de Bavière. Sa mort. Lettre de Conrad à saint Bernard. Réponse de l'abbé.....	221 et 222
Concile général de Latran. Condamnation des prélats schismatiques. Règles de discipline. Excommunication de Roger de Sicile.....	223 et 224
Il entre en Apulie. Sa réconciliation. Sa correspondance avec saint Bernard.....	224 et 225

## § III

SAINT BERNARD MAINTIEN CONTRE ABAILARD LA PURETÉ DE LA FOI CATHOLIQUE, ILLUSTRÉE PAR LES TRAVAUX DE PIERRE DE SAINT-VICTOR ET DE PLUSIEURS AUTRES ÉCRIVAINS REMARQUABLES.

Arnaud de Bresse. Ses erreurs. Sa condamnation... 226	
Nouvelles erreurs d'Abailard. Il est confondu par saint Bernard au concile de Sens. Lettre synodale des évêques de France au Pape sur ce concile.....	226-229
Saint Bernard écrit plusieurs lettres à Rome sur le même sujet.....	229-233
Apologie peu concluante d'Abailard. Suite de sa vie aventureuse. Sa profession de foi aux religieuses du Paraclet après sa nouvelle condamnation.....	233-235
Lettres du Pape au sujet de cette condamnation. Voyage d'Abailard à Rome. Ses rétractations. Sa conversion. Séjour à Cluny. Lettre de Pierre le Vénérable à Héloïse. Mort d'Abailard.....	235-237
Traité de l'abbé Guillaume sur l'Eucharistie. Ses autres ouvrages. Sa mort.....	237

Alger de Liège. Ses écrits sur la grâce et la nature, sur la miséricorde et la justice, sur l'Eucharistie. 237-239

Traité de l'abbé Rupert de Tui sur les offices divins, sur la Trinité et ses œuvres. Ses commentaires de l'Écriture sainte et ses autres ouvrages. 239-242  
Hugues Méliel de Toul. Ses études. Sa vie. Ses lettres. 242

Hugues de Saint-Victor. Son ouvrage sur les études. Sa *Somme des sentences*. Son remarquable *Traité des Sacrements de la foi chrétienne*. Ses commentaires sur l'Écriture sainte, et autres opuscules. Sa mort. 243-246

Opuscules de saint Bernard en réponse à une consultation de Hugues. 247

Richard de Saint-Victor et ses écrits. 247-249

Institution de la fête de la Conception de la sainte Vierge. Lettre de Bernard à ce propos. 249 et 250

Saint Malachie. Sa sollicitude pour l'Église d'Armagh. Son voyage à Rome. Sa visite à Clairvaux. Sa légation en Angleterre. Éclatant miracle. 250-252

Troubles en France à l'occasion d'un nouvel évêque de Bourges et du divorce du comte de Vermandois. Interdit jeté sur le royaume. Lettre de saint Bernard au Pape. Excommunication du comte de Vermandois. Dépredations du roi Louis en Champagne. Incendie de Vitry. Projet de paix. Efforts de saint Bernard pour calmer les esprits. Nouvelles lettres à Innocent II et au roi de France. Inutilité de ces négociations. 252-259

Troubles à Rome. Mort d'Innocent. Élection de Célestin II. 259 et 260

Réconciliation du roi Louis avec l'Église, le comte de Champagne et l'archevêque de Bourges. 260

Mort de Célestin. Élection de Lucius II. Démarches inutiles des révolutionnaires de Rome près du roi Conrad. Charte d'oblation et d'assurance à saint Pierre envoyée au Pape par le roi de Portugal, Alphonse Henriquez. Réflexions à ce sujet. 260 et 261

Le roi Roger recommence la guerre. Efforts du Pape pour pacifier l'Italie septentrionale. 262

Sacre d'Eugène III, qui reçoit une députation des évêques d'Arménie. Étonnement de saint Bernard à la nouvelle de l'élection de son ancien disciple. 262-265

Robert Pullus fait refleurir l'université d'Oxford. Sa lettre à saint Bernard après l'élection d'Eugène. Ses ouvrages. 265 et 266

Funestes effets des déclamations insensées d'Arnaud de Bresse à Rome. 266

Le Pape rentre dans Rome, qu'il quitte bientôt après. Lettres de saint Bernard aux Romains et au roi Conrad. Comment le saint abbé entendait et comment on doit entendre la politique. 267

Les cinq livres de saint Bernard sur la *Considération*. Devoirs d'un Pape. 267-278

## § IV

TRAVAUX APOSTOLIQUES DE SAINT BERNARD. — DEUXIÈME VÉNÉRATION DES PEUPLES POUR LE SAINT ABBÉ. — SA MORT.

Sac d'Édesse en 1144. Lettre du Pape Eugène III à Louis VII. La chrétienté s'ébranle à la voix de saint Bernard et du Pape. Assemblées de Bourges et de Vézelay. Miracles du saint. Il protège les Juifs et confond le moine Rodolphe. 278-284

Saint Bernard parcourt l'Allemagne prêchant la croisade. Ses succès. Ses miracles innombrables. Conséquence qu'on peut en tirer. 284-290

Parlement d'Étampes. Conquêtes de Roger de Sicile. Cour plénière de l'empereur Conrad. Saint Léopold et Otton de Frisingue. Le Pape en France. 290 et 291  
Conciles de Paris et de Reims. Gilbert de la Porrée. Sa soumission. Extravagances d'Éon de l'Étoile. Erreurs dangereuses des pétrobrussiens, des henriciens et des albigeois. 291-295  
Ouvrage de Pierre le Vénéral sur ces hérésies. 295-299

Albéric, légat en Languedoc. Saint Bernard l'y accompagne. Lettre du saint. Nouveaux miracles. 299-302  
Réfutation des hérétiques par le moine Ecbert, et sermons de saint Bernard sur le même sujet. 302-306  
Traité de Pierre le Vénéral contre les Juifs. Ce qu'on doit penser des fables et de la morale du Talmud. 306-308

Première traduction de l'Alcoran en latin, due aux soins de l'abbé de Cluny. Son ouvrage contre les musulmans. 308-311

Débats et contestations au sujet de l'archevêque Guillaume d'York. Sa déposition. 311 et 312

Autres affaires terminées au concile de Reims. 312-314

Croisade contre les Slaves. 314

Saint Henri, évêque d'Upsal, et saint Éric, roi de Suède. 314 et 315

Hartwic, archevêque de Brème, rétablit les évêchés ruinés par les Barbares. Saint Wicelin, évêque d'Oldenbourg. 315 et 316

Merveilleuses révélations de sainte Hildegarde. Examen qu'en fait le Pape au concile de Trèves. Correspondance de la sainte avec Eugène III, le roi d'Allemagne et autres nobles personnages. 316-319

Séjour du Pape à Clairvaux. Il s'arrête à Cîteaux et retourne à Rome. 319

Saint Gilbert de Sempringham et saint Étienne d'Obasine au chapitre général de Cîteaux. 319-322

Voyage de saint Malachie. Sa mort à Clairvaux. 322 et 323

Le légat du Pape Eugène III érige quatre archevêchés en Irlande. 323

Précieux et remarquables dialogues d'Anselme de Havelberg, touchant la doctrine et le rite des Grecs : *De l'unité et de la multiforinité de l'Église ; de la procession du Saint-Esprit ; de la Primauté du Pape*. 323-331

Succès des croisés italiens, anglais et flamands en Espagne. Prise de Lisbonne. Erreur de Michaud à ce sujet. 331 et 332

Conrad de Germanie, Louis de France et les Grecs du Bas-Empire. Témoignages peu suspects des historiens grecs eux-mêmes. 332-334

Description de Constantinople par Odon de Deuil. 334 et 335

Ce qui donna aux croisés l'idée de prendre Constantinople. Perfidie des Grecs. Leur trahison. Désastre de Conrad. 335 et 336

Revers de l'armée française. Héroïque bravoure du roi Louis. Nouvelles fourberies des Grecs. Justice de Dieu sur ces traîtres. 336-338

La reine Éléonore et son oncle Raymond, prince d'Antioche. 338

Assemblée générale des croisés à Ptolemais. Siège de Damas. Triste issue de la deuxième croisade. Son résultat pour la chrétienté. Généreuse et sage pensée de Suger sur une nouvelle entreprise. 338-342

Mémorables faits d'armes des croisés de Palestine. Inutiles efforts des Turcs devant Jérusalem. Prise d'As-



calon. Mort de Raymond d'Antioche. Nouvelles trahisons des Grecs. Captivité du roi de France, délivré par les Siciliens..... 343-345

Tentatives des révolutionnaires à Rome. Leurs offres au roi Conrad. Cui bald de Corbie, médiateur entre Conrad et le Pape. Projet de guerre contre le roi de Sicile. Mort de Conrad..... 345-347

Élection de Frédéric de Souabe. Sa lettre au Pape. Concordat entre l'un et l'autre. Mort d'Eugène III. Élection d'Anastase IV..... 347 et 348

Henri, frère du roi de France, moine, puis évêque..... 348 et 349

Vénération et affection universelles pour saint Bernard. Sa maladie. Son dernier voyage. Ses derniers miracles. Sa dernière lettre. Sa mort..... 349-353

### LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

DE LA MORT DE SAINT BERNARD (1153) A LA MORT DU PAPE ALEXANDRE (1181).

L'Église de Dieu, en maintenant sa liberté et son indépendance contre les hommes qui mettent la force au-dessus de la vérité et de la justice, maintenant la liberté et l'indépendance de tous les peuples chrétiens

#### § I<sup>er</sup>

PONTIFICATS D'ANASTASE IV ET D'ADRIEN IV.

Sur le mot et la méthode *scolastique*..... 353  
Ce que c'est que cette méthode et ce qu'on peut penser des reproches qu'on lui fait..... 353-355

Quand a commencé cette méthode en théologie ? Quelle est l'autorité des docteurs de l'école ?..... 355

Différence entre les sophistes et les docteurs de l'Église..... 356

Pierre Lombard, dit le Maître des Sentences. Sa vertu..... 356 et 357

Son corps de théologie..... 357-361

Ses autres ouvrages..... 361

Son successeur dans l'évêché de Paris, Maurice de Sully..... 361

Gratien et son *Décet* ou corps de droit canon. Collections antérieures et postérieures..... 361-363

Que penser des doléances de Fleury sur les fausses décrétales et les nouvelles prétentions de la cour de Rome..... 363 et 364

Qui, de Fleury ou de Gratien, connaît le mieux et suit le plus fidèlement la doctrine des huit premiers siècles, touchant l'autorité de l'Église et de son chef ?..... 364-368

Élection de Magdebourg. Lettre du Pape Eugène III à ce sujet..... 368 et 369

Autres affaires d'Allemagne..... 369 et 370

Mort d'Anastase IV et élection d'Adrien IV..... 370

Histoire curieuse d'Adrien..... 370 et 371

Discours séditeux d'Arnaud de Bresse..... 371

Lettre du roi d'Angleterre au nouveau Pape, Anglais de naissance..... 371 et 372

Pierre de Blois. Ses commencements..... 372

Jean de Salisbury, depuis évêque de Chartres. Ses études..... 372 et 373

Ses entretiens avec le Pape Adrien IV..... 373-375

Le roi d'Angleterre demande et le Pape lui accorde l'autorisation de conquérir l'Irlande..... 375 et 376

Quels droits tout le monde reconnaissait alors au Pape..... 376

Histoire de Gilbert Becket et de sa femme..... 376 et 377

Commencements de leur fils, Thomas Becket..... 377 et 378

Thomas Becket devient chancelier d'Angleterre..... 378  
Relations assez singulières entre les cours d'Angleterre et de France..... 378 et 379  
État de maison du chancelier Thomas Becket..... 379 et 380

Jean de Salisbury lui adresse son *Polycratique* ou *Amusements des courtisans*. Ce que c'est. Sa doctrine sur le tyrannicide..... 380-382

Le même adresse au même sa *Métalogique*..... 382

Mort de Pierre le Vénérable..... 382 et 383

Commencements, mérite et ouvrages de Pierre de Celle..... 383-385

Activité intellectuelle des chrétiens pendant ces siècles..... 385 et 386

Elle se communique même aux Juifs. — Les rabbins Iarchi, Kimchi, Aben-Ezra, Maïmonide..... 386 et 387

Découverte récente sur Maïmonide..... 387 et 388

Philosophes musulmans, Averroès, Avicenne, Algazel, Avicenne, Alfarabi. A quoi se borne leur mérite..... 388

Le Christianisme seul est une science véritable..... 388 et 389

État politique de l'Italie..... 389

Première expédition de Frédéric Barberousse en ce pays. Sa conduite peu généreuse envers la ville de Torone..... 389-391

Mot significatif d'Otton de Frisingue sur la pensée de Frédéric..... 391 et 392

Exécution d'Armand de Bresse..... 392

Négociations de Frédéric avec le Pape au sujet de son couronnement comme empereur..... 392

Harangue des Romains à Frédéric. Sa réponse..... 393

Couronnement de Frédéric, suivi d'une bataille avec les Romains..... 393 et 394

Affaire des Tiburtins..... 394

Frédéric retourne en Allemagne après avoir ruiné la ville de Spolète. Il se trompe en croyant, par ses rigueurs sanglantes, dompter les Italiens..... 394 et 395

Guillaume le Mauvais, roi de Sicile. Ses relations avec le Pape..... 395 et 396

Adrien IV travaille à la réunion de Constantinople. Réponse favorable de l'archevêque de Thessalonique, se regardant comme uni à l'Église romaine..... 396 et 397

Jean Zonare..... 397

Divers conciles à Constantinople..... 397 et 398

Concile de Constantinople sur cette question : Le sacrifice de la messe est-il offert au Fils comme au Père et au Saint-Esprit ?..... 398-400

Eustathe de Thessalonique..... 400

Puissance de la république de Venise..... 400 et 401

Différend des évêques de Palestine avec les chevaliers de l'Hôpital..... 401

Singulière punition infligée par l'empereur Frédéric à quelques seigneurs..... 401

Frédéric Barberousse fait une querelle d'Allemand au Pape Adrien IV, au sujet d'une lettre..... 401-403

Ce que les évêques et les princes allemands auraient dû savoir ou se rappeler..... 403 et 404

Vrai fond de cette querelle. Tendance de Frédéric à la domination universelle..... 404

Son manifeste contre le Pape..... 404 et 405

Lettre du Pape aux évêques d'Allemagne sur ce sujet..... 405 et 406

Réponse des évêques allemands. Ce qui manquait à ces évêques..... 406 et 407

Seconde expédition de Frédéric en Italie. Les légats du Pape expliquent aux Allemands le mot qu'ils avaient défiguré..... 407 et 408

Mort d'Otton de Frisingue. Ses ouvrages.	408 et 409
Conduite courageuse des Milanais.	409
Règlement de Frédéric sur la discipline militaire.	409 et 410
Les Milanais assiégés par l'empereur. Traité entre les deux partis.	411
Frédéric assemble la diète de Roncaille pour y faire valoir son titre de maître du monde par les arguments des légistes et des épées.	411-413
Manière barbare dont il use de son prétendu droit, notamment envers la ville de Crème.	413-415
Lettres brutales de Frédéric au Pape.	415-417
L'évêque de Bamberg s'efforce d'adoucir les esprits.	417 et 418
Suite du différend entre Frédéric Barberousse et Adrien IV. Lettre remarquable de ce dernier.	418-420
Relations affectueuses du Pape avec le roi de France, Louis le Jeune.	420 et 421
Nouveaux ordres militaires en Espagne : de Calatrava, d'Alcantara, d'Évora et d'Avis, de Saint-Michel, de Saint-Jacques.	421-423
Le Pape Adrien IV prend sous sa protection spéciale le comte de Barcelone, roi d'Aragon.	423
Mort du Pape Adrien IV.	424
Mesure de Frédéric pour avoir un Pape à sa dévotion.	424

## § II

## PONTIFICAT D'ALEXANDRE III.

Alexandre III est élu par tous les cardinaux, excepté trois, dont deux font du troisième un antipape. Détails de cette affaire.	425-429
Frédéric se pose comme juge de cette affaire, qui n'avait pas besoin d'être jugée. Il se prononce pour l'antipape, élu par deux cardinaux, et qui n'était reconnu que de quatre, contre Alexandre III, élu le premier à la presque unanimité, et qui était reconnu de vingt-deux cardinaux. Belle conduite de ceux-ci.	429-431
Lettre remarquable d'Arnoul, évêque de Lisieux, au Pape Alexandre III.	432 et 433
Le Pape Alexandre III envoie des légats de toutes parts.	433 et 434
Leur succès en France.	434 et 435
Dispositions de l'Angleterre.	435 et 436
Les évêques de Palestine reconnaissent Alexandre et lui écrivent.	436 et 437
Amauri, patriarche de Jérusalem. Mort du roi Baudouin III.	437
Conciliabule impérial de Pavie. Ses actes, remplis de faussetés.	437-439
Lettres de l'empereur et de son conciliabule en faveur de l'antipape, qu'il ordonne de reconnaître sous peine de bannissement.	439 et 440
Alexandre III excommunie l'empereur schismatique avec son antipape et délie ses sujets du serment de fidélité.	440 et 441
Vertus de saint Eberhard, archevêque de Salzbourg. Sa fermeté à reconnaître le Pape Alexandre III.	441-443
Vertus et miracles de saint Pierre, archevêque de Tarantaise. Comme saint Eberhard il reconnaît Alexandre III avec tout l'ordre de Cîteaux, malgré l'empereur.	443-446
Saint Anthelme, évêque de Belley, le reconnaît également, avec l'ordre des Chartreux. Vie et vertus de saint Anthelme.	446-448
Lettres de deux cardinaux contre le conciliabule de Pavie.	448 et 449

Lettre remarquable du Pape Alexandre à l'évêque Arnoul de Lisieux.	449 et 450
Lettre d'Arnoul de Lisieux aux évêques d'Angleterre. Bel éloge qu'il y fait de l'Église de France.	450 et 451
Jugement de Jean de Salisbury sur le conciliabule impérial de Pavie.	451-453
Zèle de l'abbé Philippe pour la bonne cause.	453
L'Angleterre se déclare définitivement pour Alexandre III.	453
L'Angleterre et la France reconnaissent Alexandre plus solennellement encore au concile de Toulouse.	453-455
Conciliabule impérial de Lodi.	455
Cruelle vengeance de Frédéric Barberousse sur Milan.	455 et 456
Alexandre III arrive à Montpellier, en France.	456 et 457
Mort de Thibaut, archevêque de Cantorbéry.	457
Le chancelier Thomas Becket lui succède.	457 et 458
Changement merveilleux dans le nouvel archevêque.	458 et 459
Saint Godric, ermite en Angleterre.	459
Saint Robert, abbé de Neumünster.	459 et 460
Saint Laurent, archevêque de Dublin.	460-462
Ruses inutiles de Frédéric Barberousse pour attirer à son schisme le roi de France.	462-464
Les deux rois de France et d'Angleterre rendent en personne les plus grands honneurs au Pape Alexandre.	464
Le Pape tient un concile à Tours.	465-467
Saint Thomas de Cantorbéry auprès du Pape.	467
Les évêques d'Allemagne écrivent au Pape Alexandre. Modération et espérance du Pape à l'égard de l'empereur Frédéric.	468
Le roi Waldemar de Danemark.	468
Conciliabule de l'antipape sur ou contre les rois de provinces, c'est-à-dire les rois de France et d'Angleterre.	468 et 469
Le roi Waldemar demande au Pape Alexandre la canonisation de son père, saint Canut. Canonisation de sainte Hélène, martyre en Suède.	469
Conversion de l'île de Rugen par les soins du roi Waldemar. Ce qu'était l'idole Santovit.	470 et 471
Foulque, évêque d'Esthonie. Lettres du Pape en sa faveur.	471
Lettres du Pape à l'archevêque d'Upsal et à ses suffragants pour la répression de plusieurs abus.	471 et 472
Autres lettres du Pape Alexandre pour les royaumes du Nord qui lui restent soumis malgré l'empereur Frédéric.	472
L'empereur Manuel de Constantinople reconnaît également Alexandre pour Pape légitime.	472 et 473
Concile de Constantinople contre les erreurs d'un certain Démétrius.	473 et 474
Conférence de Théorien avec les évêques d'Arménie sur les points par où les Arméniens différaient des Grecs. Le succès en est heureux.	474-479
Conférence de Théorien avec les Jacobites de Syrie pour la réunion.	479 et 480
Concile à Tarse sur le même sujet, par Nersès, patriarche des Arméniens.	480 et 481
État politique des Arméniens.	481
Ambassade de l'empereur grec au Pape Alexandre pour lui offrir son secours contre l'empereur Frédéric.	481 et 482
Mort de l'antipape Octavien. Frédéric, continuant le schisme, lui reconnaît pour successeur l'un des deux cardinaux schismatiques qui restaient encore.	482



- Les Romains rappellent le Pape Alexandre. Les Lombards se liguent contre l'empereur Frédéric. . . . . 483
- Retour du Pape Alexandre à Rome. . . . . 483 et 484
- Les Lombards rétablissent la ville de Milan. . . . . 484
- Ce qui les y détermina. . . . . 485
- Saint Galdin, archevêque de Milan. . . . . 485 et 486
- Saint Ubald, évêque de Gubbio. . . . . 486-488
- Efforts de l'empereur Frédéric pour prendre Rome et y introduire son antipape. Au moment où il pense triompher la peste l'oblige à se retirer honteusement. 488 et 489
- Pour se tirer du milieu des Lombards Frédéric fait semblant de vouloir reconnaître le Pape Alexandre. . . . 489 et 490
- Les Lombards fondent une nouvelle ville, et, en l'honneur du Pape Alexandre, la nomment Alexandrie. 490
- Différend de saint Thomas de Cantorbéry avec le roi d'Angleterre Henri II, au sujet des coutumes royales. Équivoque et danger de ces coutumes, vraies ou prétendues. Lâcheté de la plupart des évêques à l'assemblée de Clarendon. Saint Thomas de Cantorbéry, redressé par son porte-croix. Le Pape lui en écrit. . . . . 491-494
- Caractère violent et artificieux du roi Henri II. 494
- L'archevêque de Cantorbéry soumet l'affaire au Pape. Conduite du Pape en cette circonstance. . . . . 494 et 495
- Le roi fait citer l'archevêque à Northampton. Servilité de la plupart des évêques, surtout de celui de Londres. L'archevêque s'y montre en vrai pontife et se réfugie en France. . . . . 495-498
- Belle conduite du roi de France Louis le Jeune. 498 et 499
- Les envoyés de l'archevêque et du roi devant le Pape, à Sens. . . . . 499 et 500
- Saint Thomas lui-même devant le Pape, auquel il remet son anneau pastoral, mais qui lui ordonne de le reprendre et lui assigne pour retraite l'abbaye de Pontigny. . . . . 500 et 501
- Persécutions du roi d'Angleterre contre tous les parents et amis du saint archevêque. . . . . 501
- Saint Gilbert de Simpringham. . . . . 501 et 502
- Vie de saint Thomas à Pontigny. . . . . 502
- Mesures violentes et astucieuses du roi d'Angleterre pour intimider le Pape, qui n'en est que plus ferme. . . 502 et 503
- Lettres du saint archevêque au roi. . . . . 503
- Le roi, qui avait défendu l'appellation au Pape, appelle lui-même au Pape contre l'archevêque. . . . . 503
- Le saint archevêque excommunié un envoyé du roi pour avoir participé au schisme et exhorte le roi lui-même à faire pénitence. . . . . 504
- A Londres, plusieurs évêques interjettent appel au Pape contre l'archevêque. . . . . 504
- L'ordre de Cîteaux, menacé par le roi d'Angleterre, n'ose continuer l'hospitalité au saint archevêque. 504
- Le roi de France, au contraire, se montre vraiment roi et vraiment chrétien. Saint Thomas prévoit son martyre. . . . . 505
- Le Pape envoie deux légats pour négocier la réconciliation entre le roi et l'archevêque. Ce que l'archevêque pense de leur conduite. . . . . 505 et 506
- Conférence des rois d'Angleterre et de France et du saint archevêque de Cantorbéry dans le Maine. 506-510
- Le roi de France reconnaît la prudence et le bon droit de l'archevêque. . . . . 510
- Saint Thomas excommunié nommément plusieurs personnes qui agissaient contre l'Église. . . . . 510
- Le roi d'Angleterre agit contre lui auprès des Italiens. Lettres que le saint écrit à ce sujet. . . . . 510 et 511
- Deux nonces du Pape au roi d'Angleterre. Leur belle conduite. . . . . 511 et 512
- Guillaume, archevêque de Sens. . . . . 512
- Violences du roi en Angleterre. Fermeté de plusieurs évêques. . . . . 512
- Le roi Henri affecte quelque velléité de se réconcilier avec l'archevêque. . . . . 512 et 513
- Le Pape presse le roi avec plus de fermeté d'accomplir ses promesses. . . . . 513-515
- Prédications de saint Godric à saint Thomas de Cantorbéry. . . . . 515
- Le roi Henri fait sacrer son fils par l'archevêque d'York contre le droit de l'archevêque de Cantorbéry, et malgré la défense du Pape. Lettre du Pape à ce sujet. 515 et 516
- Réconciliation du roi et de l'archevêque. . . . . 517-520
- Retour de saint Thomas de Cantorbéry en Angleterre. 520-522
- Conduite peu honorable de l'archevêque d'York et des officiers du roi. Conduite bien différente du peuple. . . 522 et 523
- Saint Thomas prédit sa mort prochaine. . . . . 523
- Il est assassiné dans son église par des courtisans. . . 523-525
- Paroles de Bossuet sur son martyre. . . . . 525 et 526
- Suites du meurtre de saint Thomas de Cantorbéry. Efforts du roi pour s'en disculper. . . . . 526 et 527
- Affliction du Pape à la mort de saint Thomas. Il reçoit une députation de chaque côté. . . . . 527 et 528
- L'évêque de Winchester, sur son lit de mort, prédit de grandes calamités au roi, qui passe en Irlande, où se tient un concile. . . . . 528-530
- Le roi Henri II reçoit l'absolution des légats, et jure avec son fils de tenir du Pape le royaume d'Angleterre. 530 et 531
- Concile en Normandie. . . . . 531
- Canonisation de saint Thomas de Cantorbéry. . . 531
- Sort funeste de ses meurtriers. . . . . 532
- Il a pour successeur Richard, prieur de Douvres. 532 et 533
- Les fils de Henri II se révoltent contre leur père, qui en écrit au Pape comme à son seigneur suzerain. 533 et 534
- Légation de saint Pierre de Tarantaise pour réconcilier les rois d'Angleterre et de France. Ses derniers miracles et sa mort. . . . . 534 et 535
- Richard, nouvel archevêque de Cantorbéry, est sacré par le Pape. . . . . 535
- Pénitence de Henry II au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry. Il en est merveilleusement récompensé. 535-537
- Pèlerinage du roi de France, Louis le Jeune, à saint Thomas de Cantorbéry. Il obtient la guérison de Philippe-Auguste, son fils, qu'il fait couronner à son retour. 537 et 538
- Guillaume de Champagne, archevêque de Reims. 538
- État de l'Allemagne, où le Pape Alexandre est reconnu d'une partie des évêques. Élévation du corps de Charlemagne. Sa canonisation par l'antipape. Mort du saint archevêché de Salzbourg, Conrad. Affaires touchant son successeur. . . . . 539 et 540
- Église de Liège. Zele du prêtre Lambert. Établissement des béguines. . . . . 540 et 541
- Défense héroïque des habitants d'Ancône, assiégés par une armée d'impérialistes. . . . . 541 et 542
- Frédéric II, obligé de lever le siège d'Alexandrie. 542 et 543
- Pendant les négociations pour la paix il veut surprendre les Milanais, qui le battent complètement. 543 et 544



Il pense sérieusement à se réconcilier avec le Pape Alexandre. Histoire détaillée de cette réconciliation à Venise. Circonstances fabuleuses.....	544-550
Retour du Pape Alexandre à Rome, sur la prière du peuple et du sénat.....	550 et 551
L'antipape Jean de Strume, autrement Calixte, se soumet au Pape véritable.....	551
État équivoque des Grecs de Constantinople par rapport à l'Église romaine. Ouvrage de Hugues Étérien à ce sujet.....	551 et 552
Le cardinal Laborans. Son corps de droit canonique et ses autres ouvrages.....	552
Instruction apostolique du Pape Alexandre III au sultan d'Icône sur la doctrine chrétienne.....	552-558
Origine de la secte musulmane des assassins....	558
Inclination d'un prince des assassins pour le Christianisme. Conduite exécrable des Templiers en cette circonstance. Mort du roi Amauri de Jérusalem.....	558 et 559
Relations amicales du Pape Alexandre III avec le grand-khan des Tartares, le roi et prêtre Jean, qui était chrétien, et qui demandait et obtint une église à Jérusalem et à Rome.....	559 et 560
Étienne III, roi de Hongrie, par les exhortations du légat d'Alexandre, rend une ordonnance pour réformer les abus du royaume.....	560 et 561
Casimir, duc ou roi de Pologne, en fait autant et en demande la confirmation au Pape.....	561
Abdication d'Esil, archevêque de Lunden, en Danemark, pour aller mourir moine auprès du tombeau de saint Bernard. Il est remplacé par Absalom, évêque de Rotschild, que le Pape oblige d'accepter....	561 et 562
Saint Guillaume, abbé en Danemark....	562 et 563
Derniers moments et ouvrages de sainte Hildegarde..	563 et 564
Sainte Élisabeth de Schoenau et ses révélations....	564 et 565
Le bienheureux Gerhoé de Reichersperg.....	565
Le bienheureux Gerlach, ermite en Belgique.....	565 et 566
Le bienheureux Frédéric, abbé de Mariengarten, en Frise.....	566 et 567
Saint Barthélemi, ermite dans l'île de Farn....	567
Saint Aelfred en Écosse. Ses ouvrages.....	567-570
Saint Walthein, dans le même pays.....	570-573
Légats du Pape Alexandre en divers pays.....	573
Jean de Salisbury, élu évêque de Chartres.....	573 et 574
Diverses branches de manichéens, surtout dans le pays de Toulouse. Leurs doctrines destructives de toute société. Les princes implorent le secours de l'Église contre eux.....	574-577
Troisième concile général de Latran, onzième œcuménique. Ses divers canons, entre autres sur l'élection des Papes.....	577-582
Le Pape use d'indulgence envers ceux qui avaient été ordonnés par des schismatiques.....	582
Il nomme saint Laurent, archevêque de Dublin, son légat en Irlande. Derniers travaux et mort de ce saint..	582 et 583
Fermeté, charité, mort de saint Anthelme, évêque de Belley.....	583-585
Mort du roi Louis le Jeune, de Jean de Salisbury, de l'empereur Manuel, du patriarche Amauri de Jérusalem.....	585 et 586
Triste état de la chrétienté en Palestine.....	586 et 587
Le Pape Alexandre III s'applique à y porter remède et meurt.....	587

## LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

## DE LA MORT DU PAPE ALEXANDRE III (1181) A L'AVÈNEMENT DU PAPE INNOCENT III (1198).

## Caractère et mouvement général des différents peuples de l'univers à la fin du douzième siècle.

Tempêtes dans l'Église comme sur l'Océan. Leur utilité.....	588 et 589
Commencement d'une grande révolution en Asie.....	589
Origine des Tartares et des Mongols, suivant eux....	589
Vie et conquêtes de Ginguiskhan.....	589-591
La Syrie et la Palestine, champ de bataille entre les mahométans et les chrétiens.....	591 et 592
Commencements de Saladin.....	592 et 593
Faiblesse toujours plus grande du royaume de Jérusalem.....	593
Mauvaise conduite de Bohémond, prince d'Antioche..	593 et 594
Les maronites se réunissent complètement à l'Église romaine. Leur état actuel.....	594
État actuel des Syriens et des Grecs catholiques en Syrie, en Palestine et en Égypte.....	594 et 595
Les Arméniens se rapprochent également du centre de l'unité. Leur état actuel. Leur fidélité héroïque en 1829.	595
Les Grecs se détachent de plus en plus du centre de l'unité et de la vie par la perfidie et le meurtre. Massacre des Latins à Constantinople. Leurs représailles. Règne sanguinaire d'Andronic. Nouvelles révolutions. Isaac l'Ange, empereur. Fin cruelle d'Andronic....	595-605
Juifs accusés et convaincus d'avoir crucifié des enfants chrétiens.....	606 et 607
Ces crimes sont autorisés, commandés même par le Talmud. Preuves par deux rabbins convertis.....	607 et 608
Philippe-Auguste expulse les Juifs de France.....	608 et 609
Calamités causées en France par les albigeois et les coteriaux.....	609
Origine des vaudois.....	609 et 610
Ordre des Humiliés en Lombardie.....	610 et 611
Élection du Pape Lucius III. Il nomme un légat et réconcilie l'Écosse.....	611
Correspondance de Lucius III avec Saladin et son frère.....	611 et 612
Conduite des Romains envers le Pape....	612 et 613
Paix de Constance entre Frédéric Barberousse et les villes ou républiques des Lombards.....	613 et 614
Conférences du Pape et de l'empereur à Vérone. Conciliation de plusieurs affaires particulières.....	614 et 615
Constitution du Pape Lucius instituant, avec le concours des princes, une inquisition contre les hérésies manichéennes, qui attaquaient tout ensemble et la foi chrétienne et l'ordre social.....	615 et 616
Sous un nom ou sous un autre l'inquisition existe dans toute société qui veut sa propre conservation. Elle doit donc exister dans la société universelle....	616 et 617
Affaire des chrétiens de Palestine. Leurs envoyés auprès du Pape et auprès des rois de France et d'Angleterre.....	617-619
Mort du roi Baudouin IV et du Pape Lucius III. Élection d'Urbain III.....	619
Entreprises équivoques de l'empereur Frédéric. Son fils, le roi Henri, s'annonce encore plus mal. Le différend	



se termine par un concordat.....	619-621	Philippe-Auguste arrive devant Ptolémaïs.....	655
Triste état des chrétiens en Palestine. Ils perdent la		Richard Cœur-de-Lion y arrive également après avoir	
bataille de Tibériade contre Saladin. Perte de la vraie		conquis en passant le royaume de Chypre..	655 et 656
croix. Captivité du roi Lusignan.....	621-624	Relations de politesse entre les chrétiens et les musul-	
Saladin, après avoir pris plusieurs villes, échoue de-		mans.....	656
vant Tyr, par l'arrivée du marquis Conrad de Mont-		Arrangement pour la royauté de Jérusalem...	656
ferrat.....	624	Prise de Ptolémaïs par les chrétiens.....	656 et 657
Les chrétiens d'Ascalon ne rendent leur ville à Sala-		Retour de Philippe-Auguste en Europe.....	657
adin que sous la condition que le roi Gui de Lusignan		Saladin peu fidèle à la capitulation.....	657
recouvrerait sa liberté.....	624 et 625	Les chrétiens marchent de Ptolémaïs vers Joppé. Ba-	
Saladin assiège et prend Jérusalem. Conduite dam-		tailles sans cesse renaissantes. Valeur prodigieuse de Ri-	
nable du dernier patriarche de Jérusalem en cette occa-		chard. Terreur que son seul nom inspire aux musulmans.	
sion.....	625-628		657-660
A la nouvelle de ce malheur, le roi Guillaume de Si-		Conrad, marquis de Tyr, est élu roi de Jérusalem. Peu	
cile prend le deuil et le cilice, le Pape Urbain III meurt		après il est tué par deux assassins du Vieux de la mon-	
de douleur.....	628	tagne, à la demande de Saladin.....	660
Élection de Grégoire VIII. Son zèle pour le recouvre-		Henri, comte de Champagne, est élu à sa place.	660
ment de la Terre-Sainte. Ses lettres pleines de cordia-		Richard, incertain s'il doit rester en Palestine ou re-	
lité. Il meurt.....	628 et 629	venir en Angleterre. Il n'en continue pas moins ses pro-	
Élection de Clément III. Accord avec les Romains au		digieux exploits.....	661 et 662
sujet de Tusculum. Envoi d'un légat en Palestine.		Il conclut une trêve de trois ans et huit mois avec Sa-	
	629 et 630	ladin, et donne le royaume de Chypre à Gui de Lusi-	
Les rois de France et d'Angleterre se réconcilient et		gnan, ex-roi de Jérusalem.....	662 et 663
prennent la croix.....	630 et 631	Saladin meurt au milieu de ses projets de conquêtes.	
Lettre de Pierre de Blois sur la levée de la dime sala-			663
dine. Réflexions peu judicieuses de Fleury sur cette let-		A son retour Richard Cœur-de-Lion est arrêté par le	
tre.....	631 et 632	duc Léopold d'Autriche, qui le vend à l'empereur Henri	
L'empereur Frédéric prend la croix, à la diète de		VI, qui le revend aux Anglais.....	663
Mayence, des mains du légat.....	632 et 633	Le Pape Célestin II excommunie l'auteur de ce marché.	
La guerre éclate de nouveau entre les rois d'Angleterre		La Providence appuie la sentence du Pontife. Mort fu-	
et de France. Le fils aîné du premier meurt. Henri II,		neste de Léopold.....	664
obligé de combattre son second fils, Richard, se voit		Lettres de la reine Eléonore pour invoquer l'autorité	
abandonné des siens et forcé de subir toutes les condi-		du Pape contre les géoliers de son fils Richard.	664 et
tions du roi de France. Il meurt après avoir maudit ses			665
fil et trouve à peine qui veuille l'enterrer....	633-636	Philippe-Auguste répudie la reine Ingelburge. Elle en	
Richard Cœur-de-Lion lui succède. Émeutes contre les		appelle au Pape, qui prend sa cause en main.	665-
Juifs en Angleterre.....	636 et 637		667
Départ de Richard pour la croisade.....	637 et 638	Retour de Richard en Angleterre.....	667
Règlements et départ de Philippe-Auguste.	638 et 639	Saint Hugues, évêque de Lincoln. Sa fermeté avec le	
Mort de Guillaume le Bon, roi de Sicile. Il a pour		roi. Histoire de sa vie et de ses vertus.....	668-671
successeur Tancrede.....	639	Saint Albert, évêque de Liège.....	671-673
L'abbé Joachim de Calabre.....	639-641	Grand nombre desaintes femmes dans le même diocèse.	
Siège mémorable de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre			673
par les chrétiens, en présence de Saladin et de toute son		Sainte Marie d'Oignies.....	673-676
armée.....	641-644	Saint Homobon, marchand à Crémone...	676 et 677
Marche de l'empereur Frédéric vers Constantinople.		Le bienheureux Pierre Acotanto à Venise.....	677
Pièges que lui tend l'empereur grec, Isaac l'Auge, d'in-		Saint Guillaume et son fils saint Pérégrin d'Antioche,	
telligence avec Saladin. Il est obligé de combattre le			677 et 678
sultan d'Icône, qui lui avait promis des vivres, montre		Saint Drogon, patron des bergers.....	678
un courage héroïque et chrétien, et se noie en voulant		Progrès du Christianisme en Livonie et dans les pays	
passer une rivière.....	644-652	environnants.....	679 et 680
Alternative de succès et de revers des chrétiens devant		Progrès des chrétiens en Espagne.....	680
Ptolémaïs.....	652	Politique peu honorable de l'empereur Henri VI. Fin	
Origine de l'ordre militaire et hospitalier des cheva-		des rois normands en Sicile.....	681 et 682
liers Teutoniques.....	652 et 653	État des chrétiens en Palestine.....	682 et 683
Saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, fonda-		Mort de l'empereur Henri VI et des principaux per-	
teurs des Trinitaires pour la rédemption des captifs....		sonnages de son temps.....	683
	653-655		

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

